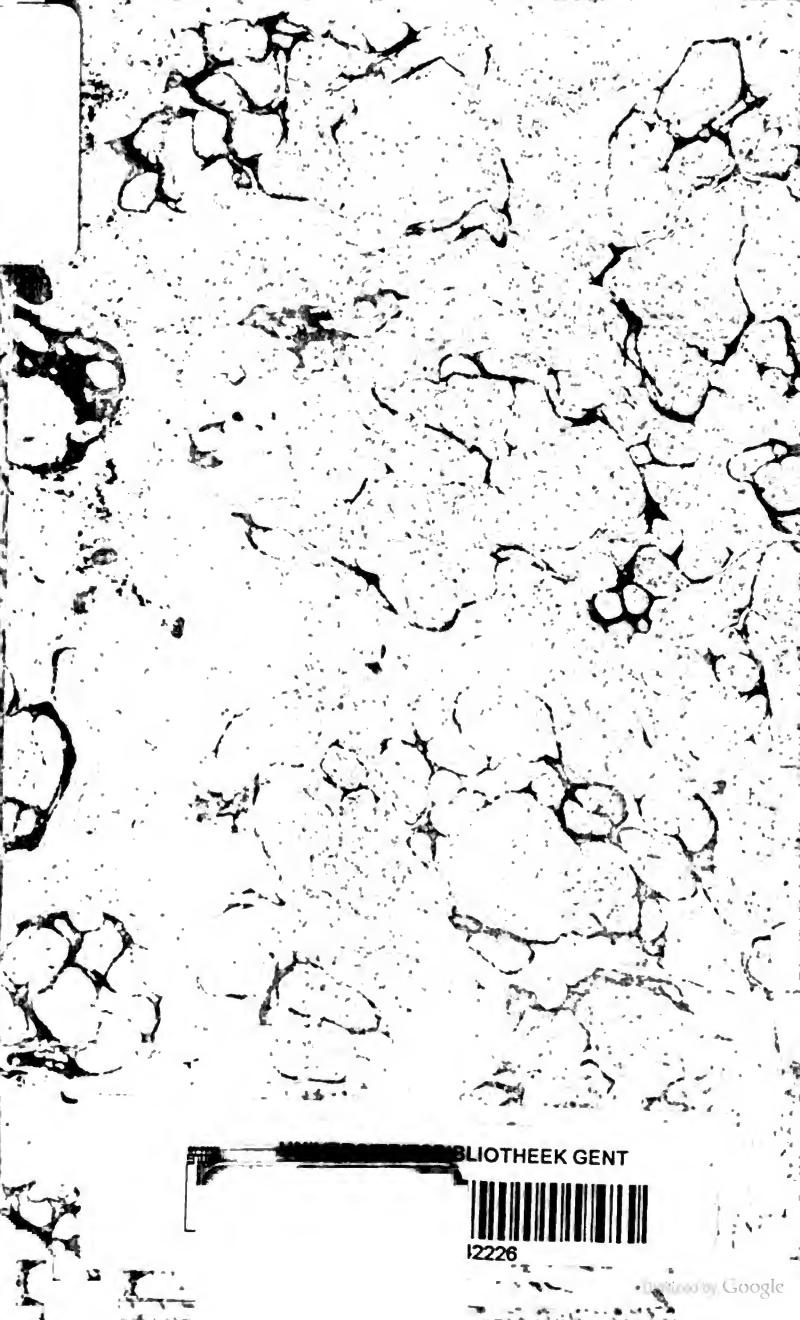
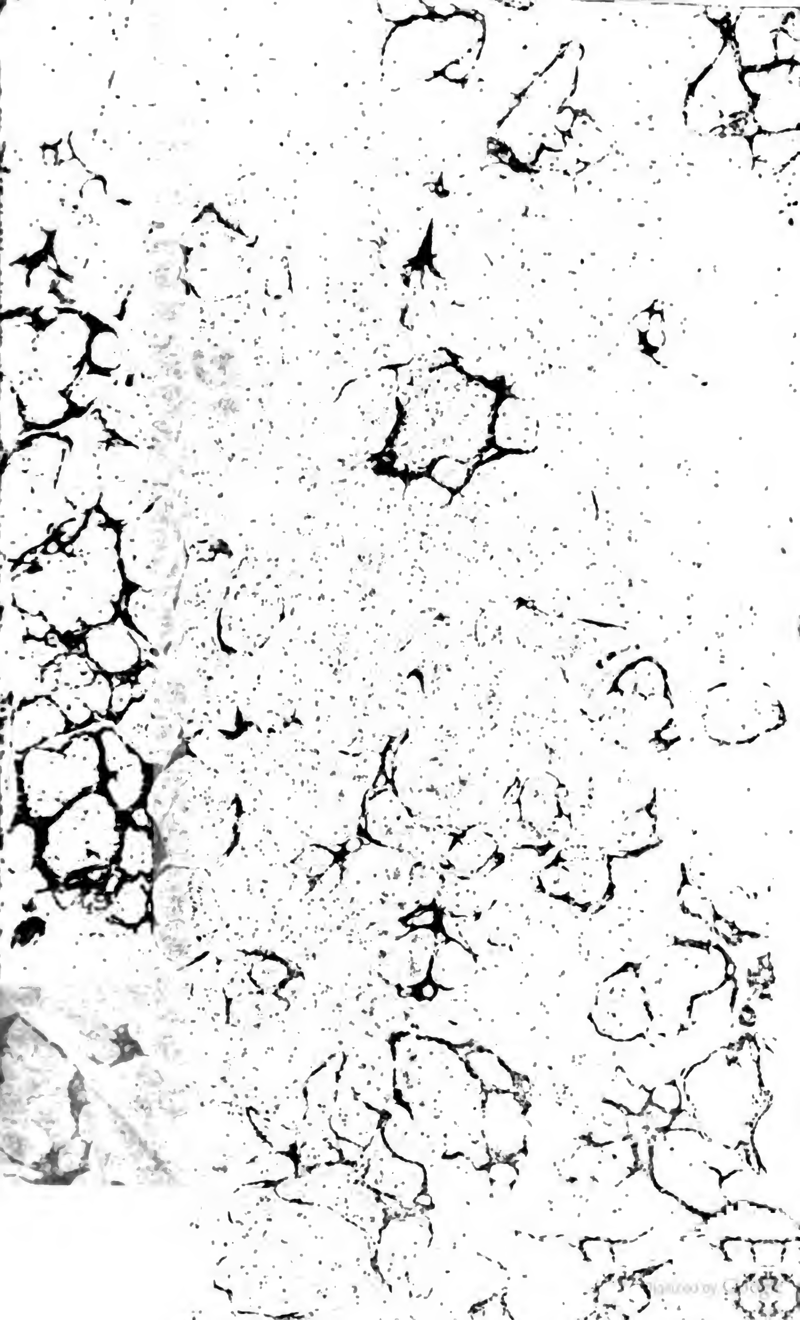



[redacted]LIOTHEEK GENT
I2226



NOUVEAU DICTIONNAIRE *HISTORIQUE.*

SA = TH

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres;

AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

Huitième Édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. § 1.

TOME ONZIÈME.

A LYON,

Chez BRUYSET AINÉ et Comp.e

AN XII — 1804.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

S

I. SA, ou SAA; (Emmanuel) Jésuite, né à Condé en Portugal, prit l'habit de S. Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre et à Rome, il se consacra à la chaire, et prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. *Pie V* l'employa à une nouvelle édition de la *Bible*. Il mourut le 30 décembre 1596, à 66 ans, à Arone au diocèse de Milan, où il s'étoit rendu pour se délasser de ses travaux. Nous avons de lui: I. *Scholia in IV Evangelia*, Anvers, 1596; Lyon, 1610; Cologne, 1620. II. *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598; Cologne, 1651. III. *Aphorismi Confessariorum*, Barcelone, 1609; Paris, 1609; Lyon, 1612; Anvers, 1615; Rouen, 1617; Douai, 1627. Ses Notes sur la Bible sont courtes et littérales. On assure qu'il fut 40 ans à composer son livre des *Aphorismes des Confesseurs*, quoique ce ne soit qu'un petit volume in-12. Cependant le maître du sacré Palais en fit retrancher ou corriger plus de 80 endroits, où les principes et les décisions ne s'accordoient pas avec l'Ecriture, et avec les règles des mœurs établies dans les écrits moraux des Pères de l'Eglise, ou dans les décisions des Conciles.

II. SA DE MIRANDA, (François) chevalier de l'ordre de Christ, en Portugal, né à Coïmbre en 1495, fut d'abord professeur en droit dans l'université de sa patrie. Il ne s'étoit adonné à la jurisprudence que par complaisance pour son père. Dès qu'il l'eut perdu, il se livra entièrement à la philosophie morale et à la poésie. Il voyagea en Espagne et en Italie, et revint en Portugal avec des connoissances très-étendues. Le roi *Jean III* et l'infant *Jean* l'honorèrent de leurs bontés: mais *Sa* n'eut pas le bonheur de les conserver. Il quitta la cour, et se confina dans une maison de campagne, où il mena une vie douce jusqu'à sa mort, arrivée en 1558, à 63 ans. Ses ouvrages poétiques consistent en *Satires*, en *Comédies*, en *Pastorales*. Ils ont été imprimés en 1614, à Lisbonne, in-4°. *Sa de Miranda* est le premier poëte de sa nation qui ait eu un nom; mais il n'en est ni le plus correct, ni le plus élégant. Plus soigneux de réformer les vices du cœur que de procurer du plaisir

à l'esprit, il s'attachoit à mettre en vers des maximes de morale qui ne prêtoient pas toujours à la poésie. La sienne offre dès leçons utiles.

SA, *Voyez* CORREA, n.° II.

SAABEDRA, — CASTILLO.

SAADI, — SADI.

SAADIAS-GAON, célèbre rabbin, mort en 943, à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs, établie à Sora près de Babylone. On a de lui : I. Un traité intitulé *Sepher Haëmounoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs. II. Une *Explication* du *Jezirah*. III. Un *Commentaire* sur *Daniel*. IV. Une *Traduction*, en arabe, de l'Ancien Testament, et d'autres ouvrages.

SAAS, (Jean) né le 3 février 1703, à Franqueville, au diocèse de Rouen, et membre de l'académie de cette ville, mourut d'une attaque d'apoplexie, le 10 avril 1774, dans sa 72e année. Après avoir été secrétaire de l'archevêque et garde de la bibliothèque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Saint-Jacques sur Darnetal en 1742, puis d'un canonicat de la métropole en 1751. Une application constante à l'étude lui acquit des connoissances étendues dans la littérature, et le rendit un des plus habiles bibliographes de son temps. Mais, jaloux de la gloire des lettres autant que de la sienne propre, il tâcha d'être utile aux autres, soit par des recherches longues et pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Il auroit été à désirer peut-être, qu'en critiquant il eût montré un esprit moins minutieux et un caractère un peu plus honnête. Outre des manuscrits intéressans qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom, ou sous des noms empruntés; [*Voyez* CALENTIUS]... entre autres : I. *Catéchisme de Rouen*, in-12. II. *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4.° III. *Notice des manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-12. Elle a été réimprimée en 1747. IV. *Lettre sur le catalogue de la bibliothèque du Roi*, 1749, in-12. V. Plusieurs *Lettres critiques* sur le supplément de *Moréri*, 1735, in-12; sur l'*Encyclopédie*, in-8.° 1764; sur le Dictionnaire de l'abbé *Ladvocat*, 1762, in-8.° VI. Une nouvelle édition de notre *Dictionnaire Historique*, Rouen, 1769, 4 vol. in-8.° Cette édition, ou plutôt cette contrefaction que l'abbé *Saas* n'auroit pas dû favoriser, en fournissant à l'imprimeur quelques corrections et des articles très-maigres, prouve que ce savant, qui dédaignoit le travail des Dictionnaires, n'étoit guère en état de rédiger avec clarté et avec élégance un long article. Son édition est d'ailleurs pleine de fautes. Un reproche plus grave, c'est qu'il substitua à quelques louanges que *d'Alembert* avoit reçues de nous, des injures grossières. Au reste, ce n'est pas la première fois qu'on s'est emparé de notre travail, qu'on l'a défiguré, et qu'on a tâché de nous faire des ennemis de ceux mêmes dont nous avions fait valoir les talens.

SAAVEDRA, *Voyez* CERVANTES.

SAAVEDRA FAJARDO, (Diego) d'une famille noble du royaume de Murcie en Espagne, fut résident de cette Puissance en Suisse. C'étoit à-la-fois un bon littérateur et un habile politique, parlant et écrivant purement en espagnol. Il mourut en 1648, chevalier de

l'ordre de San-Jago, et conseiller du conseil suprême des Indes. On a de lui : I. L'*Idée d'un Prince politique*. II. La *Couronne Gothique*, etc. Anvers, in-fol. III. La *République Littéraire* ; ouvrage de critique, où il y a quelques bonnes plaisanteries. Il a été traduit en françois, à Lausanne, 1770, in-12.

SABACUS, général Ethiopien, s'empara de l'Egypte, y régna, et fut père de *Tharaca*. L'auteur de l'*Histoire des temps fabuleux*, prétend que *Sabacus* est le même que *Salomon*, dont l'histoire a été défigurée par *Hérodote*.

SABADINO DEGLIARIENTI, (Jean) Bolonois, contemporain de *Bocace*, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses Contes frivoles. *Sabadino* fut de ce nombre ; mais il s'en faut bien qu'il ait atteint la pureté et la naïveté du langage de l'original. Nous avons de lui 70 Nouvelles ou Contes sales et galans, sous ce titre : *Porretane*. Ce recueil est peu commun, sur-tout en France. Il fut imprimé d'abord à Bologne, in-fol. 1583, et ensuite à Venise en 1504 et 1510. Dans les éditions postérieures on trouve une Nouvelle de plus.

SABÆUS, *Voyez* SABEO.

I. SABAS ; hérésiarque, chef des *Messaliens*. Animé d'un désir ardent d'arriver à la perfection évangélique, il prit tous les passages de l'Evangile à la lettre. Il se fit eunuque, vendit ses biens, et en distribua l'argent aux pauvres. JESUS-CHRIST dit à ses disciples : « *Ne travaillez point pour* » *la nourriture qui périt, mais* » *pour celle qui demeure à la vie* » *éternelle*. » SABAS conclut de ce passage, que le travail étoit un crime ; il se fit une loi de demeurer dans la plus rigoureuse oisiveté. Il donna ses biens aux pauvres, parce que l'Evangile ordonne de renoncer aux richesses ; il ne travailloit point pour se nourrir, parce que Dieu défend de travailler pour une nourriture qui périt. L'Ecriture nous représente le Démon comme un lion affamé, qui tourne sans cesse autour de nous : *Sabas* se croyoit sans cesse investi par ces esprits malins. On le voyoit au milieu de la prière s'agiter violemment ; s'élancer en l'air, croire sauter par-dessus une armée de Démons, se battre contre eux, faire tous les mouvemens d'un homme qui tire de l'arc ; il croyoit décocher des flèches contre les Diables. Les *Messaliens* avoient fait des progrès à Edesse ; ils en furent chassés vers l'an 380, par *Flavien* évêque d'Antioche, et se retirèrent dans la Pamphylie. Ils furent condamnés par un concile, et passèrent en Arménie, où ils infectèrent de leurs erreurs plusieurs monastères : *Letorius*, évêque de Mélitène, les fit brûler dans ces monastères. Ceux qui échappèrent aux flammes, se retirèrent chez un autre évêque d'Arménie, qui en eut pitié, et les traita avec la douceur qu'on doit à des hommes dont le cerveau est blessé.

II. SABAS, (S.) abbé et supérieur général des monastères de Palestine, naquit en 439, à Mutallosque, bourg situé dans le territoire de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûtèrent du monde ; il se confina dans un monastère à une lieue de sa patrie, et il en fut l'ornement. Il défendit avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, sous le règne d'*Anastase*, et mourut le 5 décembre 531, à 92 ans, plein de vertus et de jours.

SABATEI-SEVI, *Voyez* ZABATHAI.

SABBATHIER, (D. Pierre) bénédictin de saint Maur, né à Poitiers en 1682, mort à Rheims le 24 mars 1742, remplit toute l'idée qu'on doit avoir d'un parfait religieux et d'un vrai savant. On a de lui, *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ;* Rheims, 1743, 3 vol. in-fol. Cette Bible, qui occupa D. *Sabbathier* pendant 20 ans, comprend toutes les versions latines des livres sacrés, rassemblées et réunies sous un seul point de vue. Il ne publia que le premier volume; D. *Charles* de la *Rue* fut l'éditeur des deux autres.

SABELLICUS, *(Marcus-Antonius Cocceius)* naquit à Vicovaro sur le Téverone, vers 1436. Des écrivains adulateurs l'ont fait descendre des anciens *Cocceius* de Rome, et le satirique *Paul Jove* a pris le contre-pied, en lui donnant pour père un pauvre maréchal. L'une et l'autre origine est également fausse et exagérée: il dut le jour à une famille honnête, et prit le nom de SABELLICUS lorsqu'il fut couronné poëte. Il alla à Rome fort jeune; il s'y appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable, sous les plus savans maîtres, et en particulier sous *Pomponius-Lætus* et sous *Domitius* de Vérone. Ses talens lui procurèrent la chaire de professeur de belles-lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva à cette ville en 1484, pour lui confier la bibliothèque de Saint-Marc; mais ses débauches lui causèrent une maladie dont il mourut le 18 avril 1506, à 70 ans, laissant un fils naturel. Comme il n'avoit pas suivi les maximes de sagesse qu'il étaloit dans ses ouvrages historiques, *Latomus* lui fit une épitaphe dans laquelle il disoit:

Quid juvat humanos scire atque evolvere casus,
Si fugienda facis et facienda fugis?

Sabellicus s'en étoit fait une lui-même, qui étoit bien moins modeste:

Quem non res hominum, non omnis ceperat ætas
Scribentem, capit hæc Coccion *urna brevis.*

On a de lui: I. Une *Histoire universelle*, depuis *Adam* jusqu'en 1503, très-inexacte, en 1 vol. in-fol.; elle est divisée en sept ennéades, et contient 63 livres. II. *L'Histoire de la République de Venise*, remplie de flatteries basses et de mensonges révoltans, in-fol. 1487; et dans le Recueil des historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4.° *Scaliger* assure que l'argent des Vénitiens étoit (à ce que disoit *Sabellicus* lui-même) la source de ses lumières historiques. La *traduction* en vénitien par *Matthieu Visconti*, est rare. III. Plusieurs autres ouvrages en vers et en prose, imprimés en 1560, en 4 vol. in-folio.

SABELLIUS, fameux hérésiarque du IIIe siècle, né à Ptolémaïde en Libye, disciple de *Noëtus* de Smyrne, étoit aussi entêté que son maître. Il ne mettoit d'autre différence entre les Personnes de la Trinité, que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose. Lorsqu'il considéroit Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, et résolvant d'appeler les hommes au salut, il le regardoit comme *Père*. Lorsque ce même Dieu descendoit sur

la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffroit et mouroit sur la croix, il l'appeloit *Fils*. Enfin, lorsqu'il considéroit Dieu comme déployant son efficace dans l'ame des pécheurs, il l'appeloit *Saint-Esprit*. Selon cette hypothèse, il n'y avoit aucune distinction entre les Personnes Divines. Les titres de *Pere*, de *Fils* et de *Saint-Esprit*, n'étoient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avoit produites pour le salut des hommes. Ses erreurs, anathématisées dans plusieurs conciles, et en particulier dans celui d'Alexandrie en 261, ne laissèrent pas de se répandre en Italie et en Mésopotamie. *S. Denys* d'Alexandrie composa d'excellens *Traités* contre *Sabellius*, dont les sectateurs furent appelés *Sabelliens*.

SABEO, (Fauste) né près de Bresse dans l'état de Venise, de parens honnêtes, se fit connoître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il s'appliqua alors à l'étude des Pères, et ne regarda plus la poésie que comme un délassement. On a de lui un recueil d'*Epigrammes* latines, imprimé à Rome en 1556. On en trouve un grand nombre qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est l'*Edition d'Arnobe*, à Rome, 1542, in-fol. : elle est préférée aux éditions postérieures, quoique plus amples. *Henri II*, auquel il dédia ses Epigrammes, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut âgé de 80 ans, vers 1558.

SABIN, *Voyez* les SABINUS.

SABIN, (George) né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé avec un soin extrême par *Mélanchthon*, qui lui donna sa fille en mariage. Son poëme intitulé : *Res gestæ Cæsarum Germanicorum*, qu'il mit au jour, âgé seulement de 20 ans, lui concilia les éloges des savans et la protection des princes. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Konigoberg, et conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles *Sabin* fit admirer son éloquence et sa capacité dans les affaires. Il fut anobli à la diète de Ratisbonne, par l'empereur *Charles-Quint* en 1540, et mourut à Francfort-sur-l'Oder, le 2 décembre 1560, à 52 ans. Sa jeunesse avoit été assez déréglée, mais il eut des vertus dans l'âge mûr, et même une piété solide, qui ne put cependant le guérir de toutes ses passions, et sur-tout de ses vues ambitieuses. On a de lui diverses *Poésies* latines, 1597, in-8°, parmi lesquelles on distingue ses *Elégies*, qui ont quelque mérite.

SABINE, (*Julia* SABINA) femme de l'empereur *Adrien*, étoit petite-nièce de *Trajan* et fille de *Matidie*. L'impératrice *Plotine*, qui favorisoit *Adrien*, la fit épouser à ce prince. Ce mariage, fait contre le gré de *Trajan*, fut très-malheureux. *Adrien*, devenu empereur, conçut un amour déréglé pour *Antinoüs*, et traita son épouse comme une esclave. *Sabine* étoit cependant très-belle et très-bien faite ; elle avoit des graces et de la dignité ; son esprit étoit élevé, ses mœurs graves, et sa vertu ne se démentit jamais. Mais elle mettoit un peu trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisoit à

son époux ; reproches bien pardonnables, puisqu'elle lui avoit apporté l'empire en mariage. *Sabine*, regardant son mari comme son tyran, se vantoit de n'avoir pas voulu lui donner des enfans, dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur père. La mésintelligence augmenta tellement, qu'*Adrien*, frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna, l'an 138 de J. C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel. *Moréri* se trompe dans l'article de SABINE qu'il fait fille de *Marcienne*, sœur de *Trajan* ; il auroit dû dire petite-fille de *Marcienne* et fille de *Matidie*, nièce de *Trajan*.

SABINIEN, diacre de l'Eglise Romaine, et nonce de *Saint Grégoire le Grand* à Constantinople, auprès de l'empereur *Maurice*, succéda à ce pontife le 13 septembre 604, et mourut le 22 février 606. Il eut une partie des vertus de son prédécesseur.

I. SABINUS, intendant d'*Auguste* en Syrie, voulut, après la mort d'*Hérode le Grand*, qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrèrent bataille aux Romains, furent repoussés, et le trésor pillé. Les vaincus s'étant assemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour *Sabinus* dans le palais, où ils l'assiégèrent. L'intendant demanda du secours à *Varus*, gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au-devant de celui-ci, se justifièrent, et se plaignirent de la conduite de *Sabinus* qui disparut.

II. SABINUS, (*Julius*) seigneur Gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de César au commencement du règne de *Vespasien*. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu et mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, et feignit de vouloir livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, et ne retint que deux affranchis en qui il avoit confiance. Ensuite il mit le feu à la maison, et se retira dans un souterrain inconnu à tout autre qu'à lui et à ses confidens. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme *Eponine* servit à la confirmer. Mais lorsque *Sabinus* apprit, par un de ses affranchis, que cette tendre épouse avoit déjà passé trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle y vint, le consola dans cette espèce de tombeau, et y mit au monde deux fils jumeaux. Après avoir resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi et conduit à Rome chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfans. En vain *Eponine* sollicita la compassion de *Vespasien*, en se jetant à ses pieds, et lui présentant ses deux enfans nés dans le souterrain ; il eut la cruauté de la faire mourir avec *Sabinus*. L'amour héroïque et les infortunes de ces deux époux ont fourni un beau sujet de tragédie à divers poëtes ; mais il a été traité sans un grand succès, et sur-tout en ces derniers temps par M. de Chabanon. L'institut national le proposa pour sujet de son prix de peinture, remporté, en l'an 11, par *Alexandre Menjaud*.

III. SABINUS, soldat Syrien, noir, petit, d'une complexion aussi foible que sa taille, mais d'un courage peu commun, se signala au siége de Jérusalem. Comme il vit que personne n'osoit monter à l'assaut de la tour *Antonine*, malgré les promesses de *Titus*, il se présente avec onze de ses compagnons, prend son bouclier de la main gauche, et s'en couvrant la tête, le sabre à la main droite, monte à l'assaut, et arrivé sur la brèche, il met en fuite tous les ennemis. Mais une pierre qu'il rencontra le fit tomber. Les Juifs se jetèrent sur lui, sans lui donner le temps de se relever, et le tuèrent.

IV. SABINUS, (*Aulus*) poëte Latin, mort jeune, étoit ami d'*Ovide*. Il avoit composé plusieurs *Lettres* ou *Héroïdes*; mais aucune n'est parvenue jusqu'à nous.

SABINUS, *Voyez* IV. JULIE... II. AQUILIUS... *et* HERACLIEN.

SABLE, (Du) *Voyez* ARENA.

SABLE, (le Marquis de) *Voyez* III. LAVAL.

SABLE, (Guillaume du) dont on ignore le pays et la naissance, a publié un poëme intitulé: *La Muse Chasseresse*, imprimé à Paris en 1611, in-12.

I. SABLIER, (N.) a donné au théâtre Italien, en 1729, *la Jalousie sans amour*, *les Effets du jeu et de l'amour*. Celle-ci fut mieux accueillie que la première. *Sablier* est mort vers 1760.

II. SABLIER, (N.) littérateur estimable, mort à Paris le 10 mars 1785, à 93 ans. On a de lui: I. *Variétés sérieuses et amusantes*, 1769, 4 vol. in-12: recueil assez agréable. II. *Essai sur les langues*, 1777, in-8.° On désire depuis long-temps une histoire critique de la langue française, et on trouvera de bons matériaux dans l'ouvrage de *Sablier*. L'auteur s'est préservé de la prétention si vaine et si générale, d'offrir un système sur la formation des langues et sur l'idiôme primitif. On risquera toujours de se perdre dans les chimères, quand on voudra découvrir dans quel langage les premiers hommes se sont communiqué leurs idées. *Sablier* se contente d'observer les rapports évidens entre plusieurs idiômes de nations éloignées, et de chercher les raisons les plus vraisemblables de ces rapports. Sa marche est toujours mesurée, et n'en est que plus sûre. Son livre d'ailleurs, qui suppose beaucoup d'érudition, n'en a pas l'inutile étalage: ce sont des résultats clairs et précis. Il jette un coup d'œil rapide sur les écrivains qui ont fixé la langue chez les nations policées; et en général, ses jugemens sont sages. Une singularité de l'ouvrage, c'est que l'auteur le publia à 82 ans. III. *Œuvres de M...* contenant des traductions de *Goldoni* 1767, in-12. La prose de ce recueil vaut mieux que les vers.

SABLIERE, (Antoine *de Rambouillet* de la) mort à Paris en 1680, âgé de 65 ans, se distingua par un esprit aisé, naturel et délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12, après sa mort, par son fils. Ces petits poëmes lui ont fait beaucoup d'honneur, par la finesse des pensées, et par la délicate naïveté du style: on peut les proposer pour

modèles en ce genre. Son épouse, *Hesselin de la Sablière*, étoit en liaison avec les beaux esprits de son temps. *La Fontaine*, qui trouva dans sa maison un asile paisible durant près de vingt ans, l'a immortalisée dans ses vers.

SABLON, (Vincent) rimailleur de Chartres, donna, en 1671, en 2 vol. in-16, une plate traduction, en vers, de la *Jérusalem délivrée* que les curieux recherchent à cause des figures: car on avoit dès-lors le secret, perfectionné de nos jours, de faire passer de mauvais vers, à la faveur de quelques jolies estampes.

SABOUREUX DE LA BONNETERIE, (Charles-François) avocat, mort à Paris en 1781, préféra la culture des lettres à l'étude de la jurisprudence et au travail du barreau: on lui doit les trois ouvrages suivans: I. *Constitution* des Jésuites, avec les déclarations, 1762, 3 vol. in-12. C'est une traduction de l'*Institutum societatis Jesu*, imprimé à Prague en 1757. II. *Manuel des Inquisiteurs*, 1762, in-12. C'est l'abrégé de l'écrit d'*Emeric*, auquel le traducteur a joint des notes. III. Il s'est rendu recommandable par une *Traduction* des anciens ouvrages latins, relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire, avec des notes, 1774, 6 vol. in-8.° *Saboureux* avoit auparavant publié à part l'Economie rurale de *Columelle*.

SABUCO, (Oliva de *Nautés* de) savante Espagnole, née dans la ville d'Alcala, vivoit sous le règne de *Philippe II*. Renommée pour ses connoissances en histoire naturelle et en anatomie, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine que l'on enseignoit alors dans les écoles, étoient pleines d'erreurs. Avant *Descartes*, elle plaça dans l'étendue du cerveau le siége de l'ame, sans la renfermer exclusivement dans la glande pinéale. Suivant elle, ce n'est point le sang qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation; c'est le fluide qui passe du cerveau dans toutes les parties nerveuses. Ce système fut embrassé avec enthousiasme par les médecins Anglois.

SABUNARUS, capitaine de la garde Prétorienne de *Trajan*, ne mérite une place dans l'histoire, que parce qu'il donna lieu à une belle parole de cet empereur. En l'installant dans sa charge, ce prince lui présenta l'épée, et lui dit: *Reçois cette épée, et emploie-la pour mon service dans tout ce que je t'ordonnerai de juste; mais n'hésite pas à t'en servir contre moi, si jamais je te commande quelque chose d'injuste.*

SACCAS, *Voyez* AMMONIUS.

SACCHETTI, (François de Benci) né à Florence en 1335, passa ses premières années dans le commerce, et remplit ensuite plusieurs charges dans sa république. Il écrivoit facilement en vers et en prose; et ses *Nouvelles*, publiées à Florence, 1724, 2 vol. in-8°, prouvent qu'il avoit une partie du génie de son compatriote *Bocace*. Il mourut en 1408, à 73 ans, après avoir été marié trois fois. *Voyez* aussi JUVARA, *à la fin*.

I. SACCHI, (André) peintre, né à Rome en 1599, se perfectionna sous *l'Albane*, après que

son père lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages, les graces et le coloris tendre qu'on admire dans les tableaux de son illustre maitre. Il l'a même surpassé par son goût de dessin : ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité; ses idées sont nobles, et sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi sur-tout dans les sujets simples; et l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois, sans avoir consulté la natue. Ce peintre étoit fort singulier dans ses mœurs, et se permettoit tant de liberté dans sa critique, que les bons peintres ses contemporains, furent presque tous ses ennemis. Ses dessins sont précieux; une belle composition, des expressions vives, beaucoup de facilité, les ombres et les clairs bien ménagés, les caractérisent. Les principaux ouvrages de ce grand peintre sont à Rome, où il mourut en 1661, à 62 ans. Parmi les élèves qu'il fit, on compte *Carle* MARATTE et *Jean* MIEL : *Voyez* ce dernier mot.

II. SACCHI, *Voyez* PLATINE.

I. SACCHINI, (François) Jésuite, né dans le diocèse de Pérouse, mort à Rome le 26 décembre 1625, à 55 ans, fut professeur de rhétorique à Rome, pendant plusieurs années, et secrétaire de son général *Vitelleschi* pendant sept ans. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Continuation de l'Histoire de la Société des Jésuites*, en 4 vol. in-fol. Cet ouvrage, écrit d'un style noble, intéressant, et quelquefois emphatique, respire moins dans certains endroits l'impartialité d'un historien, que le zèle d'un homme attaché à son Ordre. [*Voyez* JOUVENCI.] II. *De ratione Libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours : *De vitandâ Librorum moribus noxiorum lectione*, que le père *Sacchini* prononça à Rome dans sa classe de rhétorique, en 1604. Ces deux écrits offrent des réflexions sensées et utiles. Sa *Parænesis ad magistros*, est pleine d'excellentes vues pour l'instruction de la jeunesse, et bien propre à réunir les leçons de religion, de sciences et de vertu; moins étendue que le Traité du père *Jouvenci* sur le même sujet, elle est écrite avec plus de rapidité et de nerf.

II. SACCHINI, (Antoine-Marie-Gaspar) l'un des plus célèbres musiciens de ce siècle, né à Naples le 11 mai 1735, mort à Paris le 7 octobre 1786, fut destiné de bonne heure à la musique. Ses parens, honnêtes, mais peu riches, le placèrent dans le conservatoire de Sainte-Marie de Lorette, ensuite à Naples, où il étudia sous le fameux *Durante*. Il fit des progrès rapides et s'attacha principalement au violon, sur lequel il devint très-fort. Il passa ensuite à Rome, où il eut de grands succès, et à Venise, où il fut à la tête d'un conservatoire. C'est dans cette ville qu'il développa ses talens pour la musique d'église; et sans confondre ce style avec celui du théâtre, sans s'écarter de la sévérité qu'il exige, il sut y adapter un chant aimable et facile. Sa renommée croissant chaque jour, il visita quelques cours d'Allemagne, entre autres celles de Brunswick et Wittemberg, où il succéda au célèbre *Jomelli*. Il parcourut ensuite la Hollande, et se rendit enfin aux

vœux de l'Angleterre. Pendant les onze années qu'il passa dans cette île, il en travailla six pour le théâtre de Londres, et y fut constamment applaudi. C'est dans ces diverses contrées qu'il composa les opéra de *Sémiramis*, d'*Artaxerce*, du *Cid*, d'*Andromaque*, de *Crésus*, d'*Armide*, d'*Adrien*, de *Tamerlan*, d'*Antigone*, de *Persée*, de *Montézume* et d'*Eriphile*. Le climat n'étant pas favorable à sa santé, et ses attaques de goutte devenant plus fréquentes sous un ciel nébuleux et humide, il se détermina à passer en France. Il fut accueilli à Paris avec transport, et il ne fut pas moins bien reçu à Versailles. L'empereur qui s'y trouvoit alors, lui donna des marques particulières de son estime et de son admiration. La cour parut désirer que ce célèbre compositeur fit quelques ouvrages pour la France, et il y produisit successivement six opéra. *L'Olympiade* fut représentée au théâtre Italien, sur le refus de l'Opéra de s'en charger. Lorsque cette pièce, commençant par un chœur superbe, eut excité une ivresse générale, l'Opéra obtint un ordre qui défendoit aux Italiens de la jouer, par respect pour son privilége exclusif, accordant à lui seul la représentation des pièces à grands chœurs. *Renaud* qui parut ensuite, n'eut qu'un succès médiocre, et qui ne répondit point à la grande réputation du compositeur. A l'exception de deux ou trois morceaux où l'on retrouve le caractère d'un grand maître, la musique en est foible : il est vrai que le poëme, dénué de tout intérêt, n'y prêtoit pas. *Dardanus*, opéra de *la Bruère*, et dont *Rameau* avoit fait les airs, fut ensuite remis en musique par *Sacchini*. Elle fut applaudie, mais les accompagnemens en parurent négligés. Les opéra qui obtinrent un succès général, furent *Chimène*, *Œdipe à Colone*, et *Evelina*, qu'il n'eut pas la consolation de voir exécuter. Il mourut même avant d'avoir achevé ce dernier ouvrage. Un de ses admirateurs a fait placer son buste à Rome dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde. Son style se distingue sur-tout par la grace, la douceur, l'élégance soutenue de sa mélodie. Son harmonie est pure, correcte et d'une clarté remarquable; son orchestre est toujours brillant, toujours ingénieux. Quoiqu'il ait une manière à lui, on voit que *Hasse* et *Galuppi* furent ses modèles. Il évitoit les tournures communes, mais il craignoit encore plus ce qui avoit l'air de la recherche. Ses modulations les plus inattendues n'étonnent jamais l'oreille ; elles coulent naturellement de sa plume. Avec un chant si facile et une grande sensibilité, il étoit impossible qu'il n'eût pas beaucoup d'expression ; mais comme il avoit en même temps un goût sûr, jamais son expression n'est exagérée. Un de ses mérites particuliers étoit de saisir le goût des nations différentes : la musique qu'il fit en Italie ne ressembloit point à celle qu'il donna en France. Il faut convenir cependant que son génie ne se plioit pas aux différens genres, comme aux différens goûts des peuples ; et que, quoiqu'il ait fait divers opéra-bouffons, il y en a peu de bons. Son ame disposée naturellement à la tendresse et à la mélancolie, perdoit son originalité dans les scènes comiques. Aussi l'*opéra de la Colonie* offre-t-il des airs plus remplis d'expression et de mélodie que de gaieté. Le pathétique s'y

trouve réuni à tout ce que l'art a de plus brillant. Il y a sur-tout l'air d'une amante abandonnée, *oui, je pars au désespoir*, où tous les accens, tous les cris de la douleur et de l'amour se succèdent avec une rapidité de mouvement qui imite ceux de la passion et de la nature. Cet opéra fut donné aux Italiens, dans l'été de 1775. M.lle *Colombe*, jusqu'alors actrice froide, animée par la musique de *Sacchini*, chanta le rôle de *Belinde* avec autant d'ame que de noblesse, et acquit dès-lors un nom parmi les actrices distinguées. Cet habile compositeur portoit dans la société la sensibilité qui régnoit dans ses ouvrages. Généreux, bienfaisant à l'excès, il n'étoit touché que du plaisir de donner; et il se seroit procuré ce plaisir plus souvent, s'il avoit moins négligé ses affaires. Il étoit bon parent, bon ami, bon maître; peu de temps avant de rendre son dernier soupir, il disoit d'une voix mourante à un fidelle domestique : *Pauvre* Laurent, *que deviendras-tu?* Il soutenoit par ses bienfaits une de ses sœurs, et étoit empressé à obliger ses amis. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il savoit cependant se mettre au-dessus des chagrins que donne un amour-propre trop susceptible; et quoiqu'il connût et sentît son talent, il étoit docile aux avis du goût et de l'amitié. Il n'avoit pas été marié : sa sœur fut son héritière.

SACCO, (Joseph-Pompée) fut professeur en médecine à Parme sa patrie, puis à Padoue. Son Souverain le rappela en 1702 dans sa capitale, et l'y retint par l'emploi de premier professeur : il pratiqua et écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont : I. *Medicina theorico-practica*, Parme, 1707, in-fol. II. *Novum Systema medicum ex unitate doctrinæ antiquorum et recentium*, 1693, in-4.° III. *Medicinæ rationalis practica Hippocratis*. IV. *Nova Methodus febres curandi*, Venise, 1703, in-8°. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1730, in-fol. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide et de l'alkali, avoit établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans, et mourut en 1718.

SACCONAY, (Gabriel de) chanoine de l'église de Lyon, fut aimé de *Henri II*, et passa sa vie à écrire contre les Calvinistes. Ses ouvrages sont : I. *Vraie idolâtrie* du temps présent. II. *Discours* sur les premiers troubles arrivés à Lyon. III. *Histoire* des Albigeois. IV. *Du seul différent* de la Religion chrétienne avec la Religion des protestans. V. *Réfutation* de Calvin. VI. *Du vrai Corps de J. C.* Lyon, Roville, 1567. La famille de *Sacconay* avoit fourni 18 chanoines à l'église de Lyon. Celui-ci est mort en décembre 1580.

SACHEVERELL, (Henri) docteur en théologie Anglois, du parti épiscopal, prêcha le 23 janvier 1710, à St. Paul de Londres, l'obéissance absolue aux Rois, parce que le Clergé en espéroit plus d'obéissance pour lui-même; et désigna d'une manière odieuse l'administration de *Marlborough* et le parti qui avoit donné la couronne au roi *Guillaume*. Il fut interdit pendant trois ans, et ses deux derniers sermons furent brûlés. Cette sentence fit la fortune du prédicateur. La reine *Anne*, qui favorisoit, dit-on, se-

crétement sa hardiesse, le nomma, un mois après, recteur de Saint-André. Il mourut en 1724, traité d'*incendiaire impudent*, par les partisans de *Marlborough*, et regardé par le parti opposé comme un grand orateur.

I. SACHS, (Jean) de Fraustadt en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un Traité contre *Herman Conringius*, sous le nom de *François Marinis*; il est intitulé: *De Scopo Reipublicæ Polonicæ*, 1665. Cet auteur mourut à l'âge de 30 ans, comme il se préparoit à passer dans l'île de Ceylan, par où il vouloit commencer ses voyages, qui faisoient toute sa passion.

II. SACHS, (Philippe-Jacques) médecin de Breslau, de l'académie des *Curieux de la Nature*, se fit un nom dans son temps par divers ouvrages savans et utiles: I. *Consideratio vitis viniferæ*, Lipsiæ, 1661, in-8°. II. *De cancris*, 1665, in-8°. III. *Oceanus Macro-Microcosmicus*, Vratislaviæ, 1664, in-8°. IV. *De mirâ lapidum naturâ*, ibid. *Sachs* prouve la circulation du sang dans cet ouvrage, par la circulation des eaux. Il mourut en 1672, à 44 ans.

SACHSE, (Jean) cordonnier de Nuremberg, puis maître d'école et de chant, mort en 1567, à 81 ans, laissa un grand nombre de Poésies Allemandes, que *Georges Weiler* a fait imprimer. Leur mérite est assez superficiel.

SACKVILLE, *Voyez* DORSET.

SACRATO, (Paul) *Sacratus*, chanoine de Ferrare sa patrie, et neveu du cardinal *Sadolet*, fut l'un des meilleurs Cicéroniens du XVIe siècle. On a de lui un vol. in-12 de *Lettres* latines, écrites avec une politesse un peu affectée.

SACREMENT, (Les *Prêtres du* SAINT-) *Voyez* AUTHIER.

SACROBOSCO, (Jean de) appelé aussi *Holywood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui étoit le lieu de sa naissance, dans le diocèse d'Yorck, étudia dans l'université d'Oxford. Il vint à Paris, où il s'acquit un nom célèbre par ses talens pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, sur-tout pour son siècle; l'un, *de Sphærâ mundi*; l'autre, *de Computo Ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8°, Paris, 1560.

SACY, (Louis-Isaac de) *Voyez* IV. MAISTRE (le).

SACY, (Louis de) avocat au parlement de Paris, et l'un des *Quarante* de l'Académie Françoise, mort à Paris le 26 octobre 1727, à 73 ans, parut dans le barreau avec un succès distingué. Sa voix étoit touchante, sa physionomie heureuse, sa mémoire fidelle, son esprit juste et pénétrant. Il avoit tout pour réussir dans cette profession qu'il exerça avec autant de noblesse que d'applaudissement. Il ne laissa à ses enfans que l'honneur d'avoir eu un si illustre père. Fait pour la société, il y étoit aimable, il y étoit utile. Il avoit autant de douceur dans les manières que dans les mœurs. On a de lui: I. Une bonne *Traduction* françoise des *Lettres* de *Pline le Jeune*, et du *Panégyrique de Trajan*, en 3 vol. in-12. La Traduction des *Lettres*, aussi agréable à lire que l'original, est moins fatigante parce que la

traducteur, en rendant toute la finesse de *Pline*, la rend avec plus de simplicité que lui. Celle du *Panégyrique*, quoique bonne en son genre, est moins lue que les *Lettres*, parce que le soin soutenu de montrer toujours de l'esprit, répand sur cet Eloge une monotonie qui finit par fatiguer un peu le lecteur. II. Un *Traité de l'Amitié*, in-12. Cet ouvrage, estimable à plusieurs égards, n'a pourtant paru, selon *d'Alembert*, ni assez tendre pour les ames sensibles, ni assez pensé pour les philosophes. Il offre plutôt l'image pure d'une affection douce, que le tableau animé d'une affection vive, ou la peinture énergique d'un sentiment profond. III. Un *Traité de la Gloire*, in-12, qui eut moins de lecteurs que le précédent. Son ame douce et modeste étoit plus faite pour connoître les besoins de l'amitié que ceux de l'amour-propre. IV. Enfin, un recueil de *Factums*, et d'autres Pièces, en 2 vol. in-4.° Son style est pur et élégant; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées et de noblesse dans ses sentimens. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, et de donner trop dans l'antithèse; mais ces défauts sont pardonnables dans un écrivain qui s'étoit formé sur *Pline*, et qui vivoit avec plusieurs beaux esprits partisans de ce style. *Sacy* étoit de la société de la marquise de *Lambert*, qui avoit pour lui l'amitié la plus tendre. Le commerce des *la Motte*, des *Fontenelle*, n'étoit qu'agréable à cette dame illustre : celui de *Sacy* étoit bien plus pour elle; il lui étoit nécessaire. « Si l'esprit des premiers (dit *d'Alembert*) lui offroit plus d'agrémens et de ressources, elle trouvoit dans le second une sensibilité qui alloit plus à son cœur, et une ame qui répondoit mieux à la sienne. » *Sacy* mérita des amis parmi ceux mêmes qui ne paroissoient pas devoir l'être. Il avoit plaidé dans une affaire importante, contre un académicien distingué, et avoit relevé, dans ses Mémoires, des faits peu agréables. L'offensé sentit que son estimable agresseur ne lui avoit porté ces coups que pour le seul intérêt de son client. Non-seulement il ne sut pas mauvais gré à l'avocat de ses attaques, mais, quand il se présenta à l'académie, celui contre lequel il avoit écrit fut un de ses plus ardens solliciteurs.

SADE, (N. de) abbé d'Ebreuil, mort en 1780 dans un âge assez avancé, est connu par ses *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, en 3 vol. in-4°. [*Voyez* PÉTRARQUE.] Ce livre ne se borne pas à faire connoître le poëte Italien; c'est un tableau de l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire du XVIe siècle. Aucun événement important qui n'y soit indiqué et quelquefois développé ; aucun personnage un peu célèbre dont l'auteur n'ait fait mention. L'historien répand beaucoup de jour sur des événemens altérés par ses prédécesseurs, et corrige leurs fautes. S'il y a quelque chose à lui reprocher, c'est d'interrompre sa narration par les Pièces galantes de *Pétrarque* qu'il a traduites en mauvais vers. L'abbé *de Sade*, homme de condition, homme de littérature, avoit la politesse qu'inspire la haute naissance soutenue par une bonne éducation, et les connoissances qu'on doit à une étude assidue et à une bibliothèque choisie. On croit communément que la belle *Laure* étoit née *de Sade*. Elle étoit entrée dans cette

famille, mais elle n'en étoit pas. *Voyez* son article.

SADEEL, *Voyez* CHANDIEU.

I. SADELER, (Jean) graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur et de ciseleur que son père exerçoit; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au dessin et à la gravure. Il parcourut la Hollande, pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. Le duc de Bavière se fit un plaisir de répandre ses bienfaits sur cet artiste. *Sadeler*, animé par la reconnoissance, fit pour son protecteur, des ouvrages qui ajoutèrent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, et perfectionna ses talens par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme. Il présenta quelques-unes de ses gravures au pape *Clément VIII*: mais sa Sainteté ne lui fit que quelques complimens stériles. Cet accueil engagea *Jean Sadeler* à se retirer à Venise, où il mourut peu de temps après son arrivée. Il eut un fils nommé *Juste* ou *Justin*, dont on a aussi quelques *Estampes* qui ne sont pas sans mérite.

II. SADELER, (Raphaël) graveur, frère de *Jean* et son disciple. Sa vue, qu'un travail assidu et la grande application nécessaires dans son art, avoient affoiblie, lui fit quitter quelque temps la gravure. Il s'adonna à la peinture par délassement; mais son goût le rappela à son premier exercice. Il s'y distingua par la correction du dessin, et par le naturel qu'il répandoit dans ses figures. Il accompagna son frère à Rome, à Venise, et mourut dans cette dernière ville. On ne sait point la date de sa naissance, ni celle de sa mort. On trouve des *Estampes* de lui dans un Traité *De opificio mundi*, 1617, in-8°.

III. SADELER, (Gilles) graveur, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, à 59 ans, neveu et disciple de *Jean* et de *Raphaël*, qu'il surpassa par la correction et la sévérité de son dessin, par le goût et la netteté de ses gravures. Il fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique. Ses talens distingués le firent désirer en Allemagne par l'empereur *Rodolphe II*, qui lui accorda une pension annuelle. Les empereurs *Mathias* et *Ferdinand II*, successeurs de *Rodolphe*, continuèrent d'honorer ses talens. Ses *Vestigi della antichità di Roma*, (Rome, 1660, in-fol.) sont recherchés.... Il y a encore eu un *Marc* SADELER, mais qui semble n'avoir été que l'éditeur des ouvrages de ses parens.

SADEUR, *Voyez* FOIGNY.

SADI, poëte et philosophe Persan, né à Schiras, capitale de la Perse proprement dite, l'an 1193 de J. C., quitta sa patrie que les Turcs désoloient, et voyagea pendant quarante ans. Les Francs le firent prisonnier dans la Terre-Sainte, et il fut condamné à travailler aux fortifications de Tripoli. Il fut racheté par un marchand d'Alep, qui lui donna sa fille en mariage, avec une dot de cent sequins. Cette fille étoit d'un mauvais caractère, et lui causoit des regrets continuels. Comme il s'en plaignoit, elle lui dit un jour: *N'es-tu pas celui que mon père a racheté pour dix pièces d'or?* — *Oui*, lui répondit-il, *mais il m'a vendu pour cent sequins.* Ce-

sage avoit un ami qui fut tout à coup élevé à une grande place. Tout le monde alloit faire compliment à son ami ; il n'y alla point. Comme on en paroissoit surpris, il dit : *La foule va chez lui à cause de sa dignité, moi j'y irai quand il ne l'aura plus, et je crois que j'y irai seul.* On cite de *Sadi* plusieurs moralités intéressantes. « Un jour que je me promenois à midi sous un berceau de verdure impénétrable aux rayons du soleil, je vis l'Injuste sur le gazon; il dormoit. *Grand Dieu*, disois-je, *le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le repos de l'Injuste ?* Un ami qui étoit avec moi me dit : *Dieu accorde le sommeil aux méchans, afin que les bons soient tranquilles.* — Le fils d'un avare étoit dangereusement malade ; et ses amis lui disoient qu'il falloit, pour fléchir le ciel, ou distribuer des aumônes, ou lire l'Alcoran auprès de son fils. Le vieillard fut de ce dernier avis : *Il a pris ce parti*, disoit Sadi, *parce que l'Alcoran est sur ses lèvres, et que son or est dans ses entrailles.* Un homme avoit quitté la société des Derviches, et s'étoit retiré dans celle des Sages : *Quelle différence*, demandoit-on à Sadi, *trouvez-vous entre un Sage et un Derviche ? Tous deux*, répondit-il, *traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères : le Derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément, et arrive seul au rivage ; le Sage, au contraire, nage avec la troupe, et tend quelquefois la main à ses frères.* — Un homme opulent disoit par dérision devant le poëte *Sadi*, que l'on voyoit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, et jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit. *C'est*, répondit le philosophe, *parce que l'homme d'esprit sait le prix des richesses, et que le riche ignore le prix des lumières.*—*SADI* laissa trois ouvrages ; le premier est intitulé : *Gulistan*, qui parut en vers et en prose l'an 1258. Quelque temps après il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi bien qu'un autre de ses ouvrages qui porte le titre de *Molamdat*. Le mot *Gulistan* signifie proprement, en langue persane, un *jardin* ou *parterre de fleurs*, et celui de *Bostan* se prend pour un *jardin de fruits ;* celui de *Molamdat* signifie en arabe, des *étincelles*, des *rayons*, des *échantillons*. Il mourut à l'âge de 116 ans, l'an 1291. *Voltaire* faisoit peu de cas de ses poésies ; mais comme il ignoroit absolument la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnoître dans le poëte Persan beaucoup d'énergie et d'élévation. Voici comme il parle de Dieu.

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend pas son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant il porte le soleil.
Il sème de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide ;

Qu'il parle, et l'univers repasse en un instant,
De l'abyme du rien dans les plaines de l'être.

Son *Gulistan* a été traduit en françois, in-12. On a aussi publié les *Traditions orientales*, ou *Morale de Sadi*, 1762, in-12.

SADLER ou SADELER, (Jean) d'une ancienne famille de Shropshire en Angleterre, né en 1615, se livra à l'étude du droit, et eut des emplois considérables. Il mourut en 1674, à 59 ans, après avoir publié un ouvrage intitulé: *Les Droits du Royaume*, 1649, in-4°. Il n'y est pas favorable à ceux des Rois; et à l'avénement de *Charles II*, il fut privé de ses charges. On lui doit encore un autre ouvrage ayant pour titre *Olbia*.

I. SADOC, fils d'*Achitob*, grand-prêtre de la race d'*Eléazar*, qui fut substitué à *Achimelech* ou *Abiathar* de la race d'*Ithamar*, fut mis à mort par les ordres de *Saül*. Le fils de cet *Achimelech* s'étant réfugié vers *David*, fut revêtu du sacerdoce par ce prince, tandis que *Sadoc* en faisoit les fonctions auprès de *Saül*. Après la mort de ce malheureux Roi, *David* ayant conservé cette dignité à ce dernier, quoiqu'il eût suivi le parti de *Saül*, il y avoit dans Israël deux grands-prêtres: *Sadoc*, de la famille d'*Eléazar*; et *Abiathar*, de celle d'*Ithamar*. Le premier demeura toujours fidelle à *David*. Lorsqu'*Adonias* voulut se prévaloir du grand âge de son père pour se faire déclarer Roi, *Sadoc* donna l'onction royale à *Salomon*: ce prince le déclara seul souverain pontife après la mort de *David*, l'an 1014 avant J. C., et dépouilla de sa dignité *Abiathar*... Il ne faut pas le confondre avec *Sadoc II*, grand-prêtre des Juifs, vers l'an 670 avant J. C., du temps du Roi *Manassès*.

II. SADOC, fameux docteur Juif, et chef de la secte des *Saducéens*, vivoit près de deux siècles avant J. C. Il eut pour maître *Antigone*, qui enseignoit « qu'*il falloit pratiquer la vertu pour elle-même, et sans la vue d'aucune récompense.* » *Sadoc* en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avoit donc ni récompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie. Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui sous le nom de *Saducéens*, formèrent une des IV principales sectes des Juifs. Ils nioient la résurrection et l'immortalité de l'ame, et ils ne reconnoissoient ni anges, ni esprits. Ils rejetoient aussi toutes les traditions, et ne s'attachoient qu'au texte de l'Ecriture; mais il est faux qu'ils niassent la Providence, les prophéties et les miracles, puisqu'ils admettoient les livres de l'Ancien Testament, qu'ils pratiquoient la loi de *Moïse* et le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien *Josephe*, étoient fort sévères: et il est remarquable que J. C. qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup aux *Pharisiens*. Les *Saducéens* n'étoient donc pas, comme l'ont assuré quelques incrédules modernes, des Epicuriens Juifs. Ce fut plus par esprit de parti que par libertinage, qu'ils furent entraînés dans leurs dangereuses opinions. « Les *Pharisiens* » et les *Saducéens*, toujours en nemis

nemis, (dit M. l'abbé *de Condillac*) » faisoient deux partis dans » l'Etat, comme deux sectes dans » la Religion. Ils devoient donc se » contredire plus par haine que » par principes, et tomber, par » conséquent, d'erreur en erreur. » Ainsi, comme les *Pharisiens* » proposoient des récompenses » pour des œuvres de surérogation, les *Saducéens*, qui ne » vouloient pas de ces œuvres, » dirent d'abord : *Ne soyez pas* » *comme des esclaves ; n'obéissez* » *pas à votre maître simplement* » *par la vue des récompenses ;* » *obéissez sans intérêt, et sans* » *espérer aucun fruit de vos tra-* » *vaux*. Cet excès de spiritualité » est déjà une erreur ; car il n'est » pas dans la nature de l'homme » de renoncer à tout intérêt, et » Dieu n'exige pas de nous un » culte entièrement désintéressé, » puisqu'il nous offre lui-même » des récompenses. Cependant les » *Saducéens*, au lieu de reculer, » avancèrent encore. Pour prou- » ver que nous ne devons pas agir » dans la vue des récompenses, » ils assurèrent qu'il n'y en a pas » après cette vie. En conséquence, » ils nièrent l'immortalité de l'ame » et la résurrection ; et parce que » vraisemblablement on voulut » leur prouver que l'ame pouvoit » être immortelle, puisqu'il y a » des esprits immortels, ils niè- » rent encore l'existence des An- » ges. Enfin, les *Esséniens* avoient » soumis au destin jusqu'aux ac- » tions des hommes ; et les *Pha-* » *risiens*, convenant de l'influence » de la Providence, avoient sou- » tenu que nous agissons avec » elle, comme elle avec nous, » puisque nous avons le pouvoir » de faire ou de ne pas faire des » actions de justice. Il restoit un » troisième sentiment : c'étoit de » dire que le libre arbitre se suffit, » et qu'il n'a pas besoin du con- » cours de Dieu. Les *Saducéens* » l'embrassèrent. Voilà, du moins » autant que je le puis conjectu- » rer, comment les *Saducéens* » s'engagèrent dans une suite » d'erreurs. » La mauvaise doctrine des *Saducéens* ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, et même à la souveraine sacrificature. Leur secte subsiste encore en Afrique et en divers autres lieux.

SADOLET, (Jacques) né à Modène en 1478, d'un professeur en droit à Ferrare, eut son père pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec et le latin, il étudia en philosophie sous *Nicolas Léonicène*. Pour multiplier ses connoissances, il se rendit à Rome, où le cardinal *Olivier Caraffe*, protecteur des gens de lettres, le prit chez lui. *Léon X* non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante et facile se prêtoit à toutes les matières : théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignoit à un rare savoir, une modération et une modestie plus rares encore : il fallut que *Léon X* usât de toute son autorité pour lui faire accepter en 1517 l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocèse, et il partagea son temps entre les travaux de l'épiscopat et les plaisirs de la littérature. Il chérissoit ses diocésains comme ses propres enfans. « *J'aime* (disoit-il dans une de ses lettres) *cette église et cette ville de Carpentras pour épouse spirituelle et pour patrie. J'ai une tendresse de père pour mes peuples*

et ce n'est qu'avec une répugnance extrême que je me sépare d'eux.» *Clément VII* le rappela à Rome; mais *Sadolet* ne s'y rendit qu'à condition qu'il retourneroit dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet; mais *Paul III* le fit revenir bientôt à Rome, et l'honora de la pourpre en 1536. *Sadolet* ne prévoyoit ni ne souhaitoit un tel honneur : les lettres qu'il écrivit à ce sujet, en sont la preuve. Les sentimens de probité, de candeur, de vraie philosophie qu'elles respirent, partoient du cœur. Il disoit, par exemple, à *Bembo*, depuis cardinal : *Je vous prie de m'aimer toujours. Vous m'en estimerez moins, depuis que j'ai accepté le chapeau; mais croyez que ce n'est pas ma faute.* Le nouveau cardinal se trouva en 1538 à l'entrevue que le pape eut près de Nice avec *Charles-Quint* et *François I. Sadolet,* toujours porté pour la paix, remontra aux deux monarques rivaux « qu'il étoit temps de finir » leurs longues dissentions; qu'ils » devoient secourir l'Église menacée plus que jamais par les » armes des infidelles, plutôt que » de troubler l'Europe; que la » paix seroit le plus bel héritage » qu'ils pussent laisser à leurs enfans; que les autres biens étoient » frivoles et peu durables, au lieu » que celui-ci procuroit les bénédictions de la terre et les récompenses du ciel. » Une trêve de dix ans fut le fruit de cette entrevue et de ces exhortations; mais ce calme ne dura pas même la moitié du temps qu'on avoit stipulé. Une nouvelle guerre s'alluma en 1543 entre l'empereur et le Roi de France. *Paul III* députa à ce dernier prince, *Sadolet*, avec le titre et les pouvoirs de légat. L'évêque de Carpentras engagea le monarque François à vouloir bien qu'on parlât de paix; mais *Charles-Quint* fit naître des difficultés insurmontables. La mission du cardinal *Sadolet* ayant été inutile, il retourna à Carpentras; et quelque temps après il fut rappelé à Rome, où le pape avoit besoin de ses conseils dans les fréquentes congrégations tenues durant la tenue du concile de Trente. Il étoit septuagénaire et infirme. Une fièvre lente l'assaillit sur la fin de Septembre 1547, et il en mourut également regretté des Catholiques et des Protestans. Il étoit en commerce avec les savans de l'une et de l'autre religion, condamnant l'erreur, mais estimant le mérite par-tout où il le trouvoit. *Sadolet* ne posséda jamais que son évêché de Carpentras, depuis même que *Paul III* l'eut nommé cardinal : conduite bien rare dans un siècle où la pluralité des bénéfices les plus incompatibles étoit si commune. S'il souhaitoit quelquefois d'être plus riche, ce n'étoit que pour avoir le moyen de faire du bien aux gens de lettres. Mais lorsqu'il réfléchissoit sur les avantages inestimables de la médiocrité, il préféroit sa situation à celle des plus riches prélats. *François I* l'ayant voulu appeler auprès de lui, il répondit qu'*il préféroit le repos et le silence de sa solitude au tumulte des Cours et à l'embarras des affaires.* La belle littérature étoit un de ses plus chers délassemens dans cette solitude. Il s'étoit adonné dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun; mais il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son style en vers et en prose, respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains Ro-

mains. Il s'étoit formé sur *Cicéron*; on pourroit même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le XVe siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone en 3 vol. in-4.°, le 1er en 1737; le 2e en 1738; le 3e en 1740. Les principaux écrits de ce recueil sont : I. Divers *Discours*, dont le principal mérite est dans le style. II. Dix-sept livres d'*Epîtres*, les unes intéressantes, les autres moins agréables. III. Une interprétation des *Pseaumes* et des *Epîtres* de *S. Paul ;* et d'autres ouvrages de théologie, écrits avec plus de politesse que de profondeur. IV. Des *Traités* de morale philosophique, sur l'éducation des enfans, sur les consolations dans les malheurs ; et quelques autres écrits de ce genre, dont on fait cas, quoique ses raisonnemens soient quelquefois trop subtils et embarrassés. V. Plusieurs *Poëmes*, parmi lesquels son *Curtius* et son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur copie quelquefois dans ses vers les phrases de *Virgile*, ainsi que dans sa prose celles de *Cicéron ;* mais, à travers les efforts d'une imitation servile, il laisse échapper de temps en temps des traits de son esprit. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur et de modération qui étoit l'expression de son caractère. Il osa même écrire à *Paul III*, « qu'il étoit étonnant qu'on pour- » suivît avec acharnement les nou- » veaux Hérétiques, tandis qu'on » laissoit vivre en paix les Juifs, » dont la haine irréconciliable » contre le nom Chrétien étoit » connue, et qui d'ailleurs jouis- » soient de grandes richesses, dont » ils dépouilloient les Chrétiens par » leurs exactions et leurs usures. » Lorsque les habitans de Cabrières, poursuivis par le parlement de Provence à cause de leurs erreurs, envoyèrent leur profession de foi à *Sadolet*, ce cardinal, « suivant » son naturel plein de douceur et » de bonté » (dit le continuateur de *Fleury*,) » reçut très-bien ceux » qui la lui portèrent, et leur dit » que toutes les choses qu'on pu- » blioit d'eux n'avoient été inven- » tées que pour les rendre odieux ; » qu'il n'en avoit rien cru ; mais » qu'ils devoient penser à réfor- » mer leur doctrine, qui n'étoit » pas celle de l'Eglise ; que dans » les endroits où ils parloient du » pape et des évêques, il y avoit » trop d'aigreur et d'animosité ; » qu'il falloit se soumettre, et » parler d'un style plus modéré ; » qu'au reste il conserveroit tou- » jours pour eux beaucoup d'af- » fection, et que ce ne seroit » jamais par son avis qu'on les » opprimeroit ; qu'il iroit bientôt » dans sa maison de Cabrières, où » il s'informeroit plus particuliè- » rement de toute l'affaire ; et » qu'il empêcheroit les troupes du » Vice-Légat de continuer leurs » hostilités : en quoi il réussit. » Son indulgence pour les errans ne lui fit pas négliger les intérêts de la vérité. Dans les premiers temps de la réforme, il écrivit aux Genevois une lettre qui respiroit tout-à-la-fois la politesse d'un courtisan et le zèle d'un évêque. Quoiqu'il fût très-lié avec *Erasme*, il blâmoit quelquefois les libertés qu'il se donnoit de temps en temps en matières de religion : et la manière honnête avec laquelle il lui disoit des vérités, charmoit presque autant *Erasme*, que si ses remarques eussent été des complimens. Pour avoir les Ouvrages complets

de *Sadolet*, il faut ajouter aux 3 volumes déjà cités, ses *Lettres* et celles des savans avec lesquels il étoit en correspondance, publiées à Rome en 1764, in-12, 3 vol.; ainsi qu'un autre recueil imprimé en 1759, in-12, qui contient ses Lettres écrites au nom de *Léon X*, *Clément VII* et *Paul III*; avec un abrégé de la vie de l'auteur, écrite par *Florebelli* son contemporain... *Voy.* SACRATO.

SADUCÉENS, *Voy.* SADOC, n° II.

SÆMUND-SIGFUSSON, l'un des anciens écrivains Islandois, est regardé comme l'auteur de l'*Edda*, livre qui contient les dogmes et la mythologie des Scandinaves et autres peuples du nord. Il fut écrit en islandois, peu de temps après l'abolition du paganisme, vers l'an 1057. *Résénius* en a donné une édition, à laquelle un prêtre islandois, nommé Etienne *Osaï*, a ajouté une version latine. *Voyez* RESÉNIUS.

SAENREDAM, (Jean) célèbre graveur, vivoit à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe. Les *Estampes* de ce maître sont très-goûtées des curieux. Il a sur-tout travaillé d'après *Goltzius*, et il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On désireroit plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAENZ, *Voy.* AGUIRRE.

SAGAREL, *Voy.* SEGAREL.

I. SAGE, (David le) de Montpellier, mort vers 1650, eut des mœurs dépravées et quelque talent. Il s'est fait de la réputation par ses poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé : *Les Folies du sieur le Sage*, 1650, in-8.° Ce sont des *Sonnets*, des *Elégies*, des *Satires* et *Epigrammes*, dignes du titre de cette collection.

II. SAGE, (Alain-René le) excellent romancier François et bon comique, né à Ruys en Bretagne vers l'an 1677, vint de bonne heure à Paris. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des *Lettres* d'*Aristénète*, auteur Grec, en 2 vol. in-12. Il apprit ensuite l'espagnol, et goûta beaucoup les écrivans de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : I. *Guzman d'Alfarache*, en 2 vol. in-12; ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole qui y domine. II. *Le Bachelier de Salamanque*, en 2 vol. in-12; roman bien écrit, et semé d'une critique utile des mœurs du siècle. III. *Gilblas de Santillane*, en 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses. Il y a du choix et de l'élégance dans les expressions, de la netteté et de la gaieté dans les récits. C'est un tableau fidelle de toutes les conditions, et le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. IV. *Nouvelles Aventures de Don Quichotte*, en 2 vol. in-12. Ce nouveau *Don Quichotte* ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables. V. *Le Diable Boiteux*, in-12, 2 vol.; ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs. (*Voy.* I. GUEVARA.) Il eut d'abord un si grand débit, que l'on rapporte que deux seigneurs

mirent l'épée à la main pour avoir le dernier exemplaire de la deuxième édition. VI. *Mélanges amusans de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappans*, in-12. Ce recueil, ainsi que tous ceux de ce genre, est un mélange de bon et de mauvais. VII. *Roland l'amoureux*, traduction du *Boïardo*, 2. vol. in-12. VIII. *Estevanille*, ou *le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12; ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'esprit de l'agréable auteur de *Gil-blas*. *Le Sage* s'est aussi rendu célèbre par ses pièces dramatiques. On voit avec plaisir, au théâtre François, *Crispin rival de son maître*, et *Turcaret*, comédies en prose. *Molière* n'auroit pas désavoué plusieurs scènes de ces deux pièces. Cette dernière, jouée en 1709, peint les mœurs du temps, qui sont encore les nôtres. Un dialogue juste et naturel, des caractères d'une grande vérité, une intrigue bien conduite, la distinguent. L'Opéra comique est enrichi d'un grand nombre de ses ouvrages. Cet auteur avoit peu d'invention; mais il avoit de l'esprit, du goût, et l'art d'embellir les idées des autres, et de se les rendre propres. On peut le mettre au rang des auteurs qui ont le mieux possédé leur langue. Il eut plusieurs enfans, dont l'aîné s'est illustré comme acteur sur le théâtre François, sous le nom de MONTMÉNIL. C'étoit un homme d'une société douce et aimable : au milieu des plaisirs inséparables de son état, ses mœurs étoient irréprochables. Il mourut subitement dans une partie de chasse, le 8 septembre 1743. Il emporta les regrets de tous les honnêtes gens, amateurs du théâtre. Il avoit un talent supérieur, et qui n'étoit qu'à lui, pour les rôles de *valet*. Le public en a long-temps senti la perte. La mort du fils mit le père dans le plus grand embarras. Il étoit extraordinairement sourd, et il se servoit d'un cornet qu'il appeloit son *bienfaiteur*, parce qu'il le tiroit de sa poche lorsqu'il imaginoit que la société étoit remplie de gens d'esprit, et qu'il l'enfermoit lorsqu'il ne rencontroit que des sots; et cette infirmité l'empêchant de jouir des agrémens de la société dans la capitale, il partit pour Saint-Quentin, où l'un de ses fils étoit chanoine. Ce ne fut pas sans de vifs regrets, quoique dans un âge avancé. Il auroit dit volontiers, avec l'ingénieux et facile *Coulange*, dans ses Adieux à la ville de Paris :

Je crois, en te quittant, sortir de l'univers.

Il se retira donc chez son fils le chanoine, avec sa femme et ses filles; mais il n'y vécut pas long-temps : une maladie violente l'emporta en 1747, à 70 ans. Il mourut à Boulogne-sur-mer. On lui fit cette *Epitaphe :*

Sous ce tombeau gît le Sage, abattu
Par le ciseau de la Parque importune :
S'il ne fut pas ami de la Fortune,
Il fut toujours ami de la Vertu.

On a peint *le Sage* comme un homme d'un caractère doux, prévenant, toujours égal. Sa conversation étoit amusante. On l'entouroit aux cafés : il assaisonnoit ses écrits d'anecdotes et de saillies, qui le faisoient écouter avec encore plus de plaisir. On prétend qu'il suivoit exactement les devoirs de la religion, et que les jeux badins de son esprit ne prenoient rien sur les sentimens de son cœur. On a fait un recueil des *romans*

de *le Sage* et de ceux de l'abbé *Prévot*, en 54 vol. in-8.°

SAGES, (*les Sept*) de la Grèce : *Voyez* BIAS ; CHILON ; CLÉOBULE ; PÉRIANDRE ; PITTACUS ; SOLON, *et* THALÈS.

SAGINAHOR, (Joseph) rabbin Juif, mort dans le XVIe siècle, a publié une interprétation chaldaïque, ou *Thargoun*, sur le livre de *Job*.

SAGITTARIUS, (Gaspard) théologien Luthérien, historien du duc de Saxe, et professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lunebourg en 1643. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités, lui étoient très-familières. Sa mémoire étoit un vaste dépôt, où s'étoient rassemblées les connoissances les plus étendues ; mais elles n'y étoient pas toujours dans l'ordre le plus clair. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Dissertations* sur les *Oracles*, sur les *Souliers*, in-4.°, et sur les *Portes* des anciens, in-8.° II. *La succession des Princes d'Orange jusqu'à* Guillaume *III*. III. *L'Histoire de la ville d'Hardevick*, in-4.° IV. *L'Histoire de Saint Norbert*, qu'il publia en 1683. V. *Historia antiqua Noribergæ*, in-4.°, savante et judicieuse. VI. *Les Origines des Ducs de Brunswick*, in-4.° VII. *Histoire de Lubeck*, in-4.° VIII. *Les antiquités du royaume de Thuringe*, in-4.°, ouvrage plein de recherches, ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut voir la liste dans sa *Vie* composée en latin par *Schmidius*, Iene, 1713, in-8.° IX. Une *Histoire* exacte et curieuse *des Marquis et des Electeurs de Brandebourg*, in-4.°, et un grand nombre d'autres. Il mourut le 9 mars 1694, à 51 ans.

SAGREDO, (Jean) procurateur de Saint-Marc, étoit d'une des plus anciennes familles nobles de Venise, et qui a produit de grands hommes. Il fut élu doge de la république en 1675 ; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1691 il fut provéditeur-général dans les mers du Levant. Il devint ensuite ambassadeur dans les plus grandes cours de l'Europe, et il avoit passé par divers emplois distingués avant que d'être élevé à la dignité de procurateur de Saint-Marc. Cet habile homme publia en 1677, in-4.°, à Venise, une *Histoire* de l'empire Ottoman, sous ce titre : *Memorie istoriche de' Monarchi Ottomani*. L'auteur commence à l'an 1300, et continue son Histoire jusqu'en 1644, sous le règne d'*Ibrahim I*, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien est sage, impartial, et très-instruit de la matière qu'il avoit entrepris de traiter. Son style est serré, dans le goût de *Tacite* ; et l'auteur sème, selon les circonstances, des réflexions solides et judicieuses. Cette Histoire a été traduite en françois par *Laurent*, et imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12, sous ce titre : *Histoire de l'empire Ottoman, traduite de l'italien de Sagredo*.

SAGTLEVEN, excellent paysagiste Hollandois, dont les tableaux et les dessins sont recherchés et peu communs. Il vivoit dans le XVIIe siècle ; nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort.

SAHIM-GHERAI, Kan de Crimée, succéda à Dewlet-Gherai,

dans le gouvernement de sa patrie. Il avoit été ambassadeur de ce dernier à la cour de Russie. Celle-ci, profitant des troubles de la Crimée, fit élire *Sahim* dont elle connoissoit le caractère facile, à la place de *Dewlet* qui avoit quitté son pays et s'étoit attaché au parti des Turcs. Ce dernier ayant pris la fuite dans une action, les Turcs indignés firent nommer à sa place *Sélim-Gherai*, qu'ils abandonnèrent encore par le traité signé à Constantinople, le 21 mars 1779, pour reconnoître *Sahim*. Ce prince foible et doux aimoit les arts de l'Europe. La Russie profita de son goût pour lui faire connoître les jouissances du luxe et l'asservir. Bientôt, il dédaigna les mœurs de son pays; au lieu de se montrer sans cesse à cheval, on lui donna une magnifique berline. On lui fit abandonner son ancienne manière de manger, pour prendre un cuisinier russe et de la vaisselle plate. Les Tartares commencèrent à murmurer contre ce changement dans les usages de leur nation, et contre l'attachement de leur Kan à la Russie. Deux de ses frères, dont l'un étoit gouverneur du Kuban, se révoltèrent et faillirent à le faire prisonnier dans la ville de Kaffa où il résidoit. Le prince *Potemkin*, à la tête d'une armée russe, vola à son secours, le rétablit, et livra à la mort treize des principaux rebelles. Quelque temps après, sous le même prétexte de défendre *Sahim* contre l'invasion des Turcs, le général *Balmaire* surprit Kaffa, et força le Kan et les principaux Myrzas du pays à prêter serment à l'impératrice. On promit à *Sahim* une pension annuelle de 800 mille roubles : ce traitement assura son avilissement et le joug de sa patrie. On refusa bientôt de payer sa pension : relégué à Kalouga, dans le plus extrême dénuement, il fut forcé de quitter le pays où il avoit donné des lois, pour se réfugier auprès de ses propres ennemis, dans la Moldavie. Les Turcs ne furent pas assez généreux pour respecter son malheur ; ils se saisirent de sa personne et le transportèrent dans l'île de Rhodes, où malgré les prières et les démarches du Consul de France, l'infortuné *Sahim* fut étranglé en 1787.

SAILLANT, (N. du) gentilhomme du Gévaudan, fut d'abord page du roi, et servit ensuite pendant long-temps. Au commencement de la révolution, il s'entoura au château de Jalès, près de Mende, de quelques adversaires du nouveau régime ; et sous le prétexte d'une fédération, il parvint à rassembler près de vingt mille hommes de gardes nationaux, et conçut l'espoir de les faire marcher contre Paris. Cet espoir fut bientôt déçu : les fédérés, après avoir renouvelé le serment de fidélité à la nation, à la loi et au roi, se retirèrent. *Du Saillant*, réuni à un petit nombre de gens, ne s'empara pas moins de Banne ; mais son rassemblement manquant d'armes, de discipline, d'argent, conduit par un chef fougueux, sans prudence, plus téméraire que courageux, fut dispersé par le régiment de Hainault ; et *du Saillant*, fait prisonnier, fut conduit aux Vans, et massacré sur la place publique avec quatre personnes de sa suite.

SAINCTES, (Claude de) *Sanctesius*, né dans le Perche, se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint Cheron près Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le

cardinal *de Lorraine* le mit dans le collége de Navarre, où il fit ses humanités, sa philosophie et sa théologie; il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, et entra ensuite dans la maison du cardinal son bienfaiteur, qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, et le fit envoyer par le roi *Charles IX* au concile de Trente, avec onze autres docteurs. C'est lui et *Simon Vigor*, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres Calvinistes, chez le duc *de Nevers*, en 1566. Leur triomphe fut complet, et *de Sainctes* fit imprimer deux ans après, les *Actes* de cette conférence. Ses écrits, ses sermons, et son zèle contre les hérétiques, lui méritèrent l'évêché d'Evreux en 1575. Il assista l'année suivante aux états de Blois, et au concile de Rouen en 1581. Sa fureur pour la Ligue le jeta, dit-on, dans des travers monstrueux. Il fut pris dans Louviers par les gens du roi *Henri IV*. On trouva dans ses papiers un écrit, où il prétendoit justifier l'assassinat de *Henri III*, et où il excitoit à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations intentées par les Calvinistes, ne furent pas prouvées démonstrativement. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il auroit subi le dernier supplice, si le cardinal *de Bourbon* et quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui. Il fut donc, à leurs prières, condamné à une prison perpétuelle, et renfermé dans le château de Creve-cœur au diocèse de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable et le plus rare est un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-folio, chargé de citations, et qu'on ne lit plus aujourd'hui. Le seul de ses ouvrages qui soit recherché, à cause des choses curieuses et intéressantes qu'il renferme au sujet de la Messe de l'église romaine, est intitulé: *Liturgiæ Jacobi Apostoli, Basilii Magni, Joannis Chrysostomi*, etc. à Anvers, *Plantin*, 1560, in-8.° On joint ordinairement cet ouvrage au *Traité sur la Messe latine* de *Francowitz*, parce qu'ils ont beaucoup de rapport.

SAINCTYON, (N. de) étoit de Paris, et y mourut en 1723. On lui doit une comédie en cinq actes, intitulée les *Façons du temps*. De société avec Dancourt, il a fait le *Chevalier à la mode* et les *Bourgeoises à la mode*, comédies qui ont eu quelque succès.

SAINT-ADON, *Voy.* PICART n° IV.

SAINT-AMAND, (Marc Antoine-Gerard de) fils d'un chef d'escadre, naquit à Rouen. Il passa sa vie à voyager et à rimer, deux métiers qui ne mènent pas à la fortune. L'abbé *de Marolles* voulut le fixer, en lui procurant sa charge de gentilhomme ordinaire de la reine de Pologne; mais l'humeur inconstante de *Saint-Amand* ne pouvoit se prêter à ces offres. Il retourna à Paris, où il fut sifflé. Il se montra à la cour, et n'y fut pas mieux reçu. Voici un abrégé de sa vie, tel qu'on le trouve dans la première satire de *Boileau*. Les traits de ce tableau ne sont pas très-fins; mais ils paroissent vrais.

Saint-Amand n'eut du Ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui, fut son seul héritage ;
Un lit et deux placets composoient tout son bien,

Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avait rien.
Mais quoi! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune;
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée?
Il en revint couvert de honte et de risée;
Et la fièvre au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

Ce fameux satirique ne le traita pas mieux dans son *Art Poétique*; car, en recommandant d'éviter des détails bas et rampans, où *Saint-Amand* étoit tombé dans son *Moïse Sauvé*, il dit :

N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant, « qui va, saute, » revient,
» Et joyeux à sa mère offre un caillou » qu'il tient. »

Toutes les productions de *Saint-Amand* sont pleines des défauts que *Despréaux* reproche au *Moïse sauvé*. Elles ont été recueillies en 3 vol. in-12. Sa meilleure pièce est son Ode intitulée, *la Solitude*; le reste ne mérite pas d'être cité. *Saint-Amand* mourut en 1660, âgé de 67 ans, du chagrin de ce que *Louis XIV* n'avoit pu supporter la lecture de son poëme de *la Lune*, dans lequel il louoit ce prince de savoir bien nager. Au reste, ce poëme de *la Lune* étoit très-peu de chose; et on ne pouvoit que louer l'intention du poëte, qui vouloit célébrer la divinité sous l'influence de laquelle il avoit passé sa vie. *Boileau* disoit de *Saint-Amand*, qu'il s'étoit formé du mauvais de *Regnier*. Si ce dernier faisoit mal les vers, il avoit du moins le talent de les bien lire; et *Gombault* lui adressa l'épigramme suivante à ce sujet :

Tes vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand je les lis:
Tu ne peux pas toujours en dire;
Fais-en donc que je puisse lire.

Considéré comme homme de société, *Saint-Amand* valoit mieux que comme poëte. Son enjouement et ses bons mots le faisoient rechercher. S'étant trouvé dans un cercle avec un homme qui avoit la barbe blanche et les cheveux noirs, il lui dit : *Il paroît, monsieur, que vous avez moins travaillé du cerveau que de la mâchoire...* *Saint-Amand* connoissoit ce dernier travail, et il étoit très-passionné pour la bonne chère.

SAINT-AMAND, *Voy.* TRISTAN, n° IV.

SAINT-AMOUR, *Voyez* AMOUR (Saint-).

SAINT-ANDRÉ, (Mlle) a publié dans le XVIIe siècle plusieurs poésies, parmi lesquelles on a distingué *l'Hiver de Versailles* et la *Description* de la chapelle de Sceaux.

SAINT-ANDRÉ, *Voyez* ALBON et FERNANVILLE.

SAINT-ANGEL, *Voyez* BALOUFEAU.

SAINT-AUBIN, *Voyez* GENDRE, n° II.... GUEDIER.... *et* IV. MAISTRE, n° V de ses ouvrages.

I. SAINT-AULAIRE, (François) sieur de la Renaudie en Périgord, a publié un ouvrage sur la Fauconnerie. Paris, 1619, in-4.° Il est devenu très-rare.

II. SAINT-AULAIRE, (François-Joseph de Beaupoil, marquis de) né dans le Limousin d'une famille connue dans le XVe siècle, porta les armes pendant sa jeunesse. Il les quitta dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société et à la littérature. La duchesse *du Maine* l'appela à sa cour, dont il fit les délices pendant 40 ans, par les charmes de son esprit et de sa conversation. Ce fut pour cette princesse qu'il fit, en jouant au *secret*, l'impromptu si connu:

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois Apollon, *ne seroit pas ma Muse;*
Elle seroit Thétis.... *et le jour finiroit.*

« *Anacréon*, moins vieux, fit de » moins jolies choses », dit le dernier historien de *Louis XIV*. C'est une chose bien singulière, que les vers les plus délicats qu'on ait de lui aient été faits dans le temps qu'il étoit plus que nonagénaire. La duchesse *du Maine* appeloit *Saint-Aulaire* son *vieux berger*; mais ce berger, toujours poli et toujours galant, ne poussoit pas la flatterie jusqu'à adopter toutes ses opinions. Un jour qu'elle lui demanda son sentiment sur l'attraction de *Newton* qu'elle rejetoit, et sur les tourbillons de *Descartes* auxquels elle étoit fortement attachée, *Saint-Aulaire* lui répondit par cet *impromptu*, sur un air connu:

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes;
Ces deux espèces de foux
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes,
Des cartes,
Des cartes.

Cet aimable poëte fut reçu à l'académie Françoise en 1706, et mourut à Paris le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans, ne laissant qu'une petite-fille mariée au duc *de Harcourt*. *Boileau* lui refusa son suffrage pour la place d'académicien, d'une manière assez dure. Il fondoit son refus sur la pièce même qui le fit admettre:

O Muse légère et facile, etc.

Il répondit à ceux qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition: *Je ne lui dispute pas ses Lettres de noblesse; mais je lui dispute ses titres au Parnasse.* Un des académiciens ayant répliqué que M. *de Saint-Aulaire* avoit aussi ses titres au Parnasse, puisqu'il avoit fait de fort jolis vers: *Eh bien, Monsieur*, (lui dit *Boileau*) *puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de mépriser les miens....* Le marquis *de Saint-Aulaire* répondant à l'académie Françoise au duc *de la Trimouille*, qui remplaçoit le maréchal *d'Estrées*, dit ingénieusement: *Il me convient d'arroser de larmes la respectable cendre que vous venez de couvrir de fleurs. La différence des hommages que nous lui rendons, est assortie à celle de nos âges.* Les poésies de

et *Anacréon* nonagénaire sont répandues dans différens recueils. *Voyez* DESTOUCHES, n° II.

SAINT-BONNET, *V.* TOIRAS.

SAINT-CESARI, (Henri de) gentilhomme et poëte Provençal du XVe siècle, a fait des *Poésies* estimées de son temps. Il a continué l'Histoire des Poëtes Provençaux, que *le Monge* des Iles-d'Or avoit commencée.

I. SAINT-CYR, (Tannegui du Bouchet, *dit*) gentilhomme Poitevin, et l'un des plus braves capitaines des Calvinistes sous le règne de *Charles IX*, fut un des chefs de la *conspiration d'Amboise*, et devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Moncontour en 1569, à 85 ans. « Lorsque la » bataille fut perdue (dit l'histo- » rien d'*Aubigné*), ce vieillard » ayant rallié trois cornettes au » bois de Mairé, et reconnu que » par une charge il pouvoit sauver » la vie à mille hommes, son mi- » nistre qui lui avoit aidé à pren- » dre cette résolution, l'avertit de » faire un mot de harangue. *A* » *gens de bien courte harangue*, » dit le bon homme; *Frères et* » *compagnons, voici comme il* » *faut faire.* Là-dessus, couvert » à la vieille françoise d'armes » argentées jusqu'aux grèves et » solerets, le visage découvert, et » la barbe blanche comme neige, » âgé de 85 ans, il donna 20 pas » devant sa troupe, mena battant » tous les maréchaux de camp, et » *sauva plusieurs vies par sa* » *mort.* »

II. SAINT-CYR, (Claude Odet Giry de) de l'académie Françoise, mort le 13 janvier 1761, âgé de 67 ans, se fit connoître par ses vertus. On lui attribue le *Catéchisme des Cacouacs*, 1758, in-12, où les erreurs des nouveaux philosophes sont exposées d'une manière piquante.

SAINT-CYR, (Maison de) *Voyez* MAINTENON.

SAINT-CYRAN, *Voyez* VERGER *de Haurane*.

SAINT-DIDIER, *V.* LIMOJON.

SAINT-EVREMONT, (Charles de Saint-Denis, seigneur de) né à Saint-Denis-le-Guast, à trois lieues de Coutances, le 1er avril 1613, d'une maison noble et ancienne de Basse-Normandie, dont le nom étoit *Marquetel* ou *Marguastel*, fit ses études à Paris. Après avoir donné une année au Droit, il prit le parti des armes, et servit au siége d'Arras en 1640, comme capitaine d'infanterie. Une politesse assaisonnée de tous les agrémens du bel esprit, une bravoure éprouvée dans les actions générales et dans quelques combats singuliers, le concours brillant des qualités qui ne sont pas toujours le partage des gens de guerre, attirèrent à *Saint-Evremont* l'estime des militaires les plus distingués de son temps. Le prince *de Condé* fut si charmé de sa conversation, qu'il lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. *Saint-Evremont* ne conserva pas long-temps sa faveur. M. le Prince avoit la foiblesse de plaisanter sur le ridicule des hommes, et n'en étoit que plus sensible à la raillerie: *Saint-Evremont* ne le ménagea point dans quelques entretiens secrets. Le duc *d'Enghien* le sut, et lui ôta la lieutenance de ses gardes: on dit pourtant que ce prince, naturellement grand, eut

la générosité de lui pardonner dans la suite. Mais une première disgrace ne corrigea point *Saint-Evremont* de son humeur caustique. Il fut mis trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal *Mazarin*, avec lequel il se réconcilia bientôt après. La guerre civile s'étant allumée, *Saint-Evremont* fut fidelle au Roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 3000 livres. Le traité des Pyrénées mit fin à toutes ces hostilités. Cette paix déplut à beaucoup de gens : *Saint-Evremont* écrivit à ce sujet au maréchal *de Créqui*, et sa lettre étoit la satire du traité. Le Roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre, pour ordonner qu'on le mit à la Bastille. Il en fut prévenu dans la Forêt d'Orléans, et se retira en Angleterre, où *Charles II* l'accueillit comme il le méritoit. Plusieurs amis illustres employèrent tout leur crédit pour obtenir son rappel. Leurs soins n'eurent de succès que dans un temps où *Saint-Evremont* trop âgé, ne voulut plus profiter de la bonne volonté des ministres, et *aima mieux*, comme il le disoit lui-même, *rester avec des gens accoutumés à sa loupe*. (Il en avoit une au front.) Le philosophe expatrié chercha à adoucir le chagrin de sa disgrace par la lecture, la composition et l'amitié. La duchesse *de Mazarin* s'étant brouillée avec son mari, quitta la cour de France, voyagea en différens pays, et passa enfin en Angleterre. *Saint-Evremont* la vit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assembloient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Sa vieillesse fut saine et heureuse ; il écrivoit à la célèbre *Ninon* de *Lenclos* :

> Je vis éloigné de la France,
> Sans besoin et sans abondance,
> Content d'un vulgaire destin.
> J'aime la vertu sans rudesse ;
> J'aime le plaisir sans mollesse ;
> J'aime la vie et n'en crains pas la fin.

Ce philosophe mourut le 20 septembre 1703, à 90 ans, et fut enterré dans l'église de Westminster au milieu des rois et des grands hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive, un jugement solide et une mémoire heureuse. Il avoit un fond d'enjouement, qui, au lieu de diminuer dans sa vieillesse, sembla reprendre de nouvelles forces. Il aimoit la compagnie des jeunes gens; il se plaisoit au récit de leurs aventures. L'idée des divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, occupoit agréablement son esprit. *Saint-Evremont* étoit très-sensible au plaisir de la table, et il se distingua par son raffinement sur la bonne chère; mais il recherchoit moins la somptuosité et la magnificence, que la délicatesse et la propreté. Il ne se piquoit point d'une morale rigide; cependant il avoit toutes les qualités d'un homme d'honneur. Il étoit équitable, généreux, reconnoissant, plein de douceur et d'humanité. Dans un portrait qu'il fit de lui-même en 1676, il se peint comme un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. « Il vit (dit-il) » dans une condition méprisée de » ceux qui ont tout, enviée de » ceux qui n'ont rien, goûtée de » ceux qui font consister leur » bonheur dans leur raison. Jeune, » il a haï la dissipation, persuadé » qu'il falloit du bien pour les

» commodités d'une longue vie: » vieux, il a de la peine à souffrir » l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand » on a peu de temps à être misérable. Il se loue de la nature; » il ne se plaint point de la fortune; il hait le crime; il souffre » les fautes; il plaint les malheureux; il ne cherche point dans » les hommes ce qu'ils ont de » mauvais, pour les décrier. Il » trouve ce qu'ils ont de ridicule, » pour s'en réjouir : il se fait un » plaisir secret de le reconnoître; » il s'en feroit un plus grand de » le découvrir aux autres, si la » discrétion ne l'en empêchoit. La » vie est trop courte à son avis, » pour lire toutes sortes de livres, » et charger sa mémoire d'une in» finité de choses aux dépens de » son jugement. Il ne s'attache » point aux écrits les plus savans » pour acquérir de la science, mais » aux plus sensés pour fortifier sa » raison : tantôt il cherche les plus » délicats pour donner de la déli» catesse à son goût; tantôt les » plus agréables pour donner de » l'agrément à son génie.» Quant à ses sentimens sur la religion, il a toujours fait profession de la religion Romaine, dans laquelle il étoit né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit fort, fondés sur ce que, dans sa dernière maladie, il avoit refusé de voir des prêtres. Mais si on peut juger de sa façon de penser sur une matière de cette importance, par ses conversations ordinaires, et par divers passages de ses écrits peu favorables à l'incrédulité, cette opinion ne paroîtra pas fondée. Il ne lui échappoit jamais rien de licencieux contre la religion, et il ne pouvoit souffrir qu'on en fît un sujet de plaisanterie. *La seule bienséance*, disoit-il, *et le respect qu'on doit à ses concitoyens, ne le permettent pas.* D'après ces considérations, l'on pourroit assurer que c'est gratuitement qu'il a paru sous son nom un livre peu religieux, qui a pour titre : *Elémens de la Religion, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement.* On voit, par ses écrits, qu'il avoit de l'érudition; mais c'étoit une érudition polie et convenable à un homme de sa profession et de sa qualité. *Saint-Evremont* aimoit passionnément la musique, et n'ignoroit pas la composition. On a de lui plusieurs ouvrages différens, recueillis à Londres, 1705, en 3 vol. in-4.°; à Amsterdam, 1739; et à Paris, 1740, 10 vol. in-12, et 1753, 12 vol. petit in-12. Il y a eu une édition contrefaite à Rouen, en 7 vol. in-12, avec la Vie de l'auteur par *des Maiseaux.* Si l'on excepte ce que *Saint-Evremont* a écrit sur le génie des Grecs et des Romains, sur les choses qui sont d'usage dans la vie, sur la paix des Pyrénées, sur la retraite du duc *de Longueville* dans son gouvernement de Normandie, et la Conversation du maréchal *d'Hocquincourt* avec le père *Canaye ;* tout le reste ne mérite guère d'être lu. Il n'y a ni intérêt, ni comique dans ses comédies. Ses vers, ses poésies légères, sont plutôt d'un bel esprit que d'un poëte. Sa prose vaut mieux : elle respire en certains endroits, la profondeur d'un philosophe, la finesse et la délicatesse d'un homme du monde; mais elle est trop chargée d'antithèses et de pointes. Cet auteur n'avoit proprement que de l'esprit; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni de l'érudition, ni peut-être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire. C'est le jugement

qu'en porte M. *de Leyre*, rédacteur de *l'Esprit de Saint-Evremont*, ouvrage imprimé en 1761, in-12. Cependant ses productions avoient un succès si étonnant, que le libraire *Barbin* payoit des auteurs pour lui faire du *Saint-Evremont*. Comment se fit-il, dans son siècle, une réputation prodigieuse? M. *de la Harpe* a indiqué très-bien les causes de sa renommée. « *Saint-Evremont*, dit-il, étoit » d'abord un homme de beaucoup » d'esprit; un écrivain agréable, » délicat et ingénieux : c'étoit en » même temps un homme de cour, » un homme de très-bonne compagnie. Le rôle qu'il avoit joué » dans la Fronde, guerre de plume » aussi bien que d'intrigue ; ses » satires contre le cardinal *Mazarin*; ses différens écrits polémiques, qui ne manquoient ni de » finesse ni de gaieté, et qui empruntoient un nouvel intérêt de » celui des affaires publiques, le » mirent à la mode comme un des » hommes qui possédoient le mieux » la raillerie, l'une des armes alors » le plus en usage. D'ailleurs, soit » par insouciance, soit par une » espèce de vanité que l'on sait » avoir été dans son caractère, et » qu'il ne cache pas dans ses écrits, » il n'imprimoit jamais rien, regardant comme au-dessous d'un » homme de condition le titre » d'auteur, en même temps qu'il » désiroit la réputation du talent. » Ses ouvrages circulant d'abord » dans les sociétés qui donnoient » le ton, y acquéroient cette sorte » de renommée, la plus facile et » la moins dangereuse, qui s'augmente par la curiosité d'avoir ce » que tout le monde n'a pas, par » l'indulgence qu'on a toujours » pour les manuscrits, et par la » disposition de juger d'autant » plus favorablement un homme » du monde, qu'on lui suppose » moins de prétentions, et qu'on » exige moins de lui. De plus, » rien de ce qu'il faisoit n'avoit la » forme et l'importance d'un ouvrage : c'étoient des morceaux » détachés qui paroissoient de » temps en temps par l'officieuse » infidélité de quelque ami. On se » les arrachoit de toutes parts, et » ce qu'ils avoient de mérite, » excitoit moins de jalousie, soit » parce que l'auteur étoit éloigné, soit parce que lui-même » avoit l'air d'abandonner tout ce » qu'il écrivoit à ceux qui vouloient s'en emparer. Nous avons » vu depuis, beaucoup d'exemples » de cette existence mixte de bel » esprit et d'homme du monde; » et nous avons vu que l'un de » ces deux titres adoucissoit extrêmement la sévérité que l'on a » d'ordinaire pour l'autre.» Ses poésies consistent principalement en *stances*, *élégies*, *idylles*, *épigrammes*, *épitaphes*... *Voy.* COTOLENDI.

SAINT-FOIX, (Germain-François Poullain de) gentilhomme Breton, né à Rennes le 25 février 1703, avoit la vivacité et la bravoure de son pays. Après avoir porté les armes pendant quelque temps, il vint cultiver les Muses dans la capitale, et s'ouvrit une nouvelle carrière sur la scène comique. Il étudia en même temps notre histoire, et ses connoissances en ce genre, lui méritèrent la place d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. Sa probité contribua, autant que ses lumières, à lui faire des protecteurs illustres. Il étoit d'un caractère droit et généreux, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il avoit servi dans un temps où les militaires

se faisoient un honneur de battre le guet et de se battre entr'eux. Ce caractère turbulent de capitan de comédie, qui cherche toujours des affaires, fut long-temps le sien, et lui attira des aventures désagréables. Il étoit très-attaché à ses opinions, et on ne pouvoit les combattre sans exciter sa bile et sa colère. Il ne falloit pas louer en sa présence les auteurs qu'il n'aimoit point; et quand ces éloges auroient regardé les premiers écrivains de la nation, il n'auroit pu s'empêcher de témoigner de l'humeur. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-8.°, Paris, 1778. Les principaux sont : I. Les *Lettres Turques ;* espèce de roman épistolaire, dans le goût des *Lettres Persanes :* écrit d'une manière piquante, et plein de traits de satire fins et délicats, mais fort inférieur cependant à l'ouvrage de *Montesquieu.* Ces *Lettres Turques* firent naître quelques doutes sur sa religion; mais il est certain que ce n'étoit pas un égarement de système, et qu'il ne tarda pas de connoître et d'apprécier certains nouveaux philosophes. « Petits aigles, » dit-il, qui planez si dédaigneu- » sement au-dessus de vos chétifs » compatriotes, nouveaux phéno- » mènes dans la littérature, je » prends la liberté de vous consi- » dérer dans votre apogée, et je » crois m'appercevoir que les » rayons de votre gloire ne sont » composés que de paradoxes, » d'idées singulières, de traits con- » tre votre nation, et d'un vernis » d'irréligion.... Ne seroit-il pas » plaisant qu'en blutant, ressas- » sant et commentant des ouvrages » méprisables de toute façon, on » s'imaginât que la philosophie » des mœurs fait depuis quelques » années de grands progrès parmi » nous?.... Il me semble que la » vieille morale de l'Evangile vaut » bien celle de la nouvelle philo- » sophie. » *Essais sur Paris*, tome 4. II. *Essais Historiques sur Paris*, publiés séparément en 7 vol. in-12 : livre instructif et agréable, mais sans ordre, et dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses qui n'ont pas rapport à son titre. Le 7e volume n'a été publié qu'après sa mort. Il offre, comme les précédens, quelques réflexions détachées sur nos usages et nos mœurs, dont quelques-unes sont neuves, et dont plusieurs ne sont que des vérités rebattues qui ne méritoient pas d'être redites. Le volume est terminé par des discussions historiques sur le fameux *Masque de fer*, que l'auteur conjecture être le duc *de Montmouth :* ses preuves ne sont pas démonstratives. M. *de la Place* dit que *Saint-Foix* fut une exception à la règle que les auteurs se peignent dans leurs écrits. Aucun, dit-il, ne se sent de l'âcreté de son humeur. M. *de la Place* n'avoit pas bien lu les *Essais sur Paris ;* il est certain qu'il y a des réflexions qui prouvent un esprit caustique. Nous ne citerons que celle qu'il fait à propos de l'entrée d'*Isabeau de Bavière*, à qui un ours et une licorne offrirent de riches présens de la part des bourgeois de Paris. « Ce n'est pas, dit *Saint-Foix*, la » première et la dernière fois où » les villes ont choisi des animaux » pour leurs députés. » Cela n'est ni doux, ni délicat. III. *Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, 3 vol. in-12 : compilation de faits et d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre. Cet ouvrage prouve que l'auteur étoit un homme instruit, judicieux, et capable de recherches. IV. Des

Comédies. Celles qui ont eû le plus de succès, sont *les Graces*, jolie pièce qui semble inspirée par elles; *l'Oracle*, production d'un esprit fin; le *Sylphe* et *les Hommes*, qui méritent le même éloge. Ce sont des tableaux agréables; mais il ne faut pas comparer ce petit genre, fondé tout entier sur les prestiges de la féerie, aux comédies de *Molière*, puisées dans la nature, et très-supérieures à tous les romans dialogués. Ajoutons que les pièces de *Saint-Foix* sont toutes jetées au même moule. Toutes sont des *Surprises de l'Amour*, comme la plupart des comédies de *Marivaux*; mais avec cette différence, disoit *Marivaux* lui-même, *que dans les pièces de* Saint-Foix, *c'est un amour naissant qui ne se connoît pas lui-même, et dans les miennes un amour adulte et tout formé qui craint et refuse de se reconnoître.* « Dans les comédies de *Saint-Foix*, dit *d'Alembert*, il y a plus de naturel, mais moins d'esprit et de finesse que dans celles de *Marivaux*. Les premières, ajoute-t-il, doivent aux acteurs la plus grande partie de leurs succès, et les secondes à l'auteur même. Les comédies de *Saint-Foix* se ressemblent encore plus que celles de *Marivaux*. Celui-ci a mis, dans ses pièces, toute la variété que pouvoit lui permettre le cercle étroit qu'il s'étoit tracé; au lieu que *Saint-Foix* ne peint jamais que l'amour d'une jeune personne ingénue et naïve.» Il a cependant le mérite d'avoir écrit les siennes avec pureté et quelquefois avec délicatesse, et d'avoir trouvé quelques situations neuves dans un genre qu'on regardoit comme épuisé. *Grandval* le comédien, comparant un jour le dialogue doux et élégant de *Saint-Foix* avec son caractère âcre et inquiet, disoit que la Muse de cet auteur étoit *une abeille qui déposoit son miel dans le crâne d'un lion*. L'abbé *de Voisenon* le comparoit à *un encrier qui répandoit de l'eau-rose*. Son *Théâtre* a été imprimé au Louvre, en 3 vol. in-12, qui contiennent autant que l'édition en 4 vol. Il mourut à Paris le 26 août 1776, dans sa 74e année.

I. SAINT-GELAIS, (Octavien de) né à Cognac vers 1466, de *Pierre de Saint-Gelais*, marquis de Montlieu et de sainte-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à la poésie et à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il y acquit les bonnes graces du roi *Charles VIII*, qui le fit nommer par le pape *Alexandre VI* à l'évêché d'Angoulême, en 1494. *Octavien de Saint-Gelais* alla résider dans son diocèse en 1497, et ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère, et de l'Ecriture sainte et des SS. Pères. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des *Poésies*, une *Vie de Louis XII*, et d'autres ouvrages en françois. Le *Vergier d'Honneur* fut imprimé séparément, in-8.°, in-4.° et in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16: la *Chasse d'Amours*, 1533, Paris, in-4.° La traduction de six *Comédies* de *Térence* vit le jour en 1538, in-folio; et les *Héroïdes* d'*Ovide*, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'Honneur:*.... *Melin de Saint-Gelais* étoit son fils naturel, à ce que prétendent presque tous les biographes; mais cette opinion n'est pas universellement adoptée.

II. SAINT-GELAIS, (Melin de) poëte latin et françois, naquit l'an

l'an 1491, du précédent, à ce qu'on croit. Dès son enfance, on présagea ses talens. Après avoir étudié à Poitiers, à Padoue, le droit, la théologie et les mathématiques, il se consacra à la poésie, et fut surnommé l'*Ovide François*. Il ressemble à ce poëte, par le peu de précision de son style : il a autant de facilité, moins de douceur que lui, mais plus de naturel et de naïveté. Quelques phrases louches, plusieurs termes impropres, des tours obscurs, rendent la lecture du poëte François beaucoup moins agréable que celle du poëte Latin. Ses talens lui donnèrent accès à la cour, et il devint abbé de Reclus, aumônier et bibliothécaire du roi. Lorsque *Ronsard* y parut, la crainte de se voir éclipsé par cette muse naissante, lui fit avoir recours aux procédés les plus indignes. *Henri II* souhaitant de voir une pièce du jeune poëte, *Saint-Gelais* se chargea de lui en faire la lecture. Pour dépriser cette pièce, il tronqua la plupart des vers, et récita les autres à contre-sens : de sorte que la curiosité de ce monarque fut très-mal satisfaite. *Ronsard*, instruit de cette indignité, s'arma des traits les plus piquans de la satire. *Saint-Gelais* reconnut son tort, et son ennemi passa, des transports de la colère, à ceux de l'amitié. *Saint-Gelais* mourut à Paris en 1559, à 67 ans. Il fit dans sa dernière maladie, et presque à l'extrémité, les vers suivans, rapportés par *Niceron* :

Barbite, qui varios lenisti pectoris æstus,
Dum juvenem nunc sors, nunc agitabat amor;
Perfice ad extremum, rapidæque incendia febris,
Quò potes, infirmo fac leviora seni.
Certè ego te faciam, superas evectus ad auras,
Insignem ad Cytharæ sidus habere locum.

Plusieurs prétendent que c'est à ce poëte qu'on doit le *Sonnet François*, qu'il fit passer de l'Italie en France. [*Voyez* PORTES.] Il a réussi dans l'*Epigramme* ; on lui a même fait l'honneur de le mettre, dans ce genre, au dessus de *Marot* et de *du Bellay*. *Saint-Gelais* aimoit à railler : caractère dangereux, qui lui fit beaucoup d'ennemis ; de là vint l'ancien proverbe : gare à la tenaille de *Saint-Gelais*. Ses poésies sont des *Elégies*, des *Epîtres*, des *Rondeaux*, des *Quatrains*, des *Chansons*, des *Sonnets* et des *Epigrammes*. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La dernière édition de ces différens ouvrages est celle de Paris, in-12, 1719. Elle est plus ample que les précédentes ; mais il y a peu d'ordre dans la distribution des pièces, et beaucoup de défauts.

SAINT-GENNIEZ, (Jean de) né à Avignon, en 1607, d'une famille noble, cultiva de bonne heure les fleurs du Parnasse Latin. Il vint à Paris, et s'y fit des amis illustres. De retour à Avignon, il fut élevé au sacerdoce, et obtint un canonicat à Orange, où il mourut étique en 1663, à 56 ans. On a de lui des *Poésies* pleines de feu et de génie, et remplies d'excellens vers, quoique le poëte laisse beaucoup à désirer pour la pureté du style. Elles ont été recueillies à Paris, in-4.°, sous ce titre : *Joannis San-Genesii Poëmata*, Parisiis, *sumptibus Augustini Courbé*, 1654. On y trouve : I. Quatre *Idylles*, dont la 3ᵉ

et la 4[e] contiennent une défense de la poésie. II. Huit *Satires*, remplies d'excellens avis, et d'une critique judicieuse, sans fiel et sans passion. III. Sept *Elégies*, toutes sur des sujets utiles. IV. Un livre d'*Epigrammes*. V. Un livre de *Poésies* diverses.

ST-GERAN, *Voyez* GUICHE.

ST-GERMAIN, *Voyez* MOURGUES *et* VERGNE.

I. SAINT-GERMAIN, (N.) donna en 1741 et 1744 deux tragédies, *Timoléon* et sainte *Catherine*. Elles sont restées aussi inconnues que leur auteur, mort vers 1760.

II. SAINT-GERMAIN, (Robert, comte de) né à Lons-le-Saunier en Franche-comté, en 1708, d'une famille noble et ancienne, entra d'abord chez les Jésuites, qu'il quitta pour prendre les armes. Il servit avec distinction en Hongrie, dans la guerre de 1737 contre les Turcs. Il passa ensuite successivement au service de l'empereur *Charles VII*, et revint en France, où il se distingua dans les guerres de 1741 et de 1757. Ayant eu des mécontentemens dans sa patrie, il alla servir en Danemarck. Il fut mis par la cour de Copenhague à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, et nommé chevalier de l'Ordre de l'Eléphant. Il jouit de la considération et du repos jusqu'en 1772, époque de la scène tragique qui finit par la mort des comtes *Struensée* et *Brande*. Le comte de *Saint-Germain*, naturellement droit et franc, n'ayant pu ramener les choses au dénouement qui lui paroissoit le plus conforme à la justice, se retira avec les cent mille écus stipulés dans le Traité qu'il avoit fait avec le roi de Danemarck. Retiré à Hambourg, il confia son argent à un banquier qui fit banqueroute. La perte d'une partie de sa fortune l'obligea de repasser en France. Après avoir séjourné quelque temps à Bordeaux, il alla se fixer dans une petite terre près de Lauterbach en Alsace, où, comme *Dioclétien*, il cultivoit son jardin. Peu de temps après l'avénement de *Louis XVI* à la couronne, le maréchal *du Muy*, ministre de la guerre, étant mort, le comte *de Saint-Germain* fut tiré de sa retraite pour être mis à la tête de ce département. Il fit plusieurs réformes, les unes très-applaudies, les autres très-critiquées et avec raison ; mais on ne peut que le louer d'avoir aboli la peine de mort contre les déserteurs, augmenté la paye du soldat, et corrigé divers abus introduits par le luxe et l'indiscipline. Il reçut un placet d'un officier qui lui exposoit ses services et ses besoins. *Monsieur*, lui dit le ministre, *je m'occuperai de vos demandes, mais vous sentez que j'ai un grand nombre d'affaires très-pressées.* — *M. le comte*, répondit l'officier, *il n'y en a point de plus pressée que la mienne ; je meurs de faim, et hier je n'ai point dîné.* — *Oh! vous avez raison*, dit alors le ministre ; *vous dînerez aujourd'hui avec moi, et demain je ferai en sorte que vous ayez de quoi dîner. Comptez sur la providence ; j'en suis un grand exemple.* Il y a de la noblesse à relever ainsi l'aveu humiliant de cet officier, pour le rapprocher de lui. La mauvaise santé du comte *de Saint Germain*, et les contradictions que quelques-uns de ses projets essuyèrent, l'obligèrent de quitter le ministère. Il mourut peu de temps après, le

15 janvier 1778, à 70 ans. C'étoit un homme d'une valeur éprouvée, d'un désintéressement rare, d'une fermeté peu commune : il avoit de grandes vues pour l'administration ; mais son esprit étoit un peu systématique, et son caractère ardent, inquiet et jaloux ; et il souffroit difficilement d'être contrarié dans ses idées. On a de lui des *Mémoires*, 1779, 1 vol. in-8.°, dont le fonds est de lui, mais qui ont été altérés par une main étrangère.

III. SAINT-GERMAIN, (N. comte de) adepte, obtint quelque célébrité par son charlatanisme et ses secrets. Il prétendoit avoir vécu deux mille ans. Une érudition immense et une mémoire prodigieuse lui aidèrent à tromper le vulgaire. Il n'a avoué à personne son origine, le lieu de sa naissance et son âge. Il disoit souvent, avec simplicité, qu'il avoit beaucoup connu *Jesus-Christ*, et qu'il s'étoit trouvé à côté de lui aux noces de Cana, lorsqu'il changea l'eau en vin. Cet imposteur, après avoir resté quelque temps à Hambourg, a passé les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel, et est mort à Sleswig au commencement de 1784.

SAINT-GILLES, poëte François, *Voyez* GILLES, n° V.

SAINT-GLAIN, *Voy.* GLAIN.

SAINT-GLAS, (Pierre de) prieur de Saint-Ussans, s'est fait connoître par une comédie des *Bouts-rimés*, représentée en 1682.

SAINT-HILAIRE, *Voy.* BON DE SAINT-HILAIRE... *et* COURTILZ, n° IX de ses ouvrages.

SAINT-HYACINTHE, (Themiseul de dont le vrai nom étoit *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans le 27 septembre 1684, de *Jean-Jacques Cordonnier*, sieur de Belair, et d'*Anne-Marie Mathé*. Sa mère étant veuve, se retira à Troyes avec son fils. Elle y donnoit des leçons de guitare, et son fils en donnoit d'italien. Celui-ci avoit pour élève une pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame ; et ses leçons ayant eu les mêmes suites que celles d'*Abailard* à *Héloïse*, il fut forcé de quitter Troyes, où M. *Bossuet*, évêque de cette ville, l'accueilloit très-bien. Il s'occupoit peu à détromper le public sur l'opinion ridicule qui lui donnoit le grand *Bossuet* pour père ; opinion qu'autorisoient ses liaisons avec le prélat neveu de ce grand homme, et la multitude de noms sous lesquels il masquoit le sien. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à Breda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut dans cette ville en 1746. Nous ignorons les autres aventures de sa vie. *Voltaire*, son ennemi, dit qu'il avoit été *Moine, Soldat, Libraire, Marchand de café, et qu'il vivoit du profit de Biribi.* (LETTRES *secrètes*, Lettre 50e)... *Il n'a guère vécu à Londres*, dit-il ailleurs, *que de mes aumônes et de ses libelles.* Voici (suivant M. *de Burigny*) ce qui avoit attiré à *Saint-Hyacinthe* ces injures et ces calomnies. Cet écrivain fit un voyage à Paris, vers l'an 1719. Il y fut très-bien accueilli des gens de lettres, et fit connoissance avec *Voltaire*, qui commençoit déjà sa brillante carrière. On représentoit alors *Œdipe*, où toute la ville accouroit. « Je me souviens (dit M. *de Burigny*) que M. *de Saint-Hyacinthe* se trouvant à une de ces » nombreuses représentations près

» de l'auteur, lui dit, en lui montrant la multitude des spectateurs: *Voilà un éloge bien complet de votre tragédie*. A quoi M. *de Voltaire* répondit très-honnêtement : *Votre suffrage, Monsieur, me flatte plus que celui de toute cette assemblée.* » Ces deux écrivains se voyoient quelquefois, mais sans être fort liés. Peu d'années après, ils se retrouvèrent en Angleterre, et ce fut alors que leur haine commença, pour durer le reste de leur vie. M. *de Saint-Hyacinthe* (disent les auteurs du *Journal Encyclopédique*) a dit et répété plusieurs fois à M. *de Burigny*, que M. *de Voltaire* se conduisit très-irrégulièrement en Angleterre, qu'il s'y fit beaucoup d'ennemis par des procédés qui ne s'accordoient pas avec les principes d'une morale exacte. « Il est même entré avec » moi (ajoute M. *de Burigny*) » dans des détails que je ne rapporterai point, parce qu'ils peuvent avoir été exagérés. Quoi » qu'il en soit, *Saint-Hyacinthe* » fit dire à M. *de Voltaire*, que » s'il ne changeoit de conduite, » il ne pourroit s'empêcher de » témoigner publiquement qu'il » le désapprouvoit : ce qu'il » croyoit devoir faire pour l'honneur de la nation françoise, » afin que les Anglois ne s'imaginassent pas que les François » étoient ses complices et dignes » du blâme qu'il méritoit. On » peut bien s'imaginer que M. *de Voltaire* fut très-mécontent » d'une pareille correction. Il ne » fit réponse à M. *de Saint-Hyacinthe*, que par des mépris; » et celui-ci de son côté blâma » publiquement et sans aucun » ménagement la conduite de M. » *de Voltaire.* » Ce poëte, depuis cette époque, ne cessa de marquer sa haine à *Saint-Hyacinthe*. « La bile de celui-ci s'enflamma, » et il résolut de se venger par un » trait qui offenseroit vivement » son adversaire. Il faisoit dans ce » temps-là une nouvelle édition » de *Mathanasius*, à laquelle il » joignit l'Apothéose ou la déification du docteur *Masso*. Il y » inséra la rélation d'une fâcheuse » aventure de M. *de Voltaire* qui » avoit été très-indignement traité » par un officier François, nommé » *Beauregard*. Cette édition de » *Mathanasius*, augmentée de » l'Apothéose, ne fit pas grande » sensation à Paris, où elle n'avoit » pas été imprimée. Mais l'abbé » *des Fontaines* ayant fait imprimer, dans sa *Voltairomanie*, » l'extrait qui regardoit M. *de Voltaire*, on recommença à » parler beaucoup de sa triste » aventure, qui étoit presque oubliée. » M. *de Voltaire* se plaignit vivement à M. *de Burigny*, qui engagea M. *de Saint-Hyacinthe* à écrire au poëte, pour désavouer le procédé de l'abbé *des Fontaines*; mais cette lettre ne le satisfit nullement. (*Voyez* la *Lettre* de M. *de Burigny*, sur les démêles de M. *de Voltaire* avec M. *de Saint-Hyacinthe*, in-8.°, 1780; et l'extrait qui en a été donné dans *le Journal Encyclopédique* du 1er juin 1780.) Nous avons de lui : I. *Le Chef-d'œuvre d'un inconnu*, à Lausanne, 1754, en 2 vol. in-8.° et in-12. C'est une critique assez fine des commentateurs qui prodiguent l'érudition et l'ennui; mais *elle est trop longue pour une plaisanterie.* Voilà ce que nous disions dans la première édition de ce dictionnaire. Un critique a conclu de ces paroles, que nous ne con-

noissions pas l'ouvrage que nous censurions ; il auroit pu tirer une conséquence toute contraire. Il y a long-temps que nous possédons le livre de *Saint-Hyacinthe* ; nous l'avons relu, et, en applaudissant à plusieurs détails ingénieux, nous y avons trouvé des longueurs, des redites et des obscénités. La *Déification du docteur Aristarchus Masso*, qui est dans le 2.e volume, mérite encore moins d'attention, quoiqu'elle soit du même auteur. A l'exception de la tirade contre *Voltaire*, qui est assez plaisamment tournée, et de quelques morceaux où il y a de la gaieté, le reste est assez maussade. D'ailleurs son héros qui étoit un pédant de Hollande, est inconnu à presque tous ses lecteurs ; et la plupart des traits qu'il dirige contre lui, sont perdus pour eux. II. *Mathanasiana*, à la Haye, 1740, 2 vol. in-8.° Ce sont des mémoires littéraires, historiques et critiques. M. l'abbé *d'Artigny* prétend que *Saint-Hyacinthe* auroit pu nous donner quelque chose de meilleur. III. Plusieurs *Romans* très-médiocres. Celui du prince *Titi* est le seul qu'on lise ; il a de l'intérêt et de l'esprit.

SAINT-IGNACE, *Voy.* HENRI de... n° XXXIII.

SAINT-JEAN, (Jean de) *Voyez* MANOZZI.

SAINT-JEAN, (N.) employé dans les fermes, se retira à Perpignan et y mourut. C'est de lui que *Regnard* a dit :

Il n'est point de cerveau qui n'ait
quelque travers :
Saint-Jean ne sait pas lire, et veut
faire des vers.

Saint-Jean est auteur de l'opéra d'*Ariane*, dont *Marais* fit la musique, et qui fut représenté en 1696. L'auteur prit son sujet dans la tragédie de *Corneille*, et dans le mariage d'*Ariane* et *Bacchus*, comédie de *Visé*.

SAINT-JORRY, *Voyez* II. FAURE.

SAINT-JULIEN DE BALEURE, (Pierre de) né aux environs de Tournus, d'une famille noble, fut chanoine et doyen de Châlons-sur-Saône. On a de sa plume : I. *De l'Origine des Bourguignons*, 1581, in-fol., dans lequel il y a une bonne *Histoire de la ville de Tournus.* II. *Mélanges Historiques*, 1589, in-8.° Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées. Cet écrivain mourut en 1593... *Voyez* I. HERMANT, *vers la fin.*

SAINT-JUST, (Louis-Léon de) né à Blerancourt près de Noyon, en 1768, montra tant d'enthousiasme pour les nouveautés politiques, qu'il fût nommé, quoique très-jeune, membre de la Convention nationale. Il se lia dès-lors étroitement avec *Roberspierre*, poursuivit tous ceux qui lui déplaisoient, et les dénonça pour les envoyer à l'échafaud. On a dit qu'il avoit été le *Séide* de ce *Mahomet*. C'étoit certainement faire beaucoup d'honneur à des conspirateurs subalternes, que de les comparer au fondateur d'un grand empire et d'une nouvelle religion. Quoi qu'il en soit, *Saint-Just* se signala si fort après le fameux 31 mai, contre tous les ennemis de *Roberspierre*, qu'il parvint au triumvirat, et partagea avec lui la surveillance de la police générale. *Saint-Just* avoit du sens froid, de la facilité à s'énoncer, une hardiesse toujours soutenue

une férocité qui ne se démentit jamais. On le vit proposer la vente des biens des émigrés, la proscription des députés de la Gironde, le séquestre des possessions des étrangers dont la patrie se trouvoit en guerre avec nous, oser faire le parallèle de l'état de la France sous *Louis XVI* et sous le comité de salut public, et avancer que sous les lois du premier, les échafauds immoloient la moitié plus d'hommes que sous celles du comité. Bientôt après, sur son rapport, *Danton*, *Camille Desmoulins*, *Phélipeaux*, allèrent à la mort. On a cité, comme un des traits qui ont peint le mieux son caractère destructeur, un de ses arrêtés, par lequel, étant en mission, il ordonna de raser sur-le-champ la maison de quiconque seroit convaincu de trafiquer sur l'argent et d'agioter sur les marchandises. Il travestit la pitié en crime, et fit regarder comme un attentat contre la république, les larmes qu'on versoit sur la mort de ses parens, de ses amis. Il étoit temps que tant d'excès eussent un terme. Le 9 thermidor an 2, il voulut s'opposer en vain à la chute de la tyrannie ; il fut décapité le lendemain, et reçut la mort avec courage. *Saint-Just*, égaré par une imagination turbulente et par des hommes artificieux, se croyoit un grand écrivain ; mais dans les différens rapports faits à la Convention, on ne voit qu'un pot-pourri des phrases de *Thomas*, de *Diderot*, de *Jean-Jacques Rousseau*, et des principes exagérés d'une *égalité universelle* et d'un *entier nivellement*, qui produiroient la ruine de toute société. On a encore de lui, *Esprit de la Révolution et de la Constitution de France*, 1791, in-8.°

SAINT-LAMBERT, (Charles-François de) membre de l'académie Françoise, et ensuite de l'Institut national, naquit à Nancy en 1717, et acquit de bonne heure la réputation d'un poëte distingué et d'un littérateur aimable. Lié avec *Voltaire*, il le flatta, et en obtint à son tour des éloges. La révolution françoise respecta ses jours, et ils n'ont fini que le 21 nivôse an XI, à l'âge de 85 ans. Les ouvrages de *Saint-Lambert* sont : I. *Les Fêtes de l'Amour*, comédie-ballet. II. *Essai sur le Luxe*, 1764, in-8.° III. *Les quatre parties du jour*, poëme, 1769, in-8.° Il offre autant de fraîcheur que de graces. IV. *Les Saisons*, poëme. Il parut en 1769, et a obtenu un grand nombre d'éditions. C'est l'ouvrage le plus remarquable de l'auteur. Les vers en sont quelquefois froids, mais toujours écrits avec correction et élégance. On y trouve un peu de monotonie dans les épisodes, et un défaut d'ensemble ; mais les tableaux en sont bien coloriés, et plusieurs détails intéressent le lecteur et le rendent heureux par le spectacle du bonheur que l'opulence peut trouver en fécondant les champs et en répandant l'aisance au milieu des cultivateurs. *Voltaire* a comparé ce poëme à celui de *Thompson*, et accordé la préférence au premier. Il est souvent suivi de plusieurs Contes en prose, intitulés : *Zimeo*, l'*Abénaki*, *Sara*. Ceux-ci respirent une sensibilité douce et très-attachante. *Didot* a publié une édition superbe du poëme des *Saisons*. V. *Fables Orientales*, 1772, in-12. C'est un extrait concis et bien fait de ce qui se trouve de plus agréable dans la *Bibliothèque* de *d'Herbelot*. VI. *Discours* de

réception à l'académie Françoise, in-4.° VII. *Principes des Mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel*, in-12. VIII. Un grand nombre de pièces fugitives, répandues dans l'*Almanach des Muses* et les *Journaux*. L'une des dernières ayant pour titre : *Les Consolations de la vieillesse*, est encore pleine d'images gracieuses, et fait oublier le grand âge de son auteur.

SAINT-LARRY, *Voy.* BELLEGARDE.

SAINT-LAZARE, *Voy.* MALINGRE.

SAINT-LOUIS, (le Père de) *Voyez* PIERRE, n° XXI.

SAINT-LUC, *Voyez* ESPINAY, et I. TOUSSAINT.

SAINT-MARC, (Charles-Hugues *le Febvre* de) né à Paris en 1698, fut tenu sur les fonts de Baptême par le marquis *de Lyonne*, dont son père étoit secrétaire. Sa famille étoit originaire de Picardie, où elle avoit possédé la terre de Saint-Marc, près de Moreuil, dont il a toujours conservé le nom. Il étoit neveu, par les femmes, du savant abbé *Capperonnier* professeur royal en langue grecque, et cousin de M. *Capperonnier*, qui a occupé la même place avec distinction. *Saint-Marc* fit ses premières études au collége du Plessis, avec un succès dû sans doute en partie aux soins que l'abbé *Capperonnier* prenoit de son éducation. Il quitta le Plessis pour venir au collége Mazarin prendre les leçons de MM. *Morin* et *Gibert*, qui y enseignoient la rhétorique avec célébrité. Ce fut à cette école que se développa son goût pour la saine littérature. Ses parens et ses protecteurs l'avoient d'abord destiné à la profession des armes. Il servit pendant quelque temps dans le régiment d'Aunis ; mais en 1718, il s'engagea dans un état bien différent : il prit le petit-collet, et s'attacha particulièrement à l'Histoire ecclésiastique du siècle dernier. Les matériaux qu'il ramassa, lui donnèrent lieu de débuter, dans la littérature, par le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, qui parut en 1735. Il travailla encore à l'*Histoire de Pavillon*, évêque d'Aleth. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, et vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondoit sa fortune, il fit successivement plusieurs éducations distinguées, et tous ses élèves restèrent ses amis. Enfin, rendu à lui-même, il se fit diverses occupations conformes à son goût. La première édition des *Mémoires du Marquis de Feuquieres*, en 1734 ; la dernière édition de l'*Histoire d'Angleterre*, par *Rapin Thoyras*, en 1749 ; la nouvelle édition des *Œuvres de Despréaux* ; la *Lettre* sur la tragédie de *Mahomet II*, en 1739 : la *Vie* de *Philippe Hecquet*, célèbre médecin ; les éditions d'*Etienne Pavillon*, de *Chaulieu*, de *Chapelle* et de *Bachaumont*, de *Malherbe*, de *Saint-Pavin* et de *Charleval*, de *Lalane* et de *Montplaisir*, sont des fruits de sa vie littéraire. On lui reproche d'avoir chargé ces éditions de beaucoup de pièces et de remarques inutiles. Les 17e et 18e tomes du *Pour et Contre*, et partie du 19e, sont encore de lui, et n'ont ni la variété, ni les agrémens des volumes donnés par l'abbé *Prévost*. Enfin il entreprit l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*, dont le 1er volume parut en 1761, in-8.°, et

qu'il a continué jusqu'au 6e, qui parut en 1770, après la mort de l'auteur. On promettoit la continuation, réduite à 3 vol., dont le dernier devoit comprendre la *Table* générale. *Saint-Marc* aimoit la poésie françoise, et l'avoit même cultivée. C'est de lui qu'est le *Pouvoir de l'Amour*, ballet en trois actes avec un Prologue, qu'il fit jouer en 1735. Il mourut presque subitement à Paris, le 20 novembre 1769, dans la 71e année de son âge. Voyez son *Eloge historique* à la tête du 6e volume de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire générale d'Italie.* Cette Histoire, très-savante, et qui suppose de grandes recherches, est d'une lecture un peu fatigante, soit par rapport à la singularité de l'orthographe, soit par rapport au grand nombre de colonnes dont elle est chargée. Le style en est d'ailleurs un peu pesant et sans coloris.

SAINT-MARCELLIN, *Voy.* DEAGEANT.

SAINT-MARD, *Voyez* REMOND *de Saint-Mard.*

I. SAINT-MARTIN, (Filleau de) *Voyez* I. CHAISE, *à la fin.*

II. SAINT-MARTIN, (l'abbé de) *Voyez* II. PORÉE.

III. SAINT-MARTIN de Bologne, *Voyez* PRIMATICE.

IV. SAINT-MARTIN, (Mme de) a publié la *Reine de Lusitanie*, roman assez insipide, mais qui offre une allégorie de plusieurs événemens du siècle de *Louis XIV*. On ignore l'année de la mort de l'auteur.

V. SAINT-MARTIN, (N**) naquit à Amboise d'une famille distinguée par ses services militaires. Son père profita du voisinage de M. de *Choiseuil* à Chanteloup, et de l'amitié que celui-ci lui témoignoit, pour lui recommander son fils; et le jeune *Saint-Martin*, sur la présentation du l'ex-ministre, obtint une lieutenance dans le régiment de Foix. Son caractère tranquille, son amour pour la retraite, son recueillement presque continuel ne pouvoient s'accorder avec l'activité des camps et le tumulte des armes; aussi, après cinq ou six ans de service, il demanda et obtint sa retraite. Dès-lors, livré tout entier aux idées métaphysiques, il se mit à voyager et resta trois ans à Lyon, où il vécut solitaire, presque inconnu, gardant le silence et ne le rompant qu'avec un très-petit nombre d'amis. Après avoir parcouru d'autres contrées, il se retira à Paris, où sa vie paisible et obscure le mit à l'abri des fureurs de la révolution. Celle-ci le trouva impassible; sans crainte, comme sans enthousiasme, n'approuvant ni ne blâmant rien avec excès, son ame, repliée sur elle-même, ne parut jamais oublier un moment les idées philosophiques qui lui étoient chères. Une grande douceur, l'exercice de la bienfaisance, une simplicité de mœurs extraordinaire, des connoissances variées, le goût de la musique et des autres arts, le don d'intéresser sans paroitre y prétendre, lui acquirent des amis et même des admirateurs. Il est mort à Aunai, dans la maison du sénateur *le Noir-la-Roche*, au commencement de l'an 12, à l'âge de près de 60 ans. *Saint-Martin* doit sa réputation au livre intitulé : *Des erreurs et de la vérité*, ou *les hommes rappelés au principe universel de*

la science. Quelle est cette science? Elle est inconnue, incompréhensible pour la plupart des lecteurs de l'ouvrage. Celui-ci parut en 1775, in-8.°, et a eu un grand nombre d'éditions. « C'est pour avoir oublié, dit l'auteur, les principes dont je traite, que toutes les erreurs dévorent la terre, et que les hommes ont embrassé une variété universelle de dogmes et de systèmes.... Cependant, quoique la lumière soit faite pour tous les yeux, il est encore plus certain que tous les yeux ne sont pas faits pour la voir dans son éclat; et le petit nombre de ceux qui sont dépositaires des vérités que j'annonce, est voué à la prudence et à la discrétion par les engagemens les plus formels. Aussi, me suis-je permis d'user de beaucoup de réserve dans cet écrit, et de m'y envelopper souvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer, d'autant que j'y parle quelquefois de toute autre chose que de ce dont je parois traiter. » Avec une pareille explication, on peut être obscur et inintelligible tout à son aise, et l'auteur à cet égard tient parole sur ce qu'il promet. Ses raisonnemens, pour des lecteurs vulgaires, paroissent ceux d'un fou; mais ses disciples, appelés *Martinistes* du nom de leur maître, les révèrent comme ceux d'un sage. Tout au moins, l'auteur pourra passer pour le *Lycophron* de la métaphysique. Les profanes ont cherché à donner diverses explications du livre, et il en est même qui ont prétendu qu'il traitoit de la constitution et de l'extinction des Jésuites, et que par le mot *cause universelle*, il falloit entendre leur *Pere général*. On a imprimé à Londres, en anglois, un ouvrage en 2 vol., comme une *suite* de celui de *Saint-Martin*; mais ce dernier n'y a eu aucune part; et cette prétendue *suite*, dit-on, n'a aucun rapport avec la base du système et les opinions de l'auteur. *Saint-Martin* a encore publié un volume in-8.°, sous le titre: *Tableau de l'ordre naturel.* Comme il étoit un peu moins obscur que le précédent, il a obtenu moins de succès; car les énigmes sont toujours recherchées par un grand nombre de lecteurs.

SAINT-MAURIS, *Voy.* HOZIER, n° II.

SAINT-MAYOLLE, (Mme de) a traduit de l'italien en françois, l'ouvrage intitulé: *La République de Naples.* Elle est morte au milieu du siècle passé.

SAINT-MESGRIN, (Paul Stuert de) l'un des mignons insolens de *Henri III.* S'étant vanté d'être dans les bonnes graces de la duchesse *de Guise*, le duc, son époux, le fit assassiner à coups de pistolet, comme il sortoit du Louvre, le 21 juillet 1578.

SAINT-NECTAIRE, SENECTAIRE *ou* SENNETERRE, (Magdeleine de) veuve de *Gui de Saint-Exuperi*, seigneur de Miremont en Limousin, s'est rendue recommandable dans l'histoire des guerres des Protestans dont elle avoit embrassé les erreurs, et dont elle défendit la cause les armes à la main. Cette dame avoit toujours auprès d'elle soixante gentilshommes en bon équipage, avec lesquels elle couroit jusque dans la basse Auvergne. Vers l'an 1575, sous le règne de *Henri III*, *Montal*, lieutenant-de-roi dans cette province, irrité de ce que cette vaillante femme lui avoit défait

deux compagnies, alla avec 1500 hommes de pied et 200 chevaux, assiéger le château de Miremont. Cette amazone voyant 50 cavaliers qui venoient faire le dégât jusques aux portes de son château, fit une sortie, et les tailla en pièces; mais au retour, elle trouva l'entrée de son château saisie par les ennemis. Aussitôt elle court à Turenne, et amène quatre compagnies d'arquebusiers à cheval. *Montal* se poste entre deux montagnes pour leur fermer le passage; mais il y reçoit un coup mortel. Sa troupe, découragée par la blessure de son chef, décampa le soir même, et l'emporta dans un château proche de là, où il mourut quatre jours après. On ne sait en quel temps cette héroïne finit ses jours. Une de ses nièces, (Magdeleine) dame d'honneur de la comtesse de Soissons, morte vers 1646, laissa un roman de chevalerie, imprimé l'année de sa mort, en 4 volumes in-8.°, sous le titre d'*Orésie*.

SAINT-NON, (Jean-Claude-Richard de) conseiller-clerc au parlement de Paris, mort en cette ville le 25 novembre 1791, à l'âge de 64 ans, a donné au théâtre *Julie* ou *le bon Pere*, comédie en trois actes et en prose, et a publié un *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, en 5 volumes in-folio, qui renferment 417 planches. Cet ouvrage fit recevoir l'auteur à l'académie de peinture et de sculpture.

SAINT-OLON, *Voy.* PIDOU.

SAINT-PAVIN, (Denis SANGUIN de) de Paris, étoit fils d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique, et n'eut point d'autre passion que celle des belles-lettres et de la poésie qu'il cultiva avec soin. Ses talens auroient pu lui procurer les plus hautes dignités de l'église; mais il sacrifia son ambition à ses plaisirs. L'abbaye de Livri, à laquelle il fut nommé, fut pour lui une retraite voluptueuse, où loin des courtisans et des grands seigneurs, il faisoit ce qu'il vouloit et disoit ce qu'il pensoit. Il poussoit la liberté de l'esprit jusque sur les matières les plus respectables; c'est ce qui engagea *Boileau* à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles.

> Saint-Sorlin *janséniste*, *et* Saint-Pavin *bigot*.

Saint-Pavin, outré contre le satirique, lui répondit par un sonnet qui finissoit ainsi:

> *S'il n'eût mal parlé de personne,*
> *On n'eût jamais parlé de lui.*

Despréaux s'en vengea par l'épigramme:

> Alidor *assis dans sa chaise,*
> *Médisant du Ciel à son aise,*
> *Peut bien médire aussi de moi.*
> *Je ris de ses discours frivoles:*
> *On sait fort bien que ses paroles*
> *Ne sont pas articles de foi.*

Saint-Pavin ne fut pas ferme dans ses principes. *Adrien de Valois* dit qu'il se convertit au bruit d'une voix effrayante, qu'il avoit cru entendre à la mort du poëte *Théophile*, son maître. Mais il vécut encore long-temps, malgré cet avertissement, dans l'irréligion. Il pensa plus sagement, lorsque la vieillesse lui eut annoncé une fin prochaine; et il mourut en bon chrétien, en 1670, dans un âge avancé. *Fieubet*, maître des re-

quêtes, décora son tombeau de cette épitaphe :

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin,
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être?
Pleure ton sort, pleure le sien.
Tu n'en fus pas? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

Voici comme *Saint-Pavin* se peint lui-même dans des vers qui font mieux connoître son caractère que ses talens :

Soit par hasard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse;
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair,
Fait en pointe comme un clocher.
Mes bras d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.
. . . .
Je hais toutes sortes d'affaires;
Je ne me fais point de chimères;
Je ne suis point homme borné;
Mon esprit n'est pas mal tourné:
Je l'ai vif dans les reparties,
Et plus piquant que les orties.
Je ne laisse pas, en effet,
D'être complaisant et coquet.
Je suis tantôt gueux, tantôt riche.
Je ne suis libéral ni chiche;
Je ne suis ni fâcheux, ni doux,
Sage, ni du nombre des foux.
La coutume à qui l'on défère,
Comme l'enfant fait à sa mère,
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'entraîner qu'à ce qui me plaît:
Le repos et la liberté
Sont le seul bien que j'ai goûté.
Le jeu, l'amour, la bonne-chère
Ont pour moi certain caractère
Par qui tous mes sens sont charmés;
Je les ai toujours bien aimés.
Pour me divertir, je compose
Tantôt en vers, tantôt en prose;
Et quelquefois assez heureux,
Je réussis en tous les deux.

Nous avons de *Saint-Pavin* plusieurs *Pièces de poésie*, recueillies avec celles de *Charleval*, 1759, in-12. Ce sont des *sonnets*, des *épîtres*, des *épigrammes*, des *rondeaux*. On y trouve de l'esprit et de la gaieté ; mais ce n'est ni l'imagination douce et brillante de *Chaulieu*, ni cette fleur de poésie que respirent les aimables productions des *Voltaire* et des *Gresset*. Celles-ci sont les filles des *Graces* et d'*Apollon*, et les autres ne le sont que du plaisir et de la débauche. Parmi les épigrammes de *Saint-Pavin*, on distingue celle-ci :

Thyrsis *fait cent vers en une heure;*
Je vais moins vîte, et n'ai pas tort:
Les siens mourront avant qu'il meure,
Les miens vivront après ma mort.

Ce madrigal a de la grace :

Iris tremble que dans ce jour,
L'hymen, plus puissant que l'amour,
N'enlève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre:
Elle a négligé mes avis;
Si la belle les eût suivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.

Il étoit parent de SANGUIN. (*Voy.* ce mot.)

SAINT-PAUL, *Voy.* CHARLES, n° XXXIII.

SAINT-PHAL, *Voyez* dans les art. II. GUISE, *et* NERNAY.

SAINT-PHALIER, (Françoise-Thérèse Aumele de) épouse d'*Allilard*, donna au théâtre italien *la Rivale confidente*, comédie en trois actes, jouée en 1752. On lui doit encore un *recueil* de poésies, in-12, et deux romans intitulés : *le Porte-feuille rendu*, et *les*

Caprices du sort ou *Histoire d'Émilie*. Elle est morte à Paris en 1757.

SAINT-PHILIPPE, (le Marquis de) *Voyez* BACCALAR.

I. SAINT-PIERRE, (Eustache de) le plus notable bourgeois de Calais, se signala par sa générosité héroïque, lorsque cette ville fut assiégée par *Edouard III*, roi d'Angleterre, en 1347. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne vouloit point les recevoir à composition, si on ne lui en livroit six des principaux pour en faire ce qu'il lui plairoit. Comme leur conseil ne savoit que résoudre, et qu'ainsi toute la ville demeuroit exposée à la vengeance du vainqueur, *Eustache* s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple, il s'en trouva aussitôt d'autres qui remplirent le nombre, et s'en allèrent, la corde au cou et nus en chemise, porter les clefs à *Edouard*. Ce prince vouloit absolument les faire mourir : il avoit déjà fait mander le bourreau pour l'exécution ; et il fallut toute la force des larmes et des prières de la reine son épouse, pour les soustraire à son ressentiment. *Du Belloy* a tiré de ce sujet sa tragédie intitulée : *le Siége de Calais*. « Nos historiens (dit *Voltaire*, qui affoiblit je ne sais pourquoi une si belle action) » s'extasient sur la grandeur d'ame » des six habitans qui se dévouèrent à la mort. Mais au fond, » ils devoient bien se douter que » si *Edouard III* vouloit qu'ils » eussent la corde au cou, ce » n'étoit pas pour la faire serrer. » Il les traita très-humainement, » et leur fit présent à chacun de » six écus d'or qu'on appeloit » *Nobles à la Rose*. S'il avoit voulu » faire pendre quelqu'un, il auroit » été en droit peut-être de se venger » ainsi de *Geoffroy de Charni*, » qui, après la prise de Calais, » tenta de corrompre le gouverneur Anglois, par l'offre de » 20000 écus, et qui fut pris en » se présentant aux portes avec le » chevalier *Eustache de Ribaumont*, lequel en se défendant » porta le roi *Edouard* par terre. » Ce prince donna un festin le » même jour à l'un et à l'autre, » et fit présent à *Ribaumont* d'une » couronne de perles, qu'il lui » posa lui-même sur la tête. Il est » donc injuste d'imaginer qu'il eut » jamais l'intention de faire pendre six citoyens qui avoient combattu vaillamment pour leur patrie... » Mais le récit que nous avons fait de l'action héroïque de *Saint-Pierre*, d'après les meilleurs historiens, réfute ces réflexions de *Voltaire*. *Edouard*, revenu à lui-même, a pu être généreux envers ceux qu'il vouloit faire périr ; mais son premier mouvement pouvoit leur être très-funeste ; et c'étoit beaucoup de s'exposer volontairement à la colère vindicative du vainqueur. Les belles actions sont assez rares dans l'histoire, pour ne devoir pas exténuer celles qu'on a transmises à la postérité. *Eustache de Saint-Pierre*, dans la suite, devint l'homme de confiance et le pensionnaire d'*Edouard* ; et cette faveur, qu'il eût peut-être dû refuser, a été une tache à sa mémoire. (*Art de vérifier les dates*, *p.* 554, 2e *col.*)

II. SAINT-PIERRE, (Charles-Irenée Castel de) né au château de Saint-Pierre-Eglise en Normandie, l'an 1658, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurèrent la place de premier

aumônier de *Madame* et l'abbaye de Sainte-Trinité de Tiron, en 1702. Dès 1695 il avoit eu une place à l'académie Françoise. Le cardinal *de Polignac*, instruit de ses lumières sur la politique, l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de *Louis XIV*, il fut unanimement exclu de l'académie Françoise, pour avoir préféré dans sa *Polisynodie*, l'établissement des conseils faits par le Régent, à la manière de gouverner de *Louis XIV*. Il avoit mis à la tête de son livre, ce passage de *Salomon* : *Ubi multa consilia salus*. Il avoit raison à certains égards ; mais il fut obligé de convenir lui-même, qu'il est également nécessaire que quelque homme éclairé prépare les questions soumises aux conseils, et que l'autorité se décide lorsque les affaires sont pressées, ou que les affaires ont été mûrement discutées. Quoi qu'il en soit, le cardinal *de Polignac* fit une brigue pour son exclusion, et il n'y eut que *Fontenelle* qui s'y refusa ; mais le duc *d'Orléans* ne voulut pas que la place fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée le 29 avril 1743, à 86 ans. *Boyer*, ancien évêque de Mirepoix, son confrère, empêcha qu'on ne prononçât à sa mort son éloge à l'académie : vaines fleurs, qui n'auroient rien ajouté à sa gloire. L'abbé *de Saint-Pierre* étoit véritablement philosophe ; il ne cessa de vivre bien avec ceux même qui l'avoient exclu. Ses mœurs étoient décentes, quoique ses idées sur le *célibat ecclésiastique* ne lui en aient pas toujours fait respecter les lois. Sa probité étoit d'une exactitude rigoureuse. Il établit divers orphelins, auxquels il donna des métiers. Il est faux qu'il les destinât de préférence à celui de perruquier, *parce que les têtes à perruque ne manqueront jamais*. Il comptoit beaucoup plus sur les arts de première nécessité, tels que ceux de boulanger, de tailleur, de cordonnier. La devise de l'homme vertueux est renfermée dans ces deux mots, *Donner et Pardonner* ; c'étoit celle de l'abbé *de Saint-Pierre*. On ne doit pas oublier qu'il créa le mot *bienfaisance*, dont il connut toute sa vie l'application et l'étendue. Peu jaloux de plaire à ses lecteurs, qu'il croyoit suffisamment payés par l'utilité de ses ouvrages, il n'étoit guère plus empressé de se rendre agréable dans les sociétés où il étoit admis. Il y portoit peu d'agrémens et de ressources ; on l'y souffroit plutôt qu'on ne l'y recherchoit. S'appercevant un jour qu'il étoit de trop dans un de ces cercles brillans que nous appelons quelquefois très-mal-à-propos *bonne compagnie* : — *Je sens*, dit-il, *que je vous ennuie : j'en suis bien fâché ; mais moi, je m'amuse fort à vous entendre, et je vous prie de trouver bon que je continue*. S'il mettoit peu dans la société, ce n'étoit ni par stérilité, ni par dédain : c'étoit par un principe de bonté qu'on n'y porte guère, par la crainte de fatiguer ses auditeurs. *Quand j'écris*, disoit-il, *personne n'est forcé de me lire ; mais ceux que je voudrois forcer a m'écouter, se contraindroient pour en faire au moins semblant, et c'est une gêne que je leur épargne autant que je puis*. Non-seulement il attendoit pour parler qu'on l'y invitât ; mais il ne parloit jamais que sur les choses qu'il savoit le mieux. Outre ses connoissances politiques, qui étoient fort étendues,

il avoit dans la tête beaucoup de faits et d'anecdotes, les contoit bien, quoique très-simplement, et sur-tout avec la plus exacte vérité : car il se seroit fait un scrupule d'en altérer la moindre circonstance, même pour y ajouter plus d'agrément ou d'intérêt. *On n'est pas*, disoit-il, *obligé d'amuser ; mais on l'est de ne tromper personne.* Entendant un jour, une femme aimable s'exprimer avec beaucoup de grace sur un sujet frivole : *Quel dommage*, dit-il, *qu'elle n'écrive pas ce que je pense !* Pour le trouver agréable, il falloit le mettre sur ce qu'il savoit. Une dame, qui ne le connoissoit que depuis peu, le trouva plus amusant qu'on ne l'avoit peint. Dans la première visite qu'il lui fit, elle fut enchantée de son esprit, et elle le remercia, en sortant, du plaisir qu'elle avoit pris à l'entendre. Le modeste philosophe lui répondit avec son ton et son air simple : *Je suis un instrument dont vous avez bien joué.* Ses principaux ouvrages sont : I. Son *Projet de* PAIX UNIVERSELLE *entre les Potentats de l'Europe*, en 3 vol. in-12 : Projet dont le fameux *Citoyen de Genève* a fait un extrait. L'abbé *de Saint-Pierre*, pour appuyer ses idées, prétend que la Diète Européenne qu'il vouloit établir pour pacifier les différens, avoit été approuvée et rédigée par le Dauphin, duc *de Bourgogne*, et qu'on en avoit trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettoit cette fiction, pour mieux faire goûter son projet. Il a rapporté, avec bonne foi, la lettre par laquelle le cardinal *de Fleury* répondit à ses propositions : « Vous » avez oublié, *Monsieur*, pour » article préliminaire, de com- » mencer par envoyer une troupe » de missionnaires pour disposer » le cœur et l'esprit des Princes. » Malgré le peu de succès que l'abbé *de Saint-Pierre* espéroit de son zèle, il se croyoit obligé de proposer les vues utiles, dussent elles rester sans exécution. Quand on lui disoit, d'après *Malherbe*, qu'*il ne faut point se mêler du gouvernail d'un vaisseau où l'on n'est que passager* : — *Oui*, répondoit-il, *si l'on n'est point en état de donner des avis à un pilote malhabile ; mais s'il conduit mal le vaisseau, il est sans doute permis aux pauvres passagers de lui dire qu'il va les noyer.* LAISSER ALLER LE MONDE COMME IL VA, *est*, ajoutoit-il, *la règle de ceux qui préfèrent leur bien-être à la chose publique.* Si on lui citoit ce mot d'un ancien : *Deux lois gouvernent le monde ; celle du plus fort, et celle du plus fin : Je n'ai*, répondoit-il, *que trop reconnu par l'expérience cette triste vérité ; mais j'aurois beau vivre des siècles, je ne pourrois jamais m'y faire ; et je ne m'accoutumerai point à ne voir dans ce malheureux monde, que des tyrans ou des esclaves, des trompeurs ou des dupes.* Aussi, quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur sa *Diète Européenne*, il ne cessa, jusqu'à la mort, d'insister sur le bien qu'elle pourroit produire. Il n'étoit pas cependant despotique dans ses opinions. Il avouoit qu'*il y a bien peu de nos jugemens où il n'entre autant de préjugés qu'il y a de drogues dans la thériaque. C'est pour cela*, disoit-il encore, *qu'il ne faut presque jamais soutenir qu'on a raison, mais dire avec modestie : Je suis de cette opinion quant à*

présent. L'intolérance même à l'égard des fanatiques intolérans, lui paroissoit une fausse mesure. *Il ne faut point*, disoit-il, *faire mourir les charlatans, mais seulement leur empêcher de vendre leurs drogues et de décrier celles des bons médecins*. II. *Mémoire pour perfectionner la police des grands chemins*. III. *Mémoire pour perfectionner la police contre le duel*. IV. *Mémoire sur les Billets de l'Etat*. V. *Mémoire sur l'établissement de la Taille proportionnelle*, in-4.° : ouvrage très-utile, qui contribua beaucoup à délivrer la France de la tyrannie de la Taille arbitraire. Il écrivit et il agit en homme d'état sur cette matière. VI. *Mémoire sur les pauvres mendians*. VII. *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*, dans lequel il y a beaucoup d'idées bizarres. Il y propose un système d'orthographe, qu'il suivoit lui-même, et qui rend la lecture de ses ouvrages fatigante. VIII. *Réflexions critiques sur les travaux de l'académie Françoise*. Cet écrit offre des vues utiles. IX. Une édition du *Testament* attribué au cardinal *de Richelieu*. X. Un très-grand nombre d'autres *Ecrits*. Le recueil de ses *Ouvrages* forme 18 vol. in-12, imprimés en Hollande, en 1744. L'amour du genre humain les a dictés. On y trouve quelquefois de la vérité, de la raison, de la justesse, de la netteté, et plus souvent des idées singulières, des projets impraticables, des réflexions trop hardies, et des vérités triviales qu'il ne cesse de rebattre; mais au milieu de ces chimères, on voit le bon citoyen : aussi le cardinal *Dubois* disoit, que « c'étoient » *les rêves d'un homme de bien*. » La plupart de nos livres ne lui paroissoient qu'*une étoffe mesquine, élégamment et légérement brodée. Dans les miens*, ajoutoit-il, *l'étoffe est bonne et solide, mais la broderie manque*. On n'a pas parlé dans ce catalogue, ni du traité de l'*Anéantissement futur du Mahométisme*, parce qu'il y a plusieurs traits dans cet écrit contre cette fausse religion, que l'auteur semble vouloir faire rejaillir sur la véritable ; ni des *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 et in-8.°, 1757, dans lequel l'auteur déprime trop ce monarque. L'abbé *de Saint-Pierre* a rassemblé dans cet ouvrage toutes les idées bonnes ou mauvaises qu'il avoit répandues dans ses autres écrits. Il vouloit rendre les ducs et pairs, les sermons, les académies, utiles à l'état ; donner toutes les places par élection, diminuer les pensions, abréger les procès, anéantir le célibat ecclésiastique, etc. etc. Mais la plupart de ses réflexions sont écrites grossièrement, et ne répondent pas à la bonté de ses intentions. Il dit dans ce livre, qu'on lui avoit imputé des *Lettres* qui parurent en 1737 contre les Jansénistes, et qu'un religieux, homme d'esprit, mais d'un zèle outré, lui fit compliment sur la manière dont ces lettres violentes et satiriques étoient écrites. « Mon » Père, (lui répondit l'abbé *de* » *Saint-Pierre*, à ce qu'il rap» porte lui-même) j'aime sur » toutes choses la paix, la tran» quillité dans l'état et dans l'é» glise ; ainsi je suis très-éloigné » de l'opinion de celui qui a écrit » ces Lettres persécutantes et » séditieuses. Je suis à la vérité » de l'opinion de *Molina* sur la » liberté, mais non pas Moli-

» niste ; c'est un terme de parti » persécutant : or la bienfaisance » ne permet jamais d'être d'aucun » parti persécutant, elle qui ne » vise au contraire qu'à l'union » et à la concorde. — Mais, » *Monsieur*, (dit le religieux » fort étonné) vous ne vous » souciez donc pas de sauver la » vérité, des artifices de l'er- » reur ? — Non, *mon Pere*, lui » dis-je, quand pour soutenir la » vérité, on est forcé de perdre » la charité bienfaisante envers » ceux qui prennent l'erreur pour » la vérité. La vérité ne se noie » jamais ; on a beau la plonger, » elle surnage toujours sur l'eau. » L'homme qui ne la connoît pas » aujourd'hui, la connoîtra de- » main : au lieu que la charité » bienfaisante se perd toujours par » les marques de mépris et de » haine, et par les persécutions » mutuelles et injustes qu'inspire » toujours l'esprit de parti persé- » cutant, sur-tout à ceux qui se » piquent de paroître fort zélés » pour leur parti. » Ce morceau nous a paru propre à donner une idée de sa façon de penser et de son style. L'abbé *de Saint-Pierre* faisoit imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étoient en état de profiter de ses réflexions, ou de contribuer à la réussite de ses projets. On a publié un bon extrait de ses différens écrits, sous le titre de : *Reves d'un homme de bien*, in-8.° *Voy.* II. Castel.

SAINT-POL, *Voyez* I. Chatillon.... François, n° v.... Luxembourg... *et* Louis XI.

SAINT-PREUIL, (François de Jussac d'Embleville, seigneur de) gouverneur d'Arras et maréchal-de-camp, étoit un seigneur plein de bravoure et de gratesh. Favorisé par l'amour, il lia une intrigue avec une dame, auprès de laquelle il eut pour rival *la Meilleraie*, depuis maréchal de France, qui lui voua une haine éternelle. *Saint-Preuil* fut d'abord capitaine aux gardes. Ce fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc *de Montmorenci*, à la fameuse journée de Castelnaudari. Cette action lui valut la protection du cardinal *de Richelieu* et les récompenses de la cour. Mais, aussi généreux que brave, il employa tous ses soins auprès du cardinal pour obtenir la grace de son prisonnier ; et ses soins, comme toutes les autres sollicitations, furent infructueux. *Richelieu* choqué de sa témérité, jetant sur lui un regard menaçant : *Saint-Preuil*, lui dit-il, *si le Roi vous rendoit justice à vous-même, vous auriez la tête où vous avez les pieds.* Il signala ensuite son courage à Corbie, qu'il défendit en 1636, contre les Espagnols ; et il facilita en 1640, la prise d'Arras, dont il fut fait gouverneur. L'année suivante étant allé en parti, il rencontra la garnison ennemie qui sortoit de Bapaume et alloit à Douai. Il l'attaqua sans la connoître, et le trompette du roi qui la conduisoit ne s'étant point fait annoncer, il la défit et la pilla : mais quoiqu'il eût cessé de combattre dès qu'il l'eût reconnue, et qu'il eût fait rendre tout le butin qu'on avoit enlevé, cette infraction d'une capitulation servit de prétexte pour le faire arrêter. Ce récit n'est pas conforme à ce qu'on lit dans *Ladvocat*, et n'est pas moins vrai. Il y avoit quelque temps que le maréchal *de la Meilleraie* cherchoit à aigrir les

les esprits contre lui. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, et on lui reprocha un grand nombre de violences : entre autres, d'avoir enlevé une jolie meunière à son époux, qui se déclara son accusateur. *Saint-Preuil* fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commissaires nommés par la cour, lui firent son procès. Pour se laver du reproche de concussion, il produisit une pièce qui prouve combien le peuple avoit alors à souffrir de la rapacité des gens de guerre. La voici : *Brave et généreux* Saint-Preuil, *vivez d'industrie ; plumez la poule sans la faire crier ; faites ce que font beaucoup d'autres dans leurs gouvernemens. Tranchez, coupez ; tout vous est permis.* A cette étrange lettre, qui lui avoit été adressée de la cour, il en joignit d'autres semblables de *Louis XIII*, et du secrétaire d'état *des Noyers*, en réponse à ses représentations sur le peu de moyens qu'il avoit pour soutenir le ton de splendeur que les riches gouverneurs ses prédécesseurs donnoient à sa place. Ces pièces ne lui servirent de rien, parce que des ennemis implacables avoient juré sa perte. Il eut beau se justifier sur l'affaire de Bapaume ; il eut beau prétendre que les fautes commises avant qu'il fût gouverneur d'Arras, étoient censées pardonnées par les provisions de ce gouvernement, et faire voir qu'il avoit été autorisé dans les concussions dont on l'accusoit : il n'en fut pas moins condamné à être décapité. Cette sentence fut exécutée à Amiens, le 9 novembre 1641 ; il étoit dans sa 40e année. *Voyez* le *Journal* du cardinal *de Richelieu* ; son *Histoire* par *le Clerc*, 1753, 5 vol. in-12 ; et l'*Histoire de Louis XIII*, par *le Vassor.*

SAINT-QUENTIN, (Mlle de) née à Paris au milieu du XVIIe siècle, reçut une éducation soignée de son père qui exerçoit avec distinction la profession d'avocat au parlement. Elle a publié un ouvrage curieux et assez rare, intitulé : *Traité* sur la possibilité de l'immortalité corporelle.

SAINT-RÉAL, *Voy.* RÉAL.

SAINT-ROMUALD, *Voyez* PIERRE n° XVII.

SAINT-SAIRE, *Voyez* BOULAINVILLIERS.

SAINT-SIMON, (Louis de Rouvroi, duc de) né à Paris le 16 juin 1675, essaya d'abord de l'art militaire, et fit ses premières armes en 1692. Ses talens étoient plus décidés pour la diplomatie, et il se tourna de ce côté. Il fut nommé, en 1721, ambassadeur en Espagne, pour faire la demande de l'Infante, future épouse de Louis XV. Le Régent qui l'aimoit et l'estimoit, le consulta sur les affaires les plus épineuses, et il s'en trouva bien, du moins lorsqu'il eut assez de force dans le caractère pour suivre ses conseils. *Saint-Simon*, naturellement porté à trouver les hommes méchans, croyant peu à la probité, et sur-tout à la probité des cours, ne se guérit pas de sa méfiance par le spectacle des bassesses, des trahisons, des jalousies dont la cour du duc d'Orléans le rendit témoin. Sans avoir le génie de *Tacite*, il lui ressembloit par le caractère ; il en possédoit sur-tout les vertus. Retiré dans ses terres, où il mourut dans un âge avancé,

il y fit beaucoup de bien. C'est dans sa solitude qu'il composa ses *Mémoires* sur le règne de Louis XIV et sur la régence. Le caractère de l'auteur s'y montre à chaque page ; il peint presque toujours en noir, mais il appuie ses portraits de faits et d'anecdotes : il n'y a pas jusqu'à *Fénélon* qu'il n'accuse d'artifice. Son penchant pour le jansénisme, et l'austérité de ses mœurs et de sa morale, égarent quelquefois son pinceau. Mais, en général, il paroît aimer la vérité, et il la dit sans crainte. Son style est fort et énergique, quoique souvent incorrect, obscur, entortillé. Il y a pourtant beaucoup à apprendre de lui, lorsqu'on veut connoître les hommes et les cours. Il n'étoit pas exempt lui-même de certains défauts qu'il reproche à quelques-uns de ses personnages. Il se montre jaloux des priviléges de la pairie et de la noblesse de sa race, jusqu'à la petitesse. Cette jalousie l'accompagna même dans sa retraite, où il vécut d'ailleurs en homme religieux et bienfaisant. Ses *Mémoires* existèrent longtemps en manuscrit. On en publia d'abord un abrégé tronqué et mutilé par les censeurs, en 1788, en 3 vol. in-8.°, auquel on ajouta, l'année d'après, un supplément un peu plus libre, en 4 vol. Enfin, en 1791, ils parurent à Strasbourg avec toute l'originalité et le piquant de l'auteur, en 13 vol. in-8.° Le titre est : *Œuvres complètes de Louis de St-Simon, duc et pair de France, chevalier des ordres du roi.* Ce recueil intéressant renferme : I. *Les Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV.* II. *Les Mémoires secrets de la régence de Philippe d'Orléans.* III. *L'Histoire des Hommes illustres des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, jusqu'à la mort de l'auteur. IV. *Des Mémoires relatifs au droit public de la France.* Cette édition est ornée de différentes pièces originales, qui servent à expliquer des choses confuses, à étendre des faits trop concis, à modifier des récits exagérés, à confirmer des anecdotes douteuses, ou à en rectifier d'autres mal présentées. Les Mémoires de *Saint-Simon* avoient besoin de ces correctifs. Son esprit ombrageux lui a fait voir trop souvent des empoisonnemens dans des morts très-naturelles, et des motifs d'ambition ou de cupidité dans des choses honnêtes. Mais ces soupçons étoient peut-être excusables dans un homme qui avoit vécu, comme nous l'avons dit, dans la cour corrompue et licencieuse du Régent. L'auteur du *Supplément* de 1789, l'avoit accompagné de différentes notes explicatives, dont plusieurs sont tirées de ce *Dictionnaire historique*, qu'il a l'honnêteté de citer : exemple peu imité depuis par divers compilateurs, qui, en le dépouillant, ont donné leurs larcins comme leur propre ouvrage.

SAINT-SORLIN, *Voyez* MARÊTS, n° II.

SAINT-URBAIN, (Ferdinand II) nommé aussi simplement *Urbano*, se distingua par son goût et sa correction dans le dessin. C'est le graveur moderne le plus célèbre pour les coins de médailles. Plusieurs papes employèrent ses talens. Il mourut à Rome, riche et honoré, en 1720, après avoir recueilli une suite nombreuse d'estampes et de dessins estimés.

SAINT-VALLIER, *Voyez* POITIERS (Diane de)........ et COCHET.

SAINT-VAST, (Olivier de) jurisconsulte, né à Alençon le 30 décembre 1724, et mort depuis peu, à 80 ans, a publié un *Commentaire* sur les coutumes du Maine et d'Anjou, 4 vol. in-12.

SAINT-VERAN, *Voy.* MONTCALM.

SAINT-VINCENT, (Jean-François Fauris de) président au ci-devant parlement de Provence, né à Aix en 1718, mort dans la même ville le 22 octobre 1798, en philosophe chrétien, étoit un magistrat grave, sérieux, uniquement occupé de ses devoirs. Le peuple respecta sa vertu, même dans les troubles de la révolution. Associé de l'académie des inscriptions en 1785, il mérita cet honneur par deux savans Mémoires sur les monnoies de la Provence et les antiques monumens des Marseillois. On a de lui, en manuscrit, d'autres Mémoires sur l'état du commerce, des sciences et des arts en Provence, pendant les 13e, 14e et 15e siècles. Il a laissé un fils, héritier de son savoir et de ses vertus. Le père étoit ami de *Vauvenargues*, de *Mazaugues*, de tous les littérateurs Provençaux, et le protecteur éclairé de quelques-uns.

SAINT-YON, (N**) jurisconsulte de Paris, a publié en 1610. le *Recueil* des édits et ordonnances sur les eaux et forêts.

SAINT-YVES, (Charles) habile oculiste, né en 1667 à la Viette près Rocroi, entra dans la maison de Saint-Lazare à Paris, en 1686, et s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligèrent de quitter cette maison : il se retira chez son frère, et eut bientôt une foule de malades. C'étoit un grand abatteur de cataractes, mais zélé partisan des anciens : dans le seul printemps de 1708, il en abattit 571. Ne pouvant suffire à traiter tous les malades, il choisit un jeune homme, *Etienne Léofroi*, pour le seconder et le suppléer dans ses opérations. L'adresse et la bonne conduite de cet élève gagnèrent son cœur : il lui permit de porter son nom, le maria avec sa gouvernante, et le fit son légataire universel. Son *Traité des Maladies des Yeux*, 1722, in-4.°, Amsterdam, 1736, in-8.°, est très-estimé. *Saint-Yves* mourut en 1736. C'étoit un homme simple, d'un caractère droit, et capable de sensibilité. Le Traité de *Saint-Yves* fut attaqué par *Mauchard*, qui fit paroître dans le *Mercure* une *Lettre* critique de cet ouvrage, et une *Apologie* de sa critique.

SAINTE - ALBINE, *Voyez* IV, REMOND.

SAINTE - ALDEGONDE, *Voy.* MARNIX.

SAINTE-BEUVE, (Jacques de) naquit à Paris en 1613. Après avoir fait ses études et achevé sa théologie, il soutint une expectative avec tant de succès, qu'en considération de cet exercice, la faculté lui accorda la dispense d'âge pour être bachelier. Il fit sa licence avec éclat, et fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris, en 1638. Quelque temps après il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne; place qu'il perdit pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre *Arnauld*. On lui défendit de prêcher en 1656, sous prétexte de jansénisme ; mais en 1670. l'assemblée du Clergé lui assigna 1000

livres de pension annuelle. Il vécut depuis dans la retraite au milieu de Paris, continuellement appliqué à la lecture et à la prière, ou occupé à répondre aux consultations qui lui étoient faites de toutes parts sur les cas de conscience, de morale ou de discipline. Il étoit consulté par des évêques, des chapitres, des curés, des religieux, des princes, des magistrats. Son frère *Jérôme*, appelé le Prieur de SAINTE-BEUVE, recueillit après sa mort (arrivée le 15 décembre 1677, à 64 ans) ses *Décisions*, en trois volumes in-4.° et in-8.° Cette collection précieuse décèle beaucoup de sagesse, de savoir, de jugement et de droiture. Tout y est fondé sur l'Ecriture, la Tradition et les Pères. On a encore de lui deux *Traités* en latin, l'un de la *Confirmation*, et l'autre de l'*Extrême-Onction*, qu'il fit imprimer en 1686, in-4.°

SAINTE-CROIX. *Voy*. BRINVILLIERS... *et* BASSANO au *Supplément*.

SAINTE-FOI, *Voyez* III. JÉROME.

SAINTE-MARIE, (Hugues de) *Voy*. VII. HUGUES.

I. SAINTE-MARTHE (Gaucher de) trésorier de France dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de *Scévole de Sainte-Marthe*, naquit en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite. Il exerça des emplois considérables, sous les règnes de *Henri III* et de *Henri IV*; qui l'honorèrent de leur estime; et fut intendant des finances dans l'armée de Bretagne, sous le duc de *Montpensier*. Il se signala par sa fidélité et son courage aux Etats de Blois, en 1588, où *Henri III* l'avoit appelé. Ce prince l'envoya ensuite en Poitou, pour y désarmer la Ligue et le Calvinisme par son éloquence, et il eut le bonheur de réussir. Aussi fidelle à *Henri IV* qu'à *Henri III*, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit ensuite les intérêts dans l'assemblée des notables tenue à Rouen. Après avoir passé sa vie dans les peines des emplois publics et dans les épines des guerres civiles, il alla mourir tranquillement à Loudun, le 29 mars 1623, à 87 ans, honoré du titre de *Père de la Patrie*. Le fameux *Grandier* prononça son Oraison funèbre, et le Parnasse françois et latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de lui: I. des Eloges intitulés: *Gallorum doctrinâ illustrium, qui suâ Patrumque memoriâ floruere, Elogia*, Isenaci, 1622, in-8.° *Colletet* les traduisit assez platement en françois, 1644, in-4.° II. Un grand nombre de *Poésies Latines*; trois livres de la *Pædotrophie*, ou *de la manière de nourrir et d'élever les enfans à la mammelle*; deux livres de *Poésies lyriques*; deux de *Sylves*; un d'*Elégies*; deux d'*Epigrammes*; des *Poésies sacrées*. III. Plusieurs *Pièces de vers françois*, qui sont fort au-dessous des latines. Celles-ci eurent tous les suffrages; l'enthousiasme alla même si loin, qu'on osa dire qu'il avoit imité la majesté de *Virgile* dans sa *Pædotrophie*; la douceur de *Tibulle* et d'*Ovide*, dans ses *Elégies*; la gravité de Stace, dans ses *Sylves*; les pointes et le sel de *Martial*, dans ses *Epigrammes*; et dans ses *Odes*, le génie d'*Horace*, et même celui de *Pindare*. Mais ces éloges sont outrés. Tout ce qu'on peut dire, c'est

que l'auteur, sans avoir l'imagination de *Virgile*, avoit quelque chose de la pureté et de l'élégance de son style. Ses Œuvres furent recueillies en 1632 et 1633, in-4.° Son Poëme latin de la *Pædotrophie*, fut imprimé séparément avec la *Traduction* françoise qu'en a donnée son petit-fils, *Abel de* SAINTE MARTHE, 1698, in-8.° Ce dernier étoit garde de la bibliothèque du roi, et est mort en 1706.

II. SAINTE-MARTHE, (Abel de) fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller d'état, et garde de la bibliothèque de Fontainebleau, mort en 1652, à 82 ans, avoit un génie facile et heureux pour la poésie latine; il est cependant inférieur à son père. Ses poésies sont le *Laurier*, la *Loi Salique*, des *Elégies*, des *Odes*, des *Epigrammes*, des *Poésies sacrées*, des *Hymnes*: elles ont été imprimées in-4.° avec celles de son père. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages moins connus que ses vers. Il laissa un fils nommé *Abel* comme lui. [*Voy.* la fin de l'article précédent.]

III. SAINTE-MARTHE, (Gaucher de, plus connu sous le nom de SCÉVOLE; et Louis de) frères jumeaux, fils de *Gaucher de Sainte-Marthe*, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressembloient parfaitement de corps et d'esprit; leur union fut un modèle pour les parens et pour les amis. Ils furent l'un et l'autre historiographes de France, et travaillèrent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms très-célèbres. *Gaucher*, chevalier, seigneur de Meré-sur-Indre, mourut à Paris le 7 septembre 1650, à 79 ans; et *Louis*, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut le 29 avril 1656, à 85 ans. On leur fit une Epitaphe commune, dans laquelle on dit:

In geminis unum, geminos agnovit in uno,
Ambos qui potuit doctus adire senes.

On a de ces deux illustres jumeaux: I. *L'Histoire généalogique de la Maison de France*, 1647, en 2 vol. in-fol. II. *Gallia Christiana*, publiée par les fils de *Scévole de Sainte-Marthe*, en 1666, en 4 vol. in-fol. III. *L'Histoire généalogique de la Maison de Beauvau*, in-folio, etc. Ils avoient été mariés l'un et l'autre; mais *Louis* se sépara de sa femme, qui devint supérieure des religieuses de Notre-Dame de Poitiers, tandis que son époux entroit dans les ordres sacrés.

IV. SAINTE-MARTHE, (Claude de) fils de *François de Sainte-Marthe*, avocat au parlement de Paris, et petit-fils de *Scévole de Sainte-Marthe* dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris en 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier au soulagement et à l'instruction des pauvres et des affligés. Il fut pendant long-temps directeur des religieuses de Port-Royal, emploi qu'il exerça avec beaucoup de zèle; mais la cour l'ayant arraché à cette sollitude, il se retira à Courbeville en 1679, et y mourut le 11 octobre 1690, à 71 ans. On a de lui: I. Une *Lettre* à l'archevêque de Paris, *Péréfixe*, au sujet du Formulaire. II. *Traités de Piété*, en 2 vol. in-12. III. Un *Recueil de lettres*, en 2 vol. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit et son caractère. IV. Un

Mémoire fort édifiant sur l'utilité des Petites-Ecoles.

V. SAINTE-MARTHE, (Denis de) fils de *François de Sainte-Marthe*, seigneur de Chandoiseau, et général des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il étoit entré en 1667, naquit à Paris en 1650, et y mourut le 30 mars 1725, à 75 ans. Il fit honneur à son corps par sa douceur, sa modestie, et par le talent de le gouverner avec sagesse. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la Confession auriculaire*, à Paris, 1685, in-8.°, contre le ministre *Daillé*, où il a rassemblé tous les passages des anciens qui y ont rapport, ainsi que les faits remarquables qui la prouvent. II. *Réponse aux plaintes des Protestans*, etc. III. *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange*, dédiés au roi *Jacques II*, et qui n'ont rien d'intéressant. IV. Quatre *Lettres* à l'abbé *de Rancé*, où il y a de l'esprit, mais trop de vivacité. L'abbé de la Trappe y est peu ménagé. Il eut le crédit de faire déposer l'auteur, qui étoit alors prieur de Saint-Julien de Tours ; ou du moins sa déposition fut accordée à la prière des personnes puissantes attachées au réformateur de la Trappe. Les lettres du Père *de Sainte-Marthe* roulent sur les études monastiques, et sur quelques points de la Règle de saint Benoît. V. La *Vie de Cassiodore*, in-12, 1705. VI. L'*Histoire de saint Grégoire le Grand*, 1697, in-4.° Ces deux ouvrages sont savans et curieux. VII. Une *Edition* des Œuvres de *saint Grégoire*, 1705, 4 vol. in-fol. Il avoit entrepris, à la prière de l'assemblée du Clergé de 1710, une nouvelle édition du *Gallia Christiana*, in-fol., et il en fit paroître trois volumes avant sa mort. Il y en a douze à présent.

VI. SAINTE-MARTHE, (Abel-Louis de) général des Pères de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, et mourut l'année suivante, à 77 ans, à Saint-Paul-au-Bois près de Soissons. Il laissa divers ouvrages manuscrits de théologie et de littérature. Il étoit fils de *Scévole de Sainte-Marthe*, mort en 1650. Son frère aîné, *Pierre Scévole de* SAINTE-MARTHE, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller et de maître-d'hôtel. On a de lui : I. Un livre peu exact, intitulé : L'*Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12. II. Un *Traité historique des Armes de France*, in-12, dans lequel on trouve des recherches. III. L'*Histoire de la Maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE, (Charles de) duc de *Montausier*, *Voyez* MONTAUSIER.

SAINTE-MESME, (le marquis de) *Voy*. IV. HOSPITAL.

SAINTE-PALAYE, (Jean-Baptiste de la Curne de) de l'académie Françoise et de celle des Inscriptions, naquit à Auxerre en 1697. Il se dévoua de bonne heure à des recherches savantes sur notre langue et sur nos antiquités. Il fut secondé, dans ce pénible travail, par M. *de la Curne* son frère. Ils étoient nés jumeaux. Leur tendresse commença dès l'enfance, et ne finit qu'à la mort. Une même demeure, un même appartement, les mêmes sociétés les réunirent constamment. M. *de la Curne*

mourut le premier, et M. *de Sainte-Palaye* ne cessa de pleurer un frère qui veilloit tendrement sur sa personne, sur ses besoins, sur sa santé, qui le débarrassoit de tous les soins domestiques, et qui étoit le dépositaire de tous ses sentimens, de toutes ses pensées, detous ses plaisirs, de toutes ses peines. Celles-ci furent toujours en petit nombre. En voyant *Sainte-Palaye*, on appercevoit dans ses traits et dans la serénité de son visage, un calme intérieur, une tranquille égalité d'ame, qui intéressoit tous les cœurs. Ce vertueux et savant académicien mourut le 1 mai 1781, à 84 ans. A 80 ans, il fit de très-jolis vers adressés à madame de *Gléon* qui lui avoit brodé une veste. *La Harpe* les rapporte dans le tome I de sa correspondance. On a de lui : I. *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, 1781, 3 vol. in-12. Les mœurs et les usages des anciens chevaliers sont peints, dans ce livre, avec autant de vérité que d'intérêt. L'institution politique et militaire de la chevalerie fut formée dans des siècles de brigandage, de confusion et d'anarchie. « C'est dans ces temps orageux que des nobles oisifs et guerriers, dit *Thomas*, s'associèrent pour réprimer les brigands, et pour faire ce que la force publique ne faisoit pas ou faisoit mal. » Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrasins en Orient, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne ; d'assurer la vie et les propriétés des voyageurs en France, et sur-tout de défendre l'honneur et les droits du sexe le plus foible, contre le sexe impérieux qui souvent l'outrage et l'opprime. Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêla à cette institution héroïque. Chaque chevalier, en se dévouant aux périls, se soumit aux lois d'une souveraine de son cœur. C'étoit pour elle qu'il attaquoit, qu'il défendoit, qu'il forçoit des châteaux et des villes ; c'étoit pour l'honorer qu'il versoit son sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers armés des rubans et des chiffres de leurs maitresses, combattoient en champ clos, pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se méloit au courage ; l'amour étoit inséparable de l'honneur ; les femmes, fières de leur empire, et le tenant des mains de la vertu, s'honoroient des grandes actions de leurs amans, et partageoient les passions nobles qu'elles inspiroient. II. C'est sur les Mémoires de M. *de Sainte-Palaye*, que *Millot* a rédigé l'*Histoire des Troubadours*, en 3 vol. in-12. III. Il avoit fait le projet d'un *Glossaire François Universel*, bien plus étendu que celui de *Ducange*, en 40 vol. in-folio ; et il a laissé en manuscrit deux ouvrages intéressans : L'un est une *Histoire des variations successives de notre langue ;* l'autre, un *Dictionnaire de nos Antiquités françoises*. Un bel esprit a dit, que « c'est un travail aussi ingrat que » bizarre, de rechercher des cailloux dans de vieilles masures, » quand on a des palais modernes : » on pourroit lui répondre, qu'il est agréable pour un philosophe de voir comment nous sommes parvenus à changer ces vieilles masures en palais.

SAINTES, (Claude de) *Voy.* SAINCTES.

SAINTONGE, (Louise-Geneviève *Gillot* de) *Voyez* GILLOT n° IV.

SAINTRAILLES, (Jean-Poton de) grand sénéchal du Limousin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous *Charles VI* et *Charles VII*. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1429, à la bataille de Patay; et le comte *d'Arondel* à celle de Gerberoy, en 1435. Il travailla avec ardeur dans toutes les expéditions qui affranchirent la Normandie et la Guienne du joug des Anglois. Il eut en 1454 le bâton de maréchal de France, qui lui fut ôté en 1461 par *Louis XI*, l'ennemi des meilleurs serviteurs de son père. Il mourut deux mois après au château Trompette, dont il avoit le gouvernement. Son courage étoit comme son caractère, franc, noble et décidé.

SAISSET, (Bernard) premier évêque de Pamiers, fut envoyé par *Boniface VIII* auprès de *Philippe-le-Bel*, qui, ayant eu à se plaindre de sa hauteur et de ses intrigues, le fit emprisonner en 1300. Cette correction le rendit plus sage. Il retourna dans son diocèse, et mourut en 1314.

SAKVILLE, *Voyez* DORSET.

SALADIN, *ou* SALAHEDDIN, sultan d'Egypte et de Syrie, étoit Curde d'origine. Il alla avec son frère au service de *Noradin*, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ils se signalèrent tellement par leur valeur, qu'*Adad*, calife des Fatimites en Egypte, ayant demandé du secours à *Noradin*, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyoit en Egypte, de plus habiles généraux que ces deux capitaines Curdes. *Saladin* obtint, en arrivant, les charges de visir et de général de ses armées. *Adad* étant mort quelque temps après, il se fit déclarer souverain de l'Egypte; et *Noradin* ne lui ayant pas long-temps survécu, il se déclara tuteur de son fils. Le commencement de son règne fut marqué par des établissemens utiles. Il réprima la rapacité des Juifs et des Chrétiens employés dans les fermes des revenus publics et dans les fonctions de notaires. Après avoir donné des lois sages, il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, et marcha vers Jérusalem qu'il vouloit enlever aux Chrétiens. *Renaud de Châtillon* avoit traité avec le dernier mépris les ambassadeurs que le prince Musulman lui avoit envoyés pour redemander quelques prisonniers. *Saladin* jura de venger cette injure, et livra bataille aux Chrétiens, en 1187, auprès de Tibériade, avec une armée de plus de 50,000 hommes. Il eut la gloire de vaincre, et de faire plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels étoit *Gui de Lusignan*, roi de Jérusalem. Le monarque captif, qui ne s'attendoit qu'à la mort, fut étonné d'être traité par *Saladin*, comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les généraux les plus humains. Le vainqueur lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige. Le roi, après avoir bu, voulut donner sa coupe à *Renaud de Châtillon*; mais *Saladin* avoit juré de le punir, et montrant qu'il savoit se venger comme pardonner, il lui abattit la tête d'un coup de sabre. *Saladin* marcha quelques jours après vers Jérusalem, qui se rendit par capitulation, le 2 octobre de la même année. Sa générosité y éclata de diverses manières; il

permit à la femme de *Lusignan* de se retirer où elle voudroit. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs pères, qui étoient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. *Saladin* fit laver avec de l'eau-rose, par les mains mêmes des Chrétiens, la mosquée qui avoit été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique, à laquelle *Noradin*, soudan d'Alep, avoit travaillé lui-même, et fit graver sur la porte ces paroles : *Le roi* SALADIN, *serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains.* Il établit des écoles musulmanes. Malgré son attachement à sa religion, il rendit aux Chrétiens Orientaux l'Eglise du *Saint-Sépulcre;* mais il voulut en même temps que les pélerins y vinssent sans armes, et qu'ils payassent certains droits. Il déchargea plusieurs milliers de pauvres de la taxe portée par la capitulation, fournit de ses trésors aux besoins des malades, et paya à ses troupes la rançon de tous les soldats chrétiens. Cependant le bruit de ses victoires avoit répandu l'épouvante en Europe. Le pape *Clément III* remua la France, l'Angleterre, l'Allemagne pour armer contre lui. Les Chrétiens qui s'étoient retirés à Tyr, ayant reçu de grands secours, allèrent assiéger la ville de Saint-Jean-d'Acre, battirent les Musulmans, et s'emparèrent de cette ville, de Césarée et de Jafa, à la vue de *Saladin*, en 1191. Ils se disposoient à mettre le siége devant Jérusalem, mais la dissention s'étant mise entre eux, *Richard*, roi d'Angleterre, fut contraint de conclure une trève de 3 ans et 3 mois avec le sultan, en 1192, par laquelle *Saladin* laissa jouir les Chrétiens des côtes de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas long-temps à ce traité, étant mort un an après, en 1193, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, et environ 19 en Syrie. Il laissa 17 fils qui partagèrent entre eux ses états. Ce prince étoit encore plus estimable par son humanité et par sa probité, que par sa bravoure. Il tenoit lui-même son divan tous les jeudis, assisté de ses cadis, soit à la ville, soit à l'armée. Les autres jours de la semaine, il recevoit les placets, les mémoires, les requêtes, et jugeoit les affaires pressées. Toutes les personnes, sans distinction de rang, d'âge, de pays, de religion, trouvoient un libre accès auprès de lui. Son neveu, *Teki-Eddin*, ayant été cité en jugement par un particulier, il le força de comparoître. Un certain *Omar*, marchand d'Acklilat, ville indépendante de *Saladin*, eut même la hardiesse de présenter une requête contre ce monarque devant le cadi de Jérusalem, à l'occasion d'un esclave dont il réclamoit la succession que le sultan avoit recueillie. Le juge étonné, avertit *Saladin* des prétentions de cet homme, et lui demanda ce qu'on devoit faire ? *Ce qui est juste*, répondit le sultan. Il comparut au jour nommé, défendit lui-même sa cause, la gagna ; et loin de punir la témérité de ce

marchand, il lui fit donner une grosse somme d'argent, le récompensant d'avoir eu assez bonne opinion de son intégrité, pour oser réclamer sa justice dans son propre tribunal, et sans craindre qu'elle y fût violée. Ses sujets connoissoient sa bonté; ils ne craignoient pas de l'importuner, à toutes les heures, de leurs querelles particulières. Un jour ce prince, après avoir travaillé tout le matin avec ses émirs et son ministre, s'étoit écarté de la foule pour prendre quelque repos. Un esclave vint dans cet instant lui demander audience: *Saladin* lui dit de revenir le lendemain. *Mon affaire*, répondit l'esclave, *ne souffre aucun délai;* et il lui jeta son mémoire presque sur le visage. Le sultan ramassa ce papier sans s'émouvoir, le lut, trouva la demande équitable, et accorda ce qu'on sollicitoit.... Une autre fois, tandis qu'il délibéroit avec ses généraux sur les opérations de la guerre, une femme lui présenta un placet. *Saladin* lui fit dire d'attendre. *Et pourquoi*, s'écria-t-elle, *êtes-vous notre roi, si vous ne voulez pas être notre juge?* — *Elle a raison*, répondit le sultan; il quitta l'assemblée, s'approcha de cette femme, écouta ses plaintes, et la renvoya satisfaite.... La modération de ce prince a fourni à l'histoire un de ces petits faits que *Plutarque* n'auroit pas négligé de recueillir. Deux Mamelucks se disputant à quelques pas de lui, l'un d'eux jeta sa pantoufle contre l'autre. Celui-ci ayant esquivé le coup, la pantoufle alla frapper le sultan. Mais ce prince, feignant de ne s'en être pas apperçu, se tourna d'un autre côté, comme pour parler à un de ses généraux, afin de n'être pas forcé de punir l'auteur de cette action... Dans le temps que le sultan étoit le plus irrité contre les Francs, à cause de la cruauté de *Richard*, roi d'Angleterre, et qu'il faisoit trancher la tête à tous ceux qu'on prenoit dans les combats; on traîna dans sa tente un officier chrétien, saisi d'une frayeur mortelle. *Saladin* lui ayant demandé le motif de sa peur: *Je tremblois*, lui dit l'officier, *en approchant de votre personne; mais j'ai cessé de craindre en vous voyant. Un prince dont l'aspect n'annonce que de la bonté et de la clémence, ne peut avoir la cruauté de me condamner à la mort.* Le sultan sourit, et lui donna la vie et la liberté. Ce prince judicieux avoit une idée juste des grandeurs humaines: il voulut qu'on portât dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevoit devant sa porte, le drap qui devoit l'ensevelir. Celui qui tenoit cet étendard de la mort, crioit à haute voix: *Voilà tout ce que* SALADIN, *vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* Un de nos poëtes a traduit ainsi cette espèce d'épitaphe:

J'ai joint plusieurs états au sceptre que je porte;
J'ai terrassé vingt rois: mais dans le monument,
De tant de biens conquis aujourd'hui, je n'emporte
Que ce drap seulement.

On dit qu'il laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans, Juifs et Chrétiens: voulant donner à entendre par cette disposition, que tous les hommes sont frères, et que pour les se-

courir il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent.... M. *Marin*, écrivain aussi connu par la douceur de ses mœurs, que par l'étendue de ses lumières et l'élégance de sa plume, a donné en 1758, en 2 vol. in-12, une *Histoire* de ce grand homme, pleine de recherches intéressantes, bien faite et bien écrite. Il y fait valoir la vertu généreuse de *Saladin*; mais pour être parfaitement impartiaux, nous avouerons qu'elle se démentit une fois cruellement. Quelques centaines de chevaliers ayant été pris au siége de Tibériade, il leur donna le choix de l'abjuration de leur foi ou de la mort; et sur leur refus il les fit tous massacrer.

SALAMIEL, fils de *Surisaddaï*, prince de la tribu de *Siméon*, sortit d'Egypte à la tête de 59300 hommes portant les armes, et fit son offrande au tabernacle, en son rang, comme chef de sa tribu.

SALARIO del Gorbo, (André) peintre de Milan, fut élève de *Léonard de Vinci*. On a de lui plusieurs tableaux qui sont très-gracieux. Il vivoit au milieu du XVIe siècle.

SALAS, *Voy.* Barbadillo.

SALATHIEL, fils de *Jéchonias* et père de *Zorobabel*, prince des Juifs, qui, après la captivité de Babylone, présida au rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. *Salathiel* mourut à Babylone.

SALAZARD, (Ferdinand) jésuite Espagnol, est connu en France par un *Traité de la fréquente Communion*, qui a été traduit par un dominicain.

SALCEDE, (Nicolas) accusé d'avoir voulu assassiner le duc d'Alençon, à l'instigation du duc de Parme, fut écartelé à Paris le 26 octobre 1782. Son père avoit été massacré à la Saint-Barthelemi, quoique bon catholique; mais il étoit ennemi déclaré des Guises.

SALDEN, (Guillaume) né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, et enfin dans celle de la Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont: I. *Otia Theologica*, in-4.° Ce sont des *Dissertations* sur différens sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. II. *Concionator sacer*, in-12. III. *De libris, variorumque eorum usu et abusu*, Amsterdam, 1688, in-12. *Cailleau*, dans son Dictionnaire bibliographique, tome 3, a donné une notice très-détaillée de cet ouvrage, qui mériteroit d'être plus connu. *Salden* avoit du jugement et du savoir.

SALE, *Voyez* Salle.

SALE, (George) étoit un des principaux membres de la Société qui a entrepris de nous donner une *Histoire Universelle*, dont il y a déjà une grande partie d'imprimée. Il mourut à Londres le 14 novembre 1736, regardé comme un savant du premier ordre. On a de lui une excellente *Traduction* angloise de l'*Alcoran*, imprimée à Londres en 1734, in-4.° Il a mis à la tête de cette version, une Introduction curieuse, qui a été traduite en françois, in-8.°: on l'a insérée aussi dans l'édition de l'*Alcoran*, en françois, Amsterdam, 1770, 2 vol.

in-12. On y trouve encore des notes, dont plusieurs n'ont pas paru justes à tout le monde. « Je suis fâché, (dit M. *Porter*, l'homme du monde le mieux instruit de la religion Musulmane) d'être obligé de dire » que souvent il montre trop d'em- » pressement à faire l'apologie du » Koran, et qu'il cherche plutôt » à pallier les extravagances sans » nombre qu'il y rencontre, qu'à » les exposer dans leur véritable » point de vue. Il résulte du moins » un avantage de cette partialité : » c'est qu'on peut être assuré qu'il » n'a pas ajouté une seule absur- » dité à celles qui y sont réel- » lement, et qu'il n'a point char- » gé le ridicule qu'elles ont dans » l'original. Quelques faiseurs » d'esprit hétérodoxes, pour se » donner un air de singularité, » si ce n'est aux dépens de l'hon- » nêteté, au moins aux dépens » du sens commun, ne se sont » point fait scrupule de se dé- » clarer les admirateurs du Koran, » d'en exalter les dogmes, et même » d'oser les mettre en parallèle » avec ceux qu'enseignent nos » livres sacrés. » (*Observ. sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs*, Neuchâtel, tome 2, 1770, page 22 et suiv.) Le caractère des écrits de *Sale*, est celui de la société dont il étoit membre ; beaucoup d'érudition, mais peu de goût, peu d'élégance, peu de précision. Voyez *Mahomet* n° I.

SALÉ, fils d'*Arphaxad*, et père d'*Heber* ; ou, selon les Septante et *S. Luc* qui les a suivis, fils de *Caïnam*, et petit-fils d'*Arphaxad*, mourut âgé de 433 ans, en 1878 avant *Jesus-Christ*.

SALEL, (Hugues) de Casals dans le Querci, s'acquit l'estime du roi *François I*, qui le fit son valet-de-chambre, et lui donna l'abbaye de Saint-Cheron, près de Chartres, avec une pension. *Salel* fit par ordre de ce prince, une *Traduction* en vers françois, des XII premiers livres de l'*Iliade* d'*Homère*, 1574, in-8.°, et mourut à S. Cheron, en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un recueil de *Poésies*, qui ont été beaucoup plus louées par ses contemporains qu'elles ne le méritent. Son style est embarrassé, louche et traînant. On peut le mettre au rang des poëtes qui doivent être rongés des vers dans les bibliothèques.

SALERNE, (François) médecin d'Orléans, s'appliqua particulièrement à l'*Histoire naturelle*, et travailla avec *Arnault* de Nobleville à la continuation du traité de la *Matiere médicale* de *Geoffroy*. Ils donnèrent le *Règne Animal*, et ensuite l'*Histoire naturelle des Animaux*. La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage. On a encore de *Salerne* : I. Une traduction du *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'Histoire naturelle des Oiseaux*, ou *Traduction du* Synopsis avium *de Ray*, *augmenté de Recherches critiques*, *et d'Observations curieuses sur les Oiseaux de nos climats*, Paris, 1767, in-4.° II. *Le Manuel des Dames de charité*, in-12. Ce médecin mourut en 1760.

SALES, *Voyez* FRANÇOIS, n° XII.

SALIAN ou SALLIAN, (Jacques) jésuite d'Avignon, ensei-

gna avec beaucoup de réputation. Il devint recteur du collége de Besançon, et mourut à Paris en 1640, dans un âge avancé, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, et des *Annales de l'Ancien Testament*, Paris, 1625, 6 volumes in-folio, en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition. C'étoit un homme très-estimable et très-estimé.

SALIER, *Voyez* SALLIER.

SALIER, (Jacques) religieux Minime, professeur en théologie, provincial et définiteur, mourut à Dijon le 10 août 1707, âgé de 92 ans. La théologie scolastique étoit son talent principal. Nous avons de cet auteur : I. *Historia Scholastica de Speciebus Eucharisticis*, in-4.°, 3 volumes, Lyon, 1687, et Dijon, 1692 et 1704. II. *Cacocephalus*, sive *de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12. III. Des *Pensées sur l'Ame raisonnable*, in-8.° Il y a dans tous ses écrits du savoir et de la métaphysique.

SALIEZ, *Voyez* SALVAN.

SALIGNAC, — FÉNÉLON.

SALINAS *ou* SALINES, (François de) natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de dix ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il mourut en 1590, après avoir reçu des marques d'estime de plusieurs grands seigneurs. Il compta aussi parmi ses protecteurs le pape *Paul IV*, et le duc *d'Albe*, qui lui fit donner un bénéfice. On a de lui : I. Un excellent *Traité de Musique*, en latin, Salamanque, 1592, in-folio. II. Une Traduction en vers espagnols, de quelques *Epigrammes* de *Martial*.

SALINATOR, *Voy.* LIVIUS SALINATOR.

SALINGUERRA, chef de la faction des *Gibelins*, s'empara de la principauté de Ferrare, l'an 1195, et devint si puissant, qu'il méprisa l'autorité du légat du pape, et du marquis *Azzon d'Est*, et qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étoient de leur parti. Le marquis d'*Est*, voulant s'en venger, leva une armée et assiégea Ferrare. *Salinguerra* parla de faire la paix, et le laissa entrer dans la ville; mais le marquis *d'Est* s'étant montré un peu trop difficile à accepter les conditions de la paix, en fut honteusement chassé, avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Cependant il y entra depuis, et *Salinguerra* chassé à son tour, mourut prisonnier à Venise, l'an 1240, âgé de 80 ans.

SALIS, (Ulysse de) capitaine, de l'illustre maison des barons *de Salis*, dans le pays des Grisons, né en 1594, se signala d'abord au service des Vénitiens. Il porta les armes pour sa patrie dans les troubles de la Valteline; puis pour la France, en qualité de colonel. Son régiment ayant été réformé, il leva une compagnie entière au régiment des Gardes-Suisses, et l'amena au service de *Louis XIII*, pendant le siége de la Rochelle. *Salis* acquit beaucoup de gloire à ce siége, et en 1629, à l'attaque du Pas-de-Suze. Il leva un nouveau régiment Grison en 1631, pour le secours de sa patrie, que les Autrichiens vouloient subjuguer. Il servit à la tête de ce corps avec la plus grande distinction, en 1635, sous le duc *de Rohan*. Eta-

bli, par ce général, gouverneur de toute la Chiavenne, il refusa les offres avantageuses du comte *de Serbellonne*, général des Espagnols, et remporta, le 4 avril 1635, une victoire complète sur ces derniers, au Mont-Francesca. *Salis* fut le dernier des Grisons qui ne voulurent point souscrire au traité par lequel les Ligues Grises se réconcilioient avec les deux branches de la maison *d'Autriche*. Il continua de servir la France, fut nommé en 1641 maréchal-de-camp, se signala, cette même année, au siége de Coni, dont il devint gouverneur, et prit, le 29 octobre suivant, le château de Demon. Il mourut dans le pays des Grisons en 1674, à 79 ans. Il y avoit quelque temps que sa mauvaise santé et le goût de la retraite l'avoient forcé de quitter le métier bruyant et périlleux de la guerre.

SALISBURY, *Voyez* SARISBERY, *et* EDOUARD III.

I. SALLE, (Antoine de la) écrivain François, voyagea en Italie, où il contracta le goût des nouvelles romanesques. Il s'attacha à *René d'Anjou*, roi de Sicile et duc de Lorraine, dont il devint secrétaire. Les lettres, qu'il avoit cultivées de bonne heure, furent pour lui un amusement plutôt qu'une occupation. Entraîné par le goût qui régnoit alors, il composa, en 1459, un Roman intitulé : *Histoire plaisante et chronique du Petit-Jehan de Saintré et de la jeune Dame des Belles-Cousines;* imprimée en 1517, in-fol., et 1724, 3 volumes in-12. Quelques esprits bizarres ont prétendu trouver dans ce roman, des vérités et des allusions historiques. Autrefois il se vendoit très-cher; mais aujourd'hui que la saine critique a pris le dessus, cet ouvrage n'est plus regardé que comme un roman ignoré, qui n'offre que la grossière ingénuité des temps passés. On a encore de lui *la Sallade*, Paris, 1527, in-fol.

II. SALLE, (Simon-Philibert de l'Etang de la) conseiller au présidial de Rheims, et ancien député de cette ville à Paris, mourut dans cette capitale, le 20 mars 1765. Nous devons à cet homme estimable deux ouvrages qui ont eu du cours: I. *Les Prairies artificielles*, petit vol. in-8.°, qui a été réimprimé deux fois. II. *Manuel d'Agriculture pour le laboureur, le propriétaire et le gouvernement*, in-8.°; ouvrage dicté par l'amour du bien public, et par une expérience constante de 30 années.

III. SALLE, *Voy.* SALE.

IV. SALLE, (Jean-Baptiste de la) fils d'un conseiller au présidial de Rheims, naquit le 30 avril 1651. Il se distingua dès son enfance par sa sagesse et sa piété. Après avoir commencé ses études dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat à l'âge de 17 ans, il fut admis à la prêtrise en 1678, et prit le grade de docteur en théologie, à Paris, en 1681. De retour à Rheims, il fut chargé de l'établissement des maîtresses d'école, et s'en acquitta avec un zèle éclairé. En 1679, il avoit commencé à établir, pour les garçons, des écoles gratuites, où l'on enseigne les principes de la religion et des lettres. Il en logea d'abord les maîtres chez lui, leur acheta ensuite une maison, vécut avec eux, les dirigea dans l'administration des écoles, et leur donna de sages réglemens. Plusieurs villes voulurent se procurer ces nouveaux institu-

teurs. Il établit un noviciat d'abord à Rheims, de là à Paris, et enfin à Rouen, où il acquit la maison de Saint-Yon, dans le faubourg Saint-Sever. En 1683, craignant que ses occupations ne lui permissent pas de remplir ses obligations avec assez d'exactitude, il résigna son canonicat à un prêtre, que sa piété seule lui fit choisir. En 1684, il distribua son patrimoine aux pauvres. Livré tout entier au soin de former et de diriger sa congrégation naissante, il la vit s'accroître et s'étendre avec rapidité. En 1717 il força ses disciples d'accepter sa démission de la supériorité, se fit nommer un successeur, et ne s'occupa plus que des pensées de l'éternité. Ce saint prêtre mourut le vendredi-saint 1719, à Saint-Yon lès-Rouen. Il a laissé, pour l'usage des écoles, plusieurs ouvrages remplis d'onction et de piété. Ses disciples, réunis sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes*, ont obtenu des lettres-patentes pour leur maison de Saint-Yon en 1724, et *Benoît XIII* a approuvé leur institut. De nouvelles lettres-patentes, données en 1778, leur accordent dans tout le royaume les prérogatives et priviléges dont jouissent les autres corps religieux.

SALLÉ, (Jacques Antoine) avocat au parlement de Paris, sa patrie, né le 4 juin 1712, mort d'hydropisie le 14 octobre 1778, a publié : I. *L'Esprit des Ordonnances de Louis XV*, in-4°, 1759. II. *L'Esprit des Ordonnances de Louis XIV*, 1758, 2 vol. in-4.° La clarté, la lumière et le savoir règnent dans ces deux excellens commentaires de nos lois. Le premier n'a pour objet que celles qui ont été rédigées par le chancelier *d'Aguesseau*. III. *Traité* des fonctions des commissaires du châtelet, 1760, 2 vol. in-4.° *Sallé* étoit associé de l'académie de Berlin : titre qu'il dut à des observations critiques sur le *Code Fréderic*. Une timidité modeste, la franchise, l'enjouement, étoient ses qualités principales ; et il eut le don de se faire aimer.

SALLEBRAI, (N.) a donné au théâtre quatre mauvaises pièces : *le Jugement de Pâris*, 1639 ; *la Troade*, 1640 ; *la belle Egyptienne* 1642 ; et *l'Amante ennemie*. On ignore sa patrie et le temps de sa mort.

SALLENGRE, (Albert-Henri de) conseiller du prince *d'Orange*, né à la Haye en 1694, fit paroître dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour les belles-lettres, qu'il cultiva toujours avec succès. Après avoir étudié l'histoire et la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit, et soutint publiquement des *Thèses contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes*. Il vint à Paris après la paix d'Utrecht, visita les bibliothèques et les savans, et profita des lumières des uns et des richesses des autres. Il voyagea en Angleterre, et y fut reçu membre de la société de Londres, en 1719. De retour à la Haye, il fut attaqué de la petite vérole, et en mourut à l'âge de 30 ans, le 27 juillet 1733. Ce jeune savant faisoit respecter les lettres, par la douceur de ses mœurs et par la bonté de son caractère. Il étoit poli, obligeant, et sa vaste érudition dans un âge peu avancé, n'affoiblit ni sa modestie, ni son jugement. Il parloit aisément de ce qu'il savoit ; mais il ne cherchoit point à en faire étalage, et sa

conversation étoit agréable et utile. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Histoire de Montmaur*, professeur royal de langue Grecque à Paris, 1717, 2 vol. in-12. C'est le recueil des Satires enfantées contre ce fameux parasite. II. *Mémoires de littérature*, 1715, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. *Desmolets*. Le premier but de de *Sallengre* avoit été de faire connoître les livres imprimés depuis long-temps, qui étoient recommandables, ou par leur mérite, ou par leur succès, ou par leur rareté. III. *Novus Thesaurus Antiquitatum Romanarum*, 1716, 3 vol. in-fol.; recueil contenant beaucoup de pièces fugitives qui avoient échappé aux recherches de *Grævius*, et qui étoient extrêmement rares. IV. L'*Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12. C'est une assez mince compilation, et un jeu d'esprit, qui ne doit donner aucune mauvaise idée de ses mœurs. V. *Essai sur l'Histoire des Provinces-Unies*, 1728, in-4.°: ouvrage posthume. VI. Une édition des *Poésies* de *la Monnoye*, 1716, in-12.

SALLES, *Voyez* FRANÇOIS, n° XII.

SALLIER, (Claude) prêtre, garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie Françoise et de celle des Inscriptions, né à Saulieu, diocèse d'Autun, mourut à Paris en 1761, âgé de 75 ans. On a de lui : I. L'*Histoire de saint Louis*, par *Joinville*, avec un *Glossaire*, 1761, in-fol., en société avec *Melot*. II. De savantes *Dissertations* qui décorent les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Des recherches utiles et curieuses, soutenues d'une critique exacte; des réflexions solides, ornées d'un style convenable au sujet: voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé *Sallier*. Il a travaillé aussi au *Catalogue* raisonné de la bibliothèque du roi, dont nous avons 10 vol. in-folio : 4 sur les manuscrits : 3 des ouvrages théologiques ; 2 des belles-lettres ; un pour la jurisprudence. Ce catalogue est précédé d'un discours curieux, sur l'histoire de la bibliothèque nationale. Quelque satisfait qu'on fût de son érudition, on l'étoit davantage de son caractère. Tous ceux que la curiosité ou l'envie de s'instruire attiroient dans la bibliothèque du roi, trouvoient en lui un guide officieux et prévenant, qui leur indiquoit les routes de ce dédale avec autant de politesse que d'intelligence. *Voyez* SALIER.

SALLO, (Denis de) seigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, étoit d'une très-ancienne noblesse, originaire de Poitou. Il parut avoir dans sa jeunesse peu de dispositions pour les sciences; mais son esprit ne tarda pas à s'ouvrir. Après avoir fait ses humanités, il soutint publiquement des thèses de philosophie, en grec et en latin. Il passa ensuite à l'étude du droit, et fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1652. La littérature l'occupoit alors autant que la jurisprudence. Il lisoit sans cesse et toutes sortes de livres, dont il faisoit des extraits raisonnés. En 1662, Paris ressentit une assez grande disette. *Sallo* fut attaqué au détour d'une rue par un homme qui lui présentant un pistolet d'une main mal assurée, lui demanda sa bourse. Après la lui avoir donnée, *Sallo* suivit le voleur ; il le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain qu'il porta ensuite

à un quatrième étage à une femme et quatre enfans. « Mangez ce pain, leur dit leur père ; il me coûte l'honneur, et me coûtera peut-être la vie. » *Sallo* entra aussitôt, et rassurant l'homme effrayé, il lui remit 300 livres pour acheter un fonds de commerce, qui arracha cet homme au crime et sa famille à l'indigence. L'application de *Sallo* à l'étude lui causa une maladie qui le mit hors d'état de marcher pour le reste de ses jours. Ce fut alors qu'il conçut le premier projet du *Journal des Savans*, qu'il donna au public en 1665, sous le nom du sieur *d'Hedouville*, l'un de ses domestiques. A peine les premières feuilles de cet ouvrage périodique parurent, que quelques savans firent éclater leur haine contre le journaliste, censeur impartial de leurs plagiats et de leurs inepties. Ils trouvèrent un appui dans des grands, amis de l'ignorance ou indifférens pour les lettres : ils firent proscrire le Journal au treizième mois. Ses ennemis non contens de faire supprimer l'ouvrage, contestèrent à l'auteur la gloire de l'invention. Mais il y a une extrême différence entre la *Bibliothèque* du savant patriarche de Constantinople et les Journaux. *Photius* n'a eu d'autre intention que de nous laisser des analyses de tout ce qu'il avoit lu dans son ambassade de Perse. Les journalistes nous parlent des livres, à mesure qu'ils paroissent. Ils nous les annoncent ; ils nous disent en quel pays et en quelle forme ils sont imprimés ; ils en développent légèrement le sujet : ils rassemblent tout ce qui peut intéresser les savans : nouvelles découvertes, recherches curieuses, phénomènes extraordinaires. Ce plan, lorsqu'il est rempli par un homme ingénieux, éclairé et impartial, est bien au-dessus de celui qu'avoit conçu *Photius*, dont les vues étoient certainement bien plus bornées. *Sallo*, obligé d'interrompre son travail, en laissa le soin à l'abbé *Gallois*, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs, ni les ouvrages. L'abbé *de la Roque*, du diocèse d'Albi, lui succéda en 1675, et eut lui-même pour successeur le président *Cousin*. Le soin du Journal fut confié ensuite à quelques savans choisis par le chancelier. Il a disparu en 1792, sous les orages de la révolution. Les années 1707, 1708 et 1709 ont chacune un vol. de Supplément. Il a été imprimé en Hollande, in-12. On y a ajouté des observations tirées du *Journal de Trévoux*. Il y a une *Table* en 10 vol. in-4.° : on la doit à M. l'abbé *de Claustre*, qui l'a exécutée avec soin et avec intelligence. Toutes les nations de l'Europe se sont empressées d'imiter le dessein de *Sallo* ; et il faudroit un volume pour donner la liste des différens ouvrages qu'on publie en ce genre, dans toutes les parties du monde littéraire. Le père de tous ces Journaux mourut à Paris en 1669, à 43 ans, de la douleur d'avoir perdu cent mille écus au jeu. C'est du moins ce que rapporte *Vigneul-Marville*, mais l'abbé *Gallois*, son successeur dans la composition du Journal, a traité ce fait de calomnie. Son humeur satirique lui fit beaucoup d'ennemis. Ils fermèrent les yeux sur les agrémens de son caractère, sur la générosité de son cœur, sur la clarté de son style, sur la justesse de sa critique, et ne virent en lui qu'un gazetier amer qui s'érigeoit en *Aristarque*, et qui disoit du mal de

tout le monde dans ses *Feuilles hebdomadaires.*

I. SALLUSTE, (*Crispus Sallustius*) historien Latin, naquit d'une famille plébéïenne, l'an 85 avant J. C. à Amiterne, ville d'Italie, nommée aujourd'hui *San-Vittorino.* Il fut élevé à Rome, où il étudia sous le fameux grammairien *Prætextatus*, avec lequel il fut toujours lié d'une étroite amitié. S'étant mis sur les rangs pour obtenir des emplois, il parvint à la charge de questeur, et ensuite à celle de tribun du peuple. Ses mœurs étoient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur. *Milon* l'ayant surpris en adultère, il fut fouetté et condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. *Jules-César* dont il avoit embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, et le mena avec lui en Afrique, où il alloit faire la guerre contre le beau-père de *Pompée.* Lorsqu'elle fut terminée, il lui donna le gouvernement de la Numidie, où *Salluste* amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Du fruit de ses déprédations, il fit bâtir à Rome une maison magnifique, et des jardins qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste.* Jamais personne ne s'est élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice et les autres vices de son temps; et jamais personne n'eut moins de vertu. « *Salluste*, dit le président *de Brosses*, fut élevé dans une capitale où le luxe triomphoit : son cœur en prit toute la mollesse. Les exemples de corruption dont sa jeunesse fut entourée, le séduisirent sans l'aveugler. Il eut toujours des lumières très-justes sur le bien et sur le mal; mais réservant toute sa sévérité pour ses discours, il mit une entière licence dans ses mœurs. Censeur impitoyable des vices d'autrui, il se permettoit à lui-même des choses très-malhonnêtes. » Il mourut l'an 35 avant J. C., méprisé des gens de bien. *Eusèbe* prétend qu'il épousa *Térentia*, femme de *Cicéron*, que celui-ci avoit répudiée. *Salluste* avoit composé une *Histoire Romaine*, qui commençoit à la fondation de Rome; mais il ne nous en reste que des fragmens. (*Voyez* Brosses.) Nous avons de lui deux ouvrages entiers : l'*Histoire de la conjuration de Catilina*, et celle des *guerres de Jugurtha, roi de Numidie.* Ce sont deux chefs-d'œuvre; *Martial* les goûtoit à tel point, qu'il appeloit l'auteur *le premier des historiens Romains.* Son style est plein de precision, de force et d'énergie. Il pense fortement et noblement, dit *Rollin*, et il écrit comme il pense. On peut le comparer, dit-il, à ces fleuves qui ayant leur lit plus resserré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cet écrivain, ou des descriptions, ou des portraits, ou des harangues; car il réussit également dans toutes ces parties. Quelques auteurs lui reprochent, 1° d'avoir chargé ses Histoires de préfaces qui n'y ont aucun rapport, et qui dans les traductions françoises paroissent des lieux communs un peu insipides; 2° de se permettre des digressions qui font perdre de vue l'objet principal: 3° d'avoir mis de la partialité dans les récits de plusieurs faits, soit en omettant ce qui pouvoit être favorable à ceux qu'il n'aimoit point, soit en portant

des jugemens qui sentent l'homme injuste ou prévenu; 4° de s'être servi trop souvent d'expressions usées, de mots nouveaux, de métaphores hardies et de phrases purement grecques. On a souvent comparé *Salluste* avec *Tacite;* ils diffèrent pourtant assez, pour que des yeux attentifs puissent le remarquer. Entraîné par son caractère particulier vers le genre d'écrire de *Salluste*, *Tacite* paroît avoir pénétré encore plus avant que lui dans la connoissance du cœur humain. La différence qu'on trouve entre ces deux écrivains, peut être attribuée en partie à la différence des temps où ils ont vécu. Dans un siècle de servitude, de dissimulation et de perfidie, *Tacite* a dû creuser dans les intentions secrètes des hommes beaucoup plus que *Salluste* qui vivoit dans une république, parmi des citoyens libres que rien n'obligeoit à cacher leurs vices. Les mœurs étoient déjà fort dépravées au temps de *Salluste;* mais les Romains étoient bien loin de ce degré de corruption où ils parvinrent sous les empereurs. Aussi l'indignation de *Salluste* n'est-elle pas aussi vive ni aussi profonde que celle de *Tacite;* son coloris n'est pas si noir et si sombre, parce que les objets qu'il avoit à peindre n'étoient pas à beaucoup près si odieux. (*Voy.* aussi l'article THUCYDIDE.) Le père *Dotteville* de l'Oratoire, M. *Bauzée* de l'académie Françoise, l'ont traduit en françois, in-12. Dans la traduction du second, on trouve tous les fragmens que l'on a recueillis des ouvrages de l'historien Latin qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. M. *Bauzée* n'a cependant pas joint à ces morceaux une misérable déclamation contre *Cicéron*, attribuée à *Salluste;* parce que de bons critiques croient qu'elle n'est pas de lui, et qu'elle ne seroit pas plus digne d'être traduite quand elle seroit de cet auteur. L'orateur Romain y est cruellement maltraité; et il faut avouer qu'il paroît par la Conjuration de *Catilina*, que *Salluste* ne cherchoit pas à le faire valoir. Les plus anciennes éditions de cet historien, sont: celle de Florence 1470, in-fol., et une autre in-4.° de la même ville. On cite comme les meilleures les suivantes: d'*Elzevir*, 1634, in-12... *Cum notis Variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8.°... *Ad usum Delphini*, 1679, in-4.°... Cambridge, 1710, in-4.°... Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4.° Celle qui a été donnée par M. *Philippe*, 1744 et 1761, à Paris, in-12, chez *Barbou*, est fort jolie et estimée. *Voyez* PUTSCHIUS, POMPONIUS-LÆTUS, *et* CASSAGNES.

II. SALLUSTE, neveu du précédent, étoit fils de sa sœur. Les agrémens de son caractère et de son esprit le mirent en faveur auprès d'*Auguste* et de *Tibère*. Il fut l'ami d'*Horace*, qui lui adressa la seconde *Ode* de son 2e livre.

III. SALLUSTE, grammairien Latin, fit passer dans sa langue le *K*, qu'il prit dans la langue grecque; mais la première pouvoit bien s'en passer comme la nôtre, où il n'est presque d'aucun usage. Aussi *d'Ablancourt*, dans son *Dialogue des Lettres*, fait-il dire au *K* qu'on a souvent délibéré de le chasser de la langue françoise, et de le reléguer dans les pays du nord, où il n'est presque employé que dans les noms propres.

IV. SALLUSTE, (*Secundus Sallustius Promotus*) capitaine

Gaulois, ami de l'empereur *Julien*, se distingua autant par sa valeur et par sa probité, que par son habileté dans les affaires. *Julien* déclaré Auguste en 360, le fit préfet des Gaules; et en 363, il le prit pour collègue dans le consulat. C'étoit un exemple rare, qu'un prince fût consul avec un particulier; mais *Salluste* méritoit cette distinction par sa vertu. Il avoit le talent de donner des avis sans humeur, et sans cet air d'emportement qui révolte autant contre la vérité que contre ceux qui la disent. On ne sait en quelle année cet homme respectable mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux et du Monde*, Rome, 1638, in-12, grec et latin; Leyde, 1639, in-12; et dans les *Opuscula Mythologica Physica* de *Th. Gale*, à Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8.° M. *Formey* en a donné une traduction dans son *Philosophe Païen*, 1759, 3 vol. in-12.

* SALLUSTE, *Voyez* BARTAS.

SALMACIS, *Voyez* HERMAPHRODITE.

SALMANASAR, fils de *Teglath-Phalassar*, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 728 avant J. C. Ce prince ayant subjugué la Syrie, vint dans la Palestine, et obligea *Osée*, roi d'Israël, à lui payer tribut. *Osée* lui demeura assujetti pendant trois ans; mais se lassant bientôt de ce joug, il prit des mesures avec *Sua*, roi d'Egypte, pour le secouer. *Salmanasar* l'ayant appris, vint avec une armée formidable fondre sur Israël. *Osée* s'étant renfermé dans Samarie sa capitale, *Salmanasar* y mit le siége, qui dura trois ans. La famine et la mortalité firent périr le plus grand nombre de ses habitans. Le roi d'Assyrie prit la ville, la détruisit jusqu'aux fondemens, passa tout au fil de l'épée, chargea *Osée* de chaînes, et transféra le reste du peuple en Assyrie, à Hala et à Habor, villes du pays des Mèdes, près de la rivière de Gozan. Ainsi finit le royaume d'Israël ou des dix tribus, à la place desquelles on envoya dans le pays des colonies de peuples barbares et idolâtres; en sorte qu'Israël cessa pour lors d'être un peuple visible et subsistant à part, ce qui en restoit paroissant confondu avec des nations étrangères. Ces dix tribus ne furent jamais rappelées de leur exil pour reprendre la forme de leur gouvernement, parce qu'en se séparant de la maison de David, elles s'engagèrent dans l'idolâtrie du veau d'or, qu'elles ne quittèrent jamais depuis ce temps-là. Cependant à la faveur de l'édit de *Cyrus*, qui permit aux Juifs de retourner à Jérusalem, plusieurs Israélites des différentes tribus revinrent dans le pays qu'avoient habité leurs pères, et se fondirent dans la tribu de *Juda*, pour ne faire avec elle qu'un seul état. *Salmanasar* ayant terminé son expédition, entreprit la guerre contre les Tyriens, et s'empara d'abord de presque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval, il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Assyrie, et y mourut l'année d'après, 714e avant J. C.

SALMERON, (Alphonse) de Tolède, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à *S. Ignace de Loyola*, et fut l'un des premiers disciples de ce célèbre fondateur. *Salmeron* voyagea ensuite en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-

Bas et en Irlande. Il parut avec éclat au concile de Trente, et contribua beaucoup à l'établissement du collége de Naples, où il mourut le 13 février 1585, à 69 ans. Ce jésuite laissa un nom célèbre, par son zèle, par sa politique et par ses ouvrages. On a de lui des *Questions* et des *Dissertations* sur les *Evangiles*, sur les *Actes des Apôtres*, et sur les *Epîtres Canoniques*, imprimées en 8 vol. in-fol. 1612 et années suivantes. Les livres de *Salmeron* sont écrits avec trop de prolixité; on y trouve peu de critique, de justesse et de discernement. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son style facile, mais verbeux. Il est plein de propositions fausses sur les droits des papes, sur celui de détrôner un prince hérétique, etc. etc.

I. SALMON, (François) docteur et bibliothécaire de la maison et société de Sorbonne, né à Paris d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes et sur-tout dans l'hébreu, et mourut subitement à Chaillot le 9 septembre 1736, à 59 ans. C'étoit un homme d'une vaste littérature et d'un caractère aimable. Il fit paroître beaucoup d'affection envers les jeunes gens qui aimoient l'étude. Il les animoit par son exemple et par ses conseils, et se faisoit un plaisir de leur prêter ses livres. On a de lui : I. Un *Traité de l'étude des Conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4.° Ce Traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un Allemand, et imprimé en cette langue à Leipzig en 1729. II. Un grand nombre d'autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits, et dont quelques-uns mériteroient de voir le jour.

II. SALMON, (Nathanaël) médecin Anglois, très-versé dans les antiquités, mourut vers 1736. On a de lui : I. Les *Stations des Romains en Angleterre*, 1731, 2 vol. in-8.° II. L'*Histoire du Comte d'Hertford*, 1728, in-fol. III. Les *Antiquités de Surrey*, 1736, in-8.° — *Thomas* SALMON son frère, mort à Londres en avril 1743, est auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre*, traduit en françois, Paris, 1751, in-8.°, ouvrage fort sec. Il a eu la principale part à la grande *Histoire universelle*, traduite en françois, en plusieurs volumes in-4.°, et une centaine de volumes in-8.° Compilation trop souvent indigeste, mais qui offre des recherches curieuses.

III. SALMON, (Jean), surnommé MACRINUS *ou* MACRIN, *Voyez* ce dernier mot. *(Mythol.)*

SALMONÉE, fils d'*Eole* et roi d'Elide, non content des honneurs de la royauté, voulut encore se faire rendre ceux dûs à la divinité. Pour imiter *Jupiter*, il faisoit rouler avec rapidité son char sur un pont d'airain; et dans ce fracas semblable au bruit du tonnerre, il lançoit de tous côtés des foudres artificiels. Le dieu dont il usurpoit la puissance, indigné de son audace impie, l'écrasa d'un coup du véritable foudre, et le précipita dans les enfers. *Voyez* ALLADE.

SALNOVE, (Robert de) page de *Henri IV* et de *Louis XIII*, lieutenant de la grande Louveterie, et écuyer de madame *Christine*, depuis duchesse de Savoie, fut aussi gentilhomme de la chambre de *Victor-Amédée*, duc de Savoie. Sa *Vénerie Royale*, dédiée à *Louis XIV*, 1655 et 1665, in-4.°,

est un livre curieux et assez recherché. Il cite la maxime de *Du-Fouilloux* : « Si faisant chasse vous rencontrez un prêtre, retournez chez vous ; vous n'aurez point de gibier. Si chemin faisant vous trouvez jolie fillette, allez ; vous aurez bonne aventure. » On a placé ce trait dans l'opéra de la *Laitière* et des *deux Chasseurs*. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage.

I. SALOMÉ, sœur d'*Hérode le Grand*, non moins cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr *Marianne* sa femme, qu'il aimoit passionnément, et ses deux fils *Aristobule* et *Alexandre* qu'il en avoit eus. *Salomé* étant devenue veuve de deux maris (*Joseph* et *Costobare*) que ce prince barbare avoit immolés à son ressentiment, elle tenta vainement d'épouser *Sylleus*, ministre d'*Obodas*, roi d'Arabie. *Hérode* la maria en troisièmes noces à *Alexas*. Elle survécut peu au roi son frère... Il ne faut pas la confondre avec SALOMÉ sa nièce, qu'*Hérode* avoit eue d'*Elpide* sa 9e femme.

II. SALOMÉ : c'est le nom que l'on donne à la fille d'*Hérodias*, qui dansa un jour avec tant de grace devant *Hérode-Antipas*, que ce prince, dans l'ivresse de sa joie, lui promit de lui donner tout ce qu'elle lui demanderoit. *Salomé*, conseillée par sa mère, demanda la tête de JEAN-BAPTISTE. *Voyez* ce mot.

III. SALOMÉ, (Marie) femme de *Zébédée*, mère de *S. Jacques* le Majeur et de *S. Jean* l'Evangéliste, avoit coutume de suivre le Sauveur dans ses voyages et de le servir. Elle demanda à *Jesus-Christ* que ses deux fils, *Jacques* et *Jean*, fussent assis, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, lorsqu'il seroit arrivé à son royaume. *Salomé* accompagna *Jesus* au Calvaire, et ne l'abandonna pas même à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, et qui vinrent, pour cet effet, le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de *Salomé* ; ce que l'on ajoute de plus est apocryphe.

I. SALOMON, fils de *David* et de *Bethsabée*, naquit l'an 1033 avant J. C. Le Seigneur l'aima, et lui fit donner par le prophète *Nathan*, le nom de *Jédidiach*, c'est-à-dire, *aimé de Dieu*. Son père le fit couronner roi de Juda et d'Israël de son vivant, et il donna dès-lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de *David*, il s'affermit sur le trône, par la mort d'*Adonias*, de *Joab* et de *Séméi*. Il épousa quelque temps après la fille de *Pharaon*, roi d'Egypte : c'est, dit-on, à l'occasion de cette alliance que *Salomon* composa le *Cantique des Cantiques*, qui en est comme l'épithalame. Peu de temps après Dieu lui apparut en songe, et lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitoit. *Salomon* le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter et à suivre les bons conseils. Dieu touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit encore le plus riche et le plus magnifique de tous les rois. *Salomon* fit connoître cette sagesse extraordinaire, dans le

jugement qu'il rendit pour découvrir quelle étoit la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputoient. Cependant le roi jouissant d'une paix profonde, résolut de bâtir un temple au Seigneur et un palais pour lui. Il fit pour cela alliance avec *Hiram*, roi de Tyr, dont il obtint des cèdres et des sapins nécessaires pour remplir dignement son projet. Il employa plus de 250,000 hommes à la construction de ce temple, dont la beauté et la magnificence étoient au-dessus de celle de tous les édifices élevés jusqu'alors à l'Être suprême. Cet édifice fut fait sur le modèle du Tabernacle; mais tout étoit beaucoup plus grand et plus riche que dans ce temple portatif. Il consistoit en plusieurs cours et bâtimens qui occupoient un grand terrain capable de contenir tous les ministres et tout le peuple. Il y avoit trois enceintes, dont la première s'appeloit le parvis des Gentils, et contenoit de grandes galeries et de grandes cours. La deuxième s'appeloit le parvis des Israélites: ce dernier, où le peuple entroit pour prier, étoit aussi environné de galeries magnifiques, soutenues par deux ou trois rangs de colonnes, dans lesquelles étoient les logemens des prêtres et des lévites qui étoient de service, et des chambres où l'on renfermoit tout ce qui étoit nécessaire au culte de Dieu. Au milieu du parvis du peuple, étoit celui des prêtres, qui étoit un carré parfait, entouré aussi de galeries et de bâtimens pour le même usage. C'étoit au milieu de cette dernière enceinte que l'on voyoit la partie proprement appelée le Temple, c'est-à-dire, le sanctuaire, le saint et le vestibule. Dans le saint, étoient le chandelier d'or, la table des pains de proposition, et l'autel d'or sur lequel on offroit les parfums. Il n'y avoit dans le sanctuaire que l'Arche d'Alliance qui renfermoit les tables de la Loi; mais il étoit orné par des palmiers en relief, des chérubins de bois couvert de lames d'or, et d'autres ornemens d'un goût exquis. Tout le dedans du temple étoit aussi décoré de tout ce que l'art et les richesses avoient pu imaginer de plus somptueux. On avoit répandu l'or avec profusion. Les tables, les chandeliers, les vases de toute espèce que l'on y avoit mis en très-grand nombre, étoient de ce précieux métal. Après que tous ces ouvrages furent achevés, et que *Salomon* eut mis la dernière main à ce pompeux édifice, il en fit la dédicace avec solennité. Tout les anciens d'Israël et tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. *Salomon* ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui et pour ses femmes; les murs de Jérusalem; la place de Mello qui étoit entre le palais royal et le temple; plusieurs villes dans toute l'étendue de ses états, et en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens à lui payer tribut. Il étendit les frontières de ses états jusqu'à l'Euphrate, et équipa une flotte à Asiongaber, qu'il envoya à Ophir, d'où elle remporta une quantité d'or. Les savans ne sont point d'accord sur la situation d'Ophir, que les uns ont mis en Amérique, et les autres en Asie. Ceux qui placent Ophir en Amérique, prétendent que c'est l'île

Espagnole ou de Saint-Domingue, à l'entrée du golfe du Mexique, et c'étoit l'opinion de *Christophe Colomb*, qui ayant le premier découvert cette île, avoit coutume de dire qu'il avoit trouvé l'Ophir de *Salomon*. Ceux qui soutiennent ce sentiment, font partir la flotte d'Asiongaber, la font entrer dans la mer des Indes, côtoyer la presqu'île en deçà du golfe de Bengala, reconnoître Malaca et Sumatra, et ensuite après avoir doublé Madagascar et le cap de Bonne-Espérance, ils la font passer par le Brésil, d'où elle arrivoit à l'île Espagnole. Ceux qui veulent qu'Ophir soit en Asie, donnent ce nom à la *Chersonèse d'or*, connue aujourd'hui sous le nom de Malaca, à l'ancienne Taprobane, maintenant l'île de Ceylan, et aux royaumes de Siam, de Pégu et de Bengale. Les auteurs de cette dernière opinion se fondent sur ce que de tout temps les Ethiopiens avoient fait un grand commerce par mer avec les Indiens; que l'on trouvoit dans ce pays toutes les marchandises dont les vaisseaux de *Salomon* revenoient chargés, et que le voyage pouvoit durer trois ans. L'empire de *Salomon* s'étendoit sur tous les royaumes, depuis le fleuve d'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, et jusqu'à la frontière d'Egypte. Ses revenus annuels montoient à 666 talens d'or, sans compter les subsides que fournissoient les Israélites, et les droits que payoient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement, lui firent un nom célèbre dans les pays étrangers. *Nicausis*, reine de Saba, vint lui rendre hommage, comme au plus sage des hommes et au plus magnifique des rois. *Salomon* ne soutint pas la réputation qu'il s'étoit acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines. Il bâtit des temples à *Astarté*, déesse des Sidoniens; à *Moloch*, dieu des Ammonites; à *Chamos*, idole des Moabites. Ses crimes ont donné un juste sujet de douter de son salut. Quelques Pères croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort; mais l'Ecriture s'exprime clairement sur sa chûte, et ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclésiaste* pour être un monument éternel de sa conversion; mais c'en est un signe fort équivoque: il n'y dit pas un mot des égaremens, dont il eût dû faire une réparation publique; et il est plus probable qu'il composa ce livre dans le temps de sa sagesse. Quoi qu'il en soit de cette opinion, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il alloit diviser son royaume, et qu'il donneroit dix tribus à *Jéroboam*. *Salomon* mourut l'an 975 avant J. C., à 58 ans, après en avoir régné 40. Il nous reste de lui trois ouvrages reçus entre les Livres canoniques: les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques*. Un incrédule, qui n'est pas aussi infaillible en matière de faits qu'il pourroit l'être en matière de goût, a prétendu que les *Proverbes* n'étoient point de *Salomon*. « Il trouve peu vraisemblable (dit *Palissot*) qu'un roi se soit donné la peine de compiler ce recueil de *Sentences Orientales*, et sur-tout qu'il ait dit que *la terreur du roi est comme le rugissement du lion.* Il croit reconnoître évidemment dans ces

paroles le langage d'un esclave accoutumé à trembler sous son maître, et non celui d'un monarque. Cependant l'empereur *Marc-Aurèle* a écrit, et l'on n'en doute pas : *La faveur des princes ne mérite presque jamais les peines qu'on se donne pour l'obtenir. Plus on s'approche d'eux, plus on se livre à des chaînes, qui, pour être dorées, n'en sont pas moins pesantes, etc.* Ne seroit-on pas en droit, d'après un raisonnement tout pareil à celui de M. *de Voltaire*, de soutenir qu'il n'y a pas d'apparence qu'un empereur se soit exprimé ainsi, et d'attribuer l'ouvrage de *Marc-Aurèle* à quelque courtisan désabusé et rassasié de dégoûts ? » Quant au jugement injuste que le même incrédule porte sur les *Proverbes* de *Salomon*, qu'il regarde comme un livre sans ordre, et plein d'images basses et d'expressions grossières, nous ne le réfuterons qu'en rapportant ce que *Dupin* pense de ce livre, dans sa *Dissertation préliminaire sur la Bible.* « Ce livre (dit cet habile critique) surpasse tout ce que les philosophes ont fait en ce genre, soit pour la justesse des pensées, soit pour la noblesse de l'expression, soit pour la variété surprenante et la grande étendue des matières, soit enfin pour la sagesse des maximes. On n'y trouve point de ces fausses lueurs, qui se rencontrent assez ordinairement dans les sentences où l'on cherche quelquefois le brillant sans s'attacher au solide. On n'y voit point de ces expressions basses, ou de ces pointes frivoles dans lesquelles il est difficile que ne dégénèrent quelquefois les sentences communes. On n'y rencontre point de ces pensées guindées et de ces tours forcés, qui sont l'effet d'une imagination déréglée par trop de contention. Tout y est vrai, sublime, sage, simple, naturel, instructif. Il est à la portée de tout le monde ; il contient les devoirs de tous les états. En un mot, c'est un livre très-propre à former le sage parfait... » Dans l'*Ecclésiaste*, *Salomon* cherche en quoi consiste le bonheur des hommes. Il rapporte les différens sentimens sur cette matière importante. Il semble quelquefois approuver l'opinion des impies qui mettent leur félicité dans la jouissance des plaisirs ; mais après l'avoir exposée en détail, il la réfute et la condamne. Toutes ses réflexions le conduisent à cette grande vérité : Que les créatures sont incapables de rendre l'homme heureux, et qu'il ne peut l'être que par l'amour de Dieu et l'observation de sa loi. Les anciens Hébreux, et les SS. Pères ne doutent point que l'auteur de ce livre ne soit *Salomon*, qui l'écrivit sur la fin de sa vie ; et ce sentiment est fondé sur le titre du livre qui dit que son auteur étoit fils de *David*, et roi de Jérusalem, et sur divers endroits qui ne conviennent qu'à ce prince. L'*Ecclésiaste* a toujours été mis au rang des Livres canoniques, parce que les commentateurs juifs et chrétiens ont expliqué plus favorablement que des lecteurs épicuriens, les passages qui sembloient renfermer la doctrine de ceux-ci. Le *Cantique des Cantiques* est non-seulement un épithalame, dans lequel on exprime les sentimens tendres, mais honnêtes, d'un époux et d'une épouse, avec beaucoup de naïveté, de variété et d'agrément ; cet ouvrage a un sens mystique,

dont l'historique n'est que la base. Suivant le sens allégorique que de graves docteurs y ont trouvé, le *Cantique des Cantiques* célèbre l'union de Jesus-Christ et de son Eglise : union comparée dans l'Évangile à celle de l'époux et de l'épouse. Quoique cet ouvrage n'ait pas un arrangement très-régulier, on y distingue sept parties d'églogues, qui répondent aux sept jours pendant lesquels les anciens avoient coutume de célébrer leurs noces. Les Juifs, regardant ce livre comme fort au-dessus de la portée commune des hommes, n'en permettoient la lecture que dans un âge de maturité, c'est-à-dire, au moins à 30 ans. Les SS. Pères ne le mettoient pas non plus indifféremment entre les mains de tous les fidelles. Ils attendoient qu'ils eussent acquis par l'âge, par l'exercice de la vertu et de la prière, l'esprit de piété nécessaire pour en pénétrer le sens, sans courir le risque de se blesser à l'écorce. En effet, l'esprit licencieux de quelques jeunes gens auroit pu abuser des images naïves et des idées tendres qu'emploient l'époux et l'épouse. Le *Cantique des Cantiques* a toujours été mis au nombre des Livres canoniques par les Juifs et les Chrétiens. L'Ecriture marque que *Salomon* avoit aussi composé 3000 *Paraboles* et 1500 *Cantiques*, et qu'il avoit fait des *Traités* sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, et sur tous les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les autres livres qu'on attribue à *Salomon*, ne sont point de lui, et ont été composés dans des temps postérieurs. Les plus recherchés des ouvrages publiés sous son nom, sont : I. Les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens. II. *De Lapide Philosophorum*, dans le recueil de *Rhenanus*, Francfort, 1625, in-8.° III. Les *Dits de Salomon*, *avec les Réponses de Marcon*, petit ouvrage licencieux, en rimes françoises, in-16, sans date, gothique, en sept feuillets, rare. Indépendamment de ces livres, les rabbins ont mis la plupart de leurs rêveries sous le nom de ce roi, *le plus sage des hommes*. Nous ne parlons pas du livre de la *Sagesse* et de l'*Ecclésiastique*, qu'on lui a attribués mal-à-propos. Le premier a été composé par un Israélite Grec, qui l'a écrit plutôt à la manière des philosophes de son pays, qu'avec la noble simplicité des écrivains Hébreux. « *Stylus ipse* (dit S. Jérôme) *Græcam eloquentiam redolet.* » L'auteur de l'*Ecclésiastique* étoit un Juif, JESUS, fils de *Sirach*, qui cherche à imiter *Salomon*. Il a pris plusieurs de ses pensées, et suivi la méthode du sage monarque dans les *Proverbes*, d'enseigner la morale par sentences ou par maximes; mais ses expressions (dit *Dupin*) n'ont ni la même force ni la même vivacité. Cependant ces deux ouvrages, placés dans le canon des Ecritures, renferment d'excellens avis sur les illusions dont les hommes se nourrissent, et sur les véritables moyens de parvenir à la sagesse.

II. SALOMON JARCHI, *Voyez* JARCHI.

III. SALOMON BEN VIRGA, rabbin Espagnol, et savant médecin, au commencement du XVI.e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé : *Schebet Juda*,

On y trouve une *Histoire des Juifs*, depuis la destruction du temple de Jérusalem, jusqu'au temps de ce rabbin. *Gentius* en a donné une traduction latine, imprimée à Amsterdam en 1651, in-4.°; et *Basnage* en a fait usage dans sa savante Histoire des Juifs.

IV. SALOMON, (Bernard) dit *le Petit* BERNARD, excellent graveur en bois, florissoit à Lyon depuis 1550 jusqu'en 1580. Les figures des livres sortis en foule vers cette époque des presses de *Roville*, des *Detournes*, etc. sont de lui, ou sur ses dessins. On peut citer entr'autres les *Hymnes du temps*, par *Guerout*, 1560, in-4.°; une *Bible* in-8.°, dont la 2ᵉ édition est de 1555; les *Métamorphoses d'Ovide*, 1557, in-12. On distingue encore les figures placées dans les ouvrages d'antiquités de *Guillaume Duchoul*. *Du Verdier* dit que *Salomon* avoit fait un écrit sur la *Perspective*, qui s'est perdu à sa mort.

V. SALOMON, musicien François, né en Provence, fut reçu à la musique de la chapelle du roi, pour la basse de viole, dont il jouoit bien. Il mourut à Versailles en 1731, âgé d'environ 70 ans. Cet homme, simple à l'extérieur, sembloit n'avoir de talent que pour jouer avec justesse et avec précision; on a cependant de lui des *Motets* et deux *Opéra*. Lorsqu'il composa celui de *Médée et Jason*, qui fut fort goûté, il se trouva *incognitò* aux premières représentations, confondu avec les spectateurs, et vit avec tranquillité applaudir et critiquer son ouvrage. *Théonée* est le nom de son autre opéra.

SALONIN, (*Publius-Licinius-Cornelius* SALONINUS) fils aîné de l'empereur *Gallien* et de *Salonine*, fut fait César par *Valérien* son aïeul, en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules, avec *Albinus* son gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son séjour dans les provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. *Posthume* s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitans de Cologne de lui livrer *Salonin*, qu'il fit mourir. Ce jeune prince n'avoit qu'environ dix ans.

SALONINE, (*Julia Cornelia*) femme de l'empereur *Gallien*, joignit à une beauté régulière et à une figure noble, toutes les vertus de son sexe. Sans faste, sans orgueil, remplie de zèle pour le bien public, elle procura l'abondance dans Rome, et ne fut occupée que du soin de faire des heureux. Elle favorisa les savans, et fut savante elle-même. Sa philosophie lui fit voir sans dépit les infidélités de *Gallien*, qui d'ailleurs la respecta toujours, et qui se loua plusieurs fois de ses conseils. Née avec un courage héroïque, elle arrachoit son époux du sein des voluptés, pour le faire combattre contre les tyrans qui déchiroient l'empire. Elle l'accompagnoit dans ses expéditions militaires, et peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsque *Gallien* les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée au retour auprès de Milan, où le tyran *Auréole* avoit levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre *Gallien*, et elle périt dans la même nuit où son époux et les princes de sa famille furent mis à mort. Ce fut le 20 mars 268. *Salonine* avoit obtenu au philosophe *Plotin* la permission de bâtir une ville qui se gouverneroit selon

les lois de la république de *Platon*. Elle devoit s'appeler *Platonopolis* ; mais ce projet n'eut pas un heureux succès.

SALONIUS, fils de *S. Eucher l'Ancien*, qui fut depuis évêque de Lyon, fut élevé dans le monastère de Lérins avec son frère *Veran*, et la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. *Veran* le fut de Vence; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna *Salonius* : on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Genève. Il assista au concile d'Orange l'an 441. Nous avons de cet illustre évêque deux ouvrages : I. Une *Explication* morale *sur les Proverbes*, en forme de dialogue entre les deux frères. II. Un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*. L'un et l'autre imprimés à Haguenau, 1532, in-4.°, et dans la Bibliothèque des Pères.

SALPION, sculpteur d'Athènes. C'est à lui qu'on attribue ce beau Vase antique qu'on voit à Gayette, ville maritime du royaume de Naples, où il sert pour les fonts de baptême, dans la grande église. Ce superbe morceau de sculpture avoit été construit, à ce qu'on pense, pour contenir l'eau lustrale dans quelque ancien temple des païens.

SALVADOR, (André) poëte Italien, sous *Grégoire XV* et *Urbain VIII*, est un des moins mauvais auteurs qui aient travaillé pour le théâtre italien. Les principales de ses pièces sont : *Medore*, *Flore*, et *Sainte Ursule* ; mais la dernière a remporté le prix sur les deux autres. *Salvador* s'y est rapproché des bons modèles.

SALVAING, *Voy.* BOISSIEU.

SALVAN DE SALIEZ, (Antoinette de) née à Albi en 1638, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, morte le 14 juin 1730, à 92 ans, dans le lieu de sa naissance, s'est distinguée par son goût pour les sciences, et en particulier pour la poésie françoise. Veuve d'*Antoine de Fontvielle*, seigneur de Saliez, viguier d'Albi, elle consacra la liberté que lui donnoit le veuvage, à la culture des lettres et de l'amitié. Elle forma en 1704 une compagnie, qui s'assembloit une fois la semaine, sous le titre de *Société des Chevaliers* et *Chevalières de la* BONNE-FOI. Le premier statut de cette société nouvelle, est celui-ci :

Une amitié tendre et sincère,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractère
Des Chevaliers de Bonne-Foi.

Cette dame a fait des *Paraphrases sur les Pseaumes de la Pénitence*, et diverses *Lettres* et *Poésies*, dont une grande partie est imprimée dans la *Nouvelle Pandore* ou *les Femmes illustres du règne de Louis le Grand*. Nous avons encore de cette Muse, l'*Histoire de la Comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVATOR ROSA, *Voyez* ROSA n° II.

SALVI, (Nicolas) né à Rome en 1699, mort en 1751, fut grand mathématicien et habile architecte. Rome offre plusieurs édifices élevés sur ses dessins. Le plus remarquable, le plus digne d'admiration, est la *Fontaine de Trévi*, construite par ordre du pape *Clément XII*.

SALVIANI, (Hippolyte) de Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa et pratiqua la médecine à Rome, et y mourut en 1572, à 59 ans. On a de lui, entre autres : I. Un *Traité* latin *des Poissons*, Rome, avec figures, 1554, in-folio, recherché, quoiqu'il soit plein de détails plus propres à amuser les curieux qu'à éclairer les physiciens. Il y en a une autre édition, Venise, 1600, in-fol. II. Un autre, intitulé : *De Crisibus ad Galeni censuram*, Rome, 1558 : on y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui plusieurs Poémes et Comédies italiennes. *Salviani* avoit établi une imprimerie chez lui.

I. SALVIATI, (Bernard) d'une des plus illustres familles de Florence, fut chevalier de Malte et devint prieur de Capoue, puis grand prieur de Rome, et amiral de son ordre. Il signala son courage dans cette place, et rendit son nom redoutable à l'empire Ottoman. Il ruina entièrement le port de Tripoli ; il entra dans le canal de Fagiera, et mit en poudre tous les forts qui s'opposèrent à son passage et à ses armes. Devenu général de l'armée de la Religion, il prit l'île et la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli, brûla l'île de Scio, et emmena divers esclaves. *Paul Jove* dit que le grand prieur *Salviati* étoit *constanti compositoque ingenio vir, militiæ maritimæ assuetus*... *Salviati* embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Saint-Papoul en France et celui de Clermont, en 1561. La reine *Catherine de Médicis* sa parente, le choisit pour son grand-aumônier, et lui procura un chapeau de cardinal, dont le pape *Pie IV* l'honora en 1561. Cet illustre prélat mourut à Rome en 1568. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens et par les dignités éminentes qu'ils ont remplies.

II. SALVIATI, (François *ou* Cecco) peintre, naquit à Florence en 1510. Son nom de famille étoit *Rossi*. Il s'attacha au cardinal *Salviati*, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste donna à Rome, à Florence, à Bologne et à Venise, des preuves de l'excellence de ses talens dans la peinture. Mais son inconstance ne lui permit ni de se fixer long-temps dans le même lieu, ni de faire de grandes entreprises. Beaucoup d'estime pour lui-même, et un air de mépris pour les autres, nuisirent à sa fortune et à sa réputation. Son esprit inquiet l'amena en France, et l'en fit sortir au temps que le *Primatice* y florissoit. Il mourut en 1563, à 54 ans. *Salviati* étoit bon dessinateur ; ses carnations sont d'une belle couleur ; ses draperies, légères et bien jetées, laissent entrevoir le nu qu'elles couvrent. Il inventoit facilement, et mettoit beaucoup d'agrément dans ses idées ; mais il peignoit de pratique : l'on désireroit que ses contours fussent plus coulans. Les dessins de *Salviati* sont assez dans le goût du *Palme* : des airs de tête maniérés, des coiffures et des attitudes extraordinaires, les font distinguer.

III. SALVIATI, (Joseph) *Voyez* PORTA n° II.

SALVIEN, *Salvianus*, prêtre de Marseille, devoit le jour à des parens illustres de Cologne, de Trèves ou des environs. Il garda

la continence avec sa femme *Palladie*, même avant sa prêtrise, et la traita comme si elle eût été sa sœur. Elevé au sacerdoce vers 430, il deplora avec tant de douleur les déréglemens de son temps, qu'on l'appela le *Jérémie du v[e] siècle*. Ses lumières et ses vertus le firent aussi nommer le *Maître des Evêques*. Il mourut à Marseille, vers l'an 484. Il nous reste de lui : I. Un *Traité de la Providence de Dieu*. II. Un autre *contre l'Avarice*. III. Quelques *Epîtres*. Ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, touchant, agréable, mais quelquefois un peu affecté. Le savant *Baluze* en a donné une belle édition en 1684, in-8.° On estime aussi celles de *Conrad Rittershusius*, 1623, deux volumes in-8.°, et de *Galesinius*, Rome, 1564, in-folio. Nous en avons une bonne Traduction françoise par le père *Bonnet* de l'Oratoire, 1708, 2 vol. in-12; et une autre par le père *Mareuil* de la même Congrégation, 1734, in-12. *J. B. Maupertuy* a aussi traduit le *Traité de la Providence*, et un autre intitulé *Timothée*. Il ne paroît pas d'après ces écrits que *Salvien* ait été évêque, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

SALVINI, (Antoine-Marie) professeur célèbre en langue grecque à Florence sa patrie, étoit un homme de condition, savant, poli, et extrêmement laborieux. Peu d'écrivains ont plus contribué que lui au rétablissement du bon goût en Italie. Il mourut à Florence en 1729, après avoir rempli une carrière de 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il a traduit en vers italiens : I. L'*Iliade* et l'*Odyssée* d'*Homère*, Florence, 1723, en 2 vol. in-8.° II. *Hésiode*, Padoue, 1747, in-8.° III. *Théocrite*, Venise, 1717, in-12. IV. *Anacréon*, Florence, 1695, in-12. V. Divers Poëtes Grecs : tels que le poëme d'*Aratus*; *Musée*; les *Hymnes* d'*Orphée*; les *Poésies* de *Callimaque*; *Oppien*; quantité d'*Epigrammes* grecques; le poëme astrologique de *Manethon*; une partie de *Nicandre*; les *Nuées* et le *Plutus* d'*Aristophane*; les *Vers dorés* de *Pythagore*; *Théognis*, et *Phocylide*. VI. Quelques *Satires* d'*Horace*, avec l'*Art poétique*. VII. Les deux premiers livres des *Métamorphoses* d'*Ovide*, et les six *Satires* de *Perse*, auxquelles le savant abbé joignit une traduction du *Traité de la Satire* par *Casaubon*. VIII. Une partie du livre de *Job*, et dix Lamentations de *Jérémie*. IX. L'*Art poétique* de *Boileau*, avec une de ses Satires. X. La tragédie de *Caton* par *Addisson*. Outre ces traductions, nous avons du même : I. Un vol. in-4.° de *Sonnets*. II. Un autre de *Proses sacrées* et de *Proses toscanes*, Florence, 1715, 2 volumes in-4.° III. Cent *Discours Académiques* sur diverses questions proposées par l'académie des *Apatisti*. IV. L'*Oraison funèbre* d'*Antoine Magliabecchi*, prononcée dans l'académie de Florence, et imprimée dans la même ville en 1715, in-fol. V. Des *Notes* sur le poëme de *Lippi*. VI. Une traduction en prose de la *Vie de S. François de Sales* par *Marsollier*. L'abbé *Salvini* étoit de l'académie de la Crusca, et il a travaillé plus qu'aucun autre à la perfection du *Dictionnaire* de cette compagnie, à Florence, 1729, 6 vol. in-fol.

SALVINI, (Salvino) né à Florence, fit de grands progrès

dans les belles-lettres et dans l'étude des antiquités de sa patrie, sous la direction d'*Antoine-Marie Salvini* son frère aîné. Ses talens lui méritèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie, et les académies de l'Italie s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. L'an 1745, il fut fait archiconsul de l'académie de Florence, titre qui avoit encore été donné au cardinal *Quirini* et au célèbre *Muratori*. Il mourut dans un âge avancé, le 29 novembre 1751. L'académie de Florence fit frapper des médailles avec son portrait et une inscription honorable. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est intitulé : *Fasti consolari dell' academia Fiorentina*. On a encore de lui : *la Vita di Lorenzo Magalotti*, et de *Benedetto Migliorucci*, dans le Journal de Littérature d'Italie. Il a laissé plusieurs manuscrits intéressans.

SALVINO DEGLI ARMATI, de Florence, passa en Italie pour le premier inventeur des lunettes. C'est du moins ce que porte son épitaphe, rapportée par M. *Landi*. Il mourut en 1317. On croit qu'il trouva ce secret vers l'an 1295. *Salvino* ne voulant pas en faire part au public, *Alexandre Spina* tâcha de le deviner, et y réussit. [*Voyez* SPINA.] M. l'abbé *de Fontenai* prétend que les lunettes étoient connues en France dès la fin du siècle précédent. D'autres écrivains ont cru que les anciens avoient des lunettes ou quelque chose d'approchant. Mais lorsqu'on examine attentivement les passages qu'on cite sur ce secours si utile aux yeux affoiblis, on voit qu'ils n'ont aucun rapport aux véritables lunettes. Quelques-uns ont donné le mérite de cette invention à *Roger Bacon* ; mais cet ingénieux Franciscain proposa seulement de mettre sur les lettres un fragment de sphère de verre ou de cristal pour les agrandir : c'est ce que pratiquoient les anciens, qui se servoient aussi pour lire, de petites bouteilles sphériques de verre remplies d'eau. Il est singulier qu'une invention aussi importante, qui rend, pour ainsi dire, la vue aux vieillards, ait paru si tard dans le monde, et qu'on ne soit point encore d'accord sur son véritable auteur.

* SALVIUS, *Voy.* I. OTHON.... *et* CHRISTINE, reine de Suède.

SALVOISON *ou* SALVAZON, (Jacques de) gentilhomme Périgourdin, après s'être voué dans sa première jeunesse à l'état ecclésiastique, et avoir fait de bonnes études à Toulouse, quitta l'église pour les armes, et commença par servir en qualité de chevau-léger sous M. *d'Essé* au voyage d'Écosse, en 154... Fait prisonnier par les Anglois, dans un combat, la réputation de savant qu'il s'étoit acquise, (qualité qui étoit alors une espèce de phénomène dans un homme de guerre,) inspira au roi *Edouard* la curiosité de le voir, et lorsqu'il l'eut entretenu, l'envie le prit de le garder auprès de lui ; mais, malgré les offres avantageuses du prince, *Salvoison* s'excusa sur la fidélité qu'il devoit à son roi et à sa patrie, et le supplia de le mettre à rançon. *Edouard* touché de la noblesse de ses sentimens, le renvoya sans rançon. De retour en France, il passa en Piémont pour y servir sous le maréchal *de Brissac*. Il s'y distingua surtout par une adresse singulière

à surprendre des places ; et il avoit en ce genre un génie si inventif, que les soldats de l'armée de *Brissac* lui croyoient un Esprit familier. Rien entre autres de mieux imaginé, et de plus adroitement concerté, qu'une entreprise qu'il fit sur le château de Milan, en 155...., et qui ne manqua que parce que les échelles se trouvèrent trop courtes de quelques pieds. Il avoit eu l'art de conduire de l'armée de Piémont, à travers un pays ennemi, 100 ou 120 soldats destinés à son expédition, jusque dans les fossés de ce château, sans être découvert. Il se retira de même, ayant disposé sa troupe par pelotons, qui dans leur retour suivirent différens chemins; aussi ce ne fut que par un hasard impossible à prévoir, qu'il fut fait prisonnier à plusieurs lieues de Milan, avec quelques-uns de ses compagnons. Le détail très-curieux de cette entreprise, trop long pour trouver place ici, se trouve dans l'*Histoire des Guerres du Piémont*, de *Boivin du Villars.... Salvoison* étoit mestre-de-camp de l'infanterie françoise en Piémont, et gentilhomme de la chambre du roi, lorsqu'une mort prématurée, causée par une pleurésie, l'enleva en 1558, à l'âge de 37 ans. *(Article communiqué.)*

SALUS *ou* Sanitas, (*Myth.*) c'est-à-dire, *Conservation*, *Santé*. Les Romains en avoient fait une divinité, et lui avoient élevé des temples. On la représentoit sous l'emblème d'une femme assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une coupe à la main, et ayant auprès d'elle un autel, autour duquel un serpent faisoit plusieurs cercles de son corps, de sorte que sa tête se relevoit au-dessus de cet autel. Elle avoit (dit-on) pour cortége ordinaire, la *Concorde*, le *Travail*, la *Frugalité*. On l'adoroit aussi sous le nom d'*Hygiée* ou *Hygie*.

SAMARITAINE (La): C'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui *Jesus-Christ* demanda à boire, comme il passoit par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les Disciples de cet Homme-Dieu étant allés dans la ville acheter des provisions ; pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisoit de l'eau. Etonnée de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyoient tout commerce avec les Samaritains, qu'ils regardoient comme hérétiques), elle en marqua sa surprise. *Jesus-Christ* en eut pitié ; il la prêcha, la toucha de sa grace vivifiante, et la convertit à lui.

SAMBLANÇAY, *Voyez* Beaune.

SAMBLICUS, insigne voleur, pilla le temple de *Diane*, dans l'Elide. Il fut arrêté ; et comme il refusoit d'avouer son crime, on le mit à la torture un an entier, et on lui fit souffrir de cruels tourmens. D'où est venu ce proverbe, *Endurer plus de mal que Samblique.*

SAMBUC, (Jean) médecin, né à Tirnau en Hongrie l'an 1531, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie et de France. Il se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et les antiquités. Ses talens le firent jouir de beau-

coup

coup d'agrémens à la cour des empereurs *Maximilien II* et *Rodolphe II*, dont il devint conseiller et historiographe. Il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, le 13 juin 1584, à 53 ans. On a de lui : I. Les *Vies des Empereurs Romains*. II. Des *Traductions* latines d'*Hésiode*, de *Théophylacte*, et d'une partie des Œuvres de *Platon*, de *Xénophon* et *Thucydide*. Elles sont plus fidelles qu'élégantes. III. Des *Commentaires* sur l'*Art poétique* d'*Horace*, et des *Notes* sur plusieurs auteurs Grecs et Latins. IV. Une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de *Bonfinius*. On y trouve une partie du règne d'*Uladislas*, un abrégé de celui de *Louis II*, et d'autres fragmens considérables. Elle est exacte et écrite d'une manière intéressante. V. *Emblemata*, 1576, in-16. VI. *Icones Medicorum*, Leyde, 1603, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecins et de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. *Sambuc* s'étoit fait à grands frais un riche cabinet de médailles, et s'étoit donné beaucoup de peine pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnoît l'homme savant et l'homme de bien, le littérateur sage et chrétien. On peut consulter l'excellente Histoire Littéraire de Hongrie, par le Père *Alexis Horanyi*, tom. 3, page 196, Presbourg, 1777. Sa manière de voyager étoit singulière. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues dont il fait l'éloge dans ses *Emblèmes*.

SAMERIUS, (Henri) jésuite, né près de Marche, dans le duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée *Marie Stuart*, puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il étoit très-versé dans l'histoire ecclésiastique, et sur-tout dans la chronologie. On a de lui : *Chronologia sacra ab orbe condito, ad Christum natum*, Anvers, 1608, in-folio. Il y relève une infinité de fautes échappées à différens auteurs.

SAMON, marchand François, étant allé négocier vers l'an 630 chez les Esclavons, les trouva engagés dans une guerre contre les Abares. Il combattit avec eux, rallia leur armée, fut victorieux et parvint à la couronne. Il épousa douze femmes de la nation, et il en eut 22 fils et 15 filles. Son règne fut glorieux et dura 35 ans. Des marchands François ayant été insultés par des Esclavons, *Dagobert* envoya des ambassadeurs demander justice. Ceux-ci s'étant permis d'appeler les Esclavons *chiens* et *païens*, *Samon* leur répondit : « Si nous sommes des chiens, nous nous efforcerons de vous mordre. » Trois armées envoyées contre lui, furent vaincues, et leur défaite assura sa gloire.

SAMONAS, favori de *Léon le Philosophe*, *Voyez* LÉON VI, n° XVII.

SAMPIETRO, *Voyez* SAN-PIETRO.

I. SAMSON, fils de *Manué*, de la tribu de *Dan*, naquit d'une manière miraculeuse, d'une mère qui d'abord étoit stérile, vers l'an 1155 avant J. C. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il

fut doné. Il n'avoit que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, et il pria son père de lui permettre de l'épouser. *Manué* et sa femme, après s'être opposés à son dessein, allèrent avec lui en faire la demande. Dans la route, *Samson* qui étoit un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, il le saisit quoiqu'il fût sans armes, et le mit en pièces. Il obtint la fille qu'il souhaitoit; et quelque temps après, retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avoit tué : il y trouva un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Il tira de cette découverte l'énigme suivante : *La nourriture est sortie de celui qui mangeoit, et la douceur est sortie du fort.* Les habitans de Thamnata auxquels il la proposa, s'adressèrent à la femme de *Samson*, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Cette femme infidelle l'alla sur-le-champ découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros Juif. En même temps l'*Esprit du Seigneur le saisit*, et il vint à Ascalon, ville des Philistins, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avoient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avoit promis. Ensuite il se retira chez son père, laissant sa femme dont il étoit mécontent, et qui fut donnée à l'un des jeunes gens qui l'avoient accompagné dans la cérémonie de ses noces. Quand il eut appris ce nouvel outrage de la part des Philistins, il jura qu'il s'en vengeroit sur toute la nation. Il prit 300 renards qu'il lia deux à deux, leur attachant à chacun un flambleau à la queue, et les lâcha ensuite au milieu des blés des Philistins, déjà mûrs et prêts à être coupés : les blés étant consumés, le feu passa aux vignes; il en fut de même de tout ce qui étoit dans la campagne. Les Philistins, apprenant que *Samson* étoit l'auteur de tout ce dégât, brûlèrent son beau-père, sa femme et ses parens. Cependant le courageux Israélite tuoit tous les Philistins qu'il rencontroit, et se retiroit sur un roc très-fort, appelé Etam, dans la tribu de Juda. Ses ennemis levèrent une grande armée, et entrèrent sur les terres de la tribu qu'il habitoit, menaçant de tout mettre à feu et à sang, si on ne leur livroit leur vainqueur. Ceux de cette tribu, effrayés, prirent *Samson*, le lièrent et le menèrent aux Philistins. Ils le mirent au milieu de leur camp, en dansant autour de lui. *Samson* cassa sur-le-champ ses cordes, se jeta sur eux, et avec une mâchoire d'âne, qu'il rencontra par hasard, en tua mille, et mit le reste en fuite. L'ardeur de ce combat lui causa une si grande soif, que si Dieu ne l'eût secouru promptement par une source d'eau claire qu'il fit sortir d'une dent de la mâchoire, il en seroit mort. Les Philistins n'osant plus attaquer *Samson* ouvertement, cherchèrent à le surprendre. Un jour qu'il étoit allé dans la ville de Gaza qui leur appartenoit, les habitans fermèrent vîte les portes, et y mirent des gardes pour l'arrêter. *Samson* se leva sur le milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds et les verroux, malgré la garde qu'on faisoit, et les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avoit pu le terrasser; l'amour le vainquit. *Dalila*, femme Philistine, qu'il aimoit éperdument,

ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper les cheveux tandis qu'il dormoit, et le livra aux Philistins. On lui creva les yeux; on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux, 3000 Philistins assemblés dans le temple de *Dagon*, le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenoient le temple, il les ébranla, et le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J.C. « Quelques auteurs ont formé, dit *Calmet*, des doutes sur le salut de *Samson*; d'autres l'ont mis non-seulement parmi les héros, mais parmi les Saints. A-t-il pu se donner la mort, et souhaiter en mourant de se venger de la perte de ses deux yeux? *S. Bernard* soutient que s'il n'avoit eu une inspiration particulière, il n'auroit pu, sans pécher, attenter à sa vie. *S. Augustin* l'avoit déjà excusé, avant *S. Bernard*, dans la supposition qu'il avoit été poussé par le mouvement intérieur du souverain Maître de la vie et de la mort. » Un beau tableau de *Wandick*, représente *Samson* livré par *Dalila*. Il a été mis en vente à Arras dans le courant de l'an 10.

II. SAMSON, (S.) Gallois, cousin-germain de *S. Magloire* et de *S. Malo*, vint en Bretagne, où il prêcha l'Evangile avec succès, et bâtit un monastère à Dol; il mourut sur la fin du VIe siècle. Les Dolois l'honorèrent comme leur premier évêque.

III. SAMSON, *Voyez* SANSON.

SAMUEL, fils d'*Elcana* et d'*Anne*, de la tribu de *Lévi*, fut prophète et juge d'Israël, pendant plusieurs années. *Anne* sa mère étoit stérile depuis long-temps, lorsque, par une faveur singulière de Dieu, elle conçut et mit au monde cet enfant, vers l'an 1155 avant J. C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo à la maison du Seigneur, et le présenta à *Héli* pour accomplir le vœu qu'elle avoit fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur *Héli* et sur ses enfans, *Samuel* fut établi pour juger le peuple de Dieu: il avoit alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il alloit de temps en temps dans différentes villes, pour y rendre la justice. Ce saint homme étant devenu vieux, établit *Joël* et *Abia* ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçoient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au lieu de marcher sur les traces de leur père, ils laissèrent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allèrent trouver *Samuel* à Ramatha, pour demander un roi. Avant que de leur répondre, le prophète consulta Dieu, qui le chargea de déclarer aux Israélites, quel seroit le droit du roi qui les gouverneroit: « Il vous ôtera vos fils pour en faire ses serviteurs; il prendra vos esclaves et vos bêtes; il prendra vos meilleures terres; il vous fera payer la dixme de vos blés, pour avoir de quoi donner à ses officiers, et vous serez ses esclaves, etc. » Les Israélites, sans être effrayés des suites de leur demande, s'obstinèrent à vouloir un roi, et *Samuel* fut contraint

de leur en choisir un. Il sacra donc *Saül*, l'an 1095 avant J. C. Ce prince s'étant rendu par sa désobéissance indigne d'être roi, *Samuel* sacra *David* en sa place; et voyant que Dieu avoit rejeté *Saül* qu'il aimoit, il ne vit jamais plus ce malheureux prince. Il lui apparut long-temps après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J. C., à 98 ans, lorsque la *Pythonisse* évoqua son ombre. *Samuel* prédit alors à ce malheureux prince, qu'il mourroit avec ses enfans dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. M. l'abbé *de la Chapelle* a cru trouver dans le discours que prononça l'ombre de *Samuel*, un artifice de ventriloque; sentiment insoutenable, non-seulement parce qu'il n'explique pas l'apparition, mais parce qu'il est formellement contraire à l'historien sacré. L'Écriture nous apprend que *Samuel* apparut en personne, non pas sans doute par quelque effet de l'art magique, mais par une volonté particulière de Dieu. Ceux qui ont cru que la Pythonisse ne fit que produire un spectre ressemblant au prophète, sont également contraires au récit des Livres saints. Quand même on pourroit éluder la force de ces paroles du premier Livre des Rois: *Cùm autem vidisset mulier Samuelem... ait Samuël* [ch. 28]; on ne pourroit répondre à ce passage de l'Ecclésiastique [ch. 46]: *Et post hoc dormivit, et notum fecit regi finem vitæ suæ, et exaltavit vocem suam de terrâ in prophetiâ delere iniquitatem gentis.* Le corps de *Samuel* fut transporté de la Palestine à Constantinople, sous l'empereur *Arcade*. *S. Jérome* dit dans son livre contre *Vigilance*, qu'on plaça les cendres de ce prophète dans un vase d'or enveloppé de soie, et que les évêques et les peuples les reçurent par-tout en foule, avec des honneurs infinis. Le Martyrologe Romain place la fête de *Samuel* au 20 août. On attribue à ce prophète le livre des *Juges*, celui de *Ruth* et le 1er des *Rois*, du moins les XXIV premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, lesquelles paroissoient y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée. Cependant quelques remarques qui ne peuvent être du temps de *Samuel*, font conjecturer qu'*Esdras* ayant eu en main les originaux de *Samuel* et des anciens écrivains du temps de *David*, a rédigé et retouché le 1er livre des Rois, ainsi que les trois autres; ce qui concilie les contrariétés apparentes que l'on pourroit trouver dans le texte de ce livre. *Samuel* commence la chaîne des prophètes, qui n'a plus été interrompue depuis lui, jusqu'à *Zacharie* et *Malachie*... *Voyez* AGAG.

SANADON, (Noël-Etienne) jésuite, né à Rouen en 1676, professa avec distinction les humanités à Caen. Ce fut là qu'il connut *Huet*, évêque d'Avranches, avec lequel le goût de la littérature et de la poésie l'unit étroitement. Le père *Sanadon* fut chargé ensuite de la rhétorique au collége de Paris, et de l'éducation du prince *de Conti*, après la mort du P. *du Cerceau*. En 1728, il devint bibliothécaire de *Louis le Grand*; place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 21 septembre 1733, à 58 ans. La

douceur et la pureté de ses mœurs, le firent rechercher et estimer. Il joignoit aux qualités d'un bon religieux, celles d'un littérateur aimable. On a de lui : I. Des *Poésies latines*, 1715, in-12 ; et réimprimées chez *Barbou*, in-8.°, 1654. Les vers du père *Sanadon* respirent le goût des poëtes du siècle d'*Auguste*. On y trouve la force et la pureté de l'expression, le tour et l'harmonie du vers, le choix et la délicatesse des pensées ; mais ils manquent un peu d'imagination. Il a fait des *odes*, des *élégies*, des *épigrammes*, et d'autres poésies sur différens sujets. II. Une *Traduction* des Œuvres d'*Horace*, avec des remarques, en 2 vol. in-4.° Paris, 1727. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre, n'ont pas été corrigés, et sont préférés par les curieux. On la trouve aussi en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance et avec goût ; mais il n'a pas atteint l'élévation de son original dans les *odes*, ni son énergie et sa précision dans les *épîtres* et dans les *satires*. En général, sa version est une paraphrase qui affoiblit le texte. Plusieurs savans ont blâmé la liberté qu'il a prise, de faire des changemens considérables dans l'ordre et dans la structure même des *odes*. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singulière, et ce qu'il dit pour en faire l'apologie n'a pas satisfait. III. Des *Discours*, prononcés en différens temps, et dont on a un recueil. Ils prouvent qu'il savoit être orateur et poëte. IV. *Prières et Instructions Chrétiennes*, Lyon, 1752, in-12 et in-18, livre rempli d'onction et d'une piété solide.

SANCASSINI, (Denis-André) né dans le Modénois en 1659, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, et en donna des preuves en exerçant sa profession dans plusieurs villes d'Italie où il s'acquit une grande réputation. En 1727, il se fixa à Spolette, et y mourut l'an 1737. On a de ce médecin : I. *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-1738, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissemens sont d'une prolixité rebutante. II. *Aphorismes généraux de la manière de guérir les plaies selon la méthode de Magatus*, Venise, 1713, in-8.°, en italien ; et plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zèle, pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils de *César Magatus*.

SANCERRE, (Louis de Champagne, comte de) seigneur de Charenton, etc. maréchal de France en 1669, et connétable en 1397, étoit issu d'une famille descendante des comtes de Champagne. Il rendit de grands services au roi *Charles V*, remporta plusieurs avantages sur les Anglois, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosebecq, et mourut le 6 février 1402, à 60 ans, avec la gloire d'être un des trois plus grands généraux du règne de *Charles V* : les deux autres étoient *du Guesclin* et *Clisson*. L'abbé *le Gendre* prétend qu'il avoit vieilli dans le service sans y briller ; on ne laissa pas de l'enterrer à Saint-Denis, dans la chapelle de *Charles V*, en témoignage de l'estime que ce prince avoit eue pour lui. *Voyez* aussi Bueil.

SANCHA, *Voyez* Ogna.

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son père *Ferdinand* avoit fait de ses autres états à ses

frères et sœurs. Il dissimula pendant quelque temps; mais après la mort de la reine sa mère, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. *Garcias* étoit roi de Galice, et *Alphonse* roi de Léon : l'impitoyable *Sanche* détrôna le premier, et contraignit le second à s'enfermer dans un monastère. Après avoir dépouillé ses frères, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avoient été données pour dot. Il prit la ville de Toro sur la cadette, et tourna ensuite ses armes vers Zamora, qui appartenoit à l'aînée. Mais ce prince téméraire et sans frein, au lieu d'un succès qu'il ne méritoit pas, y trouva le terme de ses attentats et de sa vie, en 1072, ayant été tué en trahison pendant qu'il en faisoit le siége.

SANCHE-GARCIAS Ier, roi de Navarre, après l'abdication de *Fortunio*, battit, l'an 907, les Maures qui faisoient le siége de Pampelune, et les obligea de le lever. Il les battit dans diverses autres occasions. Accablé d'années et d'infirmités, il se retira en 919, dans un monastère, laissant le commandement des troupes à D. *Garcias* son fils, mais sans lui céder la couronne. En 921, il se mit à la tête de ses armées, tailla en pièces celle d'*Abderame*, au retour de l'expédition qu'elle avoit faite au-delà des Pyrénées, et lui enleva le butin dont elle étoit chargée. *Sanche* mourut en 926, emportant l'estime des gens de bien et les respects de ses sujets.

SANCHE, *Voyez* AZNAR.

SANCHE *le Grand*, roi de Navarre l'an 1000, mort en 1035. *Voyez* BERMUDE.

I. SANCHEZ, (François) *Sanctius*, de Las-Brocas en Espagne, fut regardé comme *le père de la langue latine*, et *le docteur de tous les gens de lettres*. C'étoient les titres dont les exagérateurs l'honoroient dans son pays. On a de lui : I. Un excellent Traité, intitulé : *Minerva sive de causis Linguæ Latinæ*, Amsterdam, 1714, in-8.° MM. de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage, dans leur *Méthode de la Langue Latine*. [Voy. II. GARCIAS, *et* II. LANCELOT.] II. L'*Art de parler, et de la maniere d'interpréter les auteurs*. III. Plusieurs autres savans ouvrages sur la grammaire. *Sanchez* mourut en 1600, à 77 ans.... Il doit être distingué d'un autre *François* SANCHEZ, mort à Toulouse, âgé de 70 ans, en 1632. Ce dernier, médecin Portugais, établi à Toulouse, étoit chrétien et né de parens juifs. Il avoit, dit *Patin*, beaucoup d'esprit, et étoit philosophe. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Opera Medica. His juncti sunt Tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636. On distingue entre ses Traités celui qui est intitulé : *Quòd nihil scitur, liber*, Francfort, 1618, in-8.°; Rotterdam 1649. *Ulric Widdius* a donné une réfutation du scepticisme de *Sanchez*, Leipzig, 1661.

II. SANCHEZ, (Thomas) né à Cordoue en 1551, entra chez les Jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, et mourut à Grenade en 1610, à 59 ans, avec la réputation d'un homme de mœurs austères. On a de lui : I. Quatre vol. in-fol. sur le *Décalogue*, sur les *Vœux monastiques*, et sur plusieurs questions de morale et de jurisprudence, traitées

d'une manière diffuse. II. Un traité *de Matrimonio*, imprimé la première fois à Génes en 1592, in-fol. L'auteur a rassemblé dans cet ouvrage, toutes les questions que l'imagination peut faire naître sur ces matières scabreuses. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'étude de ces sujets délicats ne fit pas la moindre impression sur ses mœurs. C'est aux pieds du crucifix qu'il écrivoit ses livres. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage, est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Dans toutes les autres, l'ouvrage a été purgé, à ce qu'on prétend, de plusieurs choses dont des hommes moins bien intentionnés que *Sanchez* auroient pu abuser. On a dit très-mal à propos, que si les questions délicates qu'il contient ne firent jamais impression sur l'auteur, elles ont paru en avoir fait beaucoup sur les censeurs, puisque leur approbation porte ces mots : *Legi, perlegi maximâ cum voluptate*. Il est clair que ce plaisir dont parlent les censeurs, ne leur fut inspiré que par l'érudition et la sagacité de *Sanchez* : ce jésuite en avoit effectivement beaucoup. Ils ne voyoient d'ailleurs dans son livre que des matières qui devoient être uniquement destinées aux directeurs et aux confesseurs.

III. SANCHEZ, (Gaspar) né à Cifuentes sur la Raguna, entra chez les pères Jésuites en 1571. Après avoir professé les humanités en divers colléges, et enfin à Madrid, il remplit la chaire d'Ecriture-sainte à Abrala. Dans le cours de 13 années, il donna sur l'Ancien Testament des *Commentaires* estimés, même des Protestans, et qui sont devenus fort rares. Ce ne fut que près de 50 ans après la mort du P. *Sanchez* qu'on embrassa sa méthode, en soumettant le sens littéral à la critique et à une érudition sagement ménagée. La solidité et la rareté de ces *Commentaires*, font désirer qu'on en procure une nouvelle édition.

IV. SANCHEZ, (Antoine Nunès-Ribeiro) célèbre médecin, né à Penna-Macos en Portugal, le 7 mars 1689, mort à Paris le 13 octobre 1783, à 94 ans, quitta de bonne heure sa patrie pour voyager dans le Nord. Il se distingua en Russie dans le traitement des épidémies. Ses succès le firent appeler à la cour, où il devint premier médecin ; mais sa fortune fut bouleversée par les révolutions de l'empire et du trône. Il quitta, en 1747, les climats glacés du Nord pour se retirer à Paris. Quoiqu'il fût d'une constitution foible et délicate, presque toujours souffrant, et que son caractère doux, timide et désintéressé l'éloignât de la célébrité, il fut cependant connu, et comme un médecin habile, et comme un homme bienfaisant et vertueux. Il a laissé plusieurs manuscrits intéressans, et il avoit publié une *Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne*, 1765, in-12, et une autre *sur les tremblemens de terre*. On a encore de lui une *Méthode pour étudier la médecine*, 1783, in-8.°

SANCHONIATHON, historien de Phénicie, né à Béryte, écrivit une *Histoire* en IX livres, en phénicien, dans laquelle il rendoit compte de la théologie et des antiquités de son pays. *Philon de Biblos*, contemporain d'*Adrien*, en fit une *Version* grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans *Porphyre* et dans *Eusèbe*. *Dodwell* et *Dupin* rejettent ces

fragmens comme supposés; mais *Fourmont* et quelques autres érudits, les adoptent comme authentiques. On ne sait en quel temps vivoit cet historien; les uns le mettent sous *Sémiramis*, et les autres sous *Gédéon*, juge d'Israël.

SANCIO, (Rodrigue) né à Santa-Maria-da-Nieva, dans le diocèse de Ségovie, en 1404, se fit connoître de bonne heure par son goût pour la piété et pour les lettres. Son mérite le fit élever aux évêchés de Zamora, de Calahorra et de Palencia: mais abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses diocèses, il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château Saint-Ange. Il se distingua par ses négociations, et par divers ouvrages historiques et ascétiques. Les principaux sont: I. *Historia Hispanica*. Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusqu'à la mort de *Henri VI*, en 1474. On l'a mise dans la Collection des Historiens d'Espagne, de *Schot*, 4 vol. in-fol. II. *Speculum vitæ humanæ*, in-fol. Rom., 1648. C'est un des premiers monumens de l'art si utile de la typographie, et pour cette raison il est infiniment recherché, fort cher et rare. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ*, avec le *Speculum humanæ salvationis*, in-fol. sans date, de 63 feuillets.) Il y en a deux traductions françoises: l'une de *Julien Matho*, Lyon, 1477, in-fol.; l'autre de *P. Farget*, Lyon, 1482, in-fol. *Sancio* mourut à Rome le 4 octobre 1470, à 66 ans.

SANCTA-CRUX, *Voy.* SANTA-CRUX.

SANCTAREL, *Voyez* SANTAREL.

SANCTÈS-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre de St. Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication, occupèrent tous les instans de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1536, à 70 ans. Il fut inhumé dans le couvent des Dominicains. Son zèle et ses sermons convertirent beaucoup de pécheurs et d'hérétiques. On a de lui: I. *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont les plus belles éditions sont celles de *Robert Etienne*, à Paris, en 1548, in-fol., et à Genève, 1614, in-fol., avec des notes de *Jean Mercier*. Cette dernière édition n'est pas la meilleure, comme le dit l'abbé *Ladvocat*, parce que l'éditeur a corrompu le texte. II. *Veteris et Novi Testamenti translatio*, à Lyon en 1542, in-fol., avec des notes de *Servet* qui la font rechercher. [*Voy.* BRUCIOLI.] III. Plusieurs autres ouvrages sur la Bible.

SANCTIUS, *Voy.* SANCHEZ.

SANCTORIUS, *Voyez* SANTORIUS.

SANCY, *Voyez* II. HARLAY.

SANDÆUS, (Maximilien) né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté, mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On estime ce qu'il a écrit contre les Calvinistes. On a

publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1653, in-4.°

I. SANDE, (Fréderic) célèbre jurisconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourguemestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'assemblée des états-généraux à la Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui: I. *Commentarius in Gelriæ et Zutphaniæ consuetudines feudales*, 1637, in-4.° II. *Commentatio in consuetudinem Gelriæ de Effestucatione*, Arnheim, 1638. Ses ouvrages ont été imprimés avec ceux de son frère.

II. SANDE, (Jean à) frère du précédent, né en 1579, professeur des Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarde, mourut en 1638. Ses ouvrages sur la jurisprudence, qui avoient d'abord paru séparément, ont été réunis et imprimés avec ceux de son frère, Anvers, 1674, in-fol. Les journalistes de Leipsig parlent de Jean à Sande en ces termes: *Inter celebres Frisiæ jurisconsultos, si non primum, parem certè primo loco meruisse Joannem à Sande; scripta ejus non Belgio tantùm sed et apud nos jure quodam suo magni semper æstimata demonstrant*, etc. (*Acta Lips.* 1684, *pag.* 271.)

SANDERSON, *Voyez* SAUNDERSON.

SANDERSON, (Robert) théologien-casuiste, né à Sheffield dans le comté d'Yorck en 1587, mort le 29 janvier 1663, devint chapelain ordinaire du roi *Charles I*, chanoine de l'église de Christ, et professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, et eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre; mais peu de temps après le rétablissement de *Charles II*, il eut l'évêché de Lincoln. Ce prélat, également recommandable par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractère, et par la modération de son esprit, avoit bien lu les Pères et les Scholastiques. Il savoit l'histoire de sa nation, étoit bon antiquaire, et passoit sur-tout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont: I. *Logicæ Artis Compendium*, à Oxford, 1618, in-8.° II. Des *Sermons*, in-folio, 1681. III. *De Juramenti obligatione*, Londres, 1646, in-8.° IV. *Physicæ Scientiæ Compendium*, Oxford, 1671, in-8.° V. *Pax Ecclesiæ*, etc. VI. L'*Histoire de Charles I*, in-folio, en anglois, etc.

I. SANDERUS, (Antoine) ou SANDERS, naquit en 1586 à Anvers, où ses parens se trouvèrent par hasard, car ils étoient de Gand. Il fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres et théologal de Térouane. Après avoir mené une vie pure et appliquée, il mourut à Afflighem, célèbre abbaye du Brabant, en 1664, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont: I. *Flandria illustrata*, in-fol. 2 volumes, 1641 à 1644, réimprimée en 1735, 3 vol. in-fol. La 1[re] édition de Cologne, réellement d'Amsterdam, fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de *Jean Blaeu*: le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. *Van-Lom* qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ; de Gandavensibus... de Brugensibus eruditionis*

famâ claris ; de Scriptoribus Flandriæ : ouvrages de *Sanderus* qui avoient été imprimés séparément. II. *Chorographia sacra Brabantiæ*, Bruxelles, 1659, 2 vol. in-fol. ; et augmentée, la Haye, 1726, 3 vol. in-fol. III. *Bibliotheca Belgica manuscripta*, Lille, 1641, 1644, 2 vol. in-4.° Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, du Brabant, du Hainaut, et du pays de Liége : le second volume est très-rare. IV. *Opuscula minora*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses Poésies, Oraisons, etc. V. *Elogia Cardinalium*, Louvain, 1626, in-4.° VI. *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1650, in-4.° Ces ouvrages, qui ne sont pas toujours bien digérés, prouvent que *Sanderus* étoit très-laborieux. Il possédoit les langues grecque et latine, et étoit poëte et orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur fit imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, et ruina sa bourse après avoir ruiné sa santé.

II. SANDERUS, (Nicolas) né à Charlewood, dans le comté de Surrey en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La religion catholique ayant été bannie de ce royaume par *Elisabeth*, il se retira à Rome, où il fut élevé au sacerdoce. Le cardinal *Hosius* l'emmena avec lui au concile de Trente et dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape *Pie V* le rappela pour l'employer dans des affaires importantes. *Grégoire XIII* l'envoya nonce en Espagne, et ensuite en Irlande, pour animer les catholiques qui avoient pris les armes. La crainte de tomber dans les mains des Anglois, le fit errer pendant quelque temps dans les bois, où il mourut de faim et de misère en 1583, et selon son neveu *Pitseus*, en 1580. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la Cène du Seigneur, et de sa présence réelle dans l'Eucharistie*, en anglois, imprimé à Louvain en 1566, in-4.° II. *Traité des Images* contre les Iconoclastes, in-8.° III. *De Schismate Anglicano*, Cologne, 1628, in-8.° : livre écrit avec chaleur, et où l'on trouve des détails curieux sur le schisme d'Angleterre. L'auteur y montre pourtant quelquefois de la passion. *Henri VIII* y est peint comme un monstre de lubricité qui avoit épousé sa propre fille en donnant la main à *Anne de Boulen*. Ces bruits populaires pouvoient absolument être fondés ; mais un historien ne doit les rapporter que lorsqu'il en a les preuves en main. *Maucroix* l'a traduit en françois, Paris, 1678, 2 vol. in-12. IV. *De Ecclesia Christi*, Louvain, 1571, in-folio. V. *De Martyrio quorumdam sub Elisabeth Regina*, in-4.° VI. *De explicatione Missæ ac partium ejus*, in-8.° VII. *De visibili Monarchia Ecclesiæ*, Virceburgi, 1592, in-folio, dans lequel il adopte les principes des Ultramontains sur la supériorité des papes au-dessus des conciles.

SANDEUS, (Felinus) jurisconsulte Italien, né et mort à Ferrare en 1503, a publié un *Traité* sur le droit de patronage, et une vie d'*Alphonse*, roi d'Aragon.

SANDHAGEN, (Gaspar) théologien luthérien, et surintendant des églises du duché de

Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'Histoire de J. C. et des Apôtres;* tirée des IV Evangiles, des Actes des Apôtres et de l'Apocalypse ; ouvrage rempli d'érudition.

SANDINI, (Antoine) né dans le Vicentin, le 31 juin 1692, fut bibliothécaire et professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 23 février 1751. Il étoit très-estimé du cardinal *Rezzonico*, alors son évêque, et depuis pape sous le nom de *Clément XIII*. Nous avons de lui : I. *Vitæ Pontificum Romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare, 1748 ; l'évêque d'Ausbourg, landgrave de Hesse-Darmstad, l'a fait réimprimer la même année, sous le titre de *Basis Historiæ Ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond et plein de recherches. II. *Historia Familiæ sacræ*. III. *Historia SS. Apostolorum*. IV. *Disputationes XX ex Historia Ecclesiastica ad Vitas Pontificum Romanorum*. V. Quelques *Dissertations* contre le Père *Serry* ; c'est l'apologie de son *Historia Familiæ sacræ*, que le Père *Serry* avoit attaquée.

SANDIS, *Voyez* SANDYS.

SANDIUS, (Christophe) fameux Socinien, né à Konigsberg dans la Prusse, et mort à Amsterdam en 1680, à 36 ans, avoit beaucoup de littérature sacrée et profane, et étoit très-versé dans l'histoire ecclésiastique. Il abusa de ses connoissances pour composer divers ouvrages, qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : I. La *Bibliothèque des Antitrinitaires* ou *Sociniens*, en latin, 1684, in-8.° : livre recherché par ceux qui veulent connoître les erreurs des disciples de Socin. II. *Nucleus Historiæ Ecclesiasticæ*, Cosmospoli, 1669, in-8.°, dans lequel il rapporte tout ce que l'on trouve dans l'Histoire ecclésiastique concernant les Ariens. III. *Interpretationes paradoxæ in Joannem*. IV. *De origine Animæ*. V. *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix*, etc.

SANDRART, (Joachim) peintre, né à Francfort en 1606, mourut à Nuremberg en 1683, à 77 ans. Il est plus connu par les *Vies des plus célèbres artistes* qu'il a données, et par l'*Académie* qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il paroît néanmoins qu'on le mit de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célèbres peintres qui florissoient à Rome, *Sandrart* fut un de ceux qui y travaillèrent. Il se trouva en concurrence avec *le Guide*, *le Guerchin*, *Josepin*, *Massini*, *Gentileschi*, *Pietre de Cortone*, *Valentin*, André *Sacchi*, *Lanfranc*, *le Dominiquin* et *le Poussin*. On connoît de ce peintre les *XII Mois de l'année*, qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. *Sandrart* a encore traité de grands sujets d'histoire, et a fait beaucoup de portraits. On ne peut témoigner plus d'amour pour la peinture, que cet artiste en a montré pendant le cours d'une longue vie. Son neveu *Jacob* SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance et de naïveté. Son burin est très-gracieux. *Joachim* eut une fille nommée *Susanne* SANDRART, qui s'est distinguée par le même

talent que son père. Les principaux ouvrages que *Joachim Sandrart* a donnés touchant sa profession, sont : I. *Académie d'Architecture, de Sculpture et de Peinture*, en allemand, 2 parties in-fol., à Nuremberg, 1675 et 1679. II. *Academia Artis Pictoriæ*, traduction latine de l'ouvrage précédent, 1783, in-fol. III. *Admiranda Sculpturæ veteris*, 1660, in-fol. IV. *Romæ antiquæ et novæ Theatrum*... 1684, in-fol. V. *Romanorum Fontinalia*, 1685, in-fol. VI. *Iconologia Deorum et Ovidii Metamorphosis*, 1680, in-fol., en allemand. Tous ces ouvrages prouvent combien cet auteur avoit étudié les principes de son art, et sont recherchés de ceux qui veulent en acquérir la connoissance. On ne les trouve que difficilement rassemblés.

SANDRAS, *Voyez* COURTILZ.

SANDRICOURT, *Voyez* MEZERAI, vers la fin de l'*article*.

SANDVIG, (Christian Bertet de) auteur danois, a fait imprimer quelques ouvrages historiques, et devint secrétaire de la Société Généalogique et Héraldique, et membre de celle établie pour les progrès de la langue et de l'histoire de Danemarck. Il a terminé sa carrière en 1787.

SANDYS, (Edwin) second fils d'*Edwin Sandys*, archevêque d'Yorck, naquit à Worchester en 1561. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea dans les différentes parties de l'Europe. De retour dans sa patrie, il fut employé par le roi *Jacques I* dans diverses affaires importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il déplut à ce monarque en 1621, en s'opposant aux volontés de la cour en plein parlement, et *Jacques I* lui ordonna la prison pour un mois. Ce savant mourut en 1629, après avoir fondé une chaire de métaphysique en l'université d'Oxford. C'étoit un homme d'une probité rigoureuse, bon politique et assez bon écrivain. On a de lui un livre intitulé : *Europæ Speculum*, ou *Description de l'état de la Religion dans l'Occident*. La meilleure édition de ce livre est celle de 1637, in-4.° *George* SANDYS, le plus jeune de ses frères, mort en mars 1644, laissa une *Description de la Terre-sainte*, en anglois, 1615, in-fol., et d'autres ouvrages en vers et en prose.

SANGALLO, (Antoine) né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes qu'il avoit dans cette ville, il s'adonna sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du *Bramante*, et parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes *Léon X*, *Clément VII* et *Paul III* l'employèrent beaucoup. Il fut architecte de l'église de St. Pierre après le *Bramante*, et chargé de la fortification de plusieurs places, partie de l'art qu'il entendoit très-bien. Cet artiste se distingua particulièrement par la solidité de ses constructions. Il mourut en 1546, laissant un fils (Antoine-Baptiste) architecte comme lui. On voit à Rome un modèle en bois que le père avoit fait pour l'église de St. Pierre, qu'on dit avoir coûté 4184 écus romains. Mais *Michel-Ange*, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter. *Sangallo* étoit neveu de deux célèbres architectes : *Julien*, mort en

1517 ; et *Antoine*, mort en 1534. Ce dernier bâtit le château Saint-Ange à Rome ; et l'on doit à *Julien* la coupole de Notre-Dame de Lorette.

SANGUIN, *Voyez* EMAREDDIN.

I. SANGUIN, (Antoine) dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il étoit seigneur de ce lieu dont il fit commencer le château, fut évêque d'Orléans, cardinal, et enfin en 1543 grand-aumônier de France : c'est le premier qui ait porté ce titre. Il jouit d'une grande faveur sous le règne de *François I*, qui lui donna aussi le gouvernement de Paris. Il dut en partie son élévation à la duchesse *d'Etampes*, fille de sa sœur ; mais après la mort de *François I*, son crédit diminua. Il fut forcé de se démettre de sa charge de grand-aumônier, et de passer en Italie. En 1553, il obtint l'archevêché de Toulouse, et mourut six ans après, en 1559. Il étoit d'une maison ancienne de cette capitale, anoblie vers l'an 1400. Elle s'éteignit vers la fin du XVIe siècle.

II. SANGUIN, (Claude) natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître-d'hôtel du roi et du duc *d'Orléans*. Il consacra son talent pour la versification françoise, à la religion, et fit paroître des *Heures en vers françois*, Paris, 1660, in-4.° Tout le pseautier y est traduit et assez mal. Il étoit parent de *Saint-Pavin*. On a de lui un Placet ingénieux qu'il présenta à *Louis XIV* ; il n'est pas commun et mérite d'être rapporté.

SIRE, Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires,
Ce seroit un peu trop de curiosité ;
Cependant l'autre jour, songeant à mes misères,
Je calculois le bien de votre Majesté.
Tout bien compté, (j'en ai la mémoire récente)
Il doit vous revenir cent millions de rente ;
Ce qui fait à peu-près cent mille écus par jour :
Cent mille écus par jour, en font quatre par heure...
Pour réparer les maux pressans
Que le tonnerre a faits à ma maison des champs,
Ne pourrai-je obtenir, SIRE, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre temps ?

Cette pièce d'un tour délicat lui valut, de la part du roi, la gratification de mille écus, qui étoit l'objet de sa demande. L'auteur mourut à la fin du dernier siècle.

I. SANLECQUE, (Jacques de) imprimeur et célèbre fondeur de caractères d'imprimerie, s'illustra par la gravure des caractères de la *Polyglotte* de *Le Jay*, et excella sur-tout dans les syriaques, les samaritains, les arméniens, les chaldéens et les arabes. Il inventa aussi trois caractères propres à l'imprimerie de la musique, qu'il distingua par *petite*, *moyenne* et *grosse* musique. Ces trois caractères sont un chef-d'œuvre de précision dans les filets, et de grace dans les traits obliques qui lient les notes. Il étoit né à Chanleu dans le Boulonnois, et il mourut à Paris en 1648, à 90 ans. — Son fils, nommé aussi *Jacques*, se distingua de même dans la gravure des caractères d'imprimerie, et mourut en 1659, à 46 ans.

II. SANLECQUE, (Louis de) né à Paris en 1650, fils du précédent, entra fort jeune dans la

congrégation des chanoines de Ste-Geneviève, et devint professeur d'humanités dans leur collége de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc *de Nevers*, qui le nomma à l'évêché de Bethléem; mais le roi, sollicité par quelques personnes choquées de ses Poésies, et sur-tout de sa *Satire contre les Directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, et l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. *Sanlecque* ayant perdu l'espérance d'être évêque, se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, qui fut une espèce de captivité pour lui. Il y mourut le 14 juillet 1714, à 56 ans, emportant les regrets de ses paroissiens, qui étoient plus maîtres du revenu de sa cure, que lui-même. Le caractère du Père *Sanlecque* tenoit beaucoup de la bonté et de l'indolence qu'inspire le fréquent commerce des Muses. On a dit qu'à mesure qu'il pleuvoit dans la chambre où il couchoit, il se contentoit de changer son lit de place, et qu'il avoit fait sur ce sujet une pièce qui étoit intitulée: *les Promenades de mon lit*; mais cette pièce n'est pas de lui, et cette anecdote est absolument fausse. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses *Poésies*, est celle de Lyon, sous le nom supposé d'Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux *Epîtres au roi*, cinq *Satires*, trois autres *Epîtres*, un *Poëme* sur les mauvais gestes des prédicateurs, plusieurs *Epigrammes*, des *Placets* et des *Madrigaux*, et un *Poëme Latin* sur la mort du Père *Lallemant*, chanoine-régulier de Sainte-Geneviève. Les vers du Père *Sanlecque* offrent quelques saillies, mais ils sont négligés; il y a peu d'imagination dans l'expression, et le style nuit souvent aux pensées. Plusieurs sont pour solliciter des graces, qu'il n'obtint pas toujours. On peut citer ceux-ci adressés à *Louis XIV* qui lui faisoit espérer un bienfait :

Grand roi, si ton bienfait n'est que digne de moi,
Ma pauvreté sera toujours extrême :
Il ne faut pas non plus qu'il soit digne de toi :
Il te rendroit pauvre toi-même.

La fonderie des *Sanlecque*, à la mort de *Jean-Eustache-Louis*, petit-neveu du Génovéfain, a passé à Nancy, après sa mort, arrivée en 1778.

SAN-MICHELI, (Michel) architecte de Vérone, né en 1484, mort en 1559, fortifia beaucoup de places dans le goût pratiqué depuis sous *Louis XIV*.

SANNAZAR, (Jacques) *Actius Sincerus* SANNAZARUS, poëte latin et italien, né à Naples en 1458, tiroit son origine de St-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô et le Tesin. Les graces de son esprit et de son caractère plurent au roi *Fréderic*, qui lui donna plusieurs marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où *Sannazar* l'accompagna et demeura avec lui jusqu'à sa mort. De retour en Italie, il partagea son temps entre les plaisirs de la volupté et ceux du Parnasse. Son caractère le portoit tellement à la galanterie que, même dans sa vieillesse, il se produisoit sous les habits et avec les airs et le ton d'un jeune courtisan. Ce poëte, peu philosophe, conçut tant de chagrin de ce que *Philibert de Nassau*, prince d'Orange, général de l'armée de

l'empereur, avoit ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530, à 72 ans. On assure qu'ayant appris, peu de jours avant sa mort, que le prince *d'Orange* avoit été tué dans un combat, il s'écria : *Je mourrai content, puisque* Mars *a puni ce barbare ennemi des Muses!* Il fut enterré dans la chapelle d'une de ses campagnes; il avoit fait placer son tombeau derrière l'autel, quoique orné des statues d'*Apollon* et de *Minerve*. Pour remédier à cette profanation, on a mis au-dessus de la statue d'*Apollon* le nom de *David*; et au-dessus de celle de *Minerve*, celui de *Judith*. *Bembo* lui fit cette épitaphe :

Da sacro cineri flores : hîc ille Maroni
Sincerus Musâ proximus et tumulo.

On a de lui des *Poésies latines* et *italiennes*. Les latines ont été imprimées à Naples, en 1718, in-12, et à Venise, en 1746, in-8.° Les *Aldes* en avoient donné une édition à Venise en 1535, in-8.° *Gryphe*, à Lyon, en fit une portative en 1547, sous le format in-16. (*Voyez* GIOCONDO *et* PLATINE.) On trouve dans ce recueil : I. Trois livres d'*Elégies*. II. Une *Lamentation sur la mort de J. C.* III. Des *Eglogues*, Amsterdam, 1728, in-8.° IV. Un poëme *de Partu Virginis*, traduit par *Colletet*, 1634, in-12, sous ce titre : *Couches sacrées de la Sainte Vierge*, etc. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation de poëte latin; mais on le blâme d'avoir profané la sainteté de son sujet, par le mélange monstrueux des extravagances du paganisme, avec les mystères augustes de notre religion. Tout y est rempli de *Dryades* et de *Néréides*. Il met entre les mains de la Sainte Vierge, non les Pseaumes, mais les vers des *Sibylles*. Ce n'est pas *David*, ni *Isaïe*, c'est le *Protée* de la Fable, qui prédit le mystère de l'Incarnation. Le nom de JESUS-CHRIST ne s'y trouve pas une seule fois, et la Vierge MARIE y est appelée l'*Espoir des Dieux*. Voilà le défaut capital de ce poëme, qui est estimable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style, et qui lui mérita des Brefs honorables de la part de *Léon X* et de *Clément VII*. Parmi ses pièces italiennes, la plus célèbre est son *Arcadie*, traduite en françois par *Pecquet*, 1737, in-12. Les vers et la prose de cet ouvrage, charment par la délicatesse et par la naïveté des images et des expressions. Il fut imprimé à Naples, in-4.°, en 1502, et réimprimé avec ses autres *Poésies italiennes*, à Padoue en 1723, et à Naples in-4.°; 1720, in-12. *Le Duchat* dit que *Sannazar* étoit Ethiopien de naissance. Dans sa jeunesse il fut fait esclave, et vendu à un Napolitain, savant et poli, nommé *Sannazar*, qui l'affranchit et lui donna son nom (*Ana*, tome 2, page 359). *Le Duchat* renvoie sur ceci à *Alexandre ab Alexandro*... La VIE de *Sannazar* a été publiée par *Crispo* : elle est intéressante et bien faite.

SANPIETRO, dit BASTELICA, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine Corse au service de France, s'acquit une grande réputation sous les règnes de *François I*, *Henri II*, et *Charles IX*, par une intrépidité peu commune. Après s'être avancé par degrés, il devint colonel-gé-

néral de l'infanterie Corse en France, et épousa en 1548 (et non en 1528, comme le dit le P. *Anselme*) *Vanina d'Ornano*, héritière d'une branche de cette maison, l'une des plus illustres de l'île. Il ne dut ce mariage qu'à la haute considération de sa valeur, étant de basse naissance : *ex infimo loco natus*, dit le président *de Thou*. La hardiesse de *Sanpietro*, son expérience, son courage, et l'affection que lui portoient les peuples de Corse, l'avoient rendu si redoutable, que les Génois, seigneurs de cette île, le firent mettre en prison à Bastia. Ils se disposoient à le sacrifier à leurs alarmes vraies ou fausses, lorsque le roi *Henri II* les menaça de faire pendre par représailles ceux de leurs nobles les plus qualifiés, qui étoient prisonniers en France. *Sanpietro* conçut dès-lors une haine implacable contre les Génois. Deux fois il entra en Corse, deux fois il battit leurs troupes; et lorsque le traité de Cateau-Cambresis en 1559, l'eut privé du secours des armes du roi, il alla à Constantinople en demander au grand-seigneur. Pendant ce voyage, *Vanina d'Ornano* sa femme, qu'il avoit laissée à Marseille avec ses deux fils, résolut de passer à Gênes pour y solliciter la grace de son mari déclaré rebelle, et dont la tête avoit été mise à prix. Cette pensée n'étoit certainement que louable; néanmoins elle déplut si fort à cet homme emporté, que, quoique *Vanina* ne l'exécuta pas, (parce qu'elle en avoit été empêchée par un ami de son mari au moment où elle partoit,) il lui dit en colère qu'*il vouloit laver dans son sang un dessein aussi imprudent.* Son épouse, sans s'effrayer et sans faire ni plaintes ni reproches, se prépara à la mort. *Sanpietro*, le chapeau à la main, un genou à terre, lui demanda pardon, à ce que rapporte *de Thou*, l'embrassa tendrement, l'appelant sa reine et sa maîtresse, puis l'étrangla avec un linge : action barbare, qui ternit les grandes actions de ce capitaine ! Etant repassé en Corse l'an 1564, accompagné seulement de 35 ou 40 hommes, il se trouva bientôt en état d'attaquer les Génois, par le grand nombre de mécontens qui vinrent se joindre à lui. La Corse fut alors un théâtre horrible de meurtres, de pillage et d'embrasemens. Mais enfin, après avoir échappé long-temps aux périls de la guerre, il succomba sous les coups de la trahison. Le 17 janvier 1566, dans une rencontre avec les Génois, il fut lâchement assassiné par derrière, d'un coup d'arquebuse que lui donna un de ses capitaines nommé *Vitello*, étant âgé d'environ 66 ans... *Voy.* ORNANO.

SANREY, (Ange-Bénigne) né à Langres de parens pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposoit à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine *Anne d'Autriche*, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de Sa Majesté. Ayant été nommé à une des chapellines de St-Martin de Langres, il quitta Beaune où il étoit théologal, et retourna dans sa patrie. Il y mourut le 15 octobre 1659, à 70 ans. Il étoit habile, non-seulement dans les belles-lettres grecques et latines, mais aussi dans l'histoire et la théologie. Il avoit

avoit lu tous les SS. Pères, et fait une étude particulière de *S. Augustin*, qu'il savoit presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres un *Traité* savant, curieux et rare, intitulé: Paracletus seu *de recta illius pronuntiatione*, 1643, in-12. Ce Traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot est *Paraclelus*, fut attaqué en 1669, par M. *Thiers*, qui vouloit que ce fût *Paraclitus*. (Voyez, à ce sujet, *Fragmens d'Histoire*, in-12, pag. 49 et suiv.)

SANSAC, (Louis Prévôt, baron de) d'une maison noble de l'Angoumois, après avoir été page du connétable *Anne de Montmorency*, commença à servir en Italie sous l'amiral *de Bonnivet*, et se trouva en 1525 à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; mais il eut l'adresse de s'échapper, et revint en France d'où il fut envoyé plusieurs fois en Espagne vers *François I* par la reine-mère. Comme il étoit excellent homme de cheval, il fut choisi par le roi pour instruire les princes ses enfans dans cet exercice. *Sansac* ayant accompagné le maréchal *Strozzi* en Italie, fut chargé, en 1554, de défendre la Mirandole contre les Espagnols et les troupes du pape. Il s'y couvrit de gloire par la bravoure avec laquelle il soutint un siége de 8 mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour, il fut fait chevalier de l'ordre par *Henri II*, qui le nomma gouverneur de ses enfans. Ce brave officier se trouva à onze batailles rangées, et la fortune lui fut si favorable, qu'il ne fut jamais blessé qu'à celle de Dreux, où il étoit maréchal-de-camp sous le duc *de Guise*. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour, et se retira dans sa maison, où il mourut âgé de 80 ans, *en titre de maréchal de France*, dit Brantôme : *non qu'il en ait été jamais pourvu ; mais il en avoit l'état, les gages et la pension.*

SANSEVERINO, *Voyez* I. Tasse, au commencement.

I. SANSON, (Jacques) né à Abbeville en 1595, se fit carme déchaussé en 1618, sous le nom d'*Ignace Joseph de* Jesus-Maria. Son talent pour la direction lui fit donner l'emploi de confesseur de *Madame Royale* en Savoie. Il mourut à Charenton le 19 août 1664, à 69 ans. Il est auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4.°, et de celle des *Comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol. : ouvrages savans, mais mal écrits et mal digérés.

II. SANSON, (Nicolas) de la même famille que le précédent, né à Abbeville en 1600, s'adonna pendant quelque temps au commerce ; mais y ayant fait des pertes considérables, il le quitta, et vint à Paris en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur et de mathématicien. Ce fut *Melchior Tavernier* qui le mit principalement en vogue. *Louis XIV* l'honora du titre de son ingénieur et de son géographe, avec 2000 livres d'appointement. Ce monarque passant à Abbeville, l'admit à son conseil, et lui donna un brevet de conseiller d'état ; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, *de peur d'affoiblir*, disoit-il, *l'amour de l'étude dans ses enfans*. Il étoit regardé à la cour de France comme un homme illustre. Il eut

l'honneur de montrer pendant plusieurs mois, la géographie à *Louis XIV*. Le prince *de Condé*, qui l'aimoit beaucoup, alloit souvent chez lui pour s'y entretenir sur les sciences. Cet homme distingué, miné par ses travaux, mourut à Paris le 7 juillet 1667, à 67 ans, laissant après lui une mémoire respectable. Il eut une dispute fort vive avec le P. *Labbe*, qui l'avoit attaqué dans son *Pharus Galliæ antiquæ*, publié à Moulins en 1644, in-12. *Sanson* lui répondit par ses *Disquisitiones Geographicæ in Pharum Galliæ*, etc. 1647 et 1648, en 2 vol. in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs autres morceaux sur la géographie ancienne et moderne, et un nombre infini de *Cartes*. On peut voir la liste de ses différens ouvrages, dans la *Méthode pour étudier la Géographie*, de l'abbé *Langlet du Fresnoy*. Il eut trois fils : l'aîné, *Nicolas*, fut tué aux Barricades en 1648, en défendant le chancelier *Séguier*. Les deux autres, *Guillaume* et *Adrien*, mirent au jour un grand nombre de Cartes. *Guillaume* mourut en 1703, et *Adrien* en 1718. Celui-ci avoit de la philosophie et faisoit des vers. *Dreux du Radier* lui attribue le Sonnet suivant, qui renferme de bons avis pour le bonheur :

N'être ni magistrat, ni marié, ni prêtre;
Avoir un peu de bien, en faire un bon emploi;
Et sans prendre le ton d'un docteur de la loi,
S'étudier bien plus à jouir qu'à connoître;
N'avoir pour son repos ni maîtresse ni maître;
Ne voir que rarement et la cour et le Roi;
Même à son ennemi ne pas manquer de foi;
Se contenter du rang où Dieu nous a fait naître:
Avoir l'esprit purgé des erreurs du vulgaire;
De la Religion respecter le mystère;
Etre bon citoyen; profiter du présent,
Des regrets du passé n'avoir point l'ame atteinte;
Ferme sur l'avenir, l'envisager sans crainte,
Fait attendre par-tout la mort tranquillement.

(*Voyez* BAUDRAND *et* BEAURAIN.) Quelque obligation qu'on ait aux *Delisle*, il faut avouer qu'on en a de plus grandes aux *Sanson*. Ceux-ci, et sur-tout *Nicolas*, sont les véritables créateurs de la Géographie parmi nous. *Delisle* l'a perfectionnée; mais le plus difficile étoit fait. « Ce géographe (dit un Mémoire inséré dans ceux de *Niceron*) a-t-il trouvé, sur-tout dans l'Europe, des villes oubliées, des royaumes ou des états inconnus ? A-t-il même donné une figure nouvelle aux continens et aux îles ? Non; excepté l'Asie, qu'il a seulement rétrécie, il n'a rien changé au reste, et il a bien fait. Les empires anciens de l'Orient et de l'Occident avoient déjà été faits et tout dressés; toutes les Cartes de l'Ecriture-sainte faites; l'ancienne Géographie débrouillée et bien conciliée avec la moderne; toute l'Europe entièrement détaillée et éclaircie : il a donc travaillé sur un fonds très-riche et complet, que d'autres lui avoient acquis. Il l'a embelli, dira-t-on, et même augmenté. Tant mieux; si cela est; *Inventis addere facile*

est... » Voyez dans l'article *de Lisle* (n° 2) la restriction qu'il faut mettre à cette critique. « La Géographie, dit Dom *Vaissette*, a de grandes obligations aux *Sanson*, qui ont commencé à la débrouiller et à fixer les positions sur des règles plus assurées que celles que leurs prédécesseurs avoient suivies, mais elle a fait de grands progrès depuis leur mort. Vouloir préférer leur autorité à celle de plusieurs géographes plus modernes, c'est comme si l'on donnoit la préférence en fait d'Histoire Ecclésiastique à *Baronius* sur *Pagi*. »

I. SANSOVINO, (Jacques *Fatti*, dit) sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, se rendit célèbre dans ces deux arts. Rome et Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talens. La *Monnoie*, la *Bibliothèque de S. Marc*, le palais *Cornaro* à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissoit dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que dans une taxe générale imposée par le gouvernement, *le Titien* et lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570, à 91 ans.

II. SANSOVINO, (François) fils du précédent, né à Rome en 1521, après avoir étudié les belles-lettres à Venise, prit ses degrés en droit à Padoue; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra entièrement à sa passion pour la poésie, l'histoire et les belles-lettres, et leva une imprimerie à Venise, où il imprima ses ouvrages et ceux des autres. Les siens, en grand nombre, la plupart écrits avec négligence et médiocrement estimés, sont: I. *Traduction* de *Plutarque*. II. *Chronologie du Monde* jusqu'à l'an 1582. III. *Annales de l'Empire Ottoman*. IV. *Orthographe Italienne*. V. *Le Secrétaire*. VI. *Les principales Familles d'Italie*. VII. *Description de Venise*. VIII. *Abrégé de l'Histoire de* Guichardin, avec la *Vie* de cet auteur. IX. *Description du gouvernement des Républiques de Genes, de Lucques et de Raguse*. X. Des *Lettres*. XI. *De l'Art Oratoire*. XII. *Concetti politici*. XIII. Des *Notes* assez mutilées sur le *Décameron* de *Bocace*. XIV. Un recueil intitulé: *Cento Novelle scelte de' più nobili Scrittori della lingua volgare*; dont les meilleures éditions sont celles de Venise, 1563, in-8.°, et 1566, in-4.°; les éditions postérieures, quoique augmentées de 100 autres Nouvelles, sont moins estimées à cause des retranchemens qui y ont été faits. *Sansovino* mourut à Venise en 1586, à 65 ans.

SANS-TERRE, surnom donné à un roi d'Angleterre : *Voyez* Jean, n° lvii... et à un duc de Calabre : *Voyez* I. Cecco.

SANTABARÈNE, (Théodore) abbé d'un monastère de Constantinople, vers l'an 877, étoit une des créatures de *Photius*, qui l'avoit élevé au sacerdoce et ensuite à l'archevêché de Patras. Ses mœurs étoient austères et son air pénitent. *Photius* croyant que la réputation de piété qu'il s'étoit acquise, lui donneroit de l'autorité à la cour de l'empereur *Basile*, le présenta à ce prince, qui le regarda bientôt comme un

saint. *Basile* inconsolable de la mort de son fils *Constance*, désiroit au moins de le revoir encore une fois. *Santabarène*, après lui avoir fasciné l'esprit, lui procura cette consolation, ou plutôt cette illusion. Il fit paroître devant lui une espèce de fantôme, qui avoit quelque chose de la figure de *Constance*. Ce prestige lui donna le plus grand crédit auprès de l'empereur, et il s'en servit pour décrier le patriarche *saint Ignace*, et pour maintenir *Photius* son compétiteur. Le jeune prince *Léon*, fils de *Basile*, ne partageoit pas les sentimens de son père à l'égard de *Santabarène*, qui pour s'en venger, lui donna les conseils les plus perfides. Il lui persuada de porter toujours un poignard, pour défendre la vie de son père contre un inconnu qui avoit résolu d'attenter sur ses jours. Le prince trop crédule, donna dans ce piége. Alors le moine imposteur alla dire à *Basile*, que le ciel lui avoit révélé que le prince son fils vouloit monter sur le trône par un parricide, et que pour preuve de son crime, on le trouveroit armé d'un poignard sous ses habits. *Basile* furieux fit enfermer son fils qui vint à bout, après quelques mois de prison, de faire connoître son innocence. Dès qu'il fut sur le trône en 886, il ordonna qu'on arrêtât *Santabarène*, qu'on le battît de verges et qu'on lui arrachât les yeux, après quoi il le relégua dans le fond de la Natolie. Cependant il le rappela quelques années après, et lui assigna une pension. Il ne mourut que sous l'empire de *Constantin Porphyrogénète*, presque entièrement oublié, malgré le rôle que ses intrigues, son hypocrisie et ses liaisons avec *Photius* lui avoient fait jouer.

SANTA-CROCE, *Voy.* Pippo.

SANTA-CRUX de Marzenado (Don Alvaro *de Navia-Osorio*, vicomte de Puerto, marquis de) chef de la maison de *Navia-Osorio*, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies [*Voyez* V. Strozzi.] prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans. Il se distingua dans plusieurs combats, et fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il s'acquit l'estime et la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompensé par le grade de lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les Infidelles. Il s'y signala et remporta sur eux divers avantages ; mais il fut blessé à la cuisse, d'un coup de fusil, et renversé de cheval, dans une sortie, le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains desquels il avoit été laissé, lui coupèrent la tête, et mirent le reste de son corps en pièces. On a de lui des *Réflexions Politiques et Militaires*, en 14 vol. in-4.°, en espagnol. M. *de Vergi* a donné une *Traduction* françoise de cet ouvrage, en 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples et de traits de morale assez triviaux, on y trouve de bonnes leçons de politique, et des choses utiles aux militaires et aux négociateurs.

SANTAREL ou Sanctarel, *Sanctarellus*, (Antoine) jésuite Italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres et la théologie à Rome, où il mourut vers 1649, âgé d'environ 80 ans. Ce fut dans cette ville qu'il publia

en 1625, in-4.°, un Traité *de hæresi, schismate, apostasiâ, sollicitatione in Sacramento Pœnitentiæ, et de potestate summi Pontificis in his delictis puniendis.... Santarel* y enseigne des maximes contraires à l'indépendance des souverains, et y donne au pape un pouvoir exorbitant, non-seulement sur le trône, mais même sur la vie des princes. La Sorbonne le censura en 1626, et le parlement de Paris le condamna le 13 mars de la même année, à être lacéré et brûlé par la main du bourreau. Plusieurs autres Facultés du royaume suivirent l'exemple de la Sorbonne. Le fameux docteur *Edmond Richer* donna en 1629, in-4.°, la relation et le recueil des Pièces que cette affaire produisit.

SANTE, *Voy.* SALUS.

SANTÉ, (Gilles-Anne-Xavier de la) jésuite, né près de Rhedon en Bretagne, le 22 décembre 1684, mort en 1762, professa les belles-lettres avec distinction au collége de *Louis-le-Grand.* Nous avons de lui : I. Des *Harangues latines*, 2 vol. in-12, où il y a de jolies choses. On y distingue l'Oraison funèbre de *Louis XIV*, et celle qui décide de la palme littéraire entre les différens peuples de l'Europe. Ces deux pièces ne sont pas indignes d'un bon orateur. II. Un recueil de vers intitulé : *Musæ Rhetorices*, en 2 vol. in-12. « On y voit partout (dit l'abbé *des Fontaines*) le savant et ingénieux Père *de la Sante.* C'est toujours sa précision épigrammatique, sa vivacité antithétique, ses peintures quelquefois burlesques et toujours spirituelles. Ceux qui aiment encore les vers latins modernes, liront ceux-ci avec plaisir. Ils y trouveront quelquefois la noblesse de *Virgile*, et plus souvent la facilité d'*Ovide.* » En effet, la plupart de ses poésies sont élégantes et gracieuses.

SANTERRE, (Jean-Baptiste) peintre, né à Magny près Pontoise, en 1651, entra dans l'école de *Boullongne* l'aîné. Les avis de cet habile maître, l'assiduité du disciple, son attention à consulter la nature, lui acquirent une grande réputation. Ce peintre n'a point fait de grandes compositions ; son imagination n'étoit point assez vive pour ce genre de travail : il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, et principalement des têtes de fantaisie et des demi-figures. Cet excellent artiste avoit un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche finie. Il donnoit à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraîcheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité : le froid de son caractère a passé quelquefois dans ses ouvrages. Parmi les tableaux qu'il a laissés, celui d'*Adam* et d'*Eve* est un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Il avoit un Recueil de dessins de *Femmes nues* de la dernière beauté ; il crut, avec raison, devoir le supprimer, dans une maladie. Il mourut à Paris le 21 novembre 1717, à 66 ans.

I. SANTEUL *ou* SANTEUIL, (Jean-Baptiste) né à Paris le 12 mai 1630, fit ses études au collége des Jésuites. Quand il fut en rhétorique, l'illustre Père *Cossart*, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendroit un des plus grands poëtes de son

siècle ; il jugeoit sur-tout de ses talens, par une pièce qu'il fit dès-lors sur la *bouteille de savon*. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines-reguliers de l'abbaye de Saint-Victor. Son nom fut bientôt parmi les noms les plus illustres du Parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands hommes, et il enrichit la ville de Paris de quantité d'*Inscriptions*, toutes agréables et heureuses. En l'an dix, dans les démolitions du grand Châtelet, on a trouvé sur un marbre noir, celle-ci, en deux vers :

Hic pœnæ scelerum ultrices posuere tribunal ;
Sontibus undè tremor, civibus undè salus.

Le grand *Bossuet* l'ayant sollicité plusieurs fois d'abjurer les Muses profanes, il consacra son talent à chanter les Mystères et les Saints du Christianisme. Il fit d'abord plusieurs *Hymnes* pour le Bréviaire de Paris. Les Clunistes lui en demandèrent aussi pour le leur ; et cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation et le gratifia d'une pension. Quoique *Santeul* eût consacré ses talens à des sujets sacrés, il ne pouvoit s'empêcher de versifier de temps en temps sur des sujets profanes. *La Quintinie* ayant donné ses *Instructions pour les Jardins*, *Santeul* les orna d'un Poëme, dans lequel les Divinités du Paganisme jouoient le principal rôle. *Bossuet* à qui il avoit promis de n'employer jamais les noms des Dieux de la Fable, le traita de parjure. *Santeul*, sensible à ce reproche, s'excusa par une pièce de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyoit à genoux, la corde au cou et un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espèce d'amende honorable. Ce Poëme satisfit le grand *Bossuet* ; mais le poëte eut avec les Jésuites une querelle qui fut difficile à éteindre. Le docteur *Arnauld* étant mort en 1694, tous les grands poëtes du temps s'empressèrent à faire son Epitaphe. *Santeul* ne fut pas le dernier ; sa pièce déplut à plusieurs membres de la Compagnie de JESUS. Pour désarmer leur colère, il se hâta d'adresser une Lettre au P. *Jouvenci*, dans laquelle il donnoit de grands éloges à la Société, sans rétracter ceux qu'il avoit donnés à *Arnauld*. Cela ne les satisfit point ; il fallut donner une nouvelle pièce, qui parut renfermer encore quelque ambiguité. L'incertitude et la légéreté du poëte, firent naître plusieurs pièces contre lui. Le Père *Commire* donna son *Linguarium* ; un Janséniste ne l'épargna pas davantage dans son *Santolius pœnitens*. Le chanoine de Saint-Victor, en voulant se ménager l'un et l'autre parti, déplut à tous les deux. *Santeul* se consola de ces chagrins dans le commerce des gens de lettres et des grands. Les deux princes de *Condé*, le père et le fils, étoient au nombre de ses admirateurs ; presque tous les grands du royaume l'honoroient de leur estime. *Louis XIV* lui donna des marques sensibles de la sienne en lui accordant une pension. Le duc *de Bourbon*, gouverneur de Bourgogne, le menoit ordinairement aux Etats de cette province. *Santeul* y trouva la mort le 5 août

1697, à Dijon, à 66 ans. Dans un repas, son verre fut malignement infecté d'une forte dose de tabac d'Espagne, et à peine l'eut-il avalé, qu'il fut saisi d'une colique violente qui l'emporta, après 14 heures de douleurs les plus aiguës. Un page étant venu, dans ses derniers momens, s'informer de son état *de la part de son Altesse Monseigneur le duc* de Bourbon, *Santeul*, levant les yeux au Ciel, s'écria : *Tu solus ALTISSIMUS !* Il avoit toujours eu des sentimens de religion. Un jour étant à Notre-Dame, et s'amusant à regarder les anciennes figures en bas-relief de la porte de l'Eglise, il dit à *Charles Santeul* son frère, en touchant un pilier, et en faisant allusion à l'ancienneté du Christianisme : *Mon frère, cela est bien vieux pour etre faux.* Certains passages de l'Ecriture le pénétroient d'une crainte qui se lisoit sur sa figure. Tel est ce mot terrible du prophète *Daniel* à *Balthasar : Positus est in staterâ et inventus est minus habens.* Son corps fut transporté de Dijon à Paris, dans l'abbaye de Saint-Victor. Le célèbre *Rollin* orna son tombeau de cette Epitaphe :

Quem superi præconem, habuit quem sancta poëtam
Relligio : latet hoc marmore Santolius.
Ille etiam heroas, fontesque, et flumina et hortos
Dixerat. At cineres quid juvat iste labor ?
Fama hominum merces sit versibus æqua profanis :
Mercedem poscunt carmina sacra Deum.

Ci gît, que la France regrette,
Du Parnasse chrétien le célèbre poëte,
Santeuil, qui sut d'une brillante voix
Célébrer tour-à-tour les fontaines, les bois,
Les héros... Mais que sert ce travail à ses manes ?
L'estime des humains de son mérite épris,
Peut suffire à ses vers profanes :
Dieu de ses vers sacrés est seul le digne prix.

Un plaisant lui fit une autre Epitaphe moins flatteuse que la précédente :

Ci gît le célèbre Santeuil !
Muses et Foux, prenez le deuil.

Quelques traits qui tenoient de l'extravagance, avoient pu lui mériter cette épitaphe. On raconte qu'ayant passé à Cîteaux, il pria un religieux de cette abbaye de lui montrer l'appartement de la Mollesse, si bien décrit dans le *Lutrin* de *Boileau*. *Vous y êtes*, répondit le Bernardin ; *mais la Mollesse n'y est plus, la Folie a pris sa place. Santeul* avoit le visage large, les joues creuses, le menton relevé, le nez épaté, les narines ouvertes, les yeux noirs et gros, le front grand et la tête à demi chauve. Quant aux qualités morales, on a dit de lui tant de mal et de bien, qu'il est difficile de le peindre au naturel. Nous nous bornerons au portrait qu'en a tracé *la Bruyère*. « Voulez-vous quelqu'autre prodige ? Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable ; et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris ; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie

qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et comme à son insu ! Quelle verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous ? Oui, du même : de *Théodas*, et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate ; et du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille et qui réjouit. Disons-le sans figure, il parle comme un fou, et pense comme un homme sage. Il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables. On est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage ? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait. Ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'obliois de dire qu'il est tout-à-la-fois avide et insatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leurs censures. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens. Il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans *Théodas* ; car il est bon homme. » En effet, il recevoit ordinairement les avis avec docilité ; mais si l'on ne saisissoit pas le moment favorable, il répondoit avec aigreur. On prétend qu'un religieux de Saint-Victor, confrère de *Santeul*, lui montra des vers où se trouvoit le mot *Quoniam*, qui est une expression tout-à-fait prosaïque. *Santeul*, pour le railler, lui récita tout un Pseaume où se trouve vingt fois le mot QUONIAM. (*Confitemini Domino*, quoniam *bonus* ; quoniam *in sæculum misericordia ejus* ; quoniam *salutare tuum* ; etc.) Ce religieux piqué, lui répliqua sur-le-champ par ces mots de *Virgile* :

Insanire libet quoniam *tibi.*

Il n'accueilloit pas mieux les avis sur ses mœurs, que les censures de ses ouvrages. Le grand *Bossuet* lui ayant fait quelques reproches, finit en lui disant : *Votre vie est peu édifiante, et si j'étais votre supérieur, je vous enverrois dans une petite cure dire votre bréviaire. — Et moi*, reprit Santeul, *si j'étois Roi de France, je vous ferois sortir de votre Germigni, et vous enverrois dans l'île de Pathmos faire une nouvelle Apocalypse....* Parmi la foule d'anecdotes, vraies ou fausses, dont on a chargé les commentaires qu'on a faits sur le portrait que nous a fourni *la Bruyère*, nous nous bornerons à en rapporter encore quelques-unes. Quoique *Santeul* ait été souvent pressé de se faire ordonner prêtre, il n'a jamais été que sous-diacre. Cela ne l'empêcha pas de prêcher dans un village, un jour que le prédicateur n'avoit pu s'y trouver. A peine fut-il monté en chaire, qu'il perdit son sujet de vue, et se brouilla ; il se retira, en disant : *J'avois encore bien des choses à vous dire ; mais il est inutile de vous prêcher davantage, vous n'en deviendriez pas meilleurs....* *Santeul* fit un jour des vers pour un écolier, et celui-ci demandant à qui il avoit tant d'obligation,

le Victorin répondit : *Si on te demande qui a fait ces vers, tu n'as qu'à dire que c'est le diable.* Voici le sujet sur lequel travailloit l'écolier. Un jeune enfant, fils d'un boucher, prend dans un mouvement de colère un couteau, et égorge son cadet; la mère, en furie, le jette dans une chaudière d'eau bouillante. Hors d'elle-même, elle se pend; et le père, saisi d'horreur de ce spectacle, en meurt de douleur. Il s'agissoit d'exprimer cette affreuse aventure en peu de vers. *Santeul* la rendit ainsi :

Alter cum puero, mater conjuncta marito,
Cultello, lymphâ, fune, dolore cadunt.

Santeul n'attendoit pas qu'on louât ses vers; il en étoit toujours le premier admirateur. Il disoit, que « quoiqu'il n'y eût point de salut hors de l'Église pour personne, il étoit excepté de cette règle, parce qu'il étoit obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant ses *Hymnes* avec trop de complaisance. » *Boileau*, témoin des contorsions et des grimaces qu'il faisoit lorsqu'il déclamoit ses hymnes, fit un jour cette épigramme :

A voir de quel air effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeul *nous lit ses Hymnes vains ;*
Diroit-on pas que c'est le Diable
Que Dieu force à louer les Saints ?

Etant à Port - Royal, où l'on chantoit ses hymnes, un paysan à côté de lui ne chantoit pas, mais beugloit. *Tais-toi*, lui dit Santeul, *tais-toi, bœuf! laisse chanter les Anges...* Ce poëte répétoit souvent, dans son enthousiasme : *Je ne suis qu'un atome, je ne suis rien; mais si je savois avoir fait un mauvais vers, j'irois tout-à-l'heure me pendre à la Greve.* [*Voy.* III. PERRIER, *et* II. RAPIN.] Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu néanmoins que l'invention de ses poésies n'étoit point riche; que l'ordre y manquoit; que le fonds en étoit sec, le style quelquefois rampant: qu'il y avoit beaucoup d'antithèses puériles, de gallicismes, et sur-tout une enflure insupportable. Mais cette censure est trop forte. Quoiqu'il n'ait pas toujours dans ses vers héroïques, la richesse de l'expression et du coloris de *Rollin* et de *Commire*, et qu'il ait quelques vers durs et des mots inconnus aux anciens, on peut assurer qu'en général sa poésie est riante, naturelle, brillante. Il est vraiment *poëte*, suivant toute la signification de ce mot. Ses vers se font admirer par la noblesse et l'élévation des sentimens, par la hardiesse et la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie et la force de l'expression. *Voyez* COFFIN, *et* RABUSSON. Il a fait des *poésies profanes* et des *Poésies sacrées*. Les premières renferment des *inscriptions*, des *épigrammes*, et d'autres pièces d'une plus grande étendue. Les secondes consistent dans un grand nombre d'*Hymnes*, dont quelques-unes renferment de beaux élans de poésie. Cependant un homme d'esprit et de goût fait une critique d'un de ses plus beaux ouvrages en ce genre, qu'on pourroit appliquer à quelques autres de ses *Hymnes* plus remplies d'esprit et d'imagination que d'onction et de sentiment. Il trouve la première strophe de *STUPETE, GENTES!* chargée d'antithèses qui se succèdent de trop près. Ni *Horace*, ni *Pindare* n'ont aucune strophe qui

soit dans ce goût. Mais ces poëtes trouvoient dans la mythologie antique, des images que notre religion interdisoit à *Santeul;* et il est difficile de n'être pas frappé, dans cette même *hymne* critiquée, de ce magnifique début d'un *Dieu devenu victime*, d'un *Législateur soumis à la loi.* Plusieurs de ses pièces ont été mises en vers françois. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses Œuvres, en 3 vol. in-12, Paris, 1729, sous ce titre : *Joannis Baptistæ* SANTOLII, *Victorini, Operum omnium editio tertia, in qua reliqua Opera nondum conjunctim edita reperiuntur; apud fratres* Barbou, *viâ Jacobeâ, sub signo Ciconiarum; cum notis, curâ Andreæ Francisci* Bilhard, *Magistri in artibus Universitatis Parisiensis.* Ses Hymnes forment un 4e volume in-12. Celles-ci ont été traduites en françois, par M. l'abbé *Poupin*, 1760, in-12. On a publié, sous le titre de *Santoliana*, ses aventures et ses bons mots. Ce recueil est de *la Monnoye.*

II. SANTEUL, (Claude) frère du précédent, né à Paris en 1628, et mort dans cette ville le 29 septembre 1684, à 57 ans, demeura long-temps au séminaire de Saint-Magloire, en qualité d'ecclésiastique séculier, ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorianus;* et se fit autant estimer par ses talens pour la poésie, que par son érudition et sa piété exemplaire. Il étoit aussi doux que son frère étoit impétueux. On a de lui de belles *Hymnes*, qu'on conserve en manuscrit dans sa famille, en 2 vol. in-4.°; et une bonne *Pièce* de vers, imprimée avec les ouvrages de son frère.

III. SANTEUL, (Claude) parent des précédens, marchand et échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris, 1723, in-8.° Si la facilité de faire des vers latins étoit héréditaire dans cette famille, le génie ne l'étoit point : car les poésies de l'échevin n'ont ni la verve, ni l'enthousiasme de celles du chanoine de Saint-Victor.

SANTIS, *Voyez* DOMINICO.

SANTORINI, (Jean-Dominique) professeur en médecine, et démonstrateur d'anatomie à Venise, s'est distingué au commencement du XVIIIe siècle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches, sur-tout sur les muscles, à un point auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont : I. *Opuscula medica de structura et motu fibræ, de nutritione animali*, etc. Venise, 1740, in-8.° II. *Observationes medicæ*, Venise, 1724, in-4.°; Leyde, 1739, in-4.°, avec figures. *Haller*, qui parle avec éloge de *Santorini*, appelle ces observations, *minutas, doctas et divites*.

SANTORIUS ou SANCTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, né à Capo d'Istria en 1561. Après avoir long-temps étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens, étant retenu dans le corps, produisoit une foule de maladies. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remède que la médecine pût employer dans ces occasions. C'est ce qui l'engagea à faire des expériences, pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettoit dans une balance, après avoir pesé les alimens qu'il prenoit; et par ce moyen, il tâcha de parvenir à déterminer la

poids et la quantité de la transpiration insensible. Son système ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader, parce que la diversité des climats et des températures des saisons, des alimens, différencie extrêmement la transpiration insensible; et par-là les conséquences qu'il tire de ses observations, ne sont pas toujours exactes. Ce fut à ce sujet qu'il composa son petit traité, intitulé: *de Medicinâ staticâ Aphorismi*, à Venise, 1634, in-16. L'édition donnée par *Noguez*, en 1725, 2 vol. in-12, avec les Commentaires de *Lister* et de *Baglivi*, est la meilleure. On estime aussi celle de 1770, in-12, par M. *Lorry*. Cet ouvrage intéressant est tout fondé sur l'expérience. Il a été traduit en françois par *le Breton*, sous ce titre: *La Médecine statique* de *Sanctorius*, ou *l'Art de conserver la santé par la transpiration*; et imprimé à Paris en 1722, in-12. On a encore de ce médecin: *Methodus vitandorum errorum qui in Arte medicâ contingunt*, etc à Venise, 1630, in-4.° Cet estimable auteur mourut à Venise en 1636, à 75 ans, après avoir légué un revenu considérable au collège des médecins de Venise, qui, par reconnaissance, fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

SANTRITTER, (Jean-Lucile) savant Vénitien, prit le nom d'*Hippodamas*, et leva l'une des premières imprimeries dans sa patrie. Les éditions qu'il publia, remontent à 1480. *Santritter* fut tout-à-la-fois mathématicien, astronome et poëte. Il a publié divers opuscules.

SANUTI, (Marin) fils d'un sénateur de Venise, fut chargé d'affaires importantes dans sa république, et s'en acquitta avec honneur. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Histoire des Magistrats Vénitiens*, en latin. II. Une histoire ou relation de *Bello Gallico*, en latin et en italien. III. Les *Vies des Doges de Venise*, depuis 421 jusqu'en 1493. Cet ouvrage, qui est fort considérable, se trouve dans le XXIIe tome de la Collection de *Muratori*, qui fait cas de cet écrivain. Il mourut vers le commencement du XVIe siècle.

SANUTO, (Marin) Vénitien, après plusieurs voyages dans la Palestine et dans l'Orient, présenta au pape *Jean XXII*, en 1321, quatre *Cartes géographiques*, l'une de la mer Méditerranée, la seconde de la terre et de la mer, la troisième de la Terre-sainte, et la quatrième de l'Egypte. Il présenta en même temps un ouvrage intitulé: *Liber secretorum fidelium Crucis super Terræ-sanctæ recuperatione et conservatione*. Il y expose les motifs et la manière de conquérir la Terre-sainte, et fait une description de ce pays. Il étoit zélé pour le recouvrement de ces provinces si chères aux Chrétiens. On a encore les *Lettres* qu'il a écrites à ce sujet à plusieurs potentats. Elles sont pleines d'un zèle vif pour la réunion des Grecs avec l'église de Rome, et intéressantes pour l'histoire de ce temps. *Voyez* FLEURY, liv. 92 et 93.

SANZ, (N.) Dominicain Espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, et y prêcha l'Evangile pendant 15 ans. Il fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1732, le P. *Sanz* se retira à Ma-

cao ; il sortit de sa retraite en 1738, et travailla de nouveau avec beaucoup de zèle. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres Dominicains ; ils furent maltraités d'une manière inouie, et condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 26 mai 1747. *Benoît XIV* fit un discours touchant sur sa mort courageuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

SAPHIRA, *Voy.* RHINSAULD.

SAPHO, de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, excella dans la poésie lyrique. La beauté de son génie la fit surnommer la *dixième Muse.* Ses concitoyens ne crurent pouvoir mieux marquer leur admiration, qu'en faisant graver son image sur leur monnoie. On a beaucoup célébré la délicatesse, la douceur, l'harmonie, la tendresse et les graces infinies de ses vers. D'un assez grand nombre de pièces qu'elle avoit composées, il ne nous en reste que deux, qu'on imprime ordinairement avec les *Poésies* d'*Anacréon*; et qui l'ont été séparément, à Londres, 1733, in-4.°, avec les notes de *Christian Wolffius.* Ces morceaux ne démentent point les éloges qu'on lui a donnés. Ceux à qui le grec n'est pas familier, peuvent juger de la beauté de l'original, par la belle Traduction d'une de ces pièces, donnée par *Despréaux* (Traité du Sublime :) *Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire*, etc. On lui reproche d'avoir été trop libre dans ses mœurs et dans sa poésie. On rapporte qu'ayant trouvé dans *Phaon*, jeune homme de Lesbos, une opiniâtre résistance à ses désirs, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans l'Acarnanie. Elle avoit été mariée à *Cercale*, riche habitant de l'île d'Andros. C'est de *Sapho* que le vers Saphique a tiré son nom. Elle florissoit vers l'an 600 avant J. C. (*Voyez* le *Parnasse des Dames*, par *Sauvigny.*)

I. SAPOR Ier, roi de Perse, successeur d'*Artaxercès* son père, l'an 238 de J. C., ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et diverses autres provinces de l'empire Romain ; et sans la vigoureuse résistance d'*Odenat*, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se seroit rendu maître de tout l'Orient. L'empereur *Gordien le jeune* le contraignit de se retirer dans ses états ; mais *Philippe* qui se mit sur le trône impérial après avoir assassiné *Gordien*, en 244, fit la paix avec *Sapor.* L'empereur *Valérien* sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui et eut le malheur d'être vaincu et fait prisonnier l'an 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté. [*Voyez* VALÉRIEN.] *Odenat*, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Romains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Garrhes et plusieurs autres places sur *Sapor*, qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pièces, enleva ses femmes et son trésor, et le poursuivit lui même jusque sous les murs de Ctésiphon. *Sapor* ne survécut guère à cette défaite. Il fut assassiné par les Satrapes en 269, après un règne de 32 ans, laissant une mémoire odieuse.

II. SAPOR II, roi de Perse, et fils posthume d'*Hormisdas II*, fut déclaré en 310, son successeur avant que de naître. Il fit des courses dans l'empire Romain, et prit la ville d'Amide en 359. Après avoir défait l'armée Romaine, il

suscita une horrible persécution contre les Chrétiens. Les Mages et les Païens lui persuadèrent qu'ils étoient ennemis de l'état ; et sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant ce barbare faisoit toujours des incursions sur les provinces de l'empire Romain. *Constance* arrêta ses progrès. *Julien* le poursuivit jusque dans le centre de ses états ; mais *Jovien* fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe et plusieurs autres villes. Le roi de Perse renouvela la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie et défit l'empereur *Valens* ; enfin il mourut sous l'empire de *Gratien* en 380, redouté et détesté.

III. SAPOR III, fils du précédent, succéda en 384, à son oncle *Artaxercès*, roi après *Sapor II*. Il n'eut ni la barbarie, ni la prospérité de ses prédécesseurs, et fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à *Théodose le Grand* pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 ans et 4 mois de règne.

SAPRICE, *Voyez* I. NICEPHORE.

I. SARA, étoit nièce d'*Abraham* ; son oncle l'épousa à l'âge de 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissans, l'un d'Egypte, l'autre des Philistins ; mais Dieu la protégea, et ne permit pas que ces deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Dieu ayant envoyé trois Anges sous la forme d'hommes à *Abraham*, pour lui renouveler ses promesses, ils lui dirent que *Sara* auroit un fils ; cette promesse s'accomplit, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, et elle mit au monde *Isaac*. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'*Abraham*, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle étoit agée de 127 ans. *Abraham* l'enterra dans un champ qu'il avoit acheté d'*Ephron* l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avoit dans ce champ une caverne, dont il fit un sépulcre pour lui et sa famille. Nous finirons cet article par les observations de D. *Calmet*, sur la conduite d'*Abraham* et de *Sara* auprès des rois d'Egypte et des Philistins. *Abraham*, dit ce commentateur, sembloit exposer *Sara* à l'adultère, et *Sara* paroissoit y consentir en prenant le titre de sœur et non de femme d'*Abraham*. On a de la peine à les justifier. On croit y voir du mensonge, du déguisement, et une trop grande facilité dans *Abraham* d'exposer la pudeur de son épouse, et dans *Sara* d'y consentir. *Origène* dit, que ce patriarche non-seulement fit un mensonge, mais même qu'il trahit et abandonna la chasteté de son épouse. *Fauste* le Manichéen, appelle *Abraham* un infâme marchand de la pudeur de sa femme, qu'il vend à deux rois pour satisfaire son avarice. *S. Chrysostome*, en tâchant d'excuser *Abraham* et *Sara* ; convient néanmoins que ce patriarche exposa *Sara* à commettre un adultère, et que *Sara* consentit à s'exposer à ce danger. *S. Augustin* a été plus indulgent ; il fait l'apologie d'*Abraham*, en disant, 1° qu'il ne mentit point, lorsqu'il dit que *Sara* étoit sa sœur ; elle l'étoit en effet. Il tut seulement une vérité qu'il n'étoit pas obligé de découvrir : 2° exposé à-la-fois à deux dangers, l'un de perdre la

vie, et l'autre de voir enlever sa femme; de deux maux il choisit le moindre, laissant à la Providence le soin de conserver l'honneur de son épouse, et sachant d'ailleurs qu'étant aussi vertueuse qu'elle l'étoit, si elle souffroit quelque atteinte à sa chasteté, sa volonté n'y auroit aucune part; et que l'adultère étant très-involontaire de la part de l'épouse et de l'époux, il seroit aussi sans crime et sans infamie. Cette apologie n'a pas plu à *Bayle* ; et l'on a trouvé un peu extraordinaire qu'un auteur souvent aussi licencieux que l'*Arétin* dans ses expressions, fût plus rigoureux qu'un Père de l'église dans ses jugemens.

II. SARA, fille de *Raguël* et d'*Anne*, de la tribu de *Nephthali*, avoit été mariée successivement à sept maris, qu'un Démon avoit tués l'un après l'autre aussitôt qu'ils avoient voulu la toucher. Elle épousa *Tobie* à qui elle avoit été réservée, et que Dieu préserva. Elle en eut plusieurs fils et plusieurs filles.

SARASA, (Antoine Alphonse de) jésuite, né à Nieuport en 1618, de parens Espagnols, et mort à Anvers en 1667, est auteur d'un ouvrage traduit en françois sous ce titre : l'*Art de se tranquilliser dans tous les événemens de la vie*, Strasbourg, 1752, in-8.°; l'original, à Cologne, en 1676, in-4.°, sous le titre d'*Ars semper gaudendi*. On prétend que *Leibnitz* y puisa l'idée de son *meilleur Monde*.

I. SARASIN, (Jean-François) né en 1604 à Hermanville sur la mer, dans le voisinage de Caen, avoit une imagination brillante, et travailloit avec beaucoup de facilité. Il n'étoit jamais déplacé ; le tendre, le galant, l'agréable, l'enjoué, le sérieux, lui convenoient également. Toujours intéressant, il étoit recherché des dames, des gens de lettres, et des personnes de cour. *Sarasin* étoit secrétaire et favori du prince *de Conti*. Le maire et les échevins d'une ville étant venus pour haranguer le prince, l'orateur resta court à la seconde période, sans pouvoir continuer son compliment. *Sarasin* saute aussitôt du carrosse où il étoit avec le prince *de Conti*, se joint au harangueur et poursuit la harangue, l'assaisonnant de plaisanteries si fines et si délicates, et y mêlant un style si original, que le prince ne put s'empêcher de rire. Le maire et les échevins remercièrent *Sarasin* de tout leur cœur, et lui présentèrent par reconnoissance le vin de la ville. Ce poëte s'étant mêlé d'une affaire qui déplut au prince *de Conti*, il encourut sa disgrace. On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pézenas en 1654, à 51 ans. *Pellisson*, son ami, passant par cette ville quatre ans après sa mort, se transporta sur sa tombe, l'arrosa de ses larmes, lui fit faire un service, fonda un anniversaire, tout Protestant qu'il étoit alors, et célébra ses talens dans cette Epitaphe :

Pour écrire en styles divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres.
Je n'en dis pas plus : car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

Sarasin avoit épousé une femme d'une humeur insupportable, et dont il se sépara ; aussi demandoit-il souvent si on ne trouveroit jamais le secret de perpétuer le monde sans femme. Le métier de bel esprit le fatiguoit quelquefois : « J'envie, disoit-il, le sort de mon procureur, qui fait for-

tune, et commence toutes ses lettres par ces mots : *J'ai reçu l'honneur de la vôtre*, sans que personne y trouve à redire. » On a de *Sarasin* des *Odes*, parmi lesquelles on distingue celles sur la bataille de Lens et sur la prise de Dunkerque ; des *Eglogues*, des *Elégies*, des *Stances*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*, des *Vaudevilles*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, des *Lettres ;* un poëme en quatre chants, intitulé : la *Défaite des bouts rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose et de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture :* production qu'on a beaucoup vantée autrefois, et qui ne paroît aujourd'hui qu'un mélange bizarre de latin, d'espagnol, d'italien, de françois moderne et de vieux françois. En général il y a de la facilité dans ses poésies, et quelquefois de la délicatesse ; mais elles manquent de correction, de goût et de décence. Quelques-unes de ses pièces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le Curé*, etc. sentent la debauche. Ses fragmens de grande poésie, cités par M. *Clément* dans ses *Lettres à Voltaire* et dans le *Journal François*, offrent de vraies beautés, et respirent le bon goût de l'antique ; mais ce ne sont que des fragmens, et ces pièces dans leur totalité ne sont pas parfaites. *Despréaux* jugeoit bien de ce poëte, lorsqu'il disoit que *Sarasin avoit en lui la matière d'un excellent esprit, mais que la forme n'y étoit pas*. Ses ouvrages en prose sont : I. *L'Histoire de la Conspiration de Walstein ;* production chargée d'antithèses et pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble, qui est le premier ornement du genre historique. II. Un *Traité du nom et du jeu des Echecs*, dans lequel on trouve des recherches. III. *Histoire du siége de Dunkerque par Louis de* Bourbon, *prince de Condé*. Ses ŒUVRES furent recueillies par *Ménage*, en 1656, Paris, in-4.°, et 1685, 2 vol. in-12. Le Discours préliminaire est de *Pellisson :* Voyez *son article*, *à la fin*.

II. SARASIN, *Voyez* SARRASIN.

SARAVIA, (Adrien) né à Hesdin en Artois, vers l'an 1530, ministre Protestant et professeur à Leyde, entra dans la conspiration qui devoit livrer cette ville à *Robert de Leicestre*. Il se sauva en Angleterre, où il fut nommé à un canonicat de Cantorbéri. Il y mourut en 1612. Ses ouvrages réunis en un vol. in-fol. imprimé en 1611, ont pour titre : *Diversi Tractatus Theologici*. *Pierre Burman* représente *Saravia* comme un homme inconstant, avare et ambitieux.

SARAZIN, (Jacques) sculpteur, né à Noyon en 1598, se rendit à Paris, et ensuite à Rome, pour se perfectionner dans son art. Ce maître se distingua aussi dans la peinture. De retour en France, il décora plusieurs églises de Paris, des fruits de sa palette et de son ciseau. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, nous ne citerons que le magnifique groupe de *Remus* et de *Romulus*, allaités par une chèvre. C'est encore ce célèbre artiste qui fit le groupe si estimé qu'on voit à Marly, lequel représente *deux enfans* qui jouent avec une chèvre. *Sarazin* mourut à Paris le 4 décembre 1660, à 62 ans. *Voy.* GOUJON.

SARBIEWSKI, (Matthias-Casimir) *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie en 1595, de parens illustres, se fit jésuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités et à la poésie. Quelques Odes latines qu'il présenta à *Urbain VIII*, lui méritèrent l'honneur d'être choisi pour corriger les Hymnes que le Saint-Père vouloit employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisoit faire. De retour en Pologne, *Sarbiewski* professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur, *Ladislas V*, roi de Pologne, qui y assistoit, tira l'anneau qu'il avoit au doigt pour le lui donner, et le choisit peu de temps après pour son prédicateur. Ce prince prenoit tant de plaisir à sa conversation, qu'il le mettoit de tous ses voyages. Ce jésuite mourut en 1640, à 45 ans. Il avoit fait une étude particulière des poëtes latins. On assure qu'il avoit lu *Virgile* 60 fois, et les autres plus de 30. Nous avons de lui un recueil de *Poésies latines*. On en a donné une édition élégante, à Paris, chez *Barbou*, en 1759, in-12. On y trouve IV livres d'*Odes*, un livre d'*Epodes*, un de *Vers Dithyrambiques*, un autre de *Poésies diverses*, et un d'*Epigrammes*. On estime surtout les vers lyriques, quoiqu'on y trouve quelquefois des figures gigantesques, des écarts ridicules, et que le style n'en soit pas toujours correct; mais il a de la chaleur et de l'élévation. Ses *Epigrammes* sont sans sel, et ses vers *Dithyrambiques* manquent de goût et d'élégance. L'auteur avoit commencé un Poëme épique, qu'il avoit intitulé l'*Eschiade*, et qu'il avoit déjà distribué en 12 livres comme l'*Enéide*; mais il n'eut pas le temps de l'achever.

SARCER, (Erasme) théologien Luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, et mort en 1559, à 58 ans, fut surintendant et ministre de plusieurs églises. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur une partie de l'Ancien Testament. II. Un *Corps du Droit Matrimonial*, et plusieurs autres écrits. *Guillaume* SARCER son fils, pasteur à Islèbe, et *Reinier* SARCER, recteur à Utrecht, mort en 1597, à 57 ans, auteurs l'un et l'autre de quelques ouvrages oubliés, doivent être distingués d'*Erasme Sarcer*.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques-uns, le même prince que *Phul*, dont il est parlé dans l'Ecriture-sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. *Arbaces*, gouverneur de Médie, ayant vu *Sardanapale* dans son palais, au milieu d'une troupe d'eunuques et de femmes débauchées, habillé et paré lui-même comme une courtisane, tenant une quenouille entre ses mains, fut si indigné de cet infâme spectacle, qu'il forma contre lui une conspiration. *Bélésis*, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres avec lui, entrèrent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles; il fut enfin vaincu, et se sauva dans Ninive, qui fut bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même temps, les débordemens du Tigre renversèrent une partie des murs de cette ville. *Sardanapale*, réduit à la dernière extrémité,

extrémité, s'enferma dans son palais, et fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors, vers l'an 770 avant J. C., après un règne de 20 années. Le royaume d'Assyrie perdit tout son éclat sous ce prince. Cette décadence fut produite non-seulement par sa mollesse et sa négligence, mais encore par le pouvoir trop étendu qu'il donnoit aux gouverneurs sur les grandes provinces. Ces gouverneurs devinrent d'autant plus facilement les maîtres, que les monarques Assyriens, au lieu de s'exercer à l'art militaire et de soutenir leur autorité par eux-mêmes, remettoient les rênes de l'empire à des ministres, pour s'endormir dans une oisiveté voluptueuse. Voilà à-peu-près ce que les anciens racontent de *Sardanapale*; mais quelques savans révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une Dissertation en son honneur, intitulée : *Apologia Sardanapali*; cette Apologie ne doit pas plus faire d'impression sur les gens sensés, que l'Eloge de l'ivresse ou de la fièvre. Des débris de l'empire de *Sardanapale*, se formèrent les royaumes de Médie, de Ninive et de Babylone.

SARGET, (Pierre) religieux Augustin, né à Lyon, publia au commencement du XVIe siècle quelques écrits : I. L'*Abrégé des temps*, traduction du *Fasciculus temporum*. II. Le *Miroir de la vie humaine*, traduction de l'ouvrage espagnol de *Roderic*, évêque de Zamora. III. Les *Fleurs des temps passés*. IV. *Bélial*. C'est un procès curieux entre Dieu et le Diable, pour savoir à qui appartiendra la souveraineté du monde. On y trouve des témoins, des arbitres, et toutes les formes judiciaires du temps. L'auteur du poëme de la *Christiade* paroît avoir employé plusieurs idées de ce singulier ouvrage.

SARISBERI, SALISBERI ou SALISBURI, (Jean de) *Sarisberiensis*, né en Angleterre vers l'an 1110, vint en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape *Eugène III*, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime de *Thomas Becquet*, grand chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorberi, *Jean* le suivit et l'accompagna dans tous ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église l'an 1170, *Sarisberi*, voulant parer un coup qu'un des assassins portoit sur la tête du prélat, le reçut sur le bras. Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu et par sa science, et y mourut l'an 1182, âgé d'environ 71 ans. C'étoit un des plus beaux esprits de son siècle. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un Traité intitulé : *Polycraticus*, sivè *de nugis Curialium et vestigiis Philosophorum*, à Leyde, 1639, in-8.° Cet ouvrage fut traduit en françois l'année suivante, in-4.°, par *Mezeray*, sous le titre de *Vanités de la Cour*. On y trouve beaucoup de lieux communs sur les grands. Les réflexions de l'auteur, aujourd'hui triviales, durent plaire beaucoup de son temps. *Voyez* V. ADRIEN.

SARNELLI, (Pompée) né à Polignano dans le royaume de Naples, en 1649, mort en 1720, devint évêque de Biseglia, et a publié quelques ouvrages estimés sur les antiquités ecclésiastiques. Les principaux ont pour titre : I. *De la vie commune des Clercs*, 1688. II. *Lettres Ecclésiastiques*, 3 vol. in-4.°

SARNO, *Voyez* COPPOLA.

SARPEDON, roi de Lycie, fils de *Jupiter*, et de *Laodamie* fille de *Bellérophon*, se distingua au siége de Troye, où il porta du secours à *Priam*, et fut tué par *Patrocle*. Les Troyens, après avoir brûlé son corps par ordre de *Jupiter*, en gardèrent précieusement la cendre.

SARPI, (Pierre-Paul) connu sous le nom de *FRA-PAOLO*, ou de *PAUL de Venise*, naquit dans cette ville le 14 août 1552. Un religieux Servite, charmé de la pénétration et de la facilité de son esprit, le fit entrer dans son ordre en 1564. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie : les papes, les cardinaux, les princes, lui donnèrent des marques de leur estime. On étoit surpris qu'un jeune homme foible et délicat, pût savoir tant de choses dans un âge si peu avancé. Outre qu'il possédoit les langues, les mathématiques, la philosophie et la théologie, il avoit fait de grands progrès dans la médecine et dans l'anatomie. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avoit découvert le premier la circulation du sang. Son mérite le fit élever aux principales charges de son ordre, comme à celle de provincial, qu'on lui confia en 1779, quoiqu'il n'eût que 27 ans. Les querelles de la république de Venise avec le pape *Paul V*, suscitèrent des affaires extrêmement fâcheuses au père *Sarpi*, qui étoit alors le théologien et le conseil des Vénitiens. Le pape lui ordonna en 1606, de venir à Rome, et sur son refus il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine citoyen, qui soutint vigoureusement les droits de sa patrie, de vive voix et par écrit. Il fut un jour attaqué sur le pont de Saint-Marc par cinq assassins, qui le percèrent de trois coups de stylet, et s'enfuirent dans une barque à dix rames qui leur étoit préparée. Un assassinat si bien concerté, la fuite des meurtriers assurée avec tant de précaution, tout marquoit évidemment qu'ils avoient obéi aux ordres de quelques hommes puissans. La république porta alors de rigoureuses peines contre ceux qui attenteroient à sa vie. Elle le perdit le 14 janvier 1623, à 71 ans. Le peuple, extrêmement passionné contre la cour Romaine, fit des vœux sur son tombeau comme sur celui d'un saint. Ses mœurs étoient pures, comme l'assurent divers biographes ; sa doctrine l'étoit bien moins. Quand on ne seroit pas convaincu par ses propres lettres, qu'il cachoit, sous son habit de Servite, la façon de penser des ministres de Genève, on le soupçonneroit facilement, par la lecture de son *Histoire du Concile de Trente*, où il ne garde aucune mesure. Le P. *le Courayer*, son traducteur, avoue que *Sarpi* étoit *catholique en gros et protestant en détail*. « Il observoit, ajoute-t-il, de la religion romaine, tout ce qu'il en pouvoit pratiquer. Il s'asservissoit sans répugnance à l'autorité de l'église, dans toutes les choses de discipline ; mais il désiroit aussi qu'on les rectifiât. Dans

les choses dont il croyoit pouvoir se dispenser, il avoit soin de ne point scandaliser les foibles. Il regardoit la réformation comme le seul moyen d'abaisser Rome, et l'abaissement de Rome comme l'unique voie de faire refleurir la pureté de la religion. On ne l'a donc point calomnié, lorsqu'on a dit qu'il étoit calviniste au fond du cœur. Personne n'a développé avec plus d'art et de sagacité les intrigues de la cour de Rome, que l'historien du concile de Trente; mais en décriant cette cour, il devoit respecter l'autorité des pontifes. » La meilleure édition de l'original de cette Histoire, en italien, est celle de Londres, 1619, in-folio; et en latin, 1620, in-fol., de la version d'*Adam Neuton*, Ecossois. La traduction françoise du P. *Le Courayer*, est de 1736, en 2 vol. in-4.°, réimprimés en 3, et il y a ajouté des Notes encore plus hardies que le texte. Pour profiter de cet ouvrage curieux, intéressant, et semé d'anecdotes recherchées, il faut lire en même temps l'Histoire du même concile par le cardinal *Pallavicini*. Cet auteur reproche à *Sarpi* plus de 360 erreurs dans les dates, dans les noms et dans les faits. Ils sont à la vérité d'accord pour l'essentiel; mais la manière dont ils présentent les événemens est bien différente. Quoi qu'il en soit, le talent des deux historiens est plus différent encore. L'histoire de *Fra-Paolo* est, à l'égard de l'ordre, un modèle qu'on ne peut trop étudier et méditer : c'est le jugement qu'en porte l'abbé *de Mably*. « Il s'agit, dit-il, de développer la politique tortueuse de la cour de Rome, les intrigues des légats, la servitude des évêques ultramontains. Il s'agit de faire haranguer des théologiens dont la scholastique épouvante les oreilles et la raison. Il s'agit de peindre l'obstination des novateurs, et de donner une idée des guerres fatales qui continuent, et des états qui craignent ou désirent les décisions du concile. Voyez avec quel art l'historien arrange et dispose les événemens qu'il met sous nos yeux. Voyez avec quelle simplicité tout ce chaos se débrouille; par quelles transitions naturelles l'auteur passe d'un objet à un autre, ne s'appesantit sur aucun, me donne cependant tous les éclaircissemens dont j'ai besoin, et me conduit à son dénouement auquel je suis préparé. » On a encore du célèbre Servite : I. Un ouvrage traduit par l'abbé *de Marsy*, sous le nom de *Prince de Fra-Paolo*. Cet écrit, extrêmement vanté par les Italiens, fait voir que ce moine entendoit bien la politique; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de *Machiavel*. « S'il se trouve, dit-il, parmi les habitans de Terre-ferme, des chefs de parti, qu'on les extermine; mais s'ils sont puissans, qu'on ne se serve point de la justice ordinaire, et que le *poison fasse plutôt l'office du glaive.* » Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donnoit de telles leçons? II. *Considérations sur les censures du Pape* Paul V, *contre la république de Venise*. III. *Traité de l'Interdit*, traduit en françois. IV. *L'Histoire* particulière des choses passées entre le Pape *Paul V* et la république de Venise. V. *De Jure Asylorum*. VI. *Traité de l'Inquisition*, 1638, in-4.°. VII. Un *Traité des Bénéfices*, estimé, et qui a été traduit en françois, in-12. etc. Ces différens ouvrages, recueillis à Venise en 1677, 6 vol.

in-12, donnent une idée avantageuse du génie et des connoissances de *Fra-Paolo ;* mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son cœur et sur son caractère, pleins d'aigreur et d'impétuosité. On a publié à Venise, en 1766, des Mémoires sur la vie de cet écrivain.

SARRABAT, (Nicolas) jésuite, né à Lyon le 9 février 1698, acquit de la réputation comme physicien et mathématicien. Il découvrit le premier à Nîmes la comète de 1709, et il en instruisit l'académie des sciences. Nommé professeur de mathématiques à l'école de Marseille, il publia deux Mémoires qui furent couronnés par l'académie de Bordeaux. Le premier offre une *nouvelle hypothèse sur l'aiguille aimantée ;* le second a pour objet la *salure de la mer. Sarrabat* est mort à Paris en 1737.—Son père, *Daniel Sarrabat*, né à Paris, mourut à Lyon en 1747, âgé de près de 80 ans. Ce fut un peintre qui acquit de la réputation, travailla avec facilité, et embellit de ses ouvrages un grand nombre d'édifices de Lyon. Il se servoit, pour la partie des ornemens, d'un peintre nommé *Pillement*, qui avoit de l'agrément dans ses compositions.

SARRASIN, *Voyez* SARASIN, et SARAZIN.

I. SARRASIN, (Antoine et Philibert) furent deux médecins de Lyon qui publièrent, dans le dernier siècle, le premier, un *Traité sur la peste*, qui est recherché, et un *Commentaire* sur *Dioscoride ;* le second, des *Epîtres médicinales.* Celui-ci eut une fille nommée *Louise*, qui, au rapport de *Colomiez*, savoit parfaitement à l'âge de 8 ans, l'hébreu et le latin que lui avoit appris son père. Elle épousa *Offredi*, célèbre médecin de Crémone.

II. SARRASIN, (François) natif de Caen, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la présence réelle, attaqua, le 3 août 1670, l'hostie, l'épée à la main, au moment où le prêtre l'élevoit dans l'église de Notre-Dame de Paris. En voulant percer l'hostie immédiatement après la consécration, il blessa de deux coups le prêtre, qui prit la fuite; mais ses blessures ne furent pas dangereuses. Le 5 août, *Sarrasin* fut condamné à faire amende honorable, ayant un écriteau devant et derrière, portant ces mots, *SACRILEGE IMPIE :* on lui coupa le poing, et il fut brûlé vif. Il ne donna aucun signe de repentir ni de regret de mourir. Il n'avoit que 22 ans. C'étoit un jeune insensé que des juges moins sévères auroient envoyé aux petites-maisons. *Voyez la Gazette de France*, 1670, pag. 771 à 796. [*Article fourni à l'imprimeur de Caen.*]

III. SARRASIN, (Pierre) naquit à Dijon d'une très-honnête famille. Son goût pour le théâtre l'engagea de bonne heure dans plusieurs sociétés qui en faisoient leur amusement. C'est de ces sociétés que *Sarrasin* passa au théâtre de la comédie Françoise, sans avoir joué ni dans les provinces ni sur aucun théâtre public. Il y débuta en 1729, par le rôle d'*Œdipe*, dans la tragédie de ce nom, de *Pierre Corneille.* Le succès de ce début lui mérita les rôles de Rois après la mort du célèbre *Baron.* Il fut gratifié de la pension de 1000 livres en 1756. Affligé l'année suivante d'une ex-

finction de voix, il se retira du théâtre en 1759, avec une pension de 1500 livres. Il mourut en 1763. On se ressouvient encore des larmes qu'il a fait verser dans beaucoup de rôles tragiques, et de l'attendrissement qu'il faisoit éprouver dans les pièces du haut comique : il y jouoit les rôles des Pères. *Voltaire* le mettoit cependant fort au-dessous de *Baron*, et avec raison. Ce poëte l'avoit chargé du rôle de *Brutus* dans la tragédie de ce nom. On répétoit la pièce au théâtre. La mollesse de *Sarrasin* dans une invocation au dieu *Mars*, le peu de chaleur et de grandeur qu'il mettoit dans son rôle, impatienta *Voltaire*, qui lui dit : *Songez donc que vous êtes* Brutus, *le plus ferme de tous les consuls de Rome ; et ne parlez pas au dieu* Mars, *comme si vous disiez :* Ah ! mon Patron, faites-moi gagner à la loterie un lot de cent francs.

SARROCHIA, (Marguerite) savante Napolitaine, morte à la fin du 17e siècle, employa sa fortune à recevoir avec distinction chez elle, les gens de lettres de sa patrie. Elle avoit des connoissances en théologie, en philosophie et en littérature ; mais trop d'amour-propre lui attira des envieux et des ennemis. On lui doit plusieurs épigrammes en vers latins, et un poëme en italien, ayant pour titre : *Scanderberg*, roi d'Albanie.

SARRITOR, *(Myth.)* Dieu champêtre, présidoit à cette partie de l'agriculture qui consiste à *sarcler*, et à ôter les mauvaises herbes qui naissent dans les terres ensemencées : de même que SATOR, autre Dieu des laboureurs, étoit invoqué dans le temps des *semailles*.

SARTO, (André del) peintre Florentin, *Voy.* ANDRÉ, n° IX.

SARTORIUS, *Voyez* SCHNEIDER.

SAS, (Corneille) né à Turnhout au quartier d'Anvers, l'an 1593 ; fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines, et professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, et enfin chanoine, official et vicaire général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété et par ses connoissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui : I. Un Traité très-instructif, intitulé : *Œcumenicum de singularitate Clericorum, illorumque cum feminis extraneis vetito contubernio, Judicium* ; Bruxelles, 1653, in-4.° Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. II. *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, etc. Rome, 1632, in-12.

SASBOUTH, (Adam) cordelier, né à Delft en 1516, d'une famille noble et ancienne, mort à Louvain en 1553, étoit savant dans les langues grecque et hébraïque, et dans la théologie. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-folio. Le plus considérable est un *Commentaire* sur *Isaïe* et sur les Epîtres de *S. Paul*.

SATURNE, (*Mythol.*) autrement appelé le TEMPS, fils du *Ciel* et de *Vesta*, mutila son père d'un coup de faux. Il avoit un frère aîné, appelé *Titan*, qui devoit succéder à son père. Celui-ci s'étant apperçu que sa mère et ses sœurs désiroient que *Saturne* régnât, il lui céda la couronne, à condition qu'il n'éléveroit point

d'enfans mâles, et qu'il les dévoreroit aussitôt après leur naissance. Cependant *Rhée* sa femme, trouva moyen de soustraire à sa cruauté *Jupiter, Neptune* et *Pluton*. *Titan* ayant su que son frère avoit des enfans mâles, contre la foi jurée, arma contre lui, et l'ayant pris avec sa femme, il les enferma dans une étroite prison. *Jupiter*, qu'on élevoit dans l'île de Crète, étant devenu grand, alla au secours de son père, défit *Titan*, rétablit *Saturne* sur le trône, et s'en retourna en Crète. Quelque temps après, *Saturne* ayant appris que *Jupiter* avoit dessein de le détrôner, voulut le prévenir; mais celui-ci en étant averti, se rendit maître de l'empire, et en chassa son père. *Saturne* se retira en Italie, chez *Janus*, où il demeura caché pendant quelque temps: ce qui fit appeler cette contrée *Latium*, de *latere*, se cacher. *Saturne* ayant été associé à l'empire par *Janus*, poliça les hommes à demi sauvages, leur inspira la justice et la vertu, et régna avec gloire et avec tranquillité: son règne fut appelé l'*âge d'Or* par les poëtes. S'étant attaché à *Philyre*, il se métamorphosa en cheval pour éviter les reproches de *Rhée* sa femme; elle le surprit avec cette nymphe, de laquelle il eut *Chiron*. On le représente sous la figure d'un vieillard, ayant quatre ailes, tenant une faux, pour exprimer la rapidité du temps, et pour marquer qu'il détruira tout; ou sous la forme d'un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournoit d'où il vient, pour montrer le cercle perpétuel et la vicissitude du monde. Quelquefois aussi on lui donne un sablier ou un aviron, pour donner une idée de cette même vicissitude. Les Grecs disoient qu'il avoit mutilé son père et dévoré ses enfans: allégorie qui désignoit que le Temps dévore le passé et le présent, et qu'il dévorera l'avenir. Les Romains lui dédièrent un temple, et célébroient en son honneur les fêtes appelées *Saturnales*. Il n'étoit pas permis de traiter d'aucunes affaires pendant ces fêtes, d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine. Toutes les distinctions de rang cessoient alors, au point que les esclaves pouvoient impunément dire à leurs maîtres tout ce qu'ils vouloient, et même railler leurs défauts en leur présence. On a donné le nom de *Saturne* à une des sept planètes... *Voy.* URANUS.

I. SATURNIN, (*Publius Sempronius* SATURNINUS) d'une famille ignorée, embrassa le parti des armes, et fut élevé par *Valérien* au rang de général. Devenu célèbre par ses nombreuses victoires sur les Barbares, il fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Ce héros haranguant ses soldats le jour qu'ils le revêtirent de la pourpre, leur dit: *Compagnons, vous perdrez un assez bon Commandant, pour vous donner un Prince médiocre.* Il continua de se signaler par des actions éclatantes; mais comme il traitoit ses troupes avec sévérité, elles lui ôtèrent la vie vers l'an 267. *Saturnin* étoit un brave homme et un galant homme, d'une conversation agréable, quoiqu'il agît toujours avec gravité: plein de probité et d'honneur, d'une prudence consommée et d'un courage supérieur.

II. SATURNIN, (*Sextus-Julius Saturninus*) Gaulois, cultiva d'abord la littérature et ensuite

les armes. *Aurélien* le regardoit comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures, et rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie le salua empereur en 280, la quatrième année du règne de *Probus*. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut forcé de l'accepter. *Probus* fit marcher contre lui un corps de troupes qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé et tué peu de temps après son élection. Sa mort éteignit entièrement cette révolte passagère. A la gloire d'un grand capitaine, *Saturnin* joignit l'éloquence d'un orateur et la politique d'un homme d'état.

III. SATURNIN, (S.) premier évêque de Toulouse, appelé vulgairement *S. Sernin*, fut envoyé avec *S. Denys*, pour prêcher l'Évangile dans les Gaules, vers l'an 245. Placé sur le siége de Toulouse en 250, il fut illustre par ses vertus, ses lumières et ses miracles, et engendra le plus d'enfans qu'il put à l'église par la semence de la parole divine, et par celle de son sang qu'il répandit sous le fer des bourreaux, l'an 257.

IV. SATURNIN, étoit d'Antioche et disciple de *Ménandre*. Il supposoit, comme son maître, un *Etre* inconnu aux hommes. Cet Etre avoit fait les Anges, les Archanges et les autres natures spirituelles et célestes. Sept des Anges s'étoient soustraits à la puissance du *Père* de toutes choses, avoient créé le monde et tout ce qu'il contient, sans que *Dieu* le Père en eût aucune connoissance. *Dieu* descendit pour voir leur ouvrage, et parut sous une forme visible. Les Anges voulurent la saisir; mais elle s'évanouit. Alors ils tinrent conseil, et dirent : *Faisons des êtres sur le modèle de la figure de Dieu*. Ils façonnèrent un corps semblable à l'image sous laquelle la Divinité s'étoit offerte à eux. Mais l'homme formé par les Anges ne pouvoit que ramper sur la terre comme un ver. *Dieu* fut touché de compassion pour son image, et envoya une étincelle de vie qui l'anima. L'homme alors se dressa sur ses pieds, marcha, parla, raisonna, et les Anges formèrent d'autres hommes. Ces Anges créateurs du monde, en avoient partagé l'empire, et y avoient établi des lois. Un de ces sept Esprits créateurs déclara la guerre aux six autres; et c'étoit le *Démon* ou *Satan*, qui avoit aussi donné des lois et fait paroître des prophètes. Pour délivrer de la tyrannie des Anges et des Démons les ames humaines, l'Être suprême avoit envoyé son Fils, dont la puissance devoit détruire l'empire du Dieu des Juifs, et sauver les hommes. Ce Fils n'avoit point été soumis à l'empire des Anges, et n'avoit pas été enchaîné dans des organes matériels. Il n'avoit eu qu'un corps fantastique, n'étoit né, n'avoit souffert et n'étoit mort qu'en apparence. Dans les principes de *Saturnin*, l'homme étoit un être infortuné, l'esclave des Anges, livré par eux au crime et plongé dans le malheur. La vie étoit donc un présent funeste; et le plaisir qui portoit les hommes à faire naître un autre être, étoit un plaisir barbare qu'on devoit s'interdire. Cette loi de continence étoit un des points fondamentaux de l'hérésie de *Saturnin*; pour l'observer plus sûrement, ses disciples s'abstenoient de vin et de viandes.

SATURNIUS LAZARONEUS, auteur du XVI[e] siècle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan, composa, sous le titre de *Mercure*, dix livres d'institutions grammaticales, imprimées à Bâle en 1546, et à Lyon en 1556. C'est un ouvrage bien écrit et plein de bonnes observations sur la langue latine. *Laurent Valla*, que *Paul Jove* appelle avec raison le réparateur de l'ancienne Rome, avoit donné en six livres les *Elégances de la Langue latine*. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserroit dans des bornes trop étroites les lois de la saine latinité. *Saturnius* s'attacha principalement à remettre ceux qui feroient usage de cette langue, en possession d'une liberté que l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité leur assuroit.

SATYRES, (*Mythologie*) espèces de demi-dieux, qui habitoient, selon la Fable, dans les forêts avec les *Sylvains*, les *Faunes* et les *Pans*. On les représentoit sous la figure de monstres moitié hommes et moitié boucs, ayant des cornes sur la tête, le corps velu, avec les pieds et la queue d'un bouc. On les peignoit presque toujours à la suite de *Bacchus*. Comme les poëtes supposoient qu'ils avoient quelque chose de piquant dans leurs jeux et dans leurs railleries, on les plaçoit souvent dans les tableaux avec les *Graces*, les *Amours* et *Vénus* même.

SAVAGE, (Richard) fils naturel du comte de Rivers, et de la comtesse de Macelesfield, naquit en 1698. Comme la plupart des fils de l'amour, il eut de l'esprit et une assez mauvaise conduite. Il fut abandonné de ses parens et ne sut pas se conserver des amis. Il finit sa triste destinée en prison, le 1.[er] août 1743, à 46 ans. Ses pièces de théâtre l'avoient empêché pendant quelque temps de mourir de faim. On les a réunies avec ses autres poésies, à Londres, en 2 vol. in-8.° ; et à Paris, *Cazin*, 2 vol. in-12. Il ne faut pas le confondre avec *Jean Savage*, curé de Bygrave, prédicateur passable et assez bon plaisant, que ses amis appelèrent l'*Aristippe Anglois*. On a de lui des *Sermons*. Il mourut le 24 mars 1747.

SAVARON, (Jean) natif de Clermont en Auvergne, sortoit d'une bonne famille de cette province. Il fut président et lieutenant-général en la sénéchaussée et siége présidial de sa patrie. Il se trouva aux Etats-généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du Tiers-Etat de la province d'Auvergne, et y soutint avec zèle et avec fermeté les droits du Tiers-Etat contre la Noblesse et le Clergé. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits. Les principaux sont : I. *Sidonii Apollinaris Opera*, 1609, in-4.°, avec des notes. II. *Origine de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8.° *Pierre Durant* a donné une plus ample édition, in-fol., 1662, de cet ouvrage aussi savant qu'exact. III. *Traité contre les Duels*, etc. in-8.° IV. *Traité de la Souveraineté du roi et de son royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8.°, ouvrage curieux et peu commun. V. *Chronologie des Etats-généraux*, in-8.°, pour montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à

Louis XIII, le Tiers-Etat a toujours été convoqué par le roi aux Etats-généraux, et y a eu entrée, séance et voix opinante. L'auteur le démontre par une foule de citations.

I. SAVARY DE BREVES, (François) ambassadeur de Constantinople, revint de cette ville en 1611, avec beaucoup de manuscrits orientaux, et un grand nombre de poinçons arabes, qui servirent pour la composition et pour l'impression des livres que *Vitré* publia en cette langue, entr'autres pour son Pseautier syriaque et latin. *Savary* mourut en 1627, regretté des amateurs des lettres.

II. SAVARY (Jacques) natif de Caen, mort le 21 mars 1670, à 63 ans, poëte latin, a fait quatre poëmes : I. Sur la *Chasse du Lievre*, 1655, in-12. II. — *du Renard et de la Fouine*, 1658, in-12. III. — *du Cerf*, etc. 1659, in-12, et un IVe sur le *Manège*, 1662, in-4.°, où l'on remarque de l'invention. Ce fut *Huet* qui l'engagea à les publier : ils sont devenus très-rares. On a encore de lui : l'*Odyssée* en vers latins ; les *Triomphes de Louis XIV, depuis son avénement à la couronne* ; et un volume de *Poésies* mêlées, dans lequel il y a plusieurs pièces foibles.

III. SAVARY, (Jacques) né à Douai en Anjou, l'an 1622, fit une fortune assez considérable dans le négoce à Paris. Pourvu d'une charge de secrétaire du roi, il fut nommé en 1670 pour travailler au *Code Marchand* qui parut en 1673, et eut beaucoup de part à cet ouvrage. On a aussi de lui : le *parfait Négociant*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, d'abord en un seul vol., ensuite en 2 volumes in-4.°, dans lesquels on a fait entrer les *Avis et Conseils sur les plus importantes matières de Commerce*, remarquables par le grand sens et le jugement qui les ont dicté. *Savary* mourut le 7 octobre 1690, à 68 ans.

IV. SAVARY, (Jacques) sieur *des Brulons*, fils du précédent, fut inspecteur-général de la Douane de Paris, travailla conjointement avec *Philémon-Louis* SAVARY, l'un de ses frères, chanoine de l'église de St-Maur-des-Fossés, au *Dictionnaire universel du Commerce*, qui parut en 1723, 2 vol. in-folio. *Jacques* mourut d'une fluxion de poitrine en 1716, à 56 ans, et son frère en 1727, à 73 ans. On a de celui-ci un 3e vol., imprimé en 1730, pour servir de supplément au Dictionnaire du Commerce, qui, malgré quelques inexactitudes, est une des compilations les plus utiles que nous ayons. Elle a été réimprimée en 1748, 3 vol. in-fol.

V. SAVARY, (Jacques) médecin de la marine à Brest, mort en 1768, a traduit le Traité de l'*Hydropisie* de *Monro*, 1760, in-12 ; et celui du *Scorbut* de *Lind*, 2 vol. in-12, 1776.

VI. SAVARY, (N.) né à Vitré en Bretagne, fit ses études à Rennes avec distinction, et partit en 1776 pour l'Egypte, où il séjourna pendant près de trois ans. Trois choses occupèrent sans relâche le jeune voyageur : l'étude de la langue arabe, la recherche des monumens antiques, et l'examen des mœurs nationales. Après avoir étudié l'Egypte en savant et

en philosophe, il se rendit aux îles de l'Archipel, qu'il parcourut pendant dix-huit mois en observateur intelligent et curieux. De retour en France, en 1780, il publia : I. *Le Coran*, traduit de l'arabe, avec un abrégé de la Vie de *Mahomet*, 1783, 2 vol. in-8.° II. *La morale de Mahomet*, ou *Recueil des plus pures maximes du Coran*, ouvrage extrait de la traduction précédente qui est élégante et fidelle. III. *Lettres sur l'Egypte*, 1785, 3 vol. in-8.°, réimprimées l'an 7 en 4 volumes in-8.° Ces Lettres eurent un grand succès. L'auteur observe avec soin, peint avec vivacité, et répand de l'intérêt sur tout ce qu'il raconte. Ses tableaux sont en général fidelles; mais on lui a reproché avec quelque raison de peindre les Egyptiens et l'Egypte moderne trop en beau. Malgré ce défaut, ces Lettres furent enlevées par le public curieux, et lues avec empressement et avec fruit. *M. Volney* est plus estimé et plus lu, parce qu'il est moins rhéteur, historien plus fidelle, meilleur observateur. On peut comparer les récits des deux voyageurs, pour se former une idée juste des pays qu'ils décrivent. Encouragé par le succès de son voyage en Egypte, *Savary* préparoit ses *Lettres sur la Grèce*, lorsqu'il mourut à la fleur de son âge, à Paris, le 4 février 1788, d'une obstruction au foie. Un esprit vif et cultivé, un cœur sensible et bon, une imagination riante, une mémoire heureuse, une gaieté douce et franche, et le talent de raconter, rendoient sa société agréable et utile. Quoiqu'il ne fût point ennemi des éloges, il fuyoit par goût tout éclat, tout appareil. Il se répandoit peu dans le monde, et n'en remplissoit que mieux les devoirs de fils, de frère et d'ami.

SAUBERT, (Jean) savant critique et bon antiquaire du XVIIe siècle, a publié en latin une *Histoire* de la Bibliothèque de Nuremberg, avec le *Catalogue* des premières éditions typographiques, 1643, in-4.° Il est encore auteur d'un *Traité* latin, assez estimé, *sur les Sacrifices des Anciens*, et de celui *sur les Prêtres et les Sacrificateurs Hébreux*. Ces deux Traités offrent des recherches et de l'érudition. *Thomas Crenius* en donna une bonne édition corrigée, augmentée et éclaircie, sous ce titre : *De sacrificiis veterum, et de Sacerdotibus Hebræorum Commentarium*, Leyde, 1699, in-8.°

SAVERY, (Roland) peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639, à 63 ans, fut élève de *Jacques Savery* son frère, et travailla dans son genre de peinture et dans sa manière. *Roland* a excellé à peindre le paysage; et comme il étoit patient et laborieux, il mettoit beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur *Rodolphe II*, bon connoisseur, occupa long-temps cet artiste, et l'engagea à étudier les vues riches et variées que les montagnes du Tirol offrent aux yeux du spectateur. *Savery* a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrens qui se précipitent du haut des rochers. Il a encore très-bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Ses figures sont agréables, et sa touche est spirituelle, quoique souvent un peu sèche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général, de la couleur bleue. On a gravé plusieurs mor-

vaux d'après lui, entr'autres son *S. Jérôme dans le désert.*

SAVILL, (Henri) théologien Anglois, né à Bradley, province d'Yorck en 1549, et mort à Oxford en 1621, à l'âge de 73 ans, fut un des principaux ornemens de l'université de cette dernière ville. Il s'étoit consacré de bonne heure à la littérature grecque et latine, sacrée et profane. On doit à ses travaux, des *Commentaires* sur *Euclide* et sur *Tacite*, et une *Edition* en grec des Œuvres de *S. Jean Chrysostome*, *Etone*, 1613, in-fol., 8 vol. *Savill* se donna des peines infinies, et n'épargna aucune dépense pour donner le texte grec de *S. Chrysostome* dans sa pureté. Il a mis aux marges les diverses leçons, et quelquefois ses conjectures. « Mais après tout (dit M. *Simon*, lettre IX), bien que son édition soit exempte des fautes grossières qui sont dans les éditions de Vérone et de Heidelberg, elle n'est pas si exacte que quelques-uns le prétendent. Elle peut être redressée en plusieurs endroits sur les éditions de Paris et de *Commelin*, et c'est ce que le Père *Labbe* a très-bien remarqué dans sa Dissertation sur les écrivains ecclésiastiques. D'ailleurs *Savill* a fait entrer dans son édition plusieurs pièces qui ne sont pas de *S. Chrysostome*. Cette édition qui est toute grecque, ajoute-t-il, ne peut être à l'usage d'une infinité de personnes, et c'est pour cela qu'elle n'a pas eu un grand cours parmi nous, si l'on excepte chez quelques savans, de qui elle est fort estimée. » On a prétendu faussement que *Fronton du Duc*, qui publia dans le même temps que lui, ce Père de l'église, donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissoit furtivement d'Angleterre. L'ouvrage qui a le plus fait connoître *Savill*, est le Traité de *Bradwardin* contre les Pélagiens, dont il donna une édition à Londres en 1618, in-fol. Ce Traité curieux et peu commun est sous ce titre : *de causa Dei contra Pelagium*. On a encore de lui : *Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam*, à Londres, 1696, in-fol.

SAVILLE, (George) marquis d'Halifax, fut l'un des favoris de *Charles II* roi d'Angleterre, et l'un des hommes les plus aimables de sa cour. Né avec de grands talens, il les rendit souvent nuisibles. A la force d'esprit d'un philosophe, il réunit l'adulation d'un courtisan. Il connut la vertu et ne la suivit pas; il méprisa le monde et ne songea qu'à lui plaire. Les titres et les honneurs étoient suivant lui, des hochets d'enfans, et il les accumula tous sur sa personne. Il changea sans cesse d'opinion et de parti, et se repentit sans cesse de son inconstance. On lui doit quelques ouvrages, entre autres un *Portrait de Charles II*, très-bien écrit. Nul ne fut plus propre à peindre ce prince foible et ami des plaisirs, parce que nul ne lui ressembla davantage.

SAUL, (*Saülus*) fils de *Cis*; homme riche et puissant de Gabaa dans la tribu de *Benjamin*, fut sacré roi d'Israël par le prophète *Samuel*, l'an 1095 avant J. C. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitans. *Saül* avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pièces, et délivra la ville. Ensuite *Samuel* tint une assemblée à Galgala, où il fit confirmer

l'élection de *Saül*, qui deux ans après marcha contre les Philistins. Ces ennemis du peuple de Dieu, irrités de quelques succès que *Jonathas* fils de *Saül*, avoit eus sur eux, vinrent camper à Machmas avec 30000 chariots, 6000 chevaux, et une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contre eux et les vainquit. *Saül* fut victorieux de divers autres peuples ; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre *Samuel*, et il conserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec *Agag* leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de *David*, qui fut sacré par *Samuel*, et qui épousa ensuite *Michol* fille de *Saül*. (*Voyez* MICHOL.) Ce mariage n'empêcha point le beau-père de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. *David* s'étant enfui pour échapper à ses poursuites, il l'envoya investir dans sa maison pendant la nuit. *Michol* sa fille, femme de *David*, fit descendre son mari par une fenêtre ; et le lendemain les archers ne trouvèrent dans le lit qu'une statue que *Michol* y avoit mise. Il le poursuivit à Naïoth, où il s'étoit retiré au milieu d'une troupe de prophètes. *Saül*, sur le chemin, fut saisi d'un esprit prophétique ; et lorsqu'il fut arrivé, il continua de parler par l'inspiration divine, couché par terre nu, c'est-à-dire, n'ayant que les habits de dessous. Ce miracle suspendit pour quelque temps la haine de *Saül*. Elle éclata bientôt après, lorsqu'il apprit par *Doëg l'Iduméen*, que le Grand-Prêtre *Achimélech* avoit bien reçu *David* à Nobé, et lui avoit donné des rafraîchissemens et une épée ; car aussitôt il envoya chercher le Grand-Prêtre, et tous les prêtres de la même famille, et après leur avoir fait d'injustes reproches, il les fit tous massacrer impitoyablement par *Doëg*, qui seul voulut servir de ministre à sa fureur ; puis emporté par sa colère, il alla à Nobé, où il fit tout passer au fil de l'épée, sans excepter les enfans qui étoient à la mamelle. Ayant appris que son ennemi étoit dans la ville de Ceila, il se préparoit à aller l'y forcer ; mais *David* se retira dans le désert. C'est dans une des cavernes de ce désert, que *David* se contenta de couper à *Saül*, le bord de sa casaque, pour avoir en main de quoi le convaincre qu'il avoit été le maître de sa vie ; et *Saül*, sensible à cette marque de générosité, ne put retenir ses larmes. Il reconnut l'injustice de son procédé et l'innocence de *David*, parut être convaincu de la sincérité de son affection, et cessa pendant un temps de le poursuivre. Sa haine n'étoit que suspendue. Elle reprit bientôt le dessus, et l'occasion qui lui fut offerte la réveilla. Il apprit que *David* s'étoit retiré dans le désert de Ziph, et il courut le chercher. *David* ayant appris son arrivée, entra de nuit, par un mouvement de l'esprit de Dieu, dans la tente de *Saül* ; et ayant trouvé tout le monde endormi, il prit la coupe et la lance du roi, et sortit du camp. Ayant passé de là sur une hauteur un peu éloignée, il appela à haute voix les gens de *Saül*, pour leur reprocher la négligence avec laquelle ils gardoient le roi. Ce prince s'éveillant au bruit, recon-

ant la voix de *David* ; et frappé de ce nouveau trait de grandeur d'ame de la part d'un homme qu'il persécutoit, il avoua encore ses torts, et promit de ne lui faire aucun mal à l'avenir. Enfin arriva le moment où Dieu devoit exercer ses justes jugemens sur *Saül*. Les Philistins entrèrent sur les terres d'*Israël* avec une puissante armée. *Saül* consulta la Pythonisse pour savoir quelle seroit l'issue du combat qu'il alloit livrer aux Philistins, et *Samuel* lui apparut pour lui annoncer sa défaite. Peu de temps après, son armée fut taillée en pièces, et croyant la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer; mais cet officier ayant refusé de commettre une action si barbare, *Saül* saisit lui-même son épée, et s'étant laissé tomber sur sa pointe, il mourut ainsi misérablement, l'an 1055 avant J. C. Les Philistins ayant trouvé le corps de ce prince, lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent dans le temple de *Dagon*, et pendirent ses armes dans le temple d'*Astaroth*. On a beaucoup écrit sur l'apparition de *Samuel*. A-t-elle été réelle ? N'est-ce qu'une imposture, une friponnerie de la magicienne ? Arriva-t-elle par la puissance du démon, par un effet de l'art magique, ou par une permission miraculeuse de Dieu ? Le sentiment le plus sûr et le plus conforme à l'Ecriture, est que *Samuel* apparut véritablement à *Saül*. *Voyez* SAMUEL.

SAUL, (*Saulus*) *Voy.* PAUL, n° I.

SAULI, *Voy.* LÉON X.

SAULIER, (Gui) médecin de Lyon, qui vivoit en 1538, écrivit un *Traité* latin sur la *Stérilité des femmes*, et le *Guidon des Barbiers*, que *Jean Canaples* médecin, son compatriote, a traduit en françois.

SAULT, (Jean-Paul du) Bénédictin de Saint-Maur, né à Saint-Sever-Cap de Gascogne en 1650, d'une famille noble, mourut en 1724, à 74 ans, au monastère de Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon, dont il étoit prieur. Sa piété, son esprit de mortification et ses autres vertus ont rendu sa mémoire précieuse à sa congrégation. On a de lui : I. *Entretiens avec J. C. dans le très-saint Sacrement de l'Autel*, in-12, 5 vol. Toulouse, 1701 et 1703 : livre plein d'onction et de solidité, qui est entre les mains de tous les gens pieux. On en a donné un abrégé plusieurs fois réimprimé. II. *Avis et Réflexions sur l'état religieux, pour animer ceux qui l'ont embrassé*, 3 vol. in-12. III. *Le Religieux mourant*, ou *de la préparation à la mort pour les personnes qui ont embrassé l'état religieux*, 2 vol. in-8.° On en a donné un abrégé in-12.

SAULX D'ESPANNAY, (Jean le) a donné en 1600 la tragédie d'*Adiamantine*, ou *le Désespoir*.

SAULX DE TAVANES, *Voyez* TAVANES.

I. SAUMAISE, (Claude de) naquit à Sémur en Auxois, l'an 1588, d'une famille distinguée dans la robe. Sa patrie fut brûlée et presque réduite en cendres la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie (dit un de ses froids panégyristes) fut un présage de ses vastes lumières, de même que l'incendie du temple

d'Ephèse l'avoit été du courage d'*Alexandre.* » Le père de *Saumaise* fut son premier maître pour les langues grecque et latine. Après avoit fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant *Godefroi.* Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son père, lieutenant-particulier au bailliage de Sémur, voulut lui résigner sa charge ; mais la profession que le fils faisoit du Calvinisme, l'empêcha d'en obtenir les provisions. *Saumaise* se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire après *Scaliger.* Le cardinal *de Richelieu* lui offrit une pension de 12000 livres pour le fixer en France ; mais *Saumaise* ayant su que c'étoit à condition qu'il travailleroit à l'Histoire de ce ministre, répondit qu'*il n'étoit pas homme à sacrifier sa plume à la flatterie.* Pendant un voyage qu'il fit à Paris en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller d'état, le fit chevalier de Saint-Michel ; et depuis étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6000 livres. *Saumaise* se signala en 1649, par son *Apologie de Charles I,* roi d'Angleterre. Il soutenoit la plus belle cause ; mais il l'affoiblit par le ton ridiculement empoulé qu'il donna à son ouvrage. Voici comme il le commence : *Anglois, qui vous renvoyez les têtes des rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule avec les couronnes, et qui vous servez des sceptres comme de marottes....* L'année d'après il fit un voyage en Suède, où la reine *Christine* l'appeloit depuis long-temps. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, et mourut aux eaux de Spa, le 3 septembre 1653, à 65 ans. *Saumaise* fut le héros des littérateurs de son siècle ; mais il a beaucoup moins de réputation dans le nôtre. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre et présomptueux. Son érudition étoit immense, mais elle étoit mal digérée. Il avoit l'esprit très-vif : autant d'ouvrages de sa plume, autant d'impromptu. Lorqu'on lui conseilloit de travailler ses productions avec plus de soin, il répondoit : « Qu'il jetoit de l'encre sur le papier, aux heures que les autres jetoient des dés ou une carte sur une table, et qu'il ne faisoit cela que comme un jeu... » Quoique *Saumaise* écrivit avec beaucoup d'emportement et d'orgueil, il étoit doux et modeste avec ses amis. Ses affaires domestiques ne le dérangeoient point : il composoit tranquillement dans le tumulte de son ménage, au milieu de ses enfans et à côté de sa femme, fille de *Josias Mercier,* qui étoit une *Mégère.* Elle le maîtrisoit entièrement, en se glorifiant d'avoir épousé *le plus savant de tous les Nobles, et le plus noble de tous les Savans :* aussi *Christine* disoit-elle de lui, qu'elle admiroit moins son érudition que sa patience domestique. Ses principaux ouvrages sont : I. *Nili Archiepiscopi Thessalonicensis, de primatu Papæ Romani, libri duo,* avec des remarques ; à Hanovre, 1608, in-8.° ; à Heidelberg, 1608 et 1612. II. *Flori rerum Romanarum, libri IV, cum notis* Gruteri ; *nunc primùm accesserant notæ et castigationes Cl. Salmasii* ; à Paris, 1609, in-8.°, et 1636, in-8.° III. *Historiæ Augustæ Scriptores sex* ; à Paris,

1620, in-fol.; et depuis à Leyde en 1670 et 1671, in-8.° IV. *Plinianæ exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistoria : item Caii Julii Solini Polyhistor, ex veteribus libris emendatus* ; à Paris, 1629, in-fol. 2 vol.; et à Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol. V. *De modo Usurarum*, à Leyde, 1639, in-8.° VI. *Dissertatio de fœnore trepezetico, in tres libros diviso* ; à Leyde, 1640, in-8.° VII. *Simplicii Commentarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus.* VIII. *De re Militari Romanorum liber, opus posthumum*, chez *Elzevir*, 1659, in-4.° IX. *De Hellenestica*, Leyde, 1643, in-8.° X. Plusieurs autres ouvrages dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

II. SAUMAISE, (Claude de) parent du précédent, né à Dijon en 1603, entra dans l'Oratoire en 1635, et fut chargé d'écrire l'Histoire de sa congrégation. Il recueillit plusieurs matériaux ; mais l'ouvrage est demeuré imparfait. Le P. *Saumaise* mourut à Paris avant que de l'avoir achevé, en 1680, à 77 ans. On a de lui une *Traduction* françoise des *Directions Pastorales* de Dom *Jean de Palafox*, 1671, in-12 ; et quelques *Pieces de vers* latins et françois.

SAUMAISE, *Voy.* SOMAISE, et BREGY.

SAUMERY, (N.) François de nation, se fit Franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, et partit de Londres au commencement de janvier 1719, pour s'embarquer pour le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de trois ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie, et la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre : mais manquant de témoignage, il fut rejeté. Après cela il vint à Liége, où il abjura le Calvinisme, et vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il retourna en Hollande, se fit de nouveau Calviniste, et mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui : I. *Mémoires et Aventures secrètes et curieuses d'un voyage au Levant*, Liége, *Everard Kints*, 1731, 5 vol. in-12. II. L'*Anti-Chrétien*, ou l'*Esprit du Calvinisme opposé à J. C. et à l'Evangile*, ibid. 1731, in-12. III. Les *Délices du Pays de Liége*, 1738-1754, 5 vol. in-fol. *Saumery* a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres faméliques écrivains, qui avoient tant besoin de jugement que de pain. On n'en estime que les figures.

SAUNDERSON, *Voy.* SANDERSON.

SAUNDERSON, (Nicolas) né en 1682 d'une famille originaire de la province d'Yorck, n'avoit qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite vérole, l'usage de la vue et les yeux mêmes. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très-bien ses humanités. *Virgile* et *Horace* étoient ses auteurs favoris, et le style de *Cicéron* lui étoit devenu si familier, qu'il parloit latin avec une facilité peu commune. Après avoir employé quelques années à l'étude des langues, son père commença à lui enseigner les règles ordinaires de l'arithmétique ; mais le

disciple fut bientôt plus habile que son maître, et il pénétra dans peu de temps toutes les profondeurs des mathématiques. Le jeune géomètre s'étant rendu à Cambridge, y expliqua les ouvrages immortels de *Newton*, ses *Principes Mathématiques de Philosophie naturelle*, son *Arithmétique universelle*, et les ouvrages même que ce grand philosophe a publiés sur la lumière et les couleurs. Ce fait pourroit paroitre incroyable, si l'on ne considéroit que l'optique et toute la théorie de la vision s'expliquent entièrement par le moyen des lignes, et qu'elle est soumise aux règles de la géométrie. *Wiston* ayant abdiqué sa chaire de professeur en mathématiques dans l'université de Cambridge, l'illustre aveugle fut nommé pour lui succéder, en 1711. La société royale de Londres se l'associa, et le perdit en 1739, à 56 ans. Il laissa un fils et une fille. Ses mœurs ne répondoient pas à ses talens; il aimoit passionément le vin et les femmes. Ses dernières années furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant et vindicatif, il déchiroit cruellement ses ennemis et même ses amis. Des juremens affreux souilloient tout ce qu'il disoit. La haine qu'il avoit vouée à la religion, étoit en partie la source de l'irrégularité de sa conduite. Il fut assisté dans ses derniers momens par le ministre *Holmes*. Celui-ci avoit épuisé toutes les preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature; mais ces preuves étoient insuffisantes pour un aveugle né, qui ne pouvoit les connoître. *Holmes* en appela alors au témoignage de *Clarke* et de *Newton*, qui avoient admis une Intelligence suprême. *Saunderson*, convaincu par les lumières de ces deux grands hommes, s'écria en mourant: « Reçois moi dans ton sein, ô Dieu de *Clarke* et de *Newton!* » On a de lui des *Elémens d'algèbre*, en anglois, imprimés à Londres après sa mort, en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol. in-4.° Ils ont été traduits en françois par M. *de Joncourt*, en 1756, 2. vol. in-4.° C'est à *Saunderson* qu'appartient la division du cube en six pyramides égales, qui ont leurs sommets au centre, et pour base chacune de ses faces. Il avoit aussi inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*, c'est-à-dire, une manière de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'étoit une table élevée sur un petit châssis, afin qu'il pût toucher également le dessus et le dessous. Sur cette table étoient tracées un grand nombre de lignes parallèles, qui étoient croisées par d'autres, en sorte qu'elles faisoient ensemble des angles droits. Les bords de cette table étoient divisés par des entailles distantes d'un demi-pouce l'une de l'autre, et chacune comprenoit cinq de ces parallèles. Par ce moyen, chaque pouce carré étoit partagé en cent petits carrés. A chaque angle de ces carrés ou intersection des parallèles, il y avoit un trou qui perçoit la table de part en part. Dans chaque trou on mettoit deux sortes d'épingles, des petites et des grosses, pour pouvoir les distinguer au tact. C'étoit par l'arrangement des épingles que *Saunderson* faisoit toutes les opérations de l'arithmétique.

l'arithmétique. On peut en voir la description à la tête du 1er vol. de ses *Élémens d'Algèbre*, dont les géomètres font cas. *Saunderson* avoit le tact si parfait, qu'il discernoit et montroit, avec une exactitude surprenante, la plus légère rudesse dans les surfaces, et dans les ouvrages les plus travaillés, le moindre défaut de poli. Ce fut lui qui, dans le médaillier de l'université de Cambridge, distingua les médailles Romaines véritablement anciennes. Il avoit un sentiment encore plus sûr; il appercevoit et annonçoit la plus légère variation dans l'atmosphère. Un jour, quelques savans faisoient dans les jardins de l'université des observations sur le Soleil; *Saunderson* distingua jusques aux plus petits nuages qui se plaçoient sous le Soleil, et interrompoient les observateurs. Toutes les fois qu'il passoit, à une distance même assez éloignée, quelque corps devant son visage, il le disoit, et assignoit le volume de l'objet qui venoit de passer. Lorsqu'il se promenoit, il connoissoit, quand l'air étoit calme, qu'il passoit auprès d'un arbre, ou auprès d'un mur, d'une maison, etc. etc. *Saunderson* avoit encore tant de justesse dans l'ouïe, qu'il distinguoit exactement jusqu'à un cinquième de note ou de ton. Il s'étoit exercé dans son enfance à jouer de la flûte, et il avoit fait des progrès si rapides, qu'il eût été, s'il eût voulu, aussi habile joueur de flûte, qu'il étoit profond mathématicien. Enfin, tous ceux qui l'ont connu, savent qu'introduit dans une chambre, il jugeoit de son étendue sans erreur, et à une ligne près, en se plaçant au milieu; et cela parce qu'il ne se méprenoit jamais à la distance qui le séparoit du mur.

SAVOIE, *Voy.* SAVOYE.

SAVONAROLE, (Jérôme) né à Ferrare en 1452, d'une famille noble, prit l'habit de S. Dominique, et se distingua dans cet ordre par sa piété et par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès; il prêchoit, il confessoit, il écrivoit; et dans une ville libre, pleine nécessairement de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui étoit pour la France contre les *Médicis*. Voulant jouer à-la-fois le rôle de *Jérémie* et de *Démosthène*, de prophète sacré et d'orateur républicain, il expliqua publiquement l'Apocalypse, et y trouva la destruction de la faction opposée à la sienne. Il prédit que l'église seroit renouvelée; et en attendant cette réformation, il déclama beaucoup contre le clergé et contre la cour de Rome; demanda un concile pour réformer l'un et l'autre et pour déposer le souverain Pontife, et s'adressa à l'empereur *Maximilien*, et à *Ferdinand* et *Isabelle*, pour obtenir cette convocation. *Alexandre VI* ayant eu des copies de ses lettres à ces princes, l'excommunia, et lui interdit la prédication. Il se moqua de l'anathème, et après avoir cessé de prêcher pendant quelque temps, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape et les *Médicis* se servirent, contre *Savonarole*, des mêmes armes qu'il employoit: ils suscitèrent un Franciscain contre le Jacobin. Celui-ci ayant affiché des thèses qui firent beaucoup de bruit, le Cordelier s'offrit de

prouver qu'elles étoient hérétiques. Il fut secondé par ses confrères, et *Savonarole* par les siens. Les deux ordres se déchaînèrent l'un contre l'autre. Enfin un Dominicain s'offrit à passer à travers un bûcher, pour prouver la sainteté de l'enthousiaste qu'ils défendoient. Un Cordelier proposa la même épreuve, pour prouver que *Savonarole* étoit un scélérat. Le peuple, avide d'un tel spectacle, en pressa l'exécution. Le magistrat fut contraint de s'y prêter, le samedi 7 avril 1498. Les champions comparurent au milieu d'une foule innombrable; mais quand ils virent tous deux, de sang froid, le bûcher en flamme, ils tremblèrent l'un et l'autre, et leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le Dominicain ne voulut entrer dans le bûcher que l'Hostie à la main. Les magistrats le lui refusèrent, et par ce refus, il fut dispensé de donner l'affreuse comédie qu'il avoit préparée. Le peuple alors, soulevé par le parti des Cordeliers, se jeta dans son monastère: on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais ils y mirent le feu, et se firent un passage par la violence. Les magistrats se virent donc obligés de poursuivre *Savonarole* comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, et son interrogatoire rendu public, prouva qu'il étoit à-la-fois fourbe et fanatique. Il est certain qu'il s'étoit vanté d'avoir eu de fréquens entretiens avec Dieu, et qu'il l'avoit persuadé à ses confrères. Un des deux Dominicains qui furent associés à son martyre, vit un jour deux fois de suite le *Saint-Esprit* sous la forme d'une colombe, dont les plumes étoient dorées et argentées, se reposer sur l'épaule de *Savonarole* et lui becqueter l'oreille. Il prétendoit aussi avoir soutenu de grands combats avec les Démons. *Pic de la Mirandole*, auteur de sa Vie, assure que les Diables qui infestoient le couvent des Dominicains, trembloient à la vue de frère *Jérôme*, et que de dépit ils prononçoient toujours son nom avec quelque suppression de lettres. Il les chassa de toutes les cellules du monastère, et ils cessèrent de tourmenter les autres moines. Il se trouva quelquefois arrêté, lorsqu'il faisoit la ronde dans le couvent, l'aspersoir à la main, pour mettre ses frères à couvert des insultes des Démons: ils lui opposoient des nuages épais, pour l'empêcher de passer outre. Le pape *Alexandre VI* envoya le général des Dominicains et l'évêque *Romolino*, qui le dégradèrent des ordres sacrés, et le livrèrent aux juges séculiers, avec deux compagnons de son fanatisme. Ils furent condamnés à être pendus et brûlés: sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498. *Savonarole* avoit alors 46 ans. A peine eut-il expiré, qu'on publia, sous son nom, *sa Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances, mais rien qui méritât le dernier supplice, et sur-tout un supplice cruel et infâme. Ce faux prophète mourut avec constance, à l'âge de 46 ans, sans rien dire qui pût faire juger s'il étoit innocent ou coupable. Ses partisans ne manquèrent pas de lui attribuer des miracles; dernière resource des adhérens d'un chef malheureux. Leur fanatisme fut si outré, qu'ils conservèrent religieusement tout ce qu'ils purent arracher aux flammes. *Jean-François Pic de la Mirandole*, auteur

d'une Vie de *Savonarole* (publiée par le P. *Quetif*, avec des notes et quelques écrits du Jacobin de Ferrare, à Paris, 1674, 3 vol. in-12) en fait un Saint à prodiges. Il assure que le cœur de ce saint personnage fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades et qu'elle chasse les Démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce Dominicain, moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape *Alexandre VI*. *Savonarole* a trouvé bien d'autres apologistes. Les plus célèbres sont, après le Père *Quetif*, *Bzovius*, *Baron*, *Alexandre*, *Néri*, religieux Dominicains; auxquels on doit joindre *Ambroise Catharin*, *Marcile Ficin*, *Matthieu Toscan*, *Flaminius*, etc. Ce dernier lui fit cette épitaphe :

Dùm fera flammâ tuos, Hieronime, *pascitur artus*,
Relligio sacras dilaniata comas
Flevit, *et* : « *O* ' *dixit*, *crudeles parcite* » *flammæ*,
» *Parcite* ! *sunt isto viscera nostra* » *rogo*. »

Malgré ces apologies, il faut penser sur *Savonarole*, comme le savant *Tiraboschi*. « Un homme, dit-il, qui déclame avec fureur contre un pontife, à la vérité très-vicieux, mais que toute l'église reconnoissoit pour son chef; un homme qui veut soulever cette église, et renverser du trône celui à qui elle a cru devoir se soumettre; un homme qui change la chaire sacrée en tribune du barreau, y traite les affaires d'état et veut s'y rendre arbitre du gouvernement; un tel homme, dis-je, et un tel religieux ne me paroît pas un saint. » *Savonarole* laissa des Sermons en italien; un Traité intitulé : *Triumphus Crucis;* un autre qui a pour titre : *Eruditorium Confessorum ;* et d'autres ouvrages publiés par *Balesdens*, à Leyde, 6 vol. in-12, depuis 1633 jusqu'en 1640.

SAVORGNANO, (Marius) comte de Belgrado dans l'état de Venise, remplit divers emplois importans dans sa patrie, et mourut vers l'an 1520. Il a traduit *Polybe* en italien, et publié dans la même langue, l'*Art militaire terrestre et maritime*, divisé en quatre parties.

SAVOT, (Louis) né à Saulieu, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir, il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut médecin de *Louis XIV*, vers l'an 1640, âgé d'environ 61 ans. C'étoit un homme respectable par sa vertu, et dont l'air étoit simple et mélancolique. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Discours sur les Médailles antiques*, à Paris, 1627, un volume in-4.°; ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençans. II. L'*Architecture Françoise des Bâtimens particuliers*. Les meilleurs éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de *François Blondel*, en 1673 et 1685, in-4.° Cependant la première édition peut être recherchée par les curieux, parce que l'auteur marquant le prix de chaque chose, il est agréable de pouvoir le comparer au prix actuel. III. Le livre de *Galien*, *de l'Art de guérir par la saignée*, traduit du grec, 1603, in-12. IV. *De causis colorum*, à Paris, 1609, in-8.° Tous ces ouvrages

prouvent beaucoup de sagacité et d'érudition.

SAVOYE, (Jacques et Henri de) *Voy.* II. et IV. NEMOURS.

SAVOYE, (Thomas-François de) prince de CARIGNAN, fils de *Charles - Emmanuel*, duc de Savoye, et de *Catherine d'Autriche*, naquit en 1596. Il donna, dès l'âge de 16 ans, des preuves de son courage, et montra beaucoup d'empressement pour s'établir en France. L'aversion que le cardinal *de Richelieu* avoit pour sa maison, l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il surprit Trèves en 1634 sur l'archevêque de cette ville, qu'il fit prisonnier, et qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit le 15 mai de la même année, la bataille d'Avein contre les François. Le prince *Thomas*, pour effacer la mémoire de cette malheureuse journée, fit lever le siége de Breda aux Hollandois en 1636, et entra ensuite en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanez pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, et déclara la guerre à la duchesse de Savoye, sa belle-sœur. Il emporta Chivas et plusieurs autres villes, et fit ensuite son accommodement avec la France, le 2 décembre 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoye en 1642, et un autre avec *Louis XIII*. Il fut ensuite déclaré généralissime des armées de Savoye et de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin le 22 janvier 1656, à 70 ans, avec la réputation d'un prince inconstant, mais actif et impétueux. L'intérêt eut autant de part à ses changemens que son inconstance. Il eut deux fils de *Marie de Bourbon-Soissons*, morte en 1692, et sœur du dernier comte de Soissons. L'aîné, *Emmanuel* a continué la branche de *Carignan*. Le cadet, *Eugène-Maurice*, lieutenant-général en France, mort en 1673, fut père du fameux prince *Eugène* qu'il eut d'*Olympe Mancini*, nièce du cardinal *Mazarin*, morte en 1708.

SAVOYE, (Autres Princes et Princesses du nom de) *Voyez* EUGÈNE, n° IX.... I. CREQUI.... I. TENDE.... II. LOUISE.... et XIX. MARIE.

I. SAURIN, (Elie) ministre de l'église Wallone d'Utrecht, vit le jour en 1639, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontière du Dauphiné. Son père, ministre de ce village, l'éleva comme un fils qui pouvoit illustrer son nom. Le jeune *Saurin* ne tarda pas à se distinguer. Ses talens le firent choisir en 1661, pour ministre de Venterol, puis d'Embrun. L'année suivante, il étoit sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portoit le saint Viatique : action digne d'un fanatique outré. Il se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'église Wallone de Delft. Il y eut des démêlés très-vifs avec le ministre *Jurieu*, dont il se tira avec honneur. Il mourut à Utrecht, le 8 avril 1703, âgé de 64 ans, sans avoir été marié. On a de lui : I. *Examen de la Théologie de Jurieu*, en 2 vol. in-8.°, dans lesquels il a éclairci diverses questions importantes de théologie. II. Des

Réflexions sur les Droits de la Conscience, Utrecht, 1697, in-8.°: ce livre est en partie contre *Jurieu*, et contre le *Commentaire philosophique de Bayle*. III. Un *Traité de l'amour de Dieu*, 1701, 2 vol. in-8.°, dans lequel il soutient l'amour désintéressé. IV. Un *Traité de l'amour du Prochain*, etc. *Saurin* fit honneur à sa secte par son érudition et par son zèle. Ses écrits prouvent son amour pour le travail, et ses connoissances théologiques.

II. SAURIN, (Jacques) né à Nimes, en 1667, d'un habile avocat protestant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit pendant quelque temps pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel *Renault*, qui servoit en Piémont : mais le duc de Savoye ayant fait la paix avec la France, *Saurin* retourna à Genève, et reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla, l'an 1700, en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703. Deux ans après il retourna à la Haye; il s'y fixa, et y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. Voici le témoignage que lui rendent des journalistes qui l'avoient souvent entendu. « A un extérieur tel qu'il le falloit pour prévenir son auditoire en sa faveur, M. *Saurin* joignoit une voix forte et sonore. Ceux qui se souviennent de la magnifique prière qu'il récitoit avant le Sermon, n'auront pas oublié non plus, que leur oreille étoit remplie des sons les plus harmonieux. Il auroit été à souhaiter que sa voix eût conservé le même éclat jusqu'à la fin de l'action; mais comme nous n'avons point dessein de faire un panégyrique, nous avouerons que souvent il ne la ménageoit pas assez. Un peu moins de feu l'auroit garanti de ce défaut. L'attente excitée par la Prière, n'étoit point trompée par le Sermon. Nous en appelons hardiment, à cet égard, à ses auditeurs. Tous sans aucune exception étoient charmés; et tel, venu dans le dessein de critiquer, en perdoit l'idée à proportion de l'attention qu'il employoit à trouver quelque endroit susceptible de critique. Et qu'on ne s'imagine pas que de pareils prodiges étoient l'effet mécanique d'une récitation, dont les charmes ne laissoient pas la liberté d'esprit nécessaire pour juger des choses. Les *Sermons* imprimés, sur-tout ceux qui ont été publiés du vivant de l'auteur, font foi de la justesse des pensées, de la force du raisonnement et de la noblesse du style et des expressions qui forment proprement le caractère distinctif de M. *Saurin*, et que les talens extérieurs étoient les moindres de ses talens. » (*Bibliothèque françoise*, tom. 22, page 11.) La première fois que le célèbre *Abbadie* l'entendit, il s'écria : *Est-ce un Ange ou un Homme qui parle ?* Son élocution n'étoit pas exactement pure, elle sentoit le réfugié; mais comme il prêchoit dans un pays étranger, on y faisoit peu d'attention, et son auditoire étoit toujours fort nombreux. Cet illustre Réformé mourut le 30 décembre 1730, à 53 ans, et il fut aussi regretté par les honnêtes gens que par les littérateurs. Son penchant à la tolérance, son amour pour la société, la douceur de son caractère et de ses mœurs, soulevèrent contre lui les hommes emportés de son parti. Ils s'efforcèrent d'obscurcir son mérite, et

d'empoisonner sa vie par la persécution. Ses ennemis firent beaucoup valoir ses intrigues galantes, et quelques autres aventures où sa vertu s'étoit démentie; mais ces taches furent effacées par de grands talens. Les ouvrages de ce célèbre ministre sont : I. Des *Sermons*, en 12 vol. in-8.° et in-12, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence, et dont quelques autres sont négligés et foibles. On n'y trouve point ces imprécations et ces fureurs, que les Calvinistes font ordinairement paroître dans leurs Sermons contre l'Eglise Romaine; et c'étoit une des raisons de la vexation des fanatiques. Ils vouloient qu'il appelât le Pape l'*Antechrist*, et son Eglise la *Prostituée de Babylone; Saurin* ne voulut jamais employer ces grands traits d'éloquence. Il avoit publié les cinq premiers volumes pendant sa vie, depuis 1708 jusqu'en 1725; les derniers ont été donnés après sa mort. II. Des *Discours* sur l'Ancien Testament, dont il publia les deux premiers vol. in fol. *Beausobre* et *Roques* ont continué cet ouvrage, et l'ont augmenté de 4 vol., 1720 et années suivantes. Une *Dissertation* du 2e vol., qui traite du *Mensonge officieux*, fut vivement attaquée par *la Chapelle*, et suscita de fâcheuses affaires à *Saurin*. III. Un livre intitulé: l'*Etat du Christianisme en France*, 1725, in-8.°, dans lequel il traite de plusieurs points importans de controverse, et combat le miracle opéré sur la dame *la Fosse* à Paris. IV. *Abrégé de la Théologie et de la Morale Chrétienne, en forme de Catéchisme*, 1722, in-8.° *Saurin* publia, deux ans après, un abrégé de cet abrégé; l'un et l'autre sont faits avec méthode, mais ils ne peuvent servir qu'aux Protestans.

III. SAURIN, (Joseph) géomètre, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Courteson dans la principauté d'Orange, en 1659. Son père, ministre à Grenoble, fut son premier précepteur. Beaucoup d'esprit et un caractère vif étoient de grandes dispositions à l'étude. Il fit des progrès rapides, et fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. *Saurin* s'étant emporté dans un de ses Sermons, fut obligé de quitter la France en 1683. Il se retira à Genève, et de là dans l'état de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poste, lorsque quelques théologiens formèrent un orage contre lui. *Saurin*, dégoûté de la controverse, et sur-tout de la Suisse où ses talens étoient enfouis, passa en Hollande. Il se rendit de là en France, et se mit entre les mains de l'illustre *Bossuet*, qui lui fit faire son abjuration en 1690. Ses ennemis doutèrent toujours de la sincérité de cette conversion. L'histoire qu'il en a donnée, est une espèce de roman. On crut assez généralement que l'envie de cultiver les sciences dans la capitale de la France, avoit eu plus de part à son changement que la religion. Cependant *Saurin* avoit trop d'esprit, pour ne pas sentir que les réformateurs du XVIe siècle avoient été trop loin. « Désabusé (dit-il) du système dur de *Calvin*, je ne regardois plus ce réformateur, dont je m'étois fait une idole, que comme un de ces esprits excessifs qui outrent tout, et qui vont toujours au-delà du vrai. Tels me parurent en géné-

mi les premiers auteurs de la réforme, et cette juste idée de leur caractère d'esprit me fit bientôt revenir d'une infinité de préjugés. Je vis sur la plupart des articles qui font le plus de peine à nos frères séparés, (comme l'invocation des Saints, le culte des images, la distinction des viandes, etc.) qu'on avoit fort exagéré les abus inévitables du peuple ; que ces abus exagérés avoient été mis sur le compte de l'Eglise Romaine, et donnés par les réformateurs pour sa doctrine ; et que sa doctrine, même sur ces points séparés des abus, avoit été mal prise, et tournée d'une manière odieuse. Une des choses dont je fus le plus frappé, quand mes yeux commencèrent à s'ouvrir, ce fut de la fausse idée, quoiqu'en apparence pleine de respect pour la parole de Dieu ; de la fausse idée, dis-je, qu'on a dans la réforme sur la suffisance et la clarté de l'Ecriture-sainte ; et de l'abus manifeste des passages dont on se sert pour appuyer cette idée : car cet abus est un point qui peut être démontré. Deux ou trois articles faisoient encore une profonde impression dans mon esprit contre l'Eglise Romaine, la transsubstantiation, l'adoration du Saint-Sacrement, et l'infaillibilité absolue de l'Eglise. De ces trois articles, l'adoration du Saint-Sacrement m'obligeoit à regarder l'Eglise Romaine comme idolâtre, et m'éloignoit infiniment de sa communion. » Heureusement *Saurin* trouva le livre de *Poiret*, intitulé : *Cogitationes rationales*, qui justifie l'Eglise Romaine du crime d'idolâtrie, en distinguant, dans l'adoration du Saint-Sacrement, l'erreur de lieu de l'erreur d'objet. Le Catholique adore dans l'Eucharistie J. C., objet vraiment adorable ; nulle erreur à cet égard. J. C. n'est-il point réellement dans l'Eucharistie ? Le Catholique qui l'y adore, l'adore où il n'est pas : simple erreur de lieu, nul crime d'idolâtrie. « Je fus étonné (continue *Saurin*) que cette pensée qui se présente si naturellement à l'esprit, ne se fût pas encore offerte à moi ; elle me troubla, et peu de temps après, l'*Exposition* de feu M. l'évêque de Meaux, ouvrage qui ne sera jamais assez dignement loué, et son *Traité des Variations*, achevèrent de renverser toutes mes idées, et de me rendre la Réforme odieuse. » *Saurin* ne se trompa point dans l'idée qu'il s'étoit faite, qu'il trouveroit des protections et des secours en France. Il fut bien accueilli par *Louis XIV*, eut des pensions de la cour, et fut reçu à l'académie des sciences en 1707, avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisoit alors son occupation et son plaisir. Il orna le *Journal des Savans*, auquel il travailloit, de plusieurs excellens extraits, et les Mémoires de l'académie des sciences, de beaucoup de morceaux intéressans. Ce sont les seuls ouvrages qu'on connoisse de lui. On lui attribue mal à propos le *Factum* qu'il publia contre *Rousseau*, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des Couplets. Il se répandit en 1709, dans le café où *Saurin* alloit prendre tous les jours son unique divertissement, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venoient. On soupçonna violemment *Rousseau* d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur *Saurin*, qui fut pleinement justifié par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que son accusateur étoit banni du

royaume. *Saurin* échappé à cette tempête, ne s'occupa plus que de ses études. Il mourut à Paris le 29 décembre 1737, à 78 ans, d'une fièvre léthargique. Il avoit épousé en Suisse une demoiselle de la maison de *Crousas*, qui suivit son mari en France, et dont il eut un fils. [*Voyez* l'article suivant.] Le caractère de *Saurin* étoit vif et impétueux ; il avoit cette noble fierté qui sied si bien, et qui est si nuisible, parce que nos ennemis la prennent pour de la hauteur. Sa philosophie étoit rigide ; il pensoit assez mal des hommes, et le leur disoit souvent en face avec beaucoup d'énergie. Cette franchise dure lui fit beaucoup d'ennemis. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avoit été pendant sa vie. On fit imprimer dans le *Mercure Suisse*, une prétendue Lettre écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouoit coupable de plusieurs crimes qui auroient mérité la mort. Quelques ministres Calvinistes publièrent en 1757, deux ou trois brochures pour prouver, que cette Lettre avoit existé. Il fallut que *Voltaire* fit des recherches pour savoir si cette pièce n'étoit point supposée. Il consulta non-seulement le seigneur de l'endroit où *Saurin* avoit été pasteur, mais encore les doyens des pasteurs de ce canton. Tous se récrièrent sur une imputation aussi atroce. Mais il faut avouer que ce poëte philosophe, en voulant défendre *Saurin* dans son *Histoire générale*, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractère. Il insinue que ce géomètre sacrifia sa religion à son intérêt, et qu'il se joua de *Bossuet*, *qui crut avoir converti un Ministre, et qui ne fit que servir à la petite fortune d'un philosophe.* Cela peut être vrai : mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

IV. SAURIN, (Bernard-Joseph) avocat au parlement, de l'académie Françoise, mort à Paris le 17 novembre 1781, étoit fils du précédent. Il ne cultiva pas la jurisprudence, quoiqu'il eût pris des grades, et s'attacha entièrement à la littérature et au théâtre. Sa tragédie de *Spartacus*, jouée en 1760, offre le caractère neuf d'un héros généreux, armé pour venger l'univers opprimé par les Romains ; mais tous les personnages sont sacrifiés au rôle principal ; et, quoiqu'on y rencontre de temps en temps des vers frappés, comme disoit *Voltaire*, à l'enclume de *Corneille*, le plus grand nombre sentent réellement l'enclume, et sont durs et prosaïques. *Blanche et Richard* [*Voy.* l'article THOMPSON.] représentée en 1764, est plus touchante que *Spartacus* ; mais la versification a les mêmes défauts. Son drame de *Beverley*, joué en 1768, est une de ces tragédies bourgeoises, où l'on défigure à la fois *Melpomène* et *Thalie*. Elle eut cependant un certain succès, soit par la peinture des maux auxquels le jeu entraîne, soit par l'art singulier d'un des principaux acteurs. On a aussi de lui des Comédies. I. L'*Anglomane*, en vers libres, d'abord en 3 actes, resserrée depuis (1773) en un acte, et jouée avec succès. II. *Le mariage de Julie*, en un acte et en prose, non représenté ; elle offre quelques jolis détails. On trouve à la suite de cette pièce diverses *Poésies* qui pèchent trop souvent par le ton prosaïque. III. La petite comédie

des *Mœurs du Temps*, en prose, jouée en 1761, est un tableau agréablement peint des ridicules de la société actuelle : on y voit que l'auteur connoissoit le grand monde, et qu'il copioit assez bien le ton des personnages qu'il vouloit représenter. Il vivoit dans ce grand monde, et savoit s'y faire estimer. « Ses vers (dit M. le duc *de Nivernois*) étoient sans faste; son commerce étoit sans épines. Une certaine pétulance dans la dispute, donnoit à sa société quelque chose de piquant, sans y rien mêler de fâcheux ; c'étoit de la véracité et non pas de l'orgueil. On dit que, dans la jeunesse de M. *Saurin*, cette effervescence alloit presque jusqu'à une espèce d'emportement ; mais la raison l'avoit réduite à n'être que de la vivacité, et sous cette forme plus douce, il l'a conservée jusqu'à son dernier jour. M. *Saurin*, jouissant toujours d'une belle mémoire, d'une imagination féconde, étudioit, composoit avec succès à la fin de sa vie ; comme on voit un chêne antique et courbé par les orages, pousser encore des rejetons vigoureux et verdoyans. Son esprit et son caractère n'ont jamais rien perdu de leur énergie ; et sachant allier à l'énergie la circonspection et la mesure, ce qui est si rare et si digne d'éloges, il n'a jamais rien outré, rien exagéré, même dans la culture de la sagesse et de la philosophie. » Il eut des amis illustres : *Montesquieu*, *Voltaire*, *Helvetius*, qui lui faisoit mille écus de pension, et qui, lorsque *Saurin* se maria, lui fit présent du capital de cette pension. Quoiqu'il eût épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, il répétoit souvent : *Je n'ai été heureux que depuis mon mariage.* La tendresse consolante d'une épouse aimable et sensible avoit su, pour nous servir de sa propre expression, *le rattacher à la vie.* Le THÉATRE de *Saurin* a été imprimé en 1783, en deux vol. in-8.° On a encore de ce poëte, dans divers recueils, un assez grand nombre de *Couplets bachiques*, remarquables par une gaieté piquante et originale.

SAUSSAY, (André du) docteur en droit et en théologie, curé de Saint-Leu à Paris sa patrie, official et grand-vicaire dans la même ville, et enfin évêque de Toul, naquit vers 1595. Il s'acquit l'estime du roi *Louis XIII*, dont il fut prédicateur ordinaire, et qui l'honora de la mitre en 1649. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de sagesse, et mourut à Toul le 9 septembre 1675, à 80 ans. Il est auteur de divers ouvrages, et du *Martyrologium Gallicanum*, 1638, 2 vol. in-fol., dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais très-peu de critique, et encore moins d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de *Louis XIII*. « Au jugement du Père *Papebroch* (dit *Baillet*), ce Martyrologe est l'ouvrage d'un jeune homme qui n'étoit pas assez préparé sur sa matière ; qui avoit trop de facilité et de précipitation ; qui manquoit d'exactitude et de discernement ; qui donnoit trop à son génie et à son imagination ; qui ne faisoit pas scrupule d'altérer la vérité des faits ; qui outroit la licence que permet la rhétorique, et qui faisoit des amplifications plus qu'écolières. Il est fâcheux pour la mémoire de M. *du Saussay*, d'avoir à subir

une censure si rigoureuse : mais il est encore plus fâcheux de l'avoir méritée. Il adopte presque toutes les fables des Légendes, et il se contente de les revêtir d'un beau latin, si toutefois on peut donner ce nom à un style plein d'affectation, dont toutes les richesses consistent en synonymes, en antithèses, en métaphores et en hyperboles. Il ne cite nulle part aucun auteur, et ne garantit rien de ce qu'il avance. Il fait souvent des bévues puériles ; et quoiqu'il ait établi une classe à part pour les personnes que l'Eglise n'a point encore mises au catalogue des Saints, il ne laisse pas d'en confondre plusieurs de cette espèce, qu'il range sans scrupule dans la première classe parmi ceux qui sont publiquement reconnus et qui ont un culte réglé. Ainsi on n'est plus surpris que le public l'ait dispensé de IV tomes de *Commentaires Apodictiques* sur les Saints de France ; et c'est ménager assez mal la dignité de l'Eglise Gallicane, que d'honorer de son nom un tel Martyrologe. » J'ajoute à ceci, qu'on lui avoit donné communément le nom de *Plaustrum mendaciorum*.

I. SAUSSURE, (Nicolas de) né à Genève en 1709, y devint membre du conseil des Deux-cents, et se fit connoître par ses écrits sur l'agriculture. Il est mort vers 1790. On lui doit : I. *Manière* de provigner la vigne sans engrais, 1775, in-8.° II. *Essai* sur la cause de la disette du blé en Europe, et sur les moyens de la prévenir, 1776, in-12. III. *Autre* sur la taille de la vigne et sur la rosée, 1780, in-8.° IV. *Le Feu*, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité des terres, 1783, in-8.° V. Il remporta un prix à la société économique d'Auch, par un *Mémoire* sur la manière de cultiver les terres : et on en trouve d'autres de lui dans le Recueil de la société de Berne.

II. SAUSSURE, (Horace-Benedict de) fils du précédent, né à Genève le 17 février 1740, se lia dès sa jeunesse avec les savans qui illustroient sa patrie, tels que *Pictet*, *Jalabert*, *Bonnet* et *Haller*. Il prit avec eux le goût du travail, et un amour extrême pour l'étude de la nature. La chaire de professeur en philosophie étant venue à vaquer à Genève, *Saussure* l'obtint, quoiqu'il n'eût que 21 ans, et la remplit avec célébrité pendant 25. Il n'abandonna ses leçons que pour voyager. Il vint à Paris en 1768, et revint deux autres fois en France, d'abord pour y considérer les volcans éteints du Vivarais, du Forez et de l'Auvergne ; ensuite, pour voir à Lyon la machine aérostatique de *Montgolfier*, et suivre tous les détails de cette célèbre expérience. *Saussure* visita la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, où il eut le bonheur de trouver *Franklin*. En 1772, il partit pour l'Italie, et y observa, avec l'œil du génie, les productions de la nature. Il s'arrêta en particulier dans l'île d'Elbe, célèbre par ses mines de fer ; à Naples, où *Hamilton* monta avec lui sur le Vésuve ; à Catane, où la vue majestueuse de l'*Etna* lui inspira le désir d'atteindre sa plus haute cime. Celle-ci fut mesurée par *de Saussure*, le 5 juin 1773, et fixée par lui, au moyen du baromètre, à 1713 toises. Des neiges éternelles qui bravent les feux du climat et ceux du volcan, commencent à 1500 d'élévation ; les

pétrifications des productions de la mer s'y découvrent actuellement à 300 toises au-dessus de son niveau. Dans ses savantes courses, *Saussure* prit tantôt la minéralogie pour l'objet de ses recherches, tantôt ce fut la botanique qui fixa son attention. Il découvrit plusieurs genres de lichens inconnus, et près des eaux thermales d'Aix, deux espèces de trémelles qui n'avoient point encore été décrites, et qui dans leurs mouvemens d'oscillation parcourent, comme l'aiguille d'une montre, un dixième de ligne par minute. Le génie inventif de *Saussure* ne se borna pas à ces découvertes. On lui doit une foule d'instrumens utiles aux sciences et aux arts. On peut citer, 1° le *cyanomètre* et le *diaphanomètre*, qui ont pour objet de graduer la transparence de l'atmosphère passant du bleu le plus clair au bleu le plus noir, et de fixer ainsi l'influence des matières terrestres qui troublent cette transparence. 2° Un instrument propre à mesurer la force de l'action du vent. 3° Un autre pour déterminer l'influence de la force magnétique dans différens lieux et à différentes températures. 4° Un nouveau plan de moulin, à l'abri des variations subites des vents. 5° L'*électromètre*, instrument exact et ingénieux, propre à déterminer la nature et la force du fluide électrique, même dans un temps serein. Au moyen de cet instrument, *Saussure* parvint à démontrer que les mouvemens violens de l'homme augmentent en lui la présence de ce fluide. 6° Un instrument qui fait découvrir la présence du fer dans les minéraux, et offre aux minéralogistes un moyen qui a tous les avantages d'une boussole portative, sans en avoir les inconvéniens. 7° L'*héliothermomètre*, inventé en 1767, et dont *Buffon* publia ensuite la description. Il sert, pour ainsi dire, à emmagasiner la chaleur. On sait qu'on a plus chaud dans une chambre et une voiture, où le soleil pénètre au travers des carreaux de glaces, que lorsque ses rayons y entrent directement. *Saussure* fit construire cinq caisses carrées, de verre plat, s'emboîtant les unes dans les autres, et il parvint dans la dernière à élever le thermomètre au 88[e] degré. Il pensa ensuite à adapter cette découverte aux usages économiques, et à remplacer ainsi le feu de nos foyers par la chaleur du soleil. 8° L'*hygromètre* à cheveu, propre à comparer les divers degrés de l'humidité de l'air, mérita sur-tout à *Saussure* les applaudissemens des physiciens, et ouvrit à son auteur une nouvelle carrière dans les sciences. Par le moyen de cet instrument, il mesura la quantité d'eau que l'air peut contenir dans diverses circonstances, et détermina les affinités des vapeurs avec les corps qui peuvent s'en charger. — *Spallanzani* faisoit à Pavie les expériences les plus curieuses sur les animalcules infusoires; *Saussure*, qui correspondoit sans cesse avec lui, chercha à l'aider dans ce travail, et prouva que la plupart de ces êtres imperceptibles se reproduisent à la manière des polypes, par des divisions transversales; que le milieu de leur corps offre un étranglement qui finit par se rompre et produire deux animaux semblables au lieu d'un; qu'ils jouissent, comme les grandes espèces, de tous les attributs de l'existence, éprouvent des plaisirs, sont sujets à des maux, et peuvent être foudroyés par l'étincelle électrique. Mais c'est principalement dans la géologie

et la connoissance des montagnes, que *Saussure* se montra véritablement législateur. En 1760, des Anglois avoient fait un voyage aux glaciers de Chamouni, que l'on avoit toujours regardés comme inaccessibles, et qu'on nommoit *Montagnes maudites*. *Saussure* entreprit de les visiter : rien n'ébranla son courage, ni ne troubla ses tranquilles observations. Depuis cette époque, il prit la résolution de faire chaque année un voyage dans les Alpes, et il l'exécuta autant que sa santé le lui permit. En effet, il poursuivit leur chaîne jusqu'aux bords de la mer et dans toute leur direction. En 1779, il les avoit traversées quatorze fois par huit endroits différens, et visité les mêmes points d'observations dans toutes les saisons. Il s'éleva le premier sur le mont *Cramont* en 1774, et s'essaya ainsi à gravir bientôt sur le mont *Blanc*, vers lequel *Saussure* observa que tous les sommets pyramidaux des monts voisins penchent et s'inclinent, « comme pour rendre hommage, dit M. *Senebier*, à ce dominateur de toutes les montagnes de l'Europe. » *Saussure* fixa la hauteur du *Cramont* à 150 toises. Il parvint quelque temps après sur la cime la plus élevée du mont *Rose*, qui n'est inférieure que de 20 toises à celle du mont *Blanc*. Enfin ce dernier, que *Saussure* avoit toute sa vie désiré escalader, vit sa crête foulée sous ses pas au commencement d'août 1787. L'année auparavant, le docteur *Paccard* et *Jacques Balmat*, animés par *de Saussure*, y étoient parvenus après avoir bravé mille dangers. Ce dernier, loin d'en être effrayé, resta trois heures et demie sur le plus haut sommet, et y trouva le baromètre à seize pouces et une ligne ; ce qui donne au mont *Blanc* 2450 toises d'élévation : le thermomètre étoit à deux degrés au-dessous de zéro. *Saussure* y respira à peine : l'action seule de boucler son soulier fut pour lui un travail presqu'au-dessus de ses forces. Au mois de juillet 1788, *Saussure* parvint, avec son fils aîné, sur le col du *Géant*, élevé de 1763 toises au-dessus du niveau de la mer, et y campa dix-sept jours pour y faire des observations. En interrogeant les flancs arides des rochers primitifs, les masses étincelantes de glaces, les couches successives de neiges, il a déterminé leur âge, leur accroissement chronologique. Il conquit ainsi les monts célèbres qu'il parcourut, et pénétra avec autant d'intelligence que de courage dans ces grands ateliers de la nature, où, au milieu des neiges, des torrens, des brouillards, et de l'image effrayante de l'antique chaos, se forment les principes de la fécondation et l'origine des fleuves et des mers. Dans ses savantes excursions, *Saussure* enrichit la lithologie de plusieurs pierres nouvelles, parmi lesquelles nous ne citerons que la byssolite qu'il trouva en 1777, et qui est couverte de poils d'une extrême finesse. Tant de travaux méritoient la gloire, et *Saussure* l'obtint. Associé de l'académie des sciences de Paris et de plusieurs autres, sa maison reçut tous les étrangers illustres qui venoient à Genève pour le voir ; et en 1778, l'empereur *Joseph II* lui fit l'accueil le plus flatteur. *Saussure*, fondateur de la société des arts dans sa patrie, contribua ainsi à y porter à un très-haut point de prospérité l'industrie locale. Membre du conseil des

Deux-cents, il fut appelé ensuite à l'assemblée nationale de France, lorsque Genève fut réunie à la république. La révolution lui ôta la plus grande partie de sa fortune, et les secousses politiques navrèrent son cœur. Celui qui avoit résisté à tant de fatigues, fut terrassé par le chagrin ; il mourut de paralysie le 3 pluviôse de l'an 7, à l'âge de 59 ans. Ses ouvrages sont : I. Eloge de *Bonnet*, in-8.° L'auteur le publia, lorsque Genève affligée de la perte de cet homme célèbre dont il étoit neveu par alliance, lui érigea un monument public. II. *Dissertatio physica de igne*, 1759. Cette Dissertation, l'un des premiers ouvrages de l'auteur, établit par des expériences que les corps s'échauffent d'autant plus par l'action du soleil, qu'ils sont plus noirs : aussi le vrai moyen pour les cultivateurs des Alpes de hâter la fonte des neiges, est de répandre sur elles de la terre noire. III. *Recherches* sur l'écorce des feuilles et des pétales, 1762, in-12. Ce petit livre, dédié à *Haller*, offre autant de patience et d'exactitude que de finesse dans les observations. IV. *Dissertatio physica de electricitate*, 1766, in-8.° L'auteur y juge entre *Franklin* et *Nollet*, et décide en faveur de la théorie du premier. V. *Exposition* abrégée de l'utilité des conducteurs électriques, 1771, in-4.° L'auteur fut le premier qui fit élever un paratonnerre à Genève, et cet écrit fut destiné à rassurer le peuple que cette innovation avoit effrayé. VI. *Projet de réforme pour le collége de Genève*, 1774, in-8.° L'auteur veut qu'on conduise particulièrement par les sens, les enfans à l'instruction ; qu'on leur apprenne l'histoire naturelle par la vue des échantillons ; l'histoire, par la peinture des événemens et celle des positions géographiques ; les arts enfin, par la présentation des machines et des effets qu'ils ont créés. VII. *Description* des effets électriques du tonnerre, observés à Naples dans la maison de milord *Tilney*, in-4.° VIII. *Essais* sur l'hygrométrie, 1783, in-4.° Cet ouvrage est un modèle de précision. Il créa la science dont il traite, et qui fait l'une des principales branches de la météorologie. L'auteur y décompose l'eau et les vapeurs jusque dans leurs élémens primitifs ; il y décrit tous les phénomènes de l'évaporation, et présente les sources des rosées, des brouillards, des neiges, et des horribles tempêtes qui bouleversent l'atmosphère. IX. *Défense* de l'hygromètre à cheveu, 1788, in-8.° X. *Voyages* dans les Alpes, 4 vol. in-4.°, avec figures : le premier parut en 1779, le second en 1786, et les deux derniers en 1796. C'est le plus grand et le plus important ouvrage de l'auteur. Il offre l'histoire nouvelle de contrées inconnues, mais dont la connoissance peut faire deviner un jour la véritable théorie de la terre. *Descartes*, sur les Alpes, médita de grandes pensées ; *Saussure* y poursuivit la nature et sut la peindre. Il assure que les Alpes et les plaines qui les avoisinent, ont été respectées par les volcans, soit parce qu'elles ne renferment point dans leur sein l'aliment qui en nourrit les feux, soit parce que le temps de leur développement n'est pas encore arrivé. XI. *Saussure* publia, dans les journaux et les mémoires des sociétés savantes, une foule d'écrits dont plusieurs sont des traités complets. On peut distinguer ceux sur la constitution physique de l'Italie :

la géographie physique de cette contrée; les *Lagoni di monte Cerboli*; l'histoire physique du ballon lancé à Lyon le 19 janvier 1784; les tourmalines du *Saint-Gothard*; les moyens de se garantir des mauvais effets du charbon embrasé dans les lieux fermés; la mine de fer de *St-George* de Maurienne; les deux dents d'éléphant trouvées près de Genève; les collines volcaniques du Brisgaw; les variations de hauteur et de température des eaux de l'Arve; le moyen de souder à de petits tubes de verre les fragmens de minéraux qu'on veut faire fondre au feu du chalumeau, et l'usage enfin de cet instrument dans la minéralogie. Ce dernier mémoire sur-tout, inséré dans le Journal physique de l'an 3, offre des résultats aussi neufs que bien observés. *Saussure*, suivant M. *Senebier*, qui a consacré à la mémoire de son compatriote un écrit éloquent et où tous les ouvrages de celui-ci sont justement appréciés, avoit une taille haute et bien proportionnée, les yeux vifs, la physionomie agréable, un air d'abandon qui gagnoit la confiance. Il s'exprimoit avec chaleur et clarté, et savoit animer sa conversation par la vérité et l'abondance de ses idées. La société des arts de Genève a voulu que son portrait, peint par *Saintours*, fût placé dans la salle de ses séances.

SAUSSAYE, (Charles de la) né en 1565, d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans sa patrie, jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de St-Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal *de Retz* le nomma chanoine de l'église de Paris; ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut le 21 septembre 1621, à 56 ans. On a de lui: *Annales Ecclesiæ Aurelianensis*, Paris, 1615, in-4.°; ouvrage plein de recherches savantes. On y trouve un Traité *de Veritate translationis corporis sancti* Benedicti *ex Italia ad monasterium Floriacense diæcesis Aurelianensis*. Ce Traité, qui a souffert quelques difficultés de la part des savans Italiens, n'est pas toujours d'une critique exacte.

SAUTEL, (Pierre-Juste) jésuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1613, mourut à Tournon le 8 juillet 1661 ou 1662, dans sa 49e année. Il cultiva de bonne heure la poésie latine et avec succès. Il rend les petits sujets intéressans, par la manière ingénieuse et délicate dont il les décrit. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la première *Elégie* de ses *Jeux allégoriques*, sur une *Mouche tombée dans une terrine de lait*. Mais cette pièce seroit encore plus estimable, si l'auteur avoit su modérer son imagination et s'arrêter où il falloit. Ses digressions trop longues, ses moralités insipides, quelques expressions qui ne sont pas latines, prouvent que son goût n'étoit pas aussi sain que son génie étoit heureux et facile. « En lisant (dit avec raison un critique), vous commencez par le plaisir, vous continuez par la satiété, vous finissez par le dégoût. » Les autres sujets de ses *Jeux allégoriques*, sont: un *Essaim d'Abeilles distillant du miel dans le carquois de l'Amour*; la *Plainte des Mouches*; un *Oiseau mis en cage*; la *Mouche prise dans les filets de l'Araignée*; le *Perroquet qui parle*, etc. On a encore de lui des *Epigrammes* assez fades: sur tous les jours de fêtes de l'année, qu'il a in-

titulées : l'*Année sacrée poëtique*, ouvrage imprimé à Paris, 1665, in-16. Les *Jeux allégoriques* l'avoient été à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre : les *Jeux sacrés* et les *Pieuses larmes de la Magdeleine*. La latinité en est agréable, mais les pensées n'en sont pas naturelles.

I. SAUVAGE, (Jean) en latin *Ferus*, cordelier de Mayence, mourut en 1554, à 60 ans. Ses *Prédications*, qui ont été imprimées en plusieurs volumes in-8.°, et ses *Explications de l'Ecriture-Sainte*, publiées aussi en différens temps, in-8.°, prouvent qu'il avoit lu l'Ecriture et les Pères ; mais il connoissoit peu le véritable goût de l'éloquence. *Dupin* trace ainsi le caractère de cet auteur : « *Ferus*, dit-il, parloit avec facilité, et jugeoit sainement des choses. Il avoit bien lu les commentaires des Pères ; il les suit et les imite. Il n'étoit point prévenu des maximes de la cour de Rome. Ses sentimens, assez libres, lui ont attiré des adversaires, et ont fait mettre ses ouvrages à l'*Index*. Ses Commentaires sur l'Ecriture ne sont pas des notes sèches, mais des discours étendus et éloquens, dans lesquels il explique néanmoins le sens littéral. On ne peut nier que ces Commentaires ne soient d'un grand usage à ceux qui veulent avoir un commentaire où la morale et la doctrine soient naturellement jointes à l'explication de la lettre. »

II. SAUVAGE, (Denis) seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit *le Sieur du Parc*, étoit Champenois et historiographe du roi *Henri II*. Il traduisit en françois les Histoires de *Paul Jove* ; la *Circé* de *Gelli* ; la *Philosophie d'Amour* de *Léon Juda* ; et donna des *éditions* d'un grand nombre d'Histoires et de Chroniques. Son édition de *Froissart*, à Lyon, 1559, en 4 vol. in-fol., et celle de *Monstrelet*, à Paris, 1572, en 2 vol. in-fol., sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une *Chronique de Flandres* qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1383. *Sauvage* l'a continuée jusqu'en 1435 ; mais il n'a presque fait que copier *Froissart* et *Monstrelet*. Son style est barbare, et il étoit plus propre à compiler qu'à écrire.

III. SAUVAGE, (N.) célèbre maître écrivain, dut son talent au célèbre calligraphe *Alais*, et devint lui-même le maître de *Rossignol*. Les pièces de *Sauvage* se vendent à très-haut prix.

SAUVAGES, (François Boissier de) né à Alais en 1706, se consacra à la médecine. Il fit les plus grands progrès dans cette science, et devint professeur royal de médecine et de botanique en l'université de Montpellier, membre de la société royale des sciences de la même ville, de celles de Londres, d'Upsal, de la Physico-Botanique de Florence, des académies de Berlin, de Suède, de Toscane, des *Curieux de la Nature* de Bologne. Il étoit consulté de toutes parts, et on le regardoit comme le *Boerhaave* du Languedoc. Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée ; et sa *Nosologia Methodica*, à Lyon sous le nom d'Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8.°, et 1768, 2 vol. in-4.° Elle a

été traduite en françois par M. *Nicolas*, à Paris, 1771, en 3 vol. in-8.°, sous ce titre : *Nosologie Méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de* Sydenham *et l'ordre des Botanistes.* M. *Gouvion* en publia une autre traduction plus exacte, à Lyon, 1771, 10 vol. in-12; la *Nosologie* méritoit cet honneur. On y trouve tout-à-la-fois un Dictionnaire universel et raisonné des maladies, et une Introduction générale à la manière de les connoître et de les guérir. C'est un livre vraiment classique, nécessaire aux commençans et utile aux professeurs. Quoiqu'il soit assez généralement estimé, on reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les sýmptômes plutôt que par les causes. On croit aussi que ses vues eussent été plus sûres et d'une utilité plus générale, s'il avoit eu moins de penchant pour certains systèmes, et en particulier pour celui de *Stahl* touchant le pouvoir de l'ame sur le corps. C'est ce système qui, selon *Zimmermann*, a entraîné *Sauvages* dans des opinions singulières qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria Febris*, Montpellier, 1738, in-12, il prétend que la cause de la fièvre consiste dans les efforts que fait l'ame pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvemens du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses Dissertations. « On conviendra (dit *Zimmermann*) que le corps est subordonné à l'empire de l'ame dans tous les mouvemens que nous appelons communément volontaires; mais l'ame paroît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité : c'est ce que l'expérience journalière peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses. » Du reste, on peut croire que l'opinion de *Sauvages* se vérifie avec des modifications qui démentent également la manière absolue avec laquelle il la soutient et avec laquelle son adversaire la nie. *Sauvages* étoit profond dans les mathématiques; mais il en fit un trop grand usage dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algèbre les plus rigoureux et aux démonstrations de la plus sublime géométrie. On a encore de lui : I. *Physiologiæ mecanicæ Elementa*, Amsterdam, 1755, in-12. II. *Methodus foliorum*, etc. la Haye, 1751, in-8.° On y trouve le catalogue d'environ 500 plantes qui manquent dans le *Botanicum Monspeliense*, publié par *Magnol*. III. Un grand nombre de *Dissertations* et de *Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des académies, ont été recueillis sous le titre de *Chefs-d'œuvre* de M. *de Sauvages*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. IV. Traduction de la *Statique des animaux*, de *Hales*, Genève, 1744, in-4.° Cet habile médecin, mort à Montpellier le 19 février 1767, à 61 ans, conserva, avec une réputation très-étendue, une grande simplicité de mœurs. Il trouvoit ses plaisirs dans les travaux de son état. Il fut aimé de ses disciples, et mérita de l'être. Il leur communiquoit avec plaisir ce qu'il savoit; ses connoissances passoient sans faste et sans effort dans ses conversations. L'habitude du cabinet lui donnoit quelquefois dans le monde, cet air pesant et distrait qui s'oppose à l'enjouement et aux graces. (*Voyez* son *Eloge* historique

historique à la tête de la *Nosologie Françoise*, 3 vol. in-8.°)

SAUVAL, (Henri) avocat au parlement de Paris, mort en 1670, est auteur d'un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé : *Histoire des Antiquités de la ville de Paris*. Il employa 20 années à faire des recherches sur les agrandissemens de cette ville, sur les changemens des lieux les plus considérables, sur les aventures singulières qui y sont arrivées, sur les cérémonies extraordinaires, sur les priviléges et sur les anciens usages et coutumes qui ont été observés. Il puisa ses matériaux, tant au trésor des Chartres et dans les registres du parlement, que dans les archives de la ville, dans celles de Notre-Dame, de la Ste-Chapelle, de Ste-Geneviève, dans les manuscrits de St-Victor. Cet ouvrage vaut mieux pour le fond des choses, que pour la manière dont elles sont rendues. L'auteur mourut sans avoir eu le temps de le finir. *Rousseau*, auditeur des comptes, y mit la dernière main, y rectifia et suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi, et l'ouvrage ne fut donné au public qu'en 1724. On en a donné une édition en 1733. Pour l'avoir complète, il est nécessaire que le cahier concernant les *Amours des rois de France*, n'en soit pas détaché. Il parut séparément (Hollande, 1738) en 2 vol. in-12, avec figures, sous le titre de *Galanteries des Rois de France*.

SAUVEUR, (Joseph) né à la Flèche en 1653, fut entièrement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de sa voix ne se débarrassèrent qu'à cet âge, lentement et par degrés, et ils ne furent jamais bien libres. Dès-lors *Sauveur* étoit machiniste ; déjà il construisoit de petits moulins ; il faisoit des siphons avec des chalumeaux, des jets-d'eau, et d'autres machines. Il apprit sans maître la géométrie, et se trouva ensuite assidument aux conférences de *Rohault*. Ce fut alors qu'il se consacra tout entier aux mathématiques. Il enseigna la géométrie dès l'age de 23 ans, et il eut pour disciple le prince *Eugène*. Le jeu appelé *la Bassette* étoit alors à la mode à la cour. Le marquis de *Dangeau* lui demanda, en 1678, le calcul du *Banquier* contre *les Pontes*. Le mathématicien satisfit si pleinement à cette demande, que *Louis XIV* voulut entendre de lui-même l'explication de son calcul. En 1680, il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de Madame *la Dauphine*, qui en faisoit beaucoup de cas. Le grand *Condé* prit aussi du goût pour *Sauveur*, et ce goût fut bientôt suivi de l'amitié. Un jour que le mathématicien entretenoit le prince en présence de deux savans, ils se mirent à expliquer ce que le géomètre venoit de dire. Quand ils eurent fini, le grand *Condé* leur dit : *Vous avez cru que* Sauveur *ne s'entendoit pas bien, parce qu'il parle avec peine ; je l'ai pourtant compris. Vous m'avez parlé beaucoup plus éloquemment, et je n'ai rien entendu*. Lorsque ce prince ne pouvoit pas avoir *Sauveur* auprès de lui, il l'honoroit de ses lettres. Les fréquens voyages qu'il faisoit à Chantilly, lui inspirèrent le dessein de travailler, vers ce temps-là, à un *Traité de Fortification* ; et pour mieux y réussir, il alla en 1691 au siége de Mons, où il monta tous les jours la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de

Flandres, et à son retour il devint le *mathématicien ordinaire de la cour.* Il avoit déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au collége-royal, et il fut reçu de l'académie des Sciences en 1696. Enfin *Vauban* ayant été fait maréchal de France en 1703, il le proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'*Examinateur des Ingénieurs;* le roi l'agréa, et l'honora d'une pension. *Sauveur* en jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 9 juillet 1716, à 64 ans. Ce savant étoit officieux, doux et sans humeur, même dans l'intérieur de son domestique. Quoiqu'il eût été fort répandu dans le monde, sa simplicité et son ingénuité naturelles n'en avoient point été altérées. Il étoit sans présomption, et il disoit souvent que *ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi.* On a de lui plusieurs ouvrages dans les *Mémoires de l'académie des Sciences.* Les principaux sont: I. Des *Méthodes abrégées des grands Calculs.* II. Des *Tables pour la dépense des jets-d'eau.* III. Le *Rapport des poids et des mesures de différens pays.* IV. Une *Manière de jauger avec beaucoup de facilité et de précision toutes sortes de tonneaux.* V. Un *Calendrier universel et perpétuel.* VI. On a encore de lui une *Géométrie,* in-4.°, et plusieurs *Manuscrits* concernant les mathématiques.

SAXE, *Voyez* IV. ALBERT, duc de... *et* WEIMAR.

SAXE, (Electeurs de) *Voyez* FRÉDERIC, nos *XI*, *XII* et *XVI*.... *XX.* MARIE.... *et III.* MAURICE.

SAXE, (Maurice comte de) naquit le 13 octobre 1696, à Goslar, de *Fréderic-Auguste I*, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse *de Konigsmarck,* Suédoise, aussi celèbre par son esprit que par sa beauté. Il fut élevé avec le prince électoral, depuis *Fréderic-Auguste II,* roi de Pologne. Son enfance annonça un guerrier. Sans goût pour l'étude, on ne parvint à l'y faire appliquer, qu'en lui promettant de le laisser monter à cheval ou de faire des armes. Il servit d'abord en Flandres dans l'armée des alliés, commandée par le prince *Eugène* et par *Marlborough.* Il fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siége de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet, et dit le soir de ce jour mémorable, qu'*il étoit content de sa journée.* La campagne de 1710 acquit à ce héros enfant un nouveau surcroît de gloire. Le prince *Eugène* et le duc *de Marlborough* firent publiquement son éloge. Le roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie: le jeune comte servit à ce siége, et y montra la plus grande intrépidité; il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Guedelbusck, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandoit alors. Après cette campagne, la comtesse *de Konigsmarck* le maria avec la comtesse *de Lobin*, également riche et aimable; mais cette union ne dura pas. Le comte fit dissoudre son mariage en 1721, et se repentit plusieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avoit quitté qu'avec beaucoup de regret; mais ces regrets ne

l'empêchèrent pas de se remarier peu de temps après. Le comte *de Saxe*, son premier époux, aimoit trop les plaisirs, et varioit trop dans ses goûts, pour s'assujettir au joug et aux devoirs du mariage. « Sa morale sur cet objet, dit M. *Thomas*, ressembloit à celle des anciens héros dont il avoit la force. Son caractère fier et libre ne lui permettoit guère de s'assujettir à plaire; et il aimoit mieux commander l'amour que le mériter. » Cependant au milieu des voluptés où il se plongeoit quelquefois, il ne perdoit pas de vue sa profession. Par-tout où il alloit, il avoit une bibliothèque militaire : et dans les momens même où il sembloit le plus occupé de ses plaisirs, il ne manquoit jamais de se retirer pour étudier au moins une heure ou deux. En 1717, il s'étoit rendu en Hongrie. L'empereur y avoit alors une armée de 15,000 hommes sous les ordres du prince *Eugène*, la terreur des Ottomans. Le héros Saxon se trouva au siége de Belgrade, et à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne, l'an 1718, le roi le décora de l'ordre de l'*Aigle Blanc*. L'Europe pacifiée par les traités d'Utrecht et de Passarowitz, n'offrant au héros Saxon aucune occasion de se signaler, il se détermina, en 1720, à passer en France, pour y jouir des douceurs de la société. Il avoit eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les François, et ce goût sembloit être né en lui avec celui de la guerre : la langue françoise, fut la seule langue étrangère qu'il voulut apprendre dans son enfance. Le duc *d'Orléans*, instruit de son mérite, le fixa en France par un brevet de maréchal-de-camp. Le comte *de Saxe* employa tout le temps que dura la paix, à étudier les mathématiques, le génie, les fortifications, les mécaniques, sciences pour lesquelles il avoit un talent décidé. L'art d'exercer les troupes avoit fixé son attention presqu'au sortir de l'enfance. Dès l'âge de 16 ans, il avoit inventé un nouvel exercice, et l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un régiment en France, il le forma, et l'exerça lui-même suivant sa nouvelle méthode. Le chevalier *Folard*, juste appréciateur des talens militaires, présagea dès-lors qu'il seroit un grand homme. Tandis que la France formoit ce héros, elle fut menacée de le perdre. Les états de Courlande le choisirent pour souverain de leur pays en 1726. La Pologne et la Russie s'armèrent contre lui. La *Czarine* voulut faire tomber ce duché sur la tête de *Menzicoff*, cet heureux aventurier, qui, de garçon pâtissier devint général et prince. Ce rival du comte *de Saxe* envoya à Mittaw 800 Russes, qui investirent le palais du comte, et l'y assiégèrent. Le comte, qui n'avoit que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage : le siége fut levé, et les Russes obligés de se retirer. La Pologne armoit de son côté. *Maurice*, retiré avec ses troupes dans l'île d'Usmaiz, parle à ses peuples en souverain, et s'apprête à les défendre en héros. Les Russes veulent le forcer dans cette retraite où il n'avoit que 300 soldats. Le général qui en avoit 4000, joignant la perfidie à la force, tente de le surprendre dans une entrevue. Le comte, instruit de ce complot, le fit rougir de sa lâcheté, et rompit la conférence. Cependant, comme

il n'avoit pas assez de forces pour se défendre contre la Russie et la Pologne, il fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse *de Courlande* douairière, *Anne Iwanowa*, (2e fille du czar *Iwan Alexiowitz*, frère de *Pierre-le-Grand*) qui l'avoit soutenu d'abord dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance. Cette inconstance lui fit perdre non-seulement la Courlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. Une anecdote qu'on ne doit point oublier, c'est que le comte *de Saxe* ayant écrit de Courlande en France pour avoir un secours d'hommes et d'argent, Mlle *le Couvreur*, fameuse actrice, mit ses bijoux et sa vaisselle en gage pour secourir son amant, et lui envoya une somme de 40 mille livres. Cette actrice avoit formé son esprit pour les choses agréables. Elle lui avoit fait lire la plupart de nos poëtes, et donné beaucoup de goût pour les spectacles ; goût qui le suivit jusque dans les camps. Le comte *de Saxe* déchargé du fardeau de gouverner les hommes, se retira de nouveau en France. Entièrement livré aux mathématiques, il y composa en 13 nuits, et pendant les accès d'une fièvre, ses *Rêveries*, qu'il retoucha depuis. Cet ouvrage, digne de *César* et de *Condé*, est écrit d'un style peu correct, mais mâle et rapide, plein de vues profondes et de nouveautés hardies, et également instructif pour le général comme pour le soldat. La mort du roi de Pologne son père, alluma le flambeau de la guerre en Europe, l'an 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte son frère, le commandement général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, et se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal *de Berwick*. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlinghen, voit arriver le comte *de Saxe* dans son camp. *Comte*, lui dit-il aussitôt, *j'allois faire venir 3000 hommes, mais vous me valez seul ce renfort*. Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, en fit un grand carnage, et décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siége de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut en 1734, la récompense de ses services. La mort de *Charles VI* replongea l'Europe dans les dissentions que la paix de 1736 avoit éteintes. Prague fut assiégée à la fin de novembre 1741, et en ce même mois le comte *de Saxe* l'emporta par escalade. La conquête d'Egra suivit celle de Prague ; elle fut prise après quelques jours de tranchée ouverte. La prise de cette ville fit beaucoup de bruit dans l'Europe, et causa la plus grande joie à l'empereur *Charles VII*, qui écrivit de sa propre main au vainqueur, pour l'en féliciter. Il ramena ensuite l'armée du maréchal *de Broglio* sur le Rhin, y établit différens postes, et s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France, le 26 mars 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandres. Cette campagne, le chef-d'œuvre de l'art militaire, fit placer le maréchal *de Saxe* à côté de *Turenne*. Il

observa si exactement les ennemis, supérieurs en nombre, qu'il les réduisit dans l'inaction. L'année 1745 fut encore plus glorieuse. Il se conclut en janvier un *Traité* d'union à Varsovie, entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre et la Hollande. L'ambassadeur des Etats-généraux, ayant rencontré le maréchal *de Saxe* dans la galerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensoit de ce Traité? *Je pense*, répondit ce général, *que si le Roi mon maître veut me donner carte-blanche, j'irai lire à la Haye l'original du Traité avant la fin de l'année*. Cette réponse n'étoit point une rodomontade : le maréchal *de Saxe* étoit capable de l'effectuer. Il alla prendre, quoique très-malade, le commandement de l'armée françoise dans les Pays-Bas. Quelqu'un le voyant dans cet état de foiblesse avant son départ de Paris, lui demanda comment il pourroit se charger d'une si grande entreprise? *Il ne s'agit pas de vivre*, répondit-il, *mais de partir*. Peu de temps après l'ouverture de la campagne, se livra la bataille de Fontenoi, le 11 mai 1745. Le général étoit presque mourant : il se fit traîner dans une voiture d'osier, pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval, mais son extrême foiblesse faisoit craindre qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit dire au roi de Prusse, dans une lettre qu'il lui écrivit long-temps après : *Agitant, il y a quelques jours, la question, quelle étoit la bataille de ce siecle qui avoit fait le plus d'honneur au Général, tout le monde tomba d'accord, que c'étoit sans contredit celle dont le Général étoit à la mort, lorsqu'elle se donna*. La victoire de Fontenoi, dûe principalement à sa vigilance et à sa capacité, fut suivie de la prise de Tournai, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath et de Bruxelles. Cette dernière ville se rendit le 28 février 1746. Au mois d'avril de la même année, le roi donna au vainqueur de Fontenoi des *Lettres de naturalité*, conçues dans les termes les plus flatteurs. Les campagnes suivantes lui méritèrent de nouveaux honneurs. Après la victoire de Rocoux, remportée le 11 octobre 1746, le roi lui fit présent de six pièces de canon. Il le créa maréchal de toutes ses armées, le 12 janvier de l'année suivante, et commandant-général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis, en 1748. Cette année fut marquée par des succès brillans, et sur-tout par la prise de Mastricht, qui se rendit à *Loewendahl*, le 7 mai. L'année précédente l'avoit été par la victoire de Lawfeld et par la prise de Berg-op-zoom. La Hollande épouvantée trembla pour ses états, et demanda la paix après l'avoir refusée. Elle fut conclue le 18 octobre 1748, et l'on peut dire que l'Europe dut son repos à la valeur du maréchal *de Saxe*. Ce grand homme se retira ensuite au château de Chambord, que le roi lui avoit donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin, où le roi de Prusse l'accueillit comme *Alexandre* auroit reçu *César*. De retour en France, il se délassa de ses fatigues au milieu des gens de lettres, des artistes

et des philosophes. La patrie le perdit le 30 novembre 1750, à 54 ans. Cet homme, dont le nom avoit retenti dans toute l'Europe, compara en mourant sa vie à un rêve : M. *de Senac*, dit-il à son médecin, *j'ai fait un beau songe.* Il avoit dit au même médecin, qui le trouvoit triste pendant la nuit qui précéda la bataille de Rocoux :

Songe, songe, Senac, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle ;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.

Il ajouta à ces vers parodiés de l'*Andromaque* de *Racine*, et *tous ces soldats n'en savent rien encore.* Ce mouvement d'un général, qui, dans le silence de la nuit s'attriste, en pensant aux massacres du lendemain, prouve un grand fond d'humanité. Ce même homme qui s'attendrissoit sur le sort des soldats, faisoit valoir avec zèle les services des officiers, et les appuyoit à la Cour de tout son crédit. Il ménageoit autant qu'il pouvoit le sang des subalternes. Un jour un officier général lui montrant un poste qui pouvoit être utile, *il ne vous coûtera pas*, dit-il, *plus de douze grenadiers... Passe encore*, dit le maréchal de Saxe, *si c'étoit douze lieutenans-généraux.* Sans doute, dit M. *Thomas*, par cette plaisanterie, il ne vouloit point blesser un corps d'officiers aussi respectables par leurs services que par leurs grades ; il vouloit seulement faire voir combien il falloit ménager un corps de soldats dont la valeur étoit assurée. Il étoit impossible que le maréchal *de Saxe*, frère naturel du roi de Pologne, élu souverain de la Courlande, et né avec une imagination forte et inquiète, n'eût pas de l'ambition. Il eut de bonne heure la fantaisie d'être roi. Ayant manqué d'être empereur de Russie par son inconstance en amour, il fit, dit-on, le projet de rassembler les Juifs, et d'être le souverain d'une nation qui, depuis 1700 ans, ne peut avoir ni chef, ni patrie. Cette idée chimérique ne pouvant se réaliser, il eut sur le royaume de Corse des vues qui ne réussirent pas mieux. Il avoit eu plusieurs fois dans la tête, une forte envie de se faire un établissement en Amérique et surtout au Brésil. Il étoit occupé de ces idées extraordinaires et romanesques, lorsque la mort le surprit. Il avoit été élevé et il mourut dans la religion Luthérienne. *Il est bien fâcheux*, dit la reine, en apprenant sa mort, *qu'on ne puisse pas dire un* DE PROFUNDIS *pour un homme qui a fait chanter tant de* TE DEUM ! Le héros Saxon avoit demandé que son corps fût brûlé dans de la chaux vive : *Afin*, dit-il, *qu'il ne reste rien de moi dans le monde, que ma mémoire parmi mes amis.* On ne souscrivit point à cette demande ; son corps fut transporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'Eglise Luthérienne de Saint-Thomas, où l'on a placé son mausolée. Un poëte lui fit cette Epitaphe, qui exprime heureusement les différens exploits du héros :

Il n'est plus ce Guerrier, dont, au
sein de la gloire,
La Mort respecta les travaux :
Il eut pour maître la Victoire,
Et pour disciples ses Rivaux.
A Courtrai Fabius, Annibal *à Bruxelles*,
Sur la Meuse Condé, Turenne *sur le Rhin*,
Au Léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'Aigle rapide il abattit les ailes.

Mais on préfère, pour la précision, ce quatrain attribué d'abord à *d'Alembert*, et qui est de l'auteur des *Giboulées de l'hiver.*

Rome eut dans Fabius *un guerrier politique ;*
Dans Annibal *Carthage eut un chef héroïque :*
La France plus heureuse a dans ce fier Saxon
La tête du premier, et le bras du second.

L'académie Françoise proposa pour sujet en 1759, l'Éloge de ce héros, et ce prix fut remporté par *Thomas*. Nous avons déjà parlé de l'ouvrage intitulé : *Mes Rêveries.* On en a fait plusieurs éditions. La seule bonne est celle de Paris, en 1757, en 2 vol. in-4.° Elle a été conférée, avec la plus grande exactitude, sur le manuscrit original qui est à la bibliothèque du roi. Cette édition est accompagnée de plusieurs dessins gravés avec précision, et précédée d'un abrégé de la Vie de l'auteur. Elle avoit déjà été écrite fort au long, mais avec moins d'exactitude et d'élégance, en 1752, en 2 vol. in-12. *Voyez* aussi l'*Eloge du comte* DE SAXE, par M. *Thomas*, à Paris, 1761, in-8.° ; et son *Histoire*, par *d'Espagnac*, 2 vol. in-12. Quoique cette *Histoire* tienne de la nature des éloges, l'auteur est assez impartial pour observer que dans les trois batailles sur lesquelles est particulièrement fondée la réputation du comte *de Saxe*, il fut secondé par tout ce qui peut donner la victoire. « Il faut convenir que jamais général ne fut mieux aidé dans ses moyens. Honoré de la confiance du roi, il n'étoit gêné dans aucun de ses projets. Il avoit toujours sous ses ordres des armées nombreuses, des troupes bien tenues, et des officiers d'un grand mérite ; aidé pour la conduite des marches et des détails, par des sujets d'une expérience et d'une habileté consommée, ayant les vivres dirigés par des hommes uniques, etc. »

I. SAXI, (Pamphile) poëte Latin, de Modène, florissoit à la fin du XVe siècle. Ses *Poésies*, publiées à Bresse en 1499, in-4.°, sont peu communes.

II. SAXI, (Pierre) chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis Ecclesiæ*, Aix, 1629, in-4.° II. *Entrée du Roi* (Louis XIII) *dans la ville d'Arles, le 9 octobre* 1622, Avignon, 1623, in-fol., recherchée à cause des faits historiques.

III. SAXI ou SASSI, (Joseph-Antoine) né à Milan en 1673, enseigna pendant quelque temps les belles-lettres dans sa patrie. Il remplit ensuite avec zèle les fonctions de missionnaire. Il fut

reçu docteur du collége Ambrosien en 1703, et huit ans après directeur de ce collége et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Il mourut vers l'an 1756. On a de lui : I. *Dissertatio apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasii et Protasii possessionem*, Bologne, 1719, et Milan, 1711, in-4.° Cette Dissertation est contre le P. *Papebroch*, qui avoit soutenu que les corps de *saint Gervais* et de *saint Protais* avoient été transférés à Brisach en Alsace. Le P. *Papebroch*, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le P. *Janning* son confrère, et se rétracta dans le *Supplément* de juin, des *Acta Sanctorum*. II. *Vie de saint Jean Népomucene*, Milan, in-12, en italien. III. *Epistola apologetica pro sancti Augustini corpore Papiæ*, etc. in-folio. IV. *De Studiis Mediolanensium antiquis et novis*, Milan, 1729. V. *Epistola pro vindicandâ formulâ in Ambrosiano canone ad missæ sacrum præscripta* : Corpus tuum frangitur, Christe. VI. *Epistolâ ad card. Quirinum de Litteratura Mediolanensium*, in 4.° VII. *Sancti Caroli Borromæi Homiliæ, præfatione et notis J. A. Saxii illustratæ*, Milan, 1747, 5 vol. in-folio. VIII. *Noctes Vaticanæ, seu Sermones habiti in academiâ à Sancto Carolo Borromæo Romæ in palatio Vaticano institutâ, cum notis et præfatione J. A. Saxii*, in-fol. IX. *Vindiciæ de adventu Mediolanum S. Barnabæ Apostoli*. X. *Archiepiscoporum Mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1756, in 4.° XI. Des éditions de divers auteurs qu'il a enrichies de notes, entre autres : I. De l'*Historia Getarum* de *Jordanis* ou *Jornandis*. II. Des *Actes du Concile de Pavie*, de l'an 876. III. De l'*Historia Mediolanensis* de *Landulphe le Jeune*. IV. De l'*Historia rerum Laudensium* de *Morena*, etc. *Muratori* a inséré ces productions avec les notes de *Saxi*, dans sa collection *Rerum Italicarum*. Voy. la *Storia Letteraria d'Italia*, tom. 3.

SAXON, surnommé le *Grammairien*, né dans l'île de Seeland en Danemarck, vint à Paris en 1177, pour y chercher des religieux de Sainte-Geneviève, et les emmener dans sa patrie. Il mourut en 1204, après avoir écrit une Histoire des anciens peuples du Nord, qui s'étend jusqu'à l'an 1186. Cet ouvrage, publié à Sora par *Stephanius*, en 1644, in-fol., avec des notes, offre des traits fabuleux, des faits intéressans, un style élégant et pur ; ce qui est surprenant dans un auteur de ce siècle.

SCACCHI, *Voy.* SCHACCHI.

SCACCIA, (Sigismond) jurisconsulte Romain, a publié en l'année 1717, un vol. in-fol., intitulé, *de cambiis et Commercio*. C'est un recueil très-étendu des décisions judiciaires sur le commerce, les lettres de change, leur acceptation, les sociétés mercantiles, les faillites, etc.

SCÆVA, *Voy.* CASSIUS, n° V.

SCÆVOLA, *Voy.* MUTIUS.

SCALA, (Barthelemi) né à Florence vers l'an 1424, se distingua dans les belles-lettres et dans les négociations. Il se fit estimer de plusieurs princes, entr'autres, de *Côme* duc de Toscane, de *Fran-*

çois *Sforce*, duc de Milan, et du pape *Innocent VIII*. Il fut fait gonfalonier, sénateur et chevalier dans sa patrie. On avoit tant de confiance dans sa probité, qu'on le fit dépositaire des secrets de la république pendant 20 ans. Il mourut en 1497. On a de lui : I. Des *Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son temps. II. *Apologi centum*. III. *Florentinæ Historiæ ab origine ejusdem urbis*, dans *Thesaurus Antiquit.* de *Burman*, tome 8, et Rome, 1677, in-4.° IV. *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus*.

SCALA, *Voy.* DU BRAW.

SCALCKEN, (Godefroi) peintre, né en 1643, à Dordrecht, ville de Hollande, mort à la Haye en 1706, excelloit à faire des portraits en petit, et des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de lumière qu'il a savamment distribués, un clair-obscur dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Ce maître se fit désirer en Angleterre, où il eut l'honneur de peindre *Guillaume III*. *Scalcken* étoit de ces hommes bizarres, qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que, faisant le portrait du roi, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter, et de souffrir même patiemment que le suif dégouttât sur ses doigts.

I. SCALIGER, (Jules-César) naquit en 1484, au château de Ripa, dans le territoire de Vérone, de *Benoît Scaliger*, qui avoit servi dans les troupes de *Matthias*, roi de Hongrie. *Jules-César* se disoit descendu des princes de *l'Escale*, souverains de Vérone. Mais cette prétention semble être contredite par les lettres de naturalité que lui accorda *François I* en 1528. On n'auroit pas manqué d'y faire mention (dit *Niceron*) d'une semblable origine, si elle avoit eu quelque fondement, et il ne se seroit pas borné à prendre le titre de docteur en médecine. *Augustin Niphus*, et après lui *Scioppius*, lui firent une généalogie un peu différente de celle que *Scaliger* fabriqua en France. Ils prétendoient l'un et l'autre qu'il étoit fils d'un maître d'école appelé *Benoît Burden*. Ce maître d'école étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de *Burden* contre celui de *Scaliger*, parce qu'il avoit une échelle pour enseigne, ou parce qu'il habitoit la rue de l'Echelle. Quoi qu'il en soit de ce conte, que *de Thou* rejette, *Scaliger* fut d'abord page de l'empereur *Maximilien*, puis il porta les armes avec honneur, et s'acquit ensuite une grande réputation dans les belles-lettres et dans les sciences. Sa médiocre fortune l'ayant obligé de quitter l'Italie, il passa en France avec *la Rovère*, évêque d'Agen. Il pratiqua long-temps la médecine avec succès dans la Guienne. *Joseph Scaliger* son fils, le représente comme le plus habile médecin de l'Europe, quoiqu'il eût d'abord exercé cet art moins pour guérir les autres, que pour avoir une ressource contre les rigueurs de la fortune. *Scaliger* mourut à

Agen, le 21 octobre 1558, à 75 ans. « C'étoit, dit *Nicéron*, un homme bien fait et de belle taille, qui avoit un air grand, noble et vénérable. Il étoit fort adroit à toutes sortes d'exercices, et il avoit reçu de la nature un corps si fort et si vigoureux, qu'à l'âge de 60 ans, quoique ses mains fussent affoiblies par la goutte, on le vit traîner une grosse poutre, que quatre hommes n'avoient pu ébranler. Sa mémoire étoit si heureuse, même dans sa vieillesse, qu'il dicta un jour à *Joseph* son fils, 200 vers qu'il avoit composés la veille et qu'il avoit retenus sans les écrire. On remarquoit en lui une admirable sagacité à connoître les mœurs des hommes par les traits de leur visage, et son fils assure qu'il ne se trompoit jamais dans les jugemens qu'il en faisoit. Il étoit si ennemi du mensonge, qu'il n'avoit ni estime, ni amitié pour ceux qu'il savoit sujets à ce vice. Mais il étoit principalement recommandable par sa charité ; car sa maison étoit comme un hôpital où il recevoit toutes sortes de nécessiteux ; fournissant des habits et des alimens à ceux qui se portoient bien, et des remèdes aux malades. Ces bonnes qualités que son fils lui attribue, ont été gâtées par une vanité insupportable, et par une humeur critique et médisante. » On a de lui : I. Un Traité de l'*Art Poétique*, 1561, in-fol. Cette Poétique a fait beaucoup d'honneur à *Scaliger*. Il y a en effet de la méthode, de l'ordre et beaucoup d'érudition. D'ailleurs le style en est noble, concis, et fort convenable au sujet qu'il traite. Mais il manque par les fondemens, car il porte sur un goût faux, et sur des minuties qui regardent plus le grammairien que le poëte. On n'y voit nul précepte pour la grande poésie, nul chemin ouvert aux poëtes, nul secours pour un génie qui cherche à s'instruire, rien qui lui élève l'esprit, et qui le dispose à l'enthousiasme, rien qui lui montre en quoi consistent les richesses de la poésie ; en un mot, rien qui découvre ce qui mène à la perfection et ce qui en éloigne. C'est le jugement que M. *Dacier* en porte. « Le Père *Possevin*, dit *Nicéron*, accuse outre cela *Scaliger* de n'avoir pas bien exécuté le dessein de son premier livre, dont le titre semble promettre l'histoire de la Poétique. Pour ce qui est du 5e livre qu'il appelle *Critique*, et du 6e à qui il donne le nom d'*Hipercritique*, tout le monde convient qu'il y a montré son mauvais goût, par les faux jugemens qu'il y a portés des poëtes Grecs et Latins, et qu'il y est tombé dans des ignorances si grossières, qu'elles lui ont attiré la risée de tous les gens de lettres, et de son fils même. » Ajoutons que les ouvrages qu'on a donnés dans le dernier siècle et dans celui-ci sur la Poétique, rendent celle de *Scaliger* presque inutile. II. Un livre *de Causis Linguæ Latinæ*, 1540, in-4.° III. Des *Exercitations* contre *Cardan*, 1557, in-4.° IV. Des *Commentaires* sur l'histoire des Animaux, d'*Aristote*, avec une traduction latine, 1619, in-fol. *Scaliger* dans sa version n'a pas voulu se rendre esclave des mots de son auteur, pour s'attacher mieux à leur sens : liberté que le savant *Huet* a jugée dangereuse et sujette à erreur. V. *Animadversiones in*

Theophrasti Historiam plantarum, Lyon, 1584, in-8.° VI. *In Theophrasti libros.* VII. *De causis plantarum Commentarii*, 1566, in-fol. VIII. *Commentarii in Hippocratis librum de insomniis*, Lyon, 1538, in-8.° IX. Des *Lettres*, Leyde, 1600, in-8.°, dont plusieurs, selon *Huet*, ne sont qu'un pur galimathias. Les meilleures sont celles qu'il écrivoit vite ; lorsqu'il méditoit, son style sentoit l'huile de sa lampe. X. Des *Poésies*, in-8.°, et d'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différens ouvrages, de l'esprit, et beaucoup de critique et d'érudition ; mais, comme il étoit peu habile dans la poésie grecque, on ne doit faire aucun fond sur les jugemens qu'il porte d'*Homère* et des autres Grecs. Sa vanité et son esprit satirique lui attirèrent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels *Gaspar Scioppius* et *Cardan* se signalèrent.

II. SCALIGER, (Joseph-Juste) fils du précédent, né à Agen le 4 août 1540, embrassa le Calvinisme à l'âge de 22 ans, et vint achever ses études dans l'université de Paris, où il apprit le grec sous *Turnèbe*. Il se rendit aussi très-habile dans la langue hébraïque, dans la chronologie et dans les belles-lettres. Appelé à Leyde, il y fut professeur pendant 16 ans. On rapporte dans le *Menagiana*, une anecdote qui prouve que *Henri IV* ne se soucioit pas de le retenir en France. « *Joseph Scaliger*, dit-on, étant appelé par les Hollandois pour être professeur, alla prendre congé du roi *Henri IV*, auquel il exposa, en peu de mots, le sujet de son voyage. Tout le monde s'attendoit à quelque chose d'important de la part du roi ; mais on fut bien surpris, lorsqu'après lui avoir dit : *Eh bien*, M. l'Escale, *les Hollandois vous veulent avoir, et vous font une grosse pension ? j'en suis bien aise* ; ce prince changeant tout-à-coup de discours, se contenta de lui demander : *Est-il vrai que vous avez été de Paris à Dijon sans aller à la selle ?* » *Scaliger* mourut à Leyde d'hydropisie, le 21 janvier 1609, à 69 ans, sans avoir été marié. C'étoit un homme fort sobre, qui avoit tant d'amour pour l'étude, qu'on le vit souvent passer des jours entiers dans son cabinet sans manger. Quoiqu'il déclare lui-même, dans ses lettres, que depuis sa jeunesse, la pauvreté avoit été sa compagne fidelle, il étoit très-désintéressé ; il ne voulut pas accepter une somme d'argent que *Jeannin* ambassadeur de France, lui offrit en le priant instamment de la recevoir. On lit aussi dans le *Naudæana*, que M. *de Nevers*, allant en Hongrie, et passant par la Hollande, le visita et voulut lui faire un présent considérable ; mais *Scaliger* le refusa honnêtement. Il étoit d'ailleurs parfaitement semblable à son père. Il avoit la vanité la plus déplacée, et l'humeur la plus caustique. Ses écrits sont un amas de choses utiles, et d'invectives grossières contre tous ceux qui ne le déclaroient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs qui l'appeloient *Abyme d'Erudition*, *Océan de Science*, *Chef-d'œuvre*, *Miracle*, *dernier effort de la Nature*, il s'imaginoit bonnement qu'elle s'étoit épuisée en sa faveur. *Juste Lipse* écrivoit qu'il aimeroit mieux jouir de l'entretien de *Scaliger*, que de voir toute la pompe

triomphale d'un ancien consul romain. *Scaliger* étoit cependant un tyran dans la littérature. Il se glorifioit de parler treize langues, l'hébreu, le grec, le latin, le françois, l'espagnol, l'italien, l'allemand, l'anglois, l'arabe, le syriaque, le chaldaïque, le persan et l'éthiopien, c'est-à-dire, qu'il n'en savoit aucune à fond. La connoissance imparfaite qu'il avoit de toutes, étoit un répertoire dans lequel il puisoit des termes insultans et grossiers. Auteurs morts et vivans, tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins, les épithètes de *fou*, de *sot*, d'*orgueilleux*, de *bête*, d'*opiniâtre*, de *plagiaire*, de *misérable esprit*, de *rustique*, de *méchant*, de *pédant*, de *grosse bête*, d'*étourdi*, de *conteur de sornettes*, de *pauvre homme*, de *fat*, de *fripon*, de *voleur*, de *pendard*. [Voy XI. CONSTANTIN.] Il appelle tous les luthériens, *barbares*, et tous les jésuites, *ânes*.... *Origène* n'est qu'un *rêveur*, selon lui; *S. Justin*, un *imbécille*; *S. Jérôme*, un *ignorant*; *Rufin*, un *vilain maraud*; *S. Chrysostome*, un *orgueilleux vilain*; *S. Basile*, un *superbe*, et *S. Thomas*, un *pédant*. Une si grande déraison faisoit dire « qu'assurément le *Diable* étoit auteur de son érudition. » Son ton d'autorité et ses injures le rendoient redoutable; aussi *Casaubon* avouoit-il qu'il trembloit lui-même, lorsqu'il songeoit que ce qu'il venoit d'écrire seroit vu par *Scaliger*. Celui-ci, pour se venger du jésuite *Clavius*, qu'on lui avoit préféré pour la réformation du calendrier, publia et chercha à prouver que tout grand mathématicien ne pouvoit avoir qu'un esprit borné, et n'avoit nul droit au génie. *Scaliger* méritoit de rencontrer quelqu'un encore plus emporté que lui. Le champion qu'on désiroit se présenta. *Joseph Scaliger* ayant donné, en 1594, une Lettre sur l'ancienneté et sur la splendeur de la race *Scaligérienne*, *Scioppius*, indigné du ton de hauteur qu'il prenoit, chercha à l'humilier, en publiant les bassesses et les infamies de sa famille. [*Voyez* la suite de cette querelle dans l'article de ce dernier...] *Scaliger* se mêla de poésie, comme son père; mais il n'y réussit pas mieux que lui. Le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir imaginé le premier un fil dans le labyrinthe de la chronologie, et d'avoir trouvé des principes sûrs pour ranger l'histoire dans un ordre exact et méthodique. Ses ouvrages sont: I. Des *Notes* sur les tragédies de *Sénèque*, sur *Varron*, sur *Ausone*, sur *Pompeius Festus*, etc. etc. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires, et en voulant donner du génie à ses auteurs, il laissa échapper leur véritable esprit. II. Des *Poésies*, 1607, in-12. III. Un Traité *de emendatione Temporum*, très-savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Genève, 1609, in-fol. IV. La *Chronique* d'*Eusèbe*, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol. V. *Canones Isagogici*. VI. *De tribus Sectis Judæorum*, à Delft, 1703, 2 vol. in-4.°, édition augmentée par *Trigland*. VII. Divers autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avoit beaucoup plus d'étude, de critique et d'érudition, que *Jules-César Scaliger* son père; mais moins d'esprit. Les Recueils intitulés *Scaligeriana* (imprimés avec

d'autres *Ana*, 1740, en 2 vol. in-12) ont été recueillis des conversations de *Joseph Scaliger*. Ce n'est point lui qui en est l'auteur.

III. SCALIGER, (Camille) poëte burlesque Italien du XVIe siècle, assez peu connu, est auteur : I. De *il Furto amoroso, comedia onesta*, Venise, 1613, in-12. II. De *Bertoldo con Bertoldino, Poëma*, Bologne, 1636, in-4.°, avec figures.

IV. SCALIGER DE LIKA, (Paul) comte des Huns, marquis de Vérone, croate de nation, descendoit, si on l'en croit, des princes de l'Escale. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque temps aumônier de l'empereur Ferdinand ; il alla ensuite faire profession du calvinisme en Prusse, obtint par des voies iniques un canonicat dans l'église de Munster, s'y montra catholique, et réfuta lui-même ce qu'il avoit écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes graces d'*Albert* duc de Prusse, et emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau ; mais Albert, duc de Mecklembourg, beau-frère du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, et *Scaliger* ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de manière qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui : I. Plusieurs Opuscules contre la religion romaine, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-4.° II. *Judicium de præcipuis sectis nostræ Ætatis*, Cologne. III. *Miscellaneorum tomi duo, sive Catholici Epistemonis, contra depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4.° C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avoit fait étant protestant, intitulé : *Encyclopediæ, seu orbis disciplinarum tam sacrarum quàm profanarum, Epistemon.* IV. *Satyræ philosoph. et Genealogiæ præcipuorum regum et principum Europæ*, Konigsberg, 1563, in-8.° Voyez le *Theatrum vitæ humanæ* de Boissard.

SCAMOZZI, (Vincent) né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fut un des plus excellens architectes et des plus employés de son temps. Il voyagea beaucoup, non-seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, en Hongrie, pour perfectionner ses talens et ses connoissances. Il travailla à Vicence, sa patrie, à Padoue, à Gênes, à Florence, et fit quantité de dessins pour différens pays, qui lui furent demandés par des princes ou grands seigneurs. Ses principaux ouvrages se voient à Venise où il s'étoit fixé, et dans les environs de cette ville où il bâtit plusieurs maisons de campagne. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante citadelle de Palma dans le Frioul vénitien. Tant d'occupations ne lui permirent pas de mettre la dernière main à un grand ouvrage qu'il avoit entrepris, sous le titre d'*Idea della Architettura universale*, qui devoit contenir X livres, mais dont il n'en a publié que VI, à Venise, en 1615, en 2 volumes in-fol. Le VIe qui traite des différens ordres d'architecture, et qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par *d'Aviler*. *Scamozzi* avoit une basse jalousie contre *le Palladio* son compatriote, et en parloit toujours avec dédain. Ce n'est pas en blâmant et en dénigrant les grands hommes qu'on parvient à

les surpasser; mais en leur rendant justice, et en faisant mieux.

SCANDERBERG ou plutôt SCANDERBEG, c'est-à-dire, *Alexandre Seigneur*, est le surnom de *George* CASTRIOT, roi d'Albanie. Il naquit en 1404, et fut donné en otage par son père au sultan *Amurat II*, avec ses trois frères, *Repose*, *Stanise* et *Constantin*. Ces trois princes périrent d'un poison lent que le sultan leur fit donner. *George* dut la vie à sa jeunesse, à son esprit et à sa bonne mine. *Amurat* le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna ensuite le commandement de quelques troupes, avec le titre de Sangiac. *Scanderberg* devint en peu de temps le premier des héros Turcs. Son père étant mort en 1432, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres et de secouer le joug musulman. L'empereur ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que *Scanderberg* y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrétement avec *Huniade-Corvin*, un des plus redoutables ennemis de l'empire Ottoman. Il assura ce général qu'à la première bataille il chargeroit les Turcs, et se tourneroit du côté des Albanois. Il exécuta fidellement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, et il en demeura 30000 sur le champ de bataille. *Scanderberg*, profitant du désordre où étoient les ennemis, se saisit du secrétaire d'*Amurat*, le met aux fers, et le force d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale d'Albanie, de remettre la ville et la citadelle à celui qui portoit cet ordre expédié au nom de l'empereur. *Scanderberg* fait massacrer le secrétaire, et tous ceux qui avoient été présens à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'*Amurat* n'en pût avoir aucune connoissance. Il se transporte aussitôt à Croie, et après s'être emparé de la place, il se fait reconnoitre à ses peuples qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses pères en 1443, et s'y soutint par ses armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain *Amurat* arma contre lui, et mit deux fois le siége devant Croie; il fut obligé de le lever. *Scanderberg* sut tirer tant d'avantage de l'assiette d'un terrain âpre et montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. *Mahomet II*, fils et successeur d'*Amurat*, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, las de la guerre *Mahomet* rechercha la paix et l'obtint en 1461. Le héros Albanois vint aussitôt en Italie, à la prière du pape *Pie II*, pour secourir *Ferdinand* d'Aragon, assiégé dans Bari. Il fit lever le siége, et contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur le comte *d'Anjou*. L'empereur Turc ne tarda pas à recommencer la guerre; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, et deux fois aussi le siége fut levé. Enfin *Scanderberg*, couvert de gloire, mourut à Lisse, ville des états de Venise, le 17 janvier 1467, à 63 ans. Les Musulmans le regardoient comme un perfide; mais il ne trompa que ses ennemis. S'il fut cruel dans quelques occasions, il fut contraint de l'être,

Sa mort fut une véritable perte pour la chrétienté, dont il avoit été le rempart. *Mahomet*, en l'apprenant, dit en sautant de joie : *Qui m'empêchera maintenant de détruire les chrétiens? Ils ont perdu leur épée et leur bouclier.* Les Albanois trop foibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque, et cette même ville de Croie qui avoit soutenu tant de siéges, se rendit presque sans résistance. *Scanderberg* peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque s'étant trouvé à 22 batailles, et ayant tué (dit-on) près de 2000 turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Il étoit de mœurs pures, et il exhortoit souvent ses soldats à la chasteté, disant avec raison qu'*il n'y avoit rien de si nuisible à leur profession que les plaisirs de l'amour.* Sa force étoit si extraordinaire, que *Mahomet* étonné des coups prodigieux qu'il portoit, lui fit demander son cimeterre, s'imaginant qu'il avoit quelque chose de surnaturel. Mais il le renvoya bientôt, comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors *Scanderberg* lui fit dire, qu'*en lui envoyant le cimeterre, il avoit gardé le bras qui savoit s'en servir.* Le Père *du Poncet*, jésuite, publia en 1709, in-12, la *Vie* de ce grand homme; elle est curieuse et intéressante.

SCANTILLA, (*Manlia*) femme de *Didier-Julien*. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats romains qui avoient mis l'empire à l'encan, après la mort de *Pertinax* massacré le 28 mars 193. *Julien* fut en effet proclamé empereur; mais *Scantilla* paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les 66 jours du règne orageux de son époux, dans des alarmes continuelles; et elle le vit au bout de ce temps exécuter par la main du bourreau, tel qu'un vil scélérat. *Septime Sévere* la dépouilla du nom d'Auguste que le sénat lui avoit donné. Toute la grace qu'elle obtint, fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle rentra dans une vie privée : vie plus heureuse que celle du trône, si le souvenir de ses grandeurs et celui de ses infortunes, n'avoient point troublé sa tranquillité.

SCAPULA, (Jean) après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de *Henri Etienne*. Pendant que cet habile homme imprimoit son excellent *Trésor de la Langue Grecque*, son correcteur en faisoit en secret un abrégé. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être le plus à la portée des étudians, et en composa un *Dictionnaire Grec*, qu'il publia en 1580. Ce *Lexicon*, réimprimé à Leyde par les *Elzévirs*, 1652, in-fol., empêcha la vente du grand *Trésor*, et causa la ruine de la fortune de *Henri Etienne*. *Scapula* jouit tranquillement des fruits de son infidélité envers son maitre.

SCAPULAIRE, (Le) *Voyez* I. STOCK.

SCARAMOUCHE, *Voyez* FIOURELLI.

SCARELLA, (Jean-Baptiste) théatin, né à Brescia, mort en février 1779, âgé d'environ 70 ans, fut, en Italie, l'un des propagateurs des principes de *Locke*, de *Newton* et de *Wolff*. Il les a consignés dans sa *Physica generalis*,

Brescia, 1754 à 1757, 3 volumes in-4.° ; et dans ses Commentaires *de Rebus ad Scientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4.° On a encore de lui : I. Un Traité *de Magnete*, 1759, in-4.° II. *Hydrodynamica*, 1769, in-4.° III. Des *Élémens* de *Logique*, d'*Ontologie* et de *Théologie naturelle*, 4 vol. in-4.° Sa modération et sa modestie donnoient du prix à ses lumières ; et il ne répondit qu'avec honnêteté à des adversaires aussi impolis que fanatiques.

SCARGA, (Pierre) jésuite Polonois, né en 1536, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du collége de Wilna, et prédicateur aulique de *Sigismond III*. On a de lui un *Abrégé* peu connu des *Annales* de *Baronius*, et un grand nombre d'ouvrages théologiques, imprimés en 4 vol. in-fol.

SCARLATTI, (Dominique) célèbre musicien Italien, étoit le plus habile joueur de harpe de son temps. Il eut un rival dans *Handel* ; mais cette rivalité ne produisit entr'eux que de l'estime et de l'amitié, et nulle ombre de jalousie. *Handel* ne parloit de *Scarlatti* qu'avec éloge ; et *Scarlatti*, quand on le louoit sur sa belle exécution, citoit *Handel* en faisant le signe de la croix : expression indécente, mais vive, de l'admiration que ce nom lui inspiroit. Ce célèbre artiste mourut en 17....

SCARRON, (Paul) fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, originaire de Lyon, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son père, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique : il obéit, et vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie ; mais des maladies longues et douloureuses l'avertirent de l'affoiblissement de sa complexion. Enfin une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces *jambes qui avoient bien dansé*, ces *mains qui avoient su peindre et jouer du luth*. Il étoit allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il étoit chanoine. Un jour s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs, et le rendit un raccourci de la misère humaine. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris, et attira chez lui, par ses plaisanteries, les personnes les plus aimables et les plus ingénieuses de la cour et de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa marâtre. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissoit de tout son bien, et il la perdit. Mme *de Hautefort*, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine. Le poëte lui demanda la permission d'être *son malade* en titre d'office. Cette princesse sourit, et *Scarron* prit ce souris pour un brevet ; depuis il prit le titre de *Scarron*, *par la grace de Dieu, malade indigne de la reine*. Il tâcha de se rendre utile cette qualité. Il loua *Mazarin*, qui lui donna une pension de 500 écus ; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son

son *Typhon*, et le poëte ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha alors au prince *de Condé*, dont il célébra les victoires, et au Coadjuteur de Paris, auquel il dédia la première partie du *Roman Comique*. Son mariage avec Mademoiselle *d'Aubigné*, en 1652, vint augmenter ses plaisirs, sans augmenter sa fortune. Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage, *Scarron* dit qu'il reconnoissoit à l'accordée, *deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, et beaucoup d'esprit*. Le notaire demanda quel douaire il assuroit? *L'immortalité*, répondit *Scarron*. *Le nom des femmes des Rois meurt avec elles; celui de la femme de* Scarron *vivra éternellement*. Cette épouse, par sa modestie, réforma les saillies indécentes de son mari, et la bonne compagnie n'en fut que plus ardente à se rassembler chez lui. *Scarron* changea de ton. Il mit plus de décence dans ses mœurs et dans sa conversation; et peu à peu sa société s'habitua à une bienséance, qui sans bannir la gaieté excessive du maître de la maison, en adoucissoit les traits. Cependant *Scarron* vivoit avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères, et à son marquisat de *Quinet*: (c'étoit ainsi qu'il appeloit le revenu de ses livres, du nom du libraire qui les imprimoit.) Il demandoit des gratifications à ses supérieurs, avec l'effronterie d'un poëte burlesque et la bassesse d'un cul-de-jatte. Il parle ainsi au Roi dans sa Dédicace de Don *Japhet* d'Arménie: « Je tâcherai de persuader à Votre Majesté, qu'elle ne se feroit pas grand tort, si elle me faisoit un peu de bien; je serois plus gai que je ne suis. Si j'étois plus gai que je ne suis, je ferois des Comédies enjouées. Si je faisois des Comédies enjouées, Votre Majesté en seroit divertie, son argent ne seroit pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il me semble que j'en serois persuadé; si j'étois aussi bien un grand Roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux. » Ses *Comédies* furent pour lui une ressource. Ce n'est pas qu'il fût homme à étudier ni les règles, ni les modèles du poëme dramatique; il n'en avoit ni la patience, ni le loisir: *Aristote*, *Horace*, *Plaute* et *Térence* lui auroient fait peur, et peut-être ne savoit-il pas qu'il y eût jamais eu un *Aristophane*. Il voyoit devant lui un chemin frayé; la mode de ce temps étoit de piller les poëtes Espagnols. *Scarron* savoit cette langue; il lui étoit plus facile de moissonner dans un champ où il trouvoit déjà tout préparé, que de se rompre la tête à inventer un sujet, et ensuite à secouer un joug, dont son esprit, ennemi de toute contrainte, ne pouvoit s'accommoder. Ainsi une pièce de théâtre lui coûtoit peu; toutes les siennes sont des pièces espagnoles. Chez lui le travail consistoit, non à faire parler plaisamment les personnes comiques, mais à donner des expressions sérieuses à ceux qui devoient parler sérieusement. Le sérieux étoit une langue étrangère pour lui. Le grand succès de son *Jodelet maître*, étoit pour lui une merveilleuse amorce. Les comédiens qui s'en étoient bien trouvés, lui demandèrent avec empressement de nouveaux ouvrages. Ils lui coûtoient peu, il en tiroit de bonnes sommes, il se

divertissoit à les faire ; falloit-il d'autres raisons pour le faire pencher vers ce travail? Dans l'abondance, *Scarron* dédioit ses livres à la levrette de sa sœur ; et dans le besoin à quelque *Monseigneur* qu'il louoit autant, et qu'il n'estimoit pas davantage. Une charge d'Historiographe vint à vaquer ; il la demanda, et ne l'obtint point. Enfin *Foucquet* lui donna une pension de 1600 liv. *Scarron* avoit vendu tous ses biens l'un après l'autre. *Nublé* avocat, ayant acquis de lui une terre près d'Amboise, pour 18000 livres, et ayant vérifié qu'elle en valoit au moins 24000, lui porta 6 mille livres de plus, et le força de les accepter. La reine *Christine* ayant passé à Paris, voulut voir SCARRON. *Je vous permets*, lui dit-elle, *d'être amoureux de moi : la Reine de France vous a fait son Malade, et moi je vous crée mon* Roland... *Scarron* ne jouit pas long-temps de ce titre : il fut surpris d'un hoquet si violent, qu'on craignoit à tout moment qu'il n'expiràt. Cet accident diminua : *Si j'en reviens*, dit-il, *je ferai une belle satire contre le hoquet.* Ses parens, ses domestiques fondoient en larmes au chevet de son lit : *Mes enfans*, leur dit-il, *je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire.* Et un moment avant que d'expirer, il dit : *Je n'aurois jamais cru qu'il fût si aisé de se moquer de la mort.* Il rendit le dernier soupir le 14 octobre 1660, à 51 ans. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe :

Celui qui cy maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie.
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit ;
Garde bien que tu ne l'éveilles;
Car, voici la première nuit
Que le pauvre Scarron *sommeille.*

Ses ouvrages ont été recueillis par *Bruzen de la Martinière*, en 10 vol. in-12, 1737, et réimprimés à Paris, en 7 vol. in-8.°, 1786. On y trouve : I. L'*Enéide travestie*, en 8 livres. Elle a été continuée par *Moreau de Brasey*. « Votre père, dit *Boileau* à *Racine* le fils, avoit la foiblesse de lire quelquefois le *Virgile* travesti de *Scarron*, et d'en rire, mais il se cachoit bien de moi. » II. *Typhon* ou *la Gigantomachie*. III. Plusieurs Comédies, telles que : *Jodelet* ou *le Maître Valet ; Jodelet souffleté ;* Dom *Japhet d'Arménie ;* l'*Héritier ridicule ;* le *Gardien de soi-même ;* le *Marquis ridicule*, l'*Ecolier de Salamanque ;* la *fausse Apparence ;* le *Prince Corsaire*, tragi-comédie, et d'autres petites Pièces de vers. IV. Son *Roman Comique*, ouvrage en prose, et le seul de ses ouvrages qui mérite quelque attention. Il est écrit avec beaucoup de pureté et de gaieté, et il n'a pas peu contribué à la perfection de la langue françoise. *Scarron* aimoit à lire ses ouvrages à ses amis, à mesure qu'il les composoit : il appeloit cela, *essayer ses livres. Ségrais* et un autre de ses amis étant venus un jour le voir : *Prenez un siége*, leur dit Scarron, *et mettez-vous là, que j'essaye mon Roman Comique.* En même temps il prit plusieurs cahiers de son ouvrage, et leur lut quelque chose. Lorsqu'il vit que la compagnie rioit : *Bon*, dit-il, *voilà qui va bien ! Mon livre sera bien reçu, puisqu'il fait rire des personnes bien délicates ;* et il ne se trompa point. Son Roman eut un

succès prodigieux. C'étoit le seul des ouvrages de ce poëte bouffon, dont *Boileau* pût soutenir la lecture. V. Des *Nouvelles Espagnoles*, traduites en françois. VI. Un volume de *Lettres*. VII. Des *Poésies diverses*, des *Chansons*, des *Epitres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Epigrammes*. Tout respire dans ce recueil l'enjouement, et une gaieté pleine de vivacité et de feu. *Scarron* trouve à rire dans les sujets les plus sérieux ; mais ses saillies sont plutôt d'un Bouffon, d'un Trivelin, que d'un homme délicat et ingénieux. Il tombe presque toujours dans le bas et dans l'indécent. Si l'on excepte quelques-unes de ses *Comédies*, plus burlesques cependant que comiques, quelques morceaux de son *Enéide travestie*, et son *Roman Comique*, tout le reste n'est digne d'être lu que par des laquais ou des baladins de village. On a dit qu'il a été le premier homme de son siècle pour le burlesque ; mais quelle gloire peut-on retirer du premier rang dans un genre aussi détestable que celui-là ?... Voici le portrait que *Scarron* a fait de lui-même. « Lecteur qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies guère, à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une personne faite comme moi, sache que je ne me soucierois pas aussi que tu me visses, si je n'avois appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent à mes dépens, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte ; les autres que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne ; les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me rendent visite. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus long-temps. J'ai trente ans passés ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite ; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied : ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné ; des cheveux assez pour ne pas porter perruque : j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros ; je les ai bleus : j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise ; mes dents autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise : j'en ai perdu une et demie du côté droit, et deux un peu égrenées du côté gauche. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre ; et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un *Z*. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin, je suis un abrégé de la misère humaine : voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je vais apprendre quelque chose de mon humeur. J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot* ; et peu après *monsieur*. Je ne hais personne : Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien

aise quand j'ai de l'argent : je serois encore plus aise si j'avois de la santé. Je me réjouis en compagnie, et suis content quand je suis seul : quant à mes maux, on ne peut les supporter plus patiemment. » *Voyez* BOILEAU, n° III.

SCARSELLI, (N. **) poëte Italien, né dans l'état de l'Église au XVIIIe siècle, a mis en vers le *Télémaque* de *Fénélon*. Il n'a ni l'imagination, ni les graces, ni l'onction de l'Archevêque de Cambrai, mais il en a l'harmonie et la facilité.

SCARUFFI, (Gaspard) écrivain Italien du XVIe siècle, est peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très-rare sur les monnoies, intitulé : L'*Alitinonfo, per far ragione e concordanza d'Oro e d'Argento*, etc. à Reggio, 1582, in-fol. 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre : *Breve, Instruzione sopra il Discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

I. SCAURUS, (*M. Æmilius*) consul Romain, fut si pauvre, quoique d'une ancienne noblesse, que son père qui étoit Patricien faisoit le métier de charbonnier. Il hésita long-temps s'il se mettroit sur les rangs pour parvenir aux charges de la république, ou s'il feroit la banque. Mais son goût pour l'éloquence l'ayant emporté, il y acquit beaucoup de gloire. Elevé à l'édilité, il s'occupa plus à rendre la justice, qu'aux autres fonctions de cette charge. Il fut fait Préteur peu après, et enfin Consul en 115 et 107 avant J. C. Pendant son consulat, il porta des lois somptuaires, et régla les suffrages des affranchis dans les assemblées. Sa réputation de sagesse et d'intégrité le fit nommer chef de l'ambassade que les Romains envoyèrent à *Jugurtha* qui faisoit la guerre à *Adherbal*, roi de Numidie ; mais il ternit sa gloire en se laissant corrompre comme les autres par l'argent de ce prince. Cependant *Cicéron* fait son éloge dans le plaidoyer pour *Fonteius* ; *Salluste* au contraire le blâme de son avarice. Etant censeur, il fit bâtir le pont *Milvien*, et paver le chemin qui fut appelé de son nom la *Voie Emilienne*. Il composa aussi l'*Histoire de sa Vie* et quelques autres ouvrages qui sont perdus.

II. SCAURUS, (*M. Æmilius*) fils du précédent, et beau-fils de *Sylla* par *Metella* sa mère, fit construire étant édile, le Théâtre le plus vaste et le plus magnifique qui ait jamais rassemblé des spectateurs. Il étoit capable de contenir 80000 personnes. Il y avoit 360 colonnes de marbre. Le premier étage étoit tout de marbre ; celui du milieu étoit de verre, et le plus bas n'étoit que de colonnes qui soutenoient un plancher et un lambris dorés. Les colonnes d'en bas avoient toutes 38 pieds de haut, et dans les intervalles il y avoit 3000 statues de bronze. Tout l'appareil de ce Théâtre, et tout ce qui servoit aux acteurs, étoit de toile d'or, avec un grand nombre de riches tableaux. *Pline* dit de l'édilité de *Scaurus*, qu'elle fut la ruine des mœurs, et qu'elle en acheva le renversement. Il pense même qu'elle fit plus de tort à Rome, que la sanglante proscription de *Sylla*, beau-père de *Scaurus*. Cet édile épousa la fameuse *Murcie*, répudiée par le grand *Pompée*. *Voy*. PAUSIAS. — Il y a eu

fils troisième *Scaurus*, célèbre par un trait d'histoire. La cavalerie romaine repoussée par les Cimbres près le fleuve Adèse, ayant abandonné le proconsul *Quintus-Catulus*, et pris la fuite en tremblant vers Rome, *Scaurus* envoya des gens dire à son fils qui avoit part à ce désordre : qu'*il auroit vu avec plus de satisfaction son corps étendu sur le champ de bataille, que de le voir revenir complice d'une fuite aussi honteuse; qu'ainsi ce fils indigne devoit éviter la présence d'un père irrité, s'il avoit encore quelque reste de honte.* Le jeune homme ayant appris cette nouvelle, tourna contre lui-même une épée dont il ne s'étoit point servi contre son ennemi, et se donna la mort.

SCEAVER, (Béda) né en Autriche, devint prévot de l'Eglise de St-Pierre de Saltzbourg, et se dévoua par état à l'histoire ecclésiastique. Les écrits les plus importans qu'il ait publiés, sont des *Questions* critiques et morales sur l'Histoire des quatre Evangélistes par *Krœlle*, et la *Chronique* du Monastère de Saltzbourg, imprimée en 1772, en un volume in-fol. *Sceaver* est mort dans cette ville en 1787.

SCÉLÈRE, *Voyez* BARDAS.

SCEPTIQUES, *Voy.* PYRRHON.

SCEVOLA, *Voyez* MUTIUS.

SCEVOLE, *Voyez* SAINTE-MARTHE.

SCHAAF, (Charles) né en 1646, à Nuys ville de l'électorat de Cologne, étoit fils d'un major dans les troupes du *Landgrave* de Hesse-Cassel. Il perdit son père dès l'âge de 8 ans. Sa mère l'accompagna à Duisbourg, où il enseigna les langues Orientales. Trois ans après il fut appelé à Leyde pour y exercer le même emploi. Il s'en acquitta avec tant de succès, que les curateurs de l'université augmentèrent souvent ses appointemens. Ce savant, non moins distingué par la douceur et la pureté de ses mœurs, que par son érudition et son amour pour le travail, mourut en 1729, à 83 ans, d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Grammatica Chaldaïca et Syriaca*, 1686, in-8.° II. *Novum Testamentum Syriacum*, à Leyde, 1708, in-4.°, avec une traduction latine. III. *Lexicon Syriacum concordantiale*, à Leyde, 1708, in-4.° Il a été réimprimé par *Vander-mey*, en planches solides ou *stéréotypes.* IV. *Epitome Grammatices Hebrææ*, 1716, in-8.°

SCHABOL, (Jean ROGER) diacre du diocèse de Paris, licencié en Sorbonne, étoit fils d'un sculpteur, qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avoit donné une espèce de passion pour le jardinage; il s'en occupa toute sa vie qui fut longue. Il fit part au public de ses observations, dans trois ouvrages pleins de choses excellentes, mais mal digérées : I. La *Théorie du Jardinage*, Paris, 1774, in-12. II. La *Pratique* du même, 1774, 2 vol. in-12. III. Le *Dictionnaire du Jardinage*, 1767, in-8.° La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans. Cet écrivain avoit beaucoup de littérature; il écrivoit sans élégance, mais avec chaleur. Sa conversation étoit amusante, et s'il étoit prévenu en faveur de son mérite, il ne déprimoit jamais celui des autres.

SCHACCI, SCHACCHI ou SCACCHI, (Fortunat) religieux Augustin, né à Traou en Dalmatie vers 1560, fut le fruit du mariage illégitime d'un gentilhomme d'Ancone et d'une servante. Il enseigna la théologie, l'hébreu et l'Ecriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape *Urbain VIII*, qui, prévenu contre lui par ses ennemis, lui ôta cette charge. Le Père *Schacci* en conçut tant de chagrin, qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque, et se retira à Fano, où il mourut en 1633. On a de lui un livre intitulé : *Myrothecium*, Rome, 1625, 1627 et 1637, en 3 vol. in-4.° ; et Amsterdam, 1701, 1 vol. in-fol. : ouvrage très-savant, mais prolixe, et plein de digressions étrangères à son sujet. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte ; comme de celles des Rois, des Prêtres, des Prophètes et des choses saintes, et même de l'huile des lampes et de l'huile des parfums. On a encore de lui : I. Une *Traduction* latine de la *Bible*, faite sur l'hébreu, le grec des Septante, et la paraphrase chaldaïque, à Venise, 1609, 2 vol. in-fol. II. *De cultu Sanctorum*, Romæ, 1639, in-4.° III. Des *Sermons italiens*, Rome, 1636 ; in-4.° La vie de *Schacci* fut fort agitée ; il étoit naturellement bilieux et inquiet. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre divers abus qui régnoient dans son ordre, et le peu de ménagement avec lequel il reprenoit la conduite de ses supérieurs, lui attirèrent des chagrins cuisans. Il avoit d'autant plus mauvaise grace de censurer les autres, que ses mœurs n'étoient point irréprochables, et qu'il avoit un penchant décidé pour le sexe. C'est ce que dit *Niceron* (*Mémoires des hommes illustres*, tome XXIe.)

I. SCHAH-ABBAS, surnommé *le Grand*, et VIIe roi de Perse de la race des *Sophis*, monta sur le trône en 1586. Les Portugais s'étoient rendus maîtres, depuis 1507, de l'isle et de la ville d'Ormus ; il la reprit en 1622. Il conquit le Candahar. Il se rendit maître de plusieurs places importantes sur la mer Noire, et d'une partie de l'Arabie. Il chassa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, et de tous les pays qu'ils avoient enlevés aux Persans au-delà de l'Euphrate. Il se préparoit à de plus grands exploits, lorsqu'il mourut à la fin de 1628, après un règne de 44 ans. (*Voy.* GRÉGOIRE XV.) Ce conquérant fut le restaurateur de l'état par ses armes, et le soutien de la patrie par ses lois. Il commença à détruire une milice aussi insolente que celle des Janissaires, et cette suppression fut la source d'un despotisme absolu dont *Schah-Abbas* abusa quelquefois. Mais il sut allier à ce gouvernement oppresseur quelques vues d'utilité publique. Une colonie d'Arméniens transférée à Ispahan, porta au centre de l'empire l'esprit de commerce, l'abondance, et des arts inconnus aux Persans. Le Sophi s'associoit lui-même à leurs entreprises, et les récompensoit si elles étoient heureuses. Pour favoriser l'agriculture et les arts, il transporta des peuples d'un pays dans un autre : il construisit des édifices publics ; il rebâtit des villes ; il fit des fondations utiles. Ispahan devint sous lui la capitale de la Perse : l'ordre fut rétabli par-tout. Mais,

en travaillant pour le bien public, *Schah-Abbas* s'abandonna souvent à la cruauté de son caractère.

II. SCHAH-ABBAS, arrière-petit-fils du précédent, fut le IXe roi de Perse de la race des *Sophis*. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, et reprit à 18 la ville de Candahar, que son père avoit cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassoit de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire; mais la maladie vénérienne l'enleva au monde, au milieu de ses projets, en 1666, à 37 ans. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes; il protégeoit ouvertement le Christianisme, et ne permettoit pas qu'on inquiétât personne pour sa religion. *L'intérieur des hommes relève*, disoit-il, *de Dieu seul et mon devoir doit se borner à veiller au gouvernement extérieur de l'Etat.... Voy.* SHIRLEY, n° I.

SCHAH-ISMAEL, *Voyez* ISMAEL, n° III.

SCHAH-SOPHI, *Voy.* KARIB.

SCHALL DE BELL, (Jean-Adam) né à Cologne en 1591, se fit jésuite à Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Appelé à la cour de Pékin pour travailler à corriger le calendrier chinois, il mérita les bonnes graces de l'empereur, et fut fait chef des mathématiciens et mandarins, emploi qu'il exerça pendant 23 ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de *Maître des secrets du ciel*, et l'honora d'une telle confiance que, contre les premières régles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, et lui rendit chaque année quatre visites. Le P. *Schall* profita du crédit qu'il avoit auprès de ce prince pour le bien de la religion catholique. Il en obtint un édit, par lequel il étoit permis aux missionnaires de bâtir des églises, et de prêcher l'Evangile dans ce vaste empire; et dans l'espace de 14 ans, les missionnaires firent plus de cent mille prosélytes: mais après la mort de ce prince, il fut persécuté et condamné à une dure prison, où il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans les pénibles fonctions de missionnaire. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques, faits en société avec le père *Jacques Rho*. Le père *Prosper Intorcetta* en apporta quatorze volumes in-4°, qu'il présenta, en 1671, au pape *Clément X*, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre ces ouvrages, le P. *Schall* a publié en langue chinoise les traités de *Lessius*, *de Providentiâ Dei*, et *de Octo Beatitudinibus*. C'est principalement sur ses lettres qu'on a rédigé l'*Histoire de la Mission de la Chine*, publiée en latin, à Vienne, 1665, in-8.°

SCHALOM, (Abraham) savant rabbin Espagnol, mort en 1593, a publié en hébreu un Traité intitulé: *Séjour de la Paix*.

SCHANNAT, (Jean-Fréderic) d'une famille de Franconie, naquit le 23 juillet 1683, à Luxembourg, d'un père de médiocre fortune. Il étudia la jurisprudence à Louvain, et fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du comte* de Mansfeld,

imprimée à Luxembourg en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il embrassa l'état ecclésiastique. *Constantin*, prince et abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'*Histoire de Fulde*, *Schannat* pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages dont il tira les matériaux des archives de ce monastère. I. *Vindemiæ litterariæ, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipue spectantium, collectio prima*, Fulde et Leipzig, 1723, in-fol. II. *Corpus Traditionum Fuldensium*, 1724. III. *Recueil d'anciens documens, pour servir à l'Histoire du Droit Public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol. IV. *Diœcesis Fuldensis cum annexa hierarchia*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par *Eckard* (ou *Eccard*) dans ses *Animadversiones historicæ et criticæ*, Wirtzbourg, 1727. *Schannat* opposa à cette critique, *Vindiciæ quorumdam Archivi Fuldensis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des Landgraves de Hesse, *Schannat* lui répondit dans l'*Historia Fuldensis, in tres partes divisa, cum codice probationum annexo*, 1729, in-fol. Après la mort de *Constantin*, abbé de Fulde, *François-Georges* électeur de Trèves et évêque de Worms, de la maison des comtes de *Schoënborn*, invita *Schannat* à écrire l'*Histoire de Worms*, qui parut l'an 1732, en deux tomes. Il mourut le 6 mars 1739, à Heidelberg, âgé de 56 ans. *Voyez* HARTZEIM.

SCHARDIUS, (Simon) né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mourut en mai 1573. On doit à cet auteur un Recueil des *Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne*, 1574, en 4 tomes in-fol., et d'autres ouvrages en latin, médiocrement bons.

SCHATEN, (Nicolas) jésuite Allemand, écrivit sur l'histoire de son pays, et mourut à la fin du XVIIe siècle. On lui doit : I. *Historia Westphaliæ*, 1690, in-fol. II. *Annales Paderbornenses*, 1693, in-fol. Ces ouvrages offrent de l'exactitude et de grandes recherches. Dans une Dissertation sur *Charlemagne*, il réfuta *Nifanius*, qui a prétendu que cet empereur avoit établi dans l'église des usages que *Luther* n'y a fait que renouveler.

SCHAWENBURG, (Adolphe, comte de) coadjuteur, et ensuite archevêque de Cologne, assista avec distinction au concile de Trente ; et après avoir répandu des bienfaits dans son diocèse et affermi la foi catholique, il mourut le 20 septembre 1556. On a imprimé, deux ans auparavant, les *Actes* de huit synodes qu'il présida, et où furent combattues les nouvelles opinions des Luthériens.

SCHEDIUS, (Paul-Melisse) né à Meristadt en Franconie, l'an 1539, mort à Heidelberg en 1602, poëte latin et allemand, mérita, n'étant encore âgé que de 25 ans, la couronne de laurier que les empereurs avoient coutume de donner à ceux qui se distinguoient dans la poésie. Il fut aussi comblé d'honneurs dans les cours étrangères. En Angleterre, la reine *Elizabeth* lui témoigna beaucoup d'estime et de bienveillance ; et en Italie il fut fait comte Palatin et citoyen Romain. Nous avons de ce poëte VIII livres de *Considéra-*

tions ou de *Pensées*, 1586 et 1625, in-8.° ; deux d'*Exhortations* ; deux d'*Imitations*. Des *Epigrammes*, des *Odes*, etc. 1592, in-8.° Il a aussi traduit les *Pseaumes* en vers allemands. On a trop vanté ce poëte, versificateur médiocre, en le comparant à *Horace*.

SCHEELE. (Charles-Guillaume) de l'académie des Sciences de Suède, de la société royale de Médecine de Paris, né à Stralsund en 1742, a été un des premiers chimistes de ce siècle. Il commença par être garçon apothicaire. Son maître étant mort, ne laissant que des dettes, il aida sa veuve, et parvint, à force de travail et de patience, à tout acquitter. Cette femme reconnoissante le choisit pour son second époux ; mais le jour même du mariage, 17 mai 1786, il fut attaqué d'une fièvre aiguë qui le conduisit au tombeau. Ce chimiste avoit vécu dans la pauvreté et la simplicité, long-temps obscur, et livré aux travaux les plus pénibles qui le conduisirent à des découvertes brillantes et précieuses. Son *Traité de l'air et du feu, traduit de l'allemand par M. le baron de Dietrich*, in-12, remarquable par une théorie profonde et lumineuse, l'a fait connoître de toute l'Europe. Cet ouvrage est précédé d'une introduction par *Torbern Bergman*, habile chimiste, mort depuis quelques années, qui l'encouragea dans ses travaux et le seconda de ses lumières.

SCHEELSTRATE, (Emmanuel de) né en 1649, fut d'abord chanoine et chantre d'Anvers sa patrie, ensuite garde de la bibliothèque du Vatican, et chanoine de St-Jean de Latran, puis de St-Pierre à Rome. Il mourut dans cette dernière ville le 5 avril 1692, à 43 ans. Il y jouit de la considération que devoit avoir un homme qui s'étoit toujours proposé d'étendre la juridiction du pape et de relever sa dignité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : I. *Antiquitates Ecclesiæ illustratæ*, 1692 et 1697, 2 vol. in-fol. Les préjugés ultramontains y dominent. II. On fait le même reproche à son ouvrage intitulé : *Ecclesia Africana sub Primate Carthaginensi*, 1679, à Anvers, in-4.° III. *Acta Constantiensis Concilii*, in-4.° IV. *Acta Ecclesiæ Orientalis contra* Calvini *et* Lutheri *Hæreseon*, Rome, 4 vol. in-fol. V. *De disciplina arcani contra disputationem Ernesti Tentzelii*, Rome, 1685, in-4.° *Tentzelius* prétendoit que si l'Eglise ancienne eût créé la transsubstantiation, les Païens n'auroient pas manqué de lui reprocher ce dogme, et de rétorquer contr'eux les argumens qu'ils faisoient contre leurs divinités. *Scheelstrate* lui prouve que l'Eglise gardoit autrefois un secret inviolable à l'égard des mystères, et qu'elle ne les découvroit ni aux Païens, ni même aux Catéchumènes. On voit par ces différens écrits, que l'auteur étoit très-versé dans l'antiquité ecclésiastique ; mais son savoir n'étoit pas toujours éclairé par le flambeau de la critique, du goût et de la philosophie.

I. SCHEFFER ou SCHOEFFER, (Pierre) de Gernzheim en Allemagne, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'Imprimerie, avec *Guttemberg* et *Fausth*.... *Voyez* ces deux articles. *Scheffer* mourut en 1491, à Maïence. Le premier, il imagina de remplacer les caractères en bois et imper-

faits par d'autres en métal et mobiles, jetés dans des moules. Il perfectionna aussi l'encre de l'Imprimerie.

II. SCHEFFER, (Jean) né à Strasbourg en 1621, fut appelé en Suède par la reine *Christine*, qui le fit professeur en éloquence et en politique à Upsal. Il devint ensuite bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut en 1679. Cent ans après, l'académie d'Upsal a proposé son éloge pour sujet de l'un de ses prix, obtenu par *Eric-Michel Fant*, professeur d'histoire à Upsal. On a de lui : I. Un Traité, *de Militiâ navali Veterum*, à Upsal, 1659, in-4.° II. *Upsalia antiqua*, in-8.° III. *Laponia*, in-4.°, traduit en françois par le Père *Lubin*, 1678, in-4.° IV. *Suecia litterata*, dans *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipzig, 1699, in-8.°. V. *De re vehiculari Veterum*, Francfort, 1671, in-4.° VI. Une édition de *Julius Obsequens*; et un grand nombre d'autres ouvrages pleins d'érudition.

SCHEFFMACHER, (Jean-Jacques) jésuite, né en 1668 dans la haute Alsace, montra du zèle et des talens, en remplissant la chaire de controverse établie par *Louis XIV* dans la cathédrale de Strasbourg. Il mourut le 18 août 1733, recteur de l'université de cette ville. On lui doit douze savantes *Lettres* contre les Luthériens, 2 vol. in-4.° Elles eurent quatre éditions, dont la dernière fut faite à Rouen en 1769, 3 vol. in-12.

SCHEGKIUS, (Jacques) né à Schorndorff, dans le duché de Wittemberg, professa pendant 13 ans la philosophie et la médecine à Tubingue. Il devint aveugle, et il fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa, *pour n'être pas obligé de voir tant de choses qui lui paroissoient odieuses ou ridicules*. Cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses occupations jusqu'à sa mort, arrivée en 1587. On a de lui un Dialogue, *de Animæ principatu*; un Traité, *de unâ personâ et duabus naturis in Christo, adversus Anti-Trinitarios*; une *Refutatio errorum Simonii*, Tubinge, 1573, in-fol.: et beaucoup d'autres livres de philosophie, de médecine et de théologie, où l'auteur préconise les antiques délires du Péripatéticisme.

SCHEINER, (Christophe) jésuite, né à Schwaben, dans le pays de Mindelheim, mort d'apoplexie à Niessen, le 18 juillet 1650, à 77 ans, fut mathématicien et confesseur de l'archiduc d'Autriche. On dit qu'il observa le premier les taches du soleil, quoique d'autres attribuent, avec plus de raison, cette découverte à *Galilée*. *Scheiner* publia en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé *Rosa Ursina*, dans lequel il traite de ces taches. Quoique ce livre manque de précision, on y trouve quelques observations utiles. Lorsqu'il communiqua la découverte des taches du soleil à son provincial, on a prétendu que ce bon-homme, qui pensoit comme les Péripatéticiens, que cet astre étoit tout brillant de la plus pure lumière, lui dit avec dérision : *Allez, jeune-homme, j'ai lu trois fois le grand* Aristote, *et je puis bien vous protester qu'il n'y est aucunement question des taches du soleil*. L'autorité du provincial en imposa, dit-on, au

jeune astronome : il osa seulement faire part en secret, à quelqu'un de ses amis, de ce qu'il avoit vu. Cette anecdote est altérée. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que *Scheiner* ayant communiqué son phénomène au Père *Théodore Busée*, son provincial, ce jésuite ne jugea pas à propos de faire de l'éclat pour une chose qui paroissoit extraordinaire, et dont plusieurs doutoient encore. Le jeune mathématicien se vit alors réduit à faire publier sa découverte par *Marc Velser*, sénateur d'Augsbourg, son ami, qui eut soin de cacher le nom de celui à qui il la devoit. On a encore de lui un Traité *de l'Œil*, Londres, 1652, in-4.°

SCHELHAMMER, (Gonthier-Christophe) né à Iène en 1649, mort en 1716, à 75 ans, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Iène et à Kiel, où il fut aussi médecin du duc *de Holstein*. On a de lui : *Introductio in artem Medicam*, à Hall. 1726, in-4°; et un grand nombre d'écrits curieux et savans sur cette science, objet de ses travaux, dont il seroit à souhaiter qu'on donnât un recueil complet, après les avoir élagués. *Voyez* sa *Vie*, par *Scheffelius*, à la tête des *Lettres* qui lui ont été écrites par divers savans, Wismar, 1727, in-8.°

I. SCHENCK, (Martin) général sous *Philippe II* roi d'Espagne, combattit les Hollandois, et vendit souvent sa bravoure à qui voulut la bien payer. Repoussé devant Nimègue dont il avoit vainement tenté de se rendre maitre, il périt dans le Rhin en 1589. *Strada* dans son Histoire de la guerre contre les Belges, dit que *Schenck* ne se battoit jamais avec plus de prudence, et ne gardoit mieux son secret que lorsqu'il étoit ivre.

II. SCHENCK, de GRAFFENBERG (Jean), médecin Suisse, naquit à Fribourg en 1531, et mourut dans cette ville le 12 novembre 1598. *Charles Spon* a fait imprimer à Lyon un ouvrage de ce médecin, intitulé : *Observationum medicarum, rararum, admirabilium et monstrosarum volumen*, 1644, in-fol. Il a été réimprimé en 1665 à Francfort, avec des additions par *Laurent Strauss*.

III. SCHENCK, (Jean-George) fils du précédent, fut un habile médecin comme son père, et exerça sa profession à Haguenau, où il mourut vers l'an 1620. On lui doit : I. *De formandis Medicinæ studiis*, 1607, in-12. II. *Hortus Patavinus*, 1608. III. *Monstrorum Historia*, 1609, in-4.°

I. SCHENCKIUS, (Jean-Théodore) savant professeur en médecine à Iène, mort en 1671, dans sa 52e année, enseigna, pratiqua et écrivit avec succès. On a de lui : I. *Observations de Médecine*, 1644, in-fol., ou 1670, in-8.° II. *De sero sanguinis*, 1671, in-4.° III. Le *Catalogue des Plantes du Jardin médicinal d'Iene*, 1659, in-12, etc.

II. SCHENCKIUS, (Fréderic) baron de Taubtenburch, né en 1503, se fit avocat, devint conseiller intime de *Charles-Quint*, président de la chambre impériale de Spire, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'archevêché d'Utrecht. Son zèle et ses lumières firent accepter dans son diocèse le concile de Trente. Il

mourut après avoir publié : I. Les *Actes* de deux synodes qu'il tint à Utrecht. II. *Enchiridion veri præsulis*, in-8.° III. *De vetustissimo sacrarum imaginum usu*, 1567, in-12. Cet ouvrage est savant, et le meilleur de l'auteur.

SCHERBIUS, (Philippe) professeur en logique et en métaphysique à Altorf, où il mourut en 1605. étoit grand Aristotélicien, et combattit avec chaleur les partisans de *Ramus*, de sa plume et de vive voix.

SCHERTLIN, (Sébastien) né en 1495 à Schorndorff, dans le duché de Wittemberg, d'une famille honnête, fit ses premières armes en Hongrie et dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, et signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni, et au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions annuelles; mais il aima mieux s'attacher au service du sénat d'Augsbourg. En 1546, il épousa ouvertement le parti de la Ligue de Smalkalde contre l'empereur, et la servit de toutes ses forces. Il attaqua le premier le comté de Tirol ; mais les Protestans le rappelèrent, dans le temps qu'il coupoit le passage aux troupes impériales qui venoient d'Italie. On attenta trois fois à sa vie, et toujours inutilement. La ville d'Augsbourg, menacée d'un siége, lui confia sa défense. *Schertlin* déploya alors toute sa bravoure; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclu du traité, et obligé d'abandonner Augsbourg et de se retirer à Constance. Le héros disgracié passa au service des François, et aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi *Henri II* et *Maurice*, électeur de Saxe. Il accompagna *Henri II* dans ses expéditions du Rhin et des Pays-Bas. *Charles-Quint* et son frère *Ferdinand* lui accordèrent sa grace en 1553, et lui rendirent tous ses emplois. Il servit depuis avec zèle l'empereur *Ferdinand I*, fut anobli en 1562, et mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile et d'un politique entreprenant.

SCHERZ, (Jean-George) professeur de l'université de Strasbourg, y est mort en 1754, à l'âge de 76 ans, après en avoir passé cinquante à déchiffrer les anciens diplomes, et à former un Glossaire allemand du moyen âge. Cet écrit offre de grandes recherches, de la sagacité, et la signification d'une foule de termes qu'on ne trouveroit point expliqués dans les ouvrages savans de *Schilter*, de *Wachter*, d'*Haltaüs*, d'*Ihrs*, sur le même sujet. M. *Oberlin*, savant professeur de Strasbourg, a voulu, en 1780, devenir l'éditeur de ce Glossaire. On ignore s'il l'a publié.

SCHERZER, (Jean-Adam) professeur Luthérien de théologie à Leipzig, mort en 1684, à 56 ans, est auteur d'une Réfutation du Socinianisme, intitulée : *Collegium Anti-Socinianum*, in-8.°, 1684.

SCHETZEL, hermite renommé pour l'austérité de sa vie, dans le XIIe siècle, passa ses jours dans une grotte de la forêt de Grunwald, près de Luxembourg. Cette grotte et une fontaine voisine, ont conservé le nom du solitaire.

I. SCHEUCHZER, (Jean-Jacques) docteur en médecine, et

professeur de mathématiques et de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, et y mourut en 1733. Le czar Pierre I l'avoit voulu attirer en Russie; mais le conseil de Zurich qui sentoit le prix de ce savant, l'attacha à sa patrie par sa générosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médaillier et un riche cabinet d'histoire naturelle. C'étoit un homme modeste, paisible et droit, ami des Catholiques, qui s'exprimoit franchement sur plusieurs préjugés de sa secte, quoiqu'il n'ouvrit jamais entièrement les yeux à la vérité. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en quatre gros vol. in-fol. qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La traduction en latin parut à Augsbourg, 1732-1735, en 4 ou 8 vol. in-fol.; elle est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version françoise à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves des 750 planches dont elle est ornée (*Voy.* PFEFFEL): et l'édition latine est préférée à la françoise. Cet ouvrage, savant, curieux, et d'une lecture attachante, est trop diffus et contient des choses qu'on eût pu retrancher sans conséquence. *Ses descriptions*, dit l'abbé *Soulavie*, *véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même*. On a encore de lui : I. *Itinera Alpina*, Leyde, 1723, 4 tomes en 2 vol. in-4.°, avec figures. C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. II. *Piscium Querelæ*, 1708, in-4.° fig. III. *Herbarium Diluvianum*, Zurich, 1709, in-fol. Leyde, 1723, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de *Tournefort*. IV. *Musæum Diluvianum*, Zurich, 1716, in-8.° V. *Homo diluvii testis*, 1726, in-4.° On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incontestables du déluge. VI. *Historiæ Helveticæ naturalis Prolegomena*, 1700. VII. *Sciagraphia Lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzig, 1740, in-4.°, avec fig. VIII. *Nova Litteraria Helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. IX. Un ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse, en allemand, Zurich, 1732, in-4.°

II. SCHEUCHZER, (Jean-Gaspard) fils du précédent, se rendit habile dans les antiquités et dans l'histoire naturelle. Sa Traduction, en anglois, de l'*Histoire du Japon* de *Kæmpfer*, 1727, 2 vol. in-fol. donnoit de ce jeune homme de belles espérances, que sa mort prématurée, arrivée à Londres en 1729, fit évanouir.

III. SCHEUCHZER, (Jean) frère de Jean-Jacques, étoit professeur ordinaire de physique à Zurich, docteur en médecine, et premier médecin de la république de Zurich, où il mourut en 1738. On a de lui : *Agrostographia*,

seu graminum, juncorum, etc. Historia, Zurich, 1719, in-4.°, avec fig.; recherchée.

SCHEW, savant Danois, mort dans le milieu du siècle passé, étudia avec succès les langues orientales, et particulièrement l'ancien égyptien ou langue cophtique. C'est à lui que l'on doit la conservation d'un monument curieux, la table sur le *Papyrus* d'Egypte, écrite en lettres grecques par un prêtre d'*Isis*; monument qui fait en Italie l'ornement du célèbre musée *Borgia*.

SCHEWEIGHAEUSER, (Jean) né à Strasbourg en 1753, professeur de mathématiques, et nommé ensuite secrétaire-interprête du département du Bas-Rhin, a publié, en langue allemande, une *Grammaire* françoise, un Cours de géographie historique, et un autre de mathématiques. Laborieux, honnête et désintéressé, il est mort dans sa patrie en l'an 9. — Ses parens, du même nom, suivent avec distinction à Strasbourg, la carrière des sciences et des lettres.

SCHIAVONE, (André) peintre, né l'an 1522 à Sebeenigo en Dalmatie, mourut à Venise en 1582. La nécessité lui fit apprendre la peinture, et cette dure nécessité ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célèbres artistes. Il s'attacha aux ouvrages du *Titien*, du *Georgion* et du *Parmesan*. Il dessina sur-tout beaucoup d'après les estampes de ce dernier. *Schiavone* est un excellent coloriste. Il peignoit parfaitement les femmes; ses têtes de vieillard sont très-bien touchées. Il avoit un goût de draperie, une touche facile, spirituelle et gracieuse: ses attitudes sont d'un beau choix et savamment contrastées. *L'Arétin* étoit son ami, et lui fournit des idées ingénieuses pour ses tableaux. *Le Tintoret* avoit toujours un tableau de *Schiavone* devant les yeux lorsqu'il peignoit.

SCHICKARD, (Guillaume) professeur d'hébreu dans l'université de Tubinge, mort de la peste en 1635, est auteur d'un petit abrégé de Grammaire hébraïque, intitulé: *Horologium Schickardi*, in-8.°, et de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont: *de jure regio Judæorum*, à Leipzig, 1674, in-4.°; et *Series Regum Persiæ*, à Tubinge, 1628, in-4.°

SCHIDONE, (Barthelemi) peintre, né dans la ville de Modène vers l'an 1560, mort à Parme en 1616, s'attacha principalement à imiter le style du *Corrège*. Personne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, et lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête. Mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur et de honte, de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux sont très-rares. Ceux qu'on voit de lui sont précieux pour le fini, pour les graces et la délicatesse de sa touche, pour le choix et la beauté de ses airs de tête, pour la tendresse de son coloris et la force de son pinceau. Ses dessins sont pleins de feu et d'un grand goût. Il a fait plusieurs portraits

fort estimés, entr'autres une *Suite des Princes de la Maison de Modène.*

SCHIELEN, (Jean-George) bibliothécaire de la ville d'Ulm, étoit très-versé dans les antiquités, et s'est fait un nom par sa *Bibliotheca enucleata*, 1679, dans laquelle il a rangé par ordre alphabétique ce qui concerne les arts et les sciences. On y voit en quel état étoient chez les anciens la jurisprudence, la philosophie, la médecine, la politique et les mathématiques.

SCHILDER, (Louis de) né à Bruges en 1606, se fit jésuite et professa la théologie et la philosophie. Il mourut en 1667, après avoir publié un in-fol. sur les *Sacremens*, et un petit ouvrage mieux rédigé, ayant pour titre : *De principiis formandæ conscientiæ.*

SCHILL, (Jean-Adam) connu par son *Nomenclator Philologicus*, Eysenach, 1682, in-8.°, où il donne la signification des termes les plus obscurs, et une explication des usages des anciens.

I. SCHILLING, (Diebold) de Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le XVe siècle. Il a laissé une *Histoire* en allemand, *de la guerre des Suisses contre* Charles *le Téméraire*, duc de Bourgogne, publiée pour la première fois à Berne, en 1743, in-folio. L'auteur s'étoit trouvé à presque toutes les batailles et actions de guerre qu'il décrit; aussi son ouvrage passe pour exact.

II. SCHILLING, (Guillaume-Godefroi) médecin d'Utrecht, a publié divers écrits sur l'histoire naturelle, qui ne sont pas exempts d'erreurs. *Spallanzani* a réfuté, par un grand nombre d'expériences, celle qui attribuoit à l'aimant la propriété d'attirer les torpilles et de les fixer avec autant de force que le fer. *Schilling* est mort au milieu du siècle qui vient de finir.

SCHILTER, (Jean) jurisconsulte, né à Pegaw en Misnie, l'an 1632, exerça des emplois honorables à Iène. Il obtint les places de conseiller et d'avocat de Strasbourg, et de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui : I. *Codex Juris Alemannici Feudalis*, 1696, 3 vol. in-4.° II. *Thesaurus Antiquitatum Teutonicarum*, 1728, 3 vol. in-fol. III. Des *Institutions Canoniques*, 1721, in-8.°, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit-canon aux usages des Eglises Protestantes. IV. *Analyse de la Vie* de *Pomponius Atticus*, imprimée à Leipzig, en 1654, in-4.° V. *Institutiones Juris publici*, 1696, 2 vol. in-8.°, ouvrage savant et méthodique. VI. *De pace Religiosa*, in-8.°, petit traité judicieux.

SCHINDLERUS, (Valentin) professeur en langues Orientales, est auteur d'un *Lexicon Pentaglotton*, dont la meilleure édition est de 1612, in-fol.; ouvrage assez estimé. Ce savant florissoit dans le XVIe siècle.

SCHLICHTING, (Jonas de Bukowiec) écrivain Socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministère jusqu'à ce qu'il fut

chassé, en 1647, par la diète de Warsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei Christianæ*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, et se fixa enfin à Zullickaw, où il mourut en 1661, à 65 ans. C'étoit un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les Catholiques et les Protestans, en un mot, avec tous ceux qui ne pensoient pas comme lui. Son attachement au Socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs savantes productions. La plupart sont des *Commentaires* sur divers livres de l'Ecriture-sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam en 1666, in-folio, et ils se trouvent dans la *Bibliothèque des Frères Polonois.*

SCHMEIZEL, (Martin) né en 1679, à Cronstadt en Ingrie, enseigna la philosophie et la jurisprudence à Iène, jusqu'en 1731. Ce fut cette année que le roi de Prusse, instruit de son mérite, lui donna le titre de conseiller-aulique, et le fit professeur en droit et en histoire à Hall. Il mourut dans cette ville, en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont : I. *Commentatio de Coronis tam antiquis quàm modernis*, 1712, in-4.°. II. *Schediasma de Clenodiis regni Hungariæ et ritu inaugurandi reges Hungariæ*, 1713, in-4.° III. *Præcognita historiæ civilis*, Iène, 1730, in-4.° IV. *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4.° V. *Dissertatio de naturâ et indole artis heraldicæ*, Iène, 1721. VI. Un grand nombre d'ouvrages historiques et polémiques, en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour, quoiqu'ils soient plus intéressans que les autres. 1° *Bibliotheca Hungarica.* 2° *Anecdota ad Hungariæ et Transylvaniæ statum.* 3° *Notitia principatûs Transylvaniæ geographicè, historicè et politicè adornata.* 4° *Antiquitates Transylvaniæ ex lapidum inscriptionibus nummisque antiquis Romanorum erutæ*, etc.

I. SCHMID, (Erasme) natif de Delitzch en Misnie, professa avec distinction le grec et les mathémathiques à Wittemberg, où il mourut, le 22 septembre 1637, à 77 ans. On a de lui une *Edition* de *Pindare*, 1616, in-4.°, avec un Commentaire chargé d'érudition.

II. SCHMID, (Sébastien) professeur en langues Orientales à Strasbourg, mort en 1697, ne doit pas être confondu avec *Jean-André* SCHMID, abbé de Mariendal, et professeur Luthérien en théologie, mort en 1726. L'un et l'autre ont enfanté un grand nombre de livres peu connus. On distingue, parmi ceux du dernier : I. *Compendium Historiæ Ecclesiasticæ*, 1704, in-8.° II. *De Bibliothecis*, 1703, in-4.° III. *Lexicon Ecclesiasticum minus*, 1714, in-8.° *Voy.* PARDIES.

III. SCHMID, (George-Frédéric) graveur célèbre, né à Berlin en 1712, et mort dans cette ville en janvier 1775, d'apoplexie, vint de bonne heure à Paris pour se perfectionner dans son art. Le fameux *Larmessin* fut son maître, et le disciple fit tant de progrès, que l'académie royale de Peinture l'admit en 1742, au nombre de ses membres, quoique les Protestans

testans soient exclus de son corps. Revenu deux ans après dans sa patrie, il fut nommé graveur du roi de Prusse, et accrut sa réputation par des chefs-d'œuvre successifs. Il excelloit sur-tout dans l'art de graver les portraits. En 1757, l'impératrice *Elisabeth* de Russie l'avoit appelé à Pétersbourg pour exécuter son portrait peint par *Toqué*. Elle en fut si contente, qu'elle le renvoya à Berlin comblé de présens et de faveurs.

SCHMIDELIN, *Voy.* ANDRÉ, n° XI.

SCHMITH, (Nicolas) né à Oedenbourg en Hongrie, se fit jésuite, enseigna les belles-lettres et la théologie avec distinction, dans son ordre, et mourut recteur du collége de Tirnau, en 1767, aimé et estimé par l'égalité et la douceur de son caractère. On a de lui : I. *Series Archiepisc. Strigoniensium*, Tirnau, 1751, 2 vol. in-8.° II. *Episcopi Agrienses, fide diplomaticâ concinnati*, Tirnau, 1768, in-8.° III. *Imperatores Ottomannici à capta Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum ad annum* 1718, Tirnau, 1760, 2 vol. in-fol. Ces ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits d'un style pur, aisé et souvent élégant. On estime sur-tout son *Histoire des Empereurs Ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons. C'est une suite de celle du P. *Keri*. Nous n'avons pas encore une Histoire Turque complète. Celle de *Cantimir* passe pour être assez exacte, mais elle est trop peu étendue, pour l'espace de temps qu'elle embrasse. Celle de l'abbé *Mignot* ne peut être considérée que comme un abrégé. *Ricaut* en a donné une Histoire, en anglois, mais elle ne comprend que le XVIIe siècle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celle de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes, mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte, dans ses Actes, représente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, comme dans les diplômes des Turcs, le faste oriental qui n'est qu'un étalage ridicule.

SCHNEIDER, en latin *Sartorius*, (Jean Friedman) professeur de philosophie à Hall, étoit né en 1669, à Cranichfeld, petite ville de Thuringe. On a de lui : I. *Philosophiæ rationalis fundamenta*. II. *De affectatâ Moralium omni scientiâ*, etc. etc.

SCHNITZTEIN, savant Allemand, mort à Anspach en 1787, fut président du consistoire de cette ville. Il a publié, de 1769 à 1774, un ouvrage très-érudit, ayant pour titre, *Selecta Norimbergensia*, 5 vol. in-4.°

SCHODELER, (Wernher) Avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea, en 1532, ses concitoyens à rentrer dans le sein de l'Église Catholique. On a de lui une *Chronique de Suisse*, en allemand, estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER, *Voy.* SCHEFFER.

SCHOEFFER, (Jean-Chrétien) savant naturaliste Allemand,

mort dans le cours du siècle qui vient de finir, a publié plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, et entr'autres une *Description des champignons*, publiée à Ratisbonne en 1764, in-4.° La partie typographique est magnifiquement exécutée, et les figures sont enluminées.

SCHOEN, (Martin) est le plus ancien des graveurs connus, et le premier qui ait tiré des épreuves de ses ouvrages. On le connoit aussi sous le nom de *Beau-Martin* de Colmar. Il grava depuis l'an 1460, jusqu'à sa mort en 1486.

SCHOEPFLIN, (Jean-Daniel) professeur d'histoire dans l'université Luthérienne de Strasbourg, né à Sultzbourg dans le Brisgau en 1694, mourut en 1771: c'étoit un érudit profond et un écrivain lourd. On a de lui : I. *Historia Zaringo-Badensis Carlsruhe*, 7 vol. in-4.° II. *Alsatia diplomatica*, 1772, 2 vol. in-fol. III. *Alsatia illustrata*, 1751 et 1762, 2 vol. in-fol. IV. *Alsaticarum rerum scriptores*, in-fol. V. *Vindiciæ typographicæ*, 1760, in-4.°, figur. ouvrage rempli de recherches curieuses. On y trouve les pièces d'un procès entre *Guttenberg* et ses associés. L'auteur prétend prouver par elles que *Guttenberg* fit à Strasbourg les premiers essais de son art, que *Schoeffer* perfectionna ensuite à Mayence. *Fournier* le jeune a publié, en 1760, des observations sur cet ouvrage de *Schoepflin*. Ce dernier a légué son cabinet à la ville de Strasbourg, et M. *Oberlin* en a donné la description sous le titre de *Musæum Schoepflinianum*.

SCHOLARIUS, (George) l'un des plus savans Grecs du XVe siècle, fut juge-général des Grecs, secrétaire de l'empereur de C. P. et son prédicateur ordinaire. Il embrassa depuis l'état monastique, et prit le nom de *Gennade*. N'étant encore que laïque, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins. Il fit, à son retour à Constantinople, une excellente *Apologie* des articles contenus dans le décret du concile de Florence; il y dépeint, avec l'éloquence la plus touchante, l'état où cette malheureuse ville, bâtie par *Constantin*, se trouvoit réduite. Mais *Marc* d'Ephèse l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, *Gennade* fut élu patriarche de cette ville. Le sultan *Mahomet II* lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs Grecs, et lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les appaiser, ce patriarche abdiqua en 1458 et se retira dans un monastère de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages (qu'on trouve dans les *Conciles du Père Labbe* et dans la *Bibliothèque des Pères*) sont : I. Une *Lettre* adressée aux Evêques Grecs touchant l'Union. II. Trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix. III. Un *Traité de la Procession du Saint-Esprit*, contre *Marc* d'Ephèse. IV. Un *de la Prédestination*, et plusieurs autres,

dont l'abbé *Renaudot* nous a donné le catalogue dans la *Créance de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation*. Ce savant a publié aussi une *Homélie* de *Scholarius*, dans laquelle il reconnoît la Transsubstantiation.

SCHOLASTIQUE, (Ste) vierge, sœur de *S. Benoît*, née à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du ve siècle, suivit la vie ascétique, et établit une communauté de religieuses. Elle alloit visiter son frère tous les ans : la dernière année qu'elle lui rendit ce devoir, elle prédit sa mort prochaine, qui arriva vers l'an 543. *S. Benoît* la fit enterrer au Mont Cassin. « Son corps, dit *Baillet*, fut transporté en France avec le sien dans le VIIe siècle, selon l'opinion commune. »

I. SCHOMBERG, (Henri de) d'une ancienne famille de Misnie en Allemagne, établie en France, porta d'abord les armes sous le nom de comte *de Nanteuil*. Son père, *Gaspard de Schomberg*, avoit mérité par sa valeur le gouvernement de la haute et basse Marche. Il avoit servi en qualité de maréchal-de-camp général des troupes allemandes en France, sous *Charles IX*, *Henri III* et *Henri IV*. Protecteur des gens de lettres, ils célébrèrent ses vertus et ses exploits. La membrane qui enveloppe le cœur étant devenue osseuse, il mourut subitement dans son carrosse en 1599. Le jeune *Schomberg* qui fut tué dans le fameux duel de *Quélus* et *Entragues*, étoit frère de *Gaspard*. Ce fut le premier duel où les seconds se battirent. *Henri* fils de *Gaspard* succéda à son gouvernement de la Marche et à sa valeur. Il servit en 1617 dans le Piémont sous le maréchal *d'Estrées*; et sous *Louis XIII*, en 1621 et 1622, [*Voy*. I. BUCKINGHAM.] contre les Huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut honoré du bâton de maréchal de France, l'an 1625. Il prouva qu'il en étoit digne, par la défaite des Anglois au combat de l'île de Rhé, l'an 1627, et en forçant le pas de Suse en 1629. Il fut blessé, dans cette dernière journée, d'un coup de mousquet aux reins; et dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1630, et secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna en 1632 la victoire de Castelnaudari, où le célèbre duc de *Montmorenci* fut blessé et fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal *de Schomberg*, qui mourut à Bordeaux d'apoplexie, le 17 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la Guerre d'Italie*, à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1630, in-4.°, et réimprimée en 1669 et 1682. Le maréchal *de Schomberg* avoit été ambassadeur en Angleterre et en Allemagne. Il étoit aussi adroit dans les négociations, qu'habile dans la guerre. Homme d'une prudence admirable, d'une éloquence mâle, d'une probité singulière, et aussi magnifique qu'obligeant.

II. SCHOMBERG, (Charles de) fils du précédent et frère de la duchesse *de Liancourt*, étoit duc *d'Halluin* par sa femme, *Anne* duchesse *d'Halluin*. Il fut élevé enfant d'honneur auprès de *Louis XIII*, qu'il suivit dans

son voyage de Savoie en 1630. Trois ans après, le roi lui donna le collier de l'Ordre du Saint-Esprit, le gouvernement de Languedoc, et enfin le bâton de maréchal de France en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre. Devenu vice-roi de Catalogne, il prit d'assaut la ville de Tortose en 1648. Ce guerrier mourut à Paris, le 6 juin 1656, à 56 ans. Le duc *d'Halluin* (car c'étoit sous ce nom-là que *Schomberg* étoit le plus connu) épousa en secondes noces, l'an 1646, *Marie d'Hautefort*, dame aussi belle que sage, que *Louis XIII* avoit beaucoup estimée. Il n'eut point d'enfans de cette 2[e] femme, non plus que de la 1[re]. Son père lui avoit appris le métier des armes, et il soutint dignement le nom illustre qu'il lui avoit transmis.

III. SCHOMBERG, (Frédéric-Armand de) d'une famille illustre, mais différente de celle des précédens, porta d'abord les armes sous *Fréderic-Henri*, prince d'Orange, et ensuite sous son fils le prince *Guillaume*. Son nom avoit pénétré en France; il passa en 1650 au service de cette monarchie, et obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes, et des pays circonvoisins. En 1661 il fut envoyé en Portugal et y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, et de reconnoître la maison de *Bragance* légitime héritière du royaume de Portugal. *Schomberg* ayant combattu avec autant de succès en Catalogne, l'an 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675, année où il reprit sur les Espagnols la forteresse de Bellegarde. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit en 1676, lever les siéges de Mastricht et de Charleroi. La France le perdit en 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il se retira chez l'électeur de Brandebourg, qui lui donna le gouvernement de la Prusse ducale, le choisit pour son ministre d'état et pour généralissime de ses armées. Il passa de là en Portugal, ensuite en Hollande, puis en Angleterre, avec *Henri-Guillaume* prince d'Orange, qui alloit s'emparer de ce royaume. Ce monarque l'envoya commander en Irlande en 1689, et s'y étant rendu l'année d'après, il y eut un combat contre l'armée du roi *Jacques*, campée au-delà de la rivière de la Boyne, le 11 juillet 1690. *Schomberg* passa cette rivière à la tête de sa cavalerie, battit huit escadrons de l'armée ennemie, et rompit l'infanterie irlandoise, secondé par *Guillaume*. Le beau-père mis en déroute et poursuivi jusqu'à la nuit, abandonna la victoire à son gendre. Le maréchal *de Schomberg* s'étant exposé comme un soldat, fut tué d'un coup de sabre et de pistolet par les gardes du roi *Jacques*. Sa postérité est restée au service du roi d'Angleterre. Les titres de *Maréchal de France*, de *Duc* et de *Grand* en Portugal, de *Milord-Duc* et de *Chevalier de la Jarretière* en Angleterre, marquent assez quelle estime on avoit pour lui dans toute l'Europe.

SCHOMER, (Juste-Christophe) né à Lubeck en 1648, mort

en 1693, étoit professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans.* Elle est estimée dans les universités de la Basse-Saxe. C'est presque l'unique que l'on suive dans les écoles luthériennes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a encore de *Schomer* des *Commentaires* sur toutes les *Epîtres de S. Paul*, en 3 vol. in-4.°

SCHONÆUS, (Corneille) natif de Goude en Hollande, mort en 1611 âgé de 71 ans, poëte latin, a joui d'une grande réputation. Ses poésies se font encore rechercher dans son pays, car on les lit peu ailleurs; on le regarde comme un poëte médiocre. Il a composé des *Elégies*, des *Epigrammes*, etc. Mais ce qui l'a fait connoître, ce sont des *Comédies saintes*, dans lesquelles il a tâché de saisir le style de *Térence*, dont il a imité la pureté de l'expression, le naturel et la précision, comme un esclave mal-adroit copie un maître habile. Ces pièces sont d'ailleurs peu théâtrales. Le recueil des comédies de *Schonæus* a pour titre : *Terentius Christianus*, seu *Comædiæ sacræ*, Amsterdam, 1629, in-8.°

SCHONER, (Jean) mathématicien, né a Carlstadt en Franconie, l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables Astronomiques*, Wittemberg, 1588, in-4.° qui furent publiées après celles de *Regiomontan*, et qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. On a encore de lui, le recueil de ses *Œuvres Mathématiques*, à Nuremberg, 1551, in-fol.

SCHONLEBEN, (Jean-Louis) né à Laubach en Alsace, étudia l'Histoire avec succès, et mérita d'en être nommé professeur dans l'académie de sa patrie. Ses souverains qui l'honorèrent, en furent honorés à leur tour. Il composa une Histoire savante de leur maison, intitulée : *Dissertatio de primâ origine Domûs Habsburgo-Austriacæ*, à Laubach, 1680, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays. Il en fit l'Histoire sous ce titre : *Carniola antiqua et nova*, jusqu'à l'an 1000, à Laubach, 1681, in-fol. Cet auteur mourut au commencement de ce siècle.

SCHOOCKIUS, (Martin) né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur en langues, en éloquence et en histoire, en physique, en logique et en philosophie pratique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, et enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. Il étoit laborieux, avoit des connoissances étendues, et se plaisoit à traiter des matières singulières; mais à force de vouloir montrer de l'érudition, il perdoit souvent son sujet de vue, et l'absorboit dans de longues digressions. On lui reproche d'avoir été extrêmement satirique, ce qui l'a fait appeler par Vossius, *Impudentissima bestia.* (*In append. Guidianâ*, p. 329.) On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, etc., in-12 et in-8.°, dans lesquels il ne fait que compiler. Les principaux sont : I. *Exercitationes variæ*, 1663, in-4.°, qui ont reparu avec ce titre : *Martini Themidis Exercitationes*,

1688, in-4.° II. Des *Traités sur le Beurre.* III. Sur *l'aversion pour le Fromage.* IV. Sur *l'Œuf et le Poulet.* V. Sur *les Inondations.* VI. *De Harengis, seu Halecibus.* VII. *De signaturis fœtûs.* VIII. *De Ciconiis.* IX. *De scepticismo,* X. *De sternutatione.* XI. *De Cerevisia.* XII. *Tractatus de Turffis.* XIII. *De Statu reipublicæ fœderati Belgii.* XIV. *De imperio maritimo.* XV. *De natura soni.* XVI. *De Nihilo.* XVII. *De Lingua Hellenistica.* XVIII. *Admiranda Methodus novæ philosophiæ* contre Descartes. XIX. Des écrits de controverse, qui prouvent qu'il savoit mieux disserter sur le beurre et le fromage, qu'écrire sur des matières de religion.

SCHOONHOVIUS, (Florent) poëte Hollandois, né en 1594, mort au milieu du siècle suivant, se fit catholique, et publia des *Poëmes* latins, recueillis à Leyde en 1613, et des *Emblèmes*, 1618, in-4.°

SCHOREL, (Jean) peintre, natif d'un village nommé *Schorel* en Hollande, étudia quelque temps sous *Albert Durer.* Un religieux qui alloit à Jérusalem, engagea *Schorel* de le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux sanctifiés par la présence de *Jesus-Christ*, et les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité ou la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque temps en Italie, le pape *Adrien VI* lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment de Belvedère; mais la mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea *Schorel* à retourner dans sa patrie, et sa route le conduisit en France, où *François I* voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connoissance de la poésie, de la musique, des langues, et par l'intégrité de ses mœurs, mourut en 1572, à 76 ans. Le roi de Suède, pour lequel il avoit fait un tableau de la *Vierge,* lui fit présent d'un anneau d'or.

SCHORUS, (Antoine) grammairien, natif d'Hooghstrate en Brabant, embrassa la Religion Protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui, ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont: I. *Thesaurus Ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4.° II. *Phrases Linguæ Latinæ è Cicerone collectæ*, Bâle, 1550, in-8.° III. *Ratio discendæ docendæque Linguæ Latinæ ac Græcæ*, in-8.° IV. Une comédie latine, intitulée: *Eusebia, sive Religio*, qu'il fit représenter par ses écoliers en 1550 à Heidelberg, où il étoit professeur de belles-lettres: et comme dans cette pièce satirique, il vouloit prouver que les grands méconnoissoient la religion et qu'elle n'étoit accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville.

SCHOT *ou* SCOT, (Reginald) gentilhomme Anglois, avoit beaucoup de jugement. On a de lui un ouvrage latin, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit aujourd'hui des magiciens et des sorciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles. Il parut en 1584, in-4.°, et fut condamné au feu en Angleterre, qui, comme le reste de l'Europe, étoit soumise aux préjugés populaires.

SCHOTANUS, (Christian) ministre protestant, né à Scheng,

village de Frise, en 1603, fut professeur de la langue grecque et de l'histoire ecclésiastique, et prédicant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : I. *Description de la Frise*, avec figures, 1656, in-4.° II. *Histoire de la Frise jusqu'en* 1558, in-fol. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des catholiques avec la partialité si ordinaire aux protestans. III. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiæ sacræ Veteris Testamenti, sive Exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol. in-fol. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique, et dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur.—*Schotanus* a eu un fils nommé Jean, qui a été professeur de philosophie à Franeker, mort l'an 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de *Descartes*, où il entre en lice avec le savant *Huet*, et attaque, mais bien foiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

I. SCHOTT, (Pierre) né à Strasbourg en 1460, fit ses études à Paris et à Boulogne, où il se fit aimer des savans. Il retourna dans sa patrie, et y fut nommé chanoine de St-Pierre. Il fut moissonné au milieu de sa carrière en 1491, dans sa 31e année. On imprima en 1498 le recueil de ses Œuvres à Strasbourg. On y trouve : I. Les *Vies* de *S. Jean-Baptiste*, de *S. Jean l'Evangéliste*, et de *S. Jean-Chrysostome*, en vers élégiaques : l'Eloge de *Jean Gerson* aussi en vers. II. Quelques *Lettres*, et diverses *Questions* sur des cas de conscience.

II. SCHOTT, (Jean) imprimeur de Strasbourg au commencement du XVIe siècle, est auteur d'un *Enchiridion Poëticum*. Ses éditions sont recherchées. Celle des *Dialogues des Dieux* par *Lucien*, a la première page en lettres rouges.

III. SCHOTT ou Schot, (André) né à Anvers en 1552, se fit jésuite en 1586, et fut nommé professeur en éloquence à Rome. Il retourna ensuite à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée le 23 janvier 1629, dans sa 77e année. C'étoit un homme laborieux, franc, généreux, poli, officieux. Il cherchoit à obliger tous les savans, de quelque religion qu'ils fussent ; aussi les Hétérodoxes l'ont autant loué que les Catholiques. On a de lui : I. Des *Traductions* de *Photius* et de divers autres ouvrages grecs dont il a aussi donné des éditions. Sa version de *Photius*, imprimée à Paris en 1606, in-fol., manque d'exactitude et de précision. Il s'est plus attaché au sens de son auteur qu'à ses paroles, et il ne l'a pas toujours saisi, parce qu'il n'étoit pas profondément instruit de certaines matières traitées par quelques écrivains cités par *Photius*. II. De savantes *Notes* sur plusieurs auteurs tant grecs que latins. III. De bonnes *Editions* de différens écrivains, entr'autres de *S. Isidore de Peluse*, in-fol., à Paris, 1638. IV. Les *Vies* de *S. François de Borgia*, 1596, in-8.° : de *Ferdinand Nunrez*, et de *Pierre Ciaconius*. V. *Hispania illustrata*, 1603 à 1608, 4 vol. in-fol. On lui attribue en-

core la *Bibliothèque d'Espagne*, in-4.°, en latin ; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ses écrits sont remarquables par un grand fond de savoir.... (*Voyez* III. THEOPHYLACTE.) *François SCHOTT* son frère, et membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par son *Itinerarium Italiæ, Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ*, Vienne, 1601, in-8.°

IV. SCHOTT, (Gaspard) jésuite, né dans le diocèse de Wurtzbourg en Franconie, en 1608, et mort dans cette ville en 1666, cultiva la philosophie et les mathématiques qu'il professa jusqu'à sa mort. Il passa plusieurs années à Palerme en Sicile, ensuite à Rome où il se lia d'une amitié étroite avec le célèbre P. *Kircher* qui lui fit part de beaucoup d'observations sur les sciences et les arts. On a de lui divers ouvrages, qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont : I. Sa *Physica curiosa*, sive *Mirabilia naturæ et artis*. Cet ouvrage, réellement curieux, est en 2 vol. in-4.° L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y voit encore des recherches sur le pouvoir du diable, sur les monstres, etc. L'auteur montre autant de crédulité que de savoir ; et au milieu de beaucoup d'observations curieuses, d'expériences dignes d'attention, on trouve une foule de faits hasardés, inutiles, ridicules, et puisés dans des historiens décriés. Il dit tout bonnement, que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. II. *Magia naturalis et artificialis*, 1677, 4 vol. in-4.°, plein de recherches et de connoissances physiques et statiques. III. *Technica curiosa*, à Nuremberg, 1664, in-4.° IV. *Machina hydraulico-pneumatica*, 1657, in-4.° V. *Pantometrum Kircherianum, sive instrumentum geometricum novum*. 1660. VI. *Itinerarium staticum Kircherianum*. 1660. VII. *Encyclopedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques. VIII. *Mathesis Cæsarea*, 1662, 2 vol. in-4.° IX. *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum*, 1663, in-8.° X. *Arithmetica practica generalis et speculativa*, 1663, in-8.° XI. *Schola stegano-graphica*, 1664, in-4.° XII. *Organum mathematicum*, 1668, in-4.° On trouve dans ces ouvrages une multitude d'expériences propres à inspirer de la modestie à ceux de nos contemporains qui veulent passer pour des génies créateurs dans la physique expérimentale. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat et l'explication dans ce dernier ouvrage; cependant on ne le voit presque cité nulle part : on en sent facilement le motif. Le célèbre *Boyle* avoue que ce physicien lui a donné les premières idées de sa machine pneumatique. Voyez la *Notice raisonnée* des ouvrages du savant Jésuite, que l'abbé *Mercier* a publiée à Paris, 1785. Cette analyse donne une idée avantageuse du Jésuite Allemand et du savant François qui l'a tiré de la poussière.

SCHOTTELIUS, (Juste-George) né à Eimbeck en 1612, conseiller du duc de Brunswick-Lunebourg, mourut à Wolffembutel en 1676. Sa *Grammaire Allemande* et les autres *Ecrits*

qu'il a faits pour enrichir et pour perfectionner sa langue, ont eu beaucoup de cours.

SCHOUTEN, (Guillaume) navigateur Hollandois, découvrit avec *Jacques* le *Maire*, (*Voyez* ce mot.) le détroit qui porte le nom de ce dernier. Son Voyage, qui forme 2 vol., se trouve à la suite de ceux de la compagnie des Indes orientales.

SCHREVELIUS, (Corneille) écrivain Hollandois, mort en 1667, étoit un compilateur sans discernement et un critique sans justesse. On a de lui : I. Des éditions d'*Homère*, d'*Hésiode*, et de plusieurs autres auteurs anciens, qui sont fort belles, mais faites sans goût. Il prend souvent ce qu'il y a de mauvais dans les critiques, et néglige les remarques les plus judicieuses. II. Un *Lexicon grec et latin*, Leyde, 1647, in-8.° , et 1676, in-fol., augmenté et corrigé par *Hill*. Ce Dictionnaire est fort commode pour les commençans. C'est son meilleur ouvrage ; on s'en sert dans plusieurs colléges.

SCHROEDER, (Jean) né en Westphalie l'an 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées suédoises, et fut nommé physicien de la ville de Franckfort, où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui: *Pharmacopœia medico-chymica*, Franckfort, 1677, in-4.°. et en allemand, Nuremberg, 1685, in-4.° *Boërhaave* parle avec éloge de cet ouvrage dans sa *Methodus studii medici* ; mais *Haller* dans ses notes, en parle moins avantageusement.

SCHWARTZ, (Ignace) né en Souabe en 1690, et mort à Augsbourg en 1763, professa l'histoire dans l'université d'Ingolstadt, et a publié trois savans ouvrages : I. *Institutiones historicæ*, 1729, 2 vol. in-8.° II. *Collegia historica*, 1737, 9 vol. in-8.° III. *Institutiones juris universalis*, 1743, in-8.°

SCHUDT, (Jean-Jacques) né à Franckfort-sur-le-Mein en 1664, y fut recteur de l'université, professeur en langues orientales, et y mourut en février 1722. On a de lui un *Commentaire* sur les Pseaumes, et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition, et qui marquent plus de connoissance des langues de l'Orient, que de l'art de bien écrire. Il étudioit nuit et jour, et entretenoit une correspondance très-étendue.

SCHULEMBERG, (Jean de) comte *de Mondejeu*, après avoir servi long-temps contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras en 1652. Deux ans après, il en soutint le siége avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever avec perte de leurs bagages, munitions et artillerie. Ce service lui valut le bâton de maréchal de France en 1658. Il mourut 10 ans après, sans postérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des Ordres du roi en 1661.

SCHULEMBOURG, (Matthias-Jean, comte de) né en 1661, d'une famille originaire de Brandebourg, se consacra à la guerre dès sa plus tendre jeunesse. Il se mit au service du roi de Pologne, qui lui confia en 1704, les troupes saxonnes dans la grande Pologne. *Schulembourg*, poursuivi par le roi *Charles XII*, et se voyant à la tête d'une armée découragée, son-

gea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec son petit corps de troupes le 7 novembre de cette année, près de Punitz, par le roi de Suède fort de 1000 hommes de cavalerie, il sut se poster si avantageusement, qu'il déconcerta toutes ses mesures. Après cinq attaques, *Charles* fut obligé de se retirer, laissant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, et *Charles XII* ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui* Schulembourg *nous a vaincus.* Ce héros fut battu l'année d'après, mais sans que ses défaites altérassent sa gloire. En 1708, il obtint le commandement de 9000 hommes que le roi *Auguste* donna à la solde des Hollandois, et il se trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince *Eugène*, témoin de son courage, conçut dès-lors pour lui l'estime la plus sincère. *Schulembourg* ayant quitté le service polonois en 1711, pour passer à celui de Venise, ce prince le recommanda en termes si forts, que la République lui donna 10000 sequins par an, et le commandement de toutes ses forces par terre. Son courage fut bientôt nécessaire aux Vénitiens. Les Turcs tournèrent leurs regards, en 1716, sur l'île de Corfou, qui est comme l'avant-mur de Venise. Ils abordèrent dans cette île avec 30000 hommes, munis d'une nombreuse artillerie, et les firent avancer vers la forteresse qu'ils commencèrent à assiéger vigoureusement. *Schulembourg* qui s'y étoit renfermé de bonne heure, soutint avec tant de courage les assauts, et fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siége de cette place. Ils abandonnèreut leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de buffles et de chameaux, et laissèrent un nombre considérable de leurs morts sans sépulture. *Schulembourg* fit rétablir ensuite tout ce qui avoit été endommagé; il forma des projets pour mieux fortifier l'île de Corfou: il mit une garnison dans l'île de Maura, que les Turcs avoient abandonnée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritoit. On augmenta sa pension. On lui fit présent d'une épée enrichie de diamans. On lui fit dresser une statue dans l'île de Corfou, comme un monument perpétuel de son courage. En 1726, il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui étoit comtesse de Kendale. *Georges I* l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il s'en retourna à Venise, où il mourut en 1743. *Schulembourg* fut pendant plus de 28 ans général-welt-maréchal au service de la république. Il est presque sans exemple, qu'un général étranger ait servi pendant tant d'années cette république avec une entière approbation du sénat et du peuple.

SCHULTENS, (Albert) né à Groningue, montra beaucoup de goût pour les livres arabes. Il devint ministre de Wassenaar, et deux ans après professeur en langues orientales à Franeker. Enfin on l'appela à Leyde, où il enseigna l'hébreu et les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort arrivée en 1750, à l'âge

d'environ 70 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique, que par la profondeur de leur érudition. Les principaux sont : I. Un *Commentaire sur Job*, 2 vol. in-4.° II. Un *Commentaire sur les Proverbes*, in-4.° III. Un livre intitulé : *Vetus et regia via hebraïzandi*, in-4.° IV. Une *Traduction* latine du livre arabe d'*Hariri*. V. Un Traité des *Origines hébraïques*. VI. Plusieurs *Ecrits* contre le système de *Gousset*. Il y soutient contre cet auteur, que pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. VII. *La Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-folio, etc. VIII. *Animadversiones philologicæ et criticæ ad varia loca Veteris Testamenti.* IX. Une bonne *Grammaire Hébraïque.* X. *De Palmâ ardente*, Franeker, 1729, in-4.°

SCHULTING, (Corneille) né à Steenwyck, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, régent de la Bourse Laurentienne, et chanoine de St-André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages dans lesquels il montre beaucoup de lecture, de savoir, et assez de critique pour le temps où il vivoit. Les principaux sont : I. *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne, 1585, in-fol. II. *Bibliotheca Ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione et illustratione Missalis et Breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'église et combat les liturgies des Protestans. Cet ouvrage, qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun. III. *Bibliotheca Catholica contra Theologiam Calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4.° IV. *Hierarchica Anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des Protestans ont tenus entr'eux, et montre combien ils sont différens des synodes de l'église catholique.

SCHULZE, (Jean-Henri) médecin, né à Colbitz dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Hall et mourut en 1745. Il avoit beaucoup de connoissances, sur-tout dans l'anatomie, et possédoit bien les langues grecque et arabe. On a de lui : I. *Historia Medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipsig, 1728, in-4.° On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares et des Egyptiens. L'*Histoire de la Médecine* de *Daniel le Clerc* lui a été d'une grande utilité. II. *Physiologia Medica*, Hall, 1746, in-8.° Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système. III. *Pathologia generalis et specialis*, 1747. IV. *De Materia medica*. V. *Dissertationes medicæ et historicæ*, etc.

SCHUPPACH, (Michel) médecin de Lagnau dans le canton de Berne, étoit né à Pighen, village du même canton. Après avoir exercé la chirurgie avec un succès médiocre, il se tourna du côté de la médecine, et se rendit célèbre par l'heureux usage qu'il fit des simples de son pays. Il prétendoit avoir le talent de juger des maladies à la vue des urines ; ce qui lui a fait donner par *Voltaire* le nom de *Médecin des urines*. Cependant les moyens qu'il

employoit pour guérir, étoient, à ce qu'on dit, moins ceux d'un charlatan que d'un vrai médecin. Il mourut en 1781, âgé d'environ 67 ans. Il étoit d'une grosseur monstrueuse. Le burin a conservé les traits de cet homme singulier, célèbre en Suisse, autant pour ses cures que pour ses vertus. Il étoit le bienfaiteur de son canton, libéral, charitable, humain, compatissant, etc.

SCHUPPEN, (Pierre Van) graveur d'Anvers, retiré à Paris, où il mourut en 1707, à 74 ans, fut le rival d'*Edelinck* par le fini et la correction de son burin. Il excella dans le portrait.

SCHUPPIUS, (Jean-Balthasar) né à Giessen en 1610, fit divers voyages littéraires et occupa différentes places, entr'autres celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature et de philosophie imprimés à Franckfort en 1701, en 2 vol. in-8.° On estime sur-tout ses *Oraisons latines*, et un petit Traité en allemand, intitulé : *L'Ami au besoin.* Ce théologien avoit de l'esprit, des connoissances, mais trop de penchant à la satire. Il connoissoit les travers et les ridicules des gens du monde, et il les peignoit en chaire d'une manière un peu bouffonne.

SCHURMAN, (Anne-Marie de) née à Cologne en 1606, montra un génie précoce. A l'âge de six ans, elle faisoit avec des ciseaux sur du papier toutes sortes de figures sans aucun modèle; à huit, elle apprit à crayonner des fleurs d'une manière qui faisoit plaisir; et à dix, il ne lui fallut que trois heures pour apprendre à broder. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, et y réussit parfaitement. Elle étoit sur-tout habile à peindre en miniature, et à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu lui étoient si familiers, que les plus habiles en étoient surpris. Elle parloit aussi facilement le françois, l'italien, l'anglois, et savoit la géographie. Vers l'an 1650, il se fit un assez grand changement dans la vie de cette fille illustre. *Labadie* en fut la cause. Ce visionnaire s'étant insinué auprès d'elle, lorsqu'elle étoit à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Sa maison avoit été jusqu'alors une académie de belles-lettres; elle devint un bureau de controverse et de Quiétisme. Après la mort de *Labadie*, elle vendit ses biens, abandonna les lettres, et se retira à Wyvert où elle mourut en 1673, à l'âge de 70 ans. Jamais les Protestans ne purent la ramener à leurs principes; elle voulut être l'architecte de sa foi comme *Luther* et *Calvin*. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avoit été élevée, elle avoit fait vœu de chasteté; cependant quelques auteurs lui font épouser *Labadie*, mais il paroit que c'est sans fondement. Elle avoit pris pour devise ces mots : *AMOR MEUS CRUCIFIXUS EST.* On dit qu'elle aimoit beaucoup à manger des araignées. Les plus savans hommes de son siècle se firent honneur d'avoir un commerce épistolaire avec elle. Leurs éloges la firent connoître, et dès qu'elle fut produite sur le théâtre du grand monde, plusieurs princes et princesses l'honorèrent de leurs lettres et de leurs visites. On a d'elle divers ouvrages qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont : I. Des *Opuscu-*

les, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8.° II. Deux *Lettres* que Mme *de Zonteland* a traduites du flamand en françois, à Paris, 1730, in-12: l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'aveugle-né. III. Des *Poésies Latines*. IV. Une Dissertation latine sur cette question, *Si les femmes doivent étudier?* C'est l'apologie de sa conduite; mais l'abus qu'elle fit de son esprit, affoiblit beaucoup ses preuves.

SCHURTZFLEISCH, (Conrad-Samuel) né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldeck, docteur de Wittemberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, et enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêchèrent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Wittemberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller et bibliothécaire du duc *de Saxe-Weimar*. Ce savant mourut en 1708, avec la réputation d'un critique sévère et d'un compilateur exact. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, etc. Les plus connus sont: I. *Disputationes historicæ civiles*, Leipsig, 1699, 3 vol. in-4.° II. Trois vol. in-8.° de *Lettres*. III. Une *Continuation* de *Sleidan*, jusqu'en 1678. IV. Un grand nombre de *Dissertations* et d'*Opuscules* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnemens. Il écrivoit avec facilité et avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frère *Henri-Léonard* SCHURTZFLEISCH, dont on a aussi quelques ouvrages, entr'autres: *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici*, Wittemberg, 1701, in-12.

SCHUT, (Corneille) peintre, élève de *Rubens*, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, et d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec *Corneille* SCHUT, son neveu, peintre en portrait, mort à Séville en 1676.

I. SCHWARTZ, (Berthold) fameux cordelier de la fin du 13e siècle, originaire de Fribourg en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon et des armes à feu. Quelques auteurs ont attribué cette découverte à *Roger Bacon*; mais elle appartient avec plus de vraisemblance à *Schwartz*, comme le prouve le baron *de Bielfeld* (*Progrès des Allemands dans les Sciences, etc.* 1756, pag. 40). Les Vénitiens se servoient du canon dès 1300, les Anglois peu de temps après, et les François dès 1338, comme l'observe *du Cange* d'après des registres de la chambre des comptes. On a beaucoup disputé sur la nature de cette découverte, que les uns regardent comme un des plus grands malheurs de l'humanité, et d'autres comme un moyen moins destructeur que ceux qui servoient à la guerre des anciens. On peut croire effectivement qu'il périssoit autrefois plus de monde dans les batailles, mais une bataille décidoit du sort des peuples; au lieu que le genre de tactique que la poudre a produit, multiplie les batailles, les sièges et toutes les opérations de la

guerre, immole durant une longue suite d'années les peuples tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, et n'est presque jamais suivi d'une tranquillité durable. A cela l'on doit ajouter qu'elle a détruit les ressources de la valeur, du courage personnel, les avantages de la force et du génie des subalternes et du soldat, en commettant à la masse plus ou moins grande du bronze foudroyant la décision d'une victoire que les individus ne peuvent plus fixer. Par la même raison elle a renversé les murs de la liberté; le despostisme seul a trouvé chez elle la garantie de ses lois, parce qu'il possède seul les moyens de la mettre en action.

II. SCHWARTZ, (Christophe) peintre, né à Ingolstadl vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talens le fit nommer le *Raphaël* d'Allemagne. Il travailla à Venise sous *le Titien*, et l'étude particulière qu'il fit des ouvrages du *Tintoret*, le porta à imiter la manière de cet illustre artiste. *Schwartz* réussissoit dans les grandes compositions; il avoit un bon coloris et un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Bavière le nomma son premier peintre, et l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWEITZER, (Jean-Henri) ministre de Richenbach en Suisse, étoit de Zurich. Il exerça le ministère pendant 18 ans, jusqu'en 1612. On a de lui: *Compendium Historiæ Helveticæ*, qui finit en 1607. Cet ouvrage est assez estimé.

SCHWENCKFELD, (Gaspard de) né l'an 1490, dans son château d'Ossig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des Protestans; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec *Luther* en 1525. Ses erreurs particulières le firent également rejeter des Catholiques, des Luthériens et des Calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il entra dans la secte naissante des Anabaptistes, et la fit valoir par sa naissance et ses talens. Personne ne parloit et n'écrivoit aussi élégamment que lui en allemand. Il accusoit *Luther* d'avoir établi une réforme qui n'alloit qu'à corriger quelques abus dans la discipline extérieure, tandis qu'elle négligeoit le solide de la réformation. *C'est par le cœur*, disoit-il, *qu'il faut commencer. Le point capital est d'apprendre aux fidelles à marcher en esprit.* La vie de ce sectaire étoit conforme à ses dogmes. Il joignoit l'affectation de l'austérité la plus rigoureuse, aux apparences du plus grand recueillement intérieur, et paroissoit toujours attentif aux inspirations de Dieu. Cet air imposant lui attira une foule de disciples. Le parti des *Spirituels* s'accrut considérablement en fort peu de temps. On y faisoit profession d'y garder la neutralité entre la religion Romaine et celle de *Luther*, sous prétexte que la dispute ne convenoit pas à des hommes qui sont sans cesse appliqués à consulter Dieu au fond du cœur, et à recevoir de lui des inspirations particulières dans la paix et dans le silence. Malgré la protection que la naissance, le bel-esprit, et les apparences de piété donnoient à *Schwenckfeld*,

Luther eut le crédit de le faire chasser de la Silésie, où il avoit déjà fait un grand nombre de partisans. Il roula d'un endroit à l'autre, sans être presque nulle part en sûreté, et mourut à Ulm en 1561, à 71 ans. Toutes ses *Œuvres* ont été recueillies, et imprimées en 1564, in-fol., et en 1592 en 4 vol. in-4.° *Luther* disoit que *c'étoit le Diable qui les avoit vomis.* On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie, des *Schwenckfeldiens*, qui vivent paisiblement et qui ne dogmatisent point. Son Traité *de statu, officio et cognitione Christi*, 1546, in-8.°, de 22 pages, est très-rare et recherché des curieux.

SCHWENCKFELT, (Gaspard) médecin de Greiffenberg en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz en 1609. On a de lui : I. *Thesaurus pharmaceuticus*, Franckfort, 1680, in-8.° II. *Stirpium et fossilium Silesiæ catalogus*, Leipsig, 1600, in-4.° III. *Theriotropheium Silesiæ*, Lignitz, 1603, in-4.° C'est une description des quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, etc. de la Silésie. IV. *Descriptio et usus Thermarum Hirsbergensium*, Gorlitz, 1607, in-8.°

SCHWENTER, (Daniel) natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans, à Altorf, les mathématiques, jusqu'en 1636 qu'il mourut dans sa 51e année. Sa femme l'avoit devancé de quelques jours dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle étoit nouvellement accouchée. Un même tombeau les réunit tous les quatre. On a de *Schwenter* des *Récréations Philosophiques et Mathématiques*, intitulées : *Deliciæ Physico-Mathematicæ.*

SCHWERIN, (Christophe, comte de) gouverneur de Neiss et de Brieg, général-feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, s'éleva par son mérite, et gagna la bataille de Molwitz, le 10 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyoient perdue. Il se signala dans tous les combats qui se donnèrent depuis contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Prague en 1757, à 72 ans. Le roi de Prusse lui fit dresser en 1769 une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin, et l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il mourut. Il étoit né à Anclam en Poméranie, en 1685, du grand maître de cuisine héréditaire de ce duché. Envoyé en 1712 par le duc de *Meckenbourg*, auprès de Charles XII à Bender, il profita pendant un an, des entretiens de ce monarque guerrier, pour perfectionner ses talens militaires. Le roi de Prusse le regretta comme un général intrépide, éclairé, endurci à la fatigue, sobre, ami de la discipline et père des soldats. Il avoit été marié deux fois ; il eut de sa première épouse des enfans qui lui ont survécu, et il n'en eut point de la seconde.

SCICH-ALI, Kan de Derbent en Perse, régna avec gloire dans le Schirvan. Il combattit souvent les Russes avec succès ; mais sur la fin de sa vie, le comte *Zuloor* s'empara de sa capitale après un siége de 50 jours. *Scich-Ali* étoit alors âgé de 120 ans. Il s'avança lui-même au-devant du vainqueur,

avec tous les officiers de sa cour, et obtint grace pour tous les Persans, le 19 mai 1796. Près de cent ans auparavant, il avoit reçu à Derbent *Pierre-le-Grand*, souverain de Russie. *Scich-Ali* est mort quelque temps après l'envahissement de ses états.

SCIOPPIUS, (Gaspard) né à Neumarck dans le haut Palatinat, le 27 mai 1576, étudia dans les universités de sa patrie avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans il avoit déjà la réputation d'un bon auteur. Son cœur ne répondit pas à son esprit. Naturellement emporté et méchant, il abjura la religion Protestante, et se fit Catholique vers l'an 1599, mais sans changer de caractère. Il devint l'*Attila* des écrivains : il avoit tout ce qu'il falloit pour bien remplir ce rôle; de l'imagination, de la mémoire, une profonde littérature, et une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étoient connus, et venoient d'abord sur la sienne. Il joignoit à cette singulière érudition, une ignorance complète des usages du monde ; il n'avoit ni décence dans la société, ni respect pour les grandeurs. C'étoit un frénétique d'une espèce nouvelle, débitant de sang froid les calomnies les plus atroces, un vrai fléau du genre humain. *Joseph Scaliger* fut sur-tout l'objet de sa fureur et de ses satires. Ce savant ayant donné l'Histoire de sa famille, alliée selon lui à des princes, *Scioppius* détruisit toutes les prétentions de *Scaliger*, qui à son tour découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle intitulé : *La Vie et les Parens de Gaspard Scioppius*, nous apprend la généalogie de ce Cerbère de la littérature. Quoiqu'il y ait apparence que ses ennemis le traitèrent comme il les avoit traités, nous rapporterons en peu de mots les particularités racontées par *Scaliger*. *Scioppius* eut pour père un homme qui fut successivement fossoyeur, garçon libraire, colporteur, soldat, meunier, enfin brasseur de bière. Nous y voyons que la femme et la fille de ce bas aventurier, furent des personnes sans mœurs. La femme, long-temps entretenue, et délaissée enfin par un homme débauché qu'elle avoit suivi en Hongrie, fut obligée de revenir auprès de son mari, qui la traita durement, jusqu'à condamner son épouse aux plus viles occupations d'une servante. La fille aussi déréglée que la mère, après la fuite d'un mari scélérat qu'on alloit faire brûler pour le crime le plus infâme, exerça la profession de courtisane. Elle poussa si loin le scandale, qu'elle fut mise en prison, et qu'elle ne put échapper que par la fuite à la sévérité des lois. Tant d'horreurs publiées sur la famille de *Scioppius*, ne lui semblèrent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues contre *Scaliger*, et il en forma un gros volume, sous lequel il s'efforça de l'écraser. *Baillet* dit que *Scioppius y passa les bornes d'un Correcteur de Collége, et d'un Exécuteur de la Haute-Justice.* Personne n'entendoit comme lui les représailles. Il traita avec le dernier mépris *Jacques I*, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Hartbergæ, 1611, in-4.° ; et

et ses deux plus zélés partisans, *Casaubon* et *du Plessis-Mornay*, parce qu'ils l'avoient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres. Son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le Monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne. Dans ses démêlés avec les Jésuites, il publia contre la Société plus de 30 libelles diffamatoires, dont on a la liste. Ce qui surprendra davantage, c'est que, dans un endroit où il se déchaîne le plus contre ces Pères, il met son nom au bas avec de grandes marques de piété : *Moi* GASPARD SCIOPPIUS, *déjà sur le bord de ma tombe, et prêt à paroître devant le Tribunal de* JESUS-CHRIST *pour lui rendre compte de mes œuvres.* Il s'occupa sur la fin de ses jours, de l'explication de l'Apocalypse, et il prétendoit avoir trouvé la clef de ce livre mystérieux. Il mourut le 19 novembre 1649, âgé de 74 ans, à Padoue, la seule retraite qui lui restât contre la multitude d'ennemis qu'il s'étoit faits. Le seul ami qu'il sut conserver, fut *Virginius Cesarini*, camérier du pape, homme d'un caractère doux, et qui faisoit agréablement des vers latins et italiens. On a de *Scioppius* 104 ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature et quelque esprit. Les principaux sont : I. *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8.° II. *Commentarius de Arte critica*, 1661, in-8.° III. *De sua ad Catholicos migratione*, 1600, in-8.° IV. *Notationes criticæ in Phædrum, in Priapeia*, Patavii, 1664, in-8.°, qu'on peut joindre aux *Variorum*. V. *Suspectarum lectionum libri V*, 1664, in-8.° VI. *Classicum Belli sacri*, 1619, in-4.° VII. *Collyrium regium*, 1611, in-8.° VIII. *Grammatica Philosophica*, 1644, in-8.° IX. *Relatio ad Reges et Principes de Stratagematibus, etc. Societatis* JESU, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'*Alphonse de Vargas*. Il avoit été d'abord très-lié avec les Jésuites; mais ces Pères n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avoit présentée à la diète de Ratisbonne, en 1630, pour obtenir une pension, requête renvoyée aux Jésuites, confesseurs de l'empereur et des électeurs, *Scioppius* tourna toute son artillerie contre eux. *Bellarmin* avoit cependant loué en lui *peritiam Scripturarum sacrarum, zelum conversionis Hæreticorum, libertatem in* Thuano *reprehendendo, sapientiam in Rege Anglicano exagitando*, etc. Les Jésuites changèrent de ton, et chantèrent la palinodie, comme il l'avoit lui-même chantée.

I. SCIPION, (*Publius-Cornelius*) surnommé *l'*AFRICAIN, étoit fils de *Publius-Cornelius Scipion*, qui fut consul dans la 2e guerre Punique, lorsqu'*Annibal* passa les Alpes pour entrer en Italie. Le combat ayant été engagé sur les bords du Tésin, *Scipion* le père fut blessé, et mis hors de combat. Son fils, âgé de 17 ans, qui faisoit sa première campagne, le tira des mains de l'ennemi, et lui sauva la vie. Cette action de courage fut l'avant-coureur de plusieurs autres. Après la bataille de Cannes, plusieurs officiers désespérant du salut de la république, avoient projeté de quitter l'Italie, pour se retirer

chez quelque roi, ami des Romains. *Scipion* n'eut pas plutôt appris ce funeste dessein, que tirant son épée : *Que ceux qui aiment la république*, s'écria-t-il, *me suivent.* Il court aussitôt vers la tente où ces officiers étoient assemblés, et leur présentant la pointe de son épée : *Je jure le premier*, dit il, *que je n'abandonnerai point la république, et que je ne souffrirai pas qu'aucun autre l'abandonne. Grand* JUPITER, *je vous prends à témoin de mon serment ! et je consens, si je manque de l'exécuter, que vous me fassiez périr, moi et les miens, de la mort la plus cruelle. Faites le même jurement que moi, vous tous qui êtes ici assemblés. Quiconque refusera d'obéir, perdra sur-le-champ la vie.* Ils jurèrent tous, et le courage patriotique d'un seul homme sauva peut-être la république.... *Scipion* fut créé édile, à l'âge de 21 ans. On ne pouvoit cependant alors entrer en charge qu'à 27 ans. Aussi, lorsque *Scipion* se présenta pour demander l'édilité curule, les tribuns du peuple s'opposèrent à sa nomination, apportant pour raison qu'il n'avoit pas l'âge compétent pour l'exercer. *Mais si tous les citoyens veulent me nommer édile*, répondit SCIPION, *j'ai assez d'âge.* Sur-le-champ toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages, avec tant de zèle et d'unanimité, que les tribuns se désistèrent aussitôt de leurs prétentions. Son père et son oncle ayant perdu la vie, en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne, à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, et prit Carthagène en un seul jour. La femme de *Mardonius* et les enfans d'*Indibilis*, qui étoient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parens. Ses vertus contribuèrent autant à ses victoires, que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qn'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50000 hommes de pied et 4000 chevaux. *Scipion* porta ensuite la guerre en Afrique, Il battit *Asdrubal*, un des meilleurs généraux Carthaginois, et vainquit *Syphax*, roi de Numidie, l'an 203 avant J. C. Il surprit d'abord son camp pendant la nuit, y mit le feu, et ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, et peut-être elles l'auroient été davantage, si *Scipion* eût marché droit à Carthage. Le moment paroissoit favorable ; mais il crut, comme *Annibal* aux portes de Rome, qu'avant de faire le siége d'une capitale, il falloit s'y établir solidement. L'année suivante, il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines, pour parler de paix : mais ils se séparèrent sans convenir de rien, et ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée ; elle décida entre Rome et Carthage. *Annibal*, après avoir long-temps disputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome, qui en eut toute l'obligation à *Scipion*, et qui lui en laissa toute la gloire. Il fut honoré du triomphe et du surnom d'*Africain.* On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avoient porté

les armes en Espagne et en Afrique. Quelques années après, il obtint une seconde fois le consulat; mais les intrigues de ses concurrens affoiblirent son crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il passa en Asie, où de concert avec son frère, il défit *Antiochus*, l'an 189 avant J. C. Ce prince lui fit proposer des conditions de paix peu avantageuses à la république, mais flatteuses pour lui. Il lui proposoit de rendre sans rançon son fils encore jeune, pris au commencement de la guerre, et il lui offroit de partager avec lui les revenus de son royaume. *Scipion*, sensible à cette offre, mais plus sensible encore aux intérêts de la république, lui fit une réponse digne de lui et des Romains. Ce grand homme, revenu à Rome après qu'*Antiochus* se fut soumis aux conditions qu'on voulut, y trouva l'envie acharnée contre lui. Il fut traduit devant le peuple par les deux *Petilius*. Ces tribuns, à l'instigation de *Caton*, qui (pour me servir de l'expression de *Tite-Live*) ne cessoit d'aboyer après le grand *Scipion*, l'accusèrent de péculat. Ils prétendirent qu'il avoit tiré de grandes sommes d'*Antiochus*, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'*Annibal*, de *Siphax* et de *Carthage*, qu'un homme à qui les Romains avoient offert de le créer consul et dictateur perpétuel, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il le fit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit toutes ses actions. Comme ses accusateurs, faute de preuves, se répandoient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour, de faire le récit de ses exploits et de ses services, défense ordinaire aux illustres accusés : elle fut reçue avec un applaudissement universel. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui : *Tribuns du Peuple*, dit-il, *et vous, Citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu* Annibal *et les Carthaginois. Venez, Romains, allons dans le Capitole en rendre aux Dieux de solennelles actions de graces.* On le suivit en effet, et les tribuns restèrent seuls avec le crieur qu'ils avoient amené pour citer l'accusé. L'affaire fut agitée une 3e fois, mais *Scipion* n'étoit plus à Rome, il s'étoit retiré à sa maison de campagne à Literne, où, à l'exemple des anciens Romains, il cultivoit la terre de ses mains victorieuses. Il y mourut peu de temps après, l'an 180 avant J. C., avec la réputation d'un général qui joignoit à de grandes vues une exécution prompte. La justice la plus flatteuse rendue à sa valeur, est sans doute celle que lui rendit *Annibal* même. Ce général Carthaginois parloit en présence de *Scipion*, des généraux les plus accomplis, et s'adjugeoit la 3e place après *Alexandre* et *Pyrrhus*. *Scipion* lui demanda ce qu'il diroit donc, s'il l'avoit vaincu? *Annibal* lui répondit : *Alors je prendrois le pas au-dessus d'*Alexandre *et de* Pyrrhus, *et de tous les Généraux qui ont jamais existé.* Ses vertus égaloient son courage. On sait le rare exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthagène, ses soldats lui amenèrent une jeune Espagnole, trouvée dans la ville. Sa beauté surpassoit l'éclat de sa naissance, et elle étoit éperdument aimée d'un prince Celtibérien, nommé *Allutius* [*Voyez* ce mot.] auquel elle étoit fiancée. *Scipion* vit sa belle prisonnière, l'admira, et la

remit entre les mains de son père et de son amant. Il est certain cependant que ce grand homme eut de la passion pour les femmes; mais sans doute il en eut beaucoup plus pour la gloire et pour la vertu. Après la défaite du roi *Syphax*, voyant *Masinissa* se livrer à un amour hors de saison pour *Sophonisbe* sa prisonnière, *Scipion* le prit à l'écart, et lui dit: *Croyez-moi, nous n'avons point tant à craindre, pour notre âge, des ennemis armés que des passions qui nous assiègent de toutes parts. Celui qui par sa sagesse a su leur mettre un frein et les dompter, s'est acquis en vérité beaucoup plus d'honneur, et a remporté une victoire plus glorieuse que celle que nous venons de gagner sur* Syphax... Dans une victoire qu'il remporta sur les Espagnols, il se conduisit à leur égard avec tant de bonté, qu'une multitude de voix confuses le proclamèrent Roi, d'un consentement unanime. Alors *Scipion* ayant fait faire silence par un héraut, dit: « Que la qualité de Général que ses soldats lui avoient donnée, étoit la plus grande et la plus honorable pour lui; que le titre de Roi, par-tout ailleurs illustre, étoit odieux et insupportable à Rome: que s'ils regardoient comme quelque chose de plus glorieux, tout ce qui approchoit de la majesté d'un Roi, ils pouvoient aisément juger en eux-mêmes qu'il en avoit le cœur, mais qu'il les prioit de ne lui en point imposer le nom. » *Polybe* et *Tite-Live* remarquent une foiblesse de *Scipion*, qui ne doit pas ternir l'idée que nous avons donnée de ses vertus. A peine avoit-il pris la robe virile, qu'il affecta d'aller souvent au Capitole, et d'entrer dans le temple de Jupiter où il passoit seul un temps considérable, pour faire croire au peuple qu'il avoit des entretiens avec le maître des Dieux. Il faisoit aussi courir le bruit qu'on avoit vu souvent un serpent dans la chambre de sa mère; voulant sans doute, à l'exemple d'*Alexandre*, persuader que son origine étoit divine. La famille de *Scipion* étoit celle des *Cornéliens*, aussi ancienne qu'illustre. Le surnom de *Scipion*, qui signifie un bâton, lui fut donné, parce que quelqu'un d'entre eux avoit servi de bâton à son père aveugle qu'il conduisoit dans les rues. Avant *Scipion* l'Africain, onze personnages de cette famille avoient été élevés aux premières charges de la république. L'abbé *Seran de la Tour* a donné, en 1738, une *Histoire* estimée de ce célèbre Romain, pour servir de suite aux *Hommes illustres* de *Plutarque*, avec les observations du chevalier *Folard* sur la bataille de Zama, in-12, à Paris. *Publius-Cornelius* SCIPION son fils, fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie, et adopta le fils de *Paul-Emile*, qui fut nommé *le jeune* SCIPION *l'Africain*. Il se montra digne de son père, par son courage et par son amour pour les lettres.

II. SCIPION, (*Lucius-Cornelius*) surnommé *l'Asiatique*, frère de *Scipion l'Africain*, le suivit en Espagne et en Afrique. Ses services lui méritèrent le consulat, l'an 189 avant J. C. On lui donna alors la conduite de la guerre d'Asie contre *Antiochus*, auquel il livra une sanglante bataille dans les champs de Magnésie, près de Sardes, où les Asiatiques perdirent 50000 hommes de pied et

4000 chevaux. Le triomphe et le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire ; mais ses succès excitèrent l'envie. *Caton le Censeur* fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avoit reçues d'*Antiochus ;* et *Lucius Scipion* fut condamné à une amende pour le même prétendu crime de péculat dont on avoit accusé son frère. Ses biens furent vendus , et leur modicité le justifia assez : il ne s'y trouva pas de quoi payer la somme à laquelle il avoit été condamné.

III. SCIPION-NASICA, étoit fils de *Cneïus* SCIPION *Calvus*. Son père fut tué en Espagne avec son frère *Cornelius*, père du premier *Scipion l'Africain. Nasica* étant parvenu au consulat, s'opposa aux prétentions des tribuns du peuple ; mais il se démit bientôt après de sa place, et refusa les honneurs du triomphe et le titre d'*Imperator*, que les soldats lui décernèrent après une victoire. Pendant sa censure, il fit enlever les statues qu'on lui avoit érigées dans la place publique, lorsque le Sénat l'eut déclaré solennellement le plus homme de bien de la république. Ce fut lui qui, de son autorité privée, tua *Tiberius-Gracchus* qui excitoit des troubles dans l'état, et cette action fut louée par tous les citoyens que ces troubles alarmoient. Enfin, après avoir rempli les devoirs que la patrie exigeoit de lui, il vécut en homme privé, et n'en fut que plus heureux. A ses vertus, il joignoit le talent de l'éloquence et une grande connoissance des lois. Il eut un fils non moins estimable, et qui mérita d'être surnommé les *Délices des Romains*.

IV. SCIPION, (*Publius-Æmilianus*) surnommé *Scipion l'Africain le jeune*, étoit fils de *Paul-Emile*, et fut adopté par *Scipion*, fils de *l'Africain*. Après avoir porté les armes sous son père, il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoiqu'âgé seulement de 30 ans, il annonça par ses vertus et par sa valeur ce qu'il seroit un jour. Un Espagnol d'une taille gigantesque, ayant donné le défi aux Romains, *Scipion* l'accepta et fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut, et obtint une couronne murale. De l'Espagne, il passa en Afrique en qualité de tribun, et y effaça tous ses concurrens. *Phaméas* général de la cavalerie ennemie, le redoutoit tellement, qu'il n'osoit paroître quand c'étoit son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand homme, il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi *Masinissa* ne lui donna pas une moindre marque de sa considération ; il le pria, en mourant, de régler le partage de ses états entre ses trois fils. Le Sénat ayant envoyé des députés en Afrique pour prendre des informations sur l'état des affaires, toute l'armée rendit hautement justice au mérite de *Scipion*. Peu de temps après, ce jeune héros étant venu à Rome où il brigua l'édilité, son nom, sa figure, sa réputation, la croyance commune que les Dieux l'avoient choisi pour terminer la 3e guerre Punique, tous ces motifs engagèrent de lui donner le consulat l'an 158 avant J. C., quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge ; mais les Romains savoient faire des exceptions, et certainement *Scipion* les

méritoit. Il eut, comme son aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permission de choisir son collègue; et par un nouveau trait de ressemblance entr'eux, il se fit accompagner dans ces expéditions par *Lælius* son intime ami, fils de cet autre *Lælius* qui avoit autrefois si bien secondé la valeur du grand *Scipion*. Le général romain trouva le siège de Carthage moins avancé qu'il ne l'étoit à la fin de la première campagne. Les lignes des assiégeans n'étoient pas assez resserrées : pour remédier à ce défaut, il établit son camp sur une langue qui formoit une communication entre les terres et la presqu'île dans laquelle Carthage étoit située. Par ce moyen, il ôtoit aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là; mais ils pouvoient en faire venir par mer, attendus que les vaisseaux romains n'osoient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auroient accablés. *Scipion* leur enleva cette dernière ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue et large digue de pierre; cette digue avoit (dit-on) 24 pieds de long par le haut, et 92 par la base : travail immense et presque inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant. Leur ville contenoit 700 mille habitans, qui tous à l'envi, hommes, femmes et enfans, s'employèrent à creuser un nouveau port et à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque du milieu des dunes, ils virent sortir 50 galères qui s'avançoient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, et à soutenir les convois qu'on leur améneroit. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette première surprise; ils ne donnèrent bataille que trois jours après, et elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominoit la ville du côté de la mer, s'y retrancha, et y établit 4000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ses manœuvres fut la prise de Carthage, l'an 146 avant J. C. *Scipion* répandit des larmes sur les cendres de cette ville. [*Voy.* II. MAGON, *à la fin.*] De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe, et se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portoit déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la 2e fois, l'an 134 avant J. C. : il l'avoit été la première fois pour aller détruire Carthage; il le fut celle-ci pour aller détruire Numance, dont le siége duroit depuis 14 ans. Il eut le bonheur de la prendre, et d'obtenir un second triomphe et le nom de *Numantin*. Quelque temps après, ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit; d'autres disent qu'il fut empoisonné par sa femme *Sempronia*, sœur des *Gracques*, avec lesquels il avoit eu de grands démêlés. Ainsi périt le second *Africain*, qui égala ou même surpassa le vainqueur d'*Annibal*, par sa valeur, par ses vues, par son zèle pour la dircipline militaire, par son amour pour la patrie. Il cultiva, comme lui, les lettres dans le tumulte des camps, et servit d'exemple aux soldats par les vertus d'un particulier, et aux capitaines par les qualités d'un général. On ne fit point d'information sur sa mort, parce que (dit *Plutarque*) le peuple appréhendoit que si on approfondissoit cette affaire, *Caius-Gracchus* ne

se trouvât coupable, on cite plusieurs traits honorables à sa mémoire. Après la mort de *Paul-Emile*, *Scipion* fut héritier avec son frère *Fabius*; mais, voyant qu'il avoit moins de biens que lui, il lui abandonna en entier l'héritage qui étoit estimé plus de 60 talens. Cette action étoit belle; mais il donna une marque plus éclatante encore de son bon cœur. *Fabius* ayant dessein de donner le spectacle des gladiateurs aux funérailles de son père, et ne pouvant aisément soutenir cette dépense, *Scipion* lui fournit pour cela la moitié de son bien. *Papiria*, mère de ces illustres frères, étant morte quelque temps après, *Scipion* laissa toute sa succession à ses sœurs, quoiqu'elles ne pussent y prétendre aucune part suivant les lois. Ce grand homme avoit senti de bonne heure l'importance du danger où les richesses excessives exposeroient sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, le greffier, dans le sacrifice ordinaire de ce jour solennel, lui dictoit le vœu par lequel on conjuroit les Dieux de rendre les affaires du peuple Romain meilleures et plus brillantes : *Elles le sont assez*, dit-il, *et je les prie de les conserver toujours en ce même état*. Il fit aussitôt changer le vœu de cette manière. Les censeurs, par respect, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

V. SCIPION, (*Publius*) beau-père de *Pompée*, se retira en Afrique après la bataille de Pharsale, avec les débris de l'armée vaincue, l'an 48 avant J. C. Ayant joint ses troupes à celles de *Juba*, roi de Mauritanie, il remporta d'abord quelques avantages; mais *César* s'y étant rendu peu de temps après, il fut battu et tué dans le combat.

VI. SCIPION-EMILIEN, *Voy.* l'article PORCELLUS.

SCIPION AMMIRATO, *Voy.* ce dernier mot.

SCIPION MAFFÉE, *Voyez* MAFFÉE, n° V.

SCIRON, fils de *Canèthe* et d'*Héniocle*, étoit un fameux brigand qui infestoit les environs de Mégare, où il attendoit les passans pour les dépouiller et les jeter dans la mer. *Thésée* l'ayant tué, jeta ses os dans la mer, qui furent, selon la Fable, changés en rochers appelés de son nom *Scironia saxa*.

SCOMBERG, *Voyez* SCHOMBERG.

SCOPAS, architecte et sculpteur de l'île de Paros, vivoit vers l'an 430 avant J. C. Il travailla au fameux mausolée qu'*Artemise* fit ériger à son mari dans la ville d'Halicarnasse, et qui étoit réputé pour l'une des sept merveilles du monde. Il fit aussi à Ephèse une colonne, célèbre par les beautés dont ce savant artiste l'avoit enrichie. Mais parmi ses ouvrages, on fait sur-tout mention d'une *Vénus* qui fut transportée à Rome, et que *Pline* (Hist. Nat., liv. 36, chap. 4) jugeoit être supérieure à celle de *Praxitèle*, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à raison de la multitude de chefs-d'œuvre que renfermoit la capitale du monde : car c'est là bien certainement le sens du passage de *Pline*, auquel M. *Falconet* et M. *de Lalande* ont trop légèrement reproché une contradiction.

SCORZA. (Sinibaldo) peintre et graveur, de Voltaggio dans le territoire de Gênes, mourut dans cette derniere ville en 1631, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il copioit à la plume les estampes d'*Albert Durer*, d'une manière à tromper les connoisseurs, qui les croyoient gravées, ou qui les prenoient pour des originaux mêmes. Il excelloit aussi à peindre des animaux, des fleurs et des paysages. Ce peintre s'attacha ensuite à la miniature. Le cavalier *Marini*, avec lequel il étoit lié d'amitié, l'introduisit à la cour de Savoie. Vers ce temps, les Génois eurent une guerre à soutenir contre cette puissance. *Scorza* revint dans sa patrie, où ses envieux l'accusèrent d'être en intelligence avec le duc de Savoie. On crut trop facilement les dépositions de la calomnie; il fut banni, mais peu de temps après on le rappela.

SCOT, (Jean) *Voyez* DUNS.

SCOT, *Voyez* SCHOT.

SCOT, (Jean) appelé aussi ERIGÈNE, du nom d'*Erin* que portoit anciennement l'Irlande sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il passa en France sous le règne de *Charles le Chauve*. Ce prince qui aimoit les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractère enjoué, au point de l'admettre à sa table, et de s'entretenir familièrement avec lui. *Erigène*, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. C'étoit un esprit vif, pénétrant et hardi, mais peu versé dans les matières de religion : malgré cela, il voulut se mêler des questions théologiques; et en se livrant à son génie sophistique, il fronda l'Ecriture et la Tradition, et tomba bientôt dans plusieurs erreurs. Ses écrits ne tardèrent pas à soulever tous ceux qui étoient attachés à la religion. Le pape *Nicolas I* en porta ses plaintes au monarque protecteur de ce téméraire écrivain : on ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de *Charles le Chauve*. Ce qui paroit constant, c'est que *Jean Scot* termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, et qu'il ait été tué, l'an 883, à coups de canif par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa *sur l'Eucharistie*, contre *Paschase Ratbert*. Cet ouvrage, qui contenoit, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la Transsubstantiation et la Présence réelle, (*Voy*. II. BERENGER.) fut proscrit par plusieurs conciles, et condamné au feu, l'an 1059, par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la Prédestination Divine*, qu'il fit à la prière de *Hincmar* de Rheims et de *Pardule* de Laon : il se trouve dans *Vindiciæ Prædestinationis et Gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4.°

SCOTISTES, *Voyez* DUNS.

SCOTTEN, — HUDDE.

SCOTTI, (Jules-Clément) ex-jésuite, quoique profès des quatre vœux, enseigna la philosophie et la jurisprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12, traduite en françois par *Restaut*, 1721, in-12, sous le titre de la *Monarchie des Solipses*: livre peu lu aujourd'hui, quoi-

que fort recherché dans le temps que les Jésuites étoient puissans et haïs. On a voulu faire passser la *Monarchie des Solipses*, pour un livre inspiré par la charité la plus pure. *Bayle*, plus sincère, ne reconnoit dans cet ouvrage qu'une satire dictée par le dépit. On y voit par-tout un homme fort content de lui-même, et fort mécontent des Jésuites, occupé à se laver et à les noircir. S'il n'a pas été employé à enseigner la théologie, c'est qu'ils ne savent pas comme il faut l'enseigner; s'il n'a pas été dans les charges qu'il souhaitoit, c'est qu'on n'y admet que des sujets indignes. S'il a quitté l'ordre, ce n'est pas apostasie, c'est qu'on l'a congédié, parce qu'il avoit trop de mérite, et que ses grandes qualités faisoient ombrage à ses supérieurs. Ses autres ouvrages sont: I. *De Potestate Pontificiâ in Societatem* JESU, 1646, in-4.° II. *De Obligatione Regularis*, etc. 1647, in-4.° Cet auteur mourut en 1669, âgé de 67 ans, à Padoue, où il jouissoit d'une assez grande considération quoiqu'il fût d'un caractère hautain et aigre.

SCOTUS, *Voyez* MARIANUS.

SCOUVILLE, (Philippe) célèbre missionnaire jésuite, né à Champion, dans le duché de Luxembourg, en 1622, mort le 17 novembre 1701, se dévoua entièrement à l'instruction de cette province et des pays voisins. Si la chaire et le confessionnal lui laissoient quelque loisir, il l'employoit à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides et édifians, qui ont assuré et qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont: I. Un *Catéchisme* en allemand, Cologne, 1685, 7 vol. in-8.° C'est un abrégé de théologie dogmatique et morale, d'un excellent usage pour les missionnaires et les curés. II. *Abrégé du Catéchisme*: c'est le catéchisme du diocèse de Trèves, un des meilleurs qu'il y ait pour la clarté, l'ordre, la dignité dans l'exposition du dogme, et sur-tout une judicieuse proportion avec l'intelligence des enfans et du peuple. Il seroit seulement à souhaiter qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. III. *Sancta sanctorum sanctè tractanda*, etc. On a publié sa *Vie* en latin, Coblentz, 1703, in-4.°; elle est écrite avec simplicité, mais avec pureté.

SCRIBANI. (Charles) jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles et d'Anvers, et enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différens de cette ville. C'est à ses soins qu'on a dû la maison professe d'Anvers, le collége et le noviciat de Malines, etc. Le P. *Scribani* parloit avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entr'autres *Ferdinand II*, *Philippe IV*, l'archiduc *Albert*, lui donnèrent des marques distinguées de leur estime. Il laissa plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit, est son *Amphitheatrum honoris adversùs Calvinistas*. Anvers, 1606, in-4.°, qu'il publia sous le nom de *Clarus Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom. Les artifices et les procédés des Calvinistes y sont peints avec une chaleur qui les

irrita. Aussi *Casaubon* dit que ce livre auroit dû être intitulé : *Amphithéâtre d'horreur.* On sollicita vivement *Henri IV* de faire brûler ce livre, parce que certaines maximes qu'il renferme paroissoient être contraires à la sûreté des princes; mais quelle fut la surprises des adversaires de *Scribani*, quand ils surent que *Henri IV* avoit écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation ! On a encore de lui : I. Une *Histoire des guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8.° II. *Antuerpia*, 1610, in-4.° C'est un éloge des citoyens d'Anvers. III. *Origines Antuerpensium*, in-4.°, bien écrit : l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. IV. *Orthodoxæ fidei controversa.* Antuverp. *Roccaberti* en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima Pontificia*, tome 7. V. *Ars mentiendi Calvinistica.* VI. *Meditationes sacræ*, latin et flamand, 1615, 2 vol. in-8.° VII. *Medicus religiosus*, 1619. Il y parle des maladies de l'ame et de leur guérison. VIII. *Superior religiosus*, 1619, in-12. IX. *Cœnobiarcha*, 1624, in-8.° Ces trois ouvrages sont les fruits d'une longue expérience. X. *Politico-Christianus*, 1624, in-4.°, etc.

SCRIBONIUS-LARGUS, ancien médecin du temps d'*Auguste* ou de *Tibère*, est auteur de plusieurs ouvrages, dont la meilleure édition est celle de *Jean Rhodius* : ils sont consultés par les savans.

SCRIMGER, (Henri) savant Ecossois, mort à Genève en 1571, à 65 ans, passa en Allemagne où il s'attacha à *Ulric Fugger*, bienfaiteur des gens de lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs et latins. Il alla à Genève pour les faire imprimer par *Henri Etienne*, ainsi que les *Novelles* de *Justinien.* Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de *Henri d'Ecosse.* Il avoit aussi travaillé à éclaircir *Athénée*; mais ses *Notes* n'ont pas vu le jour.

SCRIVERIUS, (Pierre) né à Harlem, mort en 1653, à l'âge de 63 ans, selon *Hoffman*, a bien mérité des gens de lettres, par ses éditions de *Végèce*, de *Frontin*, et de quelques autres qui ont traité de l'Art militaire. Il a publié le premier les *Fables* d'*Hygin*; et la Hollande où il étoit né, lui a obligation de deux grands et assez bons ouvrages qui concernent son histoire : l'un sous le titre de *Batavia illustrata*, 1611, in-4.°; et l'autre, *Bataviæ Comitumque Historia... Voy.* PONTANUS.

SCRODER, (N...) savant Allemand, a publié à Amsterdam, en 1711, une Grammaire Arménienne, intitulée : *Thesaurus linguæ Armenicæ antiquæ et hodiernæ.* La langue arménienne s'écrit de gauche à droite; elle a 38 lettres, et se divise en quatre sortes d'écriture : la première est appelée *erghatachir*, écriture de fer; la seconde *poloverchir*, écriture ronde; la troisième *noderchir*, écriture des notaires; et la quatrième est composée des majuscules.

I. SCUDÉRI, (George de) naquit au Havre-de-Grace en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après

avoir passé quelque temps dans cette ville, il vint ouvrir boutique de vers dans la capitale. L'académie Françoise lui donna une place dans son corps en 1650. Il étoit alors gouverneur de *Notre-Dame de la Garde* en Provence, gouvernement très-mince qu'il exaltoit sans cesse. Il en fit dans un poëme, une description magnifique, quoique, suivant *Chapelle* et *Bachaumont*, il n'y eût pour toute garde qu'un Suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Cette place ne tira pas *Scuderi* de l'indigence; mais il n'en fut pas moins fanfaron. Il eut une partie des travers des mauvais poëtes, et sur-tout les distractions et la manie de parler de vers. Il se piquoit sur-tout de noblesse et de bravoure. Dans une Epitre dédicatoire au duc *de Montmorenci*, il lui dit : *Je veux apprendre à écrire de la main gauche, afin que ma droite vous serve plus noblement*... Et ailleurs il dit : *Qu'il est sorti d'une maison où l'on n'a jamais eu de plumes qu'au chapeau*... Telle fut l'une de ses préfaces. « Tu couleras aisément, dit-il au lecteur, sur les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre que j'ai employé la plus grande partie de l'âge que j'ai, à voir la plus belle et la plus grande partie de l'Europe, et que j'ai passé plus d'années dans les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mèches en arquebuse qu'en chandelles ; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les périodes. » Pendant qu'il mendioit la faveur du cardinal *de Richelieu*, il ne craignoit pas, par exemple, de dire aux Grands :

Princes, ne pensez pas, si je vous importune,
Que mon propre intérêt m'oblige à ces discours :
Je songe à votre gloire, et non à ma fortune :
La vérité me plaît, et je la dis toujours.

Quelles rodomontades ne trouve-t-on pas dans son Sonnet sur les dégouts du monde ?

J'ai vécu dans la Cour, j'ai pratiqué les Princes ;
J'ai connu Richelieu, *j'en fus plus estimé ;*
Et, dans la belle ardeur dont j'étois animé,
L'Europe m'a connu dans toutes ses provinces.
Pour moi, plus d'une fois, le danger eut des charmes,
Et dans mille combats je sus tout hasarder :
L'on me vit obéir, l'on me vit commander ;
Et mon poil tout poudreux a blanchi sous les armes.
Il est peu de beaux arts où je ne sois instruit :
En prose comme en vers, mon nom fit quelque bruit ;
Et par plus d'un chemin, je parvins à la Gloire.

Ayant porté la modestie à cet excès, il n'est pas étonnant qu'il traitât *Corneille*, le premier auteur de son temps, avec dédain. Cet homme bizarre étoit fait pour les aventures singulières. Dans un voyage qu'il fit avec sa sœur en Provence, on les plaça dans une chambre où il y avoit deux lits. Avant que de se coucher, *Scuderi* demanda à sa sœur ce qu'ils feroient du prince *Mazare*, (un des héros du Roman de *Cyrus*) ; il fut ar-

rité, après quelques contestations, qu'on le feroit assassiner. Des marchands qui étoient dans une chambre voisine ayant entendu cette conversation, crurent que c'étoit la mort de quelque grand prince que l'on complotoit. La justice fut avertie ; le frère et la sœur furent mis en prison, et ce ne fut qu'avec peine qu'ils parvinrent à se justifier. Ce poëte mourut à Paris, le 14 mai 1667, à 66 ans, accablé de ridicules qu'il avoit souvent mérités, et qui fermèrent les yeux sur quelques qualités estimables, la fidélité à l'amitié, et la fermeté d'ame dans le malheur ou la pauvreté. Sa veuve, morte en 1711, avoit beaucoup plus d'esprit que lui, ou du moins un esprit plus naturel et plus agréable. Les ouvrages de *Scudéri* sont : I. Seize *Pièces de théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, et assez platement écrites, à quelques vers près, semés de loin en loin. Sa tragi-comédie de l'*Amour tyrannique* est la plus supportable. II. Le *Cabinet* ou *Mélange de Vers* sur des tableaux, des estampes, etc. III. Recueil de *Poésies* diverses, dans lequel, outre 101 *Sonnets* et 30 *Epigrammes*, on trouve des *Odes*, des *Stances*, des *Rondeaux*, des *Elégies*, etc. IV. *Alaric*, ou *Rome vaincue*, poëme héroïque en 10 livres, que *Boileau* a jugé digne de la Pucelle de *Chapelain*, mais qui fournit à l'auteur l'occasion de faire une action généreuse. Il avoit dédié cet ouvrage à la reine *Christine*, qui lui destinoit une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancheroit les louanges données au comte *de la Gardie* qu'elle avoit disgracié. *Scudéri* répondit à la proposition qu'on lui en fit : *Quand la chaîne d'or seroit aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'Histoire des Incas, je ne détruirois jamais l'autel où j'ai sacrifié.* Le comte *de la Gardie*, qui le priva de ce don, ne lui en fit pas même un remercîment. V. *Apologie du Théâtre.* VI. Des *Discours politiques.* VII. Des *Harangues* qui marquent plus de fécondité que de génie. VIII. Des *Traductions* : *Voyez* MANCINI, n.° II.

II. SCUDÉRI. (Magdeleine de) sœur du précédent, née au Havre-de-Grace comme lui, en 1607, fut auteur par nécessité. Elle vint de bonne heure à Paris, et tout concourut à y faire parler d'elle : les agrémens de son esprit, la difformité de son visage, et surtout les romans dont elle inonda le public, et que le satirique *Despréaux* appeloit une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés, ne sont que le tableau de ce qui se passoit à la cour de France. Les petits-maîtres applaudirent sur-tout à la Carte du Pays de *Tendre*, qui se trouve dans *Clélie*. Cette Carte représente trois rivières, sur lesquelles sont situées trois villes nommées TENDRE ; *Tendre sur inclination*, *Tendre sur estime*, et *Tendre sur reconnoissance*. L'abbé *d'Aubignac* lui enleva la gloire de cette frivole découverte, en publiant sa Relation du royaume de *Coquetterie*. Ce plagiat excita une querelle qui auroit pu devenir importante, si Mlle *de Scudéri* n'avoit pris le parti du silence. Cette fille illustre mourut à Paris le 2 juin 1701, à 94 ans, honorée du titre de *Sapho* de son siècle. Les plus beaux génies de l'Eu-

rope étoient en commerce de lettres avec elle. L'académie des *Ricovrati* de Padoue, se l'associa. Son *Discours sur la Gloire* remporta le premier prix d'éloquence que l'académie Françoise ait donné. La reine *Christine* de Suède, le cardinal *Mazarin*, le chancelier *Boucherat*, et *Louis XIV*, lui firent des pensions. Le célèbre *Nanteuil* la peignit en pastel, et Mlle *Scudéri* l'en remercia par ces vers :

> Nanteuil, *en faisant mon image*,
> *A de son art divin signalé le pouvoir :*
> *Je hais mes traits dans mon miroir,*
> *Je les aime dans son ouvrage.*

On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse et des agrémens dans ses vers : sa prose n'en offre pas moins quelquefois. Il y a des morceaux heureux, et dans ses romans même, qu'on rechercha trop d'abord, et qu'on dédaigna peut-être trop ensuite ; il y a plusieurs traits ingénieux, et des portraits très-bien rendus et pleins de finesse. Ses principaux ouvrages sont : I. *Clélie*, histoire romaine, Paris, 1656, 10 vol. in-8.°, réimprimée plusieurs fois, entr'autres en 1731, en 10 vol. in-12, édition plus commode que l'in-8.° « *Clélie*, dit *Voltaire*, est un ouvrage plus curieux qu'on ne pense. On y trouve les portraits de tous les gens qui faisoient du bruit dans le monde, du temps de Mlle *de Scudéri* : tout Port-Royal y est ; le château de Villars, qui appartient aujourd'hui à M. le duc *de Praslin*, y est décrit avec la plus grande exactitude. » Ceux qui aiment à connoître les mœurs et les personnages de ce temps-là, y trouveroient encore des renseignemens utiles. Quoique l'héroïne soit Romaine, on sent bien que tout y est dans le goût françois. II. *Artamene*, ou *le grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8.° Ce qui rend ces Romans si longs, c'est que les aventures sont continuellement interrompues par des entretiens sur l'amour, sur la galanterie, et même sur d'autres objets. « On y voit (dit l'abbé *Trublet*) un modèle de ces conversations savantes et ingénieuses de l'hôtel de *Rambouillet*. On me dira peut-être que ce n'est pas de quoi en donner une grande idée, et il faut avouer en effet, que les conversations de ces romans paroissent ennuyeuses à la plupart du monde, et qu'elles ont beaucoup contribué à dégoûter des romans mêmes. Ce n'est pas que plusieurs ne soient assez belles ; mais elles sont mal placées dans un roman, où le lecteur cherche des faits et non des discours. Elles interrompent quelquefois la narration, quand elle est la plus intéressante, et reculent un dénouement qu'on attendoit avec impatience. D'ailleurs ces conversations sont entre plusieurs personnes : cela n'en seroit peut-être que plus vif, plus varié, et par conséquent plus agréable dans la réalité, dans une chambre ; mais dans un livre, dans un dialogue, tant d'interlocuteurs différens ne servent qu'à répandre de la confusion : je ne saurois distinguer nettement tous ces personnages ; je ne sens pas assez la différence de leurs caractères, la raison précise qui fait dire telle chose à l'un plutôt qu'à l'autre, et ainsi je ne goûte point le vrai plaisir du dialogue : je ne crois point assister à une conversation. » Voilà les raisons pour lesquelles les conversations des romans de Mlle *de Scudéri*, et enfin ses romans même, cessèrent

de plaire. III. *Célanire* ou *la Promenade de Versailles*, 1698, in-12. IV. *Ibrahim*, ou *l'illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8.° V. *Almahide* ou *l'Esclave Reine*, 1660, 8 vol. in-8.° VI. *Célinte*, in-8.° VII. *Mathilde d'Aguilar*, in-8.° VIII. Des *Conversations* et des *Entretiens*, en 10 vol. etc. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisoit pour se former aux belles manières et à la politesse ; mais le ton de la société ayant bien changé depuis, on n'y apprendroit aujourd'hui qu'à se rendre ridicule. On a publié en 1766, in-12, *l'Esprit de Mlle de Scudéri*. Ses amis l'appeloient *Sapho*.

> *Si la Grèce autrefois, fertile en beaux esprits,*
> *Dans la tendre* Sapho *voyoit une merveille,*
> *Dans* Scudéri *la France a trouvé sa pareille,*
> *Non par ses traits, mais bien par ses écrits.*

Cette nouvelle *Sapho* cultiva l'amitié et même l'amour. Elle fut très-liée avec *Pelisson*, dont la laideur épouvantable auroit empêché de soupçonner qu'elle pût s'attacher à lui. Un plaisant dit à cette occasion, que *chacun aimoit son semblable*. La maitresse étoit presque aussi laide que l'amant : mais son ame étoit belle. La douceur de son caractère lui fit beaucoup d'amis illustres. On l'avoit fait peindre en Vestale, entretenant le feu sacré, avec ce mot FOVEBO, au bas de l'autel, pour marquer qu'elle avoit soin de nourrir le feu de l'amitié. Les princes et les princesses de la famille royale ne dédaignoient pas de la prevenir, et *Madame* lui disoit quelquefois : *C'est moi qui suis l'amant dans notre commerce ; c'est moi qui vous cherche avec mystère.* Elle avoit souvent des saillies, et faisoit facilement des *impromptu*. Ayant visité le donjon de Vincennes, où *Condé* avoit été prisonnier, on lui montra une pierre dans laquelle ce prince avoit fait planter des œillets qu'il arrosoit tous les jours. Elle fit sur-le-champ les vers suivans :

> *En voyant ces œillets, qu'un illustre guerrier*
> *Arrosa d'une main qui gagna des batailles,*
> *Souviens-toi qu'*Apollon *bâtissoit des murailles,*
> *Et ne t'étonnes pas de voir* Mars *jardinier.*

Ayant été éclaboussée par le carrosse d'un financier : *Cet homme-là*, dit-elle, *est vindicatif ; nous l'avons crotté autrefois, il nous crotte maintenant.* On parloit en sa présence de Versailles, et l'on disoit que c'étoit un lieu enchanté. *Oui*, repartit-elle, *pourvu que l'enchanteur y soit.....* *Ménage* et *Duperrier* disputoient pour savoir si les dames devoient finir leurs lettres, par *Votre tres-humble et tres-obéissante servante. Il est vrai*, dit-elle, *qu'elles n'écrivoient point ainsi autrefois. Mais elles doivent être moins fières, depuis qu'elles sont moins vertueuses.*

I. SCULTET, (Abraham) né à Grumberg en Silésie, l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les Protestans. Les fanatiques se vengèrent de

ses soins pour la tranquillité commune, en lui faisant perdre sa chaire par les calomnies les plus atroces. On a de lui un livre intitulé : *Medulla Patrum*, 1634, in-4.°, et plusieurs autres savans ouvrages de théologie. Il mourut à Embden en 1626. Son amour pour le travail lui avoit fait placer sur la porte de son cabinet, à l'exemple de *Zach. Ursinus*, cette inscription, qui étoit à-la-fois une invitation pour les savans, et un épouvantail pour les oisifs :

AMICE, *quisquis hùc venis,*
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

Il pensoit que les Calvinistes ne devoient pas écrire contre les Luthériens, parce que la controverse irritoit les esprits, souvent sans les convaincre. Le silence et la patience lui paroissoient les moyens les plus propres à produire la paix.

II. SCULTET, (Christophe) Luthérien, né à Trugard, connu par un assez bon *Commentaire sur Job*, mourut en 1649, après avoir exercé le ministère à Stetin, et mis au jour divers autres Ecrits.

SCUPOLI, (Laurent) né à Otrante, dans le royaume de Naples, se distingua dans la Congrégation des clercs réguliers, dits vulgairement *Théatins*, par sa régularité, sa mortification, son zèle et ses lumières. Il mourut en odeur de sainteté à Naples en 1610, à l'âge de 80 ans. On lui attribue avec fondement, *le Combat spirituel*, excellent traité de la morale et de la perfection chrétienne, traduit en latin par *Lorichius*, professeur dans l'université de Fribourg en Brisgaw, et en françois par le P. *Olympe Masotti* Théatin, et le P. *Jean Brignon.*

SCYLAX, mathématicien et géographe, de l'île de Cariande dans la Carie, florissoit sous le règne de *Darius*, fils d'*Hystaspes*, vers l'an 522 avant Jesus-Christ. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il vouloit faire la conquête. *Scylax*, après un voyage de trente mois, aborda en Egypte, et lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savans lui attribuent l'invention des Tables géographiques. Nous avons, sous son nom, un *Périple* publié par *Hæschelius*, avec d'autres anciens Géographes, Leyde, 1697, in-4.° ; mais cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent.

SCYLITZÈS, (Jean) dit *Curopalate*, grand-maître de la maison de l'empereur de Constantinople, composa en grec, dans le XIe siècle, l'*Histoire* abrégée de cet empire, depuis les premières années du IXe siècle, jusqu'à l'an 1081 que vivoit cet écrivain. *Cedrenus* a copié une partie de cette Histoire dans la sienne, imprimée à Paris, en 1647, 2 vol. in-fol. L'ouvrage entier de *Scylitzès* parut en latin à Venise, en 1570, de la traduction de *Gabius* ; et la partie que *Cedrenus* n'a point copiée (c'est-à-dire, depuis 1067, jusqu'en 1081) fut publiée en grec et en latin, en 1647, par le P. *Goar*, avec *Cedrenus*.

SCYLLIS et DIPÆNUS, sculpteurs Crétois, vivoient sous

l'empire des rois Mèdes, et avant que *Cyrus* eût détruit leur domination. Ils furent les premiers, suivant *Pline*, qui se distinguèrent dans l'art de tailler le marbre. Ils firent pour les habitans de Sycione, les statues d'*Apollon*, de *Diane*, de *Minerve* et d'*Hercule*.

I. SEBA, de la tribu de *Benjamin*, étoit un des complices de la révolte d'*Absalon* contre son père. Loin de detester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnoitre *David* pour leur roi. Il eut lieu de s'en repentir. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de *Joab* général de *David*, les habitans alarmés lui coupèrent la tête vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne, et la jetèrent par-dessus les murailles à la vue de *Joab*, qui leva aussi-tôt le siége de cette ville.

II. SEBA, (Albert) natif d'Etzéel en Oostfrise, membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, est auteur de la *Description* d'une immense collection sur l'*Histoire Naturelle*, qu'il fit imprimer et graver à Amsterdam, en 1734 et années suivantes, en 3 vol. in-fol.; le IVe vol. n'a point paru. Les explications sont en latin et en françois.

I. SÉBASTIEN, (Saint) surnommé *le Défenseur de l'Eglise Romaine*, fut martyrisé le 20 janvier 288. On ne sait rien de bien certain sur ses derniers momens. Les actes de son martyre sont peu authentiques, et méritent peu de foi. (*Voyez* ce qu'en dit *Baillet*, dans ses *Vies des Saints*.) Mais *saint Ambroise* rend de glorieux témoignages à sa constance. Son culte qui étoit presque général dans l'Eglise, reçut de grands accroissemens, en 680. La peste ravageoit Rome. Le pape *Agathon* mit cette ville sous la protection de *saint Sébastien*, et ce fléau fit bien moins de ravages. C'est depuis cette époque que les fidelles invoquent ce Saint dans les temps de contagion.

II. SÉBASTIEN, frère cadet de *Jovin*, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine, par son frère, vers l'an 412; mais le roi *Ataulphe*, qui étoit venu d'Italie pour partager les Gaules avec *Jovin*, ne put souffrir un pareil concurrent. S'étant raccommodé avec *Honorius*, il jura la perte des deux frères. Il poursuivit d'abord *Sébastien*, qui fut pris et décapité à Narbonne en 413, et *Jovin* subit peu de temps après le même sort. *Sébastien*, l'un des plus puissans seigneurs Gaulois, vivoit heureux; mais il perdit la félicité dont il jouissoit, dès qu'il se fut livré aux desseins d'un frère ambitieux. Les têtes des deux frères furent exposées comme celles des plus vils scélérats.

III. SÉBASTIEN, roi de Portugal, fils posthume de l'Infant *Jean*, et de *Jeanne* fille de l'empereur *Charles-Quint*, naquit en 1554. Il monta sur le trône en 1557, après *Jean III* son aïeul. Son courage et son zèle pour la religion lui firent entreprendre, en 1574, un voyage en Afrique contre les Maures; mais cette course n'eut qu'un médiocre succès. Quelque temps après, *Mulei-Mohammed* lui demanda du secours

cours contre *Moluc* son oncle, roi de Fez et de Maroc. Dom *Sébastien* lui mena l'élite de la noblesse de Portugal, et aborda à Tanger, le 29 juillet 1578. Il se donna, le 4 août suivant, une grande bataille, dans laquelle presque toute la noblesse resta sur la place. *Moluc* mourut dans sa litière, *Mohammed* périt dans un marais, et *Sébastien* fut tué en la 25e année de son âge. Comme on ne trouva pas son corps, et qu'il s'étoit répandu un bruit qu'il s'étoit sauvé de la bataille pour aller faire pénitence de ses péchés dans un désert, le Portugal vit à-la-fois deux faux *Sébastiens*, tous deux hermites, l'un fils d'un tailleur de pierres, et l'autre d'un faiseur de tuiles. Après avoir joué un rôle assez important pendant quelque temps, ils finirent leur vie, l'un sur l'échafaud, et l'autre aux galères.

SÉBASTIEN, (Le Père) *Voy.* TRUCHET.

IV. SÉBASTIEN DEL PIOMBO, peintre, est encore connu sous les noms de *Sébastien de Venise*, et de *Fra-Bastien*. Il naquit à Venise, en 1485, et mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à *Michel-Ange*. Instruit des secrets de l'art par ce maître, il sembla vouloir disputer le prix de la peinture au célèbre *Raphaël*. *Sébastien* avoit en effet retenu du *Giorgion*, son premier maître, la partie séduisante de la peinture, je veux dire, le coloris ; mais il n'avoit ni le génie, ni le goût de dessin de son rival. Le tableau de la Résurrection de *Lazare*, dont on attribue même l'invention et le dessin sur la toile au grand *Michel-Ange*, et que *Sébastien* peignit pour l'opposer au tableau de la Transfiguration, est admirable pour le grand goût de couleur ; mais il ne prévalut point sur celui de *Raphaël* : ce tableau précieux est actuellement au Palais-royal. *Sébastien* travailloit difficilement, et son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à-la-fois, sans en terminer aucun. Le portrait est le genre qui lui convenoit le mieux ; aussi en a-t-il fait un grand nombre, qui sont tous excellens. Il employoit quelquefois le marbre et autres pierres semblables, faisant servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape *Clément VII* lui donna, de scelleur dans la chancellerie, le mit dans un état d'opulence qui lui fit quitter la peinture. Il ne songea plus alors qu'à mener une vie douce et oisive, se livrant tout entier à ses amis, et associant à ses plaisirs la poésie, et sur-tout la musique pour laquelle il avoit du goût et du talent. Les dessins de *Sébastien*, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de *Michel-Ange*.

V. SÉBASTIEN DE SAINT PAUL, né à Enguien en 1630, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les Bollandistes qui avoient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des Carmes, qui ne paroissoient pas trop d'accord avec la saine critique.

SÉBASTIEN D'AQUILA, *Voy.* AQUILANUS.

SÉBASTIEN, (la marquise de Saint-) seconde épouse de *Victor-Amédée II*, premier roi de Sardaigne. *Voy.* l'article de ce prince.

SEBIZIUS, (Melchior) né en 1578, fut tout-à-la-fois chanoine de Strasbourg et professeur de médecine dans cette ville. L'empereur *Ferdinand II*, touché de son mérite, l'éleva à la dignité de comte Palatin. *Sebizius* mourut en 1674, à l'âge de 95 ans. On lui doit un Commentaire sur les *Œuvres* de *Galien;* et en outre : I. *Exercitationes medicæ.* II. *Miscellaneæ questiones medicæ.* III. *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8.°

SEBONDE, (Raymond de) philosophe Espagnol du xve siècle, s'est fait connoître par un *Traité* latin, intitulé : *Theologia naturalis, sive Liber Creaturarum*, en 330 chapitres, Strasbourg, 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il offre des singularités hardies, qui plurent dans le temps aux philosophes de ce siècle, et qui ne déplairoient pas à ceux du nôtre. *Montagne* le trouva, en beaucoup d'endroits, conforme à ses idées, et en fit une *Traduction*, imprimée par *Vascosan*, Paris, 1581, in-8.° Cette version est assez libre. *Montagne* dit qu'il a donné au philosophe Espagnol « un accoutrement à la françoise, et qu'il l'a dévêtu de son port farouche et maintien barbaresque, de manière qu'il a mes-hui assez de façon pour se présenter en toute bonne compagnie. » Cependant, malgré son nouvel habit, le livre de *Sebonde* n'est guère recherché.

I. SECKENDORF, (Vite-Louis de) né dans la Franconie en 1626, d'une maison ancienne, devint gentilhomme de la chambre du duc *de Gotha*, conseiller-aulique, premier ministre et directeur en chef de la régence, de la chambre et du consistoire; puis conseiller-privé et chancelier de *Maurice*, duc *de Saxe-Zeitz*, et après la mort de ce prince, conseiller-privé de l'électeur de Brandebourg, et chancelier de l'université de Hall. On a de lui : I. *Histoire du Luthéranisme*, à Franckfort, 1692, 2 vol. in-fol. en latin, dans laquelle ce sujet est traité avec beaucoup d'étendue et d'érudition. C'est un guide sûr pour les affaires d'Allemagne, à l'exception de quelques endroits où les préjugés de secte le dominent. II. *Etat des Princes d'Allemagne*, in-8.° III. *Description de l'Empire Germanique*, in-8.° Ces deux ouvrages sont en allemand, et passent pour exacts. L'auteur mourut en 1692, à 66 ans. Ses connoissances s'étendoient à tout; il ne possédoit pas seulement les langues savantes, il peignoit et il gravoit. Son cœur étoit vertueux. Dévot sans fard, savant sans vanité, il soutint le poids de ses travaux par une vie sobre et réglée.

II. SECKENDORF, (N. comte de) général de l'empereur *Charles VI*, fut vainqueur des François à Clausen, en 1735, et fit ensuite la guerre aux Turcs. Il est mort vers 1740. Son caractère brusque et colère lui fit des ennemis.

SECOND, (Jean) SECUNDUS, célèbre poëte latin, né à la Haye en Hollande, l'an 1511, d'une famille qui portoit le nom d'*Everard*, reçut le bonnet de docteur en droit à Bourges, en 1532, sous le célèbre *Alciat;* mais la jurisprudence eut moins de charmes pour lui que la littérature. Il passa en Italie, ensuite en Espagne, où il fut secrétaire de l'archevêque de Tolède. C'est par le conseil de ce

prélat qu'il suivit *Charles-Quint* dans son expédition de Tunis. La foiblesse de son tempérament l'obligea de quitter l'Espagne, et de retourner dans les Pays-Bas. Il mourut d'une fièvre maligne à Utrecht, en 1536, à 25 ans. Ses ouvrages sont remarquables par une facilité et une fécondité rares, jointes à beaucoup de délicatesse et d'agrément. Nous avons de lui 3 livres d'*Elégies*, un d'*Epigrammes*, deux d'*Epîtres*, un d'*Odes*, un de *Sylves*, un de *Pièces funèbres*: outre des Poésies galantes qui font honneur à son goût et à son esprit, mais beaucoup moins à ses mœurs, et qui occasionnèrent ces vers :

Non benè Johannem sequeris, lascive Secunde!
Tu Veneris cultor, Virginis ille fuit.

« Les XIX *Baisers* de *Jean Second* peuvent être regardés comme des élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné. Rien de plus varié, de plus naturel, de plus délicat, de plus animé que ses tableaux. On n'a point à lui reprocher le cynisme de *Catulle*, mais peut-être il y conduiroit. Ses peintures, quoique plus chastes que celles du chantre de Vérone, paroissent d'autant plus séduisantes, qu'elles sont l'expression la plus vive d'une ame qui ne respire que l'amour. » (*Bibliothèque d'un homme de goût.*) Ses *Juvenilia* ont été recueillis dans la collection de *Barbou*, et imprimés dans le volume intitulé : *Theodori* Bezæ, *Vezelii*, *Poemata*; *Marci-Antonii* Mureti *Juvenilia*; *Joannis* Secundi *Hagiensis Juvenilia*; *Joannis* Bonefonii, *Arverni*, *Pancharis*; *et Pervigilium Veneris*, 1757, 1 vol. Le recueil des Poésies de *Jean Second* parut à Leyde en 1631, in-12; et elles ont été traduites en françois, 1771, in-8.°, avec le latin à côté. *Second* cultivoit aussi la peinture et la gravure; mais ses ouvrages en ce genre sont peu connus. Il étoit frère de *Nicolas Grudius* et d'*André Marius*, distingués l'un et l'autre par leurs poésies. (*Voyez* leurs art.) Leur père, *Nicolas Everard*, président du conseil souverain de Hollande et Zélande, mort en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol. intitulés, l'un, *Topica Juris*, l'autre, *Consilia*.

SECONDAT, *Voyez* Montesquieu.

SECONDAT DE MONTESQUIEU, (Jean-Baptiste) fils du célèbre auteur de l'*Esprit des lois*, conseiller au parlement de Bordeaux, est mort dans cette ville le 17 juin 1796, à l'âge de 79 ans. S'il ne partagea pas la gloire de son père, il eut comme lui des vertus. Modeste, bienfaisant et ami des lettres, il s'occupa beaucoup d'histoire naturelle et d'agriculture. On lui doit : I. *Mémoire sur l'électricité*, 1746, in-8.° L'auteur s'élève contre la théorie de *Nollet*. II. *Observations* sur les eaux minérales des Pyrénées, 1750, in-12. III. *Considérations* sur la constitution de la marine de France, 1756, in-8.° *Secondat* fit imprimer cet ouvrage à Londres, où il se trouvoit : on lui reproche d'y avoir exagéré la force navale de la France. IV. *Histoire naturelle* du chêne, 1785, in-fol. L'ouvrage de *du Choul*, sur le même sujet, a servi de base à celui-ci. L'auteur y a joint la dénomination des diverses espèces de raisins qu'on cultive dans le Bordelois.

SECOUSSE, (Denis-François) né à Paris le 8 janvier 1691, d'une bonne famille, fut l'un des premiers disciples du célèbre *Rollin*, avec lequel il lia une étroite amitié. Après avoir plaidé quelques causes avec assez de succès, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentoit aucun goût, et se livra tout entier à l'étude des belles-lettres et de l'histoire de France. Son application au travail, qu'aucune autre passion ne détournoit, le fit bientôt connoître des savans. L'académie des belles-lettres l'admit dans son sein en 1723; et le chancelier *d'Aguesseau* le chargea, en 1728, de continuer le Recueil des Ordonnances de nos Rois, commencé par *Laurière*. *Secousse* remplit toutes les vues du savant magistrat. On lui confia, en 1746, l'examen des pièces conservées dans les dépôts des différentes villes des Pays-Bas, nouvellement conquises. Au milieu de ces grands travaux, il trouvoit encore le temps de remplir les fonctions de *Censeur royal*; de travailler à différens ouvrages, et d'aider les auteurs qui le consultoient, de ses lumières et de ses conseils. Sa vue s'affoiblissant de jour en jour, il essaya de tous les remèdes; mais les soins des médecins ne produisant rien, on la vit s'éteindre peu à peu les deux dernières années de sa vie, et il mourut à Paris le 15 mars 1754, à 63 ans. La douceur de son caractère rendoit son érudition attrayante, et l'ornoit beaucoup. Il étoit d'un accès facile, d'une probité à toute épreuve, d'un cœur droit, libéral et compatissant. Il remplissoit tous les devoirs de chrétien, de citoyen, de parent, d'ami, d'académicien. Son goût pour l'histoire de France lui avoit fait recueillir tous les livres et toutes les pièces qui ont rapport à cet objet. Sa bibliothèque étoit, en ce genre, la plus ample et la plus curieuse qu'aucun particulier eût encore possédée. Les pièces les plus rares et les plus curieuses de cette importante collection, furent déposées par son ordre à la bibliothèque du roi. Ses ouvrages sont: I. La suite du *Recueil* des Ordonnances de nos Rois, depuis le IIe jusqu'au IXe inclusivement. M. *de Villevaut*, conseiller à la cour des Aides, publia ce dernier volume en 1755, et l'enrichit de l'Eloge de l'auteur. Il est chargé de continuer cet ouvrage, dont il donna une *Table* qui forme le Xe vol., et il a publié depuis le XIe et le XIIe. Il marche dignement sur les traces de son prédécesseur, qui avoit donné beaucoup de prix à son travail par de petites Notes pleines d'érudition, et par des Tables des matières d'une exactitude scrupuleuse. II. *Mémoires pour servir à l'histoire de* Charles *le Mauvais*, 2 vol. in-4.° III. L'édition des *Mémoires de Condé*, avec l'abbé *Lenglet*, 1743, 6 vol. in-4.° IV. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions. On y trouve des recherches, de la méthode, et une élégante simplicité.

SECUNDINUS, (Julius) célèbre orateur, étoit de Lyon, et se distingua dans le barreau de Rome. *Quintilien* en fait l'éloge. Neveu de *Julius Florus*, autre orateur renommé, ce dernier lui demanda un jour ce qui causoit son air triste. *Secundinus* lui avoua qu'il cherchoit depuis trois jours à corriger l'exorde d'un discours. « Ne cherchez jamais, répondit *Florus*, à faire mieux que vous ne pouvez. » *Quintilien*

a fait de ce mot l'un de ses préceptes. *Secundinus* vécut et mourut dans le second siècle.

SEDAINE, (Michel-Jean) membre de l'académie Françoise et secrétaire de celle d'architecture, naquit à Paris le 14 juin 1719, d'un père architecte qui avoit consommé toute sa fortune. Forcé par l'indigence à se faire tailleur de pierres, pour nourrir sa mère et deux frères plus jeunes que lui, il parvint par son application au travail, à devenir maître maçon. Son goût pour le théâtre lui donna l'idée de faire des pièces; et la facilité de son esprit, la connoissance de la scène, la fécondité de son imagination, lui firent bientôt obtenir des succès en ce genre, et abandonner sa profession. En 1754, *Monet*, directeur de l'opéra-comique, l'engagea à lui consacrer ses talens; il s'en trouva bien. Son théâtre étoit désert, *Sedaine* y fit affluer les spectateurs. Ce dernier, doux, modeste, obligeant, heureux dans sa famille, estimé des gens de lettres, et laissant beaucoup d'amis, est mort le 28 floréal de l'an 5 (1797) à 78 ans. Son *Epître* à son habit fut la première qui lui acquit de la réputation. On lui doit plusieurs autres poésies fugitives, parmi lesquelles on doit distinguer un poëme en 4 chants, sur le *Vaudeville*. Le théâtre de *Sedaine* est très-nombreux. Il a donné à l'opéra *Aline*, reine de Golconde, en trois actes, dont *Monsigni* a fait la musique : le sujet en est tiré d'un joli conte de M. *de Boufflers*; *Amphytrion*, en trois actes, musique de *Grétry*; et *Protogène*, dont il abandonna le bénéfice à *Philidor*, qui en a fait les airs. Le théâtre françois lui doit : I. Le *Philosophe sans le savoir*, comédie en 5 actes, qu'il auroit dû plutôt intituler le *Duel*. Les situations en sont d'une grande vérité, le but en est moral, et tend fortement à détruire la barbarie du préjugé si mal à propos nommé *le Point d'honneur*. Elle fut jouée en 1765. II. La *Gageure imprévue*, petite pièce en un acte, représentée pour la première fois en 1768, et dont l'intérêt du dialogue a assuré le succès jusqu'à ce jour. *Scarron* en a fourni l'idée. III. *Maillard* ou *Paris sauvé*, tragédie en prose, dont l'auteur ne put obtenir la représentation. IV. *Raimond* ou le *Troubadour*, comédie qui de même n'a pas encore été jouée. C'est sur-tout le théâtre italien que *Sedaine* a enrichi. Il avoit 37 ans lorsqu'il y donna : I. Le *Diable à quatre*, imité d'une pièce angloise, et qui est son premier ouvrage dramatique. II. *Blaise le Savetier*, musique de *Philidor*, 1759. III. L'*Huître et les Plaideurs*, 1759. IV. Les *Troqueurs dupés*, musique de *Sodi*, 1760. V. *Le Jardinier et son Seigneur*, musique de *Philidor*, 1761. VI. *On ne s'avise jamais de tout*, musique de *Monsigni*. VII. *Le Roi et le Fermier*, en trois actes, musique du même, 1762. Cette pièce, tombée à la première représentation, en obtint ensuite plus de cent consécutives. VIII. *Rose et Colas*, 1764. IX. L'*Auneau perdu et retrouvé*, en 2 actes. Cet opéra, joué d'abord en 1764, avec la musique de *la Borde*, a été repris en 1788 avec celle de *Chardini*. X. *Les Sabots*, musique de *Duni*, 1768. XI. Le *Déserteur*, en 3 actes, musique de *Monsigni*, 1769. On observoit à *Sedaine* que cet opéra avoit peu

réussi dès son début, et qu'il paroissoit nécessaire d'y faire des changemens : « Je les ferai, dit-il, après la centième représentation. » En effet, elle eut lieu sans que l'auteur y fit des corrections. XII. *Thémire*, pastorale, musique de *Duni*, 1770. XIII. *Le Faucon*, 1772. XIV. *Le Magnifique*, en 3 actes, musique de *Grétry*, 1773. XV. Les *Femmes vengées*, musique de *Philidor*, 1775. XVI. *Le Mort marié*, en 2 actes, 1777. XVII. *Félix* ou *l'Enfant trouvé*, en 3 actes, musique de *Monsigni*, 1777. XVIII. *Aucassin et Nicolette* : la magie du spectacle s'y unit à l'intérêt des situations; le dénouement en est heureux, et relevé par un air d'ensemble qui produit le plus grand effet. XIX. *Richard Cœur-de-lion*, en 3 actes, musique de *Grétry*, 1784. Il eut 130 représentations de suite. XX. Le *Comte d'Albert et sa suite*, en 3 actes, musique du même, 1787. XXI. *Raoul Barbe-bleue*, en 3 actes, musique du même, 1789. En général, *Sedaine* connoissoit parfaitement tout l'effet de l'illusion théâtrale, et en a profité : son dialogue est facile et naturel, mais extrêmement incorrect et plein de fautes de langage; aussi toutes ses pièces sont elles bonnes à voir jouer, mais non à lire.

I. SÉDÉCIAS, nommé auparavant *Mathanias*, fils de *Josias* et d'*Amital*. *Nabuchodonosor* le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu *Jéchonias*, l'an 599 avant J. C. Ce prince avoit alors 21 ans, et il en régna onze dans l'impiété et dans la débauche. Il oublia les bienfaits de *Nabuchodonosor*. Pour punir la mauvaise foi de ce prince, le monarque Assyrien se mit en marche avec une puissante armée, et arriva à la tête d'un chemin qui se partageoit en deux, dont l'un conduisoit à Rabbath, et l'autre à Jérusalem. Ce prince, incertain de quel côté il devoit d'abord tourner, voulut se décider par le sort des flèches; et ayant écrit *Jérusalem* sur l'une et *Rabbath* sur l'autre, Dieu, qui faisoit concourir toutes choses à l'exécution de son dessein, fit sortir la première de son carquois, celle qui portoit *Jérusalem*. *Nabuchodonosor* alla donc en Judée, où il mit tout à feu et à sang; et après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, et les Chaldéens y entrèrent en foule. *Sédécias* ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientot atteint, chargé de chaînes, et mené à *Nabuchodonosor* qui étoit à Reblata au pays d'Emath. Après avoir vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, et il fut conduit dans cette capitale d'Assyrie. Il mourut dans les fers, et c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant Jesus-Christ.

II. SÉDÉCIAS, fils de *Chanana*, faux prophète de Samarie, un de ceux qu'*Achab*, roi d'Israël, consulta sur la guerre que *Josaphat* et lui vouloient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. *Sédécias* qui s'étoit fait faire des cornes de fer, imitoit l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve à son chemin. Il étoit assez ordinaire aux prophètes de joindre l'action à la pa-

role, pour faire plus d'impression sur les esprits. Ce prophète de mensonge eut la douleur de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avoit prédit.

I. SEDULIUS (*Caïus-Cœlius* ou *Cæcilius*) prêtre et poëte du ve siècle, n'est guère connu que par son *Poëme* latin de la Vie de J. C., intitulé : *Paschale Carmen*. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il offre quelques vers heureux. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères. Les *Aldes* en ont donné une belle édition dans un Recueil in-8.°, 1502, qui renferme ceux de *Juvencus*, *d'Arator* et de plusieurs autres auteurs sacrés. *Cellarius* en a donné une bonne édition, à Halle, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la Bibliothèque Pauline à Leipsig, et des variantes que lui fournit *Théodore Jansson van Almeloveen*. On le trouve aussi dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*.

II. SEDULIUS (Henri) savant Récollet, né à Clèves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, et mourut à Anvers en 1621, après avoir publié : I. *Historia Sti Francisci illustriumque virorum et fœminarum*, etc. Anvers, 1613, in-fol. avec figures. Ce sont les actes originaux des vies des Saints et de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de Commentaires. II. *Vie de S. François d'Assise*, par S. Bonaventure, avec des Commentaires, Anvers, 1597, in-8.° III. *Apologeticus adversùs Alcoranum Franciscanorum*, *pro libro Conformitatum*, Anvers, 1607, in-4.° *Sedulius* auroit mieux fait de ne point entreprendre cette apologie. (*Voy.* ALBIZI.) IV. *Præscriptiones adversùs hæreses*. Anvers, 1606, in-4.° V. *Martyria FF. Minorum Alcmariensium*, *Gorcomiensium*, etc. Anvers, 1613, in-4.° avec fig. C'est l'histoire des Religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hollande. VI. *Imagines religiosorum ord. Sti Francisci in æs incisæ*, *cum elogiis*, 1602. VII. *Commentarius in vitam Sti Ludovici episcopi Tolosani*. 1602.

SÉE-MA-KOANG, Chinois célèbre par ses connoissances et ses vertus, vivoit dans le onzième siècle, et y obtint une réputation brillante qui a pénétré jusqu'en Europe. A l'âge de quatre ans, il s'amusoit à voir nager des poissons dorés autour d'un large vase de terre cuite rempli d'eau. L'un de ses camarades, voulant prendre un poisson et se penchant trop sur le bord, tomba dans le vase la tête la première. Il alloit périr ; les autres enfans avoient pris la fuite ; *Sée-Ma-Koang*, resté seul, imagina de prendre un caillou aigu et de frapper le vase jusqu'à ce qu'il fût rompu : l'eau s'écoula, et l'enfant fut sauvé. Les poëtes et les peintres Chinois ont souvent célébré ce trait dans leurs ouvrages. *Sée-Ma-Koang*, nommé très-jeune, Mandarin d'une grande province, et ensuite Gouverneur de l'Empereur, ne profita de sa place que pour dire la vérité à son souverain, éloigner de lui les flatteurs et faire le bien des peuples. Dans sa vieillesse, il se retira dans une solitude, d'où il ne sortoit que pour mettre la paix dans les familles. C'est dans cette retraite, et dans l'espace de quinze ans, qu'il écrivit une *Histoire de la Chine*, qui commence à la

403[e] année avant l'ère chrétienne, et renferme quatorze siècles. Les Chinois en font grand cas : c'est le meilleur de leurs ouvrages en ce genre. On attribue encore à *Sée-Ma-Koang* des Traités de morale dont un auteur moderne prétend avoir extrait les maximes suivantes : Le sage ne se presse point de parler, mais d'agir. — Conseille et ne commande pas; persuade et ne décide point. — Qu'est-ce que la grandeur suprême ? la faculté de faire le bien. — Sois juste avant que d'être libéral; mais sois humain avant que d'être juste. — Un mot peut tout perdre; un homme peut tout sauver. — L'orgueil peut quelquefois paroître modeste, jamais la vanité. — L'aumône est la dette de l'homme sensible. — Respecte la confiance; ne tire point sur l'oiseau qui est à terre. — Voulez-vous être juste? commencez par vous oublier, et remplissez-vous des intérêts d'autrui. — Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. — La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnoissance de sincérité. — Imaginer un bonheur pur, c'est vouloir un ciel sans nuages. — L'ivresse ne produit pas les défauts, elle les décèle; La fortune ne change point les mœurs, elle les découvre. — La religion est le premier frein de l'homme; la sagesse n'est que le second. — Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. — Il n'y a point d'étincelles à négliger. — Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant aime ton fils. — Ne demande qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres.

SÉE-MA-TSIEN, Chinois, rassembla, vers l'an 176 avant J. C., les mémoires relatifs à l'histoire de la Chine : ces mémoires étoient en petit nombre depuis que l'Empereur *Chi-Oang-Ti* avoit ordonné de détruire tous les monumens historiques. L'ouvrage du savant Chinois se nomme *Seki*.

SÉGAREL ou SAGAREL (George) homme du bas peuple, sans connoissances et sans lettres, qui, n'ayant pu être reçu dans l'Ordre de Saint-François, se fit faire un habit semblable à celui dont on habille les Apôtres dans les tableaux. Il vendit une petite maison, qui faisoit toute sa fortune, en distribua l'argent, non aux pauvres, mais à une troupe de bandits et de fainéans. « Il se proposa, dit M. l'abbé *Pluquet*, de vivre comme *S. François*, et d'imiter *Jesus-Christ*. Pour porter encore plus loin que *S. François* la ressemblance avec J. C., il se fit circoncire, se fit emmaillotter, fut mis dans un berceau, et voulut être allaité par une femme. La canaille s'attroupa autour de ce chef digne d'elle, et forma une société d'hommes qui prirent le nom d'*Apostoliques*. C'étoient des mendians vagabonds, qui prétendoient que tout étoit commun, et même les femmes. Ils disoient que Dieu le Père avoit gouverné le monde avec sévérité et justice; que la grace et la sagesse avoient caractérisé le règne de J. C.; mais que le règne de J. C. étoit passé, et qu'il avoit été suivi de celui du *Saint-Esprit*, qui est un règne d'amour et de charité. Sous ce règne, la charité est la seule loi;

mais une loi qui oblige indispensablement, et qui n'admet point d'exception. Ainsi, selon *Ségarel*, on ne pouvoit se refuser rien de ce qu'on demandoit par charité ; à ce seul mot les sectateurs de *Ségarel* donnoient tout ce qu'ils avoient, même leurs femmes. *Ségarel* fit beaucoup de disciples. L'inquisition le fit arrêter, et il fut brûlé ; mais sa secte ne finit pas avec lui : *Dulcin*, son disciple, se mit à la tête des *Apostoliques.* » *Voyez* DULCIN.

SEGAUD (Guillaume) né à Paris en 1674, mort dans la même ville le 19 décembre 1748, à 74 ans, prit l'habit de jésuite à l'âge de 16 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au collége de *Louis le Grand* à Paris, puis à Rennes et à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les Jésuites balancèrent entre *Porée* et *Segaud.* Le premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire, quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'Evangile aux infidelles. Ce fut à Rouen que le Père *Segaud* fit l'essai de son talent. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On ne tarda pas à l'y admirer. Appellé à la cour pendant trois carêmes, il satisfit tellement le Roi qu'il lui fit une pension de 1200 liv. Le P. *Segaud* vivoit d'une manière conforme à la morale de ses Sermons : fidelle à tous les exercices de piété, dur à lui-même, et ne connoissant point d'autres délassemens que ceux qui étoient prescrits par sa règle. Au sortir d'un Avent ou d'un Carême, il couroit avec zèle faire une Mission dans le fond d'une campagne. Ses manières douces, simples et unies, son air affable, lui attiroient les cœurs de tout le peuple. Les plus grands pécheurs accouroient à lui dans le tribunal de la Pénitence. Il étoit également recherché des grands et des petits, sur-tout aux approches de la mort : on s'estimoit heureux de mourir entre ses mains. Le Père *Segaud* avoit des manières simples ; mais sous un extérieur peu imposant, il cachoit beaucoup de mérite. On trouve dans ses *Sermons* un grand fonds d'instruction, beaucoup d'élégance et d'énergie, et surtout cette onction qui pénètre l'ame, et qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Quelques-uns de ses discours sont des modèles ; mais ils ne sont pas tous d'une égale force, et l'on pourroit en citer plusieurs qui ne sont que médiocres. Ils ont été imprimés à Paris, chez *Guerin*, en 1750 et 1752, en 6 vol. in-12, par les soins du P. *Berruyer*, si connu par son *Histoire du Peuple de Dieu.* Entre les Sermons de son respectable confrère, on estime sur-tout le *Pardon des injures* ; les *Tentations* ; le *Monde* ; la *Probité* ; la *Foi pratique*, et le *Jugement général.* Le Père *Segaud* a aussi composé plusieurs petites pièces de vers, qui ont eu le suffrage des connoisseurs. La principale est son *Poëme* latin sur le camp de Compiègne : *Castra Compendiensia.*

I. SEGHERS (Gérard) peintre, né à Anvers en 1592, mort dans la même ville en 1641, imita le goût de *Rubens* et de *Van-Dyck.* Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux. Les ombres y sont très-fortes, et ses figures presque rondes. Un voyage qu'il fit à Londres l'obligea de

quitter cette manière, pour en prendre une plus brillante et plus gracieuse. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différens genres, sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de *Sujets de dévotion;* il a aussi représenté des assemblées de *Joueurs* et de *Musiciens.*

II. SEGHERS (Daniel) frère aîné de *Gérard*, naquit à Anvers en 1590, et mourut dans la même ville en 1660. Il ne se fit pas, comme lui, un état de la peinture; mais il la choisit comme un amusement: il étoit jésuite. Il excelloit à peindre des fleurs; on ne peut trop admirer l'art avec lequel il saisissoit le coloris brillant, propre à ce genre de peinture. Sa touche étoit d'une légéreté et d'une fraîcheur singulières. Ses ouvrages sont précieux, et ils étoient d'autant plus recherchés, qu'on ne pouvoit se les procurer par une somme d'argent.

SEGNERI, (Paul) né à Nettuno en 1624, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse, beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des Jésuites, et y brilla par la sainteté de ses mœurs, et par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, et il remplit l'un et l'autre avec un zèle apostolique. Le pape *Innocent XII* l'appela à Rome, pour y remplir les places de son prédicateur ordinaire et de théologien de la pénitencerie; mais il ne les exerça pas long-temps. Ce saint religieux, ce directeur infatigable, usé par ses travaux et par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta le 9 décembre 1694, à 70 ans. Tous ses ouvrages furent réunis après sa mort, dans un Recueil en 3 vol. in-fol. Outre ses *Sermons*, traduits en françois, Lyon, 7 vol. in-12, 1713, nous avons de lui: I. Des *Méditations*, traduites en françois, Paris, 1713, en 5 vol. in-12. II. L'*Incrédule sans excuse.* III. La *Manne* ou *la Nourriture de l'ame.* IV. Le *Pasteur instruit.* V. Le *Confesseur instruit.* VI. Le *Pénitent instruit*, in-12. Cet ouvrage a été traduit en françois, et publié en l'an 10. VII. L'*Accord de l'action et du repos dans l'Oraison.* Ce livre, qu'il publia pour découvrir le venin de la doctrine de *Molinos,* faillit à lui coûter la vie, tant ce mystique avoit séduit de dévots à Rome. On peignit *Segneri* comme un homme jaloux, qu'une basse envie portoit à décrier un saint, l'un de ses rivaux dans la direction. Son ouvrage fut censuré, et l'on ne rendit justice à l'auteur, que lorsque l'hypocrisie de l'imposteur Espagnol fut démasquée. VIII. Les *Illusions des Quiétistes*, traduites en françois, 1687, in-12. IX. Le *Serviteur de Marie.* X. L'*Exposition du* Miserere, traduite en françois par l'abbé *Laugier*, in-12. XI. Divers autres *Opuscules* de piété. On en a traduit quelques-uns en notre langue.

SEGOING, (Charles) avocat de Paris, fit imprimer dans cette ville, en 1657, le *Trésor héraldique*, ou *Mercure armorial.* *Boileau* ne l'a pas oublié dans sa *satire sur la noblesse.*

Quand l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse,

On vit paroître en foule et Marquis *et*
Barons.
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que
des noms.
Aussitôt maint esprit fécond en rê-
veries,
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ses termes obscurs fit un langage
à part ;
Composa tous ces mots de cimier *et*
d'écart,
De pal, *de* contre-pal, *de* lambel *et*
de face,
Et tout ce que Segoing *dans son* Mercure *entasse.*

« Le blason, dit Voltaire, étoit à la vérité une science fort profonde ; mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armoiries aux portières de son carrosse. C'étoit la chose la plus inutile dans un Etat bien policé. D'ailleurs, cette étude seroit une étude immense, parce qu'il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries. »

SEGOVESE, *Voy.* SIGOVESE.

SEGRAIS, (Jean Regnault de) né à Caen l'an 1624, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avoit que 20 ans, lorsque le comte *de Fiesque*, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris, et le plaça chez Mlle *de Montpensier*, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, et depuis, la qualité de son gentilhomme ordinaire. *Segrais* n'ayant pas approuvé son mariage avec *Lauzun*, fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira alors chez Mme *de la Fayette*, qui lui donna un appartement. Cette nouvelle retraite lui fit prendre quelque part à la composition de *Zaïde*, un des romans les plus ingénieux que nous ayons. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il épousa en 1676 une riche héritière, *Claude Acher du Mesnilvitté* sa cousine. On lui proposa en vain l'éducation du duc du *Maine ;* il la refusa sous prétexte qu'il étoit sourd. *L'expérience*, ajouta-t-il, *m'a appris qu'il faut à la cour de bons yeux et de bonnes oreilles.* L'académie de Caen étant dispersée par la mort de *Matignon* son protecteur, *Segrais* en recueillit les membres, et leur donna un appartement. Sa conversation avoit mille agrémens, et la vivacité de son esprit lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau. Son long séjour à la cour avoit enrichi sa mémoire de plusieurs anecdotes intéressantes. Sa surdité n'empêcha pas qu'il ne fût recherché; et l'on se faisoit un plaisir singulier d'écouter celui qui ne pouvoit pas entendre les autres. Il mourut le 25 mars 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament, où sont empreints les sentimens de religion dont il étoit pénétré. Quelque temps avant sa mort, il avoit mis au bas du cadran solaire de sa maison de campagne, un vers italien, imité du Tasse, dont le sens étoit : *Tout le temps qu'on n'emploie pas à aimer Dieu, est perdu.* Quoiqu'il fût de l'académie Françoise, et qu'il eût passé une partie de sa vie à la cour, il ne put jamais perdre l'accent normand. Cela donna lieu à Mlle *de Montpensier* de dire à un gentilhomme qui alloit faire avec lui le voyage de Normandie : *Vous avez là un fort bon guide, il sait parfaitement*

la langue du pays.... *Segrais* est principalement connu comme poëte françois. Il s'est rendu célèbre par ses *Eglogues*, Amsterdam, 1723, in-12, dans lesquelles il a tâché de conserver la naïveté propre à ce genre de poésie, sans avoir rien de la bassesse où sont tombés quelques-uns de nos poëtes. Il a pris les anciens pour modèle; il a même évité quelques-uns de leurs défauts. Cependant, aujourd'hui, il n'a point ou presque point de lecteurs. Quelle est la raison de cette indifférence? c'est, dit M. *de la Dixmerie*, qu'il lui manque l'art d'intéresser; c'est que le genre pastoral a perdu pour nous une partie de son intérêt. On peut ajouter qu'il parle trop d'amour dans ses *Eglogues*, et qu'il n'en a pas assez varié le ton et les images. La réputation de sa *Traduction* des *Géorgiques* et de celle de l'*Enéide* de *Virgile*, en vers françois, l'une et l'autre in-8.°, s'est encore moins soutenue que celle de ses *Eglogues*. Celle-ci parut en 1681. Il y a quelques morceaux bien rendus; mais les auteurs du *Moréri* ont tort de dire qu'elle est telle que *Virgile* nous l'auroit donnée lui-même s'il étoit né françois. Le traducteur est fort loin de son original. Sa versification est inégale, lâche, traînante. On lui a reproché d'ailleurs beaucoup de contre-sens; mais le plus fâcheux de tous, dit *d'Alembert*, c'est qu'il est par-tout fort au-dessous de son modèle. La Traduction des *Géorgiques*, qui parut en 1712, in-8.°, ne vaut pas mieux. Elle a été éclipsée par celle de M. l'abbé *Delille*, de l'académie Françoise. On a encore de *Segrais* des *Poésies diverses*, où il y a du naturel, mais peu de graces et peu de correction; et son Poëme pastoral d'*Atis*, en v chants, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des Pastorales des anciens. Ses ouvrages en prose sont: I. Les *Nouvelles françoises*. Paris, 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de Mlle *de Montpensier*. Elles ont quelque intérêt, non par elles-mêmes, mais parce que l'auteur y peint sous des noms supposés quelques femmes de son temps. On a recueilli une partie de ces portraits, la plupart trop flattés, dans la *Bibliothèque des Romans*, septembre 1775. II. *Segraisiana*, ou *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, in-8.°, 1722, à Paris, sous le titre de la Haye; et à Amsterdam, 1723, in-12: cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers et curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux et quelques-uns de hasardés. III. Il a eu part à *la Princesse de Clèves* et à *la Princesse de Montpensier*.

SEGUENOT, (Claude) né à Avalon en 1596, entra dans l'Oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon et à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1638, in-8.°, une Traduction françoise du livre de la *Virginité*, de *S. Augustin*, avec des notes, le fameux Père *Joseph*, capucin, crut y voir l'image et la satire de sa conduite, et il fit mettre l'auteur à la Bastille. La Sorbonne censura l'ouvrage en même temps. *Seguenot* ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, et mourut à Paris le 7 mars 1676, à 80 ans, après avoir essuyé quelques nouvelles disgraces, qu'il dut à ses liaisons avec les solitaires de

Port-Royal. On a de lui plusieurs autres Ecrits.

SEGUI, (Joseph) né à Rodez en 1689, se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta le prix de *Vers* à l'académie Françoise en 1732, et il remplit les chaires de la cour et de la capitale avec distinction. Une place à l'académie Françoise, l'abbaye de Genlis et un canonicat de Meaux, furent le prix de ses succès. Cet auteur mourut à Meaux, en mars 1761, à 72 ans, après avoir publié : I. Le recueil de ses *Panégyriques*, 2 vol. in-12; ses *Sermons*, en 2 vol., et des *Discours académiques* en 1 vol. L'abbé *Segui* écrivoit avec assez de noblesse et de pureté, et quelquefois avec chaleur et avec force. Fait pour marcher dans les routes battues, et non pas pour se tracer une carrière nouvelle, il a cependant peu de traits de la vraie et grande éloquence. Il avoit commencé par versifier ; il abandonna cet art ingrat pour la chaire, où il transporta quelquefois le langage de la poésie. Son Oraison funèbre du maréchal *de Villars* fut très-applaudie dans le temps. Son Panégyrique de *saint Louis*, prononcé à l'académie Françoise en 1729, eut un tel succès, qu'on l'attribua à *la Mothe ;* mais il n'avoit pas besoin d'emprunter sa plume. L'abbé *Segui* joignoit beaucoup de piété à ses talens, et cette piété lui fut d'un grand secours dans les derniers jours de sa vie, où il fut accablé d'infirmités et de souffrances. Dégoûté du monde et presque de la société, il ne se communiquoit qu'à un petit nombre d'amis choisis. L'abbé *Segui* avoit un frère qui fut l'ami de *J. B. Rousseau*, et l'éditeur de ses ouvrages.

I. SEGUIER, (Pierre) président à mortier au parlement de Paris, d'une famille de Quercy, rendit des services importans aux rois *Henri II* et *Charles IX.* Ces monarques l'employèrent dans diverses négociations : il fit briller dans toutes une éloquence et une intelligence peu communes. Il mourut en 1580, à 70 ans, comblé d'honneurs et de biens. On a de lui des *Harangues*, et un Traité *de cogitatione Dei et sui.*

II. SEGUIER, (Antoine) fils du précédent, occupa successivement les places de maître des requêtes, de conseiller d'état, d'avocat général au parlement de Paris, enfin de président à mortier. Il fut envoyé à Venise l'an 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès. Sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il fonda, par son testament, l'hôpital des *Cent Filles*, au faubourg St-Marcel à Paris.

III. SEGUIER, (Pierre) né à Paris le 29 mai 1588, de *Jean Seguier* fils de *Pierre*, remplit les charges de conseiller au parlement, de maître des requêtes, de président à mortier, et enfin de garde des sceaux et de chancelier en 1635. *Louis XIII* le trouvoit bien jeune pour remplir une place de cette importance ; mais il obtint son suffrage en lui disant, qu'*il n'en seroit que plus long-temps à son service.* Les émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1639, et y mit la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des *Barricades*,

et il osa résister au parlement soulevé contre le ministère. Les sceaux lui furent enlevés en 1650 et 1652; mais ils lui furent rendus en 1656, et il les garda jusqu'à sa mort. A cette charge il joignoit les titres de *Duc de Villemor*, et de *Protecteur de l'académie Françoise*. Après la mort du cardinal *de Richelieu*, il succéda aux vues de ce grand ministre, et consola généreusement de sa perte cette illustre compagnie. L'académie de peinture et de sculpture n'eut pas moins à se louer de sa protection et de son zèle. Il mourut à St-Germain-en-Laye le 28 janvier 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles; *Marie*, qui épousa le marquis *de Coislin*, et ensuite le marquis *de Laval*, et qui mourut en 1710; et *Charlotte*, d'abord duchesse *de Sully*, puis duchesse *de Verneuil*, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats illustres. Le chancelier *Seguier* avoit quelques foiblesses; il aimoit, dit-on, les femmes. Il avoit plus de talent pour être magistrat que ministre; mais le secret qu'il eut d'intéresser à sa gloire la plupart des gens de lettres, a effacé ou fait oublier tous les propos de la médisance et de l'envie. Son nom est parmi les plus illustres de la magistrature et du ministère, et ceux qui le portent aujourd'hui l'ont dignement soutenu. Le chancelier *Seguier* avoit été chartreux dans sa jeunesse. Les conteurs d'anecdotes disent qu'étant tourmenté de fortes tentations, le supérieur lui permit de tinter la cloche du chœur, pour que la communauté se mît en prières lorsque l'esprit tentateur l'inquiéteroit; mais qu'il eut recours si souvent à cet avertissement, qu'on lui en interdit l'usage. Nous doutons de la verité de cette anecdote, quoique reproduite dans l'ouvrage intitulé: *Galerie de l'ancienne Cour.*

IV. SEGUIER, (Jean-François) né à Nîmes en 1703, d'une bonne famille, s'appliqua d'abord à la jurisprudence. Mais en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote *Pierre Baux*, il prit goût pour la botanique, et réussit dans cette science. L'abbé *Bignon*, bibliothécaire du roi de France, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission, qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre: *Bibliotheca botanica*, la Haye, 1740, in-4.°; Leyde, 1760, in-4.°, par les soins de *Laurent-Théodore Gronovius* qui y a ajouté un Supplément. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs et des ouvrages qui traitent de la botanique. Les voyages qu'il fit avec le marquis *Scipion Maffei*, en France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et sur-tout en Italie, le firent connoître avantageusement des gens de lettres, et augmentèrent ses connoissances dans la botanique. Le champ fertile du Véronèse fixa longtemps ses recherches, et lui fit publier: *Plantæ Veronenses*, 2 vol., Vérone, 1747, in-8.° Il donna un 3e volume *ibidem*, en 1754, in-8.° *Seguier* étoit aussi bon antiquaire que grand botaniste; son goût pour les médailles naquit dès l'âge de dix ans, où il en gagna une au jeu à l'un de ses camarades. Quelque temps après, ayant appris que des ouvriers en avoient retiré d'un puits

qu'ils creusoient, il y descendit, et s'efforça en vain de remonter. Il y resta un jour et une nuit, et y auroit péri d'inanition si le hasard n'eût conduit quelqu'un à son secours. N'ayant pu dans sa jeunesse acquérir un cabinet de médailles, dont la valeur surpassoit ce qu'on lui donnoit pour ses plaisirs, il en tomba dangereusement malade. On sait que c'est à lui que l'on doit l'explication de l'inscription de la maison carrée de Nimes, qu'il devina par le moyen des trous formés par les crampons qui tenoient les lettres. Associé de l'académie des Inscriptions, celle de Nimes le nomma son protecteur, et il lui légua ses livres, ses objets d'antiquités et ses manuscrits. Il mourut dans cette ville le 1[er] septembre 1684. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit encore la traduction des *Mémoires de Maffei*, 2 vol. in-12.

V. SEGUIER (Antoine-Louis) de l'académie Françoise, et avocat-général au parlement de Paris, descendant du chancelier de son nom, eut de l'éloquence et en fit preuve dans divers réquisitoires imprimés. Celui du 18 août 1770 est remarquable en ce qu'il annonça, près de 20 ans auparavant, les causes et les désastres d'une prochaine révolution. Sa conversation ne répondoit pas à la réputation qu'il s'étoit acquise au barreau. Après avoir quitté la France, au moment des orages révolutionnaires, il est mort subitement à Tournai, le 25 janvier 1792.

SEGUIN (Joseph) avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la ville d'Arles*, à Arles, 1687, in-4.° 2 parties. Cet ouvrage savant est utile aux antiquaires.

SEGUINEAU (N*) né à Paris, y est mort en 1722, âgé de 45 ans. Il est auteur de la tragédie d'*Egisthe*, représentée en 1722, et de l'opéra de *Pirithoüs* dont *Mouret* fit la musique ; cet opéra fut joué en 1723, et repris en 1734.

I. SEGUR (Olympe de) dame illustre par sa naissance et par les vertus conjugales, épousa le marquis *de Belcier*, fils du premier président de Bordeaux. Son mari étant prisonnier dans le château Trompette, elle résolut de le délivrer, l'alla voir et lui persuada de prendre ses habits et sa coiffure. Cette entreprise lui réussit : *Belcier* s'esquiva le soir sous cet habit, sans être reconnu des gardes. Elle demeura comme en otage pour son époux, et elle sortit dans la suite. *Hérodote* rapporte que des femmes Lacédémoniennes sauvèrent la vie à leurs maris par ce stratagème. En 934, *Dona Sancha*, femme de *Ferdinand* de Castille, employa aussi la même ruse, dictée par la même vertu.

II. SEGUR (Jean-Charles de) vit le jour à Paris en 1695, d'une famille ancienne et avantageusement connue. Après avoir été quelque temps dans le service militaire, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et appela de la Bulle *Unigenitus*. La grande faveur où étoit sa famille, sous la régence du duc *d'Orléans*, lui inspira, disent les Jansénistes, de l'ambition. Il révoqua son appel, et fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de M. *de*

Saint-Albin, évêque de Laon, et enfin évêque de Saint-Papoul. Il sentit bientôt des scrupules sur son entrée dans l'épiscopat. Ses remords furent si violens, qu'il s'éclipsa de son diocèse, laissant à ses ouailles une instruction pastorale, dans laquelle il leur rendoit compte des raisons qui l'obligeoient de se démettre de son évêché. Sa retraite fut une énigme; elle l'est encore pour bien du monde. Les Molinistes l'ont représentée comme une *apostasie affreuse*, comme *la démarche d'un ignorant et d'un esprit médiocre*. Les Jansénistes la regardent comme une *action généreuse, digne des plus beaux siècles de l'Eglise*. Quoi qu'il en soit, *Segur* vécut 13 ans depuis son abdication, *dans l'obscurité qu'il méritoit*, dit malignement le Lexicographe des livres jansénistes, *par tant de titres*. Cet écrivain satirique auroit dû marquer plus de considération pour son nom et plus d'estime pour ses vertus. La prière, la lecture de l'Ecriture sainte, les bonnes œuvres, les austérités remplirent ses derniers jours, et les abrégèrent. Il mourut à Paris le 28 septembre 1748, à 53 ans. On a publié l'abrégé de sa Vie, Utrecht, 1749, in-12.

SEGUR, *Voyez* PUISEGUR, *et* AUBIGNÉ.

SEGUSIO, (Henri de) *Voy.* HENRI *de Suse*, n° XXIV.

SEJAN, (Ælius) né à Vulsine en Toscane, d'un chevalier Romain, nommé *Sejus Strabon*, qui fut capitaine des gardes Prétoriennes sous *Auguste* et sous *Tibère*, suivit d'abord la fortune de *Caïus César*, petit-fils d'*Auguste*. Il s'attacha ensuite à *Tibère*, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère et par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à faire éclater ceux des autres, tour à tour insolent et flatteur, modeste au dehors, mais dévoré au dedans de la soif de régner, il employoit, dans cette vue, tantôt le luxe et les largesses, tantôt l'application et la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifices auprès de *Tibère*, que ce prince, caché pour tout le monde, étoit pour lui sans secret et sans défiance. Il l'éleva à la dignité de chef des cohortes Prétoriennes, le nommant partout *le compagnon de ses travaux*, et souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres et dans les places publiques. *Sejan*, parvenu au plus haut degré de puissance, sans avoir assouvi son ambition, aspiroit au trône impérial. Il fit périr par les artifices les plus odieux, tous les fils et tous les petits-fils de *Tibère*, *Drusus*, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr pour se venger, que de corrompre *Livie* sa femme, qui empoisonna son mari. *Agrippine*, *Germanicus* et ses fils, furent aussi les victimes de ses sourdes perfidies. Alors il voulut épouser *Livie*; mais *Tibère* la lui refusa. Outré de colère, il se vanta « qu'il étoit Empereur de Rome, et que *Tibère* n'étoit que prince de l'île de Caprée où il étoit alors. » Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvoit rester longtemps impunie. *Tibère* donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, et dans le même jour il fut arrêté et étranglé en prison, l'an 31

81 de J. C. Le peuple déchira son cadavre, et en jeta dans le Tibre les misérables restes. Ses enfans périrent aussi par le dernier supplice, et *Tibère* enveloppa dans la perte de ce scélérat, tous ceux qui lui étoient suspects et dont il vouloit se venger.

SEIGNELAY, (le marquis de) *Voyez* II. COLBERT.

SEISLAS, *Voy.* CIASLAS.

SEIZE, (Faction des) *Voy.* ROCHEBLOND.

SEKENDORF, *Voy.* SECKENDORF.

SELDEN, (Jean) né à Salvington, dans le Sussex, le 16 décembre 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, et s'y consacra principalement à la connoissance du droit et de l'antiquité sacrée et profane. Ce savant auroit pû être élevé aux plus grandes places d'Angleterre, s'il n'eût préféré son cabinet à tous les emplois. Après avoir mené une vie douce et appliquée, il mourut le 30 novembre 1654, à 70 ans. Il avoit pris pour devise : *LA LIBERTÉ sur toutes choses.* Cette liberté, qu'il mettoit dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois avec *Jacques I* et *Charles I.* Mais, comme le zèle plutôt que l'esprit de satire animoit ses discours, on les lui pardonnoit plus facilement qu'à tout autre. La république des lettres le compte parmi ceux de ses membres qui l'ont le plus enrichie. On a de lui : I. *De successionibus in bona defuncti, secundum Hebræos.* II. *De Jure Naturali et Gentium, juxtà disciplinam Hebræorum :* ouvrage fort estimé par *Puffendorf*, qui n'est pas d'accord en cela avec *le Clerc* et *Barbeirac.* « Il paroit (dit *Niceron*) qu'il s'étoit un peu entêté des écrits des rabbins, et qu'il a voulu y puiser des connoissances qu'il auroit pu prendre ailleurs. » « Outre le désordre et l'obscurité qui règnent dans la manière d'écrire de ce savant Anglois, dit le chevalier *de Jaucourt*, ses principes ne sont point tirés des lumières de la raison ; mais des sept Préceptes donnés à *Noé*, qui ne sont fondés que sur une tradition douteuse, ou sur les décisions des rabbins. » III. *De Nuptiis et Divortiis.* IV. *De Anno civili veterum Hebræorum.* V. *De Nummis.* VI. *De Diis Syriis*, Amsterdam, 1680, in-8.° : ouvrage plein de profondes recherches. On a accusé *Selden* d'avoir pillé quelques endroits des *Semestres* de *Pierre Fabry* ; et il s'en plaint fortement dans la préface de sa seconde édition. Mais ceux qui ont lu son livre avec soin, ne peuvent douter qu'il n'eût puisé dans les sources. Au reste, quoiqu'on trouve dans son ouvrage de très-bonnes choses et une grande érudition, il n'y a pas assez d'ordre. Le style de *Selden* est souvent un mélange de tout ce que la latinité a de bon et de mauvais. C'est le défaut général de cet auteur : ce qui a fait dire à *Colomiés*, qu'il étoit prodigieusement savant, mais qu'il écrivoit d'une manière dégoûtante. VII. *Uxor Hebraïca.* VIII. *De laudibus legum Angliæ.* IX. *JANI Anglorum facies altera.* [*Voy.* I. LITTLETON.] X. *Mare clausum*, contre *Grotius.* L'auteur y donne l'empire des quatre Mers à sa nation. Le zèle patriotique l'anima toute sa vie. XI. *Analecton Anglo-Britannicum*, etc. livre curieux, dans lequel on trouve l'Histoire

du gouvernement d'Angleterre, jusqu'au règne de *Guillaume le Conquérant*. XII. *De Synedriis Hebræorum* ; traité très-savant et estimé. XIII. Une *Explication* des Marbres d'*Arondel*, 1628, in-4.° en latin, avec des notes pleines d'érudition. Elle nous a valu les belles éditions que *Prideaux* et *Maittaire* ont données de ces Marbres, l'une en 1676, et l'autre en 1732. XIV. Un *Traité des Dixmes*, qui irrita beaucoup le clergé d'Angleterre. XV. Un autre de l'*Origine du Duel*. XVI. C'est lui aussi qui a publié le livre d'*Eutichius* d'Alexandrie, et l'Histoire d'*Edmer*. Tous les Ouvrages de *Selden*, tant latins qu'anglois, ont été imprimés à Londres, en 1726, 3 vol. in-fol. Ce Recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurité, et qu'il prodigue une érudition souvent mal choisie et mal digérée. On a imprimé en anglois un *Recueil des paroles remarquables* de cet habile Juriconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SELENUS, (Gustave) *Voy.* Auguste, n° II.

I. SELEUCUS I, *Nicanor*, (c'est-à-dire, *Victorieux*) roi de Syrie, fils d'*Antiochus*, devint l'un des principaux généraux d'*Alexandre le Grand*. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone ; mais il en fut chassé par *Antigone*, et se retira en Egypte près de *Ptolomée*. Pour se venger de son ennemi, il se ligua avec *Ptolomée*, *Cassandre* et *Lysimachus*, contre *Antigone*, qui fut tué dans la bataille d'Ipsus, l'an 301 avant J. C. *Seleucus* partagea avec les vainqueurs, les provinces qui furent le fruit de leur victoire, et commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé *le Royaume des Seleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à *Demetrius*, arma contre *Lysimachus* et le tua dans une bataille, l'an 282 avant J. C. Il alloit tomber sur la Thrace et sur la Macédoine, lorsque *Ptolomée Céraune*, un de ses courtisans, conspira contre lui, et le tua à Argon, la même année, à 78 ans, dont il en avoit régné 34 avec beaucoup de gloire. Il s'étoit élevé par ses vertus sur le trône de l'Asie ; sa valeur et son expérience secondèrent son ambition ; sa sagesse et son humanité la justifièrent. Il fut conquérant pour faire du bien, et il acquit des sujets pour en être le père et le bienfaiteur. Ce prince aimoit les sciences : il renvoya aux Grecs les livres et les monumens précieux que *Xercès* leur avoit enlevés ; il leur rendit, entre autres, les statues d'*Armodius* et d'*Aristogiton*, ces illustres défenseurs de la liberté. Les Grecs par reconnoissance, placèrent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, et les peupla de colonies grecques, qui apportèrent dans cette partie du monde, leur langage, leurs mœurs et leur religion... *Voyez* Erasistrate.

II. SELEUCUS II, surnommé *Callinique*, monta sur le trône de Syrie après la mort d'*Antiochus II*. Ce prince fit une guerre malheureuse au roi d'Egypte : sa flotte fit naufrage et ses armées furent battues. Lui-même fut fait prisonnier par *Arsace*, et mourut quelque temps après, d'une chute de cheval, 226 ans avant J. C. : il en avoit régné 22. Son

fils, *Seleucus III*, lui succéda. Celui-ci fut surnommé *Cutuunus*, à cause de sa timidité. Il ne régna que trois ans, et fut tué par ses soldats.

III. SELEUCUS IV, fils d'*Antiochus le Grand*, succéda à son père l'an 187 avant J. C., et fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le grand-prêtre *Onias*, fournissoit tous les ans ce qu'il falloit pour les sacrifices du Temple ; mais comme c'étoit un prince foible, ses flatteurs l'engagèrent à envoyer *Héliodore* piller le Temple de Jérusalem. Quelque temps après, le même *Héliodore* l'empoisonna. Son règne fut de 12 ans.

IV. SELEUCUS VI, fils d'*Antiochus Gryphus*, fut chassé du trône et se réfugia en Cilicie, où le peuple le brûla dans le palais qu'il avoit choisi pour asile.

I. SELIM I, empereur des Turcs, 2ᵉ fils de *Bajazet II*, voulut détrôner son père, mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point ; il revint à la charge, et *Bajazet* fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante (23 juin 1512), au préjudice d'*Achmet* son aîné. Après s'être défait par le poison de ce père malheureux, il ôta la vie à *Achmet*, et à *Korkud* son puîné, prince paisible et ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Egypte contre *Campson-Gaury* [Voyez *ce mot.*] souverain de ce royaume. Il lui livra bataille près d'Alep en Syrie l'an 1516, et remporta une victoire long-temps disputée par le soudan, qui périt dans le combat. Cependant les Mammelucks se préparèrent à résister aux Ottomans ; mais *Selim*, entrant dans leur pays en 1517, attaqua près du Caire *Toumonbai*, qu'ils avoient créé nouveau sultan, et le défit successivement dans deux batailles, dont la dernière dura trois jours et trois nuits. Ce prince infortuné ayant été trouvé dans un marais où les Arabes l'avoient caché, fut pendu par l'ordre de *Selim*, à une des portes du grand-Caire. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, et de tout le reste de l'Egypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mammelucks en Egypte, où elle avoit duré plus de 260 ans, à compter depuis la mort du sultan qui avoit fait *S. Louis* prisonnier. Quelque temps auparavant, *Selim* avoit remporté une victoire signalée à Chalderon contre les Perses, et leur avoit enlevé Tauris et Keman. Il se préparoit à faire la guerre aux Chrétiens, mais en retournant à Constantinople, il fut attaqué d'un charbon pestilentiel à l'épine du dos. Il voulut se faire porter à Andrinople, dans l'idée que l'air de cette ville le rétabliroit; et il mourut à Cluri en Thrace, sur la route de cette ville, le 21 septembre 1520, dans le même lieu où il avoit fait empoisonner son père. Il étoit dans sa 54ᵉ année, et il en avoit régné huit. Ce prince étoit courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisoit à la lecture de l'Histoire, et faisoit assez bien des vers dans sa langue. Mais, malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il trempa ses mains dans le sang de son père, de ses frères, de huit de ses neveux, et d'autant de bachas qui l'avoient servi fidèle-

ment. Il entretint toujours une discipline sévère dans ses troupes, et ne se laissa pas gouverner par ses visirs. *Je ne porte point de barbe*, disoit-il, *comme mes prédécesseurs, parce que je ne veux pas que mes Ministres me prennent par le menton. Selim* forma le premier une Bibliothèque dans le sérail; elle est composée d'environ 4000 volumes turcs, arabes ou persans, mais sans aucun manuscrit grec.

II. SELIM II, empereur des Turcs, fils de *Soliman II*, et petit-fils de *Selim I*, monta sur le trône après son père, en 1566. Il fit l'année suivante, une trève de huit ans avec l'empereur *Maximilien II.* Vers le même temps, il confirma le traité de paix que son père avoit fait avec les Vénitiens. Mais en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux, et leur prit l'île de Chypre par son général *Mustapha.* Il en fut bientôt puni: le 7 octobre 1571, il perdit la célèbre bataille de Lépante, dans laquelle *Hali Bassa* fut tué avec près de 32000 Infidelles, outre 3500 prisonniers, et 151 galères prises ou coulées à fond. Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, et hâta la paix avec Venise. Dès que *Selim* l'eût conclue, il posa le glaive et le sceptre, pour aller s'ensevelir au fond de son sérail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort, arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses frères *Mustapha* et *Bajazet* lui avoit ouvert le chemin du trône dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talens et sans courage, il n'aima que les femmes et le vin, et ne dut l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

SELINCOUR (Jacques Epée de) publia en 1783, chez *J. Guinet* à Paris, un traité de chasse, intitulé: *le Parfait Chasseur, avec la manière de rendre les pigeonniers, les garennes, les basses-cours et les étangs profitables*, in-12.

SELIS (Nicolas-Joseph) professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, et membre de l'Institut national, naquit à Paris le 27 avril 1737. La ville d'Amiens fut le premier théâtre où ses talens se développèrent; il y publia une épître sur les *Pédans de société*, pleine de détails agréables, et qui le tira dès-lors de la classe des poëtes vulgaires. Appelé à Paris par l'amitié de M. l'abbé *Delille*, il y fut fixé par une place utille, par l'accueil des littérateurs distingués, et le succès de ses ouvrages. Les principaux sont: I. *Traduction* des Satires de *Perse*, 1776, in-8.° ; c'est la meilleure que nous ayons de ce poëte. M. *de la Harpe* lui a donné de justes éloges. « Ce n'est pas, dit-il, que le traducteur soit parvenu à faire des Satires de cet obscur et pénible écrivain, un livre amusant ou attachant; on ne peut venir à bout que de faire entendre à-peu-près ce qu'il a voulu dire. Les Notes et la Préface de M. *Selis* sont pleines de raison et d'instruction. » II. *Relation* de la maladie, de la confession et de la mort de M. *de Voltaire*, petite brochure pleine de sel et de finesse, qui eut trois éditions dans la même année. III. *Epîtres* en vers, sur divers sujets, 1776: elles ont de la facilité, et offrent une douce philo-

sophie. IV. *Dissertation* sur *Perse*, 1778. V. *Petite Guerre* entre *le Monnier* et *Selis*, 1778: c'est un modèle d'honnêteté en fait de critique, et des égards que se doivent mutuellement, dans leurs combats, les gens de lettres. VI. *Lettre* à M. *de la Harpe* sur le collége de France, 1779. VII. *Lettre* d'un père de famille sur les petits spectacles, 1789. VIII. *Autre* d'un Grand Vicaire à un Evêque, sur les Curés de campagne, 1790. IX. *Lettres* écrites de la Trappe: on y trouve un style pur et de l'intérêt dans la narration. X. *Discours* sur les écoles centrales, 1797. XI. Diverses *Dissertations* littéraires et grammaticales, insérées dans les *Mémoires* de l'Institut. Ces divers écrits en général, jouissent d'une réputation méritée; « mais ce qui valoit mieux encore, a dit M. *Gail* confrère de *Selis*, c'étoit l'ame droite, bienfaisante et pure de cet écrivain: aussi a-t-il emporté les regrets d'une compagne aimable et vertueuse, des pauvres dont il soulageoit la misère, de ses nombreux auditeurs qui trouvoient en lui un guide éclairé et sûr, des gens de lettres qui rendirent justice à son talent, à son goût exquis, à sa franchise et à sa bonté. » *Selis* est mort le 19 février 1802, après six mois de mélancolie: il avoit épousé la nièce de *Gresset*.

SELKIRK (Alexandre) né à Largo en Ecosse, vers l'an 1680, se fit matelot, et parvint par ses connoissances mathématiques, au grade de maître de navire. Il en remplissoit l'emploi en 1705, sur le vaisseau commandé par le capitaine *Pradling*, qui, ayant pris querelle avec lui, le fit déposer dans l'île déserte de Juan-Fernandez, en lui laissant ses hardes, son fusil, de la poudre et quelques ustensiles de ménage. L'île étoit fertile, peuplée de chèvres; les bords de la mer y étoient poissonneux. *Selkirk* s'y forma une habitation où il ne fut point trop malheureux. En 1709, le capitaine *Vood-Rogers* ayant abordé dans l'île, le ramena en Angleterre. C'est d'après cet événement de la vie de *Selkirk* qu'on a fait le roman de *Robinson-Crusoé*.

SELLAN, *Voy.* LANUZA.

SELLE (Ch... Théop.) médecin renommé, directeur du collége de Berlin, naquit en 1748, à Stettin en Poméranie, et est mort à Berlin le 9 novembre 1800. Nommé médecin de *Fréderic* roi de Prusse, il a publié les détails de la dernière maladie de ce monarque. Profond physiologiste, savant praticien, on lui doit plusieurs écrits estimés, et sur-tout des *Elémens de Pyrétologie*, ou de la connoissance des fièvres. Ils ont été traduits deux fois dans notre langue; la première fois par M. *Montblanc*, la seconde par M. *Clanet*.

SELLIUS (Godefroy) né à Dantzig, membre de l'académie impériale et de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, où il cultiva les lettres avec succès. Il mourut le 25 juin 1767, à Charenton où il avoit été renfermé comme atteint de folie, sur la fin de ses jours. Son érudition étoit immense. Nous avons de lui des traductions et d'autres ouvrages. Les plus connus sont: I. *Description géographique du Brabant Hollandois*,

in-12. II. *Voyage de la Baie d'Hudson*, in-8.° III. *Dictionnaire des Monogrammes*, in-8.° IV. *Histoire naturelle de l'Irlande.* V. *Histoire des anciennes révolutions du Globe terrestre*, in-12. VI. *Traduction des Satires de Rabener* avec M. *du Jardin*, 4 vol. in-12. VII. *Histoire des Provinces-Unies*, en 8 vol. in-4.°, avec le même. Cet ouvrage intéressant est exact, à quelques erreurs près, qu'il seroit facile de corriger.

SELLUM, meurtrier de *Zacharie* roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J. C. Mais au bout d'un mois il fut mis à mort par *Manahem*, général des troupes de *Zacharie*, qui fut lui-même proclamé roi par son armée.

SELVE, (Jean de) né dans le Limousin, quitta la profession des armes, qui étoit celle de ses ancêtres, pour entrer dans la magistrature. Il fut premier président à Bordeaux, à Rouen, à Paris, et employé par *Louise de Savoie*, mère de *François I*, pour aller traiter avec *Charles-Quint* de la délivrance du monarque François. Il s'acquitta de cette commission avec succès et avec zèle. Il mourut en 1529, avec la réputation d'un négociateur habile et d'un savant magistrat. Il laissa six fils, dont cinq furent employés dans les ambassades: *Lazare*, l'aîné fut ambassadeur auprès des Suisses; *Jean-François*, en Turquie; *George*, évêque de Lavaur, auprès de l'empereur; *Jean-Paul*, évêque de Saint-Flour, et *Odet*, à Rome et à Venise. On attribue communément au père le livre *de Beneficio*, qui n'est point de lui, et on l'a faussement accusé d'avoir corrompu l'*Histoire de Philippe de Comines.* — On doit à un auteur nommé *Selve*, la tragi-comédie des *Amours de Léandre et Héro*, jouée en 1633.

SEM, fils de *Noé*, né vers l'an 2446 avant J. C., couvrit la nudité de son père. *Noé*, à son réveil, lui donna une bénédiction particulière. *Sem* mourut âgé de 600 ans, laissant cinq fils, *Ælam*, *Assur*, *Arphaxad*, *Lud*, *Aram*, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'*Arphaxad* descendirent, en ligne directe, *Salé*, *Heber*, *Phaleg*, *Reü*, *Sarug*, *Nachor*, et *Tharé* père d'*Abraham*.

SEMEI, parent du roi *Saül*, imita et servit ce prince dans sa haine pour *David*. Voyant ce père infortuné, contraint de s'enfuir par la rebellion de son fils *Absalon*, il profita de cette calamité pour le poursuivre, et lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. Mais *David* ayant été vainqueur, *Semeï* courut au-devant de lui, se jeta à ses pieds, implorant son pardon, et le priant de considérer qu'il étoit le premier à se soumettre. *David* lui fit grace; mais il recommanda en mourant, à son fils *Salomon*, de ne pas laisser impunie la conduite du rebelle. Ce prince, devenu roi, fit venir *Semeï*, et lui défendit, sous peine de la vie, de sortir de Jérusalem. Le coupable, s'estimant heureux d'obtenir son pardon à ce prix, remercia *Salomon*, et se soumit à la peine qu'il lui imposoit. Mais trois ans après, un de ses gens s'étant enfui à Geth, chez les Philistins, *Semeï* trop prompt, oublia son engagement, et courut après son esclave, qu'il atteignit et ramena chez lui.

Le roi, instruit de sa désobéissance, le fit arrêter, et le condamna à avoir la tête tranchée ; ce qui fut aussitôt exécuté.

SEMEIAS, enthousiaste de la ville de Nehélele, voulut se mêler de composer des Prophéties, et envoya à *Sophonias*, fils de *Maasias*, un livre de prétendues révélations, où il disoit que Dieu ordonnoit à *Sophonias* de prendre soin du peuple qui restoit à Jérusalem. Le prophète *Jérémie* avertit, de la part de Dieu, *Sophonias* de ne pas croire ce fourbe, qui en seroit puni par une captivité éternelle, pour lui et pour sa postérité... Il ne faut pas le confondre avec le prophète *Semeias*, qui vivoit sous *Roboam* roi de Juda, et qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus révoltées... Il y a un troisième *Semeias* dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présens du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles au saint homme *Néhémie* qui vouloit rébâtir Jérusalem. Ce fourbe avare supposa des révélations, arme employée dans tous les temps pour en imposer à la multitude ; mais sa tentative n'eut pas plus de succès que celle du premier *Semeias*.

SEMELÉ, (*Mythol.*) fille de *Cadmus* roi de Thèbes, *Voyez* BACCHUS, *et* BEROÉ.

SEMELIER, (Jean-Laurent le) prêtre de la Doctrine Chrétienne, né à Paris d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son Ordre, avec un succès distingué. Ses talens lui méritèrent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris, le 2 juin 1725, à 65 ans. On a de lui : I. D'excellentes *Conférences sur le Mariage* : l'édition la plus estimée est celle de Paris, en 1715, 5 vol. in-12., parce que cette édition fut revue et corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne. II. Des *Conférences sur l'Usure et sur la Restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12. III. Des *Conférences sur les Péchés*, 3 vol. in-12. Ce livre est rare. Le Père *Semelier* s'étoit proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne ; mais la mort l'empêcha d'exécuter un si louable dessein. On a cependant trouvé dans ses papiers, de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1755 et 1759, et qui ont soutenu la réputation de ce savant et pieux Doctrinaire. Il y en a 6 sur la *Morale*, et 4 sur le *Décalogue*.

SÉMIRAMIS, reine des Assyriens, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de *Ninus*. Ce prince, entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme et ses autres grandes qualités lui avoient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa, en mourant, vers l'an 2164 avant J. C., les rênes de l'empire à *Sémiramis*, qui gouverna comme un grand homme. Elle fit construire Babylone, ville superbe dont on a beaucoup vanté les murailles, les quais, et le pont construit sur l'Euphrate, qui traversoit la ville du nord au midi. Le lac, les digues et les canaux faits pour la décharge du fleuve, avoient encore plus d'utilité que de magnificence. On a aussi admiré les palais de la reine, et la hardiesse avec laquelle on y avoit

suspendu des jardins; mais ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit le Temple de *Belus*, au milieu duquel s'élevoit un édifice immense, qui consistoit en huit tours bâties l'une sur l'autre. *Sémiramis*, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, et laissa par-tout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua sur-tout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquoient, et à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avoit un fils de *Ninus*, nommé *Ninias*. Avertie qu'il conspiroit contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur, l'an 2108 avant J. C., se rappelant alors un Oracle de *Jupiter Ammon*, qui lui avoit prédit « que sa fin seroit prochaine, lorsque son fils lui dresseroit des embûches. » Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres attribuent, avec plus de vraisemblance, sa mort à *Ninias*. Cette grande reine fut honorée après sa mort par les Assyriens, comme une divinité, sous la forme d'une colombe. *Sémiramis* a été la source de beaucoup de fables qui ne méritent point d'être rapportées. Le déguisement de cette princesse, rapporté par *Justin*, en est une ridicule. En effet, il n'est nullement vraisemblable que *Sémiramis*, qui devoit être d'un certain âge, eût voulu se faire passer pour *Ninias* son fils, qui étoit encore un enfant. Plusieurs auteurs peignent cette princesse comme une femme abandonnée à toutes sortes de débauches; mais quelques-uns en même temps la justifient sur l'amour illicite qu'elle avoit, dit-on, pour son fils. *Photius* nous apprend qu'on a eu tort d'attribuer à *Sémiramis*, épouse de *Ninus*, ce que les écrivains rapportent d'*Atosa* fille de *Belochus*. Eprise d'amour pour son fils qu'elle ne connoissoit pas, elle eut d'abord quelque intrigue secrète avec lui; mais lorsqu'elle l'eut connu, elle le prit pour son mari. C'est depuis ce temps-là que les Mèdes et les Perses permirent ces mariages, qu'ils avoient regardés jusqu'alors avec horreur.

SENAC, (Jean) né dans le diocèse de Lombez, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller-d'état, et de surintendant-général des eaux minérales du royaume, mérita ces places par des talens distingués et par des ouvrages utiles. Les principaux sont: I. La traduction de l'*Anatomie* d'*Heister*, avec des *Essais de Physique sur l'usage des parties du corps humain*, Paris, 1735, in-8.°, avec fig.; 1753, 3 vol. in-12, avec fig. Les réflexions de *Senac* rendent cet ouvrage très-intéressant. II. *Traité des causes, des accidens et de la cure de la Peste*, 1744, in-4.° III. *Traité de la structure du Cœur*, 1748, 2 vol. in-4.°, réimprimé en 1777 et 1783, avec des additions et des corrections de l'auteur, publiées par M. Portal. C'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin. Il employa 20 ans à ce travail, le plus vaste et le plus pénible. (*Voyez* LOUVER.) IV. *De recondita Febrium natura et curatione*, 1759, in-8.°, plein de connoissances profondes et utiles. M. *Tissot*, dans une Lettre à *Zimmermann*, assure que ce traité est

réellement de Senac; ce que d'autres révoquent en doute. V. *Réflexions sur les Noyés,* dans les Mémoires de l'Académie, 1725. Il y combat beaucoup de préjugés populaires. VI. *Discours touchant l'opération de la taille*, 1727, in-12. VII. *Mémoire sur le Diaphragme.* — C'est faire injure à la mémoire de ce médecin que de lui attribuer le *Nouveau Cours de Chimie suivant les principes de Newton et de Stalh*, 1787, 2 vol. in-12. Cette production informe a été tirée par quelques étudians mal-adroits et qui ne consultoient qu'un intérêt sordide, des leçons de MM. Geoffroy et Boulduc. *Senac* avoit tout ce qu'il faut pour plaire à la cour et dans le grand monde.

SÉNALLIÉ, (Jean-Baptiste) musicien François, mort à Paris en 1730, âgé de 42 ans, étoit recommandable par la précision et l'art avec lequel il jouoit du violon. La cour de Modène, où il s'étoit rendu, applaudit à ses talens, et sur-tout à ses *Sonates*. En effet, il y avoit mis un mélange agréable du chant noble et naturel de la musique françoise, avec les saillies et l'harmonie savante de la musique italienne. Nous en avons cinq livres pour le violon.

I. SENAULT, (Jean-François) né à Anvers (*Fromentière* dit à Douay, dans l'oraison funèbre qu'il fit de *Senault*) en 1599, d'un secrétaire du roi, Ligueur furieux, montra dès son enfance autant de douceur que son père avoit fait éclater de frénésie. Le cardinal *de Berulle*, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa Congrégation naissante, comme un homme qui en seroit un jour la gloire par ses talens et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimathias : il sut lui rendre la dignité, la noblesse qui convient à la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions et des évêchés ; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confrères l'élurent supérieur de St-Magloire, et il s'y conduisit avec tant de douceur et de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec applaudissement et avec l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris le 3 août 1672, à 71 ans. L'abbé *Fromentiere*, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : I. Un Traité de l'*Usage des Passions*, imprimé plusieurs fois in-4.° et in-12, et traduit en anglois, en allemand, en italien et en espagnol. On trouve dans cet ouvrage plus d'élégance que de profondeur ; et quoique l'auteur eût purgé la chaire des antithèses puériles et des jeux de mots recherchés, son style n'en est pas tout-à-fait exempt. II. Une *Paraphrase de Job*, in-8.°, qui, en conservant toute la majesté et toute la grandeur de son original, en éclaircit toutes les difficultés. III. L'*Homme Chrétien*, in-4.°, et l'*Homme Criminel*, aussi in-4.°, IV. *Le Monarque*, ou *les Devoirs du Souverain*, in-12 ; ouvrages estimés, et qui furent bien reçus dans le temps ; mais on a écrit depuis avec plus de force et de profondeur sur des sujets que *Senault* se contente quelquefois d'effleurer. V. Trois volumes in-8.°, de *Panégyriques des Saints*. VI. Plusieurs *Vies des personnes illustres par leur piété*, etc. *Senault* fut

pour le P. *Bourdaloue*, ce que *Rotrou* fut pour *Corneille* : son prédécesseur, rarement son égal.

II. SENAULT, (Louis) calligraphe renommé pour la beauté de sa plume, et dont toutes les pièces sont recherchées, dédia à *Colbert* des Modèles d'écriture supérieurement exécutés au burin et à la plume. Il est mort à la fin du 17e siècle.

SÉNEBIER, (Pierre) né à Arles en 1715, s'appliqua à l'arithmétique et aux calculs relatifs au commerce. Il a publié : I. *Traité* des changes et arbitrages, 1755, in-4.° II. *Traité* d'Arithmétique, 1771, in-4.° III. *Art* de tenir les livres en parties doubles, in-4.° *Sénebier* est mort en 1778.

SENEÇAI *ou* SENECÉ, (Antoine Bauderon de) né à Mâcon le 13 octobre 1643, étoit arrière-petit-fils de *Brice Bauderon*, savant médecin, connu par une *Pharmacopée*. Son père, *Brice Bauderon de Senecé*, lieutenant-général au présidial de Mâcon, qui mérita par son zèle patriotique un brevet de conseiller-d'état, lui donna une excellente éducation. Il suivit le barreau quelque temps, moins par inclination, que par déférence pour ses parens. De retour dans sa patrie, il accepta un duel, qui l'obligea de se retirer à la cour du duc *de Savoie*. Poursuivi partout par son mauvais destin, il y eut une autre affaire avec les frères d'une demoiselle amoureuse de lui, qui vouloit l'épouser malgré eux. Ce nouvel incident l'obligea de passer à Madrid. Sa première affaire ayant été accommodée, il revint en France, et acheta, en 1673, la charge de premier valet-de-chambre de la reine *Marie-Thérèse*, femme de *Louis XIV*. A la mort de cette princesse, arrivée en 1683, la duchesse *d'Angoulême* le reçut chez elle, avec toute sa famille qui étoit nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, *Seneçai* retourna dans sa patrie, où il mourut le 1er janvier 1737, dans sa 94e année. La littérature, l'histoire, les Muses françoises et latines étoient l'objet de ses plaisirs. Il ne négligea pourtant pas la société, et il y plut autant par son caractère que par son esprit. Il conserva, jusqu'à la fin de sa vie, un esprit sain et animé de cette gaieté et de cette joie innocente, qu'il appeloit avec raison le *baume de la vie*. Les *Poésies* que nous avons de cet auteur, le mettent au rang des favoris d'*Apollon*. Sa versification est cependant quelquefois un peu négligée ; mais les graces piquantes de sa poésie dédommagent bien le lecteur de ce défaut. Il a fait des *Epigrammes*, 1727, in-12 : des *Nouvelles* en vers, des *Satires*, 1695, in-12, etc. Son Conte du *Kaimac* est d'un style plaisant et singulier ; il se trouve dans l'*Elite des Poésies fugitives*, ainsi que la *Maniere de filer le parfait Amour*, autre Conte estimé. On distingue aussi le poëme intitulé : *les Travaux d'Apollon*, ouvrage original, et dont le poëte *Rousseau* faisoit grand cas... *Voyez* LULLI.

SENECHAL, (Sébastien-Hyacinthe le) marquis *de Kercado*, de la maison des seigneurs *de Molac* en Bretagne, (*Voyez* MOLAC.) porta les armes dès sa jeunesse. Il donna en diverses occasions des marques si signalées de courage et de capacité, qu'il fut envoyé, dès l'âge de 27 ans, n'étant encore que brigadier des

armées du roi, pour commander en chef dans le royaume de Naples, en 1704 et en 1705. Il y fut chargé de plusieurs affaires importantes, également politiques et militaires, dont il se tira avec honneur. Elevé au grade de maréchal-de-camp, il vint au siége de Turin en 1706, et y fut tué d'un éclat de bombe à l'âge de 30 ans, dans le temps qu'il donnoit les plus grandes espérances.

I. SÉNÈQUE, (*Lucius Annæus* SENECA) orateur, né à Cordoue en Espagne, vers l'an 61 avant J. C., dont il nous reste des *Déclamations*, que l'on a faussement attribuées à *Sénèque* le philosophe son fils. *Sénèque* l'orateur épousa *Helvia*, illustre dame Espagnole, dont il eut trois fils : *Sénèque* le philosophe, *Annæus Novatus*, et *Annæus Mela*, père du poëte *Lucain*... Les défauts du style de *Sénèque l'orateur*, sont les mêmes que ceux de *Sénèque le philosophe* : ainsi voyez l'article suivant.

II. SÉNÈQUE, le Philosophe, (*Lucius Annæus* SENECA) fils du précédent, naquit à Cordoue, vers l'an 6 avant J. C. Il fut formé à l'éloquence par son père, par *Hygin*, par *Cestius* et par *Asinius Gallus* ; et à la philosophie, par *Socion* d'Alexandrie, et par *Photin*, célèbres stoïciens. Après avoir pratiqué pendant quelque temps les abstinences de la secte Pythagoricienne (c'est-à-dire, s'être privé dans ses repas de tout ce qui a vie), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés ; mais la crainte d'exciter la jalousie de *Caligula*, qui aspiroit aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carrière si brillante et si dangereuse sous un prince bassement envieux. Il brigua alors les charges publiques, et obtint celle de questeur. On croyoit qu'il monteroit plus haut, lorsqu'on lui imputa un commerce illicite avec *Julie Liville*, veuve de *Vinicius*, l'un de ses bienfaiteurs. Cette accusation, qui pouvoit être injuste, ayant été accréditée par ses ennemis, il fut relégué dans l'île de Corse. C'est là qu'il écrivit ses *Livres de Consolation*, qu'il adressa à sa mère *Helvia*. C'étoit une femme en qui l'esprit ornoit la vertu. Son fils lui tint, dans cet ouvrage, le langage le plus fort et le plus sublime : tout le faste de la philosophie stoïcienne y est étalé. « On pourroit penser (dit *Crevier*) qu'il en dit trop pour être cru ; mais au moins est-il certain, que s'il eût été abattu par son infortune, il n'auroit pas eu la liberté d'esprit nécessaire pour composer un écrit fortement pensé, et d'une assez juste étendue. » Cependant la longueur de son exil l'ennuya, et sa fierté stoïque se démentit vers la troisième année de son séjour dans l'île de Corse. « Nous avons (dit *Crévier*, tom. III) de lui une pièce de cette date, qui ne fait guère d'honneur à la philosophie. *Polybe*, affranchi de *Claude*, et son homme de lettres, avoit perdu un frère. *Sénèque* composa, à ce sujet, un discours dans lequel il flatte bassement ce misérable valet, dont l'insolence alloit jusqu'à se promener souvent en public entre les deux consuls. On s'étonnera moins qu'il comble des plus magnifiques éloges l'imbécille empereur, pour qui cependant il n'avoit que du mépris. Mais ce qui est le plus inexcusable, c'est qu'il demande son rappel, à quelque condition que ce puisse être, consentant de laisser

un nuage sur son innocence, pourvu qu'on le délivre de l'exil. Après s'être loué de la clémence de *Claude*, qui, dit-il, *ne m'a pas renversé, mais au contraire soutenu par sa main bienfaisante et divine, contre le choc de la fortune; qui a prié pour moi le Sénat, et ne s'est pas contenté de me donner ma grace, mais a voulu la demander*; il ajoute: *C'est à lui de décider quelle idée il veut que l'on prenne de ma cause. Ou sa justice la reconnoîtra bonne, ou par sa clémence il la rendra favorable. Ce sera pour moi un égal bienfait, soit qu'il me trouve innocent, soit qu'il me traite comme tel*; et en finissant, il témoigne adorer le foudre dont il a été justement frappé. C'étoit descendre bien bas; et cet écrit si lâche est vraisemblablement celui dont *Dion* assure que l'auteur eut tant de honte dans la suite, qu'il tâcha de le supprimer. Pour comble de malheur, toute cette lâcheté fut inutile. *Sénèque* demeura encore cinq ans dans son exil, et sans la révolution arrivée à la cour par la chute de *Messaline*, il couroit le risque d'y passer toute sa vie. Mais lorsqu'*Agrippine* eut épousé l'empereur *Claude*, elle rappela *Sénèque*, pour lui donner la conduite de son fils *Néron*, qu'elle vouloit élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions et les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome; mais *Poppée* et *Tigellin* s'étant rendus maîtres de son esprit, *Néron* devint la honte du genre humain. La vertu de *Sénèque* lui parut être une censure continuelle de ses vices: il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé *Cléonice*, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime, par la défiance de *Sénèque*, qui ne vivoit que de fruits et ne buvoit que de l'eau, *Néron* l'enveloppa dans la conjuration de *Pison*. *Sénèque* étoit soupçonné, et n'étoit pourtant pas convaincu d'y avoir eu part. Il n'avoit été nommé que par *Natalis*, l'un des principaux conjurés, qui même ne le chargeoit pas beaucoup. Il disoit qu'il avoit été envoyé par *Pison* à *Sénèque*, pour lui faire des reproches de ce qu'ils ne se voyoient point; et que *Sénèque* avoit répondu, « qu'il ne convenoit aux intérêts ni de l'un ni de l'autre, qu'ils entretinssent commerce ensemble; mais que sa sûreté dépendoit de la vie de *Pison*. » *Granius Silvanius*, tribun d'une cohorte Prétorienne, fut chargé de faire informer *Sénèque* de cette déposition de *Natalis*, et de lui demander s'il reconnoissoit qu'elle contînt la vérité. *Sénèque*, soit par hasard, soit à dessein, étoit revenu ce jour-là même de Campanie, et il s'étoit arrêté dans une maison de plaisance qu'il avoit à quatre lieues de Rome. Le tribun y arriva sur le soir, et posta des gardes tout autour de la maison. Il trouva *Sénèque* à table avec sa femme *Pauline* et deux amis, et lui exposa les ordres de l'empereur. *Sénèque* répondit, que « le message de *Natalis* étoit vrai; mais que pour lui, il s'étoit excusé uniquement sur sa mauvaise santé et sur son amour pour la tranquillité et le repos: qu'il n'avoit point de raison de faire dépendre sa sûreté de la vie d'un particulier; et que d'ailleurs son caractère ne le portoit pas à la flatterie; que personne ne le savoit mieux que *Néron*, qui avoit éprouvé de sa part plus de traits de liberté que de servitude. » Le tribun revint

avec cette réponse, qu'il rendit à *Néron*, en présence de *Poppée* et de *Tigellin*, conseil intime du prince, lorsqu'il étoit dans ses fureurs *Néron* demanda à *Granius* si *Sénèque* faisoit les apprêts de sa mort? « Il n'a donné aucun signe de frayeur, répondit l'officier ; je n'ai rien vu de triste ni dans ses paroles, ni sur son visage. — Retournez donc, dit l'empereur, et signifiez-lui l'ordre de mourir. » Le Philosophe se voyant condamné à perdre la vie, parut recevoir avec joie l'arrêt de sa mort, dont l'exécution fut à son choix. Il demanda le pouvoir de disposer des biens immenses qu'il avoit amassés en prêchant le mépris des richesses ; mais on le lui refusa. Alors il dit à ses amis, *que puisqu'il n'étoit pas en sa puissance de leur faire part de ce qu'il croyoit posséder, il laissoit au moins sa vie pour modèle, et qu'en l'imitant exactement, ils acquerroient parmi les gens de bien une gloire immortelle.* Comme il les voyoit verser des larmes, il tâcha de les rappeler à des sentimens de fermeté, soit par des représentations douces, soit même par des reproches. « Où sont, leur disoit-il, les maximes de sagesse que vous avez étudiées? Quand donc ferez-vous usage des réflexions par lesquelles vous avez travaillé à vous munir contre les coups du sort? Ignoriez-vous la cruauté de *Néron?* Après avoir tué sa mère et son frère, il ne lui restoit plus que d'ajouter la mort violente de celui qui a instruit et élevé son enfance.» *Pauline*, son épouse chérie, répandoit des larmes; *Sénèque* tâcha de calmer sa douleur. « Ne passez pas vos jours, lui dit-il, dans une affliction éternelle. Occupez-vous sans cesse de la vie vertueuse que j'ai toujours menée. C'est une consolation bien digne d'une belle ame, et qui doit adoucir en vous le regret de la perte d'un époux. » *Pauline* répondit qu'elle étoit résolue de mourir avec lui, et elle demanda à l'officier qui étoit présent, de l'aider à exécuter ce dessein. *Sénèque* regardoit la mort volontaire comme un sacrifice héroïque. D'ailleurs, il craignoit de laisser une personne si chère, exposée après lui à mille traitemens rigoureux. Il consentit donc au désir de *Pauline*. « Je vous avois montré, lui dit-il, ce qui pouvoit adoucir pour vous les amertumes de la vie. Vous préférez la gloire de la mort, je ne vous envierai pas l'honneur d'un si bel exemple. Nous mourrons peut-être avec la même constance ; mais la gloire est plus pleine et plus nette de votre côté. » Ainsi, ils se firent en même temps ouvrir les veines des bras; mais *Néron* qui aimoit *Pauline*, ordonna qu'on lui conservât la vie. Les abstinences continuelles de *Sénèque* l'avoient si fort exténué, qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Il parla beaucoup, et très-sensément, en attendant la mort ; et ce qu'il dit fut recueilli par ses secrétaires, et publié depuis par ses amis. Cette triste scène se passa l'an 65 de J. C., et la 12e année de *Néron*. *Tacite*, plus équitable ou mieux instruit que *Dion* et *Xyphilin*, lui a donné un beau caractère ; mais si le portrait qu'en font les deux autres historiens, étoit d'après nature, on devroit avouer que *Sénèque* ayant vécu d'une manière très-opposée à ses écrits et à ses maximes, sa mort pourroit être

regardée par les adorateurs de la Providence, comme une punition de son hypocrisie. On ne peut nier que sa conduite n'ait quelquefois démenti ses principes, et que dans le mépris des richesses, sa sagesse n'ait été plus dans ses discours que dans ses actions. Il avoit d'ailleurs une vanité et une présomption ridicules dans un philosophe, quoiqu'il prît souvent un ton modeste. Quant à l'auteur, il possédoit toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentimens il unissoit beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siècle, le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens, le fard et la parure de la cour de *Néron*; un style sententieux, semé de pointes et d'antithèses; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neuves, des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront toutes les leçons utiles de morale, qu'on trouve éparses dans les écrits des anciens. Ses idées sont rendues ordinairement avec vivacité et avec finesse. Mais pour profiter de ce qu'il a de bon, il faut savoir discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, et les pensées véritablement dignes d'admiration, d'avec les simples jeux de mots. Je ne sais comment des gens d'un goût faux, ont osé comparer le style de *Tacite* à celui de *Sénèque*. *Tacite* fait un usage modéré des ornemens dont *Sénèque* abuse. Le premier offre toujours à l'esprit des pensées nouvelles; le second tourne sans cesse autour de la même idée. Les antithèses de *Tacite* ont toujours une base solide; la subtilité de *Sénèque* ne s'exerce souvent que sur des mots. Chez *Tacite*, l'esprit ne sert qu'à orner le sentiment et la raison, et chez *Sénèque* il en tient lieu. Un des défauts de *Sénèque*, qu'on n'a pas assez remarqué, c'est qu'il manque de précision. « Un écrivain, dit l'abbé *Trublet*, peut être concis, et néanmoins diffus: tel est, entr'autres, *Sénèque*. On est concis, lorsque, pour exprimer chaque pensée, on n'emploie que le moins de termes qu'il est possible. On est diffus, lorsqu'on emploie trop de pensées particulières, pour exposer et développer sa principale pensée; lorsqu'à cette idée principale on joint trop d'idées accessoires peu importantes; enfin, lorsque non content d'avoir dit une fois une chose, on la répète plusieurs fois en d'autres termes et avec des tours différens. Or, tel est *Sénèque*. C'est ce qui a fait dire qu'*il est très-beau entre deux points*. » La première édition de ses ouvrages est celle de Naples, 1475, in-fol. Les meilleures sont celles d'*Elzevir*, 1640, 3 vol. in-12; et d'Amsterdam, 1672, en 3 vol. in-8.°, avec les Notes des interprètes connus sous le nom de *Variorum*. Les principaux ouvrages de ce Recueil sont: I. *De Ira*. II. *De Consolatione*. III. *De Providentia*. IV. *De Tranquillitate animi*. V. *De Constantia Sapientis*. VI. *De Clementia*. VII. *De Brevitate vitæ*. VIII. *De Vita beata*. IX. *De Otio Sapientis*. X. *De Beneficiis*. XI. Un grand nombre de *Lettres* morales. XII. *Natura-*

lium quæstionum Libri septem. Ces sept livres renferment une physique assez étendue, et qu'une foule de traits historiques rendent agréable. « Suivant la doctrine des Stoïciens, *Sénèque* croyoit que Dieu est l'ame du monde, et que cette ame, également répandue, agite et vivifie tout l'univers. Il suit de-là, disoit-il, que chaque élément a une vie qui lui est propre; que l'air se meut de lui-même, et que tantôt il se dilate, tantôt il se resserre; que l'eau se nourrit à sa manière et en s'imbibant de toutes les vapeurs; que le feu, qui dévore et consume les choses les plus dures, produit cependant une infinité de plantes et d'animaux. Ainsi la matière agit par elle-même, et le mouvement lui est essentiel.... *Sénèque* admet un air souterrain, mu avec rapidité, et différant selon les canaux par où il passe, qu'il appelle l'ame du monde. Il lui attribue tout le jeu et tout le mécanisme de la nature : les tremblemens de terre, les volcans qui jettent une pluie de soufre, les couleurs de l'arc-en-ciel, les parhélies, les cercles lumineux qui paroissent autour du soleil, mille autres phénomènes encore plus rares et plus difficiles à expliquer. Enfin, *Sénèque* a sans cesse recours à cet air agité qui circule dans tout l'intérieur de la terre, et qui est capable, en se resserrant, de résister aux corps les plus durs, et même de les soutenir. » (*Deslandes*, *Hist. de la Philos.* tom. III.) Plusieurs des raisonnemens de *Sénèque* sont faux, d'autres ne sont que spécieux. Mais ce qu'il ajoute à son sujet, vaut souvent plus que le sujet même. On voit qu'il étoit plein d'anecdotes sur l'histoire des hommes et sur celle de la nature, et il les place à propos. *Malherbe* et *du Ryer* ont traduit en françois ses différens ouvrages, 1659, in-fol. et en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complète qu'on estime, à quelques inexactitudes près, est celle de *la Grange*, Paris, 1777, 6 vol. in-12, publiée après la mort du Traducteur, par M. *Naigeon*, son ami. *Diderot* y a ajouté un 7e vol. intitulé : *Essai sur la Vie de Sénèque*, qui est, non une histoire exactement fidelle, mais un plaidoyer éloquent pour ce Philosophe, et un tableau animé des règnes de *Claude* et de *Néron*. On a donné une nouvelle édition de cet Essai, en 2 vol. in-8.° et in-12. (*Voy.* POINÇOT.) *Diderot* y paroît mécontent du jugement que nous avons porté sur *Sénèque*. Nous ne lui répondrons que par ces mots de *d'Alembert*, son ami : « On voit par la fin du récit de la mort d'*Agrippine*, et malgré les éloges que *Tacite* donne ailleurs à *Burrhus* et à *Sénèque*, que ces deux hommes, et sur-tout le Philosophe, n'étoient pas d'aussi honnêtes gens qu'on le croit communément : funeste exemple des écueils que la vertu et la philosophie trouvent à la Cour. » (*Mélanges*, tom. III. Notes sur *Tacite*, pag. 25.) Quelques savans aussi enthousiastes que *Diderot*, ont été si touchés de la belle morale de *Sénèque*, qu'ils ont prétendu qu'il étoit Chrétien dans le cœur. Ils se sont appuyés sur quelques lettres de *Sénèque* à *St. Paul*, et de *St. Paul* à *Sénèque*, mais des critiques judicieux en ont prouvé la supposition. Le style n'en est pas latin, dit *la Beaumelle*; les pensées en sont

foibles. *St. Paul* écrit en philosophe, et *Sénèque* en apôtre. Il est bien vrai que *Sénèque* pouvoit avoir entendu parler de *St. Paul.* Cet Apôtre avoit été long-temps en Achaïe, dont *Gallion*, frère de *Sénèque*, étoit proconsul. *Gallion* l'instruisit vraisemblablement de la doctrine prêchée par l'Apôtre des nations. Mais que *Sénèque* l'ait connu personnellement, qu'il lui ait parlé, qu'il lui ait écrit, c'est ce qu'on ne sauroit prouver. Nous avons, sous le nom de *Sénèque*, plusieurs *Tragédies* latines qui ne sont pas toutes de lui; on lui attribue *Médée*, *Œdipe*, la *Troade* et *Hippolyte*. On y trouve des pensées mâles et hardies, des sentimens pleins de grandeur, des maximes de politique très-utiles; mais l'auteur est guindé: il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. Les meilleures éditions de ces *Tragédies* sont: celle d'Amsterdam, 1662, in-8.°, *cum notis Variorum*; de Leyde, 1707, in-8.°; et celle de Delft, 1728, en 2 vol. in-4.° L'infatigable abbé *de Marolles* les a maussadement traduites en françois. On a *Senecæ Sententiæ*, *cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8.°, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées* de *Sénèque*, par *la Beaumelle*, 2 vol. in-12.

SENESINO, (N...) l'un des plus célèbres musiciens Italiens de ce siècle, passa en Angleterre, à peu près dans le même temps que *Farinelli*. Ils étoient engagés à deux différens théâtres. Chantant les mêmes jours, ils n'avoient pas l'occasion de s'entendre mutuellement. Cependant, par un hasard heureux, ils se trouvèrent un jour réunis. *Senesino* avoit à représenter un tyran furieux; *Farinelli*, un héros malheureux et dans les fers. Mais pendant son premier air, *Farinelli* amollit si bien le cœur endurci de ce tyran farouche, que *Senesino* oubliant le caractère de son rôle, courut dans les bras de son rival, et l'embrassa de tout son cœur. Ce qui caractérisoit particulièrement *Senesino*, étoit l'élévation et la force.

SENETERRE, *Voyez* FERTÉ, *et* SAINT-NECTAIRE.

SENGUERD, (Arnold) philosophe Hollandois, natif d'Amsterdam, fut professeur de philosophie à Utrecht, puis à Amsterdam où il mourut en 1667, à 56 ans. On a de lui divers ouvrages sur toutes les parties de la philosophie. *Wolferd* SENGUERD, son fils, professeur de la même science à Leyde, est aussi auteur de plusieurs ouvrages philosophiques.

SENKENBERG, (Henri-Chrétien, baron de) naquit à Francfort-sur-le-Mein, le 19 octobre 1704, professa long-temps le droit dans l'université de Gottingue, et fut chargé par l'empereur François I de plusieurs missions honorables. Il fut député par lui en 1764, à Franckfort, pour assister au couronnement de Joseph II. Il a publié plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue I. *Voyage* en Alsace, in-8.° II. Une *Dissertation* latine sur l'établissement des Monts-de-piété. III. Une *Méthode* de jurisprudence. IV. Un *Traité* des droits féodaux en Allemagne. V. Une *Introduction* à l'étude du droit. VI. Un *Traité* sur les restitutions en entier. Tous ces ouvrages sont en latin. *Senkenberg* est mort le 31 mai 1768.

SENNACHERIB, fils de *Salmanasar*, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 714 avant J. C. *Ezéchias*, qui régnoit alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel *Teglatphalassar* avoit soumis *Achaz*, *Sennacherib* entra sur le territoire de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda qu'il ruina, et dont il passa les habitans au fil de l'épée. *Ezéchias* se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense. Cependant il envoya faire des offres de paix à *Sennacherib*, qui exigea de lui 300 talens d'argent et 30 talens d'or, qu'*Ezéchias* lui fit toucher bientôt après; mais l'Assyrien rompant tout à coup le traité, continua les hostilités, et voulant profiter de la consternation où ce nouveau malheur jetteroit *Ezéchias* et les habitans de Jérusalem, il leur envoya trois de ses principaux officiers, pour les sommer de se rendre. Ils revinrent rendre compte de leur commission à *Sennacherib*, qui avoit quitté le siége de Lachis, pour faire celui de Lebna. *Sennacherib* ayant alors appris que *Tharaca*, roi d'Ethiopie, venoit au secours des Juifs, et s'avançoit pour le combattre, leva le siége de Lebna, alla au-devant de lui, tailla son armée en pièces, et entra comme vainqueur jusqu'en Egypte, où il ne trouva aucune résistance. Il revint ensuite en Judée, mit le siége devant Jérusalem; mais la nuit même qui suivit le jour de son arrivée, un Ange exterminateur, envoyé de Dieu, tua 185000 hommes, qui faisoient presque toute son armée; *Sennacherib* après ce carnage, s'enfuit dans ses états, et fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J. C. *Assarhaddon*, le plus jeune de ses enfans, monta sur le trône après lui.

SENNE, (La) *Voy.* LASCENE.

SENNERT, (Daniel) né l'an 1572, à Breslaw, d'un cordonnier, devint docteur et professeur en médecine à Wittemberg. La manière nouvelle dont il enseignoit et pratiquoit son art, lui fit un nom célèbre; mais sa passion pour la chimie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutoit les anciens, et à la singularité de ses opinions, lui suscita beaucoup d'ennemis. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Venise en 1640, en 3 vol. in-fol., et réimprimés en 1676 à Lyon, en 6 vol. in-fol. On y remarque beaucoup d'ordre et de solidité: il suit en tout la théorie Galénique. Il ne faut pas y chercher les lumières qu'on a acquises depuis; mais les principes fondamentaux de la médecine y sont savamment établis, les maladies et leurs différences exactement décrites, et les indications pratiques très-bien déduites. Ses ouvrages sont une bibliothèque complète de médecine, et ils valent infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peste, le 21 juillet 1637, à 65 ans... *André* SENNERT son fils, mort à Wittemberg le 22 décembre 1689, à 84 ans, après avoir enseigné les langues orientales avec succès, pendant 51 ans, soutint dignement la réputation de son père. On a de lui beaucoup de gros livres sur la langue hébraïque.

SENSARIC, (Jean-Bernard) Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, prédicateur du roi, né à la Réole, diocèse de Bazas, en 1710, mort le 10 avril 1756, se distingua autant par ses talens que par les vertus qui forment le religieux et le chrétien. On a de lui : I. Des *Sermons*, 1771, en 4 vol. in-12. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style abondant : telles sont les qualités de l'éloquence de Dom *Sensaric*, à qui l'on pourroit désirer plus de nerf, de force et de profondeur. II. L'*Art de peindre à l'esprit* ; ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poëtes François, en 3 vol. in-8.°, Paris, 1758. Le choix de cette compilation, qu'on peut regarder comme une espèce de Rhétorique, est en général assez bon ; mais peut-être seroit-il à souhaiter qu'une critique plus sévère eût retranché un assez grand nombre d'exemples, qui ne servent qu'à grossir ce recueil, sans le rendre plus estimable. On ne doit pas être tenté d'acheter des tableaux médiocres, lorsqu'on est à portée d'avoir les chefs-d'œuvre de *Raphaël*.

SENTA est la même que *Fauna*. [*Voyez* ce dernier mot.]

SENTIUS, (Caius) parvint au consulat sous le règne d'Auguste, l'an de Rome 755. Il est connu par la loi *Ælia Sentia*, qu'il fit adopter. Cette loi interdisoit le commerce, le mariage et le droit de tester aux affranchis qui, pendant leur esclavage, avoient été marqués au front pour avoir fui, ou mis aux fers pour quelque délit. D'après l'une de ses dispositions, un esclave ne pouvoit être mis en liberté avant l'âge de trente ans, et un maître ne pouvoit la lui donner, avant qu'il en eût lui-même vingt, à moins qu'il n'y eût une raison valable et prouvée devant les magistrats. Elle vouloit qu'un patron qui négligeoit de nourrir son affranchi tombé dans l'indigence, fût déchu des droits qu'il s'étoit réservés sur sa personne ou son héritage. « En frappant les maîtres barbares, elle punissoit aussi les affranchis ingrats, et les condamnoit aux carrières. Cette loi, très-respectée pendant long-temps, fut abrogée par *Justinien*. »

SEPHER, (Pierre-Jacques) docteur de Sorbonne, né à Paris, et mort dans cette ville le 12 octobre 1781, a traduit du latin et de l'allemand plusieurs ouvrages, tels que la *Vie de St. Charles Borromée*, par *Godeau*, 1747, 2 vol. in-12 ; *Histoire* des anciennes révolutions du globe terrestre, par *Sellius*, 1752, in-12 ; *Histoire* du Prince d'Orange, par *Amelot de la Houssaie*, 1754, 2 vol. in-12 ; *Histoires édifiantes*, par *Duché*, 1756, in-12 ; et les *Mémoires* sur la vie de *Pibrac*, avec ses Lettres et ses Quatrains, par *Lépine de Grainville*, 1758, in-12. Ces diverses traductions sont accompagnées de notes et de remarques du traducteur. Il a publié lui-même le *Joli Recueil*, 2 vol. in-12 ; les *trois Imposteurs*, ou les fausses Conspirations, in-12 ; et il a travaillé à l'*Europe Ecclésiastique*.

SEPHORA, fille de *Jethro*, prêtre du pays de Madian. *Moïse*, obligé de se sauver de l'Egypte, arriva au pays de Madian, où il se

reposa près d'un puits. Les filles de *Jethro* étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur père, des bergers les en chassèrent : mais *Moïse* les défendit. *Jethro* l'envoya chercher, et lui donna en mariage *Sephora*, une de ses sept filles, dont il eut deux fils, *Gerson* et *Eliezer*... Voyez I. MARIE.

SEPTCHENES, (Le Clerc de) auteur d'un *Essai* curieux *sur la Religion des anciens Grecs*, Genève, 1787, in-8.°, ne survécut pas beaucoup à son ouvrage. Il mourut le 21 mai 1789. On a encore de lui la traduction des trois premiers vol. de l'*Histoire de la décadence de l'Empire Romain*, par *Gibbon*, in-8.°, 1776.

SEPTIME, *Voy.* SÉVÈRE.

SEPULVEDA, (Jean-Genès de) né à Cordoue en 1491, devint théologien et historiographe de l'empereur *Charles-Quint*. Il eut un démêlé très-vif avec *Barthelemi de Las Casas*, au sujet des cruautés que les Espagnols exerçoient contre les Indiens. *Sepulveda* les excusoit en partie. Il composa même un livre pour prouver qu'elles étoient permises par les lois divines et humaines, et par le droit de la guerre. Cet ouvrage, intitulé : de *La justice de la guerre du roi d'Espagne contre les Indiens*, souffrit des difficultés, même avant qu'il vît le jour. Les théologiens d'Alcala et de Salamanque, auxquels on en soumit l'examen, décidèrent qu'il étoit de l'intérêt de la religion chrétienne de ne point l'imprimer, parce qu'il contenoit une mauvaise doctrine. *Sepulveda*, sans égard à leur avis, envoya son livre à Rome, où il fut publié. *Charles-Quint*, irrité de cette conduite, défendit la publication du livre dans tous ses états, et ordonna la suppression de tous les exemplaires. Ce fut alors que *Sepulveda* demanda d'avoir une conférence publique avec *Las Casas*. [*Voyez* ce mot.] Ce docteur ne céda point à l'humain évêque de Chiapas, et les cruautés des Espagnols continuèrent d'être tolérées. *Sepulveda* mourut en 1572, à Salamanque, où il étoit chanoine, dans sa 82e année. On a de lui plusieurs Traités : I. *De regno et Regis officio*. II. *De appetenda gloria*. III. *De honestate rei militaris*. IV. *De Fato et Libero-Arbitrio contra Lutherum*. V. Des *Lettres latines*, curieuses. Ces différens ouvrages ont été recueillis à Cologne en 1602, in-4.° VI. Des traductions d'*Aristote*, avec des notes. On n'estime ni la version, ni les remarques.

SERAFINO d'Aquila, *Voyez* AQUILANO.

SERAPION, (Jean) médecin Arabe, vivoit entre le VIIIe et IXe siècle. Ses *Ouvrages*, imprimés à Venise, 1497, in-fol., et plusieurs fois depuis, ne traitent que des maladies internes. Ils sont recherchés.

SERAPIS, *Voy.* OSIRIS.

SERARIUS, (Nicolas) savant jésuite, né à Rambervillers en Lorraine, l'an 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna ensuite les humanités, la philosophie et la théologie à Wurtzbourg et à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours, le 20 mai 1610, à 65 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : I. Des *Commentaires* sur

plusieurs Livres de la Bible, à Mayence, 1611, in-fol. II. Des *Prolégomènes* estimés sur l'Ecriture-sainte, Paris, 1704, in-fol. III. *Opuscula Theologica*, en 3 tomes in-fol. IV. Un *Traité* des trois plus fameuses sectes des Juifs (les *Pharisiens*, les *Saducéens* et les *Esséniens*), en 1703. On en donna une édition a Delft, 1703, en 2 vol. in-4.°, dans laquelle on a joint les Traités sur le même sujet, de *Drusius* et de *Scaliger*. V. Un savant Traité *de rebus Moguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous ces ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol., décèlent un homme consommé dans l'érudition.

SERAUCOURT, (Claude) Lyonnois, acquit de la réputation par ses gravures. Il est mort au commencement du siècle passé.

SERBELLONI, (Gabriel) chevalier de Malte, grand-prieur de Hongrie, étoit d'une ancienne maison d'Italie, féconde en personnes de mérite. Après avoir donné des preuves de sa valeur au siége de Strigonie en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur *Charles-Quint*, en 1547, lorsque ce prince triompha du duc *de Saxe*, qui étoit à la tête des Protestans d'Allemagne. Il se signala ensuite dans les guerres d'Italie. Son courage éclata sur-tout à la journée mémorable de Lépante, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été prise et son défenseur fait prisonnier, il fallut donner 36 officiers Turcs pour obtenir sa liberté. *Serbelloni* gouverna ensuite le Milanois en qualité de lieutenant-général, l'an 1576. Il avoit de grands talens pour l'architecture militaire, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes. Ce héros finit sa brillante carrière en 1580.

SERENUS SAMMONICUS, (Q.) médecin du temps de l'empereur *Sévere* et de *Caracalla*, vers l'an 210 de J. C., fut précepteur de *Gordien* le fils. De divers *Traités* sur l'Histoire naturelle, qu'il avoit écrits, il ne nous est parvenu qu'un *Poëme*, assez plat, *de la Médecine et des Remedes*, 1581, in-4.°, et Amsterdam, 1662, in-8.° On le trouve aussi dans le Corps des Poëtes latins de *Maittaire*, et dans les *Poetæ latini minores*. *Serenus* périt dans un festin par ordre de *Caracalla*. Il avoit une bibliothèque de 62000 volumes. — Il faut le distinguer de *SERENUS Antissensis*, qui a écrit sur les Sections coniques un *Traité* en 2 liv., publié par le célèbre *Halley*. [*Voy.* son article.]

SEREY, (N** de) est auteur d'un Poëme sur la Musique et la Chasse, dont la seconde partie est une version libre des *Cervinæ venationis leges*, de *Savary*. L'ouvrage est rempli de figures et de gravures des tons et fanfares propres aux chasseurs. Il est intitulé: *les dons de Latone*. Paris, Prault, 1734, in-8.°

SERGARDI, (Louis) né à Sienne, se rendit de bonne heure à Rome, où il se fit un nom par ses talens, et où il obtint les honneurs de la prélature. Il cultivoit avec succès la poésie latine. Les Satires qu'il publia sous le nom de *Quintus Sectanus*, sont, si l'on en croit quelques littérateurs ultramontains, dignes d'*Horace*, par le sel, l'enjouement et la force qu'il y a répandus. Mais au lieu d'attaquer les vices et les abus en général, il s'attacha à faire une guerre cruelle

au fameux *Gravina*, qui, malgré son excessif amour-propre et sa causticité, étoit un homme de beaucoup de mérite. *Sergardi* mourut en 1726.

I. SERGIUS-PAULUS, proconsul et gouverneur de l'île de Chypre pour les Romains, fut converti par *S. Paul*. Ce proconsul, homme prudent, avoit auprès de lui un magicien nommé *Barjesu*, qui s'efforçoit d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais *Paul* l'ayant frappé d'aveuglement, *Sergius*, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J. C.

II. SERGIUS I, originaire d'Antioche, et né à Palerme, fut mis sur la chaire de St-Pierre après la mort de *Conon*, en 687. Son élection avoit été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de son bon gré à *Sergius*, et de celle de *Théodore*, qui le fit aussi, mais malgré lui. Il improuva les canons du concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quini-Sexte*. Cette action le brouilla avec l'empereur *Justinien le Jeune*. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanteroit l'*Agnus Dei* à la Messe. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie. Sous son pontificat, *Cerdowalla*, roi de Westsex, vint reconnoitre en personne, à Rome, l'Eglise Romaine, dont la foi avoit passé en son île, et reçut le baptême des mains du pape.

III. SERGIUS II, Romain, fut pape après la mort de *Grégoire IV*, le 10 février 844, et mourut le 27 janvier 847. L'empereur *Lothaire* trouva fort mauvais qu'on l'eût ordonné sans sa participation.

IV. SERGIUS III, prêtre de l'Eglise Romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape *Théodore*, mort l'an 898; mais le parti de *Jean IX* ayant prévalu, *Sergius* fut chassé et se tint caché pendant 7 ans. Il fut rappelé ensuite et mis à la place du pape *Christophe*, l'an 905. *Sergius* regardant comme usurpateur *Jean IX* qui lui avoit été préféré, et les trois autres qui avoient succédé à *Jean*, se déclara contre la mémoire du pape *Formose*, et approuva la procédure d'*Etienne VI*. Ce pape déshonora le trône pontifical par ses vices, et mourut comme il avoit vécu, en 911. *Luitprand*, que nous avons suivi en parlant de ce pape, est le seul qui l'accuse d'un commerce infâme avec la fameuse *Marosie*; mais il pourroit cependant avoir exagéré, car *Flodoard* fait l'éloge de son gouvernement. Il est vrai que *Paterculé* loue excessivement *Tibère*, et qu'on ne peut guère compter sur le témoignage des historiens.

V. SERGIUS IV, appelé *Os Porci* ou *Bucca Porci* (apparemment parce que dans sa famille il y avoit eu quelqu'un dont le menton avoit quelque ressemblance au groin d'un pourceau) succéda le 11 oct. 1009, au pape *Jean XVIII*. Il étoit alors évêque d'Albane. On le loue sur-tout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

VI. SERGIUS I, patriarche de Constantinople en 610, Syrien d'origine, se déclara, l'an 626, chef du parti des Monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistoit à ne reconnoître qu'une volonté et qu'une opération en J. C. Il persuada à l'empereur *Héraclius* que ce sentiment n'altéroit en rien la

pureté de la Foi, et ce prince l'autorisa par un Edit qu'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire, *Exposition de la Foi*. *Sergius* le fit recevoir dans un synode, et en imposa même au pape *Honorius* qui lui accorda son approbation. Cet homme artificieux mourut en 639, et fut anathématisé dans le VIe concile général, en 681... Un autre patriarche de Constantinople, nommé SERGIUS II, soutint dans le XIe siècle, le schisme de *Photius* contre l'Eglise Romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

SERINI, (Nicolas, comte de) d'une famille hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth assiégée par l'armée de *Soliman II*. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistoit plus qu'en 217 hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours avant la mort de *Soliman*, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. — *Pierre* SERINI, un de ses descendans, entra dans une conspiration contre l'empereur *Léopold*, et fut décapité dans la ville de Neustadt en Autriche, le 30 avril 1671. *Voyez* NADASTI (François).

SERIPAND, (Jérôme) né à Naples en 1493, se fit religieux de l'Ordre de St-Augustin. Il devint ensuite docteur et professeur en théologie à Bologne. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal, et de légat du pape *Pie IV* au concile de Trente, où il mourut en 1563, regardé comme un prélat aussi pieux qu'éclairé. On a de lui: I. Un *Traité* latin *de la justification*. II. *Des Commentaires* latins sur les *Epîtres* de *S. Paul*, et sur les *Epîtres Catholiques*. III. Un *Abrégé* en latin des *Chroniques* de son Ordre. IV. Des *Sermons* en italien sur le *Symbole*. Ces différens ouvrages sont peu consultés aujourd'hui.

SERLIO, (Sébastien) célèbre architecte, né à Bologne, florissoit vers le milieu du XVIe siècle. C'étoit un homme de goût, et qui avoit bien étudié l'architecture ancienne et moderne. *François I* l'appela en France. Cet architecte embellit les maisons royales, entre autres Fontainebleau, où il mourut vers 1552, dans un âge avancé. On a de lui un livre d'*Architecture* en italien, qui est une preuve de son goût et de sa sagacité. La meilleure édition est de Venise, 1584, in-4.°

SERLON, moine Bénédictin de Cerisi, né à Vaubadon près de Bayeux, passa avec *Geoffroy* son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célèbre abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, et en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Cîteaux, il réunit entre les mains de *S. Bernard*, en présence du pape *Eugène III*, son abbaye à l'ordre de Cîteaux, et la lui soumit avec tous les autres monastères qui en dépendoient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole, et encore plus par sa sagesse et sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdiqué, et vécut cinq ans en simple religieux. Il mourut saintement l'an 1158. On a de lui un Recueil de *Sermons* dans le Spicilége de Dom *d'Achery*.

tome x[e]; un écrit de *Pensées morales*, dans le VI[e] vol. de la Bibliothèque de Citeaux, et quelques autres ouvrages manuscrits.

SERMENT, (Louise-Anastasie) de Grenoble en Dauphiné, de l'académie des Ricovrati de Padoue, surnommée *la Philosophe*, mourut à Paris vers l'an 1692, âgée de 50 ans. Elle s'étoit rendue célèbre par son savoir et par son goût pour les belles-lettres. Plusieurs beaux esprits, *Pavillon*, *Corneille*, et sur-tout *Quinault* qui lui avoit inspiré un attachement fort tendre, la consultoient sur leurs ouvrages. Elle a fait aussi quelques *Poésies* françoises et latines, qui ont été insérées, pour la plupart, dans le *Recueil* de pièces académiques, publié par *Guyonnet de Vertron*, sous le titre de la *Nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. Elles manquent de chaleur et de force; mais il y a du sentiment et de la philosophie. On peut en juger par ces vers faits dans ses derniers momens, et pendant qu'elle supportoit avec patience les douleurs affreuses d'un cancer.

Bientôt la lumière des cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux;
Bientôt, quitte envers la nature
J'irai, dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les tourmens de la vie.
Mortels qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie;
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens
Qui malgré moi m'attachent à la vie.
Frappe, seconde mon envie:
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille:
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté?
Du Maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERMONAIRES, (VIEUX) *Voyez* BARLETTE... I. CAMUS... I. BOULANGER... MENOT... MAILLARD... MESSIER... I. RAULIN... VIEIRA, etc.

SERNIN, *Voy.* III. SATURNIN.

SERODINI, (Jean) habile peintre, sculpteur et architecte, mort à Rome vers 1633, étoit né à Ascorna dans le bailliage de Lucarno.

SERON, général d'*Antiochus Epiphanes*, ayant appris la déroute des troupes d'*Apollonius*, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de *Judas* et des siens. Il s'avança donc dans la Judée jusqu'à la hauteur de Bethoron, suivi d'une armée nombreuse. *Judas* qui n'avoit qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa et mit en déroute, et après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERONVILLE, *Voyez* VOLKIER.

SERPILIUS, (George) Hongrois, né en 1668, devint surintendant de l'Eglise Protestante de Ratisbonne, et mourut dans cette ville vers 1710. On lui doit: I. Les *Vies* de *Moïse*, *Samuel*, *Esdras*, *Néhémie*, *Esther*, *Job*, etc. II. Le *Catalogue* de la Bibliothè-

que de Ratisbonne, 1707, 2 vol. in-fol. III. *Epitaphia theologorum Suevorum*, 1707, in-8.° IV. Beaucoup de *Pièces* en vers latins et allemands. L'auteur ne manque point de goût et encore moins de savoir.

SERRANO, (Joseph-Franco) juif, professeur d'hébreu dans la Synagogue d'Amsterdam, a publié en espagnol une traduction des *Livres* de *Moïse*, avec des notes, 1695, in-4.° L'auteur a souvent altéré le texte et les citations des écrivains dont il fait mention.

SERRANT, *Voyez* BAUTRU.

SERRAO, (François) premier médecin du roi de Naples, né dans un village de la Campanie en 1702, mort à 81 ans, publia un petit *Traité* italien sur *le prétendu danger de la morsure de la Tarentule*. Il le réduit à des crampes légères, et à quelques taches érysipélateuses.

I. SERRE, (Jean Puget de la) né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique, et se maria ensuite. Il vécut des fruits de sa plume. Il a beaucoup écrit en vers et en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. *La Serre* se connoissoit lui-même : ayant un jour assisté à un fort mauvais discours, il alla, comme dans une espèce de transport, embrasser l'orateur, en s'écriant : « Ah, *Monsieur*, depuis 20 ans j'ai bien débité du galimathias; mais vous venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit en toute ma vie. » Il dit à un très-médiocre écrivain de son temps : *Je vous ai*, Monsieur, *bien de l'obligation; sans vous je serois le dernier des auteurs. La Serre* se vantoit d'un avantage inconnu aux autres écrivains : *C'est*, disoit-il, *d'avoir su tirer de l'argent de mes Ouvrages tout mauvais qu'ils sont, tandis que les autres meurent de faim avec de bonnes productions*. Ses livres les plus connus sont : I. Le *Secrétaire de la Cour* (ou plutôt du peuple), qui a été imprimé plus de 50 fois, et qui ne méritoit pas de l'être une seule. II. La Tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le temps du mauvais goût. Quatre portiers y furent étouffés : « Je ne le céderai à *Corneille*, dit alors *La Serre*, que lorsque cinq portiers auront expiré à l'une de ses pièces. » Cette Tragédie est en prose, ainsi que les autres du même auteur, intitulées : *le Sac de Carthage*, *Catherine*, *Climène*, *Thésée et Pandoste*. Celle-ci est en deux journées, chacune de cinq actes. Ceux qui avoient vu la première, ne devoient pas être tentés de voir la seconde. *Montfleuri*, dans sa *Mort d'Asdrubal*, ne fit presque que traduire en mauvais vers, la mauvaise prose du *Sac de Carthage*.

II. SERRE, (Louis de) médecin du 17e siècle, a traduit la *Pharmacopée* de *Renou*, a fait des Notes sur *Avéga*, et a publié un Traité sur la *Stérilité des Femmes*.

III. SERRE, (Jean-Louis-Ignace de la) sieur *de Langlade*, censeur royal, étoit du Querci, et mourut le 30 septembre 1756, à 94 ans. *Voyez* ce que nous en disons à l'article II. LUSSAN, (Marguerite de). Ajoutez qu'outre son opéra de *Pyrame et Thisbé*, il donna à la Comédie françoise, *Artaxare*; et à l'Opéra, *Polixène et Pyrrhus*, *Diomède*, *Polydore*,

Scanderberg, et d'autres pièces. On a encore de lui le Roman d'*Hyppalque, Prince Scythe*, 1727, in-12; et *les Désespérés*, traduits de l'italien de *Marini*, 1732, 2 vol. in-12. La Tragédie de *Pirithoüs*, publiée sous le nom de *la Serre*, est de *Seguineau. La Serre* joignoit à la passion des lettres, celle du jeu. Ayant risqué un jour, sur le tapis, le revenu de son opéra de *Diomède* à l'hôtel de Gêvres, tandis qu'on représentoit cette pièce, un plaisant, présent à cette séance, dit finement : *Miracle, Messieurs ! on joue aujourd'hui* Diomède *en deux endroits.*

IV. SERRE, (Jean-Antoine la) chanoine de Nuits, ci-devant prêtre de l'Oratoire, de plusieurs académies de province, né à Paris en 1731, mort à Lyon le 2 mars 1781, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa la rhétorique avec éclat. Après avoir remporté des prix de poésie par ses *Odes* sur les poëtes lyriques, la prise de Mahon, les grands hommes de Dijon; des prix d'éloquence, par ses *Éloges* de *Gassendi* et de *Corneille*, par ses *Discours* sur les exercices et les jeux publics chez les différens peuples, il s'occupa d'ouvrages plus étendus. Ce sont : I. Une *Poétique élémentaire*, in-12, utile aux jeunes gens, auxquels l'auteur l'a destinée, et qui a été long-temps classique dans plusieurs Colléges. II. *L'Eloquence*, poëme, in-8.° : c'est son meilleur ouvrage. Des tirades bien versifiées, des préceptes rendus d'une manière agréable, quelques portraits d'orateurs peints avec vérité, et des notes utiles, l'ont fait lire avec plaisir, malgré quelques morceaux foibles et négligés. *La Serre* quitta l'Oratoire en 1770, pour travailler avec plus de continuité à l'édition de l'*Encyclopédie* de Genève, in-4.° Il se fit aimer dans la société par son esprit et la franchise de son caractère. Il y défendoit ses amis avec feu, et personne n'y encouragea avec plus de bonté les jeunes talens. Ses mœurs furent douces et à l'abri de tout reproche. Ennemi de toute critique, incapable d'envie, il ne vécut que pour les lettres, la bienfaisance et l'amitié.

V. SERRE DE MONTAGNAC, (Hugues de la) ancien archiprêtre de Montcabrier en Querci, prieur de Pomérie et vicaire-général d'Agen, mourut le 25 avril 1743, à 80 ans. C'étoit un homme d'une naissance distinguée, et d'une vertu vraiment apostolique. Le cardinal *de Noailles* qui connoissoit son mérite, le proposa à *Louis XIV*, comme un sujet propre à l'épiscopat. Mais le Père *de la Chaise* l'écarta sous prétexte de jansénisme, quoique l'abbé *de la Serre* fût aussi peu janséniste que les Jésuites eux-mêmes. Renfermé dans le second ordre du clergé, il remplit chaque jour de sa longue vie, par une bonne œuvre. Il fit des missions, donna des retraites, instruisit les ecclésiastiques dans les conférences, soulagea les pauvres; dota le séminaire d'Agen, et rebâtit l'église de Montcabrier.

VI. SERRE, (Michel) peintre, mort en 1735, à 75 ans, à Marseille où il avoit fixé sa demeure, étoit né en Catalogne. Il se distingua par l'invention et le coloris.

I. SERRES, (Jean de) *Serranus*, fameux Calviniste, s'acquit

une grande réputation dans son parti. Ayant échappé au massacre de la St-Barthelemi, il devint ministre à Nîmes en 1582. Il fut employé par le roi *Henri IV*, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvoit se sauver dans l'Eglise Romaine ? il répondit qu'*on le pouvoit*. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire avec emportement, quelque temps après, contre les Catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions, dans un grand Traité qu'il intitula : *de Fide Catholicâ*, sive *de principiis Religionis Christianæ, communi omnium Christianorum consensu semper et ubique ratis*, 1607, in-8.° Cet ouvrage fut méprisé par les Catholiques, et reçu avec tant d'indignation par les Calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à *Jean de Serres* du poison. On prétend qu'il en mourut en 1598, à 50 ans. Cet écrivain étoit d'un emportement insupportable dans la société et dans ses écrits. Tout ce qui nous reste de lui est rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles et triviales. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Edition* de *Platon* en grec et en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette version, bien imprimée, étoit pleine de contre-sens ; mais *Henri Etienne* la corrigea avant qu'elle fût livrée au public. II. Un Traité de l'*Immortalité de l'Ame*, in-8.° III. *Inventaire de l'Histoire de France*, en 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-fol. 1660. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retranchèrent les traits hardis, l'aigreur et la partialité ; il n'y reste plus que la platitude, le ton sottement emphatique et les mensonges. *Loisel* disoit que cet *Inventaire* ne devoit être cru que par *bénéfice d'inventaire*. IV. *De statu Religionis et Reip. in Francia*. V. *Mémoires de la IIIe Guerre civile et des derniers troubles de France sous* Charles IX, *en 4 livres*, 3 vol. in-8.° VI. *Recueil des choses mémorables advenues en France sous* Henri II, François II, Charles IX et Henri III, in-8.° Ce livre est connu sous le titre de l'*Histoire des Cinq Rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de *Henri IV*, jusqu'à l'an 1597, in-8.° VII. *Anti-Jesuitica*, 1594, in-8.° ; et dans un Recueil qu'il intitula : *Doctrinæ Jesuiticæ præcipua Capita*. L'inexactitude, l'incorrection, la grossièreté caractérisent son style. *De Serres* s'est trompé en tant d'endroits à l'égard des personnes, des faits, des lieux et des temps, que *Dupleix* a fait un gros volume de ses erreurs.

II. SERRES, (Olivier de) célèbre agronome, naquit en 1539, à Villeneuve-de-Berg, près de Viviers, et fut élevé au sein des discordes civiles, pendant lesquelles on pilla ses propriétés et on rasa sa maison, qu'il fit rebâtir, et qu'un incendie détruisit de nouveau. Il se consola par l'étude, la philosophie et les travaux champêtres. *Henri IV*, qui avoit conçu une grande estime pour l'auteur et ses ouvrages désira converser avec lui, et le fit venir à Paris, où il le chargea de diverses améliorations dans ses domaines, et entr'autres d'une plantation de mûriers blancs dans le jardin des Tuileries. C'est le premier qui ait introduit en

France la culture de cet arbre si utile, et annoncé qu'on pouvoit faire de belles étoffes avec l'écorce des branches qu'on en retranche à la taille. *Olivier de Serres* devint l'oracle des cultivateurs, qui le surnommèrent le Père de l'agriculture; mais ceux qui l'ont copié, qui, dans ces derniers temps mêmes, ont puisé dans ses écrits leurs idées les plus justes, n'ont pas daigné faire mention de lui. Il mourut en 1619, à l'âge de 80 ans, après avoir été témoin des changemens heureux qu'il produisit dans la culture. Ses ouvrages, malgré leur style suranné, se lisent avec intérêt, parce que aucun n'est privé de simplicité, et de vues neuves et profitables. On lui doit : I. *Traité* de la cueillette de la Soie, 1599. II. *Seconde richesse* du Mûrier blanc, 1603, réimprimé en 1785. III. *Théâtre d'Agriculture* et *Ménage des Champs*, in-4.° : c'est dans cet écrit principalement que l'auteur consigna le fruit de ses longues et paisibles observations, faites dans sa terre du *Pradel* en Vivarais. Il y traite des terres, des labours, des engrais, des récoltes, des grains, des vignes et des vins ; des animaux domestiques, des abeilles, des vers-à-soie, des jardins, des prés, des eaux, des arbres et bois, et de tous les objets importans de l'économie rurale. « Ce grand et bon ouvrage, dit *Haller*, est celui d'un homme expert qui préfère avec raison, des moyens simples à ceux d'une grande dépense. » Il est divisé en 8 livres qui offrent 110 sous-divisions: imprimé pour la première fois en 1600 il a obtenu depuis quatorze éditions, dont l'une des meilleures a été publiée par M. *Gisors*, en 2 vol. in-8.° Celui-ci a eu la sagesse de ne point toucher au plan de l'auteur, et de se contenter de remplacer les expressions vieillies par d'autres plus modernes et mieux entendues. *Olivier de Serres*, suivant ce dernier, ne s'écarte jamais de son sujet ; il ne dit que ce qu'il doit dire ; chaque objet est à sa place : son érudition n'est point fatigante ; il cite toujours à propos et avec discernement. Son admiration pour l'antiquité ne l'aveugle point ; par-tout où il découvre une erreur qui pourroit nuire à la prospérité de l'agriculture, il l'indique à ses lecteurs et les invite à s'en défendre. Il convertit souvent ses préceptes en maximes versifiées. En voici quelques-unes :

Si tu te couches tard, tard tu te léveras,
Tard te mettras en œuvre, aussi tard dîneras.

Qui le temps par trop attendra,
A la fin le temps lui faudra.

Tu payeras promptement le salaire
Qu'auras promis au pauvre mercenaire.

Le maître, dès son réveil,
Au ménage est un soleil.

La Société d'agriculture de Paris a proposé, en l'an 10, une nouvelle édition de l'ouvrage d'*Olivier de Serres*, augmentée de notes et d'observations par plusieurs de ses membres, qui se sont distribués chaque chapitre de l'ouvrage. Il doit être orné du portrait de l'auteur, donné par *Charles Caffarelli*, préfet du Calvados. *Liger*, dans sa *Maison Rustique*, a suivi *Olivier de Serres* dans presque tous ses principes et dans leur application. On a proposé, dans ces dernières années, d'éle-

ver dans le département de l'Ardèche, un monument à la mémoire de cet écrivain utile, et trop long-temps oublié.

III. SERRES, (Jean de) *Voy.* LAMBERT, n.° v.

IV. SERRES, (Claude) habile jurisconsulte du XVIII[e] siècle, professa long-temps et avec succès le Droit françois dans l'université de Montpellier. Il est connu par un bon *Traité des Saisies réelles*, in-12, et sur-tout par ses *Institutions du Droit françois, suivant l'ordre de celles de Justinien*, qu'il publia en 1753, in-4°, et qui ont été souvent réimprimées. L'auteur y montre avec précision et avec justesse, la liaison ou les différences de l'ancienne jurisprudence avec la nouvelle. Il confirme ses décisions par un grand nombre d'arrêts rendus au parlement de Toulouse. Son ouvrage, composé dans le goût de celui de *Boutaric*, est beaucoup plus utile, parce qu'il marque les changemens que les nouvelles ordonnances sur les donations, les testamens, etc. ont pu apporter dans le Droit françois.

SERRONI, (Hyacinthe) premier Archevêque d'Albi, fut pourvu, dès l'âge de 8 ans, de l'abbaye de Saint-Nicolas à Rome, où il étoit né en 1617. Il prit l'habit de Dominicain, et lui fit honneur par sa vertu et par les progrès qu'il fit dans les sciences ecclésiastiques. Il reçut en 1644 le bonnet de docteur. Le Père *Michel Mazarin*, frère du cardinal-ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil. Ses talens le firent bientôt connoître à la Cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque temps après, le roi le fit intendant de la marine; et en 1648, il l'envoya en Catalogne, en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places; mais son esprit parut sur-tout à la conférence de Saint-Jean-de-Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende, et par l'abbaye de la Chaise-Dieu; enfin, il fut transféré en 1676 à Albi, dont il fut le premier archevêque. Ce illustre Prélat finit sa carrière à Paris, le 7 janvier 1687, à 77 ans. Il étoit fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Mende et Albi lui doivent des Séminaires et d'autres établissemens utiles. Nous avons de lui, des *Entretiens affectifs de l'Ame*, 5 vol. in-12, livre de piété oublié; et une *Oraison funebre* de la Reine-mère, qui n'est pas du premier mérite, ni même du second.

SERRY. (Jacques-Hyacinthe) fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, et devint un des plus célèbres théologiens de son temps. Après avoir achevé ses études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome et enseigna la théologie au cardinal *Altieri*. Il devint consulteur de la Congrégation de l'*Index*, et professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut le 12 mars 1738, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Historia Congregationis de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. « On peut appeler son livre un ROMAN THÉOLOGIQUE, tant il y a de faussetés, de calomnies et de mensonges débités avec

une audace incroyable », dit l'auteur du *Dictionnaire des livres Jansénistes* : mais tout le monde n'en a pas pensé comme lui ; et les écrivains opposés aux Jésuites, en font le plus grand éloge. Ces différens témoignages peuvent être également suspects. Tenons-nous-en au jugement de l'éditeur de la *Méthode* de l'abbé *Lenglet*. Selon ce critique, l'ouvrage du P. *Serry* est *excellent, et travaillé avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. La vérité y est exposée dans un si grand jour*, que ceux qui avoient d'abord attaqué cette Histoire, *n'ont rien pu y opposer depuis*. L'auteur se cacha sous le nom d'*Augustin le Blanc*. Ce fut le Père *Quesnel* qui revit le manuscrit, et qui se chargea d'en diriger l'édition. II. Une Dissertation intitulée : *Divus AUGUSTINUS, summus Prædestinationis et Gratiæ Doctor, à calumniâ vindicatus*, contre *Launoy*, Cologne, 1704, in-12. III. *Schola Thomistica vindicata*, contre le Père *Daniel*, Jésuite, Cologne, 1706, in-8.° IV. Un Traité intitulé : *Divus AUGUSTINUS Divo THOMÆ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, à Padoue, in-12. V. Un *Traité* en faveur de l'infaillibilité du Pape, publié aussi à Padoue, en 1732, in-8.°, sous ce titre : *de Romano Pontifice*. Il soutenoit une opinion qu'il n'adoptoit pas, et qu'il vouloit faire adopter. VI. *Theologia supplex*, Cologne, 1736, in-12 ; traduite en françois, 1756, in-12. Cet ouvrage roule sur la Constitution *Unigenitus*. VII. *Exercitationes historicæ, criticæ, polemicæ, de CHRISTO ejusque Virgine Matre*, Venetiis, 1719, in-4.° *Voyez* DROUIN.

SERTIO, (Sébastien) architecte de Bologne dans le XVI[e] siècle, vint en France, et y fut accueilli par *François I*, qui le chargea de faire exécuter sur ses dessins, tous les ornemens du palais de Fontainebleau. Cet architecte a publié un *Traité* d'architecture qui prouve du goût et du savoir.

SERTORIUS, (*Quintus*) capitaine Romain, naquit dans la ville de Nurcia, dans le pays des Picentins. Il se signala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre *Marius* dans les Gaules, où il fut questeur, et où il perdit un œil à la première bataille. Il rejoignit ensuite *Marius*, et prit Rome avec lui, l'an 87 avant J. C. Mais au retour de *Sylla*, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les Iles Fortunées, pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée et tranquille. La douceur de son caractère pouvoit le porter à cette résolution ; mais l'amour de la gloire le ramena en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse Cour, composée de ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les Romains, que les proscriptions de *Sylla* avoient obligés à s'expatrier. Il donnoit des lois à presque toute l'Espagne, et il y avoit formé comme une nouvelle Rome, en établissant un Sénat, et des Ecoles publiques où il faisoit instruire les enfans des nobles dans les arts des Grecs et des Romains. Le peuple lui étoit aussi dévoué que la noblesse. *Sertorius* voulant l'assujettir à la discipline et à l'ordre, ne put point d'abord y réussir. Pour faire quel-

que impression sur lui par l'exemple, il fit mener au milieu de l'armée deux chevaux, l'un vieux et maigre, l'autre jeune, vigoureux, et remarquable par l'épaisseur de sa queue. A un signal donné, un homme très-robuste prit la queue du cheval maigre à deux mains, et fit les plus grands efforts pour l'arracher. Ils furent inutiles. Dans le même temps un homme d'un tempérament foible, arrachoit les crins de la queue du beau cheval l'un après l'autre; elle fut dépouillée peu à peu et sans peine. Alors *Sertorius* dit aux spectateurs : *Vous voyez que la patience vient à bout de ce que ne peut la seule force. Le temps est l'ami le plus assuré pour ceux qui savent l'employer comme il faut, et un ennemi dangereux lorsqu'on le prend à rebours. Sertorius* employa la superstition pour mieux contenir le peuple. Il lui persuada qu'il étoit en commerce avec les Dieux, qui lui donnoient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avoit élevée, et qui le suivoit par-tout, même dans les batailles. Les Romains alarmés des progrès de *Sertorius*, envoyèrent contre lui *Pompée*, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siége de la ville de Laurone dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu dix mille hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. *Sertorius* y perdit sa biche, mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats, qu'il engagea au secret. il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, et aussitôt on lâcha la biche qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. *Metellus*, autre général Romain, envoyé contre *Sertorius*, se réunit avec *Pompée*, et le battit auprès de Ségontia. Ce fut alors que *Mithridate* résolut de lui envoyer une ambassade. Il étoit excité à cette démarche par les flatteries de ses courtisans, qui, le comparant à *Pyrrhus*, et *Sertorius* à *Annibal*, soutenoient que les Romains seroient nécessairement accablés quand le plus habile des capitaines seroit joint au plus grand des rois. *Mithridate* fit donc offrir à *Sertorius* par ses ambassadeurs, de l'argent et des navires pour continuer la guerre pourvu qu'il lui assurât la possession de l'Asie, cédée aux Romains par le traité fait avec *Sylla. Sertorius* refusa d'abord ses propositions, ne voulant point céder une province que la guerre et un traité avoient acquise à la République. *Il faut*, dit-il, *que Rome croisse par mes victoires, et non que mes victoires croissent par l'affoiblissement de Rome.* Cette réponse rapportée à *Mithridate*, le surprit tellement qu'il dit : *Quels ordres ne nous donnera point* Sertorius *quand il sera assis dans le Sénat au milieu de Rome, puisque aujourd'hui qu'il est confiné sur le rivage de l'Océan Atlantique, il prescrit des bornes à mes Etats?* Cependant il y eut un traité, par lequel *Mithridate* devoit avoir la Bithynie et la Cappadoce, à condition qu'il enverroit à *Sertorius* trois mille talens et quarante galères. Ce traité donnoit beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque *Perpenna*, un des principaux officiers de *Sertorius*, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui étoit inférieur en naissance, l'assassina

dans un repas, l'an 73 avant J. C. *Sertorius*, devenu voluptueux et cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupoit plus que des plaisirs et de la vengeance, et ne se soucioit plus de la gloire. Il fit oublier par ses vices les qualités qui l'avoient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération; mais on n'oubliera jamais ses talens militaires. Personne, ni avant, ni après lui, n'a été plus habile dans les guerres de montagnes. Il étoit intrépide dans les dangers, grand dans ses desseins, prompt à les exécuter, observateur zélé de la discipline militaire. La nature lui avoit donné beaucoup de force et d'agilité, qu'il entretint long-temps par une vie simple et frugale.

SERVAGI, fondateur de l'empire des Marattes, dans la presqu'île de l'Indostan, s'éleva par son courage au rang de chef d'une horde belliqueuse d'Indiens, et repoussa souvent avec avantage le farouche *Aureng-Zeb*, qui s'efforçoit de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. « Mes armées, disoit celui-ci, ont été employées contre *Servagi* pendant 19 ans, et cependant ses états ont toujours augmenté. » *Servagi* prit le titre de roi en 1674, et son discours d'inauguration fut ainsi conçu : « Je suis Roi par la vertu de ce cimeterre qu'*Aureng-Zeb* n'a pu briser : voilà mon premier titre; j'y joins le consentement de ces braves qui ont jusqu'à présent partagé mon sort. » *Servagi*, pour s'attirer le respect des peuples, consacra son couronnement par diverses cérémonies religieuses. Il passa un mois en purification avec les Brames : on le pesa publiquement contre de l'or; et les 16000 pagodes qu'il se trouva peser, furent distribuées aux Brames qui avoient purifié son ame.

SERVAIS, (S.) évêque de Tongres, transporta son siége épiscopal de cette ville en celle de Maestricht, où ce siége resta jusqu'au VIIIe siècle, qu'il fut encore transféré à Liége. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où saint Athanase fut absous; et au concile de Rimini en 359, où il soutint la foi de Nicée : mais surpris par les Ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces hérétiques, il détesta sa facilité. (*Voy.* PHEBADE.) Il mourut en 384. Il avoit composé, dit-on, un ouvrage contre les hérétiques *Valentin*, *Marcion*, *Aëtius*, etc., que nous n'avons plus.

SERVANDONI, (Jean-Nicolas) né à Florence en 1695, s'est signalé par son grand goût d'architecture, et a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avoit, pour la décoration, les fêtes et les bâtimens, un génie plein d'élévation et de noblesse. Il méritoit d'être employé et récompensé par les princes, et il le fut. En Portugal, il fut décoré de l'Ordre royal de Christ. En France, il eut l'honneur d'être architecte, peintre et décorateur du roi, et membre des académies établies pour ces différens arts. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, et du duc de Wittemberg. Malgré ces avantages, il n'a pas laissé de richesses, parce qu'il ne connut jamais la nécessité de l'économie. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766. La liste de

ses ouvrages seroit trop longue. Indépendamment de plusieurs édifices particuliers, tels que le grand Portail de l'Eglise de Saint-Sulpice à Paris, et une partie de la même Eglise ; on a de lui plus de 60 *Décorations* au Théâtre de Paris, dont il eut la direction pour cette partie, pendant environ 18 ans. Il en a fait un très-grand nombre pour les Théâtres de Londres et de Dresde. On observera, pour donner une idée de la magnificence des Spectacles étrangers, que dans une de ses décorations qui servoit à un triomphe, plus de 400 chevaux firent leurs évolutions sur la scène avec toute la liberté nécessaire à l'illusion. Le Théâtre du roi, appelé la *Salle des Machines*, au palais des Tuileries, fut à sa disposition pendant quelque temps. On lui permit d'y donner à son profit des spectacles de simples décorations pour former des élèves en ce genre. On sait à quel point il étonna, dans la Descente d'*Enée* aux enfers, et dans la Forêt enchantée, sujet tiré de la *Jérusalem délivrée* du *Tasse*. Il construisit et décora un Théâtre au château de Chambor, pour le maréchal *de Saxe*. Il donna les plans, les dessins et les modèles du Théâtre royal de Dresde. Son *Palais de Ninus*, son *Temple du Soleil* dans l'opéra de *Phaëton*, la *Forêt de Dodone* dans l'opéra d'*Issé*, furent sur-tout admirés. Né avec un génie particulier pour les fêtes, il en donna un très-grand nombre à Paris, à Bayonne, à Bordeaux. On l'appela à Londres pour celle de la Paix de 1749. Il en donna une à Lisbonne pour les Anglois, à l'occasion d'une victoire remportée par le duc *de Cumberland*. Il fut aussi employé fort souvent par le roi de Portugal, à qui il présenta de très-beaux plans et plusieurs modèles. Il en avoit fait aussi un grand nombre pour le prince *de Galles*, père du roi d'Angleterre régnant : la mort de ce prince en empêcha l'exécution. Il présida aux grandes et magnifiques fêtes qui se firent à la cour de Vienne, pour le mariage de l'archiduc *Joseph* et de l'infante de Parme. Il en fit de très-belles encore, à la cour de Stutgard, pour le duc *de Wittemberg* ; il donna, au théâtre de l'Opéra de ce prince, plusieurs superbes décorations. Il avoit fait, avec noblesse et grandeur, les projets, les plans et les dessins d'une Place pour la Statue équestre du Roi de France, au bout des Tuileries, entre le Pont-Tournant et les Champs-Elysées. Cette Place, destinée encore pour les fêtes publiques, auroit pu contenir à l'aise, sous ses galeries et ses péristiles, plus de 25000 personnes, sans compter la foule presque innombrable qui auroit pu tenir dans l'enceinte même. Elle devoit être ornée de 316 colonnes, tant grandes que petites, de 520 pilastres, et de 136 arcades. Les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettent pas d'entrer dans un plus grand détail sur les projets et les ouvrages de cet illustre architecte.

SERVET, (Michel) né à Villanueva en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine. Il se signala de bonne heure par des opinions hardies et singulières, qui l'engagèrent dans plusieurs disputes. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle en 1536, avec les médecins

decins de Paris. Il fit son *Apologie*, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, et sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoûtèrent du séjour de la capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque temps chez les *Frellons*, libraires célèbres, en qualité de correcteur d'imprimerie. Il fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paroître. Il alla s'établir en 1540 à Charlieu, où il exerça la médecine pendant trois ans. Ses insolences et ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon *Pierre Palmier*, archevêque de Vienne, qui l'avoit connu à Paris. Ce prélat aimoit les savans et les encourageoit par ses bienfaits: il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. *Servet* auroit pu y mener une vie douce et tranquille, s'il avoit su se borner à la médecine et à ses occupations littéraires; mais toujours acharné à former des difficultés contre les mystères, il ne laissoit échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Voici quelles étoient ses principales erreurs, suivant le continuateur de *Fleury*. « Ceux-là sont Athées, ou n'ont d'autre Dieu qu'un assemblage de Divinités, qui mettent l'Essence divine dans trois personnes réellement distinctes et subsistantes dans cette Essence. Il est bien vrai qu'on peut reconnoitre une distinction personnelle dans la Trinité: mais il faut convenir que cette distinction n'est qu'extérieure. Le Verbe n'a été dès le commencement qu'une raison idéale qui représentoit l'Homme futur; et dans ce Verbe ou raison idéale, il y avoit J. C., son image, sa personne, son visage, et sa forme humaine. Il n'y a point de différence réelle entre le *Verbe* et le *Saint-Esprit*. Il n'y a jamais eu en Dieu de véritable et réelle génération et spiration. Le Christ est Fils de Dieu, parce qu'il a été engendré dans le sein d'une Vierge par l'opération du Saint-Esprit, et parce que Dieu l'a engendré de sa substance. Le Verbe de Dieu descendant du Ciel, est maintenant la chair de de Jesus-Christ, en telle sorte que sa chair est la chair du Ciel, que le corps de Jesus-Christ est le corps de la Divinité, que la chair est toute divine, qu'elle est la chair de Dieu. *Servet* se raille de la distinction des Personnes, et prétend qu'il n'y a eu qu'une image ou une face personnelle, et cette image étoit la personne de Jesus-Christ en Dieu, et qui a été communiquée aux Anges. Le Saint-Esprit est descendu dans les ames des Apôtres, comme le Verbe est descendu dans la chair de J. C. Après avoir dit beaucoup d'impiétés sur la substance de l'ame, il conclut qu'elle est de Dieu et de sa substance; que Dieu a mis dans l'ame une spiration créée avec sa Divinité, et que par une même spiration, l'ame est substantiellement unie avec Dieu dans une même lumière par le moyen du Saint-Esprit. Il prétend encore que le Baptême des enfans est inutile; qu'il est d'une invention humaine: qu'on ne commet point de péché avant l'âge de 20 ans; et que l'ame se rend mortelle par le péché. » Plein de toutes ces idées, il s'avisa d'écrire à *Calvin* sur la Trinité. Il avoit examiné ses ouvrages; mais ne trouvant

pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage de s'instruire, que pour le plaisir de l'embarrasser. Il envoya donc de Lyon, *trois Questions* à *Calvin*. Elles rouloient sur la *Divinité de J. C.*, sur la *Régénération*, et sur la *Nécessité du Baptême*. Ce théologien lui répondit d'une manière assez honnête. *Servet* réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. *Calvin* répliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, et des injures à cette haine polémique, la plus implacable de toutes les haines. Il eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que *Servet* faisoit imprimer secrétement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avoit reçues de lui, et son adversaire fut arrêté. *Servet* s'étant échappé peu de temps après de la prison, chercha un lieu de sûreté. Comme il vouloit passer en Italie, il prit sa route par Genève; et dès qu'il y fut arrivé, *Calvin* le dénonça comme un impie aux magistrats qui le firent arrêter. Une des lois de cette ville étoit que tout accusateur de crime devoit se constituer prisonnier, et subir la peine du talion, si l'imputation étoit fausse. *Calvin* ne voulant point entrer en prison, fit paroitre à sa place son propre domestique, *Nicolas de la Fontaine* qui présenta une requête très-forte contre le médecin Espagnol. Il consentit en même temps d'être renfermé avec l'accusé, jusqu'à ce que la preuve des quarante erreurs principales qu'il lui reprochoit, eût été administrée dans les formes. Cette preuve fut faite dans trois jours, et l'accusateur fut remis en liberté. Cependant *Calvin* eut des conférences dans la prison avec *Servet*, qui fut convaincu, dit le P. *Berthier*, de n'entendre ni l'Ecriture, ni les Pères. Il n'en persista pas moins dans ses opinions. On le réfuta de bouche et par écrit. On consulta ensuite les ministres de Bâle, de Berne, de Zurich, qui pressèrent tous les magistrats de Genève de punir ses blasphèmes. Il fut donc condamné au supplice du feu, à la sollicitation de *Calvin* et par le crédit de ceux qu'il dirigeoit. Ce fut le 27 octobre 1553, que *Michel Servet* fut conduit au bûcher. Il demeura dans le feu plus de deux heures, parce que le vent repoussoit la flamme en sens contraire; et l'on dit qu'il s'écria, en voyant prolonger ses tourmens: *Malheureux que je suis! ne pourrai-je donc mourir dans ces feux? Quoi donc! avec cent pièces d'or, et le riche collier qu'on m'a pris en m'arrêtant prisonnier, ne pouvoit-on pas acheter assez de bois pour me consumer plus promptement?* On ajoute à cette anecdote, qui peut être fausse, que *Servet* prononça avant son supplice un discours sur la connoissance de Dieu et de son Fils. On trouve même ce discours dans l'histoire de la Réformation de Pologne. Mais cette Pièce est tout-à-fait différente du style de *Servet*; et d'ailleurs qui auroit pu recueillir ce sermon d'un malheureux criminel, dans une ville où l'on faisoit brûler tous ses autres livres, et où on le brûloit lui-même? Quoi qu'il en soit, *Calvin* qui avoit méconnu jusqu'alors la puissance du glaive contre les Hérétiques, publia divers écrits pour justifier la conduite des magistrats de Genève. Mais, « comment

les magistrats (dit l'auteur du *Dictionnaire des Hérésies*) qui ne reconnoissoient point de juge infaillible du sens de l'Ecriture, pouvoient-ils condamner au feu *Servet*, parce qu'il y trouvoit un sens différent de *Calvin ?* Dès que chaque particulier est maître d'expliquer l'Ecriture comme il lui plait sans recourir à l'Eglise, c'est une grande injustice de condamner un homme qui ne veut pas déférer au jugement d'un enthousiaste qui peut se tromper comme lui. » L'ouvrage latin dans lequel *Calvin* osa faire l'apologie de la conduite des magistrats Genevois envers *Servet*, fut publié chez *Robert Etienne*, 1554, in-8.°, et traduit par *Colladon*, l'un des juges du téméraire et infortuné Espagnol, (Genève, 1560, in-8.°). Il a fourni aux Catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les Protestans, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les Calvinistes en France. Les principaux d'entre eux pensoient alors comme *Calvin*. *Philippe Melanchthon* félicita les magistrats de Genève de ce qu'ils avoient ordonné contre le médecin Aragonois. Les ministres équitables de la Réforme ont abandonné aujourd'hui la doctrine peu humaine de leurs apôtres. *Servet* a composé plusieurs ouvrages contre le mystère de la Trinité; mais ses livres ayant été brûlés à Genève et ailleurs, ils sont devenus fort rares. On trouve sur-tout très-difficilement l'ouvrage publié in-8.°, en 1531, sous ce titre : *de Trinitatis erroribus Libri septem*, *per* Michaëlem Servetum, *aliàs* Reves, *ab Aragonia Hispanum*. Le lieu de l'édition n'est point marqué. Ce volume, qui est imprimé en caractères italiques, fut suivi de deux autres *Traités* sous ce titre : *Dialogorum de Trinitate Libri duo*, 1532, in-8.° *De justitia regni* CHRISTI *Capitula quatuor*, *per* Michaëlem Servetum, *aliàs* Reves, *ab Aragonia Hispanum*, *anno* 1532, in-8.° Dans l'avertissement qu'il a mis au-devant de ses Dialogues, il rétracte ce qu'il a écrit dans ses VII livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses Dialogues, mais parce qu'ils étoient mal écrits, et qu'il s'y étoit expliqué d'une manière barbare. *Servet* paroît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies et la dupe d'un théologien cruel. On a encore de lui : I. Une *Edition* de la Version de la Bible de *Santès - Pagnin*, avec une *Préface* et des *Scholies*, sous le nom de *Michel Villanovanus*. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-fol., fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui a des idées confuses sur les matières qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvoit dans la 1re édition à la tête de la XIIe Carte, forma un chef d'accusation contre lui, dans le procès qui lui fut intenté à Genève. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine. Il se fonde sur ce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité et d'abondance ; comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes et incultes, devoient produire les mêmes richesses, et que les montagnes dépouillées du sol végétal pouvoient être autre chose que des masses de pierres. Cette Bible est rare. II. *Christianismi restitutio*, à

Vienne, 1553, in-8.° Cet ouvrage rempli d'erreurs sur la Trinité, et dont on ne connoît qu'un exemplaire unique, qui étoit dans la bibliothèque de feu M. le duc *de la Vallière*, renferme les trois *Traités* publiés en 1531 et 1532, avec quelques *Traités* nouveaux. III. Sa propre *Apologie* en latin, contre les médecins de Paris, qui fut supprimée avec tant d'exactitude qu'on n'en trouve plus d'exemplaire. *Postel*, aussi fanatique que lui, a fait son apologie dans un livre singulier et peu commun, qui a resté manuscrit, sous ce titre : *Apologia pro* Serveto, *de Anima mundi*, etc. IV. *Ratio Syruporum*, Paris, 1537, in-8.° *Servet* n'étoit pas sans mérite, considéré comme médecin. Il remarque dans un des Traités du *Christianismi Restitutio*, que toute la masse du sang passe par les poumons, par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaires. Cette observation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du sang, que quelques auteurs lui ont attribuée; mais cette vérité confusément connue par *Servet*, ne fut bien développée que par l'illustre *Harvée*, (Voyez *ce mot*, n.° 1.)... *Mosheim* a écrit en latin l'*Histoire* de ses délires et de ses malheurs, in-4.°, Helmstadt, 1728; elle se fait lire avec plaisir, par les détails curieux qu'elle renferme.

SERVIEN, (Abel) ministre et secrétaire d'état, surintendant des finances, et l'un des Quarante de l'académie Françoise, d'une ancienne maison du Dauphiné, naquit à Grenoble en 1593. Il fut d'abord procureur-général au parlement de cette ville, ensuite conseiller d'état. Il fut employé dans des affaires importantes, qui lui méritèrent la première présidence au parlement de Bordeaux. Il alloit exercer cet emploi, lorsque le roi le retint pour lui confier une place de secrétaire d'état. Sa capacité et sa prudence le firent nommer ambassadeur extraordinaire, avec le maréchal *de Thoiras*, qui alloit négocier la paix en Italie. Dès qu'elle fut conclue, il revint exercer sa charge; mais le cardinal *de Richelieu* cherchant à la lui enlever, il la remit entre les mains du roi même en 1636. Retiré en Anjou, il vécut en philosophe jusqu'en 1643, qu'il fut rappelé par la Reine régente. Cette princesse l'envoya à Munster en qualité de plénipotentiaire, et il conclut la paix avec l'Empire à des conditions glorieuses pour la France. Le roi reconnut ce service, par la charge de surintendant des finances. Ce ministre mourut à Meudon le 17 février 1659, à 66 ans. On a de lui des *Lettres* imprimées avec celles du comte *d'Avaux*, en 1650, à Cologne, in-8.° Le P. *Bougeant* le peint ainsi dans son *Histoire des Guerres qui précédèrent le Traité de Westphalie*... « *Servien* avoit l'esprit vif et pénétrant; il étoit prompt dans ses résolutions et ferme jusqu'à l'opiniâtreté. Il écrivoit avec beaucoup de feu et de justesse en françois. Il n'avoit pas peut-être l'esprit aussi orné que le comte *d'Avaux*, mais il avoit le style plus serré et plus fort. Il étoit d'ailleurs naturellement fier et impatient, brusque et rude dans ses manières. Lorsqu'il alla à la Haye, en 1647, faire le Traité de garantie, il négocia si durement avec les Etats-généraux, qu'ils lui témoignèrent leur mécontentement en lui refu-

sant le présent ordinaire. Il étoit aussi naturellement jaloux des moindres avantages qu'on prenoit sur lui, et son chagrin éclata quelquefois à Munster de la manière la plus fâcheuse. » L'abbé *Servien*, son fils, mort en 1716, étoit un épicurien et un cynique, qui joignoit à des mœurs dépravées l'esprit des saillies. C'est lui qui, voulant assister à une assemblée de l'académie Françoise, où l'on recevoit un sujet très-médiocre, et ne pouvant percer la foule, s'écria : *Il est plus difficile d'entrer ici que d'y être reçu ;* bon mot répété par *Piron*, et qu'il n'y a que trop d'occasions de reproduire.

SERVIÈRE, *Voy.* GROSLIER.

SERVIEZ, (Jacques Roergas, seigneur de) chevalier de St-Lazare, naquit à St-Gervais, dans le diocèse de Castres, en 1679, et mourut à Paris en 1727. Il s'étoit décidé à habiter la capitale, après avoir parcouru l'Italie en homme instruit, et cultivé son esprit par de bonnes études. Il est principalement connu par ses *Impératrices Romaines*, ou *Histoire de la vie et des intrigues secrètes des femmes des 12 Césars*, dont la dernière édition est de Paris, 1744, 3 vol. in-12. L'abbé *Lenglet* a placé ce livre dans sa *Bibliothèque des Romans*, apparemment parce que l'auteur emploie quelquefois le ton romanesque, quoique les faits soient tirés des auteurs grecs et romains. Cependant le style est en général noble et élégant, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. *Paulmy* lui attribue l'*Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité*, 6 vol. in-12 ; mais sa famille a nié qu'il fût l'auteur de ce livre obscène et peu propre à augmenter sa réputation. On doit encore à *Serviez* : I. Les *Hommes illustres* du Languedoc, ouvrage imparfait, et dont il n'a publié que le premier volume en 1724. II. Le *Caprice*, ou les effets de la fortune ; roman médiocre. III. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire* du brave *Crillon*.

SERVILIUS CEPIO, *Voyez* CEPION.

SERVILIUS HALA *ou* AHALA, général de la cavalerie sous le dictateur *Quintus Cincinnatus*, tua *Spurius Melius* chevalier Romain qui aspiroit à la royauté. Devenu dictateur lui-même, il vainquit les Labicans et les Eques, l'an 416 avant J. C. Enfin, après des services signalés rendus à la patrie, il fut envoyé en exil pour avoir défendu la liberté, mais on le rappela peu de temps après.

SERVIN, (Louis) avocat-général au parlement de Paris, et conseiller d'état, se fit connoître de bonne heure par ses talens et par son zèle patriotique. *Henri III*, *Henri IV* et *Louis XIII* eurent en lui un serviteur exact et fidelle. Il mourut aux pieds de ce dernier prince, en 1626, en lui faisant, au parlement où il tenoit son lit de justice, des remontrances au sujet de quelques édits bursaux. C'étoit un magistrat équitable, bon parent, bon ami, excellent citoyen, et un des hommes de France le plus digne de son emploi. Ayant refusé le titre de Prince au duc de *Mercœur* dans une affaire qu'il avoit au parlement, le duc fut le trouver, accompagné d'une vingtaine de gentilshommes bien armés, et l'accabla de reproches, d'injures et de menaces. L'avocat-général,

sans s'épouvanter, lui dit : *Lorsque j'exerce ma charge, je n'en suis comptable qu'à Dieu, au Roi, et au Parlement.* En effet, *Servin* avoit suivi l'usage de son Corps qui ne connoissoit point d'autres princes que les princes du sang. On recueillit à Paris, 1640, in-fol., ses *Plaidoyers* et ses *Harangues*, qui sont remplis d'érudition; mais il y en a beaucoup trop. On y trouve digressions sur digressions, et une foule de citations inutiles. C'étoit le goût de l'éloquence de son temps.

I. SERVIUS-TULLIUS, VIe roi des Romains, étoit fils d'*Ocrisia*, esclave, qui sortoit d'une bonne famille de *Corniculum*, au pays Latin. Ses talens donnèrent de bonne heure des espérances qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de *Tarquin l'Ancien*, dans le palais duquel il avoit été élevé. Après la mort de son beau-père, il monta sur le trône, l'an 577 avant J. C. Le nouveau monarque se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit les Véïens et les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva alors de 84000, établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice, et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y renfermant les monts Quirinal, Viminal et Esquilin. Il fit bâtir un temple de *Diane* sur le mont Aventin, et donna sa fille *Tullia* en mariage à *Tarquin le Superbe*, qui devoit lui succéder. Ce prince impatient de régner, fit assassiner *Servius-Tullius* (qui avoit formé le projet d'abdiquer et de faire de Rome un état républicain), l'an 533 avant J. C., et monta sur le trône. *Tullia*, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant, et étendu au milieu de la rue : c'étoit la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate. *Servius* fut d'autant plus regretté, qu'il avoit toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des Rois de Rome qui fit marquer la monnoie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vint, dit-on (*à pecude*), le mot de *pecunia*. C'est encore sous *Tullius* que se fit la première purification des troupes dans le champ de *Mars*, par un sacrifice appelé *Suevotaurilia*. Cette solennité nommée *Lustrum*, c'est-à-dire purification, revenoit tous les cinq ans; et cet espace de temps se nommoit *Lustrum*.

II. SERVIUS, (*Honoratus-Maurus*) grammairien Latin qui fleurit sous *Arcadius* et *Honorius*, et laissa de savans *Commentaires* sur *Virgile*, imprimés dans le *Virgile* d'*Étienne*, 1532, in-fol. Les Commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savans prétendent que nous n'en avons plus que des extraits. *Voy.* DANIEL, n° V.

SERVONET, (Justinien) né à Lyon, rassembla dans un Recueil les décrets de l'Eglise concernant les Clercs, sous le titre : *de Vitâ et Honestate Clericorum.* Il parut en 1644.

SESACH, roi d'Egypte, donna retraite dans ses états à *Jéroboam*, qui fuyoit devant *Salomon*. Ce prince fit ensuite la guerre à *Roboam*, et étant entré en Judée avec une armée formidable, prit

un peu de temps toutes les places de défense, et s'avança vers Jérusalem où *Roboam* s'étoit enfermé avec les principaux de sa cour. Le roi d'Egypte s'empara de cette ville, d'où il se retira, après avoir pillé les trésors du Temple et ceux du palais du roi; il emporta tout jusqu'aux boucliers d'or que *Salomon* avoit fait faire.

SESOSTRIS, roi d'Egypte, vivoit quelques siècles avant la guerre de Troye. Son père ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent sur-tout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse. Ces enfans devinrent de bons ministres et d'excellens officiers; ils accompagnèrent *Sesostris* dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes; et cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Lybie, et soumit la plus grande partie de cette vaste région. *Sesostris* ayant perdu son père, osa prétendre à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernemens, qu'il confia à des personnes dont il connoissoit le mérite et la fidélité. L'Ethiopie, située au midi de l'Egypte, fut la première victime de son ambition. Les villes placées sur le bord de la mer Rouge, et toutes les îles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourt et subjugue l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénètre dans les Indes plus loin qu'*Hercule* et que *Bacchus*, plus loin même que ne fit depuis *Alexandre*. Les Scythes jusqu'au Tanaïs, l'Arménie et la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laisse une colonie dans la Colchide: mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace, et l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il eut à souffrir de l'ambition d'*Armaïs*, régent du royaume pendant son absence: ce roi tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupa à des travaux dignes de son loisir. Cent temples fameux furent les premiers monumens qu'il érigea en actions de graces aux Dieux. On construisit dans toute l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes, pour servir d'asile durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la mer, des canaux pour faciliter le commerce, et établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin, devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Ce roi fut grand par ses vertus et par ses vices. On lisoit dans plusieurs pays cette inscription fastueuse, gravée sur des colonnes: *Sésostris, le Roi des Rois, et le Seigneur des Seigneurs, a conquis ce pays par ses armes.* Il prenoit souvent le plaisir barbare de faire atteler à son char les rois et les chefs des nations vaincues. Au reste, le temps où l'on place *Sesostris* est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien croire légérement sur les établissemens et les conquêtes de ce monarque. « Tout ce qu'il ne

semble pouvoir assurer (dit M. l'abbé *Millot*), c'est que les Egyptiens ont eu un *Sesostris*; que ce prince fit des choses mémorables; qu'il fut conquérant et législateur; mais que sur l'étendue de ses conquêtes, et les circonstances de sa vie, il n'y a guère que des fables contradictoires. » *Voy.* Benoit XIV.

SESSA ou Shehsa, philosophe Indien, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux et savant. *Ardschir*, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trictrac, s'en glorifioit. *Scheram*, roi des Indes, fut jaloux de cette gloire: il chercha quelque invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudièrent à quelque nouveau jeu. *Sessa* l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense, tout ce qu'il pourroit désirer. Toujours ingénieux dans ses idées, *Sessa* lui demanda seulement autant de grains de blé, qu'il y a de cases dans l'échiquier, en doublant à chaque case, c'est-à-dire, 64 fois. Le roi choqué, méprisa une demande qui sembloit si peu digne de sa magnificence. *Sessa* insista, et le roi ordonna qu'on le satisfît. On commença à compter les grains, en doublant toujours. Mais on n'étoit pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de blé qu'on avoit déjà. En continuant la progression, le nombre devint immense, et on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avoit pas assez de blé dans ses états pour la fournir. Les ministres allèrent en rendre compte à ce monarque, qui ne pouvoit le croire. On lui expliqua la chose, et le prince avoua qu'il se reconnoissoit insolvable. On croit que *Sessa* vivoit au commencement du XIe siècle.

SESTO, (César) peintre Milanois, devint le meilleur élève du célèbre *Léonard de Vinci*. Ses tableaux sont justement recherchés pour le goût et la grace qui les distinguent. *Sesto* mourut au commencement du XVIe siècle.

SETH, troisième fils d'*Adam* et d'*Eve*, naquit l'an 3874 avant J. C. Il eut pour fils *Enos*, à l'âge de 105 ans, et vécut en tout 912 ans. On a débité bien des fables sur ce saint patriarche. *Josephe* parle sur-tout de ses enfans, qui se distinguèrent dans la science de l'astrologie, et qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, ce qu'ils avoient acquis de connoissances en ce genre, afin de le dérober à la fureur du déluge qu'ils prévoyoient. Mais tout ce qu'il débite n'est point appuyé sur l'Ecriture. Il y a eu des hérétiques nommés *Séthéens*, qui prétendoient que *Seth* étoit le *Christ*, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avoit paru de nouveau, d'une manière miraculeuse, sous le nom de J. C.

SETTLE, (Elkanah) poëte Anglois, né en 1648, vint à Londres, où la Cité lui fit une pension, et le nomma son poëte. Il est mort en 1724, après avoir donné au théâtre 17 pièces: *Cambyse*, *le Triomphe des Dames*, etc.

I. SEVE, (*Gilbert de*) peintre, né à Moulins, mort en 1698, à 83 ans, orna de ses tableaux Versailles, et quelques églises de Paris.

II. SEVE, (Maurice de) né à Lyon, ami du poëte *Marot*, se distingua dans le XVI[e] siècle par ses lumières. *Duverdier* dit qu'il étoit de petite taille et de grand savoir. Le *Promptuaire des Médailles* le place dans le rang des plus illustres protecteurs des lettres. *Sève* dirigea les fêtes données à *Henri II*, lors de son passage à Lyon. La relation en a été imprimée en 1548. On a encore de lui diverses pièces de poésie: I. *Arion*, églogue sur le trépas du Dauphin. II. Une *autre*, sur la vie solitaire. III. Le *Microcosme*, ou le *petit Monde*. IV. Le *Blason du front et du sourcil*. V. *Délie*, objet de la plus haute vertu.

I. SEVERA, (*Julia-Aquilia*) seconde femme d'*Héliogabale*, étoit fille de *Quintus Aquilius Sabinus*, qui avoit été deux fois consul. Dès sa jeunesse, elle fut consacrée au culte de *Vesta*. *Héliogabale* touché de son extrême beauté, viola en sa faveur les lois de la religion romaine, qui défendoit aux Vestales de se marier; et il épousa *Severa*, l'an 219 de J. C. *Héliogabale* plaisanta de ce sacrilége; et comme il avoit été lui-même prêtre du Soleil, il dit que de deux époux consacrés aux Dieux, il ne pouvoit naître qu'une postérité divine. *Severa*, malgré sa figure pleine de graces, ne put fixer le cœur inconstant de son époux. Il la renvoya à sa famille; mais ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit, et la garda jusqu'à sa mort, arrivée l'an 222. Les médailles qui représentent cette impératrice sont rares. Leur revers offre d'ordinaire le génie de la ville d'Alexandrie, dont *Aquilia* favorisa les priviléges et étendit le commerce.

II. SEVERA, (*Valeria*) première femme de *Valentinien*, et mère de *Gratien*, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les graces de la cour. *Valentinien*, instruit de ses exactions, la répudia et se remaria. L'exil de *Severa* dura jusqu'à la mort de ce prince. *Gratien* son fils la rappela à la cour, et la rétablit dans les honneurs de son premier rang: il se fit un devoir de la consulter; et, comme elle avoit de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'étoit d'après son conseil que *Valentinien*, au lieu de commencer par donner à *Gratien* la qualité de *César*, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avoir fait reconnoître empereur, dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi, l'empire fut assuré à *Gratien*, qui le méritoit d'ailleurs par ses talens et ses vertus.

SEVERAC, *Voy.* ARPAJON.

I. SÉVÈRE, (*Lucius-Septimius*) empereur Romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 149 de J. C., d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exerça, avant que de parvenir au comble des honneurs: car il avoit été questeur, tribun, proconsul et consul. Il s'étoit acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestoit la valeur et la capacité. On remarquoit en

lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, et porté aux grandes choses. Il étoit habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, courageux, et plein de confiance. Il voyoit d'un coup d'œil ce qu'il falloit faire, et à l'instant il l'exécutoit. On prétend qu'il a été le plus belliqueux de tous les empereurs Romains. A l'égard des sciences, *Dion* nous assure qu'il avoit plus d'inclination pour elles, que de disposition. Il étoit ferme et inébranlable dans ses entreprises. Il prévoyoit tout, pénétroit tout, et songeoit à tout. Ami généreux et constant, ennemi dangereux et violent : au reste, fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colère et cruel. Après la mort de *Pertinax, Didier-Julien* se fit proclamer empereur ; mais ce prince étant indigne du trône, *Sévère*, alors gouverneur de l'Illyrie, fit révolter ses troupes, et le lui enleva l'an 193 de J. C. Arrivé à Rome, il se défit de *Julien* et de *Niger* ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avoient suivi leur parti, en relégua d'autres, et confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Byzance par mer et par terre ; et s'en étant rendu maître, il la livra au pillage. De-là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, et punit les peuples et les villes qui avoient embrassé le parti de *Niger*. Il se proposoit d'attaquer les Parthes et les Arabes ; mais il pensa que tant qu'*Albin*, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, subsisteroit, il ne seroit pas le maître absolu de Rome. Il le déclara donc ennemi de l'empire, marcha contre lui, et le rencontra près de Lyon. La victoire fut long-temps indécise ; mais *Sévère* la remporta l'an 197 de J. C. *Sévère* vint voir le corps de son ennemi, et le fit fouler aux pieds par son cheval. Il ordonna qu'on le laissât devant la porte, jusqu'à ce qu'il fût corrompu, et que les chiens l'eussent déchiré par morceaux, et fit jeter ce qui en restoit dans le Rhône. Il envoya sa tête à Rome ; et piqué contre les sénateurs, qui, dans un *sénatus-consulte* avoient parlé d'*Albin* en bien, il leur écrivit en ces termes : *Je vous envoie cette tête, pour vous faire connoître que je suis irrité contre vous, et jusqu'où peut aller ma colère.* Peu après il fit mourir la femme et les enfans d'*Albin*, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, et fit périr tous ceux qui avoient embrassé son parti. Les premières personnes de Rome, et quantité de dames de distinction furent enveloppées dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie et Babylone, et alla droit à Ctésiphon, qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siége très-long et très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, et emmena prisonniers les femmes et les enfans. Il se fit donner pour cette victoire le nom de *Parthique*. Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie et la Palestine, et pardonna à ce qui restoit de partisans de *Niger*. [*Voy.* I. CLÉMENT.] Une violente persécution contre les Juifs et contre les Chrétiens étoit allumée. Il ordonna de proscrire ceux qui embrasseroient ces deux religions, et le feu de la persécution n'en fut que plus vif. Il passa ensuite

en Egypte, visita le tombeau du grand *Pompée*, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étoient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau du grand *Alexandre*, qui fut fermé, pour que personne ne vît dans la suite, ni le corps de ce héros, ni ce que contenoient ces livres. Les peuples ayant de nouveau pris les armes en Bretagne, l'an 208, *Sévère* y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir en 210, un grand mur qui alloit d'un bout de l'Océan à l'autre, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ses conquêtes. Les uns attribuèrent cette maladie aux fatigues qu'il avoit essuyées, les autres au chagrin que lui avoit causé son fils aîné *Caracalla*, qui étant à cheval derrière lui, avoit voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnoient, voyant *Caracalla* lever le bras pour frapper *Sévère*, poussèrent un cri, qui l'effraya et l'empêcha de porter le coup. *Sévère* se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, et s'apperçut de son dessein; mais il ne dit rien, et finit ce qu'il avoit à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeoit, il fit venir *Caracalla* dans sa chambre, et lui dit, en lui présentant une épée : *Si vous voulez me tuer, exécutez votre dessein à present que vous ne serez vu de personne.* Les légions ayant proclamé son fils peu de temps après, il fit trancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils; ensuite portant la main à son front, et regardant *Caracalla* d'un air impérieux : *Apprenez*, lui dit-il, *que c'est la tête qui gouverne, et non pas les pieds.* Comme sa mort approchoit, il s'écria : *J'ai été tout ce qu'un homme peut être, mais que me servent aujourd'hui ces honneurs ?* Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. *Aurelius - Victor* rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut à Yorck le 4 février 211, à 66 ans. Ce prince avoit d'excellentes qualités et de grands défauts, qui tour-à-tour lui firent faire ou de belles actions ou des crimes horribles. Ce mélange extraordinaire a donné lieu de dire de lui, par une application assez impropre, ce qu'on avoit dit autrefois d'*Auguste*, qu'il *eût été plus avantageux, ou qu'il ne fût point né, ou qu'il ne fût point mort.* Sa conduite privée offre encore plus de sujets de censure, que sa vie publique. Il eut à la vérité des amis, dont quelques-uns étoient estimables; mais son attachement pour *Plautien* [Voy. *ce mot.*] fut porté jusqu'à une confiance aveugle, et devint funeste à l'empire. Père mou, il se laissa donner la loi par ses enfans. Mari trop indulgent, il garda une épouse qui le déshonoroit par ses vices, et qui se rendit même suspecte d'une conspiration contre lui. Sans avoir des talens distingués pour l'éloquence et la littérature, il aima et protégea les gens de lettres, et écrivit lui-même l'*Histoire* de sa vie, dont il ne nous reste rien. Ce siècle étoit si déréglé, que, sous le seul règne de cet empereur, on fit le procès à 3000 personnes accusées d'adultère.

II. SEVERE II, (*Flavius-Valerius Severus*) d'une famille inconnue de l'Illyrie, étoit un homme adonné au vin et aux femmes : il se fit aimer de *Galère-Maximien*, qui avoit du goût pour les ivrognes. Ce vice infâme fut la source de son élévation, tant la fortune est bizarre ! *Maximien-Hercule*, le nomma César en 305, à la sollicitation de *Galère*. *Maxence* ayant pris le titre d'empereur à Rome en 307, *Sévère* marcha contre lui, et ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. *Maximien-Hercule*, qui, après avoir abdiqué l'empire, l'avoit repris, vint l'y assiéger. *Sévère* se rendit à lui, espérant qu'on lui conserveroit la vie ; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines en avril 307. Il laissa un fils que *Lucinius* fit mourir.

III. SEVERE III, (*Libius-Severus*) d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident dans Ravenne, après la mort de *Majorien* en novembre 461. Le sénat approuva cette élection, avant d'avoir eu le consentement de *Léon* empereur d'Orient. Mais le nouveau César n'eut le temps de pouvoir rien entreprendre. Le général *Ricimer*, qui pour régner sous son nom lui avoit fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. *Sévère* ne fut qu'un fantôme, qui viola la justice et les lois, et qui se plongea dans la mollesse, tandis que *Ricimer* avoit réellement l'autorité suprême.

IV. SEVERE-ALEXANDRE, empereur Romain, *Voy.* VI. ALEXANDRE.

V. SEVERE (*Lucius-Cornelius*) poëte Latin sous le règne d'*Auguste*, l'an 24 avant J. C., fut distingué de la foule des poëtes médiocres. Il a paru en 1715, à Amsterdam, in-12, une belle édition de ce qui nous reste de ce poëte. Elle avoit été précédée par une autre in-8.°, en 1703.

VI. SEVERE, Hérétique du II[e] siècle, vécut un peu après *Tatien*, dont il adopta quelques erreurs. L'origine du bien et du mal étoit alors un grand sujet de dispute. *Sévère* admit deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, mais subordonnés à un Etre suprême. L'homme étoit à-la-fois la production de ces deux principes : du *Bon* par sa raison, et du *Mauvais* par ses passions. Suivant lui, « le corps humain, depuis la tête jusqu'au nombril, étoit l'ouvrage du Bon principe, et le reste du corps étoit l'ouvrage du Mauvais. Le Bon et le Mauvais principe, après avoir ainsi formé l'homme de deux parties si contraires, avoient mis sur la terre tout ce qui pouvoit entretenir la vie de l'homme. L'Etre bienfaisant avoit placé autour de lui des alimens propres à entretenir l'organisation du corps, sans exciter les passions ; et l'Etre malfaisant au contraire, avoit mis autour de lui tout ce qui pouvoit éteindre la raison et allumer les passions. Lorsqu'on étudie l'histoire des malheurs qui ont affligé les hommes, on voit qu'ils ont presque tous leur source dans l'ivresse ou dans l'amour : *Sévère* conclut de là que le vin et les femmes étoient deux productions du Mauvais principe. L'eau, qui conservoit l'homme calme, et qui n'altéroit point sa raison, étoit un

présent de l'Être bienfaisant. Les *Encratistes* ou *Tatianistes*, qui trouvèrent les principes de *Sévère* favorables à leur sentiment, s'attachèrent à lui, et prirent le nom de *Sévériens.* » (M. PLUQUET, *Dictionnaire des Hérésies.*)

SEVERE, *Voyez* SULPICE-SEVERE.... CELER.... *et* III. AQUILUS.

I. SEVERIN, (S.) abbé et apôtre de Bavière et d'Autriche, prêcha l'Evangile en Pannonie dans le ve siècle, et mourut le 8 janvier 482, après avoir édifié et éclairé les peuples barbares.

II. SEVERIN, (S.) de Château-Landon dans le Gâtinois, et abbé d'Agaune, avoit le don des miracles. Le roi *Clovis* étant tombé malade en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le Saint l'ayant obtenue du ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, et lui accorda la grace de plusieurs criminels. *S. Séverin* mourut sur la montagne de Château-Landon, le 11 février 507. Son corps fut placé, au VIIe siècle, dans une châsse neuve que fit *S. Eloi*, et qui fut brisée et emportée par les Normands sous le règne de *Charles le Chauve.* Les reliques qui échappèrent à la fureur de ces barbares, furent presque entièrement dissipées par les Protestans dans le XVIe siècle. Il ne faut pas le confondre avec un autre S. SEVERIN, solitaire et prêtre de Saint-Cloud.

III. SEVERIN, (Saint) né à Bordeaux, devint évêque de Cologne, et montra le plus grand zèle pour extirper l'Arianisme de son diocèse. Il mourut au commencement du ve siècle, et l'Eglise célèbre sa fête le 28 octobre.

IV. SEVERIN, Romain, élu pape après *Honorius I*, au mois de mai 640, ne tint le siége que deux mois, étant mort le 1er août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, par sa douceur et son amour pour les pauvres.

SEVERINE, *(Ulpia SEVERINA)* femme de l'empereur *Aurélien*, étoit fille d'*Ulpius Crinitus*, grand capitaine qui descendoit de *Trajan*, dont il avoit la figure, la valeur et les talens. Sa fille avoit comme lui les inclinations guerrières. Elle suivit *Aurélien* dans ses expéditions, et s'acquit le cœur des soldats par ses bienfaits. Quoiqu'elle fût d'une vertu à toute épreuve, son époux, naturellement porté à la jalousie, eut toujours les yeux ouverts sur sa conduite. Il exigeoit d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. *Sévérine* survécut à *Aurélien*, dont elle eut une fille, qui fut mère de *Sévérien*, sénateur distingué sous le règne de *Constantin.*

SEVERUS, (*Cassius*) célèbre orateur qui ne s'occupoit qu'à accuser les sénateurs en plein sénat, quoique la plupart de ses accusations n'eussent ordinairement aucune suite, et qu'on renvoyât absous ceux qu'il attaquoit. Il n'étoit pas moins redoutable par ses libelles diffamatoires contre tout le monde. *Auguste* ayant fait informer contre lui, il fut exilé en Candie. Ce châtiment ne le rendit ni plus sage ni plus modéré ; car dix ans après la mort de ce prince, *Tibère* fut obligé de l'envoyer à Séryphe, une des

Cyclades, où il mourut l'an 24 de J. C. *Suétone* rapporte que ses écrits furent supprimés par arrêt du sénat.

SEVERUS, (*Cornelius*) *Voy.* CORNELIUS.

I. SEVIGNÉ, (Marie de Rabutin, dame de Chantal et marquise de) fille de *Celse-Bénigne de Rabutin*, baron de Chantal, Bourbilly, etc. chef de la branche aînée de *Rabutin*, et de *Marie de Coulanges*, naquit le 5 février 1626. Elle perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglois dans l'ile de Rhé, où il commandoit l'escadre des gentils-hommes volontaires. Les graces de son esprit et de sa figure la firent rechercher par ce qu'il y avoit alors de plus aimable et de plus illustre. Elle épousa en 1644 *Henri*, marquis *de Sévigné*, qui fut tué en duel, l'an 1651, par le chevalier *d'Albret*, et elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfans, lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte *de Grignan*, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes Lettres. On n'a jamais aimé une fille autant que Mme *de Sévigné* aimoit la sienne. Toutes ses pensées ne rouloient que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où madame *de Grignan* venoit la trouver, et tantôt en Provence où elle alloit chercher sa fille. Cette mère si sensible fut la victime de sa tendresse. Dans son dernier voyage à Grignan, elle se donna tant de soins pendant une longue maladie de sa fille, qu'elle en contracta une fièvre continue qui l'emporta le 14 janvier 1696. Nous avons deux portraits de madame *de Sévigné*, l'un par le comte *de Bussi* qui la peint en laid, et l'autre par madame *de la Fayette*, qui ne s'attache qu'aux qualités et glisse sur les défauts. *Bussi* dit qu'elle étoit coquette, vive, gaie; qu'un sot éveillé l'emportoit toujours en estime auprès d'elle, sur un honnête homme sérieux; qu'elle aimoit l'encens; que voulant avoir une grande réputation de régularité, elle allioit ou tâchoit d'allier le plaisir avec le monde, la sagesse avec la vertu: que quoique femme de qualité, elle se laissoit éblouir par les grandeurs de la cour, etc. etc. Madame *de la Fayette* la représente pleine d'esprit, et d'un esprit qui paroît sa figure, et qui faisoit disparoître l'irrégularité de ses traits; elle lui donne une ame grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser; un cœur généreux, obligeant, bien fait et fidelle. Le fond de ces deux tableaux peut être vrai; mais on voudroit en vain se dissimuler qu'il y a du fondement dans le reproche que fait *Bussi* à madame *de Sévigné*, d'être trop touchée de l'éclat de la grandeur. Elle ne manque jamais de faire part à madame *de Grignan* de tous les regards qu'on a jetés sur elle à la cour, et des plus petites politesses qu'elle a reçues du roi, de la reine et de la maîtresse favorite. Nous ne citerons qu'un morceau du compte qu'elle rend à sa fille, des petites faveurs qu'elle eut à Saint-Cyr à la représentation d'*Esther*. « Le roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : *Ma-*

dame, je suis assuré que vous avez été contente. Moi, sans m'étonner, je répondis : *SIRE, je suis charmée ! ce que je sens est au-dessus des paroles.* Le roi me dit : *Racine a bien de l'esprit.— SIRE, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet, comme si elles n'avoient jamais fait autre chose.* Il me dit : *Ah ! pour cela il est vrai.* Et puis sa majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avoit quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le Prince et madame la Princesse me vinrent dire un mot : madame *de Maintenon*, comme un éclair, s'en alla avec le roi : je répondis à tout, car j'étois en fortune. » Dans quelle extase M.me *de Sévigné* n'est-elle point à la vue du cordon bleu que le comte *de Grignan* venoit d'obtenir ! Avec quelle complaisance ne parle-t-elle point au comte *de Bussi-Rabutin* de la généalogie qu'il venoit de faire de leur maison ! *Louis XIV* venoit de danser avec elle ; flattée de cette préférence, elle se tourna vers *Rabutin* pour lui dire : *Il faut convenir que nous avons un grand roi.— Je le crois bien, ma cousine*, lui répondit le comte, *après ce qu'il vient de faire.* Il faudroit rapporter trop de traits différens pour faire connoître plus en détail madame *de Sévigné*, qui du moins montroit avec naïveté et avec grace ses défauts. Elle eut sans doute beaucoup de petitesses de son sexe ; trop d'attention aux minuties de femmes ; trop d'envie de se montrer et de plaire ; peut-être trop de coquetterie, sans pourtant penser qu'elle nuisît à sa vertu. Il ne faut donc adopter servilement ni les censures du comte *de Bussi* ni les louanges de madame *de la Fayette*, mais lire ses Lettres, et y étudier son esprit et son cœur. Le caractère original qui y règne est si marqué, qu'aucun recueil épistolaire ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On partage sa joie et sa tristesse, on souscrit à ses louanges et à ses censures. On n'a jamais raconté des riens avec tant de grace. Tous ses récits sont des tableaux de *l'Albane* ; enfin madame *de Sévigné* est dans son genre, ce que *la Fontaine* est dans le sien, le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière. *Bussi-Rabutin* a très-bien caractérisé le style de sa cousine, dans une de ses lettres. « Votre manière d'écrire libre et aisée me plaît bien davantage que la régularité de la plupart de MM. de l'académie. C'est le style d'une femme de qualité qui a bien de l'esprit, qui soutient le caractère des matières enjouées, et qui égaie celui des sérieuses. » On a remarqué que quand madame *de Sévigné* dictoit ses lettres, son style, si vif et si serré, devenoit lâche ; et *Corbinelli* lui disoit qu'elle perdoit alors une partie de son esprit. Elle aimoit beaucoup les personnes enjouées et qui l'étoient sans contrainte, et elle ne craignoit rien tant que ces gens affectés *qui ont de l'esprit tout le jour.* Les bons mots n'étoient pas perdus avec

elle, et elle en disoit souvent. *Il faut*, disoit-elle, *pardonner aux amoureux, ainsi qu'aux gens des Petites-Maisons.* Dans la dispute élevée sur les Anciens et les Modernes, elle décida ainsi : *Les Anciens sont beaux ; mais nous sommes plus jolis.* Les meilleures éditions de ses *Lettres*, sont celles de 1775, en 8 volumes in-12, et de l'an 10, en dix vol. in-12, avec un *Discours* préliminaire, par l'abbé de *Vaucelles.* On a aussi donné séparément, en 1777, in-12, un Supplément, dont la moitié est composée des Lettres de la marquise *de Simiane*, petite-fille de Madame *de Sévigné.* Il auroit été peut-être à souhaiter que l'on fit un choix dans ces différens morceaux. Il est difficile de soutenir la lecture de dix volumes de Lettres, qui, quoique écrites d'une manière inimitable, offrent beaucoup de répétitions et ne renferment très-souvent que de petits faits. Il est bien vrai qu'une des principales causes de l'intérêt qu'on éprouve en les lisant, c'est qu'elles sont en partie historiques. On peut les regarder comme des Mémoires propres à faire connoître les mœurs, le ton, l'esprit, les usages, l'étiquette qui régnoient à la cour de *Louis XIV.* On y trouve des anecdotes qu'on chercheroit vainement ailleurs ; mais ces particularités seroient bien plus piquantes, si elles étoient quelquefois débarrassées de cette foule de petits détails domestiques et de minuties qui devoient mourir entre la mère et la fille. Au reste, je ne sais où *Caraccioli* a pris que ces deux dames, qui soupiroient sans cesse pour leur réunion, étoient quelquefois insupportables l'une à l'autre, lorsqu'elles étoient réunies : *les cœurs s'accordoient*, dit-il, *et non les humeurs.* C'est une anecdote que je n'ai lue que dans les *Lettres récréatives et morales* et qu'il seroit intéressant de vérifier, quand ce ne seroit que pour faire connoitre le cœur humain. L'académie de Marseille a proposé l'éloge de madame *de Sévigné*, pour sujet de l'un de ses prix. On donna en 1756, sous le titre de SEVIGNIANA, un *Recueil des pensées ingénieuses*, des *anecdotes littéraires, historiques et morales*, qui se trouvent répandues dans ces Lettres. Ce Recueil fait sans choix et sans ordre, est parsemé de notes, dont quelques-unes sont fort satiriques.

II. SÉVIGNÉ, (Charles, marquis de) fils de la précédente, hérita de l'esprit et des graces de sa mère. Il fut un des amans de la célèbre *Ninon de Lenclos.* Dégoûté de l'amour, il se livra aux lettres, et eut une dispute avec *Dacier* sur le vrai sens d'un passage d'*Horace.* Il n'avoit pas raison pour le fonds, mais il l'eut pour la forme. Il publia trois *Factums*, où sans faire parade d'une pesante érudition, il montre beaucoup de délicatesse. Il se défend avec la politesse et la légéreté d'un homme du monde et d'un bel esprit, tandis que son adversaire ne combat qu'avec les armes lourdes de l'érudition. Il mourut en 1713.

III. SÉVIGNÉ, (Françoise-Marguerite de) *Voy.* GRIGNAN.

SEVIN, (François) né dans le diocèse de Sens, parvint par son mérite aux places de membre de l'académie des Belles-Lettres, et de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Son esprit, son

son érudition, et son zèle pour le progrès des sciences, lui firent des amis illustres. Il entreprit, avec l'abbé *Fourmont*, en 1728, par ordre de *Louis XV*, un voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits; aidé des soins du marquis de *Villeneuve*, ambassadeur, il en rapporta environ 600: mais il ne put recouvrer aucun des ouvrages des anciens Grecs. On a publié en l'an dix, à Paris, les Lettres de *Sevin* sur ce voyage, un vol. in-8.° Elles sont agréables, quoiqu'écrites avec un peu trop de prétention au bel esprit. On y trouve, outre des détails intéressans sur Constantinople, sur l'Egypte, la mer Rouge, le Nil, l'Isthme de Suez, un Mémoire de *Caylus* sur l'architecture des Turcs, d'autres de *Peyssonnel* sur diverses antiquités, une *Dissertation* sur le calendrier de l'intérieur de l'Inde par le missionnaire *Beschi*, et enfin une *Relation* attachante du consulat de M. *Anquetil* à Surate. On a encore de l'abbé *Sevin*, une *Dissertation* curieuse sur *Menès* ou *Mercure*, premier roi d'Egypte, in-12; et plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions, qui le perdit en 1741.

SEVIN, *Voy.* QUINCI.

SEVOY, (François-Hyacinthe) natif de Jugon en Bretagne, entra l'an 1730 dans la Congrégation des Eudistes, à l'âge de 23 ans, et s'y distingua par une grande application à l'étude. Après avoir professé avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs Maisons de sa Congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque temps. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec son goût, il fut dispensé de toutes sortes d'emplois, et se consacra entièrement à l'étude. Son travail n'a pas été infructueux au public. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé: *Devoirs Ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences et des instructions qu'il donnoit de temps en temps aux jeunes ecclésiastiques. Le 1er vol., 1760, est une Introduction au sacerdoce: les 2e et 3e vol., 1762, contiennent une Retraite pour les prêtres: le 4e traite des vices que les ministres des autels doivent éviter, et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée le 11 juin 1765, au séminaire de Rennes. En général les matières y sont traitées d'une manière nouvelle, avec exactitude et solidité. Le style en est concis et nerveux.

SEUR, *Voyez* SUEUR.

I. SEWARD, (Thomas) Anglois, ministre d'Evam, a donné une édition des *Œuvres* dramatiques de *Fletcher*, et a publié quelques écrits contre la cour de Rome. Il est mort en 1790.

II. SEWARD, (William) Anglois, né à Londres en 1747, d'un brasseur de bière, devint l'un des plus célèbres biographes. Il étoit membre de la société Royale et de celle des Antiquaires. On lui doit des *Mémoires* sur les personnages fameux, 5 vol. in-8.°; et un Supplément à cet ouvrage, intitulé *Biographiana*, 2 vol. in-8.° *Seward* est mort dans ces dernières années.

I. SEWEL, (William) chirurgien Hollandois, mort en 1720, a publié un *Dictionnaire* anglois

et hollandois, et une *Histoire* de l'origine et des progrès des Quakers.

II. SEWEL, (George) poëte Anglois, né à Windsor, mort en 1726, a donné quelques pièces de théâtre, entr'autres la tragédie de *Walter Raleigh*. On lui doit encore: 1° *La Défense* du théâtre anglois; 2° une *Vie* de *Jean-Philippe*.

SEXTUS-TARQUIN, *Voyez* I. LUCRÈCE.

SEXTUS-POMPÉE, *Voyez* II. POMPÉE.

I. SEXTUS-EMPYRICUS, philosophe Pyrrhonien, sous l'empire d'*Antonin le Débonnaire*, étoit médecin de la secte des Empyriques. Les médecins de cette secte se méfiant des raisonnemens si faux et si vagues de la plupart des autres docteurs, et ne voulant s'en rapporter qu'à l'expérience et aux observations, embrassoient avec plaisir la doctrine de *Pyrrhon*. On dit que *Sextus-Empyricus* avoit été l'un des précepteurs d'*Antonin le Philosophe*. Il nous reste de lui des *Institutions Pyrrhoniennes*, en trois livres, traduites en françois par *Huart*, 1725, in-12: et un grand ouvrage *contre les Mathématiciens*, etc. La meilleure édition de *Sextus-Empyricus*, est celle de *Fabricius*, en grec et en latin, in-folio, Leipzig, 1718. Ses ouvrages offrent beaucoup d'idées singulières; mais on y trouve des choses curieuses et intéressantes. Il rassemble tout ce qui peut favoriser le Pyrrhonisme, et il le fait valoir heureusement.

II. SEXTUS, né à Chéronée en Béotie, étoit neveu de *Plutarque*. Il embrassa la philosophie Stoïcienne, et devint précepteur des empereurs *Lucius-Verus* et *Marc-Aurele*. Ses écrits se sont perdus. — Un autre *Sextus*, philosophe de l'école de *Pyrrhon*, vivoit sous le règne d'*Antonin*, et on a conservé quelques-uns de ses opuscules.

SEYDA, régente du royaume de Perse après la mort de son époux *Magdeddulat*, et mère de *Rostan*, gouverna ses états avec gloire, et les remit à son fils, qui la dépouilla aussitôt de toute autorité. Indignée de son ingratitude et des insultes du vizir *Avicenne*, *Seyda* se réfugia dans le château de Tabarek, dans le royaume de Lar, leva une armée, se mit à la tête, combattit son fils, le fit prisonnier et remonta sur le trône. Dès-lors, la Perse fut paisible au dedans et respectée au-dehors. Elle donnoit audience à ses ministres, cachée derrière un rideau; mais elle paroissoit à visage découvert devant les ambassadeurs des grands princes. Elle mourut vers l'an 420 de l'hégire.

SEYDLITZ, (Fréderic-Guillaume, baron de) né dans le pays de Clèves, en 1722, entra au service du roi de Prusse, et devint l'un de ses généraux les plus célèbres. Après s'être distingué dans la guerre de Silésie, il eut de brillans succès dans celle de sept ans. Lors de la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757, il couvrit habilement leur retraite, et commanda ensuite la cavalerie à la bataille de Rosbach, où les François furent vaincus. Il repoussa courageusement les Russes à celle de Zorndorf, le 25 août, et mourut, comblé de gloire et d'honneur, en 1773. *Fréderic* lui

a fait ériger une statue sur la place *Guillaume* à Berlin.

SEYMOUR, (Anne, Marguerite *et* Jeanne) trois sœurs illustres, étoient filles d'*Edouard Seymour*, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi *Edouard VI*, et duc *de Sommerset*, etc. qui eut la tête tranchée le 24 janvier 1552, à cause de sa cruauté et de son despotisme, et nièces de *Jeanne Seymour*, épouse du roi *Henri VIII*, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis *Edouard VI*. La poésie fut un de leurs talens; elles enfantèrent 104 *Distiques* latins sur la mort de la reine de Navarre, *Marguerite de Valois*, sœur de *François I*. Ils furent traduits en françois, en grec, en italien, et imprimés à Paris, en 1551, in-8.°, sous le titre de *Tombeau de* MARGUERITE *de Valois, Reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux : mais, en général, ils sont très-foibles.

SEYSSEL, (Claude de) natif d'Aix en Savoie, ou selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir et ses intrigues lui obtinrent les places de maître des requêtes et de conseiller de *Louis XII*, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages théologiques, juridiques, historiques, et différentes Traductions. Son *Histoire de Louis XII, Père du Peuple*, in-4.°, Paris, 1615, n'est qu'un panégyrique historique. Il déprime tous les héros anciens et modernes pour élever le sien. Il se permet surtout des critiques très-fortes des actions de *Louis XI*. Il savoit apparemment que le contraste du monarque régnant, avec ses prédécesseurs, étoit le tableau le plus agréable qu'on pût présenter aux courtisans et au prince. L'envie de trouver des défauts aux souverains morts, lui fournit quelques anecdotes curieuses. On a encore de lui un Traité peu commun et assez singulier, intitulé : *La Grande Monarchie de France*, 1519, in-8.°, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement. Ce prélat mourut la nuit du 31 mai au premier juin 1520, « dans un âge apparemment assez avancé. Il laissa une fille naturelle, nommé *Agnès*, à laquelle, moyennant une dot de 5000 écus d'or, il avoit quelque temps auparavant pris soin de trouver un mari. Quoiqu'il ne se fût pas beaucoup appliqué aux humanités et à l'éloquence, il écrit assez bien, et avec beaucoup de facilité. Il ne paroît pas avoir été fort profond en théologie, comme il l'avoue lui-même; mais il raisonne assez juste, suivant ses principes, et éclaircit les matières par des exemples familiers qui les rendent populaires. C'est le jugement que M. *Dupin* fait de ce prélat. Ses ouvrages de jurisprudence ont été estimés de son temps, et lui ont acquis la réputation d'habile jurisconsulte. Ceux qui l'ont regardé comme un homme habile dans la connoissance de la langue grecque, parce qu'il avoit publié des Traductions françoises d'auteurs Grecs, ont été des dupes. Ces Traductions ont été faites sur des versions latines, dont souvent il n'a pas pris le sens, et dont il a copié les fautes, en y ajoutant les siennes propres. La louange la plus véritable qu'on

puisse lui donner, est d'avoir été le premier qui ait commencé à écrire en notre langue avec quelque pureté. » C'est ce que dit *Niceron* dans le tome 24 de ses *Mémoires*.

I. SFONDRATI, (François) sénateur de Milan, et conseiller d'état de l'empereur *Charles-Quint*, naquit à Cremone en 1494. Ce prince l'envoya à Sienne, déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Pere de la Patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse. Le pape *Paul III*, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Cremone, et à la pourpre romaine. Il mourut le 31 juillet 1550, à 56 ans. On a de lui un poëme intitulé : L'*Enlèvement d'Hélène*, imprimé à Venise en 1559. Il laissa deux fils, *Paul* et *Nicolas*. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de *Grégoire IV*. Voyez *ce mot*.

II. SFONDRATI, (Paul-Emile) neveu de *Grégoire XIV*, né en 1561, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, et mourut à Rome le 14 février 1618, laissant des regrets aux pauvres et aux gens de bien.

III. SFONDRATI, (Célestin) petit-neveu du précédent, entra dans l'Ordre des Bénédictins, professa les saints Canons dans l'université de Saltzbourg, et fut ensuite abbé de Saint-Gal. Son savoir et sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome le 4 septembre 1696, âgé de 53 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages contraires aux maximes de l'Eglise Gallicane; tel est le *Gallia vindicata*, qu'il composa en 1687 contre les décisions de l'assemblée du Clergé de 1682, sur l'autorité du pape. En 1688, il en publia un autre contre les *Franchises des quartiers des Ambassadeurs à Rome*. C'étoit au sujet de l'ambassade du marquis *de Lavardin*, et de son différent avec le pape *Innocent XI*. Mais celui qui a fait le plus de bruit, est un ouvrage posthume, intitulé : *Nodus Prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4.° On y trouve des opinions singulières sur la Grace, sur le péché Originel, et sur l'état des enfans morts avant le baptême. Le grand *Bossuet* et le cardinal *de Noailles* écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage; mais le pape *Clément XI*, qui avoit eu pour maitre le cardinal *Sfondrati*, ne voulut pas que son livre fût censuré.

I. SFORCE, (Jacques) surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des *Sforce* qui a joué un si grand rôle en Italie dans le XVe et dans le XVIe siècles. Elle a eu six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. *Jacques Sforce* vit le jour le 28 mai 1369, à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola et Faënza, d'un laboureur, ou selon *Commines*, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il lui prit envie d'aller à la guerre. *Je m'en vais*, dit-il en lui-même, *darder ma hache contre cet arbre; et si elle entre assez avant pour y demeurer attachée, je me ferai soldat*. La hache, dit l'abbé *de Choisi*, s'attacha à l'arbre

et il s'enrôla, et parce qu'il l'avoit dardée de toute sa force, il s'appela *Sforce*. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire, et parvint jusqu'à commander 7000 hommes. Le héros Italien combattit long-temps pour *Jeanne II* reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, et créé comte *de Cotignola* par le pape *Jean XXIII*, en dédommagement de 14000 ducats que l'Eglise de Rome lui devoit. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatans. Il obligea *Alphonse* roi d'Aragon, de lever le siége de devant Naples, et reprit plusieurs places qui s'étoient révoltées dans l'Abruzze et le Labour. Mais, en poursuivant les ennemis, il se noya au passage de la rivière d'*Aterno*, aujourd'hui *Pescara*, le 3 janvier 1424, à 54 ans. Son vrai nom étoit *Giacomuzzo* ou *Jacques Attendulo*, qu'il changea en celui de *Sforza*. Les qualités héroïques qui le distinguèrent, ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'amour. Il aima dans sa jeunesse une demoiselle nommée *Lucia Trezana*, qu'il maria après en avoir eu plusieurs enfans : entre autres *François Sforce*, dont il sera parlé dans l'article suivant ; et *Alexandre Sforce*, seigneur *de Pesaro*. Il eut ensuite trois femmes : I. *Antoinette Salembini*, qui lui apporta plusieurs belles terres, et dont il eut *Bosio* SFORCE, comte *de Santa-Fior*, gouverneur d'Orviette pour le pape *Martin V*, et bon guerrier, qui épousa une fille du pape *Paul III*, et fut la tige des comtes *de Santa-Fior* qui subsistent encore. II. *Jacques* épousa en secondes noces, *Catherine Alopa*, sœur de *Rodolphe*, grand camerlingue du royaume de Naples ; et en 3es, *Marie Marzana*, fille de *Jacques* duc *de Sessa*. Il eut de celle-ci *Charles Sforce*, général de l'Ordre des Augustins, et archevêque de Milan.

II. SFORCE, (François) duc de Milan, et fils naturel du précédent, naquit le 25 juillet 1401. Elevé par son père dans le métier des armes, il n'avoit que 23 ans lorsqu'il défit, en 1424, les troupes de *Braccio*, qui lui disputoit le passage d'Aterno. Son père s'étant malheureusement noyé dans cette action, il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Il combattit avantageusement contre les Aragonois, contribua beaucoup à leur faire lever le siége de Naples, et à la victoire remportée le 6 juin 1425, près d'Aquila, sur les troupes de *Braccio*, où ce général fut tué. Après la mort de la reine *Jeanne*, arrivée en 1435, il s'attacha à *René*, duc d'Anjou, qu'elle avoit fait son héritier. Malgré les malheurs de ce prince, *François Sforce*, aussi habile politique que grand général, sut se soutenir. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancone, d'où il fut chassé par le pape *Eugène IV*, qui le battit et l'excommunia. *Sforce* rétablit bientôt ses affaires par une victoire. La réputation de sa valeur étant au plus haut point, le pape, les Vénitiens et les Florentins, l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avoit déjà commandé l'armée des Vénitiens contre ce prince, et il en avoit épousé la fille. C'étoit *Philippe-Marie Visconti*. Ce duc étant mort en 1447, les Milanois appelèrent *François Sforce*, son gendre, pour être leur général

contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions en leur faveur, il tourna ses armes contre eux mêmes, assiégea Milan, (*Voy.* Brunoro.) et les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de *Charles* duc *d'Orléans*, fils de *Valentine de Milan*. Le roi *Louis XI*, qui n'aimoit pas le duc *d'Orléans*, transporta en 1464 à *François Sforce*, tous les droits que la France avoit sur Gênes, et lui donna Savone qu'il tenoit encore. *Sforce* avec cet appui, se rendit maître de Gênes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendoit son sang à qui le payoit le plus cher, et qui n'étoit pas scrupuleusement esclave de sa parole. Il avoit épousé en secondes noces *Blanche-Marie*, fille naturelle de *Philippe-Marie* duc de Milan. Il en eut : I. *Galeas-Marie* et *Ludovic-Marie*, ducs de Milan. (*Voyez* les articles suivans.) II. *Philippe-Marie*, comte de Pavie. III. *Sforce-Marie*, duc de Bari, qui épousa *Léonore d'Aragon*. IV. *Ascagne-Marie*, évêque de Pavie et de Cremone, et cardinal, pris par les troupes de *Louis XII*, et enfermé pendant quelque temps dans la tour de Bourges. C'étoit un homme artificieux qui trompa le cardinal *d'Amboise*, lorsque ce prélat François aspiroit à la papauté. V. *Hippolyte* mariée à *Alphonse d'Aragon*, duc de Calabre, puis roi de Naples. VI. *Elisabeth* mariée à *Guillaume* marquis *de Montferrat*. Il eut aussi plusieurs enfans naturels : entr'autres, *Sforce*, tige des comtes *de Burgo-Novo*; et *Jean-Marie*, archevêque de Gênes... *Jean Simoneta* a écrit l'*Histoire* de *François Sforce*, Milan, 1479, in-fol. : c'est plutôt un modèle pour les guerriers, que pour les citoyens justes et équitables.

III. SFORCE, (Galéas-Marie) né le 14 janvier 1444, fut envoyé en France au secours de *Louis XI*. Il succéda à *François Sforce* son père dans le duché de Milan, en 1466 : mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner le 25 décembre 1476, dans une église, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec *Bonne*, fille de *Louis* duc *de Savoie*, il eut *Jean-Galeas-Marie*, (*Voyez* l'article qui suit); et *Blanche-Marie*, 2e femme de l'empereur *Maximilien*. Il eut aussi une fille naturelle, qui est l'objet de l'article V ci-après.

IV. SFORCE, (Jean-Galeas-Marie) fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'état *Cecus Simoneta*. Mais *Ludovic-Marie* Sforce, son oncle, surnommé *le More*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, et fit trancher la tête à *Simoneta* malgré son état de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie en 1494, peu de jours après l'entrée du roi *Charles VIII* dans cette ville. Le crime de *Ludovic le More* ne demeura pas impuni. *Louis de la Tremouille*, l'un des généraux de *Louis XII*, se rendit maître de sa personne, il fut amené en France; et *Louis XII* (*Voyez* son article), le fit enfermer à Loches, où il mourut en 1510. Ce *Ludovic* étoit un lâche et un traître, dit le P. *Berthier*. Quand il fut rentré dans Milan, après la première conquête du roi, il fit aux François une sorte de guerre digne d'un

scélérat comme lui. On étoit alors dans l'année séculaire. Les pélerins qui alloient de France à Rome pour y gagner le jubilé, étoient mis à mort dans les hôtelleries par les ordres secrets de *Ludovic*, qui donnoit un ducat d'or de chaque tête qu'on lui apportoit. Ces cruautés furent vengées par d'autres cruautés; car les François portèrent le fer et le feu dans tous les lieux où leurs compatriotes avoient été égorgés. *Jean-Galeas-Marie Sforce* avoit épousé *Isabelle d'Aragon*, fille d'*Alphonse* roi de Naples. Ses enfans furent : I. *François Sforce*, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi *Louis XII*, et qui mourut abbé de Marmoutier en 1511. II. *Bonne*, mariée à *Sigismond* roi de Pologne.

Ludovic-Marie SFORCE, leur grand-oncle, surnommé *le More* à cause de son teint basané, avoit épousé *Béatrix d'Est*, fille d'*Hercule* marquis *de Ferrare*. De ce mariage naquirent : I. *Maximilien Sforce*, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur *Maximilien* en 1512; mais qui ne pouvant s'y soutenir, céda la ville de Milan au roi *François I*. Il vint en France avec une pension de 30 mille écus d'or, et mourut à Paris en 1530, généralement méprisé, à cause de la manière sordide dont il avoit passé ses dernières années. II. *François Sforce*, 3ᵉ du nom, qui fut aussi rétabli en 1529, par l'empereur *Charles-Quint*. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité. Après sa mort, *Charles-Quint* s'empara du duché de Milan, lequel a passé aux successeurs de cet empereur. *Ludovic-Marie Sforce* eut aussi plusieurs enfans naturels, entr'autres, *Jean-Paul*, tige des marquis *de Caravaggio*, éteints en 1697.

SFORCE, (Ludovic-Marie) *Voy.* l'article précédent.

V. SFORCE, (Catherine) fille naturelle de *Galeas-Marie Sforce*, duc de Milan, assassiné en 1476, et femme de *Jérôme Riario*, prince *de Forli*, est regardée comme une des héroïnes de son siècle. Les sujets de son mari s'étant révoltés, et ce prince ayant été assassiné par *François Ursus*, chef des rebelles, elle fut mise en prison avec ses enfans. La forteresse de Rimini tenoit encore pour elle. Comme cette place ne vouloit pas se rendre par son ordre, la princesse témoigna qu'il étoit nécessaire qu'on lui permît d'y entrer, afin qu'elle pût engager le commandant à se soumettre aux vainqueurs. Sa demande lui fut aussitôt accordée. Mais à peine y fut-elle entrée, que se voyant en sûreté, elle commanda aux rebelles de mettre les armes bas, les menaçant des derniers supplices s'ils n'obéissoient. Les conjurés frustrés de leurs espérances, la menacèrent de leur côté de tuer ses enfans, qu'elle leur avoit laissés en otage. Mais elle leur répondit hardiment, en levant ses jupes, qu'*il lui restoit encore de quoi en faire d'autres.* Sur ces entrefaites, elle reçut un secours considérable, que lui envoyoit *Ludovic-Marie Sforce*, duc de Milan, son oncle, et elle recouvra peu après, par sa prudence et par son courage, la puissance souveraine. Pendant les guerres des François en Italie, elle se

montra toujours ferme, toujours courageuse, et se fit respecter même de ses ennemis. Elle se remaria à *Jean de Médicis*, père de *Cosme* dit *le Grand*. Le duc *de Valentinois*, bâtard du pape *Alexandre VI*, l'ayant assiégée dans Forli en 1500, elle s'y défendit vigoureusement, et ne céda enfin qu'à la force et à la dernière extrémité. On l'emmena prisonnière dans le château Saint-Ange, et peu après on la mit en liberté, mais sans lui restituer ses états, dont le duc *de Valentinois* fut investi, et qui, après la mort d'*Alexandre VI*, furent réunis au Saint-Siége. Cette héroïne mourut quelque temps après, couronnée des mains de la Politique et de la Victoire. La postérité l'a placée au nombre de ces femmes illustres, qui sont au-dessus de leur sexe et de leur siècle.

S'GRAVESANDE, *Voyez* GRAVESANDE.

SHADWELL, (Thomas) poëte dramatique Anglois, mort en 1692, à 52 ans, d'un excès d'opium. On a de lui, outre ses *Pièces* dramatiques, une *Traduction* en vers des *Satires* de *Juvénal*, et d'autres *Poésies*, qui plurent davantage à ce qu'on appelle le petit public, qu'aux gens de goût. Dans le temps de la révolution, il fut fait poëte lauréat et historiographe du roi *Guillaume*, à la place du célèbre *Dryden*. Il étoit peu propre à cet emploi : car on le peignit dans son oraison funèbre comme un homme droit et intègre, qui aimoit sincérement la vérité. *Voltaire* paroît très-peu favorable à ses talens dans sa XIXe *Lettre Philosophique*. « Je ne sais, dit-il, comment le sage et ingénieux M. *de Muralt*, dont nous avons les *Lettres sur les Anglois et sur les François*, s'est borné, en parlant de la comédie, à critiquer un comique nommé *Shadwell*. Cet auteur étoit assez méprisé de son temps ; il n'étoit point le poëte des honnêtes gens. Ses pièces, goûtées pendant quelques représentations par le peuple, étoient dédaignées par tous les gens de bon goût, et ressembloient à tant de pièces que j'ai vues en France attirer la foule et révolter les lecteurs, dont on a pu dire :

Tout Paris les condamne, et tout Paris les court. »

Ses principales Pièces sont : I. *Les Amans chagrins* ou *les Impertinens*, Londres, 1668. C'est une imitation des *Facheux* de *Molière*, mais inférieure à son modèle, quoique le modeste auteur prétende l'avoir surpassé dans ce qu'il a pris de lui. II *Les Capricieux*, comédie dont le but est de critiquer quelques vices et quelques défauts du siècle. III. *La Bergère Royale*, Londres, 1669, in-4.° IV. *Le Virtuoso*, comédie, Londres, 1676, in-4.° V. *Psyché*, tragédie, à Londres, 1675, in-4.° VI. *Le Libertin*, tragédie ; c'est le même sujet que la *Statue du festin de Pierre*. VII. *Les Eaux d'Epsom*, comédie que *Saint-Evremond* trouvoit divertissante. Elle fut imprimée à Londres en 1676, in-4.° VIII. *Timon le Misantrope*, comédie, à Londres, 1678, in-4.° IX. *Le Misérable*, comédie ; c'est une mauvaise imitation de l'*Avare* de *Molière*. X. *La véritable Veuve*, comédie, Londres, 1679, in-4.° XI. *Les Sorciers de Lancastre*, Londres, 1682,

in-4.° XII. *La Femme Capitaine.* XIII. *Le Gentilhomme d'Alsace*, Londres, 1688, in-4.°

I. SHAFTESBURY, (Antoine Ashley Cooper, comte de) né en 1721, d'une famille distinguée, devint chancelier d'Angleterre sous *Charles II*, qui le créa comte *de Shaftesbury* en 1672. Pendant son ministère, il ne fit que des décrets modérés et équitables. Son ambition lui fit former en 1680, avec le duc *de Monmouth*, le lord *Russel*, et quelques autres seigneurs, le projet d'un soulévement. Cette conspiration n'éclata cependant qu'en 1682. Alors le chancelier doutant du succès, et craignant une fin funeste, se retira en Hollande où il mourut bientôt, le 22 janvier 1683. Voici le portrait que l'abbé *Raynal* a tracé de ce ministre dans son *Histoire du Parlement d'Angleterre.* « La nature lui avoit donné un esprit vaste ; le travail lui procura des connoissances profondes. L'ambition le fit aspirer aux grandes intrigues ; l'habileté l'y plaça ; le bonheur l'y fit réussir. Il fut ami sincère, rival dangereux, ennemi implacable, voisin inquiet, maître généreux. Le talent de la parole commença sa réputation : une éloquence forte, véhémente, plaisante même, mais à propos, lui avoit érigé une espèce de trône dans le parlement ; il y régnoit. Inutilement délibéroit-on, il ramenoit tout à lui par la conviction, par le sentiment, ou par la crainte du ridicule. De cet avantage naissoit la facilité qu'il trouvoit à former des cabales et des factions. Une détermination forte à tout oser, justifioit l'air de confiance qu'il affectoit souverainement avec ses complices. Il ne fit jamais de crime inutile ; mais il hasarda toujours sans remords, tous ceux qu'il crut nécessaires à ses vengeances, à sa réputation, à ses intérêts. C'est peut-être le premier homme qui, sans inconstance, ait changé cinq à six fois de parti. Il contoit avec complaisance les raisons de ses variations et on ne pouvoit s'empêcher d'en admirer le temps, la manière et les circonstances. Une connoissance parfaite des talens, de l'humeur, des vues de tous ceux qui avoient quelque part aux affaires de sa nation, montroit à ses yeux l'avenir d'une manière qui tenoit beaucoup plus de la certitude que de la conjecture. Ses lumières n'étoient sûres qu'en politique ; il donnoit dans des erreurs capitales sur tout le reste. Il portoit l'athéisme dans la Religion, la confusion du bien et du mal dans la Morale, le Pyrrhonisme dans l'Histoire, l'Astrologie dans la Physique. Il seroit possible de tracer deux portraits de cet homme singulier, tous deux beaux, tous deux ressemblans, tous deux opposés. »

II. SHAFTESBURY, (Antoine Ashley Cooper, comte de) petit-fils du précédent, vit le jour à Londres en 1671. Il fut élevé d'une manière digne de sa naissance. Après avoir brillé dans ses études, il voyagea dans les principales cours de l'Europe, étudiant par-tout les hommes, observant le physique et le moral, et s'attachant sur-tout à celui-ci. De retour en Angleterre, il fit éclater son éloquence et sa fermeté dans le parlement, et prit des leçons du célèbre *Locke*. Il passa en Hollande en 1698, et y rechercha *Bayle*, *le Clerc*, et les

autres philosophes qui pensoient comme lui. Le roi *Guillaume* lui offrit une place de secrétaire d'état, qu'il refusa. La reine *Anne* moins sensible à son mérite, le priva de la vice-amirauté de Dorset, qui étoit dans sa famille depuis trois générations. Cet illustre philosophe mourut à Naples le 4 février 1713. Il s'y étoit rendu pour changer d'air. On l'a peint comme un sage qui aimoit surtout à vivre avec ses amis et ses livres, et qui faisoit un bon choix des uns et des autres, ne frondant la cour, ni ne recherchant ses faveurs ; sachant modérer son ambition, et n'ayant que celle de faire du bien. Son cœur étoit généreux, autant que son esprit étoit éclairé. *Bayle* ressentit les effets de sa libéralité. On l'a accusé d'avoir porté trop loin la liberté de penser. On a de lui plusieurs ouvrages qui décèlent un génie profond et le talent d'un habile observateur. Les principaux sont : I. Les *Mœurs* ou *Caractères*, Londres, 1732, 3 vol. in-8.° ; et traduits en françois, 1771, 3 vol. in-8.° Il y a dans ce livre des choses bien vues et fortement pensées. Mais ses réflexions sont quelquefois trop hardies, et quelquefois dangereuses. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, et qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. Ce système a été développé depuis avec beaucoup de force et d'élégance. II. *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les Conversations qui roulent sur les matieres les plus importantes*, traduit en françois, à la Haye, 1707, in-8.° III. Une *Lettre sur l'Enthousiasme*, traduite en françois par *Sanson*, à la Haye, 1708, in-8.° Le célèbre *Locke*, qui avoit beaucoup connu *Shaftesbury*, cite plusieurs traits qui prouvent son extrême pénétration. Nous n'en rapporterons qu'un seul. Ayant dîné avec le comte *de Southampton*, chez le chancelier *Hyde*, il dit au comte en sortant : *Mademoiselle* Hyde, *que nous venons de voir, est certainement mariée avec un Prince du Sang.* M. *de Southampton*, qui étoit ami du chancelier, traita cela de chimère, et lui demanda d'où pouvoit venir cette étrange pensée ? *Assurez-vous*, répliqua le comte DE SHAFTESBURY, *que la chose est ainsi : un secret respect qu'on tâchoit de supprimer, paroissoit si visiblement dans les regards, la voix et les manières de sa mère, qui prenoit soin de la servir et de lui offrir de chaque mets, qu'il est impossible que cela ne soit comme je le dis.* Le temps fit voir que la conjecture étoit très-vraie. Le duc *d'Yorck* avoua, peu de jours après, publiquement son mariage avec cette demoiselle. *Shaftesbury* ne demandoit d'un homme, quel qu'il fût, pour le connoître, que de parler. *Qu'il parle comme il voudra*, disoit-il, *pourvu qu'il parle, cela suffit...* Il pensoit que la sagesse réside dans le cœur et non dans la tête, et que ce n'est pas du défaut de connoissance, mais de la corruption du cœur, que viennent l'extravagance des actions des hommes, et le vice de leur conduite. Il disoit, « qu'il y a dans chaque personne deux hommes, l'un *Sage*, l'autre *Fou*, et qu'il faut leur accorder la liberté de suivre leur caractère ou leur penchant, chacun à son tour, du moins si l'on veut le connoître à fond. »

SHAKESPEAR, qui se prononce *Chakspir* (Guillaume) célèbre poëte Anglois, naquit à Stratford dans le comté de Warwick, en avril 1564, d'un père qui quoique gentilhomme, étoit marchand de laine. Après avoir reçu une éducation assez commune dans sa patrie, son père le retira des écoles publiques pour l'appliquer à son négoce. On prétend que notre poëte s'associa dans sa jeunesse avec d'autres jeunes gens, pour dérober les bêtes fauves d'un seigneur de Stratford. C'est la tradition de cette aventure vraie ou fausse, qui a fait imaginer la ridicule fable que *Shakespear* avoit embrassé le métier de voleur. Il se maria à l'âge de 16 ans, avec la fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé son bien et celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien ; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des Tragédies, dont le brillant succès fit sa fortune et celle de ses camarades. Le trait qui fait le plus d'honneur à la mémoire de *Shakespear*, est la manière dont commença son amitié pour *Ben-Johson*, poëte tragique. Celui-ci étoit jeune et ignoré. Il avoit présenté une pièce aux comédiens, auxquels il faisoit respectueusement sa cour pour les engager à la jouer. La troupe orgueilleuse excédée de sa présence, alloit le renvoyer. *Shakespear* demanda à voir la pièce. Il en fut si content, et la vanta à tant de personnes, que non-seulement elle fut représentée, mais applaudie. C'est ainsi que *Moliere* encouragea l'illustre *Racine*, lorsqu'il donna au public ses *Frères ennemis*. A l'égard des talens du comédien, ils n'étoient pas à beaucoup près, aussi grands dans *Shakespear*, que ceux du poëte. Le role où il brilloit le plus, étoit celui de Spectre. Dans l'*Aristophane* François, comme dans le *Sophocle* Anglois, l'auteur affectoit l'acteur : *Moliere* ne réussissoit que dans certains personnages, tels que ceux de *Mascarille*, de *Sganarelle*, etc. *Shakespear* quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, estimé des grands et jouissant d'une fortune considérable pour un poëte. Il la devoit à ses ouvrages, et aux libéralités de la reine *Elisabeth*, du roi *Jacques I*, et de plusieurs seigneurs Anglois. Un milord lui envoya un jour mille livres sterlings (environ mille louis). Ce trait de générosité passeroit pour une fable dans tout autre pays qu'en Angleterre, où l'on récompense solidement le mérite, que chez d'autres nations on ne fait qu'estimer. *Shakespear* dans sa retraite, s'occupa à faire du bien. On cite de lui un trait qui caractérise son désintéressement et la sensibilité de son cœur. Etant allé voir, après une très-longue absence, une dame qu'il connoissoit, il la trouva en deuil de son mari, ruinée par la perte d'un grand procès, sans appui, sans ressources, et chargée de l'entretien de trois filles. Emu de ce spectacle, il embrasse la mère et les filles, et sort sans rien dire. Il reparoît bientôt, et les force d'accepter une somme considérable, qu'il venoit d'emprunter d'un ami. Mais trouvant ce secours trop léger pour tant de besoins, il s'afflige, et s'écrie en versant des larmes : *C'est à présent, pour la première fois, que je voudrois être riche!* Il mourut en 1616,

dans la 52ᵉ année de son âge. La nature avoit rassemblé dans la tête de ce poëte, ce qu'on peut imaginer de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas. Il avoit un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime (dit *Voltaire*), sans la moindre étincelle de bon goût, et sans aucune connoissance des règles : aussi le même écrivain l'appelle-t-il le *saint Christophe des Tragiques.* Ses pièces sont des monstruosités admirables, où parmi des irrégularités grossières et des absurdités barbares, on trouve des scènes supérieurement rendues, des morceaux pleins d'ame et de vie, des pensées grandes, des sentimens nobles et des situations touchantes.

Cet Anglois, sans connoître l'art
Des grands auteurs de la Grèce et de Rome,
D'un gothique pinceau, sans graces et sans fard,
A cependant su peindre l'homme.

Celles de ses Pièces qu'on estime le plus, sont : *Othello; les Femmes de Windsor; Hamlet; Macbeth; Jules-César; Henri IV;* et la mort de *Richard III. Ducis* a transporté avec succès sur la scène françoise plusieurs de ses pièces. *La Place* en a traduit dans son *Théâtre Anglois*, qu'il commença de publier en 1745. *Le Tourneur* en a donné une autre Traduction complète, 1782, 12 vol. in-4.°, et 20 vol. in-8.° ; l'une des meilleures éditions des Œuvres du *Sophocle* Anglois, est celle que *Louis Théobald* a donnée en 1740, qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8.° L'édition de Glasgow, 1766, 8 vol. in-12, est une des plus belles, et sur-tout celle de *Johnson* de 1773, réimprimée en 1793, 10 vol in-8.° On estime aussi les *Corrections* et les *Notes critiques* faites sur ce poëte par le savant *Guillaume Warburton*. On trouve dans les dernières éditions de *Shakespear*, outre ses Tragédies, des *Comédies* et des *Poésies* mêlées. Les unes et les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité.

N'importe, il règne, et son peuple l'adore ;
Après mille ans il doit régner encore ;
Tant le sublime a de droits sur nos cœurs !

On a érigé en 1742, dans l'abbaye de Westminster, un superbe monument à la mémoire de ce créateur du théâtre anglois.

I. SHARP, (M. M.ᵐᵉ) Ecossois, ont été des centenaires remarquables. Tous deux étoient nés le 1ᵉʳ avril 1673 ; ils furent mariés le 1ᵉʳ avril 1693 ; trois enfans qui naquirent de leur union, virent le jour le 1ᵉʳ avril. Ces deux époux moururent le même jour à Dublin en 1784, âgés de 111 ans. C'est de leur fille aînée, mariée le 1ᵉʳ avril, que naquit, le 1ᵉʳ avril de de l'année suivante, le général *Montgoméry*, qui s'est distingué dans la guerre des Etats-Unis d'Amérique contre l'Angleterre.

II. SHARP, (Jean) l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradfordt, mourut en 1713, dans sa 69ᵉ année. Il devint doyen de Norwick, occupa plusieurs autres places importantes, et fut placé sur le siége d'Yorck, qu'il occupa

dignement pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons* estimés.

SHARROCK, (Robert) Anglois, mort en 1684, devint archidiacre de Winchester, et fut tout-à-la-fois savant jurisconsulte, bon théologien et naturaliste renommé. On distingue parmi ses ouvrages un *Traité* sur la propagation des plantes.

I. SHAW, (Thomas) médecin Anglois, de la société royale de Londres, professeur en langue grecque et principal du collége d'*Edmond* à Oxford, où il mourut en 1751, est connu par ses *Voyages en divers lieux de la Barbarie et du Levant*. Ces Voyages ont été traduits en françois, la Haye, 1743, 2 vol. in-4.°; et ils méritoient cet honneur par leur exactitude.

II. SHAW, (Pierre) premier médecin du roi d'Angleterre, dont on a : I. Un ouvrage sur l'*Histoire et la cure des Maladies*. Londres, 1738, 2 vol. in-8.°, en anglois, écrit avec simplicité et sans prétention. II. *Leçons de Chimie, propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, Londres, 1734, en anglois; et en françois, Paris, 1759, in-4.°, avec des Notes du traducteur. Il fut l'éditeur des *Œuvres* philosophiques de *Bacon*, et mourut en 1663.

III. SHAW, (Cuthbert) poëte Anglois, étoit fils d'un simple cordonnier, et méritoit par le génie de ses productions, de sortir de la misère où il vécut. Il est mort en 1771.—Un Théologien du même nom, mort en 1696, a publié un *Traité* de morale et de controverse, sous le titre d'*Emmanuel*.

SHEBBEAR, (Jean) médecin Anglois, né à Bideford en 1709, mort en 1788, s'attacha à la maison *de Stuart*, et vint à Paris, où l'Académie des Sciences le reçut au nombre de ses membres. Le meilleur de ses ouvrages a pour titre, *Lettres* sur la nation angloise.

SHEFFIELD, (Jean) duc *de Buckingham*, ministre d'état du roi d'Angleterre, naquit vers 1646. Il servit sur mer contre les Hollandois, et fit ensuite une campagne en France sous *Turenne*. Il fut un des courtisans les plus aimables de la cour de *Charles II*, et il porta ce prince à permettre la liberté de conscience. La réputation de sa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglois envoyèrent contre Tanger. Le roi *Guillaume* et la reine *Marie* l'honorèrent de leur confiance. Il refusa la place de grand chancelier d'Angleterre, sous le règne de la reine *Anne*. Sa seule ambition étoit de cultiver dans un doux repos et dans le sein des plaisirs, l'amitié et la littérature. On a de lui des *Essais sur la Poésie et sur la Satire*, et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose, imprimés en 2 vol. in-4.°, Londres, 1724, qui sont très-estimés des Anglois. Ses *Essais sur la Poésie* ont été traduits en françois par *Trochereau*, et font honneur à son génie et à ses talens. Il donne, dans cet Ouvrage, des préceptes sur chaque genre, qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines et de comparaisons brillantes. On distingue dans ses Œuvres la Comédie intitulée : *Rehearsal* ou la *Répétition*, jouée à Londres en 1671. Il y tourne en dérision les poëtes tragiques de son temps, et en particulier *Dryden*, qui ne

manqua pas de le lui rendre ; le satirique s'y cache sous le nom de *Baye* ou *Laurier*, par allusion à la qualité de *Poëte Lauréat* ou *Poëte de la Cour*, qu'avoit *Dryden*. Cet illustre écrivain mourut le 4 février 1721, à 75 ans.

SHEHSA, *Voy.* SESSA.

SHELDON, (Gilbert) archevêque de Cantorbery, naquit dans Staffordshire en 1598, et mourut à Lambeth en 1677, âgé de 80 ans. Il est le fondateur de ce fameux Théâtre d'Oxford d'où nous sont venus de si belles éditions, pour lequel il fit des dépenses très-considérables, et dont l'entretien coûte 2000 livres sterlings de rente, qu'il légua à l'université dans cette vue. Quoiqu'il ne regardât la Religion que comme un *Mystère d'Etat*, il étoit fort honnête homme et très-charitable. On dit qu'il employa plus de 37000 l. sterlings en œuvres de piété.

SHENSTONE, (Guillaume) poëte Anglois, né en novembre 1714, mort le 11 février 1763, passa une vie douce au milieu des plaisirs tranquilles de la campagne, et les a célébrés dans ses chants. Il a laissé divers ouvrages en vers et en prose, recueillis en 3 vol. in-8.° Les *Elégies* et les *Ballades* qui forment le 1er vol. ont de la grace et de l'intérêt ; mais on estime sur-tout son petit poëme de la *Maîtresse d'Ecole*.

SHEPCEVE, (Jean) poëte Anglois, mort en 1542, se fit un nom non-seulement par ses *Poésies*, mais encore par ses ouvrages d'érudition. Il fut professeur de grec et d'hébreu dans l'université d'Oxford.

SHERARD, antiquaire Anglois, voyagea dans la Grèce et dans l'Asie mineure. Il trouva dans la Troade, au lieu où étoit située l'ancienne ville de Sigée, *l'Inscription Sigéenne* qui est célèbre parmi les chronologistes. Elle appartenoit à une statue d'*Hermès* sans tête. *Sherard* est mort à la fin du XVIIe siècle.

SHERBURN, (Edouard) commissaire-général de l'artillerie angloise, naquit à Londres en 1616, et resta fidelle à *Charles I.* On lui doit un *Recueil* de poésies, et la traduction en anglois des Tragédies de *Sénèque* et du poëme de *Manilius* sur l'astronomie.

SHERBURNE, (mylord) après avoir voyagé long-temps dans toutes les cours de l'Europe, se retira dans ses terres en Irlande, où il s'appliqua à décrire en plus de 300 cartes manuscrites, jusqu'aux héritages un peu remarquables de cette contrée. Ce Recueil intéressant forme 3 vol. in-fol. Son fils passant de Dublin à Londres sur le vaisseau *l'Unité*, fut pris par des armateurs François ; et sa *Topographie d'Irlande*, envoyée à Paris, est en ce moment l'une des richesses de la Bibliothèque nationale.

SHÉRIDAN, (Thomas) fils d'un ministre Irlandois, intime ami de *Swift*, se fit acteur en 1743, et joua avec succès sur les théâtres de Dublin et de Londres, sur-tout le rôle de *Caton* dans la tragédie de ce nom. Après avoir représenté les pièces des autres, il en fit lui-même, et sa comédie de *la Découverte*, jouée en 1763, eut beaucoup de succès. On lui doit encore une *Vie* de *Swift*, et un Dictionnaire anglois. Il est mort en 1788. — Son épouse,

Françoise Shéridan, morte à Blois en 1767, comme elle venoit rétablir sa santé en France, a écrit des Romans qui ont de l'esprit et de l'intérêt. Ils sont intitulés : *Nourjahah*, et *Sidney Bidulphe*. — Son fils ne se distingue pas moins par ses Pièces dramatiques que par ses Discours au parlement d'Angleterre.

I. SHERLOCK, (Guillaume) théologien Anglois, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé, et devint doyen de St-Paul de Londres. On a de lui plusieurs Ouvrages de morale et de métaphysique, parmi lesquels on distingue, le *Traité de la Mort et du Jugement dernier*, et celui de l'*Immortalité de l'Ame et de la Vie éternelle*. Ils ont été traduits en françois, le 1er par *Mazel* en 1696, in-8.°; le 2e en 1708, in-8.° Les autres Ouvrages du même auteur respirent, comme ceux-ci, une piété solide et une saine morale.

II. SHERLOCK, (Thomas) prélat Anglois, mort vers 1749, âgé d'environ 78 ans, étoit fils aîné du précédent. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du Temple, et enfin évêque de Bangor, de Salisbury et de Londres. Les livres scandaleux que l'incrédulité produisit de son temps contre la religion en Angleterre, attirèrent son attention. Il réfuta solidement les *Discours* impies *sur les fondemens et les preuves de la Religion Chrétienne*, dans six Sermons pleins de lumière, qu'il prêcha au Temple lorsqu'il en étoit le maître. *Abraham le Moine* le traduisit en françois sous ce titre : *De l'usage et des fins de la Prophétie*. Amsterdam, 1729, in-8.° Le traducteur y a joint trois *Dissertations* savantes du même auteur. *Sherlock* ayant triomphé de l'auteur des *Discours*, attaqua *Wolston*. Il vengea contre lui la vérité du fait de la Résurrection de J. C., dans un excellent Traité, intitulé : *les Témoins de la Résurrection de J. C. examinés selon les règles du Barreau*. *Le Moine* a aussi traduit, in-12, cet Ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois, ainsi que le précédent, tant en anglois qu'en françois. Cet honneur lui étoit bien dû, pour la justesse et la profondeur qui y règnent. On a encore de *Sherlock* des *Sermons*, traduits en françois en 2 vol. in-8.°

SHERWIN, (Jean-Keyse) célèbre graveur Anglois, mort en 1790, étoit un simple bûcheron. Etant entré par hasard dans une salle où la famille de M. *Milford* dessinoit, on lui mit un porte-crayon à la main, et on s'amusa à le prier de copier un dessin difficile. Le bûcheron l'exécuta avec une telle précision, que la famille étonnée crut devoir encourager son talent et l'envoyer à Londres, où il devint le plus célèbre élève de *Bartolozzi*. Ses dessins sont très-recherchés.

I. SHIRLEY, (Antoine) né à Wiston dans le comté de Sussex, l'an 1565, montra de bonne heure beaucoup de sagacité et d'intelligence pour les affaires. La reine *Elisabeth* l'envoya en Amérique et ensuite en Italie. L'objet de cette dernière mission étoit de secourir les Ferrarois, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avoient fait leur paix, il passa en Perse avec des fondeurs de canons. *Schah-Abbas*,

à qui ces ouvriers manquoient, l'accueillit très-favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade vers les princes Chrétiens d'Europe, pour les engager d'armer contre les Turcs, tandis qu'il les attaqueroit lui-même d'un autre côté. *Shirley* se fixa à la cour d'Espagne, et ne retourna plus en Perse. Il y vivoit encore en 1631. La *Relation de ses Voyages* se trouve dans le Recueil de *Purchass*, Londres, 1625 et 1626, 5 vol. en anglois.

II. SHIRLEY, (Thomas) frère aîné du précédent, le suivit en Perse, où il plut à *Schah-Abbas.* Ce prince lui fit épouser une belle Circassienne de son sérail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais en Angleterre il eut le désagrément d'y voir un nouvel ambassadeur Persan le traiter d'imposteur. *Jacques I* ne sachant quel étoit le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec *Dodmer Cotton*, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate; mais *Shirley* n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin, le 23 juillet 1627, à 63 ans. Sa veuve revint en Europe et alla se fixer à Rome.

SHIRLY, (Jacques) naquit à Londres en 1594, et mourut en 1666, de l'effroi que lui causa l'incendie de cette ville. La même peur tua sa femme. Après avoir fait ses études à Oxford, il embrassa la religion catholique, et s'appliqua ensuite à composer des *Pieces de Théâtre*. La plupart eurent une approbation universelle : mais ce suffrage ne fut qu'éphémère, et on n'en représente aucune aujourd'hui. On a de lui des *Poësies*, Londres, 1646, in-8.°

SHORE, (Jeanne) Angloise célèbre par sa beauté, épousa un orfévre, et devint maîtresse d'*Edouard IV*. Après la mort de ce monarque, elle fut poursuivie comme sorcière, et condamnée à une pénitence publique et à la perte de tous ses biens. Elle mourut dans la détresse, au milieu du XVIe siècle.

SHOVEL, (Cloudesly) amiral Anglois, commença sa carrière par être simple mousse, et servit, en 1674, sous *Narborough* chargé de brûler les vaisseaux de Tripoli. *Shovel* montra tant d'intrépidité dans cette expédition, qu'il fut fait capitaine de vaisseau. Il se distingua de nouveau à la Baie de Bantry, à la bataille navale de la Hogue et à la prise de Malaga, en 1704. Nommé chevalier et amiral, il commanda la flotte qui prit Barcelone; mais en revenant vainqueur, il fut assailli d'une tempête furieuse dans la Méditerranée, et son vaisseau fut fracassé contre les rochers de la Sicile, dans la nuit du 21 octobre 1705. Son corps, retrouvé le lendemain sur le rivage, fut transporté en Angleterre, et inhumé avec pompe dans l'abbaye de Westminster.

SHUCKFORD, (Samuel) curé de Shelthon dans la province de Norfolck, puis chanoine de Cantorberi, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étoient celles d'un savant que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On

On a de lui : I. Une *Histoire du Monde sacré et profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à celle de *Prideaux*. Ce livre, dont le 1er volume parut en 1728, a été traduit en françois, et ne va que jusqu'à la mort de *Josué*. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser son Histoire jusqu'à l'an 747 avant J. C., temps auquel *Prideaux* a commencé la sienne. II. Un Ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en françois, et qui est intitulé : *La Création et la Chute de l'Homme*, pour servir de supplément à la Préface de son *Histoire du Monde*. Il y a dans ce livre des choses singulières.

SIAGRIUS, (Afranius) né à Lyon, dans le 4e siècle, fut grand magistrat, bon politique, et poëte médiocre. Il étoit préfet du prétoire en 381, comme le prouve le code *Théodosien*, qui lui est adressé, et il devint ensuite consul. Le poëte *Ausone* l'avoit choisi pour son patron. *Siagrius* mourut à Lyon, et fut enterré dans l'ancienne église des Machabées, où l'on vit long-temps son tombeau. Son neveu *Siagrius* adoucit les mœurs de *Gondebaud*, roi des Bourguignons, et par ses conseils chercha à policer ses peuples.

SIBA, serviteur de *Saül*, que *David* chargea de prendre soin de *Miphiboseth*, fils de *Jonathas*. *Siba* fut exact à rendre ses bons offices à son maître pendant 14 ans ; mais lorsque *David* fut obligé de sortir de Jérusalem pour échapper à *Absalon*, le perfide économe profita de cette conjoncture pour s'emparer des biens de *Miphiboseth*. *Voyez* ce mot, n° II.

SIBBALD, (Robert) historien Ecossois, né en 1643, voyagea en Italie et en France, et s'occupa beaucoup à son retour, de faire établir un collége de médecine et un jardin de botanique dans sa patrie. On lui doit une *Histoire naturelle* de l'Ecosse, et une *autre* du comté de Fife dans la même contrée.

SIBELIUS, (Gaspard) théologien Hollandois au XVIIe siècle, né à Deventer, est auteur d'un *Commentaire* sur le Cantique des Cantiques, et de plusieurs autres Ouvrages imprimés en 5 volumes in-folio, plus savans que méthodiques.

SIBER, (Urbain-Godefroy) professeur des antiquités ecclésiastiques à Leipsig, né à Schandau près de l'Elbe, en 1669, mourut en 1742. Il est auteur de plusieurs savans Ouvrages en latin. Les principaux sont, une *Dissertation* sur les *tourmens qu'on faisoit souffrir aux anciens Martyrs* ; une autre sur l'*Usage des Fleurs dans les Eglises*.

SIBERUS, (Adam) poëte latin, né à Chemnitz en Misnie, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des *Hymnes*, des *Epigrammes*, et d'autres poésies, imprimées en 2 vol. et dans les *Deliciæ Poëtarum Germanorum*. Ses vers sont languissans ; mais il y a de l'élégance et de la douceur.

SIBILET, (Thomas) Parisien, se fit recevoir avocat au parlement de Paris ; mais il s'appliqua plus à la poésie françoise, qu'à la plaidoirie. C'étoit un homme de bien, habile dans les langues savantes,

et dans la plupart des langues de l'Europe. Il mourut l'an 1589, à l'âge de 77 ans, peu de temps après être sorti de prison, où il avoit été enfermé avec *l'Etoile* pendant les troubles de la Ligue. On a de lui : I. L'*Art Poëtique François*, Paris, 1548 et 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poëtes de son temps qui avoient acquis le plus de réputation. II. *Iphigénie*, traduite d'*Euripide*, ibid. 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers; et d'autres ouvrages.

SIBILOT, étoit un fou de la cour de *Henri III*, roi de France. Il remplit ce méchant emploi avec tant de distinction, que *fou* et *Sibilot* signifièrent long-temps la même chose. En voici un exemple, tiré de l'épigramme composée par le célèbre *d'Aubigné*, sur M. *de Candale*, qui avoit embrassé la Religion prétendue Réformée pour plaire à la duchesse *de Rohan*, laquelle étoit de cette religion, et dont il étoit extrêmement amoureux.

Hé quoi donc, petit Sibilot,
Pour l'amour de Dame Lisette,
Vous vous êtes fait Huguenot,
A ce que nous dit la Gazette?
Sans ouïr Anciens, ni Pasteurs,
Vous vous êtes donc fait des nôtres?
Vraiment nous en verrons bien d'autres,
Puisque les yeux sont nos Docteurs.

SIBRAND-LUBBERT, *Voy.* LUBBERT.

SIBRECHTS, (Jean) peintre célèbre, né à Anvers en 1625, fut un habile paysagiste et excella à représenter les troupeaux.

SIBTHORPE, (Jean) célèbre botaniste Anglois, mort en 1796, fut membre de la société royale, et fit deux fois le voyage du Levant, pour y recueillir des plantes curieuses, qu'il a léguées à l'université d'Oxford. On lui doit la *Flore* de cette contrée.

I. SIBYLLE, femme de *Robert*, duc de Normandie, donna une preuve rare d'amour conjugal. Ce dernier ayant été blessé par une flèche empoisonnée, les médecins annoncèrent que sa mort étoit certaine, si quelqu'un ne suçoit promptement la blessure et ne s'exposoit à périr pour lui. *Sibylle* profita du sommeil de son époux pour sucer la plaie, et mourut victime de son dévouement.

II. SIBYLLE, marquise de Montferrat et reine de Jérusalem en 1186, sœur de *Baudoin IV*, épousa *Gui de Lusignan*. Les ennemis de ce dernier lui demandèrent de rompre son hymen. *Sibylle* feignit d'y consentir et renvoya *Gui*. Quelque temps après, elle fit jurer aux chevaliers du Temple qu'ils se soumettroient à celui qu'elle prendroit pour époux. Ils en prêtèrent le serment; alors *Sibylle* déclara que *Gui* avoit toute sa tendresse, qu'elle le reconnoissoit pour son mari, et elle le fit couronner roi.

SICARD, (Claude) jésuite, né à Aubagne près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités et la rhétorique dans sa Société. Ses supérieurs l'envoyèrent en mission en Syrie, et de là en Egypte. Il mourut au Caire, le 12 avril 1726, avec la réputation d'un voyageur exact et d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation* sur le passage de la mer Rouge par les Israélites,

et plusieurs *Ecrits* sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses intéressantes. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des Missions*, 8 vol. in-12.

SICCAMA, (Sibrand) né à Bolswerd dans la Frise, vers 1570, étoit versé dans le droit, l'histoire de sa patrie, et dans les antiquités romaines. Nous avons de lui : I. *De judicio Centumvirali, lib.* 2, Franeker, 1596, in-12, et dans les *Antiquités Romaines* de *Grævius*, tome 2. II. *De veteri anno romano Romuli et Numæ Pompilii antitheses.* III. *Fastorum Kalendarium libri duo ex monimentis et numismatibus veterum*; ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4.°, et dans les *Antiquités Romaines* de *Grævius*, tome 8, de même que le précédent. IV. *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des Notes, Franeker, 1617, in-4.°

SICHARD, (Jean) professeur en droit à Tubinge, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'Abrégé latin d'*Anien*, des 8 premiers livres du *Code Théodosien*, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes* de *Caius*, et une édition des *Sententiæ receptæ* de *Julius Paulus*. Son *Commentaire* latin sur le Code eut beaucoup de cours autrefois.

SICHÉE, fils de *Plistène*, étoit prêtre d'*Hercule* à Tyr, et mari de *Didon*. Comme il étoit extrêmement riche, *Pygmalion* son beau-frère l'assassina aux pieds des autels pour s'emparer de ses trésors.

SICHEM, fils d'*Hémor*, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de *Dina*, l'enleva et la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à *Jacob* et à ses fils, il l'obtint, à condition que lui et tous ceux de Sichem se feroient circoncire. Ce n'étoit qu'un prétexte pour couvrir le barbare projet de vengeance que méditoient les frères de *Dina* : ils se servirent de cette cérémonie de religion pour l'exécuter. Le troisième jour, lorsque la plaie étoit la plus douloureuse, et que les Sichimites étoient hors de défense, *Siméon* et *Lévi* entrèrent dans la ville et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent d'hommes. Après avoir assouvi leur vengeance, ils n'eurent pas honte de satisfaire leur avarice par le pillage de la ville, et l'enlèvement des femmes et des enfans qu'ils réduisirent en servitude.

SICINIUS DENTATUS, tribun du peuple Romain, porta les armes pendant 40 ans, se trouva à 121 combats ou batailles; gagna 14 couronnes civiques, 3 murales, 8 d'or, 83 colliers de ce même métal, 60 bracelets, 18 lances, 23 chevaux avec leurs ornemens militaires, dont 9 étoient le prix d'autant de combats singuliers d'où il étoit sorti vainqueur. Il avoit reçu 45 blessures, toutes par-devant, dont 12 à la reprise du Capitole sur les Sabins. *Appius*, décemvir, voulant se défaire de lui, parce qu'il frondoit hautement la tyrannie des décemvirs, l'envoya à l'armée avec le titre de légat, sous prétexte de lui faire honneur, mais en effet pour le perdre. A son arrivée au camp, on le détacha avec un parti de 100 hommes qui avoient ordre de le tuer. Il se défendit d'une manière qui tient du merveilleux. *Denys d'Halicarnasse* assure qu'il en

tua 15, en blessa 30, et que les autres furent obligés de l'accabler de loin à force de traits et de pierres, vers l'an 405 avant J. C. Il avoit alors 58 ans, et portoit depuis long-temps le surnom d'*Achille Romain*, qu'il méritoit à tant de titres.

SIDDONS, célèbre actrice Angloise, excella dans le tragique. Elle a fait aussi divers morceaux de sculpture justement estimés, et entr'autres un buste d'*Adam*, dont la figure pleine de grandeur et de majesté, a été admirée dans l'exposition faite à Londres en 1802.

I. SIDNEY, (Philippe) né en 1554, d'une illustre famille d'Irlande, fit ses études à Oxford avec distinction. Le comte *de Leicester*, son oncle, le fit venir à la cour, où il devint l'un des plus grands favoris de la reine *Elisabeth*. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. La prudence et la capacité avec laquelle il se conduisit, frappèrent tellement les Polonois, qu'ils vouloient l'élire pour leur roi; mais sa souveraine n'y voulut point consentir. Cette princesse le connoissant également propre aux armes et à la négociation, l'envoya en Flandre au secours des Hollandois. Il y donna de grandes preuves de sa valeur, sur-tout à la prise d'Alexandrie. Mais, dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après, en 1586. On a de lui plusieurs Ouvrages. Le principal est son *Arcadie*, Londres, 1662, in-fol., qu'il composa à la cour de l'empereur, et qu'il donna sous le nom de la comtesse *Pembrock* sa sœur. (*Voyez* PEMBROCK.) Il ordonna en mourant de brûler cet Ouvrage, comme *Virgile* avoit prié de jeter au feu l'*Enéide*; mais quoique la production du poëte Anglois valût infiniment moins que celle du poëte Latin, on ne lui obéit pas. *Baudouin* a donné une mauvaise traduction de l'*Arcadie*, 1624, 3 vol. in-8.°

II. SIDNEY, (Algernon) cousin-germain du précédent, étoit fils cadet de *Robert*, comte *de Leicester*, et avoit été colonel dans l'armée du parlement opposé à *Charles I*, roi d'Angleterre. Rome n'eut peut-être jamais de républicain plus ardent, plus fier. C'étoit un second *Brutus*. Il fit la guerre à *Charles*. Il se ligua, sans être d'aucune secte, ni même d'aucune religion, avec les enthousiastes qui se saisirent du glaive de la justice pour égorger ce prince infortuné. Mais lorsque *Cromwel* se fut emparé du gouvernement, *Sidney* se retira, et ne voulut point autoriser par sa présence la tyrannie de cet usurpateur. Après la mort du protecteur, il eut l'imprudence de retourner en Angleterre, à la sollicitation de ses amis. Il avoit obtenu un pardon particulier; mais la haine ardente et inflexible qu'il avoit vouée à la monarchie, le rendit suspect à *Charles II*. On voulut le perdre, et on l'accusa d'avoir trempé dans une conspiration contre la personne du roi. Et comme on manquoit de preuves contre lui, on saisit ses écrits, entr'autres des *Discours* qui n'avoient jamais été publiés, et on les dénonça comme séditieux. Des juges corrompus le déclarèrent coupable de haute trahison. Les conséquences qu'ils avoient tirées de ses écrits pour le perdre, n'étoient point des con-

séquences qui résultassent des faits, puisque ces écrits n'avoient point été publiés, ni même communiqués à personne. D'ailleurs comme ils étoient composés depuis plusieurs années, ils ne pouvoient servir à prouver une conspiration présente. On avança cependant que *Sidney* étoit non-seulement coupable des crimes dont on le chargeoit, mais qu'il devoit nécessairement l'être, parce que ses principes l'y conduisoient. Il fut condamné à être pendu et écartelé. *Jeffreys* son juge et son ennemi personnel, en lui annonçant cette sentence d'un ton de mépris, l'exhortoit à subir son sort avec résignation. *Sidney*, en avançant la main, lui dit : *Tâte mon pouls, et vois si mon sang est agité.* Le supplice fut cependant adouci, et l'on se contenta de lui trancher la tête, en 1683. Il étoit âgé d'environ 66 ans. La sentence prononcée contre lui, fut abolie la première année du règne de *Guillaume*. On a de *Sidney* un *Traité du Gouvernement*, qui a été traduit en françois par *Samson*, et publié à la Haye en 1702, en 4 vol. in-12. L'auteur veut qu'on soumette l'autorité des monarques à celle des lois, et que les peuples ne dépendent que de celles-ci. Il y a dans son Ouvrage des réflexions hardies, quelques paradoxes, et des idées qui ne sont pas assez développées. Ses principales maximes sont celles-ci : « Le gouvernement n'est pas établi pour l'utilité de l'administrant, mais de l'administré ; et la puissance n'est pas un avantage, mais une charge. — La liberté est la mère des vertus, et l'esclavage des vices. — Ce qui n'est pas juste ne peut avoir force de loi, et ce qui n'est pas loi n'oblige à aucune obéissance. — Un pouvoir au-dessus des lois ne peut subsister avec le bien du peuple, et celui qui ne reçoit pas son autorité de la loi, ne peut être légitime souverain. — Toutes les nations libres ont droit de s'assembler quand et où elles veulent, à moins qu'elles n'aient renoncé volontairement à ce droit. — Le soulévement général d'une nation, ne mérite point le nom de révolte. C'est le peuple pour qui et par qui le souverain est établi, qui peut seul juger s'il remplit bien ses devoirs, ou s'il ne les remplit pas. » La Révolution françoise a mis en pratique les opinions de *Sidney*.

SIDONIUS APOLLINARIS, (*Caïus Sollius*) étoit fils d'*Apollinaire*, qui avoit eu les premières charges de l'empire dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 430. Il étoit parfaitement instruit des lettres divines et humaines, et ses Ecrits en vers et en prose, font voir la beauté de son esprit. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice, et employé dans diverses ambassades. Il avoit aussi les qualités du cœur qui font l'homme et le chrétien. Il étoit humble, détaché du monde, aimoit tendrement l'Eglise, et compatissoit aux misères du prochain. Il fut élevé malgré lui en 472, sur le siége de la ville d'Auvergne qui a pris dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit la poésie qu'il avoit tant aimée, et fut encore plus sévère à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui étoit naturel. Saintement avare de son temps, il étudioit continuellement l'Ecriture-sainte

et la théologie, et il fit de si grands progrès, qu'il devint bientôt comme l'oracle de toute la France. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un temps de famine, il nourrit, avec le secours de son beau-frère *Ecdice*, non-seulement son diocèse, mais aussi plus de 4000 personnes que la misère y avoit attirées. Il mourut le 23 août 488, à 58 ans. Il nous reste de lui IX livres d'*Epîtres*, et 24 *Pièces de Poésie*. Les meilleures éditions sont celles de *Jean Savaron*, 1609, in-4.°, et du Père *Sirmond*, 1652, in-4.°, avec des notes pleines d'érudition. Son Panégyrique de l'empereur *Majorien*, en vers, est intéressant pour nous, parce qu'il y décrit la manière de combattre et de s'habiller des François de son temps. Son éloge du sénateur *Avitus*, dont il avoit épousé la fille, fut récompensé par une statue couronnée de laurier, élevée dans la place Trajane, par l'ordre du sénat.

SIDRACH, *Voy.* I. ANANIAS.

SIDRONIUS, *Voy.* HOSSCH.

SIEMENOWICZ, (Casimir) gentilhomme Polonois du dernier siècle, embrassa le métier de la guerre, où il se distingua dans l'artillerie. Il dut ses succès à une étude profonde de la *Pyrotechnie* militaire. Le *Traité* qu'il donna sur cette science, en 1651, in-fol., seroit un des plus complets, suivant M. *Blondel*, si l'auteur avoit pu en donner la seconde partie, qui devoit contenir tout ce qui concerne les mortiers, leur origine, leurs diverses figures, et leur usage; mais cette seconde partie n'a jamais paru.

SIENNE, *Voyez* CATHERINE, n.° II; GUI, n.° III; *et* SIXTE, n.° I.

SIENNES, (Antoine de) né en 1539 à Guimaraens en Portugal, entra dans l'ordre des Dominicains, enseigna la philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de don *Antoine de Beja*, qui se donnoit pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, et mourut à Nantes en 1585. On a de lui : I. Une *Chronique* de son Ordre, en latin, Paris, 1585, in-8.° II. *Bibliothèque des Ecrivains* de son Ordre. Ces ouvrages sont pleins de fautes et écrits sans goût. On a encore de lui des Notes sur les ouvrages de *S. Thomas*, etc. Voyez le P. *Quétif*, sur les *Ecrivains Dominicains*.

SIFFRIDUS de Misnie, prêtre du 14.e siècle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'à son temps. *Pistorius* en a publié une partie en 1583, elles s'étendent depuis l'an 458 jusqu'à l'an 1307.

I. SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre Orientale, appelé par le vénérable *Bede*, *Roi très-éclairé et très-chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monastères et des écoles, descendit ensuite du trône pour se faire moine à Cnobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné en 642, avec Egrich son cousin, qu'il avoit mis sur le trône en sa place. On en fait la fête dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

II. SIGEBERT, troisième fils de *Clotaire I*, eut pour son par-

tage le royaume d'Austrasie, l'an 561, et épousa *Brunehaut*, qui d'Arienne s'étoit rendue Catholique. Les commencemens de son règne furent troublés par une irruption des Huns dans ses états; mais il en tailla une partie en pièces, et chassa le reste jusqu'au-delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre *Chilperic*, roi de Soissons, qui profitant de son absence, s'étoit emparé de Rheims et de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, et étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, et força son frère à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années, il la rompit à la sollicitation de la reine *Brunehaut*, pour venger la mort de *Galsuinte*, sœur de cette princesse et femme de *Chilperic*. Les succès de *Sigebert* furent rapides, et la victoire le suivoit par-tout, lorsqu'il fut assassiné l'an 575 par les gens de *Frédegonde*, la source des malheurs de *Chilperic* qui l'avoit épousée après *Galsuinte*. Ce prince fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisoit les délices par son affabilité, sa douceur, sa générosité... Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT dit *le Jeune*, fils de *Dagobert*, et son successeur dans le royaume d'Austrasie l'an 638. Ce prince, mort en 650, à 20 ans, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des Saints.

III. SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, mort en 1112, passoit de son temps pour un homme d'esprit, pour un savant universel, et un bon poëte. Il prit parti dans les querelles de *Grégoire VII*, d'*Urbain II* et de *Paschal II* avec l'empereur *Henri IV*, et il écrivoit contre ces pontifes sans aucun ménagement. *Sigebert* est auteur d'une *Chronique* dont la meilleure édition est celle d'*Aubert le Mire*, à Anvers, 1608, in-8.° Elle est écrite lâchement, grossièrement; mais on y trouve des choses curieuses et des faits exacts. On a encore de lui un *Traité des Hommes Illustres*, dans la *Bibliothèque Ecclésiastique* de *Fabricius*, Hambourg, 1718, in-folio.

SIGEBRAND, évêque de Paris, fut placé sur ce siége par la protection de la reine *Batilde*; mais il répondit mal au choix dont l'avoit honoré cette princesse. Ce prélat ambitieux, pour annoncer son crédit avec plus de faste, laissa mal interpréter les bontés de la reine en sa faveur. Les seigneurs, que son orgueil blessoit, eurent la lâcheté de le faire assassiner. *Batilde*, instruite des calomnies dont la présomption de *Sigebrand* l'avoit rendue l'objet, prit le monde en horreur, et se retira dans l'abbaye de Chelles, où elle se sanctifia.

SIGÉE, (Louise) *Aloysia Sigea*, née à Tolède, et morte en 1560, étoit fille de *Diego Sigée*, homme savant, qui l'éleva avec soin, et qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Elle fut mise auprès de l'infante *Marie de Portugal*, qui aimoit les sciences; *Alphonse Cueva* de Burgos, l'épousa. On a d'*Aloysia Sigea* un Poëme latin, intitulé: *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, dit le peuple, des *Tritons* jouant du cornet; et d'autres ouvrages. Mais le livre infâme *de arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom,

n'est point d'elle. Ceux qui le lui ont attribué, ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de CHORIER. *Voyez* ce mot.

I. SIGISMOND. (S.) roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à *Gondebauld* son père, qui étoit Arien. Le fils abjura cette hérésie. *Clodomir* fils de *Clovis*, lui déclara la guerre, et le dépouilla de ses états. *Sigismond* fut défait, pris prisonnier, et envoyé à Orléans, où il fut cruellement jeté dans un puits avec sa femme et ses enfans, l'an 523.

II. SIGISMOND, empereur d'Allemagne, fils de *Charles IV*, et frère de l'empereur *Wenceslas*, naquit en 1368. Il fut élu roi de Hongrie, en 1386 [*Voy.* GARA], et empereur en 1410. [*Voy.* II. JOSSE.] Deux ans après, il essuya un échec considérable. [*Voy.* VI. MOYSE.] Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise. A cet effet il passa les Alpes, et se rendit à Lodi, où il convint avec le pape *Jean XXIII*, de convoquer un concile. *Sigismond* choisit la ville de Constance, pour être le théâtre où cette assemblée auguste devoit se tenir. A ce concile, commencé en 1414, se rendirent plus de 18000 prélats ou prêtres, et près de 16000 princes ou seigneurs. L'empereur y fut presque toujours présent, et il se rendit maître du concile, en mettant des soldats autour de Constance, pour la sûreté des Pères. Son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Le pape *Benoît XIII* continuant de braver l'autorité du concile, *Sigismond* fit le voyage du Roussillon, pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France et d'Angleterre, les moyens de rendre la paix à l'Eglise et à la France; mais il revint à Constance, sans avoir réussi. Ses soins contribuèrent cependant à la fin du schisme; mais en donnant la paix à l'Eglise, il s'attira une guerre cruelle. *Jean Hus* et *Jérôme* de Prague avoient été condamnés au feu par le concile. Les Hussites voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armèrent contre l'empereur. *Ziska* étoit à leur tête; il remporta une pleine victoire en 1419 sur *Sigismond*, qui put à peine, en 16 années, réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne et la terreur des Croisades. Ce prince mourut le 8 décembre 1437, à 70 ans, après avoir appaisé le reste des troubles de Bohême, et fait reconnoître *Albert V* duc d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui l'*Aigle à deux tetes* a toujours été conservée dans les armoiries des empereurs. Il avoit régné 51 ans en Hongrie, 27 dans l'Empire, et 17 en Bohême. Il ne laissa qu'une fille de sa seconde femme, *Barbe de Cilley*. Cette riche héritière nommée *Elisabeth*, fit passer tous les biens de la maison de *Luxembourg* dans celle d'*Autriche*, par son mariage avec *Albert V*, célébré en 1422... *Sigismond* étoit bien fait, poli, fidelle à ses promesses, indulgent et sévère à propos, ami des gens de lettres. Il étoit si savant, qu'on lui donna le surnom de *Lumiere du monde*. Il parloit facilement plusieurs langues, et

régnoit avec éclat en temps de paix; mais il fut malheureux en temps de guerre. Naturellement avare, mais prodigue par orgueil, il regrettoit toutes les dépenses qui n'avoient point d'éclat. Quoiqu'il sût interrompre les plaisirs pour les affaires, il se livra trop à son amour pour les femmes, et souffrit les excès de l'impératrice, qui souffroit les siens. La couronne impériale rentrée après sa mort dans la maison d'*Autriche*, n'en sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.... *Voy.* SIGNET.

SIGISMOND, archiduc d'Autriche... *Voy.* XIII. NICOLAS.

III. SIGISMOND I, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de *Casimir IV*, parvint au trône en 1507, par les suffrages des anciens des Lithuaniens et des Polonois. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement par la foiblesse de ses prédécesseurs. Il remit la république dans son ancien lustre, au dedans et au dehors. Il battit les Moscovites et les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers Teutoniques quelques villes qu'ils avoient enlevées à la Pologne, tailla en pièces l'an 1531, les Valaques qui avoient fait une irruption dans ses états, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce grand prince mourut en 1648, à 82 ans, aimé de ses sujets, et respecté de toutes les nations de l'Europe. C'étoit un sage sur le trône, souverain bienfaisant, juste appréciateur du mérite, enfin le modèle des véritables héros. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonois, à faire fleurir les sciences et les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes. *Sigismond* étoit d'un caractère sérieux, mais affable; extrêmement simple dans ses habits et dans ses repas, comme dans ses manières: il étoit sans ambition; il refusa les couronnes de Suède, de Hongrie, de Bohême, qui lui furent offertes. Il avoit une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'*Hercule* de son temps. Il eut de son second mariage avec *Bonne*, fille de *Jean Sforce*, duc de Milan, quatre filles, et *Sigismond II*, qui lui succéda.

IV. SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, parce qu'il étoit né le premier du mois d'août, étoit fils du précédent. Il lui succéda en 1648. Aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à *Barbe Radziwil* sa maîtresse, qu'il avoit épousée en secret, les honneurs qui lui étoient dûs en qualité de reine. La nation délibéra, dans une diète, si elle ne casseroit point un mariage si disproportionné, mais *Auguste* résista à ses menaces. Pour gagner la noblesse polonoise, il permit d'envoyer leurs enfans dans les universités hérétiques d'Allemagne: ce qui avoit été défendu jusqu'alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zèle se réveilla, mais il n'opéra pas de grands fruits. Ce prince acquit la Lithuanie à la couronne. Il mourut le 7 juillet 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des *Jagellons*. Le duc *d'Anjou* depuis roi de France, sous le nom de *Henri III*, lui succéda. *Sigismond-Auguste* étoit brave, quoi-

qu'il aimât la paix ; lent dans le conseil et vif dans l'exécution. Il connoissoit les hommes, il les aimoit. Son éloquence avoit cette douce persuasion, qui parle autant au cœur qu'à l'esprit. Les Polonois trouvèrent toujours en lui un père tendre, un juge équitable, un roi vigilant qui s'offensoit de la flatterie et qui aimoit à pardonner. L'étude des sciences faisoit son amusement, dans un siècle où l'ignorance étoit comme l'un des titres de la noblesse. L'amour des femmes fut presque la seule tache de sa vie. [*Vo.* III. BARBE.] *Mencken* fit imprimer en 1703, à Leipsig, in-8.°, les *Lettres* et les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient aussi les *Lettres* attribuées au roi *Battori.*

V. SIGISMOND III, fils de *Jean III* roi de Suède, monta sur le trône de Pologne en 1587, et fut couronné à l'exclusion de *Maximilien d'Autriche* qui avoit été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son père, il alla recevoir le sceptre des Suédois, en 1594. Ce roi étoit zélé Catholique, et il ne tarda pas de déplaire à ses nouveaux sujets, zélés Protestans. *Charles*, prince *de Sudermanie*, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, et se fit mettre la couronne de Suède sur la tête, en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle *Sigismond* ne fut pas heureux. Il eut d'autres démêlés avec les Tartares et les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais *Gustave-Adolphe* lui faisoit essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence formoient le caractère de ce prince. Il perdit la couronne de Suède en voulant embrasser trop vivement les intérêts de la religion catholique. Ce fut encore ce même zèle indiscret et précipité, qui le priva de l'empire de Moscovie. Il étoit trop attaché à son sentiment, et il ne consulta pas assez le génie des peuples, les temps et les circonstances. Il ignoroit l'art d'une politique habile, qui fait souvent plier en apparence, pour dominer ensuite avec éclat. *Sigismond* épousa successivement les deux sœurs : *Anne* fille de *Charles* archiduc d'Autriche, morte en 1598, et *Constance* sa sœur, morte en 1631. *Uladislas*, fils de la première, fut son successeur. *Voyez* PIKARSKI.

SIGISMOND, *Voy.* LADISLAS, n.° XI.

SIGLERUS, (Michel) Syndic d'Hermanstadt en Transylvanie, vers 1650, est auteur d'une *Histoire de Hongrie* en latin insérée dans la collection historique, imprimée à Presbourg, 1735, in-fol.

SIGNET, (Guillaume) gentilhomme François, est célèbre dans l'histoire par l'honneur qu'il reçut de l'empereur *Sigismond.* Ce prince, passant par la France en 1416 pour aller en Angleterre, séjourna quelque temps à Paris. Ayant eu la curiosité de voir le parlement, il y alla un jour d'audience. Il entendit plaider une cause qui étoit commencée, touchant la sénéchaussée de Beaucaire ou de Carcassonne, pour la possession de laquelle *Guillaume Signet* et un chevalier étoient en contestation. Une des principales

raisons qu'on alléguoit contre *Signet*, étoit qu'il n'avoit pas la qualité requise, et que cet office avoit toujours été exercé par un chevalier. L'empereur ayant ouï cette contestation, demanda une épée à un de ses officiers, et appela *Signet* auquel il la donna en le faisant chevalier; puis il dit à sa partie : *La raison que vous alléguez cesse maintenant, car il est Chevalier.* Quoiqu'aucun n'approuvât ce procédé de l'empereur, on ferma les yeux sur cette espèce d'attentat, et *Signet* obtint gain de cause.

SIGNORELLI, (Luca) peintre, natif de Cortone, mort en 1521, âgé de 82 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, à Cortone et à Rome. La partie dans laquelle il excelloit le plus, étoit le dessin. Il mettoit beaucoup de feu et de génie dans ses compositions. Le célèbre *Michel-Ange* en faisoit un cas singulier, et n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiste. *Luca* étoit élève de *Pietro della Francisca.* Il peignoit tellement dans sa manière, qu'il est difficile de pouvoir distinguer leurs ouvrages.

SIGONIUS, (Charles) d'une famille ancienne de Modène, fut destiné par son père à la medecine; mais son goût le portoit à la littérature. Il professa les humanités à Padoue, et obtint une pension de la République de Venise. Il alla mourir dans sa patrie en 1584, à 60 ans. Ce savant avoit de la difficulté à parler: mais il écrivoit bien, et sa latinité est assez pure. Son esprit étoit modéré. Il refusa d'aller auprès d'*Etienne Battori*, roi de Pologne, qui vouloit le fixer à sa cour. Il ne voulut jamais se marier, et quand on lui en demandoit la raison, il répondoit : *MINERVE et VENUS n'ont jamais pu vivre ensemble.* On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, recueillis à Milan, en 1732 et 1733, 6 vol. in-fol. avec la *Vie* de l'auteur par le célèbre *Muratori.* Les principaux sont : I. *De Republica Hebræorum*: Traité méthodique, et qui renferme dans un petit espace bien des choses utiles. II. *De Republica Atheniensium, libri IV*, savant et recherché. III. *Historia de Occidentis Imperio* : livre nécessaire pour connoître l'Histoire de la décadence de l'empire Romain, et la formation des principautés d'Italie. IV. *De regno Italiæ, libri viginti*, depuis 679, jusqu'à l'an 1300 : Traité plein de recherches, d'exactitude, et éclairé par une sage critique. V. Une *Histoire Ecclésiastique*, imprimée à Milan en 17 4, en 2 volumes in-4.°, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. *Voy.* GROUCHI.

SIGOVESE *ou* SEGOVESE, ancien capitaine des Gaulois, sortit de son pays vers l'an 590 avant J. C., passa le Rhin et la forêt Hercinie, et établit une partie de ses troupes dans la Bohême, une autre sur le bord du Danube, et une autre près de l'Océan, dans la Frise et la Westphalie.

SIKE, (Henri) savant Allemand du XVIIe siècle, s'adonna à l'étude des langues orientales, dans la vue d'approfondir les difficultés théologiques. Il y parvint à force de travail et d'application; et il remplit avec autant de succès que de distinction, les meilleures chaires de sa patrie. L'édition la plus estimée de l'*Evangile* apocryphe *de l'Enfance de Jésus-*

Christ, est dûe à ses soins; il la fit imprimer à Utrecht en 1697, in-8.°, en arabe et en latin, et l'enrichit de notes. Cet ouvrage est curieux et estimé.

SILANUS, fils de *Titus-Manlius* grand pontife, fut accusé par les Macédoniens, d'avoir exercé des concussions dans leur province pendant sa préture. Le père héritier de la sévérité de ses aïeux, pria les sénateurs de ne rien décider avant qu'il eût examiné la cause des Macédoniens et de son fils. Le sénat accorda volontiers cette demande à un homme d'un rang et d'un mérite si élevés. Ayant donc travaillé chez lui à l'examen de cette affaire, il employa deux jours entiers à entendre seul les deux parties, et prononça le 3e jour cette sentence : *Que son fils ne lui paroissoit pas s'être comporté dans la Province avec autant d'intégrité que ses ancêtres*, et il le bannit de sa présence. *Silanus*, frappé d'une condamnation si accablante de la part d'un père, ne put vivre plus long-temps, et la nuit d'après se pendit.

Il y a eu un autre *Silanus*, gendre de l'empereur *Claude*, qui ressentit une si grande douleur de se voir enlever sa femme *Octavie* pour la donner à *Néron*, qu'il se perça de son épée le jour des noces.

SILAS *ou* SILVAIN, un des 72 disciples, fut choisi avec *Jude* pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. *Silas* s'attacha à *S. Paul*, et le suivit dans la visite qu'il fit des Eglises de Syrie et de Cilicie, d'où ils vint en Macédoine. Il fut battu de verges avec cet apôtre par les magistrats de Philippes, devant qui on les avoit accusés de vouloir introduire dans la ville des coutumes contraires à celles des Romains, et il eut beaucoup de part à ses souffrances et à ses travaux. On célèbre la fête de saint *Silas* le 13 juin. *S. Jérôme* (*Epître* 143) dit que saint *Silas* est le même que *Silvain*, dont il est fait mention au commencement de l'Epître de *S. Paul* aux Thessaloniciens : mais les Grecs les distinguent, et *Dorothée*, et *S. Hippolyte* martyr, disent que *Silas* a été évêque de Corinthe, et *Silvain* évêque de Thessalonique.

SILÈNE. *(Myth.)* C'étoit un vieux Satyre, qui avoit été le nourricier et le compagnon de *Bacchus*. Il monta sur un âne, pour accompagner ce Dieu dans la conquête qu'il fit des Indes. A son retour il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, où il se faisoit aimer des jeunes bergers et bergères par ses propos gais et naïfs. Il ne passoit pas un jour sans s'enivrer.

SILHON, (Jean) conseiller d'état ordinaire, et un des premiers membres de l'académie Françoise, naquit à Sos en Gascogne. Il mourut étant directeur de cette compagnie, en 1667. Le cardinal *de Richelieu* l'employa dans plusieurs affaires importantes, et lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'immortalité de l'ame*, à Paris, 1634, in-4.°; ouvrage plus disert que profond, mais où il a rassemblé tout ce que les anciens avoient écrit sur cette matière. Ce fut lui qui proposa le plan d'un Dictionnaire de la langue françoise. Il a aussi laissé quelques *Ouvrages de Politique*, dans lesquels il est un peu diffus.

SILHOUETTE, (Etienne de) né à Limoges en 1709, avoit deux genres d'esprit qu'on voit rarement ensemble : celui des finances et le goût de la littérature. Il acheta une charge de maître des requêtes, et après avoir dirigé les affaires de M. le duc *d'Orléans*, il devint contrôleur général et ministre d'état, en 1759. C'étoit dans des temps difficiles ; une guerre ruineuse avoit épuisé les coffres du roi et les ressources des particuliers. M. *de Silhouette* voulut réparer ces maux par des réformes et par l'économie. Le François toujours inconséquent, loin de lui savoir gré de ses intentions, les tourna en ridicule. Toutes les modes prirent la tournure de la sécheresse et de la mesquinerie. Les surtouts n'avoient point de plis, les tabatières étoient de bois brut. Les portraits furent des visages tirés de profil, avec un crayon noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur du papier blanc. Ainsi fut payé par la nation, ou plutôt par quelques élégans qui veulent représenter la nation, un homme dont les vues étoient sages. Il est vrai que ses idées, qui auroient pu être exécutées en temps de paix, ne pouvoient guère l'être au milieu d'une guerre qui exigeoit de l'argent et du crédit. Il falloit, pour soutenir ce crédit, s'entendre un peu avec les financiers et les banquiers : et ayant peu ménagé les uns et les autres, il manqua bientôt de ressources pour les besoins de l'état. M. *de Silhouette*, ayant quitté sa place, après neuf mois d'exercice, se retira dans sa terre de Bry-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant les bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut le 20 janvier 1767, à 58 ans. Les Ouvrages qui l'ont fait connoître dans la république des lettres, sont : I. *Idée générale du Gouvernement Chinois*, 1729, in-4.° ; 1731, in-12. II. *Réflexions Politiques sur les grands Princes*, traduites de l'espagnol de *Balthazar Gracian*, 1730, in-4.° et in-12. III. Une Traduction en prose des *Essais de Pope sur l'Homme*, in-12. Cette version est fidelle, le style est concis ; mais on y désireroit quelquefois plus d'élégance et de clarté. IV. *Mélanges de Littérature et de Philosophie*, de *Pope*, 1742, 2 volumes in-12. V. *Traité Mathématique sur le Bonheur*, 1741, in-12. VI. *L'Union de la Religion* et *de la Politique*, de *Warburton*, 1742, 2 vol. in-12. La roideur et la sécheresse se font un peu sentir dans la copie et dans l'original.

SILIUS ITALICUS, (*Caïus*) né à Rome, où il fut élevé avec soin, étoit à ce qu'on croit originaire d'Espagne. Il fut d'abord avocat, et il exerça cette profession avec succès. *Domitien* qui l'aimoit, le fit consul. Parvenu à l'âge de 75 ans, au commencement du règne de *Trajan*, il se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter la douleur d'un clou qui le tourmentoit. On prétend qu'il avoit, sous *Domitien*, fait le métier de délateur ; mais il effaça cette tache dans la suite. Sa fortune étoit assez considérable. Il possédoit une maison qui avoit été à *Cicéron*, et une autre où étoit le tombeau de *Virgile* ; mais il n'avoit ni l'éloquence du premier, ni la verve du second. *Pline* remarque que *Silius* s'étant retiré dans la Campanie à cause de sa

vieillesse, il ne quitta pas sa retraite pour venir à Rome féliciter *Trajan* sur son avénement à l'empire. On estima *Trajan* de n'avoir point été offensé de cette liberté, et *Silius* d'avoir osé la prendre. Le tombeau de *Virgile* étoit pour lui un lieu sacré, et il le respectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de ce poëte, avec plus de joie et de solennité que le sien propre. Il ne put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un paysan, et il en fit l'acquisition; c'est ce qui fit dire à *Martial :*

Jam prope desertos cineres, et sancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper et unus erat.
Silius *optatæ succurrere censuit umbræ;*
Silius *et vatem non minor ipse colit.*

Silius est connu par un *Poëme* latin *sur la deuxième Guerre Punique*. Cette production ressemble à une Gazette, par la foiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits. Son principal mérite est d'avoir écrit avec assez de pureté, et d'avoir semé çà et là quelques détails intéressans. On l'a appelé le *Singe de Virgile;* mais c'est un assez mauvais singe. Il rappelle à tout moment son modèle par les expressions et par les tours qu'il prend chez lui, et presque jamais par le talent et le génie. Non-seulement on ne trouve rien dans *Silius* qui puisse entrer, même de loin, en parallèle avec le second, le quatrième, le sixième, le neuvième livre de l'*Enéide;* non-seulement il n'offre aucun morceau à mettre à côté des épisodes de *Pygmalion* et de *Syché*, de *Polydore*, d'*Helenus* et d'*Andromaque*, de *Polypheme*, de *Cacus*, etc. mais on n'y trouve pas même de ces vers qui se gravent pour toujours dans la mémoire. S'il y en a quelqu'un, il n'est pas de lui. On prendroit *Silius* pour un poëte latin des siècles modernes, tant il est plein de Centons de *Virgile*, et tant sa manière générale est formée sur celle de ce poëte. C'est même ce dernier trait qui caractérise le plus particulièrement *Silius*. *Ovide* dans les Métamorphoses, imite des détails de *Virgile*, comme *Virgile* en a imité d'*Homère;* mais *Virgile* et *Ovid* au milieu de leurs imitations, conservent leur manière propre. *Silius* n'a point de manière à lui : il est *Virgile* ou il n'est rien. Son Poëme fut trouvé par *le Pogge* dans une tour du monastère de Saint-Gal, durant la tenue du concile de Constance. La 1re édition de *Silius Italicus* est de Rome, 1741, in-fol. il y en a deux de cette date; mais on fait plus de cas de celle qui a été revue par *Pomponius*, que de celle qui a été revue par l'évêque d'Aleria. Les meilleures sont celles d'*Alde*, 1723, in-8.°; et d'Utrecht, 1717, in-4.°, par *Drakenborch*. Nous devons à M. *le Fevre de Villebrune*, une traduction françoise de *Silius*, avec le texte latin, en 3 vol. in-12, Paris, 1781.

SILLERY, *Voy.* I. BRULART.

SILLEUS, ambassadeur d'*Oboda* l'un des rois d'Arabie, à Jérusalem, étant venu pour traiter de plusieurs affaires importantes avec *Hérode le Grand*, conçut de l'amour pour *Salomé* sa sœur,

et la demanda à ce roi en mariage. *Hérode* la lui accorda, à condition qu'il se feroit juif. Le prince Arabe refusa cette condition mais *Salomé* étouffant la voix de l'honneur, épousa clandestinement son amant. *Silleus*, de retour dans son pays, attenta aux jours du roi son maître, et fit périr aussi plusieurs seigneurs Arabes. pour monter sur le trône. Mais les crimes de cet ambitieux étant parvenus aux oreilles d'*Auguste*, cet empereur le fit punir du dernier supplice.

SILLI, (Aimée de la Fayette, épouse de François de) seigneur de *Lonray* et de *Fay*, gentilhomme de la chambre du roi *François I*, son premier valet-tranchant, *Bailli-Capitaine de Caen* et *de Châtelle*, lieutenant de cent hommes d'armes de la compagnie du duc *d'Alençon* son chambellan, et gouverneur des pays et duché d'Alençon et comté du Perche, mort le 22 novembre 1524. après s'être distingué dans les guerres d'Italie sous *Louis XII*. La Baillive de Caen accompagna *Marguerite de Valois* duchesse *d'Alençon*, en Espagne. Elle y agit si utilement pour les intérêts du roi prisonnier, que ce prince lui donna la *Baronnie d'Aigle*, confisquée sur le seigneur de ce nom, qui avoit suivi le connétable *de Bourbon*. *Marguerite de Valois* devenue reine de Navarre par son mariage avec le roi *Henri* de Navarre, fit *Aimée de la Fayette*, toujours connue sous le nom de *Baillive de Caen*, gouvernante de sa fille *Jeanne*, depuis reine de Navarre. Cette illustre élève doit faire juger bien avantageusement des talens de la gouvernante.

SILLY, (Magdeleine de) *Voy.* FARGIS.

I. SILVA. Il y a eu de ce nom (François) peintre et statuaire, mort en 1641; un autre, sculpteur (*Augustin*), et son petit-fils (*François*) dit *le Jeune*, mort à Bonn dans l'électorat de Cologne en 1737; enfin, un sculpteur et architecte (*Charles François*), mort à Milan en 1726, à 65 ans.

II. SILVA, (Gabriel de) médecin du XVIe siècle, a publié un Traité latin sur *la Diète*.

III. SILVA, (Jean-Baptiste) né à Bordeaux en 1684, d'un médecin juif, prit le même état que son père et abandonna sa religion. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine *Catherine* lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables; mais *Silva* ne voulut pas abandonner le pays auquel il devoit sa naissance, sa réputation et sa fortune. Il mourut à Paris, le 18 août 1744, à 61 ans, avec les titres de premier médecin du prince *de Condé*, et de médecin-consultant du roi. Il laissa une fortune considérable. et quelques Ecrits : I. *Traité de l'usage des différentes sortes de Saignées, et principalement de celle du pied*. 1727, 2 vol. in-12. II. *Dissertations* et *Consultations de MM. Chirac et Silva*, 3 vol. in-12.

Il étoit fort au-dessus de ses livres, plein d'esprit et de gaiété, et n'ayant ni la charlatanerie, ni le pédantisme des médecins de *Moliere*. Les agrémens de son caractère contribuèrent à ses succès, autant que son savoir et sa sagacité. On a des Mémoires pour servir à sa Vie, par *Bruhier*.

IV. SILVA, *Voyez* SYLVA.

I. SILVAIN, *Voyez* SILAS.

II. SILVAIN, (*Flavius SILVANUS*) fils de *Bonitus*, capitaine Gaulois. Ses services militaires l'élevèrent sous le règne de *Constance*, au grade de commandant de la cavalerie, et ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les barbares. Il étoit occupé à les repousser, lorsque ses ennemis le calomnioient à la cour et lui supposoient le dessein de se faire élire empereur. Comme il connoissoit le caractère soupçonneux de *Constance*, il se crut perdu; et dans cette idée, il accepta le titre d'*Auguste* que ses soldats lui donnèrent en juillet 355. (*Voyez* ARRETION.) *Ursicin*, envoyé avec une armée contre lui, feignit de le reconnoître pour son prince légitime, et après l'avoir endormi par cet artifice, il le fit poignarder dans une chapelle. *Silvain* ne porta la pourpre qu'environ un mois. Il en étoit digne par ses vertus. Il supportoit tranquillement les fatigues de la guerre, et joignoit à une valeur plus réfléchie que téméraire, une douceur de mœurs et une politesse qui le faisoient aimer de tous les militaires. La plupart de ses officiers furent punis de mort; mais *Constance* épargna son fils, et lui laissa les biens de sa famille.

SILVANI, (Gerard) architecte et sculpteur Florentin, né en 1579, mort en 1675, et son petit-fils (*Pierre-François*) habile architecte, ont eu de la réputation dans leur patrie.

SILVECANE, (Constant de) né à Lyon, y devint prévôt des marchands en 1669, et publia en 1690, une Traduction de *Juvenal* avec des Notes.

SILVERE, natif de Campanie, fils du pape *Hormisdas*, monta sur la chaire de *S. Pierre* après le pape *Agapet I*, en 536, par les soins du roi *Théodat*. Peu de temps après ayant été accusé d'avoir des intelligences avec les Goths, il fut envoyé en exil à Patare en Lycie, par *Bélisaire*, qui fit ordonner à sa place *Vigile*, le 22 novembre 537. L'empereur *Justinien* ayant appris les outrages qu'on faisoit à ce saint pape, ordonna qu'on le rétablît sur son siége; mais l'impératrice *Théodora*, qui de nouveau noircit le pontife, le fit conduire dans l'île Palmaria, où il mourut de faim en juin 537. Après sa mort, *Vigile* fut reconnu pour pape légitime.

I. SILVESTRE I, (S.) pape après *S. Melchiade*, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des Donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi *Vitus* et *Vincent*, prêtres de l'Eglise de Rome, avec *Osius* évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva le 31 décembre 335, fut celle d'un saint. Il siégea 21 ans et 11 mois. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'*Arius*, qui déchira si long-temps l'Eglise.

l'Eglise. On lui attribue plusieurs établissemens et réglemens. Les *Actes* de ce Saint sont apocryphes. On dit qu'il a été envoyé en exil sur le mont Soracte du temps de *Constantin*, et qu'à son retour il baptisa ce prince et le guérit en même temps de la lèpre; mais les Hagiographes d'Anvers, au 21 de mai, *Baronius*, et sur-tout *Noël Alexandre*, *Sæc*. 4, *p*. 18, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails. C'est le premier pape que l'on peint avec la mitre. Les Donatistes publioient qu'étant prêtre sous *Marcellin*, il avoit livré les saintes Ecritures et offert de l'encens aux idoles : calomnie qui, selon *S. Augustin*, ne mérite aucune réfutation.

II. SILVESTRE II, appelé auparavant *Gerbert*, né en Auvergne d'une famille obscure, fut élevé au monastère d'Aurillac, où il embrassa la vie monastique. Ses lumières et son mépris pour l'ignorance de ses confrères, excitèrent bientôt leur jalousie. Pour avoir la paix, il quitta son monastère, et se retira en Espagne auprès de *Borelle* duc *de Barcelone*, auquel son abbé le recommanda. Ce prince le mena avec lui en Italie. C'est dans ce voyage qu'il se fit connoître de l'empereur *Othon*, qui lui donna l'abbaye de Bobio. Cette nouvelle dignité, en lui procurant de grands biens, lui fit encore de plus grands ennemis au dedans et au dehors. Il fut chassé de son abbaye par ses religieux; il se retira en Allemagne et devint précepteur d'*Othon III*. S'étant rendu ensuite auprès d'*Adalberon*, archevêque de Rheims, il fut chargé de l'école de cette ville et y eut des disciples illustres. Une bibliothèque nombreuse qu'il se forma à grands frais, lui donna de nouveaux moyens de s'instruire, et de donner des instructions plus lumineuses à ses disciples. *Nous enseignons*, dit-il dans une de ses lettres, *ce que nous savons, et nous apprenons nous-mêmes ce que nous ne savons pas*. Il assure en même temps qu'en étudiant l'art de bien dire, il s'applique aussi à l'art de bien vivre. *Hugues Capet*, instruit de son mérite, le choisit pour précepteur de son fils *Robert*. Ce fut pour le récompenser de ses soins, qu'il le fit élire archevêque de Rheims en 992, après la déposition d'*Arnoul*. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998 par *Grégoire V*, *Gerbert* se retira en Italie, où il obtint l'archevêché de Ravenne, à la prière d'*Othon III*. Enfin, le pape *Grégoire V* étant mort, l'ambitieux et adroit Bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999, et il en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. *Gerbert* étoit un des plus savans hommes de son siècle. Il étoit habile dans les mathématiques qu'il avoit apprises des Sarrasins d'Espagne, et dans les sciences les plus abstraites. Ses connoissances, rares pour le temps où il vivoit, firent croire aux simples, qu'il avoit employé la magie pour parvenir à la tiare. Mais avec la protection de l'empereur, il ne falloit à *Gerbert* d'autres prestiges que ses talens et ses intrigues, pour parvenir à la première dignité de l'Eglise. C'est la réflexion du P. *Longueval*. Cet historien ajoute que *Gerbert*, devenu pape, se montra aussi zélé pour maintenir les droits et l'honneur du Saint-Siége, qu'il avoit marqué de vivacité pour les combattre lorsqu'il fut déposé de l'archevêché de

Rheims par l'autorité du pape. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, et divers autres ouvrages, qui déposent en faveur de son érudition. On y distingue un Discours pour servir d'instruction aux évêques, où il parle contre la simonie avec une force, qui fait penser qu'il ne craignoit pas qu'on lui reprochât cet odieux trafic. On a désigné les trois siéges qu'il occupa, par un vers singulier.

Transit ab R Gerbertus *ad R, fit papa regens R.*

Les trois R marquent les siéges de Rheims, de Ravenne et de Rome. Il fut le premier François qui monta sur la chaire de *S. Pierre*. On découvrit son tombeau en 1648 dans la basilique de Latran. Il étoit revêtu de ses habits pontificaux, la tiare en tête, et paroissoit entier et bien conservé. Mais dès qu'on voulut y toucher, tout s'en alla en poussière; il ne resta que son anneau et une croix d'argent : *Sic transit gloria mundi.*

III. SILVESTRE, (François) pieux et savant général des Dominicains, étoit d'une illustre famille de Ferrare; ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis.* Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son Ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. De bons *Commentaires* sur les Livres de *S. Thomas* contre les Gentils, dans le tome IXe des Œuvres de ce saint Docteur. II. Une *Apologie* contre *Luther.* III. La *Vie* de la bienheureuse *Osanna* de Mantoue, religieuse.

SILVESTRE DE PRIERIO, *Voy.* MOZZOLINO.

IV. SILVESTRE, (Israël) graveur, né à Nanci en 1621, mourut à Paris en 1691. Ce maître, élève d'*Israël Henriet* son oncle qu'il surpassa en peu de temps, est célèbre par le goût, la finesse et l'intelligence qu'il a mis dans divers Paysages et dans différentes Vues gravées de sa main. Sa manière tient beaucoup de celles de *Callot* et de *la Belle*, dont il possédoit plusieurs planches. *Louis XIV* occupa *Sylvestre* à graver ses palais, des places conquises, etc. Ce célèbre artiste fut encore décoré du titre de maître à dessiner de Monseigneur le Dauphin, et gratifié d'une pension et d'un logement au Louvre : honneurs qui ont passé successivement, avec son mérite, à ses descendans. On le met aussi au rang des habiles compositeurs.

V. SILVESTRE, (François) écrivain François, réfugié en Hollande, a traduit le *Flambeau de la Mer* de *Van-Loon*, à Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol.

VI. SILVESTRE, (Louis) Parisien, fut élève de *le Brun* et des *Boullongne.* Son heureux génie mit à profit les grands principes de ces habiles maîtres; ses premiers essais annoncèrent un des plus forts dessinateurs de son temps. Son tableau de réception à l'académie Royale, représentant la *Création poétique de l'Homme*; et celui de *S. Pierre* guérissant les malades à la porte du Temple (qu'on trouve à Notre-Dame), furent de bonne heure les présages de son talent. Ses principaux ouvrages sont à Dresde, où le roi de Pologne l'attira en 1727. Ce souverain l'honora de lettres de noblesse, de la qualité

de son premier peintre, de celle de directeur de son académie royale de Dresde, et le gratifia de pensions considérables. Après un séjour d'environ 24 ans en Saxe, *Silvestre* revint en France. Il fut nommé directeur de l'académie; distinction qui lui fut confirmée plusieurs fois par la compagnie, et toujours avec un nouveau plaisir. Le roi lui accorda un logement aux galeries du Louvre, et une pension de mille écus. Il mourut le 14 avril 1760, âgé de 85 ans.

SILVIA, *Voyez* RHEA.

SILVIUS, *Voyez* SYLVIUS.

SILURE, roi des Scythes, est célèbre par un trait curieux qu'on trouve dans *Plutarque*. Etant près de la mort, il fit apporter un paquet de dards, et les donna à ses 80 enfans pour le rompre. Chacun en particulier, après l'avoir essayé, avoua qu'il ne pouvoit en venir à bout. *Silure* le prit à son tour, délia le paquet, et brisa chaque dard l'un après l'autre; leur montrant par-là que s'ils étoient toujours unis ensemble, ils seroient invincibles; mais que s'ils se séparoient une fois, il seroit très-aisé de les vaincre.

I. SIMÉON, chef de la tribu du même nom, et second fils de *Jacob* et de *Lia*, naquit vers l'an 1757 avant J. C. Etant allé durant la famine avec ses frères en Egypte, pour acheter du blé, il resta en otage pour assurer leur retour. Il vengea avec *Lévi* l'enlévement de sa sœur *Dina*, en égorgeant tous les sujets de *Sichem* : (*V*. ce mot.) action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocens, pour punir un seul coupable. *Jacob* au lit de la mort, témoigna son indignation contre la violence que *Siméon* et *Lévi* avoient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les sépareroit l'un de l'autre, et disperseroit leurs descendans parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une manière frappante. *Lévi* n'eut jamais de lot ni de partage fixe dans Israël; et *Siméon* ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de *Juda*, et quelques autres terres. Le crime de *Zamri* attira aussi la malédiction sur la tribu de *Siméon*, et c'est la seule que *Moïse* ne bénit point en mourant. Quoique cette tribu fût composée de 59000 combattans lorsqu'ils sortirent d'Egypte, il n'en entra que 22200 dans la Terre-promise. Les autres périrent dans le désert à cause de leurs murmures.

II. SIMÉON, aïeul de *Mathathias*, père des *Machabées*, de la race des Prêtres, descendoit du vertueux *Phinées*.

III. SIMÉON, homme juste et craignant Dieu, vivoit à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demeuroit presque toujours dans le Temple, et le Saint-Esprit l'y conduisit, dans le moment que *Joseph* et *Marie* y présentèrent J. C. Alors ce vieillard, prenant l'enfant entre ses bras, rendit grace à Dieu, et lui témoigna sa reconnoissance par un admirable Cantique, qui est un excellent modèle d'action de graces.

IV. SIMÉON, frère de *Jesus-Christ*, c'est-à-dire, son cousin-germain, étoit fils de *Cléophas* et de *Marie*, sœur de la sainte Vierge, et frère de *S. Jacques le Mineur*, de *Joseph* et de *S. Jude*. Il fut disciple du Seigneur, et élu évê-

que de Jérusalem après la mort de *Jacques* son frère. *Trajan* ayant fait faire des recherches exactes de ceux qui se disoient descendus de *David*, on déféra *Siméon* à *Atticus* gouverneur de Syrie. Après avoir été long-temps tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de J. C., âgé de 120 ans, dont il en avoit passé 40 dans le gouvernement de son Eglise.

V. SIMÉON-STYLITE, (S.) né à Sisan sur les confins de la Cilicie, vers l'an 392, étoit fils d'un berger, et fut berger lui même jusqu'à l'âge de 13 ans. Il entra alors dans un monastère, d'où il sortit quelque temps après pour s'enfermer dans une plus grande solitude. Il passoit des journées entières, tantôt sur le sommet d'une montagne, tantôt dans le creux des rochers. Il étoit quelquefois un mois entier sans prendre de nourriture. Enfin, pour se dérober à la foule du peuple qui venoit le visiter de toutes parts, il jugea à propos de monter sur des colonnes de différente hauteur. La première étoit de quatre coudées, la seconde de douze, la troisième de vingt-deux, la quatrième de quarante. Celle-ci étoit sur une montagne de Syrie. Il s'y tint pendant plusieurs années debout sur un seul pied. Malgré ses austérités, l'Esprit tentateur lui fit la guerre. *Siméon* crut voir un jour un ange de lumière qui lui présentoit un char lumineux pour le transporter au séjour de la gloire. Il leva le pied pour se mettre dans le chariot ; mais pensant à l'instant que ce pourroit être une illusion du démon, il fit le signe de la croix et tout disparut. Enfin, rongé par un ulcère d'où sortoit une quantité de vers, il mourut en 461, à 69 ans, dont il en avoit passé 47 sur des colonnes, donnant aux peuples un exemple plus admirable qu'imitable. Son corps fut descendu de la colonne par des évêques, et conduit à Antioche avec une escorte de six mille hommes de troupes de l'empereur. Ses obsèques se firent avec une pompe pareille à celles des monarques. Son culte s'étendit de l'Orient en Occident où l'on avoit déjà ses images qu'on révéroit sur-tout dans Rome long-temps avant sa mort. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute ; mais ils ne faisoient pas attention que *Théodoret* qui les a écrites, en parle comme témoin oculaire. Nous avons de lui une *Lettre* et un *Sermon* dans la *Bibliothèque des Pères*. — Il y a eu un autre S. SIMEON-STYLITE, qu'on surnomma *le Jeune*, parce qu'il mourut en 595 près d'un siècle après l'ancien. Il étoit d'Antioche ; on l'appela aussi le *Thaumaturge* à cause de ses nombreux miracles. Il ne faut pas confondre celui-ci avec *S. Siméon* surnommé *l'extravagant*. Ce dernier étoit d'Edesse en Mésopotamie. Il se retira d'abord dans le monastère de Saint-Gérasime, ensuite dans un désert d'où il sortit après y avoir fait pénitence pendant 29 ans. Il alla à Emèse en Syrie, où il mourut en 570, après avoir passé le reste de sa vie à contrefaire l'insensé, pour opérer sa sanctification, dit *Baillet*, et celle de son prochain, par des moyens propres à confondre la sagesse humaine.

VI. SIMÉON-METAPHRASTE, né au Xe siècle à Constantinople, s'éleva par sa naissance et par son mérite aux emplois les plus consi-

nérables. Il fut secrétaire des empereurs *Léon le Philosophe* et *Constantin Porphyrogenète*, et eut le département des affaires étrangères. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des Saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une manière romanesque. Il assembla tout-à-la-fois des exemples des vertus les plus héroïques, et des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, et on le trouve dans le recueil des *Vies des Saints* par *Surius* ; mais il seroit à souhaiter qu'on l'imprimât en grec ; car quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme des monumens anciens et authentiques qu'un habile critique discerneroit. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasoit les récits en amplificateur. C'est d'après cet hagiographe que plusieurs historiens ont écrit, avant le règne de la critique, des Vies des Saints pour lesquelles il faut autant de crédulité dans les lecteurs, qu'il y a eu de simplicité dans leurs auteurs. On a encore de lui des Vers grecs dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Genève, 1666 et 1614, 2 volumes in-fol.

VII. SIMÉON, fameux rabbin du IIe siècle, est regardé par les Juifs comme le Prince des Cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu, intitulé : *Zohar*, c'est-à-dire *la Lumière* ; Crémone, 1560, 3 vol. in-fol.

VIII. SIMÉON, (Antoine) religieux dominicain, a traduit de l'espagnol les Sermons de *Pierre de Valderana*, et de l'italien ceux de *Marcel Ferdinand de Barry*, abbé d'Olivet, 1610. Ce traducteur mourut à Angoulème en 1615.

SIMEONI, ou DE SIMEONIBUS, (Gaspard) d'Aquila dans le royaume de Naples, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et secrétaire du pape *Innocent X*, brilla à Rome par ses *Poésies* latines et italiennes. Il a conservé dans les unes et dans les autres, et surtout dans les premières, le goût de l'antiquité, qui sembloit être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de graces ; et il mérite d'être distingué dans la foule des versificateurs Latins qu'ont produits ces derniers siècles.

SIMIA, *Voy.* JULES III, n.° V.

SIMIANE, (Charles-Jean-baptiste de) d'une famille de Provence qui remonte au Xe siècle, devint marquis *de Pianeze*, ministre du duc de Savoie, et colonel-général de son infanterie. Il servit ce prince avec zèle dans son conseil et dans ses armées. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour, et se retira à Turin chez les Prêtres de la Mission, où il ne s'occupa que de son salut. Sa solitude n'étoit troublée que par les conseils qu'on lui demandoit comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours, en 1677. On a de lui : I. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, en italien, dont le Père *Bouhours* a donné une Traduction françoise, in-12. II. *Piissimi in Deum Affectus, ex Augustini Confessionibus delecti*, in-12, etc. — Il y a eu de la même famille *Bertrand Raimbaud de Simiane*, marquis de Gordes, lieutenant-général du Dauphiné, mort en 1578, qui livra un combat à *Montbrun* et le fit prisonnier, et qui se signala contre les religionnaires ; et *Pauline Adhemar de Grignan*, épouse du

marquis *de Simiane*, mort en 1718, dont elle n'eut que des filles. *Voyez* GRIGNAN.

SIMILIS, courtisan sous l'empereur *Trajan*, ayant (dit *Spartien*) sans aucun mécontentement personnel, quitté la cour et tous ses emplois, pour aller paisiblement vivre à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe: *J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre, et j'en ai vécu sept.* Que de grands, *servum pecus*, moins heureux, ou moins sages que *Similis*, sommeillent toute leur vie à la suite des cours, et ne jouissent depuis la laisse de l'enfance jusqu'au bâton de la vieillesse, que d'une existence précaire et mendiée !

SIMLER, (Josias) ministre de Zurich, mourut dans cette ville en 1576, à 45 ans. On a de lui : I. Divers Ouvrages de *Théologie* et de *Mathématiques*. II. Un Abrégé de la *Bibliothèque* de *Conrad Gesner*, estimé, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. Cet Abrégé parut à Zurich en 1574, in-fol., et *Frisius* en donna une édition augmentée en 1583. III. *De Helvetiorum Republicâ*, chez *Elzevir*, 1624, in-24; traduit en françois, 1579, in-8.° IV. *Vallesiæ Descriptio*, ibid. 1633, in-24. — Il y a eu du même nom, un habile peintre de portraits, *Jean Simler*, né à Zurich, mort à Stein sur le Rhin, en 1748, à 55 ans.

SIMNEL, (Lambert) *Voyez* EDOUARD *Plantagenet*.

I. SIMON I, grand-prêtre des Juifs, surnommé *le Juste*, étoit fils d'*Onias I*, auquel il succéda dans la grande Sacrificature. Il répara le Temple de Jérusalem, qui tomboit en ruine, le fit environner d'une double muraille, et y fit conduire de l'eau par des canaux, pour laver les hosties.

II. SIMON II, petit-fils du précédent, succéda à *Onias II*, son père. C'est sous son pontificat que *Ptolomée Philopator* vint à Jérusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints, malgré les oppositions de *Simon*, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, et punit sa profanation, en le renversant par terre sans force et sans mouvement.

III. SIMON-MACHABÉE, fils de *Mathathias*, surnommé *Thasi*, fut prince et pontife des Juifs, l'an 143 avant J. C. Il signala sa valeur dans plusieurs occasions, sous le gouvernement de *Judas* et de *Jonathas* ses frères. Le premier l'ayant envoyé avec 3000 hommes dans la Galilée, pour secourir les Juifs de cette province contre les habitans de Tyr, de Sidon et de Prolémaïde, *Simon* défit plusieurs fois les ennemis. Il battit *Apollonius*, conjointement avec *Jonathas*; et celui-ci ayant été arrêté par *Tryphon*, *Simon* alla à Jérusalem pour rassurer le peuple, qui ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. *Simon*, devenu père de sa nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara en diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, et s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à *Demetrius*, qui avoit succédé dans le royaume de Syrie au jeune *Antiochus*, et le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandoit. La liberté étant rendue aux Juifs, *Simon*

renouvela l'alliance avec les Spartiates, battit les troupes d'*Antiochus Soter*, roi de Syrie : et sur la fin de ses jours, il visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demeuroit *Ptolomée* son gendre, cet ambitieux, qui vouloit s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer *Simon* et deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 135 avant J. C.

IV. SIMON, (S.) apôtre du Seigneur qui lui apparut un des premiers après sa résurrection, fut surnommé *Chananéen*, c'est-à-dire *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zèle pour *Jesus-Christ* le lui fit-il donner? ou étoit-il d'une certaine secte de Zélés? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication, et le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Egypte, la Lybie, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers.

V. SIMON LE CYRÉNÉEN, père d'*Alexandre* et de *Rufus*, étoit de Cyrène dans la Lybie. Lorsque *Jesus-Christ* montoit au Calvaire, et succomboit sous sa croix, les soldats contraignirent *Simon*, qui passoit, de la porter avec lui.

VI. SIMON LE MAGICIEN, du bourg de Gitron dans le pays de Samarie, séduisoit le peuple par ses enchantemens et ses prestiges, et se faisoit appeler *la grande Vertu de Dieu*. Le diacre *Philippe* étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, *Simon*, étonné des miracles qu'il faisoit, demanda et obtint le baptême. Les Apôtres, quelque temps après, vinrent pour imposer les mains aux baptisés. *Simon* voyant que les fidelles qui recevoient le Saint-Esprit, parloient plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéroient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors *Pierre* indigné, le maudit avec son argent, parce qu'il avoit cru que le don de Dieu pouvoit s'acheter. C'est de là qu'est venu le mot de *Simoniaque*, qu'on applique à ceux qui achètent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des Apôtres, *Simon* tomba dans des erreurs grossières, et se fit des prosélytes. Il quitta Samarie, et parcourut plusieurs provinces qu'il infecta de ses impiétés. « Dieu, selon lui, subsistoit dans une lumière inaccessible. Entre Dieu et la matière il plaçoit les *Eons*, substances divines, qui émanoient plus immédiatement du grand Etre. Ils étoient, les uns actifs, les autres passifs, et de différent sexe : il n'y en avoit qu'un certain nombre. L'Intelligence étoit d'abord destinée à former le monde ; mais s'étant échappée de la plénitude de la lumière, du sein de Dieu, elle avoit engendré les Anges, qui ayant usurpé l'empire sur le monde, leur ouvrage, eurent l'ambition d'être reconnus pour les seules Divinités. Dans cette vue, ils avoient empêché leur Mère de retourner à son principe, la faisant passer de corps en corps, et l'exposant à toutes sortes d'ignominies. » *Simon* se donnoit même pour un de ces *Eons*, qui, étant émanés immédiatement, avoient plus de puissance que tous les autres Anges ensemble. Il étoit venu pour délivrer l'Intelligence, et pour enlever le monde à la tyrannie des

Démons. Il traînoit avec lui une femme débauchée, qu'il avoit achetée à Tyr, et qu'il disoit être cette Intelligence même. Il la nommoit *Hélène* ou *Sélène*, c'est-à-dire la *Lune* ou *Minerve*. Il prétendoit qu'elle étoit descendue en terre, en passant de Ciel en Ciel; qu'elle étoit cette même *Hélène* qui avoit été la cause de la ruine de Troye : et il lui donnoit quelquefois le nom de *Saint-Esprit*, la représentant comme l'ame du monde, et la source de toutes les ames. Quant à lui, il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit; il n'avoit que la figure de l'homme. Il étoit un *Eon*, un *Sauveur*, le *Messie*; et il vouloit bien être adoré sous le nom de *Jupiter*. Venu pour rétablir l'ordre, pour détruire les maux produits par l'ambition des Anges, et pour procurer le salut aux hommes, il assuroit qu'il suffisoit de mettre son espérance en lui et en son *Hélène*. Il ajoutoit que les bonnes œuvres étoient inutiles, et que la distinction du bien et du mal moral n'est qu'une invention des Anges, pour tenir les hommes dans la servitude. Comme il lui falloit des prestiges pour soutenir ses impostures, il se vanta d'attirer des enfers les ames des prophètes, d'animer les statues, de changer les pierres en pain, de passer sans résistance au travers des rochers, de se précipiter du haut d'une montagne sans se blesser, de voler dans les airs, de se rendre invisible, de prendre telle forme qu'il vouloit, etc. Ces mensonges, aidés de quelques tours de charlatan, persuadoient ou éblouissoient la populace crédule. [*Voy.* II. Ménandre.] Ce faux prophète se fit sur-tout une grande réputation à Rome, où il arriva avant *S. Pierre*. Les Romains le prirent pour un Dieu, et le sénat lui-même fit ériger à cet imposteur une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *Simoni Deo Sancto*. Il est vrai que d'habiles critiques contestent ce fait, et prétendent que cette statue étoit consacrée à *Semô-Sachus*, qui étoit une Divinité adorée parmi les Romains. Quoi qu'il en soit, les illusions de ce fourbe fascinèrent les yeux des habitans de Rome; mais le charme ne dura pas. *Saint Pierre* étant venu peu après lui dans cette ville, ruina sa réputation par un coup d'éclat, que quelques critiques révoquent en doute, parce qu'il n'est rapporté que par des auteurs du ve siècle. Le magicien se disoit fils de Dieu, et se vantoit comme tel de pouvoir monter au ciel. Il le promit à *Néron* lui-même, et le jour pris, en présence d'une foule de peuple qui étoit accouru à ce spectacle, il se fit élever en l'air par deux démons dans un chariot de feu. Mais, aux prières de *Pierre* et *Paul*, *Simon* qui étoit à une certaine hauteur, tomba par terre et se rompit les jambes. Accablé par la honte de sa défaite, il se précipita bientôt après du haut du logis où on l'avoit porté. La chute de *Simon* est, selon M. *Pluquet*, un fait apocryphe. « Indépendamment de la difficulté de le concilier avec la chronologie, il est certain que la chute de *Simon* à la prière de *S. Pierre*, étoit un fait trop important pour avoir été ignoré des chrétiens, et pour n'avoir pas été employé par les apologistes des premiers siècles. Cependant *saint Justin*, *saint Irenée*, *Tertullien* n'en parlent point, eux qui ont parlé de sa statue. Les auteurs qui

la rapportent, ont peut-être appliqué à cet imposteur, ce que *Suétone* rapporte d'un homme qui, sous *Néron*, se jeta en l'air, et se brisa en tombant. Cette conjecture d'*Itigius* n'est pas destituée de vraisemblance. Une ancienne tradition portoit que *Simon* voloit : on trouve sous *Néron* qu'un homme prétendit avoir le secret de voler : il étoit tout simple de juger que cet homme étoit *Simon*. Rien n'est si ordinaire que des rapprochemens de cette espèce. On présenta à *Paul IV* des médailles, qui portoient d'un côté *Néron*, et de l'autre *S. Pierre*, avec cette légende, PETRUS *Galilæus*. Il y a des personnes qui ont cru que cette médaille avoit été frappée en mémoire de la victoire de *S. Pierre* sur *Simon* : il n'est pas nécessaire de faire des réflexions sur cette preuve. [*Voy*. sur cela *David de la Roque*, Dissertation *de Legione fulminante*, pag. 613. »]

VII. SIMON, noble Juif de la ville de Scythopolis, prit le parti des Romains, et défendit avec beaucoup de valeur la ville contre les attaques des Juifs. Il devint suspect aux habitans, qui lui dirent de se retirer avec les Juifs de son parti dans un bois proche de la ville. Lorsqu'ils furent retirés, les habitans de la ville allèrent de nuit les égorger. *Simon* surpris se contenta de se récrier contre une si horrible perfidie. Il se reprochoit de n'avoir pas suivi le parti des Juifs. En même temps il prit son père par les cheveux, lui enfonça son épée dans le ventre, en fit autant à sa mère et à ses enfans ; puis il monta sur ces corps morts, et levant les bras pour être vu de tout le monde, il se donna un coup d'épée, dont il mourut sur l'heure.

VIII. SIMON, fils de *Gioras*, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut cause de la ruine de Jérusalem et de la nation. Les Juifs l'avoient reçu dans Jérusalem comme un libérateur. Ils l'avoient appelé pour les délivrer de la tyrannie de *Jean* ; mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il partagea la souveraine autorité. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser. Mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de *Tite*, puis exécuté sur la place publique de Rome. (*Voyez* GISCALA.)

IX. SIMON, moine d'Orient dans le XIIIe siècle, passa en Europe, où il se fit Dominicain, et composa un Traité contre les Grecs *sur la Procession du Saint-Esprit*, qu'on trouve dans *Allatius*.

X. SIMON, (Richard) né à Dieppe le 15 mai 1638, entra dans la Congrégation de l'Oratoire, et en sortit peu de temps après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui fit sur cette étude, lui firent naître l'idée de quitter de nouveau l'Oratoire pour les Jésuites ; mais il en fut détourné par le père *Bertad*, supérieur de l'institution. Il fut employé bientôt à dresser un Catalogue de livres orientaux de la bibliothèque de la Maison de Saint-Honoré, et

il s'en acquitta avec succès. Le président *de Lamoignon*, ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs à le retenir à Paris; mais comme il ne pouvoit pas payer sa pension, on l'envoya à Juilli pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença à publier ses différens ouvrages. La hardiesse de ses sentimens, la singularité de ses opinions, et les épines de son caractère, l'obligèrent de quitter l'Oratoire en 1678, pour se retirer à Belleville en Caux, dont il étoit curé. On a de lui une Satire amère de cette Congrégation, dans la *Vie* du P. *Morin*, insérée dans les *Antiquiquitates Ecclesiæ Orientalis* de ce savant. *Simon* répétoit souvent: *Alterius ne sit, qui suus esse potest.* Rendu à lui-même, il vécut à Dieppe sa patrie, et y mourut le 11 avril 1712, à 74 ans. On ne peut lui refuser une érudition très-vaste, et une littérature très-variée. Sa critique est exacte, mais elle n'est pas toujours modérée; et il règne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité et de nouveauté, qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célèbres sont *Veil*, *Spanheim*, *Leclerc*, *Jurieu*, *Levassor*, *Dupin*, *Bossuet*, etc. *Simon* ne laissa presque aucun de leurs écrits sans réponse : la hauteur et l'opiniâtreté dominent dans tous ses livres polémiques. Son caractère mordant, satirique et inquiet, ne fit que s'aigrir dans sa vieillesse. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Une édition des *Opuscules* de *Gabriel* de Philadelphie, avec une Traduction latine et des Notes, 1686, in-4.° II. *Les Cérémonies et Coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de *Léon* de Modène, avec un Supplément touchant les Sectes des *Caraites* et des *Samaritains*, 1681, in 12; ouvrage estimable. Nous n'avons point de livre, suivant *Niceron*, qui nous instruise plus exactement, et en moins de mots, des coutumes des Juifs. III. *L'Histoire critique du Vieux Testament*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, chez *Regnier Leers*, in-4.°, 1689. IV. *Histoire critique du Texte du Nouveau Testament*, Rotterdam, 1689, in-4.°: qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des Versions du Nouveau Testament*, et en 1692, de l'*Histoire critique des principaux Commentateurs du Nouveau Testament*, etc. avec une *Dissertation critique sur les principaux Actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4.° Tous ces Ecrits respirent l'érudition d'un homme consommé dans l'étude des langues orientales, et la hardiesse d'un critique téméraire. V. *Réponse* au livre intitulé: *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande*, 1686, in-4.° VI. *Inspiration des Livres sacrés*, 1687, in-4.° VII. *Nouvelles Observations sur le Texte et les Versions du Nouveau Testament*, Paris, 1695, in-4.° VIII. *Lettres critiques*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1730, 4 vol. in-12, dans lesquelles il y a des choses curieuses et intéressantes, mais qui méritent en partie la critique que nous ferons au n.° XIII. IX. Une *Traduction françoise du Nouveau Testament*, avec des Remarques littérales et critiques, 1702, 2 vol. in-8.° *Noailles*, archevêque de Paris, et *Bossuet*, condamnèrent cet ou-

vrage. X. *Histoire de l'origine et du progrès des Revenus ecclésiastiques.* Cet ouvrage curieux et recherché parut en 1709, 2 vol. in-12, sous le nom supposé de *Jérôme Acosta*. C'est, dit-on, le résultat d'un mécontentement de *Simon* contre une communauté de Bénédictins. XI. *Créance de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation*, 1687, in-12. Il y fait voir la conformité de la doctrine de cette Eglise avec celle de l'Eglise Romaine. Il y joignit un petit Supplément pour répondre aux Journalistes de Hollande, qui en avoient donné une analyse infidelle. XII. *Bibliothèque critique*, sous le nom de *Sainjore*, avec des notes, 1708 et 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du Conseil: il est devenu rare. On y trouve des pièces qu'on chercheroit vainement ailleurs, entr'autres, son *Factum pour les Juifs de Metz, accusés d'avoir tué un petit enfant chrétien* en 1674. Ce Mémoire, qui semble plutôt fait par un théologien que par un jurisconsulte, ne laisse pas d'être curieux. XIII. *Nouvelle Bibliothèque choisie, où l'on fait connoître les bons Livres en divers genres de littérature, et l'usage qu'on en doit faire*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12. C'est une suite de la *Bibliothèque critique*, dont on a changé le titre, parce que les premiers volumes avoient été supprimés. On reconnoît par-tout le génie de l'auteur, son style, son rabbinage, son attachement à certains livres singuliers, qui n'ont souvent d'autre prix que celui de leur rareté; son attention à crier contre les Bénédictins, comme contre des faussaires; certain goût en fait de littérature, qu'un autre auroit peine à contrefaire. Il y a au reste dans ces volumes, comme dans les précédens, quantité de faits littéraires, curieux, et qui auroient quelquefois mérité d'être un peu plus appuyés. L'auteur ne s'y est pas oublié: il s'y donne de l'encens à pleines mains. C'est le jugement que les auteurs du *Journal littéraire* portèrent de ce livre, et on peut l'appliquer au précédent, ainsi qu'à plusieurs autres ouvrages de *Simon*. [*Voyez* l'article de BRUZEN *de la Martinière*, son neveu.] XIV. *Critique de la Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques de M. DUPIN, et des Prolégomènes sur la Bible* du même, 1730, 4 vol. in-8.°, avec des éclaircissemens et des remarques du P. *Souciet*, jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage. XV. *Histoire critique de la Croyance et des Coutumes des Nations du Levant*, sous le nom de *Moni*, etc.; livre intéressant et instructif, 1693, in-12. XVI. *Lettres critiques*, où l'on voit les sentimens de M. *Simon*, sur plusieurs ouvrages nouveaux, publiés par un gentilhomme Allemand, Bâle, 1699, in-12. Dans ce livre, qui n'est pas commun, l'auteur ménage peu le P. *Martianai* et les Bénédictins de St-Maur. XVII. Il retoucha la Traduction du livre de *Brederode*, intitulé: *Recherches curieuses sur la diversité des Langues et des Religions*, que *la Montagne* avoit publiées à Paris en 1640; et il y fit des additions (dit *Niceron*) où, sous le masque d'un prêtre de l'Eglise anglicane, il favorisoit en plusieurs choses les Protestans. Nous ignorons si l'édition qu'il en préparoit, a été publiée.

Il ne faut pas confondre avec *Richard Simon*, un autre *Simon*, docteur en théologie, qui s'établit à Lyon, après avoir été curé de St-Uze, dans le diocèse de Vienne. Celui-ci est connu par un *Dictionnaire de la Bible*, où il a fait entrer l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, la géographie de l'Ecriture-sainte, l'explication des cérémonies Judaïques, etc. Il publia cet ouvrage à Lyon, en 1693, in-fol.; et de nouveau, en 1703, en 2 vol., avec beaucoup d'additions. Si le débit d'un livre étoit une preuve assurée de sa bonté, le Dictionnaire de *Simon* seroit excellent. Mais les habiles gens qui l'examinèrent, dit D. *Calmet*, y remarquèrent un grand nombre de fautes, qui avoient leur source dans le défaut des livres nécessaires, ou dans l'ignorance des langues.

XI. SIMON, (Jean-François) né à Paris en 1654, d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son père, prit l'habit ecclésiastique, et se fit recevoir docteur en droit canon. On le plaça, l'an 1684, en qualité de précepteur, auprès de *Pelletier-des-Forts*. Ses services et ses talens lui méritèrent les places de contrôleur des fortifications, et d'associé de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. L'abbé *de Louvois* l'ayant choisi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet du roi, il quitta alors l'habit ecclésiastique, parce que *Louis XIV*, prince d'habitude, qui n'avoit vu que des laïques dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. *Simon* la remplit dignement. Il excelloit sur-tout dans les devises et les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires* de *l'Académie des Inscriptions*. Il mourut en 1719, à 65 ans.

XII. SIMON, (Denis) conseiller du présidial et maire de ville de Beauvais, mort en 1731, possédoit l'histoire et la jurisprudence. On a de lui: I. Une *Bibliothèque des Auteurs de Droit*, 1692 et 1695, 2 vol. in-12. II. Un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, 1706, in-12.

XIII. SIMON, (Claude-François) imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignoit aux connoissances typographiques, celles de la littérature. On a de lui: I. *Connoissance de la Mythologie*, Paris, 1753, in-12, 4e et la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du P. *Rigord* jésuite, mort en 1739, et que *Simon* n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes et dangereuses pour des enfans. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. II. Deux Comédies; *Minos* ou l'*Empire Souterrain*, les *Confidences réciproques*, non représentées. III. *Mémoires de la Comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12: Roman foiblement et négligemment écrit, et dénué d'imagination. IV. *Mémoires* de *Du Guay-Trouin*, in-4.°: il reçut en 1740, une médaille d'or de la part du roi pour la rédaction de ces Mémoires. V. Il s'occupoit, lorsqu'il mourut, d'un ouvrage considérable sur la *Science pratique de l'Imprimerie*; mais cet écrit que l'on regrette n'a pas vu le jour. Les principales éditions sorties de

les presses, sont : *Virgile*, *Térence*, *Salluste*, *Cornelius-Nepos*; un *Lucrèce* italien; la Bible d'*Houbigant*, 1753. 4 vol. in-fol.; un choix de *Poésies*, 3 vol. in-4.°, dont il ne tira que 75 exemplaires. On ignore si c'est à lui ou à un autre *Simon* qu'on doit un Traité sur le *Moyen de conserver le Gibier par la destruction des Oiseaux de rapine*, avec un *Essai sur la Pipée*, Paris, 1738, in-12.

XIV. SIMON, (Jean-François) chirurgien, mort en 1770, dont on a un *Abrégé des Maladies des Os*, et un *Abrégé de Pathologie et de Thérapeutique*.

SIMON, *Voy.* MARQUEMONT.

SIMON STOCK, *Voyez* STOCK.

SIMON DE MONTFORT, *Voyez* MONTFORT.

SIMONDI, *Voyez* ÉDOUARD *Plantagenet*.

SIMONEAU, (Henri) maire d'Etampes, fut massacré le 3 mars 1792, par la populace qui voulut le forcer à diminuer le prix du pain. « Ma vie est à vous, s'écria *Simoneau*, vous pouvez me tuer, mais non me faire manquer à mon devoir. » L'Assemblée Législative lui fit élever un monument sur la place publique d'Etampes.

SIMONEL, (Dominique) avocat, a donné : I. Un *Traité* estimé des *Droits du Roi sur les Bénéfices de ses Etats*, 1752, 2 vol. in-4.° II. *Dissertation sur les Pairs de France*, 1753, in-12. III. *Traité du refus de la Communion à la sainte Table*, 1754, 2 vol. in-12. Il mourut en 1755.

SIMONET, (Edmond) né à Langres en 1662, se fit jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargèrent de professer la philosophie à Rheims et à Pont-à-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scholastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de lui un Cours de théologie sous ce titre : *Institutiones theologicæ ad usum Seminariorum*, Nanci, 1721—1728, 11 vol. in-12; Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

I. SIMONETTA, (Boniface) né dans l'état de Gênes, entra chez les Cisterciens, et mourut vers la fin du XVe siècle, après avoir rempli les devoirs de son état, et tourné ses études du côté de l'Histoire ecclésiastique. On doit à ses soins un ouvrage relatif à cet objet, sous ce titre : *De persecutionibus Christianæ Fidei et Romanorum Pontificum*. Il fut imprimé d'abord à Milan en 1492, et ensuite à Bâle en 1509, in-fol. Les critiques ne le consultent guère, parce qu'ils reprochent à cet auteur beaucoup d'inexactitude et de crédulité.

II. SIMONETTA, (Louis) Milanois, fut d'abord, en 1536, évêque de Pesaro, et gouverna cette Eglise jusqu'en l'année 1560, qu'il la permuta pour l'évêché de Lodi. Lorsque *Pie IV* l'eut élevé au cardinalat en 1561, ce pape l'envoya à Trente pour être légat du concile; et lorsque cette assemblée fut terminée, il vint à Rome en demander la confirmation au nom de ses collègues et de tous les Pères. Il fut aussi associé à ceux qui devoient faire observer les actes de ce concile. Ce cardinal fut ensuite préfet de la signature de justice, et assista au conclave pour l'élection de *Pie V*. Il mourut en 1568, et sa mort occasionna une aventure singulière. Un voleur, qui pour la fin

gure et la taille avoit beaucoup de l'air de ce cardinal, osa en prendre le nom, les habits et l'équipage; et avec ce dehors fastueux, il en imposa à beaucoup de sots, même parmi les nobles. Il parcourut ainsi plusieurs villes d'Italie. Il accordoit des dispenses de mariage jusqu'au second et troisième degré, admettoit des résignations de bénéfices, levoit les excommunications et les censures; enfin, il faisoit beaucoup plus que n'auroit pu faire un véritable légat. Cette imposture lui réussit. Il amassa beaucoup d'argent et se meubla en prince. Tous ceux qu'il avoit à sa suite, aussi fourbes que lui, le traitoient d'*Eminence*, et lui accordoient extérieurement tous les honneurs que sa dignité, si elle eût été réelle, auroit pu exiger. Beaucoup de seigneurs y furent trompés pendant quelque temps, le reçurent chez eux, et l'accablèrent de présens. La fourberie fut enfin découverte; le faux cardinal fut arrêté dans le Boulonnois. On lui fit son procès; il avoua tous ses crimes, et il fut pendu avec une corde d'or filé, une bourse vide attachée à son cou, et un écriteau, avec cette inscription, *Sine Moneta* : ce qui signifioit que cet imposteur n'étoit pas le cardinal *Simonetta*, comme il se vantoit d'être, mais un voleur qui étoit alors *sans monnoie : Sine Moneta.*

SIMONI, (Simon, ou Simo) médecin de Lucques dans le XVIe siècle, passa de l'Eglise Romaine dans le parti des Calvinistes, et enfin dans celui des Sociniens. Il se retira en Pologne, pour être plus en liberté, et s'y fit des ennemis, qui profitèrent de ses variations en matière de religion pour le décrier. Le plus acharné de tous fut un certain Marcel Squarcia-Lupi, socinien comme lui, qui le peint comme un homme constamment athée. La satire où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in 4.°, sous ce titre : *Simonis Simonii summa Religio*, supprimée avec tant d'exactitude, qu'elle est d'une rareté extrême. On a de *Simoni* plusieurs ouvrages sur la médecine, et d'autres qui ne méritent pas de trouver place ici.

SIMONIDE, (Simon) poëte latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de *Jean Zamoski*. La couronne poétique dont *Clément VIII* l'honora, fut la récompense de son talent. Ses *Vers* ont été recueillis à Varsovie, 1772, in-4.° L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

SIMONIDES, né à Céos, aujourd'hui Zéa, île de la mer Egée, florissoit du temps de *Darius* fils d'*Hystaspes*, vers l'an 480 avant J. C. La poésie fut son principal talent; il excella sur-tout dans l'Elégie. A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, et eut la gloire de remporter la victoire. *Hiéron*, roi de Syracuse, l'appela à sa cour; mais le poëte y parla en philosophe. *Pausanias* n'eut pas moins d'estime pour lui : ce général lui ayant demandé un jour quelque sentence judicieuse : *Souvenez-vous*, lui répondit Simonides, *que vous êtes homme.* Cette réponse parut si froide à *Pausanias*, qu'il ne daigna pas y faire attention. Mais s'étant trouvé dans un asile, où il combattoit contre une faim insupportable, et dont il ne pouvoit sortir sans s'exposer au dernier supplice, malheur que son ambition lui avoit

attiré, il se souvint des paroles de ce poëte, et s'écria par trois fois : *O SIMONIDES, qu'il y avoit un grand sens dans l'exhortation que tu me fis !...* *Simonides* pacifia deux princes extrêmement irrités, et qui étoient sous les armes pour se battre l'un contre l'autre. Ce philosophe mourut l'an 460 avant J. C., à 98 ans. Sa gloire fut obscurcie par son avarice et par la vénalité de sa plume. Sa muse chanta souvent pour de l'argent. On raconte que, soupant un jour chez un seigneur Thessalien nommé *Scopas*, il lut un Poëme qu'il avoit composé à sa louange, mais dans lequel il avoit fait entrer l'Eloge de *Castor* et *Pollux*. *Scopas*, piqué, ne lui donna que la moitié de la somme convenue, en lui disant de demander le reste aux deux demi-dieux qu'il avoit célébrés. Dans le moment deux jeunes gens font appeler *Simonides* à la porte ; le poëte sort, ne voit personne ; mais dans cet intervalle, le plancher de la salle à manger tombe, et écrase les convives. Cette Historiette, mise en vers par *Phedre* et *la Fontaine*, a tout l'air d'une fable. Il ne nous reste que des fragmens de ses Poésies, dont *Leo Allatius* a donné les titres. *Fulvius Ursinus* les a recueillis avec des notes, Anvers, 1598, in-8.° ; et dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. *Simonides* avoit une mémoire prodigieuse, et on lui attribue l'invention de la Mémoire locale artificielle. *Voyez* THEMISTOCLES.

SIMONIS, *Voyez* MENNON-SIMONIS.

SIMONIS, (Pierre) né à Tiel dans la Gueldre Hollandoise, licencié en Théologie, fut successivement curé à Courtrai, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les Calvinistes, recueillis et publiés à Anvers, 1609, in-fol. par Jean David, son successeur dans la cure de Courtrai, et ensuite jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat : I. *De veritate*. II. *Apologia pro veritate catholicâ*. III. *De Hæreseos hæreticorumque natura*. IV. Des *Harangues* et des *Sermons* bien écrits, en latin.

SIMONIUS, *Voyez* SIMONI.

I. SIMONNEAU, (Charles) graveur, né à Orléans, vers l'an 1639, mort à Paris en 1728, fut d'abord destiné par sa famille à la profession des armes ; mais s'étant cassé une jambe à la chasse, il fut obligé de changer d'état, et dès-lors il cultiva son goût pour les arts. Il devint élève de *Noël Coypel*, qui le perfectionna dans le dessin, et lui apprit même à manier le pinceau. Il grava en grand et en petit, avec un égal succès, le portrait, les figures et des sujets d'histoire. Plusieurs vignettes de son invention peuvent aussi le mettre au rang des habiles compositeurs. Cet excellent artiste a gravé d'après plusieurs maîtres célèbres, François ou Italiens : mais il s'est distingué particuliérement par les Médailles qu'il a gravées pour servir à l'Histoire métallique de *Louis le Grand*.

II. SIMONNEAU, (Louis) artiste différent du précédent, a

gravé l'*Histoire de l'Imprimerie et de la Gravure*, en 1694, et l'*Histoire des autres Arts et Métiers*, depuis 1694 jusqu'en 1710, 2 vol. in-fol., en 168 planches. Ce Recueil est recherché.

SIMPLICIEN, (le père) *Voy.* FOURNY.

I. SIMPLICIUS, natif de Tivoli, pape après *Hilaire*, le 25 février 468, gouverna avec beaucoup de prudence dans des temps très-difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser *Pierre Mongus* du siége d'Alexandrie, et *Pierre le Foulon* de celui d'Antioche. Il sut démêler tous les artifices dont *Acace* de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui *XVIII Lettres*, dont plusieurs sont très-importantes. Il mourut le 27 février 483, après 15 d'un pontificat glorieux.

II. SIMPLICIUS, philosophe Péripatéticien du Ve siècle, étoit Phrygien. Nous avons de lui des *Commentaires* sur *Aristote* et sur *Epictète*, Leyde, 1640, in-4.°, dans lesquels il y a des choses curieuses et intéressantes, et d'autres très-minutieuses.

I. SIMPSON, (Thomas) habile mathématicien Anglois, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester en Angleterre, le 20 août 1710. Son père étoit un artisan très-pauvre. Il le plaça chez un ouvrier en soie, avec lequel il profita très-peu : son esprit étoit trop supérieur à de pareilles occupations, pour qu'il pût y donner de l'attention et de l'assiduité. Un Astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencemens lui donnèrent du goût et du courage. Il vint à Londres en 1732, et fut obligé de travailler comme ouvrier en soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'étoit qu'avec peine qu'il trouvoit des momens de loisir pour composer son *Traité des Fluxions*, qui parut en 1737; mais qui a été réimprimé, avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 3 vol. d'*Opuscules* en anglois, qui parurent en 1740, 1743, 1757. On y trouve 37 Mémoires très-intéressans, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre *sur les Annuités*, qui lui occasionna une dispute avec le célèbre *Moivre*. En 1743, il fut nommé professeur de mathématiques à l'Ecole militaire de Woolwich, avec des gages de 2700 livres de France. Il fut reçu de la société Royale de Londres, et de l'académie des Sciences de Paris en qualité d'associé. Il orna le recueil de la société Royale, de plusieurs bons *Mémoires* sur le calcul intégral, et donna au public des *Elémens* clairs et méthodiques *de Géométrie*. La *Traduction* françoise de ses Elémens a été imprimée à Paris en 1755, in-8.° Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 14 mai 1761. — Il ne faut pas le confondre avec SIMPSON (Thomas), professeur de médecine et d'anatomie à St-André en Ecosse, dont on a : I. *De Re Medica Dissertationes quatuor*, Edimbourg, 1726, in-8.° Il s'y récrie fort sur les abus des compositions et des formules où les remèdes sont entassés les uns sur les autres. II. Une *Dissertation sur le Mouvement Musculaire*, en anglois. III. Des *Mémoires* et des *Observations* dans les *Essais* d'*Edimbourg*.

II. SIMPSON, (Jean) Ecossois, né à Glasgow en 1616, mort à Edimbourg en 1744, devint professeur de théologie, et s'attira des ennemis par la nouveauté de ses opinions. Ceux-ci le firent déposer et excommunier. Les Ecrits de ce Théologien sont peu connus en France.

I. SIMSON, (Archimbaud) théologien Ecossois, est connu par quelques ouvrages médiocres : I. Un *Traité des Hiéroglyphes des Animaux* dont il est parlé dans l'Ecriture, Edimbourg, 1622, in-4.° II. Un *Commentaire* en anglois sur la seconde Epitre de *S. Pierre*, imprimé à Londres en 1632, in-4.° Il est savant et diffus.

II. SIMSON, (Edouard) autre théologien Anglois, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde, jusqu'à J. C. On en donna une belle édition à Leyde en 1739, in-fol.; et on l'a réimprimée sous le même format, à Amsterdam, en 1752. Ce livre, cité souvent par les chronologistes, est aussi savant que méthodique. La Vie de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

III. SIMSON, (Robert) professeur de mathématiques dans l'université de Glasgow, mort en 1768, à 81 ans, laissa des *Œuvres posthumes*, Glasgow, 1776, in-4.°, dans lesquelles il éclaircit ce que les anciens nous ont transmis sur les sciences exactes.

SINCLAIR, (Olivier) d'une illustre famille d'Ecosse, devint le favori le plus intime de *Jacques V*; mais il a été moins célèbre par sa faveur que par ses disgraces. Après avoir joui avec faste de tous les biens et de tous les honneurs que procure l'amitié d'un monarque, il passa la fin de ses jours dans la plus extrême pauvreté. Couvert des lambeaux de l'indigence, il se présenta un jour devant *Arran*, favori de *Jacques VI*, et se contenta de lui dire : *Je suis Olivier Sinclair.* Ce peu de mots et sa vue devoient être pour *Arran* un grand exemple de l'instabilité des choses humaines.

SINCRETIQUES, *Voy.* CALIXTE (George).

SINGLIN, (Antoine) fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de *S. Vincent de Paul*, et embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé *de St-Cyran* lui fit recevoir la prêtrise, et l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-royal. *Singlin* fut leur confesseur pendant 26 ans, et leur supérieur pendant huit. Il fit briller dans ses emplois une piété tendre, un esprit éclairé et un jugement solide. *Pascal* lui lisoit tous ses ouvrages avant de les publier, et s'en rapportoit à ses avis. *Singlin* eut beaucoup de part aux affaires de Port-royal et aux traverses que ce monastère essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse *de Longueville*. Il mourut dans une autre retraite en 1664, consumé par ses austérités, par ses travaux et ses chagrins. On a de lui un ouvrage solide et bien écrit, intitulé : *Instructions chrétiennes sur les Mystères de Notre-Seigneur et les principales Fêtes de l'année*, à Paris, 1671, en 5 vol. in-8.°; réimprimé depuis en 6 vol. in-12. Il a aussi laissé quelques *Lettres*.... Voyez un Abrégé de

la *Vie* de ce savant, par l'abbé *Goujet*.

SINHOLD, (Jean-Nicolas) théologien Allemand et professeur d'éloquence à Erford, mort en 1748, continua l'*Erfordia Litterata* commencée par *Motschman*.

SINNICH, (Jean) Irlandois, né à Corck, docteur, professeur de théologie, président du grand collége à Louvain, chanoine de Bruges et de Turnhout, un des ardens défenseurs des écrits de *Jansenius*, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, et mourut à Louvain en 1666, après avoir publié : I. *Saul exrex*, Louvain, 1662-1667, 2 vol. in-fol. II. *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-fol. contre les Luthériens de la confession d'Ausbourg. III. Plusieurs Ecrits en faveur de *Jansenius*, dont les titres sont fort bizarres ; comme *Consonantiarum Dissonantia* ; *Vulpes capta*, etc. Ils ont été condamnés à Rome. L'auteur fit plusieurs fondations utiles et édifiantes.

SINNIS, (Myth.) fameux brigand, qui désoloit les environs de Corinthe. Il attachoit ceux qui tomboient entre ses mains, aux branches de deux gros arbres qu'il avoit pliés et abaissés jusqu'à terre, lesquels se redressant tout-à-coup, mettoient en pièces les corps de ces malheureux. *Thésée* le fit mourir de ce même supplice.

SINON, fils de *Sisyphe*, passa pour le plus fourbe et le plus artificieux de tous les hommes. Lorsque les Grecs firent semblant de lever le siége de Troye, *Sinon* se laissa prendre par les Troyens, et leur dit qu'il venoit chercher un asile parmi eux. Dès que le cheval de bois fut entré dans Troye, ce fut lui qui pendant la nuit en alla ouvrir les flancs où les Grecs s'étoient renfermés, et livra ainsi la ville. *Voyez* une semblable ruse, article DARIUS I, n° *II*.

SIONITE, *Voy*. II. GABRIEL.

SIRANI, (Jean-André) peintre Bolonois, né en 1610, mort en 1670, devint l'un des meilleurs disciples du *Guide*, et suivit de près ce grand maître. Son tableau de la *Cène*, qui se voit à Rome, assura sa réputation.—Sa fille *Elisabeth* a fait aussi, dans le genre de l'Histoire, plusieurs tableaux estimés.

SIRÈNES, (Mythol.) monstres marins, filles de l'*Océan* et d'*Amphitrite*, chantoient avec tant de mélodie, qu'elles attiroient les passans, et ensuite les dévoroient. *Ulysse* se garantit de leurs piéges, en bouchant les oreilles à ses compagnons, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Les *Sirènes* étoient au nombre de trois, qu'on représentoit ensemble sous la figure de jeunes filles, avec une tête d'oiseau, des ailes et des pattes de poule : et plus communément comme de belles femmes dans la partie supérieure du corps, jusqu'à la ceinture, ayant le reste en forme d'oiseaux avec des plumes, ou terminé en queue de poisson. L'une d'elles tient à la main une espèce de tablette, la 2e a deux flûtes, et la 3e une lyre. *Voyez* PARTHENOPE.

SIRET, (Pierre-Louis) né à Evreux le 30 juillet 1745, fit son cours de droit à l'université de Caen, quitta cette ville pour voyager en Angleterre et en Italie,

où le goût des arts, et sur-tout celui de la musique, le fixa long-temps. *Siret*, de retour en France, travailla au Journal Anglois, et y fournit divers articles biographiques; mais ceux de ses écrits qui ont eu le plus de succès, sont ses *Grammaires* Angloise et Italienne. Les principes en sont clairs, précis et judicieux. L'auteur s'occupoit d'une Grammaire Portugaise, lorsqu'il mourut au commencement de 1797.

SIRI, (Vittorio) historiographe du roi, et ancien abbé de Vallemagne, étoit Italien. Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par son *Mercure*, qui contient l'Histoire du temps depuis 1635 jusqu'en 1649 : il y a 15 tomes, qu'on relie en 21 vol. in-4.° On a encore de lui un ouvrage, dont son Mercure n'est qu'une continuation; ce sont ses *Memorie recondite*, en 8 vol. in-4.° Ces ouvrages sont précieux par le grand nombre de pièces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secrètes de plusieurs princes et ministres; mais il faut beaucoup se méfier de la manière dont l'auteur les rend. Il étoit payé pour écrire, et il aimoit beaucoup mieux l'argent que la vérité. Il flatte sur-tout *Gaston d'Orléans*, dont il étoit pensionnaire. M. *Requier* a publié quelques volumes du *Mercure*, en françois, ouvrage le plus intéressant de l'abbé *Siri*. C'est moins cependant une traduction complète, qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux, répandus dans ce *Mercure*. Le même auteur a traduit les *Mémoires* de *Siri*, sous ce titre : *Mémoires secrets, tirés des Archives des Souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en plusieurs volumes in-12. L'abbé *Siri* mourut à Paris en 1685, à 77 ans. *Vigneul-Marville* dit que « c'étoit un moine Italien qui vendoit sa plume au plus offrant : ce qui a fait dire de lui, aux gens même de sa nation, que son Histoire est *non da historico, ma da salario*. Le cardinal *Mazarin* ne l'aimoit pas, et s'il lui faisoit du bien, c'étoit pour se racheter de ses mains qui pinçoient en écrivant. » Cependant, malgré cette critique, il faut avouer que *Vittorio Siri*, à qui *Lionne*, secrétaire d'état, avoit fourni une partie de ses Mémoires, étoit très-instruit des intérêts des princes, des motifs de leurs démêlés, de leurs projets et de leurs entreprises. Les premiers volumes de son *Mercure* sont communs; il en faut avoir les secondes éditions : les derniers sont fort rares. Au contraire, les quatre premiers vol. des *Memorie recondite*, sont extrêmement rares; et les quatre derniers le sont un peu moins.

SIRICE, (S.) Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après *Damase I*, en décembre 384, à l'exclusion d'*Ursicin*, et mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le recueil de *Dom Constant*; entr'autres une à *Himère*, évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savans, pour la première Epître décrétale qui soit véritable. Le P. *Papebroch* prouve que les Epîtres de ce pape ont été au moins interpolées. (*Voyez* le *Propylæum*). Il condamna *Jovinien* et ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens Martyrologes, entr'autres dans

celui de *S. Jérôme;* cependant *Baronius* l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prêtoit à quelques critiques : mais *Florentinius*, auteur d'un Commentaire sur le *Martyrologe* de *S. Jérôme*, réfute savamment *Baronius*, et s'appuie principalement sur un passage de *S. Ambroise.*

SIRIES, (Violente-Béatrix) née à Florence en 1710, devint élève du célèbre peintre *Jean Fratellini*, et l'égala dans le portrait. Elle a peint ceux du grand duc de *Florence* et de toute la famille impériale.

SIRIQUE, *Voy.* III. MELÈCE.

I. SIRLET, (Guillaume) de Squilacci dans la Calabre, mort en 1585, à 71 ans, posséda l'estime des papes *Marcel II*, et *Pie IV*, dont le dernier le fit cardinal et bibliothécaire du Vatican, à la sollicitation de *S. Charles Borromée.* Ce cardinal possédoit bien les langues savantes. Il étoit archevêque de Sarragosse, et avoit recueilli une bibliothèque très-précieuse, réunie après sa mort à celle de l'Escurial, où le tonnerre la consuma en grande partie, dans l'année 1670.

II. SIRLET, (Flavius) graveur en pierres fines, mort en 1737, florissoit à Rome. Ce célèbre artiste avoit une finesse de touche et une pureté de travail qui l'approchent des plus excellens graveurs de l'antiquité. On a de lui beaucoup de *Portraits* : et il a donné sur des pierres fines, les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome. Le fameux groupe de *Laocoon*, un de ses derniers ouvrages, passe pour son chef-d'œuvre; il est sur une améthyste.

I. SIRMOND, (Jacques) né à Riom le 12 octobre 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les Jésuites et s'y distingua par son érudition. *Aquaviva* son général, l'appela à Rome en 1590, et *Sirmond* lui servit de secrétaire pendant 16 ans. Le savant jésuite profita de son séjour à Rome : il rechercha les monumens antiques, visita les bibliothèques; mais en enrichissant son esprit, il n'oublia pas sa fortune. Les cardinaux *d'Ossat* et *Barberin* furent ses protecteurs et ses amis. Il jouit aussi de l'estime du cardinal *Baronius* auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses Annales. On vouloit le retenir à Rome; mais l'amour de la patrie le rappela en France, en 1608. *Louis XIII* pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur. Il remplit long-temps ce poste avec l'estime du public et la confiance du roi, et il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée le 7 octobre 1651, à 92 ans. Le Père *Sirmond* avoit les vertus d'un religieux et les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il étoit à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom, sa patrie, le *Bureau des Finances*, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixoit pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il étoit assez vif dans ses Ecrits polémiques. On prétend que, lorsqu'il faisoit ses Ouvrages, il tenoit toujours quelque chose en réserve pour la réplique, comme des troupes auxiliaires pour venir au secours du corps de bataille. On a de lui un grand nombre d'Ecrits, qui marquent une connoissance

consommée de l'antiquité ecclésiastique. Ils sont presque tous en latin. Voici les principaux : I. D'excellentes *Notes* sur les *Capitulaires* de *Charles le Chauve*, et sur le *Code Théodosien*. II. Une édition des *Conciles de France*, avec des remarques, Paris, *Cramoisi*, 1629, 3 vol. in-fol. Pour la compléter, il faut y joindre le Supplément du Père *de la Lande*, Paris, 1666, in-fol. et les *Concilia novissima Galliæ* d'*Odespun*, Paris, 1646, in-fol., etc. III. Des éditions des Œuvres de *Marcellin*, de *Théodoret* et d'*Hincmar* de Rheims. IV. Un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol. L'érudition y est ménagée à propos, et son style pur et net, peut servir de modèle à ceux qui traitent les matières théologiques. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au Père *Sirmond*, il est certain que l'on a des éditions supérieures aux siennes ; que dans les Ecrits qu'enfanta sa dispute avec l'abbé *de Saint-Cyran*, il enseigna plus d'une opinion que le Clergé de France n'a jamais adoptées ; que son *Histoire Prédestinatienne*, et celle de la *Pénitence publique*, doivent être lues avec beaucoup de précaution. *Colomiez* a écrit la *Vie* de ce savant.

II. SIRMOND, (Jean) neveu, ainsi que le suivant, du fameux Père *Sirmond*, membre de l'académie Françoise et historiographe de France, mort en 1649, étoit regardé par le cardinal *de Richelieu* comme un des meilleurs écrivains de son temps, parce qu'il étoit un de ses flatteurs les plus assidus. Il proposa aux académiciens de s'engager chaque année, par serment, à n'employer jamais que les mots approuvés par l'académie. On a de lui : I. La *Vie du Cardinal d'Amboise*, imprimée en 1631, in-8.°, sous le nom du sieur *des Montagnes*, dans laquelle il fait servir ce ministre de piédestal au cardinal *de Richelieu*. [*Voy.* BAUDIER.] II. Des *Poésies* latines, 1554, qui ont quelque mérite.

III. SIRMOND, (Antoine) jésuite, né à Riom, et frère du précédent, mourut en 1643. Il avoit publié deux ans auparavant, un Ouvrage intitulé : *Défense de la Vertu*, in-8.° ; dans lequel il osoit avancer qu'il n'est pas tant commandé d'aimer Dieu, que de ne pas le haïr, et qu'on ne peut marquer aucun temps de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu. Ces propositions révoltantes furent désavouées par ses confrères, et réfutées par *Nicole* dans les *notes* sur les *Provinciales*.

SISARA, Général de l'armée de *Jabin*, roi d'Azor, que son maître envoya contre *Barac* et *Débora*, qui avoient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. *Sisara* ayant rassemblé toutes ses troupes et 900 chariots armés de faux, vint de Héroseth au torrent de Cison. *Barac* marcha contre lui, et le vainquit. *Sisara* alla se réfugier dans la tente d'*Haber le Cinéen*. *Jahel*, femme d'*Haber*, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher et le couvrit d'un manteau ; mais *Sisara* s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou ; il en mourut sur-le-champ, vers l'an 1285 avant J. C.

SISENAND. *Voy.* SUINTILA.

SISGAU, *Voy.* AUTHIER.

SISENNA, ancien historien Latin, florissoit peu de temps après *Plaute.* Il avoit composé une *Histoire Romaine* que nous n'avons plus, et qui étoit, selon *Cicéron*, écrite avec goût et avec élégance.

SISIGAMBIS, mère de *Darius,* dernier roi des Perses, vaincu par *Alexandre le Grand.* [*Voy.* l'article de ce conquérant.]

SISINNIUS, Syrien de nation, succéda au pape *Jean VII*, le 18 janvier 708, et mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

I. SISYPHE, (Mythol.) fils d'*Eole*, qui désolant l'Attique par ses brigandages, fut tué par *Thésée.* C'étoit un homme si méchant, que les poetes ont feint qu'il fut condamné dans les enfers à rouler continuellement une grosse pierre ronde, du bas d'une montagne en haut, d'où elle retomboit à l'instant, parce que les forces lui manquoient au moment qu'il arrivoit au sommet.

II. SISYPHE, natif de l'île de Cos, écrivit (dit-on) l'Histoire du siége de Troye, où il avoit accompagné *Teucer*, fils de *Télamon.* On ajoute qu'*Homere* s'étoit beaucoup servi de cet ouvrage; mais ces faits n'ont aucun fondement. *Voy.* PALEMON, n° I.

I. SIXTE I, *ou* XISTE, (S.) Romain, pape après *Alexandre I,* l'an 119; mourut vers la fin de 127.

II. SIXTE II, Athénien, pape après *Etienne I*, en 257, souffrit le martyre trois jours avant son fidelle disciple *S. Laurent*, le 6 août 258, durant la persécution de *Valérien.*

III. SIXTE III, prêtre de l'Eglise Romaine, obtint la chaire de Saint-Pierre, après le pape *Célestin I*, en 432. Il trouva l'Eglise victorieuse des hérésies de *Pélage* et de *Nestorius*, mais déchirée par la division des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espèce de schisme, en réconciliant *S. Cyrille* avec *Jean* d'Antioche. On a de ce pape trois *Epîtres* dans le Recueil de Dom *Constant*, et quelques *Pièces de Poésie* sur le péché originel, contre *Pélage*, dans la *Bibliothèque des Peres.* On place sa mort en août 440.

IV. SIXTE IV, appelé auparavant *François d'Albecola de la Rovere*, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone dans l'Etat de Gênes, embrassa la règle des Cordeliers, professa la théologie à Padoue et dans les plus célèbres universités d'Italie, et devint général de son Ordre. *Paul II* l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife, il fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre, le 9 août 1471. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore, et ce fut un sujet de mécontentement pour les anciens. Il étoit si facile, qu'il ne pouvoit rien refuser. Il arriva souvent qu'il avoit accordé une même grace à plusieurs personnes. Il fut obligé pour éviter cet inconvénient, d'instituer un de ses officiers pour tenir registre des requêtes qu'on lui présentoit. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes Chrétiens, afin de les exciter à la guerre contre les infidelles; mais son zèle n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal

Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galères, qui s'étant jointe à celle des Vénitiens et des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en Pamphylie ; ce qui obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, et y fit un riche butin. Après cette expédition, il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés sur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, et une partie de la chaîne de fer qui fermoit le port d'Attalie. L'année 1476 fut signalée par une Bulle (du premier mars), dans laquelle *Sixte IV* accorda à ceux qui célébreroient avec dévotion la fête de l'Immaculée Conception de la *Sainte Vierge*, les mêmes indulgences qui avoient été accordées par les papes pour la fête du Saint-Sacrement. Ce décret, le premier de l'Eglise Romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle Bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques, qui prêchoient que tous ceux qui croyoient la Conception Immaculée de la *Sainte Vierge*, péchoient mortellement et étoient hérétiques. Cette Bulle fut donnée à l'occasion des disputes survenues entre les religieux de Saint-Dominique et ceux de Saint-François. Une autre dispute aussi vive, mais bien moins importante, divisoit ces deux Ordres. Les Cordeliers nioient que *sainte Catherine de Sienne* eût eu des stigmates, et prétendoient que ce privilége n'avoit été accordé qu'à *S. François*, leur patriarche. Le pape, qui avoit été de leur Ordre, se laissa tellement prévenir en leur faveur, qu'il défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette Sainte avec les stigmates. Une contestation plus intéressante aux yeux des chanoines-réguliers de Saint-Augustin, et les Hermites du même nom, les agitoit alors. Ils vouloient les uns et les autres être enfans de *S. Augustin*. Le pape se préparoit à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut le 13 août 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire, par la confiance aveugle qu'il eut pour ses neveux, et par la passion qu'il montra contre la maison de *Médicis* et contre les Vénitiens. On lui reproche encore d'avoir créé un nombre infini de charges qu'il rendit vénales, pour soutenir les guerres dispendieuses qu'il entreprit, et pour satisfaire son penchant au faste et à la prodigalité. Ce même penchant lui fit élever plusieurs bâtimens dans Rome, et sur-tout lui fit réparer le Pont du Tibre qui porte son nom, au lieu de celui d'*Antonin* qu'il portoit auparavant. Il enrichit la bibliothèque du Vatican d'un grand nombre de manuscrits et de livres venus de tous côtés, en fit chercher de nouveaux, et en établit garde le célèbre *Platine*. On lui impute aussi la rédaction des *Regulæ Cancellariæ Romanæ*, 1471, in-4.°, très-rare ; traduites en françois par *Dupinet*, 1564, in-8.° ; et réimprimées sous le titre de la *Banque Romaine*, 1700, in-12 : livre qui a fourni aux Protestans le moyen de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traités* en latin : un sur le *Sang de Jesus-Christ*, Rome, 1473, in-folio ; un autre sur la *Puissance de Dieu* ; une *Explication* du Traité de *Nicolas Richard* touchant les Indulgences.

V. SIXTE V, naquit le 13 décembre 1521, dans un village de la Marche d'Ancone, appelé les Grottes, près du château de Montalte. Son père, qui étoit vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna fort jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. *Félix Peretti* (c'est ainsi qu'il s'appeloit,) s'acquittoit de cet emploi, lorsqu'il vit un cordelier conventuel qui étoit en peine du chemin qu'il devoit prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit et témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talens répondant aux soins qu'on prenoit de lui, on le revêtit de l'habit de cordelier. Le frère *Félix* devint en peu de temps bon grammairien et habile philosophe. Sa faveur auprès de ses supérieurs lui attira la jalousie de ses confrères, et son humeur indocile et pétulante leur aversion. Ces obstacles ne l'arrêtèrent pas dans sa carrière. Il fut fait prêtre en 1545, peu de temps après docteur et professeur de théologie à Sienne, et il prit alors le nom de *Montalte*. Il s'acquit ensuite une si grande réputation par ses Sermons, à Rome, à Gênes, à Pérouse et ailleurs, qu'il fut nommé commissaire général à Bologne, et inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat, et avec les religieux de son Ordre, il fut contraint de s'enfuir de cette ville. Comme on le railloit sur son évasion précipitée, il répondit, qu'*ayant fait vœu d'être Pape à Rome, il n'avoit pas cru devoir se faire pendre à Venise*. A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint un des consulteurs de la Congrégation, puis procureur général de son Ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal *Buoncompagno*, en qualité de théologien du légat et de consulteur du Saint-Office. C'est alors qu'il changea tout-à-coup son humeur. Il devint si complaisant, que tous ceux qui le voyoient, étoient aussi charmés de la beauté de son esprit que de la douceur de son caractère. Cependant le cardinal *Alexandrin*, son disciple et son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se souvint de *Montalte*, et lui envoya en Piémont un bref de général de son Ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal *Buoncompagno* ayant succédé à *Pie V* en 1572, sous le nom de *Grégoire XIII*, Frère *Félix*, dont l'ambition n'étoit pas assouvie, aspira au trône pontifical, et pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues et d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. *Grégoire XIII* étant mort, les cardinaux se divisèrent en cinq factions. Le cardinal *Montalte* ne paroissoit alors qu'avec les dehors d'un vieillard qui succombe sous le poids des années. Les cardinaux, dupes de son artifice, ne l'appeloient que l'*Ane de la Marche*, la *Bete romaine*. On le voyoit la tête penchée sur l'épaule, appuyé sur un bâton, comme s'il n'eût pas eu la force de se soutenir, ne parlant plus qu'avec une voix interrompue d'une toux qui sembloit à tout moment le menacer de sa fin dernière. Quand on l'avertit que l'élection pourroit bien le regarder, il répondit avec humilité, « qu'il étoit indigne d'un si grand honneur; qu'il n'avoit pas

assez d'esprit pour se charger seul du gouvernement de l'Église ; que sa vie devoit moins durer que le conclave ; » et il parut être résolu, si on l'élisoit, « de ne retenir que le nom de *Pape*, et d'en laisser aux autres l'autorité. » Il n'en fallut pas davantage pour déterminer les cardinaux à l'élire, le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyoit, leva la tête droite, et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. En sortant du conclave, il donnoit des bénédictions avec tant de légéreté, que le peuple ne pouvoit concevoir que ce fût le cardinal *Montalte*, qu'il avoit vu ne pouvant se tenir sur ses jambes. Le cardinal *de Médicis* lui ayant fait son compliment sur la bonne santé dont il jouissoit depuis son élection, tandis qu'il avoit été si infirme étant cardinal : *N'en soyez pas surpris*, répondit SIXTE-QUINT ; *je cherchois alors les clefs du Paradis, et pour mieux les trouver je me courbois, je baissois la tête ; mais depuis qu'elles sont entre mes mains, je ne regarde que le Ciel, n'ayant plus besoin des choses de la terre.* [*Voyez* aussi CAMILLA.] Dès qu'il fut élevé sur le Saint-Siége, il s'appliqua à purger les terres de l'Église des brigands qui exerçoient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur excessive dans les moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui étoit sans bornes sous le dernier pontificat. Il faisoit dresser des potences, pour punir à l'instant ceux qui commettoient quelque insolence pendant les divertissemens du carnaval. Il fit des édits très-sévères contre les voleurs, les assassins, les adultères. Un gentilhomme Espagnol ayant reçu dans l'église un coup de hallebarde d'un Suisse, s'en vengea en le frappant rudement avec un bâton de pélerin : le Suisse en mourut. *Sixte* fit dire au gouverneur de Rome, qu'il vouloit que justice fût faite avant qu'il se mît à table, et qu'il vouloit dîner de bonne heure. L'ambassadeur et quatre cardinaux allèrent le supplier, non d'accorder la vie au meurtrier, mais de lui faire trancher la tête, parce qu'il étoit gentilhomme. *Sixte* répondit : *Il sera pendu ; je veux bien cependant adoucir la honte dont se plaindroit sa famille, en lui faisant l'honneur d'assister à sa mort.* En effet, il fit planter la potence devant ses fenêtres, et s'y tint jusqu'après l'exécution ; puis se tournant vers ses domestiques : *Qu'on m'apporte à manger*, leur dit-il ; *cet acte de justice vient encore d'augmenter mon appétit.* En sortant de table, il s'écria : *Dieu soit loué du grand appétit avec lequel je viens de dîner !* Le lendemain on vit *Pasquin*, avec un bassin rempli de chaînes, de haches, de potences, de cordes et de roues, répondant à *Marforio*, qui lui demandoit où il alloit : *Je porte un ragoût pour réveiller l'appétit du Saint-Père.* Il faisoit mettre toutes les têtes des suppliciés sur les portes de la ville, et des deux côtés du pont *St-Ange*, où quelquefois il alloit exprès pour les voir. Elles incommodoient les passans par leur puanteur ; et quelques cardinaux engagèrent les conservateurs à supplier Sa Sainteté de les faire placer ailleurs : *Vous*

êtes trop délicats, leur répondit SIXTE, *et les têtes de ceux qui volent le public sont d'une odeur plus insupportable.* Dans le temps qu'il se livroit à une équité si sévère envers ses sujets coupables, il donnoit aux souverains des preuves de son ambition et de sa hauteur. L'ambassadeur de *Philippe II*, roi d'Espagne, lui ayant présenté la haquenée avec une bourse de sept mille ducats, pour l'hommage du royaume de Naples, fit en même temps un compliment conforme à l'ordre qu'il avoit reçu de son maître. Le pape répondit d'un ton railleur : *Que le compliment n'étoit pas mauvais, et qu'il falloit etre bien éloquent, pour persuader d'échanger les charges du royaume contre un cheval. Mais*, ajouta-t-il, *je compte que cela ne durera pas long-temps.* Sa passion dominante étoit d'éterniser sa mémoire. Il entreprit d'abord de relever le fameux obélisque de granit, que *Caligula* avoit fait transporter d'Espagne à Rome. Il étoit le seul qui fût resté entier; mais il se trouvoit presque enterré derrière la sacristie de l'église de St-Pierre. *Sixte-Quint* voulut le faire porter devant l'église. *Jules II* et *Paul III* avoient eu le même dessein, mais la grandeur de l'entreprise les avoit effrayés. Le nouveau pape surmonta les difficultés : il employa le nombre d'hommes et de chevaux nécessaire pour faire agir les machines destinées à mettre en place cette énorme masse, qui a plus de 100 pieds de hauteur. Il ordonna des prières solennelles; et après quatre mois et dix jours de travail, l'obélisque fut placé sur son piédestal, et dédié par le Pape à la St^e^. Croix. [*Voy.* II. FONTANA.] Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, et les fit placer devant d'autres églises. Quoiqu'il aimât à amasser des trésors, le désir de s'immortaliser lui fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de *Sainte-Marie-Majeure*, une chapelle superbe de marbre blanc, et deux tombeaux : l'un pour lui, et l'autre, où il fit transporter le corps de *Pie V*, par reconnoissance des bienfaits qu'il en avoit reçus. Au commencement de l'année suivante 1586, il donna une Bulle pour défendre l'*Astrologie judiciaire*, qui étoit alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galères. Une Bulle, non moins sévère que cet arrêt, défendit aux Cordeliers de se faire Capucins, sous peine d'excommunication. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une Bulle du 3 décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit aussi de bâtir une ville autour des Grottes du bourg de Montalte, au milieu desquelles il avoit pris naissance; mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avoit porté le nom étant cardinal, et il l'érigea en évêché. *Sixte-Quint* donna une nouvelle forme à la congrégation du Saint-Office, établie par *Paul IV*, pour juger les Hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des Rits. La dernière année de son pontificat, il voulut réparer la célèbre Bibliothèque du Vatican,

à laquelle le dernier sac de Rome avoit causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins, ni dépenses, pour la rendre la plus riche et la plus belle de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican appelée *Belveder*, un superbe édifice pour l'y placer, et fit orner ce lieu de très-belles peintures, qui représentoient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, et les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il fit des réglemens fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite, par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette Bibliothèque une très-belle Imprimerie, destinée à faire des éditions exactes et correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des Hérétiques, ou par l'ignorance des Catholiques. Ces monumens de son savoir et de sa magnificence, lui font certainement plus d'honneur que la Bulle qu'il lança contre *Henri III*, et que l'approbation solennelle qu'il donna au crime détestable de *Jacques Clément*, assassin de ce roi. [*Voy.* IV. Clément.] Cette approbation doit paroître d'autant plus extraordinaire, qu'on voit dans les *Mémoires de Nevers*, qu'il désapprouvoit intérieurement les entreprises téméraires de la Ligue. Ce seigneur s'étant rendu à Rome au commencement de son pontificat, eut quelques conférences avec le pape sur les malheureuses affaires de France. *Sixte* lui dit, qu'il ne doutoit pas des bonnes intentions du cardinal *de Bourbon*, et de celles de ses confédérés ; « mais, ajouta-t-il, en quelle école ont-ils appris qu'il faille former des partis contre un prince légitime ? Détrompez-vous, si vous voulez me croire (continua le pape) : le roi de France n'a jamais consenti de bon cœur à vos Ligues et à vos armemens, et il les regarde comme des attentats contre son autorité; et bien que la nécessité de ses affaires, et la crainte d'un plus grand mal, le force à dissimuler, il ne laisse pas de vous tenir tous pour ses ennemis, et même des ennemis plus redoutables et plus cruels, que ne sont ni les Huguenots de France, ni les autres Protestans. Je ne dis rien, que sur la connoissance que j'ai du naturel des princes. Je crains bien fort que l'on ne pousse les choses si avant, qu'enfin le roi de France, tout catholique qu'il est, ne se voie contraint d'appeler les Huguenots à son secours pour le délivrer de la tyrannie des Catholiques. » La prophétie de *Sixte Quint* se vit accomplie quatre ans après. Ce pontife écoutant plus les préventions injustes des Ligueurs que son propre jugement, avoit excommunié, en 1585, le roi de Navarre, si connu depuis sous le nom de *Henri IV*. Il l'estimoit cependant beaucoup, et ce prince lui rendoit estime pour estime ; car on assure qu'il disoit : *C'est un grand Pape ; je veux me faire Catholique, quand ce ne seroit que pour être fils d'un tel Père.* Un travail excessif minoit peu à peu *Sixte-Quint* ; sa dernière maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut le 27 août 1590, à 69 ans, généralement détesté. On crut qu'il avoit été empoisonné, et les médecins lui ayant ouvert le crâne, trouvèrent (dit-on) la substance du cerveau gâté par la malignité du venin qui y étoit attachée. Les douleurs de tête qui précédèrent sa mort,

lui en donnèrent à lui-même quelque soupçon, et l'on rapporte qu'il dit alors à son médecin ordinaire : *Je crois que les Espagnols sont si las de me voir, qu'ils chercheront les moyens d'abréger mes jours et mon pontificat... Henri IV*, apprenant la nouvelle de cette mort, ne put s'empêcher de dire, que ce coup étoit un trait de politique espagnole ; et il ajouta : *Je perds un Pape qui étoit tout à moi ; Dieu veuille que son successeur lui ressemble !* Le peuple Romain n'eut pas les mêmes regrets. Gémissant sous le fardeau des taxes, et haïssant un gouvernement triste et dur, il brisa la statue qu'on avoit élevée à *Sixte*. Ce pontife avoit été dans une crainte continuelle pendant son règne, quoiqu'il donnât un libre accès auprès de lui aux délateurs, ou peut-être même parce qu'il leur donnoit cet accès. Plusieurs gouverneurs ou juges, qui paroissoient avoir trop de clémence, furent destitués de leurs places par ses ordres : *Sixte V* n'accordoit sa faveur qu'à ceux qui penchoient vers la sévérité. Lorsqu'il appercevoit quelqu'un d'une physionomie rigide, il le faisoit appeler, s'informoit de sa condition, et lui donnoit, selon ses réponses, quelques charges de judicature, en lui déclarant que « le véritable moyen de lui plaire, étoit de se servir de l'*Epée à deux tranchans*, à laquelle *Jesus-Christ* est comparé. » Il n'avoit lui-même (disoit-il) accepté le pontificat, que suivant le sens littéral de l'Evangile : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ;* paroles qu'il répétoit toujours avec complaisance. Un jeune homme qui n'avoit que 16 ans, fut condamné à mort, pour avoir fait quelque résistance à des sbires. Les juges mêmes lui ayant représenté, qu'il étoit contraire à la loi de faire mourir un coupable si jeune, l'inflexible pontife leur répondit froidement, *qu'il donnoit dix de ses années au criminel, pour le rendre sujet à la loi.* Il envia le sort d'*Elisabeth*, meurtrière de *Marie* STUART. *O heureuse femme*, disoit-il, *qui a goûté le plaisir de faire sauter une Tête couronnée !* La sévérité de ce pape paroîtra bien cruelle ; ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut la satisfaction de voir le libertinage exclu de ses murs. Avant *Sixte*, les lois, trop foibles contre les grands, ne mettoient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité et de l'impudence. Mais, sous le règne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, et se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. L'adultère connu étoit condamné au dernier supplice. Il ordonna même, « qu'un mari qui n'iroit pas se plaindre à lui des débauches de sa femme, seroit puni de mort. » S'il toléroit les divertissemens du Carnaval, c'étoit en faisant dresser des potences pour punir les insolens et les licencieux. La plupart des princes se sont plus occupés des moyens d'accroître l'espèce humaine, que de la perfectionner et de la nourrir. Mais *Sixte-Quint* regardoit comme un mal de multiplier les hommes, si leur subsistance n'étoit assurée. Aucun curé ne pouvoit faire des mariages qu'après s'être assuré par des informations exactes, si les contractans seroient en état de nourrir leurs enfans. Sa maxime étoit qu'il valoit mieux laisser

une ville déserte, que de la remplir d'habitans malheureux. *Deux choses sont absolument nécessaires*, disoit-il, *pour conserver le peuple dans l'obéissance, le pain et le fer :* maxime plus digne d'un élève de *Machiavel* que d'un souverain pontife, mais qui prouve du moins qu'il connoissoit ce qui assure la tranquillité dans les états despotiques. Il avoit coutume de dire, comme *Vespasien*, qu'*un Prince doit mourir debout*. sa conduite ne se démentit point. Aussi grand prince que grand pape, *Sixte-Quint* fit voir qu'il naît quelquefois sous le chaume, des gens capables de porter une couronne et d'en soutenir le poids avec dignité. Ce qui le distingua des autres papes, c'est qu'il ne fit rien comme eux. Il sut licencier les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère; renouveler Rome, et laisser le trésor pontifical très-riche : telles sont les marques de son règne, et marques qui n'appartiennent qu'à lui. (*Voy.* la *Vie de Sixte-Quint*, par *Leti*, traduite en françois en 2 vol. in-12, par *Jean le Pelletier :* (livre qui fait désirer quelque chose de mieux.) On travailla, par ordre de *Sixte-Quint*, à une nouvelle *Version* latine de la Bible, qui parut en 1590, 3 parties en un vol. in-fol. Les fautes dont on la trouva chargée, obligèrent *Clément VIII* d'en faire faire une nouvelle édition en 1592, dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la première. On reconnoit celle-ci (qu'on recherche à cause de sa rareté), à la Bulle de *Sixte-Quint*, qui ne se trouve plus à celle de *Clément VIII*, qu'on appelle la Bible de *Sixte V* corrigée. Les éditions les plus recherchées sont : Celle du Louvre, 1642, en 8 vol. in-fol... Celle de Paris, 1656, in-12, connue sous le nom de *Bible de Richelieu*.... Celle qu'on appelle *des Evêques*, qui est rare; elle est de Cologne, 1630, in-12 : on la distingue de sa réimpression, parce que cette dernière a des sommaires aux chapitres. La Bulle de *Sixte-Quint* contre *Henri III* et le prince *de Condé*, occasionna les réponses suivantes, que les curieux recherchent : I. *Brutum Fulmen*, 1585, in-8.° II. *La Fulminante* pour *Henri III*, in-8.° III. *Moyens d'abus du Rescrit et Bulle de Sixte V*, 1686, in-8.° IV. *Aviso piacevole sopra la Mentita data dal Re di Novarra à Papa Sixto V*, Monaco, 1586, in-4.°

VI. SIXTE DE SIENNE, fut converti du Judaïsme à la religion Chrétienne, et se fit Cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des hérésies, et refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence alloit être exécutée, lorsque le pape *Pie V*, alors cardinal et inquisiteur de la Foi, vainquit son obstination, et le fit passer de l'Ordre de St-François dans celui de St-Dominique. *Sixte* s'y consacra à la chaire et à l'étude de l'Ecriture-sainte. Il réussit dans ces différens travaux, l'un et l'autre si importans. Le pape *Pie V*, charmé de ses vertus et de son savoir, lui donna des marques d'une estime distinguée. *Sixte* termina sa carrière à Gênes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliothèque sainte*, dans

laquelle il fait la critique des livres de l'Ancien Testament, et donne les moyens de les expliquer. Le savant *Hottinger* fait grand cas de cet ouvrage, quoiqu'il soit rempli de jugemens faux et qu'il manque de critique. La meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-fol., avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux Dominicain : I. Des *Notes* sur différens endroits de l'Ecriture-sainte. II. Des *Questions* Astronomiques, Géographiques, etc. III. Des *Homélies* sur les Evangiles, etc. plus remplies de citations que d'éloquence.

VII. SIXTE DE HEMMINGA, né dans la Frise Occidentale en 1532, d'une famille ancienne, et mort vers 1586, s'est fait connoître par un *Traité* judicieux *contre l'Astrologie judiciaire*, imprimé à Anvers, in-4.°, chez *Plantin*, en 1583.

SKELTON, (Jean) poëte Anglois, mort en 1529, a laissé des *Poëmes* et des *Satires* en vers latins. Il obtint en 1489, la couronne de laurier que l'université d'Oxford décernoit alors au meilleur poëte.

SKINNER, (Etienne) né en 1622, est le *Ménage* des Anglois. Il a publié *Etymologicon linguæ Anglicanæ*, 1671, in-fol.

SKITTE, (Vendela) baronne Suédoise, morte en 1629, à l'âge de 29 ans, possédoit le grec, le latin, l'allemand et le françois, outre sa langue naturelle. Elle a publié des *Lettres* et des *Discours* en latin. Ses deux sœurs, *Heldina* et *Anne Skitte*, se distinguèrent aussi par leur savoir.

SLEIDAN, (Jean) né dans le village de Sleide, près de Cologne, en 1506, de parens obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talens le lièrent avec les trois illustres frères de la maison *du Bellay*. Après avoir été quelque temps à leur service, il se retira à Strasbourg, où son ami *Sturnius* lui procura un établissement avantageux. *Sleidan* fut député en 1545 par les Protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avoit embrassé la secte de *Zuingle* en arrivant à Strasbourg : mais il la quitta dans la suite, et mourut Luthérien en 1556. La mort de sa femme, arrivée l'année d'auparavant, le plongea dans un si grand chagrin, qu'il perdit presque entièrement la mémoire. Il ne se rappela pas même les noms de ses trois filles, les seuls enfans qu'il eût eus de cette épouse chérie. On a de lui : I. Une Histoire en 26 livres, sous ce titre : *De statu Religionis et Reipublicæ Germanorum sub Carolo V*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1555. *Sleidan* écrivoit avec clarté et même quelquefois avec élégance ; mais on sent qu'il n'aimoit pas les Catholiques. Il est pourtant, en général, assez impartial. On voit combien il avoit en horreur *Charles-Quint*, dont il dénature toutes les actions ; mais à travers ces calomnies, la vérité réclame de temps en temps ses droits, et l'on s'apperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entièrement étouffée. Il y a des passages favorables aux Catholiques ; cela a beaucoup déplu aux Protestans ; et ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils sortoient d'une plume hérétique, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en con-

vaincre il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653. Le Père *le Courayer* a traduit cet ouvrage en françois, Leyde, 1767, 3 vol. in-4.° II. *De Quatuor summis Imperiis*, 1711, in-8.° C'est un assez médiocre abrégé de l'Histoire Universelle. *Gilles Struchius*, et *Conrard Samuel Schurtsfleich* professeur de Wittemberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et *Christian Junker* l'a poussé jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Il a été traduit en françois, in-8.°, 1757, à Paris. *Voltaire*, dans certains chapitres de son *Histoire Universelle*, a beaucoup profité de celle de *Sleidan*. L'ordre des faits est semblable dans tout ce qui concerne l'histoire de l'empire d'Occident, et l'expression françoise paroît souvent calquée sur la latine. C'est ce que dit le traducteur de *Sleidan*. III. Une Traduction des *Mémoires de Philippe de Commines*, qui n'est pas toujours fidelle. *Charles-Quint* appeloit *Paul Jove* et *Sleidan*, *SES MENTEURS*, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

SLICHTING, *Voy.* SCHLICHTING.

SLINGELAND, (Jean-Pierre) peintre, né à Leyde en 1640, mourut en 1691. Elève du célèbre *Gérard Dow*, il suivit de près son maître. Ses ouvrages sont d'un fini admirable. On ne peut porter plus loin que cet artiste, la patience dans le travail, et la scrupuleuse exactitude à détailler les moindres choses. On remarque dans ses ouvrages, une belle entente de couleurs, jointe à une heureuse intelligence du clair-obscur et à un ensemble merveilleux. Sa lenteur à opérer a répandu un peu de froid et de roideur dans ses figures; un tableau l'occupoit des années entières.

SLOANE, (le Chevalier HANS) naquit à Killileah, dans le comté de Down en Irlande, le 16 avril 1660, de parens Ecossois. Dès l'âge de 16 ans, il avoit fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de *Ray* et de *Boyle*, et par un voyage en France, où *Tournefort*, *du Verney* et *Lemery* lui ouvrirent le riche trésor de leurs recherches. De retour en Angleterre, le fameux *Sydenham* se fit gloire de l'avancer dans la médecine. La société royale de Londres l'agrégea à son corps en 1685, et deux ans après, il fut élu membre du collége royal des médecins de Londres. Le duc *d'Albermale* ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, *Hans Sloane* l'y suivit en qualité de son médecin. Ce savant naturaliste revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 Plantes curieuses. Peu de temps après, on lui donna l'importante place de médecin de l'Hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevoit ses appointemens, en donnoit quittance, et les rendoit surle-champ pour être employés aux besoins des pauvres. Environ un an après, il fut élu secrétaire de l'académie royale. Cette société ne l'occupa pas entièrement : *Sloane*, ami de l'humanité, établit le *Dispensatoire* de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remèdes, ne payent que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. Le roi *Georges I* le nomma, en 1716,

chevalier-baronet et médecin de ses armées. La même année il fut créé président du collége des médecins, auquel il fit des présens considérables. La compagnie des apothicaires dut aussi à sa générosité le terrain du beau jardin de Chelsea, dont il facilita l'établissement par ses dons. Le roi *Georges II* le choisit en 1727 pour son premier médecin, et la société royale pour son président à la place de *Newton*. C'étoit remplacer un grand homme par un autre grand homme. L'académie des sciences de Paris se l'étoit associé en 1708. Ce digne citoyen, âgé de 80 ans, se retira en 1740, dans sa terre de Chelsea, où il s'occupoit à répondre à ceux qui venoient le consulter, et à publier des remèdes utiles. C'est à lui qu'on doit la poudre contre la rage, connue sous le nom de *Pulvis Anti-Lyssus.* Il mourut dans cette terre le 11 janvier 1753, à 93 ans. Il étoit grand et bien fait. Ses manières étoient aisées et libres; sa conversation gaie, familière et obligeante. Rien n'égaloit son affabilité envers les étrangers; on le trouvoit toujours prêt à faire voir son cabinet, pourvu qu'on l'eût averti à temps. Il tenoit, un jour la semaine, table ouverte pour les personnes de distinction, et sur-tout pour ceux de ses confrères de la société royale qui vouloient y venir. Quand il se trouvoit quelque livre double dans sa bibliothèque, il l'envoyoit soigneusement au collége des médecins, si c'étoit un livre de médecine; ou à la bibliothèque du chevalier *Bodley*, à Oxford, s'il traitoit d'autres matières. Il vouloit par ce moyen les consacrer à l'utilité publique. Lorsqu'il étoit appelé auprès des malades, rien n'étoit égal à l'attention avec laquelle il observoit jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'étoit par ce moyen qu'il se mettoit en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étoient des espèces d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouroient, on trouvoit presque toujours la cause de mort qu'il avoit indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du *Quinquina*, non-seulement aux fièvres réglées, mais à un grand nombre de maladies, sur-tout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrènes qui proviennent de causes internes, et aux hémorragies. Il s'en étoit souvent servi lui-même dans les attaques de crachement de sang auxquelles il étoit sujet. On a de lui : Un *Catalogue* latin *des Plantes de la Jamaïque*, in-8.°, 1696. II. Une *Histoire de la Jamaïque*, in-fol., 2 vol., en anglois, dont le premier tome parut en 1707, et le second en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux et intéressant, est orné de 274 figures. III. Plusieurs *Pièces* dans les *Transactions Philosophiques*, et dans les *Mémoires* de l'académie des Sciences de Paris. Sa bibliothèque étoit d'environ 50000 vol. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 38 volum. in-fol. et 8 in-4.°, contient 69352 articles, avec une courte description de chaque pièce. Ce cabinet étoit la plus riche collection qu'aucun particulier ait peut-être jamais eue. Comme il souhaitoit que ce trésor (*destiné*, selon ses propres termes, *à procurer la gloire de Dieu et le bien des hommes*) ne fût pas dissipé après sa mort, et que cependant il ne vouloit pas priver ses enfans d'une partie si considérable de sa succession, il

la

le laissa par son testament au public, en exigeant qu'on donneroit 20 mille livres sterlings à sa famille. Le parlement d'Angleterre accepta ce legs, et paya cette somme, bien peu considérable pour une collection de cette importance. Elle forme la plus grande et la plus riche partie du *Musée* britannique. Ce Musée est divisé en 3 départemens. Le premier contient les manuscrits, les médailles et les monnoies antiques, les médailles modernes, depuis *Guillaume Rufus*, jusqu'à nos jours. Celles recueillies de l'héritage de *Sloane* offrent une suite de plus de vingt mille. Le second renferme les antiquités et l'histoire naturelle : on y trouve les urnes, les vases, les amulettes, les idoles, les patères, les lampes, les coupes, les statues, les bustes, les instrumens de musique, et ceux propres aux sacrifices, les lacrymatoires, les talismans et cachets, les armes, l'épée du premier comte de *Chester*. La section de l'histoire naturelle offre une tabatière faite avec la lave du Vésuve, un éventail d'une seule feuille de taliput, une collection de fossiles et de minéraux, une autre d'agathes, de cornalines, de jaspes, d'ophites, d'héliotropes, de marbres ; une autre d'ambres, de bitumes, d'asphaltes, de perles dont une est violette, et une autre a la forme d'un raisin ; une collection de coquilles, fossiles, et d'autres objets pétrifiés, tels qu'un crâne humain et une épée trouvée dans le Tibre ; une autre de bois divers, de fruits et de plantes ; une autre d'insectes ; une autre de reptiles, d'amphibies, de poissons secs, où l'on voit le squelette d'une baleine. Le troisième département renferme les livres imprimés. Ceux de *Sloane* sont au nombre de 50 mille environ. *Voy.* PETIVER.

SLODTZ *ou* SLOOTZ, (Réné-Michel) surnommé *Michel-Ange*, né à Paris en 1705, et originaire d'Anvers, eut beaucoup de goût pour la sculpture, dont le talent paroissoit héréditaire dans sa famille. Après avoir remporté le second prix de ce bel art à l'académie de Paris, âgé seulement de 21 ans, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu de l'académie et nommé dessinateur de la chambre du roi en 1758. Le roi de Prusse, qui vouloit l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses ; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de temps après, le 12 octobre 1764, à 59 ans. Cet habile homme s'étoit fait une manière pleine de vérité et de graces. Les attitudes de ses figures étoient souples, ses contours coulans, ses draperies vraies, ses dessins excellens. Il modeloit et travailloit le marbre avec un goût délicat et une netteté séduisante. Les qualités qui font aimer l'homme, ornoient chez lui les talens qui font estimer l'artiste. Il eut des amis, même chez ses rivaux, par ses mœurs simples, par sa probité exacte, par son caractère égal, doux et enjoué. Ses ouvrages sont : I. *S. Bruno* refusant la mître, dans l'Église de Saint-Pierre de Rome. II. Le *Tombeau* du marquis *Capponi*, dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins. III. Deux bustes de marbre, dont l'un est une tête de *Calchas*, et l'autre celle d'*Iphigénie*. IV. Le *Tombeau* du Cardinal *d'Auvergne*, à Vienne en Dauphiné. V. Le *Tombeau* de

Languet, curé de St-Sulpice, dont la figure est à tous égards de la plus grande beauté. Ce tombeau, déposé, dans ces derniers temps, dans la collection des Augustins, où il est déplacé au milieu d'une foule de monumens profanes, devroit être reporté dans l'église de St-Sulpice qui le réclame. VI. Des *Bas-reliefs* en pierre, dont il orna le portique du rez-de-chaussée du portail de l'église de St-Sulpice. Ce sont tout autant de chefs-d'œuvre de bon goût et de graces.

Sebastien SLODTZ son père, né à Anvers, mort à Paris en 1628, à 71 ans, et élève de *Girardon*, s'étoit distingué dans le même art, ainsi que son frère *Paul-Ambroise*, qui avoit été comme lui dessinateur de la chambre du roi, et qui mourut en 1758.

I. SLUSE, (René-François WALTHER, baron de) de Visé, petite ville du pays de Liége, étoit frère du cardinal *de Sluse*, et du baron de ce nom, conseiller d'état de l'évêque de Liége. Il devint abbé d'Amas, chanoine, conseiller et chancelier de Liége, et se fit un nom célèbre par ses connoissances théologiques, physiques et mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Cet illustre érudit mourut à Liége en 1685, à 62 ans. On a de lui de savantes *Lettres*, et un ouvrage intitulé : *Mesolabium et Problemata solida*, Leodii, 1668, in-4.°

II. SLUSE, (Jean Gualtier, baron de) frère du précédent, né à Visé l'an 1626, fut appelé à Rome par *Jean Gualtier* son oncle, secrétaire des brefs. *Clément IX* le reçut au nombre de ses prélats domestiques ; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. *Innocent XI* l'éleva au cardinalat l'an 1686. Sa trop grande application au devoir de sa charge et à l'étude, jointe à sa complexion foible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge, et refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif, et montrent combien il étoit versé dans la discipline de l'Eglise, l'Ecriture-sainte et les Saints Pères. Il avoit amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en 5 vol. in-4.°

SLUYS, (Jacques Vander) peintre, né à Leyde en 1660, mort en 1736, a fait des tableaux qui sont recherchés plutot pour la force du coloris, que pour l'exactitude du dessin.

SMALCIUS, (Valentin) fameux socinien, né en Thuringe, mort à Cracovie le 14 décembre 1622, est auteur d'un Traité contre la Divinité de J. C., intitulé : *de Divinitate J. C.*, 1608, in-4.°, traduit en polonois, en allemand et en flamand, et plusieurs fois réfuté, particulièrement par *Jean Cloppenburch* dans son ouvrage intitulé *Anti-Smalcius*, Franeker, 1652, in-4.°

SMALRIDGE, (George) ecclésiastique Anglois, connu principalement par ses *Sermons*, dont les premiers parurent en 1717, in-8.°, et les derniers en 1726, in-fol., étoit né à Lichtfield en 1666, et mourut en 1719, à Oxford, estimé pour ses mœurs et son savoir.

SMARAGDE, *Voy.* EUPHROSINE *à la fin.*

SMART, (Christophe) poëte Anglois, né en 1722, et mort dans ces dernières années, excella dans la poésie latine, qui lui mérita plusieurs couronnes académiques. En 1791, on a recueilli ses *Poëmes* et autres ouvrages, 2 vol. in-fol.

SMEATHMAN, (Henri) écrivain Anglois, remplit long temps l'importante place de secrétaire du collége de commerce de Londres. Il s'est fait connoître par plusieurs *Mémoires* d'histoire naturelle et de politique, insérés dans les *Transactions philosophiques*. Il est mort en 1787.

SMEATON, (Jean) ingénieur Anglois, naquit dans le comté d'Yorck en 1724, et mourut en 1792, après avoir été membre de la société royale. On lui doit le beau fanal d'Eddy-Stone qu'il acheva en 1759. Parmi ses écrits, on distingue la *Notice* sur ce fanal, et un *Mémoire* sur la force naturelle du vent et de l'eau, sur les moulins et autres machines dont le jeu dépend d'un mouvement circulaire. Ce Mémoire obtint la médaille d'or de la société royale.

I. SMELLIE, (Guillaume) chirurgien célèbre, mort en 1762, a décrit avec exactitude la structure du bassin dans les femmes, et a publié en Angleterre, I. *Système* complet d'accouchemens. II. *Tables* anatomiques, avec des explications.— Un autre *Guillaume Smellie*, imprimeur Ecossois, et secrétaire de la société des antiquaires d'Edimbourg, a publié en anglois la *Traduction* de l'Histoire naturelle de *Buffon*. On lui doit un ouvrage sous ce titre : *Philosophie de l'Histoire naturelle*. Il est mort en 1795.

SMERDIS, fils de *Cyrus*, fut tué par ordre de *Cambyse* son frère, qui mourut quelque temps après, vers l'an 524 avant J. C. Alors un Mage de Perse prit le nom de *Smerdis*, et faisant accroire qu'il étoit frère de *Cambyse*, parce qu'il lui ressembloit beaucoup, il se mit sur le trone : mais il prit tant de précautions pour cacher sa fourberie, que cela même le découvrit. Il se forma un complot, environ six mois après son usurpation, entre sept des principaux seigneurs de Perse, du nombre desquels étoit *Darius* fils d'*Hystaspes* qui régna après la mort de *Smerdis*. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, et sa tête fut exposée au bout d'une lance.

SMILAX, (Mythol.) Nymphe, qui eut tant de douleur de se voir méprisée du jeune *Crocus*, qu'elle fut changée aussi bien que lui, en un arbrisseau dont les fleurs sont petites, mais d'une excellente odeur. Il y a des Mythologistes qui rapportent ce trait de fable d'une manière moins tragique. *Crocus* et *Smilax*, disent-ils, étoient deux époux qui s'aimoient si tendrement et avec tant d'innocence, que les Dieux, touchés de la force et de la pureté de leur union, les métamorphosèrent, *Crocus* en Safran et *Smilax* en If.

I. SMITH, (Thomas) né en 1512, à Walden, dans la province d'Essex, et mort en 1577, fut élevé dans l'université de Cambridge, où ses progrès dans les belles-lettres et dans les sciences, lui méritèrent la chaire de professeur royal en droit civil. Il obtint ensuite la place de secrétaire d'état, sous le règne d'E-

douard VI, et sous celui de la reine *Elisabeth*, qui l'employa en diverses ambassades et négociations importantes. — Il ne faut pas le confondre avec un théologien Anglois nommé aussi *Thomas Smith*, né en 1638, mort à Londres, sa patrie, en 1710. On a de celui-ci : I. Une *Relation de l'Eglise Grecque*, 1680, in-8.°, qu'il publia aussi en latin. Cette Relation est exacte ; l'auteur ayant fait le voyage de Constantinople avec un seigneur Anglois, avoit été à portée de s'instruire. II. *Inscriptiones Græcæ Palmyrenorum*, 1698, in-8.° III. *De Moribus Turcarum*, Oxford, 1672, in-12. IV. *De Druidum moribus*, Londres, 1664, in-8.° Tous ces Ouvrages sont remplis d'érudition. Le dernier est le plus rare.

II. SMITH, (Richard) théologien Anglois, fut élevé à l'épiscopat par le pape *Urbain VIII*, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, et envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les religieux qui étoient dans ce royaume, ils soulevèrent contre lui les Catholiques. *Smith* fut obligé, l'an 1628, de se retirer en France, où il fut très-bien reçu par le cardinal *de Richelieu*. Ce fut alors que deux jésuites, *Knot* et *Floïd*, publièrent deux *Ecrits contre le droit que les Evêques prétendoient avoir d'éprouver les Réguliers ;* droit que *Smith* avoit vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres furent censurés par *Gondi*, archevêque de Paris, par la Sorbonne, et par le Clergé de France, qui manda les Jésuites et les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le Père *Floïd* opposa deux autres Ouvrages à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé *de Saint-Cyran* fit avec l'abbé *de Barcos* son neveu, le gros livre intitulé : *Petrus Aurelius*. *Richard Smith* qui avoit occasionné ces disputes, mourut saintement à Paris en 1655. — Il y a eu un autre *Richard* Smith, qui publia en 1550, contre *Pierre Martyr*, un Ecrit intitulé : *Diatriba de hominis justificatione*, in-8.°

III. SMITH, (Jean) est un des premiers et des plus excellens graveurs en manière noire. Il étoit Anglois, et mourut à Londres dans un âge avancé, au commencement du XVIIIe siècle. On a de lui beaucoup de *Portraits* ; il a gravé presque tous ceux de *Kuller*, et des *Effets de Nuit*, propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. La *Magdeleine à la lampe*, d'après *Scalken*, est un de ses plus beaux ouvrages. *Scalken* étoit son peintre favori.

IV. SMITH, (Adam) docteur en droit, professeur de morale dans l'université d'Edimbourg, et commissaire des douanes d'Ecosse, naquit en 1723, et mourut le 18 juillet 1790. Ayant quitté sa chaire pour se charger de l'éducation d'un seigneur Anglois, il voyagea deux ans avec son élève, et recueillit des observations importantes sur le commerce et les finances. Il profita de ses remarques pour composer ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776, 2 vol. in-4.°, réimprimées depuis quatre fois, et traduites sur la 4.e édition, par *Roucher*, Paris, 1790, 5 vol. in-8.° Les matières traitées dans cet excellent livre, intéressent tous les peuples, et sont approfondies avec une saga-

tité peu commune. On y développe les ressources des états ; mais peut-être l'auteur confond-il quelquefois la richesse des nations avec leur prospérité. *Smith* s'étoit nourri de la lecture des encyclopédistes, et de *Hume* dont il étoit grand admirateur, et dont il publia la vie. Il adopta quelques-unes de leurs idées systématiques, auxquelles le temps n'a pas encore mis son sceau. Il s'étoit d'abord fait connoître par sa *Théorie des sentimens moraux*, 1759, in-8.° *Smith* étoit un génie méditatif, et l'on s'en appercevoit assez dans la société. S'étant consacré de bonne heure à l'étude et à la retraite, il n'avoit point poli ses manières. Ses distractions très-fréquentes le faisoient prendre, par ceux qui ne le connoissoient pas, tantôt pour un insensé, tantôt pour un idiot. Mais ses amis estimoient en lui ses profondes connoissances, sa probité et son caractère officieux. Il fut long-temps pauvre, et il supporta l'indigence avec courage. Ses amis auroient voulu le faire entrer dans l'état ecclésiastique ; mais il craignit d'être repoussé par le clergé Anglican, parce qu'il s'étoit déclaré hautement le partisan des opinions anti-religieuses de *Voltaire*. Dans sa *Vie* de D. *Hume*, il soutient un paradoxe contraire à toutes les religions et funeste à la société ; c'est que le bonheur, la paix de l'ame et la vertu ne sont pas incompatibles avec l'athéisme.

V. SMITH, (Edmond) né en 1668, mort en 1710, à Gartham. Parmi ses Œuvres poétiques, publiées en 1719, on distingue sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, jouée avec succès en 1707. Il avoit commencé une traduction de *Longin*, qu'il n'a pas achevée.

VI. SMITH, (Guillaume) doyen de Chester, né en 1711, mort en 1787, a publié des *Discours* sur les Béatitudes, et des *Traductions* de *Longin* et de *Thucydide*.

VII. SMITH, (George) peintre Anglois, né à Chichester, mort en 1776, s'est distingué, ainsi que ses frères *Guillaume* et *Jean*, dans le paysage. On recherche ses ouvrages en Angleterre.

VIII. SMITH, (Thomas) né à Londres en 1638, devint chapelain de l'ambassade de Constantinople. De retour dans sa patrie, il a publié plusieurs Ecrits sur l'histoire des Turcs ; il est mort en 1710.

IX. SMITH, (Charlotte) avantageusement connue en Angleterre par une foule de Poésies agréables, est morte en 1787.

SMITS, (Louis) peintre Hollandois, né à Dordrecht en 1635, mort en 1675, représentoit les fruits avec une vérité étonnante. Il vendoit ses tableaux à haut prix ; cependant le coloris s'y dégrade et devient jaune.

SMOLETT, (Thomas) médecin Anglois, né à Cameron en Ecosse, en 1720, mort en Italie en 1771, s'étoit trouvé au siége de Carthagène, et avoit parcouru la France et quelques contrées méridionales de l'Europe. Il s'occupa plus de l'art d'écrire que de celui de guérir. Peut-être eût-il été un excellent médecin, mais il a été un médiocre auteur. La poésie, l'histoire, le genre romanesque, la littérature l'occupèrent tour à tour. Nous avons de lui : I. L'*Histoire d'Angleterre*, 4 vol. in-4.°, traduite en françois par M. *Farge* en 19 vol. in-12,

qui y a ajouté une suite jusqu'en 1763, en 5 vol. in-12. *Smolett* n'a aucune des qualités des bons historiens ; il est partial et passionné, et il ne rachète pas ce défaut par l'élégance du style. Exposant séchement les faits, détaillant les circonstances avec un ton monotone, donnant très-peu à penser, ne remuant ni l'imagination ni le cœur, il fatigue le lecteur en voulant l'instruire. Son style est sans force et sans coloris. II. Un *Voyage en France*, 1766. Asthmatique et vaporeux, *Smolett* étoit venu, en 1763, chercher en France la santé et la bonne humeur : il ne l'y trouva probablement pas ; car, dans sa relation, il paroit mécontent de tous nos usages, et plein de mépris pour les hommes et les choses qu'il venoit de voir. III. Un *Abrégé de l'histoire des voyages*, par ordre chronologique, 7 vol. in-12. Le style en est foible et lourd, et les détails ne sont guère piquans. IV. Plusieurs Romans : *William Pickle*, 4 vol. in-12 ; *Ferdinand comte Fatham* : *Lancelot Greaves* ; *Roderick Random*, traduit en françois, en 3 vol. in-12. V. Des *Satires* ; les *Représailles*, comédie ; le *Régicide* (de Charles I), tragédie : productions qui ne valent pas mieux que ses romans presque tous dénués d'intérêt et de style. VI. Les *Recherches critiques*, ouvrage périodique, publié depuis 1755 jusqu'en 1763, et où l'on cherche vainement la gaieté d'imagination, la finesse des vues, la justesse dans les jugemens et la politesse dans la manière de les exprimer, qui caractérisent les critiques célèbres. *Smolett* étoit marié.

I. SNELL DE ROYEN, (Rodolphe) *Snellius*, philosophe Hollandois, né à Oudewater en 1546, fut professeur en hébreu et en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613. On a de lui plusieurs ouvrages sur la géométrie et sur toutes les parties de la philosophie ; ils ne sont plus d'aucun usage.

II. SNELL DE ROYEN, (Wilbrod) fils du précédent, né à Leyde en 1591, succéda à son père en 1613, dans la chaire de mathématiques, et mourut à Leyde en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction, découverte qu'il avoit faite avant *Descartes*, comme *Huyghens* nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la Terre, et il l'exécuta par une suite de triangles semblable à celle qu'ont employée depuis *Picard* et *Cassini*. Mais toutes ces tentatives pour mesurer le globe, ont jusqu'ici assez mal réussi. La Terre ne peut être mesurée, sans que l'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien ; or, cela ne se sait pas : les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs et leurs raisonnemens opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point. Il est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont l'*Eratosthenes Batavus*, et le *Cyclometrium*, in-4.° Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talens, et ils font sentir tout ce qu'il auroit pu faire, s'il étoit venu un demi-siècle plus tard.

SNORRO, (*Sturlesonius*) illustre Islandois d'une ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suède, et des trois rois de Norwége. Une sédition l'obligea

de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur ; mais en 1241, *Gyssurus* son ennemi, le força dans son château et le fit mourir. On a de lui : I. *Chronicon Regum Norwegorum*, qui est utile pour cette partie de l'Histoire du Monde. II. *Histoire* de la Philosophie des Islandois, qu'il a intitulée : *Edda Islandica*. M. *Mallet* l'a traduite en françois à la tête de son *Histoire de Danemarck*, 1756, 3 vol. in-4.°, ou 6 volumes in-12. Nous en avons une édition par *Resenius*, à Hanau, 1665, in-4.°

SNOY, (Renier) né à Ter-Gouw en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier en médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. *Charles-Quint* le chargea de quelques commissions auprès de *Christiern II*, roi de Danemarck, retiré en Zélande, et à la cour de *Jacques IV*, roi d'Ecosse. Il mourut à Ter-Gouw, le 1 août 1537. On a de lui : Une *Histoire de Hollande en XIII livres*, en latin, Rotterdam, 1620, in-fol. *Swertius* l'a insérée dans ses *Annales rerum Belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guère que des relations de séditions, de batailles et de siéges. Elle finit à l'an 1519. *Renier Snoy* a encore fait quelques ouvrages sur la morale et la médecine. — Il ne faut pas le confondre avec *Lambert* SNOY, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, qui a beaucoup travaillé à l'Histoire généalogique des Pays-Bas.

SNYDERS, (François) peintre et graveur, né à Anvers en 1587, mort dans la même ville en 1657, s'étoit d'abord consacré à peindre uniquement des fruits ; mais son goût le porta encore à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses *Chasses*, ses *Paysages* et ses Tableaux, où il a représenté des *Cuisines*, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère et assurée, ses compositions riches et variées, et son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étoient un peu grandes, *Snyders* avoit recours au pinceau de *Rubens*, ou de *Jacques Jordans*. *Rubens*, à son tour, recouroit quelquefois à *Snyders*, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent et paroissent être de la même main. *Snyders* a gravé un *Livre d'Animaux* d'une excellente manière : on a aussi gravé d'après lui.

SOANEN, (Jean) fils d'un procureur au présidial de Riom en Auvergne et de *Gilberte Sirmond*, nièce du savant *Jacques Sirmond*, jésuite, naquit à Rioms le 6 janvier 1647. Il entra en 1661, dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris, où il prit le P. *Quesnel* pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités et la rhétorique dans plusieurs villes de province, avec un succès rare. Consacré au ministère de la chaire pour lequel il avoit beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris. Il fut souhaité à la cour ; il y prêcha les Carêmes de 1686 et 1688, et obtint tous les suffrages. Il étoit un des quatre prédicateurs les plus distingués de sa Congrégation, et on les appeloit ordinairement *LES QUATRE EVANGÉLISTES*. *Fénélon* ne proposoit d'autres modèles pour l'éloquence de la

chaire, que *Massillon* et *Soanen*. On récompensa ses succès par l'évêché de Viviers ; mais il le refusa, par la raison que cette ville est sur une route fréquentée, et que son revenu, le bien des pauvres, se consumeroit à représenter. Il préféra en 1695, l'évêché de Senez, peu riche, mais isolé. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Il donnoit à tout le monde : un pauvre s'étant présenté, et le charitable évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague. A son désintéressement, à son zèle, à sa piété, *Soanen* joignoit la fermeté de caractère que donne la vertu. La Bulle *Unigenitus* lui ayant paru un *Décret monstrueux*, il en appela au futur concile, et publia une Instruction pastorale, dans laquelle il s'élevoit avec force contre cette Constitution. Le cardinal *de Fleury*, voulant faire un exemple d'un prélat Quesnéliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal *de Tencin* y présida. *Soanen* y fut condamné, suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et exilé à la Chaise-Dieu en Auvergne, où il mourut le 25 décembre 1740, âgé de 92 ans. Les Quesnélistes en ont fait un *Saint* et les Molinistes un *rebelle*. Il faut admirer ses mœurs, et plaindre le zèle qui jeta tant d'amertume sur une vie pure. Sa retraite fut fort fréquentée ; on le visitoit, on lui écrivoit de toutes parts. Il signoit ordinairement, JEAN *Evêque de Senez, prisonnier de J. C.*..... On a de lui : I. Des *Instructions Pastorales*. II Des *Mandemens*. III. Des *Lettres*, imprimées avec sa Vie, en 2 vol. in-4.° ou 8 vol. in-12, 1750. Ce recueil auroit pu être élagué ; mais ceux qui le faisoient, croyoient tout précieux. On a réimprimé sous son nom, en 1767, 2 vol. in-12 de *Sermons ;* mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.... *Voyez* AUBRY.

SOARDI, (Victor-Amédée) né d'une famille noble dans le Piémont, eut pour parrain *Victor-Amédée*, roi de Sardaigne. Livré à tous les plaisirs de la jeunesse, il réfléchit sur leur frivolité, et se déterminant à partir tout-à-coup pour Paris, il entra dans la congrégation de Saint-Lazare. Il est mort à Avignon en 1752, après avoir publié un ouvrage intitulé : *De supremâ Romani Pontificis auctoritate et Ecclesiæ Gallicanæ doctrinâ*, 1747, in-4.° On en a donné une nouvelle édition à Heidelberg, en 1793.

SOARÈ, (Cyprien) *Soarus*, jésuite Espagnol, mort à Placentia en 1593, à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin à l'usage des colléges, mais qui ne peut servir aux gens de goût. On en a un *Abrégé*, Paris, *Cramoisi*, 1674, in-12.

SOAREZ, *Voy*. SUAREZ.

SOAREZ, (Jean) évêque de Conimbre et comte *d'Arganel*, de l'Ordre des Augustins, parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les Evangiles de *S. Matthieu*, de *S. Marc* et de *S. Luc*, dans lesquels il entasse citations sur citations.

SOBIESKI, (Jean IIIe) roi de Pologne, et l'un des plus grands guerriers du XVIIe siècle, obtin les places de grand maréchal et

de grand général du royaume. Il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques et sur les Tartares, et par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célèbre bataille de Choczim, le 11 novembre 1673. Les ennemis y perdirent 28000 hommes. Sa valeur et ses autres grandes qualités lui méritèrent la couronne de Pologne, le 20 mai 1674. Son courage parut avec non moins de gloire au siége de Vienne en 1683. Lorsque *Sobieski* fut monté à cheval pour aller sauver Vienne, la reine son épouse [*Voy.* MONTIGNY.] le regardoit en pleurant et en embrassant le plus jeune de ses fils. *Qu'avez-vous à pleurer ?* lui dit le monarque. — *Je pleure*, lui répondit-elle, *de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres.* Un moment après, *Sobieski* s'adressant au nonce, lui dit : *Mandez au pape que vous m'avez vu à cheval, et que Vienne est secourue....... Sobieski* arriva aux environs de cette capitale avec une cavalerie très-brillante et une infanterie mal équipée. Le prince *Lubomirski* conseilloit au roi, pour l'honneur de la nation, de faire passer de nuit le pont à un régiment plus mal vêtu que les autres. *Sobieski* en jugea autrement; et lorsque cette troupe fut sur le pont, *Regardez-la bien*, dit-il aux spectateurs, *c'est une troupe invincible, qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la dernière guerre, ils étoient tous vêtus à la Turque... Sobieski* agit avec tant de vigueur, qu'il s'empara des meilleurs postes occupés par les Turcs. Ce roi s'avança jusqu'à une hauteur d'où l'on voyoit l'armée turque et les ouvrages de la tranchée; il regarda quelque temps avec sa lunette, et dit à ceux qui étoient autour de lui : *Cet homme-là est mal campé; je le connois, c'est un ignorant présomptueux : nous n'aurons pas d'honneur à cette affaire.* En effet, il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec ses soldats. Ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, et jusqu'au grand étendard de *Mahomet*, que le vainqueur envoya au pape, avec une lettre dans laquelle on lisoit ces mots :

Je suis venu, j'ai vu,
DIEU *a vaincu.*

Il écrivit à la reine sa femme, qu'il avoit trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connoit assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : « Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes Tartares, quand elles voient entrer leurs maris les mains vides : *Vous n'êtes pas des hommes, puisque vous revenez sans butin.* » Le lendemain, 13 septembre, *Sobieski* fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé* JEAN; paroles qui avoient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, et à Dom *Juan d'Autriche* après la victoire de Lépante. Ce prince mourut le 17 juin 1696, à 66 ans, regretté des héros dont il étoit le modèle, et des gens de lettres dont il étoit le protecteur. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, et avoit autant d'esprit que de

bravoure. Dans les actions décisives, il s'exposoit comme le moindre soldat. En vain ses principaux officiers le conjuroient de mettre sa personne en sûreté : *Vous me mépriseriez*, leur répondoit-il, *si je suivois vos conseils.* M. l'abbé *Coyer* a écrit sa *Vie*, en trois vol. in-12. *Marie-Casimir de la Grange d'Arquien* son épouse, mourut en France, au château de Blois, en 1716. Les trois fils de *Sobieski* ne laissèrent point de postérité masculine.

SOBRINO, (François) est auteur d'un *Dictionnaire françois et espagnol*, imprimé à Bruxelles en 1705, en 2 vol. in-4.°, et depuis en 3. Il a fait aussi une *Grammaire espagnole*, in-12. Ces ouvrages ont encore du cours, mais moins qu'autrefois. La Grammaire auroit besoin d'être refondue pour le style, qui est à peine françois, et même pour le fond des choses.

I. SOCIN, (*Marianus*) naquit à Sienne en 1401, et professa le droit canon dans sa patrie, avec un succès qui lui mérita l'estime de *Pie II.* Il mourut en 1497.

II. SOCIN, (Barthelemi) fils du précédent, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, et laissa des *Consultations* imprimées à Venise avec celles de son père, en 1579, en 4 vol. in-fol. On dit que ce professeur disputoit un jour sur des matières de droit avec un jurisconsulte qui pour se tirer d'affaire, s'avisa de forger sur-le-champ une loi qui lui donnoit gain de cause. *Socin* tout aussi habile et non moins rusé que son adversaire, renversa cette loi aussi-tôt par une autre tout aussi formelle. Sommé d'en citer l'endroit : *Elle se trouve*, dit-il, *précisément auprès de celle que vous venez de m'alléguer. Jérôme Donato* avoit usé d'une réplique aussi concluante en face du pape *Jules II.* Voyez CONSTANTIN, n° III, *à la fin.*

III. SOCIN, (Lélie) arrière-petit-fils de *Marianus Socin*, naquit à Sienne en 1525, et fut destiné par son père à l'étude du droit. Les principes de la nouvelle réforme, portés dans les pays où le feu du fanatisme n'échauffoit pas les esprits, y germoient alors sourdement, et acquéroient de la consistance dans des sociétés qui se piquoient de raisonner. Quatre personnes des plus distinguées par leur rang, par leurs emplois et par leurs titres, établirent en 1546, à Vicence, ville de l'état Vénitien, une espèce d'académie, pour y conférer sur des matières de religion, et particulièrement sur celles qui faisoient le plus de bruit. « L'espèce de confusion qui couvroit alors presque toute l'Europe (dit M. l'abbé *Pluquet*), les abus grossiers et choquans qui avoient pénétré tous les états, des superstitions et des croyances ridicules ou dangereuses qui s'étoient répandues, firent juger à cette société que la Religion avoit besoin d'être réformée ; et que l'Ecriture contenant, de l'aveu de tout le monde, la pure parole de Dieu, le moyen le plus sûr pour dégager la Religion des fausses opinions, étoit de n'admettre que ce qui étoit enseigné dans l'Ecriture. Comme cette société se piquoit de littérature et de philosophie, elle expliquoit

selon les règles de critique qu'elle s'étoit faites, et conformément à ses principes philosophiques, la doctrine de l'Écriture, et n'admit comme révélé, que ce qu'elle y voyoit clairement enseigné, c'est-à-dire, ce que la raison concevoit. D'après cette méthode, ils réduisirent le christianisme aux articles suivans : *Il y a un Dieu très-haut, qui a créé toutes choses par la puissance du Verbe, et qui gouverne tout par son Verbe. Le Verbe est son Fils, et ce Fils est* JESUS *de Nazareth, fils de* Marie, *homme véritable ; mais homme supérieur aux autres hommes, ayant été engendré d'une Vierge, et par l'opération du Saint-Esprit. Ce Fils est celui que Dieu a promis aux anciens Patriarches, et qu'il a donné aux hommes : c'est ce Fils qui a annoncé l'Evangile, et qui a montré aux hommes le chemin du Ciel, en mortifiant sa chair et en vivant dans la piété. Ce Fils est mort par l'ordre de son Pere, pour nous procurer la rémission de nos péchés ; il est ressuscité par la puissance du Pere, et il est glorieux dans le Ciel. Ceux qui sont soumis à* Jesus *de Nazareth, sont justifiés de la part de Dieu ; et ceux qui ont de la piété en lui, reçoivent l'immortalité qu'ils ont perdue dans* Adam. *J. C. est le Seigneur et le Chef du peuple qui lui est soumis ; il est Juge des vivans et des morts ; il reviendra vers les hommes à la consommation des siècles.* Voilà les points auxquels la société de Vicence réduisit la Religion chrétienne : la Trinité, la Consubstantialité du Verbe, la Divinité de Jesus-Christ, etc. n'étoient, selon cette société, que des opinions prises dans la philosophie des Grecs, et non pas des dogmes révélés. » *Socin*, lié avec quelques-uns des nouveaux raisonneurs de Vicence, en suça tous les dogmes, et les poussa même plus loin. « Il avoit conçu de fort bonne heure (dit l'abbé *Racine*) le dessein de changer de religion ; *parce que*, disoit-il, *l'Eglise catholique enseignoit plusieurs choses qui n'étoient pas conformes à la raison.* Il ne distinguoit point la raison souveraine, qui n'est autre chose que la sagesse divine, de la raison aveugle de l'homme, qui ne peut que jeter dans l'égarement ceux qui ont la folie de la prendre pour guide. » *Socin* osa donc rejeter tout ce qui ne lui paroissoit pas s'accorder avec sa raison ; et d'abord il voulut approfondir par lui même le sens de l'Ecriture, et suivre dans cet examen son esprit particulier. Il étudia le grec, l'hébreu, et même l'arabe, et acquit une érudition qui ne pouvoit que lui être funeste dans la malheureuse disposition où il étoit. Il quitta l'Italie en 1547, pour aller chercher parmi les Protestans des connoissances capables de le satisfaire. Il employa quatre ans à voyager en Angleterre, en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Pologne. Après y avoir conféré avec les plus fameux hérétiques, il se fixa à Zurich où malgré la réputation que sa science et ses talens lui acquirent, il se rendit bientôt suspect même aux Protestans, de l'hérésie Arienne qu'il embrassa. *Calvin* lui donna de bons conseils à ce sujet en 1552. *Lélie Socin* profita des avis de ce patriarche de la Réforme, et plus encore du supplice de *Servet*. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec

beaucoup d'artifices et de précautions. Les nouveaux Ariens avoient formé un troupeau considérable en Pologne. *Socin* se réfugia dans ce pays en 1558, et y porta le goût des lettres, les principes de la critique, et l'art de la dispute. Il fit des Commentaires, et apprit aux Antitrinitaires à expliquer dans un sens figuré ou allégorique, tous les passages qui pouvoient leur être contraires. Il auroit sans doute rendu de plus grands services à sa secte, mais il mourut le 16 mars 1562, laissant son bien et ses écrits à *Fauste* son neveu, qui fit valoir ce dangereux héritage.

IV. SOCIN, (Fauste) neveu du précédent, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de fort bonne heure, aussi bien que plusieurs de ses parens, par les lettres de son oncle; et pour éviter les poursuites de l'Inquisition, il se retira en France. Lorsqu'il étoit à Lyon, n'étant âgé que de 20 ans, il apprit la mort de son oncle, et il alla recueillir ses papiers à Zurich. De-là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence. Ayant appris des calvinistes *à ne s'arrêter ni à l'autorité de l'Eglise, ni à celle de la Tradition*, il résolut de donner à ce principe toute l'étendue qu'il pouvoit avoir. Il ne se contenta pas de rejeter les dogmes de l'Eglise catholique, que les luthériens et les calvinistes avoient déjà rejetés; il entreprit l'examen de tous les autres que les nouveaux hérétiques avoient retenus, et même de ceux auxquels son oncle n'avoit point porté atteinte. Il prétendoit que les Ariens avoient trop donné à J. C., et nia nettement la *préexistence du Verbe*. Il soutenoit que le *Saint-Esprit* n'étoit point une personne distincte, et qu'ainsi il n'y avoit que le *Père* qui fût proprement Dieu. Il étoit forcé d'avouer que l'Ecriture donne le nom de Dieu à J. C.; mais il disoit que ce n'étoit pas dans le même sens qu'au *Père*; et que ce terme appliqué à J. C., signifie seulement que le *Père*, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, et l'a rendu par-là digne d'être adoré des Anges et des hommes. Ceux qui ont lu ses Ecrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Ecriture, pour l'ajuster à ses erreurs. Il anéantit la Rédemption de JESUS-CHRIST; et réduit ce qu'il a fait pour sauver les hommes, à leur avoir enseigné la vérité, à leur avoir donné de grands exemples de vertu, et à avoir scellé sa doctrine par sa mort. Le Péché originel, la Grace, la Prédestination passent chez cet impie pour des chimères. Il regarde tous les Sacremens comme de simples cérémonies, sans aucune efficace. Il prend le parti d'ôter à Dieu les attributs qui paroissent choquer la raison humaine, et il forme un assemblage d'opinions qui lui paroissent plus raisonnables, sans se mettre en peine si quelqu'un a pensé comme lui depuis l'établissement du Christianisme. *Socin* ne jouit pas tranquillement de la gloire à laquelle il avoit aspiré avec tant d'ardeur. Les catholiques et les protestans lui causèrent des chagrins, et il mourut le 3 mars 1604, dans le village de Luclavie, près de Cracovie, où il s'étoit retiré pour se dérober aux poursuites de ses ennemis; il

étoit dans sa 65e année. On mit sur son tombeau une Epitaphe dont le sens étoit : *Luther a détruit le toit de Babylone, Calvin en a renversé les murailles, et Socin en a arraché les fondemens.* L'idée de cette Epitaphe fut prise d'un tombeau qu'avoit fait exécuter *Pauli.* (*Voy.* ce mot.) La secte Socinienne, bien loin de mourir ou de s'affoiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de qualité et de savans qui en adoptèrent les principes. Les *Sociniens* furent assez puissans pour obtenir dans les diètes la liberté de conscience. Au reste, quoique *Fauste Socin* ait surpassé tous les hérétiques par le nombre de ses erreurs, et par la hardiesse de ses sentimens, il a donné peu de prise sur lui du côté des mœurs. Il a écrit avec élégance et d'une manière fort éloignée des emportemens de *Luther* et de *Calvin.* Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque des Frères Polonois*, il étoit difficile de recouvrer les ouvrages de *Fauste Socin.* Mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliothèque*, qui est en 9 tom. in-fol. Les deux premiers ne contiennent que les productions de cet auteur. Sa *Vie* a été écrite en latin par *Priscovius*, un de ses sectateurs.

SOCOLOVE, (Stanislas) théologien Polonois, chanoine de Cracovie et prédicateur du roi *Etienne Battori*, mourut en 1619, avec la réputation d'un savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois premiers Evangélistes, et d'autres ouvrages de *Controverse* et de *Morale*. Le plus estimé de tous est une *Traduction de Jérémie*, patriarche de Constantinople, sous ce titre : *Censura Ecclesiæ Orientalis de præcipuis nostri sæculi Hæreticorum dogmatibus, è Græco in Latinum conversa, cum annotationibus*, Cracovie, 1582, in-fol.

I. SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé *Sophronisque*, et d'une sage-femme appelée *Phenarète*, naquit à Athènes l'an 469 avant J. C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses Statues représentant les *Graces*, qui étoient très-belles. Il paroît par les comparaisons que *Socrate* employa depuis dans ses discours, qu'il ne rougissoit point de la profession de son père, ni de celle de sa mère. Il s'étonnoit *qu'un Sculpteur appliquât tout son esprit à faire qu'une pierre brute devînt semblable à un homme, et qu'un homme se mît si peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute.* Il s'appeloit l'*Accoucheur des Esprits*, parce qu'il exerçoit à l'égard des esprits, auxquels il faisoit produire des pensées, les mêmes fonctions que sa mère exerçoit à l'égard des corps. *Criton* ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie. Il eut pour maître le célèbre *Archelaüs* qui conçut pour lui toute l'amitié qu'il méritoit. Il commença par l'étude de la physique, selon l'usage des écoles de ce temps-là, qui ne connoissoient que cette partie de la philosophie alors très-obscure. Ayant remarqué combien cette science vague et incertaine étoit peu utile au commun des hommes, il fit descendre, dit *Cicéron*, la

philosophie du Ciel pour la placer dans les villes et la mettre plus à la portée des hommes, en l'appliquant seulement à ce qui pouvoit les rendre justes, raisonnables et vertueux. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, et se trouva à plusieurs actions, dans lesquelles il se distingua par son courage. Endurci depuis long-temps contre les saisons, on le vit, au siége de Potidée, marcher pieds nus sur la glace. Ayant trouvé *Alcibiade* couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque temps après lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avoit mérité lui-même. A la bataille de Délium, il se retira des derniers à côté du général. Y ayant apperçu le jeune *Xénophon* renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sûreté. Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de sénateur, et il présidoit en cette qualité avec ses autres confrères à l'assemblée du peuple. On accusa un général d'armée, et l'on proposa une forme de jugement injuste et irrégulière. La multitude acharnée approuvoit cette forme et menaçoit d'exterminer ceux qui la rejetoient. Les sénateurs épouvantés se soumirent. *Socrate* seul, au milieu des clameurs et des menaces, refusa de juger. Comme il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, il dédaigna l'amour des richesses, et se consacra sans effort à celui de la pauvreté. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étaloit dans certaines cérémonies, et la quantité d'or et d'argent qu'on y portoit : *Que de choses*, disoit-il en se félicitant lui-même sur son état, *que de choses dont je n'ai pas besoin !... Moins on a de besoins*, ajoutoit-il, *plus on approche de la Divinité.* *Socrate* n'étoit pas seulement pauvre ; mais, ce qui est admirable, il aimoit à l'être ; il ne rougissoit pas de faire connoître ses besoins. *Si j'avois eu de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau.* Chacun de ses disciples voulut lui faire ce petit présent... Quoique très-pauvre, il se piquoit d'être propre sur lui et dans sa maison. Il dit un jour à *Antisthène*, qui affectoit de se distinguer par des habits sales et déchirés, qu'*à travers les trous de son manteau et de ses vieux haillons, on entrevoyoit beaucoup de vanité.* Le faste de la sagesse lui paroissoit une ostentation plus ridicule que le faste de l'opulence. Il rejeta généreusement les offres et les présens d'*Archelaüs*, roi de Macédoine, qui vouloit l'appeler à sa cour. Sa raison étoit, qu'*il ne vouloit pas aller trouver un homme qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre.* Eût-ce donc été rendre à ce prince un petit service, dit *Sénèque*, que de le détromper de ses fausses idées de grandeur, de lui montrer le véritable usage du pouvoir et des richesses, de lui apprendre le grand art de régner, et l'art peut-être plus difficile, de bien vivre et de bien mourir ? Une des qualités les plus marquées dans *Socrate*, étoit une tranquillité d'ame, que nul accident ne pouvoit altérer. Il ne se laissoit jamais emporter par la colère. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion : *Je te frapperois*, lui dit-il,

si je n'étois pas en colère. Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque.* Une autre fois, ses amis étant étonnés de ce qu'il avoit souffert, sans rien dire, un coup de pied d'un insolent : *Quoi donc !* leur dit-il, *si un âne m'en donnoit autant, le ferois-je citer en Justice ?* Enfin, comme on lui rapportoit qu'un certain homme l'accabloit d'invectives, il ne fit que cette réponse : *C'est qu'apparemment il n'a pas appris à bien parler...* « Que celui d'entre vous (disoit-il à ses disciples), qui, en consultant le miroir, s'y trouvera beau, prenne garde de corrompre les traits de sa beauté par la difformité de ses mœurs ; mais que celui qui s'y trouvera laid, s'applique à effacer la laideur de son visage par l'éclat de sa vertu... » Comme le peuple sortoit un jour du théâtre, *Socrate* forçoit le passage pour y entrer. Quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite : *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, je résiste à la foule...* On lui demanda pourquoi il se fatiguoit à travailler avec tant d'ardeur jusqu'au soir ? Il répondit : « Qu'il gagnoit de l'appétit pour mieux souper ; que, selon lui, le meilleur assaisonnement des viandes étoit la faim, et que celui de la boisson étoit la soif... » On dit que, pour endurcir son corps contre les accidens de la vie, il avoit coutume de se tenir debout un jour entier dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupières et sans détourner les yeux du même endroit. Après avoir gagné de la soif par les fatigues et les mouvemens qu'il se donnoit, il ne buvoit point, qu'il n'eût versé dans le puits la première cruchée d'eau qu'il en tiroit... *Socrate* avoit invité à souper quelques personnes riches, et sa femme *Xantippe* rougissoit de les recevoir si simplement. « Ne vous inquiétez point, (lui répondit *Socrate* :) si ce sont des gens de bien et sobres, ils seront contens ; mais s'ils sont déréglés et méchans, peu importe qu'ils le soient. » Il trouva, sans sortir de sa propre maison, de quoi exercer sa patience : *Xantippe* sa femme le mit aux plus rudes épreuves, par son humeur bizarre, violente et emportée. Un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, elle finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, et il ajouta : *Il falloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.* Il étoit accoutumé aux criailleries perpétuelles de cette femme, *comme on l'est au cri des Oies.* (C'étoit son expression.) — *Mais les Oies nous font des petits*, lui disoit-on un jour. — *Et ma femme me donne des enfans*, repartit *Socrate.* On a cru que le caractère de cette mégère étoit de son choix, et qu'il l'avoit épousée à dessein d'être exercé ; mais cette conjecture suppose une bizarrerie qui n'étoit point dans l'esprit de *Socrate*, déclaré par l'Oracle, *LE PLUS SAGE DE TOUS LES GRECS...* Parmi le grand nombre de sentences et de bons mots qu'on lui a attribués, nous avons choisi les principaux. Parlant d'un prince qui avoit beaucoup dépensé à faire un superbe

palais, et n'avoit rien employé pour former ses mœurs, il faisoit remarquer, qu'*on couroit de tous côtés pour voir sa maison, mais* que *personne ne s'empressoit pour en voir le Maître*... Dans le temps du massacre que faisoient les trente *Tyrans* qui gouvernoient la ville d'Athènes, il dit à un philosophe : *Consolons-nous de n'être pas, comme les Grands, le sujet des Tragédies.* Il disoit que *les richesses et les grandeurs, bien loin d'être des biens, étoient des sources de toutes sortes de maux*... Il recommandoit trois choses à ses disciples, *la sagesse*, *la pudeur* et *le silence* ; et il disoit qu'*il n'y avoit point de meilleur héritage qu'un bon Ami*... Un physionomiste ayant dit de lui qu'il étoit brutal, impudique et ivrogne, ses disciples vouloient maltraiter ce satirique impudent; mais *Socrate* les en empêcha, en avouant « qu'il avoit eu du penchant pour ces vices, mais qu'il s'en étoit corrigé par la raison. » Sa physionomie, la seule chose difforme qu'il eût en lui, avoit dans ses traits une ressemblance frappante avec les images du Dieu *Silène*. Il plaisantoit le premier de sa laideur : et il disoit que son père, en le sculptant, avoit oublié de donner le dernier coup de ciseau. Il disoit ordinairement qu'*on avoit grand soin de faire un portrait qui ressemblât, et qu'on n'en avoit point de ressembler à la Divinité dont on est l'image* ; qu'*on se paroit au miroir, et qu'on ne se paroit point de la vertu.* Il ajoutoit, qu'*il en est d'une mauvaise Femme comme d'un Cheval vicieux, auquel lorsqu'on est accoutumé, tous les autres semblent bons*... C'est principalement à ce grand philosophe que la Grèce fut redevable de sa gloire et de sa splendeur. Il eut pour disciples et forma les hommes les plus célèbres en tous genres, tels qu'*Alcibiade*, *Xénophon*, *Platon*, etc. Il n'avoit point une école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heure marquée pour ses leçons. C'étoit un Sage de tous les temps et de toutes les heures, et il saisissoit toutes les occasions pour donner des préceptes de morale. La sienne n'étoit ni sombre, ni sauvage ; il étoit toujours fort gai, et il aimoit la douce joie d'un repas frugal, assaisonné par l'esprit et par l'amitié. Ce ne seroit pas bien connoître *Socrate*, que d'oublier son Démon, ou ce Génie qu'il prétendoit lui servir de guide. Il en parloit souvent, et fort volontiers à ses disciples. Qu'étoit-ce que ce Démon familier, cette voix divine, cet esprit qui lui obéissoit constamment quand il le consultoit ? Ce n'étoit autre chose, suivant des philosophes judicieux, que la justesse et la force de son jugement, qui par les règles de la prudence, et par le secours d'une longue expérience soutenue de sérieuses réflexions, lui faisoit prévoir quel devoit être le succès des affaires et des entreprises sur lesquelles on lui demandoit son avis. [*Voy.* VIII. MARC-AURELE.] Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas, comme nous l'avons déjà dit, d'approfondir les mystères impénétrables de la nature. Il crut que le Sage devoit la laisser dans les ténèbres où elle s'étoit ensevelie : il tourna toutes les vues de son esprit vers la morale, et la *Secte Ionienne* n'eut plus de physicien.

Socrate

Socrate chercha dans le cœur même de l'homme, le principe qui conduisoit au bonheur : il y trouva que l'homme ne pouvoit être heureux que par la justice, par la bienfaisance, par une vie pure. Il traitoit les matières avec tant de netteté, de naturel et de simplicité, qu'il faisoit entendre à ses disciples tout ce qu'il vouloit, et qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds, la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit. Il forma une école de morale, bien supérieure à toutes les écoles de physique; mais, dans le temps qu'il instruisoit les autres, il ne veilloit pas assez sur lui-même. Il s'expliquoit très-librement sur la religion et sur le gouvernement de son pays. Sa passion dominante étoit de régner sur les esprits, et d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis : ils engagèrent *Aristophane* à le jouer sur le théâtre. Le poëte lui prêta sa plume, et sa Pièce, pleine de plaisanteries fines et saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à le mépriser. [*Voy.* ARISTOPHANE.] Il se présenta un infâme délateur, nommé *Melitus*, qui l'accusa, 1.° d'être le détracteur des anciennes Divinités de la Grèce, dont il blâmoit les passions ridicules, et de se vanter d'avoir un Génie qui l'inspiroit. 2.° D'être le corrupteur de la jeunesse; 3.° l'ennemi du gouvernement populaire, parce qu'il vouloit rejeter la voie du sort dont on se servoit pour élire les magistrats. *Lysias* qui passoit pour le plus habile orateur de son temps, lui apporta un Discours travaillé, pathétique, touchant, et conforme à sa malheureuse situation, pour l'apprendre par cœur, s'il le jugeoit à propos, et s'en servir auprès de ses juges. *Socrate* le lut avec plaisir, et le trouva fort bien fait. *Mais de même*, lui dit-il, *que si vous m'eussiez apporté des souliers à la Sicyonienne* (c'étoient alors les plus à la mode) *je ne m'en servirois point, parce qu'ils ne conviendroient point à un Philosophe ; ainsi votre Plaidoyer me paroît éloquent et conforme aux règles de la rhétorique, mais peu convenable à la grandeur d'ame et à la fermeté dignes d'un Sage.* Son apologie fut un discours simple, mais noble, où l'on voyoit briller le caractère et le langage de l'innocence. « Je comparois, dit-il à ses juges, devant ce tribunal pour la première fois de ma vie, quoiqu'âgé de plus de 70 ans. Ici, le style, les formes, tout est nouveau pour moi. Je vais parler une langue étrangère; et l'unique grace que je vous demande, c'est d'être plutôt attentifs à mes raisons qu'à mes paroles. Votre devoir est de discerner la justice ; le mien est de vous dire la vérité. On m'accuse de ne pas admettre les Divinités d'Athènes, et de croire à un Génie particulier; ma réponse est facile. J'ai offert souvent aux Dieux du pays, des sacrifices devant ma maison ; j'en ai souvent offert sur les autels publics ; j'en ai offert devant tous mes disciples, et Athènes en a été témoin. J'ai blâmé les passions honteuses et les haines barbares que l'on attribuoit aux Dieux. J'ose vous le demander : qui de vous, ô magistrats ! les pardonneroit aux hommes ? Quant au Génie particulier dont j'écoute l'inspiration secrète, ce n'est pas une Divinité nouvelle; c'est l'éternel instinct, c'est le génie éter-

nel de la morale. Pour se conduire, les uns consultent des Sybilles, d'autres le vol des oiseaux, d'autres le cœur des victimes. Moi, je consulte mon propre cœur; j'interroge ma conscience; je converse en secret avec l'esprit qui m'anime. On prétend, en second lieu, que je corromps la jeunesse d'Athènes : qu'on cite donc un de mes disciples que j'aie entraîné dans le vice. J'en vois plusieurs dans cette assemblé; qu'ils se lèvent, qu'ils déposent contre leur corrupteur. S'ils sont retenus par un reste de considération, d'où vient que leurs pères, leurs frères, leurs parens n'invoquent pas dans ce moment la sévérité des lois ? d'où vient que *Melitus* a négligé leur témoignage ? C'est que, loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à ma défense. On m'accuse enfin de m'être déclaré contre la loi établie parmi nous, de choisir au sort des magistratures importantes : mais en cela je ne me suis pas montré mauvais citoyen: car il est évident que c'est confier au hasard la fortune des particuliers et la destinée de l'état. O Athéniens ! oseriez-vous tirer au sort les précepteurs de vos enfans, les généraux de vos armées? Ce ne sont donc pas les accusations de *Melitus* et d'*Anytus* qui me coûteront la vie; c'est plutôt la haine de ces hommes vains ou injustes dont j'ai démasqué l'ignorance ou les vices : haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera périr tant d'autres; car je ne dois pas me flatter qu'elle s'épuise par mon supplice. Au reste, mes ennemis sont plus à plaindre que moi, puisqu'ils sont injustes. Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple des autres accusés, employé les menées clandestines, les sollicitations ouvertes. Je vous ai trop respectés pour chercher à vous attendrir par mes larmes, ou par celles de mes enfans et de mes amis, assemblés autour de moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la pitié par des images touchantes; ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous avez fait un serment solennel de juger suivant les lois; si je vous arrachois un parjure, je serois véritablement coupable d'impiété. Mais plus persuadé que mes adversaires de l'existence de la Divinité, je me livre sans crainte à sa justice, ainsi qu'à la vôtre. » Ce plaidoyer sembloit avoir fléchi une partie de ses juges. D'abord il eut la pluralité des voix pour lui, et *Melitus* son accusateur alloit être condamné, selon l'usage, à une amende de mille drachmes. Mais *Anytus* et *Licon* s'étant joints à lui, leur crédit entraîna un grand nombre de suffrages, et il y en eut 281 contre *Socrate*, et par conséquent 220 pour lui; car les juges, sans compter le président, étoient au nombre de cinq cents. [*Voyez* l'article PEREDETTE.] Par une première sentence, les juges déclaroient simplement que le philosophe étoit coupable, sans statuer sur la peine qu'il devoit souffrir. On lui en laissa le choix. Il répondit, que puisqu'on le laissoit le maître de son châtiment, il se condamnoit, pour avoir toujours instruit les Athéniens, à être *nourri le reste de ses jours dans le Prytanée, aux frais de la République;* honneur qui, chez les Grecs, passoit pour le plus distingué. Cette

réponse révolta tellement tout l'Aréopage, que l'on résolut sa perte, tout innocent qu'il étoit. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ses juges : *Et eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la Nature.* On ordonna qu'il boiroit du jus de ciguë. Dès que la sentence fut prononcée, il dit à ses juges : *Je vais être livré à la mort par votre ordre; la nature m'y avoit condamné dès le premier moment de ma naissance. Mais mes accusateurs vont être livrés à l'infamie et à l'injustice par l'ordre de la vérité.* Il marcha avec une fermeté admirable vers la prison. *Apollodore*, un de ses disciples, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent: *Voudriez-vous*, lui dit-il, *que je mourusse coupable ?* Ses amis voulurent lui faciliter son évasion : ils corrompirent le geolier à force d'argent; mais *Socrate* ne voulut point profiter de leurs bons offices. Il but la coupe de ciguë avec la même indifférence dont il avoit envisagé les différens événemens de sa vie; ensuite il se promena tranquillement dans sa chambre, et lorsque ses jambes commencèrent à foiblir, il se coucha sur son lit et expira, vers le mois de juin de l'an 399 avant J. C., âgé de 70 ans. Sa femme et ses amis recueillirent ses dernières paroles. Elles furent toutes d'un sage : elles roulèrent sur l'immortalité de l'ame, et prouvèrent la grandeur de la sienne. « Une chose, mes amis, (leur dit-il en finissant) qu'il est très-juste de penser, c'est que si l'ame est immortelle, elle a besoin qu'on la cultive, non-seulement pour ce temps passager que nous appelons le temps de la vie, mais encore pour celui qui la suit, c'est-à-dire pour l'éternité. La moindre négligence sur ce point, peut avoir des suites infinies. Si la mort étoit la ruine et la dissolution de tout, ce seroit un grand gain pour les méchans, après le trépas, d'être délivrés en même temps de leur corps, de leur ame et de leurs vices. Mais puisque l'ame est immortelle, elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux, et il n'y a de salut pour elle, que de devenir très-bonne et très-sage..... Au sortir de cette vie, s'ouvrent deux routes, *ajouta-t-il ;* l'une mène à un lieu de supplices éternels les ames qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs honteux, et des actions criminelles; l'autre conduit à l'heureux séjour des Dieux, celles qui se sont conservées pures sur la terre, et qui dans des corps humains ont mené une vie divine. » Quelqu'un demandant à *Aristippe* comment *Socrate* étoit mort ? *Comme je voudrois*, répondit-il, *mourir moi-même.* Quelques Pères de l'Eglise décorent ce Sage du titre de *Martyr de Dieu. Erasme* dit, qu'autant de fois qu'il lisoit la belle mort de *Socrate*, il étoit tenté de s'écrier : *O saint Socrate, priez pour nous !* On a tâché vainement de noircir sa réputation, en l'accusant d'un amour criminel pour *Alcibiade :* l'abbé *Fraguier* l'a pleinement justifié. Des auteurs postérieurs à *Socrate* de plusieurs siècles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens demandèrent compte aux accusateurs, du sang innocent qu'ils avoient fait répandre; que *Melitus* fut condamné à mort, et que les autres furent bannis; que non

contens d'avoir ainsi puni les calomniateurs de *Socrate*, ils lui firent élever une statue de bronze de la main du célèbre *Lysippe*, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-Dieu. Ces traditions, dit M. l'abbé *Barthelemi*, ne peuvent se concilier avec le silence de *Xénophon* et de *Platon*, qui ne parlent nulle part, ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs de *Socrate*...... On a demandé ce que c'étoit que cette ironie, que les anciens ont tant vantée dans *Socrate*. Le même abbé *Fraguier*, qui a fait une Dissertation curieuse sur ce sujet, remonte jusqu'à la cause qui obligea *Socrate* de se servir souvent de cette figure. Ce philosophe ayant résolu de donner une base certaine à la morale, commença par combattre certains charlatans de philosophie, connus sous le nom de *Sophistes*. Ces hommes hardis, présomptueux, avoient par un brillant étalage de phrases, et par une fausse éloquence, séduit toute la Grèce. Comme ils étoient très-puissans à Athènes, *Socrate* étoit forcé de les ménager en apparence, et d'affecter une sorte d'ignorance pour mieux décréditer une morale et une éloquence éblouissante, mais qui dans le fond n'avoit rien que de frivole. Voici à-peu-près quel étoit son procédé. Il savoit dans quel lieu public, ou dans quelle maison particulière un ou plusieurs des plus fameux *Sophistes* débitoient leur fausse doctrine. Il y arrivoit comme par hasard, et quelquefois il avoit assez de peine à entrer. Il trouvoit le docteur gonflé de cet orgueil que donne aux personnes vaines l'admiration des sots; et s'approchant de lui modestement: « Je m'estimerois bien heureux, lui disoit-il, si mes facultés répondoient au besoin et à l'envie que j'aurois d'avoir pour mes maîtres, des hommes tels que vous. Mais, pauvre comme je suis, que me reste-t-il pour m'instruire, que de vous exposer mon ignorance et mes doutes, lorsque mon bonheur m'offre l'occasion de vous consulter? » Le *Sophiste* l'écoutoit avec une attention dédaigneuse, et lui permettoit de parler. *Socrate* lui faisoit des questions toutes simples; il lui demandoit, par exemple: *Qu'est-ce que votre profession? Qu'appelez-vous Rhétorique? Qu'est-ce que le Beau? En quoi consiste la Vertu?* Ce docteur ne pouvoit reculer, sans risquer son revenu et sa réputation. Il répondoit: mais, au lieu de donner une réponse précise, il se jetoit dans les lieux communs, et prenant l'espèce pour le genre, il parloit beaucoup sans rien dire qui fût à propos. *Socrate* applaudissoit à ce verbiage, pour ne pas effaroucher d'abord son docteur; et affectant de ne pouvoir le suivre dans ses longs discours, il le réduisoit à répondre *oui* et *non*. Alors, par la justesse de sa dialectique, il le conduisoit de l'un à l'autre, jusqu'aux conséquences les plus absurdes, et le forçoit à se contredire lui-même, ou à se taire. [*Voy.* I. PRODICUS.] On a de *Socrate* quelques *Lettres*, recueillies par *Allatius* avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4.° *Socrate* avoit mis en vers, dans sa prison, les Fables d'*Esope*; mais cette traduction n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Voy.* THERAMÈNE, BOERHAAVE,

et II. BOULANGER *à la fin.*

II. SOCRATE, le *Scholastique*, naquit à Constantinople, au commencement du règne du grand *Théodose*, vers l'an 380. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs Païens, et fit des progrès qui annonçoient beaucoup de talent. Il suivit ensuite le barreau; enfin il s'appliqua à l'Histoire Ecclésiastique, et entreprit de continuer celle d'*Eusèbe de Césarée*, en reprenant à l'Arianisme, qu'*Eusèbe* n'avoit touché que fort légérement. L'Histoire de *Socrate*, divisée en VII livres, commence à l'an 306, et finit en 439; ainsi elle renferme ce qui s'est passé pendant 134 ans. Son style n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi. Il n'est pas même toujours exact dans les dogmes. Il n'étoit que laïque, et peu versé dans les matières de théologie. Il parle souvent des Novatiens d'une manière avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme: mais il faisoit trop de cas de leurs belles qualités apparentes. Il ne paroit pas avoir été fort instruit de la discipline des différentes Eglises. On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son *Histoire* dans le Recueil des Historiens Ecclésiastiques de *Valois*, à Cambridge, 1720, 3 vol. in-folio. *Cousin* l'a traduite en françois.

I. SODI, (Pierre) maître de ballets, né à Rome, vint en France en 1744, et y excella dans la composition des pantomimes. Les plus remarquables furent: la *Cornemuse*, les *Jardiniers*, les *Foux*, les *Mandolines*, le *Bouquet*, le *Dormeur*, les *Caractères de la Danse*, la *Noce*, les *Amusemens champêtres*, la *Chasse*, etc. etc. *Sodi* est mort en 1760.

II. SODI, (Charles) frère aîné du précédent, naquit à Rome, et se fit connoître par son talent pour la mandoline. Il vint à Paris en 1749, et on lui doit la musique de la plupart des pantomimes dont son frère dessinoit les pas. On a encore de lui les airs d'un grand nombre d'ariettes italiennes et françoises, dont le chant est gai ou voluptueux.

SOÉMIAS, (Julie) fille de *Julius Avitus*, et mère de l'empereur *Héliogabale*, étoit d'Apamée en Syrie. *Julie Mammée*, sa sœur, épousa l'empereur *Septime-Sévère*, et *Soémias* fut mariée à *Varius-Marcellus*. Devenue veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur, *Masa* leur mère les emmena, l'an 217, à Emèse. Ce fut par les intrigues des ces trois femmes qu'*Héliogabale* fut élu empereur en 218. *Soémias* et sa mère furent admises au sénat, où elles donnoient leurs voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste, *Soémias* forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustemens des dames Romaines. Ses folies et celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les Prétoriens à se soulever, et ils tranchèrent la tête à l'un et à l'autre en 222. *Soémias* avoit de la beauté et du courage. Dans une occasion, des soldats qui combattoient pour *Héliogabale*, commençant à fuir, elle se jeta au

milieu d'eux et les fit retourner au combat. Mais ce fut la seule occasion où elle parut avec honneur. Née avec un esprit vain, ambitieux, un caractère railleur, insolent et cruel, elle donna les plus mauvais conseils à son fils. Elle avoit un front incapable de rougir, et elle se donna en spectacle par les débauches les plus criantes.

SOFFREY DE CALIGNON, *Voy.* CALIGNON.

SOGDIEN, 2e fils d'*Artaxercès-Longuemain*, ne put voir sans jalousie *Xercès* son frère aîné sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J. C., et s'empara de la couronne. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Son règne ne fut que d'environ sept mois. *Ochus* son frère, qui régna sous le nom de *Darius Nothus*, leva une armée contre lui, se saisit de sa personne, et le fit précipiter dans un monceau de cendres chaudes. Ce supplice fut inventé pour *Sogdien*, parce qu'*Ochus* s'étoit engagé par serment à n'employer contre lui ni le fer ni le poison. On remplit donc de cendres jusqu'à une certaine élévation, une des plus hautes tours. On y fit monter *Sogdien*, et on l'y précipita la tête la première. On agita ensuite les cendres jusqu'à ce qu'il fût suffoqué. Ainsi périt ce malheureux prince; et depuis ce temps, le supplice des cendres devint très-commun dans la Perse.

SOHÈME, frère de *Ptolomée* roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'*Hérode le Grand*, qui lui avoit donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire sa paix avec *Auguste*, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme *Mariamne* avec ordre de la tuer, en cas qu'on le fît mourir à Rome. Un pareil ordre avoit déjà été donné à JOSEPH, beau-frère d'*Hérode*. (*Voyez* ce mot, n° v.) *Sohème*, gagné par les civilités de la reine, ne put garder son secret; et *Mariamne*, indignée de la cruauté de son mari, accabla de reproches *Hérode*, qui, pour s'en venger, fit périr et *Sohème* et *Mariamne* elle-même.

I. SOISSONS, (Thierri de) accompagna *S. Louis* dans son expédition à la Terre-sainte, et fut fait prisonnier comme son roi à la bataille de la Massoure. Il chanta sa captivité, et partagea avec son contemporain *Thibaut*, comte de Champagne, l'honneur d'être un de nos premiers poëtes. Dans un manuscrit de la bibliothèque nationale, de l'an 1350, on trouve plusieurs chansons de lui.

II. SOISSONS, (Louis DE BOURBON, comte de) grand-maître de France, fils de *Charles* comte *de Soissons*, dont la passion pour *Catherine de Bourbon*, sœur d'*Henri IV*, est connue, (*Voyez* CAÏET.) naquit à Paris en 1604. Il se distingua d'abord contre les Huguenots au siége de la Rochelle. Il commanda en Champagne dans les années 1635, 1636 et 1637, et défit au combat d'Yvoi les Polonois et les Croates qui entroient en France. Poussé à bout par le cardinal *de Richelieu*, dont il avoit refusé d'épouser la nièce, la marquise *de Combalet*, il résolut de s'en défaire; mais le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre le roi, et défit le maréchal *de Châtillon* en 1641

à la bataille de la Marfée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. *Louis XIII* vouloit qu'on fît le procès à sa mémoire ; mais *Puy-Ségur* l'en empêcha, en disant : *Il étoit de votre sang, et votre filleul ; voudriez-vous exposer son corps à être traîné sur la claie par un jugement solennel ? Laissez à Dieu, SIRE, la vengeance de vos ennemis.* Le comte *de Soissons* étoit un prince bien fait, et plein de fierté, de feu et de courage ; mais d'un esprit médiocre, incertain et défiant. Il avoit la barbe rousse. Ayant demandé un jour à un jardinier qui passoit pour eunuque, pourquoi il n'avoit point de barbe ; le jardinier lui répondit : *Je suis arrivé tandis que le bon Dieu faisoit la distribution des barbes. Il n'y en avoit plus que de rousses, et j'ai mieux aimé n'en point avoir, que d'en avoir une de cette couleur.* Le père du comte *de Soissons* demanda en vain pour lui en mariage, *Marie* duchesse *de Montpensier* qui épousa *Gaston d'Orléans*. Il n'eut qu'un fils naturel, *Louis-Henri*, chevalier *de Soissons*, abbé *de la Couture*, qui quitta ses bénéfices, prit le titre de *Prince de Neuchatel*, et épousa en 1694 *Angélique-Cunegonde de Montmorenci - Luxembourg.* Il mourut en 1703, laissant une fille, mariée en 1710 à *Charles-Philippe d'Albert* duc *de Luynes.*

III. SOISSONS, (Eugène Maurice de Savoie, comte de) fils puîné de *Thomas de Savoie* prince *de Carignan*, et de *Marie de Bourbon* comtesse *de Soissons*, naquit en 1635. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, il le quitta en 1656, après la mort de son second frère, prit le nom de comte *de Soissons* et obtint la même année une compagnie au régiment de cavalerie de *Mancini*. L'année d'après il épousa *Olympe Mancini*, nièce du cardinal *Mazarin*, et devint successivement colonel général des Suisses et Grisons, gouverneur de Champagne et de Brie, lieutenant-général des armées du roi. Il se signala dans diverses occasions. A la bataille des Dunes, en 1658, il rompit l'infanterie à la tête des Gardes-Suisses ; et six jours après il y eut un autre combat où il fut blessé au visage d'un éclat de grenade. Après s'être distingué dans les guerres qui suivirent, il fut nommé en 1673 pour servir dans l'armée de *Turenne* ; mais il tomba malade en chemin, et mourut à Unna en Vestphalie. Aux talens militaires, il joignoit les connoissances politiques, et il réussit à Londres dans l'ambassade dont *Louis XIV* le chargea en 1660. Il eut de son mariage cinq garçons et trois filles. Le plus illustre fut le fameux prince *Eugène*. [*Voy.* son article.] La Vie du comte *de Soissons* fut imprimée à Paris, 1677, in-12.

IV. SOISSONS, (N. de) gentilhomme du Maine, est connu par un ouvrage qui fit du bruit. Il le publia en 1716, sous le titre de *Détail de la France.* Voici ce qu'en dit l'abbé *Lenglet* : « Il y démontre bien la cause des misères. Il fait voir que, sous les rois prédécesseurs de *Louis XIV*, les Tailles étoient plus fortes, et que cependant les peuples sont plus misérables qu'ils n'étoient alors. Il en développe bien les raisons, et il est peu d'auteurs qui parlent aussi sensément. Son style est bon,

même intéressant. L'ouvrage est un in-12 de 400 à 500 pages, où l'on trouve des raisonnemens solides, et une curieuse littérature sur le sujet que l'auteur traite. » *Voyez* PESANT.

SOLANDER, (Daniel) docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, naquit en Suède, dans la province de Nordland, où son père étoit ministre. Il fit ses études à Upsal, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie. De là il se rendit à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de *Linné*, son maître, qui conseilla à son père de l'envoyer en Angleterre. En 1768 M. *Banks* l'engagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagère de 400 liv. sterlings, outre la promesse que sa place au Musée lui seroit conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans, il revint en 1771. Il employoit tous les jours une partie de son temps à mettre en ordre la Collection des Plantes que son ami *Banks* et lui avoient rapportées de la mer du sud, et à les décrire. Excepté quelques petits Ecrits, épars dans les Mémoires des sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description*, imprimée in-4.° avec figures, chez *Lockier Davies*, à Londres, de la Collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, et dont *Gustave Brander* fit présent au Musée Britannique. On a encore de lui des Observations d'Histoire naturelle, dans les *Voyages autour du Monde*, *faits par ordre de* Georges III, Paris, 1774, 4 vol. in-4.° *Solander* mourut à Londres en 1782. C'étoit un homme sage et modéré.

SOLANO, (N.) médecin Espagnol, né à Montilla, et mort à Antequerra en 1738, fit des recherches curieuses sur le pouls, et sur les crises qu'on pouvoit annoncer en l'observant. Il les consigna dans son *Apollinis lapis Lydius*, in-fol., où l'on trouve des observations importantes.

I. SOLE, (Joseph del) habile peintre d'histoire et de portrait, né en 1654, et mort à Boulogne, sa patrie, en 1719.

II. SOLE, (Antoine-Marie del) peintre Bolonois, né en 1597, mort en 1677, excella dans le paysage. On admire le bon choix de ses situations, et la beauté de son coloris. — Son fils *Joseph*, né en 1654, mort en 1719, imita son père dans son talent pour le paysage, et y réunit le genre de l'histoire. Son Tableau de la *Mort de Priam*, passe pour son chef-d'œuvre.

SOLEIL. (Myth.) Les Païens distinguoient *Cinq* SOLEILS. L'un fils de *Jupiter*; le 2e, fils d'*Hypérion*; le 3e, fils de *Vulcain*, surnommé *Opas*; le 4e avoit pour mère *Acantho*; et le dernier étoit père d'*Æetès* et de *Circé*... *Voy.* PHAETON, *et* I. PHENIX.

SOLEISEL, (Jacques de) gentilhomme du Forez, naquit en 1617 dans une de ses terres, nommée *le Clapier*, proche la ville de St-Etienne, et mourut en 1680, à 63 ans, après avoir formé une célèbre Académie pour le manége. Sa probité étoit au-dessus de son savoir, quoiqu'il sût beaucoup. On a de lui quelques ouvrages; le plus estimé est inti-

tulé : *Le Parfait Maréchal*, 1754, in-4.° Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, et sur-tout de leurs maladies et des remèdes qu'on peut y apporter. Il y a quelques endroits qui auroient besoin d'être retouchés dans ce livre ; mais, en général, il est très-utile et assez exact. *Soleisel* passoit pour un si galant homme, qu'on a dit de lui, « qu'il auroit encore mieux fait le livre du *Parfait Honnête-homme*, que celui du *Parfait Marechal.* »

SOLEVANDER, (Reinerus) médecin, a publié en latin des *Conseils Médecinaux*, qui furent estimés dans le 16ᵉ siècle, temps où il vivoit.

SOLEYMAN, né à Alep, âgé de 24 ans, irrité des conquêtes des François en Egypte, animé par les exhortations des prêtres Turcs, résolut d'assassiner le général en chef *Kleber*, qui venoit de triompher des guerriers de sa nation à Héliopolis, et de réprimer une violente insurrection au Caire. Il se rendit à Jérusalem chez *Ahmed Aga*, dont il implora la protection pour soustraire son père, marchand à Alep, aux concussions qu'on lui faisoit éprouver. Dans cette conférence, *Ahmed* s'appercevant que toute l'ambition de *Soleyman* se bornoit à devenir lecteur de l'alcoran dans une mosquée, qu'il avoit déjà fait deux pélerinages à Médine et à la Mecque, et que sa tête entroit dans le délire le plus fanatique, lorsqu'il lui parloit de venger son culte outragé par des étrangers, fortifia ses dispositions. *Soleyman* arriva au Caire, et se logea dans la grande mosquée. Il attendit pendant 31 jours l'instant favorable pour frapper sa victime, et il le trouva le 25 prairial de l'an VIII. S'étant caché dans le jardin du général, il le vit passer, et l'aborda pour lui baiser la main. Son air de misère intéressa *Kleber*. A peine celui-ci s'étoit-il arrêté pour écouter les plaintes de *Soleyman*, que ce dernier lui porta quatre coups de poignard. Envain l'architecte *Protain*, qui se trouvoit près de lui, voulut arrêter le bras du meurtrier, il en reçut lui-même six blessures, et fut renversé. *Soleyman*, arrêté à l'instant même, ne tarda pas à recevoir sa punition. Elle fut terrible. Empalé et exposé aux oiseaux de proie, il éprouva les douleurs les plus vives jusqu'à ce que la mort vint lentement les terminer.

SOLIGNAC, (Pierre-Joseph *de la Pimpie*, chevalier de) né à Montpellier en 1687, d'une famille distinguée, vint de bonne heure à la capitale, et se fit connoître à la cour, qui lui donna une commission très-honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi *Stanislas*, qui le prit chez lui, moins comme son secrétaire, que comme son ami. Il suivit ce prince en France, lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine, et il devint secrétaire de cette province, et secrétaire perpétuel de l'académie de Nanci. C'est dans cette ville qu'il trouva ce loisir philosophique et littéraire, qui fut le délassement des longues fatigues qu'il avoit essuyées. Des mœurs douces et honnêtes, des manières agréables, une littérature fine et variée, le faisoient rechercher par tous ceux qui aiment les talens aimables, joints à l'exacte probité. Il mourut à Nanci en 1773, âgé de 89

ans. Le chevalier *de Solignac* est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Histoire de Pologne*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit; mais le style se ressent quelquefois du ton oratoire. II. *Eloge historique du Roi Stanislas*, in-8.°, écrit avec esprit et avec sentiment. L'auteur avoit aussi composé l'*Histoire* de ce prince; mais elle n'a pas encore paru. Elle présentera, dit-on, un grand nombre de faits intéressans et nouveaux. III. Divers morceaux de littérature, dans les *Mémoires* de l'académie de Nanci, entre autres quelques *Eloges*, dont le style est élégant et facile, à quelques endroits près, où il prend un ton précieux et recherché. IV. On lui a attribué *la Saxe Galante*, 1732, in-12, qui fut recherché à cause de plusieurs anecdotes peu connues. V. On a encore de lui les *Amours d'Horace*, 1728, in-12, et des *Quatrains sur l'Education*, 1728 et 1738, in-12.

I. SOLIMAN I, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, fut proclamé empereur des Turcs, à la place de *Bajazet* son père, en 1402, par les troupes qui étoient restées en Europe. Il releva l'empire Ottoman dont il conquit une partie, du vivant même de *Tamerlan*. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire et causa sa perte. Il fut détrôné en 1410 par son frère *Musa*, et tué en allant implorer la protection de l'empereur de Constantinople, dans un village entre cette ville et Andrinople.

II. SOLIMAN II, dit *le Magnifique*, empereur Turc, étoit fils unique de *Sélim I*, auquel il succéda en 1520. Il fut proclamé sultan trois jours après la mort de son père, dans le même temps que *Charles-Quint* fut couronné empereur à Aix-la-Chapelle. *Soliman* n'avoit pas été élevé à la manière des princes Ottomans. On ne lui avoit rien caché des maximes de la politique et des secrets de l'état. Sa justice éclata au commencement de son règne; il rendit le bien à ceux que son père avoit dépouillés injustement, rétablit l'autorité des tribunaux qui étoit presque anéantie, et ne donna les charges et les gouvernemens qu'à des personnes de probité et riches, afin qu'ils ne fussent pas à charge au peuple. *Je veux*, disoit-il, *qu'ils ressemblent à ces fleuves qui engraissent les Terres par où ils passent, et non pas aux torrens qui entraînent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Gazeli Beg* gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son règne, et entraîna une partie de l'Egypte dans sa rebellion. Après l'avoir réduit par ses lieutenans, il acheva de détruire les Mammeluks en Egypte, et conclut une trêve avec *Ismaël Sophi*. Tranquille du côté de l'Egypte et de la Syrie, il résolut de fondre en Europe. Il assiégea et prit Belgrade en 1521. L'année suivante il conçut le dessein d'assiéger l'île de Rhodes, qui étoit depuis 212 ans entre les mains des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très-fière, dans laquelle il les sommoit de se rendre, s'ils ne vouloient tous être passés au fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville réduite

aux dernières extrémités, fut obligée de se rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il remporta, le 29 août 1526, la fameuse bataille de Mohatz sur les Hongrois. [*Voy.* I. NADASTI.] *Louis II*, leur roi, y périt dans un marais. Le conquérant Turc prit Bude en 1529, et alla ensuite attaquer Vienne, qui soutint 20 assauts pendant l'espace de 20 jours; mais il fut obligé d'en lever le siége, avec une perte de 80 mille hommes. L'an 1534, il passa en Orient, et prit Tauris sur les Perses; mais il perdit une bataille contre *Schah - Tamasp.* Son armée éprouva en 1565, devant l'île de Malthe, le même sort qu'elle avoit eu devant Vienne; mais il se rendit maître en 1566, de l'île de Chio, possédée par les Génois depuis 1346. Ce héros infatigable termina ses jours en Hongrie, au siége de Sigeth, le 30 août 1566, à 76 ans, quatre jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ses armes victorieuses le firent également craindre en Europe et en Asie. Son empire s'étendoit d'Alger à l'Euphrate, et du fond de la Mer-Noire au fond de la Grèce et de l'Epire. Ce prince étoit aussi propre aux affaires de la paix, qu'à celles de la guerre : exact observateur de sa parole, ami de la justice, attentif à la faire rendre, et d'une activité surprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que *Charles-Quint*, il lui ressembla par ses voyages continuels. C'est le premier des empereurs Ottomans qui ait été l'allié des François, et cette alliance a toujours subsisté. *Soliman* ternit l'éclat de sa gloire par sa cruauté. Après la victoire de Mohatz, 1500 prisonniers, seigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du sultan, et décapités en présence de l'armée victorieuse. *Soliman* ne croyoit rien d'impossible lorsqu'il ordonnoit. Un de ses généraux lui ayant écrit que l'ordre de faire construire un pont sur la Drave, étoit inexécutable; l'empereur ferme dans ses volontés, lui envoya une longue bande de toile, sur laquelle étoient écrites ces paroles : « L'empereur *Soliman*, ton maître, te dépêche par le courrier que tu lui as envoyé, l'ordre de construire un pont sur la Drave, sans avoir égard aux difficultés que tu pourras trouver. Il te fait savoir en même temps, que si ce pont n'est pas achevé à son arrivée, il te fera étrangler avec le morceau de toile qui t'annonce ses volontés suprêmes. » *Soliman* se servit de l'autorité absolue dont il jouissoit, pour établir l'ordre et la police dans son empire. Il le divisa en différens districts obligés de fournir un certain nombre de soldats. Le revenu d'une certaine portion de terres de chaque province, fut appliqué à l'entretien des troupes; et il régla en détail tout ce qui concernoit leur discipline, leurs armes, la nature de leurs services. Il établit un système d'administration pour les finances de l'empire; et pour que les impôts ne fussent pas excessifs, il s'astreignit à une économie sévère et attentive. *Voyez* ROXELANE... MUSTAPHA, n° V... et V. GONZAGUE.

III. SOLIMAN III, empereur Turc, fils d'*Ibrahim*, fut placé sur le trône en 1687, après la déposition de *Mahomet IV*, à l'âge de 48 ans, et mourut le

22 juin 1691. C'étoit un prince indolent, superstitieux et presque imbécille, qui ne dut toute la gloire de son règne qu'à l'habileté de son ministre *Mustapha Coprogli*.

SOLIMÈNE, (François) peintre, né en 1657 dans une petite ville proche de Naples, mort dans une de ses maisons de campagne en 1747, étoit un de ces hommes rares qui portent en eux le germe de tous les talens. Destiné par son père à l'étude des lois, il s'en occupa pendant quelque temps; mais la nature le détermina à se décider pour la peinture. Il réussissoit également dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat et un jugement sûr, présidoient à ses compositions; il avoit le grand art de donner du mouvement à ses figures; il joignoit à une touche ferme, savante et libre, un coloris frais et vigoureux. Ce peintre a beaucoup travaillé pour la ville de Naples. Plusieurs princes de l'Europe exercèrent son pinceau. Charmés de ses ouvrages, ils voulurent l'attirer à leurs Cours; mais *Solimène*, comblé de biens et d'honneurs dans sa patrie, ne put se déterminer à l'abandonner. La maison de cet illustre artiste étoit ouverte aux personnes distinguées par leur esprit et leurs talens. Les beaux arts y fournissoient les plaisirs les plus purs et les plus variés. *Solimène* avoit d'ailleurs l'esprit de société. Ses saillies et ses connoissances faisoient désirer sa compagnie. On a de lui quelques *Sonnets*, qui peuvent le placer au rang des poëtes estimés. Il s'habilloit d'ordinaire en abbé, et possédoit un bénéfice. Nous avons plusieurs morceaux gravés d'après les ouvrages de ce peintre.

SOLIN, (*Caïus-Julius Solinus*) grammairien Latin, vivoit sur la fin du 1er siècle, ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé : *Polyhistor*, sur lequel *Saumaise* a fait de savans Commentaires, Paris, 1629, et Utrecht, 1689, en 2 vol. in-folio. C'est une compilation, assez mal digérée, de remarques historiques et géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays. *Solin* y parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé *le Singe de Pline*, parce qu'il ne fait presque que copier ce célèbre naturaliste; mais le *Singe* est fort au-dessous de son original. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1473; la meilleure, de Leyde, 1646.

SOLIS, (Antoine de) poëte Espagnol, né à Alcala de Henarez, le 18 juillet 1610, mort le 19 avril 1686, fut secrétaire de *Philippe IV*, et historiographe des Indes, place fort lucrative et fort recherchée. Il vivoit avec beaucoup d'agrément dans le monde, lorsqu'il le quitta pour se consacrer à l'état ecclésiastique : il reçut l'Ordre de prêtrise à 57 ans. Il avoit jusqu'alors beaucoup travaillé pour le théâtre; il y renonça entièrement, et ne voulut pas même composer des *Autos Sacramentales*, pièces de dévotion représentées en Espagne les jours de certaines fêtes, mais où le profane est trop souvent mêlé avec le sacré. Il a composé : I. Plusieurs *Comédies*, Madrid, 1681, in-4.°, dont le plan est confus, et le fond plus romanesque que co-

mique. Il y a cependant beaucoup de jeux de mots, mais plus dignes du théâtre de *Tabarin*, que d'une scène épurée. II. Des *Poésies*, 1716, in-4.°, qui sont animées des charmes de l'imagination, mais dont le bon goût n'a pas su écarter l'emphase et les images incohérentes. III. Une *Histoire* de la *Conquête du Mexique*, Bruxelles, 1604, in-fol., et Madrid, 1748; dont nous avons une traduction en françois, par *Citri de la Guette*, 1691, in-4.°, avec figures, et 1692, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec feu et avec élégance; mais on y rencontre de temps en temps des phrases empoulées, des réflexions puériles et des faits hasardés. L'auteur attentif à relever la gloire de *Fernand-Cortès* son héros, lui prête bien des traits de politique, des réflexions, et peut-être des actions même dont il n'étoit pas capable. Il termina son Histoire à la conquête du Mexique, pour ne point ternir sa réputation par les cruautés qu'il y avoit exercées.

SOLON, le second des *Sept Sages* de la Grèce, naquit à Athènes vers l'an 639 avant J. C. Après avoir acquis les connoissances nécessaires à un philosophe et à un politique, il se mit à voyager dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns vouloient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchique. Dans ce soulévement général, *Solon* fut le citoyen sur lequel Athènes tourna les yeux: On le nomma *Archonte* et souverain législateur, du consentement de tout le monde. Les Athéniens avoient voulu plusieurs fois lui déférer la royauté; mais il l'avoit toujours refusée. Revêtu de sa nouvelle dignité, ses premiers soins furent d'appaiser les pauvres qui fomentoient le plus la division. Il défendit qu'*aucun Citoyen fût obligé par corps, pour dettes civiles*; et par une loi expresse, il remit une partie des dettes. Il cassa toutes les lois de *Dracon*, à l'exception de celle contre les meurtriers. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en *IV Tribus*. Il mit dans les trois premières les citoyens aisés, donna à eux seuls les charges et les dignités, et accorda aux pauvres qui composoient la 4e tribu, le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple : droit peu considérable d'abord, mais qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république. L'Areopage reçut une nouvelle gloire sous son administration. Il en augmenta l'autorité et les priviléges, les chargea du soin d'*informer de la manière dont chacun gagnoit sa vie* : loi sage, sur tout dans une démocratie où l'on ne pouvoit espérer de ressource que de son travail. Ce législateur fit aussi des changemens au sénat du Prytanée. Il fixa le nombre des juges à 400, et voulut que toutes les affaires qui devoient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul en appartenoit le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'*Anacharsis*, attiré du fond de la Scythie par la réputation des Sages de la Grèce, disoit à *Solon : Je suis surpris qu'on ne laisse aux Sages que la délibération, et qu'on réserve la décision aux Foux*. Après ces différens ré-

glemens, *Solon* publia ses Lois, que la postérité a toujours regardées comme le plus beau monument d'Athènes. Parmi ces Lois, une des plus nécessaires dans une petite république, étoit celle qui chargeoit l'Aréopage de *veiller sur les arts et les manufactures;* de *demander à chaque Citoyen compte de sa conduite*, et de *punir ceux qui ne travailleroient point.* Il ordonna que la mémoire de ceux qui seroient morts au service de l'Etat, fût honorée par des oraisons funèbres; que l'Etat prît soin de leur père et de leur mère; et que leurs enfans fussent élevés aux dépens de la république, jusqu'à l'âge de puberté, temps auquel on devoit les envoyer à la guerre, avec une armure complète. La peine d'infamie étoit décernée contre ceux qui avoient consumé leur patrimoine, qui n'avoient point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avoient refusé de nourrir leur père et leur mère. Il n'exemptoit de ce dernier devoir que les fils des courtisanes. *Solon* ne fit aucune loi contre les sacriléges, ni contre les parricides, parce que, disoit-il, *le premier crime a été inconnu jusqu'ici à Athènes; et la nature a tant d'horreur du second, que je ne crois pas qu'elle puisse s'y déterminer..... Cicéron* remarque ici la sagesse de ce législateur, dont les lois étoient alors en vigueur dans cette république. Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces lois pendant 100 ans, *Solon* obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage étoit le désir de trafiquer sur mer; mais le véritable motif fut d'éviter les importunités de ceux qui venoient se plaindre pour obtenir des interprétations en leur faveur. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de *Crœsus*, roi de Lydie, qui chercha à l'éblouir par une magnificence étudiée. *Crœsus* lui ayant un jour fait voir toutes ses richesses, lui demanda d'un air satisfait, s'il avoit jamais connu d'homme plus heureux que lui? « Oui, *prince*, lui répondit le Sage, c'est un simple Citoyen d'Athènes, nommé *Tellus*, qui, après avoir vu sa patrie toujours florissante, et ses enfans généralement estimés, est mort en combattant pour elle. » *Crœsus*, surpris de cette réponse, demanda à *Solon* si, après ce *Tellus*, il avoit connu un autre homme dont le bonheur fût égal au sien? *Solon* répondit qu'il pouvoit encore lui citer deux frères, nommés *Cléobis* et *Biton*, qui avoient été un parfait modèle d'amitié fraternelle, et qui avoient eu pour leur mère la piété la plus tendre. Un jour de fête, comme elle devoit aller au temple de *Junon*, dont elle étoit prêtresse, ses bœufs tardant à venir, *Cléobis* et *Biton* se mirent eux-mêmes au joug, et traînèrent le char. Cette mère, saisie de joie, pria *Junon* d'accorder à ses enfans ce qui étoit le plus avantageux aux hommes. Après le sacrifice ils allèrent se coucher; et au milieu de leur sommeil ils terminèrent leur vie par une mort douce et tranquille, et non moins célèbre que celle d'un grand capitaine. *Eh quoi*, reprit CRŒSUS, *vous ne me compterez donc pas au nombre des hommes heureux? — Roi de Lydie*, s'écria SOLON, *Dieu nous a donné à nous autres Grecs, un esprit ferme et simple, qui ne nous permet pas d'estimer ce qui n'est qu'éclatant, ni d'admirer*

un bonheur qui peut-être n'est que passager. Celui-là seul nous paroît heureux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de la vie : car le bonheur d'un homme qui vit encore, et qui flotte au milieu des écueils de cette vie, nous paroît aussi incertain que la couronne pour celui qui court dans la carrière. Ne vous y trompez pas, grand Roi, on trouve dans une fortune médiocre beaucoup d'hommes heureux ; et ils ont cet avantage sur les riches, qu'ils sont moins exposés aux revers de la fortune, et peuvent moins contenter leurs désirs : impuissance qui est pour eux une faveur des Dieux..... *Crœsus*, dont l'orgueil ne pouvoit reconnoître la vérité de ces discours, parut estimer moins *Solon* ; et le célèbre *Esope* qui étoit à la cour de Lydie, ayant pris le Sage en particulier, lui dit : *Solon, il faut ou ne jamais approcher des Rois, ou bien ne leur dire que des choses agréables.* — *Dis plutôt*, reprit SOLON, *qu'il faut ou ne pas les approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.....* (*Voyez* CRŒSUS.) *Solon* étant revenu dans sa patrie, la trouva toute livrée à ses anciennes divisions. *Pisistrate* s'étoit emparé du gouvernement, et régnoit moins en chef d'un peuple libre, qu'en monarque qui vouloit avoir toute l'autorité. Après avoir reproché à ce tyran sa perfidie, et aux Athéniens leur lâcheté, il alla mourir, dit-on, chez le roi *Philocypre*, l'an 559 avant J. C., à l'âge de 80 ans. *Pisistrate* lui écrivit une lettre pour justifier sa conduite et l'engager à revenir dans sa patrie. C'est donc à tort que *Plutarque* avance, que ce législateur se réconcilia, sur la fin de sa vie, avec le tyran, et qu'il fut même de son conseil. Ce fait, s'il est vrai, seroit une tache dans la vie de *Solon* ; mais toutes ses démarches annoncent un républicain zélé et un philosophe ami de la vérité. On sait qu'il reprocha à *Thespis*, poëte tragique, l'usage qu'il faisoit du mensonge dans ses pièces, comme étant un exemple pernicieux pour ses concitoyens. *Thespis* répondit, « qu'il n'y avoit rien à craindre de ces mensonges et de ces fictions poétiques, qu'on ne faisoit que par jeu. » *Solon* indigné, repartit, en donnant un grand coup de son bâton contre terre : *Mais si nous souffrons et approuvons ce beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats et dans toutes nos affaires.* Les gens de bien devroient avoir continuellement dans le cœur et sur les lèvres cette maxime de *Solon* : *Laissons en partage au reste des mortels les richesses ; mais que la vertu soit le nôtre.....* *Solon*, voyant un de ses amis plongé dans une profonde tristesse, le mena sur la citadelle d'Athènes, et l'invita à promener ses yeux sur tous les bâtimens qui s'y présentoient. Quand il l'eut fait : *Figurez-vous maintenant*, lui dit-il, *si vous le pouvez, combien de deuils et de chagrins logèrent autrefois sous ces toits, combien il en séjourne aujourd'hui, et combien dans la suite des siècles il y en doit habiter. Cessez donc de pleurer vos disgraces, comme si elles vous étoient particulières, puisqu'elles vous sont communes avec tous les hommes.....* Voyez un parallèle de *Solon* et de *Lycurgue* dans l'article de ce dernier.

SOMAISE (Antoine *Baudeau*, sieur de) mit en vers détestables la comédie des *Précieuses ridicules* de *Molière*, contre lequel il vomit cependant beaucoup d'injures. On a encore de lui : I. Les *Véritables Précieuses*. II. Le *Procès des Précieuses* ; chacune en un acte ; la première en prose, la seconde en vers. III. Le *Dictionnaire des Précieuses*, Paris, 1661, 2 vol. in-8.° Il y a du naturel dans le style de ces trois plaisanteries, mais trop de négligence et de plates bouffonneries.

SOMBREUIL est le nom d'une famille victime des fureurs de la révolution françoise, et dont la perte a été déplorée par tous les partis. — *François-Charles Virot de Sombreuil*, maréchal de camp et gouverneur des invalides, montra beaucoup de fermeté dans l'exercice de sa place, et fut enfermé à l'Abbaye, après le 10 août 1792. Il alloit être immolé dans les massacres de septembre, sans le dévouement courageux de sa fille, jeune, intéressante et belle. Celle-ci se précipita au milieu des assassins, les cheveux épars, prit son père dans ses bras, le couvrit de son corps, demanda sa grace au peuple et l'obtint. *Sombreuil*, échappé à ce danger, n'en fut pas moins traduit quelques jours après devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec son fils aîné, le 29 prairial an 2. — *Charles de Sombreuil*, son fils cadet, né avec une ame ardente, s'échappa de la capitale, et se jeta, en 1792, dans l'armée prussienne. Il s'y signala par tant de preuves de valeur, qu'il obtint du roi de Prusse l'ordre du mérite militaire. Il servit ensuite contre *Custines*, et passa en Hollande, où il déploya autant de bravoure que d'activité pendant la campagne de 1794. L'année suivante, choisi par le gouvernement anglois pour conduire un renfort aux troupes débarquées à Quiberon, il s'acquitta de cette commission. Lorsque *Hoche* y attaqua le fort Penthièvre, le jeune *Sombreuil* y protégea, avec une grande intelligence le rembarquement des troupes angloises. Celles-ci payèrent ce service par la plus noire perfidie. *Sombreuil* ne trouva point de bâtiment pour s'embarquer lui-même, ainsi que les émigrés qu'il commandoit. Placé entre le feu ennemi et celui des chaloupes angloises, qui tiroient indistinctement sur les françois des deux partis, il fut forcé de se rendre. Il demanda la vie pour ceux qui l'accompagnoient : « Pour moi, dit-il au général vainqueur, je m'abandonne à mon sort. » Conduit successivement à l'Orient et à Vannes, il apprit qu'il alloit être fusillé. On dit que, sur sa parole d'honneur de se représenter dans trois jours, on lui permit, avant la prononciation de son jugement, de s'embarquer sur un esquif pour rejoindre l'escadre angloise, où il avoit des intérêts à régler. Là, on chercha vainement à le retenir, en lui déclarant le sort qui l'attendoit. *Sombreuil* vint dégager sa parole, et périr. Lors de sa condamnation, on ne put trouver d'officier françois pour composer le conseil de guerre, et on fut contraint d'y appeler des Belges ; on eut beaucoup de peine à déterminer les soldats à tirer sur lui. *Sombreuil* refusa de se laisser bander les yeux, donna lui-même le signal de sa mort, et fut pleu-

ré

té de tous les républicains qui l'entouroient.

SOMERS, (Jean) né à Worcester en 1652, se distingua par son éloquence dans le parlement d'Angleterre. Il devint grand-chancelier du royaume en 1697, place qu'il perdit en 1700. Il se consola par l'étude, de sa disgrace, et fut élu président de la société royale de Londres. On le mit à la tête du conseil en 1708; mais le ministère ayant changé, on lui ôta encore cette place en 1710. Il mourut en 1716, après être tombé en enfance. C'étoit le plus grand protecteur des savans en Angleterre. On a de lui quelques *Ecrits* en anglois.

SOMERVILLE, (Guillaume) poëte Anglois, né dans le comté de Warvick en 1692, et mort en 1743, a fait sur la *Chasse* un poëme très-estimé.

SOMMALIUS, (Henri) pieux et savant jésuite, né à Dinant dans la principauté de Liége, vers l'an 1534, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle au salut des ames, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher des ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que ceux *de imitatione Christi. Soliloquia Sti Augustini. Libri Confessionum* du même Saint, etc.

SOMMEIL, (Mythol.) fils de l'*Erebe* et de la *Nuit*, a son palais dans un antre écarté et inconnu, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Il y a à l'entrée une infinité de pavots et d'herbes assoupissantes. Le fleuve *Léthé* coule devant ce palais, et on n'y entend point d'autre bruit que le doux murmure des eaux de ce fleuve. Le *Sommeil* repose dans une salle sur un lit de plumes, entouré de rideaux noirs. Les Songes sont couchés tout autour de lui, et *Morphée* (*Voyez* ce mot.) son principal ministre, veille pour prendre garde qu'on ne fasse du bruit. Voilà ce que la Fable raconte de cette divinité.

SOMMERY, (N. Fontette de) demoiselle de Paris, dont l'origine est ignorée, ne savoit elle-même à qui elle devoit la naissance. Jetée dans un couvent dès son jeune âge, une petite pension que les religieuses recevoient pour elle, finit bientôt sans qu'on sût pourquoi elle avoit cessé. Heureusement pour la jeune pensionnaire, elle étoit douée d'un esprit prématuré. Dès l'âge de 12 ans, elle devint le bel esprit du couvent. La maréchale *de Brissac*, avec qui elle avoit été élevée, la prit avec elle, lors de son mariage et lui assura une pension de 4000 liv. par son testament. Alors M[lle] *de Sommery* eut une maison, où elle vécut dans l'indépendance et dans le commerce des philosophes et des gens d'esprit. Quoiqu'elle n'eût ni beauté, ni aucun des agrémens de son sexe, elle attira chez elle la meilleure compagnie des gens du monde, qu'elle recevoit avec un ton noble, et à qui elle plaisoit encore par ses bizarreries, son extrême franchise, et son esprit mordant et caustique. Elle savoit braver les ridicules et en donner aux autres d'une manière piquante; mais sa méchanceté étoit toute en paroles et jamais en tracasseries. Son caractère singulier lui fit des amis distingués, d'autant plus qu'elle se faisoit par-

donner ses bizarreries par d'excellentes qualités; la prudence, la discrétion, la fidélité en amitié, et le désir de servir les honnêtes gens et de secourir les malheureux. Elle mourut en 179.., dans un âge assez avancé. On a d'elle un ouvrage de morale, dont la 3e édition parut en 1784, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Doutes sur les opinions reçues dans la société.* Les gens de lettres qui composoient sa petite cour, le comparèrent, dans le temps, aux *Caractères* de *la Bruyère*; mais le public n'adopta pas ce parallèle. Cet ouvrage est certainement la production d'une femme de beaucoup d'esprit, qui connoît le monde, qui sait juger des choses et des personnes; mais des paradoxes, des opinions hasardées, et un style quelquefois recherché, déparent un peu le mérite de ce livre. L'auteur y soutient le ton tranchant qu'elle avoit dans la société. Dès sa jeunesse, elle portoit des jugemens un peu extraordinaires de quelques-uns de nos meilleurs écrivains, quoiqu'elle en appréciât d'autres avec justesse et justice. Elle appeloit *Lafontaine* un *niais*, *Fénélon* un *bavard*, et Mme *de Sévigné* une *caillette*, etc. etc. On a encore de Mlle *de Sommery*. *Lettres de M.me la Comtesse de L*** au Comte de R****, 1785, in-12: et l'*Oreille*, *conte asiatique*, 1789, 3 vol. in-12. Elle se méloit aussi de faire des vers, mais la poésie n'étoit pas son plus grand talent.

SOMMIER, (Jean-Claude) Franc-Comtois, curé de Champs, conseiller d'état de Lorraine, archevêque de Césarée, et grand prévôt de l'église collégiale de St-Diez, publia divers ouvrages dont le succès fut médiocre: I. L'*Histoire dogmatique de la Religion*, en six vol. in-4.°, dont le premier parut à Paris en 1708. Ce livre est écrit avec méthode et avec sagesse. L'auteur paroît versé dans la lecture des Philosophes anciens et modernes, des Poëtes: et il ne l'est pas moins dans celle des Pères et des Ecrivains sacrés. L'érudition qu'il étale est propre à faire impression sur les esprits cultivés, mais il n'est pas si fort à la portée de de ceux qui n'ont pas fait des études suivies. II. L'*Histoire du Saint-Siége*, en 7 vol. in-8.°, mal reçue en France, parce qu'elle est pleine des préjugés de l'Ultramontanisme. *Benoît XIII* le récompensa de son zèle pour la cour Romaine, et le nomma archevêque titulaire de Césarée. On voit par ce livre que l'auteur avoit beaucoup lu l'histoire ecclésiastique; mais on y voit aussi que la critique n'étoit pas son principal mérite. Il mourut en 1737, à 76 ans.

SOMMIÈRES, (Gilles de) maître de la garde-robe de *Henri III*, et chevalier des ordres du roi, fut aimé et estimé de ce Prince, qui lui fit don de cent mille écus. Ce présent paroissant trop considérable dans l'état où étoient les finances, *Sommieres* le refusa. *Je craindrois*, dit-il au roi, *que V. M. ne fît à son trésor une brèche qu'elle seroit obligée de réparer aux dépens de son peuple.* Ce généreux courtisan fut depuis gouverneur de *Louis XIII.*

SOMNER, (Guillaume) né à Cantorbery en 1606, fut très-attaché au roi *Charles I*, et publia, en 1648, un *Poëme sur les*

souffrances et sur la mort de ce prince infortuné. Il mourut en 1699, avec la réputation d'un savant très-habile dans le saxon, et dans toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Dictionnaire Saxon*, imprimé à Oxford en 1659, in-fol., exact et méthodique. II. Les *Antiquités de Cantorbery*, en anglois, Londres, 1640, in-4.° III. *Dissertation* sur le *Portus Iccius*, in-8.°

SONNES, (Léonard) né dans le diocèse d'Auch, ordonné prêtre à Rouen, se signala dans ce siècle par sa haine contre les Jésuites. On a de lui un ouvrage intéressant pour les ennemis de cette société fameuse, publié sous ce titre : *Anecdotes ecclésiastiques et jésuitiques, qui n'ont point encore paru*, 1760, in-12. L'auteur mourut en 1759.

SONNIUS, (François) natif d'un petit village du Brabant, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonnius*, reçut le bonnet de docteur à Louvain. Il fut envoyé à Rome par *Philippe II*, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, et il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc, puis d'Anvers. Il assista au concile de Trente, et mourut en 1576. On a de lui : I. Quatre livres de la *Démonstration de la Religion chrétienne par la parole de Dieu*, Anvers, 1557, in-4.° II. Un *Traité des Sacremens* et d'autres ouvrages qu'on ne lit plus.

SOPATRE, (*Sopater*) capitaine de *Judas Machabée*, qui avec *Dosithée* défit dix mille hommes de l'armée de *Timothée*.... C'est aussi le nom d'un Philosophe d'Apamée, que l'empereur *Constantin le Grand* fit mourir à Alexandrie.

SOPHIE-CHARLOTTE, *V.* FRÉDERIC I, électeur de Brandebourg.

SOPHOCLE, célèbre poëte Grec, surnommé l'*Abeille* et la *Syrène Attique*, naquit à Colore, bourgade de l'Attique, l'an 494 ou 95 avant J. C. Son père étoit maître d'une forge dans le voisinage d'Athènes. On dit que lorsqu'il étoit au berceau, on avoit vu des abeilles arrêtées sur ses lèvres : ce qui, joint à la douceur de ses vers, le fit surnommer l'*abeille de l'Attique*. Son coup d'essai dans le genre dramatique, fut un coup de maître. Les os de *Thésée* ayant été rapportés à *Athènes*, on célébra cette solennité par des jeux d'esprit. *Sophocle* entra en lice avec le vieux *Eschyle* et l'emporta sur lui. C'est ce qui a fait dire à *Boileau :*

Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie;
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

Il ne se distingua pas moins par ses talens pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'Archonte, il commanda en cette qualité, l'armée de la république avec *Périclès*, et signala son courage en diverses occasions. Il augmentoit en

même temps la gloire du théâtre Grec, et partageoit avec *Euripide* les suffrages des Athéniens. Ces deux poëtes étoient contemporains et rivaux. Après avoir traité différens sujets, ils choisirent les mêmes et combattirent comme en champ-clos. Tels nous avons vu *Crébillon* et *Voltaire*, luttant l'un contre l'autre dans *Oreste*, dans *Sémiramis* et dans *Catilina*. Paris a été partagé comme Athènes. La jalousie de ces deux célèbres Tragiques devint une noble émulation. Ils se réconcilièrent, et ils étoient bien dignes d'être amis l'un de l'autre. Leurs tragédies étoient également admirées, quoique d'un goût bien différent. *Sophocle* étoit grand, élevé; *Euripide* au contraire, étoit tendre et touchant. Le premier étonnoit l'esprit, et le second gagnoit les cœurs. L'ingratitude des enfans de *Sophocle* est fameuse. Ennuyés de le voir vivre, et impatiens d'hériter de lui, ils l'accusent d'être tombé en enfance: ils le déferent aux magistrats, comme incapable de régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ses enfans dénaturés? Une seule. Il montre aux juges son *Œdipe*, tragédie qu'il venoit d'achever: il fut absous à l'instant. Les historiens ne sont point d'accord sur la cause de la mort de *Sophocle*. Les uns disent qu'en récitant son *Antigone*, il rendit l'ame, ne pouvant pas reprendre haleine. D'autres tels que *Valère-Maxime*, disent qu'il mourut de joie d'avoir remporté le prix aux jeux Olympiques. Enfin, *Lucien* assure qu'en mangeant un raisin, il fut étranglé par un pepin. Quoi qu'il en soit, il mourut presque nonagénaire, l'an 406 ou 404 avant J. C. Il avoit été couronné vingt fois et avoit composé cent vingt-sept tragédies. Il ne nous en reste que sept, qui sont des chefs-d'œuvre: *Ajax*, *Electre*, *Œdipe*, *Antigone*, *Œdipe à Colonne*, les *Trachiniennes*, et *Philoctète*. Une des meilleures éditions des Tragédies de *Sophocle*, est celle que *Paul Etienne* publia à Bâle, 1558, in-8.°, avec les Scholies grecques, les notes de *Henri Etienne* son père, et de *Joachim Camerarius*. Plusieurs estiment aussi celle qui parut à Cambridge en 1673, in-8.°, avec la version latine, et toutes les scholies grecques à la fin; et celle d'Oxford, 1705 et 1708, 2 vol. in-8.°; et de Glasgow, 1745, 2 vol. in-8.° *Dacier* a donné en françois l'*Electre* et l'*Œdipe*, avec des remarques, in-12, 1692. On a aussi l'*Œdipe* de la traduction françoise de *Boivin* le cadet, à Paris, 1729, in-12. Les critiques sont partagés sur le mérite de cette pièce. Les partisans de l'antiquité y admirent tout. *Voltaire* y trouve des contradictions, des absurdités dans le plan, et de la déclamation dans le style; mais il loue l'harmonie des vers de *Sophocle* et le pathétique de certaines scènes, et il avoue que sans le poëte Grec, il ne seroit pas peut-être venu à bout de son *Œdipe*.... *Voyez* le *Théâtre des Grecs* du P. *Brumoi*, qui a traduit ou analysé les pièces de *Sophocle*; et les *Tragédies de Sophocle*, traduites en françois, en un vol. in-4.°, et deux vol. in-12, par M. *Dupuy*, de l'académie des Belles-Lettres: cette version est estimée des connoisseurs. M. *de Rochefort* de cette dernière société, et M. *de la Harpe* de l'académie Françoise, ont traduit en vers françois, le 1.er, l'*Electre* de

Sophocle ; le 2e, son *Philoctète* ; et M. *d'Arnaud*, le ve acte des *Trachiniennes*.

SOPHONIE, (*Sophonias*) le ixe des petits Prophètes, fils de *Chusi*, commença à prophétiser sous le règne de *Josias*, vers l'an 624 avant J. C. Ses *Prophéties* sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence ; il prédit la ruine de Ninive, et après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des Gentils, et les progrès de l'Église de Jesus-Christ. Les prophéties de *Sophonie* sont écrites d'un style véhément, et assez semblable à celui de *Jérémie*, dont il paroît n'être que l'abréviateur.

I. SOPHONISBE, belle Carthaginoise, fille d'*Asdrubal*, général des troupes de cette république, avoit été mariée à *Syphax* roi de Numidie. Ce prince ayant été vaincu dans une bataille par le roi *Masinissa*, son épouse tomba au pouvoir du vainqueur, qui épris de ses charmes l'épousa. Ce nouvel hymen fut rompu par *Scipion l'Africain*, (*Voyez* ce mot, n° 1.) qui obligea *Masinissa* de se séparer de cette malheureuse princesse qu'il aimoit éperdument. Mais, pour ne pas survivre à cet affront, elle prit du poison par le conseil de son dernier époux. En le recevant, elle dit à l'officier de *Masinissa*, qui le lui porta : « J'accepte ce présent nuptial, et même avec reconnoissance, s'il est vrai que *Masinissa* n'ait pu faire davantage pour sa femme. Dis-lui pourtant que je quitterois la vie avec plus de gloire et de joie, si je ne l'eusse point épousé la veille de ma mort. » Elle prit ensuite le poison avec fermeté, et expira l'an 203 avant J. C. *Voy*. MAIRET.

II. SOPHONISBE de CRÉMONE, s'acquit une grande réputation par ses talens pour la peinture. Cette dame peignit des tableaux d'une composition admirable. *Philippe II*, roi d'Espagne, l'attira à sa cour, et lui donna rang parmi les dames de la reine. *Sophonisbe* excelloit sur-tout dans le portrait. L'un de ses dessins fut célèbre : il représentoit une femme riant en voyant pleurer un petit garçon pincé par une écrevisse.

SOPHRONE, (S.) célèbre évêque de Jérusalem, en 634, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la Foi catholique contre les Monothélites. Immédiatement après sa promotion, il assembla un concile où il foudroya leur hérésie. De là il envoya ses lettres synodiques au pape *Honorius*, et à *Sergius*, patriarche de Constantinople, qu'il croyoit encore catholique. Les trouvant peu favorables l'un et l'autre à ses vues, il députa à Rome *Etienne*, évêque de Dore, pour engager les saints personnages de cette ville à anathématiser solennellement l'erreur. Ce prélat, plein de zèle et de vertus, finit sa sainte carrière en 638. On a de lui la *Vie de sainte Marie l'Egyptienne*. On lui attribue encore quelques autres ouvrages, qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. *Voy*. II. MOSCHUS.

SOPRANI, (Raphaël) écrivain Italien du XVIIe siècle, est auteur d'une *Bibliothèque des Ecrivains*

Génois, 1667, in-4.° ; et des *Vies des Peintres*, *Sculpteurs et Architectes Génois*, 1674, in-4.°

SORANUS, *Voy.* VALERIUS-SORANUS.

SORBAIT, (Paul) né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, et médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691 dans un âge avancé. On a de lui : I. *Des Commentaires* sur les *Aphorismes d'Hippocrate*, en latin, Vienne, 1680, in-4.° II. *Médecine universelle, théorique et pratique*, en latin, 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile et solide, quoiqu'il y ait des choses qui aujourd'hui paroîtroient au moins singulières. III. Plusieurs *Dissertations* insérées dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*. IV. *Consilium medicum, sive Dialogus loimicus de peste Viennensi*. Vienne, 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon *Sorbait*, 76921 personnes.

SORBIÈRE, (Samuel) né à Saint-Ambroix, petite ville du diocèse d'Usez, le 7 septembre 1615, de parens Protestans, vint à Paris en 1639, et quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande l'an 1642, et s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collége de la ville d'Orange, en 1650, et se fit Catholique à Vaison, en 1653. Les papes *Alexandre VII et Clément IX*, *Louis XIV*, le cardinal *Mazarin* et le Clergé de France, lui donnèrent des marques publiques de leur estime, et lui accordèrent des pensions avec des bénéfices. Il étoit en commerce de lettres avec le cardinal *Rospigliosi*, qui fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de *Clément IX*. Ce pape ne lui ayant donné que des bagatelles, *Sorbière* dit plaisamment qu'*il envoyoit des manchettes à un homme qui n'avoit point de chemises*. Le caractère de son esprit étoit de répandre sur tous ceux qui le connoissoient, le sel de la satire, pour laquelle il avoit plus de goût que de vrais talens en aucun genre. On prétend qu'il hâta sa mort en prenant du *laudanum*, pour calmer les angoisses de l'agonie. Il mourut le 9 avril 1670, à 55 ans. C'étoit un de ces hommes qui ont plus de réputation que de mérite. Il n'étoit pas savant : il cherchoit à établir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation étoit étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. Il étoit en assez grande liaison avec *Hobbes* et *Gassendi*. *Hobbes* écrivoit à *Sorbière* sur des matières de philosophie. *Sorbière* envoyoit ses lettres à *Gassendi*, et ce que *Gassendi* répondoit, lui servoit pour répondre aux lettres de *Hobbes*, qui croyoit *Sorbière* un grand philosophe. A la fin le jeu fut découvert, et il fallut le discontinuer. C'est lui qui appeloit les Relations des Voyageurs, les *Romans des Philosophes*. On a de lui : I. Une *Traduction* françoise de l'*Utopie* de *Thomas Morus*, 1643, in-12. II. Une autre de la *Politique* de *Hobbes*, Amsterdam, 1649, in-12. III. Des *Lettres* et des *Discours* sur diverses matières curieuses, Paris, 1660, in-4.° IV. Une *Relation* d'un de ses voyages en Angleterre, Paris,

1664, in-12, qui est fort peu de chose. V. Divers autres *Ecrits* en latin et en françois. Le livre intitulé *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12, n'est point de lui. C'est un recueil de sentences ou bons mots qu'on suppose qu'il avoit dits dans ses conversations. Il faut très-peu compter sur les faits rapportés dans cet ouvrage, et dans ceux du même genre, dont le meilleur ne vaut pas grand'chose.

SORBONNE, (Robert de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételois, dans le diocèse de Rheims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que le roi *saint Louis* voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Il jouissoit d'une grande considération à la cour de ce monarque, avec lequel il vivoit familièrement, ainsi qu'avec les principaux seigneurs. Un jour ayant badiné *Joinville*, sur la magnificence de ses habits, tandis que ceux du roi étoient fort simples, ce gentilhomme lui répondit : « Maître *Robert*, ne me blâmez pas tant. L'habit que je porte m'a été laissé par mes père et mère ; mais vous qui êtes fils de *Vilain* et de *Vilaine* (c'est ainsi qu'on appeloit les personnes d'une naissance obscure), vous avez laissé l'habit de vos parens, pour prendre des étoffes plus fines que celles du roi. » Cette réponse déconcerta *Robert*. Alors *saint Louis* qui l'aimoit, le tira d'embarras en disant, « qu'il convenoit de s'habiller honnêtement et de telle manière que les sages ne puissent dire : *Vous en faites trop*; ni les jeunes gens : *Vous en faites trop peu....* » *Robert de Sorbonne*, devenu chanoine de Cambrai, vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avoit eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. *Robert de Sorbonne*, appuyé de leurs secours, fonda en 1253, le Collége qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers, ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Cet établissement étoit nécessaire. La plupart des évêques, depuis le XIIe siècle, s'appliquoient peu à l'instruction de leur clergé. Ils se laissoient accabler d'affaires temporelles. Les princes, livrés la plupart à l'ignorance, prenoient parmi les abbés et les évêques, leurs chanceliers et leurs ministres. Les prélats d'ailleurs étant seigneurs temporels, avoient des procès à défendre, des guerres à soutenir, des places à fortifier, des troupes à rassembler. Il leur falloit de grands équipages, de grosses familles et toutes sortes d'officiers. Au milieu de ce faste et des suites qu'il entraînoit, l'instruction publique étoit souvent négligée. Les études des églises cathédrales et des monastères

s'étant ralenties à mesure que le zèle des évêques s'affoiblissoit, il s'éleva des docteurs instruits qui se chargèrent d'instruire les autres. Leurs écoles placées dans les grandes villes, parurent être d'une utilité plus générale que les écoles diocésaines. Un seul docteur pouvoit former un plus grand nombre de disciples et les mieux instruire. Un prêtre uniquement appliqué à l'étude de la théologie, intéressé à avoir beaucoup d'écoliers, devoit devenir plus savant qu'un évêque, distrait par plusieurs autres fonctions. Les seuls inconvéniens étoient que ces nouveaux instituteurs n'avoient pas la même autorité qu'un évêque sur son clergé ; qu'ils abusoient souvent de leur loisir, pour traiter des questions plus subtiles que nécessaires ; et que leurs disciples, loin des yeux de leurs parens et de leur évêque, se livroient à la corruption des grandes villes, et ne se formoient point aux fonctions ecclésiastiques. Pour remédier à ces abus, on fonda des colléges, d'abord pour les réguliers, ensuite pour les séculiers ; « et il faut avouer, dit *Fleury*, que ces colléges furent, comme les monastères, des asiles pour la piété et les bonnes mœurs, aussi bien que pour la doctrine. » Le collége de *Sorbonne* en particulier servit de modèle à tous les autres ; car avant ce temps-là, il n'y avoit en Europe aucune communauté où les Ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. *Robert de Sorbonne* après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collége pour les humanités et la philosophie. Ce collége, connu sous le nom de *Collége de Calvi* et de *petite Sorbonne*, devint très-célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Le célèbre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué ses biens qui étoient très-considérables, à la société de Sorbonne. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Les principaux sont : I. Un *Traité de la Conscience* ; un autre *de la Confession* ; et un livre intitulé : *le Chemin du Paradis*. Ces trois morceaux sont imprimés dans la *Bibliothèque des Pères*. II. De petites *Notes* sur toute l'Ecriture-sainte, imprimées dans l'édition de *Menochius* par le Père *de Tournemine*. III. Les *Statuts* de la maison et société de Sorbonne, en 38 articles. IV. Un livre *du Mariage*. V. Un autre *des trois moyens d'aller en Paradis*. VI. Un grand nombre de *Sermons*, etc. Ils se trouvent en manuscrit, dans la bibliothèque de Sorbonne ; et l'on remarque dans tous assez d'onction, malgré la barbarie du style. La maison et société de Sorbonne est une des quatre parties de la Faculté de Théologie de Paris. Elle a été une source féconde en habiles théologiens ; et quoiqu'elle ne soit plus ce qu'elle étoit dans le dernier siècle, elle produit encore beaucoup d'hommes de mérite.

SORCIERS, voyez la fin de l'article de GASSENDI.

I. SOREL ou SOREAU, (Agnès) dame de Fromenteau, village de Touraine, vit le jour dans cette

terre vers l'an 1409. Elle étoit fille de *Jean Sorel*, seigneur de St Guran, et de *Catherine de Maignelais*. Elevée avec soin, elle devint une des plus aimables et des plus belles personnes de son temps. Le roi *Charles VII* ayant eu la curiosité de la voir, ne put s'empêcher de l'aimer. Il la plaça auprès de la reine en qualité de fille-d'honneur, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et plusieurs autres terres. *Agnès* se défendit long-temps contre son amant, et cet amant étoit son roi. *Toute simple Demoiselle que je suis*, disoit-elle un jour au brave POTON DE XAINTRAILLES, *la conquête du roi ne sera pas facile; je le révère et l'honore, mais je ne crois pas que j'aie rien à démêler avec la reine à son sujet.* Elle ne tint pas parole. *Charles VII* fut si épris d'elle, qu'il en vint jusqu'à quitter le soin de son royaume et des affaires publiques. Mais *Agnès*, née avec un esprit au-dessus de son sexe, lui reprocha vivement son indolence. Pour l'animer davantage contre les Anglois, elle l'assura qu'un Astrologue lui avoit prédit qu'elle seroit aimée du plus grand roi du monde; mais que cette prédiction ne le regardoit point, puisqu'il négligeoit d'arracher à ses ennemis un Etat qu'ils lui avoient usurpé. » *Je ne puis*, ajouta-t-elle, *accomplir ma prédiction, qu'en passant à la Cour du Roi d'Angleterre.* Ces reproches touchèrent tellement le monarque François, qu'il prit les armes pour satisfaire en même temps et son amour et son ambition. La belle *Agnès* gouverna ce prince jusqu'à sa mort, arrivée le 9 février 1450, à 40 ans, au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumiéges. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avoit empoisonnée par ordre du dauphin *Louis XI*, qui ne l'aimoit point, parce que son père l'aimoit trop; mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement que le caractère cruel et vindicatif de ce prince. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce roi, se trouvant dans l'église de Loches où elle avoit été enterrée, les chanoines croyant lui faire leur cour, le prièrent de faire enlever de leur chœur un objet si propre à les scandaliser. *J'y consens*, répondit le monarque, *mais il faut rendre auparavant tout ce que vous avez reçu d'elle.* En effet *Agnès Sorel*, pour avoir son tombeau dans le chœur de l'église de Loches, avoit donné au Chapitre deux mille écus d'or, une magnifique tapisserie et divers joyaux. [*Voyez* CŒUR.] On dit que le roi *François I*, se trouvant un jour dans la maison d'*Artus-Gouffier de Boissy*, comte d'*Estampes*, autrefois son gouverneur, et pour lors grand-maître de France, s'amusa à feuilleter un porte-feuille dans la chambre de Madame *de Boissy*. Cette dame, de la maison *d'Hangest*, aimoit la peinture, et y avoit dessiné le portrait de diverses personnes illustres, entre autres celui d'*Agnès Sorel*. Le roi fit des devises et des vers pour chacun de ces portraits, et écrivit ceux ci de sa propre main pour la belle *Agnès* :

Plus de louange et d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close Nonnain ou bien dévot Hermite.

Agnès Sorel eut trois filles de *Charles VII.* L'aînée, *Charlotte*, eut un sort funeste. [*Voyez* I. BREZÉ à la fin.] La seconde fut mariée à *Olivier de Coetivi*, seigneur *de Taillebourg* ; la troisième à *Antoine de Beuil*, comte *de Sancerre.* La postérité masculine du frère d'*Agnès Sorel*, finit dans son petit-fils. M. *Riboud*, de Bourg, a publié un *Eloge* de cette femme célèbre, appelée la *Belle des belles*, par les poëtes qui la virent.

II. SOREL, (Charles) sieur *de Sauvigni*, né à Paris en 1599, étoit fils d'un procureur et neveu de *Charles Bernard* historiographe de France, à qui il succéda en 1635. Il continua la *Généalogie de la Maison de Bourbon*, que son oncle avoit fort avancée : cet ouvrage est en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : I. Une *Bibliothèque Françoise*, in-12. On en estime la seconde partie, parce qu'il y donne un jugement assez exact sur plusieurs historiens : tout le reste est très-peu de chose. II. L'*Histoire de la Monarchie Françoise*, etc. 2 vol. in-8.° : abrégé peu exact, et plein de fables et de minuties ridicules. Il dit que « *Clovis* s'étant présenté au Baptême *avec une perruque gauffrée et parfumée avec un soin merveilleux*, *S. Remi* lui reprocha cette vanité. Alors le Néophyte *passa ses doigts dans ses cheveux pour les mettre en désordre.* » III. Un autre abrégé du *Règne de Louis XIV*, 2 vol. in-12, aussi négligé que le précédent. IV. *Droits des Rois de France*, etc. in-12. V. *Nouvelles Françoises*, 1623, in-8.° VI. Le *Berger extravagant*, 3 vol. in-8.° VII. *Francion*, 2 vol. in-12, figures. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style plat et lourd. L'auteur croyoit pourtant que ses livres devoient être lus avec plaisir. Il mourut en 1674.

SORET, (Jean) étoit né à Caen où il naquit en 1420. S'étant soumis à la règle des Carmes à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1451, et ensuite général de cet Ordre. La vanité et l'ambition n'étouffèrent point en lui les sentimens humbles du religieux. Il refusa constamment le chapeau de cardinal et l'évêché que le pape *Calixte III* vouloit lui donner. Il mourut saintement à Anvers en 1471. Ses principaux ouvrages sont des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, et sur les *Règles* de son Ordre.

SORGH, (Hendrick) peintre, né à Rotterdam en 1621, mort en 1682, devint le plus célèbre élève de *Teniers*, et excella comme son maître dans la représentation des foires et des marchés.

SORRI, (Pierre) peintre Italien, né à Sienne en 1556, mort en 1622, devint disciple de *Salimbini*, et réunit le talent de peindre le paysage à celui du portrait et de l'histoire.

SOSIGÈNES, habile astronome Egyptien, que *César* fit venir à Rome pour réformer le Calendrier. Il s'engagea à déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. C'est ce que fit *Sosigènes.* Il trouva que cette année étoit de 365 jours et six heures. D'après cette détermination, *Jules-César* ne songea qu'à régler l'année civile. De l'avis de son

astronome, il fixa l'année à 365 jours, qu'on appelle l'*Année Julienne*, et qui commença à l'an 45 avant J. C.; et pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y auroit égard tous les quatre ans, en faisant cette 4e année de 366 jours, parce que quatre fois six heures font un jour. On arrêta aussi qu'on feroit cette intercalation le 24 février, qu'on nommoit *Bissexto Calendas Martii*, c'est-à-dire, le second sixième avant les Calendes de Mars : de-là est venu le nom de *Bissextile*, qu'on donne à cette 4e année. L'année de *Numa*, suivie auparavant par les Romains, n'avoit que 355 jours; il fallut en ajouter dix. *Sosigènes* les répartit ainsi : on en ajouta deux aux mois de décembre, de janvier et d'août, qui n'en avoient que vingt-neuf; un seulement aux mois d'avril, de juin, de septembre et de novembre, qui n'en avoient également que vingt-neuf. *Sosigènes* fit d'autres petites additions à son Calendrier, et quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvoit beaucoup de génie. Elle a réglé le temps pendant quinze siècles, jusqu'à ce que le pape *Grégoire XIII* donna son nom à une autre réforme, devenue indispensable, et dirigée avec encore plus de justesse.

SOSOMÈNE, *Voyez* SOZOMÈNE.

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, natif de Cnide, fut chargé de faire construire, dans sa patrie, des promenades ou terrasses soutenues sur des arcades, qui donnoient lieu d'admirer la hardiesse de son génie et la puissance de l'art. C'est encore cet architecte qui éleva, par ordre de *Ptolomée-Philadelphe*, le magnifique fanal dans l'île de *Pharos* proche d'Alexandrie, regardé comme une des *Sept Merveilles* du monde. C'étoit une tour de marbre blanc, qui coûta environ deux millions quatre cent mille livres de notre monnoie. *Strabon* dit qu'elle fut construite aux frais de *Sostrate*, qui y grava cette inscription : SOSTRATE DE CNIDE, FILS DE DEXIPHANE : AUX DIEUX PROTECTEURS DE LA NAVIGATION. Il florissoit vers l'an 273 avant J. C.

SOTADE, ancien poëte Grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte de *vers Iambiques* irréguliers, qu'on appela de son nom, *Vers Sotadiques*. Ce poëte aussi licencieux dans ses vers que dans sa conduite, n'épargnoit ni ses amis, ni les gens de bien, ni même la personne sacrée des rois. Il avoit composé une satire violente contre *Ptolomée-Philadelphe*, roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec *Arsinoé* sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il se sauva d'Alexandrie; mais *Patrocle* officier de *Ptolomée*, le fit enfermer dans un coffre de plomb et jeter dans la mer.

SOTELO, (Louis) de l'Ordre de St-François, alla faire des Missions au Japon, d'où il fut envoyé en qualité d'ambassadeur du roi *Oxus* catéchumène, vers *Paul V*. Ce pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, et l'y renvoya; mais en y arrivant il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, et fut honoré peu de temps après de la couronne du martyre, en 1624. On a de lui une *Lettre* qu'il écrivit de sa prison à *Urbain VIII*,

sur l'état de l'Eglise du Japon : elle est curieuse et intéressante.

SOTER, (S.) natif de Fondi, monta sur la chaire de St-Pierre après le pape *S. Anicet*, l'an 168 de J. C. Il souffrit le martyre l'an 177, durant la persécution de *Marc-Antonin le Philosophe*. Ce pontife étoit le père des pauvres.

I. SOTO, (Dominique) naquit à Ségovie l'an 1494. Son père qui étoit un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail ; mais le jeune homme obtint qu'on lui apprît à lire et à écrire. Il se retira depuis dans un petit bourg près de Ségovie, où il fit dans l'église de ce lieu, la fonction de Sacristain. Il consacroit à l'étude le temps qui lui restoit : il se rendit capable d'aller ensuite étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris. Il retourna ensuite en Espagne, et entra dans l'Ordre de St-Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur *Charles-Quint* à le choisir pour juger le différent d'entre le vertueux *Las-Casas* et le fanatique *Sepulveda*, et pour être son premier théologien au concile de Trente, en 1545. Ce savant religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée. Les autres théologiens aimoient à l'écouter, et les évêques lui commettoient ordinairement la discussion des points les plus difficiles. Il fut un de ceux à qui on donna le soin de rédiger ce qui avoit été décidé, et de former les décrets. Il parla souvent, même dans les sessions, et soutint que *la résidence des Evêques étoit de droit divin.* Il fut chargé de représenter son général qui étoit absent, et il en tint la place dans les six premières sessions. Cette distinction étoit d'autant plus glorieuse, qu'il se trouvoit alors dans le concile plus de 50 religieux du même Ordre, évêques ou théologiens. Il s'y acquit beaucoup de réputation, et y publia ses deux livres, *de la Nature et de la Grace*, Paris, 1549, in-4.°, en latin, qu'il dédia aux Pères du Concile. Il refusa l'évêché de Ségovie, et se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur *Charles-Quint*, qu'il n'avoit pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque le 15 novembre 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus, sont : I. Des *Commentaires* sur l'*Epître* aux Romains, 1550, in-fol., et sur le *Maître des Sentences*, in-fol. II. Des Traités, *de justitia et jure*, in-fol. III. *De tegendis secretis*, in-8.° IV. *De pauperum causa.* V. *De cavendo Juramentorum abusu.* VI. *Apologia contra Ambrosium Catharinum*, etc.

II. SOTO, (Fernand de) gentilhomme Portugais et général de la Floride en Amérique, fut un des plus illustres compagnons de *François Pizarro*, conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence et par son courage, et partagea avec le vainqueur les trésors de ce pays, en 1532. Quelques années après, l'empereur *Charles-Quint* lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de *Général de la Floride*, et le titre de *Marquis des Terres qu'il pourroit acquérir*, il partit pour l'Amérique avec une bonne flotte

en 1538; mais il mourut dans ses courses le 21 mai 1542.

III. SOTO, (Pierre de) pieux et savant Dominicain de Cordoue, fut confesseur de l'empereur *Charles-Quint*. Il abandonna la cour de ce prince, pour aller rétablir les études dans l'université de Dillingen fondée par *Othon Truchsès*, évêque d'Ausbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la Catholicité dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Après la mort de la reine *Marie*, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, et y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année par ordre du pape, au concile de Trente : les Pères l'écoutoient avec admiration, ainsi que *Dominique Soto*, et on les considéroit tous deux comme les princes des théologiens. *Soto* épuisé de fatigues et de travail, tomba malade et mourut le 20 avril 1563, dans le temps que le concile paroissoit en avoir plus de besoin. Trois heures avant sa mort, il dicta et signa une *Lettre* pour le pape où il conjuroit Sa Sainteté de consentir « qu'on décidât dans le concile l'institution et la résidence des évêques de droit divin. » *Pallavicin* et *Rainald* ont donné cette *Lettre* au public, sur les exemplaires qui sont au Vatican. Le même *Pallavicin* dit que le concile fut très-affligé de la mort de *Soto*, et qu'il le regretta comme une de ses grandes lumières. *Voyez* un Livre imprimé à Paris, sous le nom d'Avignon, en 1738, et intitulé : *Apologie du Révérend Père Pierre* SOTO, *Dominicain*, etc. contre le Père *Duchesne*, jésuite, qui l'avoit accusé de favoriser les erreurs de *Baïus*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Institutiones Christianæ*. II. *Methodus Confessionis*. III. *Doctrinæ Christianæ Compendium*. IV. *Tractatus de institutione Sacerdotum qui sub Episcopis animarum curam gerunt*, Lyon, 1587, in-8.°

IV. SOTO, (Antonio Perez de) célèbre imprimeur Espagnol, s'établit à Paris au milieu du XVIIIe siècle, et y publia des éditions recherchées.

SOTWELL, (Nathanaël) jésuite, publia à Rome, en 1676, année de sa mort, une Continuation, in-fol. assez estimée, depuis 1642 jusqu'en 1675, de la *Bibliothèque des Ecrivains de la Société de* JESUS. Cet ouvrage, qui avoit été commencé par *Ribadeneira*, et continué par *Philippe Alegambe*, est en latin. Le P. *Oudin* préparoit un livre dans le même genre, qui auroit entièrement éclipsé celui-là.

SOUBEYRAN DE SCOPON, (N.) avocat à Toulouse, membre de l'académie de cette ville, mort en 1751, a publié plusieurs ouvrages de morale et de littérature : I. *Réflexions* sur le bon goût, le bon ton et la conversation, 1746, in-12. II. *Caractère* de la véritable grandeur, 1746, in-12. III. *Considérations* sur le génie et les mœurs de ce siècle, 1749, in-12.

I. SOUBISE, (Jean de PARTHENAI, seigneur de) le dernier mâle de l'illustre maison de *Parthenai* en Poitou, se signala parmi les capitaines calvinistes du XVIe siècle. La cour du duc *de Ferrare*, où *Renée* de France, fille de *Louis XII*, et femme de

ce duc, avoit introduit le calvinisme, fut l'écueil de sa religion. Revenu en France, il fut une des colonnes de son parti. Le prince *de Condé* l'ayant envoyé à Lyon, pour commander cette place, il s'y soutint avec un courage peu ordinaire. Le duc *de Nemours* fut obligé d'en lever le siége, et les négociations de la reine n'eurent pas un meilleur succès que les armes de ses généraux. Ces héros, si respecté chez les Calvinistes, et si redouté par les Catholiques, mourut en 1566, à 54 ans, ne laissant qu'une fille, *Catherine de Parthenai*.... *Voyez* PARTHENAI.

II. SOUBISE, (Charles de Rohan, prince de) naquit en 1715, de la branche de Rohan-Montbazon. Devenu lieutenant-général en 1748, après avoir servi dans les campagnes de Flandre, il voulut devenir maréchal de France dans la guerre de 1757. La faveur de mad^e^ de *Pompadour*, à laquelle il faisoit une cour assidue, lui obtint le commandement d'une division dans l'armée du maréchal *d'Estrées*. S'étant avancé à la tête des François, le prince *de Soubise* perdit le 5 novembre 1757, la bataille de Rosbach avec des circonstances qu'on trouve dans tous les livres. Nous en avons parlé dans l'article du roi de Prusse (*Fréderic II*). On ne rougit point à la cour de calomnier les troupes pour disculper le général. Son incapacité, qui étoit égale à sa bravoure, ne l'empêcha pas d'être maréchal de France l'année suivante, et de continuer de commander. Deux succès, dont le dernier fut principalement dû au brave *Chevert*, lui valurent le bâton. Il battit un corps de troupes commandé par le prince *d'Isembourg* le 23 juillet 1758, et eut un autre avantage près de Lauterbourg, le 10 octobre suivant. Il quitta le commandement l'année d'après, et fut depuis ministre d'état. Si ses amis mêmes lui refusoient les talens militaires, ses ennemis convenoient que comme citoyen et courtisan, il avoit des qualités estimables : honnête homme, affable, obligeant, inaccessible à la cupidité, et sachant agir et parler pour ses amis. Il mourut le 4 juillet 1787.

III. SOUBISE, *Voy.* ROHAN, n^os^ *III et V*.

SOUCHAI, (Jean-Baptiste) chanoine de l'église cathédrale de Rodez, conseiller du roi, lecteur et professeur d'éloquence au collége royal, vit le jour à Saint-Amand près de Vendôme. Un de ses oncles fut son premier maître. Après s'être perfectionné sous lui, il vint à Paris, et se fit rechercher par tous les savans. L'académie des Inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, et le perdit le 15 août 1746, à 59 ans. L'abbé *Souchai* étoit un littérateur aimable, qui en acquérant des connoissances profondes, n'avoit pas négligé les connoissances agréables. Son caractère poli et obligeant lui acquit l'amitié et l'estime de ceux qui le connurent. On a de lui : Une Traduction françoise de la *Pseudodoxia epidemica* du savant médecin *Thomas Brown*, en 1738, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essais sur les Erreurs populaires*. II. Une édition des *Œuvres diverses de Pelisson*, en 3 vol. in-12. III. Des *Remarques* sur la Traduction de *Josephe* par *d'Andilly*, qui se

trouvent dans l'édition de Paris, 1744, 6 vol. in-12. IV. Une édition des *Œuvres de Boileau*, en 1740, 2 vol. in-4.° V. Une édition de l'*Astrée* d'*Honoré d'Urfé*, où, *sans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage et d'abréger les conversations*, à Paris, chez *Didot*, 1733, en 10 vol. in-12. VI. Une édition d'*Ausone*, 1730, in-4.°, avec des notes abondantes. Le commentaire est de *Julien Fleury*, qui n'avoit pas pu le publier de son vivant à cause des obscénités du texte. L'abbé *Souchai* n'en fut que l'éditeur. *V.* Fleury n.° 1, *à la fin*. VII. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des Belles-Lettres*. Elles embellissent ce recueil.

I. SOUCIET, (Etienne) jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges le 12 octobre 1671. Après avoir professé la rhétorique et la théologie dans sa Société, il devint bibliothécaire du collége de *Louis le Grand*, à Paris. Il mourut le 14 janvier 1744, à 73 ans, honoré des regrets des gens de lettres, dont la plupart aimoient son caractère et estimoient son savoir. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Observations astronomiques* faites à la Chine et aux Indes, Paris, 1629 et 1732, 3 vol. in-4.° II. *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture-sainte*, etc. in-4.° III. *Recueil de Dissertations* contenant un *Abrégé Chronologique*, cinq *Dissertations* contre la *Chronologie de Newton*. etc. in-4.° Ces ouvrages ont fait honneur à son érudition et à sa sagacité. On y trouve des recherches curieuses et des observations sensées.

II. SOUCIET, (Etienne-Augustin) frère du précédent et jésuite comme lui, ne lui survécut que deux jours. Il mourut en 1744 au collége de *Louis le Grand*, où il professoit la théologie. On a de lui un *Poëme* sur les *Comètes*, Caen, 1710, in-8.°; et un autre sur l'*Agriculture* avec des *Notes*, Moulins, 1712, in-8.° Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT, (Jacques-Germain) architecte, naquit en 1713, à Iranci près d'Auxerre, du lieutenant-général de cette petite ville. Son goût pour les arts et sur-tout pour l'architecture, se manifesta de bonne heure. Dès sa plus tendre jeunesse, il suivoit avec plaisir les anciens ouvriers de bâtimens, regardoit avec attention travailler les maçons et les charpentiers, s'entretenoit souvent avec les architectes et les appareilleurs, les questionnoit, et leur empruntoit des dessins qu'il copioit. Bientôt son goût pour cet art devint une passion si forte, que contrarié par son père qui eût mieux aimé lui voir prendre le parti du commerce, il se décida à quitter la maison paternelle d'où il emporta un sac de 1000 livres. Il dirigea dès-lors ses pas vers l'Italie. Sentant bien que sa modique somme ne suffiroit pas pour faire ce voyage, il s'arrête à Lyon. Son intention étoit d'y passer quelque temps, et d'y travailler avec les architectes de cette ville, pour augmenter à-la-fois ses connoissances et ses fonds. Après avoir ajouté aux unes et aux autres, il partit pour Rome, et y fréquenta tous les grands artistes, ceux sur-tout que le roi de France

y envoie annuellement dans l'académie qu'il y a établie. Il parcourut ensuite toute l'Italie, s'arrêta dans tous les endroits où se trouvent des monumens intéressans, qu'il leva et dessina scrupuleusement. Muni de ces modèles, il repassa en France, et s'établit à Lyon, où il s'étoit fait aimer pendant son premier séjour. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut successivement chargé, par les magistrats de cette ville, de la construction de la *Bourse* et de l'*Hôpital* : ce fut ce dernier bâtiment qui commença la grande réputation dont il a joui depuis. Son nom étoit parvenu à la marquise *de Pompadour*. Quand cette dame eut obtenu du roi, pour le marquis *de Marigny* son frère, l'adjonction à la place de directeur et ordonnateur général des bâtimens, jardins, arts et manufactures royales, elle engagea *Soufflot* et *Cochin* à le suivre en Italie. Au retour de ce voyage, le célèbre architecte quitta Lyon et s'établit à Paris, où il devint successivement contrôleur des bâtimens de Marly, des Tuileries, membre des académies d'architecture et de peinture, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, enfin intendant des bâtimens du roi. En 1757, *Louis XV* le choisit pour le plan et l'exécution de l'église de Sainte-Geneviève de Paris, dont il n'a pu perfectionner que le portail, ainsi que la nef, les bas-côtés et les tours. Le reste n'a été élevé sous sa conduite que jusqu'au niveau de la naissance des voûtes, et de l'ordre qui doit porter le dôme. Il éprouva, relativement à ce dome, des contradictions et des critiques amères, dictées par l'envie. Quoique la possibilité de son exécution fût prouvée et démontrée par les calculs les plus scrupuleux, il fut sensible à l'excès aux déclamations de ses ennemis, parmi lesquels il s'en trouvoit un qui lui devoit de la reconnoissance. C'est à ces espèces de contradictions et de tracasseries, qu'on doit attribuer le dépérissement de sa santé. *Soufflot* mourut, après deux ans de langueur, le 29 août 1780, à 67 ans. Il emporta les regrets de ses parens et de ses amis, qui lui pardonnoient un caractère vif et brusque, en faveur de son excellent cœur, et qui l'appeloient le *Bourru bienfaisant*. Outre la *Bourse* de Lyon, l'*Hôpital* de la même ville, et le superbe édifice de Sainte-Geneviève, il a élevé d'autres monumens publics, entre autres la belle Salle des spectacles de Lyon. Il a été enterré dans le chœur de l'église de Sainte-Geneviève. On lui a consacré ces vers :

Pour maître dans son art il n'eut que la nature ;
Il aima qu'aux talens on joignît la droiture :
Plus d'un rival jaloux, qui fut son ennemi,
S'il eût connu son cœur, eût été son ami.

SOULAS, *Voyez* ALLAINVAL.

SOUI-GIN-CHI, souverain de la Chine, avant *Fo-hi*, inventa les *cordelettes*, dont les nœuds différens, et à inégales distances, servoient à conserver le souvenir des événemens. Aux cordelettes succédèrent les *koua*, premiers caractères chinois, dont l'invention est attribuée à *Fo-hi*, et qu'il employa dans la composition de l'*Y-king*.

SOULIER,

SOULIER, (Pierre) prêtre du diocèse de Viviers, et curé dans le diocèse de Sarlat, au siècle dernier, donna au public : I. *L'Abregé des Edits de Louis XIV, contre ceux de la Religion Prétendue-Réformée*, in-12, en 1681. II. *L'Histoire des Edits de Pacification, et des moyens que les Pretendus-Réformés ont employés pour les obtenir*, in-8.°, 1682. III. *L'Histoire du Calvinisme*, in-4.°, 1686, appuyée de bonnes preuves et de quantité d'actes utiles, mais platement et durement écrite. Nous ignorons le temps de sa mort.

SOUMILLE, (N....) prébendé du chapitre de Villeneuve-lès-Avignon, étoit correspondant des académies des Sciences de Paris, de Toulouse et de Montpellier, et associé des sociétés d'agriculture de Limoges et de Tours. Il méritoit de l'être ; c'étoit un excellent calculateur. Il rendit des services, non-seulement à la province de Languedoc, mais à Avignon qui le regardoit comme un de ses citoyens. Il s'étoit établi dans cette ville, deux loteries à dés, dans l'une desquelles les lots consistoient en livres, et dans l'autre en pièces de merceries, estimées au gré de celui qui donnoit à jouer. C'étoit un jeu ruineux qui attiroit beaucoup de dupes autour des tréteaux de la friponnerie. Les magistrats d'Avignon chargèrent l'abbé *Soumille* d'en montrer le danger. C'est à cette occasion qu'il publia une brochure intéressante, sous ce titre : *La Loterie insidieuse, ou Tableau général de tous les points, tant à perte qu'à profit, qu'on peut faire avec sept dés*, Avignon, 1773, in-12. Ce livre renferme des tables aussi justes que commodes pour ceux qui sont livrés à la folie des jeux de hasard. Mais l'ouvrage de l'abbé *Soumille* qui a été le plus lu et le plus consulté, est *le Grand Tric-trac, ou Méthode facile pour apprendre, sans maître, la marche, les termes et une grande partie des finesses de ce jeu*, Avignon, 1756, in-12, avec 287 figures. C'est le meilleur traité qu'on ait sur ce jeu agréable. On a encore de lui, *Description du Semoir à bras de Languedoc*, 1763, in-16. L'auteur mourut en 178.. Il avoit dans les manières la simplicité et la bonhommie qui étoient dans son caractère. Ami de la retraite et de l'étude, il partagea son temps entre ses devoirs et les sciences exactes.

SOURDIS, *Voyez* ESCOUBLEAU.

SOUSI, *Voy.* II. PELLETIER.

SOUTH, (Robert) théologien Anglois, prébendaire de Westminster, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, naquit à Londres en 1631 et mourut en 1716. C'étoit un homme aussi recommandable par ses connoissances que par sa probité : il refusa les évêchés dont on dépouilloit ceux qui ne vouloient pas prêter serment au roi Guillaume. On a de lui 6 vol. de *Sermons* en anglois, qui ont eu assez de cours dans son pays ; des *Harangues* latines, et des *Poésies*.

SOUTHERN, (Thamar) Irlandois, né en 1669, mort en 1746, fit ses études à Dublin, ensuite à Oxford, et donna au théâtre anglois plusieurs pièces qui eurent du succès. Les plus

remarquables sont : le *fatal Mariage*, le *Prince de Perse*, *Orounoko*. Cette dernière tragédie a pour sujet un fait véritable, raconté dans une des Nouvelles de M.me *Behn*.

SOUVAROW, (Alexandre) feld-maréchal Russe, naquit en 1730, d'une famille ancienne; son père avoit été général et étoit devenu sénateur. Il destina son fils à la magistrature; mais celui-ci ne respirant que pour les armes, entra au service en 1742, comme simple soldat, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de colonel qu'il obtint en 1762, après s'être distingué dans la guerre de sept ans contre les Prussiens. Il ne combattit pas avec moins de courage les confédérés de Pologne et le rebelle *Pugatschew*. Le général *Romanzoff* attiroit alors les regards de l'Europe par ses victoires et ses talents militaires; *Souvarow* voulut apprendre l'art de la guerre de ce maître habile; il se rendit à l'armée que ce dernier commandoit contre les Turcs, et dans une action il s'élança dans les rangs ennemis, immola plusieurs janissaires, remplit un sac de leurs têtes, et vint le vider aux pieds de son général. Bientôt, il passe le Danube à la tête d'un corps d'armée, malgré les efforts des Ottomans, et vient camper sous les murs de Silistrie. Quelques jours après, réuni à *Kameaskoï* ils battirent ensemble le *Reis-Effendi* qui commandoit 40 mille hommes, et lui enlevèrent toute son artillerie. En 1783, *Souvarow* soumit les Tartares du Kuban et du Budziack, et leur fit prêter serment de fidélité à l'Impératrice. Celle-ci lui envoya alors son portrait, la croix de *Volodimer* et le nomma général en chef. En 1787, il défendit avec succès Kinburn contre la flotte ottomane. Le pacha d'Oczakoff avoit débarqué six mille hommes pour surprendre cette place : *Souvarow* les laissa descendre sur le rivage, et n'envoya contre eux que quelques tirailleurs, qui feignirent d'être épouvantés et de se retirer en désordre. Les Turcs s'avancèrent; et tandis que leurs chaloupes alloient chercher de nouveaux renforts, tous ceux qui restèrent sur la plage périrent sous les coups des bataillons nombreux qui les enveloppèrent aussitôt. *Souvarow*, blessé au cou dans cette action, en fut dédommagé par un superbe panache de diamans, qui lui fut donné par *Catherine*. Le 21 juillet 1789, après avoir défait l'ennemi à Focksan, il apprit que le prince de *Saxe-Cobourg*, général de l'armée autrichienne, étoit entouré par celle du Grand-Visir; *Souvarow* se mettant aussitôt à la tête de dix mille Russes, tombe à l'improviste sur celle-ci, forte de cent mille hommes, et reste maître du champ de bataille. « Amis, crioit-il aux soldats, ne regardez pas les yeux de l'ennemi: fixez sa poitrine, c'est là qu'il faut frapper. » Cette victoire, remportée près de la rivière de Rimnisk, valut à *Souvarow* le surnom de *Rimniski* et le titre de comte de l'Empire Romain. La ville d'Ismaïlow résistoit depuis 7 mois, et avoit obligé le général *Sudowitsch* de se retirer; *Potemkin*, général en chef, adresse aussitôt l'ordre à *Souvarow* de la prendre en trois jours. Celui-ci marche avec la plus grande cé-

lérité, malgré la rigueur de la saison. Le troisième jour, il assemble ses soldats, et leur dit: « Soldats, point de quartier, les provisions sont chères. » L'assaut se donne, les Russes sont repoussés deux fois; ils escaladent enfin les remparts, pénètrent dans la ville, dans les maisons, dans les mosquées, et passent tout au fil de l'épée. 40 mille Turcs périrent en ce jour funeste, qui fit donner au général Russe le nom de *Muley-Ismaël*, l'homme le plus sanguinaire qui ait donné des lois à Maroc. En 1792, ne pouvant plus combattre dans les champs ottomans où le traité d'Yassy avoit porté la paix, *Souvarow* se rendit en Pologne pour y arrêter les progrès de *Kotciusko*, dont les efforts tendoient à l'affranchissement de cette contrée, et à la faire sortir de la dépendance où la Russie la retenoit depuis long-temps. Le 4 octobre, il mit le siége devant Prague, faubourg considérable et fortifié de Varsovie; et après un assaut furieux, il s'en rendit maître et fit égorger tout ce qui s'y trouva; 20 mille Polonois succombèrent dans cette action, sous les coups des Russes, dont le général reçut en récompense le titre de feld-maréchal. « Vous savez, lui écrivit l'Impératrice, que je n'avance jamais personne avant son tour. Je suis incapable de faire tort à un plus ancien; mais c'est vous qui venez de vous faire feld-maréchal, par la conquête de la Pologne. » En effet, cette victoire décida du sort de ce royaume, qui fut aussitôt partagé entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. En 1799, *Paul Ier* donna à *Souvarow* le commandement des troupes qu'il fit marcher en Italie contre les François; mais c'est là que sa gloire pâlit devant le génie de *Moreau*. Celui-ci, avec des forces inférieures, l'arrêta dans sa course, le battit au passage de l'Adda, et le chassa successivement d'Alexandrie et de Turin. Sa retraite prouva cependant les plus grands talens. Il se porta sur la Suisse Italienne, vainquit les obstacles que lui opposoient les François et pénétra, à travers les neiges et les glaces, en Allemagne. Les troupes Russes ayant été rappelées par leur Souverain, *Souvarow* arriva à Pétersbourg, et y mourut en 1800. Ce général, né avec beaucoup d'esprit et une grande originalité dans les idées, étoit aussi bizarre qu'intrépide. Il pensoit que le devoir d'un général étoit d'être toujours en avant de son armée, et disoit: « Il faut que la tête n'attende jamais la queue. » Pour se faire aimer de ses soldats, il affectoit autant de simplicité que de rudesse dans ses mœurs. On le voyoit souvent changer de chemise au milieu du camp, et ne se couvrir pour tout vêtement que d'une simple peau de mouton. *Catherine II*, dans son voyage en Crimée, se plut à accorder toutes les graces que ses généraux lui demandèrent. Elle s'adressa à *Souvarow*, pour savoir ce qu'elle pourroit faire pour lui. Celui-ci lui répondit: *Payer mon logement*. Le prix de ce logement n'étoit que de trois roubles. Il se piquoit de laconisme. Dans ses premières guerres, après avoir pris la ville de Toutoukai en Bulgarie, il écrivit à sa Souveraine: « Gloire à Dieu! louanges à Catherine! la ville est prise, et j'y suis. » Il lui rendit compte de même de la prise d'Ismaïlow, par ces

seuls mots : « Madame, l'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds. » Il se plaisoit à mettre ses ordres en vers, et d'écrire souvent ainsi ses rapports à l'Impératrice. Sa manière de vivre, extrêmement frugale, ne le distinguoit pas du simple soldat, et il soutint comme lui toutes les fatigues de la guerre. Petit, maigre, courbé, ayant des yeux pleins de feu, sachant le russe, l'allemand, le françois, le turc et le tartare, il parloit peu et presque toujours en apophthegmes. Les officiers supérieurs devinrent ses ennemis secrets, parce qu'il proscrivoit le luxe de ses camps, et qu'il étoit pointilleux dans le service; mais les soldats l'adoroient. Ce guerrier affectoit une grande dévotion; il obligeoit tous les officiers de réciter, le soir après la retraite, une prière devant le soldat : il ne donna jamais l'ordre de combattre, sans faire le signe de la croix, et baiser une petite image de *S. Nicolas*, qu'il portoit toujours sur lui. Il se refusa à tous les travaux diplomatiques et politiques, en disant : *Une plume sied mal dans la main d'un soldat.* Fougueux dans son génie comme dans son courage, on ne lui refusa ni l'audace d'un conquérant, ni la rapidité de ses entreprises, ni l'art d'attacher les soldats à sa destinée; mais on lui a reproché des combinaisons peu profondes, des manœuvres plus rapides que sages, et d'avoir usé de la victoire avec trop peu d'humanité.

SOUVERAIN, (N...) écrivain François, étoit du Bas-Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministère, il se réfugia en Hollande, d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme Socinien, et y mourut vers la fin du dernier siècle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules. Il est intitulé, *le Platonisme dévoilé*, ou *Essai sur le Verbe Platonicien*, Cologne, 1700, in-8.° Le Père *Baltus* a réfuté ce livre dans sa *Défense des Saints Pères accusés de Platonisme*, Paris, 1711, in-4.° Les nouveaux philosophes, sans avoir égard à la réfutation, ont renouvelé l'accusation formée contre les Saints Pères, d'avoir pris le dogme de la Trinité dans *Platon*. Mais répéter une accusation n'est pas la démontrer.

I. SOUVRÉ, (Gilles de) marquis *de Courtenvaux*, d'une maison originaire du Perche, qui remontoit au XIVe siècle, suivit en Pologne, en 1573, le duc *d'Anjou*, depuis roi de France sous le nom de *Henri III*. Ce monarque, revenu en France, le fit grand-maître de sa garde-robe, et capitaine du château de Vincennes. Il fut son favori, dit l'abbé *le Gendre*, sans être de ses mignons. Le marquis *de Souvré* se signala à la bataille de Coutras en 1587, et conserva la ville de Tours sous l'obéissance du roi, pendant les troubles funestes de la Ligue. Fidelle à *Henri III*, il ne le fut pas moins à *Henri IV*, qui le choisit pour être gouverneur de *Louis XIII*. Il occupa auprès de ce prince la place de premier gentilhomme ordinaire de la chambre, obtint le collier des ordres du roi, et le bâton de maréchal de France en 1615. Il mourut en 1626, à 84 ans, regardé comme un courti-

san agréable, plutôt que comme un capitaine habile. *Anne de Souvré*, épouse du marquis *de Louvois*, morte en 1715, a été le dernier rejeton de la famille de ce maréchal.

II. SOUVRÉ, (Jacques de) fils du précédent, fut chevalier de Malthe dès l'âge de 5 ans. Après s'être distingué au siége de Casal, il commanda les galères de France pour le siége de Porto-Longone, où il acquit beaucoup de gloire. Chargé, par son Ordre, d'ambassades ordinaires et extraordinaires auprès de *Louis XIV*, il s'en acquitta avec succès. Il parvint enfin au grand-prieuré de France, l'an 1667, et après avoir soutenu ce caractère avec beaucoup d'éclat, il mourut le 22 mai 1670, dans sa 70e année. C'est lui qui a fait bâtir le superbe hôtel du Temple, pour être la demeure ordinaire des grands-prieurs de France. Il fit commencer ce bel édifice dès le vivant de son prédécesseur, le grand-prieur *de Boissy*.

SOUZA, (Louis de) Dominicain en 1614, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains Portugais. Ses ouvrages sont : I. La *Vie* de Dom *Barthelemi des Martyrs*, Paris, 1760, 2 vol. in-8.° C'est la même qui fut traduite en françois par MM. *de Port-Royal*, en 1674, in-8.° ou in-4.° II. *Histoire de S. Dominique*, 3 vol. in-fol. *Louis de Souza* a écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits et la critique ne sont pas son principal mérite.

SOZIGÈNE, *Voyez* SOSIGÈNES.

SOZOMÈNE, (Hermias) surnommé *le Scholastique*, étoit originaire de Palestine. Il avoit embrassé le Christianisme, touché par les miracles de *S. Hilarion*. Il passa de Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, et fit les fonctions d'avocat. Il avoit du goût pour l'histoire ecclésiastique, et son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'étoit passé depuis l'Ascension du Sauveur, jusqu'à la défaite de *Licinius*. Cet Abrégé est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable, vers l'an 443. Elle est divisée en neuf livres, et renferme les événemens arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. Il déclare, au commencement du premier livre, « qu'il écrit ce qui s'est passé de son temps, sur ce qu'il a vu lui-même, ou sur ce qu'il a appris des personnes les mieux instruites et qui avoient été témoins oculaires. » L'Histoire de *Sozomène* contient des choses très-remarquables, dont la plupart se trouvent aussi dans *Socrate*, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue et mieux écrite, quoiqu'elle ne soit pas sans défaut, même pour le style ; mais il est fort au-dessus de *Socrate* pour le jugement. On croit qu'il mourut vers 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de *Sozomene*, est celle qu'on voit dans le recueil des Historiens Latins, donné par *Robert Etienne* en 1544. On la trouve aussi dans le recueil de *Valois*. Le président *Cousin* l'a traduite en françois.

SOZZI, (Louis-François de) né à Paris le 4 octobre 1706, d'une famille noble et originaire de Pistoie en Italie, suivit dès

l'âge de neuf ans son père en Espagne. A son retour, il devint l'élève et bientôt l'ami du célèbre avocat *Le Normant*, appelé justement l'*Aigle du Barreau*. Nommé bailli-général du Temple, il publia plusieurs *Mémoires* précieux par les recherches qu'ils renferment. Celui sur les testamens olographes fit une telle sensation, qu'on fut obligé de le réimprimer trois ans après le jugement pour lequel il avoit été fait, afin de satisfaire l'empressement des jurisconsultes qui en demandoient des copies. Celui sur la mouvance des pairies de France, fut de même recueilli avec avidité. *Sozzi* vint s'établir à Lyon en 1756, et y fut membre de l'académie de cette ville : celles de Berlin et de Nanci l'adoptèrent pour associé. Il est mort le 12 mars 1784. Ses ouvrages littéraires sont : I. *Lettre* sur l'Urne antique de plomb, trouvée à Lyon. II. *Avertissement* sur l'Hyène qui a paru dans le Lyonnois en 1756, in-12. III. *Discours* de réception à l'académie de Nanci, 1762, in-12. IV. Olympiques de *Pindare*, traduites du grec en françois, 1754, in-12. Cette traduction du poëte grec le plus difficile à entendre, est accompagnée de remarques historiques, et d'un discours sur *Pindare* et l'histoire des jeux Olympiques.

SPACHIUS, *Voy.* MOSCHION.

SPAGNOLETTO, (Joseph Ribera) *Voy.* ESPAGNOLET.

SPAGNOLI, (Baptiste) religieux Carme, dit *le Mantouan*, parce qu'il étoit de Mantoue, né l'an 1444, étoit bâtard de la famille de *Spagnoli*. Les *Spagnoli* le reconnurent volontiers pour leur frère. Il leur fit honneur par ses talens, et sa plume fut toujours prête à célébrer la gloire de leur maison. Ayant pris l'habit de Carme, il se distingua tellement dans son Ordre, qu'il parvint au généralat en 1513. Quoiqu'il paroisse dans ses Poésies avoir eu une morale assez relâchée, il voulut réformer ses confrères. Mais ses tentatives ayant été inutiles, il se démit de sa dignité en 1515, pour cultiver plus librement les belles-lettres. Il mourut l'année d'après, le 20 mars 1516, à 72 ans. Cet auteur est principalement connu par ses *Poésies*. Son esprit étoit si fécond, qu'il enfanta plus de 59000 vers, dont la plupart sont semés de pointes, et n'offrent qu'une facilité molle et languissante. Parmi ses Poésies, on distingue ses *Eglogues*, dans lesquelles il est tour-à-tour Epicurien et dévot. Il détruit dans l'une, la croyance d'une autre vie ; et dans l'autre, la *Vierge* apparoît à un berger, et lui promet que « quand il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlèvera dans des lieux plus agréables, et l'y fera à jamais habiter les Cieux avec les Dryades et les Hamadryades : » nouvelles Saintes, que nous ne connoissions pas encore dans le Paradis. Ses bergers sont d'une grossièreté dégoûtante. Il s'emporte jusqu'à la fureur contre les femmes et contre les ecclésiastiques : contre les femmes, parce qu'apparemment le versificateur *Mantouan* n'avoit pas pu leur plaire ; et contre les ecclésiastiques, parce que les charges de son Ordre n'avoient pas pu satisfaire son ambition. C'est sur-tout dans son poëme de *la Calamité des Temps*, qu'il s'acharne contre ces

derniers avec un emportement digne de *l'Aretin*. Ses autres Poésies ont pour objet des sujets de morale, ou les éloges des Saints. Elles se trouvent dans le Recueil de ses ouvrages, publié à Venise, 1499, in-4.°; à Paris, 1502, in-fol., 1513, 3 vol. in-fol.; et Anvers, 1576, en 4 vol. in-8.° Ce recueil renferme : I. *Commentaire* sur les Pseaumes. II. La *Vie* de *S. Basile*. III. Un poëme sur *S. Nicolas de Tolentin*, en 3 livres, Milan, 1509, in-4.° Il parle à la fin du 1er livre du fameux *Merlin*, et quoiqu'il le fasse fils du Diable, selon un préjugé populaire de son temps, il le reconnoît pour un vrai prophète, et le met même au nombre des Saints. *Spagnoli* se montre, dans plusieurs autres endroits de ses productions, aussi crédule que peu judicieux. IV. Il est encore auteur de quelques ouvrages en prose.

SPALLANZANI, (Lazare) né en 1729 à Scandiano en Italie, près de Reggio, étudia à Bologne sous le célèbre *Laure Bassi*, se retira ensuite dans la retraite pour rendre ses connoissances plus profondes, et sut pendant quelque temps se priver de la gloire pour mieux la mériter. Il débuta dans le monde littéraire par un opuscule où il a pour but de rectifier les erreurs échappées à *Salvini*, dans sa traduction des Œuvres d'*Homère*, poëte qu'il avoit étudié dans sa langue naturelle, avec autant de discernement que de goût. Il adressa ses observations au comte *Algarotti*, l'ami de *Voltaire*, dont le savoir étoit aussi étendu que la renommée. Nommé professeur à Pavie, *Spallanzani* abandonna la littérature pour l'étude de la physique; et c'est là, qu'armé du flambeau de l'expérience, il découvrit des propriétés nouvelles, et divers phénomènes qui attirèrent à ses leçons un nombre considérable de disciples et d'admirateurs. La physique animale obtint surtout sa prédilection, et ses observations y furent aussi neuves qu'intéressantes. Ses travaux microscopiques, ceux sur la circulation du sang, la digestion, la génération, la respiration, lui ont acquis des droits immortels à la reconnoissance des physiologistes et de tous les savans. En 1779, *Spallanzani* se mit à voyager, et parcourut les cantons de la Suisse. En 1785, il partit pour Constantinople, où il accompagna le chevalier *de Zulian* son ami, et visita les îles de Corfou et de Cythère; il en décrivit la géologie, les volcans éteints, les coquillages, et une montagne immense presque entièrement formée d'ossemens humains pétrifiés. Après avoir parcouru les ruines de Troye, et plusieurs contrées d'Allemagne, il se rendit à Vienne où il fut accueilli par l'empereur *Joseph II*, il revint à Pavie, et y entra au bruit des acclamations d'une foule d'élèves qui étoient allés à sa rencontre, et qui le conduisirent en triomphe dans sa demeure. Le *Muséum* de Pavie étoit dépourvu d'objets relatifs à la minéralog[illegible] des volcans. Pour lui en procu[illegible], *Spallanzani* fit en 1788 un voyage à Naples, dans les deux Siciles, et dans plusieurs parties des Apennins. Il rédigea les observations recueillies dans ce voyage, et en fit l'un de ses principaux titres à la gloire. Tourmenté depuis long-temps d'une ischurie vési-

cale, il fut frappé de diverses attaques d'apoplexie, et succomba à la dernière, survenue le 12 février 1799. Après avoir rempli tous ses devoirs de religion, il s'endormit dans son sein, plein de confiance dans les espérances qu'elle donne. Les ecrits de *Spallanzani* sont : I. *Lettres* sur l'origine des Fontaines. Elles sont au nombre de deux, et adressées au fils du savant *Vallisnieri*. *Descartes* avoit prétendu que les eaux de la mer, filtrant par d'innombrables canaux dans le flanc des montagnes, y subissoient une sorte de distillation par l'action d'un feu souterrain, se purgeoient de leur amertume, et formoient ensuite les sources d'eau douce. *Spallanzani* démontra que celles-ci devoient leur origine aux pluies, aux rosées, aux brouillards qui tombent sur les monts, s'insinuent dans leur intérieur, et suivent la direction de leurs excavations particulières. II. *Dissertation* dédiée à *Laure Bassi*, sur les Ricochets. Le professeur de Pavie cherche à y expliquer la cause de ces bonds successifs que subit une pierre lorsqu'on la lance obliquement sur la surface de l'eau. Il ne les attribue ni à la réaction, ni à l'électricité du fluide frappé, mais au changement de direction du mobile; et à cet égard, il n'a pas convaincu les physiciens. III. *Expériences* sur les réproductions animales, 1782. C'est un spectacle bien extraordinaire que celui d'un membre coupé à un animal à sang froid, et qui en fait un autre animal absolument conforme à celui qui a éprouvé la scission. *Réaumur* avoit prouvé la réproduction des jambes dans les écrevisses; *Trembley*, que les parties séparées du polype, devenoient autant de polypes; *Bonnet*, que les vers terrestres et aquatiques se reproduisoient dans leurs sections : *Spallanzani* confirma leurs essais, et démontra que plus l'existence de ces êtres fragiles est environnée de dangers, plus la nature s'est montrée juste à leur égard, en leur donnant le moyen de réparer les pertes qu'ils peuvent subir : aussi, les animaux doués de cette prérogative, ne reproduisent-ils exactement que les parties qu'un accident peut leur enlever. Ses expériences prouvèrent que ceux dont la contexture est plus molle, se reproduisent en un temps moins long; que par cette raison, il ne faut que peu d'heures pour opérer la régénération des polypes divisés, et quelques jours pour celle des vers, tandis qu'il faut des mois aux limaçons, et des années aux salamandres aquatiques et aux écrevisses pour se reproduire; que le printemps est la saison la plus favorable pour cette réorganisation animale, et que pour l'obtenir, il faut au moins une température de treize degrés au thermomètre de *Réaumur*; enfin, que les limaçons, les lombrics et les tétards pouvoient représenter plusieurs fois les mêmes organes. IV. *Essai sur les Animalcules infusoires*. Cette multitude d'êtres répandue dans les liquides, est un monde mystérieux où *Spallanzani* aborda, et qu'il décrivit avec plus de soin que tout autre. Après avoir établi contre *Buffon* et *Needham*, que leurs habitans sont des animaux complets et non de simples *molécules organiques*, privées de vie, quoique douées de mouvement et propres à constituer des corps, il prouva

à l'aide d'excellens microscopes, que les animalcules infusoires ont tous les rapports des autres êtres vivans et connus; que si on ne découvre en eux ni l'organe du cœur, ni les vaisseaux rouges, une multitude de vésicules rondes leur en tient lieu; qu'on apperçoit l'organe de leur respiration; que leurs mouvemens sont réguliers et ont des motifs, qu'ils les changent à leur gré; qu'ils savent se détourner des obstacles qui les arrêtent, s'atteindre et souvent se combattre; que certaines races sont ovipares, d'autres vivipares; qu'on les surprend dans leur ponte et leur accouchement; que plusieurs savent se reproduire à la manière des polypes, par des divisions transversales; que les uns cèdent, tandis que d'autres résistent à l'action de l'eau bouillante; que leurs œufs peuvent supporter une chaleur beaucoup plus vive, ou un froid plus rigoureux qu'eux-mêmes, ainsi que les graines des plantes sont plus inattaquables que la plante même, par une prévoyance de la nature, plus attentive à la conservation des espèces qu'à celle des individus; que les émanations sulfureuses les font périr, ainsi que leur immersion dans des liqueurs huileuses, salées ou acides. V. *Expériences microscopiques*. Elles ont pour objet l'histoire du *Rotifere*, animalcule concentré dans le sable, qui s'y dessèche, auquel un peu d'humidité rend la vie, et qui a le privilége de ressusciter plusieurs fois; celle de l'*Anguille* du blé rachitique; du *Tardigrade*, autre animalcule observé pour la première fois par *Spallanzani*. « Je suis en peine, lui écrivoit *Voltaire*, de toute ame et de la mienne; mais il y a long-temps que je suis persuadé de la puissance immense et inconnue de l'Auteur de la Nature. J'ai toujours cru qu'il pouvoit donner la faculté d'avoir du sentiment, des idées, de la mémoire, à tel être qu'il daignera choisir; qu'il peut ôter ces facultés et les faire renaître, et que nous avons pris souvent pour une substance, ce qui est un effet, une faculté de cette substance. L'attraction, la gravitation, est une qualité, une faculté. Il y a dans le genre animal et dans le végétal, mille ressorts pareils dont l'énergie est sensible, et dont la cause sera ignorée à jamais. Si les *Rotifères* et les *Tardigrades* morts et pourris, reviennent en vie, reprennent leur mouvement, leurs sensations, engendrent, mangent et digèrent, on ne saura pas plus comment la nature leur a rendu tout cela, qu'on ne saura comment la nature le leur avoit donné; et l'un n'est pas plus incompréhensible que l'autre. J'avoue que je serois curieux de savoir pourquoi le grand Etre, l'Auteur du tout, qui nous fait vivre et mourir, n'accorde la faculté de ressusciter qu'aux *Rotiferes* et aux *Tardigrades*; les baleines doivent être bien jalouses de ces petits poissons d'eau douce. Si quelqu'un a droit, Monsieur, d'expliquer ce mystère, c'est vous. Il est bon aussi de savoir si ces petits animaux, qui ressuscitent plusieurs fois, ne meurent pas enfin tout de bon, et sur combien de résurrections ils peuvent compter. C'est apparemment d'eux que les Grecs apprirent autrefois la résurrection d'*Athalide*, de *Pelops*, d'*Hippolyte*, d'*Alceste*, de *Pirithoüs*; c'est dom-

mage que le secret en soit perdu. » VI. *Mémoire* sur les *Moisissures*. Les moisissures, symptômes ordinaires de la corruption de nos fruits ou de la décomposition de diverses substances mouillées, ont été reconnues pour des plantes. *Micheli* avoit regardé comme fécondante la petite poussière noire qu'elles fournissent à leur sommité lorsqu'elles sont mûres; *Spallanzani* a confirmé ce sentiment par plusieurs expériences. Dans l'une d'elles, il prit deux morceaux de pain mouillés, du même poids, de la même épaisseur; l'un fut constamment semé avec de la poussière des moisissures; l'autre ne fut point semé. La poussière fit constamment naître non seulement avec plus de célérité les moisissures, mais les rendit plus touffues. La force germinatrice de ces petites semences résiste à l'action de l'eau bouillante, à celle même du feu. VII. *Mémoire* sur la *circulation du sang*. Ce travail important occupa plusieurs années de la vie de l'auteur. Il y perfectionna les recherches de *Malpighi* et de *Haller*, et rassembla un grand nombre de faits sur le mouvement du sang dans ses rapports avec le calibre, les angles et les sinuosités des vaisseaux; sur les fonctions du cœur, qu'il prouve se raccourcir dans la systole et s'alonger dans la diastole; sur les organes vasculaires, l'abouchement des artères avec les veines, la gravité du fluide sanguin, la figure et la couleur de ses globules, leur élasticité; sur le gaz renfermé dans les veines et les artères, dont *Michel Roza* et le célèbre *Moscati* ont dernièrement déterminé les propriétés; sur les vicissitudes enfin de la circulation, suivant que la vitalité des organes diminue et tend à s'anéantir. *Haller* regardoit ce travail comme tellement utile aux progrès de la physiologie, qu'il voua à son auteur la plus grande estime, et lui dédia le quatrième volume de son immortel ouvrage sur le même objet. VIII. La digestion et la manière dont elle s'opère, devint l'objet de plusieurs Ecrits de *Spallanzani*. Jusqu'à lui elle avoit été diversement expliquée: les uns l'attribuoient à la putréfaction; d'autres, avec plus de fondement, à la pression successive et énergique des muscles de l'estomac qui trituroient les alimens. Le professeur de Pavie unit à leur action celle du suc gastrique répandu dans ce viscère, qui dissout les corps les plus compacts et les plus durs. Ses expériences sur les oies, les poules d'Inde, les corneilles, les hérons, les grenouilles, les serpens, les poissons, les chouettes, les chiens et les chats, confirment son opinion. Après avoir extrait du suc gastrique de leur estomac, il parvint à opérer des digestions artificielles en s'aidant de la chaleur solaire. « Jusqu'alors, a-t-on dit, il n'avoit été que le confident de la nature, il en devint le rival... Il tourmenta lui-même ses propres organes, et se dévoua courageusement à une multitude d'essais qui auroient pu porter des atteintes irrémédiables à sa santé. Il osa introduire dans son estomac divers alimens enveloppés dans des sacs de toile; il avala de petits tubes de bois remplis de substances qui furent entièrement digérées sans le secours d'aucune trituration. » IX. Les travaux de *Spallanzani* sur la génération ne furent pas moins étonnans. Il surprit le phénomène le plus mysté-

rieux de la nature. Après avoir présenté l'histoire de la propagation des crapauds et des salamandres, de leurs amours et des époques de leur union, il osa entreprendre de féconder des animaux par le moyen de l'art, et il y réussit. Il toucha avec la liqueur exprimée des vésicules séminales du mâle, les deux cordons sortis du corps de la grenouille, et qui étoient couverts d'œufs ou fœtus de têtards non développés, et il leur communiqua la vie. Il injecta dans l'appareil génital d'une chienne, la semence du mâle, et il la fit concevoir et produire. Cette expérience pourroit paroître une illusion du savoir, si elle n'avoit été répétée avec succès par d'autres physiciens, tels que *Rossi* de Pise, et *Bufaliani* de Césène. X. *Dissertation* sur l'influence de l'air clos et non renouvelé, sur la vie des animaux et des végétaux, sur le développement de leurs œufs et de leurs graines. XI. *Voyages* dans les deux Siciles et dans plusieurs parties de l'Apennin, Pavie, 1792, 6 vol. Ce savant ouvrage a été traduit par MM. *Sénebier* de Genève, et *Toscan* naturaliste de Paris. On y trouve d'importantes observations sur le Vésuve et l'Etna, la grotte du Chien, le lac d'*Agnano*, les grenouilles de *Monte - Nuovo* qui forment une espèce particulière, la situation et la structure des îles Eoliennes, dont celle d'Alieuda n'avoit pas encore été décrite. On y trouve encore une histoire complète des mœurs, de la vie et de l'instinct des hirondelles, des martinets, des petits ducs ou hiboux, des chevêches, des anguilles de la côte de Comachio, des méduses, des chiens de mer et des espadons. XII. *Examen chimique* des expériences de *Goettling*, sur la lumière du phosphore de *Kunkel*, Modène, 1796. *Goettling*, savant professeur d'Iène, avoit établi une nouvelle doctrine sur cette partie ; elle fut renversée par les expériences faites en France par MM. *Fourcroy* et *Vauquelin*, et en Italie par *Spallanzani*. XIII. *Observations* sur la transpiration des plantes. Il y confirma les expériences de *Sénebier* et d'*Ingenhousz*, et en accrut le nombre. XIV. La *Correspondance* de *Spallanzani* avec les hommes les plus célèbres, tels que *Saussure*, *Sénebier*, *Bonnet*, *Giobert*, *Prilli*, *Lucchesini*, offre une foule de recherches intéressantes sur la physiologie et l'histoire naturelle. Elles ont pour objet l'examen des ailes membraneuses des chauve-souris, auxquelles il attribue le sens du toucher le plus exquis ; la phosphorescence des plumes marines ; des détails curieux sur les alcyons, les millepores et madrépores, les gorgones, les éponges de mer, les oursins, les orties, les crabes, et sur-tout sur celui appelé *Bernard l'hermite*, parce qu'il adopte successivement les coquilles qu'il trouve vides, pour y vivre en solitaire. Ses observations sur les torpilles, les mitiles lithophages, les animalcules des eaux salées, l'aiguillon de la raie dont les piqûres passoient à tort pour venimeuses, une fontaine d'eau douce jaillissant au-dessus de l'eau de la mer près de Spezzia, la composition et les mélanges des marbres de Carrare, la formation des orages et des brouillards dans les Apennins, sont pleines de vues neuves et de sagacité. XV. Le dernier ouvrage auquel *Spallan-*

zani travailloit lorsque la mort le vint ravir aux sciences, avoit pour objet la *respiration* comparée dans les diverses classes d'animaux ; il est encore resté manuscrit. En général, le style de ce physicien célèbre est pur et élevé ; il sait embellir les sujets sérieux et rendre attachans des détails arides. Il professoit avec éloquence, et se livroit quelquefois à un abandon aimable, qui dévoiloit toutes les richesses de son imagination et de son génie. « Sa stature, dit M. *Alibert*, auteur d'un savant et éloquent Eloge de ce physicien, étoit haute, noble et fière, sa tête volumineuse, sa physionomie pensive ; ses sourcils étoient noirs et épais, ses épaules élevées ; son corps avoit de l'embonpoint ; ses muscles étoient forts et prononcés ; son tempérament fut mélancolique. Il ne mettoit entre ses occupations aucun intervalle de repos.... Il étoit ardent à poursuivre la vérité, patient à l'attendre. Il ne sut pas toujours se garantir des dangers de la prévention, qui, comme un nuage épais, se place souvent entre les objets et celui qui les contemple ; aussi commit-il quelques erreurs : mais, ainsi que le dit *Fontenelle*, *il n'est pas étonnant que l'on fasse quelques faux pas dans des routes inconnues et que l'on se trace soi-même*. La conversation de *Spallanzani* n'étoit pas seulement instructive, elle étoit agréable et brillante. Sa vie étoit sobre et frugale ; il se plaisoit dans la solitude, parce que c'est là seulement qu'on est en société avec soi-même. Il eut une probité rare ; il prit l'intérêt le plus tendre aux infortunes d'autrui, et prodigua les bienfaits sans se plaindre de l'ingratitude. » Cet Eloge de *Spallanzani* se trouve en tête du troisième volume des *Mémoires* de la Société médicale de Paris.

I. SPANHEIM, (Fréderic) né à Amberg dans le haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne et de la France, et s'arrêta à Genève. Il y disputa, en 1626, une chaire de philosophie, et l'emporta. Son mérite lui obtint, en 1631, une chaire de théologie que *Benoît Turretin* laissoit vacante. Il remplit cet emploi avec une approbation si universelle, qu'il fut appelé à Leyde en 1642, pour y remplir la même place. Il y soutint et augmenta même sa réputation ; mais ses grands travaux lui causèrent une maladie, qui l'enleva à la république des lettres, en mai 1649, à 49 ans. *Spanheim* étoit un homme laborieux, propre aux affaires, ardent, facile à s'irriter, et dont la maxime étoit, qu'il falloit se battre contre ses frères, même dans les moindres choses qui intéressoient la religion. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentaires historiques de la vie et de la mort de Messire Christophe, Vicomte de Dhona*, in-4.° II. *Dubia Evangelica*, en 7 parties, 1700, 2 tomes in-4.° III. *Exercitationes de Gratiâ universali*, en 3 vol. in-8.° IV. La *Vie de l'Electrice Palatine*, in-4.° V. Le *Soldat Suédois*, in-8.° VI. Le *Mercure Suisse*, etc. *Spanheim* laissa sept enfans, dont les deux aînés marchèrent sur ses traces.

II. SPANHEIM, (Fréderic) second fils du précédent, fut professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans. Ses travaux hâtèrent sa mort. Il étoit aussi laborieux que son père ; mais il étoit plus tolérant,

quoique d'ailleurs zélé pour sa religion. On a de lui une *Histoire Ecclésiastique*, et plusieurs autres savans Ouvrages en latin, recueillis et imprimés à Leyde, 1701 et 1703, en 3 vol. in-fol. Il y règne beaucoup d'érudition, et une critique judicieuse, aux préjugés du Protestantisme près.

III. SPANHEIM, (Ezéchiel) frère aîné du précédent, né à Genève en 1629, alla à Leyde en 1642. Son esprit et son caractère lui acquirent l'amitié de *Daniel Heinsius* et de *Claude Saumaise*, dont il fut toujours très-estimé, malgré l'animosité mutuelle qui étoit entre ces deux savans. Sa réputation s'étant répandue dans les pays étrangers, *Charles-Louis*, électeur Palatin, l'appela à sa cour, quoiqu'il n'eût que 25 ans, pour être gouverneur du prince électoral *Charles*, son fils unique. *Spanheim* parut, dans cette place, homme de lettres et politique habile. Son maître l'envoya dans les cours des princes d'Italie, à Florence, à Mantoue, à Parme, à Modène, à Rome, pour observer les intrigues des électeurs Catholiques en ces cours. Ces divers voyages furent pour lui une nouvelle source de lumières, sur-tout pour la connoissance des médailles et des monumens antiques. De retour à Heidelberg en 1665, l'électeur Palatin l'employa en diverses négociations importantes dans les cours étrangères. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur Palatin, qui voulut bien lui céder un homme si utile. On l'envoya en France en 1680, et lorsqu'il retourna à Berlin en 1689, il y tint la place d'un des ministres d'état. Après la paix de Ryswick, en 1697, il fut renvoyé en France, où il demeura jusqu'en 1701. De là il passa en Hollande, puis en Angleterre, en qualité d'ambassadeur auprès de la reine *Anne*. C'est vers ce temps-là que l'électeur de Brandebourg, qui avoit pris le titre de roi de Prusse, lui donna la qualité de baron, que ses services lui avoient si bien méritée. Il s'étoit acquitté de ses négociations, comme s'il ne s'étoit jamais distrait par l'étude; et il se livra aux travaux du cabinet, comme s'il n'avoit jamais été homme public. Ce savant mourut à Londres, le 25 novembre 1710, à 81 ans. Son érudition étoit prodigieuse. Il savoit le grec, le latin, parloit plusieurs langues avec facilité, et étoit aussi propre aux affaires qu'à l'étude. Ses Ouvrages les plus connus sont: I. *De præstantiâ et usu Numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1717, en 2 vol. in-fol.: ouvrage excellent, d'une érudition rare, et qui tient lieu d'une infinité d'autres livres aussi savans, mais moins méthodiques. II. Plusieurs *Lettres* et *Dissertations* sur diverses médailles rares et curieuses. III. La *Traduction* de la Satire des *Césars* de l'empereur *Julien*, avec des Notes, Amsterdam, 1728, in-4.° Cette version est plus fidelle qu'élégante; mais les remarques sont très-instructives, et expliquent une infinité de choses auxquelles *Julien* fait allusion. IV. Une *Préface* et des *Notes* savantes, dans l'édition des Œuvres du même Empereur, à Leipzig, 1696, in-fol.

SPANNOCHI, (N.....) gentilhomme de Sienne dans le dernier siècle, se distingua par le

talent d'écrire en caractères très-déliés. On a vu de lui l'Evangile de *S. Jean*, qu'on dit à la fin de la Messe, écrit sans aucune abréviation sur du vélin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractère néanmoins si bien formé, qu'il égaloit celui des meilleurs *Ecrivains*. On ne rapporte ce fait que d'après quelques journaux, qui exagèrent vraisemblablement. Les anciens ont dit avoir vu une copie de l'Iliade d'*Homère*, renfermée dans une coquille de noix. *Voy.* FABA.

SPARRE, baron et sénateur de Suède dans le XVIe siècle, mérita par ses talens d'être employé dans les affaires du gouvernement. L'étude du droit naturel et public qu'il avoit approfondie, ne lui servit pas peu à se distinguer dans les emplois. Il avoit, à cet égard, des vues particulières qu'il consigna dans un fameux Traité in-fol., intitulé : *De Lege, Rege et Grege*. Ses idées déplurent au gouvernement suédois, qui fit exactement supprimer son ouvrage. Il est au nombre des livres défendus, de la première classe, dans ce royaume.

SPARTACUS, fameux gladiateur, né en Thrace, fut pendant trois ans la terreur d'une partie de l'Italie. Secondé de *Chrysus* et d'*Œnomaüs*, ses compagnons d'esclavage, il força le lieu d'escrime où il étoit renfermé à Capoue, et s'étant mis à la tête d'une troupe nombreuse d'esclaves fugitifs, d'aventuriers et de brigands, l'an 72 avant J. C., il se retrancha sur le Mont-Cervisius, d'où il fit des courses dans toute la Campanie. La licence et l'espoir du butin grossissant tous les jours son armée, les préteurs *Valinius Glaber* et *Publius Valerius* marchèrent contre lui; mais *Spartacus* les vainquit et pilla leur camp. Cet esclave vainqueur, fut proclamé général par ses soldats; dès lors il fut escorté de licteurs, et on porta devant lui les faisceaux des preteurs, qu'on avoit trouvés dans le pillage du camp romain. Peu de temps après il dispersa l'armée de *Lentulus* dans l'Apennin, força le camp de *Cassius* près de Modène, et se proposoit de venir assiéger Rome, lorsqu'il fut mis en fuite par *Licinius Crassus*. Alors *Spartacus* cherchant à passer en Sicile, se retira dans un lieu écarté de l'Abruzze; mais *Crassus*, instruit de son dessein, lui coupa le chemin de la mer. *Spartacus* investi de tous côtés, chercha à se faire jour les armes à la main. Le combat fut long-temps indécis; mais enfin la victoire se déclara en faveur des légions romaines. *Spartacus* se défendit en héros, et mourut percé de coups, sur un monceau de soldats Romains immolés à sa vengeance, l'an 70 avant J. C. Avant la bataille, il avoit tué son cheval à la tête de son armée, disant que *s'il étoit vainqueur, il ne manqueroit pas de chevaux*; et *que s'il étoit vaincu, il n'en auroit plus besoin*. On convient qu'il étoit, par ses qualités personnelles, un vrai héros, quoique la fortune n'en eût fait qu'un vil esclave. Après sa première campagne, la Campanie, la Lucanie et d'autres provinces ayant été cruellement ravagées par ses soldats, il voulut les licencier, et les renvoyer chacun dans leur patrie, en disant que c'étoit assez pour lui d'avoir rendu la liberté à tant de misérables.

Après la mort de *Chrysus* son compagnon, il avoit obligé trois cents prisonniers Romains à combattre comme gladiateurs, pour honorer les funérailles de son camarade d'armes. C'étoit la coutume des Romains de donner de ces cruels spectacles à la mort des hommes illustres; et ce fut sans doute, dit *Crevius*, pour leur apprendre que s'ils se jouoient ainsi du sang des hommes, ils pouvoient être exposés à leur tour à un semblable traitement. *Voyez* IV. SAURIN.

SPARTIEN, (*Ælius Spartianus*) historien Latin, avoit composé la *Vie de tous les Empereurs Romains*, depuis *Jules-César* jusqu'à l'empereur *Dioclétien* exclusivement, sous lequel il vivoit; mais il ne nous en reste (dans l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8.°) que les Vies d'*Adrien*, d'*Ælius-Verus César*, fils adoptif d'*Adrien*; de *Didier-Julien*, de *Septime-Sévère*, de *Caracalla* et de *Geta* son frère: le reste a été perdu. C'est un des plus mauvais historiens.

SPÉ, (Fréderic) né d'une famille noble, à Langenfeldt, près de Kayserwerd, l'an 1595, se fit jésuite en 1615. Il enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux missions, et exerça les fonctions de ce pénible ministère avec zèle. C'est particulièrement dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermit les Catholiques chancelans dans la foi, et qu'il ramena à l'Eglise ceux que l'hérésie en avoit séparés. Ses succès irritèrent les hérétiques, au point qu'ils attentèrent à sa vie. Il se retira ensuite à Trèves, et se dévoua entièrement au service des hôpitaux et des soldats, et mourut le 7 août 1635. On a de lui, *Cautio criminalis, seu de processibus contra Sagas*, Rinthel, 1631, un vol. in-8.°, dont on a donné une nouvelle édition à Franckfort, en 1632, et une autre la même année à Cologne. Le Père *Spé* combat les préjugés de son siècle, et les fautes qui se commettoient par les juges dans les procédures contre les sorciers et les sorcières. Le savant Jésuite montre que le peuple, toujours extrême, s'imagine voir des sortiléges où souvent il n'y en a pas même l'apparence; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible.

SPEED (Jean) natif de Farington, dans le comté de Chester, mort à Londres en 1629, à 77 ans, fut destiné d'abord à apprendre un métier; mais ayant trouvé un *Mécène*, il fit ses études. Son érudition lui procura les faveurs de *Jacques I*, qui répandit sur lui ses bienfaits. On a de lui le *Théâtre de la Grande-Bretagne*, en anglois. Cet ouvrage fut traduit en latin, et imprimé à Amsterdam, in-fol., 1646. L'auteur y donne une description exacte de cette monarchie, une juste idée des mœurs de ses habitans, et un état de son gouvernement ancien et moderne. Il fait aussi l'Histoire de ses rois jusqu'à *Jacques I*, son protecteur. Le recueil de ses Ouvrages fut imprimé à Londres en 1723, in-fol.

SPELMAN, (Henri) chevalier Anglois, mort en 1641, à 80 ans, se rendit habile dans l'Histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui: I. *Glos-*

sarium Archæologicum, Londres, 1684 et 1687, in-fol. La dernière édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares et étrangers, les vieux mots remis en usage, et les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire romain. II. *Villare Anglicum*, in-8.° : c'est une description alphabétique des villes, bourgs, et villages d'Angleterre. III. Une *Collection des Conciles d'Angleterre*. David *Wilkins* donna en 1737 une édition de cet ouvrage, plus ample que la première, qui n'étoit qu'en 2 vol. in-fol., 1639 et 1664. Celle que nous citons, et qui est la meilleure, est en 4 vol. in-folio. IV. *Reliquiæ Spelmanicæ*, in fol., en anglois. C'est un recueil de Traités nécessaires pour étudier l'Histoire d'Angleterre. V. *Vita Alfredi Magni*, Oxonii, 1678, in-fol. VI. *Codex Legum veterumque Statutorum Angliæ*, que *Wilkins* a inséré dans ses *Leges Anglo-Saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol.

SPENCE, (Joseph) maître-ès-arts du collége neuf d'Oxford, se noya dans le canal d'un jardin, où il se baignoit : le 26 août 1768. On a de lui, I. *Essai sur l'Odyssée d'Homère de Pope*, 2 parties in-12, qui lui méritèrent la place de professeur de poésie, en 1728, dans le collége où il étoit maître-ès-arts. II. *Polymetis*, ou *Recherches sur les beautés des poëtes latins*, 3e édition, 1774, in-fol. III. *Criton*, ou *Dialogue sur la beauté*, 1752, in-8.° IV. *Remarques sur Virgile*, 1767, in-4.° Tous ces ouvrages respirent le goût ; mais il y a quelquefois trop de subtilité, et trop d'envie de trouver admirable ce qui n'est que beau.

I. SPENCER, (Hugues) fils de *Hugues Spencer*, comte de *Winchester*, devint en 1320, par le crédit de son père, le favori d'*Edouard II*, roi d'Angleterre. Ce jeune seigneur aussi distingué par sa naissance que par sa figure, régna souverainement sur le cœur de ce prince foible ; mais, naturellement fier et hautain, il excita la haine des grands qu'il affectoit de braver. Son avidité égaloit son insolence, et cette avidité le perdit. Il se fit donner une baronie, qu'il prétendit revenir de droit à la couronne. Une matière de procès fut l'occasion d'un soulévement. Le comte de *Lancastre*, premier prince du sang, et plusieurs autres seigneurs, vinrent, les armes à la main, demander au roi l'exil de son favori, et même de son père, homme sage et digne de la confiance du monarque. Sur le refus d'*Edouard*, ils entrèrent dans Londres, présentèrent au parlement une accusation contre les *Spencer*, et sans aucunes preuves légales, firent prononcer la sentence de bannissement du père et du fils, et confisquer leurs biens. *Edouard* se vit bientôt forcé de confirmer cette sentence. *Spencer* son favori, ne fut pas long-temps loin de la cour. Il revint auprès du roi, et l'engagea à prendre les armes contre les barons qui l'avoient proscrit. Vingt-deux des plus puissans, dont le comte de *Lancastre* étoit le premier, eurent la tête tranchée. Cette exécution attira sur le prince et sur le favori une haine universelle. (On peut voir quelles en furent les suites, à l'article d'*Edouard II.*) *Spencer* finit sa vie par le dernier supplice, à Hereford, le

29

29 novembre 1326. Après lui avoir coupé les parties naturelles, on lui arracha le cœur, qui fut jeté au feu ; puis on lui trancha la tête qui fut portée à Londres, et l'on mit son corps en quatre quartiers pour être exposés aux quatre coins de l'Angleterre.

II. SPENCER, (Edmond) poëte Anglois, natif de Londres, mort en 1598. La reine *Elisabeth* en faisoit un cas singulier ; elle lui promit cent livres sterlings pour une pièce de vers que ce poëte lui présenta. Le trésorier de cette princesse lui fit observer que la somme étoit trop forte, et qu'il lui donneroit *ce qu'il croiroit être de raison ;* et il ne lui donna rien. *Spencer* présenta une requête en quatre vers à *Elisabeth*, dans laquelle il disoit : *On m'avoit annoncé qu'on me donneroit ce que de raison pour mes rimes : mais je n'ai reçu jusqu'à présent ni rime, ni raison.* La reine gronda son trésorier, et fit compter la somme promise. Il n'en devint pas plus riche : il vécut malheureux, et mourut de faim, dans la rigueur du terme. Le comte *d'Essex* lui ayant envoyé 20 livres sterlings au moment qu'il alloit expirer : *Remportez cet argent*, dit SPENCER, *je n'aurois pas le temps de le dépenser.* On lui fit cette Epitaphe :

> *Anglica, te vivo, vixit plausitque Poesis ;*
> *Nunc moritura timet, te moriente, mori.*

Parmi les ouvrages de *Spencer*, le plus estimé est sa *Fairy Queen*, c'est-à-dire, la *Reine des Fées*, en douze chants. Sa versification est douce, sa poésie harmonieuse, son élocution aisée, son imagination brillante. La description du désespoir est remarquable au premier chant. Cependant son ouvrage ennuie tous les lecteurs qui n'aiment pas les allégories trop longues, les descriptions verbeuses, les stances multipliées. Il déplaît encore aux gens sages, par ses tableaux des extravagances de la chevalerie, par ses afféteries et ses *concetti*. *Cazin* a donné une édition des œuvres de *Spencer*, en 8 vol. in-12.

III. SPENCER, (Jean) né en 1630, devint maître du collége du Corps de Christ, et doyen d'Ely ; et mourut le 27 mai 1693, à 63 ans. On a de lui un ouvrage sur les *Lois des Hébreux* et les raisons de ces Lois, ainsi que plusieurs autres Ecrits, imprimés à Cambridge en 1727, en 2 vol. in-fol., dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, et plusieurs observations singulières.

IV. SPENCER, (Guillaume) de Cambridge, membre du collége de la Trinité, dont on a une bonne édition grecque et latine du Traité d'*Origene* contre *Celse*, et de la *Philocalie*, avec des notes où il prodigue l'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge, in-4.°, en 1658.

I. SPENER ou SPEINER, (Philippe-Jacques) pasteur Luthérien de Francfort sur le Mein, fut auteur, vers l'an 1680, de la secte des PIÉTISTES. Elle prétendoit que le Luthéranisme avoit besoin d'une nouvelle réforme, et se croyoit illuminée. Elle renouvela aussi les erreurs des Millénaires. Les Allemands et les Suisses s'occupèrent beaucoup de ce nouveau genre de fanatisme,

qui s'enracina dans les tempéramens bilieux et mélancoliques. Les Piétistes en général, dit M. l'abbé *Pluquet*, toléroient dans leurs assemblées tous les différens partis, pourvu qu'on eût de la charité, et que l'on fût bienfaisant. Ils estimoient beaucoup plus les fruits de la foi, (selon la doctrine de Luther) tels que la justice, la tempérance, la bienfaisance, que la foi même. — Les points fondamentaux du Piétisme étoient : 1.° « Que la parole de Dieu ne sauroit être bien entendue sans l'illumination du Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit n'habitant pas dans l'ame d'un méchant homme, il s'ensuit qu'aucun méchant ou impie n'est capable d'appercevoir la lumière divine, quand même il posséderoit toutes les langues et toutes les sciences. 2.° Qu'on ne sauroit regarder comme indifférentes, certaines choses que le monde regarde sur ce pied ; telles sont la danse, les jeux de cartes, les conversations badines, etc. » *Spener*, qui avoit le premier formé cette secte, avoit de la piété et de l'éloquence. Il mourut en 1705, à 70 ans, à Berlin où l'électeur de Brandebourg l'avoit appelé pour lui donner les charges d'inspecteur et de conseiller consistorial, qu'il remplit avec zèle. Il étoit né à Rappoltzweiler en Alsace, l'an 1635.

II. SPENER, (Jacques-Charles) Historien Allemand, dont on a *Historia Germanica universalis et Pragmatica*, Lipsiæ et Halæ, 1716, deux vol. in-8.° M. *de Montigny*, auteur d'une bonne *Histoire de l'Empire d'Allemagne*, dit que *Spener* lui a servi de modèle. Cet auteur quoique succinct, est instructif. Il cite exactement les écrivains originaux dont il s'est servi, et qui sont nécessaires à ceux qui veulent approfondir quelque point d'histoire. On a encore de lui : *Notitia Germaniæ antiquæ*, Halæ Magdeburgicæ, 1717, in-4.°, 2 tom. en 1 vol. Quoique tout ne soit pas approfondi dans cet ouvrage, il est très-utile pour connoître l'ancienne Germanie. Cet auteur vivoit au commencement de ce siècle.

SPERATUS, (Paul) théologien Luthérien, né en 1484, d'une ancienne famille de Souabe, prêcha le Luthéranisme à Salzbourg, à Vienne en Autriche, et en plusieurs autres villes d'Allemagne. *Luther* l'envoya en Prusse où il fut élevé à l'épiscopat de Poméranie : il y mourut en 1554, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres des *Cantiques*, que l'on chante dans les églises Luthériennes et dont les Protestans font cas.

I. SPERLING, (Jean) né à Zeuchfeld en Thuringe l'an 1603, enseigna la physique avec succès à Wittemberg où il mourut en 1658. On a de lui plusieurs bons ouvrages. Les principaux sont : I. *Institutiones Physicæ*. II. *Anthropologiæ Physicæ*, etc. Le nom de *Sperling* est commun à plusieurs autres savans.

II. SPERLING, (Otton) né à Hambourg en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen en Norwège, devint médecin du roi de Danemarck en 1638, et physicien de Copenhague en 1642. Il fut

enveloppé dans la disgrace du comte *d'Ulfeld* (*Voyez* ce mot); mis en prison en 1664, il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles et les antiquités ; un *Catalogue des Plantes de Danemarck* dans le *Cista medica* de *Bartholin* ; et un *Catalogue des Plantes du jardin* de *Christiern IV*, Copenhague, 1642, in-12.

SPERON, SPERONI, (N...) né à Padoue en 1500 d'une famille noble, mort en 1588, commença à enseigner la philosophie à 24 ans dans sa patrie. Les magistrats de cette ville l'ayant envoyé à Venise, il s'acquit tant de réputation, que lorsqu'il parloit dans le sénat, les avocats et les juges des autres tribunaux quittoient le barreau pour l'entendre. On dit qu'étant à Rome, quelques cardinaux lui demandèrent quel étoit le sens de ces lettres que l'on voyoit gravées sur la porte du palais du pape, M.CCC.LX ? Il répondit : *Multi Cæci Cardinales Crearunt Leonem Decimum*, parce que le pape étoit encore jeune, lorsqu'il fut élevé sur le Saint-Siége. Les principaux ouvrages de *Speron*, sont : I. Des *Dialogues* en italien, Venise, 1595, in-8.° Il y en a dix sur des sujets de morale. On n'y trouve rien de bien piquant. L'auteur lisoit les vieux auteurs, et y prenoit ce qu'ils avoient de bon ; ainsi ses larcins étoient plus cachés. Ils sont cependant estimés en Italie, et ont été traduits en françois par *Gruget*, in-8.°, 1551. II. *Canace*, tragédie, 1597, in-4.° III. Des *Discours*, 1596, in-4.° IV. Celui *de la Préséance des Princes*, en italien, 1598, in-4.° V. Des *Lettres*, 1606, in-12.

SPEUSIPPE d'Athènes, disciple de *Platon*, son neveu et son successeur, vers l'an 347 avant J. C., déshonora la philosophie par son avarice, son emportement et ses débauches. *Platon* le traita cependant avec indulgence, espérant que son exemple feroit plus sur son neveu, que des remontrances étudiées. En effet, il lui donna pendant quelque temps le goût des choses honnêtes ; mais après la mort de son oncle, le caractère de *Speusippe* prit le dessus. Malgré ses vices, sa société fut recherchée, parce qu'il avoit de l'enjouement et des graces.

SPHINX, (Le) *Voyez* l'article d'Œdipe.

SPIELMANN, (Jacques Reinbold) né à Strasbourg en 1722, exerça avec honneur, dans cette ville, les fonctions de médecin et de professeur de chimie dans l'université. Né avec l'esprit observateur et le goût des voyages, il parcourut plusieurs contrées de l'Europe, et résida longtemps à Berlin. A son retour dans sa patrie, un grand nombre d'élèves s'empressèrent à l'entendre et recueillirent de ses leçons une foule de connaissances. *Spielmann* décrivit tous les végétaux malfaisans de l'Alsace ; il analysa toutes les diverses sortes de lait, et prouva que celui de femme est le seul qui convienne véritablement à l'homme. Strasbourg lui doit l'établissement du jardin botanique, qui fait en ce moment l'un de ses principaux ornemens. Heureux par les jouissances du cœur, comblé d'honneurs par ses

compatriotes, célèbre parmi les étrangers, *Spielmann* mourut en septembre 1782. Une singularité de la vie de ce chimiste, est qu'il réunissoit à l'étude de la science sérieuse qu'il professoit, le goût de la poésie et l'art de faire parfaitement sentir les beautés des poëtes anciens. Aussi, en 1756, l'université de Strasbourg ne craignit pas de le nommer à la place vacante de professeur de poésie, et il remplit pendant trois ans cette chaire avec le plus grand concours d'auditeurs. Ses principaux ouvrages sont : I. *Elementa Chimiæ*, 1766, in-8.° Ils ont été traduits en françois en 1783, par *M. Cadet de Vaux*, et ensuite par d'autres savans, en allemand et en italien. II. *Prodromus Floræ Argentinensis*, 1766, in-8.° III. *Institutiones materiæ medicæ*, 1774, in-8.° Cet ouvrage concis, devenu classique, a été réimprimé en 1783. IV. *Syllabus Medicamentorum*, 1777, in-8.° V. *Pharmacopœa generalis*, 1783, in-4.° L'auteur étoit membre de la plupart des académies de l'Europe, et correspondant de celle des Sciences de Paris. Son fils marche sur ses traces dans la carrière de la médecine qu'il suit à Strasbourg.

SPIERINGS, (Henri) peintre Flamand, né à Anvers en 1633, fut renommé pour le paysage. On estime sur-tout le feuillé et la délicatesse de ses arbres.

SPIERRE, (François) de Lorraine, dessinateur et graveur, florissoit à la fin du XVIIe siècle. Ses ouvrages sont rares et très-estimés. Son burin est un des plus gracieux. Les Estampes qu'il nous a données de sa composition, prouvent la facilité et la beauté de son génie. On estime sur-tout la Vierge qu'il a gravée d'après *le Corrége*.

SPIERS, (Albert) peintre Hollandois, né à Amsterdam en 1666, mort en 1718, étudia en Italie et revint jouir, au sein de sa patrie, de la considération et de la fortune que lui procurèrent ses tableaux d'histoire et ses qualités personnelles.

I. SPIFAME, (Jacques-Paul) né à Paris, étoit originaire de Lucques en Italie. Sa famille, qui avoit passé en France, et qui produisit divers magistrats dans le parlement de Paris, a fini par *Jean Spifame*, sieur *des Granges*, mort en 1643. Après avoir occupé différentes places que son mérite lui avoit procurées dans la robe et ensuite dans l'église, *Jacques* fut élevé à l'évêché de Nevers en 1547, et se trouva aux Etats tenus à Paris en 1557. Ce prélat entretenoit alors une femme qu'il épousa ensuite secrétement. Dissolu dans ses mœurs, il se tourna vers la secte où il espéroit le plus d'indulgence. Il se fit Calviniste, gardant néanmoins son évêché et d'autres bénéfices, qui joints à un riche patrimoine, lui formoient quarante mille livres de rente. Ce scandale éclata. Le parlement de Paris décréta *Spifame* de prise de corps. L'évêque de Nevers, plus touché des charmes de sa concubine que de la vérité du Calvinisme, prit avec elle la route de Genève, en 1559, sous le nom de *Passy*, terre dont *Jean Spifame* son père, étoit seigneur. *Calvin* le reçut honorablement, et quelque temps après l'envoya à

Orléans auprès du prince *de Condé*, en qualité de ministre. Ce prince le députa à la diète de Franckfort, pour justifier les Protestans qui avoient pris les armes, et pour implorer le secours de *Ferdinand*. Il y signala son éloquence, et obtint tout ce qu'il voulut. De retour à Genève et toujours agité par son ambition et son inconstance, il se proposa de demander au roi de France l'évêché de Toul en Lorraine; non pour en être évêque Catholique Romain, mais pour y établir la religion Prétendue-Réformée, et avoir la surintendance sur les ministres. Il prétendoit, en même temps, se faire donner tous les revenus de cet évêché. Il écrivit, dans ce dessein, à l'amiral *de Coligny*, en février 1566; mais cette démarche inconsidérée fit penser aux Protestans qu'il vouloit rentrer dans l'Eglise Catholique : on jugea donc à propos de s'assurer de sa personne. Dans la visite qu'on fit de ses papiers, on trouva un faux contrat de mariage, qu'il avoit produit en se présentant avec sa femme à Genève, et qui fut une des plus mauvaises pièces de son procès. Cette prétendue épouse qui n'étoit réellement qu'une concubine, en reconnut elle-même la fausseté, et la soutint devant *Spifame*, qui fut contraint de l'avouer. On le condamna donc comme coupable d'adultère, sans faire aucune mention de son inconstance, ni des trahisons qu'on lui imputoit. Son procès fut fait en trois jours. Le conseil le condamna à avoir la tête tranchée, et la sentence fut exécutée le 23 mars 1566. Il n'est pas vrai que *Spifame* soit l'auteur d'un livre contre le chevalier *de Villegagnon* sous le nom de *Pierre Richer*, comme quelques-uns l'assurent, puisque c'est le véritable ouvrage de celui dont il porte le nom. On a de lui dans les *Mémoires* de *Castelnau* et de *Condé*, la *Harangue* qu'il prononça à la diète de Franckfort, et quelques autres écrits qui ne méritent pas notre attention.

II. SPIFAME, (Raoul) frère du précédent, avocat au parlement de Paris, ne manquoit ni d'imagination, ni de connoissances; mais il avoit un caractère d'originalité, une sorte d'aliénation d'esprit, qui le firent interdire. Il mourut en novembre 1563. Nous avons de lui un livre rare, intitulé : *Dicearchiæ Henrici, Regis Christianissimi, Progymnasmata*, in-8.°, sans date, ni lieu d'impression. Ce volume contient 309 Arrêts de sa composition, qu'il suppose avoir été rendus par *Henri II* en 1556. Se mettant à la place du souverain, comme tant d'autres écrivains, il ordonne des choses impraticables et plusieurs qui sont judicieuses, dont quelques-unes ont été exécutées. De ce nombre sont le commencement de l'année au premier janvier, l'abolition des justices seigneuriales dans les grandes villes, l'agrandissement de la Bibliothèque du Roi, par la réserve d'un exemplaire de chaque livre imprimé avec privilége. M. *Auffray* a pris dans cet ouvrage les réflexions les plus judicieuses, et les a publiées sous le titre de *Vues d'un Politique du XVIe siècle*, à Paris, 1775, in-8.°.... Il ne faut pas le confondre avec *Martin* SPIFAME, dont les

plates *Poésies* parurent en 1583, in-16.

SPIGELIUS, (Adrien) né à Bruxelles en 1578, et mort en 1625, fut professeur en anatomie et en chirurgie à Padoue. Ses *Œuvres Anatomiques* en latin, publiées à Amsterdam, 1645, in-fol., sont estimées. On croit communément qu'il fit la découverte du petit lobe du foie; il est sûr du moins qu'il porte son nom.

I. SPILBERG, (George) amiral Hollandois, partit de Zélande en 1614, avec six navires de la compagnie des Indes Orientales, pour aller combattre les Espagnols dans la mer du Sud. Après avoir remporté sur eux divers avantages, et parcouru les mers à travers bien des périls, il rentra en Hollande le 1er juillet 1617. On trouve son *Voyage* dans ceux de la compagnie des Indes Hollandoise. Il est curieux et intéressant pour les navigateurs.

II. SPILBERG, (Jean) peintre, né à Dusseldorf en 1619, mort en 1691, devint premier peintre du comte Palatin. On voit plusieurs de ses Tableaux dans sa patrie. — Sa fille *Adrienne* SPILBERG, née à Amsterdam en 1646, excella à peindre au simple crayon.

SPILEMBERGUE, (Irène de) née à Venise, fut contemporaine du *Titien*, et excella comme lui dans la peinture. Ses Tableaux sont très-recherchés, et souvent confondus avec ceux de ce peintre célèbre.

I. SPINA, (Alexandre) religieux du Couvent de Ste-Catherine de Pise, de l'Ordre de St-Dominique, mourut en 1313. Un particulier (dit-on) ayant inventé de son temps les lunettes, vers l'an 1295, et ne voulant pas en découvrir le secret au public, *Spina* trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Mais ce que l'on prit alors (dit M. l'abbé *de Fontenay*) pour une découverte en Italie, n'étoit qu'une imitation du secret connu en France depuis long-temps : les lunettes étoient en usage chez les François dès la fin du XIIe siècle.

II. SPINA, (Alphonse) religieux Espagnol de l'Ordre de St-François, inquisiteur à Toulouse vers l'an 1459, avoit été juif, à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé : *Fortalitium Fidei*; ouvrage très-médiocre, imprimé plusieurs fois, tant in-fol. que in-4.° Il y en a une édition de Nuremberg en 1494, in-4.°

III. SPINA, (Barthelemi) natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'Ordre de St-Dominique vers l'an 1494. Il fut maître du sacré palais, et l'un de ceux que le pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matières que l'on devoit proposer au concile de Trente. On a de lui divers *Ouvrages* en 3 vol. in-fol., qui sont très-peu lus.

IV. SPINA, (Jean DE L'EPINE, ou) fameux ministre Calviniste, avoit été religieux Augustin. Il assista au Colloque de Poissy, et échappa au massacre de la St-Barthelemi. On a de lui plusieurs Livres de *Morale* et de *Controverse*, assez mauvais. Ils furent imprimés à Lyon, in-8.°,

en différentes années. L'auteur mourut en 1594.

SPINELLO, peintre, natif d'Arezzo dans la Toscane, sur la fin du XIV[e] siècle, fit plusieurs ouvrages qui lui acquirent de la réputation. L'on raconte qu'ayant peint la chute des mauvais Anges, il représenta *Lucifer* sous la forme d'un monstre si hideux, qu'il en fut lui-même frappé. Une nuit dans un songe il crut appercevoir le Diable, tel qu'il étoit dans son tableau, et qui lui demanda d'une voix menaçante, « où il l'avoit vu, pour le peindre si effroyable ? » Le pauvre *Spinello*, interdit et tremblant, pensa mourir de frayeur; et depuis ce rêve épouvantable, il eut toujours la vue égarée et l'esprit troublé.

I. SPINOLA, (Ambroise) né en 1569, et mort en 1630, étoit de l'illustre maison de *Spinola*, originaire de Gênes, et dont les branches se sont répandues en Italie et en Espagne. Il fit ses premières armes en Flandre, à la tête de 9000 Italiens, la plupart vieux soldats et gens de condition. Il n'y fut pas long-temps sans se signaler. Le roi d'Espagne lui donna ordre bientôt après de lever cinq régimens, pour s'en former une armée avec laquelle il devoit exécuter quelque grand projet; mais la mort de *Fréderic I* son frère, fit prendre d'autres mesures. Le siége d'Ostende traînoit en longueur, lorsque *Spinola* s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes d'Espagne dans les Pays-Bas. Le comte *Maurice de Nassau*, le héros de son siècle, fut l'homme contre lequel il eut à combattre, et il se montra aussi bon capitaine que lui. *Spinola* passa à Paris après la reddition d'Ostende. *Henri IV* lui demanda quels étoient ses projets pour la campagne prochaine. *Spinola* les lui développa; et le monarque croyant qu'il avoit voulu lui donner le change, écrivit à *Maurice* le contraire de ce que son rival de gloire lui avoit dit. Qu'arriva-t-il ? *Spinola* suivit de point en point le plan qu'il avoit tracé à *Henri IV*, qui dit à cette occasion : *Les autres trompent en disant des mensonges, et celui-ci m'a abusé en disant la vérité.* L'Espagne ayant conclu en 1608 une trève avec les Etats-généraux, *Spinola* jouit de quelque repos; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Clèves et de Juliers. *Spinola* reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel et de Breda. En 1627, *Spinola*, allant d'Anvers à Madrid, voulut voir le siége de la Rochelle. *Richelieu* le consulta sur les moyens de hâter la reddition de cette place redoutable. *Il faut*, dit-il, *fermer le port* (ce qui fut exécuté peu de temps après) *et ouvrir la main*, c'est-à-dire, donner libéralement aux soldats, pour les aider à supporter la rigueur de l'hiver. *Louis XIII* étoit présent à cette conversation. *Spinola* se tournant vers lui; *La présence de votre Majesté*, lui dit-il, *rendra la Noblesse de France infatigable et invincible. Un de mes grands chagrins*, continua-t-il, *c'est que le Roi mon Maître n'ait pu être témoin de ce que j'ai fait pour son service; je mourrois content, si j'avois eu cet*

honneur une seule fois. Les affaires d'Espagne l'ayant rappelé dans les Pays-Bas en 1629, il s'y signala de nouveau et passa en Italie, où il prit Casal en 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de *Thoiras*, parce que des ordres imprudens, qui lui venoient régulièrement de Madrid, gênoient ses opérations. Il en mourut de désespoir, répétant jusqu'au dernier soupir : *Ils m'ont ravi l'honneur !* On demandoit au prince *Maurice*, quel étoit le premier capitaine de son siècle ? *Spinola est le second*, répondit-il. *Spinola* pensoit que, pour que le soldat Espagnol fût tout ce qu'il pouvoit être, il falloit qu'il fût confondu dans un escadron ou dans un bataillon. Aussi, disoit-il souvent, qu'*un Espagnol seul, quoiqu'il fût bon soldat, n'étoit propre qu'à faire sentinelle.*

II. SPINOLA, (Charles) célèbre jésuite, de la même maison que le précédent, fut envoyé en mission au Japon, et fut brûlé vif à Nangasaqui, pour la Foi de J. C., le 10 septembre 1622. Le P. *d'Orléans*, jésuite, a publié sa *Vie* en françois, in-12.

III. SPINOLA. (Thomassine) Dame Génoise d'une beauté peu commune, conçut l'amour le plus violent pour *Louis XII*, à son passage pour Gênes, l'an 1502. Ce prince n'étoit pas bel homme; mais il étoit aimable, et d'un caractère doux et sensible. *Thomassine* touchée de l'amour le plus tendre, alla se jeter aux genoux de son vainqueur, qui, surpris d'une conquête qu'il n'avoit pas tentée, se prêta par pitié aux sentimens délicats et touchans qu'il avoit inspirés à cette belle femme. C'étoit tout ce qu'elle demandoit. Le roi quitte Gênes, sans qu'elle ose le suivre; mais elle continue de l'aimer. *Louis* étant tombé malade, passe pendant quelques jours pour mort : et la trop sensible *Spinola* mourut en 1505, en apprenant cette funeste nouvelle.

I. SPINOSA, (Benoît) né à Amsterdam le 24 novembre 1632, étoit fils d'un juif Portugais, marchand de profession. Il fut d'abord nommé *Baruch ;* mais quand il eut abandonné le judaïsme, il se fit appeler *Benoît.* Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, et il se consacra ensuite tout entier à celle de la philosophie. Plus il acquéroit de connoissances, et plus son esprit hardi et téméraire formoit sur la religion juive des doutes que ses Rabbins ne pouvoient résoudre. Sa conduite trop libre à leur égard le brouilla bientôt avec eux, malgré l'estime qu'ils faisoient de son érudition. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un juif, en sortant de la Synagogue, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion judaïque. « Ce changement (dit *Niceron*) fut la cause de son excommunication, qu'on ne prononça cependant contre lui, qu'après qu'il eut paru devant les anciens de la Synagogue. Il avoit été accusé de mépriser la loi de *Moïse ;* mais il s'en défendit toujours, et le nia constamment, jusqu'à ce qu'on produisit contre lui des témoins, avec lesquels il s'étoit expliqué sur ses vrais sentimens, et qui déposèrent qu'ils l'avoient ouï se moquer des juifs,

comme de gens superstitieux, nés et élevés dans l'ignorance, qui ne savent ce que c'est que DIEU, *et qui néanmoins ont l'audace de se dire* son peuple, *au mépris des autres nations; que pour la Loi, elle avoit été instituée par un homme plus adroit qu'eux, à la vérité, en matière de politique, mais qui n'étoit guère plus éclairé dans la physique, ni même dans la théologie; qu'avec une once de bon sens on en pouvoit découvrir l'imposture, et qu'il falloit être aussi stupide que les Hébreux du temps de* Moïse, *pour s'en rapporter à lui.* Ces paroles impies excitèrent l'indignation de la Synagogue, qui, après lui avoir donné un délai suivant la coutume, prononça contre lui la sentence d'excommunication, et le retrancha de son corps. *Spinosa* composa alors en espagnol son Apologie : mais cet écrit n'a pas été imprimé; il en a seulement inséré plusieurs choses dans son *Tractatus Theologico-Politicus.* » Il embrassa alors la religion dominante du pays où il vivoit, et fréquenta les églises des Mennonites ou des Arminiens. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter les secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et sa présomption le précipita dans l'abyme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, où de temps en temps il s'occupoit à faire des microscopes et des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher, lors même qu'il se fut établi à la Haye. Il étoit quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis; mais cette solitude étoit égayée par les visites qu'il recevoit des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venoient prendre chez lui des leçons d'athéisme. En renversant tous les principes de la morale, il conserva cependant les mœurs d'un philosophe : sobre, jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé, quoique fils d'un juif, au point de remettre aux héritiers de l'infortuné *Jean de Wit*, une pension de 200 florins que lui faisoit ce grand homme. *Simon de Uries* son ami, l'ayant voulu faire son héritier, il lui répondit qu'il ne devoit pas priver son frère de son bien. Alors il lui proposa une pension de 500 florins; mais il ne voulut l'accepter que de 300. *Spinosa* vieux avant le temps, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut le 21 février 1677, âgé de 45 ans. On assure qu'il étoit petit, jaunâtre, qu'il avoit quelque chose de noir dans la physionomie, et qu'il portoit sur son visage un caractère de réprobation. On ajoute néanmoins qu'il étoit tel que nous l'avons peint, d'un bon commerce, affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs; sa conversation étoit agréable, et il ne disoit rien qui pût blesser la charité ou la pudeur. Quand on lui apprenoit qu'un ami le trahissoit ou le calomnioit, il répondoit que *les procédés des méchans ne doivent pas nous empêcher d'aimer et de pratiquer la vertu.* Il ne juroit jamais. Il assistoit quelquefois aux sermons, et il exhortoit à être assidu aux temples. Son hôtesse qui étoit luthérienne, lui ayant demandé si elle pourroit être sauvée dans sa religion; *Spinosa* lui répondit qu'*oui, pourvu qu'en s'attachant à la piété elle*

menât en même temps une vie paisible. Apparemment qu'il ne vouloit pas découvrir ses sentimens à une femme. Il parloit toujours avec respect de l'Etre suprême. Un tel caractère doit paroître étrange dans un homme qui a rédigé le premier l'athéisme en système, et en un système si déraisonnable et si absurde, que *Bayle* lui-même n'a trouvé dans le *Spinosisme* que des contradictions, et des hypothèses absolument insoutenables. L'ouvrage de *Spinosa* qui a fait le plus de bruit, est son Traité intitulé : *Tractatus Theologico-Politicus*, publié in-4.° à Hambourg, en 1670. où il jeta les semences de l'athéisme, qu'il a enseigné hautement dans ses *Opera Posthuma*, imprimés in-4.° en 1677. Le *Tractatus Theologico-Politicus* a été traduit en françois, sous trois titres différens, par *Saint Glain*. (*Voy.* GLAIN.) Le but principal de *Spinosa* a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un être intelligent, heureux et infiniment parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Voici l'analyse que M. *Saverien* a donnée de son système. « Il n'y a qu'une substance dans la nature : c'est l'étendue corporelle ; et l'univers n'est qu'une substance unique. On appelle *Substance*, ce qui est en soi, ce qui se conçoit par soi-même. Cette substance existe par elle-même : elle est éternelle, indépendante de toute cause supérieure. Elle doit exister nécessairement, par l'idée vraie que nous en avons : car, de même que *Descartes* a conclu de l'idée d'un être infiniment parfait existant nécessairement, qu'un tel être devoit exister, ainsi de l'idée vraie que nous avons de la substance, on conclut qu'elle doit nécessairement exister, ou que son existence et son essence sont une vérité éternelle. La substance a donc toutes les propriétés inséparables de l'Être existant par lui-même. Elle est simple et exempte de toute composition. Elle ne peut être divisée en parties : car si elle pouvoit avoir des parties, ou chaque partie de la substance seroit infinie, et existeroit par elle-même, de sorte que d'une substance il en naîtroit plusieurs, ce qui est absurde ; et ces parties n'auroient encore rien de commun avec leur tout ; ce qui n'est pas moins absurde : ou les parties ne conserveroient point la nature de la substance. Ainsi la substance divisée, en perdant sa nature, cesseroit d'être ou de subsister par elle-même. De-là il suit qu'il ne peut pas y avoir deux substances, et qu'une substance ne peut pas en produire une autre. Mais si la substance existe en soi, qu'elle ne tienne existence que de sa propre nature, qu'elle se conçoive par elle-même, et qu'elle soit éternelle, simple, indivisible, unique, infinie, la substance et Dieu sont synonymes. Elle est donc douée d'une infinité de perfections. Comment ! une étendue aura une infinité de perfections ? Ceci mérite attention. La substance, comme substance, n'a ni puissance, ni perfections, ni intelligence. Ces attributs découlent de ses modifications, d'une infinité desquelles elle est susceptible. Ces modifications ou affections existent dans la substance, et ne se conçoivent que par elle.

Ce sont elles qui forment son intelligence et sa puissance. Ainsi, en se modifiant, la substance a formé les astres, les plantes, les animaux, leurs mouvemens, leurs idées, leurs désirs, etc. Modifiée en étendue, elle produit les corps et tout ce qui occupe un espace; et modifiée en pensée, cette modification est l'ame de toutes les intelligences. L'univers n'est donc autre chose que la substance, ou Dieu avec tous ses attributs ; c'est-à-dire, toutes ses modifications. » Il présenta ce système monstrueux sous une forme géométrique. (*Voyez* Plotin.) Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions; mais ses prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs, et souvent inintelligibles. Ses raisonnemens sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense, ni ce qu'il dit. Ce qui reste de la lecture de ses écrits les moins obscurs, en les réduisant à quelque chose de net et de précis, est bien peu de chose. Pour affoiblir les preuves de la Religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des Prophètes de l'ancien Testament. Il prétend qu'ils ne doivent leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun : principe absurde, qu'il étend jusqu'à *Moïse* et à *Jesus-Christ* même. A la fin de la première partie de son Traité de la Morale, il nie « que les yeux soient faits pour voir, les oreilles pour entendre, les dents pour mâcher, l'estomac pour digérer; » il traite de préjugé de l'enfance, le sentiment contraire. On peut juger par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. L'obscurité, au reste, est le moindre défaut de *Spinosa*. La mauvaise foi paroît être son caractère dominant. Il n'est attentif qu'à s'envelopper pour surprendre. On prétend que *Spinosa* avoit un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût tout sacrifié à cette gloire : autre vanité ridicule dans un Athée. Ce n'étoit que par degrés qu'il étoit tombé dans le précipice de l'athéisme. Il paroît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes, démontrés selon la maniere des Geometres*, Amsterdam, in-4.° 1667, en latin. Les absurdités du Spinosisme ont été réfutées par un très-grand nombre d'auteurs : entr'autres, par *Coper*, dans ses *Arcana Atheismi revelata*, Rotterdam, 1676, in-4.°; par Dom *François Lami*, Bénédictin ; par *Jacquelot*, dans son Traité de l'*Existence de Dieu* ; par *le Vassor*, dans son Traité de *la Véritable Religion*, imprimé à Paris en 1688 ; et dans les Ecrits donnés sur cette matière par les modernes apologistes du Christianisme. *Voyez* les *Mémoires* de *Niceron*, tom. XIII, qui a profité de la *Vie* de *Spinosa* par *Colerus*, insérée dans la *Réfutation* de *Spinosa* par divers auteurs, recueil publié par l'abbé *Lenglet*, 1731, in-12 ; et d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8.° Celle-ci n'est pas commune, non plus que le recueil de *Lenglet*, lequel fut supprimé, comme plus favorable que contraire au Spinosisme. *Voy.* aussi l'article de *Spinosa* dans le *Moreri* de Hollande, 1740.

II. SPINOSA, (Juan) auteur Espagnol, natif de Belovado, fut

secrétaire de Dom *Pedro de Gonzales de Mendoza*, capitaine-général de l'empereur dans la Sicile. On a de lui un *Traité à la louange des femmes*, plein d'éloges emphatiques et de citations fastidieuses. Ce livre, écrit en espagnol, parut à Milan en 1580, in-4.° Cet auteur vivoit au XVIe siècle.

SPIRIDION, (S.) évêque de Tremithunte dans l'île de Chypre, assista au concile général de Nicée en 326, et vécut jusqu'après le concile de Sardique en 347. Son zèle et ses miracles lui firent un nom respectable.

SPIRITUELS, *Voyez* SCHWENCKELD.

SPIZELIUS, (Théophile) écrivain Protestant, né à Augsbourg en 1639, mort en 1691, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux Traités; l'un intitulé : *Felix Litteratus*, 2 vol. in-8.°; et l'autre, *Infelix Litteratus*, 2 vol. in-8.° *Spizelius* prétend faire voir dans ces deux ouvrages, les vices des gens de lettres, et les malheurs qui leur arrivent quand ils étudient par de mauvais motifs, et plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu et l'utilité du prochain. Nous avons encore de lui : I. Une espèce d'Essai de Bibliothèque, sous le titre de *Sacra Bibliothecarum illustrium Arcana detecta*, imprimé en 1668, in-8.°; mais cet Essai manque de clarté et de méthode, et ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs. II. *Sinensium res litteraria*, Leyde, 1660, in-12.

I. SPON, (Charles) né à Lyon en 1609, d'un riche marchand, alla faire ses études à Ulm en Allemagne, et vint exercer la médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie avec un succès égal, et mourut à Lyon le 21 février 1684, dans sa 75e année, après avoir publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Pharmacopée de Lyon*, et l'*Appendix* chymique à la Pratique de *Pereda*. Il avoit mis en vers les *Aphorismes* d'*Hippocrate*, et il publia en 1661 les *Pronostics* du même auteur, aussi en vers, sous le titre de *Sibylla medica*. Ce médecin étoit d'un caractère doux, sans ambition, parlant peu, et n'aimant que son cabinet.

II. SPON, (Jacob) fils du précédent, naquit à Lyon en 1647. Honoré du bonnet de docteur en médecine à Montpellier, il passa de là à Strasbourg, où il fit admirer son érudition. Le célèbre *Vaillant* étant allé à Lyon pour se rendre en Italie, le jeune *Spon* se joignit à lui. Il voyagea ensuite en Dalmatie, en Grèce, dans le Levant; et à son retour il publia la Relation de son voyage. Son attachement pour la Religion prétendue-Réformée le fit sortir de France en 1685, dans le dessein de se fixer à Zurich en Suisse; mais il mourut le 25 décembre en chemin, à Vevay, ville du canton de Berne. Les académies de Padoue et de Nîmes se l'étoient associé : il méritoit cet honneur par l'étendue de son érudition. Nous avons de lui divers ouvrages; les principaux sont : I. *Recherches curieuses d'Antiquités*, in-4.°, Lyon, 1683 : ouvrage savant. II. *Miscellanea eruditæ Antiquitatis*, Lyon, 1685, in-fol., aussi curieux pour les inscriptions que pour les médailles,

III. *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12; réimprimés à la Haye en 1680, et en 1689, en 2 volum. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités. IV. *Histoire de la Ville et de l'Etat de Genève*, 2 vol. in-12; réimprimé à Genève en 1730, en 2 vol. in-4.°, et en 4 volum. in-12, avec des augmentations considérables. Cette Histoire est pleine de recherches; mais elle n'est pas toujours fidelle. Le style manque de précision, de pureté et d'élégance. V. *Recherche des Antiquités de Lyon*, 1673, in-8.° VI. *Bevanda Asiatica, seu le Caffé*, Lipsiæ, 1705, in-4.° VII. *Observations sur les Fièvres*, in-12, 1684. VIII. *Ignotorum et obscurorum Deorum Aræ*, 1677, in-8.°; 1684, in-12. IX. *Aphorismi novi Hippocratis* Lyon, 1683. On lui doit encore l'édition du Traité de *Pons* sur les *Melons*, et celle du *Voyage du Congo*, par *Huguetan*. Il travailloit à perfectionner le Glossaire de *Ducange*, lorsqu'il mourut.

I. SPONDE, (Henri de) né à Mauléon-de-Soule, bourg du pays de Soule, entre la Navarre et le Béarn, le 6 janvier 1568, d'un calviniste, fut élevé dans cette religion. Sa jeunesse annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, et une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçoit la charge de maître des requêtes pour le roi de Navarre, lorsque les livres de controverse des cardinaux *du Perron* et *Bellarmin*, touchèrent son cœur et éclairèrent son esprit. Il abjura le Calvinisme en 1595, et accompagna à Rome le cardinal *de Sourdis*. Quelques années après il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les hérétiques de son diocèse. Il y établit une Congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses, et se signala par toutes les vertus épiscopales. Cet illustre prélat finit ses jours à Toulouse le 18 mai 1643, âgé de 75 ans. A beaucoup de zèle et de piété, il joignoit un cœur sensible et capable d'amitié. Son principal ouvrage est l'*Abrégé* des *Annales* de *Baronius*, 2 vol. in-fol.; et la Continuation qu'il en a faite jusqu'à l'an 1640, 3 vol. in-fol. Quoique cet ouvrage ne soit pas parfait, et qu'il y ait presqu'autant de fautes que dans *Baronius*, il doit être acheté par ceux qui ont les Annales de ce cardinal. Il servira à leur rappeler les faits principaux qui y sont détaillés avec netteté et choisis avec jugement. Pour rendre ce Recueil plus complet, *Sponde* y joignit les *Annales sacrées de l'Ancien Testament jusqu'à Jesus-Christ*, in-fol., qui ne sont proprement qu'un abrégé des Annales de *Torniel*. On a aussi de *Sponde* des *Ordonnances Synodales*, Toulouse, 1630. Son Traité *de Cœmeteriis sacris*, 1638, in-4.°, renferme des recherches curieuses. Le premier but de l'auteur qui avoit d'abord fait imprimer ce livre en françois, Paris, 1600, in-12, avoit été de réfuter une prétention des calvinistes. En effet, il prouve que les cimetières ayant été regardés comme sacrés par toutes les nations, les Protestans avoient tort de traiter d'injustice le refus que faisoient les Catholiques de rendre leurs cimetières communs avec eux. Ce sujet lui

lui donna occasion de déployer beaucoup de savans Discours, in-fol. *Pierre Frison*, docteur de Sorbonne, a écrit sa *Vie*. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de *la Noue*, à Paris, 1639, 6 vol. in-fol.

II. SPONDE, (Jean de) frère du précédent, abjura le calvinisme, et mourut en 1595. On a de lui : I. D'assez mauvais *Commentaires* sur *Homere*, 1606, in-fol. II. *Réponse* au Traité de *Beze* sur les marques de l'Eglise, Bourdeaux, 1595, in-8.°

SPOTSWOOD, (Jean) né en 1566, à Glasgow en Ecosse, d'une ancienne famille qui avoit rang et séance parmi les Pairs du royaume, suivit en qualité de chapelain, *Louis* duc *de Lenox*, dans son ambassade auprès de *Henri IV*, roi de France. *Jacques I*, roi d'Angleterre, qui avoit été auparavant roi d'Ecosse, et qui avoit connu toute l'étendue du mérite de *Spotswood*, l'éleva à l'archevêché de Glasgow, et lui donna une place dans son conseil-privé d'Ecosse. Il fut ensuite aumônier de la reine, archevêque de Saint-André, et primat de toute l'Ecosse. *Charles I* voulut être couronné de sa main, en 1633, et le fit son lord chancelier. Ce prélat mourut en Angleterre, en 1639, à 74 ans. On a de lui une *Histoire Ecclésiastique d'Ecosse*, en anglois, Londres, 1655, in-fol. Ce livre, qui s'étend depuis l'an 202 de J. C., jusqu'en 1624, est savant ; mais la critique n'en est pas toujours exacte ni impartiale. L'auteur n'a pas le vrai style de l'histoire.

SPRANGER, (Barthelemi) peintre, naquit à Anvers. L'envie d'apprendre fit concevoir au jeune artiste le projet de voyager : il vint en France, d'où il partit peu de temps après pour aller en Italie. Un tableau de *Sorciers*, qu'il fit à Rome, lui mérita la protection du cardinal *Farnèse*, qui l'employa à son château de Caprarole. Ce prélat le présenta ensuite au pape *Pie V*, dont *Spranger* reçut beaucoup de témoignages d'estime et de générosité. Après la mort de ce pontife, *Spranger* fut mandé à Vienne pour être le premier peintre de l'empereur. *Maximilien II* et *Rodolphe II* le mirent dans l'opulence, et le comblèrent d'honneurs. Cette protection singulière lui mérita des marques de distinction dans les lieux par lesquels il passa dans un voyage qu'il fit. Amsterdam et Anvers, entre autres villes, le reçurent, à son passage, comme un homme d'une grande considération, et lui firent des présens. *Spranger*, dans ses productions, s'est toujours laissé conduire par son caprice, sans consulter la nature : ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours sont aussi trop prononcés ; mais ce peintre avoit une légéreté de main singulière. Sa touche est en même-temps hardie et gracieuse, et son pinceau d'une douceur admirable. Il mourut après l'an 1582, dans un âge fort avancé.

SPRAT, (Thomas) fils d'un ministre de la province de Devon, naquit en 1636. Il devint l'un des premiers membres de la société royale de Londres, chapelain de *Georges* duc *de Buckingham*, puis chapelain du roi *Charles II*, prébendaire de Westminster, et enfin évêque de Rochester en

1684. Ce prélat, aussi versé dans la politique que dans les sciences, mourut d'apoplexie en 1713. Tous ses ouvrages sont bien écrits en anglois. On estime sur-tout son *Histoire de la Société royale de Londres*, dont on a une mauvaise traduction françoise, imprimée à Genève en 1669, in-8.° *Sprat* cultivoit aussi la poésie, et on a de lui quelques morceaux en ce genre, qui ne sont pas sans mérite.

SPRENGER, *Voy.* INSTITOR.

SQUARCIA-LUPI, *Voy.* SIMONIUS (Simon).

I. SQUIRE, (Samuel) évêque de St-David, né en 1714, et mort en 1766, devint un profond helléniste, et a publié une *Défense* de l'ancienne chronologie grecque, des *Recherches* sur l'origine de la Langue grecque, et des *Observations* sur la nature de la Constitution angloise.

II. SQUIRE, (Guillaume) mécanicien Anglois, mort à Londres le 30 décembre 1795, à l'âge de 74 ans, trempoit l'acier avec supériorité, et s'en servoit pour fabriquer des instrumens de chirurgie, qui sont recherchés pour leur fini et leur légéreté. *Squire* faisoit sur-tout les bandages avec beaucoup d'art; il les vendoit chèrement aux riches pour les donner gratuitement aux pauvres.

STAAL, (Madame de) connue d'abord sous le nom de Mlle *de Launai*, étoit née à Paris d'un peintre. Son père ayant été obligé de sortir du royaume, la laissa dans la misère, encore enfant. Le hasard la fit élever avec distinction au prieuré de St-Louis, de Rouen; mais la supérieure de ce monastère, à laquelle elle devoit son éducation, étant morte, Mlle *de Launai* retomba dans son premier état. L'indigence l'obligea d'entrer, en qualité de femme de chambre, chez Made la duchesse *du Maine*. La foiblesse de sa vue, sa mal-adresse et sa façon de penser, la rendoient incapable de remplir les devoirs qu'exige ce service. Elle pensoit à sortir de son esclavage, lorsqu'une aventure singulière fit connoître à la duchesse *du Maine* tout ce que valoit sa femme de chambre. Une jeune demoiselle de Paris, d'une grande beauté, nommée *Tétard*, contrefit la possédée par le conseil de sa mère. Tout Paris, la cour même, accourut pour voir cette prétendue merveille. Comme le philosophe *Fontenelle* y avoit été comme les autres, Mlle *de Launai* lui écrivit une lettre pleine de sel, sur le témoignage avantageux qu'il avoit rendu de la prétendue possession. Cette ingénieuse bagatelle la tira de l'obscurité. Dès-lors la duchesse l'employa dans toutes les fêtes qui se donnoient à Seaux. Elle faisoit des vers pour quelques-unes des Pièces que l'on y jouoit, dressoit les plans de quelques autres. Elle s'acquit bientôt l'estime et la confiance de la princesse. Les *Fontenelle*, les *Tourreil*, les *Valincourt*, les *Chaulieu*, les *Malezieu*, et les autres personnes de mérite qui ornoient cette cour, recherchèrent avec empressement cette fille ingénieuse. Elle fut enveloppée, sous la régence, dans la disgrace de Madame la duchesse *du Maine*, et renfermée pendant près de 2 ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse, qui, par re-

connoissance, la maria avec M. *de Staal*, lieutenant aux Gardes-Suisses, et depuis capitaine et maréchal-de-camp. Le savant *Dacier* l'avoit voulu épouser auparavant ; mais elle n'avoit pas cru devoir donner sa main à un vieillard et à un érudit. Mad^e *de Staal* montroit beaucoup moins d'esprit et de gaieté dans sa conversation que dans ses ouvrages. C'étoit une suite de sa timidité et de sa mauvaise santé. Son caractère étoit mêlé de bonnes et de mauvaises qualités : mais les bonnes l'emportoient. Elle mourut l'an 1750. On a imprimé depuis sa mort, les *Mémoires* de sa vie, en 3 vol. in-12, composés par elle-même. On y a ajouté depuis un IVe volume qui contient deux jolies *Comédies*, dont l'une est intitulée, l'*Engoûment*, et l'autre, *la Mode*. Elles ont été jouées à Seaux. Ces Pièces ont trop de charge ; et quant à ce qui s'appelle action et unité d'action, intrigue bien liée et bien suivie, dépendance nécessaire des événemens entre eux, tout cela leur manque. Leur seul mérite est dans le dialogue, qui est communément vif et spirituel. Les *Mémoires* de Mad^e *de Staal* n'offrent pas des aventures fort importantes ; mais elles sont assez singulières. Son caractère personnel ne l'est pas moins. C'est un caractère mêlé et composé de qualités assez opposées ; il en est plus pittoresque. De cette double singularité, celle du caractère, et celle des circonstances dans lesquelles Mad^e *de Staal* se trouva, il dut résulter une vie peu ordinaire, et qui dès-lors méritoit d'être écrite. Ses amours eurent une grande part aux chagrins de sa vie. Tantôt elle aima sans être aimée ; tantôt elle fut aimée sans aimer. Enfin, on voit par ces Mémoires, comme par beaucoup d'autres du même genre, combien il y a de malheureux parmi les prétendus heureux du monde. D'ailleurs cet ouvrage, plein de traits ingénieux, se fait lire avec délices, par l'union si rare de l'élégance et de la simplicité, de l'esprit et du goût, de l'exactitude grammaticale et du naturel. Ses récits ont de l'agrément ; mais elle cherche quelquefois, selon *Marmontel*, à les rendre plus agréables encore. « On voit, dit-il, qu'elle avoit vécu dans une cour où sans cesse et à toute force il falloit avoir de l'esprit. » Cependant cet esprit nous paroit couler de source dans Madame *de Staal*. Quant à ses portraits, si l'on excepte ceux de quelques-uns de ses amans, qu'elle a peints trop en beau, ils sont assez ressemblans. On n'avoit pas imprimé celui de la duchesse *du Maine*, que *La Harpe* a inséré dans le tome IVe de sa correspondance. Il peint bien l'esprit naturel et piquant de son auteur. Quelques critiques prétendent que madame *de Staal* n'a pas dit tout ce qui la regardoit, dans ses Mémoires. Une dame de ses amies lui ayant demandé comment elle parleroit de ses intrigues galantes ? *Je me peindrai en buste*, lui répondit Mad^e *de Staal*. Mais cette réponse pouvoit n'être qu'une plaisanterie, qu'on a mal interprétée. On trouve dans ses *Mémoires* son portrait fait par elle-même ; et comme il peut servir à la faire connoître, nous en transcrirons ici la plus grande partie. « *Launai* est de moyenne taille, maigre, sèche et désagréable. Son caractère et son esprit

esprit sont comme sa figure ; il n'y a rien de travers, mais aucun agrément. Sa mauvaise fortune a beaucoup contribué à la faire valoir. La prévention où l'on est que les gens dépourvus de naissance et de bien ont manqué d'éducation, fait qu'on leur sait gré du peu qu'ils valent. Elle en a pourtant eu une excellente, et c'est d'où elle a tiré tout ce qu'elle peut avoir de bon, comme les principes de vertu, les sentimens nobles et les règles de conduite, que l'habitude à les suivre lui ont rendues comme naturelles. Sa folie a toujours été de vouloir être raisonnable : et comme les femmes qui se sentent serrées dans leurs *corps*, s'imaginent être de belle taille, sa raison l'ayant incommodée, elle a cru en avoir beaucoup. Cependant elle n'a jamais pu surmonter la vivacité de son humeur, ni l'assujettir du moins à quelque apparence d'égalité ; ce qui souvent l'a rendue désagréable à ses maîtres, à charge dans la société, et tout-à-fait insupportable aux gens qui ont dépendu d'elle. Heureusement la fortune ne l'a pas mise en état d'en envelopper plusieurs dans cette disgrace. Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, plutôt pour fortifier sa raison, que pour orner son esprit, dont elle fait peu de cas. Aucune opinion ne se présente à elle avec assez de clarté pour qu'elle s'y affectionne et ne soit aussi prête à la rejeter qu'à la recevoir ; ce qui fait qu'elle ne dispute guère, si ce n'est par humeur. Elle a beaucoup lu, et ne sait pourtant que ce qu'il faut pour entendre ce qu'on dit sur quelque matière que ce soit, et ne rien dire de mal à propos. Elle a recherché avec soin la connoissance de ses devoirs, et les a respectés aux dépens de ses goûts. Elle s'est autorisée du peu de complaisance qu'elle a pour elle-même, à n'en avoir pour personne ; en quoi elle suit son naturel inflexible, que sa situation a plié sans lui faire perdre son ressort. L'amour de la liberté est sa passion dominante : passion très-malheureuse en elle qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la servitude : aussi son état lui a-t-il toujours été insupportable, malgré les agrémens inespérés qu'elle a pu y trouver. Elle a toujours été fort sensible à l'amitié ; cependant plus touchée du mérite et de la vertu de ses amis que de leurs sentimens pour elle, indulgente quand ils ne font que lui manquer, pourvu qu'ils ne se manquent pas à eux-mêmes. »

STABEN, (Henri) peintre Flamand, né en 1578, mort en 1658, fut élève du *Tintoret*, et suivit de près ce grand maître dans ses compositions.

I. STACE, *Voy.* CÆCILIUS.

II. STACE. (*P. Papinius* STATIUS) Napolitain, vivoit du temps de *Domitien* qu'il flatta avec autant de lâcheté que de bassesse. Ce poëte Latin plaisoit fort à cet empereur, par la facilité qu'il avoit de faire des vers sur-le-champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de J. C. Nous avons de *Stace* deux Poëmes héroïques, dédiés à ce tyran odieux qu'il place dans le ciel, sans doute entre *Octave* et *Néron*. C'est la *Thébaïde* en 12 livres ; et l'*Achil-*

béide, dont il n'y a que deux livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poëte a encore fait cinq livres de *Sylves*, ou un Recueil de petites pièces de vers sur différens sujets. Les Poésies de *Stace* furent fort estimées de son temps à Rome : mais le goût commençoit à s'y corrompre. En cherchant à s'élever, il tombe quelquefois dans le ton déclamateur. Dans sa *Thébaïde*, qui a des morceaux intéressans, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poëte, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'étoit un homme d'une imagination forte, mais dénuée de ces charmes d'expression, de ce sentiment exquis d'harmonie qui enchante dans l'*Enéide*. On peut lui appliquer ce qu'il dit de lui-même, qu'il ne pouvoit suivre *Virgile* que de loin, et seulement en baisant ses traces :

Sed longè sequere, et vestigia semper adora.

Cependant la *Thébaïde* fut applaudie par ses contemporains. *Juvenal* dit qu'on alloit l'entendre avec un concours extraordinaire et qu'on lui donnoit de grands applaudissemens. Malgré ce succès, *Stace* vécut pauvre et fut obligé de faire des pièces de théâtre pour fournir à ses besoins, et de les vendre à des comédiens. Il mit dans ses Tragédies sinon la simplicité des Grecs, du moins des situations horribles et des tableaux des crimes et des passions : c'étoit le *Crébillon* de son siècle. La 1re édition de ce poëte est celle de Rome, 1475, in-fol. Les meilleures sont celle de *Barthius*, 1664, 3 vol. in-4.°; celle *cum notis Variorum*, Leyde, 1671, in-8.°; et celle *ad usum Delphini*, 1685, 2 vol. in-4.°, très-rare. *Cormiliolle* a publié une bonne traduction de la *Thébaide*, Paris, 1783, 3 vol. in-12.

STACKHOUSE, (Thomas) théologien Anglois, mort en 1752, se fit un nom par ses Ecrits contre *Tindal*, *Collins* et *Voolston*. Ses ouvrages les plus estimés sont : I. Le *Sens littéral de l'Ecriture*, traduit en françois, 3 vol. in-12. II. Un *Corps* complet de *Théologie*, dont on a aussi une version françoise. III. Une *Histoire générale de la Bible*.

STADINGUES, Hérétiques qui parurent sous GRÉGOIRE IX; *Voy*. l'article de ce pape.

STADIUS, (Jean) né à Loënhout dans le Brabant, en 1527, et mort à Paris en 1579, a composé des *Ephémérides*, Cologne, 1660, in-4.°; les *Fastes des Romains*, et plusieurs ouvrages sur l'Astrologie judiciaire, vaine science dont il étoit infatué.

STAFFORD, (Arundel comte de) second fils du comte *d'Arundel*, grand maréchal héréditaire d'Angleterre, étoit chef d'une branche de la maison *de Norfolk*, et par sa femme il étoit héritier de celle *de Stafford*. Il avoit toujours donné des preuves de sa fidélité à *Charles I* et à *Charles II*, et ses vertus le faisoient estimer des Protestans autant que des Catholiques. Le scélérat OATÈS (*Voyez* son article.) l'accusa en 1678, d'être un des chefs d'une conspiration chimérique, dans laquelle il faisoit entrer tous les Catholiques. Ce malheureux déposa qu'il lui avoit vu remettre une commission si-

gnée du Père *Oliva*, général des Jésuites. Deux autres témoins jurèrent qu'il avoit voulu les engager à tuer le roi. L'infamie des délateurs, l'absurdité des dépositions, la conduite irréprochable et la fidélité de *Stafford*, les preuves qu'il apporta pour sa défense, n'empêchèrent pas que les pairs eux-mêmes, à la pluralité de vingt-quatre voix, ne le déclarassent criminel ; tant il est difficile de résister au torrent des préjugés populaires ! Son courage ne l'abandonna point. Vieux et infirme, en partant pour l'exécution, il demanda un manteau : *Je pourrai*, dit-il, *trembler de froid, mais grace au Ciel, je ne tremblerai pas de peur.* Il désavoua sur l'échafaud la morale corrompue qu'on attribuoit à l'Eglise Catholique. *Je meurs*, ajouta-t-il, *dans l'espérance que l'illusion se dissipera bientôt*, *et que la force de la vérité obligera tout le monde à faire réparation à mon honneur.* — *Nous vous croyons*, *Milord*, s'écria le peuple touché jusqu'aux larmes ; *Que le Ciel vous bénisse, Milord !* Le bourreau eut peine à le frapper. Il reçut en priant le coup de la mort, le 29 décembre 1680. Il étoit dans la 69ᵉ année de son âge. *Voltaire* blâme avec raison *Charles II*, de n'avoir pas osé lui donner sa grace : « foiblesse infâme, dit-il, dont son père avoit été coupable, et qui perdit son père. Cet exemple prouva que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi. Il y a mille moyens d'appaiser un prince ; il n'y en a point d'adoucir un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. »

STAHL, (George-Ernest naquit à Anspach en 1660. Lorsque l'université de Hall fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Il remplit dignement l'attente qu'on avoit conçue de lui. Sa manière d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. La cour de Prusse voulut s'attacher un homme si habile. *Stahl* fut appelé à Berlin en 1716, et il y eut les titres de conseiller de la cour et de médecin du roi. Il acheva glorieusement sa carrière en 1734, dans la 75ᵉ année de son âge. *Stahl* est un des plus grands hommes que la médecine ait possédés. Il faut cependant convenir qu'il a soutenu des opinions singulières, et qui, peut-être vraies au moins à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'Autocratie de l'ame sur le corps en santé et en maladie ; système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, et en même temps des admirateurs. (*Voy.* SAUVAGES François *de Boissier.*) Selon son opinion, un médecin ne doit opérer qu'en suivant attentivement les effets de l'ame sur le corps. C'est par son intelligence en chimie que *Stahl* s'est sur-tout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui avant lui étoient presque ignorés, et dont il répandit la connoissance aussi bien que l'usage : c'étoient ceux

du fameux *Becher*, qu'il commenta, rectifia et étendit. Il profita aussi beaucoup des livres de *Kunkel*, et fit un grand nombre de découvertes utiles. Cette étude le conduisit à la composition de plusieurs remèdes qui ont eu et ont encore une grande vogue : telles sont les *Pilules Balsamiques*, la *Poudre Antispasmodique*, son *Essence Alexipharmaque*, etc. La métallurgie lui a les plus grandes obligations; son petit Traité latin sur cette matière, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont : I. *Experimenta et Observationes chemicæ et physicæ*, Berlin, 1731, in-8.° II. *Dissertationes medicæ*, Hall, 2 vol. in-4.° C'est un recueil de thèses sur la médecine. III. *Theoria medica vera*, 1737, in-4.° IV. *Opusculum chymico-physico-medicum*, 1740, in-4.° V. *Traité sur le Soufre, tant inflammable que fixe*, en allemand, traduit en françois par le baron *de Holbach*, Paris, 1766, in-12. VI. *Negotium otiosum*, Hall, 1720, in-4.° C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de de l'ame sur le corps. VII. *Fundamenta Chymiæ dogmaticæ et experimentalis*, Nuremberg, 1747, 3 vol. in-4.°: traduit en françois, par M. *de Machy*, Paris, 1757, 6 vol. in-12. VIII. *Traité sur les sels*, en allemand; et en françois, par le baron *de Holbach*, Paris, 1771. IX. *Commentarium in Metallurgiam Beccheri*, 1723. Tous ces ouvrages utiles pour le fond des choses, sont écrits d'un style dur, serré, embarrassé; son latin est à demi barbare, du moins dans ses traités chimiques. L'obscurité que ce style répand sur des matières d'ailleurs abstraites, a été reprochée à *Stahl* par divers auteurs, et regardée comme très-avantageuse à l'art par quelques autres; comme si les secrets des sciences devoient être des mystères inaccessibles aux profanes. L'ordre, la clarté, la liaison des idées sont aux yeux des philosophes, nécessaires en chimie comme dans tous les autres arts; et ces qualités ne distinguent pas toujours les productions de *Stahl*. « celui-ci, dit le médecin *Roussel*, dans son ouvrage du *Système physique de la Femme*, est de tous les médecins modernes celui qui a le plus insisté sur le moral, lorsqu'il a développé les causes de nos affections corporelles. En faisant de l'ame le principe de tous nos mouvemens vitaux, il a renversé la barrière qui séparoit la médecine et la philosophie. D'après ses dogmes, il n'est plus permis d'être médecin, sans connoître le jeu des passions, l'influence des habitudes, et la différence qu'il y a entre une machine active et dont les mouvemens sont spontanés, et une machine mue par un enchaînement de ressorts inanimés. Son système doit à jamais laver les médecins des imputations de matérialisme, dont l'ignorance maligne de leurs ennemis les a quelquefois chargés, et auxquelles la légéreté imprudente de quelques-uns d'entr'eux peut avoir donné lieu. Si son système est le plus orthodoxe, il est aussi le plus vrai, le plus simple, et le plus conforme aux faits. On a dit qu'il semble n'être qu'une extension des principes d'*Hippocrate*. *Stahl* auroit sans contredit subjugué toute la médecine, si plus complaisant pour ses lecteurs ou plus zélé pour

sa réputation, il eût pris le soin de polir ses ouvrages, et d'y répandre ces agrémens dont la vérité même a si souvent besoin. »

I. STAHREMBERG, (Conrad-Balthazar, comte de) gouverneur de Vienne, défendit cette ville avec la plus grande intrépidité, lorsqu'elle fut assiégée par les Turcs en 1683. Il mourut à Rome quatre ans après.

II. STAHREMBERG, (Guido-Balde, comte de) général Autrichien, né en 1657, et mort à Vienne en 1737, s'éleva par son courage aux premiers grades militaires, remporta plusieurs victoires, et sur-tout celle de Saragosse en 1713.

STALBEMPT, (Adrien) peintre Flamand, né à Anvers en 1580, mort en 1660, excella dans le paysage. Sa touche est moelleuse, son coloris frais, ses poses naturelles.

STALENUS, (Jean) né à Calcar dans le duché de Clèves, en 1595, curé de Rées dans le même duché. Il y montra beaucoup de zèle à préserver son troupeau des nouvelles erreurs, et à ramener à la foi de l'Eglise ceux qui en étoient infectés. Il entra ensuite dans la Congrégation de l'Oratoire, et mourut à Kévélaer le 8 février 1681, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, dont les principaux sont : I. *Syntagma Controversiarum fidei*, 2 vol. II. *Papissa monstrosa et mera fabula*, Cologne, 1639, in-12; ouvrage savant, dont *Bayle* et *Blondel* ont profité pour réfuter cette fable si chère aux fanatiques de leur communion.

STALPART VANDER-WIEL, (Corneille) chirurgien et médecin de la Haye sa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, trouva le moyen de dessécher les cadavres pour avoir par-là le moyen d'en mieux examiner la structure. On a de lui : *Observationes rariores medicæ, anatomicæ et chirurgicæ*, Leyde, 1687 et 1727, 2 vol. in-8.° avec figures. C'est une traduction; l'original est en flamand; *Planque* l'a traduit en françois, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

STAMPART, (François) peintre Flamand, né en 1675, à Anvers, mort en 1750, alla s'établir à Vienne, où la beauté de ses portraits les firent rechercher. L'empereur le nomma peintre de son cabinet, et lui accorda plusieurs distinctions.

STANDOUK ou STANDONHC, (Jean) docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Malines, en 1443, d'un cordonnier, vint achever ses études à Paris, et fut fait régent dans le collége de Sainte-Barbe, puis principal du collége de Montaigu. Ce dernier collége reprit son ancien lustre, et il en fut regardé comme le second fondateur. Son zèle n'étoit pas toujours assez modéré. Ayant parlé avec trop de liberté sur la répudiation de la reine *Jeanne*, femme du roi *Louis XII*, il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambrai, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. *Standouk* revint à Paris après le temps de son exil, et continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collége de Montaigu. Il y

mourut saintement le 5 février 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université, fondé diverses communautés en Flandre, et converti beaucoup de pécheurs par ses sermons. Il étoit, selon le Père *Berthier*, assez homme de bien, mais ambitieux et hardi dans ses discours.

I. STANHOPE, (George) théologien Anglois, né en 1660, mort en 1728, acquit de la réputation par ses talens pour la chaire, et devint doyen de Cantorbéry. On lui doit outre ses *Sermons*, une traduction de l'*Imitation de J. C.*, et une *Paraphrase* sur les Épîtres et Évangiles.

II. STANHOPE, (Jacques, comte de) d'une ancienne famille du comté de Nottingham, naquit en 1673. Il suivit en Espagne *Alexandre Stanhope* son père qui fut envoyé extraordinaire en cette cour, au commencement du règne du roi *Guillaume*. Le séjour de Madrid lui acquit la connoissance de la langue espagnole. Il voyagea en France et en Italie pour apprendre le françois et l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes et se distingua au siége de Namur, sous les yeux du roi *Guillaume*, qui le gratifia d'une compagnie d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. En 1709, il fut nommé commandant en chef des troupes angloises en Espagne. Le 27 juillet 1710, il remporta une victoire près d'Almanara, qui fut attribuée à sa conduite et à sa valeur, et dont il fut remercié publiquement par l'empereur. Le 20 août suivant, il acquit beaucoup de gloire à la bataille de Saragosse, ainsi que le 9 décembre de la même année, à la défense de Bribeuga, où il fit une vigoureuse résistance. Mais il fut obligé de céder à la valeur du duc *de Vendôme* généralissime des troupes espagnoles, et de se rendre prisonnier de guerre à Bribeuga. Après avoir été échangé en 1712, contre le duc *d'Esculona*, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi *Georges* étant parvenu au trône, le fit secrétaire d'état et membre du conseil privé. En 1714, il l'envoya à Vienne, où l'empereur lui fit présent de son portrait enrichi de diamans. Il étoit nommé plénipotentiaire au congrès de Cambrai, lorsqu'il mourut à Londres, le 16 février 1721, à 50 ans. Bon politique et grand capitaine, citoyen zélé et philosophe compatissant, il s'acquit les cœurs des sujets et mérita les regrets de son prince. C'est lui qui s'empara du Port-Mahon et de l'île de Minorque. *Voyez* CHESTERFIELD.

I. STANISLAS, (S.) né en 1030, de parens illustres par leur naissance et par leur piété, fit ses études à Gnesne et à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement *Boleslas II*, roi de Pologne, qui avoit enlevé la femme d'un seigneur Polonois, ce prince le tua dans la chapelle de Saint-Michel le 8 mai 1077, où il expira martyr de son zèle.

II. STANISLAS I, (LECZINSKI) roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar, naquit à

Léopold le 20 octobre 1677, du grand trésorier de la couronne. Son père étoit un seigneur distingué non-seulement par sa naissance et ses places, mais encore par sa fermeté et son courage. C'est lui qui dit un jour dans le sénat ces paroles remarquables : *Malo periculosam libertatem, quam quietum servitium :* « J'aime encore mieux une liberté dangereuse qu'un esclavage tranquille. » *Stanislas* fut député en 1704 par l'assemblée de Varsovie, auprès de *Charles XII*, roi de Suède, qui venoit de conquérir la Pologne. Il étoit alors âgé de 27 ans, palatin de Posnanie, général de la grande Pologne, et avoit été ambassadeur extraordinaire auprès du Grand-Seigneur en 1699. Sa physionomie étoit heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suède, qui le fit couronner roi de Pologne à Varsovie en 1705. Le nouveau roi suivit *Charles XII* en Saxe, où l'on conclut en 1706 un traité de paix entre les deux rois d'une part, et le roi *Auguste* qui renonça à la couronne de Pologne, et reconnut *Stanislas* pour légitime souverain de cet état. Le nouveau monarque resta avec *Charles XII* en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, et y firent la guerre pour en chasser entièrement les Moscovites. Le Czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suède ayant trop poussé son ennemi, après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entièrement lui-même au mois de juillet 1709. *Stanislas* ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, et où le roi *Auguste* renoua un nouveau traité en sa faveur, fut obligé de se retirer en Suède, puis en Turquie. Les affaires de *Charles XII* n'ayant pu se rétablir, *Stanislas* se retira dans le duché de Deux-Ponts, et ensuite à Weissembourg en Alsace. *Auguste* ayant fait à cette occasion, porter des plaintes à la cour de France par *Sum* son envoyé, le duc *d'Orléans*, alors régent, lui répondit : *Mandez au Roi votre maître que la France a toujours été l'asile des Rois malheureux....* *Stanislas* vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse *Marie* sa fille, épousa *Louis XV*, roi de France. Après la mort du roi *Auguste* en 1733, ce prince se rendit en Pologne, dans l'espérance de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince électoral de Saxe, devenu électeur de Saxe après la mort du roi son père, soutenu de l'empereur *Charles VI*, et de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi *Stanislas*. Ce prince infortuné se rendit à Dantzig pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avoit choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire. Dantzig fut pris. (*Voyez* PLELO.) *Stanislas*, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, et à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des Moscovites dans sa propre patrie. Il sut supporter ce revers avec résignation. « Nos malheurs, écrivoit-il à la reine sa fille, nos malheurs ne sont

grands qu'aux yeux de la prévention qui n'en connoît point au-dessus de la perte d'une couronne. Dois-je avancer la main pour la reprendre ? Non, il vaut mieux attendre les vœux de la Providence, et nous convaincre du vide et du néant des choses d'ici-bas. » Lorsque la paix se fit en 1736, on statua dans le premier article des préliminaires de paix, signés entre l'empereur et le roi de France, que « le roi *Stanislas* abdiqueroit ; mais qu'il seroit reconnu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, et qu'il en conserveroit les titres et les honneurs ; qu'on lui restitueroit ses biens et ceux de la reine son épouse, dont il auroit la libre jouissance et disposition ; qu'il y auroit en Pologne une amnistie de tout le passé, et que chacun y seroit rétabli dans tous ses biens, droits et privilèges ; que l'électeur de Saxe seroit reconnu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie par toutes les puissances qui accéderoient au traité de paix ; qu'à l'égard du roi *Stanislas*, il seroit mis en paisible possession du duché de Lorraine et de Bar ; mais qu'immédiatement après la mort de ce prince, ces duchés seroient réunis en pleine souveraineté pour toujours à la couronne de France. » *Stanislas* succédoit dans la Lorraine à des princes chéris qu'elle regrettoit tous les jours. Le roi de Pologne arriva, et ces peuples retrouvèrent en lui leurs anciens maîtres. Il goûta pour lors le plaisir qu'il avoit si long-temps désiré, de faire des heureux. Il auroit, comme *Titus*, cru perdre un jour, s'il ne l'avoit pas signalé par quelque bienfait. Mais ce prince éclairé savoit que la bienfaisance du souverain doit toujours avoir le plus grand nombre pour objet, et qu'une grace que la faveur seule accorde à un particulier, est une injustice faite au peuple. Il soulagea ses nouveaux sujets ; il embellit Nancy et Luneville ; il fit des établissemens utiles ; il dota de pauvres filles ; il fonda des colléges ; il bâtit des hôpitaux : enfin il se montra l'ami de l'humanité. La Lorraine jouissoit de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et ses plaies lui causèrent une fièvre qui l'enleva au monde le 23 février 1766. Sa mort fut un deuil public ; et les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire de ce prince. *Charles XII* disoit de lui, qu'*il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis.* Dans sa jeunesse il s'étoit endurci à la fatigue, et avoit fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchoit toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat ; libéral, adoré de ses vassaux, et peut-être le seul seigneur en Pologne qui eût quelques amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avoit été dans sa patrie ; doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines, et les consolant en père tendre. Il ressembloit parfaitement au portrait qu'il a tracé du philosophe : « Le vrai philosophe, dit-il, exempt de préjugés, doit connoître le prix de la raison.... ne pas estimer les grands états de la vie plus qu'ils ne valent, ni les basses conditions plus pe-

lites qu'elles ne sont. Il doit jouir des plaisirs, sans en être l'esclave; des richesses, sans s'y attacher; des honneurs, sans orgueil et sans faste. Il doit supporter les disgraces, sans les craindre et sans les braver; regarder comme inutile tout ce qu'il n'a pas, comme suffisant tout ce qu'il possède. Toujours égal dans l'une et l'autre fortune, toujours tranquille et d'une gaieté sans art, il doit aimer l'ordre et le mettre dans tout ce qu'il fait. Epris des vertus de son état, n'être extrême dans aucune, et les pratiquer toutes, même sans témoins. Sévère à son égard, être indulgent à l'égard des autres, franc et ingénu sans rudesse, poli sans fausseté, prévenant sans bassesse.... Le philosophe doit avoir le courage de se passer de toute sorte de gloire, ignorer ses vertus, et compter pour rien jusqu'à la philosophie même. » Voilà ce que fut *Stanislas* dans les différentes situations de sa vie. Il fut aimé et il sut aimer. Un jour qu'il régloit l'état de sa maison avec son trésorier, il lui dit de mettre sur la liste un officier qui lui étoit fort attaché. *En quelle qualité votre Majesté veut-elle qu'il soit*, lui demanda le trésorier? *En qualité de mon ami*, répondit le monarque. Un jeune peintre qui espéroit de parvenir à quelque fortune, si son talent étoit connu de *Stanislas*, lui présenta un tableau que les courtisans critiquèrent durement. Le prince bon et juste loua beaucoup l'artiste et paya généreusement l'ouvrage, en disant aux courtisans: « Ne voyez-vous pas, Messieurs, que ce pauvre homme a besoin de s'accréditer par son talent qui fera subsister sa famille? Si vous le découragez par vos censures, il est perdu. Il faut toujours aider les hommes, et jamais on ne gagne rien à leur nuire. » Ces actes continuels de bonté lui firent donner, d'une commune voix, le titre de *Stanislas le Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étoient modiques; cependant, lorsqu'on vouloit apprécier ce qu'il faisoit, on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. Il suffira de donner un exemple de cette économie sage et raisonnée, qui lui faisoit faire de si grandes choses. Ce prince avoit donné aux magistrats de la ville de Bar 18000 écus, pour être employés à acheter du blé lorsqu'il seroit à bas prix, et le revendre ensuite aux pauvres à un prix médiocre, quand il seroit monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement la somme augmentera tous les jours; et bientôt on la pourra répartir sur d'autres endroits de la province. Ce prince avoit beaucoup d'esprit et de lumières; il protégeoit les sciences et les arts. S'il avoit été un simple particulier, il se seroit distingué par son talent pour la mécanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique et de morale, imprimés d'une manière élégante, sous ce titre: *Œuvres du Philosophe Bienfaisant*, 1765, en 4 vol. in-8.° Les libraires de Paris publièrent en même temps une édition in-12 en 4 vol. de ce recueil, en faveur de ceux qui ne pouvant donner dans le luxe typographique, se contentent de l'utile. L'amour des hommes, le désir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse. M. l'abbé *Proyard* a publié son *Histoire*,

Lyon, 1784, 2 vol. in-12; elle est fidelle, exacte, et écrite avec clarté et simplicité.

III. STANISLAS-AUGUSTE, (*Poniatowski*) étoit fils d'un simple gentilhomme de Lithuanie, qui, après avoir passé au service de *Charles XII* roi de Suède, et ensuite à celui d'*Auguste* roi de Pologne, parvint à épouser la princesse *Czartorinska*, descendante des *Jagellons*. Le jeune Polonois, doué de la plus belle figure et de graces naturelles, voyagea en Allemagne, et vint en France, où l'amitié de l'ambassadeur de Suède lui procura des relations agréables. Les dettes qu'il contracta à Paris le firent mettre en prison; mais il en fut délivré par la générosité de Mme *Geofrin*, femme d'un riche entrepreneur de la manufacture des glaces. *Poniatowski* sortit de France pour aller en Angleterre; il s'y lia avec le chevalier *Hanbury*, qui nommé par la cour de Londres à l'ambassade de Pétersbourg, l'emmena avec lui en Russie. Leste, brillant, audacieux, il ne tarda pas à plaire à la grande-duchesse qui fut *Catherine II*. Celle-ci, parvenue à l'empire, employa son influence pour faire monter son protégé sur le trône de Pologne, après la mort d'*Auguste III*. Cette influence étoit d'autant plus puissante, que cette souveraine avoit fait passer le maréchal de *Romanzoff* sur les bords de la Vistule avec 50 mille hommes répartis dans la Courlande, l'Esthonie et la Livonie, et que son ambassadeur *Kayserling* dominoit à Varsovie. L'élection de *Poniatowski* fut faite dans la diète de Wola, le 7 septembre 1764, et il prit le nom de *Stanislas-Auguste*. Le nouveau roi se conduisit aussitôt avec beaucoup de modération et de prudence. Il accueillit ceux qui lui avoient été opposés, et ne leur ôta point les emplois dont ils jouissoient. Des troubles religieux ne tardèrent pas à s'élever: les Protestans, connus sous le nom de *Dissidens*, exclus des diètes et du droit de suffrage par les Catholiques, réclamèrent l'exécution du traité d'Oliva conclu en 1660, par lequel plusieurs puissances leur avoient assuré leurs priviléges, et ils implorèrent le secours de la Russie. La diète de 1766 s'assembla; alors, les ministres Russe, Anglois et Prussien, lui présentèrent, en faveur des Protestans, des mémoires qui excitèrent de violens murmures. Le roi parut les favoriser; aussitôt les évêques catholiques lui reprochèrent de soutenir les ennemis de l'état; mais les armées russes qui s'avancèrent jusques aux portes de Varsovie, firent ouvrir les yeux à la diète sur le danger imminent de voir partager la Pologne par les puissances protectrices. Les Catholiques se réunirent en corps d'armée, sous le nom de *Confédérés*, ayant pour étendard, la Vierge et l'Enfant *Jesus*. Ils prirent, comme les anciens Croisés, des croix brodées sur leurs habits. L'un d'entr'eux, nommé *Pulawski*, résolut d'enlever le roi, et confia son projet à trois autres chefs, qui lui promirent avec serment de lui livrer *Stanislas*, ou de le tuer s'ils ne pouvoient l'amener vivant. Ces trois chefs, à la tête de quarante dragons déguisés en paysans, entrèrent dans Varsovie, le 3 novembre 1771, par diverses portes, se réunirent dans la rue des Capucins, attaquèrent à dix heures

du soir la voiture du roi. Toute sa suite disparut, lui-même étoit descendu dans le dessein de s'échapper à la faveur de la nuit, lorsque les assassins le saisirent par les cheveux, en lui disant : *ton heure est venue.* L'un d'eux tira contre lui son pistolet si près, que *Stanislas* sentit la chaleur de la flamme, tandis qu'un autre lui donna sur la tête un coup de sabre qui pénétra jusqu'au crâne. Les conjurés le prirent alors au collet, et étant montés à cheval, ils le conduisirent, entre leurs chevaux, au grand galop, dans les rues de la capitale. Hors des portes, ils le mirent sur un cheval et l'entraînèrent dans leur fuite. La nuit étoit extrêmement sombre : les conjurés perdirent le chemin ; et comme les chevaux ne pouvoient plus se soutenir de lassitude, ils obligèrent le monarque à descendre et à les suivre à pied, avec un seul soulier, l'autre s'étant perdu dans le trajet. Ils continuèrent alors leur route à travers des terres impraticables, sans chemin tracé, sans savoir où ils étoient. Pendant la route, plusieurs demandèrent souvent à leur chef *Kosinski*, s'il n'étoit pas temps de mettre le roi à mort. Au point du jour les assassins s'appercevant qu'ils n'étoient pas fort éloignés de Varsovie, s'enfuirent, et *Stanislas* resta seul avec *Kosinski*, qui étoit à pied comme lui. Cependant, ce dernier commença à laisser entrevoir quelque inquiétude. Quel moment ! lorsque ce malheureux dit à son prince tout sanglant : *Vous êtes pourtant mon roi !* — « Oui, répondit *Stanislas*, et votre bon roi, qui ne vous ai jamais fait de mal.» Ce dernier profita aussitôt de cet instant pour représenter à *Kosinski* l'atrocité de son action, et l'invalidité du serment qu'il avoit prêté. *Kosinski* resta attentif à ce discours, et dit au monarque : « Si, consentant à vous sauver la vie, je vous conduis à Varsovie, quelle en sera la suite ? Je serai arrêté et mis à mort. » Le roi lui donna sa parole qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Alors *Kosinski* ne résistant plus, tomba aux pieds de son souverain, en l'assurant qu'il se fioit entière-à sa générosité. Le roi parvenu au petit moulin de Mariemont, écrivit au gouverneur de la capitale, et ses gardes accoururent aussitôt pour le chercher et le reconduire à son palais. Deux chefs des conjurés furent arrêtés et condamnés à mort; *Kosinski* obtint sa grace, et se retira en Italie, où il jouit, pendant sa vie, d'une pension annuelle que lui fit le roi. — En 1787, *Stanislas* se rendit à Kanieff, à la rencontre de *Catherine II*, qui alloit visiter les vastes contrées de la Tauride et du Caucase. Depuis 23 ans ils ne s'étoient vus : leur entrevue fut affectueuse. L'impératrice décora son ancien favori de l'Ordre de *St-André*, et lui fit espérer plusieurs avantages pour le négoce des Polonois; de son côté, *Stanislas* célébra par de brillantes fêtes sur les bords du Nieper, la présence de la flotte russe. Ces preuves de déférence n'arrêtèrent cependant pas l'envahissement de ses états, qui s'exécuta quelque temps après par la Russie, les cours de Vienne et de Berlin. En 1792, les armées de Prusse et de *Catherine* entrèrent en Pologne, repoussèrent les tentatives de *Kocsiusko* pour la défendre, emportèrent d'assaut Wilna, s'emparèrent de Varso-

vie, portèrent le ravage dans toutes les contrées qu'elles traversèrent, et finirent par les partager. Au mois de novembre 1795, le prince *de Repnin*, général Russe, remit à *Stanislas* une lettre de *Catherine*, portant, « que l'effet des arrangemens pris par elle, devenoit la cessation de l'autorité royale en Pologne ; qu'ainsi, on lui donnoit à juger s'il n'étoit pas convenable qu'il abdiquât formellement. » En effet, *Stanislas*, cédant au vœu de *Catherine*, qui devenoit un ordre pour lui, signa l'acte d'abandon à un trône qu'il lui devoit, et qu'il ne put ni défendre, ni conserver. Relégué à Grodno, il chercha à y oublier sa grandeur disparue, dans la tranquillité d'une vie obscure. *Paul I*, succédant à sa mère à l'empire de Russie, appela près de lui *Stanislas*, le logea dans le palais impérial, et chercha à le dédommager de son dépouillement par tous les égards dûs au malheur. Ce dernier monarque Polonois est mort à Pétersbourg, le 11 avril 1798. Il eut des qualités plus propres à le faire aimer dans une société privée, qu'à lui donner le droit de commander aux hommes et de les défendre. Instruit et spirituel, il parloit et écrivoit les sept principales langues de l'Europe. « *Stanislas*, dit un écrivain moderne, enflammé un moment par ceux des Polonois qui s'indignoient de voir leur patrie sous un joug étranger, mais effrayé bientôt par la Russie, ne fit que hâter la chute de son pays, en tentant quelques-uns de ces efforts inutiles qui sont toujours pernicieux, lorsqu'on n'a pas le courage de les soutenir. Enfin, dominé, repoussé par tous les partis étrangers et Polonois, il succomba sans exciter d'intérêt, même de pitié, et devint une nouvelle preuve de cette vérité trop souvent prouvée, que, sur le trône, la foiblesse et l'indécision furent toujours les pires de tous les vices. »

I. STANLEY, (Guillaume) grand chambellan de *Henri VII* roi d'Angleterre, joua un grand rôle dans les démêlés sanglans qui portèrent ce prince sur le trône, et n'en périt pas moins sur un échafaud, victime de la perfidie de *Clifford* et de l'avare ingratitude de *Henri*. *Clifford*, qui avoit d'abord trahi son roi pour embrasser le parti de son ennemie *Marguerite* duchesse *de Bourgogne*, trahit à son tour cette princesse, qui avoit eu la foiblesse de nommer à ce traitre les principaux conspirateurs qui soutenoient en Angleterre le parti de *la Rose Blanche*. Le lache *Clifford* accourut à Londres se jeter aux pieds du roi, offrant d'expier son attentat par tels services qu'on exigeroit de lui. Le monarque lui promet son pardon, aux conditions qu'il déclarera ses complices. Il nomme *Stanley*...... *Henri*, prenant le masque de la dissimulation, affecte de l'étonnement, somme avec vivacité l'accusateur de prouver ce qu'il avance, et lui dit même que sa vie répondra d'une pareille inculpation contre son ami, s'il est innocent. *Clifford* persiste et *Henri* fait mettre *Stanley* aux fers : c'est où le roi brûloit d'arriver. Le malheureux lord possédoit des richesses immenses. Voilà son véritable crime aux yeux d'un prince qui tenoit un registre secret de tout ce que lui rapportoient les confiscations, et qui avoit toujours sous les yeux la liste des

personnes opulentes de son royaume. Ce riche infortuné fut dans la suite condamné à mort et décapité, lui à qui ce prince avoit obligation de la victoire de Bosworth, et peut-être du sceptre d'Angleterre : en effet, *Stanley* avoit abandonné *Richard III* pour suivre son rival, et il ramassa sur le champ de bataille la couronne de *Richard*, qu'il posa lui-même sur le front du vainqueur. Mais les rois et les vainqueurs (on l'a dit) sont d'illustres ingrats, qui sacrifient plus souvent à leurs passions qu'à leurs devoirs et à l'équité ; et *Henri VII* mérite moins que tout autre une exception honorable.

II. STANLEY, (Thomas) natif de Cumberlow en Herefordshire, se rendit habile dans les belles-lettres et dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie et en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678, avec la réputation d'un savant profond. Ses principaux ouvrages sont : I. Une belle édition d'*Eschyle* : avec la traduction et des Notes, in-fol., 1663. II. L'*Histoire de la Philosophie*, en anglois. Cette Histoire a été traduite en partie en latin, par *le Clerc* ; et toute entière par *Godefroy Olearius*, Leipsig, 1712, in-4.° Tous les journaux firent de grands éloges de l'érudition qui y règne. On y désireroit plus de profondeur dans les analyses et plus de précision dans le style.

III. STANLEY, (N.) Anglois, membre distingué du parlement, devint ministre plénipotentiaire en France. Ses connoissances littéraires et politiques lui acquirent une juste réputation. On lui doit une très-bonne traduction de *Pindare*. Il est mort à Londres en février 1780.

IV. STANLEY, (Jean) musicien Anglois, né en 1713, et mort en 1786, excella sur l'orgue, et a publié plusieurs *œuvres* de clavecin. Quoique aveugle depuis son enfance, il avoit parfaitement compris la théorie musicale, et étoit devenu maître de musique de la chapelle du roi.

STANNINA, (Gérard) peintre Florentin, né en 1354, fut disciple du *Venitiano*, et quitta l'Italie pour se rendre en Espagne, où ses tableaux sont recherchés, et où il fut employé à orner les maisons royales. Il est mort en 1405.

STANYHURST, (Richard) né à Dublin en 1552, et mort à Bruxelles en 1618, entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, et devint chapelain de l'archiduc *Albert*. On a de lui : I. *De rebus in Hybernia gestis*, Antuerpiæ, 1584, in-4.° II. *Vita Sancti Patricii*, 1587, in-8.° III. *Harmonia, seu catena dialectica in Porphyrium*. 1570, in-fol. IV. Les quatre premiers livres de l'*Enéide*, traduits en vers anglois, 1583, in-12.

STAPHYLIUS, professeur de rhétorique à Auch sa patrie, au IVe siècle, possédoit, dit-on, une si grande érudition, qu'*Ausone* le compare au célèbre *Varron* ; mais cet éloge peut être une flatterie.

STAPLETON, (Thomas) controversiste catholique Anglois, d'une ancienne famille du comté de Sussex, naquit à Henfield en 1535, et fut chanoine de Chichester. La persécution que l'on

faisoit éprouver aux catholiques dans sa patrie, l'obligea de se retirer en Flandre. Il y enseigna l'Ecriture-sainte à Douay, et il fut professeur-royal de théologie à Louvain, et chanoine de Saint-Pierre. Il mourut dans cette ville en 1598, à 63 ans, avec une grande réputation de zèle et de piété. Il pensoit philosophiquequement sur les grandeurs de ce monde; et il ne voulut point quitter sa retraite pour aller à Rome, où *Clément VIII* le faisoit appeler. Ses ouvrages recueillis et imprimés à Paris en 1620, 4 vol. in-fol., prouvent son érudition; mais comme ils roulent presque tous sur la controverse, on ne les lit plus guère, depuis que les disputes sont assoupies.

STAPYLTON, (Robert) poëte dramatique Anglois, fut élevé par les Bénédictins de Douay, et s'attacha au parti de *Charles I* qu'il suivit dans sa fuite de Londres. Les pièces qu'il a données au théâtre ne sont pas sans mérite. Il est mort en 1669.

STAROVOLSKI, (Simon) géographe et littérateur Polonois du XVIIe siècle, rendit deux hommages littéraires à sa patrie. I. Il en composa une Description géographique, en latin, sous le titre de *Polonia*. *Conringius*, après l'avoir ornée de Cartes et d'une bonne Préface, l'augmenta et la corrigea; et malgré cela, elle ne passe pas pour trop exacte. II. Les *Eloges et les Vies*, en latin, *de cent Ecrivains illustres de Pologne*, in-4.° : recueil où l'amour de la gloire de ses compatriotes domine plus qu'une saine critique. Il y a d'ailleurs beaucoup d'inepties, parmi plusieurs choses curieuses.

STATILIE, *Voyez* Messaline, n° II.

STATIO, (Achille) Portugais, né à Vidigueira, en 1524, d'une famille illustre, voyagea en Espagne, en France et dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où le cardinal *Caraffe* le fit son bibliothécaire. Il mourut dans cette ville le 6 octobre 1581, à 57 ans. Nous avons de lui : I. Des *Remarques* sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8.° II. Des *Oraisons*. III. Des *Epîtres*. IV. Une *Traduction* latine de divers Traités de *S. Chrysostome*, de *S. Grégoire* de Nysse, et de *S. Athanase*. V. *Illustrium virorum ut extant in urbe expressis vultus*, 1569, in-fol. Cette collection des médailles des grands hommes de l'antiquité, a été considérablement augmentée dans l'ouvrage publié l'année suivante à Rome par *Fulvio Ursini*.

STATIRA, fille de *Darius Codoman*, fut prise avec sa mère par *Alexandre le Grand*, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant J. C. Ce prince, qui l'avoit refusée lorsque *Darius* la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'*Alexandre* fut de retour des Indes; et ce fut comme une espèce de triomphe. Il y eut 9000 personnes de cette fête, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux Dieux. *Statira* n'eut point d'enfans; *Roxane* lui ôta la vie après la mort d'*Alexandre*, l'an 323 avant J. C.... La femme de *Darius* s'appeloit aussi *Statira*. Elle étoit enceinte lorsqu'elle fut faite prisonnière. Ses malheurs lui ayant occasionné une

fausse-couche, elle mourut quelque temps après, et fut enterrée magnifiquement par les soins d'*Alexandre*, qui l'avoit traitée avec beaucoup de respect, et qui mêla ses larmes à celles de sa famille.

STATIUS, *Voyez* STACE, *et* CÆCILIUS.

STATOR, (Pierre) né à Thionville, embrassa le Calvinisme, puis le Socinianisme à Genève d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que *Michel Servet;* il écrivit ensuite contre la divinité du *St-Esprit;* puis redevint calviniste parce que ses intérêts le demandoient, et mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible Polonoise*, 1563, in-fol., à l'usage des Unitaires de Pologne.

STAVELEY, (Thomas) Anglois, s'attacha à la politique, et mourut en 1683, après avoir publié l'*Histoire des Eglises Anglicanes*, et un *Discours* sur les exactions de la cour de Rome.

STAUNTON, (George-Léonard) Irlandois, né à Galloway, mort à Londres le 18 janvier 1801, vint en France pour y étudier la médecine à l'Université de Montpellier. De retour à Londres, il s'y lia d'amitié avec lord *Macartney*, et lorsque celui-ci fut nommé ambassadeur à la Chine en 1762, *Staunton* l'y suivit en qualité de secrétaire de légation, et ensuite à Madras, dont *Macartney* devint gouverneur. On doit à *Staunton* la *Relation* de l'ambassade de son ami: elle offre beaucoup d'intérêt, et a été traduite en françois.

STAULER, *Voyez* II. MUSCULUS.

STAUPITZ, (Jean) *Staupitius*, vicaire général de l'Ordre des Augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. *Staupitz* y appela d'Erford en 1508, le fameux *Luther*, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet Hérésiarque répandit ses erreurs, *Staupitz* se retira à Saltzbourg, où il fut abbé de St-Pierre, et où il termina sa vie en 1527. On a de lui, en allemand: I. Un *Traité de l'amour de Dieu*. II. Un autre *de la Foi Chrétienne*, traduit en latin, Cologne, 1624, in-8.° III. Un Traité de *l'Imitation de la Mort de Jesus-Christ.*

STAURACE, fils de *Nicéphore I*, empereur d'Orient, avoit tous les vices de son père, et une figure qui les annonçoit, il étoit hideux. Il fut associé à l'empire en décembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son père perdit contre les Bulgares en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avoit donné à *Michel Rhangabe*, son beau-frère. Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastère où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté et la tyrannie de *Nicéphore* ne contribuèrent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STEDMAN, (Jean-Gabriel) né en Ecosse en 1748, mort à Tiverton en 1797, servit dans

la compagnie des Indes angloises, et a publié une *Relation* intéressante de l'expédition contre les Nègres révoltés de Surinam, 2 vol. in-4.° On y trouve 80 dessins gravés par l'auteur, qui étoit lui-même de l'expédition.

STEELE, (Richard) né à Dublin en Irlande, de parens Anglois, passa de bonne heure à Londres, et eut pour condisciple le célèbre *Addisson*, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. *Steele* parvenu à un âge mûr, servit quelque temps en qualité de volontaire dans les Gardes du roi, et y obtint ensuite une enseigne. Il eut depuis une lieutenance dans le régiment que commandoit le lord *Cutts*. *Steele* lui ayant dédié son *Héros Chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans le régiment des Fusiliers. Il quitta ensuite le parti des armes, pour s'adonner entièrement à la littérature. Il eut beaucoup de part aux Ecrits périodiques d'*Addisson*. Ils donnèrent ensemble le *Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12, traduit en françois, 9 vol. in-12, ou 3 in-4.°; puis le *Gardien*, Londres, 1734, 2 vol. in-12. *Steele* étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres, où il mourut le 1er septembre 1728, laissant plusieurs enfans d'un second mariage. C'étoit un philosophe Chrétien qui ne faisoit aucun cas des talens s'ils n'étoient appuyés sur la vertu. Il eut besoin des consolations de la religion, car il fut malheureux parce qu'il étoit prodigue, et que pour fournir à ses prodigalités, il imagina mille projets dont aucun ne réussit. On a de lui plusieurs Comédies qui sont en général élégantes, décentes et pleines de sel. Les principales sont : I. *Le Convoi funèbre*. II. *Le Mari tendre*. III. *Les Amans menteurs*. IV. *Les Amans convaincus intérieurement de leurs flammes mutuelles* : pièce fort applaudie, souvent représentée, et dédiée à *Georges I*, qui gratifia l'auteur d'un présent de 500 guinées. C'est aussi lui qui donna la *Bibliothèque des Dames*, traduite en françois, en 2 vol. in-12; et le *Tatler*, Londres, 1733, 4 vol. in-12. Il publia aussi quelques Ecrits politiques qui eurent un succès éphémère, mais qui sont aujourd'hui oubliés, parce que tout son but étoit d'exalter un parti, et de décrier le parti opposé. *Voy.* II. ADDISSON.

STÉEN, (Jean) peintre Hollandois, né en 1636, mort en 1689, étudia les principes de son art sous *Brower* et *Vangyen*. Il s'est attaché à représenter des scènes burlesques et plaisantes.

STEENWICK, (Henri de) peintre né à Steenwick en Flandre, vers l'an 1550, mourut en 1603. Il fit une étude particulière de la perspective et de l'architecture. Ce peintre avoit une parfaite intelligence du clair-obscur. Il aimoit à représenter des nuits et des lieux dont l'obscurité étoit interrompue par des feux; on ne peut rien voir de mieux entendu que ses effets de lumière. Ses tableaux sont très-finis. On remarque aussi beaucoup de légéreté dans sa touche. Ce peintre a eu un fils (*Nicolas*) qui a hérité de ses talens et de son goût de peinture.

STEFANESCHI, (Jean-Baptiste) peintre Florentin, né en 1582,

1582, s'attacha au grand-duc de Toscane *Ferdinand II*, et fut employé par lui à représenter en miniature plusieurs sujets pieux.

STEIGUER, (N. de) avoyer de la république de Berne, se montra un des adversaires les plus prononcés des principes de la révolution françoise. Il lutta long-temps contre ses compatriotes qui les partageoient, et ne pouvant plus résister à l'influence de la France, qui venoit d'attaquer la Ligue Helvétique, il se rendit à l'age de 70 ans, à l'armée commandée par le général *d'Erlach*, combattit vaillamment à Fraubrunnen, et se retira ensuite en Allemagne, où il est mort en 1799.

STEINBOCK, (Magnus) feld-maréchal de Suède, né à Stockholm le 12 mai 1664, mourut le 23 février 1717, à Fréderick-haven, où il étoit prisonnier de guerre. Il est regardé comme le dernier héros de son pays. Il fit ses premières armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suède. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les plus grandes guerres de *Charles XII*. Il contribua beaucoup à la victoire de Nerva, et à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, *Steinbock* réprima les troubles et les dissentions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profitèrent de cette absence, pour attaquer la Suède avec des forces nombreuses et exercées. *Steinbock*, à la tête de 13000 soldats très-peu aguerris et rassemblés à la hâte, les battit complétement à Gadembusck en 1712. Mais il fit tort à sa gloire en faisant brûler l'année suivante la ville d'Altena sur l'Elbe, près de Hambourg; et voulant forcer Tonningen, il fut forcé lui-même faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, avec toute l'armée suédoise qu'il commandoit. Quelque attaché qu'il fût à son roi, il s'en falloit bien qu'il fût toujours l'esclave de ses idées de conquête. Il osa en effet, désapprouver le détrônement du roi de Pologne. Ce trait vaut peut-être lui seul, autant que toutes ses victoires. Ajoutons qu'il fut bon politique, citoyen vertueux, sujet fidelle, le soutien et la victime des intérêts de son maître. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 4 vol. in-4.°, 1765.

STEINGEL, (Charles) Bénédictin Allemand du dernier siècle, s'est fait connoître par une *Histoire de son Ordre en Allemagne*, 1619 et 1638, 2 vol. in-fol., et par quelques ouvrages de piété. Parmi ces derniers, on distingue la Vie de *S. Joseph*, sous le titre de *Josephus*, in-8.°, 1616. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, et pour les jolies figures dont il est orné.

I. STELLA, (Jacques) peintre, né à Lyon en 1596, mourut à Paris en 1657, dans sa 61e année. Il avoit pour père un peintre qui le laissa orphelin à l'âge de neuf ans. Héritier de son goût et de ses talens, il s'adonna tout entier à l'étude du dessin. A vingt ans il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc *Cosme de Médicis* l'arrêta à Florence et charmé de son mérite, l'employa dans les fêtes

occasionnées par le mariage de *Ferdinand II*, son fils. Après un séjour de 7 ans à Florence, il se rendit à Rome où il se lia d'amitié avec *le Poussin*, qui l'aida de ses conseils. *Stella* fit une étude sérieuse d'après les grands maîtres et les figures antiques. On rapporte qu'ayant été mis en prison sur la fausse accusation d'un commerce adultère, ce peintre s'amusa à dessiner sur le mur, avec du charbon, une *Vierge* tenant l'Enfant *Jesus*. Depuis ce temps, les prisonniers tiennent en cet endroit une lampe allumée, et y viennent faire leur prière. Les faux témoins qui avoient fait arrêter *Stella*, furent punis du fouet. La réputation et le mérite de ce peintre s'étant déjà répandus au loin, on voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refusa. Le roi d'Espagne le demandoit; l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma son premier peintre, lui accorda une pension, avec un logement aux galeries du Louvre, et le fit chevalier de St-Michel. Cet artiste a également réussi à traiter les grands et les petits sujets. Il avoit un génie heureux et facile; son goût le portoit à un style enjoué. Il a parfaitement rendu des *Jeux d'Enfans*, des *Pastorales*. L'étude qu'il fit d'après l'antique, lui donna un goût de dessin très-correct. Son coloris est cru et donne trop dans le rouge. Ses ouvrages se sentent de son caractère qui étoit froid; il a peint de pratique : au reste sa manière est gracieuse et fine, et ce peintre doit être mis au rang des bons artistes. *Audran*, *Grutter* et *Paul Maupain* ont gravé la plupart de ses dessins. *Jacques Stella* avoit trois nièces, *Antoinette*, *Françoise* et *Claudine Bouzonnet*, qui se sont distinguées par leur talent pour la gravure, et qui ont mis dans leurs ouvrages le goût et l'intelligence qu'on peut exiger des plus grands maîtres. *Antoinette* a gravé plusieurs tableaux de *Jules-Romain*. Elle mourut en 1676. *Françoise* a gravé 66 planches d'ornemens antiques, et 50 de vases. *Claudine* a gravé une Estampe de *Moïse* exposé sur les eaux; un Crucifix, d'après *le Poussin*; le Livre des *Jeux de l'Enfance*, et les *Pastorales*, d'après son oncle; et plusieurs planches pour des Missels, sur ses propres dessins.

II. STELLA, (François) né à Malines en 1532, alla puiser à Rome les principes de la peinture, et revint à Lyon où il multiplia ses ouvrages. Il se peignoit souvent dans les personnages de ses tableaux. On estime sur-tout celui des *Sept Sacremens*. Il mourut à 42 ans, le 26 octobre 1605, et fut enterré dans un tombeau dont les Cordeliers de Lyon lui avoient fait donation, en récompense de l'un de ses tableaux.

III. STELLA, (Antoine Bousonnet) de la même famille que le précédent, se distingua de même dans la peinture. On voit plusieurs de ses tableaux à Lyon, d'où il étoit natif. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

IV. STELLA, (Jules-César) poëte Latin du XVIe siècle, natif de Rome, composa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers livres d'un poëme intitulé : *La Colombéide* ou les *Expéditions de Chris-*

tophe Colomb dans le Nouveau-Monde, à Londres, 1585, in-4.° Ce poëme fut admiré de *Muret*, qui apparemment étoit plus surpris de la jeunesse de l'auteur, que de la bonté de l'ouvrage. Madame *du Bocage* en a profité dans sa *Colombiade*, Paris, 1756.

Il y eut sous *Domitien*, un autre poëte appelé *Stella Aruntius*, qui composa plusieurs *Epigrammes* dans le goût de celles de *Catulle*, mais non avec la même élégance.

V. STELLA, *Voy.* SWIFT.

STELLART, (Prosper) religieux Flamand de l'Ordre des Augustins, né à Tournai, mourut à Gaïette en 1626, à 39 ans, en allant à Rome pour les affaires de son Ordre. On a de lui un Traité *de Tonsuris et Coronis*, à Douay, 1625, in-8.°; et d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches, mais souvent étrangères à son sujet.

STENKO-RASIN, *Voyez* ALEXIS, n° X.

STENOBÉE, *Voyez* BELLÉROPHON.

I. STENON II, administrateur du royaume de Suède, succéda en 1513 à son père *Stenon Stur*, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les lois de l'Etat; mais écoutant l'ambition, il voulut ensuite régner en monarque absolu. La Suède se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeler les Danois à leur secours. *Christiern II* roi de Danemarck, leva une puissante armée, et assiégea Stockholm, la capitale du pays. *Stenon* partit aussitôt, et fit lever le siége. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre; mais quelque temps après, *Christiern* repassa en Suède avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. *Stenon* s'avança pour le combattre; mais un de ses confidens l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure dont il mourut trois jours après, l'an 1519. Ce prince avoit beaucoup de valeur, mais il manquoit de politique et d'expérience, et il étoit plus propre à être à la tête d'un parti, qu'à gouverner un état. Après sa mort, *Christiern* se rendit maître de la Suède.

II. STENON, (Nicolas) né à Copenhague le 10 janvier 1638, d'un père Luthérien, qui étoit orfévre de *Christiern IV*, roi de Danemarck, étudia la médecine sous le savant *Bartholin*, qui le regarda comme un de ses meilleurs élèves. Pour se perfectionner, il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande et en Italie. *Ferdinand II*, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin et lui donna une pension. *Stenon* qui avoit été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand *Bossuet*, abjura l'hérésie Luthérienne en 1669. Le roi *Christiern V* crut le fixer dans ses états, en le nommant professeur d'anatomie à Copenhague, avec la liberté de suivre les exercices de la religion Catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagrémens dans sa patrie, il retourna à Florence, et continua l'éducation du jeune prince, fils de *Cosme III*, dont il avoit été chargé. Ce fut alors qu'il embrassa l'état ecclé-

siastique. *Innocent XII* le sacra évêque de Titiopolis en Grèce. *Jean-Fréderic*, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le Luthéranisme, appela auprès de lui *Stenon*, auquel le pape donna le titre de vicaire apostolique dans tout le Nord. Le savant médecin étoit devenu un zélé missionnaire. Munster, l'électorat de Hanovre, le duché de Mackelbourg furent le théâtre de son zèle et de ses succès. Ce prélat mourut à Swerin le 25 novembre 1686, à 48 ans. Son corps fut transporté à Florence, où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. *Stenon* a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum et muci fontes deteguntur*, Leyde, 1680, in-12. On a encore de lui : I. *Elementorum Myologiæ Specimen*, Florence, 1667. II. *Discours sur l'anatomie du Cerveau*, Paris, 1669 ; et en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique de Winslow* son petit-neveu, tom. IV, pag. 204.

STENTOR, l'un des Grecs qui se rendirent au siége de Troye, avoit la voix si forte, qu'il faisoit seul autant de bruit que 50 hommes qui auroient crié tous ensemble.

STENWICH, (Henri) peintre Anglois, surnommé *l'Ancien*, naquit en 1550, et mourut en 1603. Il fut élève de *Jean de Wries*, et excella à peindre l'architecture, l'intérieur des églises et des monastères gothiques, ainsi que des scènes nocturnes, éclairées par des flambeaux. — Son fils, nommé aussi *Henri*, mort à Londres en 1640, peignoit le portrait, et fut aimé de *Charles I*, qui le combla de bienfaits.

STEPHANO, peintre, natif de Florence, mort en 1350, âgé de 49 ans, étoit disciple de *Giotto*, qu'il surpassa par son art à faire paroître le nu sous les draperies. Ce peintre étudia aussi, d'une manière plus particulière, les règles de la perspective, et cette étude se fait sentir dans ses ouvrages.

I. STÉPHENS, (Robert) Anglois, né à Eastington dans le comté de Glocester, mort en 1732, a été l'éditeur d'un recueil de Lettres du chancelier *Bacon*, auxquelles il a réuni des notes savantes.

II. STEPHENS, (Jean) capitaine Anglois, mort en 1726, combattit avec courage pour le parti de *Jacques II*, et suivit ce monarque en Irlande. On lui doit un *Dictionnaire Espagnol*, et la continuation du *Monasticon* de *Dugdale*.

STEPHONIUS, (Bernardin) jésuite Italien, et bon poëte latin, mort en 1620, s'est fait connoître par des *Discours*, in-16; et par trois *Tragédies* peu théâtrales, *Crispe*, *Symphorose* et *Flavie*, in-12.

STEPNEY, (George) poëte Anglois, né en 1663, fut chargé de diverses ambassades, et a publié des ouvrages de politique et des poésies.

STERK, *Voyez* FORTIUS.

STERNE, (Laurent) né à Clomwell dans l'Irlande méridio-

rale, d'un officier, fut destiné à l'état ecclésiastique; et après avoir fait ses études avec succès à Cambridge, il devint vicaire à Sutton, où il fut long-temps ignoré. Un pamphlet contre un simoniaque, décida ce bénéficier qui craignoit de nouveaux traits de satire, à résigner à un ami de *Sterne*, le bénéfice qu'il avoit voulu vendre. Le nouveau pourvu procura par reconnoissance, à l'écrivain satirique, une prébende à Yorck. Ce fut alors qu'il déploya l'esprit comique et gai de *Rabelais*, et cette originalité de caractère, qui l'ont fait connoître à Londres et à Paris. On sait qu'ayant pris le nom d'*Yorick*, bouffon du roi de Danemarck, introduit par *Shakespear* dans sa tragédie d'*Hamlet*, il fit imprimer ses Sermons sous ce sobriquet. Au milieu d'une foule de digressions déplacées et de réflexions exprimées en termes trop familiers, on y trouve une morale solide, des argumens pressans, des traits de génie, et une grande connoissance du cœur humain. « *Sterne*, dit un écrivain, fut un auteur vif et spirituel, qui n'a point encore eu son égal chez aucun peuple, et probablement il sera long-temps, dans son genre, un modèle inimitable. Ce n'est ni *Lucien*, ni *Montaigne*, ni *Rabelais*, et pourtant il a quelque chose de ces trois écrivains originaux. Il a leur finesse, une partie de leurs idées, leur gaieté et leur agréable abandon; mais il est plus libre, plus assuré, plus indépendant qu'eux dans sa marche. Tantôt il danse sur la pointe d'une aiguille, tantôt il revient aux matières les plus relevées. A propos d'une épingle, il va parler de la misère de l'espèce humaine, et devient le précepteur des nations. Seul écrivain qui sache à-la-fois faire couler une larme et naître le sourire, il est le *Démocrite* des siècles modernes, comme *Young* en est devenu l'*Héraclite.* » Sa mauvaise santé, son inconstance, son esprit d'observation, entraînèrent *Sterne* dans des voyages perpétuels. Il vint en France en 1762. Plusieurs gens de lettres le virent avec plaisir, quoiqu'il s'exprimât quelquefois avec une liberté que son manteau ecclésiastique rendoit encore plus indécente. Ses amis de Londres lui demandèrent à son retour, s'il n'avoit pas trouvé à Paris quelque caractère original qu'il pût peindre? *Non*, répondit-il, *les hommes y sont comme les pièces de monnoie, dont l'empreinte est effacée par le frottement.* Cet homme singulier excitoit le rire non-seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, et une façon de s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24000 livres, il mourut très-pauvre, en mars 1768. Son goût pour la dépense étoit extrême, et sa succession ne produisit à sa femme et à sa fille, que des dettes; mais les amis de *Sterne* leur firent des présens qui les mirent dans un état aisé. *Sterne* est connu par deux Ouvrages traduits en françois par *Pierre Fresnais*, et en l'an onze, avec plus de succès, par *Paulin Crassous.* Le premier est intitulé *: *Voyage sentimental*, in-12; et le second, *la Vie et les Opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. Le premier livre ne paroît, à beau-

coup de gens, que l'ouvrage d'un fou. Cependant il est difficile d'en commencer la lecture sans l'achever, parce qu'en plusieurs endroits on y trouve une peintnre fidelle de l'homme. On voit que l'auteur ne se gênoit point pour écrire. *Je sais ce que je fais*, disoit-il, *lorsque j'écris la première phrase ; mais je m'abandonne à la providence pour toutes les autres.* Le même ton règne dans le second ouvrage de *Sterne*, qui est tout en préliminaires et en digressions. C'est une bouffonnerie continuelle, qui n'exclut pas des réflexions très-sérieuses sur les singularités des hommes célèbres, sur les erreurs et les foiblesses de l'humanité. Il y ridiculise les universités, les érudits, les docteurs, le clergé, les médecins, les orateurs du parlement, enfin presque tous les états. Il a poussé la plaisanterie jusqu'à faire imprimer dans son ouvrage un de ses Sermons sur la conscience. Cette bizarrerie, loin de nuire au burlesque écrivain, lui valut des protecteurs. Un grand seigneur lui donna un bénéfice très-considérable, *pour lui témoigner l'estime qu'il lui portoit, et le peu de cas qu'il faisoit de ses censeurs. Sterne*, quoique protégé par quelques seigneurs, vécut indépendant. C'est le premier des titres en Angleterre. Il se glorifioit, comme *Pope*, d'être *sans places, sans pension, héritier ni esclave de personne.* Il dédia le 1er volume de *Tristram Shandy* à *Milord Chatham*, « non pour qu'il prît le livre sous sa protection, car il doit se protéger lui-même, mais pour qu'il servît de distraction à ses travaux pendant son séjour à la campagne. »

STERNHOLD, (Thomas) poëte Anglois, devint valet-de-chambre de *Henri VIII*, et d'*Edouard VI*. Il traduisit en vers anglois, 51 Pseaumes de David. *Hopkins* a continué cette version et traduit les autres.

STESICHORE, poëte Grec, étoit d'Himère, ville de Sicile : il se distingua dans la poésie lyrique. *Pausanias* raconte entre autres fables, que *Stesichore* ayant perdu la vue en punition des vers mordans et satiriques qu'il avoit faits contre *Hélène*, ne la recouvra qu'après s'être rétracté dans une pièce de vers contraire à la première. *Stesichore*, au rapport de *Quintilien*, chanta sur sa lyre les exploits des héros, et soutint la noblesse et l'élévation du poëme épique. *Horace* le loue d'avoir eu un style plein et majestueux : *Stesichori graves Camœnæ*. Il est l'inventeur de cet Apologue ingénieux, de l'HOMME et du CHEVAL, qu'*Horace*, *Phèdre* et *la Fontaine* ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec *Phalaris*, et il réussit. On lui attribue l'invention de l'*Epithalame* ou *Chant Nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragmens. Ce poëte florissoit vers l'an 536 avant J. C.

STESICLÉE, Athénienne, réunissoit l'esprit à la beauté, et fut éperdument aimée de *Thémistocle* et d'*Aristide*. Leur rivalité désunit ces deux capitaines célèbres.

STESICRATE, est ce fameux sculpteur et architecte Grec, qui offrit à *Alexandre le Grand* de tailler le Mont-Athos, pour en former la statue de ce prince

Il se proposoit de laisser dans chaque main, un espace pour y bâtir une ville, et de faire passer la Mer entre ses jambes. *Alexandre* rejeta ce projet, suivant la plus commune opinion.

STEVART, (Pierre) professeur à Ingolstadt, ensuite chanoine de Saint-Lambert à Liége sa patrie, mourut en 1621, à 71 ans. Il commenta la plupart des *Epîtres de S. Paul*, en 10 vol. in-4.°; et fit l'*Apologie des Jésuites*, 1593, in-4.° Ces ouvrages ont en étendue ce qui leur manque en solidité.

STEUBERT, (Jean Engelhard) professeur de théologie à Rintelen, et surintendant des Eglises du comté de Schomberg, étoit né à Marpurg en 1693, et mourut en 1747. On a de lui des Traités sur les *Jubilés des Juifs*, et *sur les Premiers-Nés*; et un grand nombre de *Dissertations* académiques, qui roulent la plupart sur des passages obscurs des Livres saints.

STEUCUS-EUGUBINUS, (Augustin) surnommé *Eugubinus*, parce qu'il étoit de Gubio, dans le duché d'Urbin. Il se fit chanoine régulier de la congrégation du Sauveur vers l'an 1540, devint garde de la bibliothèque apostolique, et évêque de Ghisaimo en Candie. On a de lui des *Notes* sur le Pentateuque, des *Commentaires* sur 47 Pseaumes, et d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1577, et à Venise, 1591, en 3 vol. in-fol., dans lesquels tout n'est pas à priser.

STEVENS, (George-Alexandre) acteur Anglois dans le dernier siècle, est auteur de quelques pièces de théâtre, et d'un roman intitulé *Tom Fou*. — Un Architecte, de son nom, mort en 1726, a construit, en Angleterre, un grand nombre de ponts remarquables par leur solidité et leur élégance.

STEVERS, (Palamède) peintre Anglois, né à Londres en 1607, mort en 1638, voyagea en Flandre et en Italie, pour y puiser la connoissance des grandes beautés en peinture. Ses tableaux de batailles et de campemens sont très-recherchés. — Son frère *Antoine*, mort en 1680, fut renommé pour le portrait.

STEVIN, (Simon) mathématicien de Bruges, mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince *Maurice de Nassau*, et intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *Chariots à voiles*, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui: I. Un *Traité de Statique*, curieux et estimé. II. Des *Problèmes géométriques*. III. Des *Mémoires mathématiques*. IV. Un Traité *de Portuum investigandorum ratione*; et un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par *Snellius*, et imprimés en 2 vol. in-fol. On y trouve plusieurs idées utiles.

STEWART, (Matthieu) né à Rothsay en Ecosse, vers l'an 1717, et mort en 1786, alla étudier les mathématiques à Edimbourg sous le célèbre *Maclaurin*, auquel il succéda dans sa chaire de professeur à l'université. En 1761, il publia divers *Traités* de physique et de mathématiques sur la théorie de la lune, la distance du soleil à la terre, etc. On lui doit encore un Ouvrage

intitulé : *Propositiones more veterum demonstratæ.*

STEYAERT, (Martin) célèbre docteur de Louvain, habile dans les langues, et sur-tout dans la théologie, fut député à Rome par sa faculté en 1678. Il contribua beaucoup à faire censurer, par le pape *Innocent XI*, 65 propositions de morale relâchée. Son amour pour le travail et ses autres qualités lui procurèrent diverses places. Il fut recteur de l'université de Louvain, président du collége de *Baius*, puis du grand collége, censeur des livres, chanoine et doyen de St-Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, commissaire apostolique, official de tout le diocèse de Louvain, et conservateur de l'université. Il mourut en 1701, après avoir publié plusieurs Ouvrages de morale et de controverse. Les plus remarquables sont : I. Un petit *Ecrit* contre *Jansenius*. II. Un Livre sur l'*Infaillibilité du Pape*, fait dans le goût Ultramontain. III. Des *Aphorismes Théologiques*, critiqués par le grand *Arnauld*, qui a fait, contre ce docteur, les *Steyardes*, sous le titre de *Difficultés proposées à M. Steyaërt....* *Voyez* OPSTRAET.

STICKIUS, *Voyez* STYCKIUS.

STICOTI, (Antonio) fils de *Fabio Sticoti*, très-bon acteur de la Comédie italienne, mérita les suffrages du public dans la même profession. On lui doit des *Parodies*, et les Comédies suivantes : les *Fetes sinceres*, l'*Impromptu des Acteurs*, et les *Ennuis de Thalie*. Il est mort au milieu du siècle qui vient de finir.

STIFELS, (Michel) ministre Protestant et habile mathématicien, natif d'Estingen, mort en 1567 à Iène, âgé de 58 ans, est moins connu par son *Arithmétique*, que par sa fureur de faire le prophète. Il prédit que la fin du monde arriveroit en 1553; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la vanité de sa prédiction. Il passa pour un très-mauvais calculateur, malgré son Arithmétique.

STIGELIUS, (Jean) poëte latin de Gotha, né en 1515, mort en 1562, laissa plusieurs Pièces de poésie. On estime surtout ses *Elégies*, 1604, in-8.°; et ses *Eglogues*, 1546, in-8.°

STIGLIANI, (Thomas) poëte Italien et chevalier de Malthe, natif de Matera dans la Basilicate, mort sous *Urbain VIII*, est auteur de divers Ouvrages en vers et en prose. Les premiers sont très - médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds, sont : I. Des *Lettres*, Rome, 1651, in-12. II. *Arte del verso italiano*, Rome, 1658, in-8.° C'est une Poétique qui eut du succès. III. Le *Chansonnier*, Venise, 1601 et 1605. IV. Le *Nouveau Monde*, poëme, Rome, 1628.

STILICON, Vandale, et général de l'empereur *Théodose-le-Grand*, épousa *Sérène*, nièce de ce prince, et fille de son frère. Quelque temps après *Théodose* ayant déclaré ses fils empereurs, *Arcadius* d'Orient, et *Honorius* d'Occident, donna *Rufin* pour tuteur au premier et *Stilicon* au second. *Stilicon* commença le règne d'*Honorius* par faire alliance avec les Barbares du Nord, et par faire assassiner *Rufin*, de-

venu son ennemi. Il combattit ensuite les Goths commandés par *Alaric*, qui ravageoit la Thrace, la Grèce et l'Illyrie, et fit périr *Gisden* qui avoit excité une révolte en Afrique. *Alaric* ayant passé en Afrique avec une armée formidable, fut de nouveau attaqué par *Stilicon*, qui gagna la célèbre bataille de Pollenue, le 29 mars 403, et lui enleva ses conquêtes. L'Italie fut ravagée, deux ans après, par *Radagaise* que *Stilicon* vainquit et fit mourir; mais il priva l'empire du fruit de sa victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il appela de nouveaux Barbares. Ce ne fut pas son seul crime : il forma l'abominable dessein de détrôner *Honorius*, et de faire proclamer empereur son fils *Eucher*. Ainsi il sacrifia à ses intérêts l'empire, auquel il avoit tant de fois sacrifié sa vie. Il envoya secrétement solliciter les Vandales, les Suèves, les Alains de prendre les armes, et leur promit qu'il seconderoit leurs efforts. Les Barbares s'étant établis dans plusieurs pays soumis aux Romains, firent venir de nouvelles troupes à leur secours, tandis que l'Angleterre se révoltoit et reconnoissoit en qualité d'empereur un soldat nommé *Constantin*, qui après s'être emparé d'une partie des Gaules et de l'Espagne, donnoit le gouvernement de ce dernier Etat à son fils *Constant*. *Stilicon* étoit soupçoné d'entretenir tous ces mouvemens. L'empereur *Honorius* ouvrit enfin les yeux, et fut secondé par les troupes. Les soldats instruits des intrigues secrètes que *Stilicon* avoit entretenues avec les Barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrèrent en fureur contre lui, massacrèrent tous ses amis, et le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, *Stilicon* se sauva à Ravenne; mais *Honorius* l'ayant poursuivi, lui fit trancher la tête, l'an 408. Son fils *Eucher* et *Sérène* sa femme, furent étranglés quelque temps après. *Stilicon* étoit un politique habile, un négociateur adroit, un guerrier en même temps prudent et hardi. Il eût été un sujet utile et un bon citoyen sous un prince ferme et vigilant; il fut un factieux sous *Honorius*.

I. STILLINGFLEET, (Edouard) théologien Anglois, naquit en 1639 à Cranburn, dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de St-André, et peu après le roi *Charles II* le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worcester, et charger par le roi *Guillaume III* de revoir la Liturgie Anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 vol. in-fol. On estime sur-tout ses *Origines Britannicæ*; ses *Ecrits* contre *Locke*, qui avoit avancé qu'on ne pouvoit prouver l'immortalité de l'ame que par l'Ecriture. *Champion* a donné une traduction françoise, in-8.°, du Traité intitulé : *Si un Protestant, laissant la Religion Protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la Communion Romaine ?* L'original avoit paru à Londres en 1677. Ce célèbre théologien mourut en 1699 dans la 64e année de son âge. Son fils nommé *Edouard* comme lui, mort en 1708, et son petit-fils *Benjamin*, en 1771, à 69 ans, cultivèrent la physique et la littérature. Le dernier a laissé divers Ecrits.

II. STILLINGFLEET, (Benjamin) poëte et naturaliste Anglois, mort en 1771, à l'âge de 69 ans, voyagea long-temps dans diverses contrées de l'Europe, et à son retour il publia : I. Des *Poësies* dans la collection de Dodsley. II. Des *Voyages* et *Mélanges*, 1759, in-8.° III. Le *Calendrier* de *Flore*, 1761, in-8.° IV. *Principes* et puissance de l'harmonie, 1771, in-4.°

STILPON, philosophe de Mégare vers l'an 306 avant J. C., s'insinuoit si facilement dans l'esprit de ses élèves, que tous les jeunes philosophes quittoient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisane *Glycère*, qu'elle corrompoit la jeunesse : *Qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle soit corrompue, ou par une courtisane ou par un sophiste?*... *Stilpon* piqué de cette réponse, réforma, ajoute-t-on, l'école de Mégare, et en bannit les sophismes, les subtilités inutiles, les propositions générales, les argumens captieux, et tout cet étalage de mots vides de sens, qui a si long-temps infecté les écoles du Paganisme et celles du Christianisme. *Demetrius Poliorcète* roi de Macédoine, ayant pris Mégare, fit défense de toucher à la maison de notre philosophe : mais ses ordres furent mal observés. Le vainqueur lui ayant demandé s'il n'avoit rien perdu dans la prise de la ville? *Non*, répondit Stilpon, *car la guerre ne sauroit piller la vertu, le savoir, ni l'éloquence.* Il donna en même temps des instructions par écrit à ce prince, pour lui inspirer l'humanité et la noble envie de faire du bien aux hommes. *Demetrius* en fut si touché, qu'il suivit depuis ses conseils. On dit que *Stilpon* avoit des sentimens fort équivoques sur la Divinité; mais ces soupçons téméraires sur la façon de penser des grands hommes, demanderoit des preuves convaincantes. *Stilpon* fut regardé comme un des chefs des Stoïciens. Plusieurs républiques de la Grèce eurent recours à ses lumières, et se soumirent à ses décisions.

STIMMER, (Tobie) peintre et graveur du XVI[e] siècle, étoit de Schaffhouse, ville de Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie et à Franckfort. On a de lui un grand nombre d'Estampes sur bois. Le célèbre *Rubens* faisoit grand cas d'une suite de *Figures*, dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu et d'invention. Elles furent publiées en 1586.

STOA, *Voy.* QUINTIANUS.

STOBÉE, (Jean) auteur Grec du IV[e] ou du V[e] siècle, avoit écrit divers ouvrages, dont *Photius* fait mention dans sa *Bibliothèque*. Les plus importans sont ses *Sentences*, traduites en latin par *Conrad Gessner*, Lyon, 1608, et Genève, 1609, in-fol. Il ne nous en est resté que des fragmens, qui sont indubitablement de lui. Il s'y trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après. Cet auteur est moins recommandable par son esprit ou par son érudition, que parce qu'il nous a conservé plusieurs morceaux précieux des anciens Poëtes et des Philosophes, sur-tout par rapport à la morale.

I. STOCK, (Simon) général de l'Ordre des Carmes, étoit

Anglois. Il se retira dès l'âge de douze ans dans une solitude, et habita dans le creux du pied d'un gros arbre qui étant nommé *Stock* en anglois, donna le nom à ce célèbre pénitent. C'étoit à-peu-près vers le temps où les Carmes passèrent de la Palestine en Europe. Il prit leur habit, devint leur général, et mourut à Bourdeaux en 1265, après avoir composé quelques ouvrages de piété, très-médiocres. Ses confrères ont prétendu que dans une vision la sainte Vierge lui donna le *Scapulaire*, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le porteroient. L'Office et la Fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là, par le Saint-Siége. *Launoy* a fait un volume, pour montrer que la vision de *Simon Stock* est une fable, et que la Bulle appelée *Sabbatine*, qui approuve le Scapulaire est supposée ; mais cette dévotion n'en a pas été moins répandue. Il n'est pas aisé de savoir, dit le P. *Heliot*, le temps auquel la confrérie du Scapulaire a été établie. *Lezane* dit que les papes *Etienne V*, *Adrien II*, *Sergius III*, *Jean X*, *Jean XI* et *Sergius IV*, ont remis la troisième partie de leurs péchés à ceux qui entroient dans cette association pieuse. Or *Simon Stock* n'étant mort qu'en 1265, et *Etienne V* ayant été élu pape en 816, et ayant accordé, selon les Carmes, des indulgences aux confrères du Scapulaire, il s'ensuit que cette confrérie étoit établie plus de 450 ans avant qu'on eût songé seulement au Scapulaire parmi les Carmes. Ce qu'on peut conclure encore, c'est que si les historiens du Scapulaire sont des hommes fort pieux, ils ne sont pas des critiques fort habiles. Quoi qu'il en soit, l'office et la fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là, par le Saint-Siége, comme n'ayant rien d'opposé à la foi des Chrétiens, et pouvant au contraire contribuer à la piété et à la dévotion envers la sainte Vierge : car c'est-là tout ce que signifient ces sortes d'approbations ; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les Saints canonisés comme l'observent *Noël Alexandre*, *Muratori*, *Benoît XIV*.

II. STOCK, (Christian) né à Camburg, en 1672, fut professeur à Iène en 1717, et mourut en 1733, avec la réputation d'un homme profondément versé dans les langues Orientales. Ses principaux ouvrages sont : I. *Disputationes de pœnis Hebræorum capitalibus*. II. *Clavis Linguæ Sanctæ vet. Test.* : c'est un Dictionnaire hébreu. III. *Clavis Linguæ Sanctæ novi Testam.* : c'est un bon Dictionnaire grec. Ses derniers ouvrages sont estimés.

STOCKADE, (Nicolas de Helt) peintre Hollandois, né à Nimègue en 1614, fut disciple de *Ryckaert*, et voyagea en Italie pour se perfectionner dans l'exercice de son art. Il peignit avec goût l'histoire et le portrait, et ses tableaux sont recherchés.

STOFFLER, (Jean) né à Justingen dans la Suabe, en 1452, enseigna les mathématiques à Tubinge, et s'acquit une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année

1524, et fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau : mais heureusement on n'en fut pas affligé, et l'astrologue insensé reconnut lui-même la vanité de sa prédiction. On a de lui plusieurs ouvrages de *Mathématiques* et d'*Astrologie*, pleins d'idées folles et chimériques. Il annonça, dit-on, qu'il périroit d'une chute. En effet, s'étant levé précipitamment, dans une dispute, pour prendre un livre qu'il citoit en sa faveur, il attira en même-temps une planche qui lui porta un si grand coup à la tête, qu'il en mourut peu de jours après, le 16 février 1531. Un fatal hasard pour son malheur, le rendit véridique cette fois.

STOFFLET, (Nicolas) né à Luneville, servit long-temps en qualité de simple soldat, et devint ensuite garde-chasse du comte *de Maulevrier*. Se trouvant, en 1793, dans le Bas-Anjou, entouré d'ennemis de la révolution de France, il les assembla, leva l'étendard de la révolte et s'empara de Bressuire. Il céda bientôt le commandement de sa petite armée à *d'Elbée* qu'il chérissoit, et ne le reprit qu'à la mort de ce dernier. Après diverses alternatives d'avantages, de pertes, il conclut, en 1795, un armistice avec le général *Hoche*; mais bientôt après, ayant voulu renouveler la guerre, il fut livré par les habitans de Saugrenière qu'il étoit venu solliciter à reprendre les armes, à un détachement françois qui le conduisit à Angers, où il fut fusillé le 23 février 1796. *Stofflet* mourut avec sang-froid, à l'âge de 44 ans. En deux ans, il avoit livré 150 combats où il avoit été le plus souvent vainqueur.

STOICIENS ou STOIQUES, *Voyez* ZENON, n° *11*, EPICTETE, CATON, *et 11*. BRUTUS.

STOLBERG, (Balthazar) luthérien, natif de Misnie, mort en 1684, fut professeur de la langue grecque à Wittemberg. On a de lui de savantes *Dissertations* sur divers textes difficiles de l'Ecriture.

I. STONE, (Jean) peintre Anglois, mort à Londres en 1653, excelloit à copier les tableaux des meilleurs maîtres.

II. STONE, (Edmond) mathématicien Ecossois, étoit fils d'un garçon jardinier du duc *d'Argyle*. Un valet lui apprit à lire, et il n'avoit que 18 ans, que, sans le secours d'aucun maître, il savoit le latin, le françois, l'arithmétique et la géométrie. Le duc *d'Argyle* l'ayant trouvé étudiant un ouvrage de Newton, l'interrogea, fut surpris de son esprit et de ses connoissances, et le mit à portée de les perfectionner. On doit à *Stone*, un *Dictionnaire* de Mathématiques, et un *Traité* des Fluxions : il est mort à la fin du XVIIIe siècle.

III. STONE-HOUSE, (Jacques) médecin et théologien Anglois, mort en 1795, à l'âge de 80 ans, a publié un livre qui a eu beaucoup de cours en Angleterre, et qui est intitulé : *Avis amical à un malade.*

I. STORCK, (Nicolas) étoit de Saxe et originaire de Zwickaw en Silésie. Son nom, qui en allemand signifie *Cigogne*, fut changé en celui de *Pelargus*, qui signifie

en grec la même chose. Après avoir été fortement attaché à *Luther*, il l'abandonna, et forma une nouvelle secte d'Anabaptistes avec *Thomas Muncer*, vers l'an 1522. Il ne manqua pas d'assurer que le Seigneur lui avoit parlé par un ange, pour lui promettre la souveraineté de l'Univers. Il cherchoit à abolir toutes les sources de la tradition : monumens de l'antiquité, Pères de l'Église, Conciles. La lecture de l'Ecriture-sainte lui paroissoit une occupation au moins infructueuse. Il soutenoit que l'unique application d'un chrétien, devoit être de céder à l'inspiration, et de s'abandonner à la force de l'esprit intérieur. Sa secte devint nombreuse. *Luther* ne put en arrêter le cours, qu'en obtenant du duc *de Saxe* un édit de proscription contre *Storck*, *Muncer* et leurs adhérens. *Storck* se retira à Zwickaw, d'où il alla en Souabe et en Franconie, où il fit soulever les paysans contre leurs seigneurs. Il fallut recourir aux armes pour dissiper cet orage, et il se fit alors un grand carnage de ces fanatiques. *Storck* fut assez heureux pour se sauver dans son pays. Ses sectateurs s'emparèrent, à son instigation, des églises avec violence, et en chassèrent les véritables pasteurs. Le mal eût été beaucoup plus loin, si *Storck* n'eût été banni par arrêt. Alors il passa en Pologne en 1527; mais ayant beaucoup perdu de son crédit dans ce royaume, il se retira à Munich, en Bavière, où il jeta le fondement d'un anabaptisme outré, qui dans la suite, s'établit en corps de république dans la Moravie. Cependant ce séducteur, malgré ses succès, mourut accablé de misère.

II. STORCK, (Ambroise) théologien Allemand, de l'Ordre de St-Dominique, appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques par ses sermons. Il assista, en 1546 et 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves; il y mourut en 1557, après s'être signalé dans cette auguste assemblée par son éloquence. On a de lui un *Traité du Sacrifice de la Messe*, contre *Œcolampade*; et un Recueil de ses *Lettres* à *Erasme*, avec celles que ce savant lui avoit écrites, et d'autres ouvrages, Fribourg, in-fol. 1534. Son style est assez poli.

III. STORCK, (Abraham) peintre Hollandois, mort en 1708, excelloit dans la représentation des ports et des vues de mer. Il ornoit ses tableaux d'une foule de petites figures dessinées avec art, et qui présentent autant de variété que d'agrément. — Ce peintre avoit un frère bon paysagiste, dont on a des Vues du Rhin.

STORER, (Mœris) poëte Anglois, mort de la consomption en 1799, a publié des Poésies latines, élégamment écrites. Très-lié avec lord *North*, il en partagea les opinions politiques. *Storer* jouissant d'une assez grande opulence, en consacra la plus grande partie à recueillir une bibliothèque nombreuse et bien choisie, où l'on remarquoit la beauté des reliûres, et qui renfermoit ce qu'il y avoit de plus curieux en ce genre: il l'a léguée au collége d'Eton.

I. STOSCH, (Guillaume) né à Berlin en 1646, mort dans la même ville en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *Concordia*

Rationis et Fidei, imprimé à Guben, sous le nom d'Amsterdam, en 1692. Ce livre est infecté des idées des Sociniens et des Athées.

II. STOSCH, (Philippe) donna, en latin, les *Explications* des Pierres gravées, que *Bernard Picart* avoit mises au jour. *Limiers* les traduisit en françois ; et ce Recueil curieux fut imprimé à Amsterdam en 1724, in-fol.

STOUFFACHER, (Werner) Suisse du canton de Schwitz, résolut en 1307 de mettre en liberté sa patrie opprimée par les vexations de *Grisler*, qui en étoit gouverneur pour l'empereur *Albert I*. Il communiqua son dessein à *Walther Furst*, du canton d'Ury, et à *Arnold de Melchtal*, de celui d'Underwald. Après s'être associé quelques-uns de leurs amis, entre autres le fameux *Guillaume Tell* qui tua *Grisler*, ils s'emparèrent des citadelles qu'*Albert* avoit fait construire pour les contenir, secouèrent le joug, et firent une ligue qui fut l'origine de la liberté et de la république des Cantons Suisses.

STOUP, *Voyez* STUPPA.

STOW, (Jean) de Londres, où il mourut en 1605, est auteur d'une *Chronique d'Angleterre*, in-fol., et d'une *Description de Londres*, 1720, 2 vol. in-fol. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles ; mais le dernier ne pouvoit servir qu'à faire connoître ce qu'étoit Londres il y a deux siècles, avant que M. *Strype* donnât l'édition de 1720, très-augmentée par l'éditeur.

I. STRABON, philosophe et historien, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissoit sous *Auguste* et sous *Tibère*, vers l'an 14 de J. C. *Xenarchus*, philosophe Péripatéticien, fut son premier maître ; et il fut aussi disciple de *Molon* célèbre rhéteur de l'île de Rhodes. Il s'attacha ensuite aux Stoïciens, et eut les vertus de cette secte. On croit qu'il mourut vers la XIIe année de l'empire de *Tibère*, sous lequel il étoit venu à Rome. De tous ses ouvrages, nous ne possédons plus que sa *Géographie* en 17 livres. La plus ancienne édition est de 1472, in-fol. Les meilleures sont, de Paris, 1620, in-fol. ; d'Amsterdam, 1707, en 2 vol. in-fol., et de la même ville, 1652, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est un monument de l'érudition et de la sagacité de son auteur. Il voyagea en divers pays, pour y observer la situation des lieux et les coutumes des peuples qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude. Il avoit parcouru sur terre et sur mer, du levant au couchant, depuis l'Arménie jusqu'à cette partie de la Toscane qui répond à la Sardaigne ; et du nord au midi, depuis le Pont-Euxin jusqu'au fond de l'Arabie. Il raconte ce qu'il n'a pas vu par lui-même, d'après les Ecrits et les Discours de gens habiles et dignes de foi. *Strabon* avoit composé des Commentaires historiques, et d'autres Traités qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

II. STRABON, Sicilien, avoit si bonne vue, qu'étant au Cap de Marzala ou de Lilybée dans la Sicile, il découvroit les vaisseaux qui partoient du port de

Carthage en Afrique, et en comptoit toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 130 milles d'Italie, c'est-à-dire, à 43 lieues environ. *Valère-Maxime* l'appelle *Lyncée*; mais ce *Lyncée* n'a pas existé ou n'avoit pas la faculté qu'on lui attribue.

STRABON, *Voy.* WALLAFRID.

I. STRADA, (Famien) jésuite de Rome, mort au collége Romain, en 1649, à 78 ans, professa long-temps les belles-lettres dans sa Société, et se fit un nom par sa facilité d'écrire en latin. Les princes *Farnèse* l'engagèrent à écrire l'*Histoire des Guerres des Pays-Bas*. Elle est divisée en deux décades. La première qui s'étend depuis la mort de *Charles-Quint* jusqu'en 1578, vit le jour à Rome en 1640, in-fol. La seconde, qui renferme les événemens depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-fol. On en a une *Traduction* françoise, Bruxelles, 4 vol. in-12. Cet historien a de l'imagination; il écrit d'une manière brillante et animée; mais il est jésuite et rhéteur, les harangues, les digressions, les descriptions étudiées surchargent son ouvrage. Il ignore la guerre et la politique, et ne dit la vérité qu'à moitié, sur-tout lorsqu'il est question des Espagnols qu'il flatte trop. Sa qualité de Jésuite excita la bile de *Scioppius* contre son Histoire. Celui-ci en fit une Critique qu'il intitula : *Infamia Famiani Stradæ*, et dans laquelle il répandit le fiel à pleines mains : cette critique au lieu de ruiner la réputation de *Strada*, ne servit qu'à l'établir encore davantage. Le latin de cet historien est assez pur, quoique inférieur à celui de *Maffée*. On a encore de lui *Prolusiones Academicæ*; ce sont des dissertations sur différens sujets de littérature, écrites avec élégance et pureté. On y trouve des imitations des meilleurs poëtes latins, dont il prend si bien le style, que les plus habiles pourroient s'y méprendre. Ce livre moins connu que son Histoire, lui est peut-être préférable.

II. STRADA, (Jacques) né à Mantoue, se fit un nom dans le XVIe siècle, par son habileté à dessiner les médailles anciennes. Son fils, *Octave* STRADA, hérita des talens de son père. Il publia les *Vies des Empereurs* avec leurs médailles, en 1615, in-fol, depuis *Jules-César* jusqu'à *Mathias*. Cet ouvrage n'est pas toujours exact.

III. STRADA, (Jean) peintre, né à Bruges en 1530, mort à Florence en 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, et ses études d'après *Raphaël*, *Michel-Ange*, et les statues antiques, perfectionnèrent ses talens. Il avoit une veine abondante, et beaucoup de facilité dans l'exécution; il donnoit des expressions fortes à ses têtes. On lui reproche des draperies sèches, et un goût de dessin lourd et maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque et à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio, à Naples; il a composé aussi plusieurs cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés; mais son inclination le portoit à peindre des *Animaux* et à répresenter des *Chasses*: ce qu'il a fait en ce

genre, est parfait. Ses dessins sont d'un précieux infini.

STRAFFORT, (Thomas Wentworth, comte de) d'une famille distinguée d'Angleterre, étoit un seigneur plein de courage et d'éloquence. Il se signala dans le parlement contre l'autorité royale. *Charles I* le mit du parti de la cour par ses bienfaits ; il le nomma comte de Straffort, et vice-roi d'Irlande. Depuis lors, *Straffort* se dévoua avec tant de chaleur à son service, que les grands et la nation, irrités contre *Charles*, tournèrent toute leur fureur contre son favori. La chambre des Communes l'accusa de haute trahison. On lui imputa quelques malversations inévitables dans ces temps orageux, mais commises toutes pour le service du roi. Les pairs le condamnèrent au dernier supplice. Il falloit le consentement de *Charles* pour l'exécution. Le peuple demandoit sa tête à grands cris. *Straffort* poussa la grandeur d'ame jusqu'à supplier lui-même le roi de consentir à sa mort. La nécessité détermina enfin le roi, qui nomma quatre commissaires pour signer le bill en son nom, ne pouvant se résoudre à le faire de sa propre main. *Straffort* à cette nouvelle, ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise par ce passage de l'Ecriture, trop convenable aux circonstances : *Ne mettez pas votre confiance dans les Princes, ni dans les enfans des hommes, parce qu'il n'y a point de salut à espérer d'eux.* Il marcha cependant au supplice avec une fermeté héroïque. *Je crains*, dit-il sur l'échafaud, *que ce ne soit un mauvais présage pour la réforme qu'on projette dans l'Etat, que de commencer par l'effusion du sang innocent... Charles I* se reprocha jusqu'à la fin sa foiblesse comme un crime. Il avoit promis au comte que *le Parlement ne toucheroit pas à un poil de sa tête*, et il ne pouvoit s'excuser lui-même d'avoir consenti à la mort d'un si fidelle serviteur. Il eut la tête tranchée le 12 mai 1641. *Straffort* répétoit souvent à son maître une maxime mémorable : *Si quelquefois la nécessité oblige les Souverains de violer les Lois, on doit user de cette licence avec une extrême réserve ; et aussitôt qu'il est possible, on doit faire réparation aux Lois, pour tout ce qu'elles ont pu souffrir de ce dangereux exemple.* « Ce ministre (dit M. l'abbé *Millot*) n'étoit pas sans doute exempt de reproche. Mais *Rapin Thoyras* nous paroît trop prévenu contre son mérite. Pendant son gouvernement d'Irlande, il acquit dans cette importante et difficile commission, un droit éternel à la reconnoissance publique. Ses soins, sa vigilance, sa fermeté y avoient maintenu la paix, augmenté les ressources, encouragé l'agriculture et l'industrie, établi des manufactures, rendu la marine cent fois plus forte qu'il ne l'avoit trouvée, et toujours concilié les intérêts du roi avec ceux des peuples. » Quand ses juges lui reprochèrent quelques actes de juridiction arbitraire, justifiés par la coutume ou par les circonstances, il leur dit : *Si vous examinez les Ministres du Roi dans les plus minces détails, l'examen deviendra intolérable ; et si, pour de légères fautes, vous les soumettez à des peines rigoureuses, les affaires publiques seront abandonnées,*

données. Jamais homme sage, qui aura une réputation ou une fortune à perdre, ne voudra s'engager dans des périls si affreux pour des choses de si peu de conséquence. La mort de *Charles* suivit bientôt celle de ce généreux infortuné, dont la mémoire fut réhabilitée sous *Guillaume III.* Le jésuite *d'Orléans*, dans ses *Révolutions d Angleterre*, se plaint d'un historien qui a fait mourir *Strafford* en vrai chrétien, puisqu'on ne peut mourir en vrai chrétien, dit-il, quand on ne meurt pas dans la vraie Eglise. Mais si *Strafford* mourut avec toute la résignation qu'inspire le christianisme, on peut dire qu'il eut à sa mort les sentimens d'un chrétien, et qu'il est à regreter qu'il n'ait pas eu la foi d'un catholique.

STRAFTEN, (N. Vander) peintre Hollandois, né en 1680, voyagea beaucoup et devint l'un des plus célèbres paysagistes de son siècle. Ses mœurs furent déréglées, et il mourut jeune, victime de ses plaisirs immodérés.

STRAIGHT, (Jean) littérateur Anglois, mort à la fin du XVIIIe siècle, a publié des *Discours* choisis, en 2 vol., et des *Poésies* agréables, insérées dans le recueil de *Dodsley*.

STRANGE, (Robert) graveur Ecossois, fut élève à Edimbourg de *Richard Cooper*, vint à Rouen prendre des leçons d'anatomie de *Le Cat*, et ensuite à Paris, où il apprit de *Le Bas* l'usage de la pointe sèche. Cet artiste renommé a beaucoup gravé d'après les tableaux des grands maîtres, et est mort en 1791. Il avoit été nommé professeur à l'académie de Parme.

STRAPAROLE, (Jean-François) auteur Italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des Contes dans le goût de *Bocace*. Cet auteur vivoit dans le XVIe siècle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre : *Le Piacevole Notti*, in-8.° Elles contiennent treize Nouvelles qu'il appelle agréables, et que plusieurs personnes de goût trouvent assez insipides. *Louveau* et *la Rivei* perdirent leur temps à les traduire en françois. On a fait deux éditions de cette traduction : l'une à Paris, *l'Angelier*, 1596, 2 tomes en 1 vol. in-16 ; l'autre en 1726, 2 vol. in-12. Les bonnes éditions, en italien, sont des années 1557, 1558, 1560, à Venise, in-8.°, et 1599, in 4.° ; les autres sont châtrées.

I. STRATON, roi de Sidon, ayant refusé de rompre son alliance avec *Darius*, roi des Perses, fut détrôné par *Alexandre le Grand*, qui donna sa couronne à *Abdalonyme*, prince de la famille royale.

II. STRATON, philosophe Péripatéticien de Lampsaque, fut disciple de *Théophraste* à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J. C. Son application à la recherche des secrets de la nature, le fit surnommer *le Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudioit. « *Aristote*, dit M. l'abbé *Pluquet*, suppose que tous les êtres sortent d'une matière étendue, mais qui n'a par elle-même ni forme, ni figure, et qu'il appelle la matière première. Cette matière première existe par elle-même, le mouvement qui l'agite est nécessaire comme elle ; et quoique *Aristote* reconnût que les esprits sont des

êtres immatériels, cependant il avoit quelquefois semblé supposer que les esprits étoient sortis de la matière. *Straton* en rapprochant ces différentes opinions d'*Aristote*, crut que la matière première suffisoit pour rendre raison de l'existence de tous les êtres, et qu'en supposant le mouvement attaché à la matière première, on trouvoit en elle et la cause, et le principe de tout. » Ce philosophe fut choisi pour précepteur de *Ptolomée Philadelphe*, qui le combla de bienfaits. Il avoit fait des Traités de *la Royauté*, de *la Justice*, du *Bien*, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

STRATONICE, *Voyez* COMBABUS.

STRATONIQUE, trésorier de *Philippe*, roi de Macédoine, et d'*Alexandre* son fils, passoit pour le plus riche particulier de son temps. C'étoit le *Crassus* des Grecs.

STREATER, (Robert) peintre Anglois, né en 1624, mort de la pierre en 1680, peignit également bien l'Histoire et le Portrait. Ses connoissances furent variées et ses mœurs douces.

STREBÉE, (Jacques-Louis) de Rheims, habile dans le grec et dans le latin, mort vers 1550, est connu par une Version latine, 1556, in-8.°, des *Morales*, des *Œconomiques* et des *Politiques* d'*Aristote*, aussi élégante que fidelle.

STREECK, (Juriam Van) peintre Flamand, né en 1652, dont les tableaux sont estimés, quoiqu'ils soient presque tous marqués des emblèmes de la mort, qu'il peignoit avec beaucoup de succès.

STREIN, (Richard) *Strinius*, baron de Sewarzenow en Autriche, conseiller-bibliothécaire et surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, et laissa quelques ouvrages : I. Un Traité *de Gentibus et familiis Romanorum*, Paris, 1599, in-fol., où il a éclairci les antiquités Romaines. II. *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. III. *Commonitorium de Roberti Bellarmini Scriptis atque Libris.* Il étoit Protestant. On conserve de lui dans la Bibliothèque de l'empereur, un Manuscrit intitulé : *Anti-Anicien*. Il y réfute le livre du Bénédictin *Arnold Wion*, qui avoit voulu prouver que de la famille Romaine appelée *Anicien*, étoient sortis *S. Benoît* et les empereurs de la maison d'*Autriche*.

STREITHAGEN, (André de) *Streithagius*, de Mertzenhaus près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école et de l'orgue du collége des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages ignorés. *Pierre de* STREITHAGEN son fils, naquit à Heinsberg en 1595, et mourut vers 1671, chanoine à Vassenberg. Il ne faut pas le confondre avec un autre écrivain du même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, et mort en 1654, après avoir été pasteur à Heidelberg, prédicateur aulique, et conseiller de l'électeur Palatin *Charles-Louis*. On a de celui-ci : I. *Florus Christianus*, sive *Historiarum de rebus Christianæ Religionis libri quatuor*, à Cologne, 1640, in-8.°

Cet ouvrage est partial, et le style ne dédommage pas de ce défaut. *Streithagen* imite *Florus*, comme un Germain qui contrefait un Romain. II. *Novus Homo, sive de Regeneratione Tractatus*, etc.

STRIGELIUS, (*Victorius*) né à Kausbeir dans la Souabe en 1524, fut un des premiers disciples de *Luther*. Il enseigna la théologie et la logique à Leipzig; mais la conférence d'Eysenach où il se trouva en 1556, et sa dispute avec *Francowitz* lui furent funestes. Ses ennemis lui firent défendre de continuer ses leçons, ce qui l'obligea de se retirer dans le Palatinat. On le fit professeur de morale à Heidelberg, où il mourut le 26 juin 1569, à 45 ans. On a de lui des *Notes* sur l'ancien et le nouveau Testament, et d'autres ouvrages que personne ne lit.

STROBELBERGER, (Jean-Etienne) de Gratz en Styrie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, et mourut peu après, l'an 1630. On lui doit: I. *Galliæ politica, medica Descriptio*, Iène, 1620, in-12. C'est une Description des principales villes, des académies, des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, etc. de la France; mais elle est très-superficielle. II. *Historia Monspeliensis*, Nuremberg, 1625, in-12. C'est une Histoire de l'université de Montpellier, et des professeurs qui s'y sont distingués.

STROMER, (N.) Suédois, fut professeur d'astronomie à Upsal et a publié dans cette ville, une savante *Théorie* de la déclinaison de l'aiguille aimantée. Il est mort en 1770, et son éloge a été publié par *Ferner* son compatriote.

STRONG, (Joseph) musicien Anglois, mort à Carlisle en 1798, étoit aveugle depuis son enfance. Il n'en fut pas moins bon mécanicien. Il s'étoit fait l'Orgue sur lequel on alloit l'entendre, et il s'amusoit à faire tous ses vêtemens.

STROPHIUS, roi de Phocide, étoit père de *Pilade*. C'est chez lui que se réfugia *Oreste* pour se soustraire à la cruauté de sa mère.

I. STROZZI, (Tite *et* Hercule) père et fils, deux poëtes latins de Ferrare, laissèrent des *Elégies* et d'autres *Poésies* latines d'un style pur et agréable. *Tite* mourut vers 1502, âgé de 80 ans. *Hercule* son fils, fut tué par un rival, en 1508, à l'âge de 38 ans. Ils avoient l'un et l'autre du mérite. Leurs *Poésies* ont été imprimées à Venise en 1513, in-8.°, et à Paris, chez *Colines*, en 1530. *Hercule* donne de grands éloges au fameux *César Borgia*, le héros de *Machiavel*; ce qui ne fait honneur ni au poëte, ni à l'historien.

II. STROZZI, (Philippe) issu d'une ancienne et riche maison de Florence, fut l'un de ceux qui après la mort du pape *Clément VII*, entreprirent de chasser de Florence *Alexandre de Médicis*, et d'y rétablir la liberté. On fit d'abord des remontrances à *Charles-Quint*; mais elles furent inutiles. Les conjurés résolurent alors d'ôter la vie à *Alexandre*. Ce dessein fut exécuté par

Laurent de Médicis; mais Florence n'en fut que plus agitée. Après sa mort, le duc *Cosme*, successeur d'*Alexandre* [*Voyez* ce mot, n° XV.] poursuivit les conjurés. *Philippe Strozzi* se met pour lors à la tête de 2000 fantassins; ils se retirent dans un château, qui bientôt est assiégé et pris. *Strozzi* est fait prisonnier avec les autres mécontens; il est appliqué à la question, et il soutient ce supplice avec fermeté. Menacé d'être mis une seconde fois à la torture, il forme la résolution de mourir avec sa gloire. Il avoit une épée qu'un des soldats qui le gardoient, avoit laissée par mégarde dans sa chambre, il la prend et se la plonge dans le sein, après avoir écrit sur le manteau de la cheminée de sa prison, ce vers de *Virgile*, dans le quatrième livre de l'*Enéide* :

Exoriare aliquis, nostris ex ossibus, ultor !

Il expira en 1538. Le malheur de *Strozzi* fut d'avoir été mal secondé dans le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Il avoit de grandes qualités; il aimoit sur-tout l'égalité, qui est l'ame des républiques. Il posséda les premières dignités à Florence, sans faste et sans orgueil. Si quelqu'un de ses concitoyens, au lieu de l'appeler simplement *Philippe*, lui donnoit le titre de *Messire*, il se mettoit en colère, comme si on lui eût fait une injure : *Je ne suis*, disoit-il, *ni Avocat, ni Chevalier; mais* Philippe, *né d'un Commerçant. Si vous voulez donc m'avoir pour ami, appelez-moi simplement de mon nom, et ne me faites plus l'injure d'y ajouter des titres; car attribuant à l'ignorance la première faute, je prendrai la seconde pour un trait de malice...* M. *Requier* a publié l'Histoire de ce républicain, sous ce titre : *Vie de Philippe* STROZZI, *premier Commerçant de Florence et de toute l'Italie, sous les règnes de* Charles-Quint *et de* François I; *et chef de la Maison rivale de celle de* Médicis, *sous la Souveraineté du Duc* Alexandre : *traduite du toscan de* Laurent *son frère*, in-12, 1764.—La famille de *Strozzi* passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premières dignités. De son épouse *Clarice de Médicis*, nièce du pape *Léon X*, *Philippe* eut *Laurent* STROZZI, cardinal et archevêque d'Aix, mort à Avignon le 4 décembre 1571; ROBERT, mari de *Magdeleine de Médicis*; LÉON, chevalier de Malthe, et prieur de Capoue, illustre pour ses expéditions maritimes, et tué au siége du château de Piombino, en 1554; et PIERRE, maréchal de France. [*Voy.* l'article suivant.]

III. STROZZI, (Pierre) fils du précédent, maréchal de France, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; il quitta cette profession pour embrasser celle des armes. Il commença à les porter en Italie pour la France, en qualité de colonel, sous le comte *Gui Rangoni*, et contribua beaucoup à faire lever l'an 1536, le siége de Turin aux Impériaux. En 1538, après sa défaite près de Monte-Murlo en Toscane où fut pris *Philippe* son père, et où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à

Rome et y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre *François I* et *Charles-Quint*, il leva à ses dépens une troupe de 200 arquebusiers à cheval, tous hommes d'élite, qu'il vint offrir à *François I.* Il se trouva au siége et à la prise de Luxembourg par les François, en 1543. Il fut battu en 1544 par les Impériaux, près de Serravalle, sur la frontière de l'état de Gênes. Après cette défaite, il traversa avec autant d'adresse que de bonheur, un pays occupé de tous côtés par les garnisons impériales. S'étant rendu à Plaisance, il y fit une levée de 8000 hommes de pied et de 200 chevaux, avec lesquels il vint joindre en Piémont l'armée françoise, commandée par le duc *d'Enguien*. En 1545, il se distingua sur la flotte commandée par l'amiral *d'Annebaut*, qui fit une descente sur les côtes d'Angleterre. Il passa en Ecosse l'an 1548, avec mille Italiens qui faisoient partie des troupes envoyées cette année par *Henri II*, à *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, contre les Anglois, et il y fut blessé d'une arquebusade au siége d'Edimton. Il servit dans l'armée que le roi envoya en 1552, au secours d'*Octave* duc de Parme, en qualité de colonel de l'infanterie italienne; et la même année il eut part à la défense de Metz, assiégé par l'empereur. En 1554 il commanda l'armée envoyée par *Henri II* en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur et le duc de Florence; et il perdit le 2 août de cette année, la bataille de Marciano contre le marquis *de Marignan*, où il fut blessé de deux arquebusades. (*Voy.* I. ANGELI.) Sa défaite ne l'empêcha pas d'être honoré la même année du bâton de maréchal de France, et d'être fait lieutenant-général de l'armée du pape *Paul IV*, avec laquelle il reprit le port d'Ostie, et quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. De retour en France, il contribua à la prise de Calais en 1558, et fut tué cette même année le 20 juin, au siége de Thionville, d'un coup de mousquet, à l'âge de 50 ans. *Le Roi*, dit-il en expirant, *perd en moi un bon et fidelle serviteur.* Il ne vécut qu'une heure après sa blessure. Sa réponse (si l'on en croit les *Mémoires* du maréchal *de la Vieilleville*) à une exhortation chrétienne que voulut lui faire en ce moment le duc *de Guise*, prouve qu'il tenoit peu à la religion. Le maréchal *de Strozzi* étoit cousin-germain de la reine *Catherine de Médicis*, par sa mère *Clarice de Médicis*, sœur de *Laurent* duc *d'Urbin*, père de *Catherine*. C'étoit un homme de la plus grande valeur, actif, entreprenant, mais malheureux dans ses expéditions, plus propre d'ailleurs à l'exécution qu'au commandement. Il étoit libéral et magnifique : il aimoit les sciences et les belles-lettres, et savoit très-bien le grec et le latin. *Brantôme* dit avoir vu de lui une Traduction en grec des *Commentaires* de *César*, qui étoient son livre favori. Il est enterré à Epernay en Champagne, dont la seigneurie lui appartenoit. Il avoit épousé *Léodamie de Médicis*, dont il eut *Philippe* qui suit [*Voy.* n° v]; et *Claire*, première femme d'*Honorat* de Savoie Ier du nom, comte *de Tende*.

IV. STROZZI, (Léon) frère du précédent, chevalier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, fut un des plus grands hommes de mer de son temps. Il se rendit célèbre par ses exploits, sur les galères de France, dont il fut général, et sur celles de Malthe. Il fut tué, en 1554, d'un coup d'arquebuse, en reconnoissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane.

V. STROZZI, (Philippe) fils de *Pierre* maréchal de France, fut le dernier rejeton mâle de sa famille. Né à Venise au mois d'avril 1541, il fut amené en France par sa mère en 1547, et élevé en qualité d'enfant-d'honneur auprès du dauphin, depuis roi sous le nom de *François II.* Il fit ses premières armes sous le maréchal *de Brissac*, et se signala aux batailles de St-Denis et de Jarnac. Il fut le second mestre-de-camp du régiment des gardes-françoises en 1564, après la mort du capitaine *Charry*, qui avoit été le premier. Il succéda depuis à *Dandelot* dans la charge de colonel-général de l'infanterie françoise. Il fut fait prisonnier au combat de la Roche-Abeille contre les Protestans en 1569, et quelque temps après échangé contre *la Noue.* Ses services lui méritèrent le collier de l'Ordre du Saint-Esprit, qu'il reçut en 1579. Don *Antoine*, roi de Portugal, ayant obtenu de *Henri III* en 1582, une armée navale pour tenter de se remettre en possession de ses états, qui lui avoient été enlevés par le roi d'Espagne, *Philippe Strozzi* fut choisi pour la commander sous ses ordres. Il aborda dans l'île de St-Michel, où il défit la garnison espagnole; mais dans le combat naval qu'il livra à la flotte ennemie, près les Açores, le 26 juillet de la même année, il fut grièvement blessé, et jeté à la mer encore vivant, par ordre du marquis *de Santa-Crux*, amiral. Voici le récit de la mort de l'infortuné *Philippe Strozzi*, suivant *Torsay*, auteur de sa *Vie*, et qui avoit été son gouverneur. « Le seigneur *Strozzi* porté audit marquis, exposé sur le pont de cordes de son galion, quelqu'un lui fourra, par-dessous ledit pont de cordes, son épée dans le petit ventre; lui ôtant par ce coup inhumain et barbare... ce qui lui restoit encore de vie. Et étant, en cet état, présenté au marquis, icelui dédaignant de le regarder, se retourna de l'autre côté, après avoir fait signe qu'on le jetât en la mer; ce qui fut aussitôt exécuté, lui encore un peu respirant. » Ainsi périt, à l'âge de 42 ans, un des plus braves et des plus honnêtes hommes de l'Europe. La sœur de *Philippe Strozzi* épousa le comte *de Tende*, de la maison de Savoie.

VI. STROZZI, (Cyriaco) philosophe Péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec et la philosophie avec beaucoup de réputation, à Florence, à Bologne et à Pise, où il mourut en 1565, à 63 ans. On a de lui un IXe et un X^e^ livres, en grec et en latin, ajoutés aux huit livres qu'*Aristote* a composés *de la République*; il a bien pris l'esprit de cet ancien philosophe; et l'imitateur égale quelquefois son modèle.

VII. STROZZI, (Laurence) sœur du précédent, née au château de Capalla à deux milles de Florence, l'an 1514, mourut en 1591, religieuse de l'Ordre de St-Dominique. Elle s'appliqua tellement à la lecture, qu'elle apprit diverses langues, sur-tout la grecque et la latine. Elle devint aussi habile dans plusieurs sciences outre la musique et la poésie. Nous avons de cette illustre religieuse un livre d'*Hymnes* et d'*Odes* latines sur toutes les Fêtes que l'Eglise célèbre, Parme, 1601, in-8.° Cet ouvrage a été traduit en vers françois, par *Simon-George Pavillon.*

VIII. STROZZI, (Thomas) jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont: I. Un *Poëme* latin sur la manière de faire le *Chocolat*. II. Un *Discours de la liberté*, dont les républiques sont si jalouses. III. Dix *Discours* italiens, pour prouver que J. C. est le Messie, contre les Juifs. IV. Un grand nombre de *Panégyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses et quelques-unes de puériles.

IX. STROZZI, (Jules) se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut vers l'an 1636, après avoir donné un beau *Poëme* sur l'origine de la ville de Venise. Il parut sous ce titre: *Venetia ædificata*, 1624, in-fol., ou 1626, in-12. On a encore de lui: *Barbarigo o vero l'Amico sollevato, Poëma Eroïco*, Venezia, 1626, in-4.°

X. STROZZI, (Nicolas) autre poëte Italien, né à Florence en 1590, mort en 1654. Ses Poésies italiennes sont fort recherchées. On a de lui les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, des *Sonnets*, et plusieurs Pièces fugitives; outre deux tragédies, *David de Trébizonde* et *Conradin.*

I. STRUCK, *Voyez* BAPTISTIN.

II. STRUCK, (Samuel) imprimeur Allemand, renommé pour l'exactitude de ses éditions, imprimoit à Lubeck en 1720. On lui doit, en allemand, un *Traité* sur la pratique de l'Imprimerie.

STRUDEL, (Pierre) peintre Allemand, naquit dans le Tirol, et alla s'établir à Vienne; il y orna les églises et plusieurs édifices de ses tableaux qui y sont estimés. Il mourut en 1617.

STRUENSÉE, d'abord simple médecin, puis devenu principal ministre Danois, montra de l'intelligence dans les négociations et de l'habileté en politique. Il s'efforça d'affranchir le Danemarck de l'espèce de tutelle où la cour de Russie le retenoit. Trop d'orgueil, des imprudences, une passion funeste pour la jeune reine *Caroline-Mathilde*, le rendirent conspirateur, et le conduisirent à l'échafaud le 26 juillet 1772. *Caroline* elle-même fut emprisonnée, exclue du trône et exilée à Zell, où elle mourut de chagrin au commencement de 1776.

STRUTT, (Joseph) mort en 1787, a publié un *Tableau des mœurs et usages des anciens habitans de l'Angleterre*, dont M. *Boulard* prépare une traduction en françois. On a encore de lui, les *Antiquités royales et ecclésiastiques de l'Angleterre*; et un *Dictionnaire des Graveurs*. Tous ces ouvrages sont pleins de recherches curieuses.

I. STRUVE, (George-Adam) né à Magdebourg en 1619, professa la jurisprudence à Iène, et

devint le conseil des ducs de Saxe : il mourut le 15 décembre 1692, à 73 ans, peu de temps après avoir fait le rapport d'un procès. Il appliquoit aux magistrats ce mot d'un empereur Romain : *Oportet stantem mori*. C'étoit un homme d'un travail infatigable, d'un tempérament fort robuste, et d'une franchise qui lui gagnoit tous les cœurs. Il fut marié deux fois, et se vit père de 26 enfans. On a de lui des *Thèses*, des *Dissertations*, et d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue son *Syntagma Juris Civilis*... *Voy*. LILIENTHAL.

II. STRUVE, (Burchard Gotthlieb) fils du précédent, professeur en droit à Iène comme son père, se fit respecter par ses mœurs et estimer par son érudition, et finit sa carrière le 25 mai 1738, dans un âge avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : I. *Antiquitatum Romanarum Syntagma*, 1701, in-4.° C'est la première partie d'un grand ouvrage. Celle-ci regarde la Religion, et l'on y trouve des choses intéressantes. II. *Bibliotheca historica selecta* 1705, in-8.° III. *Syntagma juris publici*, 1711, in-4.°; ouvrage estimable, où l'auteur fait un bon usage de l'Histoire. IV. *Syntagma Historiæ Germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol. V. Une *Histoire d'Allemagne*, en allemand. VI. *Historia Misnensis*, 1720, in-8.°, etc. Tous ces ouvrages sont savans et pleins de recherches.

STRUYS, (Jean) Hollandois, célèbre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, etc. Il commença à voyager l'an 1647, par Madagascar jusqu'au Japon; en l'an 1655, par l'Italie dans l'Archipel; et enfin l'an 1668, par la Moscovie en Perse; et ne revint dans sa patrie qu'en 1673. Les *Relations* qu'il en avoit faites, furent rédigées, après sa mort, par *Glanius*. Elles parurent à Amsterdam en 1681, in-4.°; et depuis, en 3 volumes in-12, ibid. 1724, et Rouen, 1730 : elles sont intéressantes.

STRYCKIUS, (Samuel) né en 1640, à Lenzen, petit lieu du marquisat de Brandebourg, mort en 1710, voyagea dans les Pays-Bas et en Angleterre. De retour en Allemagne, il fut successivement professeur de jurisprudence à Franckfort-sur-l'Oder, conseiller de l'électeur de Brandebourg *Fréderic-Guillaume*, assesseur du tribunal souverain des Appellations à Dresde en 1690, conseiller aulique, et professeur en droit dans l'université de Hall. On a de lui divers ouvrages qui lui firent un nom célèbre. — *Jean-Samuel* STRYCKIUS son fils, professeur comme lui dans l'université de Hall, se distingua par son assiduité à ses devoirs, et par la clarté de ses leçons.

STRYPE, (Jean) ecclésiastique Anglois, né à Londres, de parens Allemands, mort en 1737, est connu par ses *Annales de la Réformation*, 4 vol. in-8.°, et par d'autres ouvrages. *Voyez* STOW.

I. STUART, (Robert) comte de Beaumont-le-Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de *Maréchal d'Aubigny*, étoit second fils de *Jean Stuart III*, comte de Lénox, de la maison royale d'Angletterre. STUART signifie *Sénéchal* : titre qui passa

en surnom à cette maison, laquelle possédoit héréditairement cette charge en Ecosse dès le XIIe siècle. *Robert Stuart* se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, et contribua au gain de plusieurs batailles. Ses belles actions lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Sa mort arrivée en 1543, fut une perte pour l'état. Il ne laissa pas de postérité. — Il ne faut pas le confondre avec *Jean* STUART, comte de Boucon, petit-fils de *Robert II*, roi d'Ecosse, qui amena 6000 bons soldats à *Charles VII*, alors dauphin. Il battit les Anglois à Baugé en 1421, fut défait à Crevant en 1423, et enfin tué devant Verneuil en 1424. Il avoit reçu l'épée de connétable le 24 août de la même année. Il ne laissa que des filles.

II. STUART, (Gauthier) comte d'Athol en Ecosse, fils de *Robert II*, roi d'Ecosse, fut convaincu en 1436, d'une conspiration contre *Jacques I*, roi de ce pays. On lui fit subir pendant trois jours les plus rigoureux supplices. Après lui avoir fait essuyer une espèce d'estrapade le premier jour, on l'exposa à la vue du peuple sur une petite colonne, et on lui mit une couronne de fer toute rouge sur la tête, avec cette inscription : *Le Roi des Traitres.* Le lendemain il fut attaché sur une claie à la queue d'un cheval, qui le traîna dans le milieu de la ville d'Edimbourg ; et le troisième jour, après l'avoir étendu sur une table élevée dans une grande place, on lui tira les entrailles du ventre, et on les jeta dans le feu pendant qu'il vivoit encore. Sa tête fut mise au haut d'une pique, et son corps coupé en quatre morceaux, que l'on envoya dans les quatre principales villes du royaume, pour y être exposés selon la coutume du pays.

III. STUART, (Gilbert) né à Edimbourg en 1744, mort à Musselburg village près de cette ville, en 1786, d'une hydropisie causée par des excès de bière, publia divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. Sa *Dissertation sur la Constitution Angloise.* II. Son *Histoire de Marie Stuart*, qu'il tache de justifier. III. Le *Tableau des progrès de la Société en Europe*, traduit en françois, par *Boulard.* IV. L'*Histoire de la Réforme.* V. L'*Histoire d'Ecosse depuis l'Etablissement de la Religion Reformée, jusqu'à Marie Stuart*, 1782.

IV. STUART, (Jacques) célèbre antiquaire et architecte Anglois, né à Londres en 1713, mort en 1788, soutint sa famille dénuée de fortune, par ses talens ; et après la mort de sa mère, il consacra une partie de qu'il avoit acquis à voyager en Italie. Là, lié étroitement avec l'architecte *Revelt*, ils conçurent le projet d'aller visiter Athènes, pour en dessiner et en mesurer tous les monumens. Après l'avoir exécuté, *Stuart* publia le fruit de ses recherches, en 3 vol. in-fol. dont le premier parut en 1762, sous le titre d'*Antiquités d'Athènes.* Ce savant ouvrage fit nommer son auteur *l'Athénien.* A son retour en Angleterre, il fut nommé intendant de l'hôpital de Greenwich.

V. STUART, (Les) rois d'Ecosse ; *Voyez* ALBANIE..., JAC-

QUES, n.° VIII à XIV..... MARIE, n.° XII..... *et* RIZZO.

STUBBS, (George) poëte Anglois, devint ministre de la paroisse de Gunville, dans le comté de Dorset : il est mort dans le siècle qui vient de finir. Il a publié, en anglois, *Nouvelles Aventures de Télémaque*, et des *Poésies* estimées.

STUBER, né à Philadelphie, d'une famille Allemande qui s'y étoit établie, se livra à l'étude de la médecine, et ensuite de la jurisprudence ; il y acquit des succès, et mourut jeune dans ces derniers temps. On a de lui la *Continuation de la Vie de Francklin*, écrite par lui-même. *Stuber* fût l'ami de ce physicien célèbre, et il ne lui a survécu que peu de temps.

STUCKIUS, (Jean-Guillaume) de Zurich, s'est acquis à la fin du XVIe siècle, de la réputation par son *Traité des Festins des Anciens et de leurs Sacrifices*, Zurich, 1591, in-fol, et qui se trouve dans un Recueil d'autres ouvrages sur l'antiquité, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains et plusieurs autres nations faisoient leurs repas, et les cérémonies qu'ils observoient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. L'auteur mourut en 1607. On a encore de lui de savans *Commentaires* sur *Arrien*. Il paya un tribut d'admiration au héros de son siècle, à *Henri IV*, sous ce titre : *Carolus Magnus redivivus*, in-4.°, 1598. C'est un parallèle de ce bon, de ce grand roi, la tige des *Bourbons*, avec le fondateur de l'empire d'Occident.

STUDLY, (Jean) poëte Anglois, servit avec distinction sous le règne d'*Elisabeth*, et fut tué en 1587 au siége de Bréda. On lui doit une *Traduction* des Tragédies de *Sénèque*.

STUKELEY, (Guillaume) antiquaire et médecin Anglois, né à Holbech dans la province de Lincoln, en 1687, mort à Easthamen-Essex, en 1765, fut long-temps détenu dans son cabinet par la goutte. Il soulagea ses douleurs par l'étude. On a de lui : I. *Curiosités de la Grande-Bretagne*, Londres, 1776, in-fol. II. *Palæographia Sacra*, in-4.° III. *Palæographia Britannica*, 1744.

STUNICA, (Jacques Lopez) docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre *Erasme*, et contre les *Notes* de *Jacques le Fevre* d'Etaples sur les Epîtres de *S. Paul*. Il mourut à Naples en 1530. On a encore de lui un *Itinerarium dùm Compluto Romam proficisceretur*..... Il étoit parent de *Diego* STUNICA, docteur de Tolède et religieux Augustin, qui vivoit dans le même siècle. Celui-ci a fait plusieurs ouvrages, entre autres un *Commentaire* sur *Job*.

I. STUPPA *ou* STOUP, (Pierre) natif de Chiavanne au pays des Grisons, leva en 1672, un régiment Suisse de son nom au service de *Louis XIV*, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, et fut établi par le roi, commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, et la charge

de colonel du régiment des Gardes-Suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut le 6 janvier 1701, dans la 81e année de son âge. Jamais Suisse ne posséda en même temps, en France, autant de régimens et de compagnies que *Stuppa*. Comme il sollicitoit un jour, auprès de *Louis XIV*, les appointemens des officiers Suisses, qui n'avoient pas été payés depuis long-temps, *Louvois* dit au roi : Sire, si votre Majesté avoit tout l'argent qu'elle et ses prédécesseurs ont donné aux Suisses, on pourroit paver d'argent une chaussée de Paris à Bâle. « *Cela peut être*, répliqua *Stuppa* ; *mais aussi si votre Majesté avoit tout le sang que les Suisses ont versé pour le service de la France, on pourroit faire un fleuve de sang de Paris à Bâle.* Le roi frappé de cette réponse, fit payer les Suisses.

II. STUPPA, (N....) compatriote et proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'Eglise de Savoie à Londres, où il mérita la confiance de *Cromwell*. Il quitta ensuite le ministère pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, et fut tué à la journée de Steinkerque en 1692. Il est auteur du livre intitulé : *La Religion des Hollandois*, 1673, in-12, qu'il composa à Utrecht, pendant que les François en étoient les maîtres. *Jean Braun*, professeur de Groningue, le réfuta dans sa *Véritable Religion des Hollandois*, 1675, in-12. Ces deux livres firent du bruit dans le temps ; ils sont oubliés aujourd'hui.

I. STURM, (Jean Christophe) *Sturmius*, né à Hippolstein en 1635, fut professeur de philosophie et de mathématiques à Altorf où il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Collegium experimentale curiosum*, Nuremberg, 1676 et 1701, in-4.° Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des baromètres, thermomètres, télescopes, microscopes, etc. On y voit aussi un projet de machine aérostatique conçue d'après la théorie du P. *de Lana*. II. *Physica electrica sive hypothetica*, Altorf, 1730, 2 vol. in-4.° Il y examine en critique tous les systèmes de physique anciens et modernes. III. *Physicæ conciliatricis conamina*, Nuremberg, 1687, in-12. IV. *Prælectiones contra Astrologiæ divinatricis vanitatem*, Leipsig, 1722, 2 vol. in-4.° V. *Mathesis enucleata*, en 1 vol. in-8.° VI. *Mathesis juvenilis*, en 2 gros vol. in-8.°

II. STURM, (Léonard-Christophe) et non STURNI, comme d'autres l'appellent mal-à-propos, excelloit dans toutes les parties de l'architecture civile et militaire. Il naquit à Altorf en 1669, et mourut en 1719. On a de lui : I. Une traduction latine de l'*Architecture curieuse* de *G. A. Bokler*, à Nuremberg, 1664, in-fol. II. Un *Cours complet d'Architecture*, imprimé à Augsbourg, en 16 vol.

I. STURMIUS, (Jean) né à Sleiden près Cologne en 1507, éleva une imprimerie avec *Budger Roscius*, professeur en grec. Il vint à Paris en 1529, y fit des leçons publiques sur les auteurs Grecs et Latins, sur la logique, qui

eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour les nouvelles hérésies l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1537, pour y occuper la chaire que les magistrats lui avoient offerte. Il y ouvrit l'année suivante une Ecole qui devint célèbre, et qui par ses soins obtint de l'empereur *Maximilien II*, le titre d'Académie en 1566. Il mourut le 3 mars 1589, dans sa 82ᵉ année. Ce savant étoit non-seulement propre au travail du cabinet, mais il s'acquitta bien des négociations et des emplois qu'on lui confia. Il étoit doux et tolérant, et il fut fâché de ne pas trouver ce caractère parmi les Luthériens, dont il avoit embrassé la secte. Il perdit la vue sur la fin de ses jours, et il supporta ce malheur avec constance. On a de lui : I. *Linguæ Latinæ resolvendæ Ratio*, in-8.° II. D'excellentes *Notes* sur la *Réthorique* d'*Aristote* et sur *Hermogène*, etc.

II. STURMIUS, (Jean) natif de Malines, médecin et professeur de mathématiques à Louvain, se fit un nom par divers Traités. Les principaux sont : *de Institutione Principum*; *de Nobilitate litteratâ*, qui ont été réunis en 1 vol. sous le titre de *Institutio Litterata*, Torunii, 1586, in-4.° Il y a dans ce recueil deux autres vol. qui ne sont pas de *Sturmius*. On a encore de lui : *de Rosâ Hierichuntinâ*, Lovanii, 1607, in-8.°; ouvrage peu commun.

III. STURMIUS, (Jean-Christophe) mathématicien Allemand, né à Hippolstein en 1635, devint professeur de mathématiques et de philosophie à Altdorf, et mourut dans cette ville en 1703. On lui doit des *Traités* de Philosophie, un *Cours* complet de Mathématiques, une *Traduction d'Archimède*. Tous ses écrits sont en allemand.

STYCKIUS, (Jean-Guillaume) *Voy.* STUCKIUS.

STUVEL. (Esnest) peintre, né en 1657 à Hambourg, mort en 1712, acquit de la renommée par son talent à peindre les fleurs et les fruits.

SUAIRE, (le *Saint-*) *Voyez* VERONIQUE.

SUANEFELD, (Herman) peintre et graveur, Flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'*Herman* avoit pour le travail, lui faisoit souvent rechercher la solitude, ce qui le fit surnommer *l'Hermite*; on le nomma aussi *Herman d'Italie*, à cause de son long séjour en cette contrée. Ce peintre reçut les leçons de son art, de deux habiles maîtres, *Gérard Dow* et *Claude le Lorrain*. Il rencontra ce dernier à Rome, et lia une étroite amitié avec lui. *Herman* étoit un excellent paysagiste, il touchoit admirablement les arbres : son coloris est d'une grande fraîcheur; mais il est moins piquant que celui de *Claude le Lorrain*. A l'égard des figures et des animaux, *Suanefeld* les rendoit avec une touche plus vraie et plus spirituelle.

I. SUARÈS, (François) jésuite, né à Grenade le 5 janvier 1548, professa avec réputation à Alcala, à Salamanque et à Rome. On l'appela ensuite à Conimbre en Portugal, et il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec beaucoup de résignation : *Je ne pensois pas*, dit-il, *qu'il fût si doux de mourir !.... Suarès*

avoit une mémoire prodigieuse; il savoit si bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citoit un passage, dans le même instant il se trouvoit en état d'achever et de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du livre. Cependant, le croiroit-on ? à peine ce savant homme put-il être admis dans la Société. Il fut d'abord refusé; il fit de nouvelles instances jusqu'à demander même à y entrer parmi les Frères. Enfin on le reçut, et l'on étoit encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux Jésuite dit : *Attendons ; il me semble que ce jeune homme conçoit aisément, et pense quelquefois fort bien.* Nous avons de lui 23 vol. in-fol., imprimés à Lyon, à Mayence, et pour la dernière fois à Venise, 1748. Ils roulent presque tous sur la *Théologie* et sur la *Morale*. Ils sont écrits avec ordre et avec netteté ; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages, presque toutes les différentes opinions sur chaque matière qu'il traitoit : sa méthode étoit d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, et d'établir avec solidité son sentiment. Mais il surcharge trop souvent sa théologie de questions inutiles ; et il perd quelquefois de vue la noble simplicité des dogmes évangéliques. C'est lui qui est le principal auteur du système du *Congruisme* ; qui n'est dans le fond que celui de *Molina* mieux assorti à la mode et au langage des théologiens, et habillé d'une manière moins choquante. « Dans le système de *Molina*, dit M. l'abbé *Bossut*, Dieu d'abord voit par une prévision de simple intelligence, toutes les choses possibles. Il voit par une autre prévision, que *Molina* appelle *Science moyenne*, ou *la Science des futurs conditionnels*, non-seulement tout ce qui arrivera en conséquence de telle ou telle condition, mais encore ce qui seroit arrivé, (et qui n'arrivera pas) si telle ou telle condition avoit eu lieu. Mais tous les hommes sont conditionnellement munis de graces suffisantes pour opérer leur salut : graces qui deviennent efficaces ou qui demeurent sans effet, selon le libre usage qu'ils en font. Lorsque Dieu veut convertir ou sauver un pécheur, il lui accorde des graces auxquelles il prévoit par la science moyenne que le pécheur consentira, et qui le feront persévérer dans le bien. *Suarès* fit quelques corrections au système de *Molina*, et crut expliquer par le concours simultané de Dieu et de l'homme, comment la grace opère infailliblement son effet, sans que l'homme en soit moins libre d'y céder ou d'y résister. Mais cette association de la Divinité aux actes de notre volonté foible et changeante, est encore un mystère non moins impénétrable que tous les autres points de la dispute. » Son *Traité des Lois* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Son livre intitulé : *Défense de la Foi Catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*, fut entrepris par ordre de *Paul V*. Ce Pontife voyant qu'un grand nombre de Catholiques Anglois prêtoient le serment exigé par *Jacques I*, fit proposer à *Suarès* par le cardinal *Caraffa*, son légat en Espagne, de prendre la défense de la Religion. Le Jésuite obéit, et le pape satisfait de son ouvrage, l'en remercia par un bref du 9 septembre 1613. Le Traité de *Suarès* est dédié aux princes

Chrétiens, et divisé en VI livres. Dans le sixième il discute la formule du serment qui révoltoit Rome et la plus grande partie des Catholiques. Il s'attendoit bien que son ouvrage ne seroit pas du goût du roi *Jacques*. Aussi ne fut-il pas surpris d'apprendre que ce prince l'avoit fait brûler à Londres devant l'église de Saint-Paul. On dit même qu'à cette nouvelle il témoigna envier le sort de son livre: *Heureux*, dit-il, *si je pouvois sceller de mon sang les vérités que j'ai défendues avec ma plume.* Le roi d'Angleterre ne se contenta pas d'avoir condamné au feu, et défendu sous de grièves peines *la Défense de la Foi;* il se plaignit vivement au roi d'Espagne de ce qu'il souffroit dans ses états un écrivain assez téméraire pour oser se déclarer ouvertement l'ennemi du trône et de la majesté des rois. *Philippe III* fit examiner le livre de *Suarès* par des évêques et des docteurs; et sur leur rapport il écrivit à *Jacques I* une longue lettre, où, après avoir justifié le Jésuite, il exhortoit ce prince à rentrer dans la voie de la vérité, que ses prédécesseurs avoient suivie pendant tant de siècles. L'ouvrage du Jésuite Espagnol ne fut pas si bien accueilli en France: il fut condamné à être brûlé de la main du bourreau, par arrêt du parlement de Paris, comme contenant des maximes séditieuses. Le P. *Noël*, jésuite, a fait un *Abrégé* de *Suarès*, imprimé à Genève, 1732, en 2 vol. in-fol. L'abréviateur a orné son Ouvrage de deux *Traités*; l'un *de Matrimonio*, l'autre *de Justitia et Jure*. Le P. *Deschamps* a écrit la *Vie de Suarès*; elle fut imprimée à Perpignan en 1671, in-4.°

III. SUARÈS, (Joseph-Marie) évêque de Vaison, d'une famille originaire d'Espagne, établie à Avignon, se retira à Rome chez le cardinal *Barberin* son ami, à qui il plaisoit par son savoir et par les agrémens de sa conversation. On a de lui: I. Une *Traduction* latine des *Opuscules de saint Nil*, à Rome, en grec et en latin, avec des *Notes*, en 1673, in-folio. II. Une *Description* latine *de la ville d'Avignon et du Comtat Venaissin*, in-4.° etc. III. M. *d'Aullan*, petit-neveu de cet évêque, possédoit dans sa bibliothèque à Avignon un grand nombre de volumes in-fol. manuscrits de la main de *Suarès*. Ce prélat mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIUS, (Lambert) habile graveur de Liége, florissoit dans le XVIe siècle. On le croit communément élève de *Lombart;* il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de *Suavius* un Recueil de 48 Estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les 12 *Apôtres*, les *Sibylles*, *Jesus-Christ au tombeau*, *Saint Pierre et Saint Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple;* elles sont d'un beau fini, mais un peu sèches.

SUBLET, (François) seigneur des Noyers, baron de Dangu, intendant des finances et secrétaire-d'état, étoit fils d'un maître des comptes de Paris, intendant de la maison du cardinal *de Joyeuse*. Le cardinal *de Richelieu* l'employa dans les affaires les plus importantes. Après s'être signalé par son zèle pour le service de l'état, il se retira dans sa maison de Dangu, où il mourut le

20 octobre 1645, à 57 ans. Ce ministre aimoit les arts et les talens. Il fonda l'Imprimerie royale dans les galeries du Louvre, et encouragea les auteurs par sa protection et par des récompenses.

SUBLEYRAS, (Pierre) peintre et graveur, né à Uzès en 1699, mort en 1749, prit les premiers élémens de peinture à l'école d'*Antoine Rivals*. Il se fit à Rome une si brillante réputation, que les princes, les cardinaux, le pape même voulurent avoir leurs portraits de sa main. Il fut aussi chargé d'un tableau pour Saint-Pierre de Rome, qu'on a mis en mosaïque dès son vivant; privilége flatteur, dont aucun autre artiste ne peut se vanter d'avoir joui. Le sujet de ce tableau représente *saint Bazile* célébrant les Saints Mystères, et recevant les dons de l'empereur *Valens*, l'appui des hérétiques, qui tombe évanoui dans les bras de ses gardes.

SUBLIGNY, (N...) avocat au parlement de Paris, au XVIIe siècle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, et donna des leçons de versification à la comtesse *de la Suze*. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'Opéra. Ses ouvrages sont: I. Une *Traduction* des fameuses *Lettres Portugaises*, dont le chevalier *de Chamilly*, revenant de Portugal, lui donna les originaux, qu'il arrangea. Elles respirent l'amour le plus ardent. (*Dorat* les a mises en vers françois.) II. *La folle Querelle*: c'est une comédie en prose contre l'*Andromaque* de *Racine*. Elle fut représentée sur le théâtre du Palais royal en 1668. III. Quelques *Ecrits* en faveur de *Racine*, dont il devint le panégyriste, après en avoir été le *Zoïle*. IV. La *Fausse Clélie*, in-12, roman médiocre.

SUBTERMANS, (Juste) peintre Flamand, né à Anvers, mort en 1681, à l'âge de 80 ans, acquit de la célébrité par ses portraits et ses tableaux d'histoire. Son chef-d'œuvre se voit dans le palais de Florence, et représente l'hommage des Florentins à *Ferdinand II.*

SUCCA, (Marie de) fille d'un célèbre jurisconsulte de Liége, naquit dans cette ville en 1600, et s'y distingua par son érudition et ses profondes connoissances en mathématiques et en musique. Elle a publié quelques ouvrages, et est morte vers le milieu du XVIIe siècle.

SUCKLING, (Jean) poëte Anglois, naquit à Witham en 1613, et mourut en 1641. On dit qu'il parloit latin dès l'âge de cinq ans. Dans sa jeunesse, il servit en Danemarck sous *Gustave-Adolphe*, et se retira ensuite dans sa patrie, où il publia des *Poésies*, des *Lettres*, des *Comédies*, un *Discours* sur l'occasion, et un *Examen* de la religion par la raison.

I. SUE, (Jean) chirurgien, né à la Cotte-St-Pol, vint à Paris dans sa jeunesse, et fut accueilli par *Devaux*, chirurgien renommé, qui lui apprit son art. L'élève égala bientot le maître: sa pratique fut heureuse, son savoir étendu. Il apprit le latin à l'âge de 45 ans, pour interroger en cette langue les étudians en médecine. Il a publié quelques Mémoires, dont le plus remarquable a pour objet la correction du Forceps alors en usage.

Bienfaisant et ami des pauvres, ceux-ci pleurèrent sa mort arrivée à Paris le 30 novembre 1732.

II. SUE, (Jean-Joseph) frère du précédent, né en 1710, vint à Paris à 19 ans, devint l'élève de *Verdier*, célèbre anatomiste, et lui succéda dans la chaire de professeur d'anatomie. Il approfondit cette science dans tous ses détails, et en propagea la connoissance parmi un grand nombre d'élèves. Il est mort à Paris, le 10 décembre 1792, à plus de 82 ans. On lui doit : I. Plusieurs *Mémoires* intéressans, insérés dans le Recueil des *Savans étrangers*, publié par l'académie des sciences. L'un d'eux décrit dans deux individus, une transposition générale des viscères, en sorte que ceux du côté droit se trouvoient à gauche ; un autre a pour objet l'examen de la structure et des vaisseaux de la matrice ; un autre a calculé les proportions du squelette de l'homme, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. II. *Traité* des bandages et appareils, 1746, in-12. On en a fait une seconde édition en 1761. III. *Abrégé* d'Anatomie, 1748, 2 vol. in-12, réimprimés en 1774. IV. *Elémens de Chirurgie*, 1755, in-8.° V. *Anthropotomie* ou Traité sur l'art d'injecter, de disséquer et d'embaumer, 1759, in-8.° Il a été augmenté, et publié de nouveau en 1765. VI. *Ostéologie*, 1759, 2 vol. in-fol. avec 31 planches. Cet ouvrage est une traduction de celui de *Monro*, professeur d'anatomie à Edimbourg. C'est un chef-d'œuvre de typographie et d'exactitude dans le dessin. — Les neveux de *Sue* suivent avec distinction la même carrière.

SUEN-TI, empereur Chinois, régnoit dans le XIVe siécle, et se rendit recommandable par la sagesse de ses lois. Il prit pour leur base, le respect filial. Une de ses déclarations ordonne à tous les gouverneurs de l'empire, de lui faire connoître ceux qui ont témoigné une soumission particulière à leurs parens, pour qu'il puisse les récompenser. Un autre de ses édits dispense des corvées ordinaires, les enfans qui ont perdu leur père ou leur mère, pendant tout le temps destiné à leur rendre les honneurs funèbres.

SUENKFELD, (Gaspar) *Voy*. SCHWENFELD.

I. SUETONE, (*Caïus Suetonius Paulinus*) gouverneur de Numidie, l'an 40 de J. C., vainquit les Maures, et conquit leur pays jusqu'au-delà du Mont Atlas, ce qu'aucun autre général Romain n'avoit fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, et commanda 20 ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage et sa prudence éclatèrent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J. C., et lui valut la confiance de l'empereur *Othon*, qui le fit un de ses généraux. *Suétone* ternit sa gloire, en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif, et s'en fit même un mérite auprès de *Vitellius*.

II. SUETONE, (*C. Suetonius Tranquillus*.) Le surnom de *Tranquillus* lui venoit de son père, à qui on avoit donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu près la même chose. *Suetonius Lenis*, père de l'historien, étoit chevalier Romain et tribun de la treizième Légion. Son fils fut fort estimé

estimé de l'empereur *Adrien*, qui en fit son secrétaire. Il perdit les bonnes graces de ce prince, pour avoir manqué aux égards dûs à l'impératrice *Sabine*. Le mépris qu'*Adrien* avoit pour son épouse, la rendoit triste, chagrine, d'une humeur difficile; et l'on croit que *Suétone* ne se rendit coupable envers cette princesse, que pour l'avoir brusquée dans ses mauvaises humeurs. D'autres disent qu'il étoit bien avec elle, et qu'*Adrien* le renvoya, parce qu'il soupçonnoit leur intelligence. *Suétone* après sa disgrace, vécut dans la retraite, et se consola avec les Muses de la perte des faveurs de la cour. *Pline le Jeune* qui étoit lié avec lui, dit que c'étoit un homme d'une grande probité et d'un caractère fort doux. *Suétone* avoit composé: I. Un *Catalogue des Hommes illustres de Rome;* mais cet ouvrage est perdu. II. Plusieurs ouvrages sur la *Grammaire*. III. Une *Histoire des rois de Rome*, divisée en trois livres. IV. Un Livre sur les *Jeux Grecs*, etc. Mais nous n'avons de lui que la *Vie des XII premiers Empereurs de Rome*, et quelques fragmens de son *Catalogue des illustres Grammairiens*. Dans son Histoire de la *Vie des douze Césars*, il n'observe point l'ordre des temps: il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque de pureté et d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il fait l'histoire l'avoient été dans leur vie. Il leur impute même quelquefois des forfaits qui ne paroissent pas être dans la nature. Il y a plusieurs éditions de cet auteur. La première est de Rome, 1470, in-fol. Les meilleures sont celles des *Variorum*, 1690, 2 vol. in-8.°... de Leewarde, 1714, 2 vol. in-4.°.. d'Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4.°... de Leyde, 1751, 2 vol. in-8.°.. celle *ad usum Delphini*, 1684, in-4.°.. celle du Louvre, 1644, in-12. Nous en avons une Traduction en françois, in-4.°, par *Duteil*, qui est plate, rampante et tronquée en quantité d'endroits; et deux autres beaucoup meilleures, publiées toutes deux en 1771; l'une par M. *de la Harpe*, en 2 vol. in-8.°; l'autre par M. *Delille*, sous le nom d'*Ophellot de la Pause*, en 4 vol. in-8.°

I. SUEUR, (Nicolas le) en latin *Sudorius*, conseiller et ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs, en 1594, dans sa 55e année, s'est fait un nom parmi les savans par sa profonde connoissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante Traduction de *Pindare* en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8.°, chez *Morel;* et réimprimée dans l'édition de *Pindare*, donnée par *Prideaux*, à Oxford, en 1697, in-fol. *Le Sueur* imite son original avec la même fidélité, qu'un habile dessinateur copie les tableaux d'un grand maître.

II. SUEUR, (Eustache le) peintre, né à Paris en 1617, mort dans la même ville en 1655, étudia sous *Simon Vouet*, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talens. Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays cependant ses ouvrages

offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique et d'après les plus grands peintres Italiens. Un travail réfléchi, soutenu d'un beau génie, le fit atteindre au sublime de l'art. Il n'a manqué à *le Sueur*, pour être parfait, que le pinceau de l'école Vénitienne : son coloris auroit plus de force et de vérité, et il auroit montré plus d'intelligence du clair-obscur. Ce peintre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité et les graces majestueuses qui sont le principal caractère de *Raphaël*. Ses idées sont élevées, son expression est admirable, ses attitudes sont bien contrastées. Il peignoit avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise et une fraicheur singulières. Ses draperies sont rendues avec un grand art. *Le Sueur* avoit cette simplicité de caractère, cette candeur et cette exacte probité qui donnent un si grand prix aux talens éminens. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On sait qu'il avoit orné le petit cloître des Chartreux de peintures sublimes, que des envieux mutilèrent. Elles représentent l'histoire de *S. Bruno*, et se voient maintenant dans le *Museum* de Versailles, sous le nº 247 et suivans. Son fameux tableau de *S. Paul* est au-dessus de tout éloge. On a gravé d'après ses ouvrages. *Goulai* son beau-frère, ainsi que ses trois autres frères, *Pierre*, *Philippe* et *Antoine le Sueur*, et *Patel* avec *Nic. Colombel* ses élèves, l'ont beaucoup aidé.

III. SUEUR, (Jean le) ministre de l'église prétendue-réformée au XVIIe siècle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, se distingua par ses ouvrages. On a de lui : I. Un *Traité de la divinité de l'Ecriture-Sainte*. II. Une *Histoire de l'Eglise et de l'Empire*, Amsterdam, 1730, en sept vol. in-4.º, et huit in-8.º Cette *Histoire* continuée par le ministre *Pictet*, est savante et exacte, et il y a moins d'emportement que dans les autres Ouvrages historiques des Protestans. On y désireroit seulement plus de pureté dans le style.

IV. SUEUR ou SEUR, (Thomas le) né à Rethel en Champagne, le 1 octobre 1703, entra dans l'ordre des Minimes en 1722; il enseigna avec distinction, la philosophie et la théologie, et fut appelé à Rome, où il eut une chaire de mathématiques à la Sapience et une de théologie à la Propagande. Il alla ensuite à Parme concourir à l'instruction de l'infant Duc; et retourna de-là à Rome, où il mourut le 22 septembre 1770. Il jouit constamment de l'estime des papes sous lesquels il vécut : *Benoît XIV* l'honora plusieurs fois de sa visite. Il eut pour associé dans tous ses écrits, son estimable ami le P. *Jacquier*. L'amitié tendre et inaltérable de ces deux savans, fait honneur aux lettres. Tout fut commun entre eux, peines, plaisirs, travaux, la gloire même, celui de tous les biens dont on est le plus jaloux. Chacun des deux amis fit en entier le *Commentaire sur Newton*. Ils en comparoient ensuite les différens morceaux, et jugeoient à laquelle des deux manières on devoit donner la préférence ; mais jamais on n'a su à qui appartenoit celle qui a été imprimée. Le P. *le Sueur* n'avoit

aucune ambition, du moins s'il en eût été capable, elle auroit eu pour but l'élévation de son ami. *Le cardinalat est un beau problème*, disoit ce dernier dans une assemblée nombreuse ; *le Sueur* ajouta : *Je voudrois bien le résoudre pour vous.* Après le retour d'un voyage que le P. *Jacquier* fit en France, les deux amis donnèrent sur le *Calcul intégral*, l'ouvrage le plus complet qu'on eût encore publié, et qui renferme toutes les méthodes jusqu'alors connues. Ce Traité parut en 1748, in-8.°, et a été réimprimé en 1765, par les soins du duc de Parme. On avertit les deux savans, qu'on venoit de se servir de leur travail sans les citer : *C'est une preuve qu'on l'a trouvé utile*, répondirent-ils ; et ils ne firent aucune réclamation. On attribue particulièrement à *le Sueur* des *Principes de philosophie naturelle*, en 4 vol. in-12 ; et *Institutiones philosophicæ*, 1760, 5 vol. in-12. Le P. *le Sueur* ne montrant nul désir ni apparent ni caché, de se mettre au-dessus de ses confrères, dut en être beaucoup aimé, et il le fut en effet autant qu'il le méritoit. Il succomba à de longues infirmités en 1770. Deux jours avant de mourir, il paroissoit avoir perdu toute connoissance. *Me reconnoissez-vous*, lui dit le Père *Jacquier*, peu d'instans avant sa mort ? *Oui*, répondit le mourant, *vous êtes celui avec qui je viens d'intégrer une équation très-difficile*. Ainsi, au milieu de la destruction de ses organes, il n'oublia ni l'objet de ses études, ni l'ami avec qui tout lui fut commun. — Mad^e *d'Aleignat* observe, dans une Lettre adressée à l'auteur de l'Année littéraire, que le Père *le Sueur* n'étoit point de l'académie des sciences, mais simple correspondant de cette société ; et que M. *de Fouchi* ne lui a pas rendu le tribut d'éloge dû aux associés.

SUFFETIUS, *Voy.* METIUS.

SUFFOLCK, (le duc de) *Voy.* XI. MARIE.

SUFFREN, (Jean) jésuite, né à Salon en Provence, en 1571, se consacra à la direction et à la chaire. Sa piété et sa droiture le firent choisir pour confesseur de *Marie de Médicis*, qui engagea *Louis XIII* à lui donner la même place auprès de lui. Dans les disputes qui s'élevèrent entre ce prince et sa mère, *Suffren* voulut être conciliateur. Mais il déplut à *Richelieu*, et n'ayant que de la franchise dans une cour intrigante, il fut bientôt renvoyé. Il fut cependant toujours attaché à la reine, et mourut à Flessingue, en 1641, en passant avec elle de Londres à Cologne, où elle alloit chercher un asile. Son *Année Chrétienne*, 4 vol. in-4.°, composée à la prière de *S. François de Sales*, et abrégée par le P. *Frizon*, en 2 volumes in-12, Nancy, 1728, est écrite avec onction ; et quoique le style de l'abréviateur soit plus correct, plusieurs personnes pieuses préfèrent la simplicité de l'original. (*Voy.* l'article de NOSTRADAMUS son compatriote.) — Nous ignorons si le bailli de *Suffren*, chevalier de Malthe et chef d'escadre, mort en 1789, étoit de la même famille ; mais il étoit né en Provence, comme le Jésuite. Ce célèbre marin, si redouté des Anglois, se signala sur la mer de l'Inde, où il fut le vengeur des

François et le conservateur des possessions hollandoises. Son activité, son courage, son zèle, ses talens et ses vertus étoient respectés des étrangers comme de ses concitoyens. Le prince Indien *Alder Alikan* lui dit : *Jusqu'à présent je m'étois cru un grand homme ; mais depuis que tu as paru sur cette côte, tu m'as éclipsé.* Le bailli de *Suffren*, paroissant à Versailles, y reçut les plus grands honneurs. Le roi l'entretint plusieurs fois en particulier. A un dîner chez les Ministres, où se trouvoit M. *d'Estaing*, on appeloit ce dernier *Général* ; *d'Estaing* désignant alors *Suffren*, répondit : « Voici le seul qu'il y ait ici. »

SUGER, né ou à Touri en Beauce en 1087, ou à St.-Denis suivant *Félibien*, ou dans la province d'Artois, à St-Omer, qui étoit alors une ville nouvelle et sans considération, de parens peu distingués dans le monde, fut mis à l'âge de 10 ans, dans l'abbaye de St-Denis où *Louis*, fils de France, depuis *Louis le Gros*, étoit élevé. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appela *Suger* qui fut son conseil et son guide. *Adam*, abbé de St-Denis, étant mort en 1122, *Suger* obtint sa place. Il avoit l'intendance de la Justice, et la rendoit dans son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre et les négociations étrangères étoient encore de son département ; son esprit actif et laborieux suffisoit à tout. *Suger*, vivant dans le siècle, en prit l'esprit et les manières ; il étaloit un faste plus convenable à un grand seigneur qu'à un abbé. Mais touché par les exhortations et les vertus de *S. Bernard*, il réforma son monastère en 1127, et donna le premier l'exemple de cette réforme. Les personnes du monde n'eurent plus dès-lors un si libre accès dans l'abbaye, et l'administration de la justice fut transportée ailleurs. *Suger* étoit dans le dessein de se renfermer entièrement dans son cloître, lorsque *Louis VII*, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Les soins du ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut dans de grands sentimens de religion, à St-Denis, en 1152 à 70 ans, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis, et de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence et de ses larmes. Persuadés que son nom seul étoit le plus bel éloge, les religieux de St-Denis se contentèrent de graver ces mots sur son tombeau : CI GIT L'ABBÉ SUGER. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis le Gros*, et quelques autres ouvrages. Un écrivain moderne a fait un parallèle de *S. Bernard* et de *Suger*, qui est entièrement à l'avantage de celui-ci. « Ces deux hommes avoient tous deux de la célébrité et du mérite. Le premier avoit l'esprit plus brillant, le second l'avoit plus solide. L'un étoit opiniâtre et inflexible; la fermeté de l'autre avoit des bornes. Le Solitaire étoit spécialement touché des avantages de la religion ; le Ministre, du bien de l'état. *S. Bernard* avoit l'air, l'autorité d'un homme inspiré; *Suger*, les sentimens et la conduite d'un homme

de bon sens. Un sage n'a jamais raison auprès de la multitude, contre l'enthousiasme. Les déclamations de l'un l'emportèrent sur les vues de l'autre, et le zèle triompha de la politique. » *S. Bernard* est trop maltraité dans ce portrait; mais *Suger* y est peint sous ses véritables traits. Il croyoit qu'il valoit mieux prévenir les maux dans leurs causes, que de s'exposer à chercher des ressources pour y remédier. Rarement on le voyoit former des projets qu'un hasard ou un événement imprévu pussent déconcerter : aussi il voyoit ordinairement réussir ceux qu'il formoit. « Son caractère circonspect et précautionné, dit le Père *Fontenai*, l'avoit rendu fort contraire au projet de la Croisade exposé à trop de risques. La volonté du pape l'avoit emporté sur ses raisonnemens, aussi bien que sur ses répugnances à accepter la régence. Mais quand une fois l'expédition sainte eut été conclue, et que par sa qualité de Régent il eut également à pourvoir au dedans et au dehors, sa haute capacité fournit et suffit à tout. Il contint l'intérieur du royaume dans l'ordre. Il ménagea au roi jusqu'en Asie, des remises proportionnées aux énormes dépenses que nous y faisions ; et assez fréquemment traversé par les démêlés de théologie qui survinrent, ou même par de purs embarras de cloître, il trouva encore des heures de reste pour ne pas se dérober aux objets les plus minces. » Dom *Gervaise* a écrit la *Vie* de *Suger* en 3 vol. in-12. On trouve dans *le Pour et le Contre* de l'abbé *Prévost*, tom. x, une *Dissertation* pour déterminer la patrie de ce Ministre; on lui donne pour frère dans cet ouvrage, *Alvise* évêque d'Arras.

SUICER, (Jean-Gaspard) né à Zurich en 1620, y fut professeur public en hébreu et en grec, et y mourut en 1688. On a de lui un *Lexicon* ou *Trésor ecclésiastique* des Pères Grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est utile et prouve beaucoup de savoir, ainsi que son *Lexicon Græco-Latinum*, Zurich, 1683, in-4.°... — *Jean-Henri* SUICER son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg, mort en cette dernière ville en 1705, se fit connoitre aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie Helvétique*, en latin.

SUIDAS, écrivain Grec, qui florissoit, à ce qu'on croit, sous l'empire d'*Alexis Comnène*, est auteur d'un *Lexicon* grec historique et géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les Vies de plusieurs savans et d'un grand nombre de princes. Ce sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qui l'avoient précédé. Sa compilation est faite sans choix et sans jugement. Quelques-uns pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, et que les fautes ne sont que dans les additions. Quoique son *Lexicon* ne soit pas toujours exact, il ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de choses prises des anciens. La première édition, en grec seulement, est de Milan, 1499, in-fol.; et la meilleure est celle de *Kuster*, Cambridge, 1705, en 3 vol. in-fol., en grec

et en latin, avec des Notes pleines d'érudition.

SUINTILA *ou* CHINTILA, roi des Visigoths en Espagne, monta sur le trône en 621. Il en parut digne par sa bravoure, sa prudence, et sa générosité qui se répandoit principalement sur les pauvres, dont il fut appelé le père. Les Gascons qui occupoient alors la Navarre, se révoltèrent contre lui; mais il sut les réduire. L'empire Grec avoit encore deux généraux qui commandoient dans une partie de l'Espagne. *Suintila* conquit le pays qui lui étoit soumis, après avoir vaincu l'un des deux généraux par les armes, et l'autre par ses libéralités. Il devint ainsi seul souverain de toute l'Espagne, et tenta de rendre le trône héréditaire dans sa famille, en associant son fils à la dignité royale. Les Goths regardèrent cette association comme un attentat sur leur droit d'élection, et choisirent pour son successeur un autre de ses fils appelé *Sisenand*. *Suintila* voulut soutenir son premier choix; mais il s'arma en vain. Ses troupes l'abandonnèrent; et *Sisenand*, à qui *Dagobert* roi de France, avoit envoyé une grande armée, fut couronné en 631.

I. SULLY, (Maurice de) natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après *Pierre Lombard*. Son savoir et sa piété lui méritèrent cette place. Il fonda les abbayes de Herivaux et de Hermières. C'est lui qui jeta les fondemens de l'Eglise de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtimens qui se voient en France. Ce prélat, magnifique et libéral, mourut le 11 septembre 1196. On grava sur son tombeau, suivant son intention, ces mots de l'Office des Morts: *Credo quòd* REDEMPTOR *meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum.*

II. SULLY, (Maximilien de Béthune, baron de Rosni, duc de) maréchal de France et principal ministre sous *Henri IV*, naquit à Rosni en 1559, d'une famille illustre et connue dès le x[e] siècle. Il n'avoit que 11 ans, lorsqu'au commencement de 1572, il fut présenté par son père à la reine de Navarre et à *Henri*. Florent *Chrétien* précepteur de ce prince, donna aussi des leçons à *Sully*, qui suivit *Henri* à Paris. Il s'y trouva lorsque l'affreux massacre de la Saint-Barthelemi inonda de sang la capitale. Le principal du collége de Bourgogne le tint caché pendant trois jours, et l'arracha ainsi aux assassins. *Rosni* attaché au service du jeune roi de Navarre, se signala dans plusieurs petits détachemens. Ce prince ayant appris qu'il se comportoit avec plus de témérité que de prudence, lui dit: *Rosni, ce n'est pas là où je veux que vous hasardiez votre vie. Je loue votre courage; mais je désire vous le faire employer dans de meilleures occasions.* Cette occasion se présenta bientôt au siége de Marmande, où il commandoit un corps d'arquebusiers. Il y montra la plus grande bravoure. Sur le point d'être accablé par un nombre trois fois supérieur, le roi de Navarre, couvert d'une simple cuirasse, vola à son secours, et lui donna le temps de s'emparer du poste qu'il attaquoit. Eause, Mirande, Cahors furent ensuite

les théâtres de sa valeur. En 1586, *Bosni* fut employé avec honneur à différens siéges : et l'année d'après, avec six chevaux seulement, il défit et emmena prisonniers 40 hommes. A la bataille de Coutras, il contribua à la victoire, en faisant servir à propos l'artillerie. Au combat de Fosseuse, journée très-meurtrière, il marcha cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui, et deux épées cassées entre ses mains. A la bataille d'Arques en 1589, *Sully* à la tête de 200 chevaux, en attaqua 900 des ennemis et les fit reculer. Il partagea à la bataille d'Ivry donnée l'année d'après, les fatigues et la gloire de son maître. Ce bon prince ayant appris qu'il avoit eu deux chevaux tués sous lui, et reçu deux blessures, se jeta à son cou et le serra tendrement, en lui disant les choses les plus touchantes et les plus flatteuses. « Brave soldat et vaillant chevalier, j'avois eu toujours bonne opinion de votre courage, et conçu de bonnes espérances de vos vertus : mais vos actions signalées et votre modestie ont surpassé mon attente. En conséquence, je veux vous embrasser des deux bras, en présence de ces princes, capitaines et grands chevaliers qui sont ici près de moi. » En 1591, *Bosni* prit Gisors par le moyen d'une intelligence ; il passoit dès-lors pour un des hommes les plus habiles de son temps dans l'attaque et dans la défense des places. La prise de Dreux en 1593, celle de Laon en 1594, de la Fère en 1596, d'Amiens en 1597, de Montmelian en 1600, donnèrent un nouveau lustre à sa réputation. Aussi habile négociateur qu'excellent guerrier, il avoit été envoyé dès 1583 à la cour de France, pour en suivre tous les mouvemens. On l'employa dans plusieurs autres occasions, et il montra dans chacune la profondeur du politique, l'éloquence de l'homme d'état, le sang-froid de la bravoure, et l'activité de l'homme de génie. En 1586, il traita avec les Suisses, et en obtint une promesse de 20,000 hommes. En 1599, il négocia le mariage du roi avec *Marie de Médicis*. En 1600, il conclut un traité avec le cardinal *Aldobrandin*, médiateur pour le duc de Savoie. En 1604 il termina en faveur du roi une contestation avec le pape, sur la propriété du Pont d'Avignon. Mais c'est sur-tout dans son ambassade en Angleterre, qu'il déploya toute la pénétration de son esprit et toute l'adresse de sa politique. La reine *Elisabeth* étant morte en 1603, *Sully* revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, fixa dans le parti de *Henri IV*, le successeur de cette illustre princesse. De si grands services ne demeurèrent pas sans récompense ; il fut nommé secrétaire d'état en 1594, membre du conseil des finances en 1596, surintendant des finances et grand-voyer de France en 1597 et 1598, grand-maître de l'artillerie en 1601, gouverneur de la Bastille et surintendant des fortifications en 1602. *Béthune*, de guerrier devenu ministre des finances, remédia aux brigandages des partisans. En 1596, on levoit 150 millions sur les peuples, pour en faire entrer environ trente dans les coffres du roi. Le nouveau surintendant mit un si bel ordre dans les affaires de son maître, qu'avec 35 millions de revenu, il acquitta 200

millions de dettes en dix ans, et mit en réserve 30 millions d'argent comptant dans la Bastille. Son ardeur pour le travail étoit infatigable. Tous les jours il se levoit à quatre heures du matin. Les deux premières heures étoient employées à lire et à expédier les Mémoires qui étoient toujours mis sur son bureau ; c'est ce qu'il appeloit *nettoyer le tapis*. A sept heures il se rendoit au conseil, et passoit le reste de la matinée chez le roi qui lui donnoit ses ordres sur les différentes charges dont il étoit revêtu. A midi il dînoit. Après dîner il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis. Les ecclésiastiques de l'une et de l'autre Religion étoient d'abord écoutés. Les gens de village et autres personnes simples qui appréhendoient de l'approcher, avoient leur tour immédiatement après. Les qualités étoient un titre pour être expédié des derniers. Il travailloit ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle étoit venue, il faisoit fermer les portes. Il oublioit alors toutes les affaires, et se livroit aux doux plaisirs de la société avec un petit nombre d'amis. Il se couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorsqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ses occupations, alors il reprenoit sur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son ministère. *Henri* dans plusieurs occasions, loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'arsenal où demeuroit *Sully*, il demanda en entrant où étoit ce ministre ? On lui répondit qu'il étoit à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses courtisans, et leur dit en riant : *Ne pensiez-vous pas qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse ou avec des Dames ?* Et une autre fois il dit à *Roquelaure : Pour combien voudriez-vous mener cette vie-là ?* La table de ce sage ministre n'étoit ordinairement que de dix couverts : on n'y servoit que les mets les plus simples et les moins recherchés. On lui en fit souvent des reproches ; il répondit toujours par ces paroles d'un ancien : *Si les conviés sont sages, il y en aura suffisamment pour eux ; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie.* L'avidité des courtisans fut mal satisfaite auprès de ce ministre : ils l'appeloient le *Négatif*, et ils disoient que le mot *oui* n'étoit jamais dans sa bouche. Son maître, aussi bon économe que lui, l'en aimoit davantage. Avant le ministère de *Sully*, plusieurs gouverneurs et quelques grands seigneurs levoient des impôts à leur profit. Quelquefois ils le faisoient de leur propre autorité ; d'autres fois, en vertu des édits qu'ils avoient surpris par intrigue. Le comte *de Soissons* tenta d'obtenir du roi, sous l'administration de *Rosni*, un impôt de 15 sous sur chaque ballot de toile qui entroit dans le royaume ou qui en sortoit. Suivant lui, cet impôt ne devoit se monter qu'à 10,000 écus, quoique suivant le calcul de *Sully*, il dût en produire près de 300,000. Dans le même temps, des courtisans avides tourmentoient *Henri* pour obtenir plus de vingt autres édits, tous à la charge du peuple. *Rosni* alloit sortir pour faire des remontrances sur des vexations si

odieuses, lorsqu'il vit arriver chez lui Mlle *d'Entragues*, alors marquise *de Verneuil*, l'une des maîtresses de *Henri IV*, laquelle étoit intéressée à la réussite des nouveaux projets. *Sully* ne lui cacha point combien ces tentatives continuelles que ceux qui entouroient le roi faisoient pour dépouiller le peuple, le révoltoient. *En vérité*, lui dit-elle, *le Roi seroit bien bon, s'il mécontentoit tant de gens de qualité, uniquement pour se prêter à vos idées. Et à qui*, ajouta-t-elle, *voudriez-vous que le Roi fît du bien, si ce n'est à ses parens, à ses courtisans et à ses maîtresses? — Madame, vous auriez raison*, répondit Rosni, *si le Roi prenoit cet argent dans sa bourse; mais y a-t-il apparence qu'il veuille le prendre dans celle des Marchands, des Artisans, des Laboureurs et des Pasteurs? Ces gens-là qui le font vivre, et nous tous, avons assez d'un seul Maître, et n'avons pas besoin de tant de Courtisans, de Princes et de Maîtresses...* Si l'on veut connoître les vues de *Sully* pour le bonheur des états et de la France en particulier, qu'on jette les yeux sur le détail des causes de la ruine ou de l'affoiblissement des monarchies. (Mémoires. l. 19.) « Ces causes, dit-il à *Henri IV*, sont les subsides outrés, les monopoles principalement sur le blé; le négligement du commerce, du trafic, du labourage, des arts et métiers; le grand nombre de charges, les frais de ces offices, l'autorité excessive de ceux qui les exercent; les frais, les longueurs et l'iniquité de la justice; l'oisiveté, le luxe, et tout ce qui y a rapport; la débauche et la corruption des mœurs; la confusion des conditions; la variation dans la monnoie; les guerres injustes et imprudentes; le despotisme des souverains; leur attachement aveugle à certaines personnes; leur prévention en faveur de certaines conditions, ou de certaines professions; la cupidité des ministres et des gens en faveur; l'avilissement des gens de qualité; le mépris et l'oubli des gens de lettres; la tolérance des méchantes coutumes, et l'infraction des bonnes lois; l'attachement opiniâtre à des usages indifférens ou abusifs; la multiplicité des édits embarrassans et des réglemens inutiles. » Il ajoute: « Si j'avois un principe à établir, ce seroit celui-ci: *Que les bonnes mœurs et les bonnes lois se forment réciproquement.* Malheureusement pour nous cet enchaînement précieux des unes et des autres ne nous devient sensible, que lorsque nous avons porté au plus haut point la corruption et les abus; en sorte que parmi les hommes, c'est toujours le plus grand mal qui devient le principe du bien. » L'agriculture, qu'il protégea avec zèle, lui paroissoit bien plus digne d'être encouragée que les arts de luxe. Ces arts ne devoient occuper, selon lui, que la partie la moins nombreuse du peuple. Ce ministre craignoit que l'appât du gain, attaché à ces sortes d'ouvrages, ne peuplât trop les villes aux dépens des campagnes, et n'énervât insensiblement la nation. *Cette vie sédentaire*, disoit-il en parlant des manufactures d'étoffes, *ne peut faire de bons soldats; la France n'est pas propre à telles babioles.* C'est pourquoi il vouloit que les impôts portassent pres-

que tout entiers sur le luxe. *Henri* objectoit que ce genre de taxe mécontenteroit les grands seigneurs. *Ce sont*, répondit SULLY, *les gens de Justice, Police, Finances, Ecriture et Bourgeoisie, qui ont introduit le luxe ; il n'y a qu'eux qui crieront. S'ils le font il faudra les remettre à la vie de leurs ancêtres, qui même Chanceliers, premiers Présidens, Secrétaires d'affaires et plus relevés Financiers, n'avoient que de fort médiocres logis, des meubles très-modestes, des habillemens fort simples, et ne traitoient leurs parens et amis que chacun n'apportât sa pièce sur sa table. — J'aimerois mieux*, répliqua vivement HENRI, *combattre le roi d'Espagne dans trois batailles rangées, que tous ces Gens de Justice, de Finances et de Villes, et sur-tout leurs Femmes et Filles, que vous me jetteriez sur les bras.* Cependant le roi, en contredisant son ministre, en connoissoit tout le mérite. Au retour de son ambassade d'Angleterre, *Henri IV* le fit gouverneur de Poitou, grand-maitre des Ports et Havres de France, et érigea la terre de Sully-sur-Loire en duché-pairie l'an 1606. Sa faveur ne fut point achetée par des flatteries. *Henri IV* ayant eu la foiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise *de Verneuil*, *Sully*, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. *Comment morbleu*, dit le roi en colère, *vous êtes donc fou ? — Oui*, SIRE, répondit BETHUNE, *je suis fou ; mais je voudrois l'être si fort, que je le fusse tout seul en France.* Parmi les maux que causa à ce royaume la mort de *Henri IV*, un des plus grands fut la disgrace de ce fidelle ministre. Il fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. *Louis XIII* l'y fit revenir quelques années après, pour lui demander des conseils. Les petits-maitres qui gouvernoient le roi, voulurent donner des ridicules à ce grand homme, qui parut avec des habits et des manières qui n'étoient plus de mode. *Sully* s'en appercevant, dit au roi : SIRE, *quand votre Pere me faisoit l'honneur de me consulter, nous ne parlions d'affaires, qu'après avoir fait passer dans l'antichambre les Baladins et les Bouffons de la Cour.* En 1634 on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont il se démit en même temps. Il mourut sept ans après, dans son château de Villebon, au Pays-Chartrain, le 21 décembre 1641, à 82 ans ; on lui a fait cette épitaphe :

Souverains, adorez la cendre
De l'homme en ces lieux endormi ;
Le premier, il sut vous apprendre
Qu'un roi peut avoir un ami.

Sully s'étoit occupé dans sa retraite à composer ses *Mémoires*, qu'il intitula : *Œconomies Royales*, Amsterdam, 2 vol. in-fol., auxquels on joint les tomes III et IV, Paris, 1662. Ces *Mémoires*, réimprimés à Trevoux, en 12 vol. in-12, sont écrits d'une manière très-négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits ; mais on y voit régner un air de probité et une naïveté de style qui ne déplait point à ceux qui peuvent lire d'autres ouvrages françois que ceux du siècle de *Louis XIV*. L'abbé *de l'Ecluse*, qui en a

donné une bonne édition, 1745, 3 vol. in-4.°, et 8 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre, et a fait parler à *Béthune* un langage plus pur. C'est un tableau des règnes de *Charles IX*, de *Henri III* et de *Henri IV*, tracé par un homme d'esprit pour l'instruction des politiques et des guerriers. *Béthune* y paroît toujours à côté de *Henri*. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. *Sully* rend compte lui-même de la manière dont *Henri IV* le peignoit à ses courtisans. « Quelques-uns (disoit un jour ce grand roi, si bon juge des hommes) se plaignent de *Rosni*, (et quelquefois moi-même) qu'il est d'une humeur rude, impatiente et contredisante. On l'accuse d'avoir l'esprit entreprenant, de présumer tout de ses opinions et de ses actions, et de rabaisser celles d'autrui. Quoique je lui connoisse une partie de ces défauts; quoique je sois contraint quelquefois de lui tenir la main haute, quand je suis de mauvaise humeur, qu'il se fâche ou se laisse emporter à ses idées, je ne laisse pas pour cela de l'aimer, de lui en passer beaucoup, de l'estimer et de m'en bien et très-utilement servir; parce que véritablement il aime ma personne, qu'il a intérêt à ce que je vive, et qu'il désire avec passion l'honneur et la grandeur de moi et de mon royaume. Je sais aussi qu'il n'a rien de malin dans le cœur; qu'il a l'esprit fort industrieux et fort fertile en expédiens; qu'il est grand ménager de mon bien, homme fort laborieux et diligent; qu'il essaie de ne rien ignorer et de se rendre capable de toutes sortes d'affaires de paix et de guerre; qu'il écrit et parle assez bien, d'un style qui me plaît, parce qu'il sent son soldat et son homme d'état. Enfin, il faut que je vous avoue que, malgré ses bizarreries et ses promptitudes, je ne trouve personne qui me console si puissamment que lui dans tous mes différens chagrins. » *Mémoires de Sully*, livre 26. Aussi ce prince lui écrivoit un jour : « Mon ami, j'achèterois votre présence de beaucoup, car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur.... Il n'y a ni d'amour ni de jalousie, c'est affaire d'état...Hâtez-vous ! venez, venez, venez!..... Ma femme, mes enfans, tout le ménage se porte bien; ils vous aimeront autant que moi, ou je les déshériterai. » *Sully* étoit Protestant, et voulut toujours l'être, quoiqu'il eût conseillé à *Henri IV* de se faire Catholique. *Il est nécessaire*, lui dit-il, *que vous soyez Papiste, et que je demeure Réformé*. Le pape lui ayant écrit une lettre qui commençoit par des éloges sur son ministère, et finissoit par le prier d'entrer dans la bonne voie, le duc lui répondit, qu'*il ne cessoit de son côté, de prier Dieu pour la conversion de Sa Sainteté*. Nous finirons cet article par un parallèle de *Sully* et de *Colbert*, que nous sommes éloignés d'adopter en tout, parce que le mérite du dernier ministre y est injustement rabaissé, mais celui de *Rosni* y paroît dans le plus beau jour. « *Sully*, dont on ne parle plus, étoit bien plus grand homme que ce *Colbert* dont on parle tant. *Sully* gouvernoit *Henri IV*; *Colbert* gouvernoit *Louis XIV*: mais avec cette différence, que *Henri IV* examinoit les décisions de *Sully*, et

que *Louis XIV* croyoit en celles de *Colbert* ; et cette différence est cause que le nom de *Colbert* a fait fortune.... *Sully* mit un ordre admirable dans les finances, dans un temps où il pouvoit impunément en augmenter le désordre ; pourvut à tous les besoins ; amassa 40 millions d'argent comptant. *Colbert* eut le bonheur de succéder à un homme peut-être innocent, qu'il fit condamner comme coupable : il ne pouvoit mal faire ; le procès de *Fouquet* étoit un engagement trop fort... *Colbert* enrichit le Royaume ; *Sully* fit plus, il le racheta.... *Colbert* avoit les meilleures intentions du monde ; mais peu d'étendue de génie, peu de connoissances, peu de goût : ses premiers pas furent de faux pas ; ses premiers choix furent ridicules ; ses premières entreprises furent des fautes, et ses dernières des vexations. *Sully* avoit des intentions aussi pures, un esprit capable de tout embrasser, de tout entreprendre, de tout finir ; une droiture sévère, clairvoyante ; beaucoup de netteté dans les idées, et malgré le feu de son ame, beaucoup de flegme dans ses démarches : il faisoit tout par lui-même, et pour ne pas se tromper dans le choix de ses confidens, n'en avoit point. On doit tenir compte à *Sully* de tout le mal qu'il ne fit pas, tant la maltôte italienne, introduite par *Catherine de Médicis*, avoit jeté de trouble et de confusion dans cette partie de l'administration. On peut reprocher à *Colbert* tout le bien qu'il ne fit pas, tant il avoit de motifs, de lumières, de moyens pour en faire. *Colbert* n'excelloit que dans les finances. *Sully* étoit un homme de guerre, un homme de lettres ; *Sully* étoit un Romain..... *Sully* est le plus homme de bien qui se soit mêlé des finances. *Colbert* est le premier homme d'un esprit médiocre, qui ait réussi dans une science qui demande de grandes vues, et qui conduit à d'infiniment petits détails.... *Sully* est un modèle : sa gloire lui appartient, et n'appartient qu'à lui. La gloire de *Colbert* appartient en partie à *Sully*. » *Louis XVI* a fait faire sa statue en 1777... *Voyez* I. COTTON. Comme les *Mémoires de Sully*, donnés par l'abbé *de l'Ecluse*, en gagnant du côté du style, ont perdu du côté de la fidélité, M. l'abbé *Baudeau* avoit annoncé en 1777, une nouvelle édition du Texte original en 12 vol. in-8.°, avec d'abondantes notes ; mais cette édition n'a pas été achevée. L'académie Françoise a fait de l'éloge de *Sully*, le sujet de l'un de ses prix, qui fut remporté par *Thomas*.

III. SULLY, (Henri) célèbre artiste Anglois, passa en France, où il se signala par sa sagacité. Ce fut lui qui dirigea le Méridien de l'église de Saint-Sulpice. Le duc *d'Orléans*, régent, et le duc *d'Aremberg*, lui firent chacun une pension de 15000 livres. Il mourut à Paris le 13 octobre 1728, après avoir abjuré la religion Anglicane. Il a laissé : I. Un traité intitulé : *Description d'une Horloge pour mesurer le Temps sur mer*, Paris, 1726, in-4.° II. *Règle artificielle du Temps*, 1737, in-12. Ces deux ouvrages prouvent que sa main étoit conduite par un esprit intelligent.

SULPICE-APOLLINAIRE, *Voy.* APOLLINAIRE, n.° I.

SULPICE-SEVÈRE, historien ecclésiastique, naquit à Agen dans l'Aquitaine, où sa famille tenoit un rang assez distingué. Aussitôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau et y fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage; mais sa femme étant morte peu de temps après, il pensa sérieusement à quitter le monde, quoiqu'à la fleur de son âge, très-riche et généralement distingué. Il ne se contenta pas de pratiquer la vertu, il la rechercha. Il s'attacha à *S. Martin de Tours*, suivit ses conseils, et fut son plus fidelle disciple. Il se laissa surprendre par les Pélagiens, et alla jusqu'à les défendre; mais il connut sa faute, et la répara par les larmes et les mortifications. On croit qu'il mourut vers l'an 420. *Sulpice-Sévère* avoit plusieurs terres auprès de Toulouse, de Narbonne, d'Agen et de Tarbes. Il se servit de ses grands revenus pour mettre les pauvres en état de travailler; car étant grand ami du travail, il ne croyoit pas devoir par un faux esprit de charité, entretenir la fainéantise. Sa piété n'excluoit ni la gaieté, ni la politesse, ni la vigueur d'une sage administration. Il ne se déchargeoit point sur des intendans infidelles du soin de ses affaires. Il voyoit tout par lui-même, et il n'en fut que plus en état de faire du bien. Comme il étoit prêtre, il distribuoit à ses vassaux les secours spirituels et temporels. Nous lui sommes redevables d'un excellent Abrégé d'Histoire sacrée et ecclésiastique, qui est intitulé: *Historia Sacra*. Elle renferme, d'une manière fort concise, ce qui s'est passé de siècle en siècle depuis la création du monde jusqu'au consulat de *Stilicon*, l'an 400 de J. C. Cet ouvrage a fait donner à *Sulpice* le nom de *Salluste Chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet écrivain pour modèle. Il faut avouer qu'il l'égale quelquefois pour la pureté et l'élégance du style. On trouve dans son livre quelques sentimens particuliers, tant sur l'histoire, que sur la chronologie; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les Abrégés d'Histoire ecclésiastique. *Sleidan* nous en a donné la *Suite*, écrite avec assez d'élégance; mais comme il étoit Protestant, il est très-favorable à sa secte. Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à *Sulpice-Sévère*, est la *Vie de S. Martin* qu'il composa du vivant de ce saint évêque, à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On lui reproche d'avoir cru avec trop de facilité des miracles dont quelques-uns n'avoient pour fondement que des bruits populaires. Les meilleures éditions de ses Ecrits sont les suivantes: *Elzevir*, 1635. in-12, *cum notis Variorum*. — Leyde, 1665, in-8.° — Leipzig, 1709, in-8.° — Vérone, 1755, 2 vol. in-4°, par le P. *de Prato* Oratorien, qui l'a accompagnée de notes et de savantes dissertations. — Il y en a une édition de Bâle, 1556, par *Flaccus Illyricus*, in-8.°, rare; et une Version françoise de 1656, in-8.°, fort plate... Il y a eu encore S. SULPICE-SÉVÈRE, évêque de Bourges, mort en 591; et S. SULPICE *le Débonnaire* ou *le Pieux*, aussi évêque de Bourges, mort en 647. L'un et l'autre se signalèrent par leurs vertus et leurs lumières. Nous avons

quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliothèque des Pères. *Baronius* et d'autres éditeurs du *Martyrologe Romain*, confondent *Sulpice-Sévère*, historien ecclésiastique, avec *Sulpice-Sévère*, évêque de Bourges. Cette erreur a été relevée par *Benoît XIV*, dans sa préface de l'édition du *Martyrologe* qu'il a donnée en 1749 ; il y démontre que le saint-siège n'a jamais mis le nom de l'historien *Sulpice-Sévère* dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un temps immémorial dans l'église de Tours.

SULPICIE, dame Romaine, femme de *Calenus*, florissoit vers l'an 90 de J. C. Nous avons d'elle un *Poëme* latin contre *Domitien*, sur l'expulsion des philosophes. Elle avoit aussi composé un *Poëme* sur l'amour conjugal, dont nous devons regretter la perte, si l'éloge qu'en fait *Martial* n'est point flatté. Son Poëme contre *Domitien* se trouve avec le *Pétrone* d'Amsterdam, 1677, in-24 ; dans les *Poetæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 volumes in-4.° ; et dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*. M. *de Sauvigny* en a donné une traduction libre en vers françois, dans le *Parnasse des Dames*. Il y a une autre *Sulpicie*, fille de *Patercule* et femme de *Valerius Flaccus*, qui fut déclarée d'une voix unanime la plus chaste de toutes les dames Romaines, et la plus digne, selon les Livres Sibyllins, de dédier la statue de *Vénus* dans son temple.

I. SULPICIUS, (*Gallus*) de l'illustre famille Romaine des *Sulpiciens*, fut le premier astronome parmi les Romains, qui donna des raisons naturelles des éclipses du Soleil et de la Lune. Etant tribun de l'armée de *Paul-Emile*, l'an 168 avant J. C., la sagacité de son esprit lui avoit appris que, le jour qu'on alloit donner bataille à *Persée*, il arriveroit la nuit précédente une éclipse de Lune. Il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, et les avertit qu'elle arriveroit la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, et le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec *Marcellus*, l'an 166 avant J. C...... SERVIUS-SULPICIUS-RUFFUS, excellent jurisconsulte du temps de *Cicéron*, homme recommandable par sa vertu et par ses autres belles qualités, et consul comme le précédent, étoit de la même famille. *Voyez aussi* SYLLA.

II. SULPICIUS, (Jean) surnommé *Verulanus*, du nom de Véroli sa patrie, se fit quelque réputation dans le XVe siècle, par la culture des belles-lettres : il fit imprimer *Végèce*, et publia le premier *Vitruve*, vers 1492. On lui doit aussi le rétablissement de la musique sur le théâtre.

SULZER, (Jean-George) de l'académie de Berlin et autres, naquit en 1720 à Winterthur dans le canton de Zurich. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se chargea de quelques éducations à Zurich, où il donna, dans un Ouvrage périodique, divers morceaux recueillis en allemand, sous le titre de *Considérations morales sur les Ouvrages de la Nature*. Il traduisit

ensuite en allemand les *Itinera Alpina* de *Scheuchzer*, et composa dans la même langue un *Traité sur l'Education*. En 1747 *Sulzer* fut nommé professeur de mathématiques au collége de *Joachim Sthal* à Berlin, et fut reçu en 1750 à l'académie. Agrégé à la classe de philosophie spéculative, il donna dans les volumes de cette société d'excellens Mémoires sur la Psychologie. Son meilleur Ouvrage est sa *Théorie universelle des Beaux Arts*, qui annonce un penseur profond et un bon citoyen. Le duc *de Courlande* voulant fonder un gymnase académique à Miltan, jeta les yeux sur *Sulzer* pour en dresser le plan, et le chargea de trouver des sujets pour y professer. Ce philosophe estimable mourut le 25 février 1779.

SUMOROKOF, (Alexandre) né à Moscow en 1727, mort en 1777, est regardé comme le *Corneille* du Théâtre Russe. D'heureuses dispositions, un esprit naturel et facile, des manières agréables le firent aimer du comte *Ivan-Shouvalof*, qui le présenta à l'impératrice *Elisabeth*. L'auteur, fêté à la cour, y donna, à l'âge de 29 ans, sa tragédie de *Koref*, qui fut la première pièce dramatique, écrite en langue russe. *Sumorokof* fit jouer ensuite d'autres tragédies et des comédies. *Elisabeth* lui accorda une pension, et le nomma directeur du théâtre de Pétersbourg. *Catherine II* lui donna l'Ordre de *Ste-Anne* et le rang de conseiller d'état. Peu de poëtes furent plus honorés et jouirent d'un sort aussi heureux.

SUPERVILLE, (Daniel de) ministre de l'église Wallone de Rotterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de très-bonnes études. Il étudia ensuite à Genève, sous les plus habiles professeurs de théologie. Il passa en Hollande l'an 1685, et mourut à Rotterdam le 9 juin 1728. On a de lui : I. *Les Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8.° II. Des *Sermons*, in-8.°, 4 vol. dont la septième édition est de 1726. III. *Les Vérités et les Devoirs de la Religion*, en forme de *Catéchisme*, 1706. IV. *Traité du vrai Communiant*, 1718, etc. Ces différens ouvrages sont estimés des Protestans.

SURÆUS, *Voy.* ROSIER.

SURBECK, (Eugène-Pierre de) de la ville de Soleure, capitaine commandant de la compagnie générale des Suisses au régiment des Gardes, servit la France avec autant de valeur que de zèle. Son savoir le fit recevoir Honoraire étranger de l'académie royale des Inscriptions. Ce savant militaire mourut à Bagneux près de Paris, en 1741, à 65 ans. On a de lui, en manuscrit, une *Histoire Métallique des Empereurs, depuis* Jules-César *jusqu'à l'Empire de* Constantin le Grand, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition.

SURE, (Pierre de) fils d'un notaire *de* Lyon, se fit religieux Célestin, et écrivit la vie de *S. Pierre de Luxembourg*, imprimée à Avignon. Il est mort à la fin du XVIe siècle, et fut contemporain d'un autre Célestin, aussi fils d'un notaire de Lyon, nommé *François de Larbent*, qui travailla avec les docteurs de Louvain à la traduction de la Vulgate, en 1550.

SURENA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par *Crassus*,

l'an 53 avant J. C. Il étoit le second après le roi en noblesse et en richesse, et le premier en valeur, en capacité et en expérience. C'étoit lui qui avoit mis *Orodes* sur son trône. Il se signala sur-tout par la défaite de l'armée Romaine, commandée par *Crassus*. Le vainqueur ternit sa gloire par la perfidie dont il usa envers le vaincu, en lui demandant à s'aboucher pour la conclusion d'un traité de paix. Il fit de grandes honnêtetés à ce général Romain, auquel il engagea sa parole, et l'assura que l'accord étoit conclu entre les deux armées, et qu'il ne s'agissoit que de s'avancer jusqu'à la rivière pour le mettre par écrit. *Crassus* le crut et s'avança; mais peu après, *Suréna* lui fit couper la tête. Il ajouta la plaisanterie à cette infidélité. Il entra en triomphe dans la Séleucie, disant qu'il amenoit *Crassus* : il avoit forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce général Romain, et il fit couvrir ce faux *Crassus* de toutes sortes d'opprobres. *Suréna* ne jouit pas long-temps du plaisir de sa victoire ; car s'étant rendu suspect à *Orodes*, ce prince le fit mourir. Il passoit non-seulement pour un homme brave, mais encore pour un homme de tête, sage et capable de donner de bons conseils ; mais ses vertus étoient gâtées par le soin efféminé qu'il avoit de sa personne, et par son amour pour les femmes.

SURENHUSIUS, (Guillaume) auteur Allemand du dernier siècle, savant dans la langue hébraïque, est connu principalement par une bonne édition de la *Mischna*. Ce recueil, important pour connoitre la jurisprudence, les cérémonies et les lois conditionnelles des Hébreux, est accompagné des commentaires des rabbins *Maimonides* et *Bartenora*, d'un version latine et des savantes Notes de l'éditeur. Il fut imprimé en Hollande l'an 1698, en 6 tom. ou 3 vol. in-fol.

SURGÈRES, *Voy.* ROCHEFOUCAULT, n.° V.

SURIAN, (Jean-Baptiste) d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite évêque de Vence, naquit à St-Chamas en Provence, le 10 septembre 1670. Il prêcha à la cour deux Avents et deux Carêmes ; et ses Sermons lui valurent la mitre en 1728. Retiré dans son petit diocèse, il n'en sortit que pour se rendre aux assemblées du clergé. Le soin de son troupeau fut sa seule occupation. Lorsque quelque paroisse se plaignoit de son curé, l'indulgent prélat répondoit aux paysans : *Souvenez-vous, mes enfans, que les prêtres sont des hommes; votre curé se corrigera, il me l'a promis. Retournez dans votre paroisse, et vivez en paix.* On lui offrit d'autres siéges que le sien : *Je ne quitterai point*, répondit-il, *une femme pauvre pour une femme riche.* Il mena une vie très-frugale, et quoiqu'il possédât un des évêchés les plus modiques de France, il laissa aux pauvres des épargnes considérables, à sa mort arrivée le 3 août, en 1754. C'étoit un homme doux et tranquille, mais timide. Malgré cette timidité, il montra du courage et du patriotisme, lors de l'invasion des Autrichiens en Provence. Un officier ennemi lui ayant demandé combien il faudroit de temps à l'armée pour se rendre à Lyon : *Je sais*, répondit-il, *le temps dont j'aurois besoin pour faire ce voyage* ;

ge, *mais j'ignore celui qu'il faudroit à une armée qui auroit des François à combattre*. Le travail d'apprendre par cœur lui coûtoit infiniment, et cela seul lui auroit fait renoncer à la prédication, si l'espérance de parvenir par ce moyen ne l'avoit soutenu. Nous possédons quelques-uns de ses Discours (entre autres celui du *Petit nombre des Elus*, qui est son chef-d'œuvre) dans le Recueil des *Sermons choisis pour les jours de Carême*, Liége, 1738, 2 vol. in-12. ; et on a imprimé en 1778, in-12 son *Petit-Carême*, prêché en 1719. Son éloquence (dit M. *d'Alembert* qui lui succéda à l'académie) fut touchante et sans art, comme la religion et la vérité. Il fut comparé à *Massillon* son confrère ; mais son style est moins pénétrant et moins pathétique.

SURITA, (Jérôme) d'une famille noble de Saragosse, se fit secrétaire de l'Inquisition, moins par fanatisme, que pour pouvoir vivre tranquille à l'abri de ce titre. Il mourut en 1580, à 67 ans, après s'être fait un nom par son savoir. On a de lui : I. L'*Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de* Ferdinand *le Catholique*, en 7 vol. in-fol. *Vossius* loue le jugement et le savoir de cet historien, mais le conseil du roi d'Espagne le blâma d'avoir découvert avec trop de sincérité les défauts des monarques Espagnols, et les savans lui applaudirent. II. Des *Notes* sur l'*Itinéraire* d'*Antonin*, sur *César* et sur *Claudien*.

SURIUS, (Laurent) né à Lubeck en 1522, étudia à Cologne avec *Canisius*, et se fit religieux dans la Chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son Ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Recueil des Conciles*, en 4 vol. in-fol., Cologne, 1567. II. Les *Vies des Saints*, en 7 tomes in-fol., 1618, Cologne. L'auteur a compilé *Lipoman*, dont il a changé l'ordre ; il s'est permis un arrangement différent et très-souvent en ne conservant pas le style des originaux, il les a surchargés d'un fatras de mensonges. III. Une Histoire de son temps, sous le nom de *Mémoires* qui commencent en 1514 ; elle a été continuée successivement par *Isselt*, *Brachel*, jusqu'en 1651, par *Thulden*, jusqu'en 1660, et *Henri Brewer*, jusqu'en 1673. C'est une suite de la Chronique de *Nauclerus* : il semble que *Surius* ne l'a entreprise que pour démontrer la mauvaise foi de *Sleidan*. *Sponde* en parle en ces termes (*ad an.* 1556, n.° 8) : *Quæ* Sleidanus *quæsitis calumniis vel impuris derisionibus peccavit, ut frequentissimè fecit*, Laurentius Surius *censuris suis in semitam rectam reduxit*. On en a une Traduction françoise, 1573, in-8.° L'Histoire de *Surius* est trop souvent une compilation sans choix et sans discernement ; elle prouve qu'il étoit plus propre à ramasser des passages qu'à arranger des faits. Cet homme, plus pieux qu'éclairé, travailla, selon *Moréri*, à excuser les massacres de la Saint-Barthelemi. IV. Une excellente Traduction en latin du Traité de la présence véritable de Jesus-Christ après la consécration, de *Gropper*, sous ce titre : *de veritate Corporis et Sanguinis Christi in Eucharistiâ*, Cologne, 1560,

in-4.° Il a encore traduit en latin les ouvrages de *Thaulère*, ceux de *Rusbroch*, de *Stapyle*, et donné plusieurs ouvrages de controverse. *Voy.* SUSON.

SURUGUE, (Louis) graveur Parisien, né en 1686, et mort en 1762; et *Pierre-Louis* son fils, né en 1717, et mort en 1772, ont été deux artistes habiles qui ont gravé d'après les meilleurs maîtres.

SURVILLE, (Marguerite-Eléonore-Clotilde-de-Vallon-Chalys de) née à Vallon, château du Bas-Vivarais, sur la rive gauche de l'Ardèche, en 1405, eut pour mère *Pulchérie-de-Fay-Collan*, connue par son esprit à la cour de *Gaston-Phébus*, comte de Foix et de Bearn, et qui inspira à sa fille le goût de la poésie et des occupations littéraires. Celle-ci, dès l'âge de 11 ans, traduisit en vers une *Ode* de *Pétrarque*, avec tant de graces, que *Christine de Pisan* s'écria, après l'avoir lue : *Il me faut céder à cet Enfant tous mes droits au Sceptre du Parnasse. Clotilde* aima *Berenger de Surville*, beau, bien fait, aimable, et l'épousa en 1421. Ce dernier, forcé d'aller rejoindre *Charles VII* au Puy-en-Vélay, ne se sépara point sans douleur de l'épouse à laquelle il venoit de s'unir, et *Clotilde* célébra la sienne dans une héroïde datée de 1422, et qui est un modèle de sensibilité, de graces, et d'une élégance de style bien extraordinaire pour le temps. Le poëte *Alain Chartier* n'en critiqua pas moins cette pièce, et publia son jugement dans un recueil intitulé : *Flours de belle Rhétorique*. M.me *de Surville* y répondit par des Rondeaux malins, qui mirent les rieurs de son parti. Elle entreprit alors un grand Poëme, sous le titre de *Lygdamir*, et un Roman héroïque et pastoral, appelé le *Châtel d'Amour*. L'un et l'autre n'ont point été publiés, et se sont perdus au milieu des ravages des guerres civiles. Les *Poésies légères* de *Clotilde* avoient été admirées par *Charles* duc d'Orléans, que l'abbé *Sallier* a présenté comme l'un des meilleurs poëtes du siècle où il vécut. Le duc les fit connoître à la reine *Marguerite* d'Ecosse ; et celle-ci, voyant que *Clotilde* ne vouloit point céder à ses instances, en quittant sa retraite dans le Vivarais pour la cour, lui envoya une couronne de laurier artificielle, surmontée de douze *Marguerites* à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec cette devise faisant allusion au nom de M.me *de Surville* : « *Marguerite* d'Ecosse à *Marguerite* d'Hélicon. » Celle-ci mourut à plus de 90 ans, puisqu'elle chanta en 1495 la victoire remportée à Fornoue par *Charles VIII*. La date de sa mort est incertaine; on sait seulement qu'elle fut inhumée à Vessaux, dans la même tombe qui renfermoit déjà les cendres de son fils et de sa belle-fille, qu'elle a célébrés dans ses vers. Les poésies de *Clotilde* offrent l'entrelacement des rimes masculines et féminines, règle à laquelle *Marot*, qui vécut 100 ans après elle, ne se conforma jamais, mais qui paroît cependant avoir été suivie par des poëtes plus anciens, tels que *Henri de Croie* et *Jean Molinet*. La naïveté, la vérité des sentimens, la propriété des expressions, la liaison toujours naturelle des idées, beaucoup d'adresse dans les transitions; voilà ce qui frappe le plus dans

ses poésies; et l'on ne sera pas fâché de trouver ici les louanges que *Jeanne de Vallon*, descendante de *Clotilde*, et qui vivoit dans le XVII[e] siècle, leur a données : « S'il est vrai, dit-elle, que le goût consiste principalement à ne point faire entre-choquer le style et le sujet, les couleurs et les genres; à marier avec art, mais sans que l'art y paroisse, des fleurs de tous les pays et de toutes les saisons; à savoir quand il faut prendre vol, l'alentir, tournoyer, s'arrêter enfin ou s'étendre, et sans pour ce épuiser la mine, extraire de l'or ou des diamans d'un terrain dédaigné du vulgaire; en un mot, avec la simple émaillure des champs, simuler quelquefois l'éclat et la fraîcheur des roses de l'antiquité; certes, ou je me trompe fort, ou ce goût, tant de fois outragé, fut le partage de ma *Clotilde*. Elle n'a point de ces éclairs qui d'abord éblouissent d'une lueur blafarde, et ne font que replonger plus tristement dans une obscurité profonde; c'est un jour pur et doux, à propos éclatant, mais d'un éclat ami de la vue, et qui sait récréer les yeux sans les fatiguer. » Les poésies de *Clotilde* n'ont été publiées qu'en l'an 11, par M. *Wanderbourg*, en un vol. in-8.°, précédé d'un *Discours* très-bien écrit sur la vie et les ouvrages de *Clotilde*. On doit le Recueil de ceux-ci à *Joseph-Etienne de Surville*, descendant de *Clotilde*, qui fit avec distinction la guerre de Corse et d'Amérique, émigra sous le règne de la terreur, rentra en France, y fut reconnu et fusillé au Puy-en-Vélay, le 27 vendémiaire de l'an 7. Ce dernier, fouillant dans ses archives en 1782, aidé d'un feudiste, trouva par hasard le manuscrit de son aïeule. Il l'emporta en Suisse, et s'occupa de sa publication, qui n'a pu avoir lieu que quelques années après sa mort.

SUSANNE, fille d'*Helcias* et femme de *Joakim*, de la tribu de Juda, est célèbre dans l'Ecriture par son amour pour la chasteté. Elle demeuroit à Babylone avec son mari, qui étoit le plus riche et le plus considérable de ceux de sa nation. Deux vieillards conçurent pour elle une passion criminelle, et pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle étoit seule, prenant le bain dans son jardin. Ils l'allèrent surprendre, et la menacèrent de la faire condamner comme adultère, si elle refusoit de les écouter. *Susanne* ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appelèrent les gens de la maison, et l'accusèrent de l'avoir surprise avec un jeune homme. *Susanne* fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menoit au supplice, le jeune *Daniel*, inspiré de Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses; l'innocence triompha, et ils furent condamnés par le peuple au même supplice auquel ils avoient injustement fait condamner *Susanne*, l'an 607 avant J. C. L'un des plus beaux tableaux de *Rubens* est celui où il a représenté *Susanne* au bain, surprise par les vieillards. La plus grande terreur règne sur son visage, sans qu'il perde rien de sa beauté et de sa douceur. Un autre motif d'admiration dans ce visage, c'est qu'il n'y a presque

pas d'ombre, et qu'il n'en paroît pas moins sortir de la toile. Les figures sont de grandeur naturelle. Ce Tableau appartient au roi de Suède, et se trouve placé dans la salle d'audience. On dit que le comte *de Kageneck*, grand connoisseur en peinture, et ambassadeur de l'Empereur en Suède, recevant du roi sa première audience, fut si ravi de la beauté de ce Tableau, que s'interrompant au milieu de sa harangue, il s'écria : *Mon Dieu, Sire, quel superbe morceau vous avez là !* *Paul Pontius* l'a gravé en 1624. *Voy.* I. LUCRÈCE.

SUSON, (Henri) né vers 1300, d'une famille noble de Souabe, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et mourut en 1366. On a de lui : I. Des *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur.* II. Divers *Sermons.* III. *Horloge de la Sagesse*, traduit en latin par *Surius*, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, et avoit été traduit en françois dès 1389, par un religieux Franciscain, natif de Neuf-Château en Lorraine. Cette dernière version fut imprimée à Paris en 1493, in-fol., après avoir été retouchée, pour le style, par les Chartreux de Paris. On en a une autre Traduction, 1684, in-12, par l'abbé *de Vienne*, chanoine de la Sainte-Chapelle de Viviers en Brie.

SUTCLIFFE, (Matthieu) *Sutclivius*, théologien Protestant d'Angleterre, au commencement du XVIIe siècle, a composé plusieurs Traités de controverse, dictés par le fanatisme et l'emportement, et bien contraires à cet esprit de douceur et de mansuétude qu'inspire l'Evangile. On en peut juger par son Livre anonyme touchant la prétendue *Conformité du Papisme et du Turcisme*, Londres, 1604. Il a encore laissé : I. *De verâ Christi Ecclesiâ*, Londini, 1600, in-4.° II. *De Purgatorio*, Hanoviæ, 1603, in-8.° III. *De Missâ Papisticâ*, Londini, 1603, in-4.°, etc.

SUTELISTE, (Matthieu) Anglois, doyen d'Exeter, a publié plusieurs Ecrits de théologie, parmi lesquels ses compatriotes distinguèrent un *Traité* sur la discipline ecclésiastique, Londres, 1591, in-4.° L'auteur mourut quelque temps après la publication de cet ouvrage.

SUTOR, (Petrus) *Voy.* COUSTURIER.

I. SUTTON, (Thomas) célèbre philantrope Anglois, naquit en 1532, dans le comté de Lincoln, et mourut à Hackney en 1611. Il se destina d'abord aux fonctions du barreau ; il voyagea ensuite dans diverses contrées de l'Europe, et y apprit le françois, le hollandois et l'espagnol. De retour dans sa patrie, il acheta de l'évêque de Duxham des terres considérables où il découvrit des mines de charbon de terre, qu'il fit exploiter, et qui lui rendirent un profit immense. *Sutton* contracta en outre un riche mariage, et réussit dans toutes ses opérations commerciales. A la mort de son épouse, se trouvant sans enfant, il se retira dans une retraite profonde, et employa sa fortune, en 1611, à fonder en faveur des indigens et des enfans délaissés, le superbe hôpital du *Charter-House*.

II. SUTTON, (Samuel) né à Alfreton, mort à Londres en 1752, servit, dans sa jeunesse, sous le duc de *Marlborough*, et établit ensuite un café à Londres. En 1740, il inventa une méthode simple de désinfecter les vaisseaux et de les purger de tout mauvais air, par des tuyaux de communication avec le feu des cuisines. Le médecin *Méad* favorisa cette invention, dont l'utilité fut surpassée par celle des ventilateurs de *Hales*.

SUWAROW, *Voy.* SOUVAROW.

SWAMMERDAM, (Jean) célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1637, d'un apothicaire, reçut le bonnet de docteur en médecine, à Leyde, en 1667. Il s'appliqua sur-tout à l'étude du corps humain et des insectes, et parvint à se faire un très-riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'idée d'injecter dans les vaisseaux une matière liquéfiée par la chaleur, et qui acquérant de la solidité en se refroidissant, rend ces vaisseaux plus sensibles. On lui doit encore l'invention d'un thermomètre, pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours il donna dans les mysticités de *la Bourignon*, alla la joindre dans le Holstein, vécut dans la retraite, et mourut en 1680. L'excès d'application l'avoit jeté dans l'hypocondrie. Il étoit tellement tourmenté par l'atrabile ou bile noire, qu'à peine daignoit-il répondre à ceux qui lui parloient. Quand il montoit en chaire, souvent il restoit comme interdit, sans répondre aux objections qu'on lui faisoit. Peu de temps avant sa mort, il fut saisi d'une fureur mélancolique; et dans l'un de ses accès il brûla tous ses Ecrits. Enfin il périt desséché comme une momie, et conservant à peine la figure humaine. Les ouvrages de ce savant investigateur de la nature, sont: I. *Traité de la Respiration et de l'usage des Poumons*, en latin, Leyde, 1738, in-4.° II. Un autre, *de fabrica Uteri muliebris*, 1679, in-4.° III. Une *Histoire générale des Insectes*, Utrecht, 1669, in-4.°, en allemand; ibidem, 1685, in-4.°, en françois; Leyde, 1733, in-4.°, en latin, par *Henri Chrétien Henninius. Jérôme David Gaubius* en a donné aussi une édition en latin: la meilleure édition est celle de Leyde, 1737, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Biblia naturæ*, etc. (*Voyez* MOUFET.) Cet ouvrage, dans lequel on trouve l'observateur exact et laborieux, est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avoit observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté, et jusqu'aux viscères des abeilles tout y est gravé avec la plus grande exactitude. *Réaumur* qui a travaillé sur le même objet, a adopté les planches de *Swammerdam* pour orner ses ouvrages. On trouve sa *Vie* par le célèbre *Boërhaave*, à la tête du *Biblia naturæ*.

SWANEFELD, (Herman) peintre Flamand, né en 1620, mort en 1680, fut disciple de *Gérard-Dow* et de *Claude Lorrain*. Il excelloit à peindre les ruines et les lieux déserts. On le vit long-temps ne parcourir dans le voisinage de Rome, que les endroits escarpés et solitaires, ce qui le fit surnommer le *Pein-*

tre-Hermite. Ses Tableaux sont très-recherchés.

SWEDEMBORG, (Emmanuel de) né à Stockholm le 29 janvier 1688, d'un évêque Suédois et Luthérien, fut nommé assesseur extraordinaire au collége des Mines en 1716, anobli en 1719, et mourut à Londres le 29 mars 1772, à 85 ans. C'étoit un homme à révélations et à visions singulières, qui croyoit avoir trouvé les clefs de l'Apocalypse. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, où il a déposé ses rêveries. Le plus connu, du moins en France, est intitulé : *les merveilles du Ciel et de l'Enfer, et des Terres Planétaires et Astrales*, par Emmanuel Swedemborg, *d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles ;* nouvelle édition traduite du latin par *A. J. P.* Berlin, 2 vol. in-8.°, 1786. Tous les événemens qui arrivent dans ce monde terrestre, ont d'abord été réalisés, selon lui, dans le monde des esprits, qui est entre le ciel et l'enfer. Le Jugement dernier, par exemple, a déjà eu lieu, sans que personne s'en soit douté. Ç'a été dans le courant de 1756; mais il n'indique pas le jour. Il ne nous apprend pas davantage de combien d'années l'événement spirituel a précédé le temporel. « Le Seigneur, dit-il, m'a rendu témoin, en 1757, du Jugement dernier exercé dans le monde des esprits. » En 1770, quelques-uns de ses disciples vinrent en France, et y firent connoître son extravagante doctrine. L'auteur a écrit plus de 20 vol. latins, pour établir son système et ses opinions. Il admet dans le ciel les païens et les hérétiques, et sur-tout les sages d'Athènes et de Rome. Suivant lui, la véritable Eglise est dans l'intérieur de l'homme, l'Eglise extérieure n'est rien. « L'homme est créé, dit-il, de manière à ne pouvoir mourir, car il peut être conjoint à Dieu ; ce qui est vivre de toute éternité. Si les hommes croient ressusciter corporellement, c'est parce qu'ils n'ont pas compris la parole divine. » *Swedemborg* n'avoit contre lui que ses chimères; il étoit d'ailleurs bon homme, sincère dans ses discours, constant dans ses liaisons, sobre dans sa nourriture et simple dans ses vêtemens. Ses Ecrits minéralogiques sont estimés. A 81 ans, il s'embarqua pour faire imprimer ses rêveries en Hollande. C'étoit le dixième voyage qu'il avoit fait dans les pays étrangers. — Ses *Œuvres philosophiques* et *minéralogiques* forment 3 vol. in-fol., imprimés à Dresde en 1734.

SWEERTS, (Emmanuel) né à Sevenbergen, près de Breda, cultiva un grand nombre de fleurs et de plantes étrangères, fit dessiner ce qu'il avoit de plus rare en ce genre, et en composa un Recueil qu'il intitula, *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1647. Ce Recueil formé de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand et françois, de ce qu'elles représentent. (*Voy.* MERIAN Marie Sibylle.)

SWERT, (François) *Swertius*, né à Anvers en 1567, et mort dans la même ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savans de son temps. Il étoit versé dans l'histoire belgique, dans les antiquités romaines et la littérature, et donna un grand

nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : I. *Rerum Belgicarum Annales*, 1620, in-folio. II. *Athenæ Belgicæ*, Anvers, 1628, in-fol. III. *Deorum, Dearumque Capita ex antiquis numismatibus*, Anvers, 1602, in-4.°; et dans les *Antiquités Grecques* de *Gronovius*. Ces têtes sont au nombre de 59.

SWEYNHEIM, (Conrad) *Voy.* PANNARTZ.

SWIETEN, *Voyez* VAN-SWIETEN.

I. SWIFT, (Jonathan) surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, naquit à Dublin le 30 décembre 1667, d'une bonne famille. Les liaisons de sa mère avec le chevalier *Temple*, ont fait concevoir quelques doutes sur la légitimité de sa naissance. On prétend que *Swift* lui-même n'a pas peu contribué à accréditer ce soupçon, ne doutant pas qu'il ne fût plus glorieux d'être le fils naturel de *Jupiter*, que le fils légitime de *Philippe*. Mais ces soupçons étoient sans fondement. La mère de *Swift* étoit parente de M.me *Temple*, et le chevalier voyoit quelquefois son alliée; voilà tout ce qu'il y a de vrai dans ce conte. Il prit ses grades à Oxford, où *Temple* fournissoit aux frais de son éducation. Ce seigneur ayant renoncé aux affaires publiques, s'étoit retiré dans une de ses terres, où il recevoit souvent les visites du roi *Guillaume*. Le jeune *Swift* eut des occasions fréquentes de converser avec ce prince. Le roi lui offrit une place de capitaine de cavalerie, qu'il refusa pour embrasser l'état ecclésiastique. Il obtint un bénéfice en Irlande, à la recommandation du chevalier *Temple*; mais il se lassa bientôt d'une place qui l'éloignoit de l'Angleterre à laquelle il étoi attaché, et qui le privoit de ses sociétés ordinaires. Il résigna son bénéfice à un ami, et vint retrouver son protecteur. *Swift* employa tout le temps qu'il passa avec lui, à cultiver l'esprit et les talens d'une jeune personne, qu'il a célébrée dans ses ouvrages, sous le nom de *Stella*. C'étoit la fille de l'intendant du chevalier, qui devint la femme du docteur, quoique leur mariage ait toujours été caché : l'orgueil de *Swift* l'empêcha d'avouer pour son épouse la fille d'un domestique. Il continua même de vivre avec elle après son mariage, comme auparavant, et il ne parut rien dans leur conduite, qui fût au-delà des bornes d'un amour Platonique. *Stella* ne s'accommoda point de ce genre de vie, qui la plongea dans une noire mélancolie, et elle mourut la victime d'un sort aussi cruel que bizarre. Long-temps avant la mort de sa femme, *Swift* avoit perdu son protecteur. Privé de tout secours du côté de la fortune, il vint à Londres solliciter une nouvelle prébende. Il présenta une requête au roi *Guillaume*; mais ce prince avoit oublié le docteur. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de *Swift* contre les rois et les courtisans. Il obtint pourtant quelque temps après plusieurs bénéfices, entre autres le doyenné de Saint-Patrice en Irlande, qui lui valoit près de 30,000 liv. de rente. Obligé de retourner en province, il fit de l'étude sa principale occupation. En 1735, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui eut pour lui des suites très-fâcheuses. Sa mémoire s'affoiblit; un noir cha-

grin s'empara de son ame ; il devint de jour en jour d'une humeur plus difficile, et tomba enfin dans un triste délire. Il traina le reste de sa vie dans cet état déplorable. Il eut cependant des momens heureux quelque temps avant sa mort, il mit à profit ces instans de raison pour faire son *Testament*, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un Hôpital de Foux de toute espèce, fondation qu'il croyoit très-utile aux trois royaumes de la Grande-Bretagne. Il n'avoit pas une grande idée de la raison humaine. Il définissoit l'homme, non *animal rationale*, mais *rationis capax*. Il mourut le 29 octobre 1745, à 78 ans. *Swift* étoit un homme capricieux et inconstant. Né ambitieux, il ne se nourrissoit que de projets vastes, mais chimériques, et il échouoit dans presque tous ses desseins. Sa fierté étoit extrême, et son humeur indomptable. Il recherchoit l'amitié et le commerce des grands, et il se plaisoit à converser avec les gens du petit peuple. Durant ses voyages, qu'il faisoit presque toujours à pied, il logeoit dans les plus minces auberges, mangeoit avec les valets d'écurie, les voituriers et les gens de cette sorte. Il étoit aimable dans ses politesses, sincère dans ses amitiés, et sans déguisement dans ses haines ; il parloit comme il pensoit. Il eut pour amis les plus grands hommes de son siècle. Il étoit sur-tout étroitement lié avec le comte *d'Oxford*, [*Voyez* PARNELL.] le vicomte *de Bolymgbrocke* et le célèbre *Pope*. Les femmes, celles particulièrement qui se piquoient de bel-esprit, recherchèrent son amitié. Il avoit sur elles un pouvoir étonnant : sa maison étoit une espèce d'académie de femmes, qui l'écoutoient depuis le matin jusqu'au soir. Il étoit caustique avec les hommes, et même en les prêchant. *Il y a quatre sortes d'orgueil*, disoit-il dans un de ses sermons : *l'orgueil de la naissance, celui de la fortune, celui de la figure, celui de l'esprit. Je vous parlerai des trois premiers ; quant au dernier, il n'y a personne parmi vous à qui on puisse reprocher un vice si condamnable.* Un procureur lui ayant demandé, *si le clergé et le diable étoient en procès, qui gagneroit? Le diable*, répondit-il, *parce qu'il s'est assuré de tous les gens de robe.* Son principe, en matière de politique, étoit celui de *Cicéron : L'intérêt et le bonheur du peuple est la première de toutes les Lois.* Il répétoit souvent cette belle maxime : « Tout *Sage* qui refuse des conseils, tout *Grand* qui ne protége pas les talens, tout *Riche* qui n'est pas libéral, tout *Pauvre* qui fuit le travail, sont des membres inutiles et dangereux à la société. » Le docteur *Swift* a enfanté un grand nombre d'Ecrits en vers et en prose, recueillis en 1762, à Londres en 9 vol. in-8.° L'ouvrage le plus long et le plus estimé que ce docteur ait fait en vers, est un Poëme intitulé : *Cadenus et Vanessa.* C'est l'histoire de ses amours, ou pour mieux dire de son indifférence pour une femme qui brûla pour lui d'une flamme inutile. Son véritable nom étoit *Esther Vanhomrigh.* Elle étoit fille d'un négociant d'Amsterdam qui s'étoit enrichi en Angleterre. Après la mort de son père, *Vanessa* alla s'établir en Irlande, où l'ambition de passer pour bel-esprit lui fit rechercher la société du

docteur, qui insensible à son amour la jeta dans une mélancolie dont elle mourut. Il y a dans cette production, ainsi que dans ses autres Poésies, de l'imagination, des vers heureux, trop d'écarts et trop peu de correction. Ses ouvrages en prose les plus connussont : I. *Les Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brogdingnac, à Laput, etc.* en 2 vol. in-12. Ce livre neuf et original dans son genre, offre à-la-fois une fiction soutenue et des contes puérils, des allégories plaisantes et des allusions insipides, des ironies fines et des plaisanteries grossières, une morale sensée et des polissonneries révoltantes; enfin, une critique pleine de sel, des réflexions plates et des redites ennuyeuses. L'abbé *des Fontaines*, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu corrigé. II. Le *Conte du Tonneau*, assez mal traduit en françois, par *Van-Effen ;* c'est une histoire allégorique et satirique, où, sous le nom de *Pierre*, qui désigne le Pape, de *Martin*, qui représente *Luther*, et de *Jean*, qui signifie *Calvin*, il déclare la guerre à la religion catholique, au luthéranisme et au calvinisme. On ne peut nier que sa plaisanterie n'ait de la force; mais il l'a poussée souvent au-delà des bornes, s'appesantissant sur des détails puérils, indécens et même odieux; enfin, ne sachant jamais s'arrêter au véritable point. On ne peut montrer plus d'esprit et moins de goût. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il réunit une précision de style admirable, avec une extrême prolixité d'idées. III. *Le Grand Mystère*, ou *l'Art de méditer sur la Garde-robe*, avec *des Pensées hardies sur les Etudes, la Grammaire, la Rhétorique, et la Poétique*, par *G. L. le Sage*, à la Haye, 1729, in-8.° IV. *Productions d'esprit, contenant tout ce que les Arts et les Sciences ont de rare et de merveilleux*, Paris, 1736, en 2 vol. in-12, avec des notes. V. *La Guerre des Livres*, ouvrage aussi traduit en françois, qu'on trouve à la suite du *Conte du Tonneau*. Il dut sa naissance à une dispute qui s'éleva vers la fin du dernier siècle, entre *Wootton* et le chevalier *Temple*, au sujet des anciens. Cette pièce ingénieuse est écrite dans un style héroï-comique. Le docteur *Swift* y donne la palme au chevalier *Temple*, son protecteur et son ami. Il y a des vides qui interrompent souvent la narration ; mais en général il est très-bien écrit, et il contient des choses extrêmement amusantes. Tous les ouvrages précédens ont été traduits en françois. Ceux que nous avons en anglois, consistent en différens écrits de morale et de politique. Le plus célèbre est son recueil intitulé : *Lettres du Drapier.* Voici ce qui donna lieu à cette feuille périodique. Le roi d'Angleterre avoit accordé à *Guillaume Wood* des Lettres-patentes qui l'autorisoient à fabriquer, pendant quatorze ans, une certaine monnoie pour l'usage d'Irlande. *Swift* fit voir au peuple l'abus qu'il y auroit à recevoir les nouvelles espèces. Au son de la trompette *du Drapier*, un murmure s'éleva parmi ses compatriotes, les esprits s'échauffèrent, on déclama avec force contre le gouvernement, et l'on ne prévint la révolte qu'en supprimant cette monnoie. *Swift* devint dès-lors l'idole du peuple : on célébra sa fête ; son portrait fut exposé

dans les rues de Dublin. Les pauvres lui curent une obligation plus essentielle. Il établit pour leur soulagement une *Banque*, où, sans caution, sans gages, sans sûreté, sans intérêts quelconques, on prêtoit à tout homme ou femme du bas peuple, ayant quelque métier ou quelque talent, jusqu'à la concurence de 10 liv. sterlings, environ 200 liv. monnoie de France. Par-là il leur ouvrit un nouveau moyen d'éviter la fainéantise, la mère des vices, et de faire valoir une louable industrie. On trouvera un portrait beaucoup plus étendu du *Rabelais* d'Angleterre, dans les *Lettres Historiques et Philologiques du Comte* d'Orreri, *sur la Vie et les Ouvrages de* Swift, *pour servir de supplément au Spectateur moderne* de *Stéele*, in-12, 1753 : livre traduit de l'anglois par M. *Lacombe* d'Avignon. Mais il ne faut pas adopter tous les jugemens du seigneur Anglois sur son héros. Il prétend, par exemple, qu'à bien des égards, on trouveroit une grande ressemblance entre *Horace* et le poëte Anglois. « Tous les deux, dit-il, se sont également distingués par leur esprit et par leur caractère. L'un et l'autre ont répandu dans leurs Écrits une gaieté singulière. *Horace* est plus délicat, est plus élégant, et plaît même dans ses Satires les moins travaillées. *Swift*, au contraire, prend plaisir à captiver le lecteur. La différence qu'il y a eu entre leur caractère, semble être une suite de leur différente fortune. Le docteur *Swift*, né ambitieux, se nourrissoit de projets vastes, mais chimériques, et fut trompé dans tous. *Horace*, content du bien médiocre que lui avoient laissé ses pères, se fit des amis, mérita les largesses et les bonnes graces d'*Auguste*. Tous deux ont fait les délices de ceux qui les voyoient. Tous deux modérés et un peu Epicuriens, *Horace* eut sa *Lidie*, *Swift* sa *Vanessa* ; *Horace* son *Mécene* et son *Agrippa* ; *Swift* son *Oxford* et son *Bolymgbrocke* ; *Horace* son *Virgile*, et *Swift* son *Pope*. » Nous ne doutons, dit le *Journal des Savans*, octobre 1753, que nos lecteurs ne soient très-surpris de ce parallèle, après la peinture que l'auteur nous a donnée du caractère de *Swift* ; et nous sommes très-éloignés de l'adopter. S'il y a quelque ressemblance entre les deux écrivains qui en sont l'objet, il y a tant de différence, que nous pensons qu'on ne se seroit jamais attendu de voir mettre à côté des graces d'*Horace*, la rudesse indomptable du caractère, les plaisanteries basses et mordantes du docteur Anglois. Quelques critiques sont étonnés aussi que *Voltaire* l'ait mis au-dessus de notre *Rabelais* ; ils prétendent qu'il est plus sec, et qu'il n'en a pas la naïveté originale. — Toutes ses Œuvres ont été recueillies à Londres, 1755, 22 vol. in-8.° *Drane Swift* son parent, mort à Worchester en 1783, a publié aussi quelques ouvrages. *Voyez* PRIOR, et VELLI.

II. SWIFT, (Dean) parent du précédent, mort en 1783, à Worcester, a publié un *Essai sur la vie et les Ecrits de Jonathan Swift*.

SWINDEN, (Jérémie) théologien Anglois, mort vers l'an 1740, est connu par un *Traité*

en anglois sur la nature du *Feu de l'Enfer* et du lieu où il est situé. Cet ouvrage, rempli de choses curieuses et singulières, a été traduit en françois par *Bion*, et imprimé en Hollande, en 1728, in-8.° Les autres ouvrages de *Swinden* sont peu connus en France.

SWINTON, (Jean) né en 1703, mort en 1777, fut d'abord chapelain de la Factorerie Angloise à Livourne, et ensuite archiviste de l'université d'Oxford. C'est l'un des auteurs de l'*Histoire universelle*, publiée en Angleterre. Il a publié, en outre, un grand nombre de *Dissertations* sur l'histoire et les antiquités de sa patrie.

SUYDERHOEF, (Jonas) graveur Hollandois, mort vers la fin du siècle dernier, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque et piquant, qu'à faire admirer la propreté et la délicatesse de son burin. Il a gravé plusieurs portraits d'après *Rubens* et *Vandyck*; mais on estime sur-tout ceux qu'il nous a donnés d'après *Franshals*, bon peintre. Une de ses plus belles estampes, et la plus considérable, est celle de la *Paix de Munster*. Il a saisi admirablement le goût de *Terburg*, auteur du Tableau original, dans lequel ce peintre a représenté une soixantaine de Portraits de plénipotentiaires qui assistèrent à la signature de cette paix.

SUZANNE, SUZON, *Voyez* SUSANNE, etc.

SUZE, (Henriette de Coligny, *connue sous le nom* de la Comtesse de la) née à Paris en 1618, étoit fille du maréchal de *Coligny*. Aussi aimable par son esprit que par sa figure, elle fut mariée très-jeune à *Thomas Addington*, seigneur Écossois. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noces le comte *de la Suze*. Ce nouvel hymen fut pour elle un martyre. Le comte, jaloux de ce que sa figure douce, languissante, passionnée, lui faisoit trop d'adorateurs, résolut de la confiner dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion Protestante que suivoit son mari, et se fit Catholique; *pour ne pas le voir*, dit la reine CHRISTINE, *ni dans ce monde, ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse *de la Suze* obtint du parlement la cassation de son mariage. Comme le comte ne vouloit pas consentir à cette séparation, sa femme lui donna 25,000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit: « Que la comtesse avoit perdu 50,000 écus dans cette affaire, parce que si elle avoit encore attendu quelque temps, au lieu de donner 25,000 écus à son mari, elle les auroit reçus de lui pour s'en débarrasser. » Mad^e^ *de la Suze*, libre du joug du mariage, cultiva ses talens pour la poésie. Remplie d'enthousiasme pour la littérature, elle négligea entièrement ses affaires domestiques, qui ne tardèrent pas à se déranger; mais elle regarda ce dérangement en héroïne de roman, qui attache peu d'importance aux richesses. Un exempt, suivi d'archers, vint un matin saisir ses meubles. Elle étoit encore au lit; elle fit entrer l'exempt dans sa chambre pour le prier de la laisser encore dormir deux heures; ce qui lui

fut accordé. Elle se leva à midi, s'habilla pour aller dîner en ville; fit de grandes excuses à l'exempt de l'avoir fait attendre, et lui dit en sortant : *Je vous laisse le maître chez moi.* M.me *de la Suze* plaidoit contre M.me *de Châtillon.* Elle rencontra celle-ci dans la grande salle du palais. Le duc *de la Feuillade* accompagnoit cette dernière. Le duc voyant M.me *de la Suze* suivie de *Benserade* et d'autres poëtes, lui dit : *Madame, vous avez pour vous la rime, et nous la raison.* M.me *de la Suze* lui repartit aussitôt : *Ce n'est donc pas sans rime ni raison que nous plaidons.* Sa maison fut le rendez-vous des beaux-esprits, qui la célébrèrent en vers et en prose. Elle mourut le 10 mars 1673, regardée comme une femme qui avoit les foiblesses de son sexe, et tous les agrémens d'un bel-esprit. Elle a excellé sur-tout dans l'*Elégie.* Ce qui nous reste d'elle en ce genre, est aussi délicat qu'ingénieux. Sa versification manque quelquefois d'exactitude et d'harmonie; mais elle a de la facilité et de l'élégance. *Montplaisir* et *Subligni* la guidèrent dans l'art de rimer, et elle surpassa ses maîtres. On a encore d'elle des *Madrigaux* assez jolis, des *Chansons* qui méritent le même éloge, et des *Odes* qui leur sont fort inférieures. Ses Œuvres parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de *Pelisson*, et de quelques autres, en 1695, et en 1725, en 5 vol. in-12. On connoît ces vers ingénieux sur la comtesse *de la Suze*, qu'on attribue à *Fieubet*, ou au P. *Bouhours* :

Quæ Dea sublimi vehitur per inania curru?
An Juno, *an* Pallas, *an* Venus *ipsa venit?*
Si genus inspicias, Juno; *si scripta*, Minerva;
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.

On a essayé de les rendre ainsi en notre langue :

Quelle Déesse ainsi vers nous descend des Cieux?
Est-ce *Vénus*, *Pallas*, ou la Reine des Dieux,
Dont nous ressentons la présence?
Toutes trois en vérité.
C'est *Junon* par sa naissance,
Minerve par sa science,
Et *Vénus* par sa beauté.

SYAGRIA, dame Lyonnoise, fille d'un personnage consulaire, s'illustra dans sa patrie, au ve siècle, par ses lumières et sa piété. Les poëtes et les historiens de son temps en ont fait l'éloge.

I. SYDENHAM, (Thomas) né dans le comté de Dorset en 1624, d'un gentilhomme de cette province, mort en 1689, fut fait membre du collége d'Oxford, âgé d'environ dix-huit ans. Mais l'esprit républicain qui l'animoit ainsi que sa famille, ne lui permettant pas de prendre comme les autres écoliers, les armes pour la défense de son prince, il quitta cette ville. Il se fit recevoir docteur en médecine dans l'université de Cambridge. Il exerça son art à Londres avec un succès éclatant, depuis 1661 jusqu'en 1686. C'étoit l'homme le plus expérimenté de son temps, et l'observateur le plus curieux et le plus exact des démarches de la nature. Il se contentoit de l'observer, sans vouloir la deviner d'après des idées systématiques; et lorsque la maladie n'exigeoit pas des secours prompts, il savoit attendre. Il se distingua sur-tout par les rafraî-

chissans qu'il donnoit dans la petite vérole, par l'usage du quinquina après l'accès, dans les fièvres aiguës, et par son *laudanum*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, qui mériteroient d'être plus communs dans les pays étrangers. On les a recueillis en 2 volumes in-4.°, à Genève, 1716, sous le titre d'*Opera Medica*. Ce Recueil servira long-temps de guide aux jeunes praticiens et de secours aux malades. On y trouve un *Traité de la goutte*, maladie cruelle qui avoit tourmenté la vieillesse de l'auteur. Pour grossir cette collection, on y a fait entrer un grand nombre de Traités de différens auteurs, fort bons en eux-mêmes, mais inférieurs à ceux de *Sydenham*. Sa *Praxis Medica*, imprimée séparément à Leipzig, 1695, 2 vol. in-8.°, et traduite en françois par M. *Sault*, 1774, in-8.°, est généralement estimée.

II. SYDENHAM, (Floyer) né en 1710, étudia à Oxford et s'y rendit célèbre dans la connoissance de la langue grecque. Il a traduit les *Œuvres* de *Platon*. Son savoir ne le tira pas de l'indigence : arrêté pour dettes contractées chez un traiteur qui le nourrissoit, il mourut en prison en 1788. Le triste sort de *Sydenham* a donné lieu, en Angleterre, à une fondation en faveur des gens de lettres réduits à manquer d'alimens.

SYDER, (Daniel) peintre, né à Vienne en Autriche en 1647, mort à Rome où il avoit fixé son séjour, vers 1699, excella dans son art. Le duc de Savoie l'anoblit, le décora de son ordre et le retint long-temps à sa cour.

SYGALLE, (Lanfranc) gentilhomme Génois, fut envoyé en ambassade par ses compatriotes, auprès de *Raymond*, comte de Provence. Ce prince fit avec les Génois un traité qui les mit à couvert de leurs ennemis : c'est à l'esprit insinuant de *Sygalle* que Gênes dut ce traité. Ce négociateur écrivit beaucoup en langue provençale : et on cite de lui diverses *Poésies* en l'honneur de *Bertrande Cibo* sa maitresse, et un *Poëme* adressé à plusieurs princes pour les exhorter au recouvrement de la Terre-sainte. *Sygalle* fut massacré par des brigands en retournant à Gênes.

SYLBURG, (Fréderic) né en 1546, près de Marpurg, dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1596, à la fleur de son âge, hâta la fin de sa carrière par ses travaux et ses longues veilles. Il s'attacha à revoir et à corriger les anciens auteurs grecs et latins que *Wechel* et *Commelin* mettoient au jour. On loue la correction des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Trésor* de la Langue grecque d'*Henri Etienne*. On a de lui des *Poésies* grecques, et quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition et de jugement. On estime surtout sa *Grammaire Grecque*, et son *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.... *Voy*. BRISSON.

SYLLA, (*Lucius-Cornelius*) dictateur Romain, de l'ancienne famille des *Scipions*, naquit, dit *Salluste*, dans un temps où le peu de mérite de son père et de quelques-uns de ses ancêtres, avoit presque effacé le lustre de la branche dont il étoit. Quoiqu'il

eût reçu une excellente éducation, sa jeunesse fut très-déréglée. Il aima le théâtre, le vin et les femmes. Cette dernière passion ne lui fut pas inutile ; car il s'éleva par la faveur de *Nicopolis*, riche courtisane, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mère, le mit en état de figurer parmi les chevaliers Romains. Il fit ses premières armes en Afrique, vers l'an 107 avant J. C., sous *Marius*, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Marses, nouvel essaim de Germains. *Sylla* n'employa contre eux que l'éloquence: il leur persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par *Sylla*, fit éclater dès-lors la jalousie de *Marius*. Il est certain du moins qu'ils se séparèrent, et que *Sylla* servoit, dès l'année suivante, sous le consul *Catullus*, qui fut donné pour collègue à *Marius* dans son 5e consulat, l'an 101 avant Jesus-Christ. Cependant *Sylla* battit les Samnites en campagne, et les força deux fois en deux différens temps. Il mit lui-même le prix à ses victoires, demanda la préture et l'obtint. *Strabon*, père de *Pompée*, prétendoit que *Sylla* avoit acheté cette dignité, et le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci le menaçoit d'user contre lui du pouvoir de sa charge. *Vous parlez juste*, lui répliqua-t-il en riant; *votre charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée.* (*Plutarque* attribue ce bon mot à *César.*) *Sylla*, après avoir passé à Rome la 1re année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, et il eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce *Ariobarzane*, élu roi par la nation, du consentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux *Mithridate Eupator*, avoit fait périr par des assassinats ou par des empoisonnemens tous les princes de la famille royale de Cappadoce, et avoit mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle de *Gordius* l'un de ses courtisans. Ce fut ce *Gordius* que *Sylla* eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Avant de quitter l'Asie, le préteur Romain reçut une ambassade du roi des Parthes qui demandoit à faire alliance avec la république. Il se comporta en cette occasion avec tant de hauteur, et en même temps avec tant de noblesse, qu'un des assistans s'écria : *Quel homme! C'est sans doute le Maître de l'Univers, ou il le sera bientôt....* *Sylla* se signala encore contre les Samnites : il prit Boviane, ville forte où se tenoit l'assemblée générale de la nation. Il termina par cet exploit la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite, ou peut-être la plus heureuse : car il convenoit lui-même que la fortune eut toujours plus de part à ses succès que la prudence et la conduite. Il aimoit à s'entendre appeler l'*heureux Sylla*. Ses exploits lui valurent le consulat, l'an 88 avant J. C. Le commandement de l'armée contre *Mithridate* lui fut donné l'année d'après. *Marius* dévoré par l'envie et par la fureur de dominer, fit tant qu'on ôta le commandement au nouveau général. *Sylla* marche alors à Rome à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir *Sulpicius* qui étoit l'auteur de la loi portée contre lui, et oblige *Marius* à

sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie, et qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grèce, l'an 86 avant J. C., et résolut de prendre Athènes et le Pyrée tout-à-la-fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, il se fit apporter les trésors des temples, même celui de Delphes. Il écrivit aux Amphictions assemblés dans cette ville, que l'argent et l'or offerts aux dieux seroient bien mieux entre ses mains; et que s'il étoit obligé de s'en servir, il en rendroit la valeur après la guerre. En recevant ces trésors, il dit d'un ton moqueur, *qu'on ne pouvoit douter de la victoire, puisque les dieux soudoyoient ses troupes.* Une famine affreuse obligea bientôt les Athéniens à demander grace. Leurs députés, ou plutôt ceux d'*Aristion*, vinrent haranguer *Sylla*. Ils parlèrent avec emphase de *Thésée*, de *Codrus*, des victoires de Marathon et de Salamine. *Allez*, leur répondit-il, *grands harangueurs! rapportez ces beaux discours dans vos écoles. Je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles.* Le bois lui ayant manqué, à cause de la grande consommation qu'il en faisoit pour ses machines de guerre, il n'épargna pas les bois sacrés. Il coupa même les belles allées de l'Académie et celles du Lycée. Enfin Athènes fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la raser, se rappela la gloire de ses anciens héros, *et pardonna*, dit-il, *aux vivans, en considération des morts.... Archelaüs*, l'un des meilleurs généraux de *Mithridate*, fut contraint d'abandonner le Pyrée: on y mit le feu. Deux victoires complètes, remportées ensuite par *Sylla*, l'une à Cheronée, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde bataille lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, et affrontant le danger: *Il m'est glorieux de mourir ici*, s'écria-t-il; *vous autres, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez: à Orchomène.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles. Tandis qu'il faisoit ainsi triompher la république dans la Grèce, on rasoit sa maison à Rome, on confisquoit ses biens, et on le déclaroit ennemi de la patrie. Cependant il poursuivoit ses conquêtes, traversoit l'Hellespont, et forçoit *Mithridate* à lui demander la paix. Le général *Archelaüs* vint traiter avec lui de la part de ce prince, et lui promit de l'argent, des vaisseaux et des troupes, s'il vouloit abandonner l'Asie pour aller accabler ses ennemis à Rome. *Sylla*, sans répondre à cette proposition, l'engagea de quitter le parti de *Mithridate*, de se faire roi à sa place, en devenant l'allié des Romains, et de lui livrer actuellement tous les vaisseaux qu'il avoit en sa puissance. Comme *Archelaüs* paroissoit détester cette horrible trahison, *Sylla* continuant, lui dit: « *Archelaüs*, toi qui es Cappadocien, et l'esclave ou si tu veux l'ami d'un roi Barbare, tu ne peux seulement entendre une proposition honteuse; et à moi qui suis capitaine général des Romains, à moi *Sylla*, tu oses me proposer une trahison, comme si tu n'étois pas cet *Ar-*

chelaüs qui a pris la fuite à Chéronée avec une poignée d'hommes, reste malheureux de 120 mille combattans, et qui t'es tenu deux jours caché dans les marais d'Orchomène, content de rendre la Béotie inaccessible par les monceaux de morts que tu y as laissés. » *Archelaüs*, humilié par cette réponse, demanda de nouveau la paix, dont le traité fut tout à l'avantage des Romains. Dès que cette importante négociation fut terminée, *Sylla* laissa à *Murena* le commandement dans l'Asie, et reprit avec son armée le chemin d'Italie. *Sylla* fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avoient été proscrits; et à leur exemple *Cneïus Pompeïus*, connu depuis sous le nom du *Grand-Pompée*, vint le trouver avec trois légions dans la Marche-d'Ancône. *Sylla* l'aima, et fut le premier instrument de sa fortune. Malgré ces secours, ses ennemis lui étoient supérieurs en forces; il eut recours à la ruse et aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. C'est à cette occasion que le consul *Carbon*, qui marchoit contre lui, disoit, « que dans le seul *Sylla* il avoit à combattre un lion et un renard; *mais qu'il craignoit bien plus le renard que le lion.* » Il battit ensuite le jeune *Marius*, le força de s'enfermer dans Préneste, où il l'assiégea sur-le-champ. Après avoir bien établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement. Il entra sans opposition, et borna sa vengeance à faire vendre publiquement les biens de ceux qui avoient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Préneste, et s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage; et peu de Romains du parti de *Marius* échappèrent à la cruauté de vainqueur. *Sylla* ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, et prit solennellement le surnom d'*Heureux*, FELIX : *titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velleïus, *s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre.* Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustices et de cruautés. Il fit massacrer dans le Cirque de Rome 6 ou 7000 prisonniers de guerre, auxquels il avoit promis la vie. Le sénat étoit alors assemblé dans le temple de *Bellone*, qui donnoit sur le Cirque. Les sénateurs ayant paru extrêmement émus, lorsqu'ils entendirent les cris d'une si grande multitude de mourans, il leur dit, sans s'émouvoir : *Ne détournez point votre attention*, PÈRES CONSCRIPTS; *c'est un petit nombre de rebelles qu'on châtie par mon ordre.* Ce carnage fut le signal des meurtres dont la ville fut remplie les jours suivans. Dans cette désolation générale, un jeune sénateur nommé *Caius Metellus*, fut assez hardi pour oser demander à *Sylla*, en plein sénat, quel terme il mettroit aux infortunes de ses concitoyens? *Nous ne demandons point*, lui dit-il, *que tu pardonnes à ceux que tu as résolu de faire mourir; mais délivre-nous d'une incertitude pire que la mort, et du moins apprends-nous ceux que tu veux sauver. Sylla*, sans paroître s'offenser de ce discours, répondit qu'il n'avoit point encore déterminé le nombre de ceux à qui il devoit faire grace. *Fais-nous connoître du moins*, ajouta un autre sénateur, *qui sont ceux*

que

que tu as condamnés. Sylla repartit froidement *qu'il le feroit;* et c'est ainsi que fut annoncée cette horrible proscription qui fait encore aujourd'hui frémir l'humanité après tant de siècles. Tous les jours on affichoit les noms de ceux qu'il avoit dévoués à la mort. Rome et toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres et de carnage. On récompensoit l'esclave qui apportoit la tête de son maître, le fils qui présentoit celle de son père. *Catilina* se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frère, il se chargea du supplice de *M. Marius Gratianus*, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et enfin il lui trancha la tête. Pour récompense il eut le commandement des soldats Gaulois, qui étoient presque toujours chargés de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription; et ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque pour être condamné à la mort, il suffisoit d'avoir déplu à *Sylla* ou à quelqu'un de ses amis, ou même d'être riche. *Plutarque* rapporte qu'un certain *Q. Aurelius*, qui n'avoit jamais pris part aux affaires, ayant apperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah! malheureux! c'est ma terre d'Albe qui me proscrit;* et à quelques pas de là il fut assassiné. Le barbare *Sylla* s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque temps après il renouvela la paix avec *Mithridate*, donna à *Pompée* le titre de *Grand*, et se dépouilla de la dictature. On n'oubliera jamais qu'un jeune homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendoit de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnoient : *Voilà un jeune homme qui empêchera qu'un autre qui se trouvera dans une place semblable à la mienne, songe à la quitter.* Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzole, où il se plongea dans les plus infâmes débauches. Ce goût pour les plaisirs, loin d'adoucir sa cruauté, le rendit souvent plus cruel encore. Pendant une fête somptueuse qu'il avoit donnée au peuple Romain, sa femme s'étant trouvée malade à l'extrémité, il se hâta de la répudier et de la faire transporter ailleurs avant qu'elle expirât, quoiqu'il eût paru l'aimer beaucoup. Il ne vouloit, ni troubler par sa mort la joie des festins publics, ni être distrait lui-même de ses délices. C'est *Plutarque* qui rapporte ce trait révoltant. Le même historien dit que son regard étoit terrible, et que la couleur de son visage le rendoit encore plus affreux. Il étoit tout couvert de boutons rouges, parsemés de blanc; ce qui fit dire à un plaisant d'Athènes : *Une mûre saupoudrée de farine, voilà* Sylla. Cet homme extraordinaire mourut d'une maladie pédiculaire, l'an 78 avant J.C., âgé de 60 ans. On croit que cette maladie fut occasionnée par les excès auxquels il s'abandonnoit pour calmer ses remords; et en ce cas il auroit eu cela de commun avec *Marius*. Presque toujours maître de lui-même, il sut se livrer aux voluptés et s'en

arracher avec la même facilité, parce qu'il aimoit encore plus la gloire que le plaisir. Naturellement insinuant, persuasif, éloquent, il chercha dans sa jeunesse à plaire à tout le monde. Modeste dans ses discours s'il parloit de lui-même, il étoit prodigue de louanges pour les autres, et même d'argent. Familier avec les simples soldats, il en prenoit les manières, buvoit avec eux, les railloit et souffroit d'en être raillé; mais hors de la table, il étoit sérieux, actif, vigilant, d'une dissimulation profonde et impénétrable même aux compagnons de ses débauches. Cet homme si courageux ajoutoit foi aux devins, aux astrologues et aux songes. Il écrivoit dans ses *Mémoires*, deux jours avant sa mort, qu'il venoit d'être averti en songe qu'il alloit rejoindre incessamment son épouse *Metella*. La chose n'étoit pas difficile à prévoir, dans l'état où il étoit: mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un excès de colère, qui fit crever un abcès qu'il avoit dans les entrailles, et dont la matière lui sortit par la bouche. « Ainsi cet homme sanguinaire jusqu'au dernier instant de sa vie, dit le président *de Brosses*, mourut tranquillement dans son lit, comme le pût espérer le plus paisible des citoyens. Il est jusqu'à présent le seul entre les mortels qui ait osé s'attribuer le nom d'*Heureux*, si peu convenable à la condition humaine, et sur-tout aux passions féroces dont son ame fut agitée. Aussi doux, aussi modéré avant que de vaincre, qu'il fut ensuite cruel et vindicatif, il fit détester la justice de sa cause par l'inhumanité de sa victoire. Il fut, dit *Cicéron*, un maître consommé dans trois vices, la débauche, l'avidité et la cruauté. Ni l'indigence dans sa jeunesse, ni le déclin de l'âge, ne purent mettre de frein à ses déréglemens: il viola sans ménagement ses propres lois, qu'il faisoit observer aux autres par le fer et par le feu. En même temps qu'il publioit des ordonnances sur la continence et la frugalité, il se plongeoit publiquement dans la dissolution. Cependant il a eu ce bonheur, au-delà du tombeau, d'être le seul des méchans en qui l'éclat des grandes actions ait surpassé la haine de ses affreuses cruautés. Né dans le sein de la pauvreté, il ne tint pas sa fortune de l'illustre nom qu'il portoit: il dut tout à ses talens. Nul ne l'a surpassé dans la gloire des armes, puisqu'il vainquit le plus fameux guerrier de Rome (*Marius*), et le plus redoutable des ennemis étrangers (*Mithridate*). Grand homme de guerre, grand homme d'état; terrible dans ses menaces, mais fidelle dans ses promesses, il fut d'autant plus inexorable, qu'il étoit toujours sans colère comme sans pitié: il sacrifia tout, jusqu'à ses amis, à la dignité des lois, et il força ses concitoyens à être meilleurs que lui. En un mot, *Sylla* fut extrême dans ses vices comme dans ses vertus: on ne peut trop le louer, ni assez l'abhorrer. Il ordonna en mourant qu'on écrivit sur son tombeau, que jamais *personne ne l'avoit égalé à faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis*. On peut juger par ces dernières paroles, du genre de passion qui l'agitoit, et de l'espèce de gloire à laquelle il aspiroit. Ce ne fut qu'après les avoir pleinement assouvies, qu'il fut enfin rassasié jusqu'au dégoût, du pou-

voir et de la domination. » C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'*Aristote*.

SYLVA, (Béatrix de) d'une famille illustre, fut élevée en Portugal sa patrie, auprès de l'infante *Elisabeth*. Cette princesse ayant épousé en 1447, *Jean II*, roi de Castille, mena avec elle *Béatrix de Sylva*.... Les charmes de son esprit, de sa figure et de son caractère, ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les dames de la cour, dévorées par l'envie, la calomnièrent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut reconnue; on la mit en liberté, et on lui fit à la cour des offres avantageuses, qu'elle refusa, pour se retirer chez les Religieuses de St-Dominique de Tolède. Elle fonda l'Ordre de la Conception en 1484, et termina saintement sa vie quelque temps après, pleurée des pauvres dont elle étoit la mère, et de ses filles dont elle étoit le modèle.

SYLVA. *Voy.* SILVA... EBOLI... *et* VELASQUEZ.

SYLVAIN, (Myth.) Dieu des Forêts. On le représente un rameau de cyprès à la main, monument de ses amours et de ses regrets pour la nymphe *Cyparis*, ou selon d'autres, pour un jeune homme de ce nom qu'*Apollon* changea en cyprès. On confond souvent *Sylvain* avec le Dieu *Pan* et le Dieu *Faune*. Chez les Romains il n'y avoit que les hommes qui pussent sacrifier à *Sylvain*. On ne lui offroit d'abord que du lait: mais dans la suite on lui immola un cochon.

SYLVAIN, *Voyez* SILVAIN (*Flavius Silvanus*).

SYLVEIRA, (Jean de) carme de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables en son Ordre. Il mourut dans sa patrie en 1687, à 82 ans. On a de lui des *Opuscules* et des *Commentaires* sur les *Evangiles*, Venise, 1751, 10 vol., et sur l'*Apocalypse*, un vol., qui ne sont proprement que de longues compilations.

SYLVESTRE, *Voyez* SILVESTRE.

SYLVIA, *Voy.* RHEA-SYLVIA.

SYLVIO, *Voy.* BOCCONI.

I. SYLVIUS, *ou* DU BOIS, (François) né à Braine-le-comte dans le Hainaut, en 1581, chanoine de Douay, professa pendant plus de trente ans la théologie dans cette ville, où il mourut en 1649. On a de lui des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, et d'autres savans ouvrages, imprimés à Anvers, 1698, en 6 vol. in-fol. On y trouve plus de savoir que de précision; mais comme les matières théologiques y sont bien développées, on les estime d'autant plus qu'ils deviennent rares.

II. SYLVIUS, (François) professeur d'éloquence, et principal du collége de Tournai à Paris, étoit du village de Lévilly, près d'Amiens. Il mourut vers 1530, après avoir travaillé avec zèle à bannir des colléges la barbarie, et à y introduire les belles-lettres et l'usage du beau latin. Ses soins ne furent pas perdus, et la littérature de son siècle doit le compter parmi ses bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé: *Progymnasmatum in artem Oratoriam* Fran-

cisci Sylvii *Ambiani*, *viri eruditione rectâ et judicio acuto insignis*, *Centuriæ tres*; ou plutôt c'est le titre que donna *Alexandre Scot*, surnommé *l'Ecossois*, à l'Abrégé qu'il en fit depuis, en un vol. in-8.°

III. SYLVIUS, (Jacques) frère du précédent, et célèbre médecin, mourut en 1555, à 77 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques et dans l'anatomie. Son avarice étoit extrême. Il faisoit un bruit horrible lorsque quelqu'un de ses écoliers manquoit à lui donner le teston qu'il faisoit payer par mois. Il fut une fois si irrité de ce qu'un d'eux ne lui avoit pas payé son mois, qu'il jura qu'il ne feroit plus de leçons, si les autres ne le chassoient ou ne l'obligeoient au payement. *Henri Etienne* assure, dans son *Apologie d'Hérodote*, qu'il fut présent à cette action. Il vivoit au reste de la manière la plus mesquine. Il ne donnoit que du pain sec à ses gens, et passoit tout l'hiver sans feu. Deux choses lui servoient de remède contre le froid. Il jouoit au ballon, et portoit une grosse bûche sur ses épaules du bas de sa maison jusqu'au grenier : il disoit que la chaleur qu'il gagnoit à cet exercice, étoit plus utile à sa santé, que celle du feu. Quelques-uns de ses disciples mirent ce distique de *Buchanan* sur sa porte, le jour de sa mort :

Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam :
Mortuus et gratis quòd legis ista, dolet.

On a de lui divers ouvrages, imprimés à Cologne en 1630. in-fol. sous le titre d'*Opera Medica*. Parmi les Traités qui composent ce vol., on doit distinguer la *Pharmacopée*, traduite séparément en françois par *Caille*, et imprimée à Lyon en 1574. M. *Baumé*, bon juge en cette matière, en a fait beaucoup de cas.

IV. SYLVIUS, (Lambert) *ou* VANDEN BOSCH, *ou* DU BOIS, écrivain Hollandois, né vers l'an 1610 à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le désir d'être utile : ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont : I. *Théâtre des Hommes illustres, etc.* Amsterdam, 1660, 2 volumes in-4.° II. *Histoire de notre Temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam. C'est une continuation de l'Histoire de *Léon-van-Aitzema*, mais inférieure à celle-ci. *Bernard Costerus*, Protestant, a relevé bien des fautes de *Sylvius*, qui décèlent l'homme crédule, plein de passion et même de malignité. III. *La Vie des Héros qui se sont distingués sur la Mer*, in-4.° avec figures. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, Pièces de vers, etc.

V. SYLVIUS, (François DE LE BOE) né à Hanau dans la Vétéravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, et enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, publiée par *Guillaume Harvey*, faisoit alors beaucoup de bruit : *Sylvius* la démontra le premier dans cette université, par des preuves incontestables. Il mit en réputation par ses leçons et ses

expériences, la chimie, qui avoit été négligée jusqu'alors, et mourut à la Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *Œuvres*, Amst. Elzevir, 1679, in-4.°; et Venise, 1708, in-fol.

VI. SYLVIUS. *Voy.* BOIS.

SYMBACE, gendre du fameux *Bardas*, conspira contre son beau-père avec *Basile* le Macédonien, en 866. [*Voy.* BARDAS.] *Basile* avoit séduit *Symbace*, en lui faisant espérer qu'il seroit fait César, dès que l'empereur *Michel* ne seroit plus gouverné par *Bardas*. Mais se voyant frustré de cette espérance, il se ligua avec *Georges Pégane*, maître de la milice, se mit à la tête d'une troupe de mécontens, et ravagea les campagnes voisines de Constantinople, lorsqu'on se préparoit à faire la moisson. Cette révolte tourna contre son auteur. Sa petite troupe fut dissipée, et il fut arrêté par un soldat, envoyé à Constantinople, où *Michel* lui fit crever les yeux. On l'exposa dans la place du Milion, avec une tasse à la main, dans laquelle les passans mettoient leur aumône par dérision. On l'encensa avec un encensoir de terre. *Pégane* fut arrêté en même temps, et après avoir subi à-peu-près la même punition que *Symbace*, on les renvoya chez eux et on se contenta de les faire garder étroitement.

I. SYMMAQUE, natif de Sardaigne, monta sur la chaire de Saint-Pierre, après le pape *Anastase II*, le 22 novembre 498. Le patrice *Festus* fit élire, quelque temps après, l'archiprêtre *Laurent*, dont il croyoit disposer plus facilement que de *Symmaque*, partisan zélé du concile de Chalcédoine. Ce schisme fut éteint par *Théodoric*, roi des Goths, qui prononça en faveur de *Symmaque*, lequel fut aussi reconnu par les évêques pour pape légitime, et déclaré dans un concile, innocent des crimes dont il étoit accusé. L'empereur *Anastase* s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife Romain lança sur lui les foudres ecclésiastiques. *Symmaque* mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'étoit un homme austère et inflexible. Son zèle ne fut pas toujours éclairé, mais sa vertu fut sans tache. Nous avons de lui XI *Epîtres* dans le Recueil de D. *Coustant*, et divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la Messe, aux Dimanches et aux fêtes des Martyrs, le *Gloria in excelsis*; mais cette opinion n'a aucun fondement solide.

II. SYMMAQUE, écrivain du IIe siècle, étoit Samaritain. Il se fit Juif, puis Chrétien, et tomba ensuite dans les erreurs des Ebionites. Il ne nous reste que des fragmens de la *Version* grecque qu'il avoit faite de la Bible.

III. SYMMAQUE, (*Quintus-Aurelius-Avianus*) préfet de Rome, et consul en 391, fit éclater beaucoup de zèle pour le rétablissement du Paganisme et de l'autel de la Victoire. Il trouva un puissant adversaire dans *S. Ambroise*, et fut banni de Rome par l'empereur *Théodose le Grand*. Il nous reste de lui dix livres d'*Epîtres*, Leyde, 1653, in-12, qui

n contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve des preuves de sa probité et de son éloquence.

SYMMAQUE, *Voy.* THÉODORIC.

SYMPHOSIUS, *Voy.* II. AMALARIUS.

SYNCELLE, (George) étoit syncelle de *Taraise* patriarche de Constantinople, vers l'an 792, c'est-à-dire, qu'il occupoit l'office de cet homme qu'on plaçoit auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il étoit moine, et il remplissoit les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronographie*, que le Père *Goar* a publiée en grec et en latin, 1652, in-folio. Cet ouvrage est important pour la connoissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi *Jules Africain* et *Eusebe*, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNCLÉTIQUE. (Sainte) vierge d'Alexandrie en Egypte, morte à 83 ans, fut maîtresse de beaucoup de vierges consacrées à Dieu. Regardée par les femmes comme *S. Antoine* par les hommes, elle devint le modèle de son sexe dans la pratique des mortifications et dans la souffrance des maux. Sa vie a été traduite par *Arnauld* d'Andilly, dans le second volume de ses *Vies des Peres du Désert*. On a cru long-temps, mais mal à propos, que *S. Athanase* en étoit l'auteur. Quelques-uns même, dit *Baillet*, sont tentés de prendre cette Vie pour une simple exhortation à la vertu, cachée sous les apparences d'une histoire. Cependant l'Eglise célébrant sa fête le 5 janvier, on doit croire qu'elle a existé, quoique son historien ait pu mettre sous son nom bien des choses qui appartenoient à d'autres Saintes.

I. SYNESIUS, philosophe Platonicien. On ignore le temps où il vivoit. Il nous reste de lui trois *Traités de Philosophie Naturelle*, avec les figures de *Nicolas Flamel*, Paris, 1612, in-4.°; et un *de Somniis*, imprimé avec les Ecrits de *Jamblique*, autre philosophe Platonicien, Venise, 1497, in-fol.

II. SYNESIUS, fut disciple de la fameuse *Hypacie* d'Alexandrie. Les fidelles touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagèrent à embrasser le Christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre *de la Royauté* à l'empereur *Arcadius*, qui le reçut favorablement. On l'éleva dix ans après sur le trône épiscopal de Ptolémaïde. *Synesius* n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paroissoit contraire à la vie philosophique qu'il avoit menée, et il n'étoit pas encore convaincu de tous les dogmes de la Religion Chrétienne. Dans une lettre à son frère, « il propose (dit M. *Fleury*) sa femme comme le premier obstacle à son ordination. Il en ajoute d'autres sur la doctrine. *Il est difficile*, dit-il, *pour ne pas dire impossible, d'ébranler les vérités qui sont entrées dans l'esprit par une vraie démonstration, et vous savez que la Philosophie en a plusieurs, qui ne s'accordent pas avec cette doctrine si fameuse*

(il veut dire la Chrétienne). *En effet, je ne croirai jamais que l'ame soit produite après le corps. Je ne dirai jamais que le monde doive périr en tout ou en partie. Je crois que la Résurrection dont on parle tant, est un mystere caché; et je suis bien éloigné de convenir des opinions du vulgaire.* Il marque ensuite la peine qu'il auroit de quitter la chasse; mais enfin il se soumet et se rapporte de tout au jugement de *Théophile*. Cette protestation de *Synesius* a fait dire à quelques historiens, qu'il avoit été baptisé et ordonné évêque, quoiqu'il ne crût pas la résurrection; mais il ne le dit pas : il paroit seulement qu'il y entendoit quelque mystère, peut-être la Métempsycose des Platoniciens, ou la Résurrection des Origénistes dans une autre chair. Quoi qu'il en soit, il faut croire que *Théophile*, et les évêques d'Egypte, s'assurèrent de sa docilité et de sa foi dans les points essentiels, avant que de lui imposer les mains, et que son mérite extraordinaire, joint à la nécessité des temps et des lieux, les obligea de se dispenser de la rigueur des règles.» (*Hist. Ecclésiastique*, Liv. XXII, n.° XLI.) *Synesius*, devenu évêque, eut les vertus d'un apôtre et l'humanité d'un philosophe. Il célébra un concile, et soulagea les indigens. Nous avons de lui *CLV Epîtres*, des *Homélies*, et plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du Père *Petau*, 1633, in-fol., en grec et en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas entièrement exempts des erreurs de la philosophie Païenne. On y remarque de l'élégance, de la noblesse et de la pureté. On ignore l'année de la mort de cet homme illustre.

SYNGE, (Edouard) théologien Anglois, né en 1659, devint archevêque de Tuam en 1741. Il est auteur de 4 vol. in-12, qui renferment plusieurs Ecrits estimés sur la Morale et la conduite de la vie civile.

SYNPOSIUS. C'est sous ce nom qu'on trouve des *Enigmes* latines dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*. Quelques-uns croient que ce nom, qui en grec signifie *Banquet*, vient de ce que ces Enigmes furent proposées dans un banquet.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, prit le parti des Romains contre les Carthaginois, au commencement de la seconde guerre Punique. Mais ayant épousé dans la suite *Sophonisbe*, fille d'*Asdrubal*, elle l'engagea de quitter Rome pour Carthage. *Masinissa*, à qui cette princesse avoit été promise, se joignit à *Lælius*, général Romain, et lui livra bataille près de Cirtha, l'an 201 avant J. C. *Syphax* fut vaincu, fait prisonnier, et conduit à *Scipion*, qui le mena en triomphe à Rome. Ce malheureux prince, ne pouvant survivre à son infortune, se laissa mourir de faim dans sa prison. Les Romains donnèrent à *Masinissa* une partie des états de son ennemi.

SYRÈNES, *Voy.* SIRÈNES, *et* PARTHENOPE.

SYRIEN, *Syrianus*, sophiste d'Alexandrie vers l'an 470, avoit

composé : I. *Quatre Livres* sur la *République* de *Platon*. II. *Sept Livres* sur la République d'Athènes. III. Des *Commentaires* sur *Homère*. Tous ces ouvrages sont perdus, et on doit les regretter.

SYRINX, Nymphe aimée du Dieu PAN. *Voyez PAN*.

SYRIQUE, *Voy*. III. MELECE.

SYROÈS, *Voy*. II. CHOSROÈS, *vers la fin*.

SYRUS, (Publius) *Voyez* PUBLIUS SYRUS.

SYSIGAMBIS, mère de *Darius*, dernier roi de Perse, fit voir à la mort d'*Alexandre le Grand*, combien la reconnoissance et la magnanimité ont de force sur les belles ames. Elle avoit supporté la mort de *Darius* son fils ; mais elle ne put survivre à celle du conquérant Macédonien, et mourut de douleur après lui.

SZEGEDIN, *Voy*. ZEGEDIN.

T

TABARIN, (N...) acteur renommé du XVIe siècle, jouoit sur les treteaux de Paris des parades qui devinrent nos premières pièces dramatiques. Il s étoit associé avec un célèbre opérateur du temps, nommé *Mondor*. On a rassemblé les titres et les sujets de ses farces, en 1623, à Paris, chez *Sommaville*, sous le titre de *Recueil général des Œuvres et Fantaisies de Tabarin*. — La notice de quelques-uns des titres peut donner une idée de l'esprit et du goût du temps. *Quel est le premier créé de l'homme ou de la barbe ? En quelle partie du corps la peau est-elle plus dure ? Qui sont ceux qui sont les plus courtois ? Quels sont les meilleurs palfreniers ? Qui sont ceux qui ne se servent point de gants en hiver ? Pourquoi on fend les marrons en les mettant au feu ? etc. etc.*

TABERNA, *ou* TAVERNE, (Jean-Baptiste) né à Lille en 1622, se fit jésuite en 1640, enseigna long-temps la philosophie et la théologie avec distinction. La ville de Douay ayant été affligée d'une épidémie meurtrière l'an 1686, *Taberna* prodigua ses soins aux malades, et fut la victime de sa charité. On a de lui : *Synopsis Theologiæ practicæ*, 3 vol. in-12, excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis, et éloigné des deux extrêmes, du relâchement et de la rigidité.

TABOR, (Jean-Othon) né à Bautzen en Lusace, l'an 1604, voyagea en France, et s'y fit connoître par son érudition. Les guerres d'Allemagne ayant réduit en cendres sa patrie où il exerçoit la charge d'avocat et de syndic de la ville, il se retira en 1650

à Giessen, où il fut conseiller du landgrave de Hesse-Darmstad, et en 1667 à Franckfort, où ses chagrins le suivirent. Il mourut en 1674. Ses divers *Ouvrages sur le Droit* ont été publiés en 1688, en 2 vol. in-fol. *Praschius* son gendre a écrit sa *Vie*, qui fut celle d'un bon citoyen et d'un savant appliqué.

TABOUET, (Julien) né dans le Maine, devint procureur-général du sénat de Chambéry. Sa conduite équivoque lui valut une mercuriale de la part du premier président *Raymond Pelisson*, qui la lui fit par ordre de sa Compagnie. Pour s'en venger, *Tabouet* s'avisa d'accuser le premier président de malversations. *Pelisson* fut condamné à une peine infamante (à l'*amende honorable* et à l'*amende bursale*) par le parlement de Dijon, en 1552. Mais ayant obtenu que son procès seroit revu par les commissaires, il fut absous en 1556, et son accusateur condamné à la peine qu'il avoit subie. Il fut depuis mis au pilori et banni. Il mourut en 1562. On a de lui : I. *Sabaudiæ Principum Genealogia, versibus et Latiali dialecto digesta*, traduite en françois, en prose et en vers, par *Pierre Trebedan*. II. Une *Histoire de France* dans le même goût, imprimée avec l'ouvrage précédent en 1560, in-4.°

TABOUREAU DES RÉAUX, (N.) fils du grand-maître des eaux et forêts du Lyonnois, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et ensuite intendant de cette province, qu'il administra pendant 10 ans en père tendre et en magistrat éclairé. *Louis XVI*, instruit de ses lumières, de son équité et de son assiduité aux affaires, le nomma contrôleur-général. Il garda peu de temps cette place, qui ne contribua en rien à sa fortune, et mourut conseiller d'état le 30 mai 1782, regretté de tous les gens de bien. — *Louis-Philippe Taboureau de Villepatour* son frère, lieutenant-général des armées du roi, commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, inspecteur général de l'artillerie, étoit mort à Besons huit mois avant lui, le 9 septembre 1781, à 62 ans : c'étoit un officier brave, intelligent, actif, expérimenté. Il se distingua dans diverses actions d'éclat, et sur-tout à Saint-Cast en Bretagne, lorsque les Anglois y firent une descente en 1760. Il mourut couvert de blessures, et laissant à ses amis le souvenir d'un homme dont la bonté, la sensibilité et les autres qualités sociales égaloient la bravoure.

I. TABOUROT, (Jean) chanoine et official de Langres, se fit un nom par divers ouvrages. Le *Calendrier des Bergers*, 1588, in-8.°, et la *Méthode pour apprendre toutes sortes de Danses*, 1589, in-4.° (l'un et l'autre sous le nom de *Thoinot Arbeau*) sont encore recherchés. Il mourut en 1595 ; il étoit oncle du suivant.

II. TABOUROT, (Etienne) plus connu sous le nom de Sieur *Des Accords*, procureur du roi au bailliage de Dijon, né en 1547, s'est fait un nom par quelques ouvrages singuliers. Le moins mauvais est celui qui est intitulé : *Bigarrures et Touches du Seigneur* DES ACCORDS, dont on a plusieurs éditions ; une entre autres avec les *Apophthegmes* de *Goulard* et les *Escraignes Dijonoises*, à Paris chez *Moroi*, in-12. Il enfanta cette production

à l'âge de 18 ans; mais il la revit et l'augmenta, en ayant plus de 35. Son ouvrage réimprimé plusieurs fois, entre autres en 1662, in-12, renferme des régles sur les différentes manières de plaisanter et même sur les calembourgs. Cet auteur mourut en 1590, à 43 ans.

TACCA, (Pierre-Jacques) célèbre sculpteur Italien, né à Carare, et mort à Florence en 1640, fut élève de *Jean* de Bologne, et égala son maître. Il voyagea en Espagne, en France, et laissa sur son passage des morceaux qui prouvent sa supériorité dans son art. On lui doit la Statue de la reine *Jeanne* d'Autriche, et celle de *Ferdinand III*, grand duc de Toscane qui se voit à Livourne; les quatre Esclaves en bronze qui décorent le port de cette ville: la Statue de *Henri IV*, placée à Paris sur le Pont-Neuf; et enfin la fameuse Statue équestre de *Philippe IV*, à Madrid. Ce dernier ouvrage passe pour le chef-d'œuvre de l'artiste. L'attitude qu'il a su donner au cheval, prouve combien *Tacca* avoit de hardiesse et de génie. Il l'a représenté au moment où il se cabre; de sorte que les deux pieds de derrière de l'animal soutiennent le poids énorme de 18 milliers. — Son fils, nommé *Ferdinand*, se distingua aussi dans la scupture. Il fit la Statue colossale de *Ferdinand I*, et exécuta plusieurs morceaux estimés en relief et en ronde bosse.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au temps de *Tibère*, étoit Numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains; et ayant déserté, il assembla une bande de vagabonds et de brigands, et se mit à faire des courses qui lui réussirent. Il devint chef des Muzulains, nation puissante proche les déserts d'Afrique, et il se ligua avec les Maures du voisinage. Ceux-ci étoient commandés par *Mazippa*, et formèrent un camp volant, qui portoit le fer, le feu et la terreur de tous côtés, pendant que *Tacfarinas*, avec l'élite des troupes, campoit à la manière des Romains, et accoutumoit ses gens à la discipline militaire. Les Cinithiens, autre nation considérable, entrèrent dans les mêmes intérêts. *Furius Camillus*, proconsul d'Afrique, averti de ces mouvemens, marcha contre lui et le vainquit, l'an 17 de J. C. *Tacfarinas* renouvela ses brigandages quelque temps après: il assiégea même un château où *Decrius* commandoit, et défit la garnison qui étoit sortie pour se battre en rase campagne. *Decrius* remplit les devoirs d'un guerrier très-brave et très-expérimenté. Les blessures qu'il avoit reçues, dont l'une lui avoit crévé un œil, ne l'empêchèrent pas de faire tête à l'ennemi; mais ses soldats ayant pris la fuite, il perdit la victoire et la vie. Sa mort fut vengée par *Apronius*, successeur de *Camille* dans le proconsulat d'Afrique. Ce général, à la tête de cinq cents vétérans, chassa l'ennemi de devant la ville de Thala qu'il assiégeoit. *Junius Blesus*, successeur d'*Apronius*, remporta aussi divers avantages sur *Tacfarinas*, qui avoit changé sa méthode de faire la guerre, et ne faisoit plus que des courses, à la manière des Numides. Ce dernier, sans être abattu par ses défaites réitérées, envoya un ambassadeur à l'empereur pour lui demander des terres, qu'il promettoit de cultiver en paix. Loin

de lui accorder sa demande, *Blesus* reçut ordre de le poursuivre plus vigoureusement. Après avoir tenté vainement de le réduire, il céda cette gloire au proconsul *Dolabella*. Ce nouveau général lui livra bataille ; le brigand y fut vaincu, et mourut les armes à la main.

TACHARD, (Gui) jésuite François, suivit en qualité de missionnaire, le chevalier *de Chaumont* et l'abbé *de Choisi*, ambassadeurs à Siam. Il revint en Europe en 1688, retourna dans l'Inde, et mourut à Bengale d'une maladie contagieuse, dans l'exercice de ses travaux apostoliques, vers l'an 1694. Ses deux *Voyages à Siam*, en 2 vol., Paris, 1686 et 1689, réimprimés à Amsterdam en 2 vol. in-12, 1700, sont moins estimés que la *Relation* de *la Loubère*, publiée à Paris, 1691, 2 vol. in-12. Les Mémoires de celui-ci, moins agréables pour le style (dit l'abbé *de Marsy*, HISTOIRE Moderne, tome III, page 358) que ceux de l'abbé *de Choisi* et du Père *Tachard*, l'emportent infiniment du côté de l'ordre, de l'exactitude, du choix des matières, et de la solidité des réflexions. *Choisi* est superficiel, *Tachard* est flatteur. L'un et l'autre sont d'une crédulité excessive. Le Jésuite sur-tout, flatté des honneurs extraordinaires qu'il reçut à Siam, se laissa tromper par les exagérations artificieuses de *Constance*, qui ne cherchoit qu'à en imposer aux François par une ostentation de magnificence. *Tachard*, élevé dans un collége, écrivoit en professeur de rhétorique, qui n'avoit pas oublié l'amplification. On lui fit voir une cinquantaine d'éléphans, et on n'eut pas de peine à lui persuader que le roi en entretenoit au moins vingt mille dans le reste du royaume. Le ministre lui montra rapidement le trésor du prince, et lui fit croire qu'il y avoit des amas d'or, d'argent et de pierreries. On sait jusqu'où peut aller l'imposture dans la montre de ce genre de richesses. Il le conduisit dans les plus belles Pagodes, lui fit voir des idoles colossales bien dorées, et soutint hardiment qu'elles étoient d'or massif, etc. Le chevalier *de Forbin* fait voir dans ses Mémoires, combien *Tachard* et *Choisi* ont trompé le public.

TACHERON, (Pierre) peintre sur verre, fut renommé dans son art, dans le XVIIe siècle. Ses principaux ouvrages sont les vitraux peints en grisaille du ci-devant cloître des Minimes à Soissons, et ceux de la salle de l'Arquebuse dans la même ville. Ces derniers représentent plusieurs métamorphoses d'*Ovide*. Autour de chaque panneau règne une frise ornée de fleurs supérieurement coloriées. *Louis XIV*, en passant à Soissons en 1663, admira long-temps cet ouvrage, et témoigna quelque désir de le faire transporter à Versailles ; ce qui n'a pas été exécuté.

TACHON, (Dom Christophe) Bénédictin de Saint Sever au diocèse d'Aire, mort en 1693, cultiva le talent de la chaire avec succès. On a de lui un livre intitulé : *de la sainteté et des devoirs d'un Prédicateur évangélique*, avec *l'Art de bien prêcher*, *et une courte Méthode pour catéchiser*, in-12. Cet ouvrage ne renferme que des préceptes triviaux.

TACHOS *ou* TACHUS, roi d'Egypte du temps d'*Artaxercès-Ochus*, défendit ce royaume contre les Perses qui songeoient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes, commandé par *Agésilas* qui le trahit d'une manière indigne. *Tachos* ayant donné à *Chabrias*, Athénien, le commandement de l'armée, et n'ayant laissé à *Agésilas* que celui des troupes auxiliaires, celui-ci profita de la révolte de *Nectanebus*, avec lequel il se ligua. Le roi d'Egypte fut obligé de sortir de son royaume, et on ne sait pas trop ce que devint ce malheureux prince. *Athénée* donne une cause singulière au ressentiment d'*Agésilas*. Il prétend que *Tachos*, le voyant de petite taille, lui appliqua la Fable de la montagne qui accouche d'une souris; et qu'*Agésilas* en colère lui répondit : *Vous éprouverez un jour que je suis un Lion.*

I. TACITE, (*C. Cornelius-Tacitus*) historien latin, n'étoit point de l'ancienne famille des *Cornéliens*, mais d'une autre beaucoup plus nouvelle. Il étoit, à ce que conjecture *Tillemont*, fils d'un chevalier Romain, qui avoit été intendant de la Belgique. Il naquit à la fin de l'empire de *Claude*, ou au commencement de celui de *Néron*. *Vespasien* qui vit en lui une ame forte et un génie élevé, le prit en affection, et commmença à l'élever aux dignités: *Tite* et *Domitien* eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Ayant été fait consul l'an 97 de J. C., à la place de *Virginius-Rufus*, sous *Nerva*, il prononça le panégyrique de son illustre prédecesseur. La fortune, toujours propice à *Virginius* (dit *Pline le jeune*), gardoit pour dernière faveur un aussi excellent orateur à un aussi excellent homme. *Tacite* avoit plaidé plusieurs fois à Rome, et fait admirer son éloquence. Chargé de la cause des Africains contre *Marius-Priscus*, proconsul d'Afrique, il le fit condamner. *Pline le jeune* et lui, étoient étroitement liés. « Leur amitié (dit l'abbé *de la Bletterie*) avoit pour base la conformité de principes et de mœurs. Comme dans l'essentiel ils se ressembloient parfaitement, d'assez grandes différences sur tout le reste, ne servoient qu'à rendre leur amitié plus piquante et plus utile. On saisit facilement le caractère de *Pline*, qui nous a laissé un volume de Lettres. Nous sommes moins au fait de *Tacite*, dont nous n'avons que des ouvrages d'apparat; mais autant qu'on peut connoître l'un et deviner l'autre, la probité de *Pline* étoit plus douce, plus liante, assaisonnée de tout ce qui fait les délices du commerce : celle de *Tacite* étoit plus franche, plus naturelle, sans apprêt, en un mot, vraiment romaine. Le premier par ses qualités aimables gagnoit tous les cœurs ; le second les subjuguoit par la force de son mérite, par l'ascendant de sa vertu. L'un, courtisan délié sans bassesse, et même avec dignité, sembloit fait pour vivre sous le gouvernement fondé par *Auguste*, et pour être l'ami d'un prince tel que *Trajan*. L'autre, républicain sans aigreur et sans imprudence, avoit droit à l'estime des bons princes : mais il auroit été mieux encore sous l'ancien gouvernement : il eut

besoin, si je ne me trompe, de prendre sur lui-même pour se façonner au nouveau, et ce dut être l'ouvrage de toute sa vie. *Pline* aimoit passionnément la vertu, lui prodiguoit l'encens par-tout où il croyoit la trouver, et peut-être il la voyoit quelquefois où elle n'étoit pas; il louoit avec une profusion, qui pouvoit rendre problématique son discernement ou sa sincérité. Il mettoit dans ses préventions les plus injustes, une sorte de modération et d'équité : témoin la demi-justice qu'il rend aux Chrétiens, en reconnoissant la pureté de leurs mœurs, tandis qu'il les regarde comme des malheureux, aveuglés par une folle superstition. *Tacite* haïssoit fortement le vice. Il distribuoit les louanges avec économie, et toujours en connoissance de cause. L'horreur qu'il avoit de la flatterie et du mensonge, le poussoit vers les excès opposés. On voit combien ces deux amis étoient nécessaires l'un à l'autre. Peut-être que, sans la douceur de *Pline*, *Tacite* ne se seroit pas préservé d'une philosophie sauvage, de cette haine des hommes qu'il reprochoit aux Chrétiens; sans le caractère mâle de *Tacite*, la bonté d'ame de *Pline* auroit pu dégénérer en complaisance outrée, en adulation, en fadeur. Ils avoient tous deux l'esprit vif, solide et juste, l'imagination féconde, le sentiment délicat. Rien de la surface des objets n'échappoit à *Pline*, rien de leur intérieur à l'œil perçant de *Tacite*. L'un avoit en partage le brillant, l'aménité, les graces légères; il savoit même se donner, au besoin, de l'élévation et de la force : mais c'étoit un état violent pour lui; bientôt il retomboit dans les fleurs. L'autre, plein d'une vigueur soutenue, joignoit à la chaleur des idées, à l'énergie de l'expression, à la vivacité des images, un sens exquis, une suréminence de raison. » De leur temps on ne nommoit guère l'un sans penser à l'autre. *Tacite* s'étant trouvé aux spectacles du Cirque près d'un chevalier Romain avec lequel il eut une conversation savante et diversifiée, le chevalier qui ne le connoissoit point, lui demanda s'il étoit de l'Italie ou de quelque autre province de l'Empire ? *Tacite* lui répondit : *Vous me connoissez, et j'en ai l'obligation aux Lettres.* Aussitôt le chevalier repartit : *Vous êtes* Tacite *ou* Pline... Nous avons de *Tacite* : I. Un Traité des *Mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples, mais comme *Horace* chantoit celles des Barbares nommés Gètes : l'un et l'autre (dit *Voltaire*) ignoroient ce qu'ils louoient, et vouloient seulement faire la satire de Rome; cependant, ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains, donne lieu de croire qu'à plusieurs égards le tableau de *Tacite*, quoique embelli, est d'après nature. II. La *Vie* de *Cn. Julius-Agricola*; dont il avoit épousé la fille l'an 77 ou 78 de J. C. Cet Ecrit est un des plus beaux et des plus précieux morceaux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats, y peuvent trouver d'excellentes instructions. III. *Histoire des Empereurs*; mais, de vingt-huit ans que cette Histoire contenoit, (depuis l'an 69 jusqu'en 96.) il ne nous reste que l'année 69 et une partie de 70. IV. Ses *Annales* : elles renfermoient l'Histoire

de quatre empereurs, *Tibère*, *Caligula*, *Claude*, *Néron*. Il ne nous reste que l'Histoire du premier et du dernier, à-peu-près entière ; *Caligula* est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin de *Claude*. On a trouvé les cinq premiers livres des *Annales* dans l'abbaye de Corwey, en Angleterre. L'empereur *Tacite*, qui se faisoit honneur de descendre de la famille de l'historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fit tous les ans dix copies aux dépens du public, afin qu'elles fussent plus correctes. Cette sage précaution n'a pas pu néanmoins nous conserver, en entier, un ouvrage si digne de passer à la postérité. *Tacite* est, sans comparaison, le plus grand des historiens aux yeux d'un philosophe. Il a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse et de vérité ; les événemens touchans, d'une manière pathétique ; et la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possède, dans un haut degré, la véritable éloquence, le talent de dire simplement de grandes choses. On doit le regarder comme un des meilleurs maîtres de morale, par la triste mais utile connoissance des hommes, qu'on peut acquérir dans la lecture de ses ouvrages. « Si l'on demande, dit *Thomas*, qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes ? je dirai : c'est *Tacite*. Qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers ou sous les coups d'un bourreau ? c'est *Tacite*. Qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampoient, flattoient, pilloient et corrompoient la cour des empereurs ? c'est encore *Tacite*. Qu'on me donne un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. *Philippe II*, *Henri VIII* et *Louis XI* n'auroient jamais dû voir *Tacite* dans une bibliothèque, sans une espèce d'effroi. Si de la partie morale, nous passons à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères ? Qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique ? Qui a mieux tiré de grands résultats des plus petits événemens ? mieux fait à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles ? a mieux surpris la bassesse qui se cache et qui s'enveloppe ? a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentimens et les actions, tous les mouvemens que l'ame se dissimule ? mieux trouvé le mélange bizarre des vertus et des vices, et l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires ? » On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine ; c'est-à-dire, de l'avoir peut-être trop étudiée et trop connue. On l'accuse encore d'être obscur : ce qui signifie seulement qu'il n'a pas écrit pour la multitude. On lui reproche enfin d'avoir le style trop concis ; comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'étoit pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits en récompense sont

d'autant plus vifs et plus frappans. (*Voy.* son parallèle avec SENÈQUE, n° II, vers la fin ; et avec SALLUSTE, n° I.) *Tacite* se flattoit d'avoir écrit sans haine et sans prévention ; *Sine ira et studio.* Il connoissoit tous les écueils que rencontre un historien, et il croyoit les avoir évités. Il remarque lui-même, en parlant des Histoires de *Tibère*, de *Caïus*, de *Claude*, de *Néron*, que, soit qu'elles eussent été écrites de leur vivant, ou peu de temps après leur mort, la fausseté y régnoit également, parce que la crainte avoit dicté les unes, et la haine les autres. « On blesse, dit-il ailleurs, la vérité de deux manières : par la fureur de louer les puissans pour leur plaire, et par le plaisir secret d'en dire du mal pour se venger. De tels historiens, ou flatteurs ou ennemis déclarés, ménagent fort peu l'estime de la postérité. On est choqué d'une basse flatterie, parce qu'elle sent la servitude ; mais on ouvre volontiers ses oreilles à la médisance, dont la malignité se couvre d'un air de liberté. » *Tacite* promet de se préserver de ces deux excès, et proteste une fidélité à l'épreuve de toute séduction. Le règne de *Tibère* passe pour un chef-d'œuvre de politique, et pour le chef-d'œuvre de *Tacite.* Le reste de son Histoire pouvoit être composé par un autre que par lui, et Rome ne manquoit pas de déclamateurs pour peindre au naturel les vices de *Caligula*, la stupidité de *Claude*, et les cruautés de *Néron* ; mais, pour écrire la vie d'un prince aussi artificieux que *Tibère*, il falloit un historien comme *Tacite*, qui pût démasquer les fausses vertus, démêler les intrigues, assigner les causes des événemens, et discerner la réalité des apparences. On peut reprocher cependant à cet historien si vrai, d'avoir adopté trop légérement les préjugés de sa nation contre les Juifs et les Chrétiens. Il prétend que les premiers adoroient une tête d'âne, parce que se trouvant pressés d'une soif excessive dans les déserts de l'Arabie, après avoir été chassés de l'Egypte, ils n'avoient trouvé de l'eau que par le moyen de quelques ânes sauvages qui leur indiquèrent la source où ils alloient se désaltérer. Cette fable grossière étoit tellement accréditée, que *Plutarque*, et quelques auteurs païens l'assurent comme une vérité. Les Chrétiens étant confondus par les Romains avec les Juifs, passèrent aussi pour adorer une idole sous la forme d'un homme avec des oreilles et les pieds d'un âne. C'est ainsi, selon *Tertullien*, que le représentoit un tableau exposé à Rome sous l'empire de *Sévère*, avec cette inscription, *le Dieu des Chrétiens ongle d'âne. Tacite* ne parle point de cette insolente calomnie des Païens ; mais il peut y avoir donné lieu par ce qu'il dit lui-même sur les Juifs. Plusieurs auteurs ont traduit ou commenté cet historien. Il y en a une traduction françoise par *d'Ablancourt*, et une par *Guerin*, (*Voyez* VI. GUERIN.) chacune en 3 vol. in-12 : l'une et l'autre sont peu estimées. Celle qu'a faite *Amelot* n'est recommandable que par les connoissances politiques qu'il a étalées dans ses longues Notes ; elle est en 6 vol., auxquels on a ajouté une Suite en 4 vol. L'abbé *de la Bletterie* a traduit

les *Mœurs des Germains*, la *Vie d'Agricola*, 2 vol. in-12, et les six premiers livres des *Annales*, 3 vol. in-12; le P. *d'Otteville* a traduit le reste en 4 vol. in-12. L'auteur a pris pour modèle M. *d'Alembert*, qui a traduit divers morceaux de *Tacite* en 2 vol. in-12..... Quoique cette version ne rende pas toute la force et l'énergie de l'original, elle est préférée à toutes les autres, parce qu'elle est la plus fidelle. On ne doit pas s'attendre, dans une langue surchargée d'articles et de verbes auxiliaires telle que la nôtre, de rendre même imparfaitement cette concision, le premier caractère de *Tacite*, et qui le distingue si avantageusement parmi les écrivains qui prodiguent le sens et comptent les paroles. (*Voyez* encore III. ROUSSEAU, à la fin.) Nous avons plusieurs éditions de *Tacite*. La première est de Venise, 1468, in-fol. *Juste-Lipse* en a donné une in-fol. à Anvers, 1585: *Gronovius*, une en 2 vol. in-8.°, à Amsterdam, 1672, que l'on appelle des *Variorum*. On préfère celle de *Ryckius*, où le texte est plus exact, en 2 vol. in-8.°, à Leyde, 1687. *Elzevir*, en 1634, en a donné aussi une fort estimée. On fait cas encore de celle *ad usum Delphini*, 1682 et 1687, 4 vol. in-4.°; et celle d'Utrecht, 1721, 2 vol. in-4.° Celle qui parut en 1760, in-12, 3 vol., que nous devons à M. *Lallemant*, est exacte. (*Voyez* aussi LACARRY.) Il a paru chez *L. F. de la Tour*, à Paris, rue Saint-Jacques, 1771, un *Tacite* en 4 vol. in-4.°; et 1776, 7 vol. in-12, dont le titre est *C. Cornelii* Taciti *Opera*, *recognovit*, *emendavit*, *Supplementis explevit*, *Notis*, *Dissertationibus*, *Tabulis geographicis illustravit* Gabriel BROTIER. C'est une des meilleures éditions qu'on ait données de cet auteur.

II. TACITE, (*M. Claudius*) empereur Romain, fut élu par le sénat en la place d'*Aurélien*, le 25 septembre de l'an 275, après un interrègne d'environ 7 mois. Il se donna tout entier à l'administration de la justice et au gouvernement de l'état; et dans l'une comme dans l'autre de ces fonctions, il s'attira l'approbation générale. La justice, exempte de corruption, se rendoit selon le droit de chacun; et afin que le cours en fût toujours égal, il dressa de sages constitutions. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution condamnés, et les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. *Tacite* ne se régloit que sur les conseils du sénat, et jamais empereur ne lui laissa plus d'autorité. Ce corps lui ayant refusé le consulat qu'il demandoit pour *Florien* son frère, il répondit: *Il est à croire que le Sénat a un meilleur choix à faire.* Il ne voulut jamais permettre à l'impératrice de se parer de pierreries, et il défendit à qui que ce fût de porter des habits brodés d'or. Il donna le premier l'exemple de la modestie. Avec cette simplicité pour lui-même, il montra de la libéralité et de la magnificence dans les dépenses publiques. Il préféroit néanmoins les bienfaits durables aux largesses passagères; car pendant six mois qu'il régna, à peine put-on citer de lui une seule de ces distributions de vin et de viande usitées chez les Romains. Mais il fit abattre sa maison pour

construire

construire en la place, à ses frais, des bains à l'usage des citoyens. Il céda au temple du Capitole, pour l'entretien et la réparation des bâtimens, les biens qu'il possédoit en Mauritanie. Il consacra aux repas de religion qui se célébroient dans les Temples, tout ce qu'il avoit d'argenterie dans son buffet, tandis qu'il étoit particulier. Il employa à payer ce qui étoit dû aux soldats, les sommes d'argent qui se trouvèrent dans ses coffres lorsqu'il fut placé sur le trône. Mais j'ai peine à croire, dit *Crevier*, qu'il ait abandonné à la république son patrimoine, qui étoit immense, et dont le revenu, si nous en croyons *Vopiscus*, montoit à 35 millions. Ce sacrifice auroit réduit ses héritiers à la misère, si l'empire ne se fût pas perpétué dans sa famille...... Il aimoit les lettres. Mais sa journée étant trop remplie par ses affaires, il prenoit sur les nuits pour les cultiver; et il n'en passa jamais aucune sans en donner quelque partie à lire ou à écrire. La littérature ne l'avoit cependant pas guéri de la superstition. Il s'abstenoit de toute étude le second jour de chaque mois, qui étoit marqué comme malheureux dans les calendriers romains. Au commencement de son règne, les Barbares se jetèrent, lorsqu'on y pensoit le moins, sur les terres de l'empire; mais ils en sortirent très-promptement, soit qu'ils y fussent forcés, soit qu'ils eussent été payés pour s'en retirer. Le 4e ou le 5e mois de l'avénement de *Tacite* au trône impérial, il entreprit de porter la guerre chez les Perses et chez les Scythes Asiatiques : et il étoit déjà à Tarse en Cilicie, quand il fut attaqué de la fièvre ou plutôt assassiné par ses soldats qui lui otèrent la vie. Plusieurs historiens ne lui donnent qu'environ six mois de règne. *Crevier* lui fait tenir le sceptre impérial deux cents jours. *Voy.* I. TACITE.

TACONNET, (Toussaint-Gaspard) né à Paris en 1730, d'un menuisier, quitta le métier de son père pour se livrer à son inclination libertine. Il se mit à faire des vers; le cabaret fut son Parnasse. Etant entré dans la troupe des Histrions de la Foire, il fut à-la-fois acteur et poëte. On l'appela le *Moliere des Boulevards*. Il fit pour le spectacle de *Nicolet*, un grand nombre de *Parodies*, de *Farces* et de *Parades*, dont on peut voir la liste dans la *France Littéraire*. Parmi ses nombreuses productions faites pour divertir le peuple, les honnêtes gens voient avec quelque plaisir les *Aveux indiscrets*, le *Baiser donné et rendu*. Ses héros étoient des *Savetiers*, des *Ivrognes*, des *Commères*, des *Barbouillards*, des *Egrillards*; et il mettoit dans ses pièces la même gaieté et les mêmes charges qu'il mettoit dans son jeu. Il mourut à Paris à l'hôpital de la Charité, le 29 décembre 1774, des suites de ses débauches. *Bacchus* fut son *Apollon* et lorsqu'il vouloit marquer son dédain pour quelqu'un, il disoit ordinairement : *Je le méprise comme un verre d'eau.* On prétend que le vin qu'il aimoit tant, accéléra sa mort; et comme *Poinsinet*, un de ses rivaux, avoit trouvé le trépas quelque temps auparavant dans le Guadalquivir, on fit sur eux les vers suivans :

O Mort ! en veux-tu dans ta rage
Aux plus grands Auteurs de notre âge ?
Dans trop d'eau s'éteint Poinsinet,
Et dans trop de vin Taconnet.

Artaud de Montpellier a publié, en 1775, des Mémoires sur la vie et les ouvrages de *Taconnet.*

TACQUET, (André) jésuite d'Anvers, mort en 1660, se distingua dans les mathématiques, et donna un bon *Traité d'Astronomie.* Ses *Ouvrages*, imprimés en un vol. in-fol., à Anvers en 1669 et 1707, ont été recherchés autrefois, et ne seroient point inutiles aujourd'hui.

TADDA, (François) sculpteur de Florence, florissoit au milieu du XIVe siècle. *Cosme de Médicis*, grand-duc de Toscane, l'honora de sa protection et de son estime. Ce sculpteur trouvant plusieurs morceaux de porphyre parmi des pièces de vieux marbre, voulut en composer un bassin de fontaine, qui parût être d'une seule pierre. Il fit, dit-on, distiller certaines herbes, dont il tira une eau qui avoit tant de vertu, qu'en y trempant plusieurs morceaux détachés, elle les unissoit et leur donnoit une dureté extraordinaire. Il répéta cet essai plusieurs fois avec un égal succès ; mais son secret fut enterré avec lui.

TAFFI, (André) peintre, natif de Florence, mort en 1294, âgé de 81 ans, apprit son art de quelques peintres Grecs que le sénat de Venise avoit mandés. Il s'appliqua sur-tout à la *Mosaïque*, sorte de peinture dont le secret lui fut montré par *Apollonius*, un de ces artistes Grecs. *Taffi* travailla de concert avec lui, dans l'église de St-Jean de Florence, à représenter plusieurs histoires de la Bible. On admiroit sur-tout un *Christ*, de la hauteur de sept coudées, composé avec un grand soin par *Taffi.* On reproche à ce peintre d'avoir été plus sensible au profit qu'à l'honneur qu'il retira de ce beau morceau de peinture, et d'avoir depuis précipité son travail par avidité pour le gain.

TAGEREAU, (Vincent) avocat au parlement de Paris au XVIIe siècle, étoit Angevin. On a de lui : I. Un *Traité* contre le *Congrès*, imprimé à Paris en 1611, in-8.°, sous ce titre : *Discours de l'impuissance de l'homme et de la femme.* L'auteur y prouve que le congrès est déshonnête, impossible à exécuter, et empêche plutôt de connoître la vérité, qu'il ne sert à la découvrir. Cet usage abominable fut aboli en 1677, sur un plaidoyer de *Lamoignon*, alors avocat-général. II. *Le Vrai Praticien François*, in-8.°

TAGLIACOCCI, (Gaspard) professeur en médecine et en chirurgie dans l'université de Bologne sa patrie, mourut dans cette ville en 1553, à 64 ans. Il s'est rendu très-fameux par un livre, où il enseigne la manière de réparer les défauts des narines, des oreilles et des lèvres, dans le cas de mutilation ou de difformité de ces parties. Mais *Manget* croit que tout ce qu'il dit sur cette matière, quelque ingénieux qu'il soit, n'a jamais pu exister que dans la théorie, et que lui-même ne l'avoit point pratiqué. Quoi qu'il en soit, *Tagliacocci* rap-

porte des exemples de nez perdus, rétablis par son art. Sa Statue, dans la salle d'anatomie de Bologne, le représente un nez à la main. Son Traité, plein de choses curieuses, divisé en deux livres, et accompagné de figures, parut à Francfort en 1598, in-8.°, sur l'édition faite à Venise l'année précédente 1597, in-fol., sous ce titre : *de Curtorum chirurgiâ per insitionem.* Un nommé *Verduin* a renouvelé l'idée de *Tagliacocci*, dans son livre, *de nova Artuum decurtandorum ratione*, Amsterdam, 1666, in-8.°

TAHUREAU, (Jacques) né au Mans vers 1527, fit quelques campagnes avant de se marier. Il n'étoit encore fixé à aucun état, quand il mourut en 1555. Ses *Poésies* furent imprimées à Paris en 1574, in-8.° Ses *Dialogues facétieux*, 1566, in-8.°, prouvent que l'auteur avoit de la gaieté dans le caractère et du naturel dans l'esprit; mais ses vers sont très-peu de chose.

TAILLARD, (N.) fut un musicien renommé par son talent sur la flûte. Son exécution vive, brillante et animée, étoit encore embellie par sa modestie. Dès l'âge de 12 ans, il fut écouté avec plaisir par plusieurs Souverains. On lui doit une *Méthode* pour guider les compositeurs, des *Duo*, des *Trio*, et treize *Recueils* d'ariettes. Il mourut à Paris le 3 mars 1782.

TAILLE, (Jean et Jacques de la) poëtes dramatiques François, étoient deux frères qui naquirent à Bondaroi dans la Beauce, près de Pithiviers, d'une famille noble et ancienne : *Jean* en 1536, et *Jacques* en 1542. Le premier s'appliqua d'abord au Droit; la lecture de *Ronsard* et de *du Bellai* lui fit bientôt abandonner les Lois pour les Muses. Il inspira son goût à son frère, qui, avant l'âge de 20 ans, composa cinq *Tragédies* et d'autres Poésies; mais il mourut de la peste en 1562, à la fleur de son âge. *Jean*, le frère aîné, prit le parti des armes. Il se trouva à la bataille de Dreux, et fut dangereusement blessé au visage à celle d'Arnai-le-Duc. Au retour du combat, le roi de Navarre, depuis *Henri IV*, courut l'embrasser, et le remit à ses chirurgiens pour être pansé. Il mourut en 1608. On a de lui : I. Des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Elégies* et d'autres Poésies, imprimées avec celles de son frère *Jacques*, en 1573 et 1574, 2 vol. in-8.° II. Une *Géomance*, 1574, in-4.° III. Les *Singeries de la Ligue*, 1595, in-8.°, ou dans la *Satire Menippée.* IV. *Discours des Duels*, 1607, in-12. Le guerrier valoit mieux en lui que le poëte et le prosateur.

TAILLEMONT, (Claude de) né à Lyon, vivoit en 1594. Il a fait des *Odes*, des *Epigrammes*, et un *Discours* sur les Champs-Elysées.

TAILLEPIED, (Noël) religieux de St-François, né à Pontoise, mort en 1589, fut lecteur en théologie et prédicateur. On a de lui: I. Une *Traduction* françoise des *Vies* de *Luther*, de *Carlostade* et de *Pierre Martyr*, in-8.° II. Un *Traité de l'apparition des Esprits*, 1602, in-12, fruit d'un esprit superstitieux et crédule. III. Un *Recueil* sur les Antiquités de la ville de Rouen

in-8.° C'est son meilleur ouvrage. IV. *L'Histoire des Druides*, Paris, 1585, in-8.° : livre savant, rare et recherché.

TAILLEURS, (Les Frères) *Voyez* Buche.

TAISAND, (Pierre) avocat et jurisconsulte au parlement de Dijon sa patrie, puis trésorier de France en la généralité de Bourgogne, naquit en 1644, et mourut en 1715, aimé et estimé. Ses meilleurs ouvrages sont : I. Les *Vies des plus célèbres Jurisconsultes.* La plus ample édition de cet ouvrage est celle de 1737, in-4.° II. *Histoire du Droit Romain*, in-12. III. *Coutume générale de Bourgogne* avec un *Commentaire*, 1698, in-fol.

TAISNIER, (Jean) né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur *Charles-Quint ;* mais cet emploi gênant son goût pour le travail et les talens agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passoit pour un habile chiromancien. On a de lui, *Opus Mathematicum*, Cologne, 1562, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa *Chiromancie* et son *Astrologie judiciaire.*

I. TAIX, (Jean, seigneur de) d'une famille noble de Touraine, fut grand-maître de l'artillerie, et premier colonel général de l'infanterie françoise en 1544, époque de l'institution de cette charge. Il perdit dans la suite celle de grand-maître de l'artillerie, que sa bravoure à la bataille de Cerisoles et d'autres exploits lui avoient méritée, pour avoir tenu quelques propos indiscrets sur la duchesse *de Valentinois* et le maréchal *de Brissac*. Il fut tué dans la tranchée au siége de Hesdin, en 1553.

II. TAIX, (Guillaume de) chanoine et doyen de l'église de Troyes en Champagne, et abbé de Basse-Fontaine, naquit au château de Fresnay près de Châteaudun en 1532, de la famille du précédent, et mourut en 1599. Il a donné une *Relation* curieuse et intéressante de ce qui s'est passé aux Etats de Blois en 1576, qu'on trouve dans les *Mélanges* de *Camusat ;* et une autre de deux assemblées du Clergé, où il avoit assisté comme député : celle-ci parut à Paris en 1625, in-4.°

TALARU, (Amédée de) né dans le Forez, devint archevêque de Lyon en 1415. L'anti-pape *Félix* le fit cardinal, mais l'attachement d'*Amédée de Talaru* pour le pape *Eugène IV*, l'empêcha de prendre ce titre. Il reçut *Charles VII* à Lyon en 1434, et mourut le 11 février 1443. On lui doit quelques *Lettres* latines sur le concile de Bâle. Son oncle *Jean de Talaru*, avoit été aussi archevêque de Lyon en 1376.

TALBERT, (François-Xavier) né à Besançon en 1725, d'un père conseiller au parlement de Franche-Comté, fut l'aîné de ses fils ; et il abandonna les fonctions de la magistrature auxquelles il étoit destiné, pour embrasser l'état ecclésiastique. Nommé chanoine de la métropole de sa patrie, il se distingua bientôt par son esprit et ses talens pour la chaire. On l'entendit à la cour

de *Stanislas* à Lunéville, à celle de Versailles, et en 1777 il partagea à Paris, avec le Père *Elisée*, la station de *S. Sulpice*. Les lauriers académiques vinrent alors s'unir sur son front aux palmes sacrées. L'évêque *Marbeuf* lui fit une espèce de reproche de cette moisson de couronnes profanes. *Monseigneur*, lui répondit *Talbert*, *quand j'ai eu besoin de 25 louis, j'ai mieux aimé tirer une Lettre de change sur une Académie, que de les emprunter.* — *M. l'Abbé*, dit alors le prélat, *il n'est pas donné à tout le monde de se procurer de l'argent avec de semblables effets ;* et quelques jours après, il le nomma à un bénéfice. Sur la fin de 1791, la reconnoissance le détermina à suivre l'un de ses amis en Italie; il y connut la princesse *de Nassau*, qui l'emmena dans ses terres de Pologne, où elle le combla de bienfaits. L'abbé *Talbert* est mort le 4 juin 1803, à Lemberg en Gallicie, à l'âge de 78 ans. Il eut le talent de se faire des amis, et celui de plaire dans la société. « Il y portoit, dit M. *Philippon de la Magdeleine* qui a consacré une notice à sa mémoire, ce que rarement on y trouve; des talens sans prétention, le désir de plaire sans amour-propre, et une adresse merveilleuse à faire valoir l'esprit des autres. Aussi sortoit-on d'auprès de lui toujours plus content de soi. » Il réussissoit parfaitement dans tous ces petits jeux qui font l'agrément des cercles. Dans celui qui a pour objet de désigner les personnes par un emblème, il proposa celui-ci pour une femme aimable et séduisante : un cep de vigne chargé de fruits, avec ces mots : *Je plais jusqu'à l'ivresse.* Les Ecrits de l'abbé *Talbert* sont : I. *Discours* sur la source de l'inégalité parmi les hommes. Il fut couronné à Dijon en 1755. II. *Panégyrique* de *S. Louis*, 1779, in-12. III. Les *Eloges* de *Bonnet*, de *Montaigne*, du cardinal *d'Amboise*, du chancelier *de l'Hôpital*, de *Philippe* régent de France, de *Boileau*, obtinrent les prix des académies de Dijon, de Rouen, de Villefranche, de Toulouse et de Bordeaux. Il remporta encore ceux des académies de Pau et d'Amiens, par des Pièces de poésie intitulées : *Stances* sur l'industrie; *autres* sur les avantages de l'adversité.

I. TALBOT, (Jean) comte *de Shrewsbury* et *de Waterford*, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie, et connue dès le XIIe siècle, donna les premières marques de valeur lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi *Henri V*, qui le fit gouverneur de cette île. Il se signala ensuite en France, où il avoit passé en 1417, avec l'armée angloise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise et Laval. Il commandoit au siége d'Orléans, avec les comtes *de Suffolk* et *d'Escalet*; mais *la Pucelle* les obligea de le lever. *Talbot* continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier à la bataille du Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, et rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le

roi *Charles VII*; il remplit sa commission avec beaucoup d'intelligence. La Guienne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bordeaux avec plusieurs autres villes, et rétablit les affaires des Anglois; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siége aux François, il fut tué dans une bataille le 17 juillet 1453. Il avoit prié, quelques momens avant d'expirer, un de ses fils qui étoit à ses côtés, de se retirer. *Je meurs en combattant pour ma patrie*, lui dit-il, *vivez pour la servir*. Mais le jeune homme, acharné contre les ennemis, tomba bientôt sous leurs coups. Les Anglois appeloient *Talbot* leur *Achille*, et il étoit digne de ce nom. Aussi brave qu'habile, il étoit le plus grand général qu'ils eussent alors. Les armes n'étoient pas son seul talent; il savoit négocier et combattre. Une piété sincère rehaussoit sa gloire; et cette piété étoit accompagnée de toutes les vertus sociales: il fut sujet fidelle, ami sincère, ennemi généreux, etc.

II. TALBOT, (Pierre) né en Irlande en 1620, se disoit d'une branche de l'illustre maison de *Talbot*. Il devint aumônier de la reine *Catherine de Portugal*, femme de *Charles II*, roi d'Angleterre. Son zèle pour la Religion Catholique le porta à quitter la cour et à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise, que le pape *Clément IX* le fit archevêque de Dublin. Arrêté et renfermé par les Protestans dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté, vers 1682. On a de lui: I. *De natura Fidei et Hæresis*, in-8.° II. *Politicorum Catechismus*, in-4.° III. *Tractatus de Religione et Regimine*, in-4.° IV. *Histoire des Iconoclastes*, Paris, 1674, in-4.°; et d'autres ouvrages.

III. TALBOT, (Richard) duc *de Tyrconel*, frère du précédent, se trouva dès l'âge de 15 ans à une bataille, où il resta trois jours parmi les morts. Après la mort de *Cromwell*, il s'attacha à *Charles II* roi d'Angleterre, et fut laissé vice-roi d'Irlande par *Jacques II*, lorsque ce dernier passa en France. *Talbot* s'opposa à *Guillaume* prince d'Orange, et se préparoit à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son Oraison funèbre prononcée à Paris par l'abbé *Anselme*, et publiée in-4.°, donne une grande idée de sa valeur et de son zèle pour la Religion Catholique, et pour les *Stuarts*. *Voy.* COURTILZ.

IV. TALBOT, (Guillaume) de la même maison que les précédens, mais d'une branche Protestante établie en Angleterre, mort en 1730, avoit été successivement évêque d'Oxford, puis de Sarisbury, et enfin de Durham. On a de lui un volume de *Sermons*, et quelques autres Ecrits qui n'ont qu'un mérite médiocre.

V. TALBOT, (Charles) fils du précédent, et lord grand-chancelier d'Angleterre, naquit en 1686 et mourut en 1736, après avoir montré beaucoup de talent pour les affaires d'état et pour la politique.

TALESTRIS, *Voy.* THALESTRIS.

TALEYRAND, (Elie de) connu sous le nom de Cardinal *de Périgord*, étoit fils d'*Archambaud*, comte *de Périgord*, et de *Brunissende de Foin*, d'une maison illustre, qui tenoit par ses alliances à plusieurs souverains de l'Europe. Le roi de France *Charles V*, appeloit le cardinal *de Périgord*, *son Cousin*; et ce prélat avoit une sœur mariée à *Jean*, duc *de Gravina*, huitième fils de *Charles le Boiteux*, roi de Sicile et grand-père de *Charles de Duras*, qui posséda la même couronne de la reine *Jeanne I*. Tous ces princes descendus en ligne directe de *Charles*, frère de *S. Louis*, étoient de la maison de France. *Elie de Taleyrand*, né vers 1301, d'une famille bien alliée, dut parvenir de bonne heure aux premières dignités de l'Eglise. Evêque de Limoges à 24 ans, il fut transféré à Auxerre à 28, et fait cardinal à 30, c'est-à-dire, en 1331. Depuis cette époque, il parut dans toutes les grandes affaires de son temps. Il se rendit, en 1356, dans le camp du roi *Jean*, et dans celui du prince *de Galles*, pour empêcher la bataille de Poitiers. Mais il exhorta en vain des guerriers à déposer les armes. Le roi *Jean* ayant été fait prisonnier dans cette funeste journée, le cardinal *de Périgord* passa en Angleterre pour négocier sa délivrance. De retour en France, ce prélat s'occupa de bonnes œuvres, et mourut en 1364, à Avignon, laissant un nom respecté.

TALEYRAND, *Voyez* CHALAIS.

TALHOUET, (N...) maître des requêtes, fut convaincu de prévarication dans l'administration des affaires de la Banque et de la compagnie des Indes. Ayant été condamné à mort en 1723, sous le Régent, cette peine fut commuée en une prison perpétuelle à l'île Sainte-Marguerite. Il mourut fort âgé. C'étoit un homme de plaisir, qui n'amassoit que pour dissiper. Dans sa vieillesse il avoit conservé son esprit et sa mémoire; mais son imagination frappée lui avoit laissé un tic singulier. Comme on l'avoit accusé d'avoir ordonné des choses répréhensibles, sa tête s'étoit échauffée de cette idée, et à chaque phrase il plaçoit ces mots : *d'ordonner des choses*. Ce refrain causoit quelquefois des équivoques plaisantes.

TALLARD, (Camille d'Hostun, comte de) maréchal de France, naquit le 14 février 1652, de *Roger d'Hostun*, marquis *de la Baume*, et de *Catherine de Bonne* fille et unique héritière de *Bonne d'Auriac*, vicomte *de Tallard*, en Dauphiné. Sa famille remontoit au XIVe siècle. Il eut à l'âge de 16 ans, le régiment royal des Cravates, à la tête duquel il se signala pendant dix ans. Il suivit *Louis XIV* en Hollande, l'an 1672. *Turenne*, instruit de son mérite, lui confia, en 1674, le corps de bataille de son armée, au combat de Mulhausen et de Turkeim. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693. Sachant également manier le caducée et le glaive, il fut envoyé l'an 1697, en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de *Charles II*. La guerre

s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach, sous les ordres du duc *de Bourgogne*, et mit le siége devant Landau. Les Impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, étant venus l'attaquer dans ses lignes (le 14 novembre 1703), il alla au-devant d'eux, les joignit sur les bords du Spirback, les attaqua la baïonnette au bout du fusil, les battit, et obtint tous les trophées qui suivent la victoire la plus décidée. Son caractère avantageux lui fit gâter une action si brillante, par une Lettre hyperbolique. *Nous avons pris plus de drapeaux et d'étendards*, écrivit-il à Louis XIV, *que Votre Majesté n'a perdu de soldats.* La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. Le maréchal *de Tallard* fut envoyé en 1704, avec un corps d'environ 30,000 hommes, pour s'opposer à *Marlborough*, et se joindre à l'électeur de Bavière. Les deux armées se rencontrèrent à-peu-près dans les mêmes campagnes où le maréchal *de Villars* avoit remporté une victoire un an auparavant, c'est-à-dire, dans la plaine d'Hochstet. Le général Anglois, auquel s'étoit joint le prince *Eugène*, eut tout l'honneur de cette journée. Le maréchal *de Tallard* courant pour rallier quelques escadrons, la foiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de nos troupes; il fut fait prisonnier et mené au général Anglois, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débitoit sur l'inconstance de la fortune, dit à *Marlborough*, avec une impatience très-déplacée : *Tout cela n'empêche pas que votre Grandeur n'ait battu les plus braves troupes du monde. — J'espere*, répliqua Milord, *que votre Grandeur exceptera celles qui les ont battues.* Le maréchal *de Tallard* (dit l'abbé *de Saint-Pierre*) commit une faute considérable en dégarnissant son corps de bataille pour fortifier sa droite. La raison qu'il donna pour se justifier, c'est qu'on n'avoit jamais perdu de bataille par le centre d'une armée. *Il est vrai*, lui répondit-on ; *mais c'est qu'on ne s'étoit pas encore avisé de dégarnir par le centre... Tallard* fut conduit en Angleterre, où il fut prisonnier pendant sept ans. *Louis XIV* le consola de son malheur, en le nommant l'année même de sa détention, gouverneur de la Franche-Comté. Son séjour en Angleterre ne fut pas inutile à sa patrie. Il servit beaucoup la France, en détachant la reine *Anne* du parti des Alliés, et en faisant rappeler *Marlborough*. De retour à Paris en 1712, il fut créé duc. En 1726, il fut nommé secrétaire d'état ; place qu'il ne conserva pas longtemps, étant mort le 3 mars 1728, à 76 ans. Il étoit parvenu à cet âge, sans que sa santé eût été beaucoup altérée, soit par les travaux du corps, soit par ceux de l'esprit, et par toute l'agitation des divers événemens de sa vie. Le maréchal *de Tallard* avoit des lumières. L'académie des Sciences se l'étoit associé en 1723. Sa présomption ternit la gloire qu'il auroit pu retirer de l'ardeur de son courage et de l'activité de son caractère. L'abbé *de Saint-Pierre* le peint comme un bas

courtisan, comme un *esprit fin*, et comme un homme *très-ambitieux et inquiet*. Il eut un fils, *Marie-Joseph de Hostun*, duc *de Tallard*, dont le duché fut érigé en pairie en 1715, et dont l'épouse, *Marie-Isabelle-Gabrielle de Rohan*, née en 1699, succéda à son aïeule Mad^e^ *de Vantadour*, dans la charge de gouvernante des Enfans de France.

TALIESSIN, célèbre Barde Gallois, chantoit les belles et les héros dans le VIe siècle. L'Archéologie Galloise a conservé près de 80 Pièces de ce poëte, qui ont de l'énergie et de l'intérêt.

I. TALLEMANT, (François) abbé du Val-Chrétien, prieur de Saint-Irenée de Lyon, et l'un des Quarante de l'académie Françoise, naquit à la Rochelle vers 1620. Il fut aumônier du roi pendant vingt-quatre ans, et ensuite de la Dauphine, à laquelle il plut par son amour pour les belles-lettres. Il mourut sous-doyen de l'académie Françoise, le 6 mai 1693, à 73 ans. L'abbé *Tallemant* possédoit les langues mortes et les vivantes, mais il écrivoit avec beaucoup de négligence dans la sienne. Nous avons de lui : I. Une *Traduction* françoise des *Vies* des Hommes illustres de *Plutarque*, en 8 vol. in-12. L'abbé *Tallemant*, sec traducteur du françois d'*Amyot* (suivant l'expression de *Boileau*), n'offre dans cette version, ni fidélité, ni élégance. *Louis XIV*, qui avoit quitté *Amyot* pour la lire, en revint bientôt à ce naïf écrivain. La version de *Tallemant* fut imprimée sept fois du vivant de l'auteur; tant il est vrai que le débit d'un livre n'en prouve pas toujours le mérite. II. Une *Traduction* de l'Histoire de Venise, du Procurateur *Nanni*, 1682, en 4 vol. in-12, qui vaut mieux que la précédente.

II. TALLEMANT, (Paul) parent du précédent, né à Paris en 1642, devint membre de l'académie Françoise, et secrétaire de celle des Inscriptions. Le grand *Colbert* lui obtint des pensions et des bénéfices : il eut beaucoup de part à l'*Histoire de Louis XIV*, par les Médailles. On a encore de lui des *Harangues* et des *Discours*, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre d'éloquence; et un *Voyage* de l'*Ile d'amour*, 1663, in-12, qui est un peu insipide. Il mourut le 30 juillet 1712. Aux richesses dont il avoit embelli son esprit, il joignoit le trésor plus précieux de la vertu. Sa société étoit douce et aisée; il sut se faire des amis, et les conserver. Il plaisoit par sa gaieté, ses saillies et ses *impromptu*.

TALLIS, (Thomas) musicien Anglois, mort en 1585; devint maître de la Chapelle d'*Edouard VI*, et de *Marie* reine d'Angleterre. On lui doit le chant de la liturgie et de beaucoup d'antiennes que l'on chante dans l'Eglise Angloise. Il a publié avec *Bird*, autre musicien, un *Recueil* d'Hymnes.

TALLOT, (Louis) né à Troyes, et mort dans cette ville le 13 janvier 1777, est auteur des *Lettres* sur le *Manuel* à l'usage du diocèse de Chartres : et d'un Examen du livre intitulé : *Dieu et l'Homme*, 1772, in-8.°

I. TALON, (Omer) avocat-général au parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la

robe, en soutint la gloire par son intégrité autant que par ses talens. Il mourut le 29 décembre 1652, à 57 ans, regardé comme l'oracle du barreau, et respecté même de ses ennemis. On a de lui 8 vol. in-12 de *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étoient présentées au parlement pendant les troubles de *la Fronde*. Ils commencent à l'an 1630, et finissent en juin 1653. Le cardinal *de Retz* dans ses *Mémoires*, donne une grande idée de l'éloquence de ce magistrat.

II. TALON, (Denis) fils du précédent, lui succéda dans la charge d'avocat-général. Il fut digne de son père, et se signala par les mêmes vertus et les mêmes talens. Il mourut en 1698, président à mortier. Nous avons de lui quelques Pièces imprimées avec les *Mémoires* de son père, qu'elles ne déparent point. Le *Traité de l'autorité des Rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui. Ce Traité est de *Roland le Vayer de Boutigni*, mort intendant de Soissons en 1685.

III. TALON, (Nicolas) jésuite, a publié en 1641, chez le célèbre libraire *Cramoisy*, les *Œuvres* de *S. François de Sales*, 2 vol. in-fol.; et une *Histoire Sainte*, 1655, 4 vol. in-fol. Le mérite de l'édition, mais non celui de l'ouvrage, peut le faire rechercher.

TAM, (François Verner) peintre, né à Hambourg en 1658, mort à Vienne en 1724, excella dans l'art de peindre les animaux, et sur-tout les fleurs et les fruits. Son génie souple et facile lui fit adopter divers genres; tantôt il se rapprocha de celui de *Carlo Fiori*, tantôt de celui de *van-Huysum*. Ses tableaux sont finis, quoique légérement jetés; ils sont précieux, rares, et à très-haut prix.

TAMAYO, (Martin) soldat Espagnol, servoit en Allemagne dans l'armée de l'empereur *Charles-Quint*, l'an 1546. Il se rendit célèbre par une action de bravoure, et par la sédition dont il pensa être la cause innocente. L'armée de l'empereur, plus foible que celle des Protestans, commandée par le landgrave de Hesse, étoit campée en présence des ennemis, près d'Ingolstadt; un rebelle d'une taille de géant, et qui se croyoit le héros de son siècle, s'avançoit chaque jour entre les deux camps, armé d'une hallebarde, et provoquoit au combat les plus braves des Impériaux. *Charles-Quint* fit faire des défenses, sous peine de la vie, à tous les siens d'accepter le défi. Ce fanfaron revenoit tous les jours, et s'approchant du quartier des Espagnols, leur reprochoit leur lâcheté dans les termes les plus injurieux. *Tamayo*, simple fantassin dans un régiment de sa nation, ne put souffrir l'insolence de ce nouveau *Goliath*. Il prit la hallebarde d'un de ses camarades, et se laissant couler le long des retranchemens, il alla l'attaquer, et sans avoir été blessé, lui porta un coup de hallebarde dans la gorge et le jeta sur le carreau. Il prit ensuite l'épée de ce malheureux, dont il lui coupa la tête, et l'apporta dans le camp. Il la fut présenter à Sa Majesté, et se jetant à ses pieds, il lui demanda la vie. *Charles-Quint* la lui refusa, mal-

gré les prières des principaux officiers de l'armée ; mais voyant les troupes espagnoles prêtes à en venir aux dernières extrémités pour qu'on leur rendît leur illustre camarade, il le remit entre les mains du duc *d'Albe*, qui lui accorda sa grace.

TAMBURINI, et en françois, TAMBOURIN, (Thomas) naquit en Sicile d'une famille illustre, se fit jésuite, exerça divers emplois dans cette compagnie, et mourut vers 1675. Ses ouvrages, qui roulent tous sur la *Théologie Morale*, ont été recueillis à Lyon, 1659, in-fol. Il y explique le Décalogue et les Sacremens. Beaucoup de théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles ; et le parlement de Paris les a supprimés le 6 mars 1762.

TAMERLAN, appelé par les siens *Teimur-Lenc* ou *Teimur le Boiteux*, étoit fils d'un berger, suivant les uns, et issu du sang royal, suivant les autres. Il naquit en 1335 dans la ville de Kesch, territoire de l'ancienne Sogdiane, où les Grecs pénétrèrent autrefois sous *Alexandre*, et où ils fondèrent des colonies. Son courage éclata de bonne heure. Sa première conquête fut celle de Balk, capitale du Khorasan, sur les frontières de la Perse. De là il alla se rendre maître de la province de Candahar. Il subjugua toute l'ancienne Perse, et retournant sur ses pas pour soumettre les peuples de la Transoxane, il prit Bagdad. Lorsque la valeur ne suffisoit point à *Tamerlan* pour seconder ses projets, il faisoit à l'exemple des plus grands capitaines de l'antiquité, parler le ciel en sa faveur. Il suscitoit à propos un de ces hommes puissans en paroles, qu'il avoit à ses gages, pour représenter à ses sujets leur devoir. Lorsqu'après la prise de Bagdad, il eut entrepris la conquête des Indes, les soldats fatigués refusoient de le suivre. Tout d'un coup s'élève au milieu d'eux un enthousiaste, qui reproche fortement à *Tamerlan* la foiblesse avec laquelle il cède aux cris des soldats : il peint en même temps avec des couleurs si vives la honte et le danger de la fuite ; il exagère tellement la lâcheté et l'indiscipline des Indiens ; il promet enfin avec tant de confiance une victoire facile et décisive, qu'aussitôt les Tartares, comme s'ils eussent entendu la voix d'un Dieu, paroissent d'autres hommes. Ils demandent avec des cris redoublés, qu'on les mène sur-le-champ à l'ennemi, afin d'effacer dans son sang l'ignominie dont ils venoient de se couvrir en se soulevant. L'empereur profite habilement du succès de son stratagème, et sans laisser refroidir l'ardeur de ses troupes, les conduit à l'ennemi, s'ouvre le passage des Indes, et se saisit de Délhi, qui en étoit la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie, il prend Damas. Il revole à Bagdad qui vouloit secouer le joug, il la livre au pillage et au glaive. On dit qu'il y périt plus de 800 mille habitans ; elle fut entièrement détruite. Les villes de ces contrées étoient aisément rasées, et se rebâtissoient de même ; elles n'étoient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur Grec, qui ne trouvoit aucun secours chez les Chrétiens,

s'adressa au héros Tartare. Cinq princes Mahométans, que *Bajazet* avoit dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploroient dans le même temps son secours. *Tamerlan* fut sensible à ce concours d'ambassadeurs; mais il ne les reçut pas également. Ennemi déclaré du nom Chrétien et admirateur de *Bajazet*, il ne voulut le combattre qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siége de Constantinople, et de rendre justice aux princes Musulmans dépossédés. Le fier *Bajazet* reçut ces propositions avec colère et avec mépris. *Tamerlan* furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, il prit la ville d'Arcingue, et fit passer au fil de l'épée les habitans et les soldats. De là il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre; mais cette ville ayant refusé, il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens, qu'il ordonna de lui amener pour les punir comme les premiers auteurs de la résistance. On commença par leur lier la tête aux cuisses. Ensuite on les jeta dans une fosse profonde, que l'on ferma de poutres et de planches, recouvertes par-dessus de terre, afin qu'ils souffrissent plus long-temps dans cet affreux abyme, et qu'ils sentissent toutes les horreurs du désespoir et de la mort. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas et Alep qu'il traita de la même manière, enlevant des richesses infinies, et emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie et la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra ensuite dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'à Memphis, alors nommée Alcaïr ou le Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchoit de *Bajazet* : les deux héros se rencontrèrent dans les plaines d'Ancyre en Phrygie, l'an 1402. On livre la bataille qui dure trois jours, et *Bajazet* est vaincu et fait prisonnier. Le vainqueur l'ayant envisagé attentivement, dit à ses soldats : *Est-ce là ce* Bajazet *qui nous a insultés ?* — *Oui*, répondit le captif, *c'est moi; et il vous sied mal d'outrager ceux que la fortune a humiliés*. Il y a des historiens qui prétendent que *Tamerlan* lui reprocha son orgueil, sa cruauté et sa présomption : *Ne devois-tu pas savoir*, lui dit-il, *qu'il n'y a que les enfans des infortunés qui osent s'opposer à notre invincible puissance ?* « D'autres écrivains disent au contraire que *Tamerlan* le reçut fort honnêtement; qu'il le conduisit dans sa propre tente; qu'il le fit manger avec lui, et que pour le consoler, il ne l'entretint que des vicissitudes et de l'inconstance de la fortune. On ajoute qu'il lui envoya un équipage de chasse, soit par un motif de compassion, soit peut-être par une sorte de mépris; et que le fier Tartare fut bien aise de lui faire sentir qu'il le croyoit plus propre à la suite d'une meute de chiens courans, qu'à la tête d'une grande armée. C'est au moins l'explication que *Bajazet* donna lui-même à ce présent mystérieux de son ennemi. Ce malheureux prince n'étant pas maître de son ressentiment, et plein d'un chagrin farouche : *Dites à* Tamerlan, ré-

pondit-il fièrement à celui qui étoit venu de sa part, *qu'il ne s'est pas trompé en m'invitant à un exercice qui a toujours fait le plaisir des Souverains, et qui convient mieux à* Bajazet, *né du grand* Amurat, *fils d'*Orcan, *qu'à un Aventurier comme lui, et à un Chef de brigands..... Tamerlan* revint bientôt à son caractère; et ce barbare, irrité d'une réponse si injurieuse, commanda sur-le-champ qu'on mît *Bajazet* sans selle sur quelque vieux cheval de ceux qui servoient à porter le bagage, et que dans cet état on l'exposât dans le camp aux mépris et aux railleries de ses soldats; ce qui fut exécuté aussitôt: et au retour on ramena le malheureux *Bajazet* devant son vainqueur.» [Vertot, *Hist. de Malthe*, Liv. VI.] *Tamerlan* lui ayant demandé comment il l'auroit traité si la fortune lui avoit été favorable? *Je vous aurois enfermé,* lui répondit-il, *dans une cage de fer;* et aussitôt il le condamna à la même peine, si l'on en croit les Annales Turques. Les auteurs Arabes prétendent que ce prince se faisoit verser à boire par l'épouse de *Bajazet* à demi nue; et c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans ne se marièrent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit *Voltaire*, de concilier la cage de fer et l'affront brutal fait à la femme de *Bajazet*, avec la générosité que les Turcs attribuent à *Tamerlan*. Ils rapportent que le vainqueur, étant entré dans Burse, capitale des Etats Turcs Asiatiques, écrivit à *Soliman*, fils de *Bajazet*, une lettre qui eût fait honneur à *Alexandre*. «*Je veux oublier*, (dit *Tamerlan* dans cette lettre) *que j'ai été l'ennemi de* Bajazet; *je servirai de père à ses enfans, pourvu qu'ils attendent les effets de ma clémence. Mes conquêtes me suffisent, et de nouvelles faveurs de l'inconstante fortune ne me tentent point.*» Supposé qu'une telle lettre ait été écrite, elle pouvoit n'être qu'un artifice. Les Turcs disent encore que *Tamerlan* n'étant pas écouté de *Soliman*, déclara sultan un autre fils de *Bajazet*, et lui dit: *Reçois l'héritage de ton père; une ame royale sait conquérir les Royaumes et les rendre.* Les historiens Orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célèbres, des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. La prétendue magnanimité de *Tamerlan* n'étoit pas sans doute de la modération. On le voit bientôt après piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate, et retourna dans Samarkande, qu'il regardoit comme la capitale de ses vastes états. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie et l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur Grec, *Manuel Paléologue*, y envoya ses ambassadeurs, mais il en vint de la part de *Henri III*, roi de Castille. Il y donna une de ces fêtes qui ressemblent à celles des premiers rois de Perse. Tous les ordres de l'Etat, tous les artisans passèrent en revue, chacun avec les marques de sa profession. Il maria tous ses petits-fils et toutes ses petites-filles le même jour. Enfin, résolu d'aller faire la conquête de la Chine, il mourut le 1er avril 1405, dans sa 71e année, à Otrar dans le Turques-

tan, après avoir régné 36 ans. S'il fut plus heureux par sa longue vie et par le bonheur de ses descendans, qu'*Alexandre* auquel les Orientaux le comparent, il fut fort inférieur au Macédonien, en ce qu'il naquit chez une nation Barbare, et qu'il détruisit beaucoup de villes, comme *Gengiskan*, sans en bâtir. Je ne crois point d'ailleurs, dit l'historien déjà cité, que *Tamerlan* fût d'un naturel plus violent qu'*Alexandre*. Un fameux poëte Persan, étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, et jouant à un jeu d'esprit qui consistoit à estimer en argent ce que valoit chacun d'eux : *Je vous estime trente aspres*, dit-il au grand-kan. — *La serviette dont je m'essuie les vaut*, répondit le monarque. — *Mais c'est aussi en comptant la serviette*, repartit *Homédi*... [*Voyez aussi* ATA.] Peut-être qu'un prince qui laissoit prendre ces innocentes libertés, n'avoit pas un fonds de naturel entièrement féroce : mais on se familiarise avec les petits, et on égorge les autres. Il disoit ordinairement qu'*un Monarque n'étoit jamais en sûreté, si le pied de son trône ne nageoit dans le sang*. Ses fils partagèrent entre eux ses conquêtes. Nous avons une *Histoire de Tamerlan*, composée en persan par un auteur contemporain, et traduite par *Petis de la Croix*, 1722, en 4 tomes in-12. [*Voy.* BRUMOY.] L'impératrice de Russie a fait présent dernièrement, le 17 mai 1780, au roi de Pologne, d'un parchemin très-fin, d'environ cinq pieds de long, sur une largeur proportionnée, où ce fameux empereur d'Asie, qui se faisoit appeler *le Fils de Dieu*, écrivit de sa main en langue arabe l'*Histoire de sa Vie*.

TANAQUESIUS, *Voyez* I. THOMASIUS.

TANAQUILLE, appelée aussi CÉCILIE, femme de *Tarquin l'Ancien*, née à Tarquinie, ville de Toscane, fut mariée à *Lucumon*, fils d'un homme qui s'étoit réfugié dans cette ville, après avoir été chassé de Corinthe sa patrie. Les deux époux dévorés l'un et l'autre d'une ambition égale, allèrent tenter fortune à Rome. *Lucumon* y prit le nom de *Tarquin*. Il gagna l'estime et l'amitié des Romains, et s'insinua tellement dans les bonnes graces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, et qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été assassiné la 38e année de son règne, *Tanaquille* fit tomber la couronne sur *Servius-Tullius* son gendre. Elle l'aida dans l'administration des affaires, et fut son conseil, ainsi qu'elle avoit été celui de son époux. La mémoire de cette femme illustre fut en si grande vénération dans Rome pendant plusieurs siècles, qu'on y conservoit précieusement les ouvrages qu'elle avoit filés, sa ceinture, et une robe royale qu'elle avoit faite pour *Servius-Tullius*. C'est elle qui fit la première de ces tuniques tissues, que l'on donnoit aux jeunes gens, quand ils se défaisoient de la *prætexta* pour prendre la robe virile; et de celles dont on revêtoit les filles qui se marioient.

TANCHELIN *ou* TANCHELME, fanatique du XIIe siècle, né à Anvers, prêcha publiquement, dans les Pays-Bas et dans la Hollande, que les Sacremens de l'Eglise

étoient des abominations; que les prêtres, les évêques et le pape même n'étoient rien, et n'avoient rien de plus que les laïques; que l'Eglise n'étoit renfermée que dans ses disciples, et qu'il ne falloit pas payer la dixme. Il gagna d'abord les femmes, et par elles il séduisit les hommes. Cet imposteur avoit tellement fasciné les esprits, qu'il abusoit des filles en présence de leurs mères, et des femmes en présence de leurs maris. Bien loin que les uns et les autres le trouvassent mauvais, ils se croyoient tous honorés de l'amour du prétendu prophète. *Tanchelin* prêcha d'abord dans les ténèbres et dans l'intérieur des maisons. Mais dès qu'il eut formé un certain nombre de prosélytes, il parut en public, escorté de 3000 hommes armés qui le suivoient par-tout. Il marcha avec la magnificence d'un roi, et il se servit de son fanatisme même pour subvenir à ses dépenses. Un jour qu'il prêchoit à une grande foule de peuple, il fit placer à côté de lui un tableau de la Sainte Vierge, et en mettant sa main sur celle de l'Image, il eut l'impudence de dire à la Mère de Dieu: *Vierge Marie, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse*. Puis se tournant vers le peuple: *Voilà*, dit-il, *que j'ai épousé la Sainte Vierge; c'est à vous à fournir aux frais des fiançailles et des noces*. En même temps il fit placer à côté de l'Image deux troncs, l'un à droite et l'autre à gauche: *Que les hommes*, dit-il, *mettent dans l'un ce qu'ils veulent me donner et les femmes dans l'autre; je verrai lequel des deux sexes a le plus d'amitié pour moi et pour mon épouse*. Les femmes s'arrachèrent jusqu'à leurs colliers et leurs pendans d'oreilles pour les lui donner. Cet enthousiaste d'une espèce singulière fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, et dans plusieurs villes de Flandre, sur-tout à Anvers, malgré le zèle de *saint Norbert*, qui le confondit plusieurs fois. Il s'avisa d'aller à Rome en habit de moine, prêchant par-tout ses erreurs; mais à son retour, il fut arrêté et mis en prison par *Fréderic*, archevêque de Cologne. Il s'échappa de sa prison, et un prêtre crut faire une bonne œuvre de lui donner la mort en 1125: son hérésie ne mourut pas avec lui.

I. TANCRÈDE DE HAUTEVILLE, seigneur Normand, vassal de *Robert*, duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils, entre autres *Guiscard* et *Roger*, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme en 1070, et se rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendans régnèrent dans la suite avec beaucoup de gloire. *Voyez* IV. RAOUL.

II. TANCRÈDE, roi de Sicile, bâtard de *Roger*, Voy. HENRI IV.

III. TANCRÈDE, archidiacre de Bologne au XIIIe siècle, est auteur d'une *Collection* de Canons. *Ciron* l'a donnée au public, avec des notes utiles.

IV. TANCRÈDE, prétendu *Duc de Rohan*, fut porté jeune en Hollande par un capitaine, qui le donna à un paysan. On en eut ensuite si peu de soin, que manquant de tout, il fut sur le point d'apprendre un mé-

tier. Mais en 1645, *Marguerite de Béthune*, duchesse *de Rohan*, voulant déshériter sa fille, qui s'étoit mariée malgré elle à *Henri Chabot*, reconnut *Tancrède* pour son fils. Le soi-disant duc *de Rohan* vint à Paris, où le parlement le déclara supposé, par un célèbre arrêt rendu en 1646. Cet imposteur fut tué fort jeune en 1649, d'un coup de pistolet, pendant la guerre civile de Paris : il avoit donné des marques singulières de bravoure.

TANEVOT, (Alexandre) ancien premier commis des finances, naquit à Versailles en 1691, et mourut à Paris en 1773. Il joignit les calculs de *Plutus* à l'harmonie d'*Apollon*. Ses ouvrages, recueillis en 3 vol. in-12, en 1766, consistent en deux Tragédies non représentées, et qui n'auroient guère fait d'effet au théâtre, quoiqu'il y ait des tirades bien versifiées. L'une est intitulée, *Sethos*; l'autre, *Adam* et *Eve*. On trouve encore dans son Recueil des *Fables*, des *Contes*, des *Epîtres*, des *Chansons*, etc. Son mérite principal est la pureté et la douceur du style, qui dégénère quelquefois en foiblesse, et l'attachement aux bons principes de la morale et du goût. Quoiqu'il eût occupé des places qui enrichissent, il ne laissa précisément que ce qu'il falloit pour payer ses dettes et pour récompenser ses domestiques. Plus il avoit eu de facilité d'obtenir des graces, plus il s'étoit tenu en garde contre la cupidité basse et injuste qui porte à les demander. C'étoit un homme sincèrement religieux, et un véritable philosophe Chrétien.

TANFIELD, (Elisabeth) savante Angloise, d'une famille illustre, fut un prodige d'érudition. Elle savoit l'hébreu, le grec, le latin et le françois. Elle mourut à Londres en 1639, à l'âge de 60 ans, après avoir publié quelques ouvrages.

TANNEGUY DU CHATEL. *Voyez* I. *et* II. CHATEL.

I. TANNER, (Adam) jésuite d'Inspruck, enseigna la théologie à Ingolstadt et à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'université de Prague ; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin le 25 mai 1632, à 60 ans. On a de lui : I. Une *Relation* de la Dispute de Ratisbonne en 1601, à laquelle il s'étoit trouvé, Munich, 1602, in-fol. II. Et un grand nombre d'autres ouvrages en latin et en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol. Il montre dans cet ouvrage comment un Chrétien peut juger par les astres, des choses cachées. *Tanner* étoit un savant laborieux et ardent.

II. TANNER, (Matthias) né à Pilsen en Bohême, l'an 1630, se fit jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Écriture-sainte, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui : I. *Cruentum Christi Sacrificium incruento Missæ Sacrificio explicatum*, Prague, 1669. II. *Contra omnes impie agentes in locis sacris*, en latin, et ensuite en bohémien. III. *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem*

profusionem militans, Prague, 1675, in-fol., avec de belles figures. C'est l'histoire des religieux de son Ordre qui ont souffert pour la Foi; elle est écrite avec pureté et élégance. IV. *Historia Societatis Jesu, sive vitæ et gesta præclara Patrum Societatis*, etc. Prague, 1694, in-fol., avec figures, écrite avec la même élégance.

III. TANNER, (Thomas) évêque d'Asaph en Angleterre, étoit né en 1674, et mourut en 1735. Une profonde érudition, une critique sage, un esprit judicieux, distinguent ses écrits. Les deux principaux sont: *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, 1741; et *Notitia Monastica Anglica*, 1744, in-folio.

TANNERIE, (Christophe le Clerc de la) né à Bordeaux, catholique zélé, recueillit au milieu du XVIe siècle les chansons faites contre les Calvinistes. Ceux-ci prirent leur revanche, et publièrent aussi leurs recueils.

TANQUELIN, *Voyez* TANCHELIN.

TANSILLO, (Louis) né à Nole vers l'an 1510, s'attacha de bonne heure à la maison de Tolède. Il passa une grande partie de sa vie auprès de D. *Pierre de Tolède*, marquis *de Villatranca*, qui fut long-temps vice-roi de Naples, et de D. *Garcias de Tolède*, général des galères du même royaume. On ignore l'année de sa mort. *Scipion Ammirato* dit qu'il étoit juge de Gaïette en 1569, que sa santé étoit alors très-foible, et qu'il mourut peu de temps après. *Tansillo* acquit très-jeune la réputation d'excellent poëte; mais ayant fait un ouvrage où, en traçant le tableau des plaisirs et de la licence qui régnoient pendant les vendanges dans les campagnes de Nole, il blessoit les bonnes mœurs, l'Inquisition mit à l'Index toutes ses *Poésies*. Le Poëme qui occasionna cet anathème, avoit paru sous le titre de *il Vendemiatore (le Vendangeur)*, Naples, 1534, et Venise, 1549, in-4.° C'est pour réparer en quelque sorte sa faute, qu'il fit depuis un Poëme intitulé: *le Lagrime di San Pietro*, ou *les Larmes de S. Pierre*. Ce Poëme a été donné en françois par *Malherbe*, et en espagnol par *Jean Gedendo* et par *Damien Alvarès*. Le pape *Paul IV*, auquel *Tansillo* présenta cet ouvrage, avec une requête pour le prier de faire lever la condamnation prononcée contre ses autres productions, les fit tirer de l'Index, et n'y laissa que *le Vendangeur*. Nous avons encore de *Tansillo* des *Comédies*, des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Stances*, etc. genre de poésie où il a tellement réussi, que plusieurs prétendent qu'il a surpassé *Pétrarque*. Mais ce n'est pas le sentiment des gens de goût. *Tansillo* est plein de *concetti* et de ces pointes qu'on reproche avec raison aux poëtes Italiens modernes. Quoi qu'il en soit, on a réuni ses *Poésies diverses*, à Bologne, 1711, in-12.

TANTALE, (Mythol.) fils de *Jupiter* et d'une Nymphe appelée *Plota*, étoit roi de Phrygie, et selon quelques-uns de Corinthe. Il enleva *Ganimède*, pour se venger de *Tros*, qui ne l'avoit point appelé à la première solennité

qu'on fit à Troye. Pour éprouver les Dieux, qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils *Pelops*, [*Voyez* ce mot.] et *Jupiter* condamna ce barbare à une faim et à une soif perpétuelles. *Mercure* l'enchaîna, et l'enfonça jusqu'au menton au milieu d'un lac, dans les enfers, dont l'eau se retiroit lorsqu'il en vouloit boire. Il plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruits, laquelle se retiroit lorsqu'il vouloit en manger. — Il y eut un autre *Tantale*, à qui *Clytemnestre* avoit été promise en mariage, ou même mariée avant qu'elle épousât *Agamemnon*.

TANUCCI, (Bernard, marquis, de) principal ministre du royaume de Naples, naquit en 1698, à Stia, village de Toscane, de parens pauvres qui l'envoyèrent faire son cours de droit à l'université de Pise. Son amour pour le travail et son esprit naturel l'y eurent bientôt fait remarquer, et le grand-duc *Gaston* le nomma quelque temps après professeur pour remplir la chaire de jurisprudence dans la même université. Le jeune professeur fut présenté à Don *Carlos*, infant d'Espagne, qui venoit recueillir en Italie le brillant héritage de la maison de *Médicis;* il lui plut par l'agrément de son entretien. A cette époque, un soldat espagnol, coupable d'un assassinat prémédité, se réfugia dans une église et en fut retiré pour être livré à la justice. La cour de Rome réclama le soldat et l'exercice du droit d'asile : *Tanucci*, dans un opuscule écrit avec chaleur, soutint celui de la souveraineté, et prétendit que le meurtrier ne pouvoit être soustrait à la rigueur des lois. La cour de Rome fit censurer *Tanucci* et condamner son Ecrit; mais Don *Carlos* l'avoit lu, approuvé, et bientôt après il devint la cause de la fortune éclatante de son auteur. A peine l'infant d'Espagne fut-il parvenu au trône de Naples, que, voulant réunir aux Espagnols qui l'avoient accompagné dans ses nouveaux états, et qui formoient son conseil, un ministre qui connût les lois et les usages de l'Italie, fit choix de *Tanucci*, et lui donna une confiance entière. Celui-ci vit sa faveur s'accroître d'année en année ; il passa successivement de la place de conseiller d'état à celle de surintendant général des postes, et enfin de premier ministre. Don *Carlos* quitta Naples en 1759 pour aller prendre possession du royaume d'Espagne ; mais il mit, avant de partir, *Tanucci* à la tête de la régence établie pour gouverner celui des deux Siciles, durant la minorité de son fils *Ferdinand IV*. Pendant 50 ans, ce chef de l'administration napolitaine ne vit aucun nuage obscurcir son pouvoir ni la bienveillance des monarques dont il dirigea les conseils. Son ministère fut glorieux : on lui a cependant reproché d'avoir mis trop de passion à dépouiller la cour de Rome des priviléges dont elle jouissoit à Naples, et d'avoir toujours cherché à venger, étant ministre, la censure du professeur de Pise. En effet, il resserra dans les bornes les plus étroites la juridiction de la nonciature. Sans avoir recours à l'autorité pontificale, il réunit des évêchés et supprima 78 monastères en Sicile. Il fit nommer à l'archevêché de Naples sans le concours du pape, et força *Pie VI*, par la crainte d'un schisme

éclatant, à donner l'institution canonique à l'évêque de *Potenza*. Il contribua enfin de toute son influence à hâter la suppression de l'hommage annuel de la haquenée blanche, établi par *Charles d'Anjou*, en faveur du Saint-Siége; suppression qui a eu lieu quelque temps après la retraite de *Tanucci* du ministère. Il le quitta en 1777, à l'âge de quatre-vingts ans, et mourut cinq ans après, le 29 avril 1783. *Tanucci* fut un protecteur éclairé des sciences; c'est lui qui fit entreprendre les fouilles de Pompéia et d'Herculanum. Il ne négligea jamais les intérêts de son souverain pour les siens propres, et doit passer, avec raison, pour l'un des plus grands ministres du siècle qui vient de finir.

TAPHIUS, *ou* TAPHUS, fils de *Neptune* et d'*Hippothoé*, fut chef d'une troupe de brigands, avec lesquels il alla s'établir dans une île qu'il appela *Taphiuse*, de son nom.

TAPPEN, (Silvestre) ministre Protestant, né à Hildesheim en 1670, mort en 1747, est auteur de divers Ecrits en allemand sur la *Théologie*, la *Morale* et l'*Histoire*. Le plus connu est une petite *Géographie* en vers latins, sous le titre de *Poëta Geographus*.

TAPPER, (Ruard) d'Enkhuysen en Hollande, mort à Bruges en 1559, fut docteur de Louvain. Il enseigna la théologie avec réputation, et y fut fait chancelier de l'université, et doyen de l'église de Saint-Pierre. L'empereur *Charles-Quint*, et *Philippe II*, roi d'Espagne, l'employèrent dans les affaires de religion. On a de lui plusieurs *Ouvrages de Théologie*, Cologne, 1582, in-fol., qu'on ne lit plus.

TARAISE, fils d'un des principaux magistrats de Constantinople, fut élevé à la dignité de consul, puis choisi pour être premier secrétaire d'état, sous le règne de *Constantin* et d'*Irène*, qui le firent ensuite élire patriarche de Constantinople, l'an 784. Il n'accepta cette place qu'à condition qu'on assembleroit un concile général contre les Iconoclastes. En effet, après avoir écrit au pape *Adrien*, il fit célébrer le 2e concile général de Nicée, l'an 787, en faveur des saintes Images. Il étoit la bonne odeur de son église et la lumière de son clergé, lorsqu'il mourut en 806. Nous avons de lui, dans la collection des Conciles, une *Epître* écrite au pape *Adrien*.

TARANTIUS, (Lucius) philosophe ami de *Cicéron*, s'adonna à l'astrologie, et fut surnommé le *prince* des astrologues. Il tira l'horoscope de *Romulus* et de la ville de Rome.

TARAUDET, *Voy.* FLASSANS.

TARAVAL, (N.) professeur de l'académie de peinture et sur-inspecteur de la manufacture des Gobelins, est mort à Paris à la fin de 1783. L'un de ses meilleurs tableaux a été un *Sacrifice de Noé*, exposé au salon de 1783.

TARDIEU, (Nicolas-Henri) graveur Parisien, né en 1674, mort en 1749, fut un des meilleurs élèves de *G. Audran*. Sous la direction de ce maître habile, il grava les petites batailles d'*Alexandre*, et y ajouta celle de *Porus* qui n'est pas dans la suite des

grandes batailles exécutées par *Audran*. Son morceau de réception à l'académie en 1713, fut le portrait du duc *d'Antin*, d'après *Rigaud*. Ses ouvrages les plus remarquables sont une *Magdeleine*, d'après *Bertin* ; le plafond de la galerie du Palais-Royal, les tombeaux des hommes illustres d'Angleterre, le sacre de *Louis XV*.

TARDIF, (Guillaume) originaire du Puy-en-Vélay, professeur en belles-lettres et en éloquence au collége de Navarre, et lecteur de *Charles VIII*, a vécu jusqu'à la fin du XVe siècle. Il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, dont le plus curieux est un Traité de la Chasse, sous ce titre : *l'Art de Faulconnerie et déduyt des Chiens de Chasse*, réimprimé en 1567, avec celui de *Jean de Francières*. La première édition est sans date. La dernière est celle de Paris en 1628, in-4.°, avec figures.

TARENTE, (*Louis*, prince de) *Voyez* LOUIS, n° XXVII....... *et* V. JEANNE.

TARGE, (J.-B.) professeur de mathématiques, a publié un grand nombre d'ouvrages historiques, dont plusieurs sont traduits de l'anglois. Ces derniers sont l'*Histoire* d'Angleterre de *Smollet*, en 19 vol. in-12; celle de la guerre de l'Inde, depuis 1745, en 2 vol. in-12; l'*Abrégé* chronologique des découvertes faites par les Européens, traduit de *Barrow*, en 12 vol. in-12. *Targe* est particulièrement auteur d'une *Histoire* d'Angleterre depuis le traité d'Aix-la-Chapelle jusqu'en 176 , en 5 vol. in-12; d'une autre sur l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne, 1772, 6 volum. in-12; enfin, d'une *Histoire générale* d'Italie, depuis la décadence de l'empire Romain jusqu'à nos jours, 1774, 4 vol. in-12. *Targe* aima le travail et vécut solitaire au milieu des livres. Son style est trop diffus ; mais il présente les faits avec intérêt. Il est mort à Orléans en 1788.

TARGIONI - TOZZETTI, (Jean) médecin, professeur d'histoire naturelle à Florence, sa patrie, naquit en 1712, et mourut en 1783. On a de lui : *Aggrandimenti delle scienze fisiche in Toscana*, 1780, 4 vol. in-4.°

TARIN, (Pierre) médecin, né à Courtenai, mort en 1761, est connu par des *Elémens de Physiologie*, ou *Traité de la structure, des usages et des différentes parties du Corps humain*, traduit du latin de *Haller*, 1752, in-8.° On a encore de lui : I. *Adversaria Anatomica*, 1750, in-4.°, avec figures. Il n'y parle que du cerveau et du cervelet. II. *Dictionnaire Anatomique*, 1753, in-4.° Il est suivi d'une Bibliothèque anatomique et physiologique. La partie bibliographique est extraite de l'ouvrage de *Haller*, intitulé : *Methodus Studii medici*. III. *Ostéographie*, Paris, 1753, in-4.°, avec fig. Ce n'est qu'une compilation. IV. *Anthropotomie*, ou l'*Art de disséquer*, 1750, 2 vol. in-12. M. *Portal* en parle avec éloge. V. *Desmographie*, ou *Traité des ligamens du Corps humain*, in-8.°, 1752. C'est une traduction du latin de *Weiltbrecht*, professeur en médecine à Pétersbourg. VI. *Observations de Médecine et de Chirurgie*, 1758, 3 vol. in-12 : elles sont extraites de différens auteurs. VII. *Myographie*, ou *Description des Muscles*, 1753, in-4.°, avec

des figures copiées d'*Albinus*, mais mal rendues. VIII. Les articles d'anatomie dans l'*Encyclopédie*, et le *Discours* qui y est inséré sur l'origine et les progrès de cette partie de la médecine. — Ce médecin rappelle l'idée de *Jean* TARIN, professeur de Paris, et précepteur de l'infortuné *de Thou*, que *Gui-Patin* appelle un abyme de science, et qu'il regardoit comme *un des plus savans hommes du monde*. Il étoit d'Angers.

TARISSE, (Don Jean-Grégoire) né en 1575, à Pierre-Rue, près de Cessenon, petite ville du Bas-Languedoc, fut le premier général de la Congrégation de St-Maur, qu'il gouverna depuis 1630 jusqu'en 1648, année de sa mort. On a de lui des *Avis aux Supérieurs* de sa Congrégation, in-12, 1632. Ils sont d'autant plus judicieux, que l'auteur avoit connu le fort et le foible de son Ordre. Il l'éclaira par ses lumières, et l'édifia par ses exemples. Rien n'égala son zèle pour rétablir les études. Il eut beaucoup de part à la publication des *Constitutions* de sa Congrégation, imprimées par son ordre en 1645.

TARLAT, *Voyez* BIBIENA.

TARLETON, (Richard) acteur Anglois, mort en 1589, fut amené à Londres par *Robert* comte de Leicester, et s'y fit applaudir par son rare talent. On lui doit un drame dans les mœurs du temps, intitulé : *les sept Péchés mortels*.

TARPA, (*Spurius-Metius*, ou *Mæcius*) critique à Rome du temps de *Jules-César* et d'*Auguste*, avoit son tribunal dans le temple d'*Apollon*, où il examinoit les pièces des poëtes avec quatre autres critiques. On ne représentoit aucune Pièce de théâtre, qui n'eût été approuvée de *Tarpa* ou de l'un de ses quatre collègues. Les connoisseurs n'étoient pas toujours satisfaits de son jugement, et les auteurs encore moins. *Cicéron* et *Horace* en font cependant une mention honorable.

TARPEIA, fille de *Tarpeïus*, gouverneur du Capitole sous *Romulus*, livra cette place à *Tatius*, général des Sabins, « à condition que ses soldats lui donneroient ce qu'ils portoient à leur bras gauche, » désignant par-là leurs bracelets d'or. Mais *Tatius*, maître de la forteresse, jeta sur *Tarpeïa* ses bracelets et son bouclier qu'il avoit au bras gauche; et ayant été imité par ses soldats, *Tarpeïa* fut accablée sous le poids des boucliers, l'an 746 avant J. C. Elle fut enterrée sur ce Mont, qui, de son nom, fut appelé Mont *Tarpeïen*. Il fut encore destiné au supplice de ceux qui étoient coupables de trahison ou de faux témoignage. On les précipitoit du haut de la Roche *Tarpéienne*.

I. TARQUIN *l'Ancien*, roi des Romains, monta sur le trône après le roi *Ancus-Martius*, l'an 615 avant J. C. Il étoit originaire de Grèce, mais né en Étrurie dans la ville de Tarquinium, d'où il prit son nom. [*Voy.* II. DEMARATE.] Une grande ambition, soutenue dimmenses richesses, l'avoit conduit à Rome. Il se distingua tellement sous le règne d'*Ancus-Martius*, qu'on le jugea digne de devenir son successeur. On remarque que *Tarquin* fut le premier qui introduisit dans

Rome la coutume de demander les charges, et de faire des démarches publiques pour les obtenir. Pour se faire des créatures, et récompenser ceux qui l'avoient servi en cette occasion, il créa cent nouveaux sénateurs. Il les choisit parmi les familles plébéïennes, et par cette raison ils furent nommés sénateurs du second ordre, *Patres minorum gentium*; afin de les distinguer de ceux de l'ancienne création, qu'on nommoit sénateurs du premier ordre, *Patres majorum gentium*; mais ils étoient parfaitement égaux en autorité. Après s'être signalé par ces établissemens, il se distingua contre les Latins et les Sabins, sur qui il remporta une grande victoire aux bords de l'Anio. Un stratagème la lui procura. Les Sabins avoient derrière eux un pont de bois, par lequel ils tiroient leur subsistance, et qui favorisoit leur retraite. *Tarquin* fit mettre le feu, pendant la bataille, à une grande quantité de bois qu'il fit jeter dans la rivière, et qui, portée contre le pont, le mit bientôt en flammes. Les Sabins effrayés voulurent prévenir sa ruine; mais le plus grand nombre se noya. Plusieurs autres avantages lui procurèrent trois triomphes. Il profita du loisir de la paix, pour faire reconstruire magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries, et l'orna de temples et de salles destinées aux tribunaux de justice et aux écoles publiques. Rome, dans ses temps les plus fastueux, ne trouva presque qu'à admirer dans ces ouvrages. *Pline*, qui vivoit 800 ans après *Tarquin*, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des aqueducs souterrains qu'il fit construire pour purger Rome de ses immondices, et procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermoit dans ses murs. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on lioit autour des haches des magistrats, les robes des rois et des augures, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornemens des chevaliers et des enfans des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'*Ancus-Martius*, l'an 577 avant J. C., à 80 ans, après en avoir régné 38. *Voy.* TANAQUILLE.

II. TARQUIN *le Superbe*, parent du précédent, épousa *Tullia*, fille du roi *Servius-Tullius*. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau-père, l'an 533 avant J. C. Il s'empara du trône par violence, et sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs et des riches citoyens. Son orgueil et sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. *Tarquin* s'appuya de l'alliance des Latins, par le mariage de sa fille avec *Manilius*, le plus considérable d'entre eux. On renouvela les traités faits avec ces peuples. *Tarquin* signala son règne par la construction du temple de *Jupiter*, dont *Tarquin l'Ancien* avoit jeté les fondemens. [*Voy.* AMALTHÉE.] Il étoit situé sur un mont ou colline. Dans le temps qu'on y travailloit, les ouvriers trouvèrent la tête d'un certain *Tolus*, encore teinte de sang : ce qui fit donner le nom de *Capitole* (*Caput Toli*) à tout l'édifice. Les dépenses de *Tarquin* ayant épuisé le trésor public et la pa-

tience du peuple, il se flatta que la guerre feroit cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il étoit occupé au siége d'Ardée, capitale du pays, lorsque la violence que fit *Sextus* à *Lucrèce*, souleva les Romains. Ils fermèrent les portes de leur ville, renversèrent le trône l'an 509 avant J. C., et *Tarquin* n'y put jamais remonter. Chassés de Rome, *Tarquin* et ses enfans cherchèrent à intéresser à leur cause les princes voisins, et conservèrent au sein de Rome même des partisans disposés à rétablir la tyrannie. Des jeunes gens accoutumés aux jouissances du luxe et de la vanité, qu'on obtient toujours en flattant l'orgueil des princes, regrettoient les graces et les plaisirs de la cour, et redoutoient l'austérité des mœurs républicaines. Ils égarèrent le fils de *Brutus* même, qui les sacrifia à la patrie. (*Voy*. BRUTUS.) *Tarquin* ayant perdu l'espérance de bouleverser Rome par ses agens secrets, implora des secours auprès de *Porsenna*, roi de Clusium dans l'Etrurie; mais ses armes furent inutiles au monarque détrôné. Après une guerre de 13 ans, la paix fut conclue, et le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avoient secouru. Il seroit mort errant et vagabond, si *Aristodème*, prince de Cumes dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de 90 ans. Il en avoit régné 24. Les historiens ont beaucoup déprimé ce prince; mais on ne peut nier que ce ne fût un tyran habile, qui augmenta son pouvoir par ses victoires. On doit (dit M. l'abbé *Millot*) lui reprocher des injustices, mais non lui refuser la gloire du génie et des talens. *Malheur* (dit MONTESQUIEU) *à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant!*

III. TARQUIN-COLLATIN, *Voy*. COLLATINUS.

TARRAGUA, (Gabriel de) médecin Espagnol, mort professeur de médecine à Bordeaux, au milieu du XVIe siècle, exerça long-temps son art dans cette ville. Ce qu'on appeloit alors médecine, étoit un amas de principes abstraits sur la nature, mêlé de pratiques astrologiques et de formules inintelligibles. Les ouvrages de *Tarragua* se ressentent des préjugés et du mauvais goût de son temps. Ils sont écrits en latin barbare, et ne roulent que sur la doctrine physiologique d'*Avicenne*. Ils sont extrêmement rares. *Gessner*, qui seul en a parlé, ne cite que celui qui a pour titre: *Figura rerum naturalium, non naturalium et contra naturam*, in-folio, sans date ni lieu d'impression. Les autres livres de *Tarragua* sont imprimés en caractères gothiques, chez *Guyart*, le plus ancien imprimeur établi dans les provinces. Ils sont intitulés: I. *Compendium eorum quæ super arte techni Galeni et aphorismis Hippocratis scribuntur*, Bordeaux, 1524, petit in-fol. II. *Commentaria G. de Tarragua super ea de regimine quod commenditur ab Avicenne*, Bordeaux, 1534, in-fol. III. *Repertorium scientiæ theoricæ et practicæ ex doctis antiquorum fideliter extractum commentariis*, Bordeaux, 1536, in-fol.

TARRAKANOFF, (N. princesse de) née du mariage clandestin d'*Elisabeth*, impératrice

de Russie, et d'*Alexis Rozoumoffski*, fut enlevée à l'âge de douze ans, en 1767, par le prince *Radziwill*. Celui-ci, irrité des procédés despotiques avec lesquels *Catherine II* anéantissoit les droits des Polonois, crut effrayer cette souveraine en lui présentant un jour cette concurrente au trône. La jeune *Tarrakanoff* fut conduite à Rome, où *Radziwill*, appelé par les troubles de sa patrie, fut forcé de l'abandonner sous la garde d'une seule gouvernante. *Alexis Orloff*, feignant le plus grand mécontentement contre *Catherine*, se présenta à la princesse : il lui offrit sa main, et des secours pour opérer en sa faveur une révolution en Russie. Des propositions si brillantes éblouirent la princesse ; sa candeur, son innocence ne pouvoient soupçonner la perfidie. Trompée par une fausse cérémonie, elle crut épouser *Orloff*. Ce ravisseur la conduisit bientôt à Pise, puis à Livourne : là, sous le prétexte de lui donner le spectacle d'une fête navale, *Orloff* l'engagea à quitter le rivage pour entrer dans un vaisseau, au bruit des instrumens et des salves d'artillerie ; mais à peine y fut-elle parvenue, que ses mains furent chargées de chaines, qu'on la descendit à fond de cale, et que le navire fit voile pour Pétersbourg. *Tarrakanoff* y fut aussitôt étroitement renfermée dans la forteresse. En décembre 1777, un vent furieux ayant fait refluer la Baltique dans la Newa, qui baignoit les murs de la prison, les eaux de cette rivière s'élevèrent subitement de dix pieds, et noyèrent la jeune princesse, qui ne reçut aucun secours.

TARTAGLIA *ou* TARTALEA, (Nicolas) mathématicien de Bresse, dans l'Etat de Venise, mort fort vieux en 1557, passoit avec raison pour un des plus grands géomètres de son temps. Nous avons de lui une *Version* italienne d'*Euclide*, avec des Commentaires, Venise, 1543, in-folio ; un *Traité des Nombres et des Mesures*, et d'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-4.°, 1606. Il s'est fait un nom par l'invention de la méthode de résoudre les Equations cubiques, que l'on attribue ordinairement à *Cardan*. C'est aussi le premier auteur qui a écrit expressément sur la théorie du mouvement des bombes et des boulets : sujet qu'il examine dans sa *Nova Scientia*, imprimée à Venise en 1537 ; et dans ses *Quesiti ed inventioni diverse*, Venise, 1546. *Voy.* I. CARDAN.

TARTAGNI, (Alexandre) jurisconsulte, surnommé *d'IMOLA*, parce qu'il étoit natif de cette ville, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare avec tant de réputation, qu'on le nomma le *Monarque du droit* et le *Pere des jurisconsultes*. On a de lui des *Commentaires* sur les *Clémentines* et sur le *Sexte*, et d'autres Ouvrages dont il y a eu plusieurs éditions autrefois. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1587, à 53 ans.

TARTERON, (Jérôme) jésuite de Paris, mort dans cette ville le 12 juin 1720, à 75 ans, professa avec distinction au collége de *Louis le Grand*. Il est auteur : I. D'une *Traduction* françoise des *Œuvres d'Horace*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1710, 2 vol. in-12.

II. D'une *Traduction* des *Satires de Perse* et *de Juvenal*, dont la dernière édition est celle de 1752, in-12. Le père *Tarteron* a supprimé les obscénités grossières, dont il est étrange que *Juvenal*, et sur-tout *Horace*, aient souillé leurs ouvrages. Il a ménagé en cela la jeunesse, pour laquelle il croyoit travailler: mais sa version n'est pas assez littérale pour elle: le sens est rendu, mais non pas la valeur des mots.

TARTINI, (Joseph) l'un des plus grands musiciens de notre siècle, naquit au mois d'avril 1692, à Pirano en Istrie. Après différentes aventures, qui prouvoient une jeunesse bouillante, il se fixa à la musique vers l'an 1714. Il y fit des progrès étonnans. En 1721, il fut mis à la tête de la musique de Saint-Antoine de Padoue. Son nom étoit très-célèbre en Europe, lorsqu'il mourut en février 1770. On a de lui: I. Des *Sonates*, publiées en 1734 et 1745, et reçues avec transport par tous les maîtres de l'art. II. Un *Traité de Musique*, imprimé en 1754, dans lequel on trouve un système qui fait autant d'honneur à son savoir dans la théorie de la musique, que celui de la basse fondamentale en fait à l'illustre *Rameau*.

TARUFFI, (Emile) peintre Bolonois, né en 1632, mort en 1694, se distingua dans le paysage qu'il ornoit de scènes vives et animées.

TASMAN, (N.) navigateur célèbre, sortit de Batavia le 14 août 1642, et découvrit la Nouvelle Hollande et la Nouvelle Zélande, qu'on a cru faire partie d'un continent, jusqu'à l'instant où *Cook* reconnut qu'elles formoient deux îles. *Tasman* aborda encore le premier dans quelques autres îles de ces mers lointaines, et revint de son voyage par Gilolo et la nouvelle Guinée.

I. TASSE, (Le) *Torquato* TASSO, poëte Italien, né à Sorrento, ville du royaume de Naples, le 11 mars 1544, composa des vers n'étant encore âgé que de 7 ans. Le père du *Tasse* étoit attaché en qualité de secrétaire au prince de Salerne, *San-Severino*, qui s'étant chargé de représenter à *Charles-Quint* l'injustice du viceroi de Naples, lequel vouloit établir l'Inquisition dans le royaume, fut obligé de prendre la fuite. *Bernardo Tasso* (c'étoit le nom de son père, *Voy.* II. TASSE) suivit ce prince, et fut condamné à mort comme lui. La même sentence fut prononcée contre son fils, quoiqu'il n'eût que 9 ans, et ils n'échappèrent au supplice que par la fuite. L'enfant poëte fit des vers sur sa disgrace, dans lesquels il se compare au jeune *Ascagne* fuyant avec *Enée*. Rome fut leur premier asile. Le jeune *Tasso* fut envoyé ensuite à Padoue étudier le droit. Il reçut même ses degrés en philosophie et en théologie. Mais, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, il enfanta, à l'âge de 17 ans, son Poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son père avoit voulu lui faire éviter, il alla se mettre en 1565 sous la protection d'*Alphonse*, duc *de Ferrare*. Ce

prince le logea dans son palais, et le mit par ses libéralités en état de n'avoir d'autre soin que celui de s'entretenir avec les Muses. Il pensa même à le marier avantageusement, et il lui en fit faire la proposition par son secrétaire intime qui étoit un vieux garçon. *Le Tasse* répondit à celui-ci, comme *Epictète* avoit répondu autrefois à l'un de ses amis : *Je me marierai lorsque vous me donnerez une de vos filles.* Le pape *Grégoire XIII* ayant envoyé en 1572 le cardinal *Louis de Ferrare*, frère du duc, en France, en qualité de légat, *le Tasse* l'y accompagna: il fut reçu du roi *Charles IX* avec les distinctions dûes à son mérite. De retour en Italie, il devint amoureux à la cour de Ferrare, de la sœur du duc. Cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma pendant 20 années. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Persécuté par les ennemis que lui suscitoient ses talens; plaint, mais négligé par ceux qu'il appeloit ses amis, il souffrit l'exil, la pauvreté, la faim même: et ce qui devoit ajouter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare. Il alla, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avoit. Il est faux qu'il n'en obtint aucun secours, comme le prétend *Voltaire*. Le Père *Niceron*, mieux instruit, dit que sa sœur le reçut avec toute la joie et toute la tendresse imaginable, et il passa tout un été avec elle. Mais le désir de retourner à Ferrare le tourmentoit toujours. Il y alla de nouveau. Le duc le croyant malade, l'exhorta à ne plus penser qu'à une vie douce, et à la jouissance de la tranquillité qu'il vouloit lui procurer. Son cœur toujours passionné éloignoit ce calme que le prince lui promettoit. Un jour, au milieu de sa cour, il est saisi tout-à-coup d'un accès de sa folie amoureuse; il se jette au cou de la princesse *Eléonore*, sœur du duc, et l'embrasse avec transport. *Alphonse* se tournant de sang-froid vers ses courtisans: *Quel dommage*, leur dit-il, *qu'un si grand homme soit devenu fou! Qu'on le transporte à l'hôpital, et qu'on le soigne.* (Cette anecdote est tirée de *Muratori*.) En effet, il le fit enfermer dans l'hôpital de Sainte-Anne, où la solitude et sa détention forcée le jetèrent dans des maladies violentes et longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *Sainte Vierge* et de *sainte Scholastique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Ce ne fut qu'à la prière du duc *Vincent de Gonzague*, que sa liberté lui fut rendue au commencement de 1586. Pour comble d'infortune, sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, avoit été attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un temps sa réputation : il fut presque regardé comme un mauvais poëte. Enfin, après 20 années, l'envie fut lasse de l'opprimer; son mérite surmonta tout. Las de la vie orageuse qu'il avoit menée à la cour des princes, il avoit été

chercher le repos à Naples. Il y jouissoit de la tranquillité et du bonheur, lorsqu'il fut appelé à Rome par le pape *Clément VIII*, qui, dans une congrégation de cardinaux, avoit résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. *Le Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape: *Je désire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la Couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimoient et admiroient *le Tasse*, se chargèrent de l'appareil de ce couronnement. [*Voyez* PÉTRARQUE.] Il devoit se faire au Capitole. *Le Tasse* tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et, comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, le 15 avril 1595, à 51 ans. *Le Tasse* avoit la taille haute, droite et bien proportionnée, et un tempérament vigoureux et propre à tous les exercices du corps. Il parloit posément et ne montroit point dans la conversation tout le feu qui brilloit dans ses Ecrits. Il rioit peu et sans éclats. Il manquoit d'action, et dans ses discours publics, il se soutenoit plutôt par les choses que par les graces extérieures. Bon parent, bon ami, il excelloit par les qualités du cœur. Jamais poëte n'a été aussi indulgent et aussi honnête dans la société. Peu satisfait ordinairement des productions de son esprit, il étoit toujours content de son état, lors même qu'il manquoit de tout. Il s'abandonnoit entièrement à la Providence, et il se faisoit un scrupule de recevoir ou de garder ce qui ne lui étoit pas absolument nécessaire. Sa fin fut très-chrétienne, et dès qu'il la sentit approcher, il se fit porter au couvent de Saint-Onuphre, pour être plus à portée des secours spirituels. On l'enterra sans pompe, comme il l'avoit désiré. Mais le cardinal *Bevilaqua* lui fit ensuite élever un monument dans l'église du monastère où il étoit mort. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Jérusalem délivrée*, dont le consul *Lebrun* nous a donné une traduction élégante et animée, qui a fait oublier celle de *Mirabaud*: [*Voy.* MIRABAUD.] Ce Poëme offre autant d'intérêt que de grandeur: il est parfaitement bien conduit ; presque tout y est lié avec art. L'auteur amène adroitement les aventures; il distribue sagement les lumières et les ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats. Son style est par-tout clair et élégant; et lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, et se change en majesté et en force. Mais avec de grandes beautés, ce Poëme a de grands défauts. Le sorcier *Ismène* qui fait un talisman avec une image de la *Vierge Marie* ; l'histoire d'*Olinde* et de *Sophronie*, personnages qu'on croiroit les principaux du Poëme, et qui n'y tiennent point du tout; les dix princes Chrétiens métamorphosés en poissons ; le Pera

roquet chantant des chansons de sa composition ; ce mélange d'idées païennes et chrétiennes, ces jeux de mots et les *concetti* puérils, tout cela dépare sans doute ce beau Poëme. [*Voyez* BORGHÈSE.] *Le Tasse* sembla reconnoître lui-même qu'il l'avoit rempli de choses qui choqueroient les lecteurs judicieux. Pour se justifier il publia une Préface, dans laquelle il tâcha de prouver que tout son Poëme étoit allégorique. L'armée des princes Chrétiens représentoit, selon lui, le corps et l'ame. Jérusalem étoit la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail et avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* est l'ame : *Tancrède*, *Renaud* et les autres héros en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les diables sont à-la-fois figures et figurés. *Armide* et *Ismene* sont les tentations qui assiégent nos ames. Les charmes, les illusions de la Forêt enchantée représentent les faux raisonnemens dans lesquels nos passions nous entraînent. Telle est la clef que *le Tasse* donna de son Poëme : il y a apparence qu'il la trouva dans le temps de ses vapeurs. II. La *Jérusalem Conquise*, 1593, in-4.° III. *Renaud*, 1562, in-4.° ; Poëme en douze chants, plein de faux brillans, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en prose, par le sieur *de la Ponce*, en 1620, réimprimée sans changement en 1624. IV. *Aminte*, Pastorale, qui respire cette mollesse, cette douceur et ces graces propres à la poésie italienne. On a reproché à l'auteur d'avoir chargé son Poëme de trop de récits, qui ne laissent presque rien à la représentation ; mais on oublie facilement ce défaut en faveur des beautés touchantes de l'ouvrage. On doit observer que l'*Aminte* est la première comédie pastorale, et que son auteur fut le premier qui mit en scène l'idylle et la porta sur le théâtre. Il fut tout-à-la-fois l'inventeur et le modèle de ce genre de poésie que les anciens n'avoient pas connu. *Pequet* l'a traduit en prose françoise en 1734. V. *Les Sept Journées de la Création du Monde*, 1607, in-8.° VI. La *Tragédie* de *Torismond*, 1587, in-8.° ; mauvais ouvrage, indigne de l'auteur. Les productions du *Tasse* ont été imprimées en 6 volumes in-fol., à Florence en 1724, avec les Ecrits faits pour et contre sa *Jérusalem délivrée*. La contestation qui s'étoit mue, sur la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, entre les partisans du *Tasse* et ceux de l'*Arioste*, touchant la préférence sur le Parnasse Italien, semble être entièrement finie. Malgré le jugement des académiciens de *la Crusca*, et de quelques rimailleurs jaloux et inquiets, *le Tasse* est aujourd'hui en possession du premier rang sur tous les poëtes de sa langue. On peut voir l'histoire de la dispute dont nous parlons, dans le 4e volume des *Querelles littéraires*. Les éditions les plus recherchées de la *Jérusalem*, sont : celle de Gênes, 1590, in-4.°, avec les figures de *Bernard Castelli*, et les Notes de divers auteurs ; celle de l'imprimerie royale à Paris, 1644, grand in-folio, avec les planches de *Tempesta* ; celle de Londres, 1724, 2 vol. in-4.°, avec les Notes de plusieurs littérateurs Italiens ; celle

de Venise, 1745, in-fol., avec figures; l'édition portative et élégante des *Elzevirs*, 1678, 2 vol. in-32, avec les figures de *Sébastien le Clerc*; enfin celle de Paris, 1768, 3 vol. in-12. L'*Aminte* a été donnée par les mêmes, 1678, in-24. La Vie de ce grand poëte a été écrite en italien par le marquis *Manzo*, et publiée à Venise en 1621. Nous en avons une en françois, par *de Charnes*, à Paris en 1690, in-12.

II. TASSE, (Le) *Bernardo* TASSO, père de *Torquato*, se fit aussi beaucoup de réputation par ses ouvrages poétiques: le plus connu et le plus recherché est l'*Amadis*, poëme en 100 chants, dont la première édition, faite à Venise par *Giolito* en 1560, in-4.°, est très-estimée, et peu commune. Les Italiens font aussi beaucoup de cas du recueil de ses *Lettres*, imprimées à Venise en 1574, in-8.° L'edition la plus complète est celle de Padoue, 1733, en 3 vol. in-8.° On y a joint sa Vie par *Leghezzi*. *Bern. Tasso* mourut à Rome en 1575, au couvent de Saint-Onuphre, où il s'étoit retiré sur la fin de ses jours. On a encore de lui: *il Floridante*, 1560, in-12.

III. TASSE, (Augustin) peintre Bolonois du XVIIe siècle, réussit dans le Paysage, dans les Perspectives et dans les Tempêtes.

TASSIN, (René-Prosper) Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, né en 1697 à Lonlai, bourg du diocèse de Contances, mourut à Paris en 1777. Ce religieux, aussi recommandable par sa piété que par son érudition, continua la *Nouvelle Diplomatique* de Dom *Toustain* son ami. [*Voy*. TOUSTAIN.] On a encore de lui: I. L'*Histoire Littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles, 1770, in-4.° Ce livre, beaucoup plus exact et plus étendu que la Bibliothèque de Dom *le Cerf*, est un monument de l'attachement de Dom *Tassin* pour la Société dont il étoit membre. On y trouve la vie et les travaux des auteurs qu'elle a produits depuis son origine en 1618, jusqu'à nos jours. On y détaille avec soin les titres et les différentes éditions de leurs livres, et les jugemens que les savans en ont portés. On y voit en même temps la notice de beaucoup d'ouvrages manuscrits, composés par des Bénédictins du même corps. Il seroit à souhaiter que toutes les Histoires littéraires fussent faites sur ce modèle. Le Censeur de Paris y fit mettre plusieurs cartons pour les articles de *Gerberon* et de quelques autres religieux soupçonnés de jansénisme. D. *Tassin*, qui pensoit comme eux, étoit bien éloigné de les blâmer; et c'est en ce point seul qu'il ne paroît pas toujours impartial. II. *Dissertation* sur les *Hymnographes*. III. *Défense* des titres et des droits de l'abbaye de *Saint-Ouen*. 1734, in-4.° IV. *Notices* des manuscrits de l'Eglise de Rouen, 1746, in-12. C'est une nouvelle édition de l'ouvrage de *Saas*, auquel *Tassin* a fait beaucoup d'additions.

TASSONI, (Alexandre) né à Modène en 1565, membre de l'académie des Humoristes, suivit en Espagne en 1600, le cardinal *Ascagne Colonne*, en qualité de premier secrétaire; mais ses traits satiriques contre

les Espagnols, lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome où il partagea son temps entre la culture des fleurs de son jardin et des fruits du Parnasse. *François I*, duc de Modène, l'appela à son service, et l'honora des titres de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. *Tassoni* brilloit dans cette cour, lorsqu'il mourut en 1635, à 71 ans. Ce poëte avoit un caractère enjoué et un esprit aimable; mais il étoit trop porté à la satire. Ce fut pour imiter son génie caustique, autant que pour rendre hommage à la vérité, qu'on le représenta après sa mort, une figue à la main, avec ce distique au bas de son portrait :

Dextera cur ficum quæris mea gestet inanem?
Longi operis merces hæc fuit : aula dedit.

De *Tassoni* pourquoi la main honteuse
Tient-elle ce fruit enfantin?
C'est le digne présent qu'une Cour généreuse,
Pour prix d'un long travail, lui fit un beau matin.

On le regardoit comme un des premiers savans de son siècle, et le savoir, dit *M. Grosley*, étoit son moindre mérite. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Poëme* héroï-comique, sur la guerre entre les Modénois et les Bolonois, au sujet d'un Seau qui avoit été pris, et qu'il intitula : *la Secchia rapita*. L'édition la plus recherchée est celle de *Ronciglione*, 1264; et la plus récente celle de Paris, 1768, 2 vol. in-12. Ce Poëme a été traduit en françois par *Pierre Perrault*, 1678, 2 vol. in-12; et par M. *de Cedors*, 1759, 3 vol. in-12. L'une et l'autre version sont avec le texte italien. Ce Poëme est un assez agréable mélange de comique, d'héroïque et de satirique; mais la décence n'y est pas toujours observée. *Voltaire* l'a jugé avec trop de rigueur, lorsqu'il a dit dans une de ses lettres, « que *la Secchia rapita* étoit un très-plat ouvrage, sans invention, sans imagination, sans variété, sans esprit et sans graces; et qu'il n'a eu cours en Italie que parce que l'auteur y nomme un grand nombre de familles auxquelles on s'intéressoit. » *Voltaire*, plein de l'*Arioste*, trouvoit que tous les poëtes Italiens, ses imitateurs, lui étoient très-inférieurs; mais il y a plusieurs places sur le Parnasse, et *Tassoni* ne devoit pas être relégué à la dernière. II. Des *Observations* sur *Pétrarque*, dont quelques-unes sont curieuses. III. Une *Histoire Ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent *Baronius*. IV. Son *Testament*. C'est une pièce pleine de sel et d'enjouement; en voici un échantillon. « Je soussigné, *dit-il*, sain de corps et d'esprit, si l'on excepte la fièvre commune de l'ambition humaine qui porte ses vues au-delà du trépas, voulant déclarer ma dernière volonté : I. Je laisse mon *Ame* au Principe qui l'a créée. Pour mon *Corps*, il ne seroit bon qu'à être brûlé; mais comme la religion dans laquelle je suis né, ne le permet pas, je prie les maîtres de la maison où je mourrai, (n'en ayant aucune à moi :) ou si je mourois en plein air, je prie les voisins ou les passans, de me faire enterrer en lieu saint, déclarant que pour tout appareil d'enterrement, je

serai content d'un sac, d'un porte-faix, d'un prêtre, d'une Croix et d'une chandelle. II. Je laisse à l'église où je serai inhumé, 12 écus d'or, sans exiger ni obligation, ni reconnoissance pour une si petite somme, que je ne laisserai d'ailleurs, de même que tout mon bien, que parce que je ne pourrai pas l'emporter. III. Je laisse à *Marzio*, mon fils naturel, né de *Lucie Grasaguina*, cent écus en carlins, afin qu'il puisse s'en faire honneur au cabaret, etc.» Ce fils naturel de *Tassoni* étoit un libertin, qui lui donna beaucoup de chagrin, et qui le voloit de temps en temps. La *Vie* de ce poëte a été écrite par le savant *Muratori*.

TASTE, (Dom Louis la) fameux Bénédictin, né à Bordeaux de parens obscurs, fut élevé comme domestique dans le monastère des Bénédictins de Sainte-Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit, et on le revêtit de l'habit de Saint-Bénoît. Devenu prieur des *Blancs-Manteaux* à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions et contre les miracles attribués à *Pâris*. Ceux de ses confrères qui respectoient la mémoire de ce pieux diacre, se préparoient à faire flétrir son ennemi, lorsqu'il fut élevé à l'évêché de Bethléem en 1738. On le nomma, environ dix ans après, visiteur général des Carmélites. Sa conduite, tour à tour artificieuse et violente envers les divers monastères de cet Ordre, souleva, dit-on, plusieurs personnes contre lui. On le regardoit comme un homme faux, qui avoit fait servir la religion à sa fortune; comme un caractère tortueux, qui savoit plier sa façon de penser suivant le temps et les circonstances. Nous n'avons pas assez connu Dom *la Taste*, pour décider si ce portrait n'est pas trop chargé. Il y a apparence que les couleurs ont été fournies par ceux que ce prélat Bénédictin combattit, et dès-lors on doit se méfier de la ressemblance. Dom *la Taste* mourut à Saint-Denis en 1754, à 69 ans. Ses ouvrages sont : I. *Lettres théologiques* contre les convulsions et les miracles attribués à *Pâris*, in-4.°, 2 vol. Cet ouvrage contient XXI *Lettres*; on y trouve des faits curieux, mais peu de critique pour démêler les vrais d'avec les faux, et point de saine théologie sur l'article des miracles. Dom *la Taste* y soutient que les Diables peuvent faire des miracles bienfaisans et des guérisons miraculeuses, pour introduire ou autoriser l'erreur ou le vice : sentiment contraire à la religion et au bon sens. L'abbé *de Prades* l'ayant adopté dans sa fameuse thèse, elle fut censurée par la Sorbonne. La 19e Lettre de *la Taste* contre le livre de *Montgeron*, fut supprimée par arrêt du parlement. Les 18 premières furent attaquées par les Anti-Constitutionnaires, qui dans leurs Ecrits appellent honnêtement l'auteur : *Bête de l'Apocalypse*, *Blasphémateur*, *Insfamateur*, *mauvaise Bête de l'île de Crète*; *Moine impudent*, *bouffi d'orgueil*; *Ecrivain forcené*; *Auteur abominable d'impostures atroces et d'ouvrages monstrueux* : voilà le sel délicat qu'on a répandu sur les productions de l'*Anti-Convulsionnaire*. II. Des *Lettres* contre les Carmélites de Saint-Jacques, à Paris.

III. Une *Réfutation* des fameuses *Lettres Pacifiques*.

TATE, (Nahum) poëte Irlandois, né à Dublin en 1652, et mort en 1715, fut intime ami de *Dryden*, et a publié un grand nombre de poésies, parmi lesquelles on distingue un *Poëme* sur la mort de la reine *Anne*.

TATIEN, disciple de *S. Justin*, étoit Syrien de naissance. Il fut d'abord élevé dans les sciences des Grecs et dans la religion des Païens. Il voyagea beaucoup, et trouva par-tout la religion païenne, absurde, et les philosophes de son siècle flottant comme ceux du nôtre, entre une infinité d'opinions et de systêmes contradictoires. Il étoit dans cette perplexité, lorsque les livres des Chrétiens lui tombèrent entre les mains ; il fut frappé de leur beauté. « Je fus persuadé, dit-il, par la lecture de ces livres, pour plusieurs raisons. Les paroles en sont plus simples ; les auteurs en paroissent sincères et éloignés de toute affectation ; les choses qu'ils disent se comprennent aisément ; on y trouve plusieurs prédictions accomplies ; les préceptes qu'ils donnent, sont admirables, et ils établissent un seul Maître de toutes choses : et cette doctrine nous délivre d'un grand nombre de maîtres et de tyrans, auxquels nous étions assujettis. » C'étoit donc en quelque sorte par lassitude, et non pas par conviction forte, que *Tatien* avoit embrassé le Christianisme ; il restoit encore au fond de son esprit des idées Platoniciennes. Après avoir utilement servi l'église, il enseigna des erreurs dangereuses. Il admit avec *Marcion* deux Dieux différens, dont le créateur étoit le second. Il attribuoit l'ancien et le nouveau Testament à ces deux Etres divers, et rejetoit quelques-unes des Epitres de *S. Paul*. Il devint le chef de la secte des *Encratites* ou *Continens*. Il condamnoit l'usage du vin, défendoit le mariage, et donnoit encore dans d'autres excès. C'étoit un homme très-savant, et qui écrivoit aisément. Ses talens, joints à l'austérité de ses maximes, donnèrent à son école beaucoup de réputation. De Mésopotamie elle se répandit à Antioche, dans la Cilicie, dans l'Asie-Mineure et même en Occident. *Tatien* étoit auteur d'une *Harmonie* des IV Evangélistes, et d'un grand nombre d'autres ouvrages ; mais il ne nous reste que son *Discours* contre les Gentils en faveur des Chrétiens ; car la *Concorde* qui porte son nom, n'est point de lui, non plus que les autres Ecrits qu'on lui attribue. L'édition la plus estimée de son *Apologie* est celle d'Oxford, 1700, in-8.° *Voyez* la Dissertation du savant abbé *de Longuerue* sur cet écrivain.

TATISTCHEF, Russe ; conseiller privé sous le règne de l'impératrice *Anne*, au commencement du XVIIIe siècle, a travaillé pendant 30 ans à l'*Histoire* de sa nation, qu'il avoit poussée jusqu'à la fin du XVIe siècle ; il en a péri une partie dans un incendie. Ce qui est imprimé ne s'étend pas bien avant dans le XIIIe siècle, et forme 3 vol in-4.°

I. TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à *Romulus*, pour venger l'enlèvement des Sabines. Dans un combat où *Romulus* étoit près de succomber, ces femmes

femmes se jetant au milieu des combattans, qui étoient leurs péres ou leurs frères et leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue l'an 750 avant J. C., à condition que *Tatius* partageroit le trône de Rome avec le fondateur de cette ville; mais *Romulus* fâché de ce partage, fit tuer *Tatius* six ans après. Sa fille *Tatia* fut mariée à *Numa Pompilius*.

II. TATIUS, (Achille) d'Alexandrie, renonça au Paganisme et devint Chrétien et évêque. Nous avons de lui deux ouvrages sur les *Phénomènes d'Aratus*, traduits par le P. *Petau*, et imprimés en grec et en latin dans l'*Uranologium*. On attribue encore à *Tatius* le Roman grec des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, dont *Saumaise* a donné une belle édition en grec et en latin, avec des notes, Leyde, 1540, in-12, *Baudoin* l'a platement traduit en françois en 1635, in-8.°, et il l'a été beaucoup mieux par *du Peron de Castera*, 1733, in-12. Cet ouvrage est écrit d'un style peu naturel. Il y règne une morale licencieuse, et en général c'est une production médiocre.

TATTEMBACH. *Voyez* NADASTI, n.° II.

I. TAVANES, (Gaspard de Saulx de) né en mars 1509, fut appelé *Tavanes*, du nom de *Jean de Tavanes* son oncle maternel, qui avoit rendu à l'Etat des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi; et fait prisonnier avec *François I*, à la malheureuse journée de Pavie. Devenu guidon de la compagnie du grand-écuyer de France, il servit dans les guerres de Piémont où il se distingua. Le duc *d'Orléans*, second fils de *François I*, charmé des agrémens de son caractère, le nomma lieutenant de sa compagnie, et voulut se l'attacher particulièrement. Comme ils étoient l'un et l'autre vifs, hardis et entreprenans, ils se livrèrent à toute l'impétuosité de leur âge, et firent différentes folies dans lesquelles ils couroient ordinairement risque de la vie. Ils passoient à cheval à travers des bûchers ardens; ils se promenoient sur les toits des maisons, et sautoient quelquefois d'un côté de la rue à l'autre. Une fois, on dit que *Tavanes*, en présence de la cour qui étoit alors à Fontainebleau, sauta à cheval d'un rocher à un autre qui en étoit distant de trente pieds. Tels étoient les amusemens de *Tavanes* et en général des jeunes gens de qualité qui étoient attachés au duc *d'Orléans*. La guerre mit fin à ces extravagances, dignes des héros des siècles barbares. *Tavanes* se signala par des actions plus nobles. Il fut envoyé à la Rochelle, qui s'étoit révoltée en 1542, à l'occasion de la Gabelle, et il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles. Le duc *d'Orléans* étant mort l'année suivante, le roi donna à *Tavanes* la moitié de la compagnie de ce prince, et le fit son chambellan. *Henri II*, héritier des sentimens de *François I* pour *Tavanes*, le nomma en 1552 maréchal-de-camp: place d'autant plus honorable, qu'alors il n'y en avoit que deux dans une armée. Notre héros se montra digne de son emploi

dans les différentes guerres qu'eut le roi avec l'empereur *Charles-Quint*, sur-tout à la bataille de Renti en 1554. Le comte *de Vulenfurt* qui commandoit le corps des Reîtres, appelés *les Diables-Noirs* à cause de leur intrépidité, s'étoit vanté qu'avec ce seul corps il déferoit entièrement toute la gendarmerie françoise. Il en étoit si persuadé, qu'il avoit fait peindre sur son enseigne, un Renard dévorant un Coq : figure allégorique qui désignoit que les Allemands tailleroient en pièces les François, représentés sous la figure du Coq, par une allusion au mot *Gallus*. *Tavanes*, qui portoit un Coq dans les armes de sa mère, s'imagine qu'il est personnellement intéressé à enlever aux Impériaux un monument qui paroit blesser sa gloire. Cette idée singulière semble ajouter à la bravoure qui lui étoit naturelle ; et il fit des efforts prodigieux, qui décidèrent la défaite des Reîtres, et ensuite de toute l'armée. Quoique *Tavanes* ne commandât qu'une compagnie de cent hommes d'armes, il s'attribua avec raison tout l'honneur de cette journée. Il le fit bien sentir au duc *de Guise*, lorsque ce général lui dit : *Monsieur* de Tavanes, *nous avons fait la plus belle charge qui fut jamais. — Monsieur*, lui répliqua Tavanes, *vous m'avez fort bien soutenu*. Le roi le voyant venir tout couvert de sang et de poussière à la fin de cette bataille, arracha le collier de St-Michel qu'il portoit à son cou, et le jeta sur celui de *Tavanes*, après l'avoir embrassé. Il se trouva en 1558, au siége et à la prise de Calais et de Thionville. Pendant les règnes orageux de *François II* et de *Charles IX*, *Tavanes* appaisa les troubles du Dauphiné et de la Bourgogne, et montra en toute occasion beaucoup d'aversion pour les Protestans. Il forma même contre eux, en 1567, une ligue, qui fut appelée *la Confrérie du Saint-Esprit* ; mais cette ligue fut supprimée par la cour, comme une innovation dangereuse. Il fut ensuite chef du conseil du duc *d'Anjou*, et décida la victoire à Jarnac, à Moncontour et en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services en 1570. *Tavanes* s'opposa deux ans après au dessein que l'on avoit d'envelopper le roi de Navarre et le prince *de Condé* dans le massacre de *la Saint-Barthelemi* ; et l'on a eu raison de dire, que c'est à lui que la maison *de Bourbon* a l'obligation d'être aujourd'hui sur le trône. Cependant il se signala cruellement dans cette fatale journée. *Brantôme*, qui le regardoit comme l'un des principaux auteurs du projet d'exterminer les Calvinistes, dit qu'il se promena dans Paris pendant tout le jour de *Saint-Barthelemi*, et qu'il crioit au peuple : *Saignez ! saignez ! les médecins disent que la saignée est aussi bonne en août qu'en mai*. Peu de temps après, il dirigea les opérations du siége de la Rochelle qui s'étoit révoltée. Le siége traînant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il obéit quoique convalescent ; mais s'étant mis en marche, il retomba malade, et mourut en chemin dans son château de Sully, le 29 juin 1573 (et non 75, comme dit *Ladvocat*), gouverneur de Provence et amiral des Mers du Le-

vant. *Tavanes* eut une jeunesse emportée, et une vieillesse sage. Il ne lui resta, du feu de ses premières années, qu'une activité de courage toujours prête à éclater, mais à qui la prudence sut imposer un frein. Il donna en mourant les ordres nécessaires, pour que sa mort fût cachée, jusqu'à ce que ses enfans eussent le temps d'être pourvus des charges qu'il avoit sollicitées pour eux. *Tavanes* avoit une éloquence noble et laconique. Lorsqu'il reçut en 1564, *Charles IX* aux portes de Dijon dont il étoit gouverneur; il prit dans son compliment, le ton d'un militaire qui savoit bien dire et bien faire. *Sire*, lui dit-il, en mettant la main sur son cœur, *ceci est à vous*; et portant la main sur la garde de son épée, *voici ce dont je me sers pour le prouver.* (*Voy.* les *Hommes illustres de France*, par l'abbé *Pérau*, tome 16.)

II. TAVANES, (Guillaume de Saulx, seigneur de) fils du précédent, étoit lieutenant-de-roi en Bourgogne. Il combattit pour la Ligue dans la journée d'Ivry, en 1590, et fit sa paix avec *Henri IV*, qui lui conserva ses places. Nous avons des *Mémoires* sous son nom, et d'autres sous le nom de son père le maréchal *de Tavanes*, imprimés séparément, et réunis dans une édition in-fol. Ils furent rédigés par son frère *Jean* mort en 1630, avec un brevet de maréchal de France. Il raconte dans les uns, ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la Ligue; et dans les autres beaucoup plus amples, ce que son père a fait de glorieux. On a peu de plaisir à lire les uns et les autres, non-seulement parce qu'ils sont écrits d'un style sec et languissant, mais encore parce qu'on n'y apprend rien de bien important. L'auteur est un *Caton* qui moralise à tout moment, et qui voudroit par ses préceptes, apprendre aux rois à gouverner et aux sujets à obéir. Mais dans ce qui les regarde, il n'est point du tout *Caton*. Il ne cesse d'exalter son père qu'il justifie en tout, et sa famille dont il a fait remonter l'antiquité jusqu'au troisième siècle. Elle descend, à ce qu'il prétend, d'un seigneur appelé *Faustus* qui vivoit l'an 214; et d'un autre *Faustus*, qui environ deux siècles après, reçut chez lui les saints Martyrs qui plantèrent la Foi en Bourgogne. En mémoire de ce service, continue l'auteur, « il ne meurt personne de sa maison, qu'on ne voie des bluettes de feu dans la chapelle du château de Saulx. » *Guillaume de Tavanes* mourut en 1633. Sa postérité subsiste.... Il ne faut pas le confondre avec *Jacques de Saulx*, comte DE TAVANES, son petit-fils, lieutenant-général, mort en 1683, à 63 ans, dont nous avons des *Mémoires contenant les guerres de Paris depuis la prison des Princes* (en 1650) *jusqu'en* 1653; Paris et Cologne, 1691, in-12. Il étoit attaché au prince *de Condé*, et le suivit dans toutes ses campagnes jusqu'en 1653, qu'il le quitta pour ne pas partager le commandement avec le prince *de Tarente*.

TAUBMAN, (Fréderic) de Franconie, mort en 1613, professa la poésie et les belles-lettres à Wittemberg avec réputation. Son érudition le fit rechercher par les savans, et l'enjouement

de son esprit par les princes. Naturellement porté à la raillerie, il sut renfermer ce dangereux penchant dans de justes bornes. Il étoit d'ailleurs officieux et bon ami. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur *Plaute*, in-4.°, et sur *Virgile*, in-4.°, qui sont estimés, et sur-tout le premier. II. Des *Poésies*, 1622, in-8.° III. Des *Saillies*, sous le titre de *Taubmaniana*, Lipsiæ, 1703, in-8.°

TAVARONE, (Lazare) peintre Génois, né en 1556, et mort en 1631, devint premier peintre du roi d'Espagne, et mérita cet honneur par son talent dans le genre de l'histoire et le portrait.

TAVERNIER, (Jean-Baptiste) naquit en 1605 à Paris, où son père, qui étoit d'Anvers, étoit venu s'établir et faisoit un trafic utile de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à 22 ans il avoit déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie et l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de 40 ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir. Il faisoit un grand commerce de pierreries, et ce commerce lui procura une fortune considérable. Il voulut en jouir dans un pays libre ; il acheta, en 1688, la baronie d'Aubonne, à peu de distance du lac de Genève. La malversation d'un de ses neveux qui dirigeoit dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le désir de voir la Moscovie, l'engagèrent à entreprendre un septième voyage. Il partit pour Moscow, et à peine y fut-il arrivé qu'il y termina sa vie ambulante, en juillet 1689, à 84 ans. *Louis XIV* lui donna des lettres de noblesse, quoiqu'il fût de la Religion Prétendue-Réformée ; mais il regardoit moins en lui le Chrétien, que l'homme qui avoit porté son nom aux extrémités de l'Asie. Nous avons de *Tavernier* un *Recueil de Voyages*, imprimé en six vol. in-12. On y trouve des choses curieuses, et il est plus exact qu'on ne pense. Nous n'ignorons pas qu'il ment quelquefois ; mais quel voyageur dit toujours vrai ? Ses voyages sont sur-tout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Comme il n'avoit point de style, *Samuel Chappuzeau* lui prêta sa plume pour les deux premiers volumes in-4.° de ses Voyages ; et *la Chapelle*, secrétaire du premier président *de Lamoignon*, pour le troisième : et malgré tous ces secours ils ne sont pas bien écrits.

TAULÈRE, *Voy.* THAULÈRE.

TAVORA, (François d'Assise, marquis de) d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Portugal, général et inspecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conseil de guerre, fut condamné au dernier supplice et exécuté le 13 janvier 1759, avec Dona Eléonore *de Tavora* sa femme, ses deux fils, et plusieurs autres seigneurs, comme auteur d'une conspiration contre le monarque. « On sait, dit M. *Bourgoing* dans ses *Mémoires* sur l'Espagne et le Portugal, que l'intrigue amoureuse du roi *Joseph*

avec une jeune personne de la famille de *Tavora*, fut pour les conjurés, parmi lesquels cette famille jouoit le rôle principal, un des prétextes de la conspiration qui éclata contre lui; mais l'ambition des *Tavora* et la haine qu'inspiroit le marquis *de Pombal*, en furent les véritables causes. » Par une sentence de la Reine, du 7 avril 1781, les personnes de tout rang et de toute condition, impliquées dans cette affaire, furent déclarées innocentes. *Voyez* les *Anecdotes du marquis de Pombal*, 1 vol. in-8.°, 1783; et les *Mémoires du M. de P.*, 1783, 4 vol. in-12.

TAURICUS, célèbre sculpteur, qui fit avec *Apollonius* le fameux groupe de *Dircé* attachée à un taureau indompté. Ce groupe se voit au palais *Farnèse*, à Rome.

TAUVRI, (Daniel) docteur en médecine de la faculté de Paris, naquit en 1669 d'un médecin de Laval, qui fut son précepteur. Il fit des progrès si rapides que dès l'âge de 18 ans, il donna au public son *Anatomie raisonnée*, et à 21 son *Traité des Médicamens*, 2 vol. in-12. Associé à l'académie des Sciences, en 1699, il s'engagea contre *Méri* dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans le fœtus. Il composa à cette occasion son *Traité de la génération et de la nourriture du Fœtus*. Cette dispute abrégea ses jours. L'application que demandoient les réponses qu'il préparoit à son adversaire, augmenta la disposition qu'il avoit à devenir asthmatique, et le jeta dans une phthisie dont il mourut l'an 1701, dans sa trente-deuxième année. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Nouvelle Pratique des Maladies aiguës, et de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*. C'étoit un homme d'un esprit vif et pénétrant, qui avoit le talent d'imaginer des idées nouvelles dont la plupart étoient systématiques. Il ne fut pas aussi répandu qu'il auroit pu l'être, parce qu'il n'avoit pas le talent de se faire valoir; et l'homme d'étude faisoit tort en lui au médecin praticien.

I. TAYLOR, (Jérémie) fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford. Il souffrit beaucoup pour la cause du roi *Charles I*, auquel il demeura toujours fidelle, et dont il étoit chapelain. A l'avénement de *Charles II* à la couronne, *Taylor* fut fait évêque de Down et de Connor en Irlande: place qu'il remplit avec édification. On a de lui: I. Un livre intitulé: *Ductor Dubitantium*. II. Une *Histoire des Antiquités de l'Université d'Oxford*, et d'autres Ouvrages où l'on trouve des recherches. Ce savant prélat mourut en 1667.

II. TAYLOR, (Jean) appelé le *Poëte d'Eau*, naquit dans le comté de Glocester, et ne poussa jamais plus loin ses études qu'à la grammaire. Son père le mit en apprentissage chez un cabaretier de Londres; et au milieu du tumulte et des dégoûts de son art, il composa des Pièces de poésie assez agréables. Après la mort de *Charles I* à qui il les avoit dédiées, il exerça son métier à Londres, et prit pour enseigne de son cabaret, une *Couronne noire* ou *de deuil*; mais pour

ne pas se rendre suspect, il mit au-dessus son portrait, avec deux vers anglois dont le sens étoit : *On voit pendre aux cabarets, pour enseignes, des Tetes de Rois et meme de Saints : pourquoi n'y mettrois-je pas la mienne ?* Il mourut vers 1654, avec la réputation d'un bon aubergiste et d'un poëte médiocre.

III. TAYLORD, (Jean) d'abord curé de Lawfort en Essex, ensuite directeur de la société des antiquaires de Londres, naquit en 1703 à Shrewsbury, et mourut en 1766. Il étoit profondément versé dans la langue grecque. On a de lui une édition des Harangues de *Lysias*, 1740, in-8.°, et de celles de *Démosthène*, 2 vol. in-8.° Elles sont estimées.

TCHERNISCHEFF, imposteur Russe, déserteur du régiment d'*Orloff*, parut en 1770 à Zapeuka dans la Crimée, et se fit passer pour l'empereur *Pierre III*. Les popes ou prêtres Russes, mécontens de ce que *Catherine II* ne leur avoit pas rendu leurs biens, favorisèrent cette erreur, et avoient déja procuré à *Tcherníscheff* un grand nombre de partisans. Ils se préparoient même à le couronner publiquement, lorsqu'un colonel russe s'empara du nouvel empereur, et lui fit sur-le-champ trancher la tête.

TEBALDEO DA FERRARA, *Voyez* AQUILINO.

TEBALDINI, (Nicolas) imprimeur Italien, renommé dans son art, imprimoit à Bologne vers 1630. Il a publié une *Description* de cette ville, qui se fait lire avec plaisir.

TEGULA, *Voy*. II. LICINIUS.

TEISSIER, (Antoine) né à Montpellier en 1632, fut élevé dans le Calvinisme, et se retira en Prusse après la révocation de l'Edit de Nantes. L'electeur de Brandebourg lui donna le titre de conseiller d'ambassade et le nomma son historiographe, avec une pension annuelle de 300 écus qui fut augmentée dans la suite. Cet écrivain mourut à Berlin en 1715, à 83 ans. Sa probité et ses mœurs lui firent un nom respectable dans son parti ; son érudition contribua à le faire connoître. On a de lui plusieurs Ouvrages, dans lesquels on trouve des recherches ; mais dont le style n'est pas assez pur. Les principaux sont : I. *Les Eloges des hommes savans*, tirés de l'Histoire du Président *de Thou*, dont on a quatre éditions. La dernière est de Leyde, 1715, en 4 vol. in-12, par les soins de *la Faye*, qui a joint des remarques et des additions aux Eloges. Ce livre qui pouvoit être utile avant que le Père *Nicéron* donnât ses Mémoires, n'est presque plus d'aucun usage. Il est d'ailleurs écrit pesamment. II. *Catalogus Auctorum qui Librorum Catalogos, Indices, Bibliothecas, Virorum Litteratorum Elogia, Vitam aut Orationes funebres scriptis consignârunt*, à Genève en 1686, in-8.° III. *Des Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, traduit du latin de *Puffendorf*, 1690. IV. *Instructions de l'empereur* Charles-Quint *à* Philippe II, *et de* Philippe II *au prince* Philippe *son fils, avec la Méthode tenue pour l'éducation des Enfans de France*. V. *Instructions Morales et Politiques*, 1700.

VI. *Abrégé de l'Histoire des Quatre Monarchies du Monde*, de *Sleidan*, 1700. VII. *Lettres choisies* de *Calvin*, traduites en françois, 1702, in-8.° VIII. *Abrégé de la Vie des Princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de *Teissier*, dans ses Livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, raccourcir et resserrer sa prose trainante et incorrecte.

TEISSIER, (Jean) *Voyez* TIXIER.

TEKELI, (Emmeric, comte de) naquit en 1658 d'une famille illustre de Hongrie. Son père, *Etienne Tekeli*, avoit été impliqué dans la funeste affaire des comtes *de Serin* et *de Frangipani*, qui périrent par le dernier supplice en 1671. Le général *Spark*, à la tête des troupes de l'empereur, l'alla assiéger dans ses forteresses : il capitula après avoir fait évader son fils déguisé en paysan, et mourut peu de temps après. *Emmeric Tekeli* sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transilvanie avec quelques autres chefs des mécontens de Hongrie. Son esprit et son courage le rendirent si agréable au prince *Abaffi*, qu'il devint en peu de temps son premier ministre. On l'envoya au secours des mécontens qui le reconnurent pour généralissime : ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée ; mais n'ayant pas voulu satisfaire à toutes les demandes de *Tekeli*, les mécontens recommencèrent la guerre en 1680. Les étendards de ce héros portoient cette inscription : *Comes* TEKELI, *qui pro Deo et Patria pugnat.* Sa conduite répondoit quelquefois assez mal à cette épigraphe : il avoit exercé ses chiens à chasser et à dévorer les hommes, et donné dans plus d'une occasion des preuves de cruauté. Son armée fut renforcée par les Turcs et les Transilvains. Il se lia avec le Bacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, et lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierreries, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse d'armes et un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, et le revêtit des habits royaux par ordre de *Mahomet IV*, qui se croyoit en droit de disposer de cet état. *Tekeli* ayant ainsi satisfait son ambition, songea à contenter son amour. Il épousa la princesse *Ragotzki* fille du comte *de Serin*, au commencement d'août 1682. Il se joignit aux Turcs armés contre l'Empire, et répandit par-tout la terreur. Après avoir tenté dans une diète tenue l'année d'après à Cassovie, de se raccommoder avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir *Mustapha*, qui avoit assiégé Vienne. Ce ministre fut vaincu et obligé de se retirer. Dans son désespoir il attribua le mauvais succès de la campagne au comte *de Tekeli*, qu'il rendit suspect à *Mahomet*. *Tekeli* part pour Andrinople, se justifie, et s'assure de plus en plus la protection du grand-seigneur qui le nomma prince de *Transilvanie*, après la mort de *Michel Abaffi*, arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnoître, quoiqu'il fît des prodiges de valeur contre le général *Heusler*, qui défendoit cette province pour la

cour de Vienne. Il se retira alors à Constantinople où il vécut comme particulier jusqu'au 13 septembre 1705, qu'il mourut à 47 ans, Catholique-Romain, près de Nicomédie. Le comte *de Tekeli* avoit plus de courage que de conduite ; mais dans les derniers temps, il montra des mœurs plus douces et un esprit plus calme.

TELAMON, (Myth.) fils d'*Eaque*, épousa *Péribée*, dont il eut le fameux *Ajax*. Il monta le premier à l'assaut, lorsqu'*Hercule* prit la ville de Troye sous le règne de *Laomédon* ; et il eut pour récompense *Hésione*, qui fut mère de *Teucer*. Il fut aussi du nombre des *Argonautes*.

TELCHINS : C'étoient des magiciens et des enchanteurs, à qui on attribuoit l'invention de plusieurs arts. On les mit au nombre des Dieux, après leur mort. On croit que c'est d'eux qu'*Apollon* a eu le surnom de *Telchinius*. Leur culte étoit célèbre sur-tout dans l'île de Rhodes qui a été aussi nommée *Telchinia*.

I. TÉLÈGONE *et* THMOLUS, *Voyez* I. PROTÉE.

II. TÉLÈGONE, (Myth.) fils d'*Ulysse* et de *Circé*. L'Oracle ayant prédit qu'*Ulysse* périroit de la main de *Télégone*, il céda son trône à *Télémaque*, et se confina dans un désert. *Télégone* étant devenu grand, obtint de *Circé* la permission d'aller voir son père ; et lorsqu'il débarquoit, *Ulysse* ramassa dans la campagne quelques gens à la tête desquels il se mit, pour s'opposer à la descente de *Télégone*, qu'il croyoit être un ennemi qui venoit surprendre l'île d'Ithaque. Ce malheureux prince ne put éviter sa destinée ; car il fut tué par son propre fils, qui ne connut son crime qu'après avoir épousé *Pénélope* sa belle-mère, sans la connoître aussi.

TÉLÉMAQUE, (Myth.) fils unique d'*Ulysse* et de *Pénélope*, n'étoit encore qu'au berceau, lorsque son père partit pour le siége de Troye. Dès qu'il eut atteint l'âge de 15 ans, il alla courir les mers, accompagné de *Minerve*, sous la figure de *Mentor* son gouverneur, pour chercher son père. Pendant ce voyage, il courut beaucoup de risques, et retrouva enfin *Ulysse*, lorsqu'il arriva dans l'île d'Ithaque. Quelque temps après que son père se fut démis de la couronne, il alla voir *Circé*, et l'épousa à-peu-près dans le temps que *Télégone* épousoit *Pénélope*, après avoir tué son père. *Voyez* l'article précédent.

TÉLÈPHANE, musicien de Samos, mourut à Mégare, où *Cléopatre* sœur de *Philippe* roi de Macédoine, lui fit élever un superbe tombeau. L'Anthologie grecque nous a conservé son épitaphe; elle étoit ainsi conçue: « *Orphée*, par sa lyre, a surpassé tous les mortels; *Nestor* a eu le même avantage par la douceur de son éloquence; et *Homère*, par l'harmonie de ses vers. Il étoit réservé à *Téléphane*, dont les restes reposent en ce lieu, d'acquérir la même gloire par son talent extraordinaire sur la flûte. »

TÉLÈPHE, (Myth.) fils d'*Hercule* et d'*Augé*, ayant été abandonné par sa mère aussitôt après sa naissance, fut trouvé sous une biche

qui l'alaitoit. *Teuthras*, roi des Mysiens, l'adopta pour son fils; et lorsqu'il fut en âge de porter les armes, il se mit en devoir de s'opposer aux Grecs qui alloient à Troye; mais *Achille* le blessa, et l'oracle lui conseilla de faire alliance avec ce héros, et l'assura qu'ensuite il guériroit, en suivant les remèdes de *Chiron*.

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos dans le Péloponnèse, se signala, l'an 557 avant J. C., envers sa patrie, par un service pareil à celui que la fameuse *Jeanne Hachette* rendit longtemps après à Beauvais. La ville d'Argos étant assiégée par *Cléomène*, roi de Sparte, cette héroïne fit armer toutes les femmes à la place des hommes, et les posta sur les remparts pour résister aux ennemis. Les Spartiates, plus surpris qu'effrayés d'avoir affaire à de tels combattans, et persuadés qu'il leur seroit également honteux de les vaincre ou d'en être vaincus, levèrent le siége sur-le-champ. C'est ainsi que *Télésille* délivra sa patrie d'un ennemi puissant et redoutable; et ses concitoyens par reconnoissance, lui érigèrent dans une des places publiques d'Argos, une statue qui la représentoit tenant un casque à la main et ayant à ses pieds un monceau de volumes. En effet, cette femme forte manioit la lyre des Muses avec autant de dextérité que l'arc de *Bellone*. On possède des fragmens de ses *Poésies* dans le Recueil : *Carmina novem Poëtarum Feminarum*, Hambourg, 1734, in-4.°

TÉLÉSIUS, *Voy.* TILESIO.

I. TÉLESPHORE, ou *Evemerion*; médecin qui fut célèbre dans son art et dans celui de deviner. Les Grecs en firent un Dieu.

II. TÉLESPHORE, (S.) né dans la Grèce, monta sur le trône de St-Pierre, après le pape *S. Sixte I*, sur la fin de l'an 127, et fut martyrisé le 2 janvier 139.

TELL, (Guillaume) est l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses en 1307. *Grisler*, gouverneur de ce pays pour l'empereur *Albert*, l'obligea, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfans. Il eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant apperçu une autre flèche cachée sous l'habit de *Tell*, lui demanda ce qu'il en vouloit faire : *Je l'avois prise exprès*, répondit-il, *afin de t'en percer, si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils.* Il faut convenir que l'histoire de la pomme, qu'on avoit déjà contée d'un soldat Goth, nommé *Tocho*, est bien suspecte. Il semble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté Helvétique; mais on tient pour constant que *Tell*, ayant été mis aux fers, tua ensuite le gouverneur d'un coup de flèche, et que ce fut le signal des conjurés. Le sujet de *Tell* a été mis au théâtre par *le Mierre*, peint à Londres par *Fuesli*, et gravé à Paris par *Guttenbeng* en 1791. *Voy.* MELCTAL.

TELLÈS, *Voyez* ELÉONOR-TELLÈS.

TELLEZ, (Emmanuel-Gonzalez) professeur de droit à Salamanque, florissoit au milieu du XVIIe siècle. On a de lui, un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol., dont l'édition la plus estimée est de l'an 1693.

TELLIAMED, *Voy.* MAILLET.

I. TELLIAS, poëte et devin de l'Elide dans le Péloponnèse, suggéra un stratagème nouveau aux Phocéens, lorsqu'ils faisoient la guerre aux Thessaliens. Il leur conseilla de choisir six cents hommes des plus vaillans, de blanchir leurs habits et leurs armes avec du plâtre, et de les envoyer vers la nuit dans le camp des Thessaliens, leur ordonnant de tuer tous ceux qui ne leur paroîtroient point blancs. Cet artifice eut un succès merveilleux; car les Thessaliens, épouvantés par un spectacle si extraordinaire, ne firent aucune résistance, et eurent 3000 hommes tués sur la place.

II. TELLIAS d'Agrigente, a immortalisé son nom par une libéralité presque incroyable. La porte de sa maison étoit toujours ouverte aux étrangers, et on n'y refusoit l'entrée à personne. Il reçut un jour en hiver 500 cavaliers, et les voyant mal vêtus, il donna un habit à chacun d'eux. *Athénée*, qui nous a fait connoître cet homme bienfaisant, ne dit pas en quel temps il vivoit.

I. TELLIER, (Michel le) fils d'un conseiller à la cour des Aides, et petit-fils d'un correcteur des Comptes, naquit à Paris le 19 avril 1603. Son premier emploi dans la robe, fut celui de conseiller au grand-conseil, qu'il quitta l'an 1631, pour exercer la charge de procureur du roi au Châtelet de Paris. De ce poste il passa à celui de maître des requêtes. Nommé intendant de Piémont en 1640, il gagna les bonnes graces du cardinal *Mazarin*, qui le proposa au roi *Louis XIII* pour remplir la place de secrétaire d'état. Les divisions qui déchiroient la France après la mort de ce prince, lui donnèrent lieu de signaler son zèle pour l'Etat. Tout ce qui fut négocié avec M. le duc *d'Orléans* et avec M. le Prince, passa par ses mains. Il eut la plus grande part au Traité de Ruel; et ce fut à lui que la reine-régente et le cardinal *Mazarin* donnèrent leur principale confiance, après les brouilleries dont la France fut agitée depuis ce Traité. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, *Mazarin* se retira, et fut bientôt rappelé. Pendant l'absence du cardinal, *le Tellier* fut chargé des soins du ministère, que la situation des affaires rendoit très-épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secrétaire d'état jusqu'en 1666, qu'il la remit entièrement au marquis *de Louvois* son fils aîné, qui en avoit la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du Conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier et de garde des sceaux. Il avoit pour lors 74 ans; et en remerciant *Louis XIV*, il lui dit : *SIRE, vous avez voulu couronner mon tombeau.* Son grand âge ne diminua rien de son zèle vigilant et actif. Ce zèle ne fut pas toujours prudent. *Le Tellier* servit beaucoup à animer *Louis XIV* contre les Protestans : il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'Edit de Nantes; révocation qui fut accompagnée

de trop de cruautés. Il s'écria, en signant l'Edit révocatif : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Il mourut peu de jours après, le 28 octobre 1685, à 83 ans. *Bossuet* prononça son oraison funèbre. Si on lit cette pièce, ce chancelier paroît un juste et un grand homme. Si on consulte les Annales de l'abbé *de St-Pierre*, c'est un lâche et dangereux courtisan, un calomniateur adroit, dont le comte *de Grammont* disoit, en le voyant sortir d'un entretien particulier avec le roi : *Je crois voir une fouine qui vient d'égorger des poulets, et qui se lèche le museau teint de leur sang.* Il est certain que ce ministre étoit extrême dans ses amitiés et dans ses haines, et qu'il abusa souvent de la confiance du roi, pour obtenir des places à des amis sans mérite, ou pour perdre d'illustres ennemis. Dans sa vie privée, il fut simple et austère; et il cachoit, sous les dehors de la modestie, la finesse de sa politique, l'inflexibilité de son caractère, et son penchant au despotisme. Son habileté dans les affaires fut le premier fondement de la grandeur de sa famille, que le marquis *de Louvois* son fils accrut encore.

II. TELLIER, (François-Michel le) marquis *de Louvois*, fils du précédent, naquit à Paris le 18 janvier 1641. Le chancelier, son père, le proposa à *Louis XIV* comme un jeune homme d'un bon esprit, quoiqu'un peu lent, mais qui aidé des avis de son prince, seroit bientôt propre à l'administration. *Louis* flatté d'être créateur, donna des leçons à *Louvois*, qui les recevoit en novice. Ses progrès furent graduels, mais rapides. Il fut revêtu en survivance de la charge de ministre de la guerre, l'an 1664. Le roi s'étant persuadé que c'étoit lui qui faisoit tout sous un ministre qu'il avoit formé ; le ministre fit bientôt faire tout ce qu'il vouloit lui-même. Il se rendit maître absolu du militaire, et assujettit les généraux à lui rendre compte directement. Tous à l'exception de *Turenne*, s'y soumirent. Son activité, son application et sa vigilance lui procurèrent tous les jours de nouvelles faveurs. Nommé surintendant général des Postes en 1668, chancelier des Ordres du roi, grand-vicaire des Ordres de St-Lazare et de Mont-Carmel, il remplit ces différentes places en homme supérieur. Un grand nombre d'Hôpitaux démembrés de l'Ordre de St-Lazare, y furent réunis, et destinés en 1680 à former cinq grands prieurés et plusieurs commanderies, dont le roi gratifia près de 200 officiers estropiés ou vétérans. Les soldats que les disgraces de la guerre mettoient hors d'état de servir, obtinrent leur retraite honorable dans l'Hôtel des Invalides bâti par les soins du marquis *de Louvois*. Son zèle pour l'éducation de la Noblesse, lui fit encore obtenir de sa Majesté l'institution de quelques académies dans les places frontières du royaume, où grand nombre de jeunes gentilshommes, élevés gratuitement, apprenoient le métier de la guerre. Après la mort de *Colbert* arrivée en 1683, il fut pourvu de la charge de surintendant des Bâtimens, Arts et Manufactures de France. L'étendue de son génie l'élevoit au-dessus de cette mul-

titude d'emplois qu'il exerça toujours par lui-même; mais ses grands talens éclatèrent sur-tout dans les affaires de la guerre. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la foiblesse du gouvernement avoit jusqu'alors rendue impraticable, de faire subsister les armées par magasins. Quelques siéges que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étoient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchainoit tous les officiers à leur devoir. Il avoit si bien banni la mollesse des armées françoises, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, son général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. Un seigneur (*Nogaret*) avoit levé une nouvelle troupe; le sévère ministre n'en fut pas content : *Monsieur*, lui dit-il publiquement, *votre Compagnie est en fort mauvais état.* — Monsieur, je ne le savois pas. — *Il faut le savoir. L'avez-vous vue ?* — Non, Monsieur; j'y donnerai ordre. — *Il faudroit l'avoir donné... Il faut prendre parti, Monsieur; ou se déclarer Courtisan, ou s'acquitter de son devoir, quand on est Officier.* Le marquis *de St-André* sollicitoit un petit gouvernement. *Louvois*, qui avoit reçu quelques plaintes contre lui, le refusa : *Si je recommençois à servir, je sais bien ce que je ferois*, repartit cet officier en colère. — *Et que feriez-vous*, lui demanda le ministre d'un ton brusque ? — *Je réglerois si bien ma conduite, que vous n'y trouveriez rien à redire.* Il n'y eut que cette saillie inattendue qui put l'engager à accorder ce que *St-André* lui demandoit. L'artillerie, dont il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maître, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; et des magasins établis par ses conseils dans toutes les places de guerre, furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes et de munitions, entretenues et conservées avec le dernier soin. Dans ce grand nombre de fortifications que le roi fit élever et réparer pendant son ministère, on n'entendoit plus parler de malversations. Les plans étoient levés avec toute l'exactitude possible, et les marchés exécutés avec une entière fidélité. D'ailleurs, rien de plus juste et de mieux concerté, que les réglemens publiés pour les étapes, pour les marches, pour les quartiers et pour le détail des troupes. La paye des officiers et des soldats étoit constamment assurée par des fonds toujours prêts, qui suivoient et devançoient les armées. La force de son génie et le succès de ses plus hardies entreprises, lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de *Louis XIV*; mais il abusa de sa faveur. Pendant le siége de Mons, il déplaçoit les gardes que le roi avoit placées; et ce prince se bornoit à dire : *N'admirez-vous pas* Louvois ? *il croit savoir la guerre mieux que moi.* Il osoit même quelquefois traiter ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avoit très-mal reçu, il rentra dans son appartement, et expira. C'est ainsi que mourut ce fondateur du des-

potisme des ministres, consumé par-l'ambition, la douleur et le chagrin, le 16 juillet 1691, à 51 ans. La manière dont Madame *de Sévigné* annonça cette mort à *Coulanges*, peut beaucoup servir à nous faire connoître ce que les contemporains pensoient, et ce que la postérité doit penser de *Louvois*. « Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place, dont le *Moi* (comme dit M. *Nicole*) étoit si étendu; qui étoit le centre de tant de choses. Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler! Que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échec à faire et à conduire! — Ah, mon Dieu! donnez-moi un peu de temps; je voudrois bien donner un échec au duc *de Savoie*, un mat au prince *d'Orange*. — Non, non, vous n'aurez pas un seul moment. — Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? Non, en vérité. Il y faut réfléchir dans son cabinet... » *Louvois* ne fut regretté ni par le roi, ni par ses courtisans. Son esprit dur, son caractère hautain avoient indisposé tout le monde contre lui. Avant lui les secrétaires d'état donnoient du *Monseigneur* aux ducs en leur écrivant; *Louvois* supprima ce titre. Il fit plus, il l'exigea pour lui-même de tous ceux qui ne le lui donnoient pas auparavant. De bons officiers furent obligés de quitter le service, parce qu'ils ne voulurent pas se soumettre à cette loi. Les philosophes devoient être encore plus mécontens de lui que les courtisans : ils pouvoient lui reprocher les cruautés, les ravages exercés dans le Palatinat en 1689; le projet d'exciter le duc *de Savoie* et les Suisses à déclarer la guerre à la France, en manquant à tous les traités faits avec eux. « *Louvois*, dit *Duclos*, jaloux des succès et du crédit de *Colbert*, excite la guerre dont il a le département. Il persuade au roi de s'emparer de la Franche-Comté, des Pays-Bas espagnols au mépris des renonciations les plus solennelles. Cette guerre en amène successivement d'autres, que *Louvois* avoit le malheureux talent de perpétuer. Celle de 1688 dut sa naissance à un dépit de l'orgueilleux ministre. Le roi faisoit bâtir *Trianon; Louvois* qui avoit succédé à *Colbert* dans la surintendance des bâtimens, suivoit le roi qui s'amusoit dans ces travaux. Ce prince s'apperçut qu'une fenêtre n'avoit pas autant d'ouverture que les autres, et le dit à *Louvois:* celui-ci n'en convint pas, et s'opiniâtra contre le roi qui insistoit, et qui traita durement *Louvois* devant les ouvriers. *Aman* humilié, rentra chez lui la rage dans le cœur; et là exhalant sa fureur devant ses familiers : *Je suis perdu*, s'écria-t-il, *si je ne donne de l'occupation à un homme qui s'emporte sur des misères. Il n'y a que la guerre pour le tirer de ses bâtimens, et parbleu il en aura, puisqu'il en faut à lui ou à moi.* La ligue d'Augsbourg qui se formoit, pouvoit être désunie par des mesures politiques. *Louvois* souffla le feu qu'il pouvoit éteindre et l'Europe fut embrasée, parce qu'une fenêtre étoit trop large ou trop étroite. Voilà les grands événemens par les petites causes. » Il pensoit faussement qu'il falloit faire une guerre cruelle, si l'on

vouloit éviter les représailles. Le seul moyen de faire cesser les incendies et les cruautés, étoit, selon lui, d'enchérir sur celui qui commençoit. Aussi écrivoit-il au maréchal *de Boufflers : Si l'ennemi brûle un village de votre Gouvernement, brûlez-en dix du sien.* Mais quelques reproches qu'on ait faits à sa mémoire, ses talens ont été encore plus utiles à la patrie, que ses fautes ne lui ont été funestes. On ne trouva dans aucun des sujets qu'on essaya depuis, cet esprit de détail qui ne nuit point à la grandeur des vues; cette prompte exécution malgré la multiplicité des ressorts ; cette fermeté à maintenir la discipline militaire; ce profond secret qui avoit fait passer de si cruelles nuits à l'ombrageux *Guillaume;* ces instructions savantes, qui dirigeoient un général; cette connoissance des hommes qui savoit les approfondir et les employer à propos. En un mot, on ne retrouva plus cet enfant de *Machiavel*, moitié courtisan, moitié citoyen ; né ce semble pour l'oppression et pour la gloire de sa patrie. *Louvois* étoit connu de tous les seigneurs de la cour pour un ministre impénétrable. Il étoit près de partir pour un grand voyage; et il feignit de dire où il devoit aller. *Monsieur*, (lui dit le comte *de Grammont*) *ne nous dites point où vous allez : aussi bien nous n'en croirons rien.* Il ne supportoit pas les mauvais succès à la guerre avec autant de fermeté que *Louis XIV*. Après la levée du siége de Coni, il alla porter cette nouvelle à ce prince, les larmes aux yeux. *Vous êtes abattu pour peu de chose*, lui dit le roi; *on voit bien que vous êtes trop accoutumé aux succès : pour moi qui me souviens d'avoir vu les troupes Espagnoles dans Paris, je ne m'abats pas si aisément.* Nous avons sous son nom un *Testament politique*, 1695, in-12; et dans le *Recueil de Testamens politiques*, 4 vol. in-12. C'est *Courtilz* qui est l'auteur de cette rapsodie politique d'après laquelle il ne faut pas juger le marquis *de Louvois*. Après sa mort, il parut une espèce de Drame satirique contre lui, intitulé : *Le Marquis* DE *Louvois sur la sellette*, Cologne, 1695, in-12. C'est une pièce pitoyable, qui vaut encore moins que le *Testament* de *Courtilz*. Le marquis *de Louvois* laissa des biens immenses qui venoient en partie de sa femme, *Anne de Souvré*, marquise *de Courtenvaux*, la plus riche héritière du royaume. Il en eut plusieurs enfans, entre autres *François-Michel* LE TELLIER, marquis *de Courtenvaux*, mort en 1721, et père de *Louis-César*, marquis *de Courtenvaux*. Celui-ci prit le nom et les armes de la Maison *d'Estrées*. (*Voyez* ESTRÉES, n° VI ; *et* BARBESIEUX.)

III. TELLIER, (Charles-Maurice le) archevêque de Rheims, commandeur de l'Ordre du St-Esprit, docteur et proviseur de Sorbonne, conseiller d'état ordinaire, etc. né à Paris en 1642, étoit frère du précédent. Il se distingua par son zèle pour les sciences ecclésiastiques, et pour l'observation de la discipline. Il soumit son clergé aux règles de cette discipline, quoiqu'il s'en dispensât quelquefois lui-même. M.me *de Sévigné* raconte que lorsque *Fénélon*, nommé à l'archevêché de Cambrai, eut remis

au roi son unique abbaye; « M. de Rheims a dit que M. *de Fénélon*, *pensant comme il faisoit, prenoit le bon parti; et que lui, pensant comme il fait, il fait bien aussi de garder tous ses bénéfices.* » Ce prélat étoit très-attaché aux biens de ce monde. Ayant vu passer *Jacques II* dans la galerie de Versailles, il dit assez haut pour scandaliser les ames pieuses : *Voilà un bon homme qui a quitté trois Royaumes pour une Messe.* Il prétendoit qu'*on ne pouvoit être honnête homme, si l'on n'avoit dix mille livres de rente.* Ce fut d'après un tarif si peu apostolique, que *Despréaux*, questionné par lui sur la probité de quelqu'un, lui répondit : *Monseigneur, il s'en faut quatre mille livres de rente qu'il ne soit honnête homme.* Le même *Despréaux* disoit : *L'Archevêque de Rheims fait bien plus de cas de moi, depuis qu'il me croit riche.* Le nonce du pape qui le connoissoit peu scrupuleux sur la pluralité des bénéfices, et peu soumis à l'autorité du pape dans les matières ecclésiastiques, lui dit un jour : *Ou croyez à l'autorité papale, ou ne possédez qu'un bénéfice; car vous ignorez apparemment que leur pluralité interdite par les conciles, n'est tolérée en France qu'en vertu de quelque dispense du Pontife Romain.* Sur la fin de ses jours, il réussit à faire excuser son avidité par le bon usage qu'il fit des biens ecclésiastiques; et quoiqu'il tînt beaucoup du caractère dur et inflexible de son père et de son frère, il fut charitable, et il protégea les savans et les gens-de-lettres. Il mourut subitement à Paris, le 22 février 1710, à 78 ans. Il défendit qu'on ouvrît son corps, ni qu'on lui fît aucune oraison funèbre. Il laissa aux chanoines réguliers de l'abbaye de Ste-Geneviève de Paris, sa belle bibliothèque composée de 50 mille volumes.

IV. TELLIER, (Le) *Voyez* MONTMIRAIL.

V. TELLIER, (Michel) jésuite, né auprès de Vire, en Basse-Normandie, le 16 décembre 1643, professa avec succès les humanités et la philosophie. On l'appela à Paris pour former une société de savans, qui rappelèrent, dans le collége de *Louis le Grand*, la mémoire des *Sirmond* et des *Pétau*. Mais le Père *Tellier* s'étant engagé dans la guerre que les Jésuites faisoient aux Jansénistes, abandonna l'érudition, et parvint aux premiers emplois de la Compagnie. Il devint provincial de la province de Paris. C'étoit un homme de mœurs pures et sévères; mais ardent, inflexible, couvrant ses violences sous un flegme apparent, aussi attentif à cacher ses menées, qu'à les faire réussir. Il fut long-temps le dénonciateur des Jansénistes, en attendant qu'il en devînt le persécuteur. C'est à lui qu'on attribue la première idée de la fourberie de Douay, si ressemblante à une perfidie. Le Père *de la Chaise* étant mort en 1709, le Père *Tellier* fut son successeur dans la place de confesseur de *Louis XIV*. Voici comment il obtint cet emploi délicat, suivant l'auteur de la *Vie de M.* de Caylus, *évêque d'Auxerre* (T. 1. p. 39). « M. *de Caylus* tenoit de Madame *de Maintenon*, qu'après la mort du Père *de la Chaise*, les Jé-

suites présentèrent trois des leurs. Ils parurent en même temps devant le roi. Deux tinrent la meilleure contenance qu'ils purent, et dirent ce qu'ils crurent de mieux pour parvenir au poste éminent qui faisoit tant de jaloux. Le Père *Tellier* se tint derrière eux, les yeux baissés, portant son grand chapeau sur ses deux mains jointes, et ne disant mot. Ce faux air de modestie réussit; le Père *Tellier* fut choisi. Il avoit raison de baisser les yeux, car il avoit quelque chose de louche ou de travers dans son regard. On le fit remarquer au roi; et on lui dit qu'il pourroit y avoir du danger pour madame la duchesse *de Bourgogne*, de voir cet objet pendant sa grossesse. Le roi balança quelque temps pour le renvoyer; mais enfin il passa par-dessus »; et le Père *Tellier* resta confesseur. Il fit tout le mal qu'il pouvoit faire dans cette place, où il étoit trop aisé à un homme vindicatif ou faussement zélé, d'inspirer ce qu'il veut et de perdre ses ennemis. On peut voir dans les articles du cardinal *de Noailles* et de *Quesnel*, les ressorts qu'il fit jouer pour perdre cet archevêque, et pour faire recevoir la Bulle qui proscrivoit le livre de cet Oratorien. Il fatigua *Louis XIV*, jusque dans ses derniers momens, pour lui faire donner des édits en faveur de cette Constitution. Après la mort de *Louis XIV*, son confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut le 2 septembre 1719, à 76 ans. Ce Jésuite s'étoit acquis de la considération dans son Ordre, non-seulement par la régularité de ses mœurs, par son zèle pour le maintien de la discipline, mais encore par ses connoissances. Il étoit membre de l'académie des Belles-Lettres. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Une édition de *Quinte-Curce*, à l'usage du Dauphin, in-4.°, 1678. II. *Défense* des nouveaux Chrétiens et des Missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes, in-12. Ce livre excita beaucoup de clameurs, fut réfuté par le docteur *Antoine Arnauld*, et censuré à Rome par un décret de l'Inquisition. III. *Observations sur la Nouvelle Défense de la Version françoise du Nouveau Testament, imprimée à Mons*, Rouen, 1684, in-8.° IV. Plusieurs *Ecrits polémiques*, qui ne méritent pas d'être tirés de l'oubli. [*Voyez* l'article Dumas.] Le cardinal *de Polignac* contoit, suivant l'éditeur des *Lettres de Montesquieu*, une anecdote qui est digne d'être rapportée. Le P. *Tellier* alla un jour le trouver, et lui dit que, « le roi étant déterminé de faire soutenir dans toute la France l'*Infaillibilité*, il le prioit d'y donner la main. » Le cardinal lui répondit : *Mon Père, si vous entreprenez une pareille chose, vous ferez bientôt mourir le Roi.* Ce qui fit suspendre les démarches et les intrigues du confesseur à cet sujet. C'est à ce Jésuite que sa Société doit attribuer une partie de ses malheurs.

VI. TELLIER. (N. le) né à Château-Thierri, et mort dans la même ville en 1732, est auteur de quatre pièces de théâtre : *le Festin de Pierre*, opéra; les *Pélerines de Cythère*, *Arlequin Sultane favorite*, et *la Descente de Mezzetin aux Enfers*. La seconde de ces pièces a été imprimée à Marseille en 1717.

VII. TELLIER, (Adrien le) avocat du roi à Melun, fut député par ce bailliage aux états-généraux, et y travailla beaucoup dans le comité de judicature. Ses principes républicains le firent appeler à la convention. Cette assemblée l'ayant envoyé, en 1795, à Chartres pour y favoriser la libre circulation des grains, sa présence et la disette qu'on ressentoit excitèrent contre lui une violente sédition : le peuple en fureur le força à signer un arrêté qui taxoit le pain à 3 sous la livre, et à le proclamer sur la place publique, monté sur un âne. *Le Tellier* de retour à son auberge, se brûla la cervelle, après avoir écrit aux municipaux de Chartres la lettre suivante : « J'étois venu pour vous servir de tout mon pouvoir ; ma récompense est l'ignominie. Je ne veux pas y survivre ; mais j'ai mieux aimé mourir de ma propre main, que de laisser commettre un crime par l'aveuglement. Je rétracte mon arrêté, je n'aurois jamais consenti à signer, si je n'avois reconnu d'un côté l'impossibilité de son exécution, et de l'autre le danger de faire répandre d'autre sang que le mien. Je sors de la vie avec un héritage de probité que je transmets à mes enfans aussi pur que je l'avois reçu de mon respectable père. »

VIII. TELLIER, (N. le) modèle de la fidélité domestique, fut valet-de-chambre de l'ex-ambassadeur *Barthelemy*. Celui-ci ayant été arrêté et condamné à la déportation en 1797, *le Tellier*, ne voulant pas quitter un instant son maître, l'accompagna dans la prison du Temple, et le suivit à la Guyane. Il continua, sous ce climat brûlant et mal-sain, à lui prodiguer les soins du plus tendre attachement. Il étoit parvenu à s'échapper avec lui ; mais il mourut dans la traversée, comme il alloit revoir l'Europe.

IX. TELLIER, (le) Voyez COURTANVAUX.

TELLIUS, philosophe Grec, né à Elis, alla s'établir dans la ville de Phocée, où ses talens et ses vertus lui acquirent de grands honneurs. Après sa mort, on lui éleva une statue dans le temple d'*Apollon*, à Delphes.

TELLO, mort au commencement du VIIe siècle, soutint l'Eglise Anglicane par son zèle et ses écrits, et fut le fondateur de l'évêché de Landaft.

TEMPESTA, (Antonio) peintre et graveur de Florence, né en 1555, et mort en 1630. *Strada*, qui fut son maître, lui donna du goût pour peindre les animaux, genre dans lequel il a excellé. Son dessin est un peu lourd ; mais ses compositions prouvent la beauté et la facilité de son génie. Sa gravure est inférieure à sa peinture. On a de lui, tant en tableaux qu'en estampes, beaucoup de sujets de *Batailles* et de *Chasses....* *Voy.* GALLONIUS, *et* I. TASSE.

TEMPESTE, (Pierre Molyn, surnommé) peintre, né à Harlem en 1643, excelloit dans les tableaux de chasses aux sangliers. Accusé d'avoir trempé, à Gênes, dans l'assassinat d'une femme qu'il aimoit, il fut condamné à une prison perpétuelle, dont il ne sortit que par hasard au bout de 16 ans. *Louis XIV* ayant fait bombarder Gênes, le feu mena-

çant de consumer toute la ville, le Doge fit ouvrir toutes les prisons. *Molyn* profita de cet élargissement pour se retirer à Placenza dans le duché de Parme, et il y mourut.

TEMPLE, (Guillaume) né à Londres en 1628, et petit-fils d'un secrétaire du comte *d'Essex*, voyagea en France, en Hollande et en Allemagne. De retour dans sa patrie, gouvernée par l'usurpateur *Cromwell*, il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie et de la politique. Après que *Charles II* fut remonté sur le trône de ses pères, le chevalier *Temple* rétourna à Londres, et fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui fit le plus d'honneur à son habileté, fut celle de la triple alliance qui fut conclue en 1662, entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède. Ces trois puissances étoient pour lors amies de la France; cependant, par ses intrigues et ses clameurs, il parvint à les réunir contre elle. Il avoit formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier *Temple*, qui regardoit cette confédération comme le salut de l'Europe, passa ensuite en Allemagne, pour inviter l'empereur et les princes à y accéder; mais il eut bientôt le chagrin de voir que sa cour ne partageoit pas son zèle, et qu'elle étoit même sur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappelé, et on respecta si peu son ouvrage, que *Charles II* se ligua avec *Louis XIV* pour écraser les Provinces-Unies. Il se trouva en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambassadeur extraordinaire; et à celles de Nimègue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conseil du roi, et disgracié peu de temps après. N'ayant plus de rôle à jouer sur la scène du monde, il se fit auteur. Il se retira dans une terre du comté de Sussex, et mourut en février 1698, âgé de 70 ans. Par une clause assez bizarre de son Testament, il ordonna que son *cœur seroit déposé dans une boîte d'argent, et qu'on l'enterreroit sous le cadran solaire de son jardin.* Il faut convenir que cet homme célèbre avoit de grands talens, des vertus éminentes, du zèle, une rare habileté, avec de grands défauts. Il étoit fort vain et fort violent, et quoiqu'il fût naturellement vif et gai, son orgueil rendoit son humeur fort inégale. Quand il haïssoit quelqu'un, c'étoit au point de ne pouvoir le rencontrer sans se troubler. S'il étoit ennemi ardent, il étoit ami chaud. Il évitoit les plaintes avec ceux qu'il aimoit: *Elles peuvent servir*, disoit-il, *entre amans, mais rarement entre amis.* Son amour pour la liberté ne pouvant se plier à la servitude des cours, il ne voulut jamais d'autre emploi que celui de ministre public. « C'étoit un homme, dit le duc de *St-Simon*, qui aimoit à se réjouir et à vivre libre, en vrai Anglois, sans aucun soin d'élévation, de biens, ni de fortune. » Dans un voyage qu'il fit en France, le duc *de Chevreuse* qui aimoit sa conversation, s'entretint avec lui un matin dans les galeries de Versailles, sur les machines et la mécanique. Il le tint si long-temps, que deux heures sonnèrent. Le chevalier *Temple*, qui n'avoit point dîné, l'interrompit, en lui disant: *Je vous assure, Monsieur le Duc, que*

de toutes les machines dont nous avons parlé, je n'en connois aucune qui soit plus belle, en ce moment-ci, qu'un tourne-broche; et il le quitta sur-le-champ. Le chevalier *Temple* supportoit difficilement la critique. Quelques pédans l'attaquèrent par des Ecrits peu mesurés, et il leur répondit dans le même style. Nous avons de lui : I. Des *Mémoires* depuis 1672 jusqu'en 1692, in-12, 1692. Ils sont utiles pour la connoissance des affaires de son temps. II. *Remarques sur l'état des Provinces-Unies*, 1697, in-12; assez intéressantes, mais pleines de pensées libres sur la religion. III. *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, 1695, in-12. C'est une ébauche d'une Histoire générale. IV. Des *Lettres* qu'il écrivit pendant ses dernières ambassades. Elles sont curieuses, et on les a traduites en françois, 1700, 3 vol. in-12. V. Des *Œuvres mêlées*, 1693, in-12, dans lesquelles on trouve quelques bons morceaux. L'auteur pensoit profondément, et écrivoit avec force; mais il ne faut pas juger de son génie par les traductions françoises : elles sont plates et incorrectes. On a un recueil de ses différens ouvrages, Londres, 1740, 3 vol. in-fol. (*Voy.* SWIFT.)

I. TEMPLEMAN, (Pierre) médecin Anglois, mort en 1769, étoit correspondant de l'académie des Sciences de Paris, à laquelle il avoit envoyé divers *Mémoires*, qu'il fit imprimer en 1753.

II. TEMPLEMAN, (Thomas) maître d'école Anglois, dans le dernier siècle, a publié des Tables sur l'étendue et la population des divers pays de la terre.

TEMPLIERS, *Voy.* GEOFFROY de Saint-Omer, et MOLAY.

TENA, (Louis) de Cadix, docteur et chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortose, mourut en 1622. On a de lui : I. Un *Commentaire* sur l'Epitre aux Hébreux. Il excelle particulièrement dans les préludes; mais le fonds de cet ouvrage n'est qu'une compilation indigeste. II. *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol. : ouvrage savant et diffus.

I. TENCIN, (Pierre Guerin de) né à Grenoble en 1679, d'une famille originaire de Romans en Dauphiné, étoit fils d'un président au parlement. Envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études avec distinction, il devint prieur de Sorbonne, docteur et grand-vicaire de Sens. Ses liaisons avec le fameux *Law* dont il reçut l'abjuration, furent aussi utiles à sa fortune que nuisibles à sa réputation. Il accompagna en 1721 le cardinal *de Bissy* à Rome, en qualité de conclaviste; et après l'élection d'*Innocent XIII*, il fut chargé des affaires de France à Rome, où il jouit d'un grand crédit. Ayant de la figure, de l'esprit, et s'étant fait un système suivi de flatterie, il devoit réussir dans cette cour. L'abbé *Dubois*, pour lequel il sollicitoit le chapeau de cardinal, ne le laissoit pas manquer de l'argent nécessaire pour s'y maintenir avec honneur. Ses services le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint, en 1727, un fameux concile contre *Sounen*, évêque de Senez : concile qui lui a fait donner tant d'éloges par un parti, et tant de malé-

dictions par l'autre. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du roi *Jacques*, il devint archevêque de Lyon en 1740, ministre d'état deux ans après. On croyoit qu'il avoit été appelé à la cour pour remplacer le cardinal *de Fleury*; mais ses espérances et celles du public ayant été trompées, il se retira dans son diocèse, où il se fit aimer par d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 80 ans. Qui croire sur le compte de ce cardinal? Les uns en font un génie, un homme d'état, un politique consommé; d'autres lui disputent ces talens, et attribuent son élévation, moins à son mérite qu'à celui d'une sœur ambitieuse et bel esprit. On trouvera peut-être la vérité, en prenant le milieu entre ces deux extrémités. Vers la fin de ses jours, les choses pour lesquelles il avoit montré le plus d'ardeur, se présentèrent à lui sous un autre point de vue. Ses sentimens allèrent jusqu'à une espèce d'indulgence pour ces mêmes Jansénistes qui l'avoient regardé comme un persécuteur. Dans le temps des disputes occasionnées par les billets de confession, il se conduisit avec modération et avec sagesse. Une guerre plus cruelle ayant désolé la France en 1756, le cardinal *de Tencin* entra en correspondance avec madame la *Margrave de Bareith*, pour ménager la paix avec les puissances belligérantes; mais il mourut avec la douleur de n'avoir pas pu réussir. On a de lui des *Mandemens* et des *Instructions Pastorales*. Nous renvoyons ceux qui se plaignent que nous n'avons pas peint le cardinal de *Tencin* assez en beau, aux *Mémoires* de *Duclos*; et ils verront que nous l'avons ménagé.

II. TENCIN, (Claudine-Alexandrine Guerin de) sœur du précédent, prit l'habit religieux dans le monastère de Montfleury, près de Grenoble. Dégoûtée du cloître, elle devint chanoinesse du chapitre de Neuville près de Lyon, rentra bientôt dans le monde, et vint à Paris. Les agrémens de sa figure et de son esprit lui firent des amis accrédités: elle prit part à la folie épidémique du système; et cette folie, jointe à ses liaisons avec le cardinal *Dubois*, fut avantageuse à sa fortune, ainsi qu'à celle de son frère. Son caractère intrigant la rendit pendant quelque temps l'arbitre des graces. Elle songea dès-lors à demander à la cour de Rome un Bref qui confirmât sa sortie du cloître. Elle l'obtint en effet par le crédit de *Fontenelle*; mais comme le Bref avoit été rendu sur un faux exposé, il ne fut point fulminé. Madame *de Tencin* n'en resta pas moins dans la capitale, où elle cultiva la littérature avec succès. *Benoît XIV* avec lequel elle étoit en correspondance lorsqu'il n'étoit que le cardinal *Lambertini*, l'honora de son portrait dès qu'il fut pape. Sensible à un tel honneur, Madame *de Tencin* lui répondit par une lettre ingénieuse, où elle lui disoit: *Votre affabilité, votre bonté, votre fidélité dans l'amitié, vous avoient fait de tendres Amis de ceux qui sont devenus vos Enfans. Depuis long-temps mes vœux plaçoient V. S. sur la Chaire de* Saint-Pierre. *J'étois par mes désirs votre fille spirituelle, avant que vous fussiez le Père commun des Fidèles.* La maison de

Madame *de Tencin* devint le rendez-vous des gens les plus spirituels de Paris. On la voyoit au milieu d'un cercle de beaux esprits et des gens du monde qui composoient sa cour, donner le ton et se faire écouter avec attention, parce qu'elle parloit à chacun son langage. Sa petite société fut troublée de temps en temps par quelques aventures assez tristes. Elle fut impliquée dans celle de la mort de *la Fresnaye*, conseiller au grand conseil, qui se tua chez elle. On la transféra d'abord au Châtelet, ensuite à la Bastille; enfin elle eut le bonheur d'être déchargée de l'accusation intentée contre elle à l'occasion de ce funeste accident. Cette dame célèbre mourut à Paris en 1749, dans un âge avancé, regrettée par plusieurs gens de lettres, qu'elle appeloit ironiquement *ses Bêtes*. L'envie a dit beaucoup de mal de cette *Ménagerie spirituelle*, mais elle étoit bien préférable à tant d'autres coteries où l'on ne peut exister sans jeu et sans médisance. Il faut avouer cependant que cette petite société avoit un peu trop adopté la maxime,

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis;

et que le public ne donnoit pas toujours son approbation aux ouvrages qu'on y préconisoit. Madame de *Tencin* étoit très-serviable, lorsque son intérêt particulier ne s'opposoit pas à ce qu'on lui demandoit. Elle ambitionnoit la réputation d'être amie vive ou ennemie déclarée. Elle saisit habilement quelques occasions de le persuader, et s'attacha ainsi beaucoup de gens de mérite. Nous avons de Madame *de Tencin* : I. *Le Siége de Calais*, in-12. C'est un Roman écrit avec délicatesse, et plein de pensées fines. Certaines idées d'une licence enveloppée; des portraits aimables de l'un et de l'autre sexe, mais qui auroient dû être plus contrastés; de la tendresse dans les expressions; le ton de la bonne compagnie: voilà ce qui en fit le succès. On ferma les yeux sur ses défauts, sur la multitude des épisodes et des personnages, sur la complication des événemens, la plupart peu vraisemblables; enfin, sur la conduite, moins judicieuse que spirituelle, de ce Roman. II. *Mémoires de Comminges*, in-12, dont le fonds est touchant, quoique, mêlé d'invraisemblances, et qui sont encore meilleurs pour la forme. M. *de Pont-de-Vesle*, son neveu, eut part à cet ouvrage, ainsi qu'au précédent. III. Les *Malheurs de l'Amour*, 2 vol. in-12: roman intéressant, dans lequel on a prétendu qu'elle traçoit sa propre histoire. IV. Les *Anecdotes d'Edouard II*, in-12, 1776 : ouvrage posthume. On a recueilli toutes ses Œuvres en 1786, à Paris, 7 volumes petit in-12, précédés d'une *Notice* sur sa vie et ses écrits, par l'un des auteurs de ce Dictionnaire.

TENDE, (Gaspard de) petit-fils de *Claude de Savoie*, comte *de Tende* et gouverneur de Provence, servit avec distinction en France dans le régiment d'*Aumont*. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, où il acquit beaucoup de connoissance des affaires. On a de lui : I. Un *Traité de la Traduction*, sous

le nom de *l'Estang*, in-8.° II. *Relation historique de Pologne*, sous le nom de *Hauteville*, in-12. Ces deux ouvrages eurent quelque cours. L'auteur mourut à Paris en 1697, à 79 ans. Il descendoit de *René de Savoie*, et de *Villars*, comte DE TENDE, fils naturel de *Philippe* duc de Savoie. Le comte *de Tende* s'attacha à *François I*, qui le fit grand-maître de France. Il mourut des blessures qu'il avoit reçues à la funeste journée de Pavie en 1525. Il eut d'*Anne Lascaris*, comtesse *de Tende*, sa femme, *Honorat*, maréchal de France et pourvu de la charge d'amiral en 1572, qui mourut en 1580, laissant une fille, mariée au duc *de Mayenne*. Son frère *Claude*, gouverneur de Provence, mort en 1566, eut un fils légitime, *Honorat*, mort en 1572; et un fils naturel, *Annibal*, qui servit dans les troupes de France, et qui fut père de celui qui fait l'objet de cet article.

TENDILLA, *Voyez* MENDOZA, n°. III.

TENÈS ou TENNÈS, (Myth.) fils de *Cygnus*, ou selon d'autres, d'*Apollon*. Ayant été accusé d'inceste par sa belle-mère *Philonomé*, il fut exposé dans un coffre sur la mer avec sa sœur *Hemithée*, qui ne voulut jamais l'abandonner. Le coffre aborda dans l'île de Leucophrys, qui de *Tenès*, prit le nom de Ténédos. *Tenès* y régna, et y établit des lois très-sévères, telle qu'étoit celle qui condamnoit les adultères à perdre la tête: lois qu'il fit observer en la personne de son propre fils. *Tenès* fut tué par *Achille*, avec son père *Cygnus*, pendant la guerre de Troye; et après sa mort, il fut honoré comme un Dieu dans l'île de Ténédos.

I. TENIERS, dit *le Vieux*, (David) peintre, né à Anvers en 1582, mort dans la même ville en 1649, apprit les principes de la peinture sous *Rubens*. Le desir de voyager le fit sortir de cette école, et il alla à Rome où il demeura durant dix années, et où il imita la manière d'*Elzheimer* son ami. Ce peintre a travaillé en Italie dans le grand et dans le petit. Il a peint dans le goût de ses deux maîtres; mais à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux, des *Buveurs*, des *Chimistes* et des *Paysans*, qu'il rendit avec beaucoup de vérité.

II. TENIERS *le Jeune*, (David) né à Anvers en 1610, mort dans la même ville en 1694, étoit fils du précédent et son élève; mais il surpassa son père par son goût et par ses talens. *Teniers le Jeune* jouit, de son vivant, de toute la réputation, des honneurs et de la fortune dus à son mérite et à ses bonnes qualités. L'archiduc *Léopold-Guillaume* lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, et le fit gentilhomme de sa chambre. La reine de Suède donna aussi son portrait à *Teniers*. Les sujets ordinaires de ses tableaux, sont des scènes réjouissantes. Il a représenté des Buveurs et des Chimistes, des Noces et des Fêtes de village, plusieurs Tentations de *S. Antoine*, des Corps-de-garde, etc. Ce peintre manioit le pinceau avec beaucoup de facilité. Ses ciels sont très-bien rendus, et d'une couleur gaie et lumineuse. Il touchoit les arbres avec une grande légéreté, et don-

noit à ses petites figures, une ame, une expression et un caractère admirables. Ses tableaux sont en si grand nombre, qu'il disoit en plaisantant : *Pour rassembler tous mes ouvrages, il faudroit une galerie de deux lieues de longueur*; ils sont comme le miroir de la nature; elle ne peut être rendue avec plus de vérité. On estime singulièrement ses petits tableaux; il y en a qu'on appelle des *Après-soupers*, parce que ce peintre les commençoit et les finissoit le soir même. On ne doit pas oublier son talent à imiter la manière des meilleurs maîtres, qui l'a fait surnommer *Protée* et le *Singe* de la peinture. Il a quelquefois donné dans le gris et dans le rougeâtre : on lui reproche aussi d'avoir fait des figures trop courtes, et de n'avoir pas assez varié ses compositions. *Louis XIV* n'aimoit point son genre de peinture. On avoit un jour orné sa chambre de plusieurs Tableaux de *Teniers*; mais aussitôt que ce prince les vit : *Qu'on m'ôte*, dit-il, *ces Magots de devant les yeux*. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de *Teniers*. Il a lui-même gravé plusieurs de ses morceaux, entre autres un Vieillard et une Fête de village. Pour étudier de plus près la nature, *Teniers* s'étoit retiré dans le village de Perth entre Malines et Anvers. Sa maison y devint le rendez-vous des grands, des artistes et des amateurs renommés.

TENIVELLI (N.) savant Piémontois, est auteur de divers ouvrages historiques, et entr'autres de l'*Histoire de l'Académie de Turin*, qui possédoit dans son sein *Beccaria*, *Alfieri*, *Denina*, *La Grange*, etc. *Tenivelli* accusé d'avoir favorisé des principes d'insurrection dans les états du roi de Sardaigne, fut fusillé en 1796.

TENSIO-DAÉ-DSIN, (Mythol.) principale Divinité des Japonois, se fit homme, suivant eux, et devint la tige de tous les Souverains du Japon et le patron de leur empire. On célèbre sa fête dans le neuvième mois de l'année, avec la plus grande solennité.

TENTIGNAC, (Arnaud de) troubadour du XII[e] siècle, fut renommé par ses chansons, dont *Crescimbeni* et *Nostradamus* ont donné des notices.

I. TENTZELIUS, (André) fameux médecin Allemand du XVII[e] siècle, publia un *Traité* curieux, dans lequel il décrit fort au long, non-seulement la matière des *Momies*, leur vertu et leurs propriétés, mais aussi la manière de les composer et de s'en servir dans les maladies.

II. TENTZELIUS, (Guillaume-Ernest) né à Arnstadt en Thuringe, en 1659, mourut en 1707, à 49 ans. C'étoit un homme entièrement livré à l'étude et à la littérature, et qui se consoloit avec les Muses, des rigueurs de la fortune. Quoiqu'il fût assez pauvre, il parut toujours content de son sort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. *Saxonia Numismatica*, 1705, in-4.°, 4 vol., en latin et en allemand. II. *Supplementum Historiæ Gothanæ*, 1701 et 1716, 3 vol. in-4.° Il y a beaucoup d'érudition dans ces deux livres; mais l'auteur n'a pas l'art d'être

précis et de ne choisir que l'utile. *Voy.* SCHEELSTRATE.

TERAMO, (Jacques de) *Voy.* PALLADINO.

TERBURG, (Gerard) peintre, né en 1608, à Zwol dans la province d'Over-Yssel, mort à Deventer en 1681, voyagea dans les royaumes les plus florissans de l'Europe. Le Congrès pour la paix, qui se tenoit à Munster, l'attira en cette ville, où son mérite le produisit auprès des ministres. On le chargea de plusieurs Tableaux; qui ajoutèrent à sa fortune et à sa réputation. L'ambassadeur d'Espagne, le comte de *Pigoranda*, l'emmena avec lui à Madrid, et *Terburg* y fit des ouvrages qui charmèrent le roi et toute la cour. Ce maître reçut de riches présens, et fut fait chevalier. Londres, Paris, Deventer, lui fournirent de nouvelles occasions de se signaler. Sa réputation, et surtout sa probité et son esprit, le firent choisir pour être un des principaux magistrats de cette dernière ville. *Terburg* consultoit toujours la nature: sa touche est précieuse et très-finie. On ne peut porter plus loin que ce peintre l'intelligence du clair-obscur. Ou lui reproche quelques attitudes roides et contraintes. Les sujets qu'il a traités sont, pour l'ordinaire, des *Bambochades* et des *Galanteries;* il excelloit encore à peindre le portrait, les habillemens, et surtout le satin blanc qu'il aimoit à représenter dans ses tableaux. *Netscher* a été son disciple.

TERCIER, (Jean-Pierre) né à Paris le 7 octobre 1704, suivit le marquis *de Monti* dans son ambassade de Pologne, et connut particulièrement le roi *Stanislas* à Dantzig, où l'ambassadeur de France et son secrétaire furent retenus prisonniers pendant 18 mois. Les services qu'il rendit dans cette occasion, et sur-tout au Congrès d'Aix-la-Chapelle en 1748, lui méritèrent la place de premier commis des affaires étrangères: place qu'il perdit pour avoir approuvé, en qualité de censeur royal, le dangereux livre de *l'Esprit.* Il mourut le 21 janvier 1766, laissant quelques *Mémoires* dans ceux de l'académie des Belles-Lettres dont il étoit membre. C'étoit un homme doux, poli et éclairé, qui jouit de l'estime publique, même après sa disgrace. On a de lui en manuscrit, dans le dépôt des affaires étrangères, des *Mémoires* historiques sur ses négociations, qu'il avoit composés pour l'instruction de M. le Dauphin. Il étoit marié; et il laissa deux fils et une fille.

TERÉE, *Voy.* PHILOMÈLE.

TÉRENCE, (*Publius Terentius Afer*) né à Carthage, l'an 186 avant J. C., fut enlevé par les Numides dans les courses qu'ils faisoient sur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à *Terentius Lucanus*, sénateur Romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, et l'affranchit fort jeune. Ce sénateur lui donna le nom de *Térence*, suivant la coutume qui vouloit que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenoit sa liberté. Son esprit le lia étroitement avec *Lælius* et *Scipion l'Africain.* On les soupçonna même d'avoir travaillé à ses Comédies; en effet, ils pouvoient donner lieu à ce soupçons avantageux, par leu

rare mérite, par la finesse de leur esprit, et la délicatesse exquise de leur goût. Nous avons six *Comédies* de *Térence ;* on admire dans ce poëte l'art avec lequel il a su peindre les mœurs et rendre la nature. Rien de plus simple et de plus naturel que son style ; rien, en même temps, de plus élégant et de plus ingénieux. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de l'*Atticisme*, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus délicat et de plus fin chez les Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Madame *Dacier* trouvoit *Plaute* plus original, et le mettoit à bien des égards au-dessus de *Térence.* « Ce poëte (dit-elle) a beaucoup plus d'art, mais il me semble que l'autre a plus d'esprit. *Térence* fait beaucoup plus parler qu'agir; l'autre fait plus agir que parler, et c'est le véritable caractère de la Comédie, qui est beaucoup plus dans l'action que dans le discours. Cette vivacité me paroît donner encore un grand avantage à *Plaute ;* c'est que ses intrigues sont toujours conformes à la qualité des acteurs ; que ses incidens sont bien variés, et ont toujours quelque chose qui surprend agréablement : au lieu que le théâtre semble languir quelquefois dans *Térence*, à qui la vivacité de l'action et les nœuds des incidens et des intrigues manquent manifestement. » C'est le reproche que lui avoit déjà fait *César*, dans des vers où il s'exprime ainsi, en s'adressant à *Térence :*

quoque, et in summis, ô dimidiate
Menander,
Poneris, et meritò, puri sermonis
amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta
foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret
honore !
Cum Græcis, neque in hac despectus
parte jaceres !
Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse,
Terenti.

« Toi aussi, *demi-Ménandre*, tu es mis au nombre des plus grands poëtes, et avec raison, pour la pureté de ton style. Eh ! plût aux Dieux que la douceur de ton langage fût accompagnée de la force comique, afin que ton mérite fût égal à celui des Grecs, et qu'en cela tu ne fusses pas fort au-dessous des autres ! Mais c'est ce qui te manque, *Térence*, et c'est ce qui fait ma douleur. » Mais s'il est inférieur, dit *M. Freron* le fils, à *Plaute* pour la vivacité de l'intrigue et l'enjouement du dialogue, il a bien plus de décence, de noblesse et de goût. Ses caractères sont plus vrais, ses peintures de mœurs plus fidelles. Il rend beaucoup mieux la nature, et attache bien davantage par le grand fond d'intérêt qui domine dans ses pièces. S'il n'égaye pas ses lecteurs par cette foule de bons mots que *Plaute* répand avec profusion, et qui souvent, au jugement d'*Horace*, sont assez insipides, il sait les dédommager par la justesse et la solidité des pensées, la délicatesse des sentimens, la douceur des images ; par ce moelleux et cette suavité de style qui fait éprouver un plaisir toujours nouveau dans la lecture de ses Comédies. La première fois qu'on entendit prononcer à Rome, sur la scène, ce beau vers :

Homo sum, humani nil à me alienum puto,

il s'éleva, dit *S. Augustin*, dans l'amphithéâtre un applaudissement universel : il ne se trouva pas un seul homme, dans une assemblée si nombreuse, composée des Romains et des envoyés de toutes les nations déjà soumises ou alliées à leur empire, qui ne parût sensible à ce cri de la nature. *Térence* sortit de Rome n'ayant pas encore 35 ans ; on ne le vit plus depuis. Il mourut, selon la plus commune opinion, vers l'an 159 avant J. C., à Stympale, ville de l'Arcadie. Il s'étoit, dit-on, amusé dans sa retraite à traduire les Pièces de *Ménandre*, et à composer de son propre fonds; et ce fut, dit-on, la douleur d'avoir perdu ces différentes Pièces, qui lui causa la mort. D'autres prétendent qu'il périt sur mer en passant de Grèce en Italie. Il n'eut qu'une fille qui fut mariée après sa mort à un chevalier Romain, et à laquelle il ne laissa qu'une maison avec un jardin de deux arpens situé sur la voie Appienne. *Voyez* I. APOLLINAIRE *et* MENAGE.) Nous avons une *Vie de Térence*, écrite par *Suétone*. Les éditions les plus recherchées des VI *Comédies* de ce poëte, sont les suivantes : De Milan, 1470, in-fol. — Venise, 1471, in-fol. — *Elzevir*, 1635, in-12. (A l'édition originale, la page 104 est cotée 108.) — Au Louvre, 1642, in-fol. — *Ad usum Delphini*, 1671, in-4.° — *Cum notis Variorum*, 1686, in-8.° — Cambridge, 1701, in-4.° — Londres, 1724, in-4.° — Urbin, 1736, in-fol. figures. — Londres, *Sandby*, 1751, 2 vol. in-8.°, figures. Celle de Birmingham, *Baskerville*, 1772, in-4.°, est d'une grande beauté. Madame *Dacier* en donna en 1717, une belle édition latine, avec sa Traduction françoise et des Notes, en 3 vol. in-8.° L'abbé *le Monnier* en a publié une nouvelle traduction, 1771, 3 vol. in-8.° et 3 vol. in-12, qui a eu du succès. On conserve dans la bibliothèque du Vatican, une antique copie de *Térence*, faite du temps d'*Alexandre Sévère* et par son ordre.

TÉRENTIA, femme de *Cicéron*, étoit d'une humeur brusque, impérieuse et prodigue, qui obligea son époux de la répudier : son nom, ses grandes richesses, et une sœur Vestale, prouvent qu'elle devoit être d'une grande maison. *Cicéron* ayant été obligé de lui rendre sa dot, se trouva embarrassé ; mais il aimoit mieux la paix que l'argent. Il avoit vécu plus de 30 ans avec elle, et en avoit eu deux enfans. *Térentia* épousa en secondes noces, *Salluste* l'ennemi de *Cicéron*, dont il vouloit savoir les secrets ; *Messala*, en troisièmes noces; et *Vibius Rufus*, consul sous *Tibère*, en quatrièmes. Ce *Vibius* se vantoit d'avoir possédé deux choses qui avoient appartenu aux deux plus grands hommes de son temps, la femme de *Cicéron*, et la chaise sur laquelle *César* fut assassiné. *Térentia* vécut 103 ans, selon *Pline* et *Valère-Maxime*.

TERENTIANUS MAURUS, *Voyez* MAURUS.

TERME, (Mythol.) Divinité qui présidoit aux limites des champs. Après que *Saturne* eut quitté le Latium pour retourner

au Ciel, le Dieu *Terme* mit fin à toutes les querelles qui s'élevèrent sur les limites des terres. Lorsque les Dieux voulurent céder la place du Capitole à *Jupiter*, ils se retirèrent dans les environs par respect; mais le Dieu *Terme* demeura à sa place sans bouger. On le représentoit sous la forme d'une *tuile* ou d'une *pierre carrée*, (*Voy.* QUADRATUS DEUS.) ou d'un *pieu* fiché dans la terre, ou enfin d'un *Homme sans pieds et sans mains.*

TERPANDRE. *Voy.* TERPANDRE.

TERPSICHORE, (Myth.) l'une des neuf *Muses*, Déesse de la musique et de la danse. On la représente sous la figure d'une jeune fille couronnée de guirlandes, tenant une harpe et des instrumens de musique autour d'elle.

TERRACA, *Voy.* II LULLE.

I. TERRASSON, (André) prêtre de l'Oratoire, fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée et présidial de Lyon, sa patrie. Il parut avec éclat dans la chaire: il prêcha le Carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux Carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, et toujours avec le succès le plus flatteur. Il joignoit à une belle déclamation, une figure agréable. Son dernier Carême dans cette cathédrale, lui causa un épuisement dont il mourut à Paris le 25 avril 1723. On a de lui des *Sermons*, imprimés en 1726, et réimprimés en 1736, en 4 vol. in-12. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, et autant de force que de naturel. Il plaît d'autant plus qu'il ne cherche point à plaire. On ne le voit point employer ces pensées qui n'ont d'autre mérite qu'un faux brillant, ni ces tours recherchés, si fréquens dans nos orateurs modernes, et plus dignes d'un Roman que d'un Sermon.

II. TERRASSON, (Jean) frère du précédent, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son père à la Maison de l'institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette Congrégation presque aussitôt qu'il y fut entré; il y rentra de nouveau, et il en sortit pour toujours. Son père, irrité de cette inconstance, le réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. Ce père, homme très-religieux, avoit eu quatre fils qu'il destina tous à l'Oratoire, *voulant*, disoit l'abbé *Terrasson*, *accélérer par dévotion, la fin du monde autant qu'il dépendoit de lui.* Loin de se plaindre de la médiocrité de sa fortune, l'ex-Oratorien n'en parut que plus gai. L'abbé *Bignon*, instruit de son mérite, lui obtint une place à l'académie des Sciences en 1707, et en 1721 la chaire de philosophie grecque et latine. L'abbé *Terrasson* s'enrichit par le fameux Système; mais cette opulence ne fut que passagère. La fortune étoit venue à lui sans qu'il l'eût cherchée; elle le quitta sans qu'il songeât à la retenir: *Me voilà tiré d'affaire* (dit-il, lorsqu'il se trouva réduit pour la seconde fois au simple nécessaire): *je revivrai de peu, cela m'est plus commode.* Quoiqu'il eût conservé, au milieu des richesses, la simplicité des mœurs qu'elles ont coutume d'ôter, il n'étoit pas sans défiance de lui-même: *Je*

réponds de moi, disoit-il, *jusqu'à un million;* ceux qui le connoissoient, auroient répondu de lui par-delà. Sa philosophie étoit sans bruit, parce qu'elle étoit sans effort. Il n'étoit ni l'esclave de son amour-propre, ni le complaisant de l'amour-propre des autres. Un homme qui pensoit comme lui, ne devoit guère solliciter de graces, même purement littéraires. Son mérite seul avoit brigué pour lui celles qu'on lui avoit accordées. Ce qui l'occupoit le moins, étoit les démêlés des princes et les affaires d'état. Il avoit coutume de dire, qu'*il ne faut point se mêler du gouvernail dans un vaisseau où l'on n'est que passager.* L'ignorance où étoit l'abbé *Terrasson* sur la plupart des choses de la vie, lui donnoit une naïveté que bien des gens taxoient de simplicité; ce qui a fait dire qu'*il n'étoit homme d'esprit que de profil.* Madame la marquise *de Lassai*, qui étoit de sa société, répétoit volontiers qu'*il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui pût être d'une pareille imbécillité.* Il disoit lui-même, pour excuser cette manière d'être: *Le ridicule de la simplicité est un mérite, en comparaison du ridicule d'affectation.* Quand la vieillesse et les infirmités commencèrent à le rendre inutile à la société, il disparut de dessus la scène. Il se montroit tout au plus dans les lieux publics, où il ne pouvoit être à charge à personne. *Je calculois ce matin*, disoit-il, dans ses derniers jours, à M. *Falconet* son ami, *que j'ai perdu les quatre cinquièmes des lumières que je pouvois avoir acquises. Si cela continue, il ne me restera pas même la réponse que fit à l'agonie, ce bon M.* de Lagny *à M.* de Maupertuis. [*Voyez* LAGNY.] L'espèce de stoïcisme dont M. l'abbé *Terrasson* faisoit profession, ne l'empêchoit pas d'avoir des amis: mais ils étoient en petit nombre; et il étoit persuadé que ceux qui ont tant d'amis, ont très-peu d'amitié. Ce philosophe mourut à Paris le 15 septembre 1750. Ses ouvrages sont: I. *Dissertation* critique sur l'*Iliade* d'*Homère*, en 2 vol. in-12, pleine de paradoxes et d'idées bizarres. Egaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport. II. Des *Réflexions en faveur du Système de Law.* Il le justifia sans l'estimer cependant plus qu'il ne falloit. On sait que le centre de l'agiotage que ce Système produisit, étoit dans la rue Quincampoix. Il appliqua assez plaisamment à un bossu qui y prêtoit son dos pour la signature des billets de banque, ce passage d'un Pseaume: *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores.* III. *Sethos*, roman moral, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, quoique bien écrit et estimable par beaucoup d'endroits, ne fit cependant qu'une fortune médiocre. Le mélange de physique et d'érudition, que l'auteur y avoit répandu, ne fut point du goût des François, quoique plein d'un grand nombre de caractères, de traits de morale, de réflexions fines, et de discours quelquefois sublimes. On distingua sur-tout le Portrait de la Reine d'Egypte, qui se trouve dans le premier volume. IV. Une *Traduction* de *Diodore de Sicile*, en 7 vol. in-12, accompagnée de préface, de notes et de fragmens, qui ont paru depuis 1737 jusqu'en

1744. Cette version est aussi fidelle qu'élégante. On prétend que l'abbé *Terrasson* ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étoient crédules. Une de ses maximes étoit : *Qu'y a-t-il de plus crédule ? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule ? l'ignorance.*

III. TERRASSON, (Gaspard) frère d'*André* et de *Jean*, naquit à Lyon le 5 octobre 1680. A l'âge de 18 ans, il entra à l'Oratoire, où il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication, et s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frère avoit joui. Il prêcha à Paris pendant cinq années. Il brilla sur-tout pendant un Carême dans l'église métropolitaine, et il ne brilla que par l'Evangile et les Pères. Il ne cherchoit pas les applaudissemens. Le seul éloge qu'il exigeoit de ses auditeurs, étoit qu'ils se corrigeassent. Différentes circonstances l'obligèrent ensuite de quitter en même temps la Congrégation de l'Oratoire et la prédication. Ses sentimens excitèrent contre lui le zèle persécuteur des Constitutionnaires outrés ; mais ses vertus auroient mérité plus d'égards. Il mourut à Paris, le 2 janvier 1752. On a de lui : I. Des *Sermons* en 4 vol. in-12, publiés en 1749. Ce recueil contient XXIX Discours pour le Carême, des Sermons détachés, trois Panégyriques, et l'Oraison funèbre du Grand *Dauphin*. Tout y respire la sublime simplicité de l'Evangile. II. Un livre anonyme, intitulé : *Lettres sur la Justice Chrétienne*, censurées par la Sorbonne.

IV. TERRASSON, (Matthieu) né à Lyon le 13 août 1669, de parens nobles, et de la même famille que les précédens, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Il plaida quelques causes d'éclat qui furent le premier fondement de sa grande réputation. Profondément versé dans l'étude du Droit écrit, il devint en quelque sorte l'Oracle du Lyonnois et de toutes les autres provinces qui suivent ce Droit. La jurisprudence n'éteignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé pendant cinq ans au travail du *Journal des Savans*, et il exerça pendant quelques années les fonctions de Censeur royal. Cet homme, aussi estimable par ses connoissances que par sa douceur et son désintéressement, mourut à Paris le 30 septembre 1734, à 66 ans. On a de lui un *Recueil* de ses *Discours*, *Plaidoyers*, *Mémoires* et *Consultations*, sous le titre d'*Œuvres de Matthieu Terrasson*, etc. in-4.° *Voyez* l'article suivant. On a publié une édition des Œuvres de *Henrys*, avec les Remarques de *Matthieu Terrasson*.

V. TERRASSON, (Antoine) fils du précédent et avocat comme lui, naquit à Paris le 1er novembre 1705. Il se livra d'abord à la plaidoirie, et eut quelques succès ; mais les travaux du cabinet ayant plus d'attraits pour lui, il composa, par ordre du chancelier *d'Aguesseau*, son *Histoire de la Jurisprudence Romaine*, suivie d'un Recueil de contrats, testamens et autres actes qui nous restent des anciens Romains, in-fol. 1750. Ce livre, rempli de recherches, et qui prouve autant de sagacité que d'érudi-

tion, est écrit d'un style clair et quelquefois élégant. L'auteur fut nommé la même année Censeur royal, conseiller au Conseil souverain de Dombes en 1752, avocat du clergé de France en 1753, professeur au Collége royal en 1754. Dans le préambule de ses provisions, *Louis XV* parle de lui, « comme d'un homme distingué par des talens recommandables et qui sont comme héréditaires dans sa famille, et qui réunissoit à l'application la plus assidue, les qualités qui caractérisent le sujet fidelle et le citoyen vertueux. » Ces qualités lui procurèrent en 1760 la place de chancelier de Dombes, dont il remplit les fonctions jusqu'au temps que cette principauté fut réunie à la couronne. Accablé d'infirmités, il se démit de sa place de professeur royal, et mourut le 30 octobre 1782, à 77 ans. Il avoit épousé en 1759 la fille du marquis *de Termes*, dont il n'eut point d'enfens. Outre son Histoire de la Jurisprudence Romaine, on a de lui des *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique*, etc. 1768, in-12; et quelques autres ouvrages.

TERRAY, (l'abbé Joseph-Marie) naquit en 1715 dans la petite ville de Boen, près de Roanne en Forez. *Jean Terray* son père, avoit été fermier général au commencement du siècle. *Marie-Anne Dumas* sa mère, étoit fille d'un officier qui se distingua à la bataille de Nerwinde, et fut recompensé par des lettres de noblesse. Un oncle fort riche, qui devoit une grande partie de sa fortune aux bontés du duc *d'Orléans*, régent, fit élever le jeune *Terray* au collège de Jully. Ses succès dans ses études présagèrent ceux qu'il devoit obtenir dans la carrière des affaires. Il acheta une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris; mais il ne fut jamais prêtre; son éloignement insurmontable pour les assujetissemens de l'état ecclésiastique, l'obligea à se borner au sous-diaconat. Un caractère décidé, un jugement droit, une conception prompte, l'amour et la facilité du travail, cette sûreté de tact qui fait saisir à l'instant le point de la difficulté des affaires les plus épineuses, ne tardèrent pas à lui mériter une grande considération dans sa compagnie. La nature qui lui avoit refusé les graces extérieures, et même celles de la parole, l'en avoit dédommagé par une clarté laconique, plus impérieuse souvent que l'éloquence. La cour le choisit pour son rapporteur. Les graces dont l'état ecclésiastique le rendoit susceptible, ajoutèrent à la fortune déjà considérable qu'il tenoit de l'oncle qui lui avoit servi de père. Il devint chef du conseil de M. le prince *de Condé*, contrôleur général au mois de décembre 1769, ministre d'état, secrétaire-commandeur des Ordres du roi en 1770, et directeur général des bâtimens en 1773. Peu de ministres se sont trouvés dans une position plus dificile et plus orageuse. La sienne l'étoit d'autant plus, que le public jugea les moyens qu'il prit pour en sortir, sans connoître toute l'étendue du mal auquel il avoit à remédier : cependant, ses mesures furent prises avec tant de prévoyance et des calculs si justes, qu'elles prévinrent toutes les révolutions fâcheuses qui pou-

voient en résulter, et qu'aucune banqueroute particulière ne fut la suite de l'édit qui suspendit les rescriptions. On voit par un de ses Mémoires, qu'il regretta de n'avoir pu suivre des principes plus justes; mais dans l'alternative d'employer les moyens dont il fit usage, ou de laisser manquer tous les services à-la-fois, il préféra le moindre des maux entre lesquels il avoit à choisir. Ses opérations parurent d'autant plus dures aux intéressés, qu'il sembloit les voir exécuter de sang-froid, et qu'il ne se refusoit pas toujours aux fantaisies du monarque, des courtisans et des favorites. Il déclara cependant au roi qu'on ne pouvoit augmenter l'impôt; que c'étoit par les réformes, les économies, la suppression des abus, qu'il falloit maintenir désormais au même niveau la recette et la dépense, et prévenir le retour des désordres qu'il avoit réparés. Ses comptes de 1770, 1772 et 1774, qui ont été imprimés dans la *Collection des Comptes rendus depuis* 1758 *jusqu'en* 1787, sont des modèles d'ordre, de précision et de clarté. Ces qualités distinctives de l'homme d'état se retrouvent dans tous ses Mémoires sur l'administration des finances, dont la plupart, peu connus du public, mériteroient de l'être. Au commencement du nouveau règne, il rédigea l'édit de la remise du droit de joyeux avénement que *Louis XVI* voulut bien accorder à ses peuples. Le 24 août 1774, il donna sa démission, et se retira dans une de ses terres, où il fut poursuivi par la haine et la vengeance de ceux dont il avoit blessé les intérêts particuliers, pour sauver la fortune publique. Les arts, qu'il avoit aimés dès sa jeunesse, firent dans sa retraite sa plus douce occupation. Il mourut à Paris le 18 février 1778, laissant une mémoire contre laquelle le souvenir des rescriptions suspendues animoit encore ses détracteurs; mais que le temps, la vérité, la publicité des écrits où sont consignés ses principes, ont un peu réhabilitée. Ses mœurs ne furent pas plus épargnées que sa conduite dans le ministère. Ceux qui l'ont particulièrement connu, savent néanmoins qu'il fut économe sans avarice; que sa fermeté froide, et même accompagnée de sécheresse, n'excluoit point en lui les qualités sociales; que la dureté qu'on reprocha souvent à l'administrateur, n'étoit point inhérente a l'homme, qui se montroit facile et doux avec les siens. Il est avéré d'ailleurs que pendant son ministère, il ne se vengea d'aucun ennemi; qu'il ne fit donner aucune lettre de cachet; qu'il ne persécuta personne; et s'il s'éloigna quelquefois des règles de l'exacte justice, il se montra plus modéré dans les vengeances particulières, que ne le sont les ministres. Ce qui lui nuisit beaucoup dans l'esprit des Parisiens, c'est que dans ses réponses, il montra trop de mépris pour l'opinion publique. On lui reprochoit un jour, qu'une de ses opérations ressembloit fort *à prendre l'argent dans les poches.—Eh! où voulez vous donc que je le prenne?* répondit-il avec humeur. Une autre fois on lui disoit: *Une telle opération est injuste — Eh! qui vous dit qu'elle est juste?* répliqua-t-il sans s'émouvoir. — Son Neveu, intendant de Lyon, où

il fut estimé pour sa probité et sa justice, fut condamné à mort avec son épouse par le tribunal révolutionnaire de Paris, en 1793, comme ayant fait émigrer ses fils pour porter les armes contre la république. Ceux-ci, très-jeunes lorsqu'on immoloit leur père, faisoient leurs études à Oxford et à Berlin.

TERRIDE, (Antoine de Lomagne, vicomte de) d'une des plus illustres maisons du royaume, se distingua au siége de Turin, prit Montauban, et fut capitaine de cent hommes d'armes, et chevalier de l'Ordre du Roi en 1549. Son attachement à la Religion Catholique l'arma contre la reine de Navarre, dont il étoit né sujet. Il entra en 1569 dans ses états, et les conquit au nom du roi de France. Il fut fait gouverneur et commandant du Béarn et de la Navarre. *Montgomméri* l'assiégea dans Orthès, et le fit prisonnier de guerre. On mit à mort, en sa présence, contre la foi des traités, les officiers de la garnison. Il eut la douleur de voir égorger sous ses yeux un de ses cousins-germains. On a de lui des *Mémoires* qui n'ont point été imprimés. Ce guerrier mourut en 1569.

TERRIEN, (Guillaume) étoit lieutenant-général à Dieppe, vers le milieu du XVIe siècle. C'est le plus ancien jurisconsulte Normand que l'on connoisse. Il donna un *Commentaire sur les Coutumes anciennes de Normandie*, avant leur rédaction, c'est-à-dire en 1574, à Rouen, in-4.°

TERRISSE, (François-Christophe) né à Nantes, le 19 novembre 1704, devint chanoine de Rouen, et est mort dans cette ville. Il a publié divers Ecrits pour la défense des droits du chapitre dont il étoit membre; un *Mémoire* sur l'origine de l'abbaye de St-Victor au pays de Caux, 1743, in-4.°; et un autre sur les marbres employés dans le chœur de l'église de Rouen, 1774, in-4.°

TERTIUS DE LANIS, (Pierre-François) est auteur d'un Livre qui a pour titre: *Magisterium Naturæ et Artis*, Brixiæ, 1684, 3 vol. in-folio, figures, rare et curieux.

I. TERTRE, (Jean-Baptiste du) né à Calais en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, et fit divers voyages sur terre et sur mer. De retour en France, il se fit Dominicain à Paris, en 1635. Son zèle pour la conversion des ames le fit envoyer en mission dans les Iles de l'Amérique, où il travailla avec fruit. Il revint en 1658, et mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles*, habitées par les François, en 4 vol. in-4.°, 1667 et 1671: ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision, de chaleur et d'agrément. Le premier volume renferme ce qui s'est passé dans l'établissement des Colonies Françoises; le IIe, l'Histoire naturelle; le IIIe et le IVe, l'établissement et le gouvernement des Indes Occidentales depuis la paix de Breda.--Il ne faut pas le confondre avec un autre Jésuite, *Rodolphe du Tertre*, né à Alençon en 1677, et mort vers 1762; dont on a des *Entretiens sur la vérité de la Religion*, 1743, 3 vol. in-12, et une Réfutation de la

la métaphysique de *Malebranche*, 1715, 3 vol. in-12.

II. TERTRE, (François-Joachim Duport du) de la société littéraire-militaire de Besançon, et membre de l'académie d'Angers, vit le jour à Saint-Malo. Il entra chez les Jésuites, où il professa les humanités pendant quelque temps. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec *Fréron* et *la Porte*, et se fit connoître par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, 1751, 3 volumes in-12. Cet ouvrage se peut lire avec plaisir sans interruption, et il a les avantages d'un Abrégé Chronologique, sans en avoir la sécheresse. La narration est fidelle, simple, claire et assez rapide ; le style est un peu froid, mais en général pur et de bon goût ; les portraits sont d'après nature et non d'imagination. Mais tracés, ce n'est au fond qu'une compilation où l'auteur a mis peu de chose, et on lui préfère l'*Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, donné par M. l'abbé *Millot*. II. *Histoire des conjurations et des conspirations célèbres*, en 10 vol. in-12. C'est encore une compilation, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes. III. Les deux derniers volumes de la *Bibliotheque amusante*. On y désireroit plus de choix, et ils ne sont pas dignes du premier. IV. L'*Almanach des Beaux-Arts*, connu depuis sous le nom de *la France Littéraire*. Cet ouvrage, dont il donna une esquisse très-imparfaite en 1752, est aujourd'hui en plusieurs vol. in-8.°. V. Cet auteur a publié les *Mémoires du marquis de Choupes*, 1753, in-12 ; et a eu part à l'*Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, en 5 vol. in-12, donné par *Désormeaux*. Il mourut en 1759, à 44 ans, avec la réputation d'un écrivain qui devoit plus au travail qu'à la nature. — Son fils, d'abord avocat au parlement de Paris, parvint à devenir ministre de la justice, sous la première assemblée nationale. Cette place, et la modération des principes qu'il y montra, le conduisirent à l'échafaud en 1792. Ses ennemis lui avoient donné pour devise un serpent montant sur un arbre, avec ces mots : *rependo pervenit*.

III. TERTRE, (Du) *Voyez* THORENTIER.

TERTULLIEN, (*Quintus Septimius Florens Tertullianus*) prêtre de Carthage, étoit fils d'un centenier dans la milice, sous le proconsul d'Afrique. Sa première profession fut le barreau. Il avoit fait une grande étude des systêmes des différentes sectes de la Grèce, et il joignit la philosophie à l'éloquence. La constance des Martyrs lui ayant ouvert les yeux sur les illusions du Paganisme, il se fit Chrétien, et défendit la Foi de J. C. avec beaucoup de courage. Ses vertus et sa science le firent élever au sacerdoce. De Carthage il passa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la persécution de l'empereur *Sévère*, son *Apologie* pour les Chrétiens qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre. Après avoir montré combien il étoit injuste de punir les Chrétiens, uniquement parce qu'ils étoient chrétiens, il les justifie des crimes qu'on leur imputoit. Il examine

la théologie Païenne, et lui oppose les dogmes des Chrétiens, adorateurs d'un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, qui punira les méchans et récompensera les bons. A l'exposition des mystères du Christianisme, il joint le tableau de la vie de ceux qui le professent. « Nous faisons un corps, dit-il, parce que nous avons la même religion, la même morale, la même espérance. Nous nous assemblons pour prier et pour lire l'Ecriture; nous nous exhortons, nous nous corrigeons, nous nous jugeons avec équité, comme Dieu nous jugera; et tout est à craindre pour celui qui aura mérité d'être privé de la participation aux choses sacrées. Ceux qui président à nos assemblées, sont des vieillards éprouvés. La vertu seule les élève à cet honneur. Les choses saintes ne se vendent pas; et si nous avons une espèce de trésor, c'est le fruit d'une contribution volontaire. Chacun apporte ce qu'il veut, et quand il veut. Les biens sont communs entre nous, et nous les employons à entretenir les pauvres, les orphelins, les vieillards, les infirmes, à secourir les fidelles relégués dans des Iles, condamnés à travailler aux mines, ou renfermés dans les prisons pour avoir confessé J. C. Nous nous regardons comme frères; nous faisons en commun des repas de charité; nous prions avant de nous mettre à table; nous prions après, et nous nous séparons sans désordre et avec modestie. Telles sont nos assemblées. Cependant si le Tibre inonde les terres, et si le Nil ne les fertilise point, on crie: *Livrez les Chrétiens aux lions*. On veut que nous soyons la cause de tous les malheurs, comme si avant la venue de J. C. il n'étoit pas arrivé de semblables calamités. Que trouve-t-on en nous, sinon des vertus supérieures à celles de tous les autres philosophes? j'ajoute même et plus de science à certains égards? Tandis que *Platon* disoit qu'il étoit difficile de trouver l'auteur de l'univers, et encore plus difficile d'en parler devant le peuple, parmi nous le moindre artisan connoit Dieu, et le fait connoître. Mais quand nos opinions seroient fausses, au moins sont-elles utiles, puisqu'elles nous rendent meilleurs. Certainement elles ne nuisent à personne: et s'il falloit les punir, ce seroit par le ridicule, et non par le fer, les feux, les croix, les bêtes. Ces persécutions produisent un effet contraire à celui qu'on attendoit. Le mépris de la mort se montre bien mieux dans notre conduite, que dans les discours des philosophes. On est étonné de notre courage: on veut en pénétrer les causes, et bientôt on désire de souffrir. Ainsi le sang des Chrétiens devient une semence féconde. » On ne sait si cette Apologie produisit un effet favorable. La persécution continua, et fut très-vive à Carthage, où *Tertullien* avoit publié cet Ecrit éloquent. L'auteur avoit un génie vif, ardent et subtil. Quoiqu'il parle avantageusement de ses études, ses Livres prouvent assez qu'il avoit étudié toutes sortes de sciences. Son élocution est un peu dure, ses expressions obscures, ses raisonnemens quelquefois embarrassés: mais il y brille une noblesse, une vivacité et une force qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. *Balzac* disoit que l'obscurité du style de *Tertullien* étoit

comme celle de l'ébène, qui jette un grand éclat. On voit que ce dernier avoit beaucoup lu *S. Justin* et *S. Irenée*. Il rendit son nom célèbre dans toutes les Eglises par ses ouvrages. Il confondit les Hérétiques de son siècle ; il en ramena plusieurs à la Foi ; il encouragea par ses exhortations les Chrétiens à souffrir le martyre. Malgré ses grandes qualités, il faut avouer que *Tertullien* a cette imagination africaine qui grossit les objets, cette impétuosité qui ne donne pas le temps de les considérer avec attention, cette sévérité naturelle qui le portoit toujours à ce qu'il y avoit de plus rigoureux. Il trouva que *Proclus*, disciple de *Montan*, vivoit d'une manière conforme à son humeur. Ces apparences de piété le séduisirent, et il embrassa le *Montanisme*. Il donna aveuglément dans les visions ridicules de cette secte. Il devint alors aussi nuisible à l'Eglise qu'il lui avoit été utile, et les ouvrages qu'il composa contre les Catholiques, causèrent de grands troubles. Il ne paroît point qu'il soit revenu de ses égaremens. Il laissa quelques sectateurs, auxquels on donna le nom de *Tertullianistes*. *Saint Augustin* qui en parle, dit que de son temps cette secte étoit presque entièrement éteinte, et que le petit nombre qui en restoit, rentra dans le sein de l'Eglise Catholique. Cet homme, à-la-fois si illustre et si dangereux, mourut sous le règne d'*Antonin-Caracalla*, vers l'an 216. Les Ouvrages de *Tertullien* sont de deux genres : ceux qu'il a faits avant sa chute, et ceux qu'il a enfantés depuis. Les Ecrits du premier genre sont : I. Les Livres de la *Prière*, du *Baptême* et de l'*Oraison*. II. Son *Apologétique* pour la Religion Chrétienne. III. Les *Traités* de la *Patience*. IV. L'*Exhortation au Martyre*. V. Le Livre à *Scapula*. VI. Celui du *Témoignage de l'Ame*. VII. Les *Traités* des *Spectacles* et de l'*Idolâtrie*. VIII. L'excellent Livre des *Prescriptions* contre les Hérétiques.... Ceux du second genre sont : I. Les quatre *Livres* contre *Marcion*. II. Les *Traités* de l'*Ame*, de la *Chair de Jésus-Christ* et de la *Résurrection de la Chair*. III. Le *Scorpiaque*. IV. Le Livre de la *Couronne*. V. Celui du *Manteau*. VI. Le *Traité* contre les Juifs. VII. Les Ecrits contre *Praxée* et contre *Hermogène*, où il soutient que la matière ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien, *de nihilo*. VIII. Les Livres de la *Pudicité* ; de la *Fuite* dans la persécution ; des *Jeûnes* contre les Psychiques ; de la *Monogamie*, où il s'élève contre les secondes noces ; et de l'*Exhortation à la Chasteté*. Tous les autres ouvrages qu'on lui attribue sont supposés. Les PP. latins, qui ont vécu après *Tertullien*, ont déploré son malheur, et ont admiré son esprit et aimé ses ouvrages. *Saint Cyprien* les lisoit assidument ; et lorsqu'il demandoit cet auteur, il avoit coutume de dire : *Donnez-moi le* MAITRE. *Vincent* de Lérins dit, « qu'autant de paroles qu'on lit dans *Tertullien*, sont autant de Sentences : et ces Sentences sont autant de victoires. » *Vassoul* a donné, en 1714 et 1715, une Traduction de l'*Apologétique* pour les Chrétiens, avec des Notes. *Manessier* a aussi mis en notre langue les livres du *Man-*

teau, de la *Patience*, et de l'*Exhortation* au Martyre. Un Jésuite publia à Paris en 1729, in-12, avec des Remarques, une traduction du Traité des *Prescriptions*. Un autre Jésuite (le P. *Caubère*) traduisit en 1733, les Traités sur l'ornement des femmes, sur les spectacles, sur le baptême et la patience, avec une Lettre aux Martyrs. La meilleure édition des Ecrits de *Tertullien*, est celle qu'on en a donnée en 1746, à Venise, in-fol., sous ce titre: *Q. Septimii Florentis* TERTULLIANI *Opera, ad vetustissimorum Exemplarium fidem sedulò emendata, diligentiâ Nicolai* Rigaltii *Jur. Cons., cum ejusdem adnotationibus integris, et Variorum Commentariis seorsim antehac editis.... Accedunt* Novatiani *Tractatus de Trinitate, et de Cibis Judaïcis, cum Notis... Et* Tertulliani *Carmina de Jonâ et Ninive*, etc. Il y en a une autre par le même *Rigault*, 1664, in-fol. *Thomas*, seigneur *du Fossé*, a donné les *Vies* de *Tertullien* et d'*Origène*, sous le nom du sieur *de la Motte*: c'est un ouvrage estimé... — Il ne faut pas confondre *Tertullien* avec un SAINT de ce nom, qui scella l'Evangile de son sang vers l'an 260.

TERWERTON, (Augustin) peintre Hollandois, né à la Haye en 1639, mort à Berlin en 1711, où il avoit établi une académie de peinture, voyagea en Italie, et se distingua par ses Tableaux d'histoire. Il eut deux frères, *Matthieu* et *Elie*, qui furent aussi de bons peintres. L'un excelloit à représenter les fleurs: il mourut en 1724. L'autre peignit l'histoire, et mourut en 1735.

TESAURO, (Emmanuel) philosophe et historien Piémontois, mérita par ses talens la confiance de ses maîtres, et ce fut par leur ordre qu'il entreprit l'*Histoire du Piémont*, et ensuite celle de la capitale de ce petit Etat. La 1re parut à Bologne en italien, en 1643, in-4.°; et celle de *Turin*, en cette ville, 1679, 2 vol. in-fol. Les études qu'il fit pour ces deux ouvrages, lui fournirent l'occasion de ramasser des matériaux pour une Histoire générale de toute l'Italie. Il la réduisit, et en forma un *Abrégé* pour les temps seulement où ce pays fut soumis à des rois Barbares. Il fut imprimé à Turin en 1664, in-fol., avec des Notes de *Valerio Castiglione*. Les Histoires de *Tesauro* sont utiles; mais elles ne seront jamais comparables, pour la fidélité, à celles de *Guichardin*. L'auteur vécut jusque vers la fin du XVIIe siècle.

TESCHENMACHER, (Garnier) né dans le duché de Bergues à Elverfeld, fut ministre Calviniste à Santen et à Clèves, et mourut à Wesel en 1638. Le principal de ses ouvrages est, *Annales des Duchés de Clèves, Juliers, Bergues et pays circonvoisins*, en latin, Arnheim, 1638, in-fol. Chaque partie de ces *Annales* est précédée d'une description géographique de la province dont il fait l'histoire. Elles sont écrites de la même manière que les vieilles chroniques, sans liaison et sans réflexions. *Juste-Christophe* DITHMARE (*Voy.* ce mot.) en a donné une édition, Francfort et Leipzig, 1721, in-fol. Elle est enrichie d'une Carte qui représente le pays tel qu'il étoit au moyen

âge, de Diplômes, et de Notes savantes qui valent quelquefois des dissertations.

TESSÉ, (René Froulai, comte de) d'une famille connue dès le XVe siècle, d'abord aide-de-camp du maréchal *de Crequi* en 1669, servit de bonne heure et avec distinction. Devenu lieutenant-général en 1692, il fit lever le blocus de Pignerol en 1693, et commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal *de Catinat.* Ayant été nommé maréchal lui-même en 1703, il se rendit l'année d'après en Espagne, où il eut d'abord des succès ; mais il échoua devant Gibraltar et devant Barcelone. La levée de ce dernier siége fut très-avantageuse aux ennemis : il laissa dans son camp des provisions immenses, et il prit la fuite avec précipitation, abandonnant 1500 blessés à l'humanité du général Anglois, le comte *de Peterborough.* Le maréchal *de Tessé* fut plus heureux en 1707 ; il chassa les Piémontois du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira en 1722, le dessein de se retirer aux Camaldules ; mais il fut obligé de quitter sa retraite, pour se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1725, il rentra dans sa solitude, et y mourut le 10 mai de la même année, âgé de 74 ans, avec la réputation d'un excellent courtisan, d'un homme poli et d'un négociateur insinuant. Les sentimens de piété qui animèrent ses derniers jours, prouvent que le tumulte des armes et des affaires n'avoit point affoibli sa religion. Il laissa plusieurs enfans. *Voy.* COSNAC.

TESTAS, (Abraham) auteur François, réfugié en Angleterre pour y professer plus librement le Calvinisme auquel il étoit attaché, exerça le ministère dans une église françoise à Londres, et mourut vers 1748. Il s'est fait connoître par quelques ouvrages dogmatiques, dont le principal parut sous ce titre : *la Connoissance de l'Ame par l'Ecriture,* 2 vol. in-8.° Il considère l'Ame sur les différens états d'union, de séparation et de réunion avec le corps. On a trouvé dans cet ouvrage des textes dont l'explication est forcée.

TESTE, (Pierre) peintre et graveur, natif de Lucques, alla jeune encore à Rome, sous l'habit de pélerin, pour apprendre le dessin ; mais son humeur sauvage et son caractère timide s'opposèrent long-temps à son avancement. Il vivoit misérable, passant presque tout son temps à dessiner des ruines autour de Rome. *Sandrart*, peintre et graveur comme lui, le voyant dans cet état, le recueillit et lui procura les occasions de faire connoître ses talens en dessinant plusieurs morceaux de la galerie *Justiniani.* Ce peintre avoit une grande pratique du dessin, et ne manquoit point d'imagination ; mais il s'abandonnait trop à son ardeur. Il a souvent outré les caractères et les attitudes de ses figures. Son pinceau est dur, et ses couleurs sont mal entendues : ses dessins, dont il a gravé une partie, sont plus estimés. On y remarque beaucoup d'esprit et de pratique ; mais on voudroit qu'il y eût eu plus d'intelligence du clair-obscur, que ses figures fussent plus correctes et ses

expressions plus raisonnées. Son principal talent étoit de dessiner des enfans. Un jour que ce peintre, assis sur le bord du Tibre, étoit occupé à dessiner, le vent emporta son chapeau; et l'effort qu'il fit pour le retenir, le précipita lui-même dans ce fleuve où il se noya en 1648.

I. TESTELIN, (Louis) peintre, né à Paris en 1615, mourut dans la même ville en 1655. Les jeux de son enfance manifestèrent son inclination pour le dessin. Son père le fit entrer dans la célèbre école de *Vouet. Testelin* ne se produisit au grand jour, qu'après s'être formé sur les tableaux des plus excellens maîtres. Le tableau de la résurrection de *Tabithe* par *saint Paul*, que l'on voit dans l'église de Notre-Dame, et celui de la flagellation de *Paul* et *Silas*, firent admirer la fraîcheur et le moelleux de son coloris, les graces et la noblesse de sa composition, l'expression et la hardiesse de sa touche. Personne n'avoit plus approfondi que ce maître, les principes de la peinture. L'illustre *le Brun* le consultoit souvent; l'estime et l'amitié qui régnoient entre eux, font l'éloge de leur talent et de leur caractère. *Testelin* n'étoit pas favorisé de la fortune; il reçut plusieurs bienfaits de son ami, qui se faisoit un art de ménager sa délicatesse. On a beaucoup gravé d'après ses dessins.

II. TESTELIN, (Henri) né en 1616, mort en 1696, étoit cadet du précédent. Il se distingua dans la même profession que son frère aîné. Le roi l'occupa quelque temps, et lui accorda un logement aux Gobelins. C'est lui qui a donné les *Conférences de l'Académie, avec les sentimens des plus habiles Peintres sur la Peinture;* ouvrage qui reçut des applaudissemens dans sa naissance, et qui est devenu très-rare: Paris, 1696. Les deux frères se trouvèrent à la naissance de l'Académie, où ils furent l'un et l'autre nommés professeurs.

TESTI, (Fulvio) poëte Italien, né à Ferrare dans un état au-dessous du médiocre, devint par ses talens et ses intrigues, favori et ministre de *François*, duc de Modène, qui le créa comte et chevalier. Ayant eu le malheur de déplaire à ce prince, il fut enfermé dans une forteresse où il finit ses jours en 1646. On a de lui des *Odes* et d'autres *Poésies*, Venise, 1656, 2 vol. in-12, où il a imité avec succès les meilleurs poëtes d'Athènes et de Rome. On lui reproche seulement d'écrire quelquefois d'un style trop enflé. Les agrémens de son esprit le firent regretter par ceux qui le connoissoient.

TESTU, (Jacques) aumônier et prédicateur du roi, reçu à l'académie Françoise en 1665, poëte François, mourut en juin 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture et des Pères, sous le titre de *Stances Chrétiennes*, 1703, in-12. Il a fait aussi diverses autres *Poésies Chrétiennes*, dont le style est foible et lâche. L'abbé *Testu* s'étoit d'abord consacré à la chaire; mais la foiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avoit ruiné son tempérament

dans une retraite qu'il fit avec *Rancé* le réformateur de la Trappe. C'étoit un homme tour à tour mondain et dévot, que ses vapeurs jetoient tantôt dans la solitude, et tantôt dans le grand monde. On l'appeloit, *Testu Taistoi*, parce qu'ayant la facilité de parler sur toutes sortes de matières, il s'emparoit trop souvent de la conversation. Il rachetoit ce défaut par l'envie et le talent de plaire, par un grand usage du monde, et par une vivacité d'esprit qui réveilloit ceux qui l'entendoient, sans jamais chercher à les offenser. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé *Jean Testu de Mauroy*, mort en avril 1706, membre de l'académie Françoise: place qu'il avoit dûe à la protection de *Monsieur*, plus qu'à ses talens. Il avoit été l'instituteur des filles de ce prince.

TESTZEL, (Jean) religieux Dominicain, et Inquisiteur de la Foi, né à Pirn sur l'Elbe, fut choisi par les chevaliers Teutoniques pour prêcher les Indulgences qu'ils avoient obtenues pour la guerre contre les Moscovites. Il s'acquitta fort bien de cette commission. Quelque temps après, l'archevêque de Mayence nommé par le pape *Léon X* pour faire publier les Indulgences, l'an 1517, donna cette commission au P. *Testzel*, qui s'associa à cet emploi les religieux de son Ordre. Ils exagéroient la vertu des Indulgences, en persuadant au peuple ignorant, « qu'on étoit assuré d'aller au Ciel, aussitôt qu'on auroit payé l'argent nécessaire pour les gagner; qu'elles pourroient absoudre un homme qui, par impossible, auroit violé la Mère de Dieu; que la Croix avec les armes du Pape, étoit égale à la Croix de *Jesus-Christ*, etc. etc. » Ils tenoient leurs bureaux dans des cabarets, où ils dépensoient en débauches une partie des revenus sacrés qu'ils recevoient. *Jean Scaupitz*, vicaire général des Augustins, chargea ses religieux de prêcher contre le Dominicain. *Luther* choisit cette occasion pour mettre au grand jour les erreurs qu'il enseignoit en secret. Il soutint des Thèses, que *Testzel* fit brûler. Les disciples de *Luther*, pour venger l'honneur de leur maître, brûlèrent à leur tour en public celles de l'Inquisiteur à Wittemberg. Il avoit publié contre l'hérésiarque naissant, 106 propositions, dont plusieurs sont fausses. *Charles Miltitz*, nonce du pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à cet Inquisiteur imprudent, qu'*il étoit en partie la cause des désastres de l'Allemagne*, ce religieux en mourut de chagrin, l'an 1519.

TETEFORT, (Jean) de Lyon, religieux Dominicain, mourut dans sa patrie en 1643, après avoir publié en 1622, *les Roses du Chapelet, pour être jointes à nos fleurs-de-lis*, in-8.°, en 1633. *Le choix de la perfection*, in-8.° Ce dernier Ecrit est un commentaire d'un opuscule de *saint Thomas*. On lui doit encore un *Traité de Philosophie* en vers latins, imprimé en 1634.

TÉTHYS, ou Téthis, (Mythol.) déesse de la mer, étoit fille du *Ciel* et de la *Terre*, et femme de l'*Océan*, qui en eut un grand nombre de Nym-

phes appelées *Océanitides*, ou *Océanies*, du nom de leur père. C'est pour cela qu'on l'appeloit la mère des déesses. Elle fut aussi la nourrice de *Junon*. On confond cette déesse avec *Amphitrite*, et on la représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des dauphins... Il faut distinguer cette *Téthys*, de la nymphe THETHIS; (*Voy.* ce mot.) celle-ci étoit fille de *Nérée*.

TETRICUS, dont le vrai nom étoit *Pivesuvius* ou *Pesuvius*, président de l'Aquitaine, homme naturellement grave et de mœurs sévères, fut indigné des démarches de *Gallien*, et se jeta dans le parti de *Posthume*, élu empereur par l'armée Romaine destinée à la garde des Gaules. *Posthume* ayant été tué par les soldats l'an 267, on élut à sa place *Victorius*, qui bientôt après eut le même sort. Sa femme *Victorina*, accusée d'avoir trempé dans ce meurtre, eut le crédit de faire couronner *Marius*, qui fut tué quelques jours après : alors elle fit déférer l'empire à *Tetricus*, gouverneur d'Aquitaine, qui fut proclamé empereur à Bordeaux en 267. Maître de l'Espagne et de l'Angleterre, il préserva ces provinces des incursions des Barbares, et les battit plusieurs fois. Autun s'étant déclarée pour *Claude le Gothique*, il la prit après un siége de sept mois, et eut beaucoup d'autres avantages. Ses succès nous sont plus connus par ses médailles, où l'on voit souvent le type de la victoire, que par les Histoires contemporaines, dont plusieurs ne sont pas venues jusqu'à nous. *Claude* ayant été tué l'an 270, et *Quintilius* qui lui succéda, ayant bientôt éprouvé le même sort, l'empire échut à *Aurélien*, qui battit *Zénobie*, et se dispose à marcher contre *Tetricus*. Instruit par les revers de ses prédécesseurs, celui-ci écrivit tout naturellement à *Aurélien* : « *Qu'il étoit pressé par des ennemis soulevés dans les Gaules*, et le pria *de venir à son secours.* » *Aurélien* s'avance, bien décidé à ne partager avec personne le titre d'empereur. *Tetricus*, qui vouloit se conserver en sacrifiant ses légions, les fait avancer à la rencontre d'*Aurélien*, pour ne pas faire soupçonner ses desseins. Les deux armées se livrèrent bataille dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Le combat fut rude et sanglant. Dans le fort de la mêlée, *Tetricus* et son fils abandonnèrent les leurs et passèrent du côté d'*Aurélien* ; ses légions se défendirent encore opiniâtrément ; mais se voyant sans chefs, elles furent contraintes de mettre bas les armes. On fixe l'époque de ces événemens à l'an 274 de J. C., le 5e de l'empire de *Tetricus*. Le superbe *Aurélien* réserva les deux *Tetricus* et *Zénobie* pour son entrée à Rome; son triomphe est un des plus éclatans dont l'histoire fasse mention ; et *Flavius-Vopiscus* nous en a laissé une relation très-étendue. *Aurélien* rendit aux deux *Tetricus* la dignité de sénateur, et même il donna au père le gouvernement de la Lucanie; en lui disant qu'il seroit plus honorable pour lui de commander une partie de l'Italie, que de régner par-delà les Alpes. Il l'appeloit souvent son collègue, et quelquefois empereur. *Tetricus* rentré dans la tranquillité d'une vie privée, se fit aimer par

sa probité, sa prudence et son équité. Il agissoit envers tout le monde avec cette simplicité qui accompagne le vrai mérite. Il mourut fort âgé, et il fut mis au rang des Dieux ; c'est une chose remarquable dans un homme qui avoit renoncé depuis plusieurs années à la pourpre. Il laissa un fils qui fut digne de lui. Le règne du père avoit été d'environ 5 ans. *Voyez* BOZE.

TETZEL, *Voyez* TESTZEL.

TEUCER, fils de *Télamon* roi de Salamine et d'*Hésione*, et frère d'*Ajax*, accompagna ce héros au siége de Troye. A son retour, il fut chassé par son père, pour n'avoir point vengé la mort d'*Ajax*, dont *Ulysse* étoit la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance ; il passa dans l'île de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine. — Il ne faut pas le confondre avec *Teucer*, fils de *Scamandre* Crétois. Il régna dans la Troade, avec *Dardanus* son gendre, vers l'an 528 avant J. C. Il donna le nom d'*Ida* à la montagne près de laquelle Troye, dans la suite, fut bâtie. C'est de son nom que cette ville fut appelée *Teucrie*, et les peuples de la contrée *Teucriens*.

TEUDAS, *Voyez* THEODAS.

TEUTA, reine d'Illyrie, laissoit ses sujets exercer le métier de pirates sur la mer Adriatique. Plusieurs marchands d'Italie ayant été pillés par eux, portèrent leurs plaintes au sénat de Rome. Celui-ci envoya des ambassadeurs en Illyrie qui choquèrent *Teuta* par leur hauteur. Cette reine, violant le droit des gens, en fit égorger quelques-uns et mettre les autres en prison. Pour venger cet attentat, les Romains pénétrèrent dans l'Illyrie, l'an 232 avant J. C., remportèrent plusieurs victoires, forcèrent *Teuta* à demander la paix, et ne l'accordèrent qu'en la faisant descendre du trône.

TEUTATÈS, THEUT *ou* THOT, Dieu des anciens Gaulois, le même, à ce qu'on croit, que *Mercure* chez les Grecs et les Romains. On n'offroit à cette barbare divinité que des victimes humaines, que les Druides lui immoloient au fond des forêts par le fer et plus souvent par le feu. *Jules-César* eut bien de la peine à détruire cet horrible culte, après avoir fait la conquête des Gaules. *Voyez* ce qu'il dit à ce sujet dans ses *Commentaires*.

TEUTHRAS, (Myth.) fils de *Pandion*, roi de Mysie et de Cilicie dans l'Asie mineure, avoit 50 filles que *Hercule* épousa toutes, et qu'il rendit en une seule nuit mères d'autant de fils : ce ne fut pas un de ses moindres travaux. *Voyez* TELEPHE. Certains mythologistes donnent le nom de *Thespius* à ce beau-père d'*Hercule*.

TEVIUS, (Jacques) professeur de belles-lettres à Bordeaux, puis à Coimbre en 1547, étoit natif de Prague. C'est sous son rectorat que les Jésuites prirent possession, l'an 1555, de l'université de cette dernière ville. Il étoit poëte, orateur et historien. Ses *Discours* latins, ses *Poésies*, et son *Histoire* aussi latine *de la Conquête de Dieu par les Portugais en* 1535 (Paris, 1762, in-12), prouvent qu'il avoit lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEXEIRA, (Joseph) Domicain Portugais, né en 1543,

étoit prieur du Couvent de Santaren en 1578, lorsque le roi *Sébastien* entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal *Henri* qui lui succéda, étant mort peu de temps après, *Texeira* suivit le parti de Dom *Antoine*, que le peuple avoit proclamé roi, et lui demeura toujours attaché. Il vint l'an 1581 avec lui en France, où il jouit de la faveur de *Henri III* et de *Henri IV*. Il mourut vers l'an 1620. Il détestoit les Espagnols, et sur-tout le roi d'Espagne *Philippe II*, qui avoit fait la conquête du Portugal. On dit que prêchant un jour sur l'amour du prochain, il dit que « nous devions aimer tous les hommes, de quelque secte et de quelque nation qu'ils fussent, jusqu'aux *Castillans*. » On a de lui : I. *De Portugalliæ ortu*, Paris, 1582, in-4.°, assez rare. II. Un *Traité de l'Oriflamme*, 1598, in-12. III. *Aventures de Dom Sébastien*, in-8.°; et d'autres ouvrages politiques et théologiques, qui sont trop peu connus aujourd'hui pour en donner la liste.

I. TEXTOR, (Benoît) médecin de Pont-de-Vaux dans la Bresse, est auteur d'un *Traité sur la Peste*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1551, in-8.° On a encore de lui : *de Cancro*, Lyon, 1550; et *Stirpium differentiæ*, Strasbourg, 1552, in-8.°

II. TEXTOR, (*Ravisius*) *Voyez* TIXIER.

THADÉE, *Voyez* JUDE.

THAIS, fameuse courtisane Grecque, corrompit la jeunesse d'Athènes : elle suivit *Alexandre* dans ses conquêtes, et l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant Macédonien, *Thaïs* se fit tellement aimer de *Ptolomée*, roi d'Egypte, que ce prince l'épousa. — Il y eut une autre courtisane de ce nom en Egypte, que *S. Paphnuce*, anachorète de la Thébaïde, arracha aux charmes séducteurs du monde.

I. THALÈS, le premier des *Sept Sages* de la Grèce, naquit à Milet, vers l'an 640 avant J. C., d'une famille illustre. Pour profiter des lumières de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages selon la coutume des anciens. Il s'arrêta long-temps en Egypte, où il étudia, sous les prêtres de Memphis, la géométrie, l'astronomie et la philosophie. *Thalès* profita de leurs leçons, mais en génie supérieur; et il les instruisit à son tour. La manière dont il mesura la hauteur des pyramides, en comparant l'ombre qu'elles formoient à midi avec l'ombre d'un corps exactement connu et et mesuré, leur parut très-ingénieuse. *Proclus* assure qu'elle donna lieu dans la suite à la 4e proposition du VIe livre d'*Euclide*. Mais la partie que *Thalès* cultiva avec plus de soin, fut l'astronomie. Il découvrit plusieurs propriétés des triangles sphériques. Il partagea la sphère en cinq cercles parallèles, d'où s'ensuivit la division des cinq zones. Il détermina le diamètre apparent du soleil. Il fut encore le premier qui donna des raisons physiques des éclipses du soleil et de la lune, et qui détruisant les idées ridicules et effrayantes que le peuple s'en formoit, les fit regarder comme un effet na-

turel des révolutions de ces astres. *Amasis*, alors roi d'Egypte, donna à *Thalès* des marques publiques de son estime. Mais avec tous ses grands talens, il n'eut pas celui de se maintenir à la cour. Il étoit grand astronome, grand géomètre, excellent philosophe, mais mauvais courtisan. Sa liberté philosophique déplut à *Amasis*, et *Thalès* prit le parti de se retirer de la cour. Il revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Egypte. Les grands progrès qu'il avoit faits dans les sciences, le firent mettre au nombre des *Sept Sages* de la Grèce, si vantés dans l'antiquité. De ces Sept Sages, il n'y eut que lui qui fonda une Secte de philosophes, appelée la *Secte Ionique*. Il recommandoit sans cesse à ses disciples de vivre dans une douce union. « Ne vous haïssez point, leur disoit-il, parce que vous pensez différemment les uns des autres, mais aimez-vous plutôt, parce qu'il est impossible que, dans cette variété de sentimens, il n'y ait quelque point fixe où tous les hommes viennent se réunir. » On lui attribue plusieurs sentences ; les principales sont : I. *Il ne faut rien dire à personne, dont il puisse se servir pour nous nuire; et vivre avec ses amis comme pouvant être nos ennemis.* II. *Ce qu'il y a de plus ancien, c'est* Dieu, *car il est incréé; de plus beau, le* Monde, *parce qu'il est l'ouvrage de Dieu; de plus grand*, l'Espace, *car il contient tout ce qui a été créé; de plus prompt, l'*Esprit; *de plus fort, la* Nécessité; *de plus sage, le* Temps, *car il apprend à le devenir; de plus constant, l'*Espérance, *qui reste seule à l'homme quand il a tout perdu; de meilleur, la* Vertu, *sans laquelle il n'y a rien de bon.* III. *La chose la plus difficile du monde, est* de se connoître soi-même; *la plus facile*, de conseiller autrui; *et la plus douce*, l'accomplissement de ses désirs. IV. *Pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses que l'on trouve répréhensibles dans les autres.* V. *La félicité du corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir.* Il avoit établi, d'après *Homère*, que l'eau étoit le premier principe de toutes choses. L'un et l'autre avoient emprunté cette doctrine des Egyptiens, qui attribuoient au Nil la production de tous les êtres. On a accusé *Thalès* d'avoir nié la divinité; et c'est un reproche grave qui lui est commun avec ses disciples *Anaximandre* et *Anaximène*. Ils croyoient tous que la matière avoit la force de s'arranger elle-même. Ils lui donnoient je ne sais quelle ame répandue par-tout, qui avoit la faculté d'organiser ses moindres parties : faculté qui ne diminuoit rien de son propre fonds. Ils ajoutoient que la matière est dans un mouvement perpétuel, et passe par toutes sortes de formes; que chaque chose n'a qu'une existence si fugitive, qu'on ne peut assurer précisément qu'elle existe. *Tertullien* rapporte que *Thalès* étant à la cour de *Crésus*, ce prince lui demanda une explication claire et nette de la nature de Dieu. Après plusieurs réponses vagues, le philosophe convint qu'il n'avoit rien à dire qui contentât. Et que pouvoit-il dire dans son Système ? Malgré son athéisme, il croyoit que tout l'univers étoit peuplé de démons et de génies, les gardiens des

hommes et les guides de leur entendement. Il faisoit même de cet article un des principaux points de sa morale, en avouant que rien n'étoit plus propre à inspirer à chaque homme cette espèce de vigilance sur lui même, que *Pythagore* nomma dans la suite *le sel de la vie*. Quant aux opinions de *Thalès* sur la physique, il pensoit que l'eau étoit le principe de toutes choses. Il enseignoit que malgré sa nature homogène, elle étoit disposée à prendre toutes sortes de formes ; à devenir arbre, métal, os, sang, vin, blé, etc. Il ajoutoit que les vapeurs étoient la nourriture ordinaire des astres, et l'Océan leur échanson. Ce philosophe parvint à une longue vie. Il mourut l'an 548 avant J. C., à 90 ans, sans avoir été marié. Sa mère le pressa en vain de prendre une femme. Il lui répondit, lorsqu'il étoit encore jeune : *Il n'est pas encore temps* ; et lorsqu'il fut sur le retour : *Il n'est plus temps*. Sa passion pour l'astronomie le jetoit dans des distractions singulières. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il étoit occupé à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : *Hé ! comment connoîtrez-vous ce qui est dans le Ciel, si vous ne voyez pas ce qui est à vos pieds ?* Il avoit composé divers *Traités* en vers sur les Météores, sur l'Equinoxe, etc. ; mais ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous.

II. THALÈS, poëte Grec, né dans l'île de Crète, ami de *Lycurgue*, à la sollicitation duquel il alla s'établir à Sparte, excelloit sur-tout dans la poésie lyrique. Ses vers étoient remplis de préceptes et de maximes admirables pour diriger la conduite des hommes et leur inspirer le véritable esprit de société. Il introduisit à Lacédémone, à Argos et dans l'Arcadie, plusieurs sortes de danses et des airs nommés *Péans*, qui inspiroient le courage par le secours de la musique ; il appaisa une sédition, et ses chants nobles et guerriers secondèrent les institutions de *Lycurgue*. « En paroissant, dit *Plutarque*, ne composer que de simples airs, il faisoit tout ce qu'on auroit pu attendre des législateurs les plus expérimentés. Ses Odes étoient autant d'exhortations à l'obéissance et à la concorde, qu'elles inspiroient par l'agrément et la gravité de leur mélodie et de leur cadence ; en sorte qu'elles adoucissoient insensiblement les mœurs de ceux qui les écoutoient, et que les portant à l'amour des choses honnêtes, elles les délivroient des animosités qui régnoient entre eux. »

THALESTRIS ou MINITHYE, prétendue reine des Amazones, qui rechercha l'alliance d'*Alexandre*, à ce que disent quelques historiens, démentis par *Arrien*. Il n'y avoit plus alors d'Amazones ; et s'il est vrai qu'on ait amené au conquérant Macédonien cent filles armées, elles étoient du pays des Scythes appelés *Sauromates*, dont les femmes étoient aussi guerrières qu'eux.

THALIE, (Myth.) l'une des neuf *Muses*, selon la Fable, préside à la Comédie. On la représente sous la figure d'une jeune fille couronnée de lierre, tenant un masque à sa main, et chaussée avec des brodequins. L'une des Graces se nommoit *Thalie*. C'é-

toit aussi le nom d'une des *Néréides*, et celui d'une autre Nymphe. *Voyez* PALIQUES.

I. THAMAR, Cananéenne, épousa *Her*, fils aîné de *Juda*, qui mourut subitement, ainsi que son second époux *Onan*. [*Voy.* ce mot.] *Juda* craignant le même sort pour *Sella* son troisième fils, ne voulut point qu'il épousât la veuve de ses deux frères, quoiqu'il l'eût promis. Ce refus chagrina *Thamar*; elle se voila le visage, s'habilla en courtisane, alla attendre *Juda* sur le grand chemin, eut commerce avec lui. Quelque temps après, sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à être brûlée vive, comme adultère; mais ayant représenté à *Juda* les bracelets qu'elle en avoit obtenus pour gage de son amour, ce patriarche étonné et repentant de lui avoir refusé son fils *Sella*, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha ensuite de deux jumeaux, *Pharès* et *Zara*. L'histoire de *Thamar* arriva vers l'an 1664 avant J. C.

II. THAMAR, fille de *David* et de *Maacha*, princesse d'une beauté accomplie, inspira une passion violente à son frère *Amnon*. Ce jeune prince désespérant de pouvoir la satisfaire, feignit d'être malade. Sa sœur *Thamar* vint le voir, et *Amnon* profita d'un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1032 avant J. C. *Absalon*, frère de *Thamar*, lava cet outrage dans le sang d'*Amnon*.

THAMAS, *Voy.* KOULIKAN.

THAMURATH, surnommé DJUBEND, roi de Perse de la première race, fut juste et courageux. Il fit la guerre au roi de *Darien*, et la province de Kabul, frontière des Indes et de la Perse, devint le théâtre de ses exploits et son tombeau. Etant tombé dans une embuscade, le général ennemi le fit tuer; mais son fils *Kurschasb* vengea sa mort, et s'empara des états de son ennemi.

THAMYRIS, petit-fils d'*Apollon*, étoit si vain, qu'il osa défier les *Muses* à qui chanteroit le mieux. Il convint avec elles que s'il les surpassoit, elles le reconnoîtroient pour leur vainqueur; qu'au contraire, s'il en étoit vaincu, il s'abandonneroit à leur discrétion. Il perdit: les *Muses* lui crevèrent les yeux, et lui firent oublier tout ce qu'il savoit.

THARÉ, fils de *Nachor*, et père d'*Abraham*, de *Nachor* et d'*Aram*, demeuroit à Ur en Chaldée, et il en sortit avec son fils *Abraham*, pour aller à Haran, ville de Mésopotamie: il mourut âgé de 275 ans. L'Ecriture dit clairement que *Tharé* étoit idolâtre, lorsqu'il habitoit dans la Chaldée; mais ayant appris de son fils *Abraham* le culte du vrai Dieu, il renonça à ses idoles pour l'adorer.

THARGELIE, fameuse Milésienne, contemporaine de *Xercès*, à qui elle gagna beaucoup de partisans dans la Grèce, lorsque ce prince voulut en faire la conquête. Courtisane à-la-fois et Sophiste, elle donna la première l'idée de cet assortiment inoui, que la célèbre *Aspasie* imita dans la suite. Moins belle et moins éloquente que celle-ci, *Thargelie* sut employer ses talens et ses charmes avec autant de succès. Elle par-

courut plusieurs pays, où elle se fit des amans et des admirateurs, et termina ses courses en Thessalie, dont elle épousa le souverain. Elle régna pendant 30 ans.

THAULERE, (Jean) Dominicain Allemand, brilla dans l'exercice de la chaire et de la direction, sur-tout à Cologne et à Strasbourg, où il finit sa vie le 17 mai 1361. On a de lui : I. Un Recueil de *Sermons*, en latin, Cologne, 1695, in-4.° II. Des *Institutions*, 1623, in-4.° III. Une *Vie de Jesus-Christ*, 1548, in-8.° Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Il parut une version françoise des *Institutions*, à Paris, 1668, in-12. [*Voyez* III. LOMENIE.] On lui attribue un grand nombre d'autres ouvrages ; mais ils paroissent être supposés. Ceux qui sont certainement de lui, prouvent que son esprit n'étoit point au-dessus de son siècle. La plupart ont été traduits de l'allemand par *Surius* ; on a une édition de cette version, Paris, 1623, in-4.°, et Anvers, 1685.

THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE, (Gaspard) avocat au parlement de Paris, né à Bourges, mort en 1712, se distingua comme jurisconsulte et comme savant. Il est auteur : I. D'une *Histoire de Berry*, in-folio, 1689. II. De *Notes sur la Coutume de Berry*, 1701, in-folio. III. — *sur celle de Beauvoisis*, 1690, in-folio, qui sont estimées. IV. D'un *Traité du Franc-Aleu de Berry*. Ces ouvrages sont remplis d'érudition.

THEANO, prêtresse d'Athènes, donna au rapport de *Plutarque*, un bel exemple de modération et de fermeté, qui auroit dû être suivi plus souvent par les prêtres de la vraie Religion. *Theano* étant pressée par le sénat d'Athènes de prononcer des malédictions contre *Alcibiade*, qu'on accusoit d'avoir mutilé, la nuit en sortant d'une débauche, des Statues de *Mercure*, s'en excusa en disant : « Qu'elle étoit ministre des Dieux pour *prier* et *bénir*, et non pour *detester* et *maudire*. »

THEATINS, *Voy.* GAETAN, *et l'article* du pape PAUL IV.

THÉBÉ, femme d'*Alexandre*, tyran de Phères en Thessalie, craignant de devenir la victime de la barbarie de son époux, forma avec ses frères le complot de le tuer, et l'exécuta. Le tyran occupoit le haut d'une tour ; sa chambre étoit gardée par un dogue féroce ; on n'y parvenoit que par une échelle. *Thébé* endormit le chien, garnit de laine les échelons pour que ses frères ne fissent aucun bruit en montant, et livra *Alexandre* à leurs coups, l'an 357 avant J. C.

THEBUTE, *Voy.* THEOBUTE.

THECLE, (Ste.) vierge, et selon la plus grande opinion, martyre, fut un des ornemens du siècle des Apôtres. Nous n'avons point d'*Actes* authentiques de cette Sainte, comme l'a prouvé le Père *Stilting*. (*Acta Sanctorum*, tom. 6, Sept. p. 547.) S. *Jérôme* rapporte d'après *Tertullien*, qu'un prêtre d'Ephèse, nommé *Jean*, fut déposé pour avoir fabriqué de faux *Actes de S. Paul* et de *Ste. Thècle* ; et le pape *Gélase* condamna un Livre qui portoit ce nom. Les circonstances les plus avérées de la vie de

cette Sainte, ont été recueillies des Ecrits des *Saints Peres*, par *Tillemont*, tom. 2, pag. 60. On connoît les beaux Vers de *S. Grégoire de Nazianze*, traduits ainsi en latin :

Quis Theclam necis eripuit, flammæque periclo?
Quis validos ungues vinxit, rabiemque ferarum?
Virginitas. O res omni mirabilis ævo!
Virginitas fulvos potuit sopire leones:
Dente nec impuro generosos Virginis artus
Ausi sunt premere, et rigido discerpere morsu.

— Il ne faut pas la confondre avec *Ste.* THÈCLE qui souffrit le martyre avec *Timothée* et *Agape*, à Gaze en Palestine, l'an 304.

THEGAN, co-évêque de Trèves, du temps de *Louis le Débonnaire*, écrivit l'*Histoire* de ce prince, auprès duquel il avoit beaucoup de crédit. *Pierre Pithou* l'a publiée dans le Corps des auteurs de l'*Histoire* de France. Cet historien n'est ni exact, ni fidelle.

THEGLAT-PHALASSAR, roi des Assyriens, succéda à *Phul*, l'an 747 avant J. C. *Achaz*, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par *Rasin*, roi de Syrie, implora le secours de *Theglat-Phalassar*. Le monarque Assyrien marcha aussitôt contre *Rasin*, le tua, ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage *Phacée*, roi d'Israël, dont il ravagea les Etats. Il transporta aussi en Assyrie les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassès. Après avoir fait des deux rois de Syrie et d'Israël, un exemple de sa justice, Dieu tourna contre *Achaz* lui-même, les armes victorieuses de son prétendu protecteur. Ce prince, dont il avoit acheté si cher le secours, acheva de le ruiner. Non content de ce qu'*Achaz* lui avoit donné, il entra dans la Judée, qu'il traita en pays de conquête. Son insatiable avidité obligea *Achaz* de faire fondre les vases de la maison du Seigneur, pour se délivrer, à force d'argent, d'un ennemi redoutable, que sa fausse politique lui avoit attiré sur les bras. *Theglat-Phalassar* mourut à Ninive l'an 728 avant J. C., après un règne de 20 ans.

THÉIAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite et la mort de *Baduela*. Il eut à combattre le général *Narsès*, capitaine expérimenté, et fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. *Théias* se défendit en héros, et tua presque tous ceux qui s'avançoient pour lui ôter la vie. Enfin, ayant voulu changer de bouclier, un soldat ennemi saisit ce moment pour le percer de sa javeline, et le renversa mort. C'est ainsi que périt *Théias* à la fin de l'année 553.

THÉLIS, (N. de) né dans le Forez, sur les bords de la Loire, entra jeune au service, et devint officier des gardes-françoises. Sur la fin de sa carrière, il s'occupa beaucoup d'économie politique, et institua une école nationale pour former de jeunes soldats. Ses écrits sur ces objets ont le mérite de l'utilité, s'ils n'ont pas

celui du style et de l'agrément. Ils ont pour titres : I. *Moyens proposés pour le bonheur des peuples qui vivent sous le gouvernement monarchique*, 1778, in-4.° II. *Réflexions d'un militaire*, 1778, in-4.° III. *Mémoire sur les rivières et canaux, et particulièrement sur le canal de Charolois*, 1779, in-4.° IV. *Plan d'éducation nationale en faveur des pauvres enfans de la campagne*, 1779, in-12. *Thélis* est mort à Paris, au commencement de la révolution.

THELUSSON, (Pierre-Isaac) négociant Genevois, mort à Londres en 1798, a laissé à sa mort une fortune immense, et plus de 700 mille livres sterlings. Par son testament il a créé un fonds d'amortissement au profit de l'état, qui, dans un siècle, doit s'élever à une somme énorme. Sa femme et ses enfans, à qui il n'a légué que 100.000 livres sterlings, ont vainement attaqué ce testament ; ses dispositions ont été maintenues en Angleterre et déclarées valides.

THÉMINES, (Ponce de Lausières, marquis de) chevalier des Ordres du roi, maréchal de France, étoit fils de *Jean de Thémines*, seigneur de Lausières, d'une famille qui remonte au XIIe siècle. Il servit avec distinction sous *Henri III* et *Henri IV*, auxquels il fut toujours fort attaché, et se signala en 1592 au combat de Villemur. Ayant été honoré du bâton de maréchal de France, en 1616, au siége de Montauban, par *Louis XIII*, il prit plusieurs villes aux Protestans, et échoua devant Castres et le Mas d'Azil. En 1626, il eut le gouvernement de Bretagne, dont le cardinal *de Richelieu* avoit dépouillé le duc *de Vendôme*, pour s'en revêtir lui-même. Mais comme ce procédé pouvoit paroitre odieux, il donna ce gouvernement à *Thémines*, qui ne pouvoit pas pousser sa carrière fort loin. En effet il mourut l'année d'après, à 74 ans. Quoiqu'il eût rendu quelques services à la tête des armées, il étoit meilleur courtisan qu'habile guerrier. On prétend qu'il ne parvint au grade de maréchal de France, que parce qu'il avoit arrêté le prince *de Condé*. *Comme vous ne pouviez rien faire*, lui dit la Reine-mère, *qui fût plus utile à l'état, il est juste que la récompense soit proportionnée au service.* [*Voy.* MONTIGNY.] « C'étoit (selon *le Gendre*) un homme généreux, civil, affable, magnifique, grand dissipateur, se souciant fort peu qui payeroit ses dettes ; moins habile peut-être que brave : fort ou foible, dès qu'il avoit jeté son coup d'œil, il attaquoit. » Sa postérité masculine finit dans la personne de son petit-fils, mort en 1646, sans s'être marié.

THÉMIS, (Myth.) fille du *Ciel* et de la *Terre*, et Déesse de la Justice. On la représente tenant une balance d'une main et un glaive de l'autre, avec un bandeau sur les yeux. Ayant refusé d'épouser *Jupiter*, ce Dieu la soumit à sa volonté, et eut d'elle la *Loi* et la *Paix*. *Jupiter* plaça sa balance au nombre des 12 figures du Zodiaque.

THEMISEUL, *Voy.* SAINT-HYACINTE.

THEMISON, médecin célèbre vers l'an 4 avant Jesus-Christ, disciple d'*Asclépiade*, étoit de Laodicée

Laodicée, dans l'Asie mineure. Il changea, dans sa vieillesse, quelque chose au système de son maître. La secte qu'il forma fut appelée *Méthodique*, parce qu'il se mit en tête d'établir une méthode pour rendre la médecine plus aisée à apprendre et à pratiquer. Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin auquel *Juvenal* donne la nom de *Thémison*, et dont il ne parle pas favorablement :

Quot Themison ægros autumno occiderit uno.

THEMISTE, (*Themistius*) fameux philosophe, étoit originaire de Paphlagonie. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *Beau Parleur*. Il alla à Constantinople où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. *Constance* le fit sénateur de cette ville, et 4 ans après il lui érigea une statue. Dans une occasion importante, le sénat l'ayant chargé de haranguer *Jovien*, il lui dit : « Souvenez-vous que si les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philosophes vous apprendront à le gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars ; apprenez des seconds à la porter dignement. » *Themiste* se rendit à Rome l'an 376 ; mais comme cette ville n'étoit plus que la seconde de l'empire, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fit. *Théodose le Grand* conçut pour lui une estime singulière, et le fit préfet de Constantinople l'an 384. Il étoit Païen, mais sans fanatisme ; et il fut très-lié avec *S. Grégoire de Nazianze*, qui lui écrivoit : « Vous savez philosopher dans les plus hautes places, et joindre suivant le précepte de *Platon*, l'étude au pouvoir, les dignités à la science. » On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse il composa des *Notes* sur la philosophie de *Platon* et d'*Aristote* ; et cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avoit fait sur *Aristote* parut à Venise, 1570 et 1587, in-fol. ; et *Stobée* cite un passage de son Livre sur l'*Immortalité de l'Ame*. Il nous reste encore de lui XXXIII *Discours* grecs, qui sont pleins de dignité et de force. Il osa remontrer dans un de ces Discours, à l'empereur *Valens*, prince qui étant Arien persécutoit les Orthodoxes, qu'il ne falloit pas s'étonner de la diversité des sentimens parmi les Chrétiens, puisqu'elle n'étoit rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnoient chez les Grecs, c'est-à-dire chez les Païens, et que cette diversité ne devoit pas se terminer par l'effusion du sang. *Themiste* avoit principalement en vue d'engager l'empereur à laisser la liberté de conscience, et il y réussit. Dans ses autres Discours, *Themiste* prodigue moins l'encens aux princes de son temps, que les autres déclamateurs ; et il leur donne souvent des leçons d'humanité, de clémence et de sagesse. Nous avons deux éditions de ses *Discours* ; l'une, par le P. *Petau*, jésuite ; et l'autre par le P. *Hardouin* : celle-ci parut en grec et en latin, au Louvre, en 1684, in-fol.

THEMISTO, femme d'*Athamas*, fut si piquée de ce que son mari l'avoit répudiée pour épouser *Ino*, qu'elle résolut de s'en venger en massacrant *Léarque* et *Mélicerte*, enfans d'*Ino*. Mais la nourrice, avertie de ce dessein, donna les habits de ces deux princes aux enfans de *Themisto*, qui fit périr ainsi ses propres fils. Elle se poignarda dès qu'elle eut reconnu son erreur.

THÉMISTOCLE, célèbre général Athénien, eut pour père *Néocle*, citoyen d'Athènes aussi illustre par sa naissance que par ses vertus : son fils ne l'imita point. On le vit dans le premier feu de la jeunesse, se livrer à tous les écarts d'un tempérament vicieux et emporté. On raconte qu'un jour il attela à son char quatre courtisanes nues, et qu'il se fit traîner par elles dans la place publique, au milieu d'une multitude assemblée qu'un tel spectacle révoltoit. Son libertinage fut si grand, que son père le déshérita. Cette infamie au lieu d'abattre son courage, ne servit qu'à le relever. Pour effacer cette honte, il se consacra entièrement à la république, travaillant avec un soin extrême à acquérir des amis et de la réputation. Il prouva bientôt la vérité de ce qu'il avoit dit de lui-même, *que les poulains les plus vicieux deviennent meilleurs chevaux, lorsqu'ils sont domptés et dressés par un écuyer habile.* Le récit des exploits de *Miltiade* qu'il entendoit célébrer, échauffa tellement en lui le désir de les effacer, qu'il s'arracha entièrement aux plaisirs et aux fêtes. Lorsque les compagnons de ses débauches, étonnés d'un changement si extraordinaire et si prompt, lui en demandoient la raison, il leur répondoit que *les exploits de* Miltiade *ne le laissoient pas dormir. Thémistocle* eut sur-tout le talent rare de lire dans l'avenir. Il sut prévoir de bonne heure que la bataille de Marathon n'étoit que le prélude des efforts des Perses contre la Grèce. Comme il vouloit qu'Athènes jouât le premier rôle dans la nouvelle scène qui alloit s'ouvrir, connoissant sa foiblesse par terre, qui ne lui permettoit pas de résister même à ses égaux, il chercha à lui donner l'empire de la mer. Il sut persuader au peuple d'abolir les distributions annuelles qui se faisoient du revenu des mines, et de l'employer à construire des vaisseaux. Il l'engagea ensuite dans de petites querelles maritimes avec leurs voisins, pour l'exercer à de plus grands combats. Il étoit à la tête de la république lorsque *Xercès* roi de Perse, marcha contre cette ville. Il fut élu général. On arrêta que les Lacédémoniens iroient défendre le passage des *Thermopyles* où ils firent des prodiges de valeur; et que les Athéniens conduiroient la flotte au détroit d'Artemise, au-dessus de l'Eubée. Il s'éleva une contestation entre les Lacédémoniens et les Athéniens pour le commandement général de l'armée navale. Les alliés voulurent que ce fût un Lacédémonien. *Thémistocle* qui avoit droit de prétendre à cet honneur, persuada aux Athéniens d'abandonner ces disputes qui auroient pu perdre la Grèce. Cette déférence fut l'une des principales causes du salut de la Grèce. Le courage des Grecs et une tempête furieuse ruinèrent une partie de la flotte ennemie; mais il n'y eut aucune

action décisive. Cependant une armée de terre de *Xercès*, à force de sacrifier des hommes à la valeur des Lacédémoniens, avoit franchi le passage des Thermopyles, et se répandoit dans la Phocide, mettant tout à feu et à sang. Dans ce désastre affreux, *Thémistocle* remua tout pour secourir sa patrie : il employa la raison pour persuader les Juges, et fit parler les Oracles pour entraîner la multitude. On rappela tous les citoyens exilés ; *Aristide* alla au-devant de *Thémistocle* qui l'avoit persécuté, (*Voy.* ARISTIDE.) et ils travaillèrent tous deux au salut de la République. *Thémistocle* fait donner un faux avis à *Xercès* que les Grecs veulent s'échapper, et qu'il doit se hâter de faire avancer sa flotte, s'il veut leur couper la retraite du Péloponèse ; le Persan donna dans le piége. La petite flotte grecque agissant avec tout l'avantage possible contre les Perses trop resserrés dans ce détroit, porte le désordre dans leurs premières lignes ; et bientôt toute la flotte est dispersée. Cette victoire si célèbre, sous le nom de la bataille de Salamine, coûta aux Grecs 40 vaisseaux, et les Perses en perdirent 200. *Thémistocle* eut tout l'honneur de cette fameuse journée, qu'on place 480 avant J. C. Quelques jours avant cette fameuse bataille, qui décida du sort de la Grèce, *Thémistocle* donna un exemple de son dévouement pour la cause commune. Ne pouvant dans un conseil, déterminer *Euribiade* à prendre une résolution vigoureuse, celui-ci fatigué de ses représentations, lui dit : *On châtie ceux qui se lèvent sans ordre dans les combats publics.* — *Il est vrai,* répondit Thémistocle, *mais aussi on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard et qui demeurent derrière.* Sur cela le Lacédémonien ayant levé le bâton sur lui comme pour le frapper : *Frappe*, (lui dit modestement *Thémistocle*) *mais écoute.* Surpris de tant de fermeté, de douceur et de patience, *Euribiade* revint à lui-même, écouta les conseils de *Thémistocle* et adopta enfin le seul bon parti qu'il y eût à prendre. Le héros de Salamine profita du crédit que lui donna cette victoire, pour persuader à ses concitoyens d'établir une marine puissante. C'est par ses soins qu'on bâtit le port du Pyrée, et qu'on destina des fonds pour construire des vaisseaux toutes les années. Ses services furent mal récompensés ; on cabala contre lui, et il fut banni par la loi de l'Ostracisme. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, lui donna la ville de Lampsaque, et voulut lui confier le commandement général de ses armées. Le vertueux Athénien ne voulant ni porter les armes contre sa patrie, ni déplaire à *Artaxercès-Longuemain* son bienfaiteur, s'empoisonna, l'an 464 avant Jesus-Christ, à l'âge de 63 ans. *Thémistocle*, né avec une ardeur extrême pour la gloire, étoit courageux, entreprenant ; mais n'étoit pas exempt des foiblesses de l'envie. Le repos sembloit l'inquiéter. Grand homme d'état, son génie toujours prévoyant, toujours fécond en ressources, le rendit supérieur aux événemens. Personne n'a possédé à un plus haut degré, l'art si souvent nécessaire de rappeler les hommes à leurs pas-

sions, pour les porter à ce qu'ils doivent faire. On cite de lui plusieurs traits honorables ou curieux. Le poëte *Simonides* s'appuyant sur l'étroite liaison qu'il avoit avec ce grand homme, lui demanda quelque grace injuste. *Thémistocle* la refusa, et lui dit : *Cher* Simonides, *vous ne seriez pas un bon poëte, si vous faisiez des vers qui péchassent contre les règles de l'Art poétique ; et moi je ne serois pas bon magistrat, si je commettois quelque action qui fût opposée aux lois de ma patrie.... Thémistocle*, après une célèbre victoire, marchant sur les dépouilles des ennemis, dit à celui qui le suivoit : *Ramasse ces dépouilles pour toi ; car tu n'es pas* THEMISTOCLE. Ce général avoit un fils, qui avoit beaucoup d'empire sur sa mère. *Ce petit garçon que vous voyez-là*, disoit-il un jour en riant à ses amis, *c'est l'arbitre de la Grèce ; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent les Grecs*. Oh ! quels petits conducteurs, ajoute un auteur moderne, on trouveroit souvent aux plus grands empires, si du prince on descendoit par degrés jusqu'à la première main qui donne le branle en secret !.... *Thémistocle*, chargé par les Athéniens de lever des subsides considérables sur les alliés de la république, s'acquitta facilement de sa commission sur les villes riches, parce qu'on pouvoit leur enlever une contribution plus forte que celle qu'on avoit demandée. Mais les habitans d'Andros, réduits à l'indigence, ne craignirent point de résister à ses ordres. Le général Athénien leur déclara : Qu'il venoit, accompagné de deux puissantes divinités, *le Besoin et la Force, qui*, disoit-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite. — Thémistocle*, lui répondirent les habitans d'Andros, *nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités non moins puissantes que les tiennes, l'Indigence et le Désespoir, qui méconnoissent la Force*. Quelqu'un demandant un jour à *Thémistocle : Lequel aimeriez-vous mieux être, ou* Achille *ou* Homère ? *Et toi*, repartit-il, *voudrois-tu être le vainqueur aux jeux Olympiques, ou le crieur qui proclame son triomphe ?* Il parut à Franckfort en 1629, et à Leipzig en 1710, des *Lettres* in-8.°, en grec et en latin, sous le nom d'un THEMISTOCLE, qui n'est pas le général Athénien.

THEOBALDE, (*Teobaldo Gatti*) natif de Florence, mort à Paris en 1727 dans un âge avancé, occupa pendant 50 années, une place de symphoniste pour la basse de violon dans l'orchestre de l'Opéra. On dit que charmé de la musique de *Lully*, qui étoit parvenue jusqu'à lui, il quitta sa patrie pour en féliciter ce célèbre musicien. Enfin il se montra digne élève de ce grand homme, par deux opéra qui ont été joués sur notre théâtre : *Coronis*, Pastorale en 3 actes ; et *Scylla*, Tragédie en 5 actes : celle-ci a été représentée à trois reprises différentes. On a encore de lui un Livre d'airs italiens à une seule et à deux voix, publié à Paris, chez *Ballard*, en 1696, in-4.°

THEOBUTE *ou* THEBUTE. Après la mort de *S. Jacques*, surnommé le Juste, *Siméon*, son frère, fut élu évêque de Jérusalem, l'an 61 de Jesus-Christ. *Théobute*, qui aspiroit à cette dignité, se sépara de l'Église Chrétienne, réunit les sentimens des différentes sectes des Juifs, et en forma le corps de ses erreurs.

THÉOCLES, sculpteur Grec, fit à Olympie deux statues, représentant *Atlas* et *Hercule* près de l'arbre des Hespérides. Elles étoient en bois de cèdre. *Théocles* vivoit environ 370 ans avant l'ère chrétienne.

THÉOCRÈNE, (Benoît) né à Larzana, petite ville de l'état de Gènes, vint en France où il devint évêque de Grasse, et ensuite précepteur des enfans de *François I.* On lui doit un volume d'*Odes* en vers latins, où il y a du feu et de l'harmonie. Il avoit aussi fait une *Chronique* de Gênes. Son véritable nom étoit *Tagliacarne*.

THÉOCRITE, de Syracuse, ou de l'île de Cô, ou Cos, dans la mer Egée, florissoit sous *Ptolomée Philadelphe*, roi d'Egypte, vers l'an 285 avant Jesus-Christ. On dit que ce poëte eut l'imprudence d'écrire des Satires contre *Hiéron* tyran de Syracuse, et qu'il fut puni de mort par ce prince. On ajoute qu'il aimoit l'argent, et qu'il mendioit bassement des récompenses pour ses vers. *Théocrite* s'est fait une grande réputation par ses *Idylles*, qui ont servi de modèle à *Virgile* dans ses *Eglogues*. Entre tous les excès, dit *Boileau*,

. . . . La route est difficile
Suivez, pour la trouver, Théocrite *et* Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés
Seuls dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art, sans bassesse, un auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
Au combat de la flûte animer les bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse *en fleur, couvrir* Daphné *d'écorce;*
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un Consul la campagne et les bois.

Théocrite a employé le dialecte Dorien, qui est très-propre pour ce genre. Les *Idylles* de ce poëte passent, avec raison, pour une des plus belles images de la nature: on y trouve cette beauté simple, ces graces naïves, enfin ce *je ne sais quoi*, qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. « Il faut avouer cependant (dit M. *Fréron* le fils) qu'on peut quelquefois reprocher avec justice à *Théocrite*, certains détails bas et grossiers. La cinquantième *Idylle*, par exemple, a des endroits qui ne sont pas faits pour plaire à notre siècle; et je doute qu'on put les goûter, dans une cour polie et galante, telle que celle d'Alexandrie. On a vivement blâmé dans *Homere* les injures grossières que se disent *Agamemnon* et *Achille*; mais la fureur qui les anime, peut en quelque sorte les excuser. Ici deux bergers de

sang-froid s'accablent mutuellement des reproches les plus atroces. Ce langage, il est vrai, paroît plus convenable à leur condition ; mais il n'en est pas moins contraire à la nature du Poëme pastoral, qui ne doit offrir que des images riantes, et ne respirer que la paix. En vain les Scoliastes pretendent-ils excuser *Théocrite*, en disant qu'il n'a mis les discours qui nous choquent, que dans la bouche des bergers et des chevriers, et qu'il s'est conformé en cela aux mœurs connues. L'homme de goût répondra que l'art de la poésie ne consiste pas à imiter la nature, mais la belle nature ; qu'il est un milieu entre le simple et le bas, le naïf et le grossier ; que l'*Idylle* doit nous présenter l'image touchante du bonheur et des plaisirs des bergers, et non le tableau dégoûtant de leurs vices, de leurs querelles et de leur grossièreté. » *Longepierre* a traduit en françois XV *Idylles* de *Théocrite*. (*Voyez* son art.) Les meilleures éditions du texte original sont celle d'Oxford, in-8.°, 1699, qu'on joint aux *Variorum* ; et de la même ville, 1770, 2 vol. in-4.°, mise au jour par *Thomas Warton*. On estime aussi celle de Rome, 1516, in-8.°, en grec. La première édition de ce poëte est de Venise, 1495, in-fol.

THÉODAMAS, père d'*Hylas*, fut tué par *Hercule*, à qui non-seulement il avoit refusé l'hospitalité, mais qu'il avoit encore osé attaquer. Le héros prit soin du jeune orphelin qu'il avoit privé de son père, et eut pour lui une tendre amitié.

THÉODAS *et* THEUDAS : Ce sont les noms des deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le *Messie*. L'un fut pris par *Saturnin*, gouverneur de Syrie sous l'empereur *Auguste* ; et l'autre par *Cuspius Fadus* préposé au même gouvernement sous *Claude*.

THÉODAT, roi des Goths en Italie, étoit fils d'*Amalaberge*, sœur du roi *Théodoric*. La reine *Amalasonte* ayant perdu son fils *Atalaric*, mit sur le trone son neveu *Théodat* en 534, et l'épousa peu de temps après. Ce qui arrive presque toujours, arriva. *Théodat* fut ingrat : il chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultère ; et après l'avoir détenue quelque temps en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur *Justinien*, indigné de la mort de cette princesse et de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. *Bélisaire* descendit en Italie, et lui enleva la Dalmatie et la Sicile. *Théodat* envoya le pape *Agapet* à Constantinople, pour calmer l'empereur. Mais ses soldats voyant les progrès de *Bélisaire*, élurent *Vitigès* et le proclamèrent roi en 536. Le nouveau prince fit poursuivre son compétiteur, et dès qu'on l'eut atteint, il fut immolé à la haine des Romains. C'est ainsi que la providence se servit d'un traître pour en punir un autre. Quoique *Théodat* eût tous les vices d'un ambitieux, il aimoit la philosophie, et surtout celle de *Platon*. Mais rien n'est plus commun que de voir la sagesse dans les paroles, et le crime dans les actions. *Voyez* Amalasonte.

THÉODEBALDE, *Voyez* Thibaud.

THÉODECTE, orateur célèbre, né en Cilicie, et mort à Athènes à 41 ans, fut disciple de *Platon*, d'*Isocrate*, d'*Aristote*, et mit en vers les préceptes de la rhétorique. Il avoit une mémoire si prodigieuse, qu'il lui suffisoit d'entendre une seule fois la lecture d'un poëme pour le retenir.

I. THÉODEBERT I, roi de Metz, succéda à son père *Thierry* l'an 534, et fut placé sur le trône par ses vassaux, malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, et eut part au partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à *Childebert* en 537, contre *Clotaire* son oncle; mais cette guerre n'eut pas de suite. *Théodebert* secourut en 538, *Vitigès* roi des Ostrogoths, et entra lui-même l'année suivante en Italie d'où il revint chargé de dépouilles; mais la plus grande partie de son armée périt de maladie. Il mourut lui-même en 547, lorsqu'il se préparoit à faire la guerre à *Justinien* et à la porter jusqu'aux portes de Constantinople. Sa valeur, sa libéralité, sa prudence et sa clémence, lui méritèrent l'éloge de ses contemporains. Il eut assez d'ambition pour prendre le titre d'Auguste, qui lui est donné dans une de ses monnoies. Sa mort arriva à la chasse, par la chûte d'une grosse branche d'arbre qu'un bœuf sauvage lui fit tomber sur la tête, et qui l'abattit de son cheval. *Voyez* DEUTERIE.

II. THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son père *Childebert*, dont il partagea les états avec son frère *Thierry*, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de *Brunehaut*, son aïeule; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination tyrannique de cette princesse, engagèrent son petit-fils à l'exiler en 599. *Théodebert* qui avoit joint ses forces à celles de son frère, défit successivement *Clotaire* et les Gascons. *Brunehaut* irritée contre lui, excita *Thierry* à lui déclarer la guerre. Ce prince le vainquit par deux fois, et le prit prisonnier. *Théodebert* fut envoyé à Châlons-sur-Saône, où la reine *Brunehaut* lui fit couper les cheveux, et le fit mourir peu après, l'an 612. On cite de lui une belle réponse qu'il fit à l'évêque *Didier*. Ce prélat ayant rapporté à *Théodebert* une somme considérable, que le prince avoit prêtée aux habitans de Verdun, il refusa de la prendre. *Nous sommes trop heureux*, dit-il au prélat : *vous, de m'avoir procuré l'occasion de faire du bien ; et moi, de ne l'avoir pas laissé échapper.*

THÉODON, (Jean-Baptiste) sculpteur, membre de l'académie, mort à Paris en 1713, se distingua par ses ouvrages à Rome et en France. C'est lui qui commença le beau groupe d'*Arrie* et *Pœtus* qui se voit aux Tuileries, et qui fut fini par *le Pautre*.

I. THÉODORA, (*Flavia Maximiana*) étoit fille d'un noble Syrien, et d'*Eutropie*, deuxième femme de *Maximilien-Hercule*. Cet empereur ayant fait César *Constance-Chlore* l'an 292, lui fit épouser *Théodora* ; et son épouse *Hélène*, mère de *Constantin*, fut répudiée. Ses médailles la représentent avec une physionomie spirituelle. Sa vie fut

sans doute irréprochable, puisque le vertueux *Constance-Chlore* la rendit mère de plusieurs enfans.

II. THÉODORA, femme de l'empereur *Justinien I*, étoit fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mère sacrifia sa vertu pour de l'argent; et la jeune *Théodora* s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain *Hécébole* de Tyr gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque temps; mais il s'en dégoûta bientôt, et la chassa de chez lui. Elle alla à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. *Justinien* en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur *Justin* à abroger la loi qui défendoit à un sénateur d'épouser une femme débauchée et l'épousa. Cette femme fut le fléau du genre humain, si l'on en croit *Procope*, qui en fait une peinture affreuse dans ses *Anecdotes*, après l'avoir louée dans son *Histoire*. Elle mourut vers l'an 565. Elle avoit eu un enfant d'un amant qui avoit précédé *Justinien*. On prétend que pour cacher sa naissance, elle le fit mourir.

III. THÉODORA DESPUNA, née à Eblisse dans la Paphlagonie, d'un tribun militaire nommé *Marin*, reçut de la nature une beauté parfaite et un génie supérieur, qui fut perfectionné par une excellente éducation. *Euphrosine* belle-mère de l'empereur *Théophile*, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une épouse, *Théodora* eut la préférence sur toutes ses rivales. Elle embellit le trône par sa piété et ses vertus. Devenue veuve en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils *Michel*, et gouverna pendant 15 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des Images, conclut la paix avec les Bulgares, fit observer les lois et respecter son autorité; mais comme elle gênoit les passions de *Michel*, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mère par de vils courtisans, la fit enfermer en 857 dans le monastère de Gastrie, où elle acheva saintement ses jours. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes très-considérables qu'elle avoit économisées sans vexer ses sujets. Mais l'histoire lui reproche avec raison, le massacre d'environ cent mille Manichéens ou pendus, ou noyés, ou décapités. Elle vouloit les convertir; mais c'étoit s'y prendre d'une étrange manière. Ceux qui survécurent devinrent les plus cruels ennemis des Grecs et des Romains, et augmentèrent les maux de l'empire. [Voy. l'*Hist. Ecclés.* de *Fleury*, *Liv.* 48, n.° 25. *Voy.* DANDERI et BOGORIS.]

IV. THÉODORA, troisième fille de *Constantin XI*, fut chassée de la cour par son beau-frère *Romain Argyre*, qu'elle avoit voulu faire descendre du trône pour y placer *Prusien* son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du règne de *Michel Calafate*, en 1042. Elle fut alors proclamée impératrice avec sa sœur *Zoé*, qui épousa *Constantin Monomaque*. Après la mort de ce prince en 1054, *Théodora* gouverna en

grand homme ; elle se fit craindre des ennemis de l'empire qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce et les arts et diminua les impôts. Une colique l'emporta en 1056, à 76 ans, après avoir régné environ 19 mois. En elle périt la famille de *Basile le Macédonien*, montée sur le trône en 867... Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

V. THÉODORA, dame Romaine, fille d'une autre *Théodora*, avec laquelle on l'a confondue, fut non moins célèbre par sa beauté et par son esprit, que par sa lubricité et par ses crimes. Elle étoit si puissante à Rome, vers l'an 908, qu'elle occupoit le château Saint-Ange, et faisoit élire les papes qu'elle vouloit. *Jean* un de ses amans, obtint par son moyen l'évêché de Cologne, l'archevêché de Ravenne, et enfin la papauté, sous le nom de *Jean X*. Elle étoit sœur de *Marosie*, qui ne lui céda ni en attraits, ni en débauches.

I. THÉODORE, architecte de Samos, étoit fils de *Rhecus* et frère de *Téléclès*. Il fit construire le superbe temple de *Junon* à Samos. — On connoît *Théodore* de Phocée, qui écrivit un livre sur la grandeur du temple de Delphes, et un peintre du même nom, qui peignit la guerre de Troye dans plusieurs grands tableaux placés à Rome dans le portique de *Philippe*.

II. THÉODORE I, né à Jérusalem, succéda au pape *Jean IV*, le 24 novembre 642. Il condamna *Pyrrhus* et *Paul*, patriarches de Constantinople, qui étoient Monothélites, et mourut saintement le 13 mai 649. Sa douceur, sa charité et ses vertus laissèrent des regrets très-vifs. C'est le premier pape qu'on ait appelé *Souverain Pontife*, et le dernier que les évêques aient appelé *Frère*.

III. THÉODORE II, pape après *Romain* en 898, mourut 20 jours après son élection. Il fit reporter solennellement dans la sépulture des papes, le corps de *Formose*, qui avoit été jeté dans le Tibre par ordre d'*Etienne VI*.

IV. THÉODORE DE CANTORBERY, moine de Tarse, fut envoyé l'an 668 en Angleterre pour remplir le trône épiscopal de l'église de Cantorbery. Il y rétablit la foi et la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitenciel* et de ses autres Ouvrages, a été recueilli par *Jacques Petit*, et imprimé à Paris en 1677, en 2 vol. in-4.°, avec de savantes Notes. Ce Recueil important mérite d'être lu par ceux qui aiment à chercher les traces de l'ancienne discipline. *Théodore* mourut en 690, à 88 ans, en odeur de sainteté, après avoir fondé des écoles pour instruire ses ouailles.

V. THÉODORE DE MOPSUESTE, ainsi nommé parce qu'il étoit évêque de Mopsueste, ville de Cilicie, fut élevé et ordonné prêtre dans un monastère, et mourut l'an 428. On peut le regarder (dit l'abbé *Racine*) comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en *Jesus-Christ*. Quand on étudie ses Ouvrages, on voit qu'il avoit dans l'esprit le prin-

cipe qu'ont eu depuis les Sociniens. « qu'il faut déférer tout au tribunal de la raison, et n'admettre que ce qu'elle approuve. » *Théodore* avoit une grande réputation de science et de vertu, et passoit pour un des plus illustres docteurs de tout l'Orient. Il avoit écrit contre *S. Jérôme*, pour défendre l'hérésie de *Pélage*. Le fameux *Julien* d'Eclane, un des sectateurs de cet Hérésiarque, ayant été chassé de son siége, se réfugia chez lui, et augmenta le nombre de ses disciples. *Théodore* cacha long-temps sa doctrine; mais lorsque le Nestorianisme éclata, elle étoit déjà répandue dans bien des esprits. Les Nestoriens se servirent en 531, après la tenue du concile d'Ephèse, des ouvrages de cet hérétique pour appuyer leurs erreurs. Dans le ve concile général, tenu en 553, la personne et les ouvrages de *Théodore de Mopsueste* furent anathématisés. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Commentaire sur les Pseaumes*, dans la *Chaîne* du Père *Corder*. II. Un *Commentaire*, en manuscrit, sur les XII petits Prophètes. Ce Commentaire prouve que l'auteur étoit un Déiste. III. Plusieurs fragmens dans la *Bibliothèque* de *Phocius*.

VI. THÉODORE - STUDITE, fut ainsi nommé, parce qu'il fut abbé du monastère de Stude, fondé par *Studius*, consul Romain, dans un des fauxbourgs de Constantinople. Il vit le jour en 659, et embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâma l'empereur *Constantin*, fils de *Léon IV* qui avoit répudié l'impératrice *Marie*, pour épouser *Théodora*, et le refus qu'il fit, sous *Léon l'Arménien*, *Michel le Bègue*, et les autres empereurs Iconoclastes, d'anathématiser les Images, lui attirèrent de violentes persécutions. Il répondit à *Léon V*, qui le pressoit d'embrasser ses erreurs: *Vous êtes chargé de l'Etat et de l'Armée, prenez-en soin, et laissez les affaires de l'Eglise aux Pasteurs et aux Théologiens.* A la mort de ce prince, il obtint sa liberté, après sept ans d'exil. Cet abbé, plein de zèle, finit sa carrière dans l'île de Chalcide, le 11 novembre 826, à 67 ans. Il nous reste de lui des *Sermons*, des *Epîtres* et d'autres ouvrages peu lus.

VII. THÉODORE *le Lecteur*, ainsi appelé parce qu'il étoit lecteur de la grande église de Constantinople, avoit composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la 20e année du règne de *Constantin le Grand*, jusqu'à la mort de ce prince. Cet ouvrage étoit divisé en 2 livres. Il l'avoit tiré des histoires de *Socrate*, de *Sozomène*, et de *Théodoret*. Il est en manuscrit dans quelques bibliothèques, et n'a pas encore été imprimé. *Théodore* avoit encore composé une autre *Histoire Ecclésiastique*, depuis la fin du règne de *Théodore le Jeune*, jusqu'au commencement du règne de *Justin*. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. *Henri de Valois* nous a donné tout ce qu'il a pu ramasser de *Théodore*, dans *Suidas*, *Théophane* et *Jean Damascène*.

VIII. THÉODORE, surnommé l'*Athée*, fut disciple d'*Aristippe*. Il adopta tous les principes de son maître, et enseigna

de plus qu'il n'y avoit point de Dieux. Les Cyrénéens l'exilèrent : il se réfugia à Athènes, où il auroit été conduit devant l'Aréopage et condamné, si *Démétrius* de Phalère n'eût trouvé le moyen de le sauver. *Ptolomée* fils de *Lagus*, le reçut chez lui, et l'envoya un jour en qualité d'ambassadeur vers *Lysimaque*. Le philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'intendant de ce prince, qui se trouva présent, lui dit : *Je crois*, Théodore, *que tu t'imagines qu'il n'y a pas de Rois non plus que de Dieux*. On prétend que ce philosophe fut à la fin condamné à mort, et qu'on l'obligea de prendre du poison.

IX. **THÉODORE**, *Voy.* Metochite..... Bry.... n° Lascaris... Gaza..... Balzamon..... Théodorus.... Santabarène.

X. **THÉODORE**, roi des Corses, *Voyez* Neuhoff.

XI. **THÉODORE** DE Beze, *Voyez* Beze.

I. **THÉODORET**, Martyr, *Voyez* IV. Julien.

II. **THÉODORET**, né en 386, fut disciple de *Théodore* de Mopsueste et de *S. Jean-Chrysostome*, après avoir été formé à la vertu dans un monastère. Elevé au sacerdoce, et malgré lui à l'évêché de Cyr, vers 420, il fit paroître dans sa maison, à sa table, dans ses habits et dans ses meubles, beaucoup de modestie : mais il étoit magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir deux grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aqueducs. Il travailla avec tant de zèle et de succès dans son diocèse, composé de 800 paroisses, dont un grand nombre étoient infectées de diverses hérésies, qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes tous ses diocésains. Son zèle ne se borna point à son Eglise ; il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence et son savoir, et où il convertit des milliers d'hérétiques et de pécheurs. Sa réputation fut néanmoins obscurcie pendant quelque temps, par l'attachement qu'il eut pour *Jean* d'Antioche et pour *Nestorius*, en faveur duquel il écrivit contre les XII Anathêmes de *S. Cyrille* d'Alexandrie ; mais il effaça cette tache, en se réconciliant avec ce prélat, et en anathématisant l'Hérésiarque. Le malheur qu'il avoit eu de le favoriser, étoit bien excusable : séduit par l'extérieur mortifié des Nestoriens, il s'aveugloit sur le fond de leur doctrine, jusqu'à croire que le Concile d'Ephèse et *S. Cyrille* enseignoient l'unité de la nature en J. C. ; mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il s'éleva avec force contre ces hypocrites. Il combattit les Eutychéens, résista aux menaces de l'empereur *Théodose II*, et se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Ephèse. Sa vertu triompha en 451, dans le Concile général de Calcédoine, où ses lumières et sa sagesse brillèrent également. Il termina saintement sa carrière, quelques années après ; il la finit comme il l'avoit commencée, dans la paix et dans la communion de l'Eglise. Ses bienfaits égalèrent ses vertus. « Depuis vingt-cinq ans que je suis évêque, je n'ai eu, dit-il, de procès avec personne, et j'en puis dire autant de mon clergé. Ni mes domesti-

ques, ni moi, n'avons reçu le moindre présent. J'ai donné dès long-temps mon patrimoine aux pauvres, et je ne l'ai point remplacé. Je n'ai ni argent, ni maison, ni terres, pas même un tombeau. Le misérable habit qui me couvre est tout mon bien. Des revenus de mon évêché j'ai bâti des portiques et deux larges ponts, et réparé les bains publics. Je trouvai la ville sans eau, et les habitans étoient obligés d'en aller puiser dans la rivière; je leur ai fait construire un aqueduc qui en fournit abondamment. Je trouvai huit villages infectés de l'erreur des Marcionites, et deux autres remplis d'Ariens; je les ai tous convertis au péril de ma vie, ayant été plus d'une fois attaqué par les errans. » Sa politesse, son humilité, sa modération, sa charité, sont peintes dans tous ses Ecrits, qui sont en très-grand nombre. I. Une *Histoire Ecclésiastique* qui renferme des choses importantes qu'on ne trouve pas ailleurs, et plusieurs pièces originales. Elle commence où *Eusebe* a fini la sienne, c'est-à-dire, à l'an 324, de J. C., et finit à l'an 429. Les savans y remarquent des fautes de chronologie. Son style est élevé, clair et net; mais il y emploie des métaphores un peu trop hardies. II. Un *Commentaire*, par demandes et par réponses, sur les VIII premiers Livres de la Bible. III. Un *Commentaire* sur tous les *Pseaumes*. IV. L'*Explication du Cantique des Cantiques*. V. *Des Commentaires* sur *Jérémie*, sur *Ezéchiel*, sur *Daniel*, sur les XII petits Prophètes, et sur les Epîtres de *S. Paul*. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec soin. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui n'ayant point d'or ni de pierreries à donner à Dieu pour la construction du Tabernacle, ramassoient les poils, les laines et les lins que les autres avoient donnés, les filoient et les unissoient ensemble. VI. Cinq Livres des *Fables des Hérétiques*. VII. Dix Livres *sur la Providence*. VIII. Dix *Discours* sur la guérison des fausses opinions des Païens, sous le titre de *Thérapeutique*, traduits par le P. *Mourgues*, jésuite. IX. Un sur *la Charité*. X. Un sur *S. Jean*. XI. Quelques Ecrits contre *S. Cyrille*. XII. Des *Sermons*. On y trouve du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style, de la suite et de la force dans les raisonnemens. XIII. Les *Vies des SS. Solitaires*. XIV. Des *Lettres*, fort courtes pour la plupart; mais il y peint son caractère au naturel. Divers historiens lui ont reproché l'approbation qu'il donna à Abdas, évêque de Suze, lequel mit le feu à un temple des Ignicoles. Cette action n'étoit ni selon l'Evangile, ni selon la justice, ni selon la politique. Mais quel homme ne se laisse pas éblouir par de fausses lumières? La meilleure édition de ses Œuvres, est celle du P. *Sirmond*, en grec et en latin, 1642, 4 vol. in-fol., auxquels le P. *Garnier*, jésuite, a ajouté un cinquième en 1684, qui contient divers autres Traités aussi de *Théodoret*. Quoique ce Père de l'Eglise eût été lié avec les Nestoriens, il fut reconnu pour orthodoxe par le Concile de Calcédoine, et par le pape *S. Léon*. Le cinquième Concile général, en condamnant ses ouvrages contre *S. Cyrille*, ne

toucha point à sa personne : et *S. Grégoire le Grand* déclara depuis qu'il l'honoroit avec le Concile de Calcédoine.

THÉODORIC, premier roi des Goths en Italie, fils naturel de *Théodomir*, second roi des Ostrogoths, fut donné en otage, l'an 461, par *Walamir*, frère et prédécesseur de *Théodomir*, à l'empereur *Léon I*. Il rendit de grands services à l'empereur *Zénon*, chassé de son trône par *Basilisque*. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, et l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre *Odoacre*, qu'il battit plusieurs fois, et avec lequel il fit la paix en 493. Quelque temps après, ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa en 509 une sœur de *Clovis*, roi de France, sur lequel il avoit eu des avantages, contracta d'autres puissantes alliances, et fit la paix avec l'empereur *Anastase*, et avec les Vandales d'Afrique. *Théodoric*, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à policer son royaume. Il prit pour secrétaire d'état le célèbre *Cassiodore* qui remplit parfaitement ses vues. Quoique ce prince fût Arien, il protégea les Catholiques. Il ne vouloit pas même qu'ils se fissent Ariens pour lui plaire, et il fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il avoit embrassé l'Arianisme, en lui disant ces paroles remarquables : *Si tu n'as pas gardé la foi à Dieu, comment pourras-tu me la garder à moi qui ne suis qu'un homme ?* Sa droiture le fit choisir par les Orthodoxes, pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Comme il étoit souverain de Rome, il devint l'arbitre de l'élection des papes. Après la mort du pape *Anastase*, en 498, *Laurent* et *Symmaque* se disputèrent le trône pontifical ; on s'en remit à la décision de *Théodoric*, qui jugea en faveur de *Symmaque*. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, et de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie et Ravenne. Il ajouta 150 Lois nouvelles aux anciennes. Il régla l'asile des Lieux saints, et la succession des Clercs qui meurent sans tester. Enfin, il fut pendant 37 ans le père des Italiens et des Goths : bienfaiteur impartial des uns et des autres, et également cher aux deux nations. Il fit fleurir le commerce dans ses états. La police s'y faisoit avec tant d'exactitude, qu'à la campagne on pouvoit garder son or comme dans les villes où il y a le plus d'ordre. Il protégea et cultiva les lettres. Les états qu'il s'étoit formés, étoient très-vastes. Sa domination s'étendoit sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc, et une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités le rendirent jaloux, avare, inquiet et soupçonneux. Les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la République, *Symmaque* et *Boëce* son gendre. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. *Théodoric* ne survécut pas long-temps à ce double homicide. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'ima-

gina que c'étoit celle de *Symmaque* qui le menaçoit ; et se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, et rendit l'ame le 30 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. C'est du moins ce que rapporte *Procope*.

II. THÉODORIC, *Voyez* THIERRY, n° IV.

THÉODORUS - PRODROMUS, auteur Grec, et connu par le Roman des *Amours de Rhodante et Dosicles*, imprimé en grec et en latin, Paris, 1625, in-8.°, et traduit en françois par *Beauchamps*, 1746, in-12. On ne sait en quel temps il florissoit.

I. THÉODOSE LE GRAND, (*Flavius Theodosius Magnus*) empereur, étoit né en 346 à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Son père étoit le fameux comte *Théodose*, qui avoit fait de si grands exploits sous *Valentinien I*, qui fut décapité à Carthage en 376, par ordre de *Valens*, [Voyez *ce mot.*] prince crédule et barbare. Ce grand homme avoit illustré le nom de *Théodose*. Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son père ; mais *Gratien*, qui connoissoit son mérite, l'appela à la cour et l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace, et toutes les provinces que *Valentinien* avoit possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, *Théodose* marcha vers la Thrace, et ayant formé un corps de troupes, il tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes et leurs enfans avec 4000 chariots qui servoient pour les conduire. Les Barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains et d'autres Goths qui ravageoient les provinces voisines, lui envoyèrent faire des propositions de paix, et acceptèrent toutes les conditions qu'il leur imposa. (*Voy.* AMPHILOQUE, *et* I. ARSENE.) L'année d'après en 380, *Théodose*, malade à Thessalonique, se fit baptiser par *Ascole* évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le Christianisme, il ordonna à tous ses sujets, par une loi du 28 février, de reconnoître le *Pere*, le *Fils*, et le *Saint - Esprit*, comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi contre l'erreur, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendoit aux juges de connoître d'aucune action criminelle durant les 40 jours du Carême. Une autre ordonnoit de très - grandes peines contre les femmes qui contractoient de secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui étoit de dix mois. Par une loi plus sage, il ordonna qu'on délivrât les prisonniers à Pâques. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les Morts !* Il couronna tous ces réglemens salutaires par des Edits sévères contre les délateurs convaincus de mensonge. *Athalaric* roi des Goths, se réfugia vers ce temps auprès de *Théodose*, qui le traita en roi, et qui lui fit après sa mort des funérailles magnifiques : cette générosité n'empêcha pas que plusieurs Barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. *Théodose* marche contre eux, leur livre bataille au mois d'août 381, les défait et les force à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. *Sapor III* roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs,

pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura long-temps. L'an 385 fut célèbre par une conjuration formée contre lui. Il défendit de citer en justice ceux qui sans être complices, en avoient été instruits, et ne l'avoient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés, et leur envoya leur grace lorsqu'on les conduisoit au supplice. Ils furent redevables de la vie à *Ste. Flaccille* sa femme, à qui la religion inspira ce que la politique avoit inspiré à *Livie*, femme d'*Auguste*, à l'égard de *Cinna*. La clémence de *Théodose* se démentit dans une occasion plus importante. Il y eut, en 390, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. *Botheric* gouverneur de l'Illyrie, avoit fait mettre en prison un cocher accusé du crime infâme de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles, en réjouissance des victoires de *Théodose*, le peuple demanda qu'on mit ce cocher en liberté; et sur le refus du gouverneur, on prit les armes et l'on tua plusieurs officiers de la garnison. *Botheric* vint en personne pour appaiser ce tumulte; mais il fut lui-même massacré. *Théodose* à cette nouvelle, n'écouta que sa colère, et fit passer tous les habitans au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de *S. Ambroise*, comment cet illustre prélat lui fit expier cette horreur, d'autant plus révoltante dans *Théodose*, qu'il avoit pardonné à la ville d'Antioche, coupable du même crime. Cependant *Maxime* qui avoit tué *Gratien*, et qui s'étoit fait déclarer empereur, pressoit le jeune *Valentinien*. *Théodose* fit la guerre à ce tyran, le défit en deux batailles, dans la Hongrie et en Italie; et l'ayant poursuivi jusqu'à Aquilée, il contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de *Théodose*, qui vouloit lui pardonner; mais les soldats le jugeant indigne de sa clémence, le tuèrent hors de sa tente, et lui coupèrent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scène de Thessalonique, et que *Théodose* ayant pacifié l'Occident pour *Valentinien*, s'assura la possession de l'Orient pour lui et pour ses enfans. L'année suivante 389, il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, et y fit abattre les restes de l'idolâtrie. Après ce triomphe, *Théodose* retourna à Constantinople, et défit une troupe de Barbares qui pilloient la Macédoine et la Thrace. *Arbogaste* Gaulois d'origine, dépouilla l'empereur *Valentinien* de son autorité, et lui donna la mort. Pour éviter la peine dûe à son crime, il choisit *Eugène* homme de la lie du peuple, qui avoit enseigné la grammaire, et le fit déclarer empereur, à condition qu'il permettroit l'idolâtrie. *Théodose* se prépara à lui faire la guerre; et après avoir été battu, il défit l'usurpateur le 6 septembre, à Aquilée, l'an 394. *Eugène* eut la tête tranchée, et *Arbogaste* se tua lui-même. On faisoit de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir *Théodose* en triomphe; il tomba malade à Milan, et y mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395. Il étoit âgé de 50 ans, et en avoit régné 16. Son corps fut porté à Constantinople où *Arcade* son fils le fit mettre dans le mausolée de *Constantin*. *Théodose* doit être mis au nombre des rois

qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violens efforts. La colère et la vengeance furent ses premiers mouvemens, mais la réflexion le ramenoit à la douceur. On connoît cette Loi si digne d'un prince Chrétien, portée en 393 au sujet de ceux qui attaquent la réputation de leur monarque : *Si quelqu'un*, dit-il, *s'échappe jusqu'à diffamer notre nom, notre gouvernement et notre conduite, nous ne voulons point qu'il soit sujet à la peine ordinaire portée par les lois, ou que nos officiers lui fassent souffrir aucun traitement rigoureux : car si c'est par légéreté qu'il ait mal parlé de nous, il faut le mépriser ; si c'est par une aveugle folie, il est digne de compassion ; et si c'est par malice, il faut lui pardonner.* Plusieurs écrivains l'ont comparé à *Trajan* dont il descendoit, et à qui il ressembloit par la figure et par le caractère : l'un et l'autre étoient bienfaisans, magnifiques, justes, humains. Tel *Théodose* avoit été à l'égard de ses amis, dans l'état de simple particulier, tel il fut envers tout le monde, après être monté sur le trône. Sa règle étoit d'*en agir avec ses sujets, comme il avoit autrefois souhaité d'être traité lui-même par l'Empereur.* Il n'avoit rien de la fierté qu'inspire le sceptre. S'il accordoit quelque préférence honorable, c'étoit aux savans et aux gens de lettres. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son règne. Il appeloit une heure perdue, celle où il n'avoit pu faire du bien. Il savoit parler à chacun selon son rang, sa qualité, sa profession; ses discours avoient en même temps de la grace et de la dignité. Il pratiquoit les exercices du corps, sans se livrer trop au plaisir, et sans se fatiguer : il aimoit sur-tout la promenade ; mais le travail des affaires précédoit toujours le délassement. Il n'employoit d'autre régime pour conserver sa santé, qu'une vie sobre et frugale : ce qui ne l'empêchoit pas de donner dans l'occasion des repas où l'élégance et la gaieté brilloient plus que la dépense. Il diminua dès le commencement celle de sa table, et son exemple tint lieu de loi somptuaire ; mais il conserva toujours dans le service de sa maison, cet air de grandeur qui convient à un puissant prince. Les libéralités qu'il fit aux habitans de Constantinople, y attirèrent un si grand nombre de citoyens, qu'on délibéra sur la fin de son règne, si l'on ne feroit point une seconde enceinte, quoique dix ans auparavant les maisons n'occupassent qu'une très-petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier. Il laissa trois enfans : *Arcade*, *Honorius* et *Pulchérie*. *Arcade* fut empereur d'Orient, et *Honorius* d'Occident.—L'Editeur du Dictionnaire de *Ladvocat*, fait naître *Théodose* vers l'an 336, et lui donne 60 ans de vie. M. *Beauvais* dans son *Histoire abrégée des Empereurs*, place la naissance de *Théodose* en 346, et le fait mourir âgé de 50 ans. Nous avons cru devoir donner la préférence à cet auteur, qui est très-instruit, et qui a suivi en cela les meilleurs historiens.

II. THÉODOSE II, *le Jeune*, petit-fils du précédent, né le 11 avril 401, succéda à *Arcade* son père,

père, le 1[er] mai 408. *Ste. Pulchérie* sa sœur, gouverna sous son nom. C'est elle qui lui fit épouser *Athénaïs*, fille du philosophe *Léonce*, laquelle reçut au baptême le nom d'*Eudoxie*. *Théodose* placé sur le trône, ne prit presque aucune part aux événemens de son règne. Les Perses armèrent contre lui en 421; il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées qui se cherchoient l'une l'autre, furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approchèrent, et fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipitèrent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnèrent le siège de Nisibe, brûlèrent leurs machines et rentrèrent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite une armée en Afrique contre *Genseric*, roi des Vandales, qui fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeler, pour l'opposer aux Huns qui ravageoient la Thrace sous la conduite d'*Attila*. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces Barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. *Théodose II* se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa foiblesse alloit jusqu'à signer ce qu'on lui présentoit, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse *Pulchérie* sa sœur, l'avoit corrigé de plusieurs défauts; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il abandonnoit l'impératrice sa femme, pour être esclave. » Il le signa sans le lire; et lorsque *Pulchérie* lui eut fait connoître ce que c'étoit, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avoit d'abord favorisé les *Nestoriens* et les *Eutychéens*; il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, à 49 ans, ne laissant que *Licinia Eudoxia*, femme de *Valentinien III*. *Théodose II* avoit de la douceur, et du goût pour les arts. C'est lui qui publia, le 15 janvier 438, le Code dit *Théodosien* de son nom, imprimé à Lyon en 1665, 6 tom. in-fol.: c'est un recueil de lois choisies entre celles que les empereurs légitimes avoient faites. Après la mort de ce prince, *Pulchérie* fit élire *Marcien*.

III. THÉODOSE III, surnommé l'*Adramitain*, fut mis malgré lui sur le trône d'Orient l'an 716. Il étoit receveur des impôts de la ville d'Adramite en Natolie, sa patrie, lorque l'armée d'*Anastase II* s'étant révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople. Mais n'ayant ni assez de fermeté, ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des temps difficiles, il le céda à *Léon l'Isaurien*, vers le mois de mars 717, et se retira dans un monastère d'Ephèse; il y mourut saintement. Son caractère modéré, et la noblesse de ses sentimens, en auroient fait un particulier estimable; mais il falloit un héros, pour repousser les Barbares qui inondoient l'empire.

THÉODOSE, moine factieux. *Voyez* EUTYCHÈS, *vers la fin*.

THÉODOSE, *Voyez* MAUROLICO, *et* GERASIME.

I. THÉODOTE *le Valentinien*, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le Père *Combéfis* nous a données d'après le manuscrit

de la *Bibliothèque des Pères*. Ces Eglogues ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au système de *Valentin*. *Théodote* prétend y prouver les différens points de la doctrine de *Valentin* par quelques passages de l'Ecriture. Cet ouvrage a été commenté par le Père *Combéfis*, et se trouve dans la *Bibliothèque Grecque* de *Fabricius*.

II. THÉODOTE de BYZANCE, surnommé *le Corroyeur*, du nom de sa profession. Pendant la persécution qui s'éleva sous *Marc-Aurèle*, *Théodote* fut arrêté avec beaucoup de Chrétiens qui confessèrent J. C., et méritèrent la couronne du martyre. Ce misérable renonça à son Dieu : les Fidelles lui firent tous les reproches que méritoit son crime ; et pour s'excuser, il voulut prouver que *Jesus-Christ* n'étoit qu'un homme. Sa doctrine souleva tout le monde, et *Théodote* fut excommunié par le pape *Victor* ; il trouva cependant des disciples, qu'on nomma *Théodotiens*, et *Alogiens*. Ils prétendoient que la doctrine de leur maître avoit été enseignée par les Apôtres, jusqu'au pontificat de *Zéphirin*, qui avoit corrompu la doctrine de l'Eglise, en faisant un dogme de la divinité de J. C.

III. THÉODOTE *le Banquier*, tira ce nom de la profession qu'il exerçoit. Il fut l'auteur de la secte des *Melchisédéciens*, qui prétendoient que J. C., dont ils nioient la divinité, étoit inférieur à *Melchisedech*. « Voyant (dit M. *Pluquet*) qu'on appliquoit à J. C. ces paroles du Pseaume : *Vous êtes Prêtre selon l'ordre de Melchisedech* ; il crut voir dans ce texte une raison péremptoire contre la divinité de J. C. : et tout l'effort de son esprit se tourna du côté des preuves qui pouvoient établir que *Melchisedech* étoit supérieur à JESUS-CHRIST. Ce point devint le principe fondamental du sentiment de *Théodote le Banquier* et de ses disciples. On rechercha tous les endroits de l'Ecriture qui parloient de *Melchisedech*. On trouva que *Moïse* le représentoit comme le prêtre du Très-Haut ; qu'il avoit béni *Abraham* ; que *S. Paul* assuroit que *Melchisedech* étoit sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement de jours, et sans fin de vie, sacrificateur pour toujours. *Théodote* et ses disciples conclurent de-là que *Melchisedech* n'étoit point un homme comme les autres hommes, et qu'il étoit supérieur à J. C. qui avoit commencé et qui étoit mort; enfin, que *Melchisedech* étoit le premier pontife du sacerdoce éternel, par lequel nous avions accès auprès de Dieu, et qu'il devoit être l'objet du culte des hommes. Les disciples de *Théodote* firent donc leurs oblations et leurs prières au nom de *Melchisedech*, qu'ils regardoient comme le vrai médiateur entre Dieu et les hommes, et qui devoit nous bénir comme il avoit béni *Abraham*. *Hierax*, sur la fin du IIIe siècle, adopta en partie l'erreur de *Théodote*, et prétendit que *Melchisedech* étoit le *Saint-Esprit*. » Mais toutes ces rêveries tombèrent peu-à-peu dans l'abyme de l'oubli.

IV. THÉODOTE, *Voy.* PTOLOMÉE, n° IV.

THEODOTIENS, *Voy.* les articles précédens.

THÉODOTION, natif d'Ephèse, fut disciple de *Tatien*,

puis sectateur de *Marcion*. Il passa ensuite dans les synagogues des Juifs où il fut reçu, à condition qu'il traduiroit l'Ancien Testament en grec. Il remplit sa promesse l'an 185. sous le règne de *Commode*. Il ne nous reste de lui que des fragmens de cette Version. Elle étoit moins fidelle que celle des Septante et d'*Aquila*, qui avoient été faites auparavant: et l'auteur s'étoit permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THÉODULE, *Voyez* I. NIL.

THÉODULPHE, étoit originaire de la Gaule Cisalpine. *Charlemagne* qui l'avoit amené d'Italie, à cause de son savoir et de son esprit, lui donna l'abbaye de Fleuri, puis l'évêché d'Orléans, vers l'an 793. Ce prince le choisit pour signer son testament en 811. *Louis le Débonnaire* hérita de l'estime que son père avoit pour lui. Mais *Théodulphe* ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de *Bernard*, roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. Il protesta toute sa vie qu'il étoit innocent; et peut-être l'imputation qu'on lui fit, ne fut-elle qu'une trame de l'envie et de la méchanceté. C'est là qu'il composa l'Hymne *Gloria, laus et honor*, dont on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que l'ayant chantée d'une fenêtre de la prison, dans le temps que l'empereur passoit, ce prince fut si charmé de cette pièce (dont le mérite est pourtant très-médiocre), qu'il lui rendit la liberté. Il en jouit fort peu de temps. On croit qu'il mourut en 821, en retournant à son Eglise. C'étoit, dit le P. *Longueval*, un pasteur vigilant et laborieux, et un des plus beaux-esprits de son temps. Il ne lui manqua pour être un écrivain poli, que d'être né dans un siècle moins barbare. On a de lui un *Traité du Baptême*; un autre du *Saint-Esprit*; deux *Capitulaires* adressés à ses curés, qu'on peut regarder comme des monumens de la discipline de son temps. Il avoit été envoyé commissaire par *Charlemagne*, dans les provinces voisines du Rhone, pour y administrer la justice. Dans tous les lieux où il arrivoit, on lui offroit des présens considérables. Il fut si choqué de cet usage, qu'il fit un Poëme de près de mille vers, pour exhorter les juges à refuser des dons qui pouvoient corrompre leur équité. Cet ouvrage est plus estimable par son objet que par l'élégance de la poésie. Le Père *Sirmond*, jésuite, publia en 1646, in-8.°, une bonne édition de ses Œuvres.

THEOGNIS, poëte Grec, natif de Mégare, florissoit 544 ans avant J. C. Nous n'avons de lui que des *Fragmens*, Leipsig, 1576, in-8.°; et dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, à Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in fol.

THEOLON, (N) peintre paysagiste, membre de l'académie, naquit à Aigues-mortes en 1739, et mourut à Paris en 1781.

I. THEON, sophiste Grec, est avantageusement connu dans le monde littéraire, par un *Traité de Rhétorique*, intitulé *Progymnasmata*, écrit avec goût et avec élégance. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Upsal, 1670, in-8.°: et de Leyde, 1726, in-8.°, en grec et en latin.

II. THEON d'ALEXANDRIE philosophe et mathématicien du

temps de *Théodose le Grand*, fut père de la savante *Hypacie*. On a de lui : I. Des Commentaires sur *Euclide*, en grec, Bâle 1533, in-fol. ; en latin, 1546. II. Sur *Aratus*, Oxford, 1672, in-4.° — Il ne faut pas le confondre avec *Théon* de Smyrne, auteur de l'*Expositio eorum quæ in Mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt, per Ismaëlem Burialdum*, Paris, 1644, in-4.°, en grec et en latin.

I. THÉOPHANE, (Mith.) fille que *Neptune* épousa, et qu'il métamorphosa en brebis. Elle fut mère du fameux belier de la *Toison d'or*.

II. THÉOPHANE, poëte et historien, né à Mitylène, s'attacha à *Pompée*, dont il écrivit les exploits, et qui lui donna le droit de bourgeoisie romaine, et rétablit les Lesbiens dans leurs privilèges. Après la mort de ce général, il devint le flatteur de *César*, en faveur duquel il avoit, dit-on, trahi secrétement *Pompée* son bienfaiteur.

III. THÉOPHANE, (George) d'une des plus nobles et des plus riches maisons de Constantinople, fut marié très-jeune, et vécut en continence avec sa femme. Il embrassa ensuite l'état monastique, et se fit un nom respectable par ses vertus. S'étant trouvé en 787 au VIIe concile général, il reçut des Pères de cette assemblée, les honneurs les plus distingués. L'empereur *Léon l'Arménien* l'exila dans l'île de Samothrace, où il mourut en 818. On a de lui une *Chronique* qui commence où finit celle de *Syncelle*, et qui va jusqu'au règne de *Michel Curopalate*. Elle fut imprimée au Louvre en 1655, in-fol., en grec et en latin, avec celle de *Léon le Grammairien, cum Notis*. On y trouve des choses utiles, mais on y rencontre souvent les traces d'un esprit crédule et d'un critique sans jugement. — Il ne faut pas le confondre avec THÉOPHANE *Cerameus*, c'est-à-dire *le Potier*, évêque de Tauromine en Sicile, dans le XIe siècle. On a de lui des *Homélies*, imprimées en grec et en latin, à Paris, en 1644.

IV. THÉOPHANE PROCOPOWICH, archevêque de Novogorod né à Kiow en 1681, mort en 1736, a écrit la *Vie* de *Pierre le Grand*, qui l'avoit placé à la tête du Synode établi après la suppression de la dignité patriarchale.

THÉOPHANIE ou THÉOPHANON, fille d'un cabaretier, parvint par ses intrigues et son adresse à se faire donner la couronne impériale. *Romain le Jeune*, empereur d'Orient, l'épousa en 959. Après la mort de ce prince, en 963, elle fut déclarée régente de l'empire ; et malgré ce titre, elle donna la main à *Nicéphore Phocas*, qu'elle plaça sur le trône, après en avoir fait descendre *Etienne* son fils aîné. Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par *Jean Zimiscès*, en décembre 969. (*Voy.* JEAN I, n° XLIX.) Le meurtrier ayant été reconnu empereur, exila *Théophanie* dans l'île de Proté, où il la laissa languir pendant le cours de son règne. Ce prince étant mort en 975, l'impératrice fut rappelée à Constantinople par ses fils *Basile* et *Constantin*, qui lui donnèrent beaucoup de part au gouvernement. On ignore l'année de sa mort ; mais on sait qu'elle étoit d'un esprit ferme, et que son cœur étoit capable de tous les crimes.

THÉOPHILACTE, *Voyez* THÉOPHYLACTE, *et* II. MICHEL *à la fin*.

I. THÉOPHILE, VIᵉ évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siége l'an 176 de J. C. Il écrivit contre *Marcion* et contre *Hermogène*, et gouverna sagement son Église jusque vers l'an 186. Il nous reste de lui *III Livres* en grec, adressés à *Autolycus*, contre les calomniateurs de la religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve pour la première fois le mot de *Trinité*. Il a été imprimé en grec et en latin, avec les Œuvres de *S. Justin*, 1642, in-fol. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du Christianisme et l'absurdité de l'idolâtrie.

II. THÉOPHILE, fameux patriarche d'Alexandrie après *Timothée*, l'an 285, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre le temple et les idoles des faux Dieux. Il pacifia les différens survenus entre *Evagre* et *Flavien*, tous deux ordonnés évêques d'Antioche. Mais l'ambition ternit toutes ses vertus. Meilleur politique que bon évêque, il se déclara ouvertement contre *saint Jean-Chrysostome*, le fit déposer dans le concile du Chêne, et refusa de mettre son nom dans les diptyques. Ce prélat intrigant mourut en 412. On prétend qu'étant près d'expirer, et faisant attention à la longue pénitence de *saint Arsène*, il s'écria : *Que vous êtes heureux*, Arsène, *d'avoir toujours eu cette heure devant les yeux!* Il nous reste de lui quelques Écrits, dont on ne fait pas beaucoup de cas. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

III. THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône en octobre 829, après son père *Michel le Begue*, qui l'avoit déjà associé à l'empire, et lui avoit inspiré son horreur pour les saintes Images. Cette longue et funeste dispute divisoit toujours l'empire; *Théophile* eut la foiblesse de s'en mêler, et la cruauté de persécuter ceux qui ne pensoient pas comme lui. Il commença son règne par le châtiment des assassins de *Léon l'Arménien*; il songea ensuite sérieusement à repousser les Sarrasins. Il leur livra cinq fois bataille, et fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la dernière, le toucha si vivement, qu'il en mourut de douleur en janvier 842. On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal de ce prince. Suivant les uns, il étoit bon politique et aimoit la justice; suivant d'autres, il n'avoit que des vertus feintes et des vices réels; ils le peignent colère, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les Catholiques l'ont accusé d'impiété. Si l'on en croit quelques historiens, il rejetoit non-seulement le culte des Images, mais encore la Divinité de Jesus-Christ, l'existence des Démons, et la Résurrection des corps. Il est probable que s'il avoit pensé ainsi, il auroit pris avec moins de chaleur la dispute des Iconoclastes, pour laquelle il ne craignit point de répandre le sang des Catholiques. *Michel* son fils lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice *Théodora Despuna*, qui rétablit l'honneur des Images. *Voyez* THÉOPHOBE.... III. THÉODORA.... *et* DANDERI.

IV. THÉOPHILE, surnommé VIAUD, poëte François, naquit vers l'an 1590, à Clérac dans

l'Agénois, d'un avocat, et non pas d'un cabaretier, comme dit le déclamateur *Garasse*. Il avoit l'imagination de son pays, et étoit d'une société agréable. Ayant quitté de bonne heure la province pour la capitale, il y plut par ses saillies et ses impromptu, parmi lesquels on cite celui-ci adressé à un homme qui lui disoit que tous les poetes étoient fous :

Oui, je l'avoue avec vous
Que tous les Poëtes sont fous ;
Mais sachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas poëtes.

On a encore cité cet *Impromptu* à une dame qui vouloit être comparée au soleil :

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au soleil.
Il est commun, elle est commune :
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Théophile auroit pu être heureux, s'il s'étoit borné à ces saillies de société. Mais sa conduite et ses écrits trop libres lui attirèrent bien des chagrins. Il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis lui ayant obtenu son rappel, il abjura le calvinisme. Sa conversion ne changea ni ses mœurs peu réglées, ni son esprit porté au libertinage. Le *Parnasse Satirique*, recueil sali par une lubricité dégoûtante et par une impiété effrénée, ayant paru en 1622, on l'attribua généralement à *Théophile*. L'ouvrage fut flétri, l'auteur déclaré criminel de lèse-majesté divine, et condamné à être brûlé ; ce qui fut exécuté en effigie. On le poursuivit vivement ; il fut arrêté au Catelet en Picardie, ramené à Paris, et renfermé dans le même cachot où *Ravaillac* avoit été mis. Son affaire fut examinée de nouveau, et sur les protestations réitérées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner à un bannissement. Ce poëte mourut à Paris, en 1626, à 36 ans, dans l'hôtel du duc de *Montmorenci* qui lui avoit donné un asile. La veille de sa mort, *Boissat* son ami étant allé le voir, *Théophile* lui témoigna une grande envie de manger des anchois, et le pria instamment de lui en envoyer. Mais *Boissat*, persuadé que ce mets étoit fort contraire à un malade, refusa de le satisfaire. Il se repentit depuis de ne s'être pas prêté aux derniers désirs d'un ami, parce que la nature demande quelquefois des choses qui, toutes mal-saines qu'elles paroissent, peuvent être salutaires par la disposition particulière où l'on se trouve. « On ne peut pas nier (dit *Niceron*) que *Théophile* n'ait été déréglé dans ses mœurs, libre dans ses discours, et cynique dans ses vers ; mais il est difficile de se persuader qu'il ait été aussi coupable que bien des gens se l'imaginent, et que le Père *Garasse* le représente dans sa *Doctrine curieuse*, sur tout lorsqu'on a lu ses Apologies. Car, quoiqu'il soit à présumer qu'il y a altéré la vérité en bien des choses, il n'est pas cependant croyable qu'il n'y ait rien de vrai, et que tous les faits qu'il y rapporte, soient absolument faux. » [*Voyez* RACAN.] Les vers de *Théophile* sont pleins d'irrégularités et de négligences ; mais on y remarque quelque génie et de l'imagination. Il est un des premiers auteurs qui aient donné des ouvrages mêlés de prose et de vers. On a de lui un Recueil de *Poésies*, qui consistent en *Elégies*, *Odes*, *Sonnets*, etc. ; un *Traité de l'Im-*

mortalité de l'Ame, en vers et en prose; *Pyrame* et *Thisbé*, tragédie; *Socrate mourant*, tragédie; *Pasiphaé*, tragédie, 1618, très-médiocres; trois *Apologies*; des *Lettres*, Paris, 1662, in-12; ses Nouvelles *Œuvres*, Paris, 1642, in-8.°, etc.

THÉOPHILE RAYNAUD, *Voy.* I. RAYNAUD.

THÉOPHOBE, général des armées de *Théophile*, empereur d'Orient, étoit né à Constantinople, d'un ambassadeur Persan, du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, *Théophile* lui fit épouser sa sœur. *Théophobe* rendit à son beau-frère des services importans. Son courage et sa bonté lui gagnèrent les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses qui étoient à la solde de l'empire, le proclamèrent deux fois empereur; mais *Théophobe* refusa le diadème. *Théophile* craignant qu'il ne l'acceptât enfin, et qu'il n'enlevât le trône à son fils, le fit arrêter; et se voyant près d'expirer, il lui fit trancher la tête, quoiqu'il fût innocent du crime des soldats. On dit que l'empereur mourant, s'étant fait apporter sur le lit cette tête, fit un dernier effort pour la prendre par les cheveux. Puis la regardant avec fureur: *Hé bien*, dit-il, *je ne serai plus* Théophile; *mais toi-même tu ne seras plus* Théophobe !.... C'est ainsi que périt, en 842, un général digne d'un meilleur sort.

THÉOPHRASTE, philosophe Grec, natif d'Erèse, ville de Lesbos, étoit fils d'un foulon. *Platon* fut son premier maître. De cette école il passa dans celle d'*Aristote*, où il se distingua singuliérement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui étoit *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie, Celui qui parle bien; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela *Théophraste*, c'est-à-dire, un Homme dont le langage est divin. *Aristote* disoit de lui et de *Callisthène* (un autre de ses disciples), ce que *Platon* avoit dit la première fois d'*Aristote* même et de *Xénocrate*: que « *Callisthène* étoit lent à concevoir et avoit l'esprit tardif; et que *Théophraste* au contraire l'avoit vif, perçant, pénétrant, et qu'il comprenoit d'abord d'une chose, tout ce qui en pouvoit être connu. » *Aristote*, obligé de sortir d'Athènes, où il craignoit le sort de *Socrate*, abandonna son école, l'an 322 avant Jesus-Christ, à *Théophraste*, et lui confia ses Ecrits, à condition de les tenir secrets; et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les Ouvrages du maître. Son nom devint si célèbre dans toute la Grèce, qu'il compta dans le Lycée jusqu'à 2000 élèves. Ses rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut ami de *Cassandre* qui avoit succédé à *Aridée*, frère d'*Alexandre le Grand*, au royaume de Macédoine; et *Ptolomée* fils de *Lagus* et premier roi d'Egypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. *Théophraste* mourut accablé d'années et de fatigues, et

ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. *Cicéron* dit qu'il se plaignit, en mourant, de la Nature, « de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs, et aux corneilles une vie si longue, tandis qu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte ; » mais cette plainte n'étoit fondée que sur une erreur : il seroit très-difficile de citer des cerfs nonagénaires. Parmi les maximes de ce philosophe, on distingue celle-ci : I. *Il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer.* II. *Les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis.* III. *L'on doit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à l'homme qui parle sans jugement.* IV. *La plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du temps.* Il dit un jour à un particulier qui se taisoit à sa table dans un festin : *Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais si tu ne l'es pas, tu fais beaucoup en sachant te taire.* La plupart des Ecrits de *Théophraste* sont perdus pour la postérité ; ceux qui nous restent de lui, sont : I. Une *Histoire des Pierres*, dont *Hill* a donné une belle édition à Londres en 1746, in-fol., en grec et en anglois, avec de savantes Notes. II. Un *Traité des Plantes*, curieux et utile, Amsterdam, 1644, in-fol., et traduit en latin par *Gara.* III. Ses *Caractères* ; ouvrage qu'il composa à l'âge de 99 ans, et que *la Bruyere* a traduit en françois. *Isaac Casaubon* a fait de savans Commentaires sur ce petit Traité, Cambridge, 1712, in-8.°, qui se joint aux Auteurs *cum Notis Variorum.* Il renferme des leçons de morale, fort utiles, et des détails bas et minutieux, mais qui peignent l'homme. La plus belle édition est celle de l'abbé *Amaduzzi*, à Parme, 1786, chez *Bodoni*, augmentée de deux chapitres nouveaux.

I. THÉOPHYLACTE, *Voy.* MICHEL, n.° II, *à la fin.*

II. THÉOPHYLACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit et fut élevé à Constantinople. Il travailla avec zèle à établir la Foi de *Jesus-Christ* dans son diocèse, où il y avoit encore un grand nombre de Païens. Il se fit connoître des savans par quelques ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Commentaires* sur les Evangiles et sur les Actes des Apotres, Paris, 1631, in-fol. ; — sur les Epîtres de *saint Paul*, et sur *Habacuc*, *Jonas*, *Nahum* et *Osée*, Paris, 1636, in-fol. Ces Commentaires ne sont presque que des extraits des Ecrits de *saint Jean-Chrysostome.* II. Des *Epîtres* peu intéressantes, dans la *Bibliotheque des Pères.* III. *Institutio Regia*, au Louvre, 1651, in-4.° ; réimprimé dans l'*Imperium Orientale* de *Banduri*, etc. Ce prélat mourut après l'an 1701.

III. THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, historien Grec, florissoit vers l'an 612, sous *Heraclius.* Nous avons de lui une *Histoire* de l'empereur *Maurice*, imprimée au Louvre, 1647, in-fol. Elle fait partie de la Byzantine. Le Père *Schott* en avoit donné une édition grecque et latine, 1599, in-8.°

THÉOPOMPE, célèbre orateur et historien de l'île de Chio-

eut *Isocrate* pour maître. Il remporta le prix qu'*Artemise* avoit décerné à celui qui feroit le plus bel Eloge funèbre de *Mausole* son époux. Tous ses Ouvrages se sont perdus. On regrette ses Histoires; elles étoient, suivant les anciens auteurs, écrites avec exactitude, quoique l'auteur eût du penchant à la satire. *Joseph* rapporte que *Théopompe* ayant voulu insérer dans un de ses ouvrages historiques, quelques endroits des Livres saints, eut l'esprit troublé pendant trente jours; et que dans un intervalle lucide, ayant résolu de quitter son dessein, il fut guéri de sa maladie. Mais il y a apparence que ce conte n'est qu'une fiction du faux *Aristée.*

THÉOTIME, (S.) évêque de Tomes en Scythie, sous les empereurs *Théodose* et *Arcade*, s'étoit fait distinguer auparavant par la sagacité d'un philosophe et la modestie d'un Chrétien. Il prit le parti de *S. Jean-Chrysostome* contre *Théophile* d'Alexandrie qui sollicitoit la condamnation d'*Origène.* Il vouloit qu'on distinguât dans les Ecrits de ce Père, le bon du mauvais, ainsi qu'avoient pensé *S. Athanase* et après lui *S. Augustin.*

THÉOXÈNE, se signala par un courage et une fermeté héroïques. *Tite-Live* de qui nous empruntons cet article, avoue qu'en écrivant son Histoire, il étoit pénétré d'amour et d'admiration pour cette femme illustre. Après que *Philippe*, roi de Macédoine, eut fait mourir les principaux seigneurs de Thessalie, plusieurs pour éviter sa cruauté, fuyoient dans les pays étrangers. *Poris* et *Théoxène* prirent le chemin d'Athènes, pour trouver une sûreté qu'ils ne pouvoient avoir dans leur province; mais ils voguèrent si malheureusement, qu'au lieu d'avancer, les vents les repoussèrent dans le port même d'où ils avoient fait voile. Les gardes les ayant découverts au lever du soleil, en avertirent le prince, et s'efforcèrent de leur ôter cette liberté qu'ils estimoient plus que leur vie. Dans cette cruelle extrémité, *Poris* employa ses prières pour appaiser les soldats, et pour appeler les Dieux à son secours; mais *Théoxène* voyant la mort inévitable, et ne voulant pas tomber entre les mains de ce tyran, sauva ses enfans de la captivité par une résolution extraordinaire. Elle présenta un poignard aux plus âgés, et aux plus jeunes un vase de poison, afin qu'ils se donnassent la mort. Ses enfans lui ayant obéi, elle les jeta dans l'eau à demi morts. Puis ayant embrassé son cher *Poris*, elle se précipita dans la mer avec lui, à la vue des soldats attendris et admirateurs de son courage.

THERAIZE, (Michel) docteur de Sorbonne, de Chauni en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de Saint-Étienne de Hombourg, diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine et official de Saint-Fursi de Péronne, et curé de la paroisse de Saint-Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la Messe publique solennelle.* On y trouve une explication littérale et historique des cérémonies de la Messe et de ses rubriques.

THÉRAMÈNE, illustre Athénien, se signala par la grandeur d'ame avec laquelle il méprisa la mort. Il étoit l'un des 30 Tyrans qui firent mourir en 8 mois, dit *Xénophon*, et en pleine paix, plus de citoyens que les ennemis n'en avoient tué dans 30 ans de guerre; mais il avoit de l'honneur et aimoit sa patrie. Quand il vit les violences et les excès où se portoient ses collègues, incarcérant les pauvres, condamnant les riches à l'exil, à la confiscation de leurs biens et à la mort, il se déclara contre eux ouvertement, et par-là il s'attira leur haine. Les Tyrans ne pouvant supporter sa liberté, prirent la résolution de le faire mourir. *Critias* qui d'abord avoit été fort uni avec lui, fut son délateur devant le sénat. Il l'accusa de troubler l'Etat et de vouloir renverser le gouvernement présent. Quelques citoyens vertueux prirent la défense de *Théramène* et furent écoutés avec plaisir. *Critias* craignit alors que, si on laissoit la chose à la décision du sénat, il ne le renvoyât absous. Ayant donc fait approcher des barreaux, la jeunesse qu'il avoit armée de poignards, il dit qu'il croyoit que c'étoit le devoir d'un souverain magistrat d'empêcher que la justice ne fût surprise. « Car, continua-t-il, puisque la loi ne veut pas qu'on fasse mourir ceux qui sont du nombre de 3000, autrement que par l'avis du sénat, j'efface *Théramène* de ce nombre, et je le condamne à mort, en vertu de mon autorité et de celle de nos collègues. » A ces mots *Théramène* sautant sur l'autel : « Je demande, *dit-il*, Athéniens, que mon procès me soit fait conformément à la loi, et l'on ne peut me le refuser sans injustice. Ce n'est pas que je ne voie assez que mon bon droit ne me servira de rien, non plus que l'asile des autels ; mais je veux montrer au moins que mes ennemis ne respectent ni les Dieux ni les hommes; et des gens sages comme vous, doivent voir qu'il n'est pas plus difficile d'effacer leur nom du nombre des citoyens, que celui de *Théramène*. » Alors *Critias* ordonna aux officiers de la justice de l'arracher de l'autel. Tout étoit dans le silence et dans la crainte, à la vue des soldats armés qui environnoient le sénat. De tous les sénateurs, le seul *Socrate*, dont *Théramène* avoit reçu des leçons, prit sa défense, et se mit en devoir de s'opposer aux officiers de la justice. Mais ses foibles efforts ne purent délivrer *Théramène;* et, malgré lui, il fut condamné, vers l'an 403 avant J. C., à boire la ciguë. Après l'avoir avalée comme s'il eût voulu éteindre une grande soif, il en jeta le reste sur la table, de façon qu'il rendit un certain son, et dit en riant : *Ceci est à la santé du beau* CRITIAS. Il se conforma ainsi à la coutume observée chez les Grecs dans les repas de réjouissance, de nommer celui à qui l'on devoit tendre le verre. Ensuite il donna la coupe de poison au valet qui le lui avoit préparé, pour la présenter à *Critias*. Ce héros se joua, jusqu'au dernier moment, de la mort qu'il portoit déjà dans son sein, et prédit celle de *Critias*, qui suivit de près la sienne.

I. THÉRÈSE, (Sainte) née à Avila dans la vieille Castille, le 28 mars 1515, étoit la cadette

de trois filles d'*Alphonse-Sanchez de Cépede*, et de *Béatrix d'Ahumade*, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la Vie des Saints qu'*Alphonse* faisoit tous les jours dans sa famille, inspira à *Thérèse* une grande envie de répandre son sang pour J. C. Elle s'échappa un jour avec un de ses frères pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, et ces jeunes gens ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en hermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retiroient souvent pour prier. *Thérèse* continua de se porter ainsi à la vertu jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de 12 ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des Romans la jeta dans la dissipation, et l'amour d'elle-même et du plaisir auroit bientôt éteint toute sa ferveur, si son père ne l'eût mise en pension dans un convent d'Augustines. Elle apperçut le précipice auquel la grace de Dieu venoit de l'arracher; et pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastère de l'Incarnation de l'Ordre du Mont-Carmel, à Avila, et y prit l'habit le 2 novembre 1536, à 21 ans. Ce couvent étoit un de ces monastères où le luxe et les plaisirs du monde sont poussés aussi loin que dans le monde même. *Thérèse* entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de traverses, elle eut la consolation de voir le premier monastère de sa Réforme fondé dans Avila en 1562. Le succès de la réformation des Religieuses l'engagea à entreprendre celle des Religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastère à Dorvello, diocèse d'Avila, où le bienheureux *Jean de la Croix* fit profession à la tête des Religieux qui embrassoient la Réforme. Ce fut l'origine des Carmes déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de *Thérèse*, que cette sainte vierge laissa 30 monastères réformés, 14 d'hommes et 16 de filles. Après avoir vécu dans le cloître 47 ans, les 27 premiers dans la maison de l'Incarnation, et les 20 autres dans la Réforme, elle mourut à Alve, en retournant de Burgos où elle venoit de fonder un nouveau monastère, le 4 octobre 1582, à 68 ans. Son Institut fut porté de son vivant jusqu'au Mexique dans les Indes Orientales, et s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, et dans tous les pays de la Chrétienté. *Grégoire XV* la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau fut faite le 2 octobre 1750, 128 ans et 6 mois depuis sa canonisation. L'Espagne l'a adoptée pour patrone. Quelques auteurs ont décrit la beauté de son corps, dit *Baillet*; mais le tableau de la beauté de son ame est bien plus intéressant. Tendre et affectueuse jusqu'à répandre les larmes les plus abondantes; vive et toute de flamme, sans délire et sans emportement, cette Sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connoît sa sentence favorite, dans ses élans de tendresse: *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir!* et sa belle pensée au sujet du Démon: *Ce malheureux*, disoit-elle, *qui ne sauroit aimer.* Son humilité étoit extrême. Un jour un Religieux de sa Réforme lui disoit bonnement, qu'elle avoit la réputation

d'être Sainte : *On dit de moi*, répondit-elle, *trois choses ; que j'étois assez bien faite, que j'avois de l'esprit, et que j'étois Sainte. J'ai cru les deux premières pendant quelque temps, et je me suis confessée d'une vanité aussi pitoyable ; mais pour la troisième, je n'ai jamais été assez folle pour me le persuader un moment.* On lui a reproché qu'elle appeloit son confesseur, *Mon fils ;* mais on voit bien, dit l'abbé *de Choisi*, que c'est par obéissance. *Mon fils*, lui dit-elle, *puisque votre humilité m'oblige, pour vous obéir, à vous nommer ainsi*, etc. Et quelques lignes après, elle ajoute : *Je vous conjure*, mon Père (*car étant mon Confesseur, je dois bien vous nommer ainsi, quoique, pour vous obéir, je vous aie nommé* mon Fils), *je vous conjure de me détromper si je suis dans l'erreur*, etc. Et d'ailleurs l'humilité qui paroissoit dans ses Ecrits et dans toutes ses actions, la justifie assez. Nous ne devons pas oublier sa patience héroïque dans les maladies du corps, dans les peines d'esprit, dans les persécutions des méchans, dans les contradictions des gens de bien. Au milieu de tant de maux, elle eut une confiance en Dieu sans réserve, et une union avec lui dont rien ne put la détacher. On a de *Ste. Thérèse* plusieurs ouvrages, où l'on admire également la piété, l'énergie des sentimens, la beauté et l'agrément du style. Les principaux sont : I. Un volume de *Lettres*, publiées avec les *Notes* de Don *Juan de Palafox*, évêque d'Osma. II. Sa *Vie*, composée par elle-même. III. La *Manière de visiter les Monastères des Religieux*. IV. Les *Relations* de son esprit et de son intérieur pour ses Confesseurs. V. Le *Chemin de la Perfection*. VI. Le *Château de l'Ame*, traduit par *Félibien*. C'est une fiction où il y a plus de piété que de bon goût, dans laquelle elle représente l'ame comme un château dont l'oraison est la porte. « J'espère, mes sœurs, (dit-elle en s'adressant à ses religieuses) que vous trouverez de la consolation dans ce château intérieur, où vous pourrez à quelque heure que ce soit, entrer et vous promener sans en demander la permission à vos supérieures. » Ce ton d'une aimable gaieté, partage de la véritable vertu, se fait sentir dans ses autres Ecrits, où l'enjouement se mêle quelquefois au langage de la sublime dévotion; mais on ne doit pas les mettre indifféremment entre les mains de tout le monde. *Baillet* les compare au soleil, qui fait un bien infini à ceux qui ont la vue bonne, mais qui éblouit les yeux foibles ou malades. En effet, les Quiétistes en ont abusé pour appuyer et répandre leurs erreurs. *Arnaud d'Andilly* a traduit presque tous ces ouvrages en notre langue, 1670, in-4.° *La Monnoie* a mis en vers françois, l'*Action de graces* que faisoit cette Sainte après la Communion..... *Voyez* la *Vie de Sainte Thérèse* par *Villefore*, qui a aussi donné quelques-unes de ses *Lettres*.

II. THÉRÈSE, fille naturelle d'*Alphonse VI*; *Voy*. son Histoire *à l'article d'*URRACA.

III. THÉRÈSE D'AUTRICHE, Impératrice-Reine de Hongrie; *Voy*. MARIE-THÉRÈSE, n° VII.

THÉRÈSE, *Voy*. THÉRAUE.

THERMES, (Paul de la Barthe, seigneur de) né à Conserans, d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers aux premiers pas de sa carrière. Une affaire d'honneur l'obligea de sortir de France en 1528. Une nouvelle disgrace l'en éloigna encore pour quelque temps. Au moment où il alloit revenir en France, il fut pris par des Corsaires, et souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous *François I*, *Henri II* et *François II*. La victoire de Cerisoles en 1544, où il combattit en qualité de colonel-général de la cavalerie légère, fut due en partie à sa valeur; mais son cheval ayant été tué sous lui, il fut fait prisonnier, et on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluces et du château de Ravel, l'une des plus fortes places du Piémont, lui acquit en 1547 une nouvelle gloire. Envoyé en Ecosse deux ans après, il répandit la terreur en Angleterre; et la paix fut le fruit de cette terreur. On l'envoya à Rome en 1551, en qualité d'ambassadeur; mais n'ayant pas pu porter *Jules III* à se concilier *Farnèse*, duc de Parme, que le roi protégeoit, il commanda les troupes françoises en Italie, et s'y signala jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France, et qu'il prit d'assaut Dunkerque et Saint-Venox. Il fut moins heureux à la journée de Gravelines : il perdit la bataille, fut blessé et fait prisonnier. Le maréchal *de Thermes* ayant recouvré sa liberté à la paix de Cateau-Cambresis, l'an 1559, continua de se distinguer contre les ennemis de l'Etat. Il mourut à Paris le 6 mai 1562, âgé de 80 ans, sans laisser de postérité, et après avoir institué son héritier, *Roger de Saint-Lary* seigneur de Bellegarde. Le maréchal *de Thermes* essuya des revers; mais sa valeur, son intrépidité, son zèle pour l'Etat, couvrirent ses fautes ou plutôt ses malheurs. Il dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premières années, la sagesse qui le distingua toute sa vie. C'étoit un proverbe, reçu même chez les ennemis, de dire : *Dieu nous garde de la sagesse de Thermes !*

THERPANDRE, poëte et musicien Grec de l'île de Lesbos, florissoit vers l'an 650 avant J. C. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux Jeux Carniens, institués à Lacédémone. Il sut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. *Therpandre*, pour étendre le jeu de la lyre, l'avoit augmentée d'une corde; mais les Ephores le condamnèrent à l'amende, à cause de cette innovation, et confisquèrent son instrument. On proposoit des prix de poésie et de musique dans les quatre grands Jeux de la Grèce, sur-tout dans les Pythiques. Ce fut dans ces Jeux que *Therpandre* remporta quatre fois le prix de musique, qui se distribuoit avec une grande solennité. Ses *Poésies* ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au

siège de Troye, osa dire des injures à *Achille*, et fut tué par ce héros d'un coup de poing.

THÉSÉE, (Myth.) fils d'*Egée*, roi d'Athènes, et d'*Æthra*, fille de *Pithée*. Etant monté sur le trône, il fit la guerre aux Amazones, prit leur reine prisonnière, l'épousa ensuite, et en eut un fils nommé *Hippolyte*. Il battit *Créon*, roi de Thèbes, tua les brigands qui ravageoient l'Attique, assomma le Minotaure, trouva l'issue du Labyrinthe, par le secours d'*Ariadne*, fille de *Minos* roi de Crète. Ce héros, après avoir marché sur les traces d'*Hercule* dans ses travaux guerriers, l'imita dans ses amours volages. Il enleva plusieurs femmes, comme *Hélène*, *Phèdre*, *Ariadne* sa bienfaitrice, qu'il abandonna ensuite; mais il les rendoit, lorsqu'elles ne consentoient pas à leur enlévement. Il se signala ensuite par divers établissemens. Il institua les Jeux Isthmiques en l'honneur de *Neptune*. Il réunit les douze villes de l'Attique, et y jeta les fondemens d'une République, vers l'an 1236 avant J. C. Quelque temps après, étant allé faire un voyage en Epire, il fut arrêté par *Aidoneus*, roi des Molosses; et pendant ce temps-là, *Menestée* se rendit maitre d'Athènes. *Thésée* ayant recouvré sa liberté, se retira à Scyros, où l'on dit que le roi *Lycomèdes* le fit périr en le précipitant du haut d'un rocher. On connoit son amitié pour *Pirithoüs*, avec lequel il descendit aux enfers pour enlever *Proserpine*.

THESPIS, poëte tragique Grec, introduisit dans la Tragédie un acteur, qui récitoit quelques discours entre deux chants du chœur. Cette nouveauté le fit regarder comme l'inventeur de la Tragédie, genre de poésie très-grossier et très-imparfait dans son origine. *Thespis* barbouilloit de lie le visage de ses acteurs, et les promenoit de village en village sur un tombereau, d'où ils représentoient leurs pièces. Ce poëte florissoit l'an 536 avant J. C. Ses Poésies ne sont pas venues jusqu'à nous.

THESSALUS, médecin de *Néron*, naquit à Tralles, en Lydie, d'un Cardeur de laine. Il sut s'introduire chez les grands par son impudence, sa bassesse, et ses lâches complaisances. Un malade vouloit-il se baigner? il le baignoit: avoit-il envie de boire frais? il lui faisoit donner de la glace. Autant étoit-il rampant avec les grands, autant il étoit fier avec ses confrères. Sa présomption étoit extrême: il se vantoit d'avoir seul trouvé le véritable secret de la Médecine. Cet entêtement le porta à traiter d'ignorans tous les médecins qui l'avoient devancé, sans épargner même *Hippocrate*. Il écrivit contre les *Aphorismes* de cet auteur, un ouvrage qui est cité par *Gallien* et par les anciens. Il est cependant sûr que *Thessalus* n'avoit rien inventé de nouveau dans la Médecine: tout ce qu'il fit, fut de renchérir sur les principes de *Thémison* chef des Méthodiques, qui vivoit environ 50 ans avant lui. Il mourut à Rome, où l'on voit son tombeau dans la voie Appienne, et sur lequel il avoit fait graver ces mots: *Vainqueur des Médecins*.

THÉTIS, (Mythol.) fille de *Nérée* et de *Doris*, étoit petite-

fille de *Téthys*, femme de l'*Océan*: on la maria avec *Pélée*. Jamais noces ne furent plus brillantes ni plus belles: tout l'Olympe, les Divinités infernales, aquatiques et terrestres s'y trouvèrent, excepté la *Discorde* qui ne fut pas invitée. Cette Déesse s'en vengea en jetant sur la table une pomme d'or, avec cette inscription: *A LA PLUS BELLE*. *Junon*, *Pallas* et *Vénus* la disputèrent, et s'en rapportèrent à *Pâris*. [*Voyez* I. PARIS.] *Thétis* eut plusieurs enfans de *Pélée*, qu'elle mettoit après leur naissance, sous un brasier, pendant la nuit, pour consumer ce qu'ils avoient de mortel. Mais ils périrent tous dans cette épreuve, excepté *Achille*, parce qu'il avoit été frotté d'ambroisie. Lorsqu'*Achille* fut contraint d'aller au siége de Troye, *Thétis* alla trouver *Vulcain*, et lui fit faire des armes et un bouclier, dont elle fit présent elle-même à son fils. Elle le garantit souvent de la mort pendant le siége.

THEUDIS, gouverneur général de l'Espagne, avoit de grands biens et de la valeur. Les Visigoths l'élurent unanimement pour leur roi, après la mort d'*Amalaric* en 531. Il établit sa résidence au-delà des Pyrénées; et son éloignement donna à *Childebert*, roi de Paris, et à *Clotaire*, roi de Soissons, la facilité de s'emparer d'une partie de ce que les Visigoths possédoient dans les Gaules. Mais ces princes s'étant engagés dans l'intérieur de l'Espagne, *Theudisèle*, général de *Theudis*, occupa les gorges des Pyrénées pour leur couper la retraite. Ce ne fut qu'à force d'argent qu'ils purent obtenir la liberté du passage dans quelques défilés. *Theudis* gouvernoit en paix, lorsqu'un sujet mécontent contrefit le fou pour s'introduire dans le palais et lui plonger le poignard dans le sein, en 548. Avant que d'expirer, *Theudis* défendit de punir son meurtrier, parce qu'*il regardoit sa mort comme un juste châtiment d'un pareil crime dont il s'étoit rendu coupable.*

THEUDISELE, fils d'une sœur de *Totila* roi d'Italie, obtint la couronne après la mort de *Theudis*, roi des Visigoths. Il avoit jusqu'alors montré de la valeur et du mérite; mais à peine fut-il sur le trône, qu'il chercha à enlever toutes les femmes dont la beauté avoit fixé ses regards, et n'épargna pas même celles des principaux seigneurs de sa cour. Pour en abuser plus librement, il faisoit mourir secrétement leurs maris. Quelques courtisans qui craignoient le même sort, éteignirent les lumières dans un grand repas que *Theudisele* donnoit à Séville, et profitèrent de l'obscurité pour l'égorger, en 549. Il n'avoit régné qu'environ 18 mois.

THEVENART, (Gabriel-Vincent) acteur de l'Opéra, brilla par une basse-taille sonore, moelleuse, étendue, autant que par son jeu. Il étoit né à Paris en 1669, et y mourut en 1741. Il épousa à 60 ans, une jeune demoiselle dont il devint amoureux par l'inspection de sa pantoufle dans la boutique d'un cordonnier. Le caractère de *Thevenart* étoit agréable et enjoué. La liqueur bachique ne contribuoit pas peu à soutenir cet enjouement.

THEVENEAU, *Voy.* Imbert.

I. THEVENOT, (Jean) voyageur, mort en 1667, le même qui apporta, dit-on, le café en France, en 1656, est auteur d'un *Voyage en Asie*, Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12. Il y en a une ancienne édition, en 3 vol. in-4.° Ce Recueil est estimé; et quelques auteurs l'ont attribué à *Melchisedech Thevenot*, qui est l'objet de l'article suivant. La pureté de la diction n'est pas ce qu'il faut rechercher dans ces deux voyageurs.

II. THEVENOT, (Melchisedech) naquit avec une passion extrême pour les voyages, et dès sa jeunesse il quitta Paris, sa patrie, pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe; mais l'étude des langues et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des coutumes des différens peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connoissance des pays étrangers, que s'il eût voyagé lui-même. Une autre inclination de *Thevenot* étoit de ramasser de toute part les livres et les manuscrits les plus rares. La garde de la bibliothèque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquoient à ce riche trésor. *Thevenot* assista au conclave tenu après la mort d'*Innocent X;* il fut chargé de négocier avec la république de Gênes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Une fièvre double-tierce, qu'il rendit continue par une diète opiniâtre, l'emporta le 29 octobre 1692, à 71 ans. On a de lui: I. Des *Voyages*, 1696, 2 vol. in-fol., dans lesquels il a inséré la *Description d'un Niveau* de son invention, qui est plus sûr et plus juste que les autres Niveaux dont on s'étoit servi auparavant. II. L'*Art de nager*, 1696, in-12. Il faut joindre au Recueil intéressant et curieux de ses *Voyages*, un petit vol. in-8.°, imprimé à Paris en 1681. *Voyez* Charleval, *et* Greaves.

THEVET, (André) d'Angoulême, se fit Cordelier, et voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grèce et au Brésil. De retour en France en 1556, il quitta le cloitre pour prendre l'habit ecclésiastique. La reine *Catherine de Médicis* le fit son aumônier, et lui procura les titres d'Historiographe de France et de Cosmographe du roi. On a de lui: I. Une *Cosmographie*. II. Une *Histoire des Hommes illustres*, Paris, 1684, 2 vol. in-fol., et 1671, in-12, 8 vol.: compilation maussade, pleine d'inepties et de mensonges. III. *Singularités de la France Antarctique*, Paris, 1558, in-4.°, livre peu commun. IV. Plusieurs autres ouvrages peu estimés. L'auteur s'y montre le plus crédule des hommes; il y entasse sans choix et sans goût tout ce qui se présente à sa plume. Ce pitoyable écrivain mourut le 23 novembre 1590, à 88 ans.

THEUTOBOCUS, *Voyez* Habicot.

Fin du Tome XI.

